



EX DONO

GIUSEPPE D'AYALA







DICTIONNAIRE

DE LA FABLE.

DICTIONNAIRE
DE LA FABLE,

Ou Mythologie Grecque, Latine, Egyptienne, Celtique, Persane, Syriaque, Indienne, Chinoise, Mahométane, Rabbinique, Slavonne, Scandinave, Africaine, Américaine, Iconologique, etc.

PAR FR. NOEL, INSPECTEUR - GÉNÉRAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE, ancien Professeur de Belles-Lettres dans l'Université de Paris, Membre de l'Athénée de Lyon, et de la Société d'Agriculture de la même Ville, des Sociétés littéraires de Nismes, Colmar, Strasbourg, Mayence, etc.

L'homme est de glace aux vérités,
Il est de feu pour le mensonge.
La Fontaine, Liv. IX, *Fable* 6.

NOUVELLE ÉDITION,

Revue, corrigée, et considérablement augmentée.

TOME SECOND.

A PARIS,

CHEZ LE NORMANT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

AN XII. — 1803.


Digitized by Google

DICTIONNAIRE
DE LA FABLE,
OU
MYTHOLOGIE UNIVERSELLE.

L

LA (*Myth. Tart.*), nom que les Lamas du Tibet donnent au Fo des Chinois. *V.* MANIPA.

LAAN, ou LAPERSE, ville de Laconie, dont Castor et Pollux s'emparèrent, ce qui leur fit donner le nom de Laperses. Les habitants allèrent au siége de Troie.

LABDA, fille d'Amphion, de la famille des Bacchiades, étant boiteuse et se voyant pour cela méprisée de ses compagnes, elle les quitta pour épouser Eétion, fils d'Echécrate. L'oracle ayant prédit qu'un fils de Labda serait un jour tyran de Corinthe, on envoya dix hommes chez cette femme pour tuer l'enfant; mais au moment que l'un d'eux allait lui plonger le poignard dans le cœur, Cypsélus lui tendit ses petits bras en souriant, ce qui ôta au meurtrier le courage de le tuer. Celui-ci donna l'enfant à son compagnon, qui se vit désarmé comme le premier. Cypsélus passa ainsi de main en main jusqu'au dernier, qui le rendit à sa mère. Etant tous sortis, ils se reprochèrent leur faiblesse; et comme ils rentraient pour le tuer, Labda, qui avait tout entendu, cacha son fils dans une mesure de bled, que les Grecs appellent cypsèle, et le déroba ainsi à la fureur des ennemis. *Hérod.*

LABDACIDÈS, Laïus, fils de Labdacus. On donnait aussi quelquefois aux Thébains le nom de Labdacides.

LABDACUS, fils de Phœnix, ou, selon d'autres, de Polydore, roi de Thèbes, et père de Laïus.

LABITH-HORCHIA, nom sous lequel les Tyrrhéniens et les Scythes adoraient Vesta.

LABITI, c'est le même nom que le précédent, mais défiguré par les Scythes.

LABRADEUS, LABRANDIUS, LABRANDEUS, surnom de Jupiter, sous lequel il était adoré en Carie, où ses images tenaient une hache au lieu de la foudre et du sceptre. Cette hache avait appartenu à Hercule qui l'avait donnée à Omphale, d'où elle avait passé aux rois de Lydie jusqu'à Candaule. Celui-ci l'ayant donné à porter à un de ses courtisans, elle tomba, après la défaite de Candaule, dans les mains des Cariens, qui en armèrent leur Jupiter. Cependant *Elien* prétend que ce Jupiter tenait une épée dans la main, et que l'épithète de Labradeus ne lui avait été donnée que par rapport à la violence des pluies qui tombaient dans ce canton-là. D'autres la dérivent du bourg même où l'on adorait ce dieu, et qui s'appelait Labrada, ou Labranda. *Voy. l'article suivant.*

LABRADUS, reçut Jupiter dans sa maison et l'accompagna dans toutes ses expéditions. Atabyrius son frère, et lui, bâtirent un temple à ce dieu, qui, du nom d'un des fondateurs, fut surnommé Labradée.

LABROS, *vorace*, un des chiens d'Actéon.

1. LABYRINTHE, enclos rempli de bois et de bâtiments disposés de manière que, quand on y était une fois entré, on n'en pouvait trouver l'issue. Les anciens font mention de cinq fameux labyrinthes.

2.—Le plus ancien était celui d'Egypte. *Pline*, qui le place dans le lac Mœris, en attribue la construction à Petesucus, ou Tithoës; *Hérodote* le fait l'ouvrage de douze rois. Cet édifice, au rapport de *Pomponius Mela*, contenait trois mille appartements, dont moitié était sous terre, et moitié au dessus, et douze palais dans une seule enceinte; il était bâti et couvert de marbre; il n'y avait qu'une seule descente, mais au dedans se trouvait une infinité de routes tortueuses. L'opinion commune était, du temps de *Pline*, que c'était un monument consacré au Soleil. Des voyageurs modernes ont conjecturé que c'était un panthéon. Les habitants du pays en nomment les débris le *Palais de Charon*, et sont persuadés que c'est l'ouvrage de ce Charon qui, après avoir gagné des sommes immenses par le tribut qu'il exigeait pour le passage des morts, avait fait construire cet édifice pour y renfermer ses trésors que de puissants talismans garantissaient contre les voleurs. De là leurs craintes que les voyageurs ne viennent enlever ces trésors, et la répugnance qu'ils ont à les y mener.

3. — Le labyrinthe de Crète fut bâti auprès de Gnosse par Dédale, sur le modèle de celui de l'Egypte, pour y enfermer le Minotaure. Il était découvert, au lieu que celui d'Egypte était couvert et obscur.

4. — Un autre labyrinthe de l'isle de Crète est décrit, dans les mémoires de l'académie des sciences, par *Tournefort*. C'est un conduit souterrain, en forme de rue, qui, par mille tours et détours irréguliers, parcourt tout l'intérieur d'une colline située au pied du mont Ida, vers le midi, à trois milles de l'ancienne ville de Gortyne.

5. — Le labyrinthe de l'isle de Lemnos était remarquable par cent cinquante colonnes, qui, pendant qu'on les tournait, étaient si également ajustées dans leurs pivots, qu'un enfant suffisait pour les mouvoir pendant que l'ouvrier les travaillait. C'était l'ouvrage des architectes Zmilus, Rholus et Théodore de Lemnos. On en voyait encore des vestiges du temps de *Pline*.

6. — Le labyrinthe d'Italie fut bâti au-dessous de la ville de Clusium par Porsenna, roi d'Etrurie, qui voulut, en s'élevant un magnifique tombeau, assurer à l'Italie la gloire d'avoir surpassé la vanité des rois étrangers.

Pline parle d'un autre labyrinthe fait à Samos par Théodore.

LAC Les Gaulois avaient un respect religieux pour les lacs, qu'ils regardaient ou comme autant de divinités, ou du moins comme des lieux qu'elles choisissaient pour leur demeure; ils donnaient même à ces lacs le nom de quelques dieux particuliers. Le plus célèbre de ces lacs était celui de Toulouse, dans lequel ils jetaient, soit en espèces, soit en barres, soit en lingots, l'or et l'argent qu'ils avaient pris sur leurs ennemis. Il y avait aussi dans le Gévaudan, au pied d'une montagne, un grand lac consacré à la Lune, où on s'assemblait, tous les ans, des environs, pour y jeter les offrandes qu'on faisait à la déesse. *Strabon* parle d'un autre lac très célèbre dans les Gaules, qu'on nommait le *lac des deux corbeaux*, parce qu'il y avait deux de ces oiseaux qui y faisaient leur séjour, et desquels on faisait milles contes ridicules. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que, dans les différends qui y arrivaient, les deux parties s'y rendaient, et leur jetaient chacune un gâteau; celui que les corbeaux mangeaient, en se contentant d'éparpiller l'autre, donnait gain de cause.

LACENA, un des chiens d'Actéon, apparemment de Laconie.

LACCOPLUTES, descendants de Callias, porte-torches des mystères à Athènes.

Laccos, fosses qui servaient d'autels, lorsqu'on offrait des sacrifices aux divinités infernales.

Lacédémon, fils de Jupiter et de Taygète, quatrième roi de Lacédémone. Les Lacédémoniens attribuaient à ce prince la gloire d'avoir introduit le premier dans la Grèce le culte des Graces, et prétendaient que le temple qu'il leur avait bâti sur les bords du fleuve Tiase était le plus ancien du pays. Il eut après sa mort un monument héroïque en Laconie. *Voy.* Sparte.

(Iconol.) Dans le *Gemmarum Thesaurus* d'Ebernayer, on voit un camée représentant Lacédémon portant la barbe épaisse, et les cheveux longs et touffus. Il est coiffé d'un casque sans cimier, et sans ornemens.

Lacédémone. Elle a sur ses médailles un vase allongé, et les bonnets des Dioscures.

Lacedemonia, surnom de Junon à Crotone.

Lacédémonies, fêtes où les Lacédémoniennes, femmes, filles, enfants, servantes, se réunissaient dans un vaste appartement, d'où les hommes étaient exclus. *Athénée* parle d'une fête du même nom, où les femmes saisissaient les vieux célibataires, et les traînaient autour d'un autel en les battant à coups de poing.

Lachanoptères, animaux imaginaires, que *Lucien* place dans le globe de la lune. C'étaient de grands oiseaux couverts d'herbes, au lieu de plumes. Rac. *Lachanon*, herbe; *pteron*, aile.

Lachésis, une des Parques. Elle tirait son nom du grec *Lanchanein*, tirer au sort. C'était elle qui mettait le fil sur le fuseau. *Hésiode* lui fait tenir la quenouille, et *Juvénal* la fait filer aussi. Dans les concerts des trois sœurs, c'était Lachésis qui chantait les événements passés, suivant *Plutarque*. Elle faisait son séjour sur la terre, et présidait aux destinées qui nous gouvernent. Les vêtement de Lachésis était quelquefois parsemés d'etoiles, et on la reconnaissait au grand nombre de fuseaux épars autour d'elle. *Restout*, dans son tableau d'Orphée, lui a donné, avec des draperies couleur de rose, l'éclat, la fraîcheur, et toutes les graces de la jeunesse, persuadé que le fil de nos jours devait être confié à des doigts tendres et délicats.

Lâcheté. (*Iconol.*) *Ripa* la désigne par une femme mal vêtue, gisant à terre dans un lieu fangeux, tenant à la main l'oiseau nommé alouette hupée, qu'on dit ne se nourrir que d'ordures. Elle a un lapin auprès d'elle. D'autres la désignent par un homme qui tient une quenouille, a son épée attachée à un long cordon qu'il semble traîner, et foule aux pieds les attributs de son rang ou de son devoir qu'il trahit.

Lachnè, nom d'un des chiens d'Actéon.

Lachus, génie céleste, dont les Basilidiens gravaient le nom sur leurs pierres d'aimant magiques.

Lacinia, ou **Lacinienne**, surnom que l'on donnait à Junon, tiré d'un promontoire d'Italie, dans la golfe de Tarente, où elle avait un temple respectable par sa sainteté, dit *Tite-Live*, et célèbre par les riches présents dont il était orné. Il était couvert de tuiles de marbre, dont une partie fut enlevée par le censeur Quintius Fulvius Flaccus, pour servir de couverture à un temple de la Fortune qu'il faisait bâtir à Rome, mais comme il périt ensuite misérablement, on attribua sa mort à une vengeance de la déesse, et par ordre du sénat l'on rapporta les tuiles au même lieu d'où on les avait ôtées. A ce premier prodige on en ajoutait un autre plus singulier; c'est que si quelqu'un gravait son nom sur ces tuiles, la gravure s'effaçait dès que cet homme mourait. *Cicéron* rapporte un autre miracle de Junon Lacinienne. Annibal voulant prendre une colonne d'or dans ce temple, et ne sachant si elle était d'or massif ou si elle n'était que couverte de feuilles d'or, l'avait fait sonder, de sorte qu'ayant reconnu qu'elle était toute d'or, il avait résolu de l'emporter; mais que, la nuit suivante, Junon lui étant apparue, et l'ayant

averti de n'en rien faire, s'il ne voulait perdre le bon œil qui lui restait, Annibal déféra à son songe; et de l'or qu'il avait tiré de la colonne en la sondant, il en fit fondre une petite génisse, qu'il fit poser sur le chapiteau de la colonne. *V*. LACINIUS.

LACINIUS, brigand redoutable qui ravageait les côtes de la grande Grèce, et voulut dérober les bœufs d'Hercule. Ce héros le tua, et, en mémoire de sa victoire, bâtit un temple sous le nom de Lacinia.

LACIUS, héros de l'Attique, auquel on avait consacré un bois près d'un lieu appelé *la Bourgade des Lacides*, patrie de Miltiade et de Cimon.

LACON, le meilleur des chiens d'Actéon.

LACSHMI (*Myth. Ind.*), déesse de l'abondance, fille de Bhrigu, promulgateur du premier code de rites sacrés, ou, selon d'autres, née dans la mer de lait. C'est une des épouses de Wishnou. Les sectateurs de ce dieu la regardent comme la mère du monde. Sa beauté est citée comme parfaite. On la nomme aussi *Pedma* et *Camala*, du lotos ou nymphæa, et *Sris*, qui signifie fortune, propérité. On voit encore dans d'anciens temples la statue de cette déesse, avec des mamelles gonflées, et une espèce de corne d'abondance entrelacée autour de son bras, attributs qui lui donnent une grande ressemblance avec la Cérès des Grecs et des Romains.

LACTENS, LACTURNUS, dieu des Romains. *Voy*. LACTURCINA.

LACTON (*Myth. Celt.*), nom sous lequel les Sarmates adoraient le souverain des morts.

LACTURCINA, LACTURTIA, déesse des Romains, qui présidait à la conservation des bleds en lait.

LADA, ou LADO (*Myth. Slav.*), déesse adorée à Kiew. C'était celle de l'hymen et de l'amour. On lui faisait des sacrifices avant de se lier des nœuds de l'hyménée, dans l'intention de se la rendre favorable.

LADÈS, fils d'Imbrasus, et frère de Glaucus.

LADOCUS, fils d'Echémus, donna son nom au village de Ladocée, en Arcadie.

1. LADON, fleuve d'Arcadie, père de Daphne et de Syrinx. Ce fut des roseaux de ce fleuve que Pan se servit pour faire sa flûte à sept tuyaux.

2.— Un des capitaines arcadiens qui suivirent Enée en Italie, où il fut tué par Halésus.

3.— Un des chiens d'Actéon.

LÆLAPS, *tourbillon*, un des chiens d'Actéon. C'est aussi le nom du chien de Céphale, qui, poursuivant le monstre envoyé par Thémis, fut changé en pierre avec l'animal qu'il poursuivait.

LAERCÉE, doreur dont parle *Homère*, *Odyss. l.* 3.

LAERTE, fils d'Arcésius, et père d'Ulysse, est compté par *Apollodore* au nombre des Argonautes. Il était en effet contemporain et parent de Jason. Il eut Ulysse d'Anticlée, fille d'Autolycus, et mourut peu après le retour de son fils.

LAERTIADÈS, LAERTIDÈS, LARTIDÈS, Ulysse, fils de Laërte.

LAERTIUS, LARTIDIUS HEROS, le même que le précédent.

LÆTITIA. *Voy*. JOIE.

LAGA (*Myth. Scand.*), gardienne des ondes rafraîchissantes ou des bains.

LAGABALLUS. *V*. HÉLIOGABALE.

LAGÉNOPHORIES, fêtes célébrées à Alexandrie du temps des Ptolémées. Ceux qui les célébraient soupaient étendus sur des lits, et buvaient chacun de la bouteille qu'il avait apportée. Cette fête n'était célébrée que par le menu peuple. Rac. *Lagena*, bouteille; *ferre*, porter.

LAGUS, capitaine latin, fut le premier qui tomba sous les coups de Pallas, fils d'Evandre.

LAÏADÈS, Œdipe, fils de Laïus.

LAIDEUR (*Iconol.*), femme maigre, les yeux petits, la bouche grande, le front chauve, la gorge pendante, les mains sèches, les pieds larges, l'air triste, chagrin, et surtout jaloux.

LAÏRA. *Voy*. ILAIRE.

LAÏS, fameuse courtisane de Corinthe, demanda mille drachmes pour

une nuit à Démosthène, qui répondit qu'il n'achetait pas si cher un repentir. Quelques femmes, jalouses de sa beauté, la tuèrent à coups d'aiguilles en Thessalie, dans un temple de Vénus, qui en eut le surnom d'*Homicide*. (*Voy*. Androphonos.) Dans le faubourg de Corinthe était le tombeau de Laïs, sur lequel on voyait une lionne tenant un bélier entre ses pattes.

Laïus, fils de Labdacus, roi de Thèbes et de Nyctis, était encore au berceau lorsqu'il perdit son père. Lycus, son oncle, à qui Labdacus l'avait recommandé en mourant, s'empara du trône; mais les Thébains, après la mort de l'usurpateur, rétablirent Laïus sur le trône. Il épousa Jocaste, fille de Créon, roi de Thèbes. *Voy*. Œdipe.

Lalaria, fille du fleuve Almon, nommée ainsi du mot grec *lalein*, parler. *Voy*. Lara, Muta.

Lallus, divinité invoquée par les nourrices pour empêcher les enfants de crier et pour les endormir; d'autres disent qu'elle présidait au balbutiement des enfants.

Lama (le grand), — *V*. Dalai-Lama. C'est aussi le nom des ministres et prêtres de ce prétendu dieu. Le jaune est leur couleur favorite; chapeaux, robes, ceintures, et jusqu'à leur chapelet, tout est de cette couleur. Ils se rasent le visage et la tête. La continence et la chasteté sont les vertus principales que leur règle leur recommande. Ils sont aussi obligés de prier continuellement; aussi les voit-on sans cesse rouler entre leurs doigts leurs grains de chapelet. Les trois préceptes principaux qui font la base de leurs doctrine sont d'honorer Dieu, de n'offenser personne, et de rendre à chacun ce qui lui appartient. Pendant leurs prières, ils tournent un instrument cylindrique sur son cube.

1. Lamie, fille de Neptune, fut aimée de Jupiter, dont elle eut une fille nommée Hérophile, une des Sibylles.

2. — Reine d'une extrême beauté, qui habitait un antre vaste et garni d'ifs et de lierre; mais, en punition de la férocité de son caractère, elle fut transformée en bête sauvage. Ayant perdu tous ses enfants, elle tomba dans un tel désespoir, qu'elle faisait enlever ceux des autres femmes d'entre leurs bras pour les massacrer elle-même. C'est pour cela, dit *Diodore de Sicile*, que cette femme est devenue odieuse à tous les enfants, qui craignent même d'entendre prononcer son nom. Quand elle était ivre, elle permettait de faire tout ce qu'on voulait, sans craindre de sa part aucun retour sur ce qui s'était passé pendant son ivresse. C'est pour cela qu'avant de boire elle mettait ses yeux dans un sac, c.-à-d. que l'ivresse la plongeait dans un profond sommeil.

3. — et Auxésie. *V*. Lithobolie.

4. — Fille de Cléonor d'Athènes, célèbre joueuse de flûte et fameuse courtisane, fut aimée de Ptolémée I, roi d'Egypte. Prise dans un combat naval, et amenée à Démétrius Poliorcète, elle lui parut si aimable, quoique déjà avancée en âge, qu'il la préféra à toutes ses autres maîtresses. Elle excellait en bons mots et en réparties agréables. Les Athéniens et les Thébains lui élevèrent un temple sous le nom de *Venus Lamia*.

Lamies, spectres qu'on représentait avec un visage de femme, et qu'on disait se cacher dans les buissons, près des grands chemins, pour dévorer les passants. Cette fable paraît fondée sur celle de Lamie 2. Rac. *Laimos*, voracité. (*V*. Empusa, Grées.) On donnait aussi ce nom aux magiciennes. Les Arabes mettent ces Lamies au rang des démons ou mauvais génies à qui Dieu avait donné le gouvernement du monde avant de le confier à Eblis. Ils disent que Salomon, en ayant vaincu une, l'employa à une infinité de choses merveilleuses.

Lamius, un des fils d'Hercule, auquel un mythologue attribue la fondation de Lamia, en Thessalie.

Lamlæmaha (*Myth. Afr.*), pontife dont la dignité répond, chez les

Madécasses, à celle d'archevêque.

Lampadomantie, divination dans laquelle on observait la forme, la couleur et les divers mouvements de la lumière d'une lampe, afin d'en tirer des présages pour l'avenir. *Delrio* rapporte à cette divination la pratique superstitieuse de ceux qui allument un cierge en l'honneur de saint Antoine de Pade, pour retrouver les choses perdues.

Lampadodromie, *course de flambeaux*. *V*. Lampadophories.

Lampadophore, celui qui portait la lampe dans les sacrifices, ou le flambeau dans les Lampadophories. *V*. Daduches.

Lampadophories, fêtes dans lesquelles les Grecs allumaient une infinité de lampes en l'honneur de Minerve, qui la première leur avait donné l'huile de Vulcain, inventeur du feu et des Lampes, et de Prométhée, qui avait dérobé le feu du ciel. On y donnait aussi des jeux, qui consistaient à disputer le prix en courant un flambeau à la main. *V*. Flambeau.

1. Lampes. Les anciens les employaient à trois usages; 1°. dans les temples pour les actes de religion; 2°. dans les maisons, aux noces, aux festins; 3°. dans les tombeaux.

(Iconol.) Les anciens consacraient des lampes à leurs divinités, et même à leurs héros. Presque tous les livres d'antiquités, tels que le *Museum Romanum* de la Chausse, les *Antiquités d'Herculanum*, et divers recueils gravés par *Bartoli* et commentés par *Bellori*, en offrent une multitude dont l'élégance des formes, ou même la bizarrerie est due principalement aux symboles dont elles sont ornées. Ainsi la lampe de Jupiter est surmontée d'un aigle tenant la foudre. Celle de Vesta offre la figure de cette déesse. Celle du Soleil est ornée d'un griffon allé, entre deux colonnes. Un des pieds de l'animal fait mouvoir une roue, comme pour indiquer que le mouvement circulaire du soleil est ce qui conserve et reproduit toutes choses. Les colonnes symbolisent peut-être ou les tropiques, ou les équinoxes et les solstices. Une lampe de Léda offre la tête de cette belle; deux têtes de cygnes forment les anses. Une autre lampe consacre le souvenir des amours de Jupiter avec la même Léda, et avec Europe. Elle est ornée de deux figures entières de cygnes, et de deux figures de taureaux. Une lampe de Pallas victorieuse offre la statue de cette déesse sur le seuil de son temple, et tenant à la main un rameau d'olivier avec l'inscription : *Palladi Victrici*. On voit une lampe de Neptune, toute entière formé du corps d'un cheval. — Une lampe consacrée à Pégase et singulièrement remarquable, est surmontée de la figure entière de ce cheval-dieu entre deux nymphes couronnées de jonc, dont l'une tient une amphore, et l'autre lui présente dans une grande coquille de l'eau, ou si l'on veut les vapeurs de la rosée. Deux masques scéniques sont à leurs pieds, et un rameau de vigne chargé de son fruit est sculpté dans le milieu. — Plusieurs lampes de Silène sont formées de la tête de ce dieu champêtre quelquefois couronnée de pampre; de sa bouche immensément ouverte, sortait la mèche enflammée. — Une lampe de Vénus est faite en forme de colombe. — Une autre, consacrée à Diane d'Ephèse, offre à l'extrêmité de son anse un croissant, avec cette inscription :

Artemis. Ephesion. Eutychoys. Alexandrou. Meilètopoleiton.

Nous connoissons une lampe de Pan où son masque est représenté avec ses cornes, et orné de diverses têtes d'animaux terrestres et aquatiques qui semblent sortir de ses cheveux et de de sa barbe. — Une autre lampe consacrée au génie de l'Hiver, estornée d'une tête de canard. — Apollon en avait de figurée du corps d'un cygne, symbole de la divination. — Le cardinal Alexandre Albani possédait une lampe jadis consacrée à Esculape, elle est ornée de deux serpents enlacés qui en forment l'anse. — On connaît aussi une lampe circulaire à douze mèches, symbole du Zodiaque.

2. — INEXTINGUIBLES. Ces lampes conservaient leur inextinguibilité pour toujours, ou seulement pendant un temps limité. Dans le temple de Minerve à Athènes, selon Pausanias, il y avait une lampe d'or inextinguible, qui brûlait un an entier jour et nuit, sans qu'on fût obligé pendant ce temps-là de l'entretenir. — *Saint-Augustin*, *de Civit. dei*, parle d'un certain temple de Vénus où était un candelabre sur lequel était posée une lampe brûlante à l'air, et tellement inextinguible, que non-seulement la pluie, mais même la tempête la plus violente ne pouvait l'éteindre. — *Solin* parle d'une lampe pareille qui était dans un temple d'Angleterre. *Plutarque* dit que Cléombrotus, Lacédémonien, visitant le temple de Jupiter-Ammon, vit une lampe que les prêtres disaient perpétuellement brûler avec la même huile. L'artifice est trop grossier pour mériter aucune croyance. On cite d'autres exemples de lampes perpétuelles trouvées dans les tombeaux, et entr'autres dans celui de Tulliola, fille de Cicéron, dont le sépulcre fut découvert à Rome en 1540. On y trouva, dit-on, une lampe allumée, qui s'éteignit dès que l'air y pénétra. Des auteurs sensés nient tous ces prétendus prodiges fondés sur des oui-dire, et sur le rapport de quelques ouvriers qui, voyant une espèce de fumée sortir de ces monuments découverts, et venant ensuite à y trouver une lampe, en auront conclu que cette lampe s'était éteinte, et que de là venait la fumée.

3. — DE PRIAPE. Ces lampes avaient une figure particulière, et ordinairement la forme du *phallus;* elles étaient aussi consacrées au Soleil, à Bacchus, à Isis, à Mercure et à Cybèle. Il y en avait de semblables dans les demeures des prostituées. On leur permettait, à Rome, de les allumer le soir, vers la neuvième heure du jour.

4. — (Fête des). (*Myth. Egypt.*) Cette fête se célébrait à Saïs en Egypte. *Hérodote* nous apprend qu'elle fut instituée à l'occasion de la mort de la fille unique d'un roi aimé de ses sujets. *V.* LANTERNES.

1. LAMPÉTIE, LAMPÉTUSE, fille d'Apollon et de Clymène, et sœur de Phaéton et de Phaétuse, s'affligea tellement de la mort de son frère, que les dieux la changèrent en peuplier.

2. — Fille d'Apollon et de Néera, et sœur de Phaétuse. Le Soleil leur avait confié la garde de ses troupeaux en Sicile. Les compagnons d'Ulysse, pressés par la faim, ayant tué quelques bœufs, Lampétie porta ses plaintes au Soleil, et le Soleil à Jupiter, qui fit périr tous les compagnons d'Ulysse dans une tempête.

LAMPÉTO, reine des Amazones, régna avec Marthésie, et porta si loin la gloire de ses armes, qu'elle se donna pour fille de Mars. Après avoir conquis la meilleure partie de l'Europe, elles soumirent quelques villes de l'Asie, et fondèrent Ephèse et plusieurs autres cités florissantes.

LAMPETOON, *resplendissant*, épithète d'Apollon. *Anthol.*

LAMPÉUS, surnom de Pan, du mont Lampéa, en Arcadie.

1. LAMPON, devin d'Athènes. On apporta un jour à Périclès, de sa maison de campagne, un bélier qui n'avait qu'une corne très-forte au milieu du front; sur quoi Lampon pronostiqua que la puissance, jusqu'alors partagée en deux factions, celles de Thucydide et de Périclès, se réunirait dans la personne de celui chez qui ce prodige était arrivé. Le merveilleux s'évanouit à la dissection du bélier, faite par *Anaxagore;* mais Lampon reprit l'avantage, lorsque la chûte de Thucydide fit passer toute l'autorité dans les mains du seul Périclès.

2. — Autre devin d'Athènes, qui gagnait sa vie à apprendre à chanter aux oiseaux.

3. — Un des chevaux de Diomède.

1. LAMPOS, *resplendissant*, un des chevaux du Soleil vers son midi, lorsqu'il a toute sa splendeur.

2. — Surnom de l'Aurore.

3. — D'Hector.

LAMPSACÉ, fille de Mandron, roi

des Bébryciens, avertit Phobus et Blepsus, Phocéens, qui s'étaient venus établir à Pityoessa avec une nombreuse jeunesse, que les habitants du pays avaient juré leur perte. Instruits de la trahison, les Phocéens la prévinrent, et firent main-basse sur leurs ennemis. Quelques jours après, la mort surprit Lampsacé. Phobus et ses compagnons lui érigèrent un superbe mausolée, et voulurent que désormais Pityoessa portât le nom de Lampsacé, ou Lampsaque, ville de l'Asie mineure, où Priape était honoré d'un culte particulier.

Lampter, surnom de Bacchus, pris du grand nombre de lampes qu'on allumait à une de ses fètes.

Lamptéries, fêtes qui se célébrait à Pellène en l'honneur de Bacchus. Elle était placée immédiatement après la vendange, et consistait en une grande illumination nocturne, et une profusion de vin qu'on versait aux passants.

1. Lampus, un des fils de Laomédon, et père de Dolops.

2. — Un fils d'Egyptus.

3. — Un des chevaux d'Hector.

4. — Un des chiens d'Actéon.

1. Lamus, fils de Neptune, et roi des Lestrigons, fondateur de Formies.

2.—Fils d'Hercule et d'Omphale.

3.—Capitaine latin tué par Nisus.

Lamyrus, capitaine latin tué par le même.

Lanassa, fille de Cléode petit-fils d'Hercule, fut enlevée par Pyrrhus fils d'Achille, qui la prit pour femme, et eut d'elle huit enfants. *V*. Pyrrhus.

Lance. (*Iconol.*), Les Romains, selon *Varron*, représentaient d'abord leur dieu de la guerre sous la forme d'une lance, et avaient pris cet usage des Sabins, chez qui la lance était le symbole de la guerre. (*V*. Quirinus.) D'autres peuples, selon *Justin*, rendaient un culte à une lance; et c'est de là, dit-il, qu'est venue la coutume d'en donner aux statues des dieux. *V*. Minerve, Pélias, Amphiaraüs, Achille, Patrocle, Télèphe.

Lanigera, surnom de Cérès, lorsqu'elle est représentée précédée d'un bélier ou assise sur lui. Elle avait sous ce nom un temple à Mégare, parceque cette contrée était renommée pour les ouvrages en laine.

Lanitro (*Myth. Ind.*), nom sous lequel les habitans des Moluques adorent le démon de l'air.

Lanomène, fille d'Hercule.

Lanternes (Fête des) (*Myth. Chin.*), la plus solennelle des fêtes chinoises. On la célèbre le 15ᵉ. de la première lune. Le jour de cette solennité, on allume dans tout l'empire des lanternes peintes et façonnées. Il y en a d'une si grande capacité, que trois ou quatre pourraient, dit-on, former un appartement. Elles sont enveloppées d'une étoffe de soie fine et transparente, sur laquelle on représente, avec les plus belles couleurs, des fleurs, des arbres, des rochers, des cavalcades, des vaisseaux qui voguent, des armées qui combattent, etc. La lampe, renfermée dans la machine, répand sur ces peintures un grand éclat. La fête est toujours accompagnée de feux d'artifice, sur-tout dans les grandes villes. Comme ils excellent dans la pyrotechnie, ils ont l'adresse de représenter dans leurs feux toutes sortes d'objets au naturel: si c'est, par exemple, une treille, les ceps de la vigne, les branches, les feuilles, les grains, se distinguent par leur couleur; les grappes sont rouges, les feuilles paraissent vertes, et le bois blanchâtre. Quelques auteurs chinois donnent pour origine à cette fête la mort de la fille unique d'un mandarin adoré dans la province. C'est un rapport de plus pour étayer le système du savant *de Guignes*, qui fait des Chinois une colonie égyptienne. *V*. Lampes.

Lanthila (*Myth. Ind.*), nom que les habitans des Moluques donnent à un être supérieur qui commande à tous les nitos ou génies malfaisants.

Lanthu, magicien chinois, qui prétendait n'avoir jamais eu de père

et être resté soixante-dix ans dans le sein de sa mère, vierge immaculée. Ses disciples le regardaient comme le créateur de toutes choses. *Voy.* LAUTHU.

LANUAS (*Myth. Amér.*), nom que les Apalachites donnent à leurs médecins, qui sont aussi leurs prêtres, ou sacrificateurs du soleil. Ils ont une longue robe faite de peau de diverses bêtes sauvages, coupées par bandes de différente grandeur, dont les poils bigarrés présentent aux yeux le plus affreux mélange. Cette robe, qui leur tombe jusqu'au dessous du gras de la jambe, est serrée par le milieu, avec une ceinture de cuir de cerf, à laquelle sont attachées trois ou quatre escarcelles, ordinairement remplies de plusieurs sortes d'herbes, auxquelles ils attribuent de grandes propriétés pour la guérison de plusieurs maladies, qui règnent particulièrement dans ce pays. Pardessus cet habillement ils portent, au lieu de manteau, la dépouille entière d'un lion, d'un tigre ou d'un léopard, dont la tête et les pattes desséchées leur pendent sur l'estomac et des deux côtés. Leurs oreilles sont percées et portent suspendus certains petits oiseaux noirs durcis à la fumée. Soit par coutume, soit par superstition, ils ont en tout temps les pieds nus; mais leur tête est couverte d'un bonnet fort haut, terminé en pointe, et composé de deux peaux avec leur poil, marquetées de différentes couleurs, et les plus hideuses qu'ils puissent trouver. Leurs bras, nus jusqu'au coude, sont marqués de plusieurs caractères et figures tracés dans le temps de leur promotion à ces charges de sacrificateurs et de médecins, par ceux qui règlent leur religion. Ces principaux ministres ou surintendans, après les avoir dessinés sur la peau de leurs disciples, y font, jusqu'au sang, des piqûres, qu'ils étanchent aussitôt, en jetant sur la plaie la cendre d'une certaine écorce d'arbre, qui laisse à la cicatrice une couleur brune, que rien ne peut effacer.

LANZO (*Myth. Chin.*), secte de magiciens dans le royaume de Tunquin. Cette secte s'est acquis l'estime des grands et le respect du vulgaire. On consulte ses chefs dans les occasions importantes; et leurs réponses, ou leurs prédictions, passent pour des inspirations du ciel. On en distingue plusieurs classes. *V.* THAY-BOU, etc.

1. LAOCOON, Calydonien, fils de Porthaon et frère d'Œnéus, est compté par *Hygin* au nombre des Argonautes.

2. — Fils de Priam et d'Hécube selon les uns, et frère d'Anchise selon les autres. Prêtre d'Apollon et de Neptune, il opposa la plus vive résistance à l'introduction du fameux cheval de bois dans les murs de Troie, le représenta comme une machine dont les vastes flancs cachaient leurs ennemis, ou propre à battre les murailles d'Ilion, et lança sa javeline dans les flancs du cheval. Les Troyens aveuglés regardèrent cette action comme une impiété, et en furent plus persuadés encore lorsque deux affreux serpents, venus de la mer, allèrent droit à l'autel où sacrifiait Laocoon, se jetèrent sur ses deux fils, Antiphate et Timbræus, et, après les avoir déchirés impitoyablement, saisirent Laocoon lui-même qui venait à leur secours, et le firent périr misérablement. *Hygin* attribue cette catastrophe à la colère d'Apollon, qui se vengea ainsi de ce que Laocoon s'était marié contre sa défense expresse; et *Servius* rapporte que Laocoon fut la victime du courroux d'Apollon, pour avoir connu sa femme Antiope devant la statue de ce dieu. Quoi qu'il en soit, cette aventure a donné lieu à un des plus beaux morceaux de sculpture grecque que nous possédions. Ce chef d'œuvre est de la main de *Polydore*, d'*Athénodore* et d'*Agésandre*, trois excellents maîtres de Rhodes, qui le taillèrent, de concert, d'un seul bloc de marbre. Cet ouvrage est trop justement célèbre, pour que le lecteur ne me pardonne pas d'avoir inséré ici le jugement brillant qu'en porte un moderne, bon juge en cette matière.

« Une noble simplicité, nous dit-» il, est sur-tout le caractère dis-» tinctif des chefs-d'œuvre des Grecs. » Ainsi que le fond de la mer reste » toujours en repos, quelque agitée » que soit la surface, de même l'ex-» pression que les Grecs ont mise » dans leurs figures fait voir dans » toutes les passions une ame grande » et tranquille. Cette grandeur, cette » tranquillité, règnent au milieu des » tourments les plus affreux.

» Le Laocoon en offre un bel » exemple, lorsque la douleur se » laisse apercevoir dans tous les » muscles et dans tous les nerfs de » son corps, au point qu'un specta-» teur un peu attentif ne peut pres-» que pas s'empêcher de la sentir, » en ne considérant même que la » contraction du bas-ventre. Cette » grande douleur ne se montre avec » furie, ni dans le visage, ni dans » l'attitude. Laocoon, prêtre d'A-» pollon et de Neptune, ne jette » point de cris effroyables, comme » nous l'a représenté *Virgile*; l'ou-» verture de sa bouche ne l'indique » pas : et son caractère aussi ferme » qu'héroïque, ne souffre pas qu'on » l'imagine : il pousse plutôt des » soupirs profonds, auxquels le com-» ble du mal ne semble par permettre » un libre cours; et c'est ainsi que » le frère du fondateur de Troie a » été dépeint par *Sadolet*. La dou-» leur de son corps et la grandeur » de son ame sont pour ainsi dire » combinées la balance à la main, et » répandues avec une force égale » dans toute la configuration de la » statue. Laocoon souffre beaucoup, » mais il souffre comme le Philoctète » de *Sophocle* : son malheur nous » pénètre jusqu'au fond de l'ame, » mais nous souhaitons en même » temps de pouvoir supporter le » malheur comme ce grand homme » le supporte; l'expression d'une » ame si sublime surpasse de beau-» coup la représentation de la na-» ture. Il fallait que l'artiste de cette » expression sentît en lui-même la » force de courage qu'il voulait im-» primer à son marbre. C'est encore » un des avantages de l'ancienne » Grèce, que d'avoir possédé des » artistes et des philosophes dans » les mêmes personnes. La Sagesse, » prêtant la main à l'Art, mettait » dans les figures des ames élevées » au-dessus des ames communes.

» Si l'artiste eût donné une dra-» perie à Laocoon, parcequ'il était » revêtu de la qualité de prêtre, il » nous aurait à peine rendu sensible » la moitié de la douleur que souffre » le malheureux frère d'Anchise : de » la façon, au contraire, dont il l'a » représenté, l'expression est telle, » que *le Bernin* prétendait décou-» vrir dans le roidissement de l'une » des cuisses de Laocoon le com-» mencement de l'effet du venin du » serpent. La douleur, exprimée » toute seule dans cette statue de » Laocoon, aurait été un défaut : » pour réunir ce qui caractérise » l'ame et ce qui la rend noble, » l'artiste a donné à ce chef-d'œuvre » une action qui, dans l'excès de » douleur, approche le plus de l'état » du repos, sans que ce repos dégé-» nère en indifférence, ou en une » espèce de léthargie. »

Le malheur de Laocoon est aussi représenté dans les peintures du *Virgile* du Vatican. Cette production n'a d'autre mérite que l'antiquité. — Nombre de copies du célèbre groupe d'*Agésandre* et de ses rivaux ont exercé des ciseaux modernes, mais aucun n'approche de la rare perfection de l'original.

Laocoosa, femme d'Apharée, mère d'Idas et de Lyncée.

Laodamantus, fils d'Hector et d'Andromaque.

1. Laodamas, fils d'Etéocle roi de Thèbes. Son père le laissa sous la tutèle de Créon, fils de Ménécée. Lorsqu'il fut en âge de gouverner, les Argiens tentèrent une expédition contre Thèbes. Laodamas tua Egialée, fils d'Adraste, mais n'en fut pas moins vaincu. La nuit suivante il se sauva en Illyrie, peu accompagné. *Voy.* Thersandre.

2. — Fils d'Anténore, tué par Ajax au siége de Troie.

3. — Fils d'Alcinoüs, roi des Phéaciens, défia dans *le* 15°. *liv. de l'Odyssée* Ulysse à la lutte. Mais ce prince, par respect pour l'hospitalité qu'il avait reçue, s'y refusa.

1. Laodamie, fille de Bellérophon et d'Achémone, fut aimée de Jupiter, et en eut Sarpédon, roi de Lycie. Diane, indignée de son orgueil, la tua à coups de flèches, c.-à-d. qu'elle mourut subitement, ou d'une maladie contagieuse.

2. — Fille d'Acaste, épousa Protésilas. Son mari ayant été tué par Hector, Laodamie fit faire une statue qui lui ressemblait. Un valet, l'ayant vue au lit avec elle, alla dire à Acaste que sa fille était couchée avec un homme; il y accourut, et n'ayant trouvé qu'une statue, il la fit brûler, pour ôter à sa fille ce triste spectacle. Mais Laodamie, s'étant approchée du feu, s'y jeta et y périt. C'est peut-être là ce qui a donné aux poètes occasion de dire que les dieux avaient rendu la vie à Protésilas pour trois heures seulement, et que, se voyant obligé de rentrer dans le royaume de Pluton, il avait persuadé à sa femme de le suivre.

3. — Fille d'Amyclas, roi de Lacédémone, et mère de Triphylus.

4. — Princesse d'Epire. *Voy.* Laudamie.

5. — Nourrice d'Oreste.

6. — Fille d'Alcméon.

1. Laodice, fille de Priam et d'Hécube, fut mariée en premières noces à Télèphe, fils d'Hercule; mais ce prince, ayant quitté le parti des Troyens pour celui des Grecs, abandonna son épouse. Priam remaria sa fille à Hélicaon, fils d'Anténor, qui fut tué peu de temps après, ou, selon d'autres, reconnu et sauvé par Ulysse. Elle ne fut point insensible au mérite de Démophon et en eut un fils nommé Munychus. Lorsque Troie fut prise, Laodice, pour éviter la captivité, et sur-tout dans la crainte de devenir esclave de la femme de Télèphe, se précipita du haut d'un rocher. D'autres racontent que la terre s'entrouvrit sous ses pas selon ses desirs, et l'engloutit toute vivante.

2. — Fille d'Agamemnon et de Clytemnestre, fut offerte par son père en mariage à Achille.

3. — Fille d'Agapénor, roi d'Arcadie. Après la prise de Troie, ce prince, ayant été jeté sur les côtes de Chypre, fut contraint de s'établir à Paphos. Laodice envoya de cette ville un voile à Tégée pour Minerve Aléa.

4. — Une des filles que les Hyperboréens envoyèrent à Délos y porter leur offrande.

5. — Une fille de Cinyre, femme d'Elatus.

6. — Une des Océanides.

7. — Femme d'Antiochus, un des lieutenants de Philippe, et mère de Séleucus Nicanor. Neuf mois avant la naissance de son fils, elle songea qu'Apollon était couché dans son lit, et lui avait donné une pierre précieuse où était gravée la figure d'une ancre, avec ordre exprès de la donner au fils qu'elle mettrait au monde. Le lendemain, elle trouva dans son lit un anneau dont le chaton était enrichi de cette pierre précieuse, avec la marque qu'elle avait vue en songe. Son enfant naquit avec ce même signe sur la cuisse, ainsi que tous ses descendants. Enfin Laodice donna cet anneau à Séleucus, lorsqu'il se mit au service d'Alexandre.

8. — Nymphe, dont Phoronée eut Apis et Niobé. *Apollod.*

1. Laodocus, fils d'Anténor, jeune Troyen d'une grande valeur, sous la ressemblance duquel Minerve conseilla à Pandare de lancer une flèche, pour empêcher le combat singulier de Pâris et de Ménélas.

2. — Un fils d'Apollon et de Phthia.

3. — Un fils de Priam.

4. — Un compagnon d'Antiloque.

5. — Fils de Bias, et frère de Talaüs, argonaute.

6. — Ancien héros, dont le génie protégea Delphes contre les Gaulois.

Laoetas, *plébeien*, surnom de Jupiter et de Neptune à Olympie.

1. Laogonus, fils de Bias, et frère de Dardanus.

2. — Fils d'Onétor, et grand-

prêtre de Jupiter Idéen, tué par Mérion au siége de Troie.

Laogoras, roi des Dryopes. Ces peuples pillèrent le temple de Delphes. Hercule les défit, et tua Laogoras et son fils. *Diodore de Sicile* nomme ce roi Phylus, et ajoute qu'Hercule chassa tous les Dryopes de leur pays.

Laogore, fille de Cinyre et de Métharme, fille de Pygmalion, mourut en Egypte.

Lao-Kium, philosophe auquel les Chinois ont décerné les honneurs divins. A en croire ses disciples, sa naissance fut des plus extraordinaires. Porté quatre-vingt-dix ans dans les flancs de sa mère, il s'ouvrit un passage par le côté gauche, et causa la mort à celle qui l'avait conçu. « Tao, » disait-il, ou la Raison, produisit » un, un produisit deux, deux pro» duisirent trois, et trois ont produit » toutes choses. » Il enseignait encore que l'univers était gouverné par un dieu corporel qui habitait dans le ciel, et qu'il nommait *Cham-Ti* (roi d'en-haut); que sous lui était un grand nombre d'êtres intelligents, avec un pouvoir moins étendu, mais indépendant du sien. Ses opinions étaient favorables au matérialisme. Lao-Kium, après sa mort, fut mis au rang des dieux. On lui éleva un temple magnifique, et l'empereur Hium-Tsong fit transporter sa statue dans son palais. Ce philosophe fonda la secte de Taose, environ six cents ans avant l'ère chrétienne.

Ce philosophe qui vivait environ six cents ans avant Jésus-Christ, prêcha une sorte de quiétisme. Il faisait consister le bonheur dans un sentiment de félicité douce et tranquille, qui suspend toutes les fonctions de l'ame. Le dieu de Lao-Kium était matériel, et commandait à des dieux subalternes. L'ame, selon lui, périssait avec le corps; mais il promettait à ses disciples de leur prolonger la vie au-delà des bornes ordinaires. Il n'en fallut pas davantage à ceux-ci pour imaginer un breuvage d'immortalité, et pour en garantir les effets. La secte de *Immortels* fut très-nombreuse dès son origine. Sous les empereurs de la treizième dynastie, elle devint très florissante, et le fondateur de cette race bâtit un temple à Lao-Kium. Les prêtres de cette religion paraissent infatués des visions de l'astrologie judiciaire, et des superstitions de la magie. Leurs principaux prestiges consistent à faire paraître en l'air la figure de Lao-Kium, ou de quelque autre idole, et de faire voir dans un verre d'eau les personnes que l'on desire, et les événements qu'on veut savoir.

Laomaque, amazone.

Laomédé, une des filles de Nérée et de Doris.

1. Laomédon, fils d'Ilus, et père de Priam, régna à Troie vingt-neuf ans. Il fit environner sa capitale de si fortes murailles, qu'on attribua cet ouvrage à Apollon. Les fortes digues qu'il fit faire aussi contre les vagues de la mer passèrent pour l'ouvrage de Neptune; et comme dans la suite les inondations ruinèrent une partie de ces ouvrages, on publia que Neptune, frustré de la recompense promise, s'était vengé par-là de la perfidie du roi. Des historiens disent que Laomédon, pour embellir et fortifier sa capitale, se servit de trésors consacrés à Apollon et à Neptune, ou déposés dans leurs temples, et ne les voulut pas remettre, ce qui donna lieu à la fable. Apollon, de son côté, se vengea par la peste. On recourut à l'oracle pour faire cesser ces deux fléaux, et la réponse fut que le dieu de la mer ne pouvait être appaisé qu'en exposant à un monstre marin la fille du roi. Hercule s'offrit, avec ses compagnons, et vainquit le monstre, on arrêta l'inondation par des digues; mais Laomédon, ayant de nouveau manqué à sa parole, vit saccager sa ville et son pays, enlever sa fille de force, et fut lui-même victime de sa perfidie. — Une composition agréable et d'ailleurs peu connue, du fameux *Dominicain*, représente Apollon et Neptune offrant leurs services à Laomédon, pour construire les murs de Troie. *V.* Hésione, Fatalités de Troie.

2. — Fils d'Hercule et de la thestiade Méline.

Laomédontiades, Priam, fils de Laomédon. C'est aussi quelquefois, dans les poètes, le nom des Troyens.

Laomedontius Heros, le héros troyen, c.-à-d. Enée.

Laonome, fille de Gynéus, épouse d'Alcée, et mère d'Amphytrion.

Laophonte, fille de Pleuron et de Xantippe, épousa Thestius, qui la rendit mère d'Althæa et de Léda.

1. Laothoé, fille d'Altès, roi des Lélèges (*voy.* Altès), fut une des femmes de Priam, à qui elle donna plusieurs enfants.

2. — Fille d'Hercule, et femme de Polyphème, l'Argonaute.

Laothoès, fils d'Hercule et de la thestiade Antis.

Laphria, surnom que les Calydoniens donnèrent à Diane, lorsqu'ils crurent sa colère contre Œnée et ses sujets appaisée avec le temps. Auguste, ayant dépeuplé Calydon, pour en transporter les habitants à Nicopolis sa nouvelle ville, donna à ceux de Patras en Achaie une partie des dépouilles de Calydon, et entr'autres la statue de Diane-Laphria, que ces peuples gardèrent avec soin dans leur citadelle. Cette statue était d'or et d'ivoire, et représentait la déesse en habit de chasse. Les uns dérivent son surnom du grec *laphuron*, dépouille; les autres d'*elaphros*, léger, parcequ'elle était devenue plus douce à l'égard d'Œnée; d'autres enfin de Laphrius.

Laphries, fête annuelle que les habitants de Patras avaient établie en l'honneur de Diane-Laphria, et dont *Pausanias* nous a transmis les cérémonies. Elle durait deux jours. Le premier, on faisait des processions; le second on mettait le feu à un bûcher immense qu'on avait dressé avant la fête, et sur lequel on avait réuni des fruits, des oiseaux et des animaux vivants, tels que des loups, des ours, des lions, etc. Comme ces animaux devaient être brulés en vie, on se contentait de les attacher sur le bûcher : il arrivait quelquefois que le feu consumait leurs liens avant qu'il fussent hors d'état de fuir; et alors ils s'élançaient hors du bûcher, au grand danger des assistants; mais la superstition grecque prétendait qu'il n'en résultait aucun accident.

Laphrius, fils de Delphus, fut, dit-on, le premier qui éleva une statue de Diane à Calydon, d'où, selon quelques-uns, la déesse a tiré son surnom de Laphria.

Laphyra, surnom de Pallas, pris de *laphyra*, dépouilles, parcequ'elle est la déesse de la guerre, et que c'est elle qui fait remporter les dépouilles des ennemis.

Laphystiennes, surnom des Bacchantes; du mont Laphystius, en Béotie, où Bacchus était honoré.

1 Laphystius, surnom de Bacchus.

2. — Surnom de Jupiter, à qui Phryxus immola le bélier qui l'avait porté à Colchos. Les Orchoméniens lui donnèrent ce surnom en mémoire de sa fuite; et depuis ce temps, Jupiter Laphystius fut regardé comme le dieu tutélaire des fugitifs. Rac. *Laphyssein*, fuir avec précipitation. *V.* Phyxus.

Lapidation. *V.* Lithobolie.

1. Lapis, surnom de Jupiter, sous lequel il était souvent confondu avec le dieu Terme. D'autres disent qu'il fut ainsi nommé de la pierre dont on assommait la victime dans les traités, ou de celle que Rhéa donna à dévorer à Saturne. Le serment fait par ce nom mystérieux était très respecté au dire d'*Apulée* : c'est ce que *Cicéron* appelle *Jovem lapidem jurare*.

2. — manalis, pierre située hors de Rome près de la porte Capène et du temple de Mars. On dit que les Romains l'ayant, dans une grande sécheresse, fait transporter dans la ville, il tomba aussi-tôt une quantité d'eau, et que ce fut pour cela qu'on donna à cette pierre le nom de *Lapis manalis*. Rac. *Manare*, couler.

3. — auspicatus, pierre consacrée que l'on jetait dans les fondements des temples, et sur laquelle était une inscription ; c'est ce qui, dans les usages modernes, s'appelle

la première pierre. — *Divus*, statue de Diane qu'Oreste et Iphigénie enlevèrent du temple de Tauride, et dont plusieurs villes d'Asie et d'Furope se disputaient la possession. — *Manalis* (*V. le second volume.*) — *Niger*, lieu dans le comice que Romulus choisit pour sa sépulture. — *Pertusus*, pierre que l'on avait mise, à Rome, dans un endroit frappé de la foudre.

Lapithe, fille d'Apollon, selon quelques mythologues, qu'Eole rendit mère des Lapithes.

1. Lapithès, fils d'Apollon et de Stilbé, frère de Centaurus, époux d'Arsinone, auteur de la race des Lapithes, père de Phorbas, et de Périphas, suivant d'autres.

2.—Fils d'Eole, et petit-fils d'Hippotès, fut père de Lesbus.

Lapithes, peuples de Thessalie, demeuraient sur les bords du Pénée, d'où ils avaient chassé les Perrhèbes. Ces peuples sont fameux, non-seulement par l'invention des mors et par leur habileté à manier les chevaux, mais encore par leurs guerres contre les Centaures. Aux noces de Pirithoüs, ces derniers, s'étant enivrés, insultèrent les femmes: Thésée et les Lapithes en tuèrent un grand nombre, et mirent le reste en fuite; mais les Centaures revinrent en force, vainquirent à leur tour, et obligèrent les vaincus de se réfugier, les uns à Pholoé d'Arcadie, les autres à Malée.

Plusieurs peintures antiques, plusieurs vases grecs offrent les combats des Centaures et des Lapithes. *Raphaël* s'est aussi exercé sur le même sujet.

Laquearius, athlète qui tenait d'une main un filet dans lequel il tâchait d'embarrasser son antagoniste, et de l'autre un poignard pour le frapper. Rac. *Laqueus*, piège ou ou filet.

Lara. Naïade, fille du fleuve Almon. Jupiter, amoureux de Juturne, n'ayant pu l'approcher parcequ'elle s'était jetée dans le Tybre, appela toutes les Naïades du pays, et les pria d'empêcher que la nymphe ne se cachât dans leurs rivières: toutes lui promirent leurs services. Lara seule alla déclarer à Juturne et à Junon les desseins de Jupiter. Le dieu, irrité, lui fit couper la langue, et donna ordre à Mercure de la conduire aux enfers; mais en chemin, Mercure, épris de la beauté de cette nymphe, s'en fit aimer, et en eut deux enfants, qui furent appelés Lares, du nom de leur mère.

Laranda. *V.* Lara.

Lararies, fêtes des Romains en l'honneur des dieux Lares. Elles se célébraient le 11 avant les calendes de Janvier, c.-à-d. le 21 Décembre, *Macrobe* l'appelle la solennité des petites statues, *celebritas sigillariorum*.

Lararium, espèce d'oratoire ou de chapelle domestique, destinée, chez les Romains, au culte des dieux Lares; car chaque famille, chaque maison, chaque individu avait ses dieux Lares particuliers, suivant sa dévotion ou son inclination. Ceux de Marc-Aurèle étaient les grands hommes qui avaient été ses maîtres. Il leur portoit tant de respect, dit *Lampride*, qu'il n'avait dans son laraire que leurs statues d'or. Alexandre Sevère adressait tous les matins, dans son premier laraire, ses vœux aux statues des dieux, au nombre desquels il mettait Appollonius, Orphée, Abraham et Jesus-Christ; et dans son second laraire il plaçait Achille, Cicéron, Virgile, et plusieurs autres grands hommes. *Spart.*

Lardane, nymphe aimée de Jupiter, dont elle eut Sarpédoon et Argus.

1. Lare, le dieu domestique que *Denys d'Halicarnasse* appelle le héros de la maison, celui qui présidait en particulier à une maison. Le Lare familier était Saturne, dans l'opinion de quelques uns. *V.* Lares.

2. — C'était aussi le bon génie que les anciens attribuaient à chaque homme, et qui, semblable à l'ange gardien des nations chrétiennes, prenait plaisir à le garantir de tout péril. *Voy.* Larve.

Larentales, fête romaine en l'honneur de Jupiter. Elle avait pris son nom d'Acca Larentia, nourrice

de Romulus, ou d'Acca Larentia, célèbre courtisane, qui avait fait le peuple romain son héritier sous le règne d'Ancus Martius. Cette fête se célébrait le 10 des calendes de Janvier, c.-à-d. le 22 Décembre, hors de Rome, sur les bords du tybre; et le prêtre qui y présidait s'appelait Flamen Larentalis.

Larentia. *V* Acca.

1. Lares. Les statues de ces dieux étaient en petit; on les tenait dans un oratoire particulier; on avait un soin extrême de les tenir proprement; il y avait même, du moins dans les grandes maisons, un domestique uniquement occupé au service de ces dieux; c'était la charge d'un affranchi chez les empereurs. Cependant il arrivait bien quelquefois qu'on perdait le respect à leur égard dans certaines occasions, comme à la mort de quelques personnes chères, parcequ'alors on accusait les Lares de n'avoir pas bien veillé à leur conservation, et de s'être laissé surprendre par les génies malfaisants. Un jour Caligula fit jeter les siens par la fenêtre, parceque, disait-il, il était mécontent de leur service. On distinguait plusieurs sortes de Lares, outre ceux des maisons, qu'on appelait aussi familiers : les Lares publics, qui présidaient aux bâtiments publics; les Lares de ville, *Urbani;* ceux des carrefours, *Compitales;* les Lares des chemins, *Viales;* les Lares de la campagne, *Rurales;* les Lares ennemis, *Hostiles;* ceux qui avaient soin d'éloigner l'ennemi. Les douze grands dieux étaient mis au nombre même des Lares. *Asconius Pedianus*, expliquant le *Diis Magnis de Virgile*, prétend que les grands dieux sont les Lares de la ville de Rome. Janus, au rapport de *Macrobe*, était un des dieux Lares, parcequ'il présidait aux chemins. Apollon, Diane, Mercure, étaient aussi réputés Lares, parceque leurs statues se trouvaient au coin des rues ou sur les grands chemins. En général, tous les dieux qui étaient choisis pour patrons et tutélaires des lieux et des particuliers, tous les dieux dont on éprouvait la protection, en quelque genre que ce fût, étaient appelés Lares. *Properce* nous dit que ce furent les Lares qui chassèrent Annibal de devant Rome, parceque ce furent quelques fantômes nocturnes qui lui donnèrent de la frayeur.

Les Lares avaient un temple à Rome dans le champ de Mars. *V.* Grundiles.

(*Iconol.*) *Ovide*, dans *ses Fastes*, donne le chien pour attribut aux dieux Lares, et *Plutarque* dit qu'on les couvrait de la peau de ces animaux.—Harpocrate était du nombre des dieux Lares. — Une patère Etrusque, publiée par *la Chausse*, représente deux Lares publics assis, appuyés sur leurs boucliers, et tenant leurs piques comme pour éloigner l'ennemi. — *Denis d'Halicarnasse* fait mention d'un temple à Rome, près du *Forum*, où l'on avait placé les images des Pénates troyens que chacun pouvait librement voir, et où on lisait l'inscription : DENAS, qui signifie *Pénates*.

— C'étaient les dieux domestiques, les génies de chaque maison, comme les gardiens des familles. *Apulée* dit que les Lares n'étaient autre chose que les âmes de ceux qui avaient bien vécu et bien rempli leur carrière. Au contraire, ceux qui avaient mal vécu erraient vagabonds et épouvantaient les hommes. Selon *Servius*, le culte des dieux Lares est venu de ce que l'on avait coutume autrefois d'enterrer les corps dans les maisons, ce qui donna occasion au peuple crédule de s'imaginer que leurs âmes y demeuraient aussi, comme des génies secourables et propices, et de les honorer en cette qualité. On peut ajouter que la coutume s'étant ensuite introduite d'enterrer les morts sur les grands chemins, ce pouvait bien être de là qu'on prit occasion de les regarder aussi comme les dieux des chemins. C'était le sentiment des Platoniciens, qui des ames des bons faisaient les Lares, et les Lémures des ames des méchants. Les Lares, dit *Plaute*,

étaient représentés anciennement sous la figure d'un chien, sans doute parceque les chiens font la même fonction que les Lares, qui est de garder la maison; et on était persuadé que ces dieux en éloignaient tout ce qui aurait pu nuire. Leur place la plus ordinaire, dans les maisons, était derrière la porte ou autour des foyers. Quand les jeunes garçons étaient devenus assez grands pour quitter les bulles, qu'on ne portait qu'en la première jeunesse, il les pendaient au cou des dieux Lares. « Trois garçons, revêtus de tuniques » blanches, entrèrent, dit *Pétrone*; » deux desquels mirent sur la table » les Lares ornés de bulles; l'autre, » tournant avec une coupe pleine de » vin, criait : Que ces dieux soient » propices! » Les esclaves y pendaient aussi leurs chaînes, lorsqu'ils recevaient la liberté.

La victime qu'on offrait aux Lares était un porc, quand on leur sacrifiait en public; mais, en particulier on leur offrait presque tous les jours, du vin, de l'encens, une couronne de laine, et un peu de ce que l'on servait à table. On les couronnait de fleurs, et sur-tout de violette, de myrte et de romarin. On leur faisait de fréquentes libations, on allait même jusqu'aux sacrifices.

Familiares, ceux qui présidaient aux maisons et aux familles.—*Parvi*, ceux des campagnes, dont les statues n'avait rien que de simple, soit pour la matière, soit pour la forme. — *Publici*, rois et princes qui, élevés au ciel après leur mort, sollicitaient le secours des dieux pour l'état; on leur sacrifiait un porc dans les carrefours.

2. — MARINS. Ceux-ci étaient établis pour les vaisseaux. Quelques auteurs croient que c'étaient Neptune, Thétis et Glaucus. Il paraît qu'on ne doit pas les confondre avec ces dieux pataïques qu'on mettait sur la proue des vaisseaux.

LARIDE, fils de Daucus, et frère jumeau de Tymber. Leur ressemblance était parfaite; mais le glaive de Pallas, fils d'Evandre, mit un jour entr'eux une cruelle différence; il coupa la tête à Laride, et la main droite à Tymber.

LARINA, jeune Italienne, qui accompagnait l'Amazone Camilla dans les combats. *Eneid. liv.* 11.

1. LARISSA, fille de Pélasgus, donna son nom à deux villes de Thessalie.

2. — Fille de Piasus, violée par son père. *Voy.* PIASUS.

1. LARISSE, ville de Thessalie sur les bords du Pénée. C'était la patrie d'Achille. Ce fut là que Persée tua, par mégarde, Acrisius d'un coup de palet.

2. — Bourg d'Ephèse, où Apollon avait un temple.

3. — Ville près de Cumes, dont les habitants, qu'*Homère* nomme Pélasges, allèrent au siége de Troie.

LARISSÉE, surnom de Minerve, adorée sur les bords du Larissus, rivière du Péloponèse entre l'Elide et l'Achaïe.

LARISSENUS, LARISSEUS, LARISSIUS, surnoms de Jupiter et d'Apollon, adorés, le premier à Larisse, ville proche du Caystre, le second dans un faubourg d'Ephèse. C'est aussi une épithète d'Achille.

LARTHY TYTIBAL, *maître du Tartare*, nom étrusque de Pluton, qui se trouve sur un ancien monument d'Etrurie, dont parle *Gori, tome* 1, *page* 195.

LARUNDA, divinité qui présidait aux maisons. Jupiter la rendit mère des dieux Lares; d'autres en font honneur à Mercure : c'est vraisemblablement la même que Lara. *Voy.* LARA.

LARVE. Le mauvais génie, que les anciens attachaient à chaque homme, et qui ne s'occupait qu'à le tourmenter et à l'égarer.

LARVES, âmes des méchants, que l'on supposait errer çà et là pour épouvanter les vivants. *Larve* signifie masque; et comme on les faisait hideux et effrayants, on s'est servi de ce nom pour désigner les génies malfaisants, qu'on appelait autrement Lémures. (*Voy.* LÉMURES.) En effet, on les représentait comme des vieillards

vieillards au visage sévère, ayant la barbe longue, les cheveux courts, et portant sur la main un hibou, oiseau de mauvais augure. *Larves* est aussi le nom que l'on donnait aux mânes. Tous ceux qui périssaient de mort violente, ou qui ne recevaient pas les honneurs de la sépulture, devenaient des Larves; et lorsqu'on eut assassiné Caligula, le palais, dit *Suétone*, devint inhabitable par les fantômes effrayants qui apparurent, jusqu'à ce qu'on lui eût décerné une pompe funèbre.

Larymna, fille de Cynus, donna son nom à la ville de Larymne en Béotie.

Larysia, fêtes en l'honneur de Bacchus, ainsi nommées de Larysius, montagne de Laconie. On les célébrait au commencement du printemps. Entr'autres merveilles, on y voyait toujours une grappe de raisin mûr.

Lasciveté. (*Iconol.*) *Cochin* l'a désignée par une femme jeune et richement vêtue, qui se regarde dans un miroir et s'occupe de sa toilette; sur ses genoux sont des passereaux qui se caressent. Le *Bramine inspiré* en trace ce portrait : « Couchée mol-
» lement sous un berceau de fleurs,
» elle mendie les regards des en-
» fants des hommes ; elle leur tend
» des piéges et des amorces dange-
» reuses. Son air est délicat, sa com-
» plexion faible, sa parure est un
» négligé touchant, la volupté est
» dans ses yeux et la séduction dans
» son âme ; mais la Honte, la Ma-
» ladie, la Misère et le Repentir
» marchent à sa suite. »

Lasius, un des prétendants qui, vaincus à la course dont Hippodamie était le prix, furent tués par Œnomaüs.

Lassitude. (*Iconol.*) *César Ripa* nous la présente comme une femme fort maigre, légèrement vêtue, et qui a la gorge découverte. Elle tient un éventail de la main droite, et s'appuie de la gauche sur un bâton.

Lat (*Myth. Ind.*), idole des Arabes, adorée dans la ville de Soumenat aux Indes. Sa statue n'était, dit-on, qu'une pierre de cent verges de haut, placée au milieu d'un temple soutenu par cinquante-six piliers d'or massif. Mahomet, fils de Sebectegin, après avoir conquis cette partie de l'Inde, brisa l'idole de ses propres mains, et substitua le mahométisme au culte qu'on lui rendait.

Latagus, capitaine troyen que Mézence écrasa sous le poids d'une pierre énorme.

Lateragus, Laterculus, dieu du foyer, de l'âtre, lequel était revêtu de briques. Rac. *Later, is*, brique.

Lath, nom de l'Etre suprême chez les anciens Arabes. *Voy.* Allath.

Lathikèdès, *qui fait oublier les soucis*, épithète de Bacchus. Rac. *Lanthanein*, faire oublier; *kèdos*, soin. *Anthol.*

Lathria, sœur jumelle d'Alexandra, avait avec elle les honneurs héroïques en Laconie.

Latialis, ou Latiaris, surnom de Jupiter, ainsi nommé du Latium, contrée d'Italie, où ce maître des dieux était singulièrement honoré. Les Romains, au rapport de *Porphyre*, lui sacrifiaient tous les ans un homme.

Latiar, fête instituée par Tarquin le superbe en l'honneur de Jupiter Latiar. Ce prince, ayant fait un traité d'alliance avec les peuples du Latium, proposa, dans le dessein d'en assurer la perpétuité, d'ériger un temple commun, où tous les alliés, les Romains, les Latins, les Herniques et les Volsques, s'assemblassent tous les ans pour y faire une foire, se régaler les uns les autres, et y célébrer ensemble des fêtes et des sacrifices; telle fut l'origine du Latiar. Tarquin n'avait destiné qu'un jour à cette fête; les premiers consuls en établirent un second après qu'ils eurent confirmé l'alliance avec les Latins ; on ajouta un troisième jour, lorsque le peuple de Rome qui s'était retiré sur le mont sacré fut rentré dans la ville ; et enfin un quatrième après qu'on eut appaisé la sédition qui s'était élevée entre les plébéiens

et les patriciens à l'occasion du consulat.

Ces quatre jours étaient ceux qu'on nommait féries latines; et tout ce qui se faisait pendant ces féries, fêtes, offrandes, sacrifices, tout cela s'appelait Latiar, dit *Gronovius* dans ses observations.

Les peuples qui avaient part à la fête, y apportaient les uns des agneaux, les autres du fromage, quelques uns du lait, ou quelque autre liqueur propre pour les libations. *Voy*. Féries latines.

1. Latinus, roi du Latium, fils de Faunus et de Marica. Il avait eu d'Amate un fils que les destins lui enlevèrent à la fleur de l'âge. Il ne lui restait qu'une fille nubile, l'objet des vœux de plusieurs princes d'Italie, et sur-tout de Turnus qu'Amate favorisait; mais d'effrayants prodiges avaient retardé cette union. Ce fut alors qu'Enée aborda en Italie, et vint demander un asile à Latinus. Le roi le reçut bien; et se rappelant qu'un oracle lui avait prescrit de ne marier sa fille qu'à un prince étranger, il fit alliance avec Enée et lui offrit sa fille en mariage. Les Latins s'y opposèrent et forcèrent leur prince à la guerre. Le Troyen eût l'avantage, et devint possesseur de la princesse et héritier de Latinus. Selon *Photius*, ce prince fut tué par Hercule. Ayant vu les bœufs de Géryon, il fut épris de leur beauté, et déjà les emmenait, lorsqu'Hercule survint, le tua d'un coup de javelot, et reprit ses bœufs.

2. — Surnommé Sylvius, fils d'Enée. Sylvius régna cinquante-un ans sur les Latins.

3. — Un des Troyens fugitifs après la prise de Troie, avait épousé Roma, avec laquelle il passa en Italie, et fonda Rome.

4. — Roi des Aborigènes, époux de Rome Troyenne, et père de Remus et Romulus, fondateurs de Rome.

5. — Fils de Circé et d'Ulysse ou de Télémaque, épousa Remé, dont il eut Remus et Romulus.

Latium, ou pays des Latins, aujourd'hui la Campagne de Rome, fut ainsi nommé du mot *latere*, se cacher, parceque Saturne, chassé du ciel par Jupiter, vint se cacher dans cette contrée de l'Italie.

1. Latius, surnom de Jupiter. *V*. Latialis.

2. — Un de ceux qui recevaient les honneurs héroïques chez les Grecs.

Latmius, surnom d'Endymion.

Latmus, montagne de Carie, fameuse par l'aventure d'Endymion, que la Lune venait y voir pendant son sommeil. Il y avait un endroit de cette montagne qu'on appelait encore la grotte d'Endymion, du temps de *Pausanias*.

Latobius, dieu de la santé chez les anciens Noriques. C'était leur Esculape, à en juger au moins par son nom, s'il a une origine grecque ou romaine. Rac. *Fero*, je porte; *bios*, la vie.

Latogenès, épithète d'Apollon, *Anthol.*

Latoïdes, Apollon et Diane, enfants de Latone.

Latoïs, nom patronymique de Diane.

Latoïus, nom patronymique d'Apollon.

Latone, fille du Titan Cœus et de Phœbé sa sœur, selon *Hésiode*, ou fille de Saturne, selon *Homère*, fut aimée de Jupiter. Junon, par jalousie, fit naître le serpent Python pour tourmenter sa rivale. Elle avait fait promettre à la Terre de ne lui donner aucune retraite : mais Neptune, touché de compassion, fit sortir du fond de la mer l'isle de Délos, où Latone, changée en caille par Jupiter, se réfugia, et où, à l'ombre d'un olivier, elle accoucha de Diane et d'Apollon. *Voy*. Cœus, Apollon, Diane. Après ses couches, Junon ne cessa de la poursuivre. *V*. Grenouilles. On la mit au rang des déesses après sa mort. Elle eut des temples à Délos, à Argos, dans les Gaules et dans plusieurs autres endroits. Elle avait un oracle à Butis en Egypte. Les femmes en couches lui adressaient des vœux.

Latonigenæ, les enfants de Latone, Apollon et Diane.

Latos, gros poisson du Nil, honoré en Égypte dans la ville de Latopolis.

Latramis, fils de Bacchus et d'Ariadne.

Latrée, Centaure monstrueux par sa grandeur et par sa forme.

Laudamie, sœur de Néréis. Ces deux princesses étaient tout ce qui restait du sang royal d'Epire. Néréis fut mariée à Gélon, fils du roi de Sicile, et Laudamie, tuée par le peuple auprès de l'autel de Diane, où elle avait cru trouver un asyle. Les dieux immortels, dit *Justin*, vengèrent ce sacrilège par les disgraces continuelles dont ils affligèrent ceux qui l'avaient commis, et par la ruine presque totale de la nation. Milon, l'assassin de Laudamie, devenu furieux, tourna sa fureur contre lui-même, et après s'être meurtri à coups d'épée et de pierre, il se déchira les entrailles, et le douzième jour de sa rage fut le dernier de sa vie.

1. Laurea, nom d'une divinité, qui se lit sur un monument trouvé en Catalogne.

2. — Couronne de laurier que les Grecs donnaient aux athlètes victorieux, et les Romains à ceux qui avaient fait ou confirmé la paix.

Laurentales. *V*. Larentales.

Laurentia *V*. Acca-Larentia.

Laurentins, anciens peuples d'Italie, sujets du roi Latinus. Il y avait dans le palais du roi, dit *Virgile*, un laurier qu'un respect religieux conservait depuis long-temps. Le roi, l'ayant trouvé planté dans le lieu qu'il avait choisi pour bâtir son palais, l'avait consacré à Apollon; et c'est de ce laurier célèbre que les Laurentins ont emprunté leur nom.

Laurier, arbre consacré à Apollon depuis l'aventure de Daphné. (*V*. Daphné.) Mais une autre raison plus vraisemblable pour laquelle on le croyait consacré à Apollon, c'est qu'on était persuadé que ceux qui dormaient, ayant sous la tête quelques branches de cet arbre, recevaient des vapeurs qui les mettaient en état de prophétiser. Ceux qui allaient consulter l'oracle de Delphes se couronnaient de laurier au retour, s'ils avaient reçu du dieu une réponse favorable. C'est ainsi que dans *Sophocle*, Œdipes, voyant Oreste revenir de Delphes la tète ornée d'une couronne de laurier, conjecture qu'il rapporte une bonne nouvelle. Les anciens annonçaient les choses futures sur le bruit que faisait le laurier quand il brûlait, ce qui était un bon augure. Mais aussi, s'il brûlait sans aucun pétillement, c'était un mauvais signe. On mettait à la porte des malades des branches de laurier, comme pour se rendre favorable Apollon, dieu de la médecine. La couronne de laurier se donnait aux excellents poètes, comme favoris d'Apollon. On dit que sur la coupole du mausolée de *Virgile*, qui est près de Pouzzol, il est né des lauriers qui semblent couronner l'édifice; et quoiqu'on en ait coupé deux à la racine, qui étaient les plus grands de tous, ils renaissent et poussent des branches de tous côtés, comme si la nature eût voulu elle-même célébrer la gloire de ce grand poète. La couronne de laurier était particulière aux jeux pythiques, à cause d'Apollon, à qui ces jeux étaient consacrés. Enfin on couronnait de laurier les victorieux, et on en plantait des branches aux portes du palais des empereurs le premier jour de l'année, et en d'autres temps lorsqu'ils avaient remporté quelque victoire; aussi *Pline* appelle le laurier le portier des Césars, le fidèle gardien de leurs palais.

(Iconol.) Le laurier était aussi consacré à Diane et à Bacchus. Les prêtres de Junon et d'Hercule se couronnaient aussi de laurier. — Un camée du *Gemmarum Thesaurus* d'Ebermayer offre Didon couronnée de laurier. La plupart des médailles des empereurs romains les représentent avec la couronne de laurier sur la tête. — Sur quelques médailles du Bas-Empire, plusieurs impératrices en sont ornées. — Jules César avait obtenu du sénat la permission de porter toujours une couronne de laurier pour cacher la nudité de son front;

le grand Pompée pouvait aussi paroître couronné de laurier dans les jeux du cirque et sur le théâtre.

Laurina, fille de Latinus, fut mariée à Locrus, au rapport de *Photius*. Cette tradition est un peu différente de celle que *Virgile* a suivie.

1. Lausus, fils de Mézence, jeune et brave guerrier que *Virgile* peint sous les couleurs les plus intéressantes, et comme un modèle de la piété filiale. Mézence, blessé, étant sur le point d'être atteint par Enée, Lausus se jette entre les deux combatants, pare le coup, et donne à son père, qu'il couvre de son bouclier, le temps de se mettre en sûreté. Enée, furieux de voir échapper sa victime, immole Lausus à son ressentiment.

2. — Fils de Numitor, et frère d'Ilia Sylvia. Son oncle Amulius le fit périr après avoir détrôné son père.

Lauthu (*Myth. Chin.*), magicien tunquinois, qui prétendait avoir été formé et porté soixante-dix ans dans le sein de sa mère sans qu'elle eût perdu sa virginité. Sa morale est très relâchée; c'est celle que suit le peuple, tandis que la cour suit celle de Confu-tzée. *V.* Lanthu.

Lavation de la grande mère des Dieux, fête romaine qui se célébrait le 26 de Mars. Elle fut instituée en mémoire du jour où cette déesse fut apportée d'Asie, et lavée dans l'Almont. Les Galles conduisaient la statue de la déesse dans un chariot, accompagnés d'une grande foule de peuple, à l'endroit où elle avait été lavée la première fois. Devant ce char, de malheureux baladins chantaient des paroles obscènes, et faisaient mille gestes et postures lascives.

Lavernale, porte de Rome, voisine du bois consacré à Laverne.

Laverne, déesse des voleurs, des filous, des marchands, des plagiaires, des fourbes et des hypocrites. On lui avait consacré près de Rome un bois où les brigands venaient faire leurs partages. Il y avait là une statue de la déesse à laquelle ils rendaient leurs hommages. Son image était une tête sans corps, disent les uns; un corps sans tête, disent les autres. Mais l'épithète de *belle* que lui donne *Horace* permet de croire qu'elle était représentée sous des traits agréables, et qu'une divinité qui prêtait à ses nombreux enfants tous les masques dont ils avaient besoin, n'avait pas oublié de s'en reserver un qui pût lui faire honneur. Les sacrifices et les prières qu'on lui offrait se faisaient en grand silence. De pareils vœux étaient trop honteux pour pouvoir être articulés tout haut; témoins ceux qu'*Horace* met dans la bouche d'un imposteur qui ose à peine remuer les lèvres. « Belle Laverne, lui » fait-il dire, donne-moi l'art de » tromper, de paraître juste, saint, » innocent; répands les ténèbres et » l'obscurité sur mes crimes et mes » fourberies. » Un cuisinier, dans *Plaute*, jure par Laverne, et menace par elle celui qui lui a volé les instruments de son métier, jugeant sans doute que par sa profession même il appartenait à la déesse, et pouvait à ce titre réclamer sa protection. On dérive son nom ou de *laverna*, qui signifie voleur, arme à l'usage des brigands, voleur d'enfant, ou du grec *laphyria*, dépouilles, ou du latin *latere*, se cacher, ou de *larva*, masque.

Laverniones, nom générique sous lequel étaient compris tous les dévots à Laverne, tels que voleurs de grands chemins, filous, escrocs, etc.; classe si nombreuse que *Plaute* la désigne par le mot de *legiones*.

Lavernium, bois ou temple consacré à Laverne.

Lavinalis, nom d'un flamine.

Lavine, fille d'Anius, roi de Délos. Selon des mythologues, ce fut du nom de cette princesse que Lavinium prit son nom, parcequ'étant morte dans le temps de la fondation de cette ville, elle y fut enterrée; ils ajoutent qu'Enée l'avait obtenue de son père à force de prières, qu'elle s'était embarquée avec les Troyens, et que c'était une habile prophétesse.

Lavinie, fille unique de Latinus et d'Amate, était recherchée par Turnus, roi des Rutules. Un jour que la princesse brûlait des parfums sur l'au-

tel, le feu prit à sa chevelure, s'attacha à ses habits, répandit autour d'elle une pâle lumière, et l'enveloppa de tourbillons de flamme et de fumée dont tout le palais fut rempli. Les devins consultés augurèrent que sa destinée serait brillante, mais fatale à son peuple; et Faune défendit à Latinus de marier sa fille à un prince du Latium, annonçant un étranger dont le sang mêlé avec le sien devait élever jusqu'au ciel la gloire du nom latin. Enée, en effet, ne tarda pas à paraître, vainquit et tua Turnus, et épousa Lavinie. Veuve d'Enée, et voyant son trône occupé par Ascagne, cette princesse, craignant pour sa vie, s'alla cacher dans les forêts où elle accoucha d'un fils qui prit le nom de Sylvius. L'absence de Lavinie fit murmurer le peuple; Ascagne se vit obligé de faire chercher sa belle-mère, et de lui céder la ville de Lavinium.

Lavinium, ville bâtie par Enée, en l'honneur de Lavinie son épouse, dans un endroit qui lui avait été désigné par l'oracle. La fondation de cette ville fut marquée par un prodige, que *Denys d'Halicarnasse* raconte ainsi : « Le feu s'étant allumé de lui-même dans la forêt, » un loup y jeta, dit-il, du bois sec » qu'il avait ramassé avec sa gueule : » il y vint en même temps un aigle » et un renard, dont le premier » l'aidait à l'allumer par l'agitation » de ses aîles; l'autre, au contraire, » tâchait de l'éteindre en y jetant » de l'eau avec sa queue qu'il avait » mouillée dans le fleuve. Tantôt ceux » qui l'allumaient étaient les plus » forts, tantôt ceux qui voulaient » l'éteindre semblaient vouloir l'emporter sur eux, jusqu'à ce qu'enfin » l'aigle et le loup étant demeurés » vainqueurs, le renard s'en alla » sans avoir pu rien faire. On rapporte qu'Enée, ayant vu ce prodige, dit que la colonie des Troyens » diviendrait un jour très fameuse; » qu'elle serait connue et admirée » presque par toute la terre; mais » qu'à mesure qu'elle augmenterait en » puissance, elle deviendrait à charge » et odieuse aux peuples voisins; » que cependant elle vaincrait ses » ennemis, et que la faveur et la protection des dieux l'emporteraient » sur l'envie des hommes. Tels furent » les présages évidents de ce qui devoit arriver à cette ville. On en » voit des monuments dans la place » publique de Lavinium; ce sont » des figures de bronze de ces animaux, qu'on y conserve depuis » long-temps. »

Lavoir (*Myth. Ind. et Mah.*), lieux qu'on voit chez les Indiens et les mahométans, proche de leurs pagodes et de leurs mosquées, où ils se lavent le corps, ou les principaux membres, avant d'entrer, par un principe de religion.

Laximi (*Myth. Ind.*), femme de Wishnou. Les Indiens disent que cette femme n'a point d'essence qui lui soit propre, qu'elle est en même temps vache, cheval, montagne, or, argent, en un mot, tout cequ'on peut imaginer. Ils portent son nom attaché au bras ou au cou, comme un préservatif assuré contre toutes sortes d'accidents.

Laxo, fille de Borée et d'Orithyie.

Leades, un des fils d'Astacus, se distingua dans la défense de Thèbes contre les sept chefs.

Leæna, un des chiens d'Actéon.

Leænæ, *lionnes*, prêtresses de Mithras. *Voy. ce mot.*

Léandre, jeune homme d'Abydos, amoureux d'Héro. *V.* Héro.

Plusieurs médailles et camées offrent la tête de Léandre sous les traits d'un jeune homme parfaitement beau, et dont les cheveux longs et agités par les vents, paraissent imbibés de l'eau de la mer.

Léanire, fille d'Amydas et femme d'Arcas.

Léarque, fils d'Ino et d'Athamas, fut la victime de la haine que Junon avait conçue contre toute la race de Cadmus. Son père le tua dans un accès de fureur inspiré par cette déesse. *V.* Athamas, Ino.

Léas, petit-fils d'Egée, selon quelques auteurs.

Lébadie, ville de Béotie, célèbre par l'oracle de Trophonius.

Lebidon, lieu où sacrifiaient les Arabes Moabites, selon *Hésychius*.

Le-can-ja (*Myth. Chin.*), cérémonie que les Tunquinois ont imitée des Chinois; elle consiste à bénir la terre. Le prince solemnise cette bénédiction avec beaucoup de jeûnes et de prières, et en labourant la terre, comme l'empereur de la Chine, pour mettre l'agriculture en honneur.

Léchanomantie, sorte de divination qui se pratiquait ainsi : on mettait dans un bassin plein d'eau des pierres précieuses et des lames d'or et d'argent, gravées de certains caractères dont on faisait offrande aux démons; et après les avoir conjurés par certaines paroles, on leur proposait la question à laquelle on désirait une réponse. Alors il sortait du fond de l'eau une voix basse, semblable à un sifflement de serpent, qui contenait la solution désirée. *Glycas* rapporte que Nectanèbe, roi d'Egypte, connut par ce moyen qu'il serait détrôné; et *Delrio* ajoute que de son temps cette divination était encore en vogue parmi les Turcs. Rac. *Lechanè*, bassin.

Lechéatès, surnom sous lequel Jupiter avait un autel à Aliphéra en Arcadie, à l'endroit où il avait mis au monde Minerve.

Léchès, fils de Neptune et de Pirène, fille d'Acheloüs, avait donné son nom à un promontoire du Péloponèse situé sur le golfe de Corinthe. Il y avait un temple de Neptune.

Léchies (*Myth. Sl.*), dieux des bois, qui répondaient aux Satyres. Le peuple russe, chez qui l'idée en est restée, leur donne un corps humain, depuis la partie supérieure jusqu'à la ceinture, avec des cornes, des oreilles, et une barbe de chèvre; et de la ceinture en bas, des formes de bouc. Quand ils marchaient à travers les herbes, ils se rappetissaient à leur niveau; mais lorqu'ils couraient dans les forêts, ils égalaient en hauteur les arbres mêmes, et poussaient des cris effroyables. Ils erraient sans cesse autour de ceux qui se promenaient dans les bois, empruntaient une voix connue de ces voyageurs; et de cette manière les égaraient dans la forêt jusqu'aux approches de la nuit; ensuite ils les transportaient dans leurs cavernes, où ils prenaient plaisir à les chatouiller jusqu'à la mort.

Léchune. (*Myth. Tart.*) *Mendez Pinto*, dont la relation paraît un peu fabuleuse, appelle cette ville la capitale de la religion tartare. « On y voyait, dit-il, un temple somptueux, accompagné, de divers édifices qui contenaient les tombeaux de vingt-sept kams, ou empereurs de Tartarie. Lintérieur des chapelles était revêtu de lames d'argent avec diverses idoles du même métal. A quelque distance du temple, vers le nord, on nous fit remarquer un enclos de vaste étendue, dans lequel il y avait alors deux cent quatre-vingts monastères de l'un et de l'autre sexe, dédiés au même nombre d'idoles, où l'on nous assura qu'on ne comptait pas moins de quarante-deux mille personnes consacrées à la vie religieuse, sans y comprendre les domestiques, employés à leur service. Nous vîmes, entre les édifices, une infinité de colonnes de bronze, et sur chaque colonne une idole dorée.»

Lécoris, nom d'une des Graces, suivant un ancien monument. Ce nom ne se trouve point ailleurs. *V.* Comasie et Gélasie.

Lectisterne, cérémonie religieuse pratiquée à Rome dans des temps de calamités publiques, dont l'objet était d'appaiser les dieux. C'était un festin que, pendant plusieurs jours on donnait, au nom et aux dépens de la république, aux principales divinités, et dans un de leurs temples, s'imaginant qu'elles y prendraient part effectivement, parce-qu'on y avait invité leurs statues, et qu'on le leur avait presenté. Mais les ministres de la religion, s'ils n'avaient pas l'honneur du festin, en avaient tout le profit, et se régalaient entre eux aux dépens de ces imbécilles surperstitieux. On dressait, dans un temple, une table, avec des lits à l'entour, cou-

verts de beaux tapis et de riches coussins, et parsemés de fleurs et d'herbes de senteur, sur lesquels on mettait les statues des dieux invités au festin; pour les déesses, elles n'avaient que des siéges. Chaque jour que durait la fête, on servait sur la table un repas magnifique que les prêtres avaient soin de desservir le soir. Le premier lectisterne parut à Rome vers l'an 356 de sa fondation : un mauvais hiver ayant été suivi d'un été encore plus fâcheux, où la peste fit périr un grand nombre d'animaux de toutes sortes, comme le mal était sans remède, et qu'on n'en pouvait trouver ni la cause ni la fin, par un décret du sénat on alla consulter les livres des Sibylles. Les Duumvirs Sibyllins rapportèrent que, pour faire cesser ce fléau, il fallait faire une fête avec des festins à six divinités qu'ils nommèrent, savoir, Apollon, Latone, Diane, Hercule, Mercure, et Neptune. On célébra pendant huit jours cette nouvelle fête dont le soin et l'ordonnance furent confiés aux Duumvirs; et dans la suite on leur substitua les Epulons. Les citoyens, en leur particulier, pour prendre part à cette solemnité, laissaient leurs maisons ouvertes, avec la liberté à chacun de se servir de ce qui était dedans : on exerçait l'hospitalité envers toutes sortes de gens, connus, inconnus, étrangers. On vit en même temps disparaître toute animosité; ceux qui avaient des ennemis conversèrent et mangèrent avec eux, de même que s'ils eussent toujours été en bonne intelligence : on mit fin à toutes sortes de procès et de dissensions; on ôta les liens aux prisonniers, et, par principe de religion, on ne remit point dans les fers ceux que les dieux en avaient délivrés. *Tite-Live,* qui rapporte ce détail, ne nous dit pas si ce premier lectisterne produisit l'effet qu'on en attendait; du moins était-ce toujours un moyen de se distraire pendant ce temps-là des fâcheuses idées qu'offre à l'esprit la vue des calamités publiques. Mais le même historien nous apprend que la troisième fois qu'on tint le lectisterne, pour obtenir encore la cessation d'une peste, cette cérémonie fut si peu efficace, qu'on eut recours à un autre genre de dévotion, qui fut l'institution des jeux scéniques, dans l'espérance que, n'ayant point encore paru à Rome, ils en seraient plus agréables aux dieux.

Valère Maxime fait mention d'un lectisterne célébré en l'honneur de trois divinités seulement, Jupiter, Mercure et Junon; encore n'y eut-il que la statue de Junon qui fut couchée sur le lit, pendant que celles de Jupiter et de Mercure étaient sur des siéges. *Arnobe* fait aussi mention d'un lectisterne préparé à Cérès seulement.

Le lectisterne n'est pas d'institution romaine, comme on l'a cru jusqu'au temps de *Casaubon ;* ce savant critique a fait voir qu'il était aussi en usage dans la Grèce. En effet, *Pausanias* parle en plusieurs endroits de ces sortes de coussins, *pulvinaria*, qu'on mettait sous les statues des dieux et des héros. *Spon,* dans son voyage de Grèce, dit qu'on voyait encore à Athènes le lectisterne d'Isis et de Sérapis : c'était un petit lit de marbre de deux pieds de long sur un de hauteur, sur lequel ces deux divinités étaient représentées assises. Nous pouvons juger par-là de la forme des anciens lectisternes. Le nom de la cérémonie est pris de l'action de préparer des lits, de les étendre.

Sur plusieurs médailles romaines, on voit représentée la cérémonie du lectisterne.

Lectum, promontoire de l'Asie mineure dans la Troade. Il y avait un autel consacré aux douze dieux, et que l'on croyait avoir été élevé par Agamemnon.

Lecture des livres saints. (*Myth. Pers.*) Les Parsis, ou Guèbres, observent, en lisant leurs livres sacrés, une certaine cadence ou modulation, qu'ils paraissent avoir imitée des Juifs. (*Myth. Chin.*) Les insulaires de Formose ont des assemblées où on lit à haute voix les livres

qui contiennent les pratiques de leur religion. Pendant cette lecture, ils ont un genou en terre, et tiennent le bras droit élevé vers le ciel.

1. Léda, fille de Thestius, et femme de Tyndare. Jupiter, ayant trouvé cette princesse sur les bords de l'Eurotas, fit changer Vénus en aigle, et, prenant la figure d'un cygne poursuivi par cet aigle, alla se jeter entre les bras de Léda, laquelle, au bout de neuf mois, accoucha de deux œufs. De l'un sortirent Pollux et Hélène, et de l'autre Castor et Clytemnestre. Les deux premiers furent regardés comme les enfants de Jupiter, et les deux autres comme ceux de Tyndare. *Apollodore* a suivi une autre tradition. Jupiter, selon lui, amoureux de Némésis, se métamorphosa en cygne, et changea sa maîtresse en canard. Ce fut elle qui donna à Léda l'œuf qu'elle avait conçu, et qui fut la véritable mère des frères jumeaux. Quelques auteurs n'assignent d'autre fondement à cette fable que la beauté d'Hélène, et surtout la longueur et la blancheur de son cou semblable à celui des cygnes. D'autres prétendent que cette princesse ayant eu quelque galanterie sur les bords de l'Eurotas, où étaient peut-être beaucoup de cygnes, on publia, pour sauver son honneur, que Jupiter lui-même, amoureux d'elle, s'était changé en cygne, et l'avait trompée sous cette forme. Enfin, il en est qui prétendent que Léda introduisit son amant dans le lieu le plus élevé de son palais. Ces lieux étaient, pour l'ordinaire, de figure ovale, et les Lacédémoniens les appelaient *ovum*, ce qui donna lieu à la fiction de l'œuf.

On voyait dans la galerie d'Orléans un tableau représentant Léda caressée par le cygne. C'est un des chefs-d'œuvres de *Paul Veronèse*. *Le Corrège* et le fameux *Michel-Ange* se sont aussi exercés sur le même sujet. — Léda fut déifiée sous le nom de Némésis.

2. — Danse lascive dont parle *Juvénal* dans sa sixième satire. C'était apparemment une pantomime un peu vive de l'aventure de Léda.

3. — (*Myth. Slav.*), Dieu de la guerre; du mot *Led*, glace.

Ledæi Dii ou Fratres, Castor et Pollux.

Leek-Aven, ou Lie-Aven, pierres, ou monuments druidiques qui se trouvent près d'Auray, en Bretagne, au nombre de cent cinquante ou cent quatre-vingt et rangées trois à trois. Les gens du pays s'imaginent qu'en y allant à certains jours marqués, et y menant leurs troupeaux, ils se préserveront de toutes sortes de maladies.

Légèreté d'esprit. (*Iconol.*), *Ripa* et *Cochin* la figurent par une femme qui a des ailes à la tête, aux mains et aux pieds, des papillons autour de la tête, et une girouette à la main.

Legifera, surnom de Cérès.

Legi-oxi (*Myth. Jap.*), moines japonais. Ils ont des religieuses de leur ordre, appelées Hamacutes, auxquelles ils servent de directeurs.

Léhérenne, divinité dont l'histoire ne nous apprend ni le culte ni les attributs.

Léis, fille d'Orus, roi de Trézène, qui d'abord avait donné au pays le nom d'Orée. *V.* Althépus.

Léitus, fils d'Electryon, un des chefs des Béotiens au siége de Troie. Blessé par Hector à la main, il n'échappa à la mort que par le secours d'Idoménée, qui attaqua le héros troyen.

Lekshen (*Myth. Ind.*), frère de Shrirama, ou du Bacchus Indien, qui l'aida dans ses combats contre Ravana, ou Pluton.

Léla, ou Lélo (*Myth. Slav.*), fils de Lada, petit dieu tendre, qui allumait dans les cœurs le feu de l'amour.

Lelanta, épouse de Munychus, roi des Molosses. Les dieux la changèrent en un oiseau nommé Pipo, lorsque des brigands eurent tué tous ses enfants.

Lélégéides, nymphes.

1. Lélèges, nom des Mégariens; de Lélex leur roi.

2. — Nom des premiers habitants de la Laconie ; de leur premier roi appelé Lélex.

3. — Peuples de l'Asie mineure, qui allèrent au siége de Troie.

4. — Peuples anciens de Béotie.

Lélégie. C'est l'ancien nom de la Laconie, pris de Lélex.

1. Lélex, prince égyptien, fils de Neptune et de Libye, passa en Grèce, devint roi de Mégare, et fit porter son nom aux Mégariens.

2. — Grec d'origine, et premier roi de la Lélégie, qui depuis fut appelée Laconie. Les Lacédémoniens le disaient fils de la Terre. Il eut deux fils, Mylès et Polycaon.

3. — Un des princes grecs qui se trouvèrent à la chasse du sanglier de Calydon. *Ovide* le peint comme un homme sage et craignant les dieux.

Lemnia, surnom de Minerve, honorée à Athènes, où sa statue, chef-d'œuvre de *Phidias*, avait été consacrée dans la citadelle par les habitants de Lemnos.

Lemniades, les femmes de l'île de Lemnos. Elles avaient long-temps négligé le culte de Vénus. Cette déesse les punit, en leur donnant une odeur si désagréable, que leurs maris les abandonnèrent, et cherchèrent des concubines dans la Thrace. Elles se vengèrent de cet affront, en massacrant dans une même nuit tous leurs maris. Devenues alors seules maîtresses de l'île, elles élurent pour leur reine Hypsipyle, fille de Thoas. Ce fut dans cet état que les argonautes la trouvèrent, en y abordant. Ils firent bientôt connaissance avec les Lemniades, de manière qu'à leur départ, celles-ci se trouvèrent presque toutes enceintes. Lorsque, dans la suite, elles apprirent qu'Hypsipyle avait sauvé son père, contre la promesse que chacune d'elles avait donnée, les Lemniades tuèrent Thoas, et vendirent Hypsipyle comme esclave à des pirates. *Voy.* Hypsipyle.

Lemnius, surnom de Vulcain adoré à Lemnos.

Lemnos, isle de la mer Egée, où Vulcain tomba lorsque Jupiter le précipita du ciel, Les Lemniens le retinrent en l'air, et l'empêchèrent de se briser. En récompense de ce service, le dieu établit chez eux sa demeure et ses forges, et promit d'être la divinité tutélaire de l'isle. *V.* Hypsipyle.

Lémures, génies malfaisants, ou ames des morts inquiets qui revenaient tourmenter les vivants. Selon *Apulée*, on appelait ainsi, dans l'ancienne langue latine, l'ame dégagée des liens du corps. « De ces » Lémures, ajoute-t-il, ceux qui » ont en partage le soin des habi- » tants des maisons où ils ont eux- » mêmes demeuré, et qui sont doux » et pacifiques, s'appellent Lares » familiers : ceux au contraire qui, » en punition de leur mauvaise vie, » n'ont point de demeure assurée, » sont errants et vagabonds, causent » des terreurs paniques aux gens de » bien, et font des maux réels aux » méchants ; ce sont ceux qu'on » nomme Larves. »

Lémuries, Lémurales, fête que les Romains célébraient au mois de Mai en l'honneur des Lemures, ou pour appaiser les maux des morts. Ce ne fut d'abord qu'une fête particulière instituée par Romulus pour satisfaire aux mânes de son frère, et faire cesser la peste qui vengea sa mort, accompagnée de sacrifices nommés *Rémuries*. Elle devint peu-à-peu générale pour tous les morts, ce qui lui fit donner le nom de *Lémuries*. La cérémonie commençait à minuit ; le père de famille se levait de son lit, rempli d'une sainte frayeur, et s'en allait à une fontaine nu-pieds et en silence, faisant seulement un peu de bruit avec les doigts pour détourner les ombres de son passage. Après s'être lavé trois fois les mains, il s'en retournait jetant par-dessus sa tête des féves noires qu'il avait dans sa bouche, en disant, *Je me rachète, moi et les miens, avec ces féves ;* ce qu'il répétait neuf fois sans regarder derrière lui. L'ombre qui suivait était supposée ramasser les féves sans être aperçue.

Il prenait de l'eau une seconde fois, frappait sur un vase d'airain, et priait l'ombre de sortir de sa maison, en répétant neuf fois, *Sortez, mânes paternels*. Il se retournait ensuite, et croyait la fête bien et duement solemnisée.

Lénées, fêtes que l'on célébrait tous les ans dans l'Attique en l'honneur de Bacchus. Les poëtes y disputaient les prix, tant par des pièces composées pour faire rire, que par le combat de tétralogie, c.-à-d. de quatre pièces dramatiques.

Lénéon, un des mois d'automne chez les Ioniens, ainsi nommé parcequ'il était consacré à Bacchus, dont on célébrait les fêtes lénéennes en ce mois.

1. Leneus, un des surnoms de Bacchus. Rac. *Lénos*, pressoir.

2. — Un fils de Silène, selon *Nonnus*.

Lenteur. (*Iconol.*) On peut la caractériser par une femme assise sur une tortue, et couronnée de feuilles de mûrier, arbre dont le fruit est le plus tardif de tous.

Leocorion. *Voy*. Leonaticum.

Léocritus, fils d'Aribas, tué par Enée. *Iliad. liv.* 17.

Léodacus, père d'Oilée, qu'il eut d'Agrianome, fille de Persée.

Leodocus, fils de Bias, un des Argonautes.

Léodice, fille de Mars.

Leonaticum, temple à Athènes, nommé aussi Léocorion, érigé en l'honneur d'un citoyen nommé Léos. *V*. Léos.

Léonidées, fêtes instituées en l'honneur de Léonidas, roi de Lacédémone, tué avec les trois cents Spartiates en défendant les Thermopyles contre les Perses. On y prononçait un discours en l'honneur de ce héros, et l'on y célébrait des jeux où l'on ne pouvait être admis à disputer les prix sans être citoyen de Sparte.

Léonime, guerrier crotoniate qui, blessé dans un combat contre les Locriens, aborda le premier, par ordre de l'oracle dans l'isle de Leucé, où il fut guéri par l'ombre d'Ajax. *V*. Leucé.

Léontée, de la race des Lapithes, fils de Coronus, et petit-fils de Cénée, fut un des capitaines grecs qui allèrent au siége de Troie. Il partageait avec Polypoëte le commandement de quarante vaisseaux.

Léontesere, nom donné par les anciens à une espèce d'agathe, vantée pour sa beauté et pour la propriété imaginaire qu'ils lui attribuaient d'adoucir les bêtes féroces.

Léonthadome, nom d'une nymphe.

Léontiade, fils d'Hercule et d'Augée, fille d'Aléus.

Léontiques, fêtes que l'on croit les mêmes que les Mithriaques. Les initiés et les ministres y étaient déguisés sous la forme de divers animaux, dont ils portaient les noms; et comme le lion passe pour être le roi des animaux, ces mystères en prirent le nom de Léontiques. *V*. Lions, Mithriaques.

Léos, un des héros éponymes d'Athènes, qui, dans un temps de calamité publique, dévoua ses trois filles pour le salut de la patrie. *V*. Leonaticum.

Lépréa, fille de Pyrgée, et sœur de Lépréos, donna son nom à Lépréon, ville de l'Elide.

Lépréas, fils de Glaucon et d'Astydamie, avait comploté, avec Augée, de lier Hercule, lorsqu'il demanderait la récompense de son travail, selon la promesse faite par Augias. Depuis ce temps, Hercule cherchait l'occasion de se venger; mais Astydamie réconcilia Lépréas avec le héros. Ensuite Lépréas disputa contre Hercule à qui lancerait mieux le disque, puiserait plus d'eau en un certain temps, aurait plutôt mangé un taureau d'égal poids, et boirait le plus : Hercule fut toujours vainqueur. Enfin Lépréas, chaud de colère et de vin, ayant défié Hercule, fut tué dans le combat.

Lépréos, fils de Pyrgée, paraît être le même que le précédent.

Leptinnis, celui qui, comme le feu ou la tombe, annihile les objets.

Etym. *Leptos*, mince, surnom de Pluton.

Lépus (le lièvre), constellation que, selon *Erathostène*, Mercure plaça au ciel, à cause de la célérité d'un certain lièvre; selon d'autres, ce lièvre y fut placé à cause d'Orion. *Hygin* en rapporte la raison suivante : Il y eut un temps, dit-il, où l'île de Léros n'avait point de lièvres. Les habitants y en transplantèrent quelques-uns qui, par la suite, se multiplièrent à tel point, que le blé fut entièrement dévoré, et qu'il en résulta une famine, en mémoire de laquelle un de ces lièvres fut placé parmi les constellations.

Lerne. C'est l'ancien nom d'un lac dans le territoire d'Argos, dont le circuit n'a guerre plus d'un tiers de stade, dit *Pausanias*. Ce lac est renommé dans les anciens poètes, à cause de l'hydre de Lerne. Cette hydre était un monstre à plusieurs têtes. Les uns lui en donnent sept, d'autres neuf, et d'autres cinquante. Quand on en coupait une, on en voyait autant renaître qu'il en restait après celle-là, à moins qu'on n'appliquât le feu à la plaie. Le venin de ce monstre était si subtil, qu'une flèche qui en était frottée donnait infailliblement la mort. Cette hydre faisait un ravage incroyable dans les campagnes et dans les troupeaux. Hercule reçut ordre d'Eurysthée d'aller combattre ce monstre. Il monta sur un char : Iolas lui servit de cocher. Junon, voyant Hercule prêt à triompher de l'hydre, avait envoyé à son secours un cancre marin, qui le piqua au pied. Hercule l'ayant aussi-tôt écrasé, la déesse le plaça parmi les astres, où il forme le signe de l'écrevisse. L'hydre fut tuée ensuite sans obstacle. Ce fut un des travaux d'Hercule. On dit qu'Eurysthée, ayant su qu'Iolas avait accompagné Hercule dans le combat, ne voulut pas admettre celui-ci pour un des douze travaux auxquels le destin avait assujetti ce héros. On croit que le lac de Lerne était infecté de serpents, qui semblaient multiplier à mesure qu'on les détruisait. Hercule, avec l'aide de ses amis, l'en purgea entièrement, en y mettant le feu pour brûler les roseaux, et rendit ainsi ce lieu habitable et fertile. Quelques mythologues avaient dit que les têtes de l'hydre étaient d'or, symbole de la fertilité qu'Hercule procura à un lieu inaccessible. *Euripide* dit aussi que la faulx dont ce héros se servit pour couper les têtes de ce monstre était d'or. *Servius* donne une autre explication à la fable de l'hydre de Lerne : c'est que du lac de Lerne sortaient plusieurs torrents qui inondaient toute la campagne : Hercule les dessécha, mit des digues, et fit des canaux pour faciliter l'écoulement des eaux. D'autres disent que par cette hydre et ses cinquante têtes on doit entendre une citadelle défendue par cinquante hommes, sous le commandement de Lernus, chef de brigands. Le cancre qui défendit l'hydre, c'est quelque autre brigand qui vint au secours de Lernus contre Hercule et Iolas qui les assiégeaient, et que ces deux héros furent obligés, pour en venir à bout, d'y mettre le feu. Enfin, *Platon* veut que cette hydre soit un sophiste de Lerne, qui se déchaînait contre Hercule, et que, par ces têtes renaissantes, on a fait allusion aux mauvaises raisons dont ces sortes de personnes ne manquent jamais pour soutenir leurs paradoxes. *Pausanias* rapporte d'autres particularités de ce lac de Lerne. « C'est » par ce lac, dit-il, que les Argiens » croient que Bacchus descendit aux » enfers pour en retirer Sémélé sa » mère. » Ce qu'il y a de vrai, ajoute l'historien, c'est que ce marais est d'une profondeur excessive, et que qui que ce soit jusqu'à présent n'en a pu trouver le fond, de quelque machine qu'il se soit servi pour cela ; car Néron même fit lier des cables bout à bout de la longueur de plusieurs stades, et, par le moyen d'un plomb qu'on y attacha, il fit sonder le fond de ce marais sans qu'il fût possible de le trouver. On raconte encore une autre particularité; c'est que l'eau de ce marais, qui paraît

toujours comme dormante, tournoie néanmoins tellement, que quiconque oserait y nager ne manquerait pas de se perdre.

Si cela est vrai, l'explication du lac desséché par Hercule, et rendu fertile, ne pourrait avoir lieu.

Lernées, fêtes ou mystères qu'on célébrait à Lerne, près d'Argos, en l'honneur de Bacchus et de Cérès. La déesse y avait un bois sacré de platanes, et au milieu de ce bois une statue de marbre qui la représentait assise. Bacchus y avait aussi une statue, et des sacrifices nocturnes annuels que *Pausanias* dit ne lui être pas permis de révéler.

Lesbos, isle de la mer Egée, dont les habitants immolaient à Bacchus des victimes humaines. Les mœurs des Lesbiens, et sur-tout des Lesbiennes, étaient fort corrompues; et c'était une injure grave de reprocher à quelqu'un qu'il vivait à la manière des Lesbiens. Cette isle a été fameuse par le culte d'Apollon et la naissance de Sapho.

Lesbus, fils de Lapithès, fils d'Eole, pour obéir à un oracle, vint aborder avec ses compagnons dans l'isle de Pélasgia, épousa Méthymne, fille de Macarée, et donna son nom à l'isle, qui depuis fut appelée Lesbos.

Leschénore, surnom d'Apollon. Ce dieu des sciences recevait différents noms par rapport aux progrès qu'on y faisait. Pour les commençants, il se nommait Pythien. Rac. *Punthanesthai*, s'informer. Pour ceux qui commençaient à entrevoir la vérité, Délien et Phanée. Rac. *Delos*, clair; *phanès*, visible. Pour les savants, Isménien. Rac. *Isèmi*, je sais. Enfin, pour ceux qui faisaient usage de leurs connaissances, qui se trouvaient dans les assemblées, qui y parlaient, y philosophaient, Leschonore. Rac. *Leschè*, entretien, conférence de philosophes.

Lessu (*Myth. Chin.*), saint dont les Chinois conservent les reliques dans la pagode de Nantua. Le corps de ce Lessu, mort depuis huit cents ans, est exposé à la vénération des peuples, et environné de bougies. On accourt à l'envi des pays les plus éloignés, pour le visiter.

Lestrigons, peuples de Sicile, barbares et cruels, qu'*Homère* peint comme des anthropophages. *Odyss. l.* 10. Ulysse, étant arrivé sur leurs côtes, envoya deux de ses compagnons vers le roi du pays. Ceux-ci trouvèrent à l'entrée de son palais la femme du roi, qui était haute comme une montagne. Dès qu'elle les vit, elle appela son mari, qui, saisissant un d'eux, le mangea pour son dîner. L'autre voulut fuir; mais le monstre, d'une voix épouvantable, appela les Lestrigons; ces horribles géants accoururent de toutes parts, accablèrent de pierres les compagnons d'Ulysse, en saisirent plusieurs, et, les enfilant comme des poissons, les emportèrent pour les dévorer. Ulysse, qui n'était point descendu, s'éloigna au plus vite de ces côtes barbares, après avoir perdu un grand nombres des siens.

Lethæus, surnom de l'Amour, comme faisant oublier. Les amants fatigués de leurs chaînes l'adoraient, sous ce nom, pour obtenir d'oublier leur cruelle. Sa statue était dans le temple de Vénus Erycine, près la porte Colline. Il était représenté éteignant son flambeau dans l'onde.

1. Léthé, fleuve qui coulait auprès de Tricca. On disait Esculape né sur ses bords.

2.—Fleuve de l'isle de Crète. On le nommait ainsi, parcequ'Hermione y oublia Cadmus son mari.

3. — (*Iconol.*) Un des fleuves de l'enfer, autrement nommé le fleuve d'Oubli. Rac. *Lethè*, oubli. Les ombres étaient obligées de boire de ses eaux, dont la propriété était de leur faire oublier le passé, et de les disposer à souffrir de nouveau les misères de la vie. On le surnommait *le fleuve d'Huile*, parceque son cours est paisible; et, par la même raison, *Lucain* l'appelle *Deus tacitus*, dieu silencieux, qui ne fait entendre aucun murmure. Sur ses bords, comme près du Cocyte, on voyait une porte qui communiquait

au Tartare ; et Adrien ne l'oublia pas lorsque dans la vallée de Tybur, il fit représenter l'enfer et ses fleuves. Le Léthé était représenté sous la forme d'un vieillard qui tient son urne d'une main, et de l'autre la coupe d'oubli. Un artiste moderne (*Macret*) l'a figuré par un vieillard couronné de pavots et de lotos, et qui se repose sur son urne. *Voltaire aux Champs-Elysées, estampe de* 1780.

4. — Fontaine de Béotie. On buvait de ses eaux quand on sacrifiait à Trophonius.

5. — Rivière d'Afrique, qui se jetait dans la Méditerranée proche du cap des Syrtes. Elle interrompait, dit-on, son cours, coulait sous terre l'espace de quelques milles, et ressortait plus forte près de la ville de Bérénice : c'est ce qui fit imaginer qu'elle sortait des enfers.

6 et 7. — Il y avait encore en Espagne deux fleuves de même nom ; l'un dans la Bétique, c'est le Guadaléthé ; l'autre dans le Portugal, aujourd'hui le Lima.

Léthée, femme phrygienne, qui, fière de sa beauté, osa se préférer aux déesses. Celles-ci voulant en tirer vengeance, Olène, son époux, s'offrit en sa place ; mais ils furent tous deux changés en roche. *Ovide*, *Voy.* Olène.

Léthra (*Myth. Scand.*), endroit de Zélande où les Danois s'assemblaient, tous les neuf ans, au mois de janvier ; là ils immolaient aux dieux quatre-vingt-dix-neuf hommes et autant de chevaux, de chiens et de coqs. Les prêtres de ces dieux inhumains, issus d'une famille qu'on appelait *la race de Bor* étaient chargés d'immoler les victimes.

Léthus, Pélages, père de Pyléus et d'Hippothoüs, deux héros qui se distinguèrent au siége de Troie.

Létréus, fils de Pélops fondateur de Létrius, ville de l'Élide.

Lettrés (*Myth. Chin.*), la plus noble et la plus distinguée des sectes des Chinois, dont Confucius est regardé comme le fondateur ; ou du moins comme le restaurateur. On prétend que cette secte adore un Être suprême, éternel et tout-puissant, sous le nom de *Chang-Ti*, roi d'en haut ou maître du ciel ; mais leur conduite donne lieu de soupçonner que cet Etre suprême n'est pas la seule divinité qu'ils reconnaissent, puisqu'ils rendent les honneurs divins aux âmes de leurs ancêtres, et font des sacrifices aux génies tutélaires. Une accusation plus grave intentée contre eux est celle d'athéisme. Plusieurs veulent que par ce nom de *Chang-Ti*, ou de maître du ciel, ils n'entendent en effet que le ciel même, matériel et visible. Quoiqu'ils aient souvent déclaré que leurs hommages s'adressaient à cet être supérieur qui règne dans le ciel, on a toujours soupçonné quelques équivoques dans leur doctrine ; mais, à bien examiner la chose, on sera plus porté à les croire idolâtres qu'athées. Cependant il est des sectateurs de Confucius qui se distinguent des autres par des opinions qui pourraient, avec assez de raison, les faire regarder comme athées, si l'obscurité impénétrable de leur système permettait d'en porter un jugement certain. Ce système fut adopté, vers le commencement du quinzième siècle, par une nouvelle secte, qu'on peut regarder comme une réforme de celle des lettrés, et qui devint la secte dominante de la cour des mandarins et des savants. L'empereur Yong-Lo, qui régnait alors, protégea cette nouvelle secte, et prit même la résolution de détruire les autres, et notamment celles de Lao-Kium et de Fo, qui avaient introduit dans l'empire un nombre prodigieux de doctrines superstitieuses ; mais on lui représenta qu'il était dangereux d'ôter au peuple les idoles dont il était entêté, et que le nombre des idolâtres était trop grand pour qu'on pût se flatter d'anéantir l'idolâtrie. Ainsi la cour se borna prudemment à condamner toutes les autres sectes comme des hérésies ; vaine cérémonie qui se pratique encore tous les ans à Pékin, sans que le peuple en témoigne moins de fu-

reur pour les idoles hideuses qui peuplent les pagodes. Cette secte, fameuse à la Chine, est aussi très répandue dans le Tunquin. On remarque cependant quelque différence entre les opinions des lettrés tunquinois et celles des lettrés chinois. Les premiers pensent qu'il y a dans les hommes et les animaux une matière subtile qui s'évanouit et se perd dans les airs lorsque la mort dissout les parties du corps. Ils mettent au nombre des éléments les bois et les métaux, et n'y comprennent point l'air. Ils rendent les honneurs divins aux sept planètes et aux cinq éléments qu'ils admettent. Ils ont quatre dieux qu'ils adorent, mais dont on ne nous apprend ni les noms ni les fonctions. (*V*. Satibana.) Les lettrés chinois ne reconnaissent dans la nature que la nature même, qu'ils définissent le principe du mouvement et du repos. Selon eux, c'est la raison par excellence, qui produit l'ordre dans les différentes parties de l'univers, et qui cause tous les changements qu'on y remarque. Ils distinguent la matière en deux espèces. L'une est parfaite, subtile, agissante, c.-à-d. dans un mouvement continuel ; l'autre est grossière, imparfaite, inerte. L'une et l'autre est éternelle, incréée, infiniment étendue, et en quelque sorte toute-puissante, quoique sans discernement, et sans liberté. Du mélange de ces deux matières naissent cinq éléments, qui, par leur union et leur température, font la nature particulière et la différence de tous les corps : de là viennent les vicissitudes continuelles de toutes les parties de l'univers, le mouvement des astres, le repos de la terre, la fécondité ou la stérilité des campagnes. Cette matière, toujours occupée au gouvernement de l'univers, est néanmoins aveugle dans ses actions les plus réglées, qui n'ont d'autre fin que celle que nous leur donnons, et qui, par conséquent, ne sont utiles qu'autant que nous en savons faire un bon usage. Cette secte est, au Tunquin, comme à la Chine, dominante à la cour et parmi les grands.

Leuca, ville d'Italie. On y montrait une fontaine dont l'eau avait une mauvaise odeur. Les géants nommés Leuterniens, après s'être sauvés de Phlégra en Campanie, avaient été, disait-on, poursuivis, jusques-là par Hercule, et tués par ce héros. Cette fontaine était sortie de leur sang, et la côte même en avait pris le nom de côte Leuternienne.

1. Leucadius, surnom d'Apollon, pris d'un temple qu'il avait dans l'isle de Leucade, sur la côte d'Epire.

2. — Fils d'Icarius, et frère de Pénélope, ayant eu, dans le partage des biens de son père, le territoire, donna son nom à ce petit domaine.

Leucanie, déesse des anciens latins. On voit dans *Gruter* une inscription antique en son honneur. P. MLXXIV, *n*°. 8.

Leucanthes, un des surnoms de Saturne.

Leucarie, femme d'Italus, et mère de Roma.

Leucas, Zacynthien, un des compagnons d'Ulysse, bâtit le temple d'Apollon Leucadien.

Leucaspis, capitaine troyen qui suivit Enée, et périt dans une tempête. Enée vit son ombre aux enfers.

Leucate, promontoire dans l'isle de Leucade, d'où Sapho se précipita pour éteindre sa passion. On croyait qu'Apollon avait découvert dans la roche Leucadienne une propriété particulière pour guérir les amoureux, et qu'il avait lui-même indiqué le saut de Leucate comme une recette infaillible contre l'amour. Les prêtres avaient fait courir un conte que la superstition avait adopté, et qui suffisait pour accréditer ce merveilleux remède. Lorsque Vénus eut appris la mort d'Adonis, son premier soin fut de chercher son corps pour avoir la triste consolation de l'arroser de ses larmes. Après avoir parcouru inutilement plusieurs contrées, elle arriva dans une ville de l'isle de Chypre, appelée Argos; elle y trouva ce corps, l'objet de sa tendresse et de sa douleur, dans le temple d'Apollon-Erythien, et l'enleva sur-le-champ. La mort de son

amant, bien loin de ralentir sa passion, l'avait rendue encore plus vive; elle en fit confidence à Apollon, comme au dieu de la médecine, et lui demanda un remède pour mettre fin à ses tourments. Ce dieu la mena sur le haut du promontoire de Leucate, et lui ordonna de se précipiter dans la mer; elle obéit sans hésiter: et dès qu'elle fut en bas, elle fut tout étonnée de se trouver sans amour. Elle voulut savoir la cause d'un effet si prodigieux; Apollon lui dit qu'en qualité de devin il savait que Jupiter, qui aimait toujours passionnément Junon, son épouse, quelque chose qu'il fît pour se distraire de cet amour, en était quelquefois tellement importuné qu'il était forcé de chercher des remèdes pour le calmer, et qu'il n'en avait point trouvé de plus efficace que d'aller s'asseoir sur la roche Leucadienne.

Leucatée, jeune enfant qui s'élança du mont Leucate dans la mer pour se dérober aux poursuites d'Apollon, et donna son nom à ce promontoire.

Leucé, isle du Pont-Euxin dont les anciens ont fait une espèce de Champs-Elysées où habitaient les âmes de plusieurs héros, tels qu'Achille, les deux Ajax, Patrocle, Antiloque, Hélène mariée à Achille, etc. *V*. Léonime.

Leucéus, surnom de Jupiter chez les Lépréates.

1. Leucippe, épithète que *Pindare* donne à Diane, prise de son char attelé de chevaux blancs. Rac. *Leucos*, blanc; *hippos*, cheval.

2 — Une des Océanides.

3 — Fille du devin Thestor, séparée de son père et de sa sœur, consulta l'oracle, qui lui répondit qu'elle n'avait qu'à s'habiller en prêtre et voyager en cet équipage. Elle obéit, et trouva l'un et l'autre dans la Carie, où des pirates avaient conduit sa sœur et un naufrage avait jeté son père. Sous les habits d'homme elle inspira de l'amour à sa sœur, qui ne la reconnut pas, et l'irrita par ses refus, au point que cette amante méprisée fit venir quelqu'un pour la tuer. Thestor, choisi pour cette exécution, déplora son malheur qui le forçait de faire le métier d'assassin, prononça le nom de ses deux filles, fut reconnu de Leucippe, et la reconnut ensuite, aussi bien que son autre fille. *Hygin*. *V*. Théonoé.

4. — Une des filles de Minyas.

5. — Epouse de Thestius, roi d'Etolie.

Leucippides, nom qu'on donnait à Ilaïre et à Phœbé, comme filles de Leucippus. Elles avaient pour prêtresses des vierges auxquelles on attribuait le même nom.

1. Leucippus, fils d'Œnomaüs, roi de Pise. Ce jeune prince, étant devenu passionnément amoureux de Daphné, comprit que s'il la recherchait ouvertement en mariage, il s'exposerait à un refus, parcequ'elle avait de l'aversion généralement pour tous les hommes. Voici donc le stratagème dont il s'avisa. Il laissa croître ses cheveux pour en faire, disait-il, un sacrifice au fleuve Alphéa; après les avoir noués à la manière des jeunes filles, il prit un habit de femme, et alla voir Daphné; il se présenta à elle sous le nom de la fille d'Œnomaüs, et lui témoigna une grande envie de faire une partie de chasse avec elle. Daphné fut trompée à l'habit, et Leucippus passa pour une fille; comme d'ailleurs sa naissance et son adresse lui donnaient un grand avantage sur toutes les compagnes de Daphné, et qu'il n'oubliait rien pour lui plaire, il eut bientôt ses bonnes graces.

Ceux qui mêlent les amours d'Apollon avec cette aventure ajoutent que ce dieu, piqué de voir Leucippus plus heureux que lui, inspira à Daphné et à ses compagnes l'envie de se baigner dans le Ladon; que Leucippus fut contraint de quitter ses habits comme les autres, et qu'ayant été reconnu pour ce qu'il était, il fut tué à coups de flèches ou de poignards.

2. — Fils de Périérès, et frère d'Aphareus, fut père d'Arsinoé, d'Ilaïre et de Phœbé.

3. — Fils d'Hercule et d'Augée.

4. — Fils de Thurimaque, succéda à son père sur le trône de Sicyone. Chalcinie sa fille eut un fils de Neptune, dont il prit soin, et auquel il laissa sa couronne.

5. — Un des princes de la Grèce qui se trouvèrent à la chasse du sanglier de Calydon.

6. — Fils d'Hercule et de Marse fille de Thestius.

7. — Thespius. *Lis.* Thestius.

8. — Père de Placia, une des femmes de Laomédon.

9. — Fils de Naxius et père de Smardius, roi de l'île de Dia ou de Naxos.

10. — Fils d'Œnomaüs et rival d'Apollon auprès de Daphné.

11. — Fils de Lamprus et de Galatée, avait d'abord été fille; mais comme son père s'affligeait de n'avoir pas de fils, Latone, à la prière de sa mère, lui fit changer de sexe.

Leucis, poisson sacré que les pêcheurs immolaient à Bérénice divinisée, pour obtenir une pêche abondante. C'était celui dont le sacrifice lui était le plus agréable. Le pêcheur, après l'avoir déchiré du bout des ongles, jetait avec confiance ses filets, sûr de les retirer remplis de poissons. *Théocrite.*

Leucite, fils d'Hercule et d'Astyoche.

Leucolenos, *aux bras blancs*, épithète de Junon dans *Homère.* Rac. *Leucos,* blanc; *olenè*, coude.

1. Leucon, un des héros auxquels les Grecs offraient des sacrifices. C'était un homme que la pythie ordonna aux Grecs d'honorer comme un dieu, au temps de la guerre de Perse. Les Platéens principalement obéirent à l'oracle.

2. — Un des chiens d'Actéon, c.-à-d., *blanc.*

Leucone, fille d'Aphidas, avait donné son nom à une fontaine du Péloponèse.

Leuconoé, une des Minyades.

Leucophyle, plante fabuleuse, qui, selon les anciens, croissait dans le Phase, fleuve de la Colchide. On lui attribuait la vertu d'empêcher les femmes d'être infidelles; mais il fallait la cueillir avec de certaines précautions, et l'on ne la trouvait qu'au point du jour, vers le commencement du printemps, lorsqu'on célébrait les mystères d'Hécatée.

Leucophryne, surnom de Diane, pris d'un lieu situé sur les bords du Méandre, en Magnésie, où cette déesse avait un temple et une statue, qui la représentait à plusieurs mamelles, et couronnée par deux Victoires.

Leucosie, une des Sirènes, donna son nom à une isle de la mer Tyrrhénienne, sur la côte occidentale d'Italie, où elle fut rejetée lorsque les Sirènes se précipitèrent dans la mer. *V.* Sirènes.

Leucothée, la même qu'Ino, nourrice de Bacchus, à laquelle les dieux donnèrent ce nom, après qu'elle fut admise au rang des divinités marines. Elle avait un autel dans le temple de Neptune à Corinthe. Elle fut aussi honorée à Rome dans un temple où les dames romaines allaient offrir leurs vœux pour les enfants de leurs frères, n'osant pas prier la déesse pour les leurs, parcequ'elle avait été trop malheureuse en enfants. Il n'était pas permis aux femmes esclaves d'entrer dans ce temple, et on les battait impitoyablement jusqu'à les faire mourir sous le bâton lorsqu'on les y trouvait. *V.* Matuta.

Leucothoé, fille d'Orchame, septième roi de Perse depuis Bélus, et d'Eurynome, la plus belle personne de l'Arabie. Le Soleil, charmé de sa beauté, prit les traits de sa mère, et à la faveur de ce déguisement eut un accès facile auprès de son amante. Orchame, averti de ce commerce par Clytie jalouse de sa sœur, ordonna que Leucothoé fût enterrée toute vive, et que l'on jetât sur son corps un monceau de sable. Le Soleil, n'ayant pu lui rendre la vie, parceque les Destins s'y opposaient, arrosa de nectar la terre qui environnait son corps, et aussi-tôt on en vit sortir l'arbre qui porte l'encens.

Leuctrides, filles d'un certain Icédasus, qui, violées par les Spartiates,

tiates, se donnèrent la mort. Leur père, n'ayant pu obtenir vengeance, se tua sur leur tombeau, après avoir proféré les plus terribles imprécations contre Sparte. Pélopidas, sur la foi d'un songe où elles lui apparurent et lui ordonnaient de leur sacrifier une jeune vierge rousse, leur immola une cavale, et gagna la bataille de Leuctres. *Plutarq.*

Leuctrus, héros qui donna son nom au pays et à la ville de Leuctres. Ses filles furent violées par des ambassadeurs spartiates, avec celles d'Icédasus, et se tuèrent après avoir invoqué les Furies contre Sparte.

Leucus, compagnon d'Ulysse, tué d'un javelot, par Antiphus, au siége de Troie.

Leucyanite, surnom de Bacchus qui avait un temple sur les bords du Leucyanias, fleuve d'Elide.

Leuh (*Myth. Mah.*), livre dans lequel, selon le Qôran, toutes les actions des hommes sont écrites par le doigt des anges.

Leuterniens, sorte de géants. *V.* Leuca.

Levana, déesse qu'on invoquait quand on relevait un enfant de terre. Elle avait ses autels à Rome où on lui offrait des sacrifices. Lorsque l'enfant était né, la sage-femme le mettait à terre, et le père, ou quelqu'un qui le représentait, le relevait et l'embrassait; cérémonie sans laquelle l'enfant n'eût pas été réputé légitime.

1. Léviathan, poisson fabuleux que les rabbins disent destiné au repas du Messie. Ce poisson est si monstrueux qu'il en avale tout d'un coup un autre qui, pour être moins grand que lui, ne laisse pas d'avoir trois lieues de long. Toute la masse des eaux est portée sur le Léviathan. Dieu, au commencement, en créa deux, l'un mâle, et l'autre femelle; mais de peur qu'ils ne renversassent la terre, et qu'ils ne remplissent l'univers de leurs semblables, Dieu tua la femelle, et la sala pour le festin du Messie. *V.* Béhémoth, Jukhneh, Messie, etc.

2.—Un des esprits qui présidaient aux quatre parties du monde, suivant les magiciens. Celui-ci avait le midi dans sa dépendance. *Voy.* Amaimon, Astaroth, Lucifer.

Lézard. *V.* Abas.

Lézards. Les Kamstchadales en ont une crainte superstitieuse. Ce sont, disent-ils, les espions de Gaeth (dieu des morts), qui viennent leur prédire la fin de leurs jours. Si on les attrape, on les coupe en petits morceaux, pour qu'ils n'aillent rien dire au dieu des morts. Si un lézard échappe, l'homme qui l'a vu tombe dans la tristesse, et meurt quelquefois de la crainte qu'il a de mourir.

Lia-fail. C'est ainsi que les anciens Irlandais nommaient une pierre fameuse qui servait au couronnement de leurs rois; ils prétendaient que cette pierre, qui dans la langue du pays signifie *pierre fatale*, poussait des gémissements quand les rois étaient assis dessus, lors de leur couronnement. On dit qu'il y avait une prophétie qui annonçait que par-tout où cette pierre serait conservée, il y aurait toujours sur le trône un prince de la race des Scots. Elle fut enlevée de force par Edouard I, roi d'Angleterre, de l'abbaye de Scône, où elle avait été conservée avec vénération; et ce monarque la fit placer dans le fauteuil qui sert au couronnement des rois d'Angleterre, dans l'abbaye de Westminster, où l'on prétend qu'elle est encore.

Liagore, une des Néréides.

Libamina prima. Après qu'on avait versé le vin entre les cornes de la victime, le prêtre lui arrachait des poils du front et les jetait dans le feu qui était sur l'autel. C'est ce qu'on appelait *libamina prima*.

Libanomancie, divination qui se faisait par le moyen de l'encens. Voici, selon *Dion Cassius*, les cérémonies que les anciens pratiquaient dans la Libanomancie. On prend, dit-il, de l'encens, et, après avoir fait des prières relatives aux choses qu'on demande, on jette cet encens dans le feu, afin que sa fumée porte ces prières jusqu'aux dieux. Si ce qu'on souhaite

doit arriver, l'encens s'allume sur-le-champ ; quand même il serait tombé hors du feu, le feu semble l'aller chercher pour le consumer ; mais si les vœux qu'on a formés ne doivent pas être remplis, ou l'encens ne tombe pas dans le feu, ou le feu s'en éloigne, et ne le consume pas. Cet oracle, ajoute-t-il, prédit tout, excepté ce qui regarde la mort et le mariage. Il n'y avait que ces deux articles, sur lesquels il ne fût pas permis de le consulter.

Libanus, jeune Syrien tué par des scélérats. Les dieux, pour le récompenser du culte qu'il leur avait rendu, le changèrent en montagne.

Libations, cérémonies religieuses qui consistaient à remplir un vase de vin, de lait, ou d'une autre liqueur, qu'on répandait toute entière, après y avoir goûté, ou après l'avoir effleurée du bout des lèvres. Elles accompagnaient ordinairement les sacrifices; quelquefois aussi elles avaient lieu seules, dans les négociations, les traités, les mariages, les funérailles, avant d'entreprendre un voyage par terre ou par mer, en se couchant, en se levant, au commencement et à la fin des repas. Les libations des repas étaient de deux sortes. L'une consistait à brûler un morceau séparé des viandes ; l'autre à répandre quelque liqueur sur le foyer en l'honneur des Lares, ou du Génie tutélaire de la maison, ou de Mercure qui présidait aux heureuses aventures. *Voy.* Patellarii. On offrait du vin coupé avec de l'eau à Bacchus et à Mercure, parceque ce dieu était en commerce avec les vivants et les morts. Toutes les autres divinités exigeaient des libations de vin pur ; dans les occasions solemnelles, la coupe avec laquelle on les faisait était couronnée de fleurs. Avant de faire des libations on se lavait les mains et l'on récitait certaines prières. Ces prières étaient une partie essentielle de la cérémonie des mariages. Outre l'eau, le vin, l'huile et le lait, le miel s'offrait aussi aux dieux, et les Grecs le mêlaient avec l'eau pour leurs libations en l'honneur du Soleil, de la Lune, et des nymphes. Des libations fort fréquentes étaient celles des premiers fruits des campagnes qu'on présentait dans de petits plats nommés *Patellæ*. *Cicéron* remarque que les gens peu scrupuleux mangeaient eux-mêmes ces fruits réservés aux dieux. Enfin les Grecs et les Romains faisaient des libations sur les tombeaux dans la cérémonie des funérailles. Quelques empereurs romains partagèrent les libations avec les dieux. Après la bataille d'Actium, le sénat en ordonna pour Auguste dans les festins publics ainsi que dans les repas particuliers.

— Les Jekutzes, peuples de la Sibérie, célèbrent, chaque printemps, une fête dont la principale cérémonie consiste à répandre la liqueur dont ils font usage sur un grand feu qu'ils allument exprès, et qu'ils ont grand soin de ne pas laisser éteindre tout le temps de la fête. Ils observent aussi de ne point boire pendant cette solemnité. — Les habitants de Jedso, pays voisin du Japon, sont de grands buveurs ; et comme leur pays est froid, ils se rassemblent pour boire auprès du feu. En buvant, ils jettent en divers endroits de ce feu quelques gouttes de la liqueur qu'ils boivent. Cette espèce de libation est presque la seule marque apparente de religion que l'on connaisse de ces peuples.

Libentia, Libentina, Lubentina, déesse à laquelle les anciens attribuaient l'intendance du plaisir qu'on prend à faire tout à sa fantaisie, bien ou mal, sans rien refuser à son inclination. Quelques uns prétendent que Libentine était un surnom de Vénus, et que c'était à Vénus Libentine que les filles, devenues grandes, consacraient les amusements de leur enfance. *Perse*, *sat.* 2.

Liber, *libre*, surnom de Bacchus, ou parcequ'il avait procuré la liberté aux villes de Béotie, ou plutôt parcequ'étant le dieu du vin il délivre l'esprit de tout souci, et fait qu'on parle librement. On ajoutait souvent le mot *Pater*, comme étant le père de la joie et de la liberté. Les Ro-

mains le faisaient présider sous ce nom aux semences liquides des deux règnes animal et végétal. — (*Voy.* Libérales.) Les Indiens donnaient aussi ce nom au Soleil.

Libéra, déesse que *Cicéron* fait fille de Jupiter et de Cérès. *Ovide* dit que Bacchus donna ce nom à Ariane. Des médailles offrent les portraits de Liber et de Libéra couronnés de feuilles de vigne, c.-à-d., selon quelques antiquaires, de Bacchus mâle et de Bacchus femelle.

Libérales, fêtes différentes des Bacchanales, que Rome célébrait à l'honneur de Bacchus, le 17 Mars. Dans ces fêtes licencieuses, on promenait dans la ville et dans les champs un chariot qui portait un Phallus en triomphe. Lavinium se distinguait en ce genre. Un mois entier y était consacré à ces fêtes. On y tenait les propos les plus obscènes, jusqu'à ce que le char eût traversé la place publique, et fût arrivé au lieu de sa destination. Alors la plus honnête dame de la ville devait couronner ce simulacre aux yeux des assistants. C'est ainsi qu'on croyait rendre Liber favorable aux semences, et détourner des terres les charmes et les sortilèges. *Varron* dérive le nom de Libérales, non de Liber, surnom de Bacchus, mais de *liber*, adj., parceque les prêtres de Bacchus se trouvaient alors libres de leurs fonctions, et dégagés de tout soin. De vieilles femmes, couronnées de lierre, se tenaient assises à la porte du temple de Bacchus, ayant devant elles un foyer et des liqueurs composées de miel, et invitant les passants à en acheter, pour faire des libations à Bacchus en les jetant dans le feu. On mangeait en public ce jour-là, et chacun avait la liberté de dire ce qu'il voulait.

Libéralis, surnom de Jupiter, lorsqu'on l'avait invoqué dans quelques dangers dont on se croyait tiré par sa protection.

Libéralité (*Iconol.*), figure allégorique, dont l'emblème est une femme qui, d'une main, porte une corne d'abondance remplie de perles, de pierreries, de médailles, etc., et, de l'autre, présente des pièces d'or et d'argent, comme pour les distribuer. On lui donne aussi plusieurs bourses ouvertes. Sur les médailles romaines, elle porte une tablette carrée, piquée d'un certain nombre de points, qui indiquent la quantité de grain, de vin ou d'argent que l'empereur donnait au peuple ou aux soldats. Sur une médaille de Pertinax, elle tient d'une main une corne d'abondance, et de l'autre cette tablette, où sont marqués différents nombres. Une médaille d'Adrien la montre répandant une corne d'abondance. *V.* Générosité.

Liberator. *V.* Liberalis.

Libéries, fêtes où les jeunes gens quittaient la robe de l'enfance, et prenaient la toge libre. On les célébrait avec une sorte de solemnité, et les amis étaient invités comme à une noce. Cette fête tombait le 16 des calendes d'Avril, c.-à-d. le 17 Mars.

Liberté (*Iconol.*), divinité célèbre chez les Grecs et chez les Romains. Elle avait à Rome un temple soutenu de colonnes de bronze, et orné de statues d'un grand prix. La Liberté y était représentée sous la figure d'une dame romaine, vêtue de blanc, tenant un sceptre d'une main, un bonnet de l'autre, avec un chat à ses pieds. Deux déesses, Adéone et Abéone, l'accompagnent; ce qui exprime le pouvoir d'aller et venir à son gré. Ce bonnet faisait allusion à la coutume où étaient les Romains d'en faire porter un à celui de leurs esclaves qu'ils voulaient affranchir. Le chat est impatient de toute contrainte. Aussi les Alains, les Vandales, les Suèves et les anciens Bourguignons en avaient-ils un dans leurs armoiries. Quelquefois, au lieu d'un sceptre, la Liberté tient une baguette nommée *Vindicta*, dont le magistrat touchait les esclaves, pour marquer qu'il les affranchissait du pouvoir de leurs maîtres. Il se trouve aussi des médailles où elle tient d'une main une massue comme celle d'Hercule, et de l'autre un bonnet, avec cette inscription: *Libertas August.*

et S. C. Quand on voulait exprimer une liberté acquise par la valeur, on ajoutait un joug rompu. On trouve cet attribut sur une médaille d'Héliogabale. Sur une médaille de Brutus, la Liberté a pour attribut un bonnet entre deux poignards, avec l'inscription, *Idibus Martiis*, aux ides de Mars, jour du meurtre de César. La liberté rendue à l'empire romain, *Libertas restituta*, est exprimée, sur une médaille de Galba, par une femme à genoux, que l'empereur, vêtu de la toge, relève de la main droite, pour la remettre entre les mains de Rome, personnifiée par une Pallas armée de pied en cap.

Les modernes l'ont quelquefois désignée par un oiseau qui s'échappe de sa cage, ou qui s'envole avec le fil qui le retenait. *Ripa* en donne ces trois emblêmes : 1. une femme vêtue de blanc, qui, dans la main droite, tient un sceptre, et dans la gauche un chapeau; 2. une femme qui tient un chapeau et une massue; 3. enfin une femme qui tient un chapeau, et foule aux pieds un joug rompu. *Gravelot* l'a peinte marchant, parceque son caractère est l'action. Différents attributs répandus à ses pieds indiquent qu'elle est la mère des connaissances et des arts, qui ont pris d'elle le nom de *Libéraux*. Il y a joint des vaisseaux qui font route, et des oiseaux qui changent de climat avec les saisons. *Cochin* substitue au chapeau le bonnet élevé au bout d'une pique. Depuis la révolution française, nos artistes ont donné à la figure de la Liberté un plus grand caractère; mais par quel motif l'ont-ils coëffée d'un bonnet Phrygien, c.-à-d. du bonnet d'un peuple qui fut toujours esclave ?

Libertinage. (*Iconol.*) On le voit sous la figure d'un jeune homme dont le vêtement n'a point de ceinture. Il a un bandeau sur les yeux, court sur les bords d'un précipice, et se jette dans les bras de la *Vénus vulgaire* que, d'après une ancienne pierre gravée, on voit représentée toute nue; cette Vénus a des ailes au dos, tient une harpe entre ses mains et reçoit une marotte que lui présente un petit amour. Elle est assise, ou plutôt couchée sur des fleurs qui cachent des serpents. Sa nudité annonce son caractère lascif; ses aîles, son inconstance; la harpe qu'elle tient, les charmes dont elle captive les sens, et la marote qui lui est offerte, son penchant pour les jeux, la dissipation et les amusements les plus extravagants. On peut le désigner aussi par un jeune homme qui, les yeux bandés, va se précipiter dans les bras de la Volupté, à travers des amas de feuilles qui cachent des serpents.

1. Libéthra, ville sur les frontières de la Macédoine, célèbre dans les poètes par le tombeau d'Orphée.

2. — Fontaine de Magnésie, qui avait dans son voisinage une autre source nommée *la Roche*. Toutes deux sortaient d'une grosse roche, dont la figure imitait le sein d'une femme; desorte que l'eau semblait couler de deux mamelles, comme du lait.

1. Libéthrides, nymphes du mont Libéthrius.

2. — C'est aussi un surnom des Muses, pris de la fontaine de Libéthra, qui leur était consacrée.

Libitinaires, ceux qui vendaient et fournissaient tout ce qui était nécessaire aux funérailles. Leur magasin était au temple de Libitine.

Libitine, déesse qui présidait aux funérailles, ainsi nommée, non parcequ'elle ne plaît à personne, *quod nemini libeat*, mais parcequ'elle enlève les humains quand il lui plaît, *ad libitum*. — *Plutarque* prétend que c'était à Vénus que l'on donnait ce nom, pour avertir les hommes de la fragilité de la vie, et leur faire comprendre que la fin n'était pas éloignée du commencement, puisque la même divinité présidait à l'une et à l'autre. D'autres croient que c'était Proserpine. Elle avait un temple entouré d'un bois sacré, où l'on portait une pièce d'argent pour chaque personne qui mourait. On mettait cet argent dans le trésor de la déesse; et un registre, appelé *Libitinæ ratio*, recevait le nom de chaque mort

pour lequel on apportait cette espèce de tribut. C'est par-là qu'on savait chaque année le nombre des morts.

Suétone écrit que, sous le règne de Néron, il y eut un automne si funeste, qu'il fit porter trente mille pièces d'argent au trésor de Libitine.

Cette divinité donna son nom au temple qui lui était dédié; aux gens qui vendaient sous ses ordres, et vraisemblablement à son profit, les choses nécessaires aux funérailles; à une porte de Rome par laquelle on portait les cadavres hors de la ville; à une porte de l'amphithéâtre par où l'on traînait les corps des gladiateurs tués dans les jeux publics; enfin au brancard sur lequel on transportait les corps à leur sépulture.

Libra. *V*. Balance.

Librariæ Deûm (secrétaires des dieux), nom que donne aux Parques *Martianus Capella*, fondé sur l'opinion de *Platon* et de *Cicéron*, qui nomment ces divinités les ministres du Destin. L'une dictait, suivant eux, les décrets de ce dieu; l'autre les écrivait; et la troisième les faisait exécuter.

Libre arbitre. (*Iconol.*) *Cochin* l'a dessiné sous la figure d'un homme jeune, vêtu d'habits royaux de diverses couleurs, la tête ornée d'une couronne d'or. De la main droite il tient un sceptre, au bout duquel est la lettre Y, qu'on regarde, d'après une sentence de *Pythagore*, comme l'emblème des deux routes bonne et mauvaise que l'homme peut suivre. Il tient ce sceptre en équilibre; ce qui désigne la liberté de le faire pencher à sa volonté.

Libum, gâteau composé de farine, de miel, de lait et de sésame, dont on faisait usage dans les sacrifices, sur-tout dans ceux de Bacchus, des Lares, et à la fête des Termes.

Libyca, nom d'une Sibylle dont parle *Euripide*.

1. Libyé, fille d'Epaphus et de Memphis, ou de Cassiopée, d'autres disent de l'Océan et de Pampholyge, fut aimée de Neptune, dont elle eut Agénor et Bélus, et donna son nom à la Libye.

2. — Fille de Palamède, dont Mercure eut un fils appelé Libys.

1. Libys, surnom d'Hercule, fondateur de la ville de Capsa, en Afrique.

2. — Un des matelots que Bacchus changea en dauphins.

Libyssa, surnom donné à Cérès par les Argiens, parceque le premier grain qu'on sema dans leur territoire avait été apporté de Libye.

Libyssinus, surnom d'Apollon, adoré sur le promontoire Pachynien en Sicile. On le lui donna, pour avoir obligé les Libyens, qui étaient venus l'attaquer, à s'en retourner, en répandant la peste parmi eux.

Licence. (*Iconol.*) Dans *Ripa*, c'est une femme nue, échevelée, une couronne de vigne sur la tête. *Cochin* lui fait briser le mors de la raison, traverser et fouler aux pieds un champ de bled, et franchir la borne et la haie qui l'entoure.

Lichas. *V*. Lychas.

Lignitès, surnom de Bacchus, tiré du van mystique en usage dans ses fêtes.

Licnon, le van, si nécessaire dans les mystères de Bacchus, que sans lui aucune des cérémonies n'eût été légale.

Licnophores, ceux qui portaient le van aux fêtes de Bacchus.

Lictius, père d'Itone, femme de Minos.

Licymnius, un des fils d'Electryon, ou de Mars, étant encore fort jeune, se trouva à un combat où tous ses frères périrent. — *Voy*. Œonus, Tlépolème.

Lierre, arbre spécialement consacré à Bacchus, ou parcequ'il fut jadis caché sous cet arbre, ou parceque le lierre, toujours verd, marquait la jeunesse de ce dieu, qu'on disait ne point vieillir. Selon *Plutarque*, Bacchus enseigna à ceux qu'il rendait furieux à s'en couronner, parceque le lierre a la vertu d'empêcher l'ivresse. Non-seulement Bacchus se couronnait de lierre, mais encore Silène, les Faunes, les Satyres, les Bacchantes, et en général les dieux champêtres. Quelques unes des muses

en étaient aussi couronnées; c'est ce qu'atteste une multitude de monuments de l'antiquité. On couronnait aussi les poètes de lierre, (*Hor. Od.* 1, *Virg. Ecl.* 7), parceque les poètes sont consacrés à Bacchus, et sont susceptibles d'enthousiasme, ou parceque l'éclat des beaux vers dure éternellement, et assure à leurs auteurs l'immortalité. *Apulée* dit que le lierre était employé dans les fêtes d'Osiris. *Voy.* BACCHANTES, BACCHUS, CISSUS.

LIÈVRE. (*Icon.*) Cet animal était un des attributs de l'automne. Chez les Egyptiens, c'était l'emblème de l'ouïe. *Voy.* TIMIDITÉ, PEUR.

LIF, *vie* (*Myth. Celt*), nom de l'homme qui, caché sous une colline pendant que la terre sera dévorée par le feu, repeuplera le nouvel univers, où le grain croîtra sans semence et sans culture.

LIFTHRASER (*Myth. Celt.*), femme de Lif. Ces deux êtres se nourriront de rosée, et produiront une si nombreuse postérité, que la terre sera bientôt couverte de nombreux habitants. Il est impossible de méconnaître dans cette fable l'opinion celtique, qu'il restait dans la terre un principe, un germe de vie propre à réparer la perte du genre humain. *Voy.* ZAMOLXIS.

LIGASTON, nom que les Prussiens et les Poméraniens donnaient autrefois aux prêtres de leurs idoles. Ils en ont conservé jusqu'au milieu du treizième siècle. Ces prêtres louaient les crimes et les débauches des morts dans leurs funérailles. *V.* TALISSON.

LIGATURE, se dit, en termes de magie, d'un état d'impuissance vénérienne, causé par quelque charme ou maléfice. Il est souvent parlé dans le droit, et dans les décrétales des papes, de dissolutions de mariages ordonnées pour cause d'impuissance provenue de ligature ou maléfice. L'église excommunie ceux qui par ligature ou autre maléfice, empêchent la consommation du mariage.

Delrio dit, dans ses *Disquisitions magiques*, que les sorciers font cette ligature de diverses manières, et *Bodin*, qui en désigne plus de cinquante dans sa *Démonomanie*, en rapporte jusqu'à sept causes, telles que le dessèchement de semence, et autres semblables qu'on peut voir dans son ouvrage. Il observe que ce maléfice tombe plus ordinairement sur les hommes que sur les femmes, soit qu'il soit plus difficile de rendre celles-ci stériles, soit, dit-il, qu'y ayant plus de sorcières que de sorciers, les hommes se ressentent plutôt que les femmes de la malice de ces magiciennes. On peut, ajoute-t-il, donner cette ligature pour un jour, pour un an, pour toute la vie, ou du moins jusqu'à ce que le nœud soit dénoué; mais il n'explique ni comment ce nœud se forme, ni comment il se dénoue.

Kæmpfer parle d'une sorte de ligature extraordinaire qui est en usage parmi le peuple de Macassar, de Sava, de Siam, etc.; par le moyen de ce charme ou maléfice, un homme lie une femme, ou une femme un homme, en sorte qu'ils ne peuvent avoir de commerce vénérien avec aucune autre personne; l'homme étant rendu impuissant par rapport à toute autre femme, et tous les hommes étant rendus tels par rapport à cette femme.

Quelques philosophes de ce pays-là prétendent qu'on peut faire cette ligature en fermant une serrure, en faisant un nœud, en plantant un couteau dans un mur, dans le même temps précisément que le prêtre unit les parties contractantes, ou qu'une ligature ainsi faite peut être rendue inutile, si l'époux urine à travers un anneau. On dit que cette superstition règne aussi chez les chrétiens orientaux.

1. LIGÉE, une des nymphes compagnes de Cyrène, mère d'Aristée.

2. — Une des Sirènes.

LIGER, capitaine latin, tua Emathius; mais ayant défié Enée, il porta la peine de son insolence, et fut tué par ce héros d'un dard qui le renversa de son char dans la poussière.

1. LIGIE, une des Néréides.

2. — Une des Sirènes, apparem-

ment la même que Ligée; de *ligus*, mot grec qui signifie doux, argentin. Elle se jeta dans la mer avec ses compagnes, et son corps fut porté près de Terina, aujourd'hui Nocera.

1. Ligne. (*Myth. Ind.*) Cette ligne, ou cordon, que les brahmes regardent comme la marque distinctive du sacerdoce, est composée d'un nombre déterminé de fils de coton, que l'on observe scrupuleusement; elle est filée, sans quenouille, de la main des brahmes, avec les doigts seulement. Ils ont dû prendre garde à la qualité du coton, à la manière de le tenir entre les doigts, et au nombre des brins qui doivent entrer dans le tissu; on y fait un nœud appelé le *nœud de Brahma*, qui, lui-même, est un assemblage de plusieurs nœuds. La ligne des novices n'a que trois brins, composés de plusieurs fils, avec un nœud seulement; celle qu'on donne à la seconde ordination, au moment du mariage, doit avoir six brins et deux nœuds; et à mesure que les brahmes ont des enfants, on augmente le nombre des fils et des nœuds, jusqu'au point marqué par les védams.

2. — En terme de chiromancie, on appelle *ligne* les traits ou incisures qui sont marqués dans la main, et dont les observations servent de fondement à cette prétendue science. On en décrit ordinairement quatorze, dont trois sont principales. La première, qui est au-dessous du pouce, se nomme *ligne de vie* ou *ligne du cœur* et *ligne de l'âge*. La deuxième s'appelle *hépatique* ou *ligne du foie*, ou *saturnale*, ou *ligne de prospérité*. D'autres l'appellent *la ligne de Mars*. On nomme *ligne naturelle* ou *moyenne*, ou *ligne du cerveau*, celle qui coupe en travers la précédente et qui, passant par le milieu de la paume de la main, va jusqu'au mont de la lune. La troisième, qui va dans le même sens, et qui lui est parallèle, prend depuis l'index jusqu'à l'autre bout de la main, et s'appelle *mensale*, *thorale*, ou la *ligne de Vénus*. — *Ligne* est aussi un terme de *métoposcopie*. Ce sont les raies qui sont le long du front, par lesquelles on prétend juger de la bonne et de la mauvaise fortune des gens. On croit dans cet art frivole que les lignes du front ont rapport aux sept planètes. Certes, un pareil article est bien digne de figurer dans un dictionnaire de la fable!

Ligue (*Iconol.*), deux jeunes femmes vêtues en guerrières, et qui s'embrassent en foulant aux pieds un renard, symbole de fourberie. L'une a sur son casque une corneille, et l'autre un héron, tous deux ennemis du renard.

Ligula, ou Lingula, espèce de spatule dont se servaient les aruspices pour fouiller dans les entrailles des victimes.

Ligyron, premier nom d'Achille.

Ligystus, fils de Phaéton, donna son nom à la Ligurie.

Li-ki (*Myth. Chin.*), cinquième livre de l'U-Kim, ou recueil de maximes de morale et de religion. Ce cinquième livre est une espèce de rituel où l'on a joint à l'explication de ce qui doit être observé dans les cérémonies sacrées et profanes, les devoirs des hommes de tout état.

1. Lilée, Naïade, fille du Céphisse, donna son nom à la ville qui suit. Les Liléens, pour honorer le père de leur fondatrice, jetaient une pâte sacrée dans les eaux de ce fleuve, et assuraient que bientôt après on la voyait reparaître dans la fontaine de Castalie.

2. — Ville de Phocide, dont les habitants allèrent au siége de Troie.

Lilit (*Myth. Rabb.*), première femme d'Adam, selon les fables des Juifs modernes. « Cette femme, disent-ils, voulant faire la maîtresse, » et refusant de se soumettre à Adam, » l'abandonna, et s'en alla occuper » la région de l'air par une vertu » magique. » On la prend pour un spectre de nuit, ennemi de l'accouchement et des enfants nouveaux-nés. Plusieurs Juifs modernes, entêtés de cette superstition, mettent aux quatre coins de la chambre où la femme est en couche, de petits billets sur lesquels sont tracés les

noms d'Adam et d'Eve, avec ces mots : « Lilit, hords d'ici. »

Limaçon. *V*. Paresse.

Limenatis, surnom de Diane qui présidait aux ports. Sous cette dénomination, sa statue avait sur la tête une espèce de cancre marin. Rac. *Limen*, port. *Voy*. Limnæa.

Limentina, Limentinus, divinités romaines qui présidaient au seuil des portes. Rac. *Limen*, seuil.

Limes, *limite*, divinité romaine. *Voy*. Terme.

Limnacides, Limnades, Limniades, Limnées, Limniaques, nymphes des lacs et des étangs.

Limnæa, Limnatis, Limniatis, surnoms donnés à Diane par les pêcheurs, qui l'invoquaient comme la déesse des marais et des étangs. Rac. *Limnè*, lac, étang. *V*. Limnétidies.

Limnétidies, fêtes des pêcheurs en l'honneur de Diane Limnétis.

Limnéus, un des surnoms de Bacchus, pris du culte qu'on lui rendait dans un quartier d'Athènes nommé Limnés.

Limniace, nymphe, fille du Gange, mère d'Athys l'Indien.

Limnorie, une des Néréides, selon *Homère*.

Limoniades, nymphes des prairies. Elles étaient sujettes à la mort, comme les Pans et les Faunes. Rac. *Leimon*, pré.

Limus, espèce d'habillement bordé par en bas d'une frange de pourpre en falbalas, dont les victimaires étaient revêtus dans les sacrifices. Il prenait au nombril, et descendait sur les pieds, laissant le reste du corps à nu.

Limyre, fontaine de Lycie, qui, selon *Pline*, rendait des oracles par le moyen des poissons. Les consultants leur présentaient à manger. Si les poissons se jetaient dessus, l'augure était un oracle favorable. S'ils le refusaient, en le rejetant avec leurs queues, c'était l'indice d'un mauvais succès.

Lindienne, surnom de Minerve.

1. Lindus, ville de l'isle de Rhodes, où les sacrifices à Hercule étaient accompagnés d'imprécations au lieu de bénédictions. On eût tenu ces sacrifices pour profanes, s'il eût échappé à quelqu'un, même sans le vouloir, une seule parole de bon augure.

2. — Un des fils de Cercaphus et de Cydippe, régna dans l'isle de Rhodes.

Linéamens *du visage ou des mains*. C'est par-là que les astrologues, devins, et autres charlatans, s'imaginent connaître quelle doit être la bonne ou mauvaise fortune d'une personne.

Lingam. (*Myth. Ind.*) Les Indiens donnent ce nom à une représentation infâme de leur dieu Ixora, qu'on ne peut mieux comparer qu'au Priape des anciens. On raconte différemment l'origine de ce culte honteux. On a dit, à l'article d'Ixora, que ce dieu ayant enlevé à des brahmines plusieurs belles femmes avec lesquelles ils vivaient, ces religieux prononcèrent tant de malédictions contre les parties naturelles d'Ixora, que le dieu en perdit l'usage; ce fut à cette occasion qu'il déclara qu'il exaucerait ceux qui honoreraient ces mêmes parties que les brahmines avaient maudites; et plusieurs prétendent que telle est l'origine du Lingam. D'autres disent qu'un jour qu'Ixora s'acquittait avec sa femme des fonctions matrimoniales, un dévot vint lui rendre visite. C'était fort mal prendre son temps; aussi la porte lui fut-elle refusée. Cependant il s'obstina à vouloir entrer, et, voyant qu'on persistait à ne lui pas ouvrir, il s'emporta en invectives contre Ixora. Le dieu l'entendit, et lui en fit des reproches; mais le dévot lui témoigna beaucoup de regret de sa faute, et lui demanda que ceux qui adoreraient Ixora sous la figure du Lingam fussent plus favorisés que ceux qui le serviraient sous la figure humaine, ce qui lui fut accordé. Quoi qu'il en soit, la plupart des auteurs nous apprennent que le Lingam n'est pas seulement la représentation des parties naturelles de l'homme, comme le Priape des anciens, mais qu'on y joint encore celles de la

femme, et qu'on les représente dans l'état de leur union naturelle. Il y a plusieurs sectes particulièrement consacrées à cette honteuse divinité; ceux qui les composent portent au cou la figure du Lingam. Il y a dans le royaume de Canara certains religieux de cette secte, qui demeurent continuellement dans les pagodes, et sont absolument nus. Lorsqu'ils vont dans les rues, ils sonnent une clochette : à ce signal, plusieurs femmes, même des plus qualifiées, et jusqu'à des reines, accourent avec empressement, et touchent dévotement les parties naturelles de ces religieux, en l'honneur d'Ixora.

Quelques Indiens racontent que le membre viril de leur dieu Ixora était d'une grandeur si prodigieuse, qu'il touchait à son front; que par cette raison, ne pouvant pas avoir commerce avec sa femme, il fut obligé de le couper en douze parties, qui donnèrent l'être à toutes les créatures vivantes. C'est d'après cette idée qu'ils ont déifié les parties naturelles de ce dieu, comme le principe de la vie des hommes et des animaux; et quand même ils n'auraient pas forgé cette histoire, ils ont pu regarder les parties de la génération comme quelque chose de divin, en voyant que tous les animaux étaient produits par la conjonction des deux sexes. Les dévots au culte de cette idole portent au cou l'image des parties sexuelles, comme les jeunes Romains portaient une petite image du Phallus.

Dans le royaume de Canara, et aux environs de Goa, les Indiens conduisent les nouvelles mariées dans le temple de leur Priape, et lui offrent les prémices de ces jeunes femmes, comme une offrande digne de lui.

Linficius lapis, pierre inconnue qui avait la vertu de guérir le mal caduc et un grand nombre d'autres maladies.

Linigera, épithète d'Isis, comme étant la première qui ait enseigné l'usage du lin.

Linies, fêtes en l'honneur de Linus.

Linos, chanson célèbre en Phénicie, en Chypre et ailleurs, et consacrée à des sujets tristes et funèbres. On dérive ce nom de Linus, dont la mort fut pleurée des nations les plus barbares. *V.* Maneros.

Linurgus, pierre fabuleuse qui se trouvait, dit-on, dans le fleuve Achéloüs. Les anciens l'appelaient aussi *Lapis lineus* : on l'enveloppait dans un linge, et lorsqu'elle devenait blanche, on se promettait un bon succès dans ses amours.

1. Linus, fils d'Apollon et de Psamathé, fille de Crotopus roi d'Argos, fut dévoré dès son enfance par les chiens de son nourricier; et sa naissance équivoque et suspecte à son aïeul, coûta la vie à sa mère.

2.— Fils d'Apollon et de Terpsichore, ou d'Euterpe selon quelques uns, d'Uranie et de Mercure suivant *Diogène Laërce*, ou d'Amphimarus, issu de Neptune, selon *Pausanias*. Il reçut d'Apollon, son père, la lyre à trois cordes de lin. Mais, pour leur avoir substitué des cordes de boyau beaucoup plus harmonieuses, le dieu jaloux lui ôta la vie. Les habitants du mont Hélicon faisaient tous les ans son anniversaire avant de sacrifier aux Muses.

3. — Thébain, fils d'Isménius. C'est vraisemblablement celui-ci qui fut maître d'Hercule, et que ce héros tua d'un coup de lyre, parcequ'il avait contrefait la mauvaise grace qu'il avait à toucher cet instrument. C'est aussi à celui-ci qu'il semble plus raisonnable d'attribuer différents ouvrages, tels que ceux sur l'origine du monde, le cours du soleil et de la lune, la nature des animaux et des plantes. Il disait, selon *Diogène Laërce*, que tout avait été créé en un instant. *Diodore de Sicile* le fait inventeur du rhythme et de la mélodie, et *Plutarque* des chants plaintifs.

4. — Un des fils de Lycaon.

Liocrite, un des prétendants de Pénélope, fut tué par Télémaque au retour d'Ulysse dans Ithaque.

Liode, fils d'Œnops, devin, et un des prétendants de Pénélope, fut tué par Ulysse, quoiqu'il se fut tou-

jours opposé aux violences des amants de cette princesse.

1. Lion. Cet animal, selon *Plutarque*, était consacré au soleil, parceque, de tous ceux à griffes recourbées, c'est le seul qui voit en naissant, et parcequ'il dort fort peu, et les yeux ouverts. En Egypte, il était consacré à Vulcain, à cause de son tempérament tout de feu. On portait une effigie du lion dans les sacrifices de Cybèle, parceque ses prêtres avoient, dit-on, le secret de l'apprivoiser. Les poètes représentent le char de cette déesse, traîné par deux lions. Celui qu'Hercule tua sur le mont Theumessus, en Béotie, fut placé dans le ciel par Junon. Les Léontins adoraient le lion, et en mettaient une tête sur leurs monnaies. Le lion étoit le symbole propre de Mithras, et on voit quelquefois ce dieu avec le corps d'homme et la tête de lion. Ce symbole était si ordinaire dans les mystères mithriaques, qu'on les trouve quelquefois appelés *Leontiques* dans les inscriptions. Le lion était aussi consacré à Vesta et le symbole de la Terre. Sur les Abraxas, on voit au-dessous de la figure d'Harpocrate, un lion courant au pied d'un lotus avec cette inscription : ABRAXAS OMNIA CIENS, pour indiquer la force du soleil. — Le lion était cru présider aux inondations du Nil, parceque ce phénomène arrive vers les premiers jours caniculaires, et lorsque le soleil entre dans le signe du lion. — La tête du lion était regardée comme le symbole du temps présent ou de l'heure de midi. — Hercule est presque toujours représenté couvert d'une peau de lion. — Enée en portait une lorsqu'il sauva son père Anchise de l'embrasement de Troie. — D'autres rois et héros en portèrent depuis et se servaient de la tête en guise de casque ou de diadème, et sur-tout lorsqu'ils voulaient qu'on fût persuadé qu'ils descendaient d'Hercule. — Aventinus, fils de ce héros en était revêtu. *Virgile, Enéid. lib.* 7. *V.* Atalante, Pyrame, Cécrops, Cybèle, Admète, Némée, Terreur.

2. — Danse ridicule en usage chez les anciens.

3. — La constellation du Lion était, selon les anciens mythographes, le lion de la forêt de Némée.

4. — Cithéronien. (*Citheronius leo*) Le mont Cithéron, au pied duquel paissaient les troupeaux d'Amphytrion et de Thestius, était désolé par un lion féroce. Hercule qui alors entrait dans sa première jeunesse et en avait tout le feu, résolut de combattre ce lion. Il communiqua ce projet à Thestius, qui en conçut tant de joie, qu'il fit coucher tous les soirs Hercule revenant de la chasse, avec une de ses filles : celles-ci devinrent toutes enceintes. (*Voy.* Thestius, Thestiades, Hercule.) *Apollodore* rapporte qu'Hercule, après avoir tué ce lion, se servit de sa dépouille pour son vêtement ordinaire. Cependant, selon l'opinion commune, la peau dont il se servait était celle du lion de Némée.

Toutes les fois que, sur quelques monuments qui retracent une aventure antérieure à la défaite du lion de Némée, Hercule est vêtu d'une peau de lion, c'est celle du lion Cithéronien.

5. — Néméen. (*Nemeus leo.*) Le premier travail qu'Eurysthée imposa à Hercule, fut de tuer le lion de Némée qui désolait l'Argolide dans le Péloponèse. Ce lion ravageait sur-tout les forêts entre Cleona et Nemea. C'est de-là qu'il est appelé tantôt lion Néméen, tantôt lion Cléonéen. Ce lion ne pouvait être blessé par aucun arme; soit parceque, selon le scholiaste d'*Apollonius*, il était tombé de la lune; soit parceque, selon *Apollodore* et d'autres, il était fils d'Echidna et de Typhon. Lorsqu'Hercule alla combattre ce lion, Molorchus, berger à Cléona, lui fit un très bon accueil : il lui donna des conseils utiles sur la manière de dompter cet animal. Molorchus voulut aussi faire un sacrifice en l'honneur d'Hercule; mais ce héros le refusa et le pria de l'offrir à Jupiter conservateur, s'il revenait de cette expédition, ou de le lui offrir,

comme à un héros, s'il ne revenait point au bout de trente jours. Le trentième jour étant arrivé, Molorchus se disposait déjà à faire le sacrifice en l'honneur d'Alcide; mais ce héros arriva, et le sacrifice fut offert à Jupiter. Les conseils de ce Molorchus avaient beaucoup servi à Hercule. Ce lion habitait une caverne à deux issues, de sorte qu'il échappait facilement à ceux qui le poursuivaient. Hercule, après avoir fermé l'une des deux issues, pénétra par l'autre dans la caverne, et y étouffa le lion entre ses bras, parcequ'on ne pouvait pas le blesser à coups de flèches. Ce combat est très souvent représenté sur les monuments antiques. Après avoir étouffé le lion, il le porta sur ses épaules à Mycènes. Eurysthée, selon quelques auteurs, en conçut une telle frayeur, qu'il se cacha sous terre dans un tonneau d'airain. Selon d'autres, cela n'arriva que lorsqu'Hercule lui apporta le sanglier d'Érymanthe. Toutefois, il ne lui permit jamais d'entrer dans Mycènes; mais il lui envoya porter ses ordres par un hérault appelé Copréus. (*Voy.* EURYSTHÉE.) Hercule se servit depuis de la peau de ce lion comme d'une cuirasse, et couvrit sa tête de la dépouille de celle de l'animal, pour lui servir de casque. (*Voy.* LION CITHÉRONIEN.) Le fer n'étant pas assez dur pour couper cette peau, il se servit pour cela des griffes de cet animal.

LIONS, nom que prenaient les initiés dans les Mithriaques.

LIPARÆUS, épithète de Vulcain; de Lipare, une des Éolides, où il était supposé avoir ses forges.

LIPARUS, fils d'Auson, détrôné par ses frères, s'enfuit de l'Italie, et vint aborder avec ceux qui s'étaient attachés à sa fortune dans une des îles Éolides, à laquelle il donna son nom. Il y bâtit une ville aussi nommée Lipare, donna Cyané sa fille en mariage à Éole, et retourna à Surrente, où il mourut après un règne glorieux. On lui éleva un superbe tombeau, et les habitants du pays lui rendaient les honneurs héroïques.

LIPÉPHILE, fille d'Iolaüs, épouse de Philas, dont elle eut une fille appelée Théro.

LIPS, vent de sud-ouest. Il est peint sous les traits d'un homme adulte, et tient une aplustre de navire, pour indiquer peut-être les dangers de la navigation sur les côtes de l'Attique pendant qu'il règne.

LI-PU (*Myth. Chin.*), tribunal chinois, chargé des affaires de religion.

LIRIOPE, nymphe: une des Océanides. Forcée par le dieu du Céphisse, qui l'enveloppa de ses eaux, elle conçut un enfant qu'elle nomma Narcisse, et qui fut aimé de l'Amour. Agitée des craintes d'une mère, elle consulta Tirésias pour savoir si son fils parviendrait à la vieillesse. Le devin répondit qu'il deviendrait vieux, pourvu qu'il ne se connût jamais; réponse qui parut long-temps ridicule et vaine, mais que la mort étrange de Narcisse finit par confirmer.

LIRIS, capitaine troyen, tué par l'Amazone Camilla.

1. LIT. *Voy.* CINYRE, MARS, SOMMEIL.

2. — *Consacré au dieu Genius.* Cette divinité romaine, qu'il ne faut pas confondre avec ce qu'on appelle *un Genie*, était révérée comme le dieu de la nature, de l'être, etc. C'est pour cela que les Romains mettaient sous sa protection le lit des nouveaux mariés, qu'ils nommaient *Lectus genialis*.

LITES, c'est-à-dire, les Prières. (*Iconol.*) Elles étaient, selon *Homère*, filles de Jupiter; et rien n'est plus ingénieux que l'allégorie sous laquelle ce poète les dépeint. « Elles » sont, dit-il, boiteuses, ridées, » toujours les yeux baissés, toujours » rampantes et toujours humiliées; » elles marchent toujours après » l'Injure: car l'Injure altière, pleine » de confiance en ses propres forces, » et d'un pied léger, les devance » toujours, et parcourt la terre pour » offenser les hommes; et les humbles » Prières la suivent pour guérir les » maux qu'elle a faits. Celui qui les

» respecte et qui les écoute en reçoit
» de grands secours; elles l'écoutent
» à leur tour dans ses besoins, portent
» ses vœux au pied du trône du grand
» Jupiter : mais celui qui les refuse
» et les rejette éprouve à son tour
» leur redoutable courroux; elles
» prient leur père d'ordonner à l'In-
» jure de punir ce cœur barbare et
» intraitable, et de venger le refus
» qu'elles en ont reçu. »

Lithésien, surnom de l'Apollon de Mélée ou Mélia. On l'appelait ainsi, dit *Etienne de Bysance*, parceque, dans cette ville, la statue de ce dieu était posée sur une pierre. Rac. *Lithos*, pierre.

Lithobolie, fete que célébraient Epidaure, Egine et Trézène, en mémoire de Lamie et d'Auxésie, jeunes Crétoises que quelques Tréméniens lapidèrent dans une sédition. Pour appaiser leurs mânes, on institua une fête en leur honneur. Rac. *Lithos*, pierre; *ballein*, lancer.

Lithomantie, divination par les pierres. Elle se faisait par le moyen de plusieurs cailloux qu'on poussait l'un contre l'autre, et dont le son plus ou moins clair ou aigu donnait à connaître la volonté des dieux. On rapporte encore à cette divination la superstition de ceux qui croient que l'améthyste a la vertu de faire connaître à ceux qui la portent les événements futurs par les songes. *Voy.* Astroïte, Sidéritis.

Lithyrambus, surnom de Bacchus. *Pindare* confond le mot *dithyrambus* avec celui-ci, et lui donne pour origine le cri de Jupiter à Bacchus, au moment de sa naissance: *Lythi ramma*, *solve suturam*, ouvre la couture. *Voy.* Dithyrambus.

Litomantie, divination qui consistait à pousser l'un contre l'autre plusieurs anneaux, dont le son plus ou moins clair ou aigu manifestait, disait-on, la volonté des dieux, et formait un présage bon ou mauvais pour l'avenir. Rac. *Litos*, ce qui rend un son clair et aigu.

Littorales, divinités de la mer. *Voy.* Glaucus.

Littoralis. On trouve cette épithète donnée à Sylvain dans un monument où il paraît couronné de lierre avec ses cornes qui percent la couronne. Peut-être était-ce sous cette forme qu'il était honoré sur le rivage de la mer.

Liturge, un des ministres d'Athènes, apparemment celui qui faisait les supplications et prières publiques. Rac. *Litai*, prières; *ergon*, ouvrage.

Lituus, bâton augural, recourbé par le bout comme une crosse, et plus gros dans cette courbure. Romulus créa trois augures, et leur donna le *lituus* pour marque de leur dignité. Depuis ce temps, les augures le tinrent toujours en main, lorsqu'ils observaient le vol des oiseaux. Aussi ne sont-ils jamais représentés sans ce bâton, et le trouve-t-on communément sur les médailles joint aux autres ornements pontificaux. Le bâton augural était gardé dans le Capitole avec beaucoup de soin; on ne le perdit qu'à la prise de Rome par les Gaulois; mais on le retrouva, dit *Cicéron*, dans une chapelle des Saliens sur le mont Palatin. Une pierre gravée représente le berger Faustulus tirant des augures sur la ville de Rome qui devait être fondée au même endroit. Il tient son bâton courbé, assis sur un Lupercal, tandis qu'une louve allaite Rémus et Romulus. Le *lituus* était ausi une espèce de clairon dont le son était aigu, et qui servait pour la cavalerie.

Lityerse, chanson rustique, suivant *Pollux*. Il paraît que Cybèle en était l'objet. Peut-être aussi roulait-elle sur l'aventure suivante.

Lityersès, fils de Midas, était roi de Célènes en Phrygie. Des pirates ayant enlevé à Daphnis sa maîtresse, ils la vendirent à Lityersès. Daphnis entreprit de la chercher par tout le monde, jusqu'à ce qu'il l'eût retrouvée; il parcourut avec mille difficultés une infinité de pays, et arriva enfin à Célènes.

Lityersès était riche en moissons, et il était en même temps le plus habile et le plus fort moissonneur qu'il

y eût. Il faisait arrêter tous les étrangers qui passaient par ses états, et les forçait de travailler à sa moisson avec lui ; il ne leur donnait point d'autre tâche que celle qu'il se donnait à lui-même : mais elle était toujours trop forte pour ces malheureux ; et lorsqu'après avoir épuisé leurs forces ils commençaient à se rendre, il leur tranchait la tête avec sa faux. On amène Daphnis à Lityersès, qui lui donne une faux pour travailler. C'était fait de sa vie, si Hercule ne fût arrivé à temps pour le sauver ; ce héros tue Lityersès, délivre la nymphe qui était parmi les esclaves du tyran, et la rend à Daphnis : on ajoute qu'il les maria ensemble, et qu'il leur donna pour présent de noces le palais de Lityersès.

1. Livre. *V.* Clio, Calliope.

2. — Volant, livre dont parle *Zacharie*, lequel avait vingt coudées de long et dix de large ; c'était un de ces rouleaux anciens composés de plusieurs peaux ou parchemins collés ou cousus bout à bout. Ce volume parut en esprit à *Zacharie*, et contenait des malédictions, des menaces et les malheurs qui devaient arriver aux Juifs.

Livres Sibyllins. Ces livres, ainsi appelés parcequ'ils contenaient les prédictions des Sibylles, étaient confiés, à Rome, à la garde d'un collège de prêtres ou d'officiers nommés *Quindecemvirs*. Les livres Sibyllins étaient précieux à la superstition comme à la politique, puisqu'ils renfermaient, disait-on, les destinées de l'empire, et les moyens d'appaiser la colère des dieux quand elle se manifestait par des prodiges ou par des calamités. Les Quindecemvirs avaient seuls le privilége de consulter au besoin cet auguste dépôt. Ils ne pouvaient y jeter les yeux sans un ordre spécial : mais leur rapport était reçu sans examen ; on faisait aveuglément ce qu'ils prescrivaient.

On appelait *Fulgurales*, ceux qui apprenaient à prendre les augures par la foudre. La nymphe Bigoïs, chez les Toscans, avait fait un livre sur cet art, et son ouvrage était conservé dans le temple d'Apollon. — *Lintei*, tablettes couvertes d'une toile de lin. C'étoit sur ces sortes de livres qu'étaient écrites les prédictions des Sibylles. — *Fatales*, ceux dans lesquels on décrivait l'âge de l'homme selon les principes de l'art étrusque. En temps de peste, de maladie ou de disgrace, les Romains les consultaient. — *Rituales*, ceux qui enseignaient la manière de bâtir et de consacrer les villes, temples, autels, murs, portes principales, familles, tribus, camps, etc.

Lixus, fils d'Egyptus et de Caliande.

Lochéate, surnom de Jupiter, à qui les habitants d'Aliphère avaient érigé un autel comme au père de Minerve, qu'ils croyaient née et élevée chez eux. Rac. *Locheia*, enfantement.

Lockée (*Myth. Ind.*), déesse de la fortune chez les Indous.

1. Locrus, fils de Phéaso, roi des Phéaciens. Après la mort de ce prince, Locrus et Alcinoüs son frère se disputant le royaume, par un accord il fut réglé qu'Alcinoüs demeurerait souverain de l'isle, que Locrus aurait les effets mobiliers de la succession, et qu'avec une partie des insulaires il irait s'établir ailleurs. Suivant cet accord, Locrus fit voile en Italie, où Latinus, roi du pays, non-seulement le reçut bien, mais en fit son gendre, par le mariage de Laurina sa fille, avec lui. C'est pourquoi les Phéaciens se regardèrent depuis comme liés de consanguinité avec ces Locriens d'Italie. Vers ce même temps, il arriva qu'Hercule, qui emmenait d'Erythie les excellents bœufs de Géryon, aborda en Italie, et alla loger chez Locrus, qui le reçut comme un tel hôte le méritait. Le hasard voulut que Latinus allant chez sa fille, vit ces bœufs, qui lui parurent d'une beauté rare. aussi-tôt il les voulut avoir ; et déjà il les emmenait, lorsqu'Hercule, apprenant cela, vint le combattre, le tua d'un coup de javelot, et reprit ses bœufs. Locrus, informé du combat sans en apprendre la malheu-

reuse issue, craignant tout pour Hercule, parcequ'il connaissait Latinus pour être d'une grande force de corps et d'un grand courage, changea d'habit, et vola au secours de son hôte. Hercule, voyant un homme courir à lui, et croyant que c'était un nouvel ennemi qui lui survenait, décoche sa flèche contre Locrus, et l'étend mort à ses pieds. Bientôt après il connut sa méprise, et en gémit. Le mal était sans remède. Il pleura son ami, lui fit de magnifiques funérailles, et quand lui-même eut quitté la vie, il apparut à ces peuples, et leur ordonna de bâtir une ville en Italie, à l'endroit où était la sépulture de Locrus. C'est ainsiqu'une grande ville porta longtemps son nom, et honora sa mémoire.

2. — Fils de Jupiter et de Mæra; aida Amphion et Zéthus à construire Thèbes.

Locutius. *Voy.* Aius Locutius,

Loda (*Myth. Celt.*), dieu de Lochlin, ou de Scandinavie, dans les poésies Erses, apparemment le même qu'Odin.

Logios, surnom de Mercure présidant à l'éloquence. Rac. *Logos*, discours.

Logique. (*Iconol.*) Une jeune fille au teint pâle, aux cheveux épars, tient de la main droite un bouquet de fleurs, avec ce mot : *Verum et falsum*, et de la gauche un serpent. D'autres la présentent sous la figure d'une jeune femme vêtue de blanc, à l'air plein de vivacité, une longue épée à la main droite, quatre clous à la gauche, qui sont les quatre règles de chaque figure syllogistique; un casque en tête, dont le cimier est un faucon. A ces allégories entortillées je préférerais celle-ci, plus simple et plus claire : Interprète de la raison, elle a le bras étendu, comme pour démontrer une vérité. Le flambeau et les traits qu'elle tient expriment la clarté et l'impression de ses arguments, comme la colonne et les livres sur lesquels elle s'appuie, tels que *Bayle*, *Mallebranche*, etc., en signifient la solidité. Elle foule aux pieds l'Ignorance; et le lycée d'Athènes est le fond du tableau.

Loi, (*Icon.*) divinité allégorique, fille de Jupiter et de Thémis. Une femme majestueuse est assise sur un tribunal avec un diadème sur la tête, qui exprime l'empire qu'elle doit avoir sur la société; un sceptre en main, et un livre ouvert à ses pieds, sur lequel on voit cette sentence : *In legibus salus*. — *Gravelot* lui donne un joug entrelacé de fleurs, et une corne d'abondance, symbole des avantages qu'elle procure en garantissant les propriétés; près d'elle un enfant qui dort d'un doux sommeil, exprime ingénieusement que la loi, pour atteindre son but, doit inspirer la sécurité.

Loi chrétienne. (*Iconol.*) *César Ripa* la symbolise par une belle femme, la tête ceinte de rayons, tenant de la main droite une balance, dont un des bassins porte une couronne, et l'autre un calice d'un or éclatant; de la gauche elle tient une mitre sur un livre ouvert, et un miroir devant elle, emblèmes de foi, de justice, de dignité, de science, de sagesse et de gloire.

Loi naturelle. (*Icon.*) Le même la personnifie par une femme agréable, assise au milieu d'un jardin, et qui n'est couverte que de la ceinture en bas. Sa nudité et sa chevelure sans art nous apprennent qu'il n'y a ni apprêt ni déguisement en cette loi, non plus qu'en son auteur; le compas qu'elle tient, avec ces mots : *Æquâ lance*, à balance égale, indique qu'il ne faut point faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'ils nous fissent; et son ombre qu'elle montre de la main gauche, que celui qui la suit regarde et traite le prochain comme lui-même.

Loi salique. (*Iconol.*) *L'Epicié* l'a désignée par la couronne que la figure allégorique de la nation française pose d'une main sur une lance qui lui est présentée par une autre figure, tandis qu'elle écarte de l'autre la quenouille, que lui présente la même figure.

Loïbeia, petits vases avec lesquels on faisait des libations.

Loïmius; surnom sous lequel les Lindiens honoraient Apollon comme le dieu de la médecine, qui pouvait guérir les malades attaqués de la peste et la chasser d'un pays. Rac. *Loimos*, peste.

Loke (*Myth. Celt.*), divinité malfaisante qui joue tout-à-la-fois le rôle de Momus et d'Arimane parmi les dieux du Nord. Il est fils du géant Farbante et de Laufeya : ses deux frères sont Bileister et Helblinde (l'aveugle Mort). Beau et bien fait de corps, il a l'esprit pervers, léger, inconstant, et surpasse tous les hommes dans la science de la ruse et de la perfidie. Il a souvent exposé les dieux aux plus grands périls, et les en a tirés par ses artifices.

C'est à ces qualités vicieuses qu'il doit les épithètes de *calomniateur des dieux, artisan de tromperies, opprobre des dieux et des hommes, père du grand serpent, père de la mort, adversaire, accusateur des dieux, celui qui les trompe*, etc. Sa femme se nomme Signie; il a eu d'elle Nare et quelques autres fils. Il a eu de plus trois enfants de la géante Angerbode, messagère de malheur : l'un est le loup Fenris, le second est le grand serpent de Midgard, et le troisième est Héla (la Mort). Le père universel, prévoyant les maux que ces enfants, élevés dans le pays des géants, devaient causer aux dieux, se les fit amener, et jeta le serpent dans le fond de la grande mer; mais ce monstre s'y accrut si fort, qu'il ceignit dans le fond des eaux le globe entier de la terre, et qu'il peut encore se mordre lui-même l'extrémité de la queue. (*Voy.* Héla.) Après plusieurs tours joués aux dieux et différentes métamorphoses pour échapper à leur vengeance, Loke se change en saumon, et s'élance par-dessus le filet tendu dans le fleuve où il est caché, mais Thor le saisit par la queue, et c'est la raison pour laquelle les saumons ont eu depuis la queue si mince. Les dieux, maîtres de Loke, le lient à trois pierres aiguës, dont l'une lui presse les épaules, l'autre les côtés, la troisième les jarrets. Skada suspend de plus sur sa tête un serpent dont le venin lui tombe goutte à goutte sur le visage. Cependant sa femme Signie est assise à côté de lui, et reçoit ces gouttes dans un bassin, qu'elle va vider lorsqu'il est rempli. Durant cet intervalle, le venin tombe sur Loke, ce qui le fait hurler et frémir avec tant de force, que toute la terre en est ébranlée; et c'est ce qu'on appelle parmi les hommes tremblement de terre. Il restera dans les fers jusqu'au jour des ténèbres, jour auquel il doit être déchaîné par les dieux. *Voy.* Azael, Encélade, Prométhée, Typhon.

Lophis, fleuve de Béotie, sur l'origine duquel *Pausanias* raconte cette fable : Le territoire d'Haliarte manquait d'eau, et les habitants étaient fort en peine. Un des principaux alla consulter l'oracle de Delphes; la réponse fut qu'il devait retourner à Haliarte, et tuer le premier qu'il rencontrerait en retournant. Un jeune garçon, nommé Lophis, fils de Parthénomène, s'étant offert à lui le premier, il le perça d'un coup d'épée. Lophis, blessé, courut çà et là; et par-tout où son sang toucha la terre, il en sortit des fontaines : de là le nom de fleuve. Cette fable apprend du moins qu'il se formait de plusieurs sources.

Loquacité. (*Iconol.*) Ce vice est désigné dans une ancienne épigramme grecque par un pivert. *Anthol. l.* 3, *c.* 12; *ép.* 17 *l.* 1.

Lomis, fille de Neptune. Cette nymphe, fuyant les poursuites de Priape, fut changée en un arbre qui portait son nom.

Lotophages, anciens peuples d'Afrique qui habitaient la côte de Barbarie. Ulysse, jeté par la tempête sur leurs côtes, envoya deux de ses compagnons, auxquels les habitants donnèrent à goûter de leur fruit de lotus. L'effet en fut prompt. Les Grecs oublièrent tout, parents, patrie, et il fallut user de violence pour les arracher au pays qui produisait un fruit si délicieux, et pour les faire revenir

dans leurs vaisseaux. Rac. *Phagein*, manger.

Lotos. On voit souvent, dans les monuments égyptiens, Isis assise sur une fleur qu'on appelle ordinairement la fleur du lotus. *Plutarque* dit que les Egyptiens peignent le soleil naissant de la fleur du lotus. En effet, on le trouve aussi peint en jeune homme, avec une couronne radiale, assis sur cette fleur; non pas qu'ils croient que le soleil soit né ainsi, mais parcequ'ils représentent allégoriquement la plupart des choses. Ce lotus est une plante aquatique qui croît dans le Nil, et qui porte une tête et une graine à-peu-près comme le pavot. Elle se trouve dans les mystères des Egyptiens, à cause du rapport que les peuples croyaient qu'elle avait avec le soleil, à l'apparition duquel elle se montrait d'abord sur la surface de l'eau, et s'y replongeait dès qu'il était couché; phénomène d'ailleurs très commun à toutes les espèces de *nymphæa* ou plantes aquatiques. Cette fleur de lotus était aussi consacrée à Apollon et à Vénus, puisqu'elle accompagne quelquefois leurs statues. Il y a une autre espèce de lotus, que nos botanistes appellent *persea*, qui croît aux environs du grand Caire, et sur la côte de Barbarie; elle a des feuilles très semblables au laurier; mais un peu plus grandes; son fruit est de la figure d'une poire, qui renferme une espèce d'amande ou noyau ayant le goût d'une châtaigne. La beauté de cet arbre, qui est toujours vert, l'odeur aromatique de ses feuilles, leur ressemblance à une langue, et celle de son noyau à un cœur, sont la source des mystères que les Egyptiens y avaient attachés, puisqu'ils l'avaient consacré à Isis, et qu'ils plaçaient son fruit sur la tête de leurs idoles, quelquefois entier, d'autres fois ouvert pour faire paraître l'amande. Cette description, qui est d'un moderne, approche beaucoup de celle que *Polybe* a donnée de telles espèces de lotus. L'auteur grec ajoute que, quand ce fruit est mûr, on le fait sécher, et on le broie avec du bled. En le broyant avec de l'eau, on en tire une liqueur qui a le goût du vin mêlé avec du miel. C'est cette liqueur qui parut si agréable aux compagnons d'Ulysse, qu'ils ne voulurent point quitter le pays qui produisait cette précieuse plante.

Louange. (*Icon l.*) Les modernes l'allégorisent par une femme très belle, vêtue de blanc, couronnée de roses. Elle porte sur la poitrine un bijou de jaspe, sonne d'une trompette d'où sortent des rayons de gloire, et respire la fumée d'une cassolette qu'elle tient de la main gauche.

Loup (*Iconol.*), animal consacré à Mars. Chez les Egyptiens c'était l'hiéroglyphe d'un voleur. Il faut en excepter pourtant les Lycopolitains, qui l'avaient en grande vénération, parcequ'Osiris s'était souvent déguisé en loup. (*V.* Lycopolite.) C'était aussi un des signes militaires des Romains, et il se trouve comme tel sur la colonne Trajane. (*Voy.* Arcas, Circé, Lycaon.) *Pausanias* nous apprend pourquoi, chez les Grecs, il était consacré à Apollon. Un scélérat, ayant dérobé l'argent du temple de Delphes, alla se cacher dans l'endroit le plus fourré du Parnasse; là, s'étant endormi, un loup se jeta sur lui, et le mit en pièces. Ce même loup entrait toutes les nuits dans la ville, et la faisait retentir de ses hurlements. On crut voir dans ce fait quelque chose de surnaturel; on suivit le loup, et l'on retrouva l'argent sacré, que l'on reporta dans le temple. En mémoire de cet événement, on fit faire un loup de bronze, qui fut placé près du grand autel d'Apollon à Delphes.

La tête du loup était le symbole du temps passé et du soleil couchant selon *Cuper*.

On voit cet animal représenté comme gardien sur un grand nombre de monuments: par exemple, sur un relief, dans le muséum Borgianum, où il est placé à côté d'une tiare, et le plus souvent sur des sarcophages, avec un drapeau sur les créneaux d'une muraille. Cet usage primitif qu'on

qu'on faisait du loup a fait naître l'idée d'une divinité tutélaire, et c'est sous ce rapport qu'on le voit avec Horus et Harpocrates.

Cette idée d'un dieu tutélaire paraît avoir passé de l'Egypte chez les Grecs, qui avaient, comme on sait, un Apollon Lycius : mais ceux-ci ne se contentaient point de l'idée originaire. Ils firent bientôt d'Apollon un lycoctone, c.-à-d. le Soleil, qui tue la Nuit, ou le Crépuscule ; car on regarde comme très arbitraire l'opinion d'après laquelle le loup était consacré au Soleil, à cause de sa vue pénétrante. A peine cette opinion avait-elle été reçue, que les Grecs, et les Egyptiens principalement, dans des temps plus modernes, s'efforcèrent de trouver de plus en plus des traits ressemblants entre le Soleil et le loup. On finit même par rapporter au Soleil toutes les qualités des animaux. C'est ainsi que l'on voit, sur une médaille de Trajan, un Harpocrate monté sur un loup, pour désigner le cours rapide du Soleil autour de la terre.

Loup-garou. C'était dans l'opinion du peuple des campagnes, un esprit malin très dangereux, ou un sorcier travesti en loup, qui court les champs pendant la nuit. Cette folie subsistait encore en France, sur la fin du seizième siècle. C'était aussi le nom d'un lutin particulier à Blois, dont les nourrices se servaient pour faire peur aux enfants. *Voy*. Lycanthrope,

Louquo. (*Myth. Ind.*) Les Caraïbes nomment ainsi le premier homme; ils le regardent comme le créateur des poissons, et sont persuadés que, trois jours après sa mort, il ressuscita, et s'éleva vers le ciel.

Louve (*Iconol.*) nourrice de Rémus et de Romulus. Sur les médailles romaines, une louve qui donne à tetter à deux petits enfants est le symbole de l'origine de Rome. Les anciens ont représenté le Tybre avec une louve à côté de lui. (*V*. Tybre.) L'avarice a une louve pour attribut. La louve est aussi regardée comme le symbole d'une femme impudique. Plusieurs monuments antiques représentent la louve allaitant Rémus et Romulus, entr'autres une pierre gravée, publiée par *la Chausse*. On voit à côté d'elle la figure de Rome et le berger Faustulus. Elle est couchée au pied du figuier Ruminal. — La louve était non-seulement le symbole de Rome, mais encore des colonies romaines qui avaient fait frapper son effigie sur leurs monnaies.

Lovna (*Myth. Celt.*), huitième déesse favorable aux vœux des mortels. Odin et Frigga lui ont donné le pouvoir particulier de reconcilier les amants les plus désunis.

Loxias, *qui a un cours oblique*, un des surnoms d'Apollon considéré comme le Soleil.

Loxon, surnom que l'on donnait à Diane, apparemment par la même raison. Rac. *Loxòs*, oblique.

Loyauté. (*Iconol.*) *Cesar Ripa* la représente par une femme vêtue d'une robe déliée, tenant d'une main une lanterne allumée, et de l'autre un masque rompu. *Cochin* la désigne par une femme qui tient son cœur dans une main, et dans l'autre un masque brisé, tandis qu'elle en foule un autre sous ses pieds.

Lua, déesse qui présidait aux expiations; de *luere*, laver, expier. On l'honorait en lui consacrant les dépouilles des ennemis. Les Romains lui attribuaient le gouvernement de la planète de Saturne, que les Egyptiens nommaient l'astre de Némésis, ce qui fait croire que cette déesse était la même. *V*. Némésis.

Lubentea, déesse du désir.

Lubentia, Lubentina. *V*. Libentia.

Lucagus, capitaine latin, frère de Liger, tué comme lui par Enée.

Lucar, l'argent qu'on tirait des bois sacrés; d'où vient *lucrum*, gain. Selon d'autres, c'était l'argent qu'on dépensait pour les spectacles, et surtout pour les gages des acteurs.

Lucaries, ou Lucéries, fête romaine qui se célébrait le 18 Juillet dans un bois sacré, *Lucus*, proche de Rome, en mémoire de ce que,

battus par les Gaulois, les Romains y avaient trouvé un asyle. D'autres tirent l'origine de cette fête des offrandes en argent qu'on faisait aux bois sacrés. *Plutarque* observe que ce jour-là on payait les comédiens des deniers qui provenaient des coupes réglées qu'on faisait dans le bois sacré dont je viens de parler.

Lucerius, surnom de Jupiter, pris de *lux*, lumière.

Lucetia, surnom de Junon, comme déesse de la lumière.

1. Lucetius, surnom de Jupiter, tiré de la même origine.

2. — Capitaine latin qu'Ilionée écrasa d'une pierre énorme, au moment qu'il mettait le feu à une des portes du camp troyen.

1. Lucifer, fils de Persé, ou, selon d'autres, de Jupiter et de l'Aurore. Chef et conducteur des astres, il prend soin des coursiers et du char du Soleil, qu'il attèle et détèle avec les Heures. On le reconnaît à ses chevaux blancs dans la voûte azurée, lorsqu'il annonce aux mortels l'arrivée de sa mère. Les chevaux de main, *desultorii*, étaient consacrés à ce dieu. C'est cette brillante étoile nommée *Vénus* le matin, et le soir *Hesper*.

2. — Nom de l'esprit qui présidait à l'orient, selon l'opinion des magiciens. Lucifer était évoqué le lundi dans un cercle au milieu duquel était son nom. Il se contentait d'une souris.

Lucifera, surnom de Diane. On la voit avec ce surnom sur un monument, tenant d'une main une torche, de l'autre un arc, et portant sur l'épaule un carquois. Un autre la représente couverte d'un grand voile parsemé d'étoiles, un croissant sur la tête, et tenant à la main un flambeau élevé. Les Grecs invoquaient Diane Lucifera pour les accouchements, comme les romains invoquaient Junon Lucine.

Lucilucus, bois de Messénie, où Lycus, fils de Pandion, purifia tous ceux qui étaient initiés aux mystères de la grande déesse.

Lucine (*Iconol.*), déesse qui présidait aux accouchements des femmes, et à la naissance des enfants. Tantôt c'est Diane, et tantôt Junon. Un ancien poète lycien, *Olénus*, en fait une déesse particulière, fille de Jupiter et de Junon, et mère de Cupidon. On dérive son nom de *Lucus*, bois sacré, ou plutôt de *Lux*, parcequ'elle donne la lumière. Les couronnes et les guirlandes entraient dans les cérémonies de son culte. Tantôt on représentait cette déesse comme une matrone, tenant une coupe de la main droite, et une lance de la gauche. Tantôt elle est figurée assise sur une chaise, tenant de la main gauche un enfant emmaillotté, et de la droite une fleur. Quelquefois on lui donnait une couronne de dictame, parceque cette herbe était crue favoriser l'accouchement. *Rubens* l'a peinte dans sa galerie avec un flambeau. *V.* Ilithyie, Zygie, Natalis, etc.

Lucinia, surnom sous lequel Junon avait à Rome un autel. Les cendres qui restaient après les sacrifices demeuraient immobiles, quelque temps qu'il fît. Les femmes grosses y brûlaient de l'encens.

Lucrèce, une des femmes de Numa. Il l'épousa après avoir été élu roi.

Luctatiens, jeux dont parle *Cicéron* dans son *Brutus*.

Luctus, *le Deuil*, fils de l'Ether et de la Terre, suivant *Hygin*. *Stace* lui donne un vêtement sanglant et déchiré, et *Virgile* le place à l'entrée des Enfers.

Lucularis, nom d'un flamine.

Lucullies, fêtes et jeux publics que la province d'Asie décerna à L. Lucullus, en mémoire de ses bienfaits.

Lugdus, roi fabuleux des Gaulois, fils de Narbon, et fondateur de *Lugdunum*, aujourd'hui Lyon.

Lugubre (*Myth. Amer.*), oiseau du Brésil, dont le cri funèbre ne se fait entendre que la nuit, ce qui le fait respecter des naturels du Brésil, qui sont persuadés qu'il est chargé de leur porter des nouvelles des morts. *Lery*, voyageur français,

raconte que, traversant un village, il en scandalisa les habitants, pour avoir ri de l'attention avec laquelle ils écoutaient le cri de cet oiseau. *Tais-toi*, lui dit rudement un vieillard, ne nous empêche point d'entendre les nouvelles que nos grands pères nous font annoncer.

Lu-in (*Myth. Chin.*), *passe-port*. C'est une grande feuille imprimée, dont le coin est signé de la marque des bonzes. Au centre est la figure du dieu Fo, entourée d'un grand nombre de cercles rouges. On porte cette feuille aux funérailles des parents, dans une boîte scellée par les bonzes. C'est une espèce de passe-port pour le voyage de ce monde à l'autre. Ce précieux trésor ne s'obtient qu'à prix d'argent; mais personne ne regrette la dépense, parcequ'on le regarde comme le gage du bonheur futur.

Luki (*Myth. Ind.*) (*Iconol.*), la déesse des grains chez les Gentous. Elle est représentée, dans les pagodes, couronnée d'épis et entourée d'une plante qui porte du fruit, laquelle passe par ses deux mains, et dont la racine est sous ses pieds. Cette déesse, de même que toutes les divinités supérieures des Gentous, est environnée d'un serpent. On célèbre deux fêtes en l'honneur de Luki. La première tombe le premier jeudi du mois de Décembre, où l'on fait la nouvelle récolte. On remercie cette déesse bienfaisante de tous les biens qu'on a reçus pendant l'année. On passe le jour dans le jeûne et la prière, et à se purifier dans le Gange, et la nuit en festins et en réjouissances. La seconde fête tombe le dernier jour de Décembre, où l'on adore de nouveau la déesse de la même manière qu'on vient de dire, excepté qu'on ne jeûne point. On distribue ce jour-là du pain aux pauvres, selon les facultés d'un chacun.

Lulaf (*Myth. Rabb.*), guirlandes et bouquets de myrthe, de saule, de palmier, dont les juifs ornent leurs synagogues, à la fête des tabernacles.

Lundi (*Iconol.*), le second jour de la semaine, est personnifié dans les monuments, par une figure de Diane Lune, qui porte le croissant sur la tête.

Lune, la plus grande divinité du paganisme après le Soleil. *Macrobe* prétend même que toutes peuvent se rapporter à ces deux astres. *Hésiode* la fait fille d'Hypérion et de Théa. *Pindare* l'appelle l'œil de la nuit, et *Horace* la reine du silence. Une partie des Orientaux l'honoraient sous le titre d'Uranie. C'est l'Isis des Egyptiens, l'Astarté des Phéniciens, la Méni et la Reine du ciel des Hébreux, la Mylitta des Perses, l'Alilat des Arabes, la Selenè des Grecs, et la Diane, la Vénus, la Junon des Romains. *César* ne donne point d'autres divinités aux peuples du Nord et aux anciens Germains, que le Feu, le Soleil et la Lune. Le culte de ce dernier astre franchit les bornes de l'Océan Germanique, et passa de la Saxe dans la Grande-Bretagne et dans les Gaules, où la Lune avait un oracle desservi par des druïdesses dans l'isle de Sain, sur la côte méridionale de la Basse-Bretagne. Les magiciennes de Thessalie disaient avoir un grand commerce avec la Lune, et se vantaient de pouvoir, par leurs enchantements, ou la délivrer du dragon qui voulait la dévorer, ce qui se fesait au bruit des chaudrons lorsqu'elle était éclipsée, ou la faire à leur gré descendre sur la terre. L'idée que cet astre pouvait être habité a donné lieu à des fictions ingénieuses. Telles sont entr'autres les voyages de *Lucien* et de *Cyrano de Bergerac*, et surtout la fable de l'*Arioste*, qui place dans la Lune un vaste magasin rempli de fioles étiquetées, où le bon sens de chaque individu est renfermé. *Voy*. Diane.

Myth. Péruv. Les Péruviens regardaient la Lune comme la sœur et la femme du Soleil, et comme la mère de leurs incas. Ils l'appelaient *mère universelle de toutes choses*, et avaient pour elle la plus grande vénération. Cependant ils ne lui avaient point élevé de temples, et

ne lui offraient point de sacrifices. Ils prétendent aussi que les marques noires qu'on aperçoit dans la Lune, avaient été faites par un renard devenu amoureux d'elle, et qui, ayant monté au ciel, l'embrassa si étroitement, qu'il lui fit ces taches à force de la serrer.

Myth. Mah. Tous les mahométans ont une grande vénération pour la lune; ils ne manquent jamais de la saluer dès qu'elle paraît, de lui présenter leurs bourses ouvertes, et de la prier d'y faire multiplier les espèces, à mesure qu'elle croîtra.

Myth. Ind. La Lune est la divinité des Nicobarins, habitants de Java, au rapport des missionnaires.

Luno (*Myth. Scand.*), magicien, artiste, et forgeron célèbre de *Lochlin*. On peut l'envisager comme le Vulcain du Nord.

Lunus. Ce dieu n'était autre que la Lune même. Dans plusieurs langues de l'Orient, la Lune a un nom masculin, ou même les deux genres. De là vient que les unes en ont fait un dieu, les autres une déesse, et quelques unes une divinité hermaphrodite. Ce dieu, que *Strabon* nomme *Mèn*, était sur-tout adoré à Carrhes, en Mésopotamie. Les hommes lui sacrifiaient en habit de femme, et les femmes en habit d'homme. *Spartien* nous apprend que ceux qui appellent la Lune d'un nom féminin, et qui la regardent comme une femme, sont assujettis aux femmes, et maîtrisés par elles; et qu'au contraire ceux qui la croient un être mâle ont toujours l'empire sur leurs femmes, et n'ont rien à craindre de leurs pièges. « De là » vient, ajoute-t-il, que les Grecs » et les Égyptiens, quoiqu'ils appel- » lent la Lune d'un nom feminin, » en parlent dans leurs mystères » comme d'un dieu mâle. » Plusieurs monuments ont conservé la figure du dieu Lunus. Les médailles de Carie, de Phrygie, de Pisidie, l'offrent sous les traits d'un jeune homme, un bonnet arménien sur la tête, un croissant sur le dos, tenant de la main droite une bride, de la gauche un flambeau, et ayant un coq sous les pieds. Nous citerons encore une pierre gravée du cabinet national, où on le voit en habit phrygien, une haste à la main, symbole de sa puissance, et dans l'autre une petite montagne, ou parce que c'est derrière les montagnes que le dieu Lunus disparaît à nos yeux, ou parceque c'est toujours sur les hauteurs que se font les observations astronomiques.

Lupanto (*Myth. Ind.*), nom que les habitants de Pégu donnent au serpent qui séduisit la première femme. Ces peuples ont, dit-on, une tradition très-marquée de la chûte du premier homme. C'est *Fernand Mendez Pinto* qui l'assure, et l'on sait combien cet auteur est peu fabuleux.

Luperca, déesse qui étoit invoquée par les bergers romains contre les loups.

Lupercal, grotte où Rémus et Romulus avaient été allaités par la louve. Elle était au pied du mont Palatin. *Servius* croit que cette grotte fut ainsi appelée, parcequ'elle était consacrée à Pan, dieu d'Arcadie auquel le mont Lycée l'était aussi; qu'Evandre, Arcadien, étant venu en Italie, il dédia de même un lieu au dieu de sa patrie, et le nomma Lupercal.

Lupercales, fêtes instituées à Rome en l'honneur de Pan. Elles se célébraient, selon *Ovide*, le troisième jour après les Ides de Février. *Valère Maxime* prétend que ces Lupercales ne furent commencées que sous Rémus et Romulus, à la persuasion du berger Faustulus. Ils offrirent un sacrifice, immolèrent des chèvres, et firent un festin où les bergers, échauffés par le vin, se divisèrent en deux troupes, qui, s'étant ceintes des peaux des bêtes immolées, allaient çà et là folâtrant les uns avec les autres. Mais *Justin* et *Servius* prétendent, avec plus de raison, que Romulus ne fit que donner une forme plus décente et plus régulière aux grossières institutions d'Evandre. En mémoire de ces fêtes, des jeunes gens couraient tout nus, tenant d'une

main les couteaux dont ils s'étaient servis pour immoler les chèvres, et de l'autre des courroies, dont ils frappaient tous ceux qu'ils trouvaient sur leur chemin. L'opinion où étaient les femmes que ces coups de fouets contribuaient à leur fécondité, ou à leur heureuse délivrance, faisait que, loin déviter leur rencontre, elles s'approchaient d'eux pour recevoir des coups auxquels elles attachaient une si grande vertu. *Ovide* nous apprend l'origine de cet usage. Sous le règne de Romulus, les femmes devinrent stériles, et s'allèrent prosterner dans le bois sacré de Junon, pour désarmer la rigueur de la déesse. La réponse de l'oracle fut qu'elles devaient attendre des boucs le retour de leur fécondité. L'augure, homme d'esprit, interpréta ce ridicule oracle en sacrifiant une chèvre, et faisant couper la peau en lanières, dont il ordonna de fouetter les femmes, qui redevinrent fécondes. L'usage de courir nu s'établit, ou parceque Pan est toujours ainsi représenté, ou parcequ'un jour que Rémus et Romulus célébraient cette fête, des voleurs profitèrent de l'occasion pour enlever leurs troupeaux. Les deux frères, et la jeunesse qui les entourait, mirent bas leurs habits, pour mieux atteindre les voleurs, et leur reprirent le butin. *Ovide* en donne encore une autre raison. Omphale, qui voyageait avec Hercule, s'amusa un soir à changer d'habit avec ce héros. Le dieu Faune, amoureux d'Omphale, fut la dupe de ce changement, prit en horreur les habits qui l'avaient trompé, et voulut que ses prêtres n'en portassent point pendant la cérémonie de leur culte. On sacrifiait un chien, ou parcequ'il est l'ennemi du loup dont on célébrait les bienfaits, ou parceque ce jour-là les chiens devenaient fort incommodes à ceux qui couraient les rues dans cet état de nudité. Auguste remit cette fête en vigueur, et défendit seulement aux jeunes gens qui n'avaient point encore de barbe de courir les rues avec les luperques un fouet à la main. Les Lupercales se soutinrent jusqu'à la fin du cinquième siècle.

Luperces. *Voy.* Luperques.

Lupercus. *Voy.* Lycæus.

Luperques, prêtres préposés au culte particulier de Pan, et qui célébraient les Lupercales. On attribuait leur institution à Romulus, qui, le premier, érigea les luperques en colléges, et voulut que les peaux des victimes immolées leur servissent de ceintures. Ils étaient divisés en deux colléges, les Quintiliens et les Fabiens, pour perpétuer, dit-on, la mémoire d'un Quintilius et d'un Fabius, qui avaient été les chefs, l'un du parti de Romulus, l'autre de celui de Rémus. Entr'autres cérémonies de leur culte, il fallait que deux jeunes gens de famille noble se missent à rire aux éclats, lorsque l'un des luperques leur touchait le front avec un couteau sanglant, et que l'autre le leur essuyait avec de la laine trempée dans du lait. César ajouta, ou laissa créer par ses amis en son honneur, un troisième collége, qui fut nommé des Juliens; et *Suétone* insinue que cette démarche fut une des choses qui le rendirent plus odieux, ainsi que ces cérémonies, qui faisaient l'amusement du petit peuple. Ce sacerdoce n'était pas en grand honneur à Rome. *Cicéron* traite le corps des luperques de société agreste, antérieure à toute civilisation, et reproche à M. Antoine d'avoir déshonoré le consulat en montant à la tribune parfumé d'essences, et le corps ceint d'une peau de brebis, pour faire bassement la cour à César.

Luscinie. *Voy.* Aédon.

Lusia, *qui se baigne* (rac. *louein*, laver), surnom de Cérès, qui faisait allusion à son aventure avec Neptune, lorsque, cachée parmi les cavales d'Oncus, elle fut surprise par ce dieu. On prétendait que, furieuse d'abord de sa violence, elle s'adoucit ensuite et prenait plaisir à s'aller baigner dans le Ladon.

Lustral (Jour), jour où les enfants nouveaux nés recevaient leur nom et la cérémonie de leur lustration. La plupart des auteurs assurent

que c'était pour les mâles le neuvième jour après leur naissance, et le huitième pour les filles. D'autres prétendent que c'était le cinquième, sans aucune distinction de sexe; d'autres, le dernier de la semaine où l'enfant était né. Les accoucheuses, après s'être purifiées en lavant leurs mains, faisaient trois fois le tour du foyer avec l'enfant dans leurs bras; ce qui désignait d'un côté son entrée dans la famille, et, de l'autre, qu'on le mettait sous la protection des dieux de la maison, à laquelle le foyer servait d'autel; ensuite on jetait par aspersion quelques gouttes d'eau sur l'enfant. On célébrait ce même jour un festin avec de grands témoignages de joie, et l'on recevait des présents de ses amis à cette occasion. Si l'enfant était un mâle, la porte du logis était couronnée d'une guirlande d'olivier; si c'était une fille, la porte était ornée d'écheveaux de laine, symbole de l'ouvrage dont le beau sexe devait s'occuper.

LUSTRALE (EAU.) Outre l'usage de se laver de cette eau avant d'entrer dans les temples, on s'en aspergeait encore en sortant des maisons, en route dans les chemins, et même dans les rues. Dans les fêtes de Bacchus, on apportait une amphore pleine d'eau lustrale. Les vases qui contenaient cette eau, s'appellaient AQUIMINARIA. L'usage de l'eau lustrale était encore connu des Egyptiens, des Etrusques, des Hébreux et de presque toutes les nations de l'antiquité. *Voy.* EAU LUSTRALE.

LUSTRALES fêtes qui se célébraient à Rome de cinq en cinq ans, d'où vient l'usage de compter par lustres. Aussi dans les monuments antiques un censeur romain est représenté avec un petit vase plein d'eau lustrale dans une main, et une branche d'olivier dans l'autre. Cette cérémonie avait lieu après la confection du cadastre et la répartition de l'impôt. *V.* SOLITAURILIA.

LUSTRATION, cérémonies religieuses fréquentes chez les Grecs et les Romains pour purifier les villes, les champs, les troupeaux, les maisons, les armées, les enfants, les personnes souillées de quelque crime, par l'infection d'un cadavre, ou par quelque autre impureté. Elles se faisaient ordinairement par des aspersions, des processions, des sacrifices d'expiation. Les lustrations proprement dites se faisaient de trois manières; ou par le feu, le soufre allumé, et les parfums; ou par l'eau qu'on répandait, ou par l'air qu'on agitait autour de la chose qu'on voulait purifier. Elles étaient ou publiques ou particulières. *V.* ARMILUSTRE. La lustration des enfants chez les anciens est représentée d'une manière curieuse sur un médaillon rare de Lucilla, femme de l'empereur Lucius Verus. Lucilla elle-même est debout, tenant une branche de laurier; une prêtresse à genoux, placée au-dessus d'elle sur le bord d'un fleuve, y puise de l'eau; et à côté est un enfant à moitié nu, qui attend debout le baptême. De trois petits Amours, l'un est debout sur un autel, l'autre en tombe comme s'il était mort après la cérémonie, le troisième regarde par-dessus le mur un jardin qui désigne les champs Elyséens; image qui pourrait indiquer un enfant mort avant le baptême. *Vaillant, Num. max. mod. Mus. de Camps.* p. 42. Dans les lustrations des troupeaux, chez les Romains, le berger arrosait une partie choisie du bétail avec de l'eau, brûlait de la sabine, du laurier et du soufre, faisait trois fois le tour de son parc ou de sa bergerie, et offrait ensuite à Palès du lait, du vin cuit, un gâteau, ou du millet. A l'égard des maisons particulières, on les purifiait avec de l'eau et des parfums, composés de laurier, de genièvre, d'olivier, de sabine, et autres semblables. Si l'on y joignait le sacrifice de quelque victime, c'était ordinairement celui d'un cochon de lait. Les lustrations pour les personnes étaient proprement des expiations, et la victime se nommait *hostia piacularis*.

LUSTRE, espace de cinq ans, ainsi nommé d'un sacrifice expiatoire que

les censeurs faisaient à la clôture du cens, pour purifier le peuple. *Varron* dérive ce mot, non de *lustrare*, purifier, mais de *lucre*, payer la taxe à laquelle chaque citoyen était imposé par les censeurs.

Lustrica, un des noms de l'aspersoir dont on se servait pour répandre l'eau lustrale.

Lustricus Dies, le jour où les anciens donnaient un nom à leurs enfants, et où ils offraient des sacrifices pour les purifier; c'était le huitième pour les filles, et le neuvième pour les garçons.

Lusus, un des lieutenants de Bacchus, que l'on prétend avoir donné son nom à la Lusitanie.

Luth. *V.* Amphion, Apollon, Arion, Chioné, Erato, Linus, Mercure.

Lutin, esprit malin, inquiétant, nuisible, qui ne paraît que de nuit, pour tourmenter et faire du mal, du dégât, du désordre. Il y avait autrefois, dans presque toutes les villes de la France, des noms de lutins particuliers à chacune de ces villes, dont on se servait pour faire peur aux enfants.

Lutte, combat de deux hommes corps à corps pour éprouver leurs forces et se terrasser l'un l'autre. Il faisait partie des jeux isthmiques rétablis par Thésée, et fut admis dans presque tous ceux qu'on célébrait en Grèce. On en distinguait trois sortes; celle où l'on se battait de pied ferme; celle où l'on se roulait sur l'arène; celle où l'on n'employait que l'extrémité des mains, sans se prendre au corps. Les poëtes en offrent divers exemples. On peut consulter la lutte d'Ajax et d'Ulysse dans *Homère*, celle d'Hercule et d'Achéloüs dans *Ovide*, et celle de Théagène et d'un géant éthiopien dans *Héliodore*. Les lutteurs préludaient au combat par des frictions qui donnaient plus de souplesse au corps, des onctions qui rendaient les membres plus glissants et plus difficiles à saisir, et en se roulant dans le sable.

Lutteurs. Leurs symboles étaient la fiole d'huile et le strigil, comme le prouvent les différentes antiques, entr'autres une inscription grecque au bas d'une statue de lutteur, où il est dit qu'*il est mort pauvre, n'ayant rien emporté de ce monde qu'une fiole d'huile*. Athénée, *Deipn.* l. 10, p. 414, E.

(*Iconol.*) Un groupe antique de marbre de la plus parfaite beauté, et représentant deux adolescents fortement constitués, et de proportion naturelle, se voit à Florence dans la galerie du roi d'Etrurie. Ce groupe est connu dans toute l'Europe sous le nom *de Groupe des Lutteurs*.

Luxure. (*Iconol.*) C'est une femme lascivement vêtue, qui a le front ouvert, la tête haute, les joues rouges et enflammées, la bouche entr'ouverte, les lèvres vermeilles. Elle respire à peine; ses yeux sont humides et étincelants. Ses attributs les plus ordinaires sont une louve, un Satyre, une perdrix et des lapins, parceque, dit-on, le mâle de ces deux animaux tue souvent les petits pour en détacher sa femelle. *Ripa* joint à ces emblèmes un scorpion et un cep de vigne.

Lya, surnom de Diane chez les Siciliens, qu'elle avait guéris d'un mal de rate.

Lyæus, *qui chasse le chagrin*, surnom de Bacchus, Rac. *Luein*, délier.

Lybas, un des compagnons d'Ulysse, ayant fait violence à une jeune fille de Témesse où la tempête avait jeté la flotte, fut lapidé par les habitants. *V.* Euthyme.

1. Lycabas, Etrurien, et banni de sa patrie pour un meurtre, fut un des matelots que Bacchus changea en dauphins.

2. — Un de ceux qui périrent dans le combat qui se donna à l'occasion du mariage de Persée et d'Andromède.

3. — Lapithe qui prit la fuite dans le combat qui se donna aux noces de Pirithoüs.

1. Lycæus, surnom sous lequel Jupiter était adoré à Argos, et qu'explique la tradition conservée par *Pausanias*. Danaüs, venu à Argos, avec une colonie égyptienne, disputa la

souveraineté de cette ville à Gélanor ; mais tous deux s'en remirent à la décision du peuple. Le jour où la cause devait être décidée, un loup fondit sur un troupeau de génisses, et en étrangla le taureau. Sans autre délibération, cet événement fut interprété comme un signe de la volonté des dieux, et Danaüs, désigné par le loup, fut proclamé vainqueur. En mémoire de cet événement, le nouveau roi bâtit un temple à Jupiter *Lycœus ;* de *lucos*, loup : ce qui fut cause qu'Argos adopta une tête de loup pour ses armes, et qu'on la retrouve sur ses médailles. *Fourmont, Mem. de l'Acad. des Inscriptions. t. XVI, p.* 106.

2. — Surnom de Jupiter honoré sur le mont Lycée. On attribuait à Lycaon, fils de Pélasgus, l'établissement de ce culte. Il n'était pas permis aux hommes d'entrer dans l'enceinte consacrée. Si quelqu'un osait y mettre le pied, il mourait infailliblement dans l'année. On dit aussi que tout ce qui entrait dans cette enceinte, hommes et animaux, n'y faisait pas d'ombre. Sur la croupe la plus haute était un autel de terres rapportées, d'où l'on découvrait presque tout le Péloponèse. Devant, on avait élevé deux colonnes au soleil levant, surmontées de deux aigles dorés d'un goût fort ancien. C'était sur cet autel qu'on sacrifiait à Jupiter Lyceus avec un grand mystère. Ce culte avait été adopté par les habitants de Mégalopolis.

3. — Surnom d'Apollon à Sicyone, depuis que l'oracle du dieu avait indiqué aux Sicyoniens un moyen de se délivrer des loups qui désolaient leurs troupeaux. Ce moyen consistait à prendre l'écorce d'un morceau de bois, que les envoyés devaient trouver en retournant, de la mêler avec de la viande, et d'exposer ce mélange à l'endroit que fréquentaient les loups. Tous ceux de ces animaux qui en mangèrent périrent.

4. — Surnom de Pan.

5. — Héros qui donna son nom aux Lycéates et à leur pays.

Lycambe, de l'isle de Paros, père de Néobule, promit sa fille en mariage au poète Archiloque. Mais ne lui ayant point tenu parole, il irrita contre lui ce poète, qui fit éclater sa vengeance par des vers pleins de rage et de fiel. Lycambe en fut accablé, et se pendit de douleur.

Lycanthrope. Dans les idées des démonographes, c'est un homme que le diable couvre d'une peau de loup ; et qu'il fait errer par les villes et les campagnes, en poussant des hurlements affreux, et commettant des ravages. Il ne le transforme pas proprement en loup, mais il lui en donne seulement une forme fantastique, ou il transporte son corps autre part, et substitue une figure de loup dans les endroits que cet homme a coutume de fréquenter. *Voy.* Loup-Garou.

1. Lycaon, fils de Phoronée, roi d'Arcadie, à laquelle il donna le nom de Lycaonie.

2. — Fils de Pélasgus, et, suivant d'autres, de Titan et de la Terre, succéda à son père au royaume d'Arcadie, et fut contemporain de Cécrops. Les historiens grecs le représentent comme un prince poli et religieux. Il fut d'abord chéri de son peuple, auquel il apprit à mener une vie moins sauvage. Il bâtit sur les montagnes la ville de Lycosure, la plus ancienne de toute la Grèce, et y éleva un autel à Jupiter Lycæus auquel il commença à sacrifier des victimes humaines. Cette inhumanité, sans doute, est le fondement de sa métamorphose. Il faisait mourir, dit *Ovide*, tous les étrangers qui passaient dans ses états. Jupiter étant allé loger chez lui, Lycaon se prépara à lui ôter la vie pendant que son hôte serait endormi ; mais auparavant il voulut s'assurer si ce n'était pas un dieu, et lui fit servir à souper les membres d'un de ses hôtes, d'autres disent d'un esclave. Un feu vengeur allumé par l'ordre de Jupiter consuma bientôt le palais, et Lycaon fut changé en loup ; métamorphose fondée et sur sa cruauté et sur son nom. *Suidas* raconte cette

fable autrement: Lycaon, pour porter ses sujets à l'observation des lois qu'il venait d'établir, publiait que Jupiter venait souvent le visiter dans son palais sous la figure d'un étranger. Pour s'en éclaircir, ses enfants, au moment qu'il allait offrir un sacrifice à ce dieu, mêlèrent aux chairs des victimes celle d'un jeune enfant qu'ils venaient d'égorger. Mais un ouragan furieux s'étant élevé tout-à-coup, la foudre réduisit en cendres tous les auteurs de ce crime; et ce fut, dit-on, à cette occasion que Lycaon institua les Lupercales. Des nombreux enfants de ce prince, Nyctimus fut le seul qui lui succéda; les autres allèrent chercher fortune chacun de son côté.

3. — *Pausanias* parle d'un autre Lycaon, postérieur au précédent, qui, sacrifiant à Jupiter Lycæus, fut changé en loup. Celui-ci reprenait la figure d'homme tous les dix ans, si, dans cet intervalle, il s'était abstenu de chair humaine, autrement il demeurait loup.

4. — Père de Pandarus, un des capitaines qui défendirent Troie contre les Grecs.

5. — Fils de Priam et de Laothe, fut pris par Achille, vendu à Lemnos, racheté par Eétion, revint à Troie, passa onze jours à célébrer avec ses amis son heureuse évasion, et le douzième retomba entre les mains d'Achille qui le tua. Dans une autre occasion, il prêta à son frère Pâris sa cuirasse et son épée pour son combat singulier contre Ménélas.

6. — Un frère de Nestor, tué par Hercule.

7. — Un fils de Diomède, tué par Pandarus.

8. — Célèbre ouvrier de Gnosse, avait fait pour Iüle une épée dont la poignée était d'or, et le fourreau d'ivoire. Iüle fit présent de cette épée à Euryale.

Lycaoniæ mensæ, tables de Lycaon, c.-à-d., des mets execrables. *V*. Lycaon.

Lycaonis, Calisto, fille de Lycaon.

Lycaonius, compagnon d'Enée, tué par Messapus.

1. Lycas, capitaine latin, consacré au dieu de la médecine, parcequ'en naissant il avait été tiré du sein de sa mère déjà morte, et qui tomba sous les coups d'Enée.

2. — Autre capitaine latin poursuivi par Enée.

1. Lycaste, ville de Crète, dont les habitants allèrent au siége de Troie.

2. — Fils de Minos 1, et d'Itone fille de Lyctius, succéda à son père, épousa Idas fille de Corybas, et en eut Minos 2.

3. — Fils de Mars et de Philonomé. *V*. Philonomé.

4. — Epouse de Butès, fils de Borée.

Lycea, surnom de Diane honorée à Trézène, pris ou de ce qu'Hippolyte avait purgé le pays des loups dont il était infesté, ou de ce que par sa mère il descendait des Amazones, chez qui Diane avait un temple sous le même nom.

1. Lycée, montagne d'Arcadie, consacrée à Jupiter et à Pan, et célèbre dans les écrits des poètes. *V*. Lyceus.

2. — Temple d'Apollon à Athènes.

3. — Gymnase de la même ville, célèbre par les leçons d'Aristote.

1. Lycées, fêtes d'Arcadie, à-peu-près les mêmes que les Lupercales à Rome. On y donnait des combats dont le prix était une armure d'airain. On immolait dans les sacrifices une victime humaine.

2. — Fêtes d'Argos en l'honneur d'Apollon Lycogène, ou plutôt Lycoctone, parcequ'il avait purgé le pays d'Argos des loups dont il était infesté, ou, selon d'autres, parcequ'il avait défendu des loups les troupeaux d'Admète.

Lyceste, nom de nymphe.

1. Lycétus, un des guerriers tués par Persée, à l'occasion de son mariage avec Andromède.

2. — Centaure tué par Thésée.

Lychas, valet d'Hercule. Un jour, le héros l'envoya chercher ses habits de cérémonie, dont il avait besoin pour un sacrifice qu'il voulait faire. Déjanire, jalouse de l'amour qu'il

avait conçu pour Iole, chargea Lychas de lui porter une tunique teinte du sang de Nessus. Hercule ne l'eut pas plutôt mise, qu'il devint furieux, prit Lychas par le bras, et, après lui avoir fait faire trois ou quatre tours en l'air, le jeta dans la mer d'Eubée, avec plus de violence qu'une fronde ne jette une pierre. Le malheureux Lychas fut changé en un rocher qu'on voyait dans la mer Eubéenne avec quelques traits d'une figure humaine, et dont les matelots n'osaient approcher, comme s'il eût conservé encore quelque sensibilité.

Lychnomantie, divination qui se faisait par l'imperfection de la flamme d'une lampe. Rac. *Lychnos*, lampe *V.* Lampadomantie.

Lychnopolis, *ville des Lampes*, ville imaginaire dont parle *Lucien* dans son *Histoire véritable.*

Lyciarque, magistrat annuel de Lycie, qui présidait aux affaires civiles et religieuses de la Lycie, aux jeux et aux fêtes en l'honneur des dieux.

1. Lycidas, un des Lapithes, tué par Dryas.

2. — Un des Centaures.

3. — C'est aussi un nom de berger.

1. Lycie, nymphe qui eut d'Apollon un fils nommé Icadius.

2. — Province de l'Asie mineure, célèbre par les oracles d'Apollon, qui s'y rendaient dans la ville de Patare, et par la fable de la Chimère.

Lycigénète, un des surnoms donnés à Apollon.

Lycimnia, esclave d'un roi de Méonie, dont elle eut un fils nommé Hélénor. L'ayant élevé secrètement, elle l'envoya, contre les lois de la milice, au siége de Troie.

Lycisca, chienne d'Actéon.

1. Lycius, Surnom d'Apollon.

2. — Fils de Lycaon.

3. — Surnom de Danaüs.

4. — Fils d'Hercule et de Toxicrate.

5. — Fils de Cléinis, changé en corbeau blanc. Apollon changea ce blanc en noir, lorsque cet oiseau lui apporta la nouvelle que Coronis avait favorisé Alcyonéus.

Lycoatis, surnom de Diane honorée à Lycoa.

Lycogène, surnom d'Apollon, c.-à-d. né d'une louve, parceque Latone, sur le point d'accoucher, se métamorphosa en louve.

1. Lycomède, fils d'Apollon et de Parthénope.

2. — Fils de Créon, blessé par Agénor.

3. — Roi de Scyros, chez qui Achille fut envoyé pour ne point aller à la guerre de Troie. Thésée, obligé de quitter Athènes, se réfugia auprès de lui. Lycomède, gagné par Mnesthée, le mena sur la plus haute montagne, et le précipita du haut des rochers. D'autres disent que Lycomède découvrit que Thésée cabalait dans l'isle pour l'en chasser, et qu'il tâchait de séduire sa femme.

Lycomèdes, ou Lycomides, famille d'Athènes qui avait l'intendance des cérémonies et des sacrifices qu'on faisait à Cérès et aux grandes déesses, et pour laquelle *Musée*, *Pamphus* et *Orphée* avaient fait des hymnes que les Lycomèdes chantaient dans la célébration des mystères.

1. Lycon, capitaine troyen, tué par Pénélée au siége de Troie.

2. — Père d'Autolycus.

Lycophonte, fils d'Autophonus, un des capitaines thébains au siége de Troie, y fut tué par Teucer.

Lycophron, fils de Mastor, de l'isle de Cythère, s'était attaché à l'un des Ajax, et fut tué par Hector.

Lycopolite, contrée d'Egypte où les loups étaient honorés. *Diodore de Sicile* assigne à ce culte cette origine fabuleuse : Isis et son fils Horus se disposant à combattre Typhon, Osiris revint des enfers sous la figure d'un loup, et se joignit à eux pour les aider. Typhon succomba, et l'on honora l'animal dont l'apparition avait contribué à la victoire. D'autres racontent que les Ethiopiens venant porter la guerre en Egypte, une armée de loups les arrêta sur leur passage, et les mit en fuite près d'Eléphantine.

Lycoræus, surnom de Jupiter.

[1] Lycorias, une des nymphes compagnes de Cyrène, mère d'Aristée.

Lycoris, montagne sur laquelle *Lucien* suppose que s'arrêta, pendant le déluge de Deucalion, la petite nacelle qui contenait l'espoir de la reproduction du genre humain, c.-à-d. Deucalion et Pyrrha.

Lycormas, un des guerriers qui se trouvèrent au combat livré à la cour de Céphée à l'occasion du mariage de Persée et d'Andromède.

Licorus, fils d'Apollon et de Corycie, bâtit une ville sur le Parnasse après le déluge de Deucalion, et lui donna le nom de Lycorie.

Licotas, centaure, tué par Thésée aux nôces de Pirithoüs.

Lycothercès, roi de l'Illyrie. Son épouse Agavé, fille de Cadmus, le tua, pour rendre le trône à son père. *Hygin.*

1. Lictius, surnom d'Idoménée; de Lyctos, ville de Crète, où il était né.

2. — Crétois, de la fille duquel, Itone, Minos eut Lycastus.

Lyctos, ville de Crète, dont les habitants allèrent au siége de Troie.

1. Lyctus, de Phestus en Crète, père d'Iphis *V.* Iphis.

2. — Un des fils de Lycaon, donna son nom à Lyctus, ville de Crète. *Eustath.*

Lycurgides, fête que les Lacédémoniens instituèrent en l'honneur de Lycurgue. *Plutarque* dit qu'on donna ce nom aux jours où se rassemblaient les parents et amis de ce célèbre législateur.

1. Lycurgue, fils de Phérès, roi de Thessalie, et frère d'Admète, institua les jeux néméens en mémoire de son fils tué par un serpent pendant que sa nourrice montrait une source aux Epigones.

2. — Fils de Dryas, poursuivit les nymphes nourrices de Bacchus qui célébraient les Orgies sur la montagne de Nysse, et Bacchus lui-même, qui d'effroi se précipita dans la mer. Jupiter, en punition de son impiété, le frappa d'un aveuglement que la mort suivit de près. Tel est le récit d'*Homère*. D'autres mythologues disent que Bacchus lui inspira une telle fureur, que, croyant couper les vignes, il coupa les jambes à son fils Dryas, et se mutila lui-même bientôt après. L'oracle ordonna à ses sujets de l'emprisonner, et il fut ensuite mis en pièces par des chevaux sauvages.

3. — Fils d'Aléus roi des Tégéates, mourut dans un âge fort avancé, après avoir perdu ses deux fils, Ancée et Epochus.

4. — Un des amants d'Hippodamie. *Pausanias* le compte au nombre de ceux dont Œnomaüs triompha.

5. — Fils de Pronax, était représenté sur un monument d'Amyclès.

6. — Géant tué par Osiris.

7. — Fils d'Hercule et de Praxithée.

8. — Législateur de Lacédémone, voulant faire recevoir ses lois, eut recours à l'oracle de Delphes pour les faire confirmer. On dit que la Pythie l'appela le bien-aimé des dieux, et dieu lui-même plus qu'homme. Il reçut ensuite un oracle qui contenait toutes les lois qu'il voulait prescrire, et qui promettait aux Spartiates l'état le plus florissant du monde s'ils observaient bien ces lois. Quand il eut consommé cet ouvrage, il fit jurer le sénat et le peuple de les observer jusqu'à son retour, disant qu'il allait à Delphes consulter Apollon sur quelques difficultés; mais il alla se cacher en quelque endroit, et l'on n'entendit plus parler de lui. Des historiens ont dit qu'il mourut en Crète, et qu'il avait ordonné que son corps fût brûlé, et ses cendres jetées à la mer, de peur qu'on ne les transportât à Lacédémone, et que le peuple ne se crût dégagé de son serment, ayant un prétexte d'enfreindre ses lois. Les Spartiates portèrent à sa mémoire le même respect qu'ils avaient eu pour sa personne, et lui bâtirent un temple comme à un dieu.

1. Lycus, fils de Pandion, frère d'Egée, et oncle de Thésée, alla chercher un asile contre les soupçons d'Egée auprès de Sarpédon, frère de Minos, établi dans le pays

des Termiles, et donna son nom aux Lyciens.

2. — Un des Centaures, tué par Pirithoüs.

3. — Un des compagnons de Diomède changés en oiseaux.

4. — Frère de Nyctée, tuteur de Labdacus et de son fils Laïus, rois de Thèbes.

5. — Thrace tué par Cycnus en combat singulier.

6. — Roi des Mariandyniens, et fils de Neptune et de Céléno, fit un accueil hospitalier aux Argonautes, et les fit guider par son fils jusqu'au Thermodon. Pressé par les armes victorieuses d'Amycus, roi des Bébryces, il appela à son secours Hercule, qui battit ce prince, et rétablit les affaires de son ami. Selon d'autres, Hercule attenta à l'honneur de Mégare, femme de Lycus, et tua ce dernier comme un obstacle à ses desseins.

7. — Un des aïeux d'Anacharsis.

8. — Un fils de Mars.

9. — Un fils d'Egyptus.

10. — Un fils de Priam.

11. — Père d'Arcésilas.

12. — Compagnon d'Enée, tué par Turnus.

13. — Un Centaure.

Lydie, femme de Memphis fils de Jupiter.

Lydien, mode de musique, sur lequel Orphée apprivoisait les bêtes, et Amphyon bâtit les murs de Thèbes. Il fut inventé par lui, suivant les uns; par Olympe, mysien, disciple de Marsyas, selon les autres; et par Mélampides, suivant une troisième opinion. *Pindare* dit qu'il fut employé pour la première fois aux nôces de Niobé. Le caractère de ce mode était animé, piquant, pathétique et propre à la mollesse. Aussi *Platon* le bannit de sa république.

Lydiennes, nom que l'on donnait à quelques femmes de la troupe bachique.

Lydiens (Jeux), exercices et amusements, inventés par les Lydiens, qui les portèrent en Etrurie.

1. Lydus, fils d'Hercule et d'Iole.

2. — fils d'Atys et de Callithée, et frère de Tyrrhénus, donna son nom à la Méonie, qui fut appelée Lydie.

3. — *Honoré chez les Lydiens.* Epithète de Bacchus. *Anthol.*

Lyé. *V.* Lya.

Lygde. *V.* Iphis.

Lygodesma, surnom de Diane, parcequ'on l'avait trouvée empaquetée avec des brins de sarment, lorsqu'elle fut transportée de la Tauride à Sparte. Rac. *Lygos*, sarment; *desmos*, lien.

Lymax, fleuve de l'Arcadie, qui prit son nom de la purification de Rhéa, après qu'elle eut mis Jupiter au monde. Rac. *Lyma*, purification.

Lympha, divinité romaine. *Varron* la met au nombre des douze divinités rustiques qui présidaient à l'agriculture.

Lyna (*Myth. Celt.*), douzième déesse. Elle avait la garde de ceux que *Frigga* voulait délivrer de quelque péril.

Lyncaesté, un des chiens d'Actéon.

1. Lyncée, un des guerriers qui se rassemblèrent pour la chasse du sanglier de Calydon.

2. — Fils d'Egyptus, fut le seul de ses frères qui fut épargné lors du massacre fait par les Danaïdes. Hypermnestre le sauva. Il succéda à Danaüs.

3. — Fils d'Aphareus, roi de Messénie, et frère d'Idas, un des Argonautes, avait la vue si perçante, qu'il voyait au travers des murs, et découvrait ce qui se passait dans les cieux et dans les enfers. Il tua Castor et fut tué par Pollux. *V.* Ilaïre.

4. — Capitaine troyen, tué par Turnus.

5. — Fils d'Hercule et de la thestiade Théphisa.

6. — Un des chiens d'Actéon.

Lyncestius Amnis, fleuve de Macédoine. On ne pouvait boire de ses eaux, dit *Ovide*, qu'on ne chancelât, comme si l'on eût pris trop de vin.

Lyncide renversa Hypsée dans le combat livré à l'occasion du mariage de Persée et d'Andromède.

Lyncus, roi de Scythie, jaloux

de la préférence que Cérès avait donnée à Triptolème, voulut le faire mourir; mais Cérès le métamorphosa en lynx.

LYNDIA, surnom de Minerve.

LYNDIEN, surnom d'Hercule, pris de Lyndius, ou plutôt Lindus, dans l'isle de Rhodes.

LYNX, animal fabuleux, qui a la vue perçante. Il était consacré à Bacchus. — Les statues de Bacchus et de plusieurs jeunes faunes sont souvent accompagnés de jeunes animaux qu'on peut regarder comme des lynx; ils tiennent de la nature de la panthère et du chien levrier, et sont comme un amalgame des formes réunies, mais fondues ensemble de ces deux espèces différentes d'animaux.

LYRCÉUS, fils naturel d'Abas, qui donna son nom à la ville de Lyncée, dans l'Argolide. Elle avait pris ce premier nom de Lyncée, qui s'y était réfugié après avoir été sauvé par Hypermnestre, et c'est de là qu'il donna à cette épouse fidelle un signal convenu avec un flambeau allumé.

1. LYRE, instrument de musique de forme triangulaire, dont Mercure fut l'inventeur. D'autres en attribuent l'invention à Orphée, à Amphion, à Apollon. Quelques uns ont dit que c'était une écaille de tortue, qu'Hercule vida, perça, et monta de cordes de boyaux, au son desquelles il accordait sa voix. C'est l'attribut le plus ordinaire d'Apollon. Sur les médailles modernes, elle dénote l'harmonie politique que la sagesse d'un gouvernement entretient dans un empire. La lyre a fort varié pour le nombre des cordes. Celle d'Olympe et de Terpandre n'en avait que trois. L'addition d'une quatrième rendit le tétracorde complet. Pollux attribue aux Scythes l'invention du pentacorde. L'heptacorde fut la lyre le plus en usage et la plus célèbre. *Simonide* ajouta une huitième corde, pour produire l'octave; et dans la suite, *Timothée de Milet*, contemporain de Philippe et d'Alexandre, multiplia les cordes jusqu'à douze. On les touchait de trois manières, ou en les pinçant avec les doigts, ou en les frappant avec le *plectrum*, espèce de baguette d'ivoire ou de bois poli, ou en pinçant les cordes de la main gauche, tandis qu'on les frappait de la droite, armée du *plectrum*. Les anciens monuments représentent des lyres de différentes figures, montées depuis trois cordes jusqu'à vingt. Elle ne servait, dit-on, que pour célébrer les dieux et les héros. Plusieurs de ces derniers étaient habiles à jouer de la lyre, entr'autres Pâris, Achille et Chiron. *Voy.* AMPHION, APOLLON, ARION, ERATO, LINUS, MERCURE, ORPHÉE.

2. — *Constellation*. C'était celle que Mercure avait inventée, et qu'il donna ensuite à Orphée. Après la fin tragique de ce poète, les muses prièrent Jupiter de placer cette lyre, un peu maltraitée par les bacchantes, au rang des constellations.

3. — (*Iconol.*) Sur les anciennes médailles, la lyre, jointe au laurier et au couteau, marque les jeux apollinaires. Entre les mains d'un Centaure, elle désigne Chiron. Une ou deux lyres unies ensemble indiquent les villes où Apollon était adoré comme chef des Muses. Cet instrument est souvent employé comme allégorie, pour désigner, tantôt l'amour conjugal, tantôt la concorde entre deux co-régents, quelquefois l'harmonie de l'homme avec lui-même et avec ses semblables. La plus jolie est celle de l'amour qui accorde une lyre, symbole de l'attachement réciproque de deux amants. *V.* APOLLON, ORPHÉE, AMPHION, ARION, ERATO, LINUS et MERCURE.

LYRIQUE (Poëme). (*Iconol.*) *C. Ripa* nous l'offre sous les traits d'une jeune femme qui tient de la main gauche une lyre, et de la droite un archet. Son habillement, d'une coupe élégante, est de diverses couleurs, et assez étroit, pour montrer, dit-il, que dans une seule chose le poëme lyrique en resserre plusieurs autres, comme le donne à entendre cette devise: *Brevi complector singula cantu*; mes chants effleurent et comprennent tous les objets.

Lyrnesis, surnom de Briséis, parcequ'elle était de Lyrnessus, en Troade.

Lyrogethès, *qui aime la lyre*, ou *dont la lyre réjouit ;* épithète d'Apollon. *Anthol.* Rac. *ghètein*, donner de la joie.

Lyrus, fils d'Anchise et de Vénus, mort sans enfants.

Lysandre, capitaine troyen blessé par Ajax, fils de Télamon.

Lysandries, fêtes de Junon, auxquelles les Samiens donnèrent, par un décret, le nom de fêtes de Lysandre.

Lysé, une des thestiades.

Lysiades, nymphes qui prenaient leur nom des eaux où l'on allait se rafraîchir.

Lysianasses, mère de Busiris, roi d'Egypte.

1. Lysidice, fille de Pélops et d'Hippodamie, femme d'Electryon, et mère d'Alcmène. D'autres la font femme de Mestor, fils de Persée, roi de Tirinthe.

2. — Fille de Thestius, qu'Hercule rendit mère de Télès.

1. Lysimachè, fille de Priam.

2. — Fille d'Abas, et femme de Talaüs, dont elle eut Adraste, Parthenopée, Pronacte, Mécistéus, Aristomachus et Eriphyle.

Lysimerymnus, *qui chasse les soucis.* Epithète de Bacchus. Rac. *Lyein, solvere, merimnè, cura. Anthol.*

Lysinomus, un des fils d'Electryon et d'Anaxo.

1. Lysippe, une des filles de Prœtus. *V.* Prœtides.

2. — Fille de Thespius.

3. — Une des thestiades, qu'Hercule rendit mère d'Erasippus.

Lysithoüs, fils de Priam.

Lysius, surnom de Bacchus, le même que Lyæus. Selon d'autres, il fut nommé ainsi, ou parceque Penthée fut mis en pièces par les Bacchantes, ou parceque des Thraces ayant emmené des Thébains captifs, ce dieu endormit les Thraces et fit tomber les chaînes de leurs prisonniers, ce qui donna aux Thébains le moyen de tuer leurs gardes et de regagner Thèbes.

Lyssa, c.-à-d., la Rage, fille de la Nuit. (*Iconol.*) Quelques uns en font une quatrième Furie, et la représentent comme les autres avec des serpents qui sifflent sur sa tête, et un aiguillon à la main. Junon, dans *Euripide*, ordonne à Iris de conduire cette Furie auprès d'Hercule pour lui inspirer les fureurs qui lui firent enfin perdre la vie.

Lysus, lieutenant de Bacchus, établit, suivant quelques mythologues, son armée dans le pays depuis appelé de son nom *Lusitanie*, (Portugal.)

Lytea, fille d'Hyacinthe.

Lyterius, Pan, sous ce surnom, avait à Trézène une chapelle, en mémoire du bienfait que les Trézéniens reçurent de lui, lorsque, par des songes favorables, il indiqua aux magistrats de cette ville le moyen de remédier à la famine qui désolait le pays, et encore plus l'Attique. Rac. *Luein,* délivrer ; *lyterios,* libérateur.

Lyzanias, roi de Chalcis, dans l'isle d'Eubée.

M

1. Ma, femme qui suivait Rhéa, fut chargée par Jupiter du soin d'élever Bacchus. Rhéa portait aussi le nom de Ma, sous lequel les Lydiens l'honoraient et lui sacrifiaient un taureau. C'est de là que la ville de Mastaur a pris son nom.

2.—(*Myth. Jap*). *Esprit malin*, nom que les Japonais sintoïstes donnent au renard, qui cause en effet de grands ravages dans leur pays. Ces sectaires n'admettent qu'une espèce de démons, uniquement destinés à l'animer.

Mab, *féerie*, reine des fées dans *Shakespear*.

Maboia. (*Myth. Ind.*) C'est ce nom que donnent les Caribes ou Caraïbes, habitants des isles Antilles, dans l'Amérique, à un mauvais principe auquel ils rendent des hommages. C'est à lui que ces peuples attribuent tous les malheurs qui leur arrivent, tous les événements sinistres, les tempêtes, les tonnerres, les éclipses, les maladies; et ils prétendent qu'il leur apparaît souvent sous des formes hideuses, et les accable de coups. Pour détourner la colère de cet esprit malfaisant, les Caraïbes font de petites figures qui ressemblent à celle que Maboia a prise pour les visiter, et s'imaginent être en sûreté en les portant attachées au cou. Souvent ils se font volontairement plus de mal que Maboia ne pourrait leur en faire; car ils se coupent la chair en son honneur avec des couteaux, et s'exténuent par des jeûnes.

Macar, fils de Sol et de Rhode, ayant contribué à la mort de son frère Tenagès, se réfugia dans l'isle de Lesbos, à laquelle il donna le nom de Macaria.

1. Macarée, fils de Crimacus et petit-fils de Jupiter, s'établit dans l'isle de Lesbos.

2. — Un fils de Lycaon donna son nom à une ville d'Arcadie, dont il fut le fondateur.

3. — Fils d'Eole, eut un fils de Canacée, sa propre sœur. Eole instruit de cet inceste, en fit exposer le fruit aux chiens, et envoya à sa fille une épée dont elle se tua. Macarée évita par la fuite le châtiment qu'il méritait, et se réfugia à Delphes, où il fut admis au nombre des prêtres d'Apollon.

4. — Du mont Nérétus dans l'isle d'Ithaque, suivit Ulysse dans ses voyages, et se fixa enfin à Caïète où Enée le retrouva.

5. — Fils de Jason et de Médée, que d'autres appellent Mermérus.

6. — Lapithe, qui tua le centaure Erigdoupus, aux nôces de Pirithoüs.

Macareïs, Issé, fille de Macarée.

Macarie, fille d'Hercule et de Déjanire, se dévoua pour assurer la victoire aux Athéniens, protecteurs des Héraclides contre Eurysthée, sur la réponse de l'oracle qui avait déclaré qu'un des enfants d'Hercule devait se dévouer. Les Athéniens reconnaissants donnèrent son nom à la fontaine de Marathon dans l'Attique, et lui consacrèrent ensuite un temple sous le nom d'Eudémonie, ou félicité.

Macartatus, héros qui avait son tombeau à Athènes.

Macednus, fils de Lycaon.

Macédoine (la), (*Iconol.*) ancien royaume de l'Europe méridionale, paraît sur les médailles vêtue en cocher, le fouet à la main, ou parcequ'elle fournissait d'excellents chevaux, ou parcequ'elle honorait particulièrement le Soleil. Les médailles de ce pays portent aussi la massue d'Hercule, dont les rois de Macédoine se vantaient de descendre.

Macédon, fils d'Osiris, et, selon d'autres, petit-fils de Deucalion du côté de sa mère, donna, dit-on, son nom à la Macédoine. Selon *Diodore de Sicile*, il était un des généraux

d'Osiris, et portait pour habillement de guerre une peau de loup.

Macedonia, fille de Jupiter et de Thyia, fille de Deucalion, donna, selon quelques auteurs, son nom à la Macédoine.

Macédonienne, sorte de danse en usage chez les anciens.

Macès, Buthrotien, fit quatre fois le saut de Leucate, et fut guéri de son amour chaque fois. Il en acquit le surnom de Leucopétra, c.-à-d., de la roche blanche.

Machaon, fils d'Esculape et d'Epione, et selon d'autres d'Arsinoé, et frère de Podalire. L'un et l'autre furent de grands chasseurs, de plus habiles chirurgiens, et guidèrent les troupes d'Œchalie au siége de Troie. Machaon guérit Ménélas blessé d'un coup de flèche, et fut tué par Eurypyle, fils de Télèphe. *Virgile* le compte parmi le guerriers qui s'enfermèrent dans le cheval de bois. Il avait un tombeau et un temple chez les Messéniens, qui l'invoquaient dans les maladies.

Machasor, livre de prières fort en usage chef les Juifs dans leurs plus grandes fêtes. Il est très difficile à entendre, parceque ces prières sont en vers et d'un style concis.

Machéra, pierre fabuleuse dont parle *Plutarque* dans son *Traité des fleuves*. Elle se trouvait en Phrygie sur le mont Berecynthus, ressemblait à du fer, et celui qui la trouvait au temps de la célébration des mystères de la mère des dieux, devenait fou et furieux.

Machimus, *guerrier*, un des chiens d'Actéon.

Machinatrix, surnom de Minerve, honorée dans l'Arcadie comme inventrice des arts. *Voy*. Ergane.

Machine du monde. (*Iconol.*) La gaîne dans laquelle est prise la partie inférieure de cette figure signifie la solidité : les quatre éléments sont distingués par le feu dont sa tête est entourée, et par l'aigle, le lion, et le dauphin ; attributs de l'air, de la terre et de l'eau. La balance indique la justesse et l'équilibre de ses mouvements. Le serpent qui cherche à mordre sa queue montre que ce qui finit recommence. Elle est entourée d'un cercle sur lequel sont représentés les signes des sept planètes.

Machléens, peuple des Indes, voisin du fleuve Indus. *Lucien* place dans un bois de leur territoire trois fontaines merveilleuses, d'une eau claire et argentée, l'une consacrée à Pan, la seconde à Silène, et la troisième aux Satyres. Les jeunes gens buvaient de la première, les vieillards de la seconde, et les enfants de la troisième.; car on s'y rassemblait tous les ans à un jour marqué pour cet effet. Les vieillards devenaient stupides et muets, et, quelque temps après, il leur prenait un flux d'éloquence que rien ne pouvait arrêter, et cette espèce de fureur leur durait jusqu'à la nuit. Ce qu'il y avait de plus merveilleux, c'est qu'ayant entamé un discours, s'ils n'avaient pas eu le loisir de l'achever, ils le reprenaient l'année d'après où ils en étaient restés, et le continuaient jusqu'à la fin.

Machlyes, peuple fabuleux d'Afrique, que *Pline* prétend avoir eu les deux sexes, et deux mamelles, la droite semblable à celle d'un homme, et la gauche à celle d'une femme.

1. Maciste, un des surnoms d'Hercule.

2. — Fils d'Athamas, donna son nom à Macistus, ville de Triphylie.

Macoche, ou Mocoche, ou Mokosle (*Myth. Slav.*), divinité de Kiew, dont on ne connaît guère que le nom. Les auteurs ne font mention de lui qu'avec les autres dieux auxquels le grand prince Wladimir fit ériger des statues à Kiew et ordonna de faire des sacrifices en 980; exemple qui fut suivi par son oncle Dobrina, alors gouverneur à Nowogorod.

Macris, fille d'Aristée, reçut Bacchus après que Mercure l'eut tiré du milieu des flammes, et lui fit prendre du miel. Ce bon office lui valut l'indignation de Junon. Obligée d'abandonner l'isle d'Eubée où elle résidait, elle se réfugia dans l'isle de Phéacie, où elle reconnut l'hospitalité des

des habitants par toutes sortes de bienfaits.

Macrobiens, peuple fabuleux, qu'*Onomacrite* nous peint comme vertueux et fortuné, brillant d'une jeunesse éternelle, se nourrissant d'herbes salutaires qui croissent sans cesse sous leurs pas, et se désaltérant d'une rosée qui tombe tous les matins; enfin, après mille ans passés dans ce séjour aimable, s'endormant d'un sommeil tranquille, qui les enlève de ce monde. Rac. *Macros*, long; *bios*, vie.

Macrosiris, géant dont le corps fut trouvé, selon *Phlégon*, près d'Athènes, dans un tombeau de cent pieds de long.

Macsurah (*Myth. Mah.*), lieu séparé dans les mosquées et fermé de rideaux; c'est là que se placent les princes. Il ressemble à la courtine des Espagnols, espèce de tour de lit qui dérobe la famille royale à la vue du peuple, durant le service divin.

Mactare, terme de sacrifice: lorsque la pâte faite de farine de froment et de sel était jetée sur la victime, elle s'appelait *macta*, c.-à-d. *magis aucta*. De-là *mactare*, pris dans le sens d'*égorger*, parceque les mots *cædere*, *jugulare*, ayant quelque chose de sinistre, étaient soigneusement évités dans les sacrifices.

Mactrisme, une des danses ridicules des anciens, dont nous ne connaissons que le nom.

Madan (*Myth. Ind.*), reposoir de maçonnerie, couvert d'une voûte ornée de sculpture de tous les côtés, et bâti dans les temples pour y exposer la divinité.

Madbacchus, surnom syrien de Jupiter. *Huet* l'interprète, *qui voit tout*, *présent par-tout*.

Madonnadaszouni (*Myth. Pers.*) mot à mot *l'Être absorbé dans son excellence*, nom de Dieu dans le *Pelhvi*, langue sacrée des Parsis.

Mæandrius Juvenis, Caunus, petit-fils de Méandre.

Mænolès, *tout furieux*, surnom de Bacchus. Rac. *Mainesthai*, être en fureur; *olos*, tout.

Mæra, une des cinquante Néréides, selon *Hésiode*.

Mægetès, *conducteur des Parques*, surnom de Jupiter, parcequ'on croyait que ces divinités ne faisaient rien que par ses ordres.

Magada, nom de Vénus dans la basse Saxe, où cette déesse avait un temple fameux, qui fut respecté par les Huns et les Vandales, et subsista jusqu'à Charlemagne qui le renversa.

Magares, sorciers de Mingrélie, fort redoutés des gens du pays. La cérémonie du mariage se fait toujours en secret, et sans en dire jamais le jour, de peur que ces prétendus sorciers ne jettent quelques sortiléges sur les époux. *Chardin*.

Magarsis, surnom de Minerve, adorée à Magarsus, ville de Cilicie.

Mages, ministres de la religion chez les Perses. Ils jouissaient d'une grande considération, et se voyaient également recherchés des grands et du peuple. On leur confiait l'éducation des princes; et même aucun roi n'était couronné, dit *Suidas*, qu'il n'eût subi une espèce d'examen pardevant les mages. Darius, fils d'Hystaspe, crut s'honorer beaucoup en faisant graver sur son tombeau qu'il avait été parfaitement instruit dans toutes leurs connaissances. Par rapport au culte de la divinité, ils ne voulaient ni temples, ni autels, disant qu'on diminue la majesté de Dieu, de celui qui remplit tout par sa présence et par ses bienfaits, en renfermant, pour ainsi dire, cette majesté dans des murailles. Ainsi, quand les Perses voulaient satisfaire aux devoirs de la religion, ils se retiraient sur les montagnes les plus élevées, et là ils se prosternaient devant Jupiter, c.-à-d. devant le ciel même, qu'ils croyaient tout pénétré de la divinité; là ils faisaient leurs différents sacrifices. Les mages croyaient une espèce de métempsycose astronomique, toute différente de celle de Pythagore. Ils s'imaginaient que les ames, après leur mort, étaient contraintes de passer par sept portes, ce qui durait plusieurs millions d'années avant d'arriver au soleil, qui est le ciel empyrée, ou la

séjour des bienheureux. Chaque porte, différente par sa structure, était aussi composée d'un métal différent, et Dieu l'avait placée dans la planète qui préside à ce métal. La première se trouvait dans Saturne, et la dernière dans Vénus. Comme rien n'était plus mystérieux que cette métempsycose, les mages la représentaient sous l'emblème d'une échelle très haute, et divisée en sept passages consécutifs, dont chacun avait sa marque, sa couleur particulière; et c'est ce qu'ils appelaient la grande résolution des corps célestes et terrestres, l'entier achèvement de la nature.

Selon *Thomas Hyde*, savant Anglais, les mages ne connaissaient qu'un souverain être, dont le feu était le symbole; et s'ils rendaient un culte religieux à cet élément, ce n'était qu'un culte relatif à la divinité qu'il représentait. Cette religion, qu'on appelle le *Magisme*, subsiste encore aujourd'hui chez les Guèbres, dont on trouve encore quelques restes en Asie, selon le même auteur. Zoroastre passe pour le fondateur de cette religion, et pour chef des mages, auxquels il fit porter le nom de *Hyrbad* ou *Harbood*. Les mages des Parsis, ou Guèbres ne se rasent que les joues, et portent leur barbe fort longue au menton. Ils n'ont presque point de moustaches. Leur tête est couverte d'un grand bonnet, qui a la forme d'un cône, et qui leur descend jusques sur les épaules. Ils ont ordinairement les cheveux fort longs, et ils ne les coupent jamais que lorsqu'ils portent le deuil. Autrefois leurs bonnets se croisaient par-devant sur la bouche. Ils se la couvrent aujourd'hui avec un morceau d'étoffe carré. La ceinture dont ils se servent pour attacher leur robe, qu'on nomme *Judra*, a quatre nœuds, qui désignent quatre choses différentes. Le premier nœud les avertit qu'il n'y a qu'un seul dieu; le second, que la religion des mages est la seule véritable; le troisième nœud, que Zoroastre est un prophète envoyé de Dieu; le quatrième, qu'ils doivent toujours se tenir prêts à faire de bonnes œuvres. Cette ceinture n'est pas particulière aux mages; les laïques doivent toujours aussi la porter. C'est ordinairement vers l'âge de douze à quinze ans qu'ils commencent à la prendre. Les Guèbres trouvent dans cette divine ceinture une source abondante de bénédictions, et un rempart assuré contre les attaques de l'esprit malin. S'il leur arrive de la perdre, c'est le plus grand malheur dont ils puissent être affligés. Jusqu'à ce que le mage leur en ait donné une autre, ils n'osent faire aucune action; ils ne diraient pas même une parole, et ne voudraient pas faire un pas, persuadés que tout ce qu'ils feraient sans leur ceinture tournerait à mal. Le *Sadder*, un de leurs livres sacrés, excommunie celui qui, à l'âge de quinze ans, n'aurait pas encore reçu la ceinture, et défend à toute personne de donner à ce profane du pain et de l'eau. Revenons aux mages: ils sont distribués dans les différentes pyrées, où ils exercent le culte religieux. Ils vivent des dîmes, et de quelques contributions volontaires que le peuple s'impose. Par exemple, tous les Guèbres ont coutume d'éteindre leur feu chaque année, le vingt-cinq d'Avril, et en achètent de nouveau à leur prêtre. La rétribution qu'ils lui donnent peut monter à la valeur de neuf à dix sous de notre monnaie. Les mages peuvent se marier. Le sacerdoce est même concentré dans leurs familles; il n'y a que les fils de mages qui puissent l'être eux-mêmes: mais s'ils se sont trompés dans leur choix, et que la femme qu'ils ont prise soit stérile, ils ne peuvent en épouser une autre que dans le pieux dessein d'augmenter le nombre des fidèles; mais il est nécessaire que la femme stérile y consente, sans quoi le mage est obligé de la garder.

MAGES *de Cappadoce*. C'est ainsi qu'on a appelé des hérétiques qui s'élevèrent parmi les anciens Perses, et corrompirent la pureté de leur culte. L'hommage que les Perses rendaient au feu était purement religieux. Ils construisaient en l'honneur du feu des temples appelés *Pyrées*.

Ils faisaient des images qui représentaient cet élément, les portaient en procession, et leur offraient des sacrifices. Ils se servaient d'un maillet de bois pour assommer des victimes qu'ils leur sacrifiaient. Leurs temples, ou pyrées, n'étaient qu'une vaste enceinte, au milieu de laquelle il y avait une espèce d'autel ou de foyer, où les prêtres ou mages entretenaient un feu continuel avec une grande quantité de cendres. C'était devant ce feu qu'ils récitaient leurs prières, et pratiquaient les exercices de leur religion. Ils avaient la tête couverte d'une mître qui avait de larges cordons qui leur cachaient la bouche et presque tout le visage : ils avaient en main une poignée de verges. Ces mages, contre la coutume des Perses, enterraient leurs morts.

Magie. On la définit l'art de produire dans la nature des choses au-dessus du pouvoir des hommes, par le secours des dieux ou des diables, en employant certaines paroles et certaines cérémonies. On la distingue de la magie divine et de la magie naturelle, qui ne sont point du ressort de cet ouvrage, par le nom de *Magie noire*, et on la divise en *Cælestialis*, c'est l'astrologie judiciaire, et en *Cæremonialis*. Cette dernière consiste dans l'invocation des démons, et s'arroge, en conséquence d'un pacte formel ou tacite fait avec les puissances infernales, le prétendu pouvoir de nuire, et de produire des effets pernicieux, auxquels ne peuvent se soustraire les victimes de sa fureur. Ses diverses branches ou opérations sont la cabale, l'enchantement, le sortilège, l'évocation des morts ou des esprits malfaisants, la découverte des trésors cachés et des plus grands secrets, la divination, le don de prophétie ; celui de guérir, par des termes magiques et par des pratiques mystérieuses, les maladies les plus opiniâtres, de préserver de tous maux, de tout danger, au moyen d'amulettes, de talismans, etc. ; la fréquentation du sabbath, etc. ; enfin toutes les rêveries humiliantes dont la philosophie aura toujours tant de peine à détromper l'espèce humaine.

Magicien, enchanteur qui paraît faire des actions surnaturelles, devin, diseur de bonne aventure. Les progrès de la philosophie et de la physique expérimentale ont fait un peu de tort à ces personnages, dont le métier a été fort bon pendant longtemps.

Magious (*Myth. Pers.*), nom que l'on donne aux Guèbres, comme descendants des anciens mages.

Magister Collegii Augurum, le chef des augures.

Magistrature. (*Iconol.*) Comme l'expérience est nécessaire à un magistrat, les iconologistes donnent à la figure symbolique de la magistrature la maturité de l'âge. Ce personnage allégorique est vêtu d'une longue robe de pourpre, et coiffé d'une toque. Il tient un bâton de commandement, entouré d'un serpent, emblème de la prudence. Le livre des lois est ouvert sous ses yeux, et l'on voit à ses côtés un aigle et une horloge de sable, symboles de pénétration et d'exactitude. Souvent on y ajoute une pierre de touche, où sont tracées une ligne d'or et une ligne de cuivre, pour désigner la distinction que le magistrat doit faire du vrai et du faux.

Maglante (*Myth. Ind.*), *qui lance la foudre ;* une des principales divinités des isles Philippines.

Magnanimité (*Iconol*). *Ripa* l'exprime par une femme dont le casque est orné d'une tête de lion. Son attitude est noble, son vêtement guerrier est enrichi d'ornements d'or et de voiles, et les bottines sont d'or. Elle laisse siffler des serpents autour d'elle sans y faire attention, et ne daigne pas même regarder l'Envie, qui ronge le fer de son javelot.

1. Magnès, jeune homme qui fut au service de Médée, et fut par elle changé en pierre d'aimant. *Nicandre* nous donne le sens de cette fable. Il fait de Magnès un berger qui, menant paître ses troupeaux, se trouva attaché à une mine d'aimant par les clous de ses souliers.

2. — Fils d'Eole et d'Anarète,

donna son nom à la Magnésie, sur laquelle il régna; épousa Naïs, en eut plusieurs fils, et eut pour successeur leur aîné Alector.

3. — Grand poète et fameux musicien, né à Smyrne, que ses talents mirent en crédit à la cour de Gygès.

4. — Père du sixième Apollon, selon saint *Clément d'Alexandrie.*

5. — Fils d'Argus et de Périmèle, donna son nom à la Magnésie. *Servius* et *Antonius liberalis* le font père d'Hymenéus.

MAGNESIA, surnom de Minerve, près de la ville de Magnésie, où elle avait un temple qu'on regardait comme un chef-d'œuvre d'architecture.

MAGNIFICENCE (*Iconol.*). *Cochin* a combiné dans un seul les deux emblêmes qu'en donne *Ripa*. C'est une femme d'une physionomie noble, magnifiquement habillée, couronnée d'or, tenant de la main gauche le plan d'un bâtiment somptueux, et s'appuyant de la droite sur une image de Pallas.

MAGODES, pantomimes qui s'habillaient en femmes dans les spectacles des anciens, en jouaient les rôles, aussi bien que ceux de débauchés et d'hommes ivres, et faisaient toutes sortes de gestes lascifs et déshonnêtes.

MAGODIES, spectacles où paraissaient les magodes.

MAGOPHONIE, fête des anciens Perses, en mémoire du massacre des mages, et en particulier de Smerdis, qui avait usurpé le trône après la mort de Cambyse. Darius, fils d'Hystaspe, élu roi à la place du mage, voulut en perpétuer la mémoire par une grande fête annuelle, dit *Hérodote*.

MAGUS, capitaine rutule, tué par Enée.

MAGUSANUS (*Iconol.*), surnom d'Hercule dans une inscription trouvée en Zélande. *Olaüs Rudbeck* l'interprète par *Valens*, dieu de la force. Cet Hercule porte un grand voile qui lui couvre la tête et ne lui descend que sur le bras. Il tient d'une main une grande fourche appuyée contre terre, et de l'autre un dauphin. A l'un de ses côtés est un autel, d'où sortent de longues feuilles pointues comme des jongs marins, et à l'autre est un poisson, ou monstre de la mer. Il paraît, d'après ces symboles, que c'était plutôt le Neptune de ces peuples. On retrouve ce surnom sur les médailles de Posthume, et on le dérive de Magusum, ville d'Afrique.

MAHADEVA (*Myth. Ind.*), le même que Shiva (*V.* SHIVA.) Sous ce premier nom, il est regardé comme le chef des dieux. On le représente, dans les temples du Bengale, monté sur un taureau blanc: car dans les idées des *vedantis* indiens, des *soufis* persans, et de plusieurs philosophes européens, *détruire* n'étant que *reproduire* sous d'autres formes, le dieu de la *destruction* est regardé, dans ces contrées, comme présidant à la *génération*, dont le taureau est le symbole.

MAHADI, nom sous lequel s'est faite la quatrième incarnation d'Achem, divinité des Druses, et cela en Afrique, où il jouait le personnage d'un conducteur de caravanne, qui avait mille chameaux à sa disposition. *Voy.* HAKEM.

MAHA-GOUROU (*Myth. Ind.*), un des titres du lama. Ce mot est tiré du sanscrit, et signifie le *grand-maître spirituel.*

MAHAH SURGO (*Myth. Ind.*), le ciel, suivant le *Shastah*, livre sacré des Gentous.

MAHALIGUÉ-PATCHON (*Myth. Ind.*), fête qui commence le lendemain de la pleine lune de *Prétachi*, Septembre. Elle dure quinze jours: on ne la célèbre que dans les maisons. L'objet est d'obtenir le pardon des morts; on fait pour eux le *Darpenon;* et l'on donne l'aumône aux brahmes, soit en argent, soit en toiles ou en légumes.

MAHAMOUNIE (*Myth. Ind.*), la principale des divinités du Thibet et du Boutan.

MAHARAB (*Myth. Mah.*), espèce de niche qu'on voit dans toutes les mosquées, et où l'on place le livre

du prophète. Cette niche est toujours tournée du côté de la Mecque.

Maharram, *mois sacré* (*Myth. Pers.*), le premier des mois persans. C'était un des quatre mois que les Arabes appelaient *mois de trève et sacrés*, durant lesquels toute hostilité cessait entre les ennemis, afin qu'ils pussent vaquer à l'agriculture et au soin de leur bétail, sans crainte et sans danger. Ces *mois sacrés* s'appelaient encore d'un mot qui signifie : *les mois où les armes sont pendues. Croc. Chardin. Voy.* Regeb.

Maharavaïsagui (*Myth. Ind.*), fête que les brahmes seuls célèbrent le jour de la pleine lune du mois, Vayassi, Mai. Ils prient et font des cérémonies pour la mort de leurs ancêtres.

Maharégi-Tiroumangenon (*M. Ind.*), fête qui se célèbre le jour de la pleine lune du neuvième mois, *Margaji*, Décembre. Elle n'a lieu que dans les temples de Shiva, et surtout à Shalembron, où l'on adore ce dieu sous le nom de *Sababadi*.

Mahar-Naomi (*Myth. Ind.*), *fête des armes*. Elle commence le lendemain de la nouvelle lune du septième mois, *Arpichi*, Octobre, et dure neuf jours. C'est la plus célèbre après le *Pougol*. Tant qu'elle dure, on fait des processions dans les temples. Les écoliers, proprement habillés, parcourent les rues, accompagnés de leurs maîtres; ils s'arrêtent aux portes des personnes distinguées, et chantent des vers composés en leur honneur. Ils obtiennent d'elles de l'argent pour se divertir, et le maître, des présents. Le neuvième jour on fait l'*Aïdapoutché*, ou cérémonie des armes. *V. ce mot.*

Mahasumdera (*Myth. Ind.*), femme qu'on voit à genoux dans les temples de Gaudma au Pégu. Les Birmans croient qu'elle protègera le monde jusqu'à l'époque de sa destruction, et qu'alors ce sera elle dont la main puissante brisera la terre et replongera l'univers dans le chaos. *Voyage à Ava, en 1795 par le major Symes.*

Mahmel (*Myth. Mah.*), grand pavillon ou couverture du tombeau de Mahomet et d'Abraham, que les caravanes portent tous les ans à la Mecque, et qui est fabriqué aux dépens des bachas d'Egypte. La base de ce pavillon est quarrée, et s'élève en pyramide; il est orné d'une riche broderie d'or sur un fond verd. Le chameau choisi pour transporter ce précieux pavillon est exprès élevé pour cette noble destination. Il est peint en jaune comme les autres chameaux de la caravane. La trousse superbe qui le couvre lui descend jusqu'aux pieds. Il n'a rien de découvert que la tête, le cou et la croupe, et chacune de ces parties a son ornement particulier. Cet heureux animal est regardé comme sacré après qu'il a été employé à cette fonction, et l'on se ferait un scrupule de le faire servir à des travaux profanes. Pour le pavillon, au bout de l'année, l'émir-hadji, ou conducteur de la caravane, le reportait autrefois au grand-seigneur, qui le faisait couper en plusieurs morceaux pour le distribuer aux princes mahométans et aux grands de sa cour; mais depuis long-temps, les émirs se sont emparés de cette dépouille précieuse, dont ils vendent les morceaux aux pélerins à un prix excessif. *V.* la Mecque.

Mahomebie, vieux mot qui veut dire *mosquée*, temple, chez les Turcs.

Mahomet. (*Myth. Mah.*) La vie de cet heureux imposteur est si connue, que je me bornerai à en retracer les principaux événements. L'objet de cet article est la partie miraculeuse, c.-à-d. fabuleuse, de sa prétendue mission.

Mahomet, faux prophète, législateur et souverain des Arabes, naquit de parents pauvres, mais nobles, l'an du monde 6163, et de la naissance de J. C. 578. Les auteurs arabes le font descendre en droite ligne d'Ismaël, fils du patriache Abraham. Son père, nommé Abdo'lah, était païen; sa mère était juive, et s'appelait Aménah. Il les perdit de bonne-

heure l'un et l'autre, aussi bien qu'Abdol-Motalleb, son grand-père, qui s'était chargé de sa tutelle; et ce fut Abu-Taleb, son oncle, qui prit soin de son éducation. A quatorze ans, il fit ses premières armes dans une guerre que ses compatriotes, les Koraïschites, eurent à soutenir contre les Kénanites. Lorsqu'il eut atteint sa vingt-cinquième année, une certaine Khadigia, veuve d'un riche marchand arabe, le choisit pour être son facteur, et l'envoya en Syrie pour y vendre ses marchandises et en racheter de nouvelles. Ce fut dans ce voyage qu'il lia, dit-on, connaissance avec un moine nestorien, nommé Félix ou Bossaïra, d'autres disent Sergius, et un hérétique jacobite, appelé Batiras, et que, de concert avec eux, il compila son Alcoran. A son retour de Syrie, Khadigia, sa maîtresse, se prit pour lui d'une forte passion, et l'épousa. Mahomet était naturellement sombre et rêveur. Cette disposition de caractère lui fit chercher la retraite et la solitude, et lui suggéra probablement alors, ou le plan de législation qu'il exécuta depuis, ou simplement les moyens d'exécuter ce plan, s'il est vrai qu'il l'eût formé dans son voyage de Syrie. Doué d'une éloquence singulière, il n'eut pas de peine à persuader à sa femme qu'il avait un commerce intime avec le ciel, et que Dieu l'avait choisi parmi tous les enfants d'Ismaël pour abolir le culte des idoles, et pour donner une loi nouvelle aux hommes. Ali, cousin de Mahomet, et quelques autres de ses parents, flattés de la sorte de considération qu'ils allaient acquérir par ce nouveau système, ne manquèrent pas de l'autoriser, d'abord par leurs discours, ensuite par la force et par la violence. Ils furent chassés et proscrits par les magistrats de la Mecque, ville de l'Arabie heureuse, leur patrie commune, et se réfugièrent à Médine. L'amour du pillage et de la nouveauté ayant rassemblé sous leurs drapeaux un grand nombre de brigands et de gens sans aveu, le faux prophète se vit en état d'exercer, les armes à la main, sa prétendue mission. En même temps qu'il passait au fil de l'épée ceux qui opposaient la moindre résistance, il attirait les autres par les promesses flatteuses d'une éternité de plaisirs sensuels les plus propres à enflammer l'imagination orientale, tels que la jouissance des filles les plus aimables, la possession des trésors les plus précieux, l'agrément des bosquets les plus frais, les eaux des fontaines les plus pures, les plus limpides. Dans un pays aride, sec, sablonneux comme l'Arabie, ces images riantes ne pouvaient manquer de faire de fortes impressions parmi le peuple : aussi les progrès de la nouvelle doctrine furent-ils des plus rapides. Mahomet continua de porter le fer et la flamme dans les pays qu'il voulait soumettre à ses dogmes, et cette voie lui réussit. Il vint à bout de frayer à ses successeurs la route aux plus vastes conquêtes. Cet heureux imposteur mourut à Médine, dans la soixante-treizième année de son âge, c.-à-d. en l'an de J. C. 632 ou 633. On a déjà vu une partie des prétendus miracles de Mahomet aux articles *Fente de la Lune*, *Hégire*, etc.; j'en ajouterai quelques autres rapportés par *Gagnier* dans la vie du prophète des Arabes. Dans le temps que Mahomet, craignant d'être attaqué par les habitants de la Mecque, se retranchait à Médine, et faisait environner la ville d'un large fossé, les pionniers, en fouillant la terre, trouvèrent dans leur chemin un grand rocher d'une pierre très dure. Le prophète commanda qu'on lui apportât de l'eau. Il en prit dans sa bouche; et tandis qu'il s'en gargarisait le palais et les cavités de ses joues enflées, il invoquait Dieu par une prière mentale; ensuite il jeta de l'eau sur le rocher, et dit ces paroles : « Par celui qui m'a envoyé, » que ce rocher soit tellement imbibé de cette liqueur, qu'il se dissolve de lui-même en un sable très » menu, sans qu'il soit besoin d'y » appliquer le pic et le hoyau. » En même temps tout le rocher s'amollit de manière qu'il s'écroulait de lui-

même avant que les bêches et les hoyaux le touchassent.

Le second miracle, opéré, dit-on, dans le même temps, fut une multiplication de dattes sèches. La fille de Bashir, fils de Saad l'Ausarien, avait été envoyée par sa mère pour ramasser des dattes qui avaient été séchées par son père. Comme elle passait, par hasard, devant l'apôtre de Dieu, il lui dit : « Que portez-» vous là, ma fille ? » Elle lui apprit ce que c'était, et lui présenta généreusement ses dattes. Il y en avait peut-être deux pleines mains. L'apôtre de Dieu (cette expression est toujours du docteur arabe que traduit M. *Gagnier*) lui fit étendre un ample vêtement, et les répandit dessus ; ensuite il envoya avertir les pionniers de venir dîner. Ils vinrent, et, pendant qu'ils mangeaient, les dattes se multiplièrent si fort, qu'après qu'ils en furent pleinement rassasiés, il resta de ces dattes en si grande quantité, qu'il en tombait hors des bords du vêtement.

Le troisième miracle, continue notre savant traducteur, fut la seconde bénédiction du prophète, donnée à un repas fait par Giaber, fils d'Abdo'lah, témoin oculaire. J'avais chez moi, dit-il, une brebis maigre : je dis à ma femme de cuire un tourteau de pain d'orge, et de faire rôtir cette brebis pour l'apôtre de Dieu. Or, nous étions ordinairement toute la journée dans le fossé occupés au travail, et quand le soir était venu, nous retournions dans nos maisons. Comme donc nous nous retirions ce soir-là, je dis à l'apôtre de Dieu : « Je vous ai préparé une petite bre-» bis avec un peu de pain d'orge, » faites-moi donc l'honneur de venir » souper chez moi. » L'apôtre de Dieu y consentit ; mais en même temps il fit crier par le héraut que les gens du fossé eussent à se rendre avec lui à la maison de Giaber, fils d'Abdo'lah. Quand j'entendis cela, poursuit Giaber, je récitai ces paroles de l'Alcoran : « Nous sommes à » Dieu, et nous devons retourner à » lui. » C'est ce que l'on dit quand il arrive quelque chose à quoi on ne s'attendait pas. En effet, l'intention de Giaber était que l'apôtre de Dieu vînt seul ; mais il vint accompagné de ceux qu'il avait fait inviter, et avec le dessein formé de les faire tous souper avec lui. Quand on eut servi la brebis, il bénit le repas, en récitant la formule : « Au nom de » Dieu clément et miséricordieux. » Il mangea avec son hôte et avec une partie des conviés ; ensuite, quand ils furent rassasiés, d'autres leur succédèrent, et ainsi de suite, jusqu'à ce que tous les pionniers eussent soupé.

Voici quelques autres prétendus miracles rapportés par le chevalier *Chardin*, qui les a tirés des légendes persanes : Hamonel étant à la guerre, près de donner combat, un valet-de-chambre, qui avait été gagné par les ennemis pour l'empoisonner, avait mis un scorpion dans une de ses bottes, pensant qu'il en serait piqué, et qu'il en mourrait. Comme il prenait la botte pour la mettre, il eut révélation du fait, et, sans s'émouvoir, il la secoua, et fit tomber le scorpion. Il ordonna en même temps à ses gens de ne mettre jamais de bottes ni de souliers sans les secouer ; et c'est de là, disent les Persans, qu'est venue la coutume qu'ils ont de ne mettre jamais leurs bottes ni leurs souliers sans les secouer auparavant.

Un paysan des environs de Médine avait plusieurs serpents dans son jardin, grands et furieux presque autant que ceux des Indes, qui dévorent des cerfs et des personnes entières. Il ne pouvait, quoi qu'il fît, en délivrer son jardin. Un jour qu'un de ses petits enfants avait été tué par un de ces serpents, le pauvre jardinier alla, plein de douleur et de désespoir, se jeter aux pieds de Mahomet pour implorer son secours. Mahomet se transporta sur le lieu, et commanda aux serpents de ne plus nuire à la famille du jardinier. L'ordre, disent-ils, fut si efficace, que, dans la suite, lorsqu'un serpent en approchait, la bouche et les dents lui étaient miraculeusement fermées

si fort, que l'air même n'en pouvait sortir.

Un marchand d'huile, un des plus riches habitants de Médine, entretenait toujours plusieurs chameaux pour ses moulins à huile. Il faut savoir que dans les pays chauds de l'Orient il n'y a point d'olives, et que c'est de graines fort dures qu'on tire l'huile, en les faisant moudre entre deux meules d'une extraordinaire grandeur. Or, quand l'âge et le travail avaient usé quelque chameau, tellement qu'il n'était plus bon à rien, l'huilier l'envoyait à la campagne, où on l'abandonnait. Il arriva qu'un chameau, qui avait été ainsi mené dans un champ fort aride durant l'hiver, revint à la ville, alla trouver Mahomet, et se plaignit à lui de l'injustice et de la cruauté de son maître. Mahomet fit venir l'huilier, le réprimanda fort, et lui ordonna de nourrir par la suite jusqu'à la mort les chameaux qu'il aurait usés à ses moulins.

L'enfantement de la pierre est aussi surprenant que celui de la montagne dans la fable. Un pauvre homme, ayant perdu le seul chameau qu'il avait, faisait des cris et des complaintes étranges. Mahomet passa par là; il eut pitié du malheur de ce pauvre homme; il toucha une pierre, et à l'instant il en sortit un chameau, qu'il donna à cet affligé. On voit dans presque tous ces prétendus miracles le ridicule joint à l'imposture.

Mahométisme, ou religion de Mahomet. (*Myth. Ind.*) Pour se faire bientôt des prosélytes, l'apôtre des Arabes ne trouva pas de plus sûr moyen que d'établir la divinité de sa religion. En politique habile, il imagina de faire descendre l'Alcoran du trône de Dieu, d'où l'ange Gabriel venait une fois l'année pour lui révéler les points de foi qu'il avait omis l'année précédente : cet ange Gabriel était un pigeon qu'il avait instruit à venir béqueter des grains de riz dans son oreille.

Le fondement de cette religion consiste à croire, 1°. l'unité de Dieu, son éternité, son invisibilité; 2°. la mission de Mahomet. C'est à ces deux points que se réduit la foi des mahométans. Le premier renferme les articles suivants : Croire à Dieu, aux anges, aux écritures, aux prophètes, à la résurrection, au jour du jugement, aux décrets de Dieu, et à la prédestination absolue pour le bien et pour le mal. Le second a pour objet les préceptes qui regardent la pratique; ce sont la prière, les ablutions, le zacal ou zacao, le jeûne du ramadan, et le pélerinage de la Mecque.

La religion mahométane a fait de grands progrès en Afrique. Les peuples de cette partie du monde, naturellement voluptueux et efféminés, ont reçu avec avidité une doctrine qui flatte les sens et favorise les passions; mais ils en ont retranché toutes les pratiques austères et gênantes que Mahomet y avait introduites. Ils n'observent point les jeûnes, les ablutions, les fréquentes prières prescrites par la loi du prophète. Ils boivent du vin, et mangent sans scrupule de la chair de porc : ils ne sont pas même fort réguliers à observer le ramadan, ou le carême; mais ils célèbrent avec une licence effrénée le bairam, espèce de pâque qui suit le ramadan : c'est la seule fête mahométane qu'ils aient conservée.

Plusieurs nègres qui habitent les pays intérieurs de la Guinée suivent la religion de Mahomet; mais leur ignorance et leur mauvais naturel ont beaucoup altéré cette doctrine. Tout leur mahométisme consiste à observer le bairam, le ramadan, la circoncision, et à croire un seul Dieu. Ceux qui habitent les deux bords de la rivière de Gambie n'invoquent point Mahomet, quoiqu'ils ajoutent foi à la mission de ce faux prophète. Ils n'ont point de mosquées : ils font leurs exercices de dévotion dans la campagne, quelquefois sous un arbre qui leur donne de l'ombrage.

Mahuzzim, ou Maozim, dieu des Chaldéens, dont Antiochus voulut établir le culte parmi les Juifs. Les interprètes sont partagés sur la na-

ture et les fonctions de ce dieu. Les uns y voient l'Antechrist, les autres le dieu Mars, d'autres les aigles romaines que la superstition avait aussi divinisées, et quelques uns Jupiter Olympien, dont il avait fait mettre la statue dans le temple de Jérusalem.

Mai. *V.* May.

1. Maïa, fille d'Atlas et de Pléione, une des sept Pléiades, fut aimée de Jupiter, dont elle eut Mercure. Ce dieu lui donna aussi à nourrir Arcas, fils de Calisto, ce qui lui attira le ressentiment de Junon. *Ovide* dérive de son nom celui du mois de Mai. Quelques auteurs donnent aussi cette épithète à Cybèle, ou *Tellus*, parcequ'on immolait à Maïa une truie pleine, victime propre à la Terre.

2. — Femme de Vulcain, selon *Macrobe*, qui dit que le flamine de Vulcain faisait un sacrifice à Maïa au premier jour de Mai, et lui offrait du vin dans un pot de miel. Cette Maïa était fille du dieu Faune.

Maillet, *malleus*, instrument dont les victimaires se servaient pour assommer les taureaux avant de les égorger.

Main. (*Icon.*) Elle était, chez les Egyptiens, le symbole de la force, et chez les Romains de la foi. Elle lui fut consacrée par Numa Pompilius avec beaucoup de magnificence. De-là vint que deux mains l'une dans l'autre expriment la bonne foi et la concorde. Deux mains jointes, tenant un caducée entre deux cornes d'abondance, expriment que l'abondance accompagne toujours la concorde, ou que la concorde est le fruit d'une négociation. La main portée sur la tête était, chez les anciens, une marque de sauve-garde demandée ou obtenue. *Voy.* Sureté. La main a aussi été regardée comme le symbole de l'autorité et de la puissance. Zénon, chef du stoïcisme, représentait la dialectique sous l'emblême d'une main fermée, et l'éloquence sous celle d'une main ouverte. Une main élevée avec les doigts ouverts, était le symbole d'Ilithyie.

Lachausse produit deux mains votives d'airain, l'une tirée du muséum de Bellori, avait été consacrée à Sérapis et à la mère des dieux; et l'autre, que l'on voyait dans le cabinet Barberin, au génie salutaire d'Hammon, à Isis et à Esculape, et portait cette inscription: Cecropius v. c. votum. s. *Cecropius voti compos votum solvit.* Ces deux mains sont deux mains droites, ce qui fait conjecturer qu'elles avaient été offertes l'une et l'autre pour le rétablissement d'un enfant mâle. Parmi plusieurs hyérogliphes dont elles sont chargées, on remarque le serpent d'Esculape, et une balance qui semble indiquer que ces enfants ont recouvré la santé vers le mois de septembre. Sur la face intérieure du poignet de l'une et l'autre main, on voit la mère couchée sur un lit, et tenant son enfant entre ses bras.

Main de gloire, moyen superstitieux dont on prétendait autrefois que se servaient les scélérats pour entrer dans les maisons. Cette main de gloire est la main d'un pendu, qu'on prépare en cette manière: on l'enveloppe dans un morceau de drap mortuaire, dans lequel on la presse bien, pour lui faire rendre le peu de sang qui pourrait être resté; puis on la met dans un vase de terre avec du zimac, du salpêtre, du sel, du poivre-long, le tout bien pulvérisé; on la laisse durant quinze jours dans ce pot; puis, l'ayant tirée, on l'expose au grand soleil de la canicule, jusqu'à ce qu'elle soit bien sèche; et si le soleil ne suffit pas, on la met dans un four qui soit chauffé avec de la fougère et de la verveine; puis l'on compose une espèce de chandelle avec de la graisse de pendu, de la cire vierge, et du sésame de Laponie; et l'on se sert de cette main de gloire comme d'un chandelier, pour y tenir cette chandelle allumée; et dans tous les lieux où l'on va avec ce funeste instrument, ceux qui y sont demeurent immobiles. On prétend encore que les voleurs se servent inutilement de cette main de gloire, si l'on frotte le seuil de la porte de la maison, ou les autres endroits par où ils peuvent entrer avec

un onguent composé de fiel de chat noir, de graisse de poule blanche, et de sang de chouette, et qu'il faut que cette fonction soit faite dans le temps de la canicule.

Mais (*Myth. Ind.*), troisième substitut de Wishnou, selon la doctrine des Geurawaths, une des sectes de Banians. Son pouvoir s'étend sur les morts. Il sert comme de secrétaire à Wishnou, pour examiner les bonnes et les mauvaises œuvres. Il en fait un rapport fidèle à son maître, qui, après les avoir pesées, envoie l'ame dans le corps qui lui convient. Les ames qui sont envoyées dans le corps des vaches sont les plus heureuses, parceque cet animal ayant quelque chose de divin, elles espèrent être plutôt purifiées des souillures qu'elles ont contractées. Au contraire, celles qui ont pour demeure le corps d'un éléphant, d'un chameau, d'un buffle, d'un bouc, d'un âne, d'un léopard, d'un porc, d'un serpent, ou de quelque autre bête immonde, sont fort à plaindre, parcequ'elles passent de là dans d'autres corps de bêtes domestiques et moins féroces, où elles achèvent d'expier les crimes qui les ont fait condamner à cette peine. Enfin Mais présente les ames purifiées à Wishnou, qui les reçoit au nombre de ses serviteurs.

Maïs. *(Myth. Mex.)* Au Mexique, les prêtres faisaient de longues processions pour bénir le maïs ; ils l'arrosaient de sang tiré des parties viriles, et divisaient les gâteaux qu'ils en faisaient, comme du pain béni, qu'ils donnaient à manger au peuple. *Herrera.*

Maïus, épithète de Jupiter, qui marquait sa supériorité sur tous les autres dieux. C'était la divinité suprême des Tusculans, vraisemblablement la représentation virile de la terre divinisée.

Majesta, divinité romaine que l'on disait fille de l'Honneur et de la déesse Reverentia; elle avait, suivant quelques uns, donné son nom au mois de Mai.

Majesté royale. (*Iconol.)* Elle se représente assise gravement sur un trône, vêtue de la pourpre et du manteau royal. Elle a une couronne sur la tête, tient un sceptre de la main droite, et de la gauche un aigle, oiseau qui, chez les Egyptiens, était l'emblème de la puissance royale.

Majuma, fêtes qui, des côtes de la Palestine, passèrent chez les Grecs et les Romains. Elles tirent leur origine d'une des portes de Gaza, appelée *Majuma;* du phénicien *maim*, les eaux. La fête n'était d'abord qu'un divertissement sur l'eau, que donnaient les pêcheurs et les bateliers, semblable aux joûtes modernes. Dans la suite elle devint un spectacle régulier que les magistrats donnaient à certains jours. Ce spectacle dégénéra en fêtes licencieuses, où des femmes nues paraissaient sur le théâtre.

Les Romains célébraient ces mêmes fêtes le premier jour de Mai, en l'honneur de Flore. L'empereur Claude les institua pour corriger sous leur nom l'indécence des jeux floraux. Elles duraient sept jours, se célébraient à Ostie, sur le bord de la mer, et se répandirent au troisième siècle dans toutes les provinces. La fête de Maie, qui se fait encore dans plusieurs villes de Provence, n'est, disent quelques historiens, qu'un reste de l'ancienne Majume.

Makemba (*Myth. Afr.*), Mokislo ou idole des noirs du Congo, dont l'emploi est de présider à la santé du roi. On l'adore, sous la figure d'une natte, dont l'extrémité supérieure est bordée d'une bande d'étoffe d'où pendent de petits paniers, des plumes, des coquilles, des tuyaux de casse, des os, des sonnettes et autres objets semblables, peints en rouge. Une des singularités de ces fêtes, est que le Ganga (prêtre) trempe dans une liqueur rouge un goupillon, dont il arrose le roi et toute la noblesse.

Mala, dénomination sous laquelle la Fortune avait un temple dans le quartier des Esquilies à Rome. *V.* Fortune.

Malabar *(Myth. Ind.)* (théologie suprême du). La substance est

l'essence par excellence, l'essence des essences et de tout : elle est infinie, elle est l'être des êtres. Le Veda l'appelle Vastou : cet être est invisible, il n'a point de figure, il ne peut se mouvoir, on ne peut le comprendre.

Personne ne l'a vu ; il n'est point limité, ni par l'espace ni par les temps.

Tout est plein de lui : c'est lui qui a donné naissance aux choses.

Il est la source de la sagesse, de la science, de la sainteté et de la vérité.

Il est infiniment juste, bon et miséricordieux.

Il a créé tout ce qui est, il est le conservateur du monde ; il aime à converser parmi les hommes : il les conduit au bonheur.

On est heureux, si on l'aime et l'honore. Il y a des noms qui lui sont propres, et qui ne peuvent convenir qu'à lui.

Il n'y a ni idole ni image qui puisse le représenter : on peut seulement figurer ses attributs par des symboles ou emblèmes.

Comment l'adorera-t-on, puisqu'il est incompréhensible ?

Le veda n'ordonne l'adoration que des dieux subalternes.

Il prend part à l'adoration de ces dieux, comme si elle lui était adressée, et il la récompense.

Ce n'est point un germe, quoiqu'il soit le germe de tout. Sa sagesse est infinie : il est sans tache ; il a un œil au front, il est juste, il est immobile, il est immuable et il prend une infinité de formes diverses.

Il n'y a point d'acception devant lui, sa justice est la même sur tout. Il s'annonce de différentes manières ; mais il est toujours difficile à deviner.

Nulle science humaine n'atteint à la profondeur de son essence.

Il a tout créé, il conserve tout : il ordonne le présent, le passé et l'avenir, quoiqu'il soit hors des temps.

C'est le souverain pontife. Il préside en tout et partout : il remplit l'éternité ; il est lui seul éternel.

Il est abîmé dans un océan profond et obscur qui le dérobe. On n'approche du lieu qu'il habite que par le repos. Il faut que les fins de l'homme qui le cherche se concentrent en un seul.

Mais il ne se montre jamais plus clairement que dans sa loi et dans les miracles qu'il opère sans cesse à nos yeux.

Celui qui ne le reconnaît ni dans la création ni dans la conservation, néglige l'usage de sa raison, et ne le verra point ailleurs. Avant que de s'occuper de l'ordination générale des choses, il prit une forme matérielle ; car l'esprit n'a aucun rapport avec le corps, et pour agir sur le corps, il faut que l'esprit s'en revêtisse.

Source de tout, germe de tout, principe de tout, il a donc en lui l'essence, la nature, les propriétés, la vertu des deux sexes.

Lorsqu'il eut produit les choses, il sépara les qualités masculines des féminines, qui, confondues, seraient restées stériles.

Voilà les moyens de propagation et de génération dont il se servit.

C'est de la séparation des qualités masculines et féminines, de la génération et de la propagation qu'il a permis que nous fissions trois idoles ou symboles intelligibles qui fussent l'objet de notre adoration.

Nous l'adorons principalement dans nos temples, sous la forme des parties de la génération des deux sexes qui s'approchent, et cette image est sacrée.

Il est émané de lui deux autres dieux puissants : le *Tschiven*, qui est mâle. C'est le père de tous les dieux subalternes. Le Tschaidi, c'est la mère de toutes les divinités subalternes.

Le *Tschiven* a cinq têtes, entre lesquelles il y en a trois principales *Brama*, *Isuren* et *Wistnou*.

L'être à cinq têtes est ineffable et incompréhensible ; il s'est manifesté sous ce symbole, par condescendance pour notre faiblesse : chacune de ses faces est un symbole de ses attributs

relatifs à l'ordination et au gouvernement du monde.

L'être à cinq têtes est le dieu gubernateur. C'est de lui qu'émane tout le système théologique.

Les choses qu'il a ordonnées retourneront un jour à lui : il est l'abîme qui engloutira tout.

Celui qui adore les cinq têtes adore l'être suprême : elles toutes en tout.

Chaque dieu subalterne est mâle, et la déesse subalterne est femelle.

Outre les premiers dieux subalternes, il y en a au-dessous d'eux trois cents trente millions d'autres; et au-dessous de ceux-ci, quarante mille. Ce sont des prophètes que ces derniers, et l'être souverain les a créés prophètes.

Il y a quatorze mondes, sept mondes supérieurs et sept mondes inférieurs.

Ils sont tous infinis en étendue et ils ont chacun leurs habitants particuliers.

Le Padalalogue ou le monde appelé de ce nom est le séjour du dieu de la mort : d'emen, c'est l'enfer.

Dans le monde palogue, il y a des hommes : ce lieu est carré oblong.

Le Magaloque est la cour de Wistnou.

Les mondes ont une infinité de périodes finies ; la première et la plus ancienne que nous appelons *Anaden*, a duré cent quarante millions d'années; les autres ont suivi celle-là.

Ces révolutions se succèdent pendant des millions innombrables de temps et d'années, d'un dieu à un autre. L'un de ces dieux naît quand l'autre périt.

Toutes ces périodes finies, le temps de l'Isuren ou de l'Incréé reviendra.

Il y a lune et soleil dans le cinquième monde; anges titulaires dans le sixième monde, formateurs des nuées dans le septième et huitième.

Le monde actuel est le pire de tous; tout ce qui y est est mal.

Le monde est éclos d'un œuf.

Il finira par être embrasé : ce sera l'effet des rayons du soleil.

Il y a de bons et de mauvais esprits issus des hommes.

L'essence et la nature de l'âme humaine ne sont pas différentes de la nature et de l'essence de l'ame des brutes.

Les corps sont les prisons des ames; elles s'en échappent pour passer en d'autres corps ou prisons

Les ames émanèrent de Dieu : elles existaient en lui; elles en ont été chassées pour quelques fautes qu'elles expient dans les corps.

Un homme, après sa mort, peut devenir, par des transmigrations successives, animal, pierre, ou même diable.

C'est dans d'autres mondes, c'est dans les cieux que l'ame de l'homme sera heureuse après sa mort.

Ce bonheur à venir s'acquerra par la pratique des bonnes œuvres et l'expiation des mauvaises.

Les mauvaises actions s'expient par les pélerinages, les fêtes, les ablutions et les sacrifices.

L'enfer sera le lieu du châtiment des fautes inexpiées : là les méchants seront tourmentés; mais il y en a peu dont le tourment soit éternel.

Les ames des mortels étant répandues dans toutes les substances vivantes, il ne faut ni tuer un être vivant, ni s'en nourrir, sur-tout la vache, qui est sainte entre toutes : ses excréments sont sacrés.

MALACHBÉLUS, nom que les Palmyréniens donnaient à la lune, qu'ils adoraient comme un dieu, et qu'ils représentaient en homme avec un croissant et une couronne. Rac. *Malach*, roi; *baal*, seigneur. *V.* AGLIBOLUS, LUNUS.

MALADIE. (*Iconol.*) *Cochin* la représente comme une femme malade, implorant le retour de la santé. Près d'elle est l'image de la Mort cachée sous un voile.

MALADIES. les anciens les divinisaient. *Virgile* les place dans le vestibule des enfers.

MALAINOHA (*Myth. Afr.*), nom général des anges du premier ordre chez les habitants de Madagascar. Ces anges font mouvoir les cieux, les étoiles, les planètes, et sont char-

gés du gouvernement des saisons; les hommes sont confiés à leur garde; ils veillent sur leurs jours, et détournent les dangers qui les menacent. *V.* Coucoulampou, Angato, Sacara, Bilis.

Mal de ojo, *mal de l'œil.* Les Portugais et les Espagnols étaient dans l'idée que certaines personnes ont quelque chose de nuisible dans les yeux, et que cette mauvaise qualité peut se communiquer par les regards, sur-tout aux enfants et aux chevaux. Les habitants de l'empire de Maroc ont le même préjugé, auquel toutes les nations anciennes et modernes paraissent avoir payé le tribut. *Voy.* Quebranto.

Maleæus, surnom de Jupiter, adoré au cap Malée, en Laconie.

Maléandre (*Myth. Egypt.*), roi de Byblos, où les flots avaient porté le coffre dans lequel Typhon renferma les membres d'Osiris, et à la cour duquel Isis se réfugia quelque temps.

Maleatès, Apollon, adoré au cap Malée.

Malebouche, *médisant,* personnage métaphysique que nos anciens poètes introduisaient sur la scène.

Male-bête, prétendu monstre qui passait autrefois, dans l'opinion du peuple de Toulouse, pour courir les rues la nuit. La superstition avait fait croire que tous ceux qui rencontraient et envisageaient cet être chimérique mouraient le lendemain.

Maléfice, espèce de magie qu'on emploie pour causer du mal à quelqu'un, par l'intervention des esprits de ténèbres.

Malevola Signa, statues de mauvais augure; c'étaient les statues de Mercure, qu'on appelait ainsi sans doute parcequ'elles rappelaient l'idée des enfers. *V.* Mutini Tutivi. *Cicéron* remarque qu'on ne plaçait jamais la statue de Mercure sur les tombeaux. Ne semblait-il pourtant pas naturel que le conducteur des ombres dût plus que tout autre trouver place sur la dernière demeure de l'homme?

Malica, nom d'Hercule chez les Amathusiens. *Hésych.*

Malignité (*Iconol.*), femme laide et pâle; elle tient une caille, parceque cet oiseau, dit-on, a la malice de troubler l'eau afin que les autres animaux n'en puissent pas boire.

Malinak, fée ou mauvais génie qui, dans l'opinion des Groenlandais, est l'ennemie de Thorn-Gard-Suk, leur bon principe. C'est elle qui inspire le mal, souffle les tempêtes, brise les barques et enlève les poissons.

Malis fut aimée d'Hercule durant l'esclavage de ce héros à la cour d'Omphale. C'était une des suivantes de cette princesse.

Malkut (*Myth. Rabb.*), flagellation en usage parmi les Juifs modernes. Celui qui doit être flagellé s'étend par terre, le visage tourné vers le nord, et le dos vers le midi, et non pas d'orient en occident, parceque ces endroits sont spécialement consacrés par la présence de Dieu. Dans cet état il fait une humble confession de tous ses péchés, et se donne de grands coups sur la poitrine, tandis que son compagnon fait pleuvoir sur son dos les coups de nerfs de bœuf, en récitant le trente-huitième verset du pseaume soixante-dix-huitième, et accompagnant chaque mot d'un coup de fouet: ce verset est composé de treize mots; en le récitant trois fois, le flagellant donne trente-neuf coups, nombre fixé par les Juifs, pour ne pas aller au delà de ce que l'écriture prescrit. Il se couche ensuite par terre à son tour, et reçoit le même service qu'il vient de rendre à son compagnon.

Mallophore, surnom de Cérès, comme déesse tutélaire des troupeaux de brebis. C'étaient les Mégaréens qui l'honoraient sous ce nom, parcequ'elle leur apprit à nourrir les troupeaux, et à profiter de leur laine. Rac. *Mallos,* toison.

Mallus, endroit où les Celtes s'assemblaient pour les cérémonies. Ils entendaient par ce mot le sanctuaire où la divinité aimait à se manifester d'une façon particulière. Il n'était point permis d'en approcher sans y faire sa prière ou son offrande.

Maloeis, surnom d'Apollon.

Malvales, fêtes célébrées par les dames romaines en l'honneur de Matuta.

Malumigis (*Myth. Mah.*) hérétiques mahométans qui soutiennent que la créature peut parvenir en ce monde à la parfaite connaissance du Créateur.

Malus, fils d'Amphictyon, qui, selon *Etienne de Bysance*, donna son nom à la ville de Maliéus.

Mamachocha. (*Myth. Pér.*) Sous ce nom, les Péruviens adoraient l'Océan. *Acosta. l. v. c. 2. c. 4.*

Mamaconas. (*Myth. Péruv.*) Les Péruviens appelaient ainsi, sous le gouvernement des Incas, les plus âgées des vierges consacrées au Soleil qui étaient chargées de gouverner les vierges les plus jeunes. *Voy.* Vestalies.

Mamakun (*Myth. Ind.*), espèce de bracelets que les insulaires des Moluques portent toujours comme des préservatifs contre les piéges des esprits malins. Ces bracelets sont de verre, ou de quelque autre matière plus riche. Les Moluquois s'en servent aussi pour connaître le succès d'une guerre qu'ils sont sur le point d'entreprendre. Pendant la nouvelle lune, ils immolent une poule, dans le sang de laquelle ils trempent ces bracelets. Lorsqu'ils les en retirent, ils examinent attentivement quelle est leur couleur, et jugent par-là de ce qu'ils ont à craindre ou bien à espérer.

Mamaniva, idole monstrueuse des Banians. Sa pagode est adossée au tronc d'un arbre, et l'ouverture laisse voir sa tête, qui la remplit presque entièrement. Là se rendent ses adorateurs. Ils se prosternent devant elle, pendant qu'un brahmine recueille leurs offrandes, qui consistent en riz, millet, etc. Tous ses sectateurs sont marqués au front avec du vermillon, et regardent ce signe comme un talisman puissant contre la malveillance des esprits infernaux.

Mambré, vallée de la Palestine, où l'on montrait encore au quatrième siècle le térébinthe sous lequel on prétendait qu'Abraham avait reçu les trois anges qui lui annoncèrent la naissance d'Isaac. Suivant l'historien *Joseph*, ce térébinthe était là dès le commencement du monde. On assurait qu'il était né du bâton d'un des trois anges, qui, planté en terre, y avait pris racine, et s'était élevé à une grande hauteur. On ajoutait que quoiqu'on y mît le feu, et qu'il parût tout enflammé, il n'en était point endommagé.

Mambrès, un des magiciens qui s'opposèrent à Moïse dans l'Egypte, et qui imitèrent, par leurs prestiges, les prodiges du législateur juif.

Mamelles. — *V.* Cérès, Io, Multimammia.

Mamercus. *V.* Mamers.

Mamers, Mamertus, noms que les Osques donnaient à Mars, et dont des familles romaines avaient pris les surnoms de Mamercus et de Mamercinus.

Mammon, ou Mammona, dieu des Syriens, qui présidait aux richesses. *Milton* le met au nombre des anges rebelles, et le fait agir et parler conformément à son caractère. *Voy.* Plutus.

1. Mammosa, surnom de Cérès, représentée avec une infinité de mamelles, comme nourrice du genre humain.

2. — C'est aussi une épithète de la Fortune.

Mamurius, fabriqua les onze boucliers semblables à celui qui était tombé du ciel, et ne voulut d'autre récompense de son travail que la gloire de les avoir faits.

Man (*Myth. Siam.*), peuple ennemi de Sommono-Codom. Les Siamois le représentent comme une espèce de monstre avec une tête hérissée de serpents, un visage fort large, et des dents horriblement grandes. *Voy.* Mannus.

Mana, déesse des Romains, qui présidait aux maladies des femmes. On lui offrait en sacrifice de jeunes chiens qui tettaient, parceque, dit *Pline*, cette chair est réputée si

pure, qu'on la sert dans les repas préparés pour les dieux.

Mana Geneta. *Voy.* Genita.

Manah (*Myth. Arab.*), idole qu'adoraient les anciens Arabes; c'était une grosse pierre à laquelle on offrait des sacrifices.

Manar-Suami. (*Myth. Ind.*) C'est aujourd'hui une divinité inconnue. Quelques uns pensent que c'est Shiva. Ses prêtres, ou *Poutcharis,* disent au contraire qu'il est une transformation de Supramanya; mais ce dogme n'est pas reçu généralement, et les brahmes n'en conviennent point. Ses temples, très petits, sont dans les champs. Pour l'ordinaire, on construit près de la porte trois figures colossales de brique représentant des boudons assis, qu'on dit être les gardiens du temple; en dedans, outre le Lingam, qui est la figure principale, on trouve celle des fils de Shiva, et de douze jeunes vierges. Des choutres y font les cérémonies journalières, mais jamais des brahmes, parcequ'ils méprisent ce culte.

Mancanas (*Myth. Ind.*), imposteurs qui, dans les isles Marianes, s'attribuaient le pouvoir de commander aux éléments, de rendre la santé aux malades, de changer les saisons, et de procurer une récolte abondante, ou d'heureuses pêches.

Manco-Capac, législateur et dieu des Péruviens. Suivant la tradition de ces peuples, Manco-Capac et sa femme étaient les enfants du Soleil. Cet astre les ayant chargés d'instruire et d'humaniser le Pérou, ils se guidèrent au moyen d'une verge d'or que leur père leur avait donnée. Arrivés dans la vallée de Cusco, la verge s'abyma en terre, d'où ils conclurent que cet endroit devait être le siége de leur empire. Aussi-tôt ils commencèrent leur mission, et convertirent un grand nombre d'hommes au culte du Soleil. Bientôt après, Manco-Capac devint leur ynca, ou roi, et leur donna des loix sages. Après sa mort, il fut divinisé par ses sujets, qui élevèrent par-tout des autels en son honneur. *Voy.* Ynca, Pachacamac.

Mandane, fille d'Astyage, roi des Mèdes, épouse de Cambyse, roi des Perses, et mère de Cyrus.

Mandanis, philosophe indien, chef des brachmanes, au temps d'Alexandre le Grand.

1. Mandragore, diable familier, qui paraissait sous la figure d'un petit homme noir, sans barbe, et les cheveux épars.

2. — Plante à laquelle les anciens attribuaient des vertus fabuleuses. Selon eux, sa racine, à raison de sa prétendue ressemblance avec la figure humaine, produit des effets surprenants, et entr'autres procure la fécondité aux femmes. Les plus excellentes de ces racines sont celles qui sont arrosées de l'urine d'un pendu: on ne peut les arracher sans mourir; pour éviter ce malheur, on creuse la terre tout autour de cette racine, on y fixe une corde, attachée par son autre extrémité au cou d'un chien; ensuite, ce chien étant chassé, arrache la racine en s'enfuyant; il succombe à cette opération, et l'heureux mortel qui ramasse alors cette racine, ne court plus le moindre danger: mais au contraire, possède en elle un trésor inestimable contre les maléfices, une source éternelle de bonheur. On a éprouvé qu'on ne mourait point en arrachant la racine de mandragore. Il est inutile de prémunir le lecteur contre ses autres propriétés, qui ne seraient point énumérées ici, si elles n'étaient autant de fables. On dira, peut-être: Mais, à quoi bon rajeunir toutes ces fictions usées! Et la poudre de sympathie! et le magnétisme! et le somnambulisme! et la pierre philosophale! et le commerce avec les intelligences intermédiaires! Tout cela n'était-il pas renouvelé, sinon des Grecs, au moins des *Paracelse*, des *Vanhelmont*, des *Goclenius*, des *Robert Flud*, etc., et pourtant... on a vu quel succès ont eu toutes ces rêveries, dans un siècle éclairé?

Mandsjadi (*Myth. Ind.*), arbre qui croît au Malabar. Les Indiens

font usage de ses feuilles réduites en poudre dans leurs cérémonies religieuses. *Ray. Hist. Plant.*

Manducus, espèce de marionnette hideuse. C'étaient certains personnages que les Romains produisaient à la comédie ou dans d'autres lieux publics, pour faire rire les uns et faire peur aux autres. L'origine de ce nom vient de ce qu'on donnait au masque qui jouait le rôle, de grandes joues, une grande bouche ouverte, des dents longues et pointues, qu'il faisait craqueter à merveille. Les enfants, dit *Suétone*, en étaient fort effrayés, et les mères leur en faisaient un épouvantail.

Mane (*Myth. Celt.*), nom de la lune dans l'*Edda*. C'était le fils d'un homme appelé *Mundilfare*, qui, fier de la beauté de ses deux enfants, avait donné au fils le nom de *Lune*, et à la fille celui de *Soleil*. Les dieux, irrités de cette arrogance, les enlevèrent au ciel, et obligèrent la fille à conduire le char du Soleil, qu'ils avaient formé des feux voltigeants hors de *Muspelsheim* (le monde enflammé), pour éclairer le monde. Ensuite ils placèrent sous chaque cheval deux outres pleins d'air pour les rafraîchir. De-là vient la fraîcheur du matin. *Mane* règle le cours de la Lune et ses différents quartiers. Un jour il enleva deux enfants, nommés *Bil* et *Hiuke*, comme ils revenaient d'une fontaine, portant une cruche suspendue à un bâton. Ces deux enfants accompagnent toujours la Lune. Celle-ci est sans cesse poursuivie par un loup prêt à la dévorer, et par qui elle doit être un jour engloutie. *V.* Sunna.

Gronovius dit que le masque ailé qu'on voit représenté sur les portraits de Virgile, était l'emblême des ombres ou des mânes dont il avait dévoilé les secrets, et qui semblent l'inspirer.

Manéros, fils unique du premier roi d'Egypte, ayant été enlevé par une mort prématurée, les Egyptiens honorèrent sa mémoire par une espèce de chant lugubre, qu'ils nommèrent *Manéros*, semblable à celui en usage chez les Grecs sous le nom de *Linos*. — *Voy.* Linos.

Mânes (*Myth. Ind.*), fantômes aux apparitions desquels croient les naturels de la nouvelle Hollande, voisins de l'établissement anglais connu sous le nom de Botany-Bay. Ils les dépeignent comme sortant de terre avec un bruit horrible, vomissant des flammes, saisissant ceux qu'ils rencontrent, leur brûlant les cheveux, le visage, et les retenant pour les brûler encore. *Voyage à Botany-Bay, par George Barrington, p.* 162, *an* 6.

Mânes, divinités auxquelles les anciens ont donné pour mère la déesse Mania, et *Hésiode*, pour pères les hommes qui vécurent pendant les siècles d'argent; mais leur véritable origine, selon *Banier*, doit se rapporter à l'opinion où l'on était que le monde était rempli de génies, qu'il y en avait pour les vivants et pour les morts; que les uns étaient bons et les autres mauvais, et que les premiers s'appelaient Lares et les seconds Larves ou Lémures. Les anciens n'avaient pas des idées bien fixes au sujet des Mânes. Tantôt ils les prenaient pour des ames séparées du corps, tantôt pour les dieux infernaux, ou simplement pour les dieux ou les génies tutélaires des défunts. Quelques uns, au rapport de *Servius*, ont prétendu que les grands dieux célestes étaient les dieux des morts; qu'ils n'exerçaient leur empire que dans les ténèbres de la nuit, auxquelles ils présidaient, ce qui a donné lieu d'appeler le matin *mane*. Le mot *Mânes* a aussi été pris quelquefois pour les enfers en général. On a donné à ce mot diverses étymologies. 1°. *Manare*, découler, parceque les Mânes occupent l'air, d'où ils descendent pour tourmenter les hommes, ou plutôt parceque c'est par leur canal que découlent les biens ou les maux de la vie privée. 2°. *Manus*, vieux mot latin, qui équivaut à *bonus*; et, selon cette idée, les Mânes sont des divinités bienfaisantes qui s'intéressent au bonheur des humains avec lesquels elles ont eu pendant leur vie

vie des relations de sang ou d'amitié. 3°. *Mann*, homme; et alors ce mot signifie des hommes par excellence, parcequ'il n'y a que des ames vertueuses qui puissent espérer de devenir des divinités capables de faire du bien aux amis de la vertu. 4°. *Moun*, rac. orientale, d'où se sont formés *moan*, *man*, image, fantôme, etc. Les Perses, les Egyptiens, les Phéniciens, les Assyriens, et toutes les nations de l'Asie, honoraient les ombres. Les Bithyniens, en inhumant leurs morts, les suppliaient à haute voix de ne pas les abandonner entièrement, et de revenir quelquefois parmi eux; et dans l'intérieur même de l'Afrique, des peuples barbares connurent et pratiquèrent ce culte. (*V.* Nasamones.) Orphée fut le premier qui apporta parmi les Grecs l'usage d'évoquer les Mânes. Les Thesprotes lui dédièrent un temple à l'endroit où l'on croyait qu'il avait su rappeler au jour l'ombre d'Eurydice. Ce temple devint très renommé, et, plusieurs siècles après, Périandre y vint consulter l'ombre de sa femme Mélisse. Le culte de ces dieux se répandit dans le Péloponèse, et on leur adressait des vœux dans les malheurs publics. Ulysse, suivant *Homère*, leur offrit un sacrifice pour obtenir un heureux retour dans ses états. De tous les prêtres grecs, les Thessaliens étaient ceux qui excellaient le plus dans l'art d'évoquer les Mânes. Lorsque les Spartiates eurent fait périr Pausanias dans le temple de Minerve, ils furent obligés de faire venir de Thessalie des prêtres pour chasser son ombre. Dans un champ près de Marathon, on voyait les tombeaux des guerriers athéniens morts en combattant contre les Perses. Des cris perçants, dit *Pausanias*, en sortaient quelquefois, et épouvantaient les voyageurs. Souvent on n'entendait qu'un bruit sourd, pareil au murmure d'hommes qui combattent: ceux qui y prêtaient une oreille attentive étaient maltraités par les Mânes; mais les passants qui, sans prétendre en dévoiler la cause, continuaient leur route sans s'arrêter, n'éprouvaient aucun obstacle. Quelquefois, pour appaiser l'ombre irritée de celui qu'un homicide ou un accident funeste avait privé de la vie, on lui immolait des victimes humaines, on lui érigeait une statue. Ainsi les éphores, voulant satisfaire aux mânes de Pausanias, lui élevèrent deux statues d'airain, devant lesquelles on offrait tous les ans des sacrifices. (*V.* Euthyme.) Les Athéniens célébraient une fête solennelle en l'honneur des Mânes dans le mois Anthesterion, pendant laquelle on ne pouvait se marier. (*V.* Ialémies.) Les Platéens rendaient un culte religieux à ceux qui avaient perdu le jour. Ils offraient des sacrifices sur leurs tombeaux; et la victime, couronnée de myrtes et de Cyprès, n'était immolée qu'au son des flûtes et des instruments les plus lugubres. Ils avaient même une fête générale, où tous les principaux de la nation, montés sur des chars drapés de noir, venaient près des sépulchres offrir de l'encens aux dieux des enfers. Le plus considérable d'entr'eux faisait ensuite tomber sous la hache un taureau noir, et l'on suppliait les Mânes de sortir de leurs demeures pour humer le sang de l'animal. *V.* Silicernion.

En Italie, comme en Grèce, les Mânes étaient invoqués comme des dieux; on leur élevait des autels, et on leur offrait des taureaux pour les engager à protéger les champs, à épouvanter les ravisseurs des fruits. *Caton* nous a conservé la formule par laquelle on enjoint aux ombres à qui l'on vient de sacrifier au milieu d'un champ, de veiller à sa conservation. (*V.* Novemdiales, Terentini, etc.) De Rome, le culte des Mânes passa dans toutes les contrées de l'Italie. Par-tout on leur éleva des autels; on mit sous leur protection les tombeaux, et chaque épitaphe portait en tête *Dis Manibus*. Ces dieux pouvaient sortir des enfers avec la permission de Summanus, leur souverain; et plus d'une fois la crédule ignorance crut en distinguer au milieu des ténèbres. Les lieux

destinés à la sépulture des morts, toujours dédiés aux dieux d'en bas, *diis inferis*, étaient appelés *loca religiosa;* tandis que ceux dédiés aux dieux d'en haut, *diis superis*, étaient nommés *loca sacra.* Les autels qu'on élevait aux Mânes dans la Lucanie, l'Etrurie et la Calabre, étaient toujours au nombre de deux, et placés l'un près de l'autre. On les entourait de branches de cyprès, et l'on n'avait soin d'immoler la victime que lorsqu'elle avait les yeux fixés vers la terre. Ses entrailles, traînées trois fois autour de l'enceinte sacrée, étaient ensuite jetées dans les flammes, qu'on rendait plus actives en y répandant de l'huile; il fallait y consumer tout l'animal, et même les liens qui l'avaient attaché, ainsi que tout le bois du sacrifice; enfin la cérémonie ne devait commencer qu'à l'entrée de la nuit. Ceux qui avaient de la dévotion pour les Mânes, et qui voulaient conserver avec eux quelque commerce particulier, s'endormaient auprès des tombeaux des morts, afin d'avoir des songes prophétiques par l'entremise des ames des défunts. Le cyprès était consacré aux dieux Mânes. Sur les monuments, tantôt ils paraissent soutenir les arbres funéraires, tantôt il s'efforcent de les abattre à coup de haches, parceque le cyprès coupé ne pousse plus de rejetons, et que, lorsque la mort nous a frappés, nous ne devons plus espérer de renaître. Le nombre neuf leur était dédié, comme le dernier terme de la première progression numérique, ce qui le faisait regarder comme l'emblême du terme de la vie. Les féves, dont la forme ressemblait, suivant les anciens, à celle des portes infernales, leur étaient aussi consacrées. Le bruit et le son de l'airain et du fer leur était insupportable, et les mettait en fuite, ainsi que les ombres des enfers. Mais la vue du feu leur était agréable; aussi tous les peuples d'Italie renfermaient dans les tombeaux des lampes tétragones. Les riches chargeaient des esclaves du soin de les allumer et de les entretenir. C'était un crime que de les éteindre, et les lois romaines punissaient avec rigueur ceux qui violaient ainsi la sainteté des tombeaux. Sur des monuments antiques, les dieux Mânes sont appelés tantôt *dii sacri*, tantôt *dii patrii*, dieux protecteurs de la famille. C'était une opinion commune dans les temps héroïques, que les mânes de ceux qui étaient morts dans une terre étrangère erraient et cherchaient à retourner dans leur pays.

Les Lappons rendent une espèce de culte religieux aux Mânes, c.-à-d. aux ames des morts. Ce culte est l'effet de la crainte que ces ames leur inspirent; car ils s'imaginent que, jusqu'à ce qu'elles soient entrées dans de nouveaux corps, elles errent parmi les vivants, cherchant à nuire au premier qu'elles rencontrent. Pour détourner l'effet de leur humeur malfaisante, les Lappons leur offrent des sacrifices. Les victimes qui leur sont destinées sont marquées par un fil noir qu'on leur attache aux cornes, et qui passe par l'oreille droite. Ces sacrifices sont toujours suivis d'un festin, dans lequel on mange la chair de la victime, à l'exception d'une partie du cœur et du poumon. On divise ces parties chacune en trois portions différentes. On trempe de petites broches de bois dans le sang de la victime, et on les enfonce dans ces six petits morceaux de chair; on les enfouit ensuite dans la terre, avec les os et tout ce qui reste de la victime.

Manès, fils de Jupiter et de la Terre, époux de Callirhoé fille de l'Océan, fut père de Cotys, et succéda à Méon au royaume de Lydie.

Mangélies, fêtes des Romains.

Mania, déesse romaine. Elle passait pour la mère des Lares. On lui offrait le jour de sa fête des figures de laine en pareil nombre qu'il y avait de personnes dans chaque famille; on la priait de s'en contenter, et d'épargner les personnes qui lui rendaient cet hommage.

Manies, déesses que *Pausanias* croit les mêmes que les Furies. Rac. *Maincsthai*, être en fureur. Elles

avaient un temple dans l'Arcadie, près du fleuve Alphée, au même endroit où Oreste perdit la raison après avoir tué sa mère. Près du temple était une espèce de tombe, sur laquelle était gravée la figure d'un doigt: aussi les Arcadiens l'appelaient la sépulture du doigt, et disaient qu'Oreste, devenu furieux, se coupa là, avec les dents, un doigt de la main.

Manigrépis (*Myth. Ind.*), hermites indiens. *Voy.* Raulins.

Manipa, idole adorée dans les royaumes de Tangut et de Barantola en Tartarie. Elle a neuf têtes qui s'élèvent en forme pyramidale. Tous les ans, de jeunes gens armés, saisis d'une rage enthousiaste, courent la ville de Tanchuth, tuent tout ce qu'ils rencontrent en l'honneur de Manipa, et croient se faire ainsi de grands droits à ses faveurs.

Manitou. (*Myth. Amér.*) Les habitants de la baie de Hudson, et la plupart des sauvages de l'Amérique septentrionale, appellent ainsi un certain esprit qu'ils s'imaginent être renfermé dans toutes les créatures vivantes ou inanimées. Chacun de ces sauvages choisit pour son manitou le premier objet qui frappe ses sens, et l'honore comme sa divinité tutélaire. Les Illinois exposent leurs manitous dans leurs cabanes, et leur font des sacrifices de chiens et d'autres animaux. Les guerriers les portent dans une natte, et les invoquent pour remporter la victoire. Les charlatans ont pareillement recours à leurs manitous, etc. On peut mettre ces divinités au rang des fétiches et des mokissos.

Manmadin (*Myth. Ind.*), *qui excite le cœur*, fils de Wishnou et de Latchimi déesse des richesses, et dieu de l'amour. Il diffère peu du Cupidon des anciens. On le dépeint, comme lui, sous la figure d'un enfant, avec un carquois sur les épaules, et dans les mains un arc et des flèches; mais l'arc est de canne de sucre, et les flèches de toutes sortes de fleurs. On le représente monté sur une perruche. Quoiqu'enfant, on lui donne une épouse. *V.* Radi, Amanga. A la prise du fort de Tardjevier, on trouva un tableau de ce dieu monté sur un éléphant. Cet animal était formé par sept jeunes femmes si industrieusement grouppées, qu'elles figuraient parfaitement ce monstrueux animal.

Manmagon (*Myth. Ind.*) fête fort renommée à Combouconom, village du Tanjaour, et qui attire beaucoup de monde. Elle ne revient que tous les douze ans dans le mois *Massi*, Février. L'année qui la ramène est réputée si malheureuse, que personne n'ose se marier; les plus superstitieux même étendent cette crainte jusqu'à l'année qui la précède, ainsi qu'à celle qui la suit. La dernière a dû être célébrée en 1791.

Manne. (*Myth. Rabb.*) Les rabbins prétendent que cette nourriture miraculeuse était comme de l'huile aux enfants, comme du miel aux vieillards, comme des gâteaux aux personnes robustes. Selon eux, elle avait tous les goûts possibles, hormis celui des porreaux, des oignons, de l'ail, et des melons et concombres, parceque c'étaient là les divers légumes après lesquels le cœur des hébreux soupirait, et qui leur faisaient si fort regretter la maison de servitude. Ils lui ont même accordé tous les parfums des divers aromates dont était rempli le paradis terrestre. Quelques uns même ont été jusqu'à assurer que la manne devenait poule, perdrix, chapon, ortolan, etc. Ils ajoutent au récit de *Moyse*, que les monceaux de manne étaient si hauts et si élevés, qu'ils étaient aperçus par les rois d'Orient et d'Occident. *Akiba* prétend que la manne avait été produite par l'épaississement de la lumière céleste qui, devenue matérielle, était propre à servir de nourriture à l'homme. Les Orientaux en général ont pour la manne une vénération particulière, et la nomment *la dragée de la Toute Puissance.*

Mansiones Saliorum, maisons où les Saliens déposaient leurs boucliers, dans le temps de la fête, du-

rant laquelle ils se promenaient par la ville; ils les y gardaient toute la nuit, qu'ils passaient à faire bonne chère.

Mannus, fils de Tuiston, passait parmi les Germains pour un des fondateurs de la nation. Il était honoré comme un dieu. Il eut trois fils, dont chacun donna son nom à trois différentes peuplades de Germanie, les Ingévones, les Hermiones, et les Istévones.

Manout. (*Myth. Ind.*) C'est le nom que les Siamois donnent aux habitants de ce monde. *V.* Pii, Thenada.

Mansour, nom d'Hakem, divinité des Druses; dans sa sixième incarnation, et sous lequel il a paru à Mansourak. *Voy.* Hakem.

Mansuétude. (*Iconol.*) D'après la définition qu'*Aristote* a donnée de cette vertu, qui, selon lui, se tient dans les bornes de la modération, et réprime les mouvements de la colère, *César Ripa* la symbolise par une femme couronnée d'olivier, ayant près d'elle un éléphant sur lequel elle appuie la main droite.

Manteau. *V.* Borée.

Manticlus, surnom sous lequel Hercule avait un temple hors des murs de Messine, bâti par Manticlus, chef d'une colonie de Messéniens, six cent soixante-quatre ans avant l'ère chrétienne.

Mantinée, ville d'Arcadie, où la tradition portait que Pénélope passa le temps de l'exil auquel Ulysse l'avait condamnée pour cause d'adultère. Antinoüs, favori d'Hadrien, y avait un temple, des sacrifices et des jeux qui étaient célébrés tous les cinq ans. Ses statues le représentaient sous les traits et avec les attributs de Bacchus. Ces honneurs lui furent rendus par l'ordre d'Hadrien, parceque ce jeune homme était de Bithynium, colonie des Mantinéens.

Mantineus, fils de Lycaon, fut le premier fondateur de Mantinée.

Mantis, devin, épithète d'Apollon. *Anthol.*

1. Manto, prophétesse, fille de Tirésias. Thèbes ayant succombé sous les efforts des Epigones, dans la seconde guerre de Thèbes, Manto fut emmenée avec les prisonniers à Claros en Asie, où elle établit un oracle d'Apollon. Ce fut là que, déplorant sans cesse les malheurs de sa patrie, elle fondit en larmes : et ses pleurs formèrent une fontaine et un lac dont les eaux communiquaient le don de prophétie; mais, d'un autre côté, elles abrégeaient la vie. Selon *Apollodore*, Alcméon, général de l'armée qui prit Thèbes, devint amoureux de Manto, et eut d'elle deux enfants, Amphiloque et Tisiphone. Elle avait, dit-on, laissé par écrit plusieurs oracles dont *Homère* a fait usage dans ses poëmes. Si nous en croyons *Diodore*, la fille de Tirésias s'appelait Daphné, et fut envoyée par les Argiens à Delphes, où elle rendit un grand nombre d'oracles. On voyait à Thèbes, du temps de *Pausanias*, devant le vestibule d'un temple, la pierre sur laquelle Manto s'asseyait pour rendre ses oracles, et qu'on appelait *la chaire de Manto*.

2. — Fille de Polyidus. On voyait son tombeau à Mégare, avant d'entrer dans le temple de Bacchus.

3. — Prophétesse d'Italie, eut du Tybre un fils nommé Oénus, qui fonda une ville, et l'appela Mantoue, du nom de sa mère. Des mythologues la confondent avec Manto 1.

Manturna, déesse des Romains. C'était à elle qu'on s'adressait pour que la nouvelle épouse se plût dans la maison de son mari. Rac. *Manère*, demeurer.

Mantus, ou Manus, diminutif de Summanus, nom étrusque de Pluton. *Festus.*

Maoridhat (*Myth. Mah.*), préservatif contre les enchantements. C'est le nom que les musulmans donnent aux deux derniers chapitres de l'Alcoran, qu'ils récitent souvent pour se garantir des sortilèges et de toutes autres mauvaises rencontres.

Maozim, dieu de l'antiquité dont parle *Daniel*, que les uns prennent

pour Jupiter Olympien, et d'autres pour le dieu Mars.

MARABOUTS (*Myth. Ind.*), prêtres mahométans, dont la secte est fort répandue dans l'Afrique. Le mot *marabout*, traduit littéralement, dit M. *de Paw*, signifie enfant du roseau ardent, soit parceque ces charlatans brûlent quelquefois leurs victimes avec des roseaux, soit parcequ'ils se vantent de savoir cracher du feu, ce qu'ils font en tenant des étoupes allumées sous leurs robes, comme on en vit un exemple en 1731; mais ce tour est si grossier, qu'il n'y a que des Nègres qui y puissent être trompés. Les marabouts sont en grande vénération, sur-tout parmi les Maures et les Arabes. On en distingue trois ordres. Les premiers habitent les bourgs, les villes et villages; les seconds n'ont aucune demeure fixe, et mènent une vie errante; les derniers établissent leur séjour dans des bois sauvages et dans des déserts arides.

Les marabouts du premier ordre pensent que l'homme peut s'élever, par l'austérité de sa vie, jusqu'à la nature des anges, et que le cœur, purifié par la mortification de toute affection vicieuse, devient incapable de péché; mais ils soutiennent qu'on ne peut s'élever à ce haut degré de sainteté, que par le moyen de cinquante sciences. Il est vrai qu'ils enseignent que les péchés commis avant d'avoir acquis les connaissances des vingt premières sciences ne leur sont point imputés. Un de leurs principaux dogmes est que les éléments renferment quelque chose de divin, et qu'ainsi l'on peut, sans impiété, adorer l'objet qui plaît le plus. Ils prétendent encore que le premier homme, nommé, selon eux, *El-Chot*, a reçu par infusion toutes les connaissances qui concernent la divinité, et que Dieu lui a communiqué une science égale à la sienne; qu'après la mort de cet homme privilégié, les anciens, ou chefs de la secte, au nombre de quarante, lui choisirent parmi eux un successeur, et que, celui-ci étant mort, les anciens, au nombre de sept cent soixante-cinq, en élurent un autre, et également tiré de leur corps.

Ils passent les premières années dans la pratique des plus grandes austérités et des jeûnes les plus rigoureux; mais ils s'en dédommagent bien ensuite, et se livrent sans retenue aux plus infâmes débauches. On les voit errer de ville en ville, couverts de haillons, et le plus souvent à moitié nus; ils courent comme des fous, et les honnêtes femmes qui se rencontrent sur leur passage sont ordinairement les victimes de leur brutalité. Un de ces imposteurs, au rapport de *Léon d'Afrique*, étant au Grand-Caire, saisit une femme qui sortait du bain, et la viola en présence d'une grande multitude de peuple. Les imbécilles spectateurs, loin de s'opposer à cette violence, s'imaginèrent que cette femme avait contracté un degré particulier de sainteté par l'attouchement du marabout, et s'empressaient de baiser ses habits. Le mari, quoique très mécontent, fut obligé de faire bonne mine, et donna même un festin magnifique au marabout, pour reconnaître la prétendue faveur qu'il avait faite à sa femme.

Le nombre des marabouts est très considérable dans la Nigritie; ils y sont extrêmement redoutés, parcequ'ils ont eu l'adresse de persuader aux habitants qu'il était en leur pouvoir de les faire mourir lorsqu'ils voudraient. Ils possèdent des villages, et même des villes entières sur le Niger, et y vivent en forme de république. La ville qu'on regarde comme la capitale des marabouts, dans cette partie de l'Afrique, se nomme Consoon. Elle est grande et fort bien bâtie; les maisons sont toutes construites de pierres, et couvertes de tuiles. Le P. *Laba*, dans sa relation de l'Afrique, raconte que les marabouts persuadèrent à un petit prince du voisinage d'envoyer demander au chef des Français dans ce pays le paiement d'un certain droit; ils furent même assez insolents pour faire menacer de leur

part cet officier de le faire périr, avec sa garnison, par le moyen de leurs enchantements. L'officier leur fit répondre que ses canons étaient à l'épreuve de leurs conjurations.

Les marabouts du second ordre se nomment Cabalistes. Ils ne mangent point de chair, et jeûnent très souvent. Ils se vantent d'avoir la connaissance de toutes choses par le moyen du commerce journalier qu'ils entretiennent avec les anges. Ils ont coutume de porter de petites tablettes carrées, sur lesquelles on voit gravés des caractères et des chiffres bizarres. Ils reconnaissent pour le premier instituteur de leurs règles un de leurs plus fameux docteurs, nommé Béni. C'est lui qui a composé leurs prières, et les tablettes sont de son invention. Toutes ses constitutions sont distinguées en huit parties. La première, appelée *Al Omba eunonorita*, ou démonstration de la lumière, règle leurs prières et leurs jours de jeûne. Les tablettes, leur utilité et la manière de s'en servir, sont la matière de la seconde partie, appelée *Seme al meharifs*, ou le soleil des sciences. La troisième, qu'ils nomment *Lenuo al chasne*, contient une table des quatre-vingt-dix-neuf vertus qu'ils croient que le nom de Dieu renferme. Les autres parties traitent de différents sujets qui concernent leur manière de vivre.

Les marabouts du troisième ordre prennent le nom de Sunnakiste. Ils fuient le commerce des hommes, et mènent dans les bois une vie solitaire. Les herbes et les végétaux sont leur seule nourriture. Ils pratiquent la circoncision; mais ils ne se font circoncire qu'à l'âge de trente ans, ce qui n'empêche pas qu'ils ne reçoivent le baptême au nom du Dieu vivant. On remarque dans leur religion un mélange absurde et monstrueux de paganisme, de judaïsme et de christianisme. Il paraît assez probable qu'ils sont descendus de ces solitaires célèbres par leurs austérités, et connus en divers lieux de l'Afrique sous le nom de *Thérapeutes*.

Tous les marabouts, en général, sont méchants, débauchés, sans aucune teinture des arts ni des sciences. Ils ne savent que tromper un peuple ignorant et grossier, et ne sont ingénieux qu'à trouver les moyens d'en imposer à la multitude, et de conserver leur autorité.

Les marabouts arabes sont un peu moins ignorants. Ce sont eux qui expliquent l'Alcoran aux Maures, aux Nègres mahométans et aux Arabes. On remarque que, dans leur prédication, au commencement et à la fin de chaque période, ils ont soin d'ajouter le nom de Dieu et celui de Mahomet; mais cette affectation de piété n'empêche pas qu'ils ne soient traîtres, cruels et vindicatifs. Ils témoignent un grand zèle pour la conversion des Nègres; mais ils se contentent de les engager à se faire circoncire, et se bornent à leur enseigner quelques prières et quelques cérémonies de l'Alcoran. Cependant, avec une instruction aussi superficielle, ils ont l'art de les attacher solidement à la religion mahométane; et quoique la nation des Nègres soit naturellement fort inconstante, il est rare de voir un Nègre, une fois circoncis, renoncer à cette religion.

Ces prêtres imposteurs s'attribuent la connaissance de l'avenir, et prétendent même pouvoir faire des miracles. Ils se mêlent d'exercer la médecine, et l'on conserve encore une ordonnance contre la peste, de Sidi Mahomet Zenaka, fameux marabout, laquelle est conçue en ces termes : « Dieu tient en sa main la » vie de tous les hommes; et lorsque » l'heure de la mort est arrivée, rien » ne peut nous en garantir. Cependant la Providence à permis que » plusieurs personnes fussent pré» servées et guéries de la peste, en » prenant tous les matins une ou » deux pilules de la composition » suivante : Myrrhe, deux parties; » safran, une partie; aloès, deux » parties; sirop de grains de myr» rhe. » Dans le vrai, les marabouts n'entendent rien à la médecine. Au lieu des remèdes convenables, ils

n'emploient pour traiter la plupart des maladies, que des charmes et des sortilèges. Ils ont persuadé au peuple crédule que les maladies n'attaquent les hommes que par la vengeance des jénonnes, espèces de créatures que les mahométans croient tenir le milieu entre les anges et les démons. Ils conseillent donc aux malades d'appaiser d'abord la colère des jénonnes, en leur sacrifiant soit un coq, soit une brebis, soit une chèvre, selon qu'il leur plait. Quelquefois ils enterrent le corps de la victime; souvent ils en font boire le sang aux malades; ou bien ils en brûlent les plumes, le poil ou la laine, ou seulement le dispersent, selon les circonstances, ou plutôt selon leur caprice. C'est avec de pareils artifices que ces infâmes charlatans volent l'argent d'un peuple stupide, et abusent de son aveugle confiance.

Les Nègres mahométans qui habitent les pays intérieurs de la Guinée donnent aussi ce nom à leurs prêtres. Ces marabouts ne sont point distingués du peuple pour ce qui regarde l'habillement; mais leur manière de vivre est fort différente. Ils sont avares et orgueilleux. Ces vices sont tempérés par quelques bonnes qualités; ils sont sobres et tempérants, ils se distinguent par leur probité, et sur-tout par la charité qu'ils observent entr'eux. Ils ne contractent jamais d'alliance qu'avec les familles de marabouts, et tous leurs enfants mâles sont destinés à remplir les mêmes fonctions que leurs pères. Une des principales consiste dans l'instruction des enfants. Leurs écoles sont nombreuses, et le voyageur *Jobson* assure en avoir vu où l'on comptait plusieurs centaines d'écoliers. Ils leur apprennent à lire et à écrire, et leur expliquent l'Alcoran. La plupart sont riches, parce-qu'outre le produit de leurs grisgris, qui est fort considérable, ils cultivent beaucoup le commerce. Ils sont presque toujours errants de pays en pays, sous prétexte qu'ils vont enseigner de tous côtés leur religion et leur morale; mais la véritable raison de ces fréquents voyages est le commerce considérable qu'ils font avec les différents peuples. Ils ont une extrême passion pour l'or. Ils l'enfouissent dans la terre; et la mort, qui dépouille les autres hommes de tous leurs biens, n'enlève pas aux marabouts leurs trésors, qu'ils ont soin de faire enterrer avec eux. Ces prêtres sont extrêmement respectés, principalement parmi les Nègres du Sénégal. Ils sont persuadés que celui qui outrage un marabout est puni de mort au bout de trois jours. Les personnes de la plus grande distinction fléchissent le genou devant eux, et demandent leur bénédiction, lorsqu'ils les rencontrent en chemin. La même chose se pratique lorsqu'ils entrent dans le palais du roi.

Le grand marabout, ou grand-prêtre du royaume d'Ardra, en Afrique, a dans chaque ville une maison, qui est toujours occupée par un certain nombre de femmes qu'il y envoie tour-à-tour, sous prétexte de leur faire apprendre une danse sacrée. De vieilles duègnes, destinées à cette fonction, partagent ces femmes en plusieurs bandes; chaque bande entre à son tour dans la salle des exercices; les vieilles leur attachent aux jambes des morceaux de fer, des plaques de cuivre; elles les font ensuite danser jusqu'à ce qu'elles tombent de fatigue et d'épuisement: alors elles font place à une autre bande. On estime particulièrement les femmes qui soutiennent long-temps cet exercice sans se lasser.

Maracas, idoles des naturels du Brésil. Ce mot est une corruption de *tamaraca*, fruit de la taille d'un œuf d'autruche, et de la forme d'une gourde. Ces idoles ne sont en effet que ce fruit lui-même, orné des plus belles plumes, et fiché sur une perche que les prêtres enfoncent dans la terre, en ordonnant aux habitants du village d'apporter des vivres, et de boire en sa présence. Les Brasiliens sont très dévots à ces idoles, et, après qu'elles ont été consacrées par les prêtres, les emportent dans

leurs habitations, les honorent comme des dieux domestiques, et les consultent dans les occasions importantes.

Maramba (*Myth. Afr.*), idole adorée des habitants de Maïamba, province du royaume de Loango, et à laquelle ils sont consacrés dès l'âge de douze ans. Ceux qui ont atteint l'âge prescrit se présentent au chef des prêtres ; il les renferme dans un lieu sombre, et leur fait observer un long jeûne; après quoi il les remet en liberté, et leur ordonne de rester quelques jours sans parler, sous peine de n'être point admis à la cérémonie. Lorsqu'ils ont heureusement subi cette épreuve, ils sont conduits devant l'idole par le prêtre, qui leur fait sur les épaules deux incisions en forme de croissant, et leur fait jurer, par le sang qui coule, une fidélité inviolable à l'idole. Il leur commande ensuite, en son nom, de s'abstenir de certaines viandes, et leur prescrit plusieurs pratiques, qu'ils observent scrupuleusement, persuadés que l'idole punirait leur désobéissance par quelque maladie dangereuse. Pour marquer leur initiation, ils suspendent à leur cou une petite boîte qui leur tombe sous le bras gauche, dans laquelle sont renfermées quelques reliques de l'idole.

La même idole est adorée par les noirs d'Angola et de Congo en Afrique. Elle est dans une attidude élevée contre le temple dédié à son culte, dans un panier qui a la forme d'une ruche. C'est à cette divinité qu'ils s'adressent lorqu'ils vont à la chasse, à la pêche, ou guérir des malades. C'est aussi devant elle que les prévenus d'un crime sont obligés de se réfugier. L'accusé se prosterne aux pieds de l'idole, les embrasse avec respect, et prononce ces paroles : « Vois, » Maramba ; ton serviteur est venu » se justifier devant toi. » S'il est réellement coupable, les noirs sont persuadés qu'il tombe mort sur la place. Il sont aussi dans l'usage de porter sur eux de petites images de Maramba. Quelquefois ils en ont une autour du cou ou du bras gauche. Cette divinité marche toujours à la tête de leurs armées; on lui présente le premier morceau et la première coupe de vin qui sont servis à la table du roi. Ceux qui se dévouent solennellement à ce dieu sont enfermés par les gangas ou prêtres dans une chambre obscure, où ils observent une sévère abstinence et un silence profond pendant plusieurs jours. Ce terme d'épreuves expiré, on les amène devant l'idole, et on leur fait en sa présence deux incisions sur les épaules en forme de croissant ; on les arrose avec le sang qui en coule, ce qui complète leur consécration à Maramba. Après avoir subi ces opérations, il ne leur est pas permis de manger de certains mets, sans que cette défense soit la même pour tous.

1. Marathon, fils d'Epopée, petit-fils d'Aloéus, craignant la colère de son père, s'établit dans la partie maritime de l'Attique. Après la mort de son père, il revint dans le Péloponnèse, partagea le royaume entre ses enfants, et retourna dans l'Attique. *Plutarque* parle d'un autre Marathon, honoré comme un héros, pour avoir accompli un ancien oracle en s'offrant volontairement pour être sacrifié à la tête des troupes.

2. — Bourg de l'Attique, dans la tribu Ajantide, célèbre dans la fable et dans l'histoire; dans l'une, par la victoire de Thésée sur un taureau furieux qu'il dompta, prit en vie, rapporta en triomphe dans la ville, et sacrifia à Apollon Delphinien; et dans l'autre, par la victoire que Miltiade remporta sur les Perses. Les habitants honoraient Hercule d'un culte particulier. *Voy.* Echetlée, Mânes.

Marathonia virgo, Erigone, native de l'Attique.

Marathus. *V.* Marathon 1.

Marcia, une des nymphes.

Marcellées, fête que les Syracusains instituèrent à l'honneur de Marcellus, et en mémoire de la sagesse et de la douceur de son gouvernement.

Marcius, fameux devin dont les

livres avaient prédit la déroute de Cannes, et sur une prophétie duquel des jeux furent établis en l'honneur d'Apollon. Les livres de MARCIUS furent, depuis cette époque, gardés soigneusement avec les autres livres publics et sacrés.

MARCOLIS (*Myth. Rabb.*), nom que les barbares, au dire des Rabbins, donnent au Teutatès des Gaulois.

MARDI, troisième jour de la semaine, consacré à Mars; il était aussi personnifié sous la figure de ce dieu.

MARIAGE. (*Iconol.*) *César Ripa* ne le présente pas sous des emblèmes très agréables. Suivant lui, c'est une femme richement vêtue, qui a un joug sur le cou, des entraves aux pieds, et une vipère dessous. Elle tient un coing, parceque, dit-il, Solon avait ordonné de présenter ce fruit aux nouveaux mariés. C'était en effet un symbole de la fécondité, comme le prouvent les médailles sur lesquelles on le voit dans la main du jeune Hyménée.

Myth. Jap. Le mariage des Japonnais se contracte au milieu d'une tente octogone, où s'élève un autel fort paré. Sur cet autel est le dieu du mariage, représenté avec une tête de chien, les bras ouverts, et un fil de laiton dans les mains. La tête de chien désigne, suivant eux, la vigilance et la fidélité nécessaires dans cet état, et le fil de laiton, l'union qui doit exister entre les époux.

MARIANUS, surnom de Jupiter, pris de C. Marius, qui entr'autres monuments fit ériger un temple à ce dieu.

MARIATALA (*Myth. Ind.*), déesse de la petite vérole, la même que Ganga. Elle était femme du pénitent Chamadaguini, et mère de Parassourama. (Wishnou, dans sa huitième incarnation.) Cette déesse commandait aux éléments; mais elle ne pouvait conserver cet empire qu'autant que son cœur resterait pur. Un jour qu'elle ramassait de l'eau dans un étang, et que, suivant sa coutume, elle en faisait une boule pour la porter à sa maison, elle vit sur la surface de l'eau des figures de Grandovers, qui voltigeaient au-dessus de sa tête. Elle fut surprise de leur beauté, et le désir entra dans son cœur: l'eau déjà ramassée se liquéfia tout de suite, et se confondit avec celle de l'étang; elle ne put jamais en rapporter chez elle sans le secours d'un vase. Cette impuissance découvrit à Chamadaguini que sa femme avait cessé d'être pure, et, dans l'excès de sa colère, il enjoignit à son fils de l'entraîner dans le lieu marqué pour les supplices, et de lui trancher la tête. Cet ordre fut exécuté; mais Parassourama s'affligeait tellement de la perte de sa mère, que Chamadaguini lui dit d'aller prendre son corps, d'y joindre la tête qu'il avait décollée, et de lui dire à l'oreille une prière qu'il lui apprit, qu'aussi-tôt elle ressusciterait. Le fils courut avec empressement: mais, par une méprise singulière, il joignit à la tête de sa mère le corps d'une Parichi, suppliciée pour ses infamies; assemblages monstrueux, qui donna à cette femme les vertus d'une déesse et les vices d'une malheureuse. La déesse devenue impure par ce mélange, fut chassée de sa maison, et commit toutes sortes de cruautés. Les Deverkels voyant le ravage qu'elle faisait, l'appaisèrent en lui donnant le pouvoir de guérir la petite vérole, et lui promettant qu'elle serait implorée pour cette maladie.

Mariatala est la grande déesse des Parias, qui la mettent au-dessus de Dieu. Plusieurs de cette caste vile se dévouent à son culte. Pour l'honorer, ils ont coutume de danser, ayant sur la tête plusieurs cruches d'eau, posées les unes sur les autres; ces cruches sont garnies de feuilles de mangosier, arbre qui lui est consacré. Pendant la petite vérole, on en place toujours quelques branches dans le lit du malade, et ce n'est qu'avec elles qu'on lui permet de se gratter. On en place encore au-dessus du lit, dans les autres chambres, sur les toits; et les voisins en mettent aussi sur leurs maisons.

Les Indiens craignent beaucoup cette déesse; ils lui élèvent des temples dans toutes les aldées. On ne place dans le sanctuaire que sa tête, à laquelle seule les Indiens de bonne caste adressent leurs vœux. Son corps est placé à la porte du temple, et devient l'objet de l'adoration des Parias.

Mariatala, devenue impure par le mélange de sa tête avec un corps de Parichi, et craignant de n'être plus adoré de son fils Parassourama, pria les Deverkels de lui accorder un autre enfant, et ils lui donnèrent Catavarayen. Les Parias partagent leurs adorations entre sa mère et lui. C'est le seul de tous les dieux auquel on offre des viandes cuites; du poisson salé, du tabac, etc., parcequ'il est issu d'un corps de Parias. C'est la même que *Ganga-Grammâ*.

Marica, nymphe qui avait un bois sacré près de Minturne. *Virgile* la fait épouse de Faunus, et mère de Latinus. *Servius* la confond avec Vénus, et *Hésiode* avec Circé. Les habitants voisins du bois où elle était honorée avaient pour cet endroit une profonde vénération; et une loi religieusement observée défendait de laisser rien sortir du bois de tout ce qui y était une fois entré, peut-être pour compatir à la douleur que Circé avait eue de ce qu'Ulysse l'avait quittée.

Marina, épithète donnée à Vénus, comme née des flots de la mer.

Marini, dieux marins, Neptune, Nérée, l'Océan, et une foule d'autres qui étaient sous les ordres des trois premiers. On les représentait sous la figure de vieillards à cheveux blancs, par allusion à l'écume de la mer; quelques uns finissaient en poisson.

Marinus, surnom de Jupiter considéré comme régnant sur les eaux de mer.

Maris, fils d'Amisodar, voulant venger son frère Atymnius tombé sous les coups d'Antiloque, fut tué par Thrasymède, autre fils de Nestor.

Maristines (*Myth. Jap.*), un des dieux de la guerre. Sa fête est une des plus solennelles du Japon. Elle se célèbre au mois d'avril. Sur les deux heures après midi, on voit paraître deux corps d'armée, dont chaque soldat porte sur l'épaule, en forme de livrée, l'image du dieu pour l'amour duquel il va se battre. Les deux armées étant en présence, on envoie des deux côtés de petits garçons à l'escarmouche : une demie heure après, on détache des escadrons qui voltigent, pendant que le corps d'armée avance. A la portée du mousquet, chacun fait sa décharge et se bat ensuite de plus près, avançant toujours les uns sur les autres, jusqu'à ce que l'un des partis s'avoue vaincu.

Maritimus, un des surnoms de Jupiter parmi les Sidoniens, peuple adonné à la navigation.

Marjana (*Myth. Slav.*), déesse de la récolte.

Marmarinus, surnom d'Apollon, pris d'un temple qu'il avait à Marmarium.

Marmax, un des poursuivants d'Hippodamie, tué par Œnomaüs.

Marmessus. *V.* Mamers.

Marnas, *seigneur*, grande divinité de Gaza, qui lui avait érigé un beau temple, et célébrait en son honneur des jeux et des courses de chars. *Platon* le fait secrétaire de Minos 1.

Marne, (*Icon.*) rivière de France. Son attribut ordinaire est une écrevisse C'est celui que lui a donné *Coustou* l'aîné dans le grouppe de marbre représentant la Seine et la Marne qu'on voit au jardin des Tuileries. *Voyez* Seine.

1. Maron, compagnon d'Osiris, entendait parfaitement la culture de la vigne, et donna son nom à la ville de Maronée en Thrace, fameuse par ses bons vins. Il fut honoré comme un dieu par les Egyptiens.

2. — Fils d'Evanthe, grand-prêtre d'Apollon à Ismare, fit à Ulysse présent d'excellent vin, par reconnaissance de ce que le héros grec, respectant son caractère, l'avait sauvé du pillage, lui, sa femme et ses enfants.

3. — Fils d'Orsiphante, Spartiate,

un des capitaines qui signalèrent le plus leur courage au combat des Thermopyles. Après sa mort, on lui dédia un temple comme à un dieu.

Maronéus, surnom de Bacchus, de Maronée, ville de Thrace ; et selon d'autres, de Maréotis, vignoble célèbre près d'Alexandrie.

Marotte, image ridicule, avec un visage devant et derrière, coëffée d'un bonnet de diverses couleurs, au bout d'un petit bâton que portaient ceux qui contrefaisaient les insensés. On en met une entre les mains de la Folie et de Momus.

Maroutoukels (*Myth. Ind.*), seconde tribu des Déverkels, ou purs esprits. *V.* Deutas.

Marpésie, reine des Amazones, soumit les habitants du Caucase, et donna, dit *Jornandès*, son nom (*Marpesia Cautes*), à cette montagne, parcequ'elle y avait demeuré quelque temps.

Marpesse, fille d'Evenus, roi d'Etolie, fut enlevée par Idas, fils d'Apharée, sur le char de Neptune, dans le temps qu'Apollon la recherchait en mariage. (*V.* Evenus.) Apollon se rendit maître de la personne de Marpesse, qu'Idas avait amenée à Messène. Celui-ci en porta ses plaintes à Jupiter, qui remit à Marpesse le choix de l'un des deux rivaux : elle décida en faveur d'Idas, dans la crainte qu'Apollon, déjà connu par l'inconstance de ses amours, ne la quittât lorsque sa beauté serait effacée par l'âge.

Mars (Mois de) (*Iconol.*) C'était le premier mois de l'année ; les Romains lui avaient donné Minerve pour divinité tutélaire, quoiqu'il prît son nom du dieu Mars. Il était symbolisé par un homme vêtu d'une peau de louve, allusion à la nourrice de Rémus et de Romulus. Le poète *Ausone* place auprès de lui un bouc pétulant, une hirondelle qui gazouille, un vase plein de lait, qui, avec l'herbe verdoyante, annoncent le retour du printemps. Les modernes l'ont représenté dans une contenance fière et coëffé d'un casque, vêtu d'un habit de couleur tannée, image de la terre encore privée de sa parure. Le bélier lui a été donné pour signe, parceque, dit-on, cet animal est fort par devant et faible par derrière ; symbole du soleil, dont la chaleur, faible d'abord, s'accroît progressivement. La guirlande qui entoure le signe, indique la première verdure, et un bœuf qui laboure annonce les semailles qui se font dans ce mois.

Mars, dieu de la guerre, était, selon *Hésiode*, fils de Jupiter et de Junon. Bellone, sa sœur, conduisait son char ; la Terreur et la Crainte, ses deux fils (ces mots en grec sont du genre masculin), l'accompagnaient. Les poètes latins lui donnent une autre origine. Junon, jalouse de ce que Jupiter avait fait sortir Pallas de son cerveau, résolut d'aller en Orient chercher les moyens de devenir mère sans le secours de son mari. Fatiguée de la route, elle se reposa près du temple de Flore, qui lui demanda le sujet de ce voyage. L'ayant appris, elle lui montra une fleur qui croissait dans les champs d'Olène, et dont le seul attouchement produisait cet admirable effet. *Apollodore* dit aussi que Junon mit au monde le dieu Mars sans la participation d'aucun homme, mais n'entre dans aucun détail. *Bocace* explique la fable latine par le caractère féroce de Mars, qu'on n'a pu croire fils d'un prince aussi poli que Jupiter. Junon fit élever son fils par Priape, un des Titans ou dactyles idéens, dont il apprit la danse et les autres exercices qui sont les préludes de la guerre. C'est pour cela, dit *Lucien*, qu'en Bithynie on offrait à Priape la dîme des dépouilles consacrées à Mars. Les mythologues et les historiens anciens ont distingué plusieurs Mars. Le premier fut Bélus, à qui *Diodore de Sicile* fait honneur de l'invention des armes et de l'art de ranger les troupes en bataille. *Hygin* nous apprend qu'on donna à cet ancien roi de Babylone le nom de Bélus, pour avoir le premier fait la guerre aux animaux. Rac. *Belos*, trait. Le second Mars était un roi

d'Egypte ; le troisième, un roi des Thraces, nommé Odin, qui se distingua si fort par sa valeur et ses conquêtes, qu'il mérita parmi ce peuple belliqueux les honneurs du dieu de la guerre, et c'est celui qu'on nomme Mars Hyperboréen. (*V*. ODIN, THÉRO.) Le quatrième est le Mars Grec, surnommé Arès. Le cinquième et dernier est le Mars des Latins, qui rendit Rhéa Sylvia mère de Rémus et de Romulus, et que l'on croit le même qu'Amulius, frère de Numitor. Enfin, on donna le nom de Mars à la plupart des princes belliqueux, et chaque pays se fit un honneur d'en avoir un, ainsi qu'un Hercule. On le trouve, en effet, parmi les Gaulois sous le nom d'Hésus, ainsi que parmi les Scythes et les Perses, qui l'honoraient, les premiers sous la figure d'une épée, et les seconds sous le nom d'Orion. Enfin l'empereur *Julien* fait mention d'un Mars d'Edesse, surnommé Azizus. Les Grecs ont chargé l'histoire de leur Mars des aventures de tous ceux que nous venons de nommer. Tout le monde connaît, d'après *Homère*, 1°. le jugement de Mars au conseil des douze dieux pour la mort d'Hallyrothius, fils de Neptune. Mars se défendit si bien qu'il fut renvoyé absous. 2°. La mort de son fils Ascalaphus, tué au siége de Troie, qu'il courut venger lui-même; mais Minerve le ramena du champ de bataille, et le fit asseoir malgré sa fureur. 3°. Sa blessure par Diomède, dont la même déesse conduisait la pique : Mars, en la retirant, jeta un cri terrible, tel que celui d'une armée entière qui marche pour charger l'ennemi. Le médecin de l'Olympe mit sur sa blessure un baume qui le guérit sans peine. 4°. Enfin, les amours de Mars et de Vénus chantées dans l'*Odyssée* et dans *Ovide*, le rets invisible tendu par Vulcain, et les captifs mis en liberté par l'époux déshonoré, et s'envolant, l'un en Thrace et l'autre à Paphos. Les poètes donnent à Mars plusieurs femmes et plusieurs enfants. Il eut Hermione de Vénus; Rémus et Romulus de Rhéa ; et, de Thébé, Evadné, femme de Capanée. Il semble que son culte a été peu répandu chez les Grecs. *Pausanias* ne parle d'aucun temple de Mars, et ne nomme que deux ou trois de ses statues, en particulier celle de Sparte, qui était liée et garottée, afin que le dieu ne les abandonnât pas dans les guerres qu'ils auraient à soutenir. Mais son culte triomphait chez les Romains, qui regardaient ce dieu comme le protecteur de leur empire. Parmi ces temples, à Rome, celui qu'Auguste lui dédia après la bataille de Philippes, sous le nom de Mars Vengeur, passait pour le plus célèbre. *Vitruve* remarque que les temples de Mars étaient de l'ordre dorique, et qu'on les plaçait ordinairement hors des murs, afin que le dieu fût là comme un rempart pour garantir les murs des périls de la guerre. Mais cet usage n'était pas général, puisqu'à Halicarnasse le temple de ce dieu était au milieu de la forteresse. Les saliens, prêtres de Mars, formaient à Rome un collège sacerdotal très célèbre. On immolait à Mars le taureau, le verrat et le bélier; quelques peuples lui sacrifiaient des chevaux ; les Lusitaniens, des boucs, des chevaux, et même des prisonniers de guerre ; les Cariens, des chiens ; les Scythes et les Saracores, des ânes. Le coq et le vautour lui étaient consacrés. On le mettait quelquefois dans la classe des divinités infernales. Et à qui ce titre convenait-il mieux qu'à un dieu meurtrier, dont le plaisir était de repeupler sans cesse le royaume de Pluton ?

(*Iconol.*) Les monuments représentent Mars d'une manière assez uniforme, sous la figure d'un homme armé d'un casque, d'une pique et d'un bouclier; tantôt nu, tantôt avec l'habit militaire, même avec un manteau sur les épaules ; quelquefois barbu, mais le plus souvent sans barbe; quelquefois avec le bâton de commandement à la main, et portant sur la poitrine une égide avec la tête de Méduse. On le voit aussi sur un char traîné par

des chevaux fougueux, qu'il conduit ou laisse diriger par Bellone.

On donnait à Mars l'épithète de *Pectorosus*, ainsi qu'à Achille. — Dans la guerre contre les Lucaniens, les Romains crurent voir le dieu Mars marchant à leur tête, et armé d'un casque ailé. — *Stace*, Thébaïd. liv. VII, dit que Mercure, envoyé par Jupiter, vint évoquer Mars du fond de la Thrace où il avait un temple au milieu d'une forêt, pour l'exciter à prendre parti dans la guerre de Thèbes. Ce sujet est représenté sur une agathe publiée par Ebermayer. — Une autre agathe du même recueil offre Mars armé d'une pique et d'un bouclier, et debout sur un lotus. — Selon quelques auteurs, Mars est le même que le Soleil.

Les anciens Scythes représentaient Mars sous la forme d'un vieux sabre à demi rongé par la rouille. Ils immolaient en son honneur un de leurs ennemis, et arrosaient de son sang cette divinité meurtrière. Ils lui sacrifiaient aussi chaque année des bœufs et des chevaux. — Les Gaulois avaient admis ce dieu au nombre de leurs divinités inférieures. Ils l'adoraient sous la forme d'une épée nue, déposée sur un autel dans un de leurs bocages. Ils vouaient à ce dieu les dépouilles de leurs ennemis, les rassemblaient en monceaux, et les laissaient exposées dans la campagne. Personne n'était assez téméraire pour toucher à des richesses consacrées à la divinité. — Les habitants de Cadis, colonie gauloise, représentaient Mars environné de rayons, parceque, dit *Macrobe*, le mouvement violent du sang et des esprits animaux, principale cause de la bravoure, est l'effet de la chaleur du soleil.

Mars armé d'un fouet, comme vengeur, ne se trouve que sur quelques médailles. Sur d'autres, on le voit avec la lance et le caducée, comme arbitre de la guerre et de la paix. Quelquefois il est représenté sur un bige traîné par ses fils, la Terreur et la Fuite. Une seule figure du palais Borghèse le montre avec un anneau à une jambe, conformément à la manière des plus anciens Grecs, qui le peignaient les pieds enchaînés, traitement que le dieu avait essuyé des fils d'Aloëus.

Marschevan, le second mois de l'année civile et le huitième de l'année sainte des Hébreux. Il n'a que vingt-neuf jours, et répond à la lune d'Octobre.

Marsé, fille de Thestius.

Marses, peuples d'Italie ; ils se vantaient de posséder le secret d'endormir et de manier sans danger les serpents les plus dangereux. Les uns les faisaient venir d'Asie avec Marsyas le Phrygien, qu'Apollon vainquit à la lyre, et d'autres les faisaient descendre d'un fils d'Ulysse et de Circé. *V.* Ophiogènes, Psylles.

Marspiter, un des surnoms de Mars, composé de *Mars* et de *Pater*.

Marsus, fils de Circé, roi des Toscans, trois cents ans avant la fondation de Rome, que l'on regardait comme auteur de la science des augures. *Cic. Divin.* Les Marses prétendaient tirer de lui leur origine.

1. Marsyas, fils d'Hyagnis, était de Célène en Phrygie ; il joignait, dit *Diodore de Sicile*, à beaucoup d'esprit et d'industrie une sagesse et une continence à toute épreuve. Son génie parut sur-tout dans l'invention de la flûte, où il sut rassembler tous les sons qui se trouvaient auparavant partagés entre les divers tuyaux du chalumeau. Il fut le premier qui mit en musique les hymnes consacrés aux dieux. Attaché à Cybèle, il l'accompagna dans tous ses voyages, qui les conduisirent l'un et l'autre à Nyse, où ils rencontrèrent Apollon. Fier de ses nouvelles découvertes, Marsyas eut la hardiesse de faire au dieu un défi qui fut accepté, à condition que le vaincu serait à la discrétion du vainqueur. Les Nyséens furent pris pour arbitres. Ce ne fut pas sans peine et sans péril qu'Apollon l'emporta sur son concurrent. Indigné d'une telle résistance, il attacha Marsyas à un arbre et l'écorcha tout vif, ou, comme dit *Hygin*, fit faire cette opération par un scythe.

Mais quand la chaleur de son ressentiment fut passée, se repentant de sa barbarie, il rompit les cordes de sa guitare, et la déposa avec ses flûtes dans un antre de Bacchus auquel il consacra ces instruments. Des auteurs expliquent cette fable par le son désagréable que causait le cours des eaux du fleuve Marsyas, et *Liceti*, par la supériorité que prit la lyre sur la flûte, qui ruina ceux qui jouaient de ce dernier instrument. On lui attribue encore l'invention du chalumeau composé, de la double flûte, et de la ligature qui empêchait le gonflement du visage, si ordinaire dans le jeu des instruments à vent, et donnait plus de force au joueur, en affermissant les lèvres et les joues. Les représentations de Marsyas décoraient plusieurs édifices. On voyait dans la citadelle d'Athènes une statue de Minerve qui châtiait le Satyre Marsyas pour s'être approprié les flûtes que la déesse avait rejetées avec mépris. Les villes libres avaient dans la place publique une statue de Marsyas, symbole de leur liberté, à cause de la liaison intime de Marsyas, pris pour Silène, avec Bacchus, surnommé *Liber;* car les poètes et les peintres le représentent quelquefois avec des oreilles de Faune ou de Satyre, et une queue de Silène. A Rome, il y avait dans le Forum une de ces statues, voisine d'un tribunal. Les avocats qui gagnaient leurs causes avaient soin de la couronner pour le remercier du succès de leur éloquence, et le rendre favorable à leur déclamation en sa qualité d'excellent joueur de flûte. On voyait encore à Rome, dans le temple de la Concorde, un Marsyas garotté, peint par *Zeuxis*. *Voy*. OLYMPUS, TORTOR.

2. — Fleuve de Phrygie, qui dut son nom au Satyre Marsyas, ou parcequ'Apollon, touché de compassion, le changea en un fleuve de ce nom; ou parceque, desespéré de sa défaite, et l'esprit aliéné, il s'y précipita; ou, comme dit *Ovide*, parceque les Nymphes, les Satyres, etc., privés du plaisir que leur causaient les accords de sa flûte, versèrent tant de larmes qu'elles formèrent une rivière; ou parceque son sang fut métamorphosé en un fleuve qui traversait la ville de Célène, où l'on voyait dans la place publique, dit *Hérodote*, la peau de ce musicien suspendue en forme de ballon.

MARTEA. *V*. HÉRÈS.

MARTEAU. *V*. VULCAIN.

MARTHA, syrienne, espèce de prophétesse que C. Marius menait avec lui, et dont il prenait l'ordre pour les sacrifices, soit superstition, soit charlatanisme, pour en imposer au vulgaire. On la portait en litière avec le plus grand respect. Elle avait une grande mante de pourpre qui s'attachait avec des agraffes, et portait à la main une pique environnée de bandelettes et de bouquets de fleurs.

MARTHÉSIE, reine des Amazones, régna avec Lampéto.

MARTIA AQUA, fontaine de Rome où Néron se baigna. Ce mépris de l'opinion le couvrit d'infamie et le mit en danger de la vie. On s'imagina que ce sacrilège avait attiré sur lui la vengeance des dieux; et la superstition observa que depuis ce temps il n'eut plus qu'une santé faible et languissante.

MARTIALES LARINI, ministres publics du dieu Mars, selon *Cicéron*.

MARTIALIS, surnom de Junon, armée de tenailles de forgeron qu'elle porte des deux mains en avant, telle qu'on la voit, sur un autel étrusque, à la villa Borghèse.

MARTIAUX, jeux institués en l'honneur de Mars, qui se célébraient à Rome le premier d'Août, jour où l'on avait dédié le temple de ce dieu. On y faisait des courses à cheval et des combats d'hommes contre les bêtes. Germanicus y tua deux cents lions, au rapport des historiens.

MARTINET. *Démonog*. Des démonographes assurent gravement que les sorcières appelaient *Martinet*, le bouc qui présidait au sabat. Une femme, disent-ils, qui s'était donnée à *Martinet*, montait sur son dos, et était transportée en un instant dans

les airs, à un endroit nommé la *Noix de Bénévent*.

Martinet, Maître Martinet, espèce de démon familier qui accompagne les voyageurs et leur fait prendre les chemins les plus courts et les moins dangereux.

Martius, surnom de Jupiter, sous lequel les guerriers l'invoquaient au commencement des combats.

Martyre. *(Iconol.)* Un jeune homme à genoux, vêtu d'une robe rouge, couleur symbolique de la charité. Il a la face riante, tournée vers le ciel ouvert, et dans lequel se découvre une croix rayonnante. Il tient deux palmes, et près de lui sont divers instruments de torture et de mort.

Martzana (*Myth. Slav.*), divinité de Kiew, regardée comme la déesse des moissons, et qui répondait à la *Demetra* des Grecs. *V.* Demeter.

Maryandinus, fondateur des Maryandiniens en Bithynie. Les auteurs le font tantôt fils de Phryxus, tantôt de Phinée, tantôt de Cimmérius.

Marzana, nom sous lequel les Sarmates adoraient Vénus.

Masabis, surnom de Bacchus chez les Cariens; de Ma, une des nourrices de Bacchus et d'Arès, nom grec du dieu de la guerre, parceque, selon *Etienne de Bysance*, Ma persuada à Junon que son nourrisson était un fils de Mars.

Masaupada. (*Myth. Ind.*) Ce mot. qui signifie *mois de jeûne*, désigne une espèce de carême en usage parmi les Indiens, et qui dure quarante jours, depuis le dernier jour d'Octobre jusqu'au dix de Décembre. Pendant ce temps le dévot doit observer un jeûne rigoureux : du lait et des figues doivent faire sa seule nourriture. Il ne lui est pas même permis de jouir des plaisirs du mariage. Ce jeûne est accompagné de plusieurs pratiques de dévotion, dont la principale consiste à tourner cent et une fois tous les matins autour de la pagode de Wishnou, en prononçant tout bas un des noms de ce dieu. Ceux qui veulent se distinguer par une ferveur extraordinaire tournent jusqu'à mille et une fois. Ce carême des Indiens ne revient pas tous les ans. Lorsqu'on l'a pratiqué régulièrement l'espace de douze années, on en est quitte pour le reste de la vie.

Mascula, surnom de Vénus et de la Fortune.

Masnah (*Myth. Mah.*), statue ou idole d'un cruel tyran, posée en Ethiopie au milieu d'un grand lac, duquel, selon les auteurs arabes, les deux Nils prennent leur origine. L'un est le Nil proprement dit, et l'autre le Niger.

Masque. Sur les médailles romaines, c'est un symbole des jeux scéniques. *Voy.* Thalie, Momus, Fable, Hypocrisie.

Les anciens se servaient de masques, non-seulement sur le théâtre, mais encore dans les festins, dans les triomphes, dans les guerres, dans les fêtes des dieux, sur-tout aux Bacchanales, et quelquefois dans les funérailles. — Les masques qui représentaient des femmes furent les derniers introduits sur la scène. — Ceux d'esclaves étaient remarquables par leur difformité. — Nous apprenons de *Martial* que les masques étaient un sujet de frayeur pour les enfants. — Les monuments antiques nous ont conservé des masques qui représentent des paysans, des bergers, des esclaves, des philosophes, des pères de famille, des reines, des danseurs, des faunes, des satyres, des bacchantes, et plusieurs divinités telles qu'Apollon, Bacchus, Calliope, Cupidon, Hélène, la Lune, Minerve, la ville de Rome, des dieux marins, Thalie, la Vérité. — Les masques des anciens ne couvraient pas seulement le visage, mais encore le dessus de la tête. — Ils étaient quelquefois garnis d'yeux d'argent, et souvent leur bouche était immensément ouverte et en forme de coquille, apparemment pour donner plus de force et d'étendue à la voix.

Massankracher. (*Myth. Ind.*) C'est ainsi qu'on nomme, dans le royaume de Camboye, le premier ordre du clergé, qui commande à

tous les prêtres, et qui est supérieur même aux rois. Les prêtres du second ordre se nomment *Nassendèches;* ce sont des espèces d'évêques qui sont égaux aux rois, et qui s'asseyent sur la même ligne. Le troisième ordre est celui des *Mitires*, ou prêtres qui prennent séance audessous du souverain; ils ont audessous d'eux les *Chaynises* et les *Sazes*, prêtres d'un rang plus inférieur encore.

Massia (*Myth. Jap.*), oratoires ou chapelles bâties en l'honneur des dieux subalternes : elles sont desservies par un homme appelé Canusi, qui s'y tient pour recevoir les dons et les offrandes des voyageurs dévots qui vont invoquer le dieu. Ces Canusi sont des séculiers à qui les Kuges ou prêtres de la religion du Sintos, par un désintéressement assez rare, ont abandonné le soin et le profit de ces chapelles.

Massicus, un des chefs qui s'embarquèrent avec Enée sur la flotte étrusque. Il conduisait les guerriers de Clusium et de Coses, armés de dards, de flèches, d'arcs terribles, et de légers carquois flottant sur les épaules. *Enéid. l.* 10.

Massue (*Iconol.*), symbole ordinaire d'Hercule. Après le combat des Géants, il consacra la sienne à Mercure. Elle était d'olivier sauvage, prit racine, et devint un grand arbre. On donne aussi quelquefois la massue à Thésée : *Euripide* la nomme *Epidaurienne*, parceque Thésée la ravit à Periphétès qu'il tua dans Epidaure, et s'en servit depuis.

Une charmante pierre gravée antique représente une troupe d'amours enfants qui essaient de lever la massue d'Hercule. Ils paraissent affaissés sous le poids. L'un d'eux se repose et boit dans un vase, sans doute pour reprendre des forces nouvelles.

Mastigophores, *porte-verges*, espèce d'huissier des Hellanodiques, ou Agonothètes, qui frappaient de verges par l'ordre de ces magistrats, et même quelquefois à la prière de spectateurs, les athlètes qui entraient en lice hors de rang ou avant le signal, ou ceux qui par collusion se ménageaient, ou ceux qui exclus des jeux ne laissaient pas d'y paraître.

Mastiphal, prince des démons. C'est le nom que lui donne un livre apocryphe cité par *Cedrenus*, et qui a pour titre : *Petite Genèse.*

1. Mastor, de Cythère père de Lycophron. *Iliad. l.* 15.

2. — Père du devin Halitherse. *Odyss. l.* 2.

Matali (*Myth. Ind.*), conducteur du char d'Indra. *Voy.* Indra.

Matambola. (*Myth. Afr.*) C'est proprement celui des Ganges qui se charge de ressusciter les morts. Voici comment il s'y prend. Lorsque les parents d'un homme mort et enséveli viennent prier ce prêtre de le ressusciter, il leur commande de le déterrer et de le porter dans un bois. Là, en présence de ses confidents, il tourne plusieurs fois autour du corps, et fait diverses figures, invocations et cérémonies, jusqu'à ce que le mort commence à donner quelque signe de vie, en remuant, ou les pieds, ou les mains, ou la tête. Alors, le prêtre redouble ses conjurations, jusqu'à ce que le mort se lève sur ses pieds, qu'il fasse quelques pas, prononce des sons articulés, et reçoive de la viande dans la bouche. Tout aussitôt le Ganga rend le prétendu ressuscité à ses parents ; mais il les charge en même temps de tant de préceptes impraticables, qu'ils ne manquent pas d'en enfreindre quelques uns, avant qu'ils soient bien loin; alors, le cadavre ranimé retombe pour ne plus se relever.

Matcomeck. (*Myth. Amér.*) Les Iroquois et autres sauvages de l'Amérique septentrionale donnent ce nom à un dieu qu'ils invoquent durant le cours de l'hiver.

Matchi-Manitou (*Myth. Amér.*), esprit malfaisant, auquel les sauvages de l'Amérique septentrionale attribuent tous les maux qui leur arrivent. Ce mauvais génie n'est autre que la Lune. Plusieurs de ces sauvages s'imaginent que les orages sont causés par l'esprit de la Lune; qui

qui s'agite au fond des eaux. Lorsqu'ils sont surpris de la tempête, ils jettent dans la mer ce qu'ils ont de plus précieux dans leurs canots, espérant appaiser par ces offrandes cet esprit irrité.

Matchia-Vataram (*Myth. Ind.*), nom sous lequel Wishnou est adoré dans sa première transformation, celle en poisson. *V.* Wishnou.

Matera, un des surnoms de Minerve, à laquelle étaient consacrées les piques. On en suspendait autour de ses autels et de ses statues. Matera était une espèce de trait à l'usage des Gaulois.

Matères, déesses révérées à Engyum en Sicile. On croit que ce sont les nymphes qui prirent soin de l'enfance de Jupiter; savoir, Thisoa, Neda, et Hagno.

Mathan, prêtre de Baal, fut tué devant l'autel de son dieu par l'ordre du grand-prêtre Joiada.

Mathématiques. (*Iconol.*) (*Sciences.*) Une femme d'un âge moyen, couverte d'un voile blanc et transparent, un globe à ses pieds, tient de la main droite un compas, dont elle forme un cercle sur un papier où l'on voit déjà plusieurs figures tracées. L'allégorie de *Gravelot* est plus complète. Cet artiste a conservé une femme avec les ailes à la tête, ainsi que la sphère armillaire, qui annoncent que cet art mesure l'immensité. Elle parait occupée du carré de l'hypoténuse, une de ses premières découvertes. Le cube qui soutient la table sur laquelle cette figure est tracée désigne les trois grandeurs possibles, longueur, largeur, et profondeur. Les différents solides et les instruments répandus autour d'elle, ainsi que la figure qui, dans le lointain, paraît prendre la hauteur d'un objet élevé, caractérisent encore son genre d'études et son utilité.

Matilalcuia (*Myth. Mex.*), déesse des eaux chez les Mexicains. Elle était revêtue d'une chemise de couleur bleu céleste.

Matin. (*Iconol.*) Un jeune homme ailé, planant dans les airs, et ayant une toile sur la tête; il verse d'un vase des gouttes d'eau, image de la rosée; et près de lui voltige une hirondelle.

Matra, nom que les Perses donnaient à Vénus.

Matræ, nom sous lequel les Romains invoquaient les Parques depuis Pertinax, comme prenant un soin particulier des empereurs et de leurs familles.

Matrales, fête qu'on célébrait à Rome le 11 Juin en l'honneur de Matuta, ou Ino. Les dames romaines participaient seules aux cérémonies de la fête, et pouvaient entrer dans le temple. Une seule esclave y était admise, et on la renvoyait après l'avoir légèrement souffletée en mémoire de la jalousie qu'Ino avait conçue contre une de ses esclaves. Les Romaines n'offraient des vœux à cette déesse que pour les enfants de leurs frères ou de leurs sœurs, parceque, dit *Ovide*, Matuta avait été trop malheureuse pour les siens propres. Le sacrifice qu'elles offraient consistait en un gâteau de farine, de miel et d'huile, cuit sous une cloche de terre.

Matres, nom que les Italiens et les Gaulois donnaient aux Parques, soit à raison du soin qu'elles daignaient prendre pour favoriser le passage de l'homme à la vie, soit en reconnaissance des secours que les femmes croyaient en obtenir dans les douleurs de l'enfantement.

Banier prétend qu'elles présidaient principalement à la campagne et aux fruits de la terre. On les invoquait aussi pour la santé et la prospérité des empereurs et de leur famille, ainsi que pour celle des particuliers. Elles sont souvent confondues sur les inscriptions, comme elles l'étaient dans le même culte, avec les Commodèves, les Sulèves, les Junons, les Matrones, les Sylvatiques, et semblables divinités champêtres. *M. de Jaucourt* les fait venir de Phénicie. Il paraît que ce n'était en général autre chose que les génies des lieux, soit villes, soit campagnes, où elles étaient honorées.

Matres-sacrorum, prêtresses de Mithras. *Voy.* Mithras.

Matronales, fêtes célébrées par les dames romaines aux kalendes de Mars. *Ovide* assigne cinq causes à l'institution de cette fête : 1°. la manière dont les Sabines terminèrent la guerre entre les Sabins et les Romains ; 2°. le désir d'obtenir de Mars la même félicité qu'il avait accordée à ses enfants Rémus et Romulus, 3°. pour que la fécondité que la terre éprouve en Mars fût accordée aux dames romaines ; 4°. la dédicace d'un temple à Junon Lucine sur le mont Esquilin, faite aux kalendes de ce mois ; 5°. parceque Mars était fils de la déesse qui présidait aux noces et aux accouchements. On célébrait cette fête avec autant de pompe que de plaisir. Les femmes se rendaient le matin au temple de Junon, et lui présentaient des fleurs, dont elles étaient elles-mêmes couronnées. De retour chez elles, elles y passaient le reste du jour extrêmement parées, et y recevaient les félicitations et les présents que leurs amis ou leurs maris leur envoyaient, en souvenir de l'heureuse médiation des Sabines. Dans la matinée du même jour, les hommes mariés se rendaient au temple de Janus, pour lui faire aussi leurs sacrifices. La solemnité finissait par de somptueux festins que les maris donnaient à leurs épouses. Dans cette fête, les dames accordaient à leurs servantes les privilèges dont les esclaves jouissaient aux Saturnales.

Matrone, nom de Junon, protectrice des femmes nubiles, en état de devenir mères.

Matrones, nom des Parques. *V.* Matres.

Matroum, air de flûte inventé, dit-on, par Marsyas. On s'en servait à la fête de la mère des dieux, d'où lui vient son nom, selon *Pausanias*.

Matsuri (*Myth. Jap.*), fête des bannières. C'est la plus célèbre de toutes les solemnités de la religion primitive du Japon, et la principale du dieu protecteur de chaque ville. Les différents quartiers font tour-à-tour la dépense du spectacle, qui consiste en processions et représentations dramatiques, mêlées de danses et de chants. On exécute ces pièces dans une place publique magnifiquement décorée. Chaque quartier fournit ses décorations, ses machines, sa musique et ses acteurs ; ainsi la scène varie plusieurs fois. Les acteurs sont des jeunes gens d'une figure agréable, et des jeunes filles qu'on tire ordinairement de lieux de débauche. Les uns et les autres ont des habits de caractère conformes aux rôles qu'ils doivent représenter. *Kœmpfer* assure qu'ils jouent avec beaucoup de grace, et qu'il est rare, même en Europe, de trouver d'aussi beaux talents.

Matta (*Myth. Ind.*), idole monstrueuse, fort honorée à Nagrakut, ville du Décan, au nord de la province de Laor. Elle a une riche pagode, où se rendent beaucoup de pélerins, dont quelques-uns se coupent un morceau de la langue pour le lui offrir.

Matta-Salompo, *Tout-voyant*, premier roi de Boni, dans l'isle de Célèbes. Descendu du ciel, il épousa une princesse de Toro, également d'origine céleste, et dont il eut un fils et cinq filles, de qui descendirent tous les rois de Boni. Après un règne de quarante ans, ce roi remonta au ciel avec sa première femme. *Stavorinus, Voyage à Samaran.*

Maturne, déesse que l'on invoquait quand le bled était parvenu à maturité.

Matuta était, chez les Romains, la même que Leucothée ou Ino, fille de Cadmus, était chez les Grecs.

Matutinus Pater, *Père du matin*, nom sous lequel on adorait Janus, comme dieu du temps.

Matzou (*Myth. Chin.*), divinité chinoise. C'était, suivant quelques auteurs, une magicienne ; selon d'autres, une dévote célèbre par sa vertu, et qui avait fait vœu de virginité. Les Chinois lui ont rendu les honneurs divins. Ils représentent ordinairement à ses côtés deux autres

filles dévotes, qui soutiennent sur sa tête une espèce de dais.

Mauritanie. (*Icon.*) Cette vaste étendue de pays. qui comprenait les royaumes d'Alger, de Fez, de Maroc, etc. est figurée sur les médailles conduisant un cheval avec une espèce de longe ou de houssine, à cause de la vîtesse de ses coursiers, auxquels on ne donnait jamais de l'éperon, et auxquels on ne mettait point de mors. Elle est vêtue d'une étoffe légère, relevée sous le sein, et ensuite à la taille.

Mausole, roi de Carie, est devenu célèbre par l'amour que son épouse Artémise eut pour lui. Après la mort de son mari, elle mêla ses cendres à des parfums, les infusa dans de l'eau, et les avala peu à peu, comme si elle eut voulu convertir le corps de son époux en sa propre substance. Non contente de cette preuve d'amour, elle éleva à ses mânes un monument superbe, établit des jeux funèbres, et assigna de grands prix pour les orateurs et les poètes qui viendraient à l'envi déployer leurs talents en l'honneur de Mausole. Elle ne survécut que deux ans à son époux, et son deuil ne finit qu'avec sa vie. *Bayle* soupçonne toutes ces merveilles tirées de quelque roman du temps.

Mausolée, monument qu'Artémise éleva à son époux Mausole, et qui a passé depuis à tous ceux qui se distinguaient par la magnificence de leur structure. Artémise y employa les quatre plus habiles architectes de la Grèce, qui rendirent cet édifice une des sept merveilles du monde. Il avait quatre cent onze pieds de circuit, et cent quarante de hauteur, en y comprenant une pyramide de même hauteur que l'édifice.

Mauwe (*Iconol.*), un des *Eatuas*, ou dieux de la seconde classe, dans l'isle de Taïti. Les Anglais nous en ont fait connaître la représentation. C'était la figure dun homme grossièrement faite d'osier, mais qui n'était pas mal dessinée : elle avait plus de sept pieds de haut et était trop grosse d'après cette proportion. La carcasse était entièrement couverte de plumes blanches, dans les parties où ils laissent à leur peau sa couleur naturelle, et noires dans celle où ils ont coutume de se peindre. On avait formé des espèces de cheveux sur la tête, et quatre protubérances, trois au front et une par derrière, qu'on aurait pu nommer des cornes, mais que les Taïtiens décoraient du nom de *Tatê-Eté*, petits hommes. Cette figure était seule de son espèce à Taïti.

Mavors, le même que Mars. *Cicéron* croît que ce nom vient de *Magna vorto*, parceque la guerre produit de grands changements. *Voy.* Mars.

Maximus, épithète de Jupiter, comme le plus grand des dieux.

May, *a majoribus*, des anciens. (*Iconol.*) Nom donné par Romulus à ce mois, en mémoire de la division du peuple en vieillards et en jeunes gens, ou, suivant *Ausone*, de Maïa, fille d'Atlas. Ce mois avait Apollon pour divinité tutélaire. Les Romains le peignaient comme un homme entre deux âges, vêtu d'une robe large et à grandes manches, tenant d'une main une corbeille pleine de fleurs, et de l'autre une fleur qu'il porte au nez. Quelquefois on plaçait à ses côtés un paon, image naturelle de la variété des fleurs dont s'émaille en ce mois la robe de l'année. Les modernes lui ont donné un habillement verd et fleuri, une guirlande de fleurs, un rameau verdoyant dans une main, et dans l'autre le signe des gémeaux entouré de roses ; emblême, suivant quelques uns, de l'action du soleil, dont la force est doublée. Tous les accessoires annoncent les effets de l'amour.

Maya (*Myth. Ind.*), mère de la nature, et de tous les dieux du second ordre. Quelques Indous expliquent par ce mot la première inclination de la divinité à se personnifier elle-même en créant des mondes. Mais dans la philosophie du *Védam*, qui l'interprète par *délusion*, il a un sens plus subtil et plus abstrus, et signifie le système des perceptions primaires ou secondaires, que *Platon*, *Epicharme*, et quelques autres

philosophes, ont cru être produites par la présence de la divinité dans l'esprit de ses créatures, sans avoir une existence indépendante.

Mayessoura (*Myth. Ind.*), l'air divinisé, selon les Indiens, qui le regardent comme une des cinq puissances primitives engendrées par le créateur. *V.* Panjacartaguel.

Mayrs (*Myth. Celt.*), nom que les anciens Germains donnaient à trois divinités qui présidaient aux accouchements, et qui, comme les fées, douaient les enfants au moment de leur naissance.

1. Méandre, fils de Cercaphus et d'Anaxibie, durant une guerre contre la ville de Pessinunte, promit à la mère des dieux que, s'il était vainqueur, il lui sacrifierait la première personne qui viendrait le féliciter, et immola Archélaüs son fils, sa sœur et sa mère, que le hasard offrit les premiers à sa vue. D'autres disent qu'il partagea aux soldats les offrandes consacrées à la mère des dieux. Soit remords, soit fureur inspirée par cette déesse, il se jeta dans l'Anabænon, auquel il donna son nom.

2. — Fleuve de la grande Phrygie, célèbre dans les fables des poètes, qui le font fils de la Terre et de l'Océan, et père de Cyanée.

Mécasphins, sorciers chaldéens, qui usaient d'herbes, de drogues particulières, et d'os de mort, pour leurs opérations superstitieuses.

Mecastor. *V.* Ecastor.

Méchanceté (*Iconol.*), femme vieille et laide, couverte de toiles d'araignée, appuyée sur un ours blanc, et tenant un couteau et un poignard.

Mechaneus, surnom de Jupiter, qui bénit les entreprises des hommes. Rac. *Mechaneomai*, j'entreprends. Il y avait au milieu d'Argos un cippe de bronze qui soutenait la statue de ce dieu, avec ce surnom. Ce fut devant cette statue que les Argiens, avant d'aller au siége de Troie, s'engagèrent par serment à périr plutôt que d'abandonner leur entreprise.

Mechanica, surnom de Pallas, lorsqu'elle présidait à la construction des villes.

Méchanique. (*Iconol.*) *Cochin* l'a représentée par une femme qui réfléchit sur les propriétés des principales puissances, qui sont le levier, le treuil, la poulie, le plan incliné, le coin et la vis.

Méchanitis, surnom que les Mégalopolitains donnaient à Minerve et à Vénus, comme à des déesses qui favorisent les projets habiles et en assurent le succès.

1. Mécistée, fils d'Echius, un des compagnons d'Ajax, fut tué par Polydamas au siége de Troie.

2. — Père d'Euryale, un des capitaines grecs qui allèrent au siége de Troie.

3. — Un des fils de Lycaon.

Mecque (La), ville de l'Arabie heureuse, célèbre pour avoir été le berceau du mahométisme. Mahomet n'est pas le premier qui l'ait illustrée. On prétend que c'est dans ce lieu qu'est placé le tombeau d'Abraham. La plupart des mahométans se persuadent que ce fut là qu'ils se mit en devoir d'immoler son fils Isaac. Si l'on en croit *Nicolas de Damas*, le fameux chêne de Mambré, sous lequel ce patriarche conversa avec trois anges, était ce qui attirait à la Mecque ce concours de peuples voisins, payens, juifs et chrétiens. Les succès de l'islamisme n'ont fait que lui donner un nouveau lustre. Elle voit arriver tous les ans des caravanes nombreuses de pélerins, dont une des plus belles est celle du Caire, et qui viennent dans ce sanctuaire de leur religion rendre leurs hommages à Mahomet. Ce concours cessera d'étonner, si l'on réfléchit que la loi de Mahomet fait un devoir rigoureux de ce pélerinage ; et cette opinion est si fortement inculquée dès l'enfance, que les femmes même l'entreprennent avec leurs maris, et même seules. Toutes ces caravanes se trouvant rassemblées se rendent, un certain jour, sur la montagne d'Arafat, à six lieues de la Mecque, où ils croient qu'Abraham offrit à Dieu le sacrifice de son fils Isaac. La

fête qu'ils célèbrent dans cet auguste lieu se nomme *Korbanbairam*, ou le second Bairam; mais les Arabes l'appellent *Je al Korban*, et *Je al Adha*, c.-à-d., la fête du sacrifice, parceque, dans ce jour, on immole une multitude prodigieuse d'animaux de toute espèce.

C'est dans ce lieu que les pélerins se rasent la tête et le visage, et prennent le bain. Après avoir fait leurs prières, ils s'en retournent à la Mecque. Ils visitent la maison d'Abraham, qu'on appelle *la Kaaba*, et les autres lieux consacrés par la religion des mahométans. On place dans la grande mosquée le pavillon nouvellement apporté du Caire, et on en retire le vieux, qu'on remet entre les mains de l'émir-hadgi. Ce seigneur avait coutume autrefois de le porter à Constantinople, et de le présenter au grand-seigneur, qui le faisait couper en plusieurs morceaux qu'il distribuait aux princes mahométans, et aux grands de sa cour; mais depuis long-temps les émirs se sont emparés de cette dépouille précieuse, dont ils vendent les morceaux aux pélerins à un prix excessif.

La ville de la Mecque n'étant pas assez grande pour contenir une multitude si prodigieuse d'étrangers avec leurs équipages, les caravanes sont obligées de camper aux environs de la ville, et séjournent sous des tentes pendant l'espace de neuf à dix jours. Il se tient là une foire des plus considérables du monde, et le commerce qui s'y fait est prodigieux. On admire, sur-tout, le silence et la tranquillité qui règnent dans ce concours étonnant de marchands et de pélerins.

Ceux qui avaient, avant Mahomet, la présidence du temple de la Mecque étaient d'autant plus considérés, qu'ils possédaient, comme aujourd'hui, le gouvernement de la ville. Aussi Mahomet eut la politique, dans une trève qu'il avait conclue avec les Mecquois ses ennemis, d'ordonner à ses adhérents le pélerinage de la Mecque. En conservant cette coutume religieuse qui faisait subsister le peuple de cette ville, dont le terroir est des plus ingrats, il parvint à leur imposer sans peine le joug de sa domination.

La Mecque est la métropole des mahométans, à cause de son temple ou kiabé, *maison sacrée*, qu'ils disent avoir été bâti dans cette ville par Abraham; et ils en sont si persuadés, qu'ils feraient empaler quiconque oserait dire qu'il n'y avait point de ville de la Mecque du temps d'Abraham. Ce kiabé, que tant de voyageurs ont décrit, est au milieu de la mosquée, appelée *haram* par les Turcs; le puits de Zemzem, si respecté des Arabes, est aussi dans l'enceinte du haram.

La ville, le temple, la mosquée et le puits, sont sous la domination d'un shériph, ou, comme nous l'écrivons, shérif, prince souverain comme celui de Médine, et tous deux descendants de la famille de Mahomet; le grand-seigneur, tout-puissant qu'il est, ne peut les déposer qu'en mettant à leur place un prince de leur sang.

Médébrontès, un des fils qu'Hercule eut de Mégare, et qu'il tua dans un accès de fureur.

Médecine. (*Iconol.*) (*Sciences.*) On la représente sous les traits d'une femme âgée, pour exprimer que l'expérience est la base de cet art. Elle tient une figure de la Nature, objet continuel de ses observations; et le bâton noueux sur lequel elle s'appuie indique les difficultés dont son étude est accompagnée. Le serpent, dont la peau se renouvelle, emblème de la santé, entoure ce bâton, qui repose sur les ouvrages de *Galien* et d'*Hippocrate*. Le coq, déjà consacré à Esculape, peut être pris pour le symbole de la vigilance, si convenable au médecin; la bride et le mors, aux pieds de la figure, sont celui de la tempérance indispensable au convalescent. (*V.* Esculape.) *Pausanias* croit que la Médecine était représentée sur le coffre de Cypselus, dans le temple de Junon, à Elis, par deux figures de femme, qui tenaient l'une un mortier, et l'autre un pilon.

Médée, fille d'Eétès, roi de la Colchide, et d'Hécate, ayant vu arriver Jason à la tête des Argonautes, fut charmée de la bonne mine de ce héros, le rendit victorieux de tous les monstres qui gardaient la toison d'or, le mit en possession de ce trésor, et s'enfuit avec lui. Eétès fit poursuivre les Grecs par Absyrthe, son fils, qui périt dans cette entreprise. (*V.* Absyrthe.) Médée, après diverses aventures, arriva heureusement en Thessalie, rajeunit Eson, et fit périr Pélias, usurpateur de son trône. (*V.* Eson, Pélias, Jason.) Après l'infidélité de Jason, Médée, selon *Diodore*, au sortir de Corinthe, fut se réfugier chez Hercule, qui lui avait promis autrefois de la secourir, si Jason lui manquait de foi. Arrivée à Thèbes, elle trouva qu'Hercule était devenu furieux; elle le guérit par ses remèdes. Mais voyant qu'elle ne pouvait attendre aucun secours de lui dans l'état où il était, elle se retira à Athènes auprès du roi Egée, qui non seulement lui donna asile dans ses états, mais l'épousa même, sur l'espérance qu'elle lui avait donnée qu'elle pouvait, par ses enchantements, lui faire avoir des enfants. Thésée étant revenu à Athènes en ce temps-là pour se faire reconnaître par son père, Médée chercha à faire périr, par le poison, cet héritier du trône. *Diodore* dit qu'elle en fut seulement soupçonnée, et que, voyant qu'on la regardait par-tout comme une empoisonneuse, elle s'enfuit encore d'Athènes, et choisit la Phénicie pour sa retraite. Ensuite étant passée dans l'Asie supérieure, elle épousa un des plus grands rois de ce pays-là, et en eut un fils appelé Midas, qui, s'étant rendu recommandable par son courage, devint roi après la mort de son père, et donna à ses sujets le nom de Mèdes.

Plusieurs anciens historiens nous représentent Médée avec des couleurs bien différentes. Selon eux, c'est une personne vertueuse, qui n'a d'autre crime que l'amour qu'elle eut pour Jason qui l'abandonna lâchement, malgré les gages qu'il avait de sa tendresse, pour épouser la fille de Créon; une femme qui n'employait les secrets que sa mère lui avait appris, que pour le bien de ceux qui venaient la consulter; qui ne s'était occupée en Colchide qu'à sauver la vie aux étrangers que le roi voulait faire périr; et qui ne s'était enfuie que parcequ'elle avait horreur des cruautés de son père; enfin une reine abandonnée, persécutée, qui, après avoir cru inutilement même aux garants des promesses et des serments de son époux, fut obligée d'errer de cour en cour, et enfin de passer les mers pour aller chercher un asile dans les pays éloignés.

Médée s'était retirée à Corinthe, parcequ'elle avait droit à cette couronne, selon *Pausanias*. Effectivement, elle y régna conjointement avec Créon. *Diodore* dit même que ce furent les Corinthiens qui invitèrent cette princesse à quitter Iolchos, pour venir prendre possession d'un trône qui lui était dû. Mais ces peuples inconstants, soit pour venger la mort de Créon, dont ils accusaient Médée, ou pour mettre fin aux intrigues qu'elle formait pour assurer la couronne à ses enfants, les lapidèrent eux-mêmes dans le temple de Junon, où ils s'étaient réfugiés. A quelque temps de là, Corinthe fut affligée de la peste, ou d'une maladie épidémique qui faisait périr tous les enfants. L'oracle de Delphes avertit les Corinthiens qu'ils verraient la fin de leurs maux, lorsqu'ils auraient expié le meurtre sacrilège dont ils s'étaient rendus coupables. Aussi-tôt ils instituèrent des sacrifices en l'honneur des fils de Médée, et leur consacrèrent une statue qui représentait la Peur. Pour rendre encore plus solemnelle la réparation que les Corinthiens se trouvaient engagés de faire à ces malheureux princes, ils faisaient porter le deuil à leurs enfants, et leur coupaient les cheveux jusqu'à un certain âge. Ce fait était connu de tout le monde, lorsqu'*Euripide* entreprit de mettre Médée sur la scène. Les Corinthiens firent pré-

sent au poète de cinq talents, pour l'engager de mettre sur le compte de Médée le meurtre des jeunes princes. Ils espéraient, avec raison, que cette fable s'accréditerait par la réputation du poète qui l'emploierait, et prendrait enfin la place d'une vérité qui leur était peu honorable. Pour rendre plus croyable cette première calomnie, les poètes tragiques inventèrent tous les autres crimes dont l'histoire de Médée est chargée; les meurtres d'Absyrthe, de Pélias, de Créon et de sa fille, l'empoisonnement de Thésée, etc.

On la fit aussi passer pour une grande magicienne, parcequ'elle avait appris de sa mère Hécate la connaissance des plantes et de plusieurs secrets utiles, dont elle se servait pour l'avantage des hommes. Enfin ceux qui l'ont chargée de tant de forfaits n'ont pu s'empêcher de reconnaître que, née vertueuse, elle n'a été entraînée au vice que par une espèce de fatalité, et par le concours des dieux, sur-tout de Vénus, qui persécuta sans relâche toute la race du Soleil qui avait découvert son intrigue avec Mars.

Médeïdès, pilote des pyrates Tyrrhéniens, fut seul épargné, à cause de sa piété, par Bacchus, qui changea les autres en dauphins.

Médéon, fils de Pylade et d'Electre, donna son nom à la ville de Médéon en Béotie.

Médésicaste, fille naturelle de Priam, mariée à Imbrius, qui demeurait dans la ville de Pédase. Les Grecs l'emmenèrent captive après le siége de Troie.

Medica, surnom de Minerve.

Medicurius, premier nom de Mercure, suivant quelques auteurs, et appelé ainsi parceque l'éloquence est le plus sûr moyen de réunir les hommes et de concilier leurs intérêts.

Médicus, surnom sous lequel Esculape était honoré à Balanagre, dans la Cyrénaïque, où on lui immolait des chèvres.

Médie (*pierre de*), pierre fabuleuse qui, dit-on, se trouvait chez les Mèdes; il y en avait de noires et de vertes. On lui attribuait des vertus merveilleuses, telles que de rendre la vue aux aveugles, de guérir la goutte, en la faisant tremper dans du lait de brebis, etc.

Médine, ville de l'Arabie heureuse, située à 91 lieues nord-ouest de la Mecque, et à 495 de Constantinople. C'est là que Mahomet établit le siége de l'empire des musulmans, et qu'il mourut. On voit au milieu de la ville la fameuse mosquée où les mahométans vont en pélerinage, et dans les coins de cette mosquée sont les tombeaux de Mahomet, d'Abucker et d'Omar : le tombeau de Mahomet est de marbre blanc à plate terre, relevé et couvert comme celui des sultans à Constantinople. Ce tombeau est placé dans une tourelle ou bâtiment rond revêtu d'un dôme, que les Turcs appellent *Turbé* : il règne autour du dôme une galerie dont on prétend que le dedans est tout orné de pierres précieuses d'un prix inestimable; mais on ne peut voir ces richesses que de loin et par des grilles. Médine est gouvernée par un shérif qui se dit de la race de Mahomet, et qui est souverain indépendant.

Médiocrité. (*Iconol.*) *Cochin* la figure par une femme dont tous les traits expriment la satisfaction intérieure. Son vêtement est simple, mais propre. Elle tient une seule bourse, qu'elle garde avec soin. D'autres la figurent par une femme de bonne mine, dont les cheveux nattés sont relevés sur la tête. Elle est vêtue sans luxe, mais décemment, et marche les bras étendus entre une lionne et un agneau, c'est-à-dire entre la force et la douceur. *Medio tutissimus ibis* (la route du milieu est la plus sûre), est sa devise.

Médioximes, dieux mitoyens ou aériens, qu'on croyait habiter les airs, et tenir le milieu entre ceux du ciel et ceux de la terre. *Servius* dit que c'étaient des dieux marins, et *Apulée* des génies inférieurs aux dieux célestes, et supérieurs aux hommes.

Médisance (*Iconol.*), femme

vieille, maigre, hideuse, cherchant à cacher sa tête sous un voile, tenant d'une main un des flambeaux de la Discorde, et de l'autre une vipère. Sa robe de couleur de verd-de-gris, est surmontée d'un manteau de peau de hérisson, garni de pointes de fer. On lui donne encore pour attribut, deux flambeaux allumés, qu'elle paraît agiter avec complaisance.

Méditation. (*Iconol.*) Une femme assise, le front appuyé sur une main, paraît penser profondément. Ses yeux fermés désignent le recueillement; et un grand voile l'enveloppe. Autour d'elle, sont des livres, des figures de géométrie, etc.

Méditerranée. (*Iconol.*) Cette mer est figurée par une femme qui a une rame à la main et un dauphin à ses côtés.

Méditrinales, fêtes en l'honneur de Méditrine. On y offrait à la déesse du vin vieux et du vin nouveau, dans la pensée que le vin pris avec mesure était un excellent préservatif contre la plupart des maladies.

Méditrine, divinité qui présidait aux médicaments et aux guérisons. Rac. *Mederi*, guérir. On appelait *Meditrinales* les fêtes célébrées en son honneur.

Medius, ou Modius, fils de Mars et d'une fille Réate, surnommé *Fabidius*, ou *Fidius*, fonda la ville de Cures, qu'il appela ainsi du nom du génie qui passait pour son père, ou, selon d'autres, d'une pique, nommée *Curis* en sabin.

1. Médon, matelot changé en poisson. *Ovid. Métam. l.* 3.

2. — Centaure blessé à l'épaule, et obligé de prendre la fuite. *Ibid. l.* 12.

3. — Un des poursuivants de Pénélope, fut redevable de son salut à Télémaque.

4. — Fils de Codrus, et frère de Nilée, lui disputa la couronne après la mort de leur père. L'oracle décida en sa faveur.

5. — Fils d'Anténor, un de ceux qui périrent au siége de Troie. Enée vit son ombre aux enfers.

6. — Fils naturel d'Oïlée, et frère d'Ajax, tué par Enée.

Médontides, descendants de Médon, furent archontes après Codrus, les Athéniens n'ayant plus voulu de rois.

Médus, fils de Jason et de Médée, suivant *Justin*, bâtit la ville de Médée en l'honneur de sa mère, et donna son nom aux Mèdes. *Hygin*, qui le fait fils d'Egée, raconte qu'il fut reconnu de sa mère au moment qu'elle pressait Persès, roi de la Colchide, au pouvoir de qui il était, de le faire mourir, le croyant fils de Créon. Revenue de son erreur, elle demanda à lui parler en particulier, et lui donna une épée, dont il se servit pour tuer Persès lui-même. Médus remonta ainsi sur le trône d'Eétès son aïeul, que Persès avait usurpé. *Fab.* 17.

Méduse (*Iconol.*), une des trois Gorgones, était mortelle, dit *Hésiode*, au lieu que ses deux sœurs, Euryale et Sténo, n'étaient sujettes ni à la vieillesse ni à la mort. C'était une très belle fille; mais, de tous les attraits dont elle était pourvue, il n'y avait rien de si beau que sa chevelure. Une foule d'amants s'empressèrent de la rechercher en mariage. Neptune en devint aussi amoureux, et, s'étant métamorphosé en oiseau, enleva Méduse, et la transporta dans un temple de Minerve qu'ils profanèrent ensemble. *Noël le Comte* dit seulement que Méduse osa disputer de la beauté avec Minerve, et se préférer même à elle. La déesse en fut si irritée qu'elle changea en affreux serpents les beaux cheveux dont Méduse se glorifiait, et donna à ses yeux la force de changer en pierres tous ceux qu'elle regardait. Plusieurs sentirent les pernicieux effets de ses regards, et grand nombre de gens, vers le lac Tritonis, furent pétrifiés. Les dieux, voulant délivrer le pays d'un si grand fléau, envoyèrent Persée pour la tuer. Minerve lui fit présent de son miroir, et Pluton de son casque; ce casque et ce miroir avaient, dit *Hygin*, la propriété de laisser voir tous les objets, sans que celui qui le portait pût être vu lui-

même. Persée se présenta donc devant Méduse sans en être aperçu, et de sa main, conduite par Minerve même, coupa la tête de la Gorgone, qu'il porta depuis avec lui dans toutes ses expéditions. Il s'en servit pour pétrifier ses ennemis; c'est ainsi qu'il en usa à l'égard des habitants de l'isle de Sériphe, qu'il changea en rochers, et à l'égard d'Atlas, qui devint par-là une grosse montagne. Du sang qui sortit de la plaie de Méduse, quand sa tête fut coupée, naquirent Pégase et Chrysaor; et lorsque Persée eut pris son vol par dessus la Libye, toutes les gouttes de sang qui découlèrent de cette fatale tête se changèrent en autant de serpents: c'est de-là, dit *Apollodore*, qu'est venue la quantité prodigieuse de ces animaux venimeux qui depuis ont infesté toute cette contrée. Persée, vainqueur de tous ses ennemis, consacra à Minerve la tête de Méduse, qui, depuis ce temps-là, fut gravée sur la redoutable égide de la déesse. « On voyait » au milieu de l'égide, dit *Homère*, » la tête de la Gorgone, ce monstre » affreux, tête énorme et formidable, » prodige étonnant du père des im» mortels. » *Virgile* la place aussi sur la cuirasse de Minerve, à l'endroit qui couvrait la poitrine de la déesse. Il y a même apparence que c'était l'ornement le plus ordinaire des boucliers du temps des héros; car *Homère* dit encore que cette même tête était gravée sur le bouclier d'Agamemnon, environnée de la Terreur et de la Fuite, c.-à-d. qu'on y gravait cet affreux objet pour épouvanter ses ennemis. Cependant toutes les Méduses que les anciens monuments nous ont conservées n'ont pas ce visage affreux et terrible: il y en a qui ont un visage ordinaire de femme; il s'en trouve même assez souvent qui sont très gracieuses, tant sur l'égide de Minerve, que séparément. On en voit une entre autres assise sur des rochers, accablée de douleur de voir que non seulement ses beaux cheveux se changent en serpents, mais aussi que des serpents viennent sur elle de tous côtés, et lui entortillent les bras, les jambes et tout le corps. Elle appuie la tête sur sa main gauche: la beauté et la douceur de son visage font que, malgré la bizarrerie de cette fable, on ne saurait la regarder sans s'intéresser à son malheur.

« Sans m'arrêter aux fables qu'on » débite sur Méduse, dit *Pausanias*, voici ce que l'histoire en » peut apprendre: Quelques uns » disent qu'elle était fille de Phor» cus; qu'après la mort de son » père elle gouverna les peuples » qui habitent aux environs du lac » Tritonis; qu'elle s'exerçait à la » chasse, et qu'elle allait même à la » guerre avec les Libyens qui étaient » soumis à son empire; que Persée » à la tête d'une armée grecque, » s'étant approché, Méduse se pré» senta à lui en bataille rangée; que » ce héros, la nuit suivante, lui » dressa une embuscade où elle périt; » que le lendemain, ayant trouvé son » corps sur la place, il fut surpris » de la beauté de cette femme, lui » coupa la tête, et la porta en Grèce » pour y servir de spectacle, et » comme un monument de sa vic» toire. Mais un autre historien en » parle d'une manière qui parait » plus vraisemblable. Il dit que dans » les déserts de la Libye on voit as» sez communément des bêtes d'une » forme et d'une grandeur extraor» dinaires; que les hommes et les » femmes y sont sauvages et tiennent » du prodige comme les bêtes; enfin » que de son temps on amena à Rome » un Libyen qui parut si différent » des autres hommes, que tout le » monde en fut surpris: sur ce fon» dement il croit que Méduse était » une de ces sauvages qui, en con» duisant son troupeau, s'écarta jus» qu'aux environs du marais Tritonis, » où, fière de la force de corps dont » elle était, elle voulut maltraiter » les peuples d'alentour, qui furent » enfin délivrés de ce monstre par » Persée. Ce qui a donné lieu de » croire, ajoute-t-il, que Persée » avait été aidé par Minerve, c'est

» que tout ce canton est consacré à » cette déesse, et que les peuples qui » l'habitent sont sous sa protection. »

Ce même *Pausanias* nous apprend encore une circonstance singulière sur Méduse : c'est que l'on gardait dans un temple, à Tégée, des cheveux de Méduse, dont Minerve, disait-on, fit présent à Céphée, fils d'Aléus, en l'assurant que par-là Tégée deviendrait une ville imprenable; ce qui a rapport à ce que dit *Apollodore*, que l'on attribuait aux cheveux de Méduse une vertu toute particulière, et qu'Hercule donna à Érope, fille de Céphée, une boucle de cheveux de Méduse, en lui disant qu'elle n'avait qu'à montrer cette boucle aux ennemis pour les mettre en fuite. *Voy.* Gorgones, Persée.

On voit, dans le muséum de Florence une tête de Méduse mourante. C'est un chef-d'œuvre de la main du fameux Léonard de Vinci. — La tête de Méduse est souvent représentée allée.

Méduse est le nom d'une fille de Priam. C'est aussi celui d'une fille de Sthénélus.

Mégabrontès, Dolien tué par Hercule dans un combat des Argonautes, sur les côtes de Cyzique.

Mégabyzes, Mégalobyzes, prêtres eunuques de la Diane d'Ephèse. Une déesse vierge n'en voulait pas d'autres, dit *Strabon*. On leur portait un grand honneur, et des filles vierges partageaient avec eux l'honneur du sacerdoce ; mais cet usage changea suivant le temps et les lieux.

Mégalarte, inventeur, avec Mégalomaze, de l'usage de convertir le bled en farine et la farine en pain, porta le premier cette utile invention en Béotie. En reconnaissance de ce bienfait, les Béotiens lui avaient élevé des statues dans Scolon, l'une de leurs principales villes.

Mégalarties, fêtes de Cérès dans l'isle de Délos. On y portait un grand pain en procession. Rac. *Megas*, grand; *artos*, pain.

Mégalartos, *celle qui donne de grands pains*, surnom de Cérès à Scolos en Béotie.

Mégalasclépiadès, fête qu'on célébrait à Epidaure, en l'honneur d'Esculape, dont le nom grec est *Asclépios*.

Mégalè, *grande*, un des surnoms de Junon, qui marquait sa supériorité sur les autres déesses. On le donnait aussi à Cybèle, comme mère des dieux.

1. Mégalétor fut changé en Ichneumon, selon *Antonius Liberalis*.

2. — *Au grand cœur*, épithète d'Apollon. Rac. *hètor*, cœur. *Anthol.*

Mégalésiens, jeux qui accompagnaient les Mégalésies. Les dames romaines y dansaient devant l'autel de Cybèle. Les magistrats y assistaient en robes de pourpre; la loi défendait aux esclaves d'y paraître. Durant ces jeux plusieurs prêtres phrygiens portaient en triomphe dans les rues de Rome l'image de la déesse; on représentait aussi sur le théâtre des comédies choisies. Un grand concours de peuple et d'étrangers assistaient à ces jeux, dont la célébration tombait au jour d'avant les ides d'Avril, jour auquel les Romains avaient reçu le culte de la déesse.

Mégalésies, fête instituée à Rome en l'honneur de Cybèle, vers le temps de la seconde guerre punique. Les oracles sibyllins marquaient, au jugement des décemvirs, qu'on vaincrait l'ennemi, et qu'on le chasserait d'Italie, si la mère Idéenne était apportée de Pessinunte à Rome. Le sénat envoya des députés vers Attale, qui leur remit une pierre que les gens du pays appelaient la *mère des dieux*. Cette pierre, apportée à Rome, fut reçue par Scipion Nasica, qui la déposa au temple de la Victoire sur le mont Palatin, le quatorze Avril, jour auquel on établit les Mégalésies.

Mégalomaze. *V.* Mégalarte.

Mégalossacus, Dolien tué par Castor et Pollux, dans un combat entre les Doliens et les Argonautes sur les côtes de Cyzique.

Mégamède, fille d'Arnéus, eut de Thestius les cinquante Thestiades.

1. Méganire, ou Métanire,

femme de Céléus, avait une chapelle dans l'Attique sur le chemin d'Eleusis à Mégare, auprès d'un puits nommé le *puits fleuri*. *V*. CÉLÉUS.

2. — Une femme d'Arcas.

1. MÉGAPENTHE, fils de Prœtus, succéda à Acrisius, Persée lui ayant cédé le royaume d'Argos en se retirant à Mycènes.

2. — Fils de Ménélas, qui l'avait eu de l'esclave Teridée, fut marié à une princesse de Sparte, fille d'Alector.

MEGARA, temple de Cérès. *Eustath. Pausan.* On leur donnait ce nom, parcequ'ils étaient plus grands que les bâtimens ordinaires et plus propres à exciter la jalousie ou la vénération. Rac. *mégairein*, envier; respecter.

1. MÉGARE, ville de la Grèce dont les Mégaréens prétendaient que les murailles furent construites par Apollon lui-même. On montra à *Pausanias* le rocher sur lequel ce dieu déposait sa lyre dans le temps de son travail, et qui rendait, dit-on, un son harmonieux lorsqu'on le frappait d'un caillou.

2. — Fille de Créon, roi de Thèbes, et femme d'Hercule, qui l'obtint en récompense du secours qu'il lui avait porté contre Erginus, roi des Orchoméniens. Pendant la descente d'Hercule aux enfers, Lycus voulut s'emparer de Thèbes, et forcer Mégare à l'épouser : Hercule revint à propos, tua Lycus et rétablit Créon. Junon, indignée de la mort de Lycus, inspira à Hercule cette fureur dans un accès de laquelle il tua Mégare et les enfants qu'il avait eus d'elle. Suivant une autre tradition, il ne tua que ses enfants, et répudia, dans la suite, Mégare dont la vue lui rappelait sans cesse le souvenir de sa fureur. *Voy.* IOLAS.

MÉGARÉENS. Ce peuple était peu estimé dans la Grèce, si l'on s'en rapporte à un oracle qui déclara que les Mégaréens n'étaient pas au douzième rang, qu'ils n'en méritaient aucun, ni aucune considération; et l'imprécation usitée chez les peuples voisins, *que personne ne devienne plus sage que les Mégaréens!* achève de donner une idée de la stupidité de ce peuple.

MEGAREIUS HEROS, Hipponène, fils de Megareus.

1. MEGAREUS, petit-fils d'Hercule, et père d'Hipponène.

2. — Un fils d'Apollon, auquel on attribue la fondation de Mégare.

3. — Fils de Neptune, tué en portant du secours à Nisus assiégé par Minos, fut inhumé au pied des murs de la ville, et lui donna le nom de Mégare.

MÉGARUS, fils de Jupiter et d'une nymphe Sithnide, se sauva du déluge de Deucalion, en gagnant à la nage le haut d'une montagne, guidé par le cri d'une bande de grues, d'où ce mont prit le nom de *Géranien*.

MÉGAS, père de Périmus, qui tomba sous les coups de Patrocle. *Iliad. l.* 1.

MÉGÈRE, la seconde des trois Furies; son nom exprimait la haine et les querelles qu'elle excitait parmi les mortels. Rac. *Megala eris*, grande dispute. On le fait dériver aussi de l'envie qu'elle faisait naître. Rac. *Megairein*, porter envie. C'est elle qui punissait avec le plus d'acharnement les coupables, et qui, dans *Virgile*, fait périr Turnus, et, dans *Claudien*, Rufin.

1. MÉGÈS, capitaine grec, fils de Phylée, partit pour le siége de Troie avec quarante vaisseaux.

2. — Capitaine troyen, blessé par Admète, d'Argos, la nuit de la prise de Troie. Il était représenté, à Delphes, le bras en écharpe.

MEGESSARES, père de Pharnacé épouse de Sandacus, et mère de Cinyras.

MÉHADU, divinité subalterne que les brahmines disent avoir été créée avant la formation du monde, et qui doit venir un jour par l'ordre de l'Etre suprême détruire tous les ouvrages de la création.

MEHCHER (*Myth. Mah.*), lieu proche de la Mecque, où les Persans tiennent que se fera le jugement dernier. *Chardin.*

Méher (*Myth. Pers.*), l'ange qui donne aux champs cultivés leur fertilité. Les œuvres qui lui sont agréables sont l'agriculture, le soin des bestiaux, la sépulture des morts et le secours des pauvres. *Voy*. Déroudi.

Me Hercule, serment qui revient à cette expression : *Ita me Hercules juvet!* Ainsi Hercule me soit en aide! Il n'était par permis aux femmes de jurer par Hercule, parceque, dit *Macrobe*, il y avait eu de femmes qui lui avaient refusé de l'eau, lorsqu'il était pressé d'une soif ardente en ramenant d'Espagne les bœufs de Géryon, ou peut-être parcequ'il ne convenait pas, disent d'autres auteurs, à un sexe faible et timide de provoquer par un serment un héros vainqueur de la terre.

Melæneus, un des fils de Lycaon.

Melaïna, épithète de Cérès, pris de l'habit de deuil qu'elle porta en signe de la douleur qu'elle ressentit de la violence que lui fit Neptune.

1. Mélampe, fils d'Atrée, fut surnommé Dioscure avec ses deux frères Aléon et Eumolus, au rapport de *Cicéron*, qui n'en dit pas la raison.

2.—Fils d'Amithaon et neveu de Jason, s'adonna à la médecine et devint très habile dans la connaissance des plantes. Il entendait, dit-on, jusqu'au langage des animaux ; avantage qu'il devait à l'anecdote suivante, racontée par *Apollodore*. Ses domestiques, ayant découvert une famille entière de serpents dans un vieux chêne, et tué sur-le-champ le père et la mère, lui en apportèrent les petits qu'il fit élever avec un grand soin. Ces animaux devenus grands, l'ayant trouvé un jour endormi, s'attachèrent chacun à une de ses oreilles et les nettoyèrent si parfaitement avec leurs langues, qu'à son réveil il fut tout étonné d'entendre les conversations des animaux. Les filles de Prœtus ayant perdu l'usage de la raison jusqu'à se croire devenues vaches, Mélampe les guérit par le moyen de l'ellébore, qu'on nomma depuis *melampodium*, et épousa une des filles du roi. Sous le règne d'Anaxagore, les femmes argiennes ayant été attaquées d'une telle manie qu'elles couraient les champs, Mélampe leur rendit l'usage de la raison. Anaxagore, par reconnaissance, lui céda la troisième partie de ses états. Les descendants de Mélampe y régnèrent durant six générations. *Hérodote* le peint comme un homme savant, instruit dans l'art de la divination, qui enseigna aux Grecs les cérémonies des sacrifices qu'on offrait à Bacchus, et tout ce qui concernait le culte des dieux d'Egypte, qu'il avait appris des Egyptiens mêmes. Ce prince, après sa mort, fut honoré comme un demi-dieu ; on offrait des sacrifices sur son tombeau; il fut même compté au nombre des dieux de la médecine.

3. — Compagnon des travaux d'Hercule, que *Virgile* fait père de Cissée et de Gyas, peut-être le même que le précédent.

4. — Un des chiens d'Actéon.

Mélampyge. *V*. Achémon.

Mélanchète, un des chiens d'Actéon.

Mélancolie (*Iconol.*), une des quatre complexions. La figure allégorique qui la représente est un homme dont le teint est plombé ; d'une main il tient un livre ouvert, et de l'autre une bourse fermée ; sur sa tête est un passereau, et un bandeau lui clôt la bouche. Ces différents emblêmes expriment son aptitude aux lettres, son penchant à l'avarice, son humeur solitaire et silencieuse.

Le Féti la représente comme une femme qui a de la jeunesse et de l'embonpoint sans fraîcheur. Elle est entourée de livres épars, elle a sur sa table des globes renversés et des instruments de mathématiques jetés confusément. Un chien est attaché aux pieds de sa table; elle médite profondément sur une tête de mort qu'elle tient entre ses mains. *M. Vien* l'a représentée sous l'emblème d'une femme très jeune, mais maigre et abattue : elle est assise dans un fauteuil dont le dos est opposé au jour ; on voit quelques livres et des instruments de musique dispersés

dans sa chambre; des parfums brûlent à côté d'elle; elle a sa tête appuyée d'une main, de l'autre elle tient une fleur à laquelle elle ne fait pas attention; ses yeux sont fixés à terre, et son ame toute en elle-même ne reçoit des objets qui l'environnent aucune impression.

Albert Durer l'a symbolisée sous les traits d'une femme assise, la tête penchée et appuyée sur la main. Son air est sévère, son front ridé, ses yeux sont attachés à la terre. Autour d'elle sont confusément épars les instruments des arts, livres, règles, compas, etc. Un trousseau de clefs pend à son côté. Près d'elle est une échelle dont le haut se perd dans les nues, et dont une pierre quarrée semble remonter les échelons. A ses pieds est un chien assoupi, et la fenêtre est tapissée d'une toile, où une araignée fait la chasse aux mouches.

MÉLANÉ, une des filles de Neptune, de laquelle le fleuve Nilus prit le nom de Mélas.

1. MÉLANÉE, un des chiens d'Actéon. Rac. *Mélas*, noir.

2. — Fameux Centaure, grand chasseur de sangliers.

3. — Grec si habile à tirer de l'arc, qu'on le disait fils d'Apollon.

4. — Ethiopien tué au mariage de Persée.

MÉLANÉGIS, surnom de Bacchus à Hermione. Tous les ans on y célébrait des jeux en son honneur. Les musiciens, les nageurs et les rameurs y disputaient le prix.

MELANIDA, MELANIS, MELÆNIS, surnom de Vénus, qui aime les ténèbres de la nuit, favorables à ses plaisirs.

1. MÉLANION, le même qu'Hippomène.

2. — Un des disciples de Chiron.

1. MÉLANIPPE, nymphe qui eut d'Itonus un fils nommé Béotus.

2. — Fille d'Eole, eut clandestinement deux fils de Neptune. Eole irrité les fit exposer aussi-tôt après leur naissance, et fit crever les yeux à Mélanippe, qu'il enferma dans une étroite prison. Les enfants, trouvés et nourris par des bergers, délivrèrent dans la suite leur mère de sa prison; et Neptune lui ayant rendu la vie, elle épousa Métaponte, roi d'Icarie.

3. — Fille de Chiron, séduite par Eole, pria les dieux de dérober sa grossesse aux yeux de son père. Elle fut alors changée en cavale et placée parmi les étoiles, de manière cependant que Chiron ou le centaure ne pût la voir. Selon d'autres, cette métamorphose fut une punition de son indiscrétion, parcequ'en sa qualité de devineresse, elle avait révélé aux hommes les secrets des dieux, et prédit entr'autres les destinées de son père et du jeune Esculape. C'est la même qu'*Ovide* appelle Ocyroé.

4. — Reine des Amazones, dont Hercule devait apporter la ceinture à Eurysthée. Selon *Diodore de Sicile*, elle la lui donna sans y être forcée, et Hercule lui laissa la liberté.

5. — Une des Méléagrides.

MÉLANIPPIES, fête de Sicyone, en l'honneur de Ménalippe, maîtresse de Neptune; d'autres disent de Mélanippus, fils d'Astacus.

1. MÉLANIPPUS, jeune homme bien fait et accompli, aima passionnément Cométho, prêtresse de Diane Triclaria à Patras, ville d'Achaïe; mais n'ayant pu l'obtenir de ses parents, il vint à bout de la surprendre dans le temple même de la déesse. La profanation de son temple fut suivie d'une stérilité générale et d'épidémies meurtrières. Enfin, l'oracle de Delphes, consulté sur les moyens de faire cesser ces fléaux, révéla l'impiété des deux amants, qui la payèrent de leur vie, et ordonna d'appaiser la déesse par le sacrifice annuel d'un jeune garçon et d'une jeune fille qui excellassent en beauté sur tous les autres. *V*. EURYPYLE.

2. — Fils de Mars et de la nymphe Tritia, fille du fleuve Triton et prêtresse de Minerve, fonda en Achaïe une ville à laquelle il donna le nom de sa mère.

3. — Fils de Thésée et de Perigone, fille de Sinis, remporta le prix de la course dans les jeux néméens institués par Adraste et célébrés par les Epigones, après qu'ils eurent

terminé la deuxième guerre de Thèbes. Il conduisit en Carie une colonie grecque.

4. — Fils d'Astacus, un des premiers capitaines thébains, blessa Tydée, et fut tué par Amphiaraüs. Tydée, avant de mourir, s'étant fait apporter sa tête, la déchira avec les dents. En punition de cette barbarie, Minerve, sa protectrice, lui retira le remède qui pouvait le guérir.

5. — Fils d'Hicétaon, un des plus braves capitaines troyens, tué au siége de Troie par Antiloque.

6. — Autre capitaine troyen, tué par Patrocle.

7. — Autre capitaine troyen, tué par Teucer, fils de Télamon.

8. — Compagnon du poète Alcée.

9. — Un fils de Priam.

10. — Un fils de Thésée.

11. — Prêtre d'Apollon à Cyrène, mis à mort par le tyran Nicocrate.

12. — Fils d'Agrius, roi d'Etolie, se distingua par sa valeur au siége de Troie.

13. — Un des fils de Mélas, tués par Tydée.

Mélanopus, natif de Cumes, avait fait un cantique en l'honneur d'Opis et d'Hécaërge, où il disait que ces déesses étaient venues du pays des Hyperboréens en Achaïe et à Délos.

Mélanpadam (*Myth. Ind.*), le cinquième paradis des Indiens, le plus magnifique et le plus élevé de tous. C'est dans ce lieu que l'Être suprême, qu'ils nomment *Parabaravastu*, a établi son séjour. Il n'admet dans ce lieu de délices que ceux qui ont mené sur la terre une vie sainte et irréprochable.

Mélanthée, père d'Amphimédon, l'un des poursuivants de Pénélope.

Mélanthide, nom sous lequel les Athéniens avaient bâti un temple à Bacchus, en mémoire de ce qu'il avait paru derrière Xanthus, durant son combat contre Mélanthus, avec une peau de chèvre noire sur les épaules ; ce qui avait donné à celui-ci l'idée d'une supercherie dont le résultat avait été une victoire qui avait fait passer le sceptre d'Athènes de la maison d'Erechthée dans celle des Néléides. *Voy.* Apaturies, Mélanthus, Xanthus.

Mélanthie, fille de Deucalion et de Pyrrha.

1. Mélanthius, capitaine troyen, fut tué par Euryale fils de Mécistée.

2. — Fils de Dolius, inspecteur des troupeaux d'Ulysse, osa se mettre au rang des poursuivants de Pénélope, les secourut contre Ulysse de retour, fut arrêté par Eumée, garotté, suspendu à une colonne, et le lendemain mutilé et mis à mort. *Odyss. l.* 22.

1. Mélantho, nymphe des mers. Neptune, amoureux d'elle, prit la forme d'un dauphin, la porta quelque temps, et l'enleva.

2. — Une des femmes de Pénélope qui l'avait élevée toute jeune. Mélantho, peu reconnaissante des bontés de sa maîtresse, la trahissait en faveur des poursuivants, et entretenait un commerce criminel avec Eurymaque. *Odyss. l.* 18.

1. Mélanthus, un des compagnons qu'*Ovide* donne à Bacchus.

2. — Fils d'Andropompe, de la race des Néléides, chassé par les Héraclides de la Messénie, et réfugié à Athènes, enleva la couronne à Thymoétès par une supercherie qui donna naissance à la fête des Apaturies. Il fut père de Codrus, dernier roi d'Athènes.

1. Mélas, fleuve de Béotie, auquel *Pline* attribue la vertu de rendre noires les brebis qui buvaient de ses eaux, tandis que le Céphisse avait une vertu toute contraire.

2. — Fils de Protée.

3. — Un des Argonautes, fils de Phryxus et de Chalciope.

4. — Fils de Neptune.

5. — Fils d'Ops. Pallas prit sa figure pour engager Theutis à ne pas ramener ses troupes de l'Aulide.

6. — Un des Tyrrhéniens changés en Dauphins par Bacchus.

7. — Etolien, fils de Porthaon et d'Euryte. Ses neuf fils furent tués par Tydée, au moment qu'ils allaient eux-mêmes tuer Œnée.

Melcartus, *seigneur de la ville,* dieu en l'honneur duquel les Tyriens célébraient tous les quatre ans des

jeux solemnels. La conformité de son culte avec celui d'Hercule a donné lieu aux Grecs de l'appeler l'Hercule de Tyr. Les savants modernes croient que c'est le Baal dont Jézabel apporta le culte à Tyr.

MELCHOM, dieu des Ammonites, que l'on croit le même que Moloch. Salomon lui avait bâti un temple dans la vallée d'Ennon; et Manassès, roi de Juda, lui dressa, dans le temple de Jérusalem, un autel que Josias, son petit-fils, renversa.

MELCHRATUS, ou MELCRATUS, surnom que les Tyriens donnaient à leur Hercule, au rapport de *Sanchoniathon*. Comme ce nom paraît le même que celui de Mélicerte, *roi de la ville*, il y a toute apparence que c'était un ancien roi de Tyr, recommandable par ses belles actions. *V*. MELCARTUS

MÉLÉAGRE, fils d'Œnée, roi de Calydon, et d'Althée, fille de Thestius. Dans sa première jeunesse, il eut part à l'expédition des Argonautes, ayant pour gouverneur Léodacus, frère naturel d'Œnée. Il fut ensuite le chef de la fameuse chasse de Calydon. Diane, irritée contre Œnée, qui l'avait oubliée dans les sacrifices qu'il faisait à tous les autres dieux pour leur rendre graces de la fertilité de l'année, envoya un sanglier furieux, qui ravagea les campagnes. Méléagre, ayant rassemblé un grand nombre de chasseurs et de chiens, en triompha; mais Diane excita entre les Etoliens et les Curètes un violent démêlé pour la hure et la peau de l'animal. La guerre s'allume: et les Etoliens, quoiqu'inférieurs en nombre, sont vainqueurs, tant que Méléagre est à leur tête; mais Méléagre les abandonne, outré de ce qu'Althée, sa mère, au désespoir de la mort de ses frères, qu'il avait tués dans le combat, le dévouait aux Furies. La fortune change, les Curètes reprennent l'avantage. Méléagre résiste aux supplications et aux présents de ses concitoyens, aux larmes même d'un père.... Cléopâtre seule, son épouse, le détermine à repousser l'ennemi, déjà maître des avenues du palais, et sur le point d'embraser la ville. Méléagre prend les armes, repousse l'ennemi, mais n'obtient plus la récompense qu'on lui avait proposée; et les Furies, appelées par les imprécations d'une mère, abrégèrent ses jours. Tel est le récit d'*Homère*, qui le met dans la bouche de Phénix, lorsque ce vieux guerrier veut engager Achille à ne plus écouter son ressentiment. D'autres auteurs prétendent qu'il fut tué de la main d'Apollon. *Phrynicus*, poète tragique, est le premier qui ait rapporté la fable du tison. *Ovide* a suivi cette tradition, et je vais la raconter d'après lui. Méléagre, ayant tué le sanglier, en donna la peau et la hure à Atalante. Les deux frères d'Althée, jaloux de cette distinction, arrachèrent à la princesse le présent qu'elle venait de recevoir. L'amant, hors de lui, s'élance sur ses oncles, et les perce de son épée. Althée, furieuse, oublie qu'elle est mère, pour ne plus songer qu'à la vengeance. A la naissance de Méléagre, les Parques avaient mis dans le feu un tison auquel elles avaient attaché la destinée de ce prince, et, commençant à filer ses jours, prédirent qu'ils dureraient autant que le tison. Althée avait retiré du feu le bois fatal, pour prolonger, en le gardant soigneusement, la vie de son fils. N'écoutant plus que sa fureur, elle rejette le tison dans le feu. Méléagre se sent aussi-tôt dévorer par un feu secret, languit, se consume avec le tison, et rend le dernier soupir. Cléopâtre ne put survivre à la perte de son mari; et Althée, qui avait été la cause de sa mort, se pendit de désespoir.

La mort de Méléagre est représentée sur plusieurs bas-reliefs antiques. — *Charles Lebrun* a traité ce sujet. Son tableau fait partie de la collection du musée national.

MÉLÉAGRIDES, sœurs de Méléagre. Désolées de la mort de leur frère, elles se couchèrent auprès de son tombeau; et leur deuil dura jusqu'à ce que Diane, rassasiée des calamités de la famille d'Œnée, les changea

en oiseaux, excepté Gorgé et Déjanire. Ces oiseaux étaient une espèce de poules, qu'on appelait oiseaux de Méléagre, parcequ'on croyait qu'ils passaient tous les ans d'Afrique en Béotie pour venir sur son tombeau.

Melec el mout (*Myth. Pers.*), nom que les anciens Persans donnent à l'ange de la mort. Les Persans modernes l'appellent aussi *l'Ange à vingt mains*, pour faire entendre comment il peut suffire à retirer toutes les âmes. C'est l'ange *Azraël* des juifs, et le *Mordad* des mages.

Melecher, idole que les juifs ont adorée. C'était le soleil, selon les uns; la lune, selon d'autres. Les femmes lui offraient un gâteau marqué d'une étoile, et les Grecs faisaient à la lune l'offrande d'un pain sur lequel la figure de cette planète était imprimée.

1. Mélès, roi de Lydie, le dernier des Héraclides.

2. — Jeune Athénien, aimé de Timagore, lui ordonna un jour de se précipiter du haut de la citadelle. Timagore, à cet ordre, désespérant de fléchir sa rigueur, se conforma à sa volonté. Un repentir tardif fut le fruit de son dévouement; Mélès se jeta du même rocher, et périt de la même manière. Ce fut à cette occasion qu'Athènes vit élever dans ses murs un temple au génie Antéros, comme vengeur de la mort de Timagore. *V.* Antéros.

3. — Fleuve de l'Asie mineure, auprès duquel on dit que naquit Homère, ce qui a fait dire qu'il était fils de ce fleuve. D'autres prétendent que Mélès est le nom du père de ce poëte, et que c'est de là que lui viennent ceux de Meletaeus et de Mélésigène. A sa source était une grotte où l'on dit qu'il composait ses poëmes.

Mélésigène. *V.* Mélès.

Mélété, *la méditation*, une des trois Muses dont le culte fut institué par les Aloïdes à Thèbes en Béotie. *V.* Muses.

Méliade, fille de Mopsus.

Méliades, Mélies, Mélides, Epimélides, nymphes qui prenaient soin des troupeaux. (*V.* Mélie.) Rac. *Mèlon*, brebis. Ceux qui dérivent ce nom du frêne, arbre qui leur était consacré, disent qu'on les supposait mères ou protectrices des enfants dont la naissance était furtive, ou que l'on trouvait exposés sous un arbre.

Méliaste, épithète de Bacchus; d'une fontaine près de laquelle ses Orgies étaient célébrées.

1. Mélibée, ville dont les habitants allèrent au siége de Troie.

2. — Un des bergers que *Virgile* introduit dans ses Eglogues. Rac. *Melein*, avoir soin; *bous*, bœuf.

3. — Fille de l'Océan, qui épousa Pélasgus.

4. — Une des filles de Niobé, dont le nom fut changé en celui de Chloris, à cause de la pâleur que lui causèrent le sort de sa famille et la crainte de l'éprouver. Elle et sa sœur Amycla furent les seules que Diane épargna; et leur reconnaissance éleva à Latone, dans la ville d'Argos, un temple où Mélibée eut une statue auprès de la déesse.

Melibœus, surnom de Philoctète; de Mélibée, ville de Thessalie, sa patrie.

1. Mélicerte, fils d'Athamas et d'Ino, fuyant avec sa mère les fureurs de son père, se précipita dans les flots. Un dauphin le reçut, et le porta dans l'isthme de Corinthe, sur le rivage près de Cromion, où Sisyphe, l'ayant trouvé exposé, le fit enterrer honorablement; et changeant son nom en celui de Palémon, il institua en son honneur les jeux isthmiques. Mélicerte fut honoré surtout dans l'isle de Ténédos, où l'on poussa la superstition jusqu'à lui offrir des enfants en sacrifice. *Voy.* Palémon, Portunus.

2. — Surnom d'Hercule. — *Voy.* Melchratus.

Melichius. *V.* Milichius.

1. Mélie, fille de l'Océan, fut aimée d'Apollon, dont elle eut deux fils, Térénus et Isménus. Elle fut aussi mère des nymphes Méliades. *V.* Caanthe.

2. — Nymphe qui eut de Neptune un fils appelé Amycus.

Mélies,

Mélies, nymphes qui, selon *Hésiode*, sont nées, ainsi que les Erynnies et les géants, du sang tombé sur la terre, lorsque Saturne mutila son père Uranus. Silène rendit l'une d'elles mère de Pholus.

Méligunis, fille de Vénus, qui donna son nom à une des isles Eoliennes depuis appelée *Lipare*.

Mélina, fille de Thespius.

Melinæa, surnom de Vénus dans *Lycophron*. *Tzetzès* le dérive des douceurs de l'amour physique, et *Etienne de Bysance*, de Melina, ville de l'Argolide.

Melinoé, nom qu'un hymne orphique donne à la fille que Jupiter, sous les traits de Pluton, eut de sa propre fille Proserpine. Elle naquit sur les eaux du Cocyte, et devint la reine des ombres : elle est tantôt blanche, tantôt noire, porte un vêtement jaunâtre, prend des formes effrayantes, et épouvante les humains par des fantômes aériformes.

Melissæus, surnom de Jupiter, pris du nom d'une de ses nourrices.

1. Mélisse, fille de Mélissus, roi de Crète, qui, de concert avec sa sœur Amalthée, nourrit Jupiter. D'autres appellent ces nourrices Adrastée et Ida, et les caractérisent par la dénomination commune de *Mélisses*, abeilles.

2. — Nom que l'on donnait en Crète à la prêtresse de la grande mère.

3. — Fille de Proclès, mariée à Périandre, roi d'Epidaure.

4. — Une des Océanides, épouse d'Inachus, et mère de Phoronée.

5. — Une Corinthienne qui, sur son refus d'admettre des initiés aux mystères de Cérès, fut déchirée. La déesse fit naître de son corps un essaim d'abeilles.

Melissus, roi de Crète, père des nymphes Amalthée et Mélisse.

1. Mélite, une des Néréides dans *Homère*.

2. — Nymphe dans *Virgile*.

3. — Fille du fleuve Egée. Hercule eut d'elle Hyllus.

Mélitéus, fils de Jupiter et de la nymphe Othréis. Sa mère craignant qu'il ne devînt l'objet des vengeances de Junon, l'exposa dans une forêt, où il fut nourri par les abeilles. Il y fut découvert par Phragus, autre fils qu'Othréis avait eu précédemment de Jupiter, et à qui l'oracle avait prédit qu'un jour il trouverait son frère dans cet état. Il l'emporta donc et l'appela Mélitus, du mot grec Melitta, qui signifie abeille. Ce dernier se rendit dans la suite maître d'un territoire assez considérable, et bâtit une ville appelée *Melita*.

Mélitosponda, sacrifice qui ne consistait qu'en libations de miel.

Mélithyta, gâteaux sacrés faits de miel, qu'on offrait à Trophonius. Rac. *Thuein*, sacrifier. *V.* Bous, Gâteaux, Popanà, Prothymata.

1. Mélius, surnom sous lequel les Thisbiens et les Thébains honoraient Hercule, et dont on raconte ainsi l'origine : Dans les temps anciens, il était d'usage de sacrifier à cette fête une brebis. Un jour, la crue des eaux de l'Asopus n'ayant pas permis de l'apporter, les jeunes gens, se prévalant de l'équivoque du mot grec qui signifie pomme et brebis, *melon*, lui offrirent des pommes supportées sur de petits bâtons en guise de jambes. Le dieu rit de l'expédient, et depuis on lui offrit des pommes dans cette solennité en mémoire de cet événement.

2. — Un des fils naturels de Priam.

Mellarium, vaisseau rempli de vin qu'on portait dans les fêtes de la bonne déesse. On lui faisait des libations de ce vin, auquel on donnait le nom de lait.

Mellone, divinité champêtre qui prenait sous sa protection les abeilles et leurs ouvrages. Celui qui volait du miel ou gâtait les ruches de son voisin s'exposait à sa colère.

Mélobosis, une des Océanides.

Melons pétrifiés. (*Myth. Orient.*), pierres d'une forme ovale ou sphéroïde, de couleur grisâtre, ou brune ou ferrugineuse, que l'on trouve sur le mont Carmel. Les Orientaux attribuent la formation de ces pierres à un miracle qu'ils racontent ainsi : Lorsqu'Elie vivait sur cette montagne, il vit un jour un la-

boureur chargé de melons passer auprès de sa grotte, et lui demanda un de ces fruits; mais celui-ci ayant répondu que ce n'étaient pas des melons, mais des pierres qu'il portait, le prophète, pour le punir, changea ses melons en pierres.

Mélophore, surnom de Cérès, c.-à-d. qui donne des troupeaux. Elle avait à Mégare un temple sans toit. Rac. *Melon*, brebis.

Melpée, lieu de l'Arcadie, ainsi nommé, parceque, dit-on, Pan inventa en cet endroit l'art de jouer de la flûte. Rac. *Melpein*, chanter.

Melpomène (*Iconol.*), une des neuf Muses, déesse de la tragédie. Etym. *Melpo*, je chante. Elle est pour l'ordinaire richement vêtue; son maintien est grave et sérieux; chaussée d'un cothurne, elle tient des sceptres et des couronnes d'une main, et un poignard ensanglanté de l'autre. Quelquefois on lui donne deux suivantes, la Terreur et la Pitié. On la peint aussi avec une massue, pour indiquer la tragédie dans les temps héroïques, où cette arme était en usage. Elle se trouve sur une pierre du cabinet de Florence avec une feuille de laurier à la main, qui peut signifier l'enthousiasme poétique. La tragédie est souvent indiquée par un bouc, prix qu'obtenait la meilleure pièce en ce genre dans les premiers temps de l'art.

Lebrun l'a représentée, dans les appartements de Versailles, sous la figure d'une femme assise sur un siége d'or fait à l'antique; l'air de son visage annonce quelque chose de fier et de triste tout ensemble; elle a un poignard et un bandeau royal dans sa main, et un sceptre d'or auprès d'elle.

Melpomène est aussi représentée dans les peintures d'Herculanum.

Melpomenos, *chantant*, ou *qui mérite d'être chanté*, surnom de Bacchus chez les Acarnaniens, et sous lequel les Athéniens l'honoraient, comme présidant aux théâtres que les Grecs avaient mis sous la protection de ce dieu. Rac. *Melpo*, je chante.

Mélusine, fée que nos romans de chevalerie font descendre des rois d'Albanie, et la tige des maisons de Lusignan, de Luxembourg, de Chypre, de Jérusalem et de Bohême. On prétendait qu'elle apparaissait, lorsque quelqu'un de la maison de Lusignan devait mourir; et qu'elle remplissait l'air de cris plaintifs et de gémissements.

Cette *Mélusine* ou *Merlusine* était fort absolue, et commandait avec une telle autorité, que lorsqu'elle envoyait des lettres ou patentes scellées de son sceau ou cachet sur lequel était gravée une sirène, il ne fallait plus songer qu'à obéir aveuglément. C'est de-là qu'on a pris sujet de dire qu'elle était magicienne et qu'elle se changeait quelquefois en sirène.

Mémacte, furieux, violent, surnom donné par les Grecs à Jupiter. Ce dieu était regardé comme le maître des saisons, et en cette qualité, on lui faisait des sacrifices au commencement de l'hiver (au mois mémactérion), afin qu'il en modérât la rigueur.

Mémactéries, fêtes que les Athéniens célébraient en l'honneur de ce dieu. *Festus* nous apprend qu'on l'y priait d'accorder un hiver doux aux navigateurs.

Mémactérion, mois où cette fête se célébrait : c'était le premier de l'hiver. Le 16, les Platéens faisaient l'anniversaire des guerriers tués à la bataille de Platée. *Plut. t.* 1.

Mémalus, père de Pisandre, un des capitaines grecs qui se trouvèrent au siége de Troie.

Membliarus, un des compagnons de Cadmus, qui chercha avec lui Europe, et donna son nom à une île.

Membres. Chaque membre était consacré à quelque divinité; la tête à Jupiter, la poitrine à Neptune, la ceinture à Mars, l'oreille à la Mémoire, le front au Génie, la main droite à la Foi, les genoux à la Miséricorde, les sourcils à Junon, les yeux à Cupidon ou à Minerve, le

derrière de l'oreille droite à Némésis, le dos à Pluton, les reins à Vénus, les pieds à Mercure, les talons et les plantes des pieds à Thétis, les doigts à Minerve, etc. *S. Athanase* prétend même que ces différentes parties du corps humain étaient adorées comme des dieux particuliers.

MEMBRES DISPERSÉS. *Voy.* ABSYRTHE, ARCAS, EPIDAURE, PÉLOPS.

MÉMERCUS, fils aîné de Jason et de Médée, s'étant retiré avec son père à Corcyre, fut déchiré par une lionne à la chasse. Cette tradition, différente de la tradition communément reçue, c.-à-d. que Mémercus fut tué par Médée, s'était perpétuée dans de vieilles poésies, que les Grecs nommaient *Naupactiennes*, parce qu'elles étaient écrites par *Carcinus* de Naupacte.

MEMNON, fils de Tithon et de l'Aurore, vint du fond de la Susiane avec dix mille Perses, autant d'Ethiopiens orientaux, et un grand nombre de chariots, au secours de Troie, vers la dixième année du siége. Il s'y distingua par sa bravoure, et tua Antiloque, fils de Nestor; mais Achille, à la prière du sage vieillard, vint l'attaquer, et, après un rude combat, le fit tomber sous ses coups. L'Aurore, au désespoir, alla, les cheveux épars et les yeux baignés de larmes, se jeter aux pieds de Jupiter, et le supplier d'accorder à son fils quelque privilége qui le distinguât du reste des mortels, refusant sans cela au monde sa lumière. Le père des dieux exauça sa prière; le bûcher, déjà allumé, s'écroula, et l'on vit sortir des cendres une infinité d'oiseaux, qui firent trois fois le tour du bûcher, en poussant tous les mêmes cris. A la quatrième, ils se séparèrent en deux bandes, et se battirent les uns contre les autres avec tant de fureur et d'opiniâtreté, qu'ils tombèrent auprès du bûcher, comme des victimes qui s'immolaient aux cendres dont ils venaient de sortir, montrant par-là qu'ils devaient la naissance à un homme rempli de valeur. Ce fut de lui qu'ils prirent le nom de Memnonides. *Elien* dit que ces oiseaux étaient noirs, faits comme des éperviers; qu'ils venaient tous les ans en automne du pays de Cyzique recommencer le même combat. *Pausanias* ajoute que tous les ans, à jour préfix, ces oiseaux viennent, au rapport de ceux qui habitent les côtes de l'Hellespont, balayer un certain espace du tombeau de Memnon où l'on ne laisse croître ni arbre ni herbe, et qu'ensuite ils l'arrosent avec leurs ailes, qu'ils vont exprès tremper dans les eaux de l'Esépus. Cet honneur ne calma pas les douleurs de l'Aurore, et chaque jour depuis elle n'a cessé de verser des larmes. C'est de ces pleurs que se forme la rosée qui tombe le matin.

Ce qu'on publiait de la statue de ce prince, qu'on voyait à Thèbes en Egypte, n'est pas moins merveilleux. Lorsque les rayons du soleil venaient à la frapper, elle rendait un son harmonieux; ce qu'on ne peut attribuer qu'à quelque supercherie sacerdotale, telle, dit *Kircher*, qu'un ressort secret ou une espèce de clavecin renfermé dans la statue, et dont les cordes, relâchées par l'humidité de la nuit, se tendaient à la chaleur du soleil, et se rompaient avec éclat, comme une corde de viole. Cambyse, voulant pénétrer ce mystère, qu'il croyait un effet magique, fit briser cette statue depuis la tête jusqu'au milieu du corps, et la partie renversée continua de rendre le même son. On croyait encore que Memnon rendait un oracle tous les sept ans.

Huet a ramené tout ce merveilleux à la simplicité historique. Selon lui, Memnon, fils de Tithon frère de Priam, commandait les armées de Teutame, roi d'Assyrie, qui le chargea d'aller au secours du roi de Troie, son tributaire. Comme sa mère était d'un pays situé à l'orient de la Grèce et de la Phrygie, les Grecs, qui tournaient toute l'histoire en fictions, dirent qu'il était fils de l'Aurore. La ville de Suze, bâtie par son père, fut appelée ville de Memnon; la citadelle, Memnonium; le palais et les murs, Memnoniens. On bâtit en son honneur un temple

où les peuples de la Susiane l'allaient pleurer. Il y a eu deux autres princes du même nom, dont l'un est cru Aménophis, roi d'Egypte et l'autre Memnon le Troyen.

Virgile suppose que Memnon était un des guerriers dont Enée vit les combats représentés sur les murs du temple de Carthage.

Memnonides. *V*. Memnon.

Mémoire. (*Iconol.*) Quelques anciens l'ont représentée par une femme d'un âge moyen, dont la coëffure est enrichie de perles et de pierreries ; elle se tient le bout de l'oreille avec les deux premiers doigts de la main droite. *C. Ripa* lui donne deux visages, une robe noire, une plume à la main droite, et un livre à la gauche. *Gravelot* la figure par une femme richement coëffée, pour désigner que son siége est dans le cerveau. Le burin qu'il lui fait tenir exprime que c'est là que se gravent les conceptions. Des éléments de dessin, tels qu'un nez, un œil, une oreille, etc., annoncent que les idées nous viennent par les sens. Le chien, placé près de la Mémoire, rappelle que les animaux jouissent de cette faculté. Elle est désignée sur les monuments, par une jeune personne qui enfonce un clou.

Dans les cérémonies de l'oracle de Trophonius, on faisait boire à ceux qui venaient le consulter, l'eau de la Mémoire et l'eau de l'Oubli, on les faisait asseoir aussi sur le trône de Mémoire. *V*. Trophonius, Mnémosyne.

Léon Augustinus pense que le masque allé des portraits de Virgile, n'est autre chose que l'image de la Mémoire, toujours invoquée par les poètes.

Mémoire ancienne, divinité particulière adorée à Rome.

Mémoriaux (*Myth. Pers.*), nom, suivant *Selden*, que portaient toutes les fêtes des mages, qui n'étaient en effet, comme les fêtes de presque toutes les religions, que des commémorations des grands phénomènes de la nature.

1. Memphis, fille d'Uchoréus, roi d'Egypte, fut aimée du Nil, qui se transforma en taureau, et eut d'elle un fils nommé Egyptus, d'une force et d'une vertu merveilleuses. On la fait aussi épouse d'Ephésus, et mère de Libya. Elle donna son nom à la ville de Memphis.

2. — Fils de Jupiter et de Protogénie, épousa Lydie.

Memrumus, dieu des Phéniciens, était fils des premiers Géants. Il apprit aux hommes à se couvrir de peaux de bêtes. Il fit plus ; car un vent impétueux ayant enflammé une forêt près de Tyr, il prit un arbre, en coupa les branches, et, l'ayant lancé dans la mer, le fit servir de vaisseau. Il rendit aussi un hommage religieux à deux pierres qu'il avait consacrées au Vent et au Feu, et répandit en leur honneur le sang des animaux. Après sa mort, ses enfants lui consacrèrent des morceaux informes de bois et de pierre qu'ils adorèrent, et en l'honneur desquels ils établirent des fêtes annuelles ; premier exemple, dit-on, d'un culte religieux rendu à des hommes morts.

Men, *mois ;* on en avait fait une divinité particulière. Dans *Strabon*, c'est le dieu Lunus. *V*. Lunus. Plusieurs temples étaient consacrés à son honneur dans l'Asie mineure et dans la Perse, où l'on jurait souvent par le *Men* du roi, c.-à-d., par sa fortune.

Mena, ou Méné, divinité qui présidait aux infirmités périodiques des femmes. On croit que c'était la Lune.

Menace. (*Iconol.*) Une femme agitée dont les yeux sont ardents et la face enflammée : elle est dans l'action de faire des reproches, et tient une épée d'une main, et de l'autre un bâton. Son vêtement est de couleur brune, et on la peint au milieu d'une nuit qui n'est pas entièrement obscure.

Menachus, un des fils d'Egyptus tué par son épouse Nélo.

Ménades, nom des Bacchantes. Rac. *Mainesthai*, être en fureur. Ce surnom leur fut donné parceque dans la célébration des orgies, elles

étaient agitées de transports furieux, courant échevelées, à demi-nues, agitant le thyrse dans leurs mains, faisant retentir de leurs hurlements et du bruit des tambours les monts et les bois, et poussant la fureur jusqu'à tuer ceux qu'elles rencontraient, et à porter leurs têtes en bondissant de rage et de joie. *Voy.* Bacchantes, Thyades.

Euripide nous apprend que les Ménades ou Bacchantes savaient conserver leur chasteté au milieu de l'agitation et de la fureur dont elles étaient inspirées, et qu'elles se défendaient à grands coups de thirse des hommes qui voulaient leur faire violence ; mais *Juvénal* est d'un autre sentiment, et *Lycophron* donne l'épithète de Bacchante à une femme dissolue. Les Ménades se faisaient un plaisir de la chasse des animaux sauvages, et se paraient de leurs dépouilles. — Bien que les vierges, les femmes mariées et les veuves concourussent à la célébration des fêtes de Bacchus, cependant il paraît que les véritables Ménades étaient vierges. *Nonnus* dit qu'elles étaient si jalouses de conserver leur chasteté, que pour ne point être surprises en dormant, elles se faisaient une ceinture avec un serpent : et dans l'Anthologie, on voit que les Bacchantes Eurynome et Porphoride quittèrent les mystères de Bacchus, parcequ'elles allaient se marier. Les Ménades s'exerçaient à la danse et à la course. — Il y avait à Sparte onze filles appelées Dionysiades, qui, aux fêtes de Bacchus, se disputaient le prix de la course appelée *Endriona*. — Les Ménades se couronnaient de lierre, de smilax, de chêne et de sapin. — Plusieurs peintures d'Herculanum représentent des Ménades endormies dont un satyre se dispose à abuser. Une autre de ces peintures offre une Bacchante à qui un jeune Faune baise la main avec amour.

Une pierre antique, gravée, nous offre l'image d'une Ménade, dans cet abandon où jette l'ivresse. Elle a la tête renversée, les yeux égarés, les cheveux épars et les genoux sur un autel. Cette furieuse semble, dans son transport, évoquer le Dieu dont elle est saisie. On lui voit entre les bras une petite figure de femme jouant d'une double flûte, et elle l'élève comme pour la donner en spectacle. Ses évocations se font devant la statue du dieu Pan, ou plutôt du dieu de Lampsaque. Comme cette étrange divinité et le dieu du vin avaient à-peu-près le même culte, on aperçoit de l'autre côté, dans une espèce de cuve ornée, une petite figure de femme qui boit dans un vase de la forme de ceux appelés *Cotyles*.

Menagyrtes, prêtres de Cybèle qui faisaient leur quête tous les mois. *Voy.* Agyrtes, Métragyrtes. Rac. *Men*, mois.

Menah (*Myth. Mah.*), vallée à quatre lieues de la Mecque. Les pèlerins doivent y jeter sept pierres par-dessus l'épaule. Les docteurs musulmans en donnent trois raisons : les uns disent que c'est pour renoncer au diable, et le rejeter, à l'imitation d'Ismaël, qu'il voulut tenter au moment que son père Abraham allait le sacrifier, et qui le fit fuir en lui jetant des pierres; les autres, qu'ayant voulu empêcher Abraham d'égorger Ismaël, et n'ayant rien pu gagner ni sur Ismaël ni sur Agar, ils l'éloignèrent tous les trois par ce moyen; et les troisièmes, que c'est en mémoire des pierres qu'Adam jeta au diable lorsqu'il revint l'aborder après lui avoir fait commettre le péché originel.

Menalcès, un des fils d'Egyptus tué par son épouse Adyte. *Apollod.*

1. Ménale, montagne d'Arcadie, fameuse dans les écrits des poètes. Apollon y allait chanter sur sa lyre la métamorphose de Daphné en laurier. C'était aussi le séjour ordinaire du dieu Pan, que les Arcadiens s'imaginaient quelquefois y entendre jouer de la flûte. On en a fait aussi le théâtre de l'un des travaux d'Hercule. Ce fut là qu'il poursuivit, par ordre d'Eurysthée, cette biche aux pieds d'airain et aux cornes d'or, si légère à la course que personne avant

lui n'avait pu l'atteindre. Elle lui donna beaucoup d'exercice, Hercule ne voulant pas la percer de ses traits, parcequ'elle était consacrée à Diane; mais enfin elle fut prise en voulant traverser le Ladon. Hercule l'apporta sur ses épaules à Mycènes. Le Ménale était aussi consacré à Diane, comme un terrain propre à la chasse.

2. — Ville d'Arcadie, célèbre par le culte qu'elle rendait au dieu Pan.

3. — Fils de Lycaon, donna son nom à la ville et à la montagne de ce nom. Ce fut lui, selon *Apollodore*, qui conseilla à ses frères de tuer un enfant, pour mettre à l'épreuve la divinité de Jupiter.

4. — Père d'Atalante l'arcadienne.

Ménalée, fameux centaure.

Ménalion, père d'Atalante. *V.* Atalante.

Menalis Ursa, constellation de l'Ourse; c'est Calisto, nymphe d'Arcadie où était le mont Ménale.

1. Ménalius, père du quatrième Vulcain, selon *Cicéron*.

2. — Surnom de Pan, parceque ce dieu faisait sa demeure ordinaire sur le mont Ménale.

Ménalque, un des bergers que *Virgile* introduit dans ses Bucoliques. Rac. *Menos*, courage; *alcè*, force.

Ménasinus, fils de Pollux, avait une statue à Corinthe dans le temple bâti en l'honneur de son père.

Menat, *distributeur des graces*, divinité des anciens Arabes.

Menavi (*Myth. Mah.*), livre de théologie mystique, commentaire du *Gulchendras*, code sacré des Soufys. D'une part, l'amour de Dieu et l'union intime avec Dieu y sont décrits en termes extatiques; de l'autre, la vanité du monde, la dignité de la vertu et l'énormité du vice s'y trouvent vivement représentées. On y voit que la vie intérieure consiste en trois choses : La connaissance, la purgation, l'illumination. On y lit qu'il y a trois marques de la vie de Dieu dans l'homme : Le détachement du monde, le désir continuel de Dieu, la persévérance dans l'oraison. *Chardin*. *Voy*. Gulchendras.

Mencius (*Myth. Chin.*), philosophe qui parut en Chine après Confucius. Il a la réputation de l'avoir emporté en subtilité et en éloquence sur son prédécesseur, mais de lui avoir cédé par l'innocence des mœurs, la droiture du cœur et la modestie du langage.

Mendès, dieu égyptien. Les Mendésiens, qui portaient son nom, le comptaient entre les huit principaux dieux. C'était le bouc qui était consacré à Pan, ou plutôt c'était Pan lui-même que les Egyptiens adoraient sous la forme d'un bouc, symbole du principe de fécondité de la nature entière. Dans la Table Isiaque, il a les cornes du bouc par-dessus celles du bélier, ce qui en fait quatre. Il y avait, dans la Basse-Egypte une ville de ce nom, où ce dieu était particulièrement honoré. Les Mendésiens n'immolaient ni boucs ni chèvres, croyant que leur dieu se cachait souvent sous la forme de ces animaux. A la mort de celui des boucs qu'ils honoraient sur tous les autres, le deuil était général.

Mendiants. (*Myth. Jap.*) Il y a au Japon un ordre de mendiants qui, sans être religieux ni assujétis à aucune règle, s'engagent par un vœu formel à vivre d'aumônes, vœu qui n'est pas d'un grand mérite pour ceux qui le font. Ce sont des gens réduits à la misère, qui, ne pouvant s'accoutumer au travail, couvrent leur paresse du manteau de la dévotion. Cette pieuse fainéantise est autorisée et même consacrée par des cérémonies solennelles. On coupe publiquement les cheveux à celui qui veut s'enrôler dans cette confrérie de gueux, et on l'installe, en quelque sorte, dans sa nouvelle profession par quelques prières.

Méné, déesse, la même que la Lune. *Jérémie* en parle sous le nom de reine du ciel, et *Isaïe*, sous le nom de Méni. Son culte était fort commun dans la Palestine, et les Hébreux y étaient fort attachés. *Jérémie* dit que les pères allument du feu, les femmes pétrissent des

gâteaux, et les enfants amassent du bois pour cuire ces gâteaux, en l'honneur de la reine du ciel.

1. Ménécée, père de Créon et de Jocaste.

2. — Fils de Créon, roi de Thèbes. Tirésias déclare à Créon, de la part des dieux, que, s'il veut sauver Thèbes, il faut que Ménécée périsse. Créon veut savoir sur quel fondement les dieux demandent le sang de son fils. La mort de l'ancien dragon consacré à Mars, et tué par Cadmus, en est la cause. Le dieu veut venger sa mort dans le sang d'un prince issu des dents du dragon. Ménécée était le dernier de cette race; il n'était point marié : en un mot, c'était la victime que demandait Mars, et il fallait que son sang teignît la caverne même du dragon. Créon veut donner sa vie pour son fils, et lui ordonne de fuir. Ménécée trompe la douleur de son père, et part déterminé à baigner de son sang l'antre du dragon. (*Eurip. Phenic.*) On voyait sur son tombeau un grenadier dont le fruit se fendait quand il était mûr, et semblait jeter du sang. Cet arbre était venu de lui-même, et s'était reproduit par des rejetons qu'il poussait de temps en temps.

Ménécla, fille d'Hyllus, de laquelle Hippotas eut Eole.

Ménédémus, fils de Bunéas, montra à Hercule comment il pouvait aisément venir à bout de nettoyer les étables d'Augias. Il combat ensuite avec Hercule contre Augias; mais il fut tué dans ce combat, et inhumé par Hercule, avec toutes sortes d'honneurs, sur le promontoire Lépréum : ce héros y fit célébrer des jeux funèbres dans lesquels il combattit lui-même contre Thésée, qui se défendit si bien, que les assistants lui donnèrent le nom de *second Hercule*.

Ménélaïes, fête qui se célébrait à Téraphné, ville de Laconie, en l'honneur de Ménélas, qui y avait un temple. Les habitants prétendaient que les deux époux y étaient inhumés dans le même tombeau.

Ménélas, ou Ménélaüs, frère d'Agamemnon, et fils d'Atrée, selon l'opinion commune. *Voy.* Atrides. Ce prince épousa la fameuse Hélène, fille de Tyndare roi de Sparte, et succéda au royaume de son beau-père. Quelque temps après, le beau Pâris arriva à Sparte, pendant l'absence de Ménélas que les affaires de ses frères avaient attiré à Mycènes; s'étant fait aimer d'Hélène, il l'enleva, et causa par-là la guerre de Troie. Ménélas, outré de cet affront, en instruisit tous les princes de la Grèce, qui s'étaient engagés par les serments les plus saints à donner du secours à l'époux d'Hélène, si on venait à lui enlever son épouse. Les Grecs prennent les armes, se rassemblent en Aulide ; et, tout prêts à partir, ils se voient arrêtés par un oracle qui exige qu'Iphigénie soit immolée pour procurer aux Grecs un heureux succès. Agamemnon, gagné par les raisons de Ménélas, consent au sacrifice de sa fille, et écrit à Clytemnestre de lui amener promptement Iphigénie au camp : mais bientôt la pitié l'emporte, et il envoie un contre-ordre. Ménélas, instruit de son changement, arrête le messager, se saisit de la lettre, et va faire à son frère les plus vifs reproches sur son inconstance. Mais quand il voit la princesse arrivée, et les larmes couler des yeux du père, il ne peut lui-même retenir ses pleurs; il ne veut plus qu'on sacrifie Iphigénie à ses intérêts. Les Grecs et les Troyens étant en présence sous les murs de Troie, prêts à combattre, Pâris et Ménélas proposent de se battre en combat singulier et de vider eux seuls la querelle. On convient que si Pâris tue Ménélas, il gardera Hélène et toutes ses richesses, et les Grecs retourneront en Grèce, amis des Troyens; mais que si Ménélas tue Pâris, les Troyens rendront Hélène avec toutes ses richesses, et paieront aux Grecs et à leurs descendants, à jamais, un tribut qui les dédommage des frais de cette guerre. Tout étant ainsi réglé, ils entrent en lice : Ménélas a l'avantage; mais Vénus, voyant son favori prêt à succomber, le dérobe aux

coups de son ennemi, et l'emporte dans la ville, c'est-à-dire que Pâris prit la fuite. Le vainqueur demande le prix du combat; mais les Troyens refusent d'accomplir le traité, et quelqu'un d'entr'eux lui tire une flèche dont il est blessé légèrement. Cette perfidie fit recommencer les hostilités.

Après la prise de Troie, les Grecs remettent Hélène entre les mains de Ménélas, et le laissent maître de sa destinée. Il est déterminé, dit-il, à la conduire dans la Grèce, pour l'immoler à son ressentiment, et aux mânes de ceux qui ont péri dans la guerre de Troie. Hélène demande à se justifier : elle prétend d'abord que Ménélas doit s'en prendre à Vénus, et non pas à elle. « Eh! le moyen, » dit-elle, de résister à une déesse à » qui Jupiter même obéit? » Elle reproche ensuite à son époux de s'être absenté fort à contre-temps de son palais après y avoir reçu Pâris. Enfin elle lui fait valoir comme une preuve de sa tendresse le sacrifice qu'elle lui fit de Déiphobe, qui avait succédé auprès d'elle à Pâris, et qui fut livré à Ménélas. Cette dernière raison fit impression sur l'époux, il se réconcilia de bonne foi avec Hélène, et la ramena à Sparte. *Pausanias* fait mention d'une statue de Ménélas, qui, l'épée à la main, poursuit Hélène, comme il fit, dit-il, après la prise de Troie. Ménélas n'arriva à Sparte que la huitième année après son départ de Troie. Les dieux, dit *Homère*, le jetèrent sur la côte de l'Egypte, et l'y retinrent long-temps, parcequ'il ne leur avait pas offert les hécatombes qu'il leur devait. Il y serait même péri sans le secours d'Eidothée et de Protée. (*V*. Eidothée et Protée.) Ce fut là, suivant une tradition rapportée par *Hérodote*, que Ménélas retrouva Hélène, comme je l'ai dit en son article. L'historien ajoute que ce prince, après avoir recouvré chez les Egyptiens sa femme et ses trésors, se montra ingrat envers eux, et ne reconnut que par une action barbare les services qu'il en avait reçus; car, comme il voulait s'embarquer pour retourner en Grèce, et que les vents lui étaient toujours contraires, il s'avisa d'une chose horrible pour découvrir la volonté des dieux. Il prit deux petits enfants des habitants du pays, les fit tuer, et les ouvrit pour chercher dans leurs entrailles les présages de son départ. Par cette cruauté, dont on eut bientôt connaissance, il se rendit odieux à toute l'Egypte; et ayant été poursuivi comme un barbare, il s'enfuit sur un vaisseau en Libye.

Euripide fait encore jouer deux mauvais rôles à Ménélas dans son *Andromaque*, et dans son *Oreste*. Hermione jalouse de l'amour que Pyrrhus a pour Andromaque, veut faire périr cette princesse et son fils. Ménélas, se prêtant aux fureurs de sa fille, les fait conduire lui-même à la mort : mais le vieux Pélée, père d'Achille, prend leur défense, fait de sanglants reproches à Ménélas, lui impute à lui seul tous les maux de la Grèce pour racheter une Furie qu'il aurait dû laisser à Troie avec exécration, en donnant même une récompense à ses ravisseurs pour n'être pas forcé de la reprendre de leurs mains. Il ne ménage pas plus l'honneur de Ménélas en fait de bravoure : il le représente comme un héros de parade, revenu seul sans blessure, et qui, bien loin d'ensanglanter ses armes, les a tenues soigneusement cachées, et n'a rapporté de Troie que celles qu'il y avait portées. Il lui remet devant les yeux le sacrifice d'Iphigénie qu'il a extorqué d'Agamemnon, sans rougir de contraindre un père à immoler sa propre fille : tant vous appréhendiez, dit-il, de ne pas recouvrer une femme intraitable! Il lui fait un crime de ne l'avoir pas tuée en la voyant, et de s'être laissé bassement regagner par d'artificieuses caresses. Enfin il le couvre de confusion au sujet de l'action indigne qu'il veut commettre en la personne de Molossus et d'Andromaque, et ordonne enfin au père et à la fille de retourner au plutôt à Sparte.

Oreste, après avoir tué Clytemnestre sa mère, est poursuivi par Tyndare qui demande son supplice aux Argiens. Il a recours à son oncle Ménélas; celui-ci veut perdre Oreste pour envahir ses états, feint de s'intéresser pour lui, mais craint, dit-il, de prendre hautement sa défense, et offre seulement d'employer ses prières auprès des Argiens. *Voy.* Oreste, Hélène.

Virgile met Ménélas au nombre des Grecs qui s'enfermèrent dans le cheval de Troie.

1. Ménélée, fameux Centaure.

2.— Un des chiens d'Actéon.

Ménéphiraüs, un des géants, fils du Tartare et de la Terre.

Ménéphon, Thessalien, ayant voulu surprendre sa mère endormie sur le mont Cyllare, fut changé en bête. D'autres disent que sa mère même le fit mourir avant qu'il eût exécuté son détestable dessein.

Meneptoleme, fils d'Iphiclus, célèbre par sa vitesse. Au siége de Troie, il était, avec Médon, à la tête des Phthiens, dans le combat auprès des vaisseaux.

Menès, législateur et premier roi d'Egypte, succéda aux dieux et aux héros dans le gouvernement des hommes, fonda Memphis, y consacra un temple à Vulcain, et apprit à ses sujets le culte des dieux et la manière d'offrir des sacrifices. Après sa mort, il fut mis au rang des dieux sous le nom d'Osiris. On lui attribue l'origine de l'idolâtrie, fondée sur la nécessité de retenir auprès de lui les Egyptiens qui se dispersaient.

1. Ménesthée, arrière-petit-fils d'Erechthée.

2. — Fils de Pélée, monta sur le trône d'Athènes par le secours de Tyndaride, et força Thésée à chercher un asile dans l'isle de Scyros. Il alla au siége de Troie, et fut d'un grand secours à Agamemnon par le talent qu'il avait de bien ranger les troupes en bataille. A son retour de cette expédition, il mourut dans l'isle de Mélos, après un règne de vingt-trois ans.

Ménesthès, un des capitaines d'Achille, était fils du fleuve Sperchius et de Polydore fille de Pélée; mais dans le public il passait pour le fils de Borus, époux de cette princesse.

Menesthius, roi d'Arne, fils d'Areithoüs et de Philoméduse, tué par Pâris au siége de Troie.

Ménestho, une des Océanides, ainsi nommée parcequ'elle se ressouvenait de tout.

Menestrator, surnom donné à Mercure sur une médaille, comme échanson des dieux, fonction qu'il avait avant Hébé. Dans *Homère*, ce sont les hérauts qui servent toujours le vin.

1. Ménétius, fils de Japet et de Clymène. Jupiter l'écrasa d'un coup de foudre, et le précipita dans les enfers, parcequ'il s'était souillé de crimes. C'est peut-être celui qui suit.

2. — Bouvier des enfers, ayant voulu s'opposer à Hercule et défendre Cerbère, le héros l'embrassa et le serra de manière à lui briser les os.

Menglade (*Myth. Scand.*), vierge géante demeurant dans un château enchanté.

Méni (*Myth. Rabb.*), idole que les juifs adorèrent. On prétend que c'est Mercure, et l'on dérive son nom de *Manoh, Numerarii.* D'autres y retrouvent le Ména des Arméniens et des Egyptiens, la lune ou le soleil.

Ménilek, fils de Salomon, suivant les légendes fabuleuses des Abyssiniens. Ils croient qu'il déroba à son père l'arche d'alliance et une copie de la loi, et les transporta dans la capitale d'Ethiopie, Axum. Ils sont persuadés que cette espèce de palladium est encore conservée dans l'église de cette ville.

Meniossepeneste (*Myth. Pers.*), nom de Dieu dans le Zend, langue sacrée des Parsis.

1. Ménippe, une des Néréides.

2. — Idole des Indiens représentée comme ayant plusieurs têtes de différentes figures.

3. — Une des Amazones qui allèrent au secours d'Eétès, roi de Colchide.

4. — Fille d'Orion et sœur de Mé-

tiocha, selon *Antoninus Liberalis.* Minerve enseigna à ces deux sœurs l'art de tisser, et Vénus les doua d'une très grande beauté. L'oracle ayant répondu qu'une peste qui ravageait le pays cesserait si deux jeunes filles s'immolaient, elles se tuèrent elles-mêmes; et la peste cessa. Pluton et Proserpine enlevèrent leurs corps et les placèrent au Ciel, au nombre des comètes. A Orchoménos, les Aones leur construisirent un temple célèbre, dans lequel les jeunes filles et les jeunes gens leur offraient chaque année des sacrifices.

Ménippides, fils d'Hercule et de la thestiade Entédis.

Ménis (*Myth. Egypt.*), roi d'Egypte qui le premier enseigna à ses sujets l'usage de l'argent monnoyé, et les dégoûta ainsi de la vie sobre et frugale qu'ils avaient menée jusqu'alors. Une colonne, placée dans un temple à Thèbes, portait une imprécation contre ce prince, sur lequel on fait ce conte : Technatis, roi d'Egypte, étant engagé dans une expédition contre les Arabes, et ayant devancé ses équipages, fut réduit à se contenter de la nourriture grossière que le hasard lui présenta, et à coucher sur une natte de jonc. Il se trouva si bien de cette manière de vivre, qu'il maudit la mémoire de Ménis, et, de l'aveu de ses prêtres, rendit cette imprécation publique et durable.

Ménisques, plaques que l'on mettait sur la tête des statues des dieux, afin que les oiseaux ne s'y reposassent point, et ne pussent les gâter de leurs ordures.

Ménius, fils de Lycaon, changé avec son père en loup, fut écrasé par Jupiter, pour avoir blasphémé contre ce dieu.

1. Menœte, pilote du vaisseau de Gyas, que ce capitaine précipita dans les flots, pour lui avoir fait perdre le prix. *Enéid, l.* 5.

2. — Arcadien qui suivit Enée, et fut tué par Turnus.

Menœtiadès, nom patronymique de Patrocle.

1. — Menœtius, fils d'Actor et d'Egine, époux de Sthénélé et père de Patrocle, fut un des Argonautes. S'étant révolté contre son père, qu'il voulait détrôner, il fut obligé de se retirer au pays des Locriens, qu'il subjugua.

2. — Fils de Japétus et de Clymène. Jupiter, d'un coup de foudre, le précipita dans l'érèbe, en punition de sa méchanceté et de son orgueil, dit *Hésiode*, ou, selon *Apollodore*, pour avoir assisté les Titans dans leur combat contre les dieux.

3. — Fils de Centhonymus, et gardien des troupeaux de Pluton. Hercule le combattit, lorsqu'il descendit aux enfers. Il lui cassa les côtes, et l'aurait tué sans l'intercession de Proserpine. Il avait déjà excité le courroux du héros, en avertissant Géryon qu'Hercule lui avait enlevé ses bœufs.

Ménon, capitaine troyen, tué par Léontée au siége de Troie.

Menotyrannus, *roi des mois*, surnom sous lequel les Phrygiens adoraient Atys, pris pour le soleil.

Menou (*Myth. Ind.*), fils de Braham, fondateur de la jurisprudence indienne.

Mens, *la pensée*. Les anciens en avaient fait une divinité, qu'ils adoraient comme l'ame générale du monde, et celle de chaque être en particulier. Ils l'invoquaient pour qu'elle ne suggerât que de bonnes pensées, et détournât celles qui ne servent qu'à nous égarer. Le préteur T. Otacilius lui voua un temple qu'il fit bâtir sur le Capitole, lorsqu'il fut décemvir. *Plutarque* parle d'un autre bâti dans la huitième région de Rome, et qui avoit été voué lors de la perte de la bataille de Thrasymène.

Mensonge (*Iconol.*), chose fausse et inventée, que l'on veut faire passer pour véritable. Ce vice naît de la bassesse des sentiments, de l'indiscrétion de la langue, et de la fausseté du cœur. C'est pourquoi on le représente laid, mal coëffé et mal vêtu : sa draperie est garnie de langues et de masques : il tient un faisceau de paille allumée, pour marquer que ses propos n'ont aucune

substance, et meurent presque aussitôt qu'ils sont nés. On lui donne une jambe de bois, pour marquer son peu de solidité. *Manuel des artistes, etc.*

Quelques uns en font une divinité infernale. On lui donnait le soin de conduire les ombres des morts dans le Tartare. C'est sans doute Mercure que l'on entend par cette divinité allégorique. On le représentait avec un air affable et séduisant; air qui lui convient encore comme dieu des marchands et des filous, qui sont sous sa protection.

Les Indiens et les Perses avaient le mensonge en horreur, et avaient fait des lois sévères pour sa punition. Artaxerxès voulait que l'on perçât de trois clous la langue de celui qui serait convaincu de mensonge. Les Egyptiens, au contraire, mentaient sans mesure, et semblaient autoriser ce vice par son impunité.

1. Mentés, roi des Ciconiens, dont Apollon prend les traits pour empêcher Atrée d'emporter les armes de Panthus. *Iliad.*, *l.* 17.

2. — Fils d'Anchialus et roi des Taphiens, dont Minerve prend la forme dans le premier livre de l'*Odyssée*, pour se rendre auprès de Télémaque, et lui annoncer le retour d'Ulysse. Elle disparaît comme un oiseau, et laisse Télémaque persuadé qu'il vient d'entendre un dieu. Ce Mentès était un célèbre négociant de l'isle de Leucade, qui prit *Homère* à Smyrne, l'emmena avec lui, et lui fit faire tous ses voyages. Le poète reconnaissant consacra le nom de son ami.

Menthe, fille du Cocyte, nymphe aimée de Pluton, que la jalouse Proserpine changea en une plante de son nom, que les Grecs nomment *hedyosmos*, à cause de sa bonne odeur. Rac. *Hêdys*, agréable; *osmos*, odeur. *Appien* attribue le malheur de Menthe à Cérès qui la foula aux pieds, et sa métamorphose à la compassion des dieux. *V.* Amenthés.

1. Mentor, père d'Imbrius.

2. — Un des plus fidèles amis d'Ulysse, et celui à qui, avant de s'embarquer pour Troie, il avait confié le soin de sa maison. Minerve prenait souvent sa figure et sa voix pour exhorter Télémaque à ne point dégénérer de la valeur et de la prudence de son père. C'est d'après cette idée que *Fénélon* a peint sous ses traits Minerve accompagnant le jeune Télémaque dans ses voyages. Une tradition, qui fait honneur au cœur d'*Homère*, apprend que ce poète, sensible à l'amitié, plaça ce Mentor dans son poëme, en reconnaissance de ce qu'étant abordé à Ithaque à son retour d'Espagne, et se trouvant fort incommodé d'une fluxion sur les yeux, qui l'empêchait de continuer son voyage, il fut reçu chez ce Mentor, qui eut de lui tous les soins imaginables.

3. — Fils d'Hercule et de la thestiade Asopis.

4. — Un des fils d'Eurysthée, tué dans le combat contre les Athéniens.

Ménuthis (*Myth. Egypt.*), divinité adorée dans un bourg du même nom, près de la ville de Canopus. Selon *Jablouski*, *men-uti*, en égyptien, signifie *la déesse de l'eau.* D'autres la confondent avec Euménuthis, femme du pilote de Ménélas.

Menys, lacédémonien, père de Pédias, épouse de Cranaüs, roi d'Athènes.

1. Méon, roi de Phrygie, épousa Dindyme, dont il eut Cybèle. Il donna son nom à la Méonie. S'étant aperçu que sa fille était enceinte, il fit mourir Atys son amant et ses femmes, et jeter leurs corps à la voirie. *V.* Cybèle.

2. — Capitaine thébain, fils d'Hémon, échappa seul des cinquante guerriers qu'Etéocle aposta pour assassiner Tydée, et revint à Thèbes porter la nouvelle de leur défaite.

3. — Capitaine latin, blessé d'un coup de javelot par Enée.

4. — Père d'*Homère*.

Méonides, surnom donné aux Muses, parcequ'on croyait que la Méonie était la patrie d'*Homère*, leur plus célèbre favori.

Méonidès, surnom d'*Homère*.

Méonis, Arachné, qui était de Méonie.

1. Meonius, surnom de Bacchus, pris du culte qu'on lui rendait dans la Méonie.

2. — Surnom d'*Homère*, ou de Méon son père, ou de la Lydie, appelée aussi Méonie.

Méotide (le Palus) était adoré comme un dieu par les Massagètes, selon *Maxime de Tyr*.

Méotides, les Amazones, parce-qu'elles habitaient les bords du marais Méotide, aujourd'hui la mer de Zabache.

Méotis Ara, autel de la Diane de la Chersonnèse-Taurique, ainsi appelée du voisinage des marais Méotides, au sud-ouest desquels est la Crimée. *V*. Taurique.

Méphitis, déesse qui présidait à l'air corrompu. C'était Junon, qui, sous ce nom, avait un temple dans la vallée d'Amsanecte et à Crémone. *Tacite* remarque que, dans l'embrasement général de cette dernière ville, ce temple seul resta debout, défendu ou par sa situation, ou par la divinité à laquelle il était consacré.

Mépris. (*Iconol.*) Ce sentiment a été rendu par une main qui fait claquer les doigts; geste que fait la statue de Sardanapale, pour indiquer le peu de valeur dont lui paraissait la vie. Un vieux satyre en bronze du cabinet d'Herculanum fait le même geste.

Mer. Non seulement elle avait des divinités, qui présidaient à ses eaux, mais elle était elle-même une grande divinité, personnifiée sous le nom d'Océan, auquel on faisoit de fréquentes libations. Lorsque les Argonautes furent près de mettre à la voile, Jason ordonna un sacrifice solennel, et chacun s'empressa de répondre à ses désirs. On éleva un autel sur le rivage; et, après les oblations ordinaires, le prêtre répandit dessus de la fleur de farine mêlée avec du miel et de l'huile, immola deux bœufs aux dieux de la mer, et les pria de leur être favorables pendant leur navigation. Ce culte était fondé sur l'utilité qu'on en retirait, sur les merveilles qu'on remarquait dans la mer : l'incorruptibilité de ses eaux, son flux et reflux, la variété et la grandeur des monstres qu'elle enfante, tout cela produisait l'adoration des dieux qu'on supposait gouverner cet élément. Le sacrifice qu'on offrait à la mer, c.-à-d., à l'Océan et à Neptune, pour reconnaître leur souverain pouvoir sur les ondes, était, selon *Homère*, lorsqu'elle était agitée, d'un taureau noir, ainsi qu'à la tempête et au lac Averne, dit *Festus*. Lorsque la mer était calme, on lui sacrifiait, selon le même poète, un agneau et un porc. Cependant *Virgile* dit que le taureau était la victime que l'on immolait le plus communément aux dieux de la mer. On offrait aussi quelquefois des chevaux en sacrifice à la mer, témoin Mithridate qui, pour se la rendre favorable, y fit précipiter des chariots attelés de quatre chevaux.

Quand le sacrifice se faisait sur le bord de la mer, l'usage était de recevoir dans des patères le sang de la victime, qu'on y versait ensuite en faisant des prières convenables. Si le sacrifice se faisait à bord d'un vaisseau, on laissait couler dans la mer le sang du taureau, comme l'observe *Apollonius de Rhodes*. *Virgile* ajoute à cette cérémonie, qu'on jetait dans les eaux les entrailles de la victime, en faisant des libations de vin; et c'est aussi, selon *Tite-Live*, ce que fit Scipion à son départ de Sicile pour l'Afrique.

Mais dans le sacrifice que Cyrène fait à l'Océan, au milieu du palais de Pénée, à la source de ce fleuve, elle verse le vin, à trois reprises différentes, sur la flamme du feu qui brûlait sur l'autel, suivant la fiction de *Virgile*. L'encens n'était pas non plus épargné dans ces sortes de sacrifices, toujours accompagnés de vœux et de prières.

On offrait encore, dans ces sacrifices, différentes sortes de fruits. On voit sur la colonne trajane une pyramide représentée sur l'autel devant

lequel l'empereur, tenant une patère à la main, fait égorger un taureau à bord de son vaisseau. Cependant *Justin* nous apprend qu'Alexandre-le-Grand, au retour de ses expéditions, voulant se rendre l'Océan favorable, se contenta de lui faire des libations, sans autre sacrifice; et, au rapport de *Thucydide*, Alcibiade, Nicias et Lamachus, généraux de la flotte athénienne, n'avaient aussi fait, en partant du port du Pirée, que de simples libations de vin à la mer, dans des coupes d'or et d'argent, en chantant des cantiques. Pour les Egyptiens, ils avaient la mer en abomination, parcequ'ils croyaient qu'elle était Typhon, un de leurs anciens tyrans. *Voy.* NEPTUNE, TYPHON.

MER. (*Myth. Pers.*) L'ange des astres, selon les Guèbres. C'est aussi le nom du soleil. *Chardin.*

MERS. *Icon.* On ne doit jamais donner des urnes aux mers. Ce symbole ne convient qu'aux fleuves; mais on les désigne bien par des baleines, des dauphins et d'autres poissons monstrueux, ou par des vaisseaux qu'on fait apercevoir dans l'éloignement. Il est bon de remarquer ici que la baleine convient plus particulièrement à l'Océan.

Coustou le jeune, sculpteur, a exprimé, d'une manière ingénieuse dans la pièce des vents, de Marly, la jonction des deux mers, une des merveilles du siècle de Louis XIV. L'Océan est personnifiée par un vieillard, et la Méditerranée, par une femme accompagnée d'un enfant, symbole d'une rivière. L'Océan s'appuie sur une urne placée entre lui et la Méditerranée, qui croise son bras sur le sien, pour désigner le canal du Languedoc.

Cette même jonction a été désignée dans la grande galerie de Versailles, par Neptune et Thétis qui se donnent la main. La baleine placée près du dieu indique l'Océan, comme le dauphin et la rame auprès de la déesse annoncent la Méditerranée.

Thévenot décrit un sacrifice qu'on a coutume de faire à la mer sur la côte des Indes, et qui a lieu en diverses occasions, principalement quand les Gentils ont des parents ou des amis en voyage. Il fut un jour témoin de cette sorte de sacrifice, et voici ce qu'il en raconte : « Une » femme portait en ses mains un vais- » seau de paille couvert d'un voile; » trois hommes jouant de la flûte » l'accompagnaient, et deux autres » avaient chacun sur la tête un pa- » nier plein de viandes et de fruits. » Etant arrivés sur le rivage, ils je- » tèrent en mer le vaisseau de paille, » après quelques prières, et laissè- » rent là les viandes qu'ils avaient » apportées. » Le même sacrifice se fait chez les mahométans. — Les Gentils font encore un autre sacrifice à cet élément à la fin du mois de Septembre, et c'est ce qu'ils appellent *ouvrir la mer*, à cause que personne ne peut naviguer sur leurs mers depuis Mai jusqu'à ce temps-là. Toute la cérémonie consiste à jeter des cocos dans la mer; et chacun y jette le sien.

La mer est la divinité tutélaire du royaume de Saka, situé sur la côte d'Ivoire en Afrique. Le roi de ce pays envoie tous les ans, vers le mois de Décembre, un canot monté par un certain nombre de ses gens, qui sont chargés d'aller sur la Côte-d'Or offrir un sacrifice à la mer. Ce sacrifice consiste en de vieux haillons, des cornes de bouc pleines de poivre, et des pierres de plusieurs sortes. Il s'imagine engager la mer, par de pareilles offrandes, à favoriser le commerce et la navigation. Le canot étant de retour, il en part un autre pour la même commission, et ainsi successivement jusques vers la fin d'Avril. A la suite de chaque canot, les négociants ont coutume d'en faire partir plusieurs autres, persuadés qu'il ne peut leur arriver aucun accident dans la compagnie du canot sacré.

Au Cap Corse, sur la côte de Guinée, on immole tous les ans une chèvre sur un rocher qui s'avance dans la mer, qu'on regarde comme

la principale fétiche du canton. Le sacrificateur mange une partie de la victime, et jette le reste dans la mer, invoquant la divinité avec des postures et des contorsions ridicules. Il annonce ensuite aux assistants la saison et les jours les plus favorables pour la pêche, assurant que la fétiche les lui a indiqués de sa propre bouche. Chaque pêcheur ne manque pas de payer cette instruction par un présent qu'il fait au prêtre.

Les habitants des royaumes de Benin et d'Ardra, en Afrique, ont coutume de jurer par la mer ou par leur souverain.

1. Méra, fille de Protée et de la nymphe Ausia, était une des compagnes de Diane. Un jour qu'elle suivait la déesse à la chasse, Jupiter, sous la forme de Minerve, tira la nymphe à l'écart et la surprit. Diane irritée la perça de ses flèches, et la changea en chienne. D'autres la font mourir encore vierge.

2. — Fille d'Atlas, mariée à Lycaon, dont elle eut le héros Tégéatès.

3. — Prêtresse de Vénus dans *Stace*.

Mercédona, déesse que l'on faisait présider aux marchandises et aux paiements. Rac. *Merx, cis,* marchandise.

Mercredi. *(Myth. Mah.)* Les Persans regardent en général le *mercredi* comme un jour *blanc*, c.-à-d., heureux, parceque, disent-ils, la lumière fut créée ce jour-là. Aussi ne commence-t-on qu'en ce jour toute sorte d'application à l'étude et aux lettres. Ils exceptent pourtant le dernier mercredi du mois de Sephar, qu'ils appellent *Mercredi de malheur*, et qui est le plus redouté de leurs jours *noirs*. *Chardin*.

Mercredi (*Iconol.*), quatrième jour de la semaine, était personnifié par une figure de Mercure, qu'on reconnaît aux ailerons de son pétase.

Mercure, celui de tous les dieux du paganisme à qui la fable donne le plus de fonctions de jour et de nuit. Les Grecs le nommaient *Hermès*, interprète ou messager. Son nom latin venait, si l'on en croit *Festus*, des marchandises, *à mercibus*. Interprète et ministre fidèle des autres dieux, et en particulier de Jupiter son père, il les servait avec un zèle infatigable, même dans des emplois peu honnêtes. Il avait soin de toutes leurs affaires, tant de celles qui regardaient la paix et la guerre, que de l'intérieur de l'Olympe; de leur fournir et servir l'ambroisie, de présider aux jeux et aux assemblées, d'écouter les harangues publiques et d'y répondre, etc. C'était lui qui était chargé de conduire aux enfers les ames des morts et de les ramener, et l'on ne pouvait mourir que lorsqu'il avait entièrement rompu les liens qui unissaient l'ame au corps. Il était, en outre, le dieu de l'éloquence et de l'art de bien parler; celui des voyageurs, des marchands, et même des filous. Ambassadeur et plénipotentiaire des dieux, il se trouvait à tous les traités de paix et d'alliance. Tantôt on le voit accompagner Junon, ou pour la garder, ou pour veiller sur sa conduite; tantôt il est envoyé par Jupiter pour entamer quelque intrigue avec une nouvelle maîtresse. Ici c'est lui qui transporte Castor et Pollux à Pallène; là il accompagne le char de Pluton lorsqu'il enlève Proserpine. Embarassés de la querelle excitée entre trois déesses au sujet de la beauté, les dieux l'envoient avec elles au berger Pâris. Enfin on l'invoquait dans les mariages, pour qu'il rendît les époux heureux. Tant de fonctions différentes ont fait croire qu'il y avait eu plusieurs Mercure, et qu'on avait donné au seul fils de Jupiter des attributs qu'il aurait fallu partager entre plusieurs dieux du même nom.

Les mythologues reconnaissent en effet plusieurs Mercure : *Lactance* le grammairien en compte quatre : l'un, fils de Jupiter et de Maïa ; le second, du Ciel et du Jour ; le troisième, de Liber et de Proserpine ; le quatrième, de Jupiter et de Cyllène, qui tua Argus, et s'enfuit ensuite,

disent les Grecs, en Egypte, où il porta la connaissance des lettres. Suivant *Cicéron*, il y en avait cinq; l'un, fils du Ciel et du Jour; l'autre, de Valeur et de Phoronis : c'est celui qui se tenait sur la terre, et qui s'appelait Trophonius. Le troisième était fils du troisième Jupiter et de Maïa; le quatrième, fils du Nil, que les Egyptiens croyaient qu'il n'était pas permis de nommer; le cinquième, que les Phénéates honoraient, était le meurtrier d'Argus. Tous ces Mercure peuvent se réduire à deux; l'ancien Mercure, ou le Thot ou Thaut des Egyptiens, contemporain d'Osiris; et celui qu'*Hesiode* dit fils de Jupiter et de Maïa.

Les temps héroïques n'ont point de personnage plus célèbre que le Mercure Egyptien. Il était l'ame du conseil d'Osiris, qui s'en servit dans les affaires les plus délicates, et qui, avant son départ pour la conquête des Indes, le laissa à Isis, qu'il avait nommée régente, comme le ministre le plus habile. Il s'appliqua, en effet, à faire fleurir le commerce et les arts dans toute l'Egypte. Occupé des connaissances les plus sublimes, il enseigna aux Egyptiens la manière de mesurer leurs terres, dont les limites étaient souvent dérangées par les accroissements du Nil. Enfin il y eut peu de sciences dans lesquelles il ne fit de grands progrès; et ce fut lui en particulier qui inventa l'usage de ces lettres mystérieuses nommées hyérogliphes. *Diodore de Sicile* ajoute qu'Osiris l'honora beaucoup, parce qu'il le vit doué d'un talent extraordinaire pour tout ce qui peut contribuer à l'avantage de la société. En effet, Mercure forma le premier une langue exacte et régulière des dialectes incertains et grossiers alors en usage, imposa des noms à une infinité de choses usuelles, inventa les premiers caractères, régla jusqu'à l'harmonie des phrases, institua plusieurs pratiques religieuses, et donna aux hommes les premiers principes de l'astronomie. Il leur apprit ensuite la lutte et la danse, ainsi que la force et la grace que le corps humain peut devoir à ces exercices. Il imagina la lyre, à laquelle il mit trois cordes, par allusion aux trois saisons de l'année. Enfin c'est lui qui, selon les Egyptiens, a planté l'olivier que les Grecs croient devoir à Minerve.

Iconol. Le second Mercure, fils de Jupiter et de Maïa, fille d'Atlas, devint célèbre parmi les princes Titans. Après la mort de son père, il eut pour son partage l'Italie, les Gaules et l'Espagne, où il fut maître absolu après la mort de son oncle Pluton; et les Mauritanies après celle de son grand père Atlas. C'était un prince fin, artificieux, dissimulé; il voyagea plus d'une fois en Egypte, pour s'instruire dans les coutumes de cet ancien peuple, et pour y apprendre la théologie, et sur-tout la magie, alors fort en vogue, et où il excella dans la suite; aussi fut-il regardé comme le grand augure des princes Titans, qui le consultaient continuellement. Son éloquence et son adresse dans les négociations, dont Jupiter tira grand parti dans les guerres qu'il eut avec les princes de sa famille, le firent passer pour le messager des dieux. Ses défauts ne furent pas moindres que ses belles qualités; et sa conduite artificieuse, son humeur inquiète obligèrent les autres enfants de Jupiter de lui déclarer une guerre durant laquelle, vaincu plusieurs fois, il prit enfin le parti de se retirer en Egypte, où il mourut. D'autres croient qu'il finit ses jours en Espagne, où l'on voyait même son tombeau. Telle est l'histoire de Mercure, altérée par les Grecs, et mêlée de plusieurs fables. Car 1°. il paraît qu'on a donné son nom aux princes qui avaient quelqu'une de ses qualités. 2°. Ces mêmes qualités ont donné lieu à diverses allégories. Par exemple, cette chaîne d'or qui sortait de sa bouche, et qui s'attachait aux oreilles de ceux qu'il voulait conduire, signifie qu'il enchaînait les cœurs et les esprits par la douceur de son éloquence. Si on le peignait avec la moitié du visage claire, et l'autre noire et sombre, c'est parce qu'on croyait qu'il conduisait les

ames aux enfers, et qu'ainsi il était tantôt au ciel ou sur la terre, et tantôt dans le royaume des ombres. Si les Egyptiens le représentaient avec une tête de chien, c'était, dit *Servius*, pour marquer sa vigilance et sa sagacité.

En qualité de dieu des marchands et des larrons, on a mis sur le compte de Mercure plusieurs filouteries : et nous apprenons de *Lucien* qu'étant encore enfant il avait volé le trident de Neptune, les flèches d'Apollon, l'épée de Mars et la ceinture de Vénus, ce qui semble indiquer qu'il était habile navigateur, adroit à tirer de l'arc, brave dans les combats, et qu'il joignait à ces qualités toutes les graces du discours. *Apollodore* fait mention d'un autre vol qu'il fit à Apollon, lorsqu'il était encore au berceau. Il sortit, dit cet auteur, de son berceau pour enlever les bœufs d'Apollon; il les fit marcher à reculons, pour en faire perdre la trace. Le dieu vint redemander ses bœufs, trouva Mercure au berceau, disputa contre l'enfant, et le menaça. Enfin, par composition, Mercure fait présent à Apollon du nouvel instrument qu'il avait inventé, et Apollon lui cède ses bœufs. Cette fable se trouve figurée dans un monument où l'on voit Mercure présenter à un bœuf un bouquet d'herbes. Malgré tant de bonnes qualités et de services rendus à Jupiter, Mercure ne conserva pas toujours les bonnes graces de ce dieu, qui le chassa du ciel et le réduisit à garder les troupeaux, dans le temps qu'Apollon disgracié, était obligé d'avoir recours à la même ressource.

Le culte de Mercure n'avait rien de particulier, sinon qu'on lui offrait les langues des victimes, emblême de son éloquence. Par la même raison, on lui présentait du miel et du lait. On lui immolait aussi des veaux et des coqs. Il était spécialement honoré dans les Gaules qui lui offraient des victimes humaines; en Egypte, où les prêtres lui consacraient la cicogne, animal le plus renommé parmi eux après le bœuf; en Crète, comme pays de commerce; à Cyllène en Elide, parcequ'on le croyait né sur le mont du même nom, situé près de cette ville. Il y avait une statue posée sur un piédestal, dans une posture indécente, symbole de la fécondité. Il avait aussi un oracle en Achaïe, qui ne se rendait que le soir. Après beaucoup de cérémonies, on parlait au dieu à l'oreille, pour lui demander ce qu'on voulait. Ensuite on sortait du temple, les oreilles bouchées avec les mains, et les premières paroles qu'on entendait étaient la réponse du dieu. Amphion est le premier qui lui ait élevé un autel. En Italie, ce dieu fut placé au rang des huit divinités principales, nommées *Dii selecti*. On lui accorda la sixième place, parcequ'on lui attribua le gouvernement de la sixième planète. Chez les Crotoniates, où l'on avait adopté le système égyptien, renouvelé par *Pythagore*, qui attribuait au cours de chaque planète un son musical, on croyait que Mercure faisait entendre l'*ut*, et la Lune le *si*. Les *ex voto* que les voyageurs lui offraient au retour d'un long et pénible voyage étaient des pieds ailés. Les négociants romains célébraient une fête en son honneur le 15 de Mai, jour auquel on lui avait dédié un temple dans le grand cirque, l'an de Rome 675. Ils sacrifiaient à ce dieu une truie pleine, et s'arrosaient de l'eau de la fontaine nommée *Aqua Mercurii*, à laquelle on attribuait une vertu divine, priant Mercure de leur être favorable dans leur trafic, et de leur pardonner, dit *Ovide*, leurs petites supercheries.

Comme leur divinité tutélaire, on le peint ordinairement la bourse à la main. Des monuments le présentent avec la bourse à la main gauche, et à l'autre un rameau d'olivier et une massue; symboles, l'un de la paix, utile au commerce; l'autre de la force et de la vertu, nécessaires au trafic. En qualité de négociateur des dieux, il porte le caducée, emblême de paix, et qui a de plus la vertu d'amener sur les paupières des mortels le sommeil et les songes. Les ailes

ailes qu'il porte à son bonnet, à ses pieds, à son caducée, marquent sa légèreté à exécuter les ordres des *dieux*, sur-tout celui de conduire aux enfers les ames des morts, et de les en ramener. De ces ailes les unes sont noires et les autres blanches. Les premières annoncent le Mercure céleste; les autres lui servent à pénétrer dans les enfers. La vigilance que tant de devoirs demandent fait qu'on lui donne un coq pour symbole. Dans un monument, on le voit marcher devant un coq beaucoup plus grand que lui, et qui tient un épi au bec; ce qui veut dire peut-être que la vigilance seule produit l'abondance des choses nécessaires à la vie. Comme les bergers le prenaient pour leur patron, on le voit quelquefois avec un bélier. La tortue qu'il a près de lui rappelle qu'il est l'inventeur de la lyre, appelée en latin *testudo*. On le peint en jeune homme, beau de visage, d'une taille dégagée, tantôt nu, tantôt avec un manteau sur les épaules, qui ne le couvre qu'à demi. Lorsqu'on lui donnait une longue barbe et la figure d'un vieillard, on l'entourait d'un long manteau qui descendait jusqu'à ses pieds. On le voit ainsi sur une mosaïque d'Herculanum. Les Grecs alors l'ont souvent fait présider, comme Priape, aux plaisirs désordonnés des sens. Quelquefois il porte une lance, une perche armée de crocs, ou un trident. C'est avec ces attributs qu'il protégeait le commerce maritime. On lui accordait le trident, suivant *Macrobe*, parceque, dans la distribution que fit Jupiter des éléments à plusieurs divinités, Apollon fut chargé de prendre soin du feu, Phébé de la terre, Vénus de l'air, et Mercure de l'eau. Aussi regarda-t-on ce dieu dans la suite comme l'inventeur de la clepsydre. Les Grecs, qui désignaient le guide divin de chaque planète, par une lettre de l'alphabet, la Lune par l'*alpha*, Vénus par l'*éta*, le Soleil par l'*iota*, Mars par l'*omicron*, Jupiter par l'*upsilon*, Saturne par l'*oméga*, figurèrent hyéroglyphiquement Mercure par l'*epsilon*. Ainsi, sur les médailles grecques l'*A* et l'*E* indiquent souvent une invocation à la Lune et à Mercure. Quelquefois on distingue près du dieu la tête d'Argus, comme un monument de sa victoire. D'autres fois il a les deux séxes, parcequ'on lui attribuait le pouvoir d'en changer à volonté. On l'a représenté aussi avec un manteau moitié noir et moitié blanc, parceque, comme emblême du soleil, il n'éclaire jamais que la moitié du globe, et fait succéder, par son absence, les ténèbres à la lumière. Sur quelques monuments, Cupidon met des ailes aux talons de Mercure; sur d'autres, il paraît à côté de Vénus, emblême ingénieux pour désigner que les plaisirs de l'amour n'ont de prix que lorsque l'esprit sait les apprécier. Mercure se voit aussi près de Pythagore, parceque ce philosophe enseigna l'immortalité des ames, et que ce dieu était leur conducteur. Une statue de bronze du cabinet du roi de Prusse donne à Mercure des attributs qui ne lui sont pas ordinaires. Il est placé au milieu de deux cornes d'abondance; et sur le pétase qui le couvre on voit s'élever une tête de cygne. L'abondance qu'amène le commerce est désignée par la corne d'Amalthée, et le cygne indique la douceur des discours du dieu de l'éloquence. Comme conducteur des ombres, il est nu, tient d'une main son caducée, et de l'autre un flambeau propre à le guider dans le ténébreux séjour.

J'indiquerai entr'autres statues de ce dieu les quatre suivantes. La première est un Hermès qui se voit dans les jardins de Versailles. *Lérambert* l'a sculpté, et il a été gravé par *le Pautre*. Le dieu a le pétase ailé et les cheveux repliés sous ce bonnet. Il a le front large comme les Grecs le figuraient; et, au bas du buste, deux caducées croisés sont sculptés en relief. Le second est une statue antique de quatre pieds et demi de hauteur qu'on voit aux Tuileries. Le dieu porte un pétase dont les ailes sont recourbées et aplaties. Il est presque nu; un simple manteau

lui couvre le dos. D'une main il tient une bourse; de l'autre un caducée sans aîles, autour duquel deux serpents sont entrelacés. Cette statue a été gravée par *Mellana*. La troisième, de *Pigalle*, fut exposée, il y a quelques années, au salon, et obtint les éloges les plus flatteurs. Et la quatrième, de *Pajou*, en marbre blanc, exécutée en 1780, est de six pieds de proportion, et représente Mercure comme le protecteur du commerce. Parmi les peintres modernes, on distingue *Jules Romain*, qui, dans l'histoire de Psyché, peinte dans le palais du *T*.... a représenté le dieu préparant le festin des noces. Un tableau de *Pierre*, qui a dû être exécuté aux Gobelins, offre Mercure amoureux d'Hersé, et qui change Aglaure en pierre. Enfin un autre de *Lagrénée* jeune, exposé au salon de 1781, présente Mercure protecteur du commerce, et versant sur la France les trésors qui découlent de cette source féconde.

Avant de terminer cet article, je ne dois pas oublier d'observer que les fables de Mercure n'ont paru à des savants distingués que des allégories du cours du soleil, et des phénomènes que cet astre produit. Le Mercure céleste représente le soleil au solstice d'été. Le Mercure infernal est le soleil d'hiver. S'il tue un géant, c'est un marais qu'il dessèche. D'un autre côté, Argus n'est que l'emblême du ciel, où brillent cent yeux, c.-à-d. des étoiles innombrables; et Io, celui de la terre figurée par une vache, l'animal terrestre le plus utile. Si Junon, c.-à-d. la pluie, poursuit Io jusqu'en Egypte, c'est que le soleil, plus ardent sur les bords du Nil, y dissipe les brouillards, et y rend la terre plus féconde. Si Mercure enfin descend aux enfers pour en ramener les ombres, c'est que le soleil se couche sous l'horizon, et qu'à son lever il semble chasser devant lui les ténèbres et les fantômes, enfants de la nuit. L'auteur du *Monde primitif*, et le savant *Dupuis*, ont porté cette opinion jusqu'à la démonstration. Alors le caducée, qu'*Homère* appelle *verge dorée*, n'est qu'un rayon solaire qui chasse la nuit et les ombres; et le serpent étant, chez toutes les nations anciennes, le symbole de la vie, on en réunit la représentation à celle du rayon solaire, pour exprimer que l'astre du jour féconde la terre, est le père de la végétation, et semble donner la vie à toute la nature. Le caducée, dit-on, avait été donné à Mercure par Apollon; ce qui démontre encore qu'il n'était qu'un rayon solaire. Ces dieux, en effet, ont souvent été pris l'un pour l'autre. Mercure a la tête radieuse comme Apollon. Si ce dernier a inventé la lyre, fait éclore les simples nécessaires à la médecine, et est regardé comme le dieu des poètes, le premier a inventé le luth, est le plus grand médecin de son siècle, et le dieu des orateurs. Aussi avaient-ils un autel commun dans le temple de Jupiter Olympien. Enfin par-tout les fêtes principales du dieu furent placées au commencement de Mai, parcequ'alors ses feux sont plus actifs et plus éclatants. Une statue du cabinet *Cospiano* représente Mercure avec un bonnet aîlé qui lui couvre presque entièrement les oreilles. Le dieu est revêtu d'une sorte de veste qui descend jusqu'aux pieds. Derrière sa tête on voit s'échapper plusieurs rayons solaires, qui indiqnent clairement l'astre du jour.

La première figue que l'on cueillait était placée devant l'image de Mercure, et la prenait ensuite qui voulait; d'où le proverbe grec, *Ficus ad Mercurium*, pour exprimer ce qui est la proie du premier occupant.

Voici la nomenclature des principaux attributs donnés à ce dieu; on en trouve l'explication dans l'article ci-dessus:

Ailes à la tête et aux talons, quelquefois une noire et l'autre blanche; balance, bâton, bélier, bourse; caducée, ou verge entrelacée de deux serpents et surmontée de deux ailes, chaîne d'or, coq, corne d'abondance; figue, flambeau, manteau, quelquefois moitié noir et moitié blanc;

massue, patère, pétase, quelquefois surmonté d'une tête de cygne; rameau d'olivier; tête d'Argus, têtes de pavot, tortue, trident, etc.

Un des chefs-d'œuvres de l'antiquité précédemment connu sous le nom de l'Antinoüs du Belvédère, et qui enrichit actuellement le muséum de Paris, représente un Mercure grec. Cette admirable statue, en marble blanc, est de proportion héroïque.

2. — *V.* Trismégiste.

3. — Nom que les Athéniens donnaient au premier criminel qu'on faisait supplicier lorsqu'il y en avait plusieurs, parcequ'il montrait aux autres le chemin des enfers.

Mercures, jeunes enfans de huit, dix à douze ans, employés dans la célébration des mystères. Lorsqu'on allait consulter l'oracle de Trophonius, deux enfants du lieu, nommés *Mercures*, dit *Pausanias*, venaient vous frotter d'huile, vous lavaient, vous nettoyaient, et vous rendaient tous les services nécessaires. Les Romains les appelaient *Camilli*.

Mercuriales, fêtes qu'on célébrait dans l'isle de Crète avec une magnificence qui attirait beaucoup d'étrangers; dévotion qui tournait au profit du commerce. La même fête se célébrait à Rome le 14 de Juillet, mais avec beaucoup moins d'appareil.

Mercuriales Viri, nom qu'*Horace* donne aux poëtes qui sont sous la protection de Mercure.

Mère, surnom sous lequel Minerve était honorée chez les Eléens.

Mère des dieux, grande Mère, Mère nourrice, ou simplement Mère *V.* Tellus, Cybèle.

Méréris, chef des démons qui se mêlent aux foudres et aux éclairs, dans le dessein d'infecter l'air et d'amener la peste. *Démonogr.*

Mères. *V.* Matres.

Meretrix, épithète de Vénus, prise de la nature du culte que lui rendaient les habitants de Chypre, dont les femmes se prostituaient en son honneur pour un prix convenu.

Mergian-Banou (*Myth. Orient.*), fée dont il est souvent mention dans les romans orientaux. Elle était de la race des Péris, c.-à-d. des géants ou démons de la belle espèce : c'est de son nom que nos anciens romanciers ont formé celui de Morgante la Déconnue. (*Bibl. orient.*)

Mergus, nom donné à Esacus, parcequ'il avait été changé en plongeon.

Méridien, démon que les Russes craignent et révèrent; suivant eux, il apparaît en deuil, en habit de veuve, quand on fauche les foins et au temps des moissons, rompant bras et jambes aux faucheurs et aux moissonneurs, s'ils ne se jettent la face en terre lorsqu'ils l'aperçoivent.

Méridiens, gladiateurs qui entraient dans l'arène vers le midi; ils se battaient avec une espèce de glaive contre ceux de leur classe.

1. Mérion, fils de Molus et de Melphis, fut un des amants d'Hélène : obligé par son serment à prendre la défense de l'époux qu'elle avait choisi, il conduisit avec Idoménée les quatre-vingts vaisseaux de l'isle de Crète. Il se distingua au siége de Troie et dans les jeux donnés à l'occasion de la mort de Patrocle, où il remporta le prix de l'arc et celui du javelot. *Homère* le dit semblable à l'homicide Mars. C'est lui qui, dans les combats, conduisait le char d'Idoménée.

2. — Fils de Jason, célèbre par ses grandes richesses et son avarice.

Mérite. (*Iconol.*) On le représente assis sur le sommet d'un rocher escarpé. Ses armes et le livre qu'il tient marquent qu'il est le fruit des travaux et de l'étude. Il est couronné de laurier.

Mérite méconnu. Dans une épigramme sur Ajax, *Aristote* l'a dépeint sous la figure de la vertu, qui, la tête rasée, assise près du tombeau de ce héros, fond en larmes. On sait que la cause de sa mort fut le jugement injuste qui le dépouilla des armes d'Achille en faveur d'Ulysse.

Merlin, enchanteur fameux dans l'histoire d'Angleterre du cinquième siècle. Il était issu, dit-on, du commerce d'une dame anglaise avec un

de ces démons auxquels on donne le nom d'Incuby. Ce nom est devenu générique, et l'on s'en sert pour signifier un grand magicien.

Merméros, Centaure renommé par la vitesse de sa course.

1. Mermérus, capitaine troyen, tué par Antiloque.

2. — Fils de Jason et de Médée, fut lapidé par les Corinthiens avec son frère Phérès, à cause des présents empoisonnés qu'il avoient apportés à Glaucé de la part de Médée. En punition de cette barbarie, les Corinthiens virent mourir au berceau tous leur enfants, jusqu'à ce qu'avertis par l'oracle ils instituèrent des sacrifices en l'honneur des fils de Médée, et leur consacrèrent une statue qui représentait la Peur.

3. — Un des centaures tués aux nôces de Pirithoüs.

Mérocte, pierre fabuleuse dont parle *Pline*. Elle était, dit-il, d'un verd de porreau, et suintait du lait.

Mérodach, roi de Babylone, fut mis au rang des dieux et adoré par les Babyloniens.

1. Mérope, fille d'Erechthée, fut mère de Dédale.

2. — Fille de Cypsélus, roi d'Arcadie, fut mariée à Cresfonte, un des Héraclides, roi de Messénie, dont elle eut plusieurs enfants, et reconnut son fils au moment où elle allait le tuer. *Maffei* et *Voltaire* ont suffisamment fait connoître ce beau sujet de tragédie, pris dans *Hygin*.

3. — Une des Pléiades, ou filles d'Atlas. Elle épousa Sisyphe, qui n'était point un des Titans, tandis que ses six sœurs épousèrent des princes de cette maison, dont la fable fait autant de dieux; et comme, des sept étoiles qu'on nomme Pléiades, il y en a une qu'on n'aperçoit guère, on dit que c'était Mérope, qui se cachait de honte d'avoir épousé un mortel.

4. — Une fille d'Œnopion, aimée d'Orion.

5. — Une fille de Sangarius, femme de Priam.

6. — Une fille de Cébrénus, bru de Priam.

7. — Une des trois filles de Pandare, fils de Mérops.

8. — Une des sœurs de Phaéton.

9. — Femme de Mégaréus, qui la rendit mère d'Hippomène.

Méropis, fille d'Eumélus, changée en chouette.

1. Mérops, un des géants qui voulurent chasser les dieux du ciel.

2. — De Percote en Thrace, devin célèbre, prévit la mort de ses fils Amphius et Adraste. Ceux-ci, sourds aux avis de leur père, allèrent à la guerre de Troie, et tombèrent tous deux sous les coups de Diomède.

3. — Roi de l'isle de Cos, à laquelle il donna son nom. Junon, touchée de l'extrême douleur que lui causoit la mort de sa femme, le changea en aigle, et le plaça parmi les constellations.

4. — Epousa Clymène, après que Phébus l'eut rendue mère de Phaéton.

5. — Un des capitaines troyens qui suivirent Enée en Italie. Il y fut tué par Turnus.

Méros, montagne des Indes consacrée à Jupiter. On prétendait que Bacchus y avait été élevé; opinion qui n'avait de fondement que de l'équivoque de *méros*, qui en grec signifie cuisse, et qui avait donné lieu à la fable de Bacchus enfermé dans la cuisse de Jupiter, et né deux fois, parcequ'il avait été garanti de la peste sur cette montagne avec son armée.

Méru (*Myth. Ind.*), montagne d'or au milieu de la terre. Les dieux seuls peuvent y aller. Les Indiens la placent dans le nord, du côté du pole septentrional, et la disent composée de mille huit petites montagnes. Les dieux la transportèrent dans la *mer de lait*, pour la faire mouvoir et se procurer l'*amourdon* qui devait les rendre immortels.

Merveilles (les sept) du monde, ouvrages célèbres de l'antiquité, qui surpassaient tous les autres en beauté et en magnificence, tels que les jardins de Babylone, les pyramides d'Egypte, la statue de Jupiter Olympien, le colosse de Rhodes, les murs de Babylone, le temple de Diane d'Ephèse, et le tombeau de Mausole.

Quelques uns y ont ajouté l'Esculape d'Epidaure, la Minerve d'Athènes, l'Apollon de Délos, le Capitole, le temple d'Hadrien de Cyzique.

Mésotéus, surnom de Bacchus, pris d'une ville d'Achaïe.

Mésaulius, esclave qu'Eumée avait acheté de quelques marchands taphiens depuis le départ d'Ulysse, et payé de son argent.

Meschia et Meschiané. (*Myth. Pers.*), auteurs du genre humain, ils sont nés du corps d'un arbre appelé Reivas, lequel avait été produit de la semence de Kaimorts (le premier homme), à l'instant qu'il expira. *Zend-Avesta.*

Mesgidgibachi (*Myth. Mah.*), prêtres qui desservent les mosquées intérieures où les femmes du serrail vont faire leurs prières.

Mésitès (*Myth. Pers.*), nom que les perses donnaient à leur dieu Mitra, comme tenant le milieu entre Oromaze et Ahriman. Rac. *Mesos, medius.*

Mésopotamie. (*Iconol*) On la figure entre deux femmes, le Tygre et l'Euphrate, avec une mître sur la tête.

Mésostrophonies, jours où les Lesbiens offraient des sacrifices publics.

Messape, fils de Neptune, habile dans l'art de manier un cheval, marcha au secours de Turnus contre les Troyens, et se distingua dans cette guerre par de brillants exploits.

Messapée, surnom de Jupiter honoré au pied du mont Taygète en Laconie.

Messène, fille de Triopas, roi d'Argos, épousa Polycaon, fils cadet de Lélex roi de Laconie. Cette princesse, fière de sa naissance, ne pouvant souffrir de se voir unie à un simple particulier, persuada à son mari de se faire roi, et de se rendre maître d'une contrée voisine de la Laconie, à laquelle il donna le nom de Messénie, en considération de sa femme. Messène introduisit dans son nouveau royaume le culte et les cérémonies de Cérès et de Proserpine, et reçut après sa mort les honneurs héroïques. Elle avait un temple à Ithome, et une statue moitié or, moitié marbre de Paros.

Messie. On sait que les Juifs en attendent toujours un; mais on ne sera peut-être pas fâché de voir ici un précis des rêveries rabbiniques sur ce prétendu libérateur. Toutes les absurdités n'appartiennent que trop à l'histoire de l'esprit humain. Parmi les rabbins, les uns l'ont vu dans Ezéchias; les autres, sans fixer d'époque précise, ne doutent pas que, suivant les anciens oracles, le Messie ne soit venu dans les temps marqués par l'esprit de Dieu, mais croient qu'il ne vieillit point, qu'il reste caché sur cette terre, et attend, pour se manifester et établir son peuple avec force, puissance et sagesse, qu'Israël ait célébré comme il faut le sabbath, ce qu'il n'a point encore fait, et que les Juifs aient réparé les iniquités dont ils se sont souillés, et qui ont arrêté envers eux le cours des bénédictions de l'Eternel. Les anciens Hébreux ont cru que le Messie était né le jour de la dernière destruction de Jérusalem par les armées romaines. Le rabbin *Kimchi*, qui vivait au douzième siècle, s'imaginait que le Messie, dont il croyait la venue très prochaine, chasserait de la Judée les chrétiens. Saladin fut ce libérateur; mais les Juifs n'y gagnèrent rien. Plusieurs veulent que le Messie soit actuellement dans le paradis terrestre; d'autres le placent à Rome, et les thalmudistes prétendent que cet oint du Très-Haut est caché parmi les lépreux et les malades qui sont à la porte de cette ville, attendant qu'Elie, son précurseur, vienne pour le manifester aux hommes. Mais l'opinion la plus suivie parmi les rabbins est que le Messie n'est point encore venu, et qu'il y en aura deux qui doivent se succéder l'un à l'autre, le premier dans un état abject, le second glorieux et triomphant; l'un et l'autre simple homme, car l'idée de l'unité, caractère distinctif de l'Etre suprême, a toujours été respectée des Hébreux. Dix grands miracles précéderont l'avénement du Messie. D'abord, et ce

séra le premier, Dieu suscitera les trois plus abominables tyrans qui aient jamais existé, et qui persécuteront les Juifs outre mesure. Des extrémités du monde viendront des hommes noirs à deux têtes, à sept yeux étincelants, et d'un regard si terrible, que les plus intrépides n'oseront paraître en leur présence. Des pestes, des famines, des mortalités, le soleil changé en d'épaisses ténèbres, la lune en sang, la chûte des étoiles, des dominations insupportables, sont les deux, trois, quatre, cinq et sixième miracles. Le septième est le plus remarquable. Un marbre, que Dieu a formé dès le commencement du monde, et qu'il a sculpté de ses propres mains sous les traits d'une belle fille, sera l'objet d'une abominable impudicité. De ce commerce impur naîtra l'Antechrist Armillius. (*V. ce mot.*) Il vaincra le premier Messie (*Voy.* Néhémie), et sera vaincu par le second. Celui-ci rendra la vie au premier, rassemblera tous les Juifs vivants et morts, relèvera les murs de Sion, rétablira le temple de Jérusalem sur le plan qui fut présenté à Ezéchiel dans une vision, fera périr tous les ennemis de sa nation, établira son empire sur toute la terre habitable, et fondera ainsi la monarchie universelle; il épousera une reine et un grand nombre d'autres femmes, dont il aura une nombreuse famille qui lui succédera. Ce sera pour célébrer sa victoire qu'il donnera à son peuple rassemblé dans la terre de Chanaan un repas dont le vin sera celui qu'Adam lui-même fit dans le paradis terrestre, et qui se conserve dans de vastes celliers creusés par les anges au centre de la terre. On y servira en poisson le Léviathan, et en chair le Béhémoth. *V. ces deux mots.*

Messies, déesses des moissons. Il y en avait une particulière pour chaque sorte de moisson.

Messou. (*Myth. Amér.*) Des sauvages américains nomment ainsi celui qu'ils disent avoir été le réparateur du monde après le déluge. Ce Messou allant un jour à la chasse, ses chiens se perdirent dans un grand lac, qui, venant à se déborder, couvrit la terre en peu de temps. Ils ajoutent que par le moyen de quelques animaux il répara le monde avec cette terre. *Voy.* Atahauta, Otkée.

Mesthlès, fils de Pyléméne, marcha avec Antiphus son frère au secours des Troyens. Ils commandaient les Méoniens qui habitaient au pied du mont Tmolus.

1. — Mestor, fils de Persée et d'Andromède, roi de Mycènes, épousa Lysidice, fille de Pélops, dont il eut Hippothoé, qui fut enlevée par Neptune.

2. — Un des descendants du précédent, fils de Ptérélaüs.

3. — Un des fils naturels de Priam.

Mesure, c.-à-d. *dimensions des corps.* (*Iconol.*) *César Ripa* la personnifie par une femme de bonne mine, et modestement habillée. Elle tient de la main droite le pied romain, de la gauche l'équerre et le compas, sous les pieds le carré géométrique, et à côté de sa robe le niveau avec son à-plomb.

Mesuza, (*Myth. Rabb.*), pratique religieuse des Juifs modernes, qui consiste à attacher aux portes des maisons, des chambres et de tous les lieux fréquentés, un roseau ou tuyau où est renfermé un parchemin sur lequel ils écrivent le quatrième verset du sixième chap. du Deutéronome : « Ecoute, Israël, le Seigneur notre « Dieu est un ; » et les versets suivants, jusqu'au neuvième : « Et tu » les écriras sur le seuil et sur les » portes de ta maison. » Le tuyau se place ordinairement sur le battant de la porte, du côté droit. Sur le bout du parchemin roulé dans le tuyau est tracé le mot *Sciaddai*, un des noms que les Juifs donnent à Dieu. Ils n'oublient jamais de toucher cet endroit en entrant ou en sortant, et leur dévotion va jusqu'à baiser le doigt qui l'a touché.

Méta, fille d'Oplès, épouse d'Egée.

Métabe, chef des Privernates,

et père de Camilla, poursuivi par ses sujets, la consacra au service de Diane. Les Métapontins l'honoraient comme un dieu, parcequ'il était leur fondateur.

2. — Fils de Sisyphe, qui selon *Etienne de Byzance*, donna son nom à la ville de Métaponte dans l'Etolie inférieure.

Métagitnies, fêtes de l'Attique, instituées par les habitants de Mélite, qui quittèrent, sous les auspices d'Apollon, le bourg qu'ils habitaient, pour s'aller fixer dans un bourg voisin, nommé Diomée. Rac. *Geitnia*, voisinage.

Métagitnion, second mois de l'année athénienne, dont le nom est pris des fêtes qu'on y célébrait.

Métagitnios, surnom d'Apollon, pris d'un temple voisin d'Athènes, érigé à ce dieu en mémoire de l'événement raconté plus haut.

Métagyrtes, ministres subalternes de Cybèle, mendiants de profession, dont l'emploi était d'entre-choquer les cymbales et de faire résonner les tambours, instruments qu'ils portaient suspendus à leur cou.

Métalcès, un des fils d'Egyptus, tué par sa femme Cléopâtre.

Métamorphose. Les mythologues en comptent de deux sortes; les unes apparentes, telles que celles des dieux, qui ne conservaient les formes qu'ils prenaient que pour un temps; et les autres réelles, telles que celles de Lycaon en loup, etc., qui restaient dans leur nouvelle forme.

Métanire. *V*. **Méganire**.

Métaphysique (*Icon.*) science des choses surnaturelles, ou qui ne tombent pas sous les sens. *Cochin*, après *C. Ripa*, lui donne un sceptre comme à la reine des sciences; elle contemple un globe céleste orné d'étoiles; le bandeau qu'elle a au-dessous des yeux, sans lui dérober la lumière d'en haut, l'empêche seulement de regarder en bas vers le globe de la terre, sur lequel elle est appuyée, et qu'elle couvre d'une partie de sa draperie, pour s'occuper de contemplations plus élevées.

Métapontus, fils de Sisyphe, et époux de Théano.

Métempsycose, transmigration d'une âme d'un corps dans un autre. *Pythagore* enseigna la métempsycose dans la Grèce et dans l'Italie, vers la soixante-deuxième olympiade; mais il paraît l'avoir prise chez les prêtres égyptiens, qui enseignaient qu'après la mort l'âme passait successivement dans les corps des animaux terrestres, aquatiques et aériens, circuit qu'elle achevait en trois mille ans, après quoi elle revenait animer le corps de l'homme. Ces prêtres expliquaient par-là la prodigieuse inégalité des conditions humaines. L'infortune est une expiation des crimes commis dans une vie précédente; et le bonheur, la récompense des vertus d'une vie antérieure. Ils pensaient aussi que les hommes qui, durant un certain nombre de transmigrations avaient, entièrement expié leurs fautes, étaient transportés dans une étoile ou dans une planète, qui leur était assignée pour demeure. Ce dogme pouvait avoir deux avantages : le premier, de servir de fondement à l'opinion de l'immortalité de l'âme; ce qui donne lieu à *Lucain* de l'appeler un officieux mensonge, qui écarte les frayeurs de la mort : le second, de rendre le vice odieux et la vertu aimable, en enseignant que l'âme passait en d'autres corps nobles ou méprisables, suivant le mérite des actions. Mais il conduisait assez naturellement au culte des animaux, en apprenant à les regarder comme les domiciles de ceux qui avaient été les bienfaiteurs de leur patrie et de l'humanité. *Origène* prétendait que Dieu n'avait créé le monde que pour punir les âmes qui avaient failli dans le ciel. La métempsycose souffrit trois révolutions. 1°. Les Orientaux et la plupart des Grecs adoptèrent l'opinion des Egyptiens qu'on a vus plus haut. 2°. Plusieurs disciples de *Pythagore* et de *Platon*, persuadés que tout ce qui végète a du sentiment et participe à l'intelligence universelle, ajoutèrent que la même ame,

pour surcroît de peines, allait s'ensevelir dans une plante ou dans un arbre. 3°. Enfin à la naissance du christianisme, *Celse, Porphyre*, et autres philosophes païens, n'admirent que le passage du corps d'un homme dans le corps d'un autre homme. C'était l'opinion des Gaulois et des Germains, et c'est encore celle des Indiens et des Chinois. Parmi les Juifs, la plupart des pharisiens admettaient la transmigration des âmes.

Myth. Ind. La métempsycose est un des points fondamentaux de la religion des banians ; de là cette affection extraordinaire qu'ils ont pour toute sorte d'animaux. Quoiqu'ils soient fort avares, ils ne manquent jamais de racheter la vie d'une bête. Les fakirs se servent souvent de cet expédient pour leur tirer de l'argent. A leur exemple, les jeunes facteurs anglais vont, armés d'un fusil, dans quelque champ auprès duquel ils savent que des banians demeurent, et feignent de vouloir tirer sur des oiseaux. Les banians accourent alarmés, traitent avec les chasseurs, et, moyennant une certaine somme, les engagent à se retirer. Qu'un homme ait un bœuf ou une vache que la maladie ou la vieillesse l'oblige de tuer, un banian n'en sera pas plutôt informé, qu'il viendra l'acheter à son maître, pour le placer dans un hôpital fondé exprès. Les mêmes, en vertu du même dogme, donnent tous les ans un festin solemnel à toutes les mouches qui sont dans leurs maisons. Les mets consistent en un grand plat de lait bien sucré, qu'ils mettent sur le plancher ou sur une table : quelquefois ils vont se promener dans la campagne, portant sous le bras un sac plein de riz, et, lorsqu'ils rencontrent une fourmillière, en jettent des poignées. Leur tendresse ne se borne pas à pourvoir à la subsistance des animaux ; ils se plaisent à les parer, comme ils feraient pour leurs propres enfants, et mettent aux jambes d'une vache ou d'une chèvre des anneaux de différents métaux. On dit qu'ils prennent plaisir à orner de la même manière les arbres fruitiers de leurs jardins. Voici la manière dont le *Shastah* trace l'origine de la transmigration des ames. Les débtahs ou anges rebelles ayant encouru la disgrace de l'Eternel, l'univers fut créé pour leur servir de séjour. Le Dieu forma des corps qui devaient leur tenir lieu de prison et de demeure, assujettit ces corps au changement, à la décadence, à la mort, et soumit les debtahs coupables à quatre-vingt-sept transmigrations, qui devaient être leur état de châtiment et d'expiation. A la quatre-vingt-huitième, ils devaient animer le corps d'une vache, et à la quatre-vingt-neuvième celui de l'homme, et cette dernière épreuve devait être la plus forte de toutes. Ces différentes transmigrations, divisées en quatre époques, devaient embrasser un espace de cent onze mille cent ans. (*V.* Jogois.) Et si, ce terme expiré, il se trouve quelque debtah qui n'ait point passé par les diverses régions de châtiment, de probation et de purification, Sieb ou Shiva, armé du pouvoir de l'Eternel, doit le précipiter pour toujours dans les ténèbres. — Parmi les différents peuples qui admettent le système de la métempsycose, quelques uns pensent que ce ne sont pas les âmes qui passent d'un corps dans un autre, mais seulement les opérations et les facultés de ces âmes, et qu'en approchant de bien près d'un homme mourant on attire à soi, en quelque sorte, ses vertus et ses vices. Cette opinion extravagante donna lieu à la coutume de ces sauvages indiens, qui, recevant chez eux des étrangers distingués par la sagesse et les talents, les mettaient à mort, persuadés que toutes leurs vertus demeuraient dans l'endroit où ils avaient été tués.

Myth. Siam. La métempsycose est le point fondamental de la religion siamoise. Selon l'explication des talapoins, il n'y a pas d'action vertueuse qui ne soit récompensée dans le ciel, ni de crime qui ne soit puni dans l'enfer. Un homme qui meurt sur la terre acquiert une nouvelle vie dans

le ciel, pour y jouir du bonheur dû à ses bonnes œuvres ; mais après le temps de se récompense, il meurt dans le ciel, pour renaître dans l'enfer, s'il est chargé de quelque péché considérable ; ou s'il n'est coupable que d'une faute légère, il rentre dans le monde sous la figure de quelque animal ; et lorsqu'en cet état il a satisfait à la justice, il redevient homme. Les âmes des hommes qui renaissent dans le monde, sortent du ciel ou de l'enfer, ou du corps des animaux. Les premières apportent quelques avantages qui les distinguent, tels que la vertu, la santé, la beauté, l'esprit ou les richesses : elles animent les corps des grands princes ou des personnages d'un mérite extraordinaire : de là vient le respect que portent les Siamois aux personnes élevées en dignité ou d'une naissance illustre ; ils les regardent comme destinées à l'état divin, ou à l'état de sainteté, qu'elles ont déjà commencé à mériter par leurs bonnes œuvres. Ceux dont les âmes sortent du corps des animaux sont moins parfaits, mais ils le sont plus néanmoins que ceux qui viennent de l'enfer. Les derniers sont considérés comme des scélérats que leurs crimes rendent dignes de toutes sortes de malheurs. *Tachard.*

Myth. Afr. La doctrine de la transmigration des âmes est si bien établie parmi les Nègres d'Issini, que, n'espérant rien de réel et de permanent dans ce monde ni dans l'autre, ils bornent tous leurs vœux à jouir, autant qu'il leur est possible, du pouvoir, des richesses et des plaisirs. Ils sont persuadés que le monde est éternel et l'âme immortelle ; qu'après le trépas, l'âme doit passer dans une autre région qu'ils placent au centre de la terre, pour y recevoir un nouveau corps dans le sein d'une femme ; que les âmes de cette région passent de même dans la nôtre, de sorte qu'il se fait un échange continuel d'habitants entre les deux mondes.

Myth. Jap. Les Japonais de la secte de Budsdo ou de Xaca pensent que les âmes des méchans, après avoir expié leurs crimes dans les enfers durant un espace de temps, reviennent sur la terre, et passent dans le corps de différents animaux dont les inclinations ont du rapport avec les vices auxquels elles ont été sujettes quand elles habitaient des corps humains. Quelque temps après, elles passent en d'autres animaux un peu plus nobles, et parviennent, par degrés, jusqu'à loger une seconde fois dans les corps humains. C'est dans cette persuasion que les moines de Campsana au Japon ont pour occupation principale de nourrir des animaux de toute espèce, qui habitent un bois auprès du couvent. Les habitants de la Corée, les talapoins de Siam et les sauvages du Missisipi, ont la même doctrine. Les Nègres des pays intérieurs de la Guinée croient que les âmes de leurs parents passent dans des lézards, insectes communs dans leur pays. Quand ils les voient paraître autour de leurs demeures, ils disent que ce sont leurs parents qui viennent faire le folgar, c'est-à-dire, se divertir et danser avec eux, et se feraient un grand scrupule de tuer un des ces animaux. D'autres, sur la côte-d'Or, s'imaginent qu'après leur mort leurs âmes iront habiter ces corps, et seront transportées dans le pays des blancs.

Myth. Amér. Les Chipiouyans, peuplade sauvage de l'Amérique septentrionale, ont aussi quelque idée du système de la métempsycose. Si par hasard un enfant vient au monde avec des dents, ils s'imaginent aussitôt qu'il ressemble à quelqu'un des leurs qui a vécu très-long-temps et qui renaît avec ces signes extraordinaires de son existence antérieure. *Voyage d'Alexandre Mackensie dans l'intérieur de l'Amérique septentrionale*, etc.

Météoromancie, divination par les météores ; et comme les météores ignés sont ceux qui jettent le plus de crainte parmi les hommes, la météoromancie désigne proprement la divination par le tonnerre et les

éclairs. Cette espèce de divination passa des Toscans aux Romains sans rien perdre de ce qu'elle avait de frivole. *Sénèque* nous apprend que deux auteurs graves, et qui avaient exercé des magistratures, écrivirent à Rome sur cette matière. Il semble même que l'un d'eux l'épuisa entièrement, car il donnait une liste exacte des différentes espèces de tonnerres. Il circonstanciait et leurs noms et les pronostics qui s'en pouvaient tirer; le tout avec un air de confiance plus surprenant encore que les choses qu'il rapportait.

Métharme, fille de Pygmalion, roi de Chypre, et mère d'Adonis, qu'elle eut de Cinyre.

Méthée, un des chevaux de Pluton.

1. Méthon, fils d'Orphée, bâtit en Thrace une ville à laquelle il donna son nom.

1. Méthone, ville de Messénie, une des sept qu'Agamemnon, dans l'*Iliade*, offre à Achille pour appaiser son ressentiment.

2. — Une des filles du géant Alcyonée.

Methydotes, *qui inspire l'ivresse*, épithète de Bacchus. *Anthol.*

Methyer, surnom d'Isis, qui selon *Plutarque*, signifie la plénitude et la cause.

Méthymnæus Vates, Arion, né à Méthymne.

Méthymne, fille de Macarée et femme de Lepydnus, donna son nom à une ville de l'isle de Lesbos.

Méthyne, divinité qui présidait au vin nouveau. Rac. *Methu*, vin.

Métiaduse, fille d'Eupalame, femme de Cécrops et mère de Pandion.

Métion, fils d'Erechthée, roi d'Athènes, et de Praxithée, épousa Alciope, fille de Mars et d'Aglaure. Ses fils, après avoir détrôné Pandion, le furent à leur tour par les fils de ce prince.

1. Mètis, déesse dont les lumières étaient supérieures à celles de tous les autres dieux et de tous les hommes. Jupiter l'épousa; mais ayant appris de l'oracle qu'elle était destinée à être mère d'un fils qui deviendrait le souverain de l'univers, il avala la mère et l'enfant, afin d'apprendre le bien et le mal. (*Hésiode.*) Ce fut ainsi qu'il conçut Minerve. *Apollodore* dit seulement que Jupiter, devenu grand, s'associa Mètis, c'est-à-dire Prudence; ce qui désigne la prudence qu'il fit paraître dans toutes les actions de sa vie. Ce fut par le conseil de Mètis qu'il fit prendre à Saturne un breuvage dont l'effet fut de vomir premièrement la pierre qu'il avait avalée, et ensuite tous les enfans qu'il avait dévorés. *Platon* qui l'appelle *la déesse de la bonne conduite*, la fait mère de Porus, dieu de l'abondance.

2. — Une des Océanides.

Métisque, conducteur du char de Turnus.

Métoécies, sacrifice établi par Thésée, qui se célébrait le 16ᵉ. d'Août. Il s'offrait, non pour les étrangers qui s'établissaient à Athènes, mais pour les habitants, en mémoire de ce qu'ils avaient quitté leurs bourgs pour tenir leurs assemblées dans la ville.

1. Métope, femme de Sangarius, et mère d'Hécube.

2. — Fille de Ladon et femme d'Asopus.

Métoposcopie, art de découvrir le tempérament, les inclinations, le caractère, par l'inspection, ou du front, ou des traits du visage. Les métoposcopes distinguent sept lignes au front, à chacune desquelles préside une planète; Saturne à la première, Jupiter à la seconde, et ainsi des autres.

Métra, fille d'Erésichthon, avant été aimée de Neptune, obtint de ce dieu le pouvoir de prendre différentes figures. Elle fit usage de cette faculté pour soulager la faim dévorante de son père, se laissant vendre à différents maîtres, pour fournir, du prix de sa servitude, des aliments à Erésichthon. *Ovide* dit que Métra ayant été vendue à un maître qui la mena sur le bord de la mer, elle se changea, sous ses yeux, en un pê-

cheur qui tenait une ligne à la main ; et qu'elle se déroba des mains d'autres maîtres, tantôt sous la forme d'une génisse, tantôt sous celle d'un cerf, d'un oiseau, etc. Après la mort de son père, elle épousa Autolycus, grand-père d'Ulysse. *V.* Erésichthon, Autolycus.

Métragyrte, surnom de la mère des dieux.

Métragyrtes, prêtres de Cybèle, ainsi nommés des aumônes qu'ils recueillaient pour la mère des dieux. Rac. *Mèter,* mère. *V.* Agyrtes.

Métrès ou Méthrès, père de Pygmalion et de Didon, selon *Servius. V.* Bélus.

Métroum, terme qui signifie en général un temple consacré à Cybèle, et en particulier celui que les Athéniens élevèrent à l'occasion d'une peste dont ils furent affligés pour avoir jeté dans une fosse un des prêtres de la mère des dieux. Rac. *Mèter,* mère.

Meuloud *(Myth. Mah.)*, naissance de Mahomet, fête musulmane. Elle n'est pas moins célèbre que celle du Bairam, quoique solennisée d'une manière différente. C'est sur-tout par le recueillement, par les longues prières et par la simplicité des habits, qu'on honore en ce jour la naissance du prophète. Le grand-seigneur donne l'exemple de la modestie ; il se rend le matin à la mosquée, suivi de quelques pages, vêtu de drap blanc, sans dorure ni pierreries. Il assiste au panégyrique de Mahomet, accompagné du muphti, du grand-visir et des pachas, aussi modestement habillés. Après les prières qui suivent le panégyrique, le sultan se retire sans cérémonie. Il rentre dans le serrail par une porte secrète, et passe le reste du jour dans une espèce de retraite.

Meurtre. *(Iconol.)* Ce crime se fait aisément reconnaître par le mouvement violent de son action, par la férocité de son regard, et par le poignard ensanglanté dont il est armé.

Mévéléva *(Myth. Mah.)*, fondateur de l'ordre des Dervis, qui de lui sont aussi nommés Mévélévis. *V.* Derviches.

Mévélévis *(Myth. Mah.)*, religieux turcs. *V.* Mévéléva, Derviches.

Mézence, roi d'Etrurie, contempteur des dieux, exerçait sur ses sujets les plus horribles cruautés. Il prenait plaisir à étendre un homme vivant sur un cadavre, à joindre ensemble leurs bouches, leurs mains et tous leurs membres, faisant ainsi mourir, au milieu d'une affreuse infection, les vivants dans les embrassemens des morts. Les Etruriens, las d'obéir à un pareil tyran, prirent les armes, égorgèrent ses gardes, l'assiégèrent dans son palais, et y mirent le feu. Il s'échappa au milieu du carnage, et se réfugia près de Turnus. Il combattit vaillamment contre les Troyens, et fut attaqué et tué par Enée.

Mézuzoth ; c'est le nom que les Juifs donnent à certains morceaux de parchemin qu'ils enchâssent dans les poteaux des portes de leurs maisons, prenant à la lettre ce que Moïse leur ordonne dans le Deutéronome, en disant : *Vous n'oublierez jamais la loi de Dieu ; vous la graverez sur les poteaux de vos portes.* Ces expressions ne voulaient dire autre chose, sinon : *Vous vous en souviendrez toujours, soit que vous entriez dans vos maisons, soit que vous en sortiez.* Mais les docteurs hébreux ont cru que le législateur demandait quelque chose de plus. Ils ont dit que pour ne pas se rendre ridicules en écrivant au dehors de leurs portes les commandements de Dieu, ou même pour ne pas les exposer à la profanation des méchants, il fallait au moins les écrire sur un parchemin, et les enfermer dans quelque chose. On écrit donc sur un carré de parchemin préparé exprès, avec une encre particulière, d'un caractère bien carré, ces mots : *Deut. vers.* 4, 5, 6, 7, 8, 9 : *Ecoute, Israël ; je suis le Seigneur,* etc. Puis on laisse un petit espace, et on continue : *Deut.* 11, 13 : *Il arrivera, si tu obéis à mes*

commandements ; jusqu'à ces paroles : *Tu les écriras sur les poteaux de tes maisons*, etc. Après cela on roule ce parchemin, on le met dans un tuyau de roseau ou autre ; on écrit, à l'extrémité du tuyau, le mot *Sadaï*, qui est un des noms de Dieu. On le met aux portes des maisons, des chambres, et de tous les lieux qui sont fréquentés ; on l'attache au battant de la porte, au côté droit : et toutes les fois qu'on entre dans la maison, ou qu'on en sort, on touche en cet endroit du bout du doigt, et on baise le doigt par dévotion.

Mezzachuliens (*Myth. Mah.*), philosophes mahométans dont les sentiments sont directement opposés à ceux des Malumigis.

Miagogue, nom que l'on donnait par plaisanterie aux pères qui, faisant inscrire leurs fils le troisième jour des Apaturies dans une tribu, sacrifiaient une chèvre ou une brebis avec une quantité de vin au-dessous du poids ordonné.

Miao (*Myth. Chin.*), nom que les Chinois donnent à leurs temples. Il y a ordinairement un monastère auprès.

Mias (*Myth. Jap.*), temples ou pagodes des Japonais. C'est à proprement parler la demeure des *camis*, ou des âmes immortelles. Ils sont ordinairement situés sur d'agréables collines. Un riant bocage, arrosé d'un ruisseau, en décore l'entrée. On ne peut, disent les bonzes, choisir un lieu trop agréable pour en faire la demeure des dieux. Cette demeure des dieux est aussi la leur. On rencontre d'abord un magnifique portail sur lequel est inscrit le nom de la divinité adorée dans le mia ; puis on se trouve dans une vaste avenue de sapins, qui aboutit, non pas à un superbe palais, mais vers un misérable édifice de bois, fort peu élevé, qu'on a de la peine à distinguer parmi ces arbres touffus qui l'entourent. Le seul ornement qu'on aperçoive dans les temples est un miroir avec du papier blanc découpé, dont les murs et la porte sont couverts. Il sont ordinairement environnés d'une espèce de galerie de bois.

Michapous, nom que les sauvages donnent à l'Etre suprême dans certaines parties de l'Amérique septentrionale. Suivant eux, il créa le ciel et les animaux, qu'il plaça sur une large chaussée suspendue au milieu des eaux ; mais prévoyant qu'ils ne pourraient pas vivre long-temps dans cette position, et n'ayant alors d'empire que sur le ciel, il s'adressa à Michinisi, dieu des eaux, et voulut lui emprunter un peu de terre pour y placer ses créatures. Ce dieu ne paraissant pas se prêter à cet emprunt, Michapous envoya le castor, la loutre et le rat pour chercher de la terre au fond des mers. Ces envoyés ne rapportèrent que quelques particules de sable, dont le dieu composa le globe terrestre. Les animaux ne s'accordant pas entr'eux, Michapous les détruisit tous, et de leur putréfaction naquit l'espèce humaine. Un de ces êtres de nouvelle création, séparé par hasard des autres, découvrit une cabane où il trouva Michapous. Le dieu lui donna une femme, et lia le nouveau couple par des conventions matrimoniales ; ensuite il fournit des femmes au reste des hommes, et c'est ainsi que le monde fut peuplé.

Michinisi. *V.* Michapous.

Mictée. *V.* Antiope.

Midamus, un des fils d'Egyphes, tué par sa femme Amynone.

Midas, fils de Gorgias et de Cybèle, régna dans cette partie de la grande Phrygie où coule le Pactole. Bacchus étant venu en ce pays, accompagné de Silène et des Satyres, le bon homme s'arrêta vers une fontaine où Midas avait fait verser du vin pour l'y attirer. Quelques paysans qui le trouvèrent ivre en cet endroit, après l'avoir paré de guirlandes, le conduisirent à Midas. Ce prince, instruit dans les mystères par Orphée et Eumolpe, reçut de son mieux le vieux Silène, le retint pendant dix jours qui se passèrent en réjouissances et en festins, et le rendit à Bacchus. Ce dieu, charmé de revoir son père

nourricier, dit au roi de Phrygie de lui demander tout ce qu'il souhaiterait. Midas le pria de faire en sorte que tout ce qu'il toucherait devînt or. Bacchus y consentit. Les premiers essais de Midas l'éblouirent; mais ses aliments se changeant en or, il se vit pauvre au milieu de cette trompeuse abondance qui le condamnait à mourir d'inanition, et fut obligé de prier Bacchus de lui retirer un don fatal qui n'avait de bien que l'apparence. Bacchus, touché de son repentir, lui ordonna de se plonger dans le Pactole. Midas obéit; et en perdant la vertu de convertir en or tout ce qu'il touchait, il la communiqua au Pactole, qui depuis ce temps roule un sable d'or. *Conon* interprète cette fable en nous apprenant que Midas, ayant trouvé un trésor, se vit tout d'un coup possesseur de grandes richesses. D'autres y voient un prince économe jusqu'à l'avarice, qui, régnant sur un pays fertile, retirait des sommes considérables de la vente de ses grains, de ses vins et de ses bestiaux. *Ovide* ajoute à cette première fable celle qui suit : « Pan, s'applaudissant un » jour en présence de quelques jeunes » nymphes sur la beauté de sa voix » et sur les doux accents de sa flûte, » eut la témérité de les préférer à la » lyre et aux chants d'Apollon, et » poussa la vanité jusqu'à lui faire » un défi. Midas, ami de Pan, pris » pour juge entre les deux rivaux, » adjugea la victoire à son ami. » Apollon, pour s'en venger, lui » donna des oreilles d'âne. Midas » prenait grand soin de cacher cette » difformité, et la couvrait sous une » tiare magnifique. Le barbier qui » avait soin de ses cheveux s'en était » apperçu, mais n'osait en parler. » Fatigué du poids d'un tel secret, » il va dans un lieu écarté, fait un » trou dans la terre, en approche » la bouche, et y dit à voix basse » que son maître a des oreilles d'âne; » puis il ferme le trou, et se retire. » Quelque temps après, il en sortit » des roseaux, qui, séchés au bout » d'une année, et agités par le vent, » répétèrent les paroles du barbier, » et apprirent à tout le monde que » Midas avait des oreilles d'âne. » On a expliqué cette seconde fable par la stupidité de ce prince, d'autres par son attention à avoir des espions par-tout. *Hérodote* dit que Midas envoya à Delphes, entr'autres présents, une chaîne d'or d'un prix inestimable. *Strabon* rapporte que Midas avala du sang de taureau pour ne pas tomber vif entre les mains des Cimmériens qui envahissaient la Phrygie; et *Plutarque* prétend que ce fut pour se délivrer des songes fâcheux qui depuis long-temps le tourmentaient.

Une agréable composition du *Dominicain*, représente le jugement de Midas et la vengeance qu'Apollon exerça sur ce roi ignorant.

1. Midée, Phrygienne, maîtresse d'Electryon, dont elle eut Licymnius.

2. — Fille de Phylas; Hercule eut d'elle Antiochus.

3. — Nymphe dont Neptune eut Asplédon. Elle donna son nom à la ville de Midéa en Béotie.

Midi (*Icon.*) une des quatre parties du jour. La chaleur en est représentée sur deux bas-reliefs, au palais Mattei, par Prométhée qui touche Thétis avec un flambeau ardent, pour indiquer la chaleur qui accabla cette déesse, et la fit succomber, après avoir échappé aux poursuites de Pélée en prenant la figure de divers animaux. Les artistes, pour représenter le Midi, peignent quelquefois le soleil sur son char, s'arrêtant au milieu de sa course.

Midi (*Iconol.*), un des quatre points cardinaux. *C. Ripa* le symbolise par un jeune Maure de moyenne taille, que le soleil environne de ses rayons, et sur la tête duquel il frappe à-plomb : son habillement est d'un rouge jaunâtre; il porte une ceinture de bleu turquin, où se remarquent les signes du taureau, de la vierge et du capricorne. Il tient de la main droite des flèches, et de la gauche un rameau de lotus, arbrisseau aquatique, qui, selon les anciens

naturalistes, suit la marche du soleil, se lève avec lui, s'épanouit à son midi, se penche à son couchant, et se cache dans l'eau. A ses pieds sont des fleurs desséchées par les rayons du soleil.

Miel. *V.* Brisæus, Mélisse, Mellone.

Mierdoidgi (*Myth. Mah.*), officier des eunuques blancs du serrail, qui ont le soin de nettoyer et de tenir en ordre la mosquée du grand seigneur.

Migonitis, surnom de Vénus, adorée à Migonium. C'était un endroit de l'isle d'Hélène, dans le golfe de Laconie, auquel Pàris donna ce nom en mémoire de ce qu'Hélène y avait cédé à ses empressements, et où il bâtit un temple en l'honneur de Vénus. Rac. *Mignumi*, je mêle, j'unis par les nœuds de l'amour.

Mihirgian. (*Myth. Pers.*) C'est ainsi que les Persans appellent l'équinoxe automnal, dont ils font un jour de fête. *V.* Nevroux.

Mihr, ou Mihir, dieu des Perses, que les Grecs et les Romains nommaient Mithras. *V.* Mithras.

Mihragan (*Myth. Pers.*), fêtes que les Persans célébraient en l'honneur de Vénus Uranie.

Mikaddo (*Myth. Jap.*), chef et souverain pontife de la religion du *Sintos*. Non-seulement il a le pouvoir de faire des dieux, mais il est lui-même un objet de culte et d'adoration pous les sintoïstes. Comme on suppose qu'il descend en droite ligne des anciens *Cami* de la nation, et qu'il a hérité des vertus et du caractère auguste de ses ayeux, on le regarde comme l'image vivante de ces mêmes divinités, et onlui rend à peu près les mêmes hommages qu'aux *Cami* du premier ordre. On croit même que tous les dieux du pays ont un respect infini pour sa personne, et qu'ils se font un devoir de le visiter une fois l'an. On prétend qu'ils choisissent le dixième mois pour cette visite, et qu'ils se tiennent alors auprès de lui, quoique d'un manière invisible. *V.* Kaminatsuki, Daïri.

Mikias (*Myth. Egypt.*), symbole des Egyptiens dans leur écriture hiéroglyphique. C'était la figure d'une longue perche terminée comme un T, traversée d'une seule ou de plusieurs barres, indice des progrès de la crue du Nil. Cette figure devint le signe ordinaire d'un bonheur désiré ou de la délivrance d'un mal. On en fit une amulette qu'on suspendait au cou des malades, et à la main de toutes les divinités bienfaisantes.

Milanion, amant d'Atalante, s'étant retiré dans une caverne avec elle, y fut dévoré par un lion et une lionne. *V.* Atalante.

Milcartus. *V.* Melchartus.

Milchom. *V.* Moloch.

Miles, *soldat*, un des noms de Mithras.

Milésia, surnom de Cérès, à Milet. Lorsque les soldats d'Alexandre voulurent y piller son temple, il en sortit une flamme éclatante.

Milésius, surnom d'Apollon adoré à Milet.

1. Milet, ville de Crète, dont les habitans allèrent au siége de Troie.

2. — Il y en avait une célèbre du même nom dans l'Asie mineure, *V.* Milétus.

Milétia, fille de Scédasus, qui, avec sa sœur, fut outragée par de jeunes Thébains.

Milétis, Biblis, fille de Milétus.

Milétus, roi de Carie, était fils d'Apollon et d'une fille de Minos, qui s'appelait Arcé, selon *Appollodore*, et, selon d'autres, Acacallis. Ayant été exposé dès son enfance dans une forêt, les loups mêmes prirent soin de le nourrir jusqu'à ce qu'il fut rencontré par des bergers qui l'élevèrent. Milétus, devenu grand, alla en Carie, où son courage et son mérite lui acquirent les bonnes graces de la princesse Idothée, et l'estime du roi Eurytus, dont il devint bientôt le gendre. Elevé à ce haut point d'honneur, il songea à en perpétuer la mémoire, en faisant bâtir en Carie une ville à laquelle il donna son nom, et qui devint la capitale

du royaume. *V.* Biblis et Caunus.

1. Milichius, surnom de Jupiter, qui lui fut donné par les Eléens à la suite d'une guerre civile.

2. — C'était aussi un surnom de Bacchus, parcequ'on le croyait le premier qui avait planté le figuier et donné aux hommes des figues, qui s'appelaient anciennement *milicha.*

Militaris, surnom de Jupiter adoré à Labranda, en Carie.

Milon de Crotone, fils de Diotime, un des plus célèbres athlètes de la Grèce : *Pausanias* dit qu'il fut six fois vainqueur à la lutte aux jeux olympiques, la première fois, dans la classe des enfants. Il eut aux jeux pythiques un succès tout pareil. Il se présenta une septième fois à Olympie ; mais il ne put y combattre faute d'antagoniste. On raconte de lui, continue le même auteur, plusieurs autres choses qui marquent une force de corps extraordinaire. Il tenait une grenade dans sa main, et par la seule application de ses doigts, sans écraser ni presser ce fruit, il la tenait si bien, que personne ne pouvait la lui arracher. Il mettait le pied sur un palet graissé d'huile, et par conséquent fort glissant ; cependant, quelque effort que l'on fît, il n'était pas possible de l'ébranler, ni de lui faire lâcher pied. Il se ceignait la tête avec une corde, en guise de ruban ; puis il retenait sa respiration : dans cet état violent, le sang se portant au front lui enflait tellement les veines, que la corde rompait. Il tenait le bras droit derrière le dos, la main ouverte, le pouce levé, les doigts joints, et alors nul homme n'eût pu lui séparer le petit doigt d'avec les autres. Ce qu'on dit de sa voracité est presque incroyable : elle était à peine rassasiée de vingt livres de viande, d'autant de pain, et de quinze pintes de vin en un jour. *Athenée* rapporte qu'une fois ayant parcouru toute la longueur du stade, portant sur ses épaules un taureau de quatre ans, il l'assomma d'un coup de poing, et le mangea tout entier dans la journée. Il eut une fois occasion de faire un bel usage de ses forces. Un jour qu'il écoutait les leçons de Pythagore, car il était l'un de ses disciples les plus assidus, la colonne qui soutenait le plafond de la salle où l'auditoire était assemblé ayant été tout d'un coup ébranlée par je ne sais quel accident, il la soutint lui seul, donna le temps aux auditeurs de se retirer ; et après avoir mis les autres en sûreté, il se sauva lui-même. La confiance qu'il avait en ses forces lui devint fatale à la fin. Ayant trouvé en son chemin un vieux chêne entr'ouvert par quelques coins qu'on y avait enfoncés avec force, il entreprit d'achever de le fendre avec ses mains ; mais comme l'effort qu'il faisait pour cela dégagea les coins, ses mains se trouvèrent prises et serrées par le ressort des deux parties de l'arbre, qui se rejoignirent de manière que, ne pouvant se débarrasser, il fut dévoré par les loups.

La mort de Milon de Crotone est le sujet d'un magnifique groupe de marbre, que l'on admire dans les jardins de Versailles, c'est l'ouvrage du fameux Puget, qui trouva plus digne de son héros de le faire dévorer par un lion.

2. — Autre athlète de Crotone.

3. — Puni pour le meurtre de Laodamie, lapidée au pied des autels de Diane. *V.* Laodamie.

Miltha, épithète de Diane parmi les Phéniciens, les Arabes et les Cappadociens.

Miltiadées, sacrifices accompagnés de courses de chevaux, que célébraient les peuples de la Chersonèse en l'honneur de Miltiade, général athénien.

Mimallones, Mimallonides, nom que l'on donnait aux Bacchantes. Les uns dérivent ce nom de Mimas, montagne de l'Asie mineure, où la célébration des Orgies se faisait avec beaucoup d'appareil ; les autres, de la licence effrénée des discours des Bacchantes.

Mimâmsâ (*Myth. Ind.*), secte philosophique qui s'éloigne du Nyayam et du Vedantam. Elle admet un destin invincible, et s'attache, comme

la secte académique de la Grèce, à l'analyse critique des opinions des autres écoles.

Mimans, chef des Bébryciens, tué par Pollux dans l'expédition des Argonautes.

1. Mimas, montagne de l'Asie mineure, fameuse par les Orgies qu'on y célébrait.

2. — Géant que Jupiter foudroya.

3. — Fils d'Amycus et de Théano, né la même nuit que Pâris, devint son compagnon, suivit Enée, et périt dans les champs de Laurente, sous les coups de Mézence.

4. — Un des centaures, aux noces de Pirithoüs.

5. — Un des fils d'Eole.

Mimis (*Myth. Scand.*), Scandinave qui, durant sa vie avait eu une grande réputation de sagesse. Pour mieux en imposer aux peuples, Odin portait toujours sa tête avec lui, la consultait dans les affaires civiles, et feignait d'en recevoir des oracles.

(*Myth. Celt.*) Dieu de la sagesse, qu'Odin lui-même doit aller consulter avant le combat fatal qu'il livrera au loup Fenris avant la conflagration du monde entier. Les savants du nord ont voulu retrouver Minos dans cet être allégorique.

Mimon, nom d'un des dieux Telchines.

Minarets (*Myth. Mah.*), espèces de tours, dont la base a trois ou quatre pieds de diamètre. Elles se terminent en pointes, surmontées d'un croissant, et sont souvent couvertes de plomb. Il n'y a ni cloches, ni horloges pour sonner les heures; mais dans les galeries, plus ou moins répétées, on a pratiqué des espèces de niches pour y placer les imans chargés d'annoncer les heures de la prière. *V*. Muézius.

Mincha, prière des Juifs, après midi, qui correspond aux *nones* des chrétiens.

Minée, le même que Minyas. *V*. Minyas.

Minéens, ou Nazaréens, secte parmi les Juifs. *V*. Nazaréens.

Minéias, fille de Minée.

Minéides, filles de Minyas, Thébain. Elles étaient trois, Iris, Clymène, Alcithoé. Elles refusèrent d'assister à la représentation des Orgies, soutenant que Bacchus n'était pas fils de Jupiter; et pendant que tout le monde était à la fête, elles seules continuèrent à travailler. Tout-à-coup un bruit confus de tambours, de flûtes et de trompettes remplit la maison. Elle parut éclairée de flambeaux et de feux étincelants, et tout retentit de hurlements affreux. Les Minéides, effrayées, cherchèrent à se cacher; mais la vengeance du dieu les atteignit, et elles furent changées en chauves-souris.

Minervales, fêtes romaines en l'honneur de Minerve, dont l'une se célébrait le 3 de Janvier, l'autre le 19 de Mars, et qui duraient chacune cinq jours. Les premiers se passaient en vœux adressés à la déesse, les autres étaient employés à des sacrifices et à des combats de gladiateurs. On y représentait aussi des tragédies; et les savants, par la lecture de divers ouvrages, y disputaient un prix fondé par Domitien. C'était durant ces fêtes que les écoliers portaient à leurs maîtres un honoraire nommé *minervales*.

Minerve, fille de Jupiter, était la déesse de la sagesse, de la guerre, des sciences et des arts. Les anciens en ont reconnu plusieurs. *Cicéron* en admet cinq; une, mère d'Apollon; une autre, issue du Nil, honorée à Saïs en Egypte; une troisième, fille de Jupiter; une quatrième, née de Jupiter et de Coriphé, fille de l'Océan, nommée Corie par les Arcadiens, et à qui l'on doit l'invention des chars à quatre chevaux de front; une cinquième, que l'on peint avec des talonnières, eut pour père Pallas, à qui, dit-on, elle ôta la vie, parce qu'il voulait la violer. *Saint Clement d'Alexandrie* en reconnaît aussi cinq; la première, Athénienne, et fille de Vulcain; la seconde, Egyptienne, fille du Nil; la troisième, fille de Saturne, qui avait inventé l'art de la guerre; la quatrième, fille de Jupiter; et la cinquième, fille de

Pallas

Pallas et de Titanis fille de l'Océan, laquelle, après avoir ôté la vie à son père, l'écorcha et se couvrit de sa peau. (*V.* Pallas.) *Pausanias* parle d'une Minerve, fille de Neptune et de Tritonia, nymphe du lac Triton, à laquelle on donnait des yeux bleus comme à son père, et qui se rendit fameuse par des ouvrages de laine, dont elle fut l'inventrice. Nous suivrons ici l'opinion la plus généralement répandue. Jupiter, après avoir dévoré Mètis, se sentant un grand mal de tête, eut recours à Vulcain, qui, d'un coup de hache, lui fendit la tête. De son cerveau sortit Minerve tout armée, et dans un âge qui lui permit de secourir son père dans la guerre des géants, où elle se distingua beaucoup. Un des traits les plus fameux de l'histoire de Minerve est son différend avec Neptune pour donner un nom à la ville d'Athènes. Les douze grands dieux, choisis pour arbitres, réglèrent que celui des deux qui produirait la chose la plus utile à la ville lui donnerait son nom. Neptune, d'un coup de trident, fit sortir de terre un cheval, et Minerve un olivier, ce qui lui assura la victoire. *Varron* nous apprend que ce qui donna lieu à cette fable, c'est que Cécrops, en bâtissant les murs d'Athènes, trouva un olivier et une fontaine; que l'on consulta l'oracle de Delphes, qui dit que Minerve et Neptune avaient droit de nommer la nouvelle ville, et que le peuple et le sénat assemblés décidèrent en faveur de la déesse. *Vossius* voit dans cette fable un différend des matelots qui reconnaissaient Neptune pour leur chef, avec le peuple attaché au sénat gouverné par Minerve, et la préférence donnée à la vie champêtre sur la piraterie. Peut-être est-il plus naturel d'expliquer cette fable, qui se retrouve chez les Corinthiens et les Argiens, par l'introduction du nouveau culte qui s'établissait au détriment d'un plus ancien.

Quoi qu'il en soit de ces explications, on peut dire que les anciens regardaient cette déesse comme la plus noble production de Jupiter; aussi était-elle la seule qui eût mérité de participer aux prérogatives de la divinité suprême. C'est ce que nous apprend l'hymne de *Callimaque* sur *les Bains de Minerve*. On y voit que cette déesse donne l'esprit de prophétie; qu'elle prolonge à son gré les jours des mortels; qu'elle procure le bonheur après la mort; que tout ce qu'elle autorise d'un signe de tête est irrévocable, et que tout ce qu'elle promet arrive infailliblement; car, ajoute le poète, elle est la seule dans le ciel à qui Jupiter ait accordé le glorieux privilége d'être en tout comme lui, et de jouir des mêmes avantages. Tantôt elle conduit Ulysse dans ses voyages, tantôt elle daigne enseigner aux filles de Pandare l'art de représenter des fleurs et des combats dans des ouvrages de tapisserie. C'est encore elle qui embellit de ses mains le manteau de Junon. Enfin c'est elle qui construit le vaisseau des Argonautes, ou en trace le dessin, et qui place à la proue le bois parlant coupé dans la forêt de Dodone, lequel dirigeait leur route, les avertissait des dangers, et leur indiquait les moyens de les éviter; langage figuré, sous lequel il est aisé de reconnaître un gouvernail.

Plusieurs villes se distinguèrent par le culte qu'elles rendirent à Minerve, entr'autres Sais en Egypte, qui le disputait à toutes les autres villes du monde. La déesse y avait un temple magnifique. Les Rhodiens s'étaient mis sous sa protection : et l'on dit que le jour de sa naissance on vit tomber dans l'isle une pluie d'or; mais qu'ensuite, piquée de ce que l'on avait une fois oublié de porter du feu dans un de ses sacrifices, la déesse abandonna le séjour de Rhodes, pour se donner toute entière à Athènes. En effet, les Athéniens lui dédièrent un temple magnifique, et célébrèrent en son honneur des fêtes dont la solemnité attirait à Athènes des spectateurs de toute la Grèce. (*V.* Athénées.) On verra, aux différents surnoms de

Minerve, les lieux où elle était particulièrement honorée.

On lui donnait dans ses statues et ses peintures une beauté simple, négligée, modeste, un air grave, noble, plein de force et de majesté. Elle a ordinairement le casque en tête, une pique d'une main, un bouclier de l'autre, et l'égide sur la poitrine. L'attitude la plus ordinaire de ses statues était d'être assise. Les animaux qui lui étaient consacrés étaient sur-tout la chouette et le dragon, qui accompagnent souvent ses images. C'est ce qui donna lieu à Démosthène exilé de dire que Minerve se plaisait dans la compagnie de trois vilaines bêtes, la chouette, le dragon, et le peuple.

Minerve resta vierge, suivant les Grecs; car les Egyptiens la disaient femme de Vulcain. La statue de cette déesse, ouvrage de Phidias, tenait dans sa main une pique, au bas de laquelle était un dragon, pour marquer, dit *Plutarque*, que la virginité a besoin d'un gardien. Les Gaulois figuraient Minerve inventrice des arts, revêtue d'une simple tunique sans manches, surmontée d'une espèce de manteau, sans lance ni égide, le casque orné d'une aigrette, les pieds croisés, et la tête appuyée sur la main droite, dans l'attitude de la méditation. Les artistes modernes la caractérisent par les divers instruments de musique, de peinture et de mathématiques, qu'ils placent auprès d'elle, et qui font reconnaître la déesse des sciences et des arts.

Minerve ou Pallas était aussi le symbole de la Providence divine. On la supposait vierge, parceque la prudence ne commet point de fautes, ou parceque, selon *Diodore*, elle représentait l'air incorruptible de sa nature; et le sentiment de saint *Augustin* est que les anciens voyaient dans Minerve l'air le plus subtil, ou la Lune. — *Lachausse* produit une pierre antique représentant Mercure embrassant Minerve, allégorie ingénieuse qui indique que la science, pour plaire, doit être accompagnée de la persuasion. Les anciens faisaient à ces deux divinités des sacrifices en commun. — Le casque de Minerve est souvent ailé, pour exprimer la rapidité des conceptions de l'esprit. On attribuait à cette déesse l'invention de l'astronomie. — On vient de trouver à Velletri une statue de Minerve, que l'on assure être la plus belle de toutes celles connues de cette déesse. Elle va bientôt enrichir la superbe collection du muséum national.

Herodote dit que les Grecs prirent, des femmes africaines, les vêtements et l'égide avec lesquels ils avaient coutume d'habiller Minerve. — L'égide de Minerve était sa cuirasse au milieu de laquelle était la tête de Méduse. Quelques auteurs prétendent qu'elle était faite de la peau du géant Pallas qu'elle avait tué en se défendant de ses poursuites. Quelquefois l'égide est prise pour le bouclier de Minerve, mais plus rarement. Presque tous les monuments anciens qui représentent Minerve, s'accordent à lui donner pour cuirasse l'égide, et l'erreur de prendre le bouclier de cette déesse pour son égide, est venue vraisemblablement de ce qu'on voit indistinctement sur l'un et sur l'autre la tête de Méduse.

Minervium, édifice consacré à Minerve. Ce mot s'applique en particulier à un petit temple dédié à *Minerva Capitola*, dans la onzième région de Rome au pied du mont Cœlius.

Minétra, nom de nymphe.

Minéus, guerrier dont il est question dans l'*Enéide*.

Minopène, nom de nymphe.

1. Minos, fils de Jupiter Astérius roi de Crète, et d'Europe, gouverna son royaume avec beaucoup de sagesse et de douceur, et fit bâtir plusieurs villes, entr'autres Gnossus et Phestus. Législateur des Crétois, pour donner à ses lois plus d'autorité, il se retirait tous les neuf ans dans un antre, où il disait que Jupiter son père les lui dictait, ce qui lui fait donner par *Homère* la qualité de disciple de Jupiter. *Joseph* est

le seul des anciens qui dit que Minos avait reçu ses lois d'Apollon, et qui le fait voyager à Delphes pour les apprendre de ce dieu. La sagesse de son gouvernement, et sur-tout son équité, lui ont fait donner après sa mort, par les poètes, la fonction de juge souverain des enfers. Minos était regardé proprement comme le président de la cour infernale. *Homère* le représente avec un sceptre à la main, assis au milieu des ombres, dont on plaide les causes en sa présence. *Virgile* le peint agitant dans sa main l'urne fatale où est renfermé le sort de tous les mortels, citant les ombres à son tribunal, et soumettant leur vie entière au plus sévère examen.

2. — Fils de Lycaste, et petit-fils de Minos 1, se rendit redoutable à ses voisins, soumit plusieurs isles voisines, et se rendit le maître de la mer. Ses deux frères ayant voulu lui disputer la couronne, il pria les dieux de lui donner une marque de leur approbation; et Neptune, l'exauçant, fit sortir de la mer un taureau d'une blancheur éclatante. C'est à ce dernier Minos qu'il faut rapporter les fables de Pasiphaé, du Minotaure, de la guerre contre les Athéniens, et de Dédale. Il périt en poursuivant cet artiste jusqu'en Sicile, où Cocalus le fit étouffer dans un bain. *V.* Androgée, Sylla, Dédale, Pasiphaé, Minotaure.

Minotaure, monstre moitié homme et moitié taureau, fut le fruit, disaient les Athéniens intéressés à noircir leur vainqueur, de l'infâme passion de Pasiphaé, femme de Minos, pour un taureau blanc. Minos sacrifiait tous les ans à Neptune le plus beau taureau de ses troupeaux. Il s'y en trouva un d'une si belle forme, que Minos en substitua un autre de moindre valeur. Neptune, irrité, inspira à Pasiphaé une honteuse passion pour ce taureau, que Dédale favorisa en construisant une vache d'airain. Le fruit de ces amours fut la naissance du Minotaure. Le même Dédale fit alors le fameux labyrinthe de Crète, pour y renfermer ce monstre, qu'on nourrissait de chair humaine. Les Athéniens, vaincus, furent obligés d'envoyer, tous les sept ans, en Crète, sept jeunes garçons, et autant de jeunes filles, pour servir de pâture au monstre. Le tribut fut payé trois fois; mais à la quatrième, Thésée s'offrit pour délivrer ses concitoyens, tua le Minotaure, et affranchit sa patrie du tribut humiliant qu'elle payait. Cette fable est fondée sur l'équivoque du nom. Le taureau est un guerrier nommé Taurus; et le fils, fruit d'une paternité douteuse, reçut le nom de Minotaure, comme pouvant être le fils de Taurus et de Minos.

Les peintures d'Herculanum offrent le Minotaure abattu aux pieds de Thésée. Son corps est celui d'un homme, sa tête celle d'un taureau.

Minoüs, nom d'un des mois que *Lucien* attribue aux habitants des isles Fortunées. Ce mois donnait double moisson.

Minthe. *V.* Menthe.

Minutia, lieu où sua la massue d'Hercule, laquelle était d'airain. *Lamprid.*

Minutius, dieu que les Romains invoquaient pour les petites choses, pour les minuties. Il avait un petit temple à Rome près de la porte Minutia, ainsi nommée du nom de ce dieu.

1. Minyas, fils de Chrysès, donna son nom aux peuples sur lesquels il régnait, surpassa ses prédécesseurs en richesses, et, le premier de tous les rois, fit bâtir un édifice pour y déposer son trésor. Il eut pour fils Orchomène, qui lui succéda.

2. — Thébain, père des Minéides.

Minyées, fêtes instituées par les Orchoméniens, que l'on nommait auparavant Minyens.

Minyéius, Minyus, fleuve qu'Hercule fit passer par l'Elide, pour emporter tous les fumiers qui infectaient la campagne.

1. Minyens, peuple de la Grèce, qui habitait depuis Iolchos, jusqu'à Orchomène.

2. — Surnom des Argonautes, venus du pays des Minyens, ou

parceque les principaux d'entr'eux descendaient, ainsi que Jason, des filles de Minyas.

3. — Enfans que les Argonautes eurent des Lemniennes. Quatre générations après, chassés par les Pélasgiens, ils se retirèrent en Laconie, en furent encore expulsés, et allèrent occuper l'isle de Callista.

Minytus, un des fils de Niobé.

Minzouris. *V*. Astroïte.

Miroir. *V*. Vérité, Prudence, Science.

Mion (*Myth. Jap.*), divinité japonaise de l'ordre des Camis et des Fotoques. C'est le patron de la secte appelée les Foquexans.

Mipleseth, idole que l'aïeule d'Asa fit faire, et qu'Asa fit brûler. C'est, selon les uns, Priape ou Mithra; Hécate, selon d'autres.

Mirob. (*Myth. Mah.*) C'est, chez les Turcs une sorte de niche que l'on aperçoit au fond de chaque mosquée en y entrant : c'est là que l'iman place dévotement la loi du prophète. Ce Mirob est toujours tourné vers la Mecque, comme les Juifs tournent le *Thalmud* vers Jérusalem. Lorsque les musulmans vont à la prière, avant de se mettre en place ils font au Mirob une profonde révérence ou une génuflexion à la manière des catholiques lorsqu'ils passent devant le sanctuaire.

Miscellanéa, divers spectacles entremêlés et donnés sans ordre en un jour de réjouissance.

Misé est, selon les Orphiques, la mère de Bacchus, la chaste, la reine ineffable. Elle a les deux sexes; tantôt elle reçoit les parfums du temple d'Eleusis, tantôt elle célèbre avec Cybèle, des mystères dans la Phrygie; tantôt elle s'amuse en Chypre avec Vénus; tantôt elle parcourt gaiement les plaines sacrées et fertiles des bords du Nil, où elle accompagne Isis enveloppée d'habits de deuil et ornée de cornes. Misé n'est sans doute autre chose que Proserpine. Dans les détails donnés par les orphiques, on trouve les idées de la mère-nature, de la lune et de la fertilité.

Misène, fils d'Eole, un des compagnons d'Enée, n'avait point son égal dans l'art d'emboucher la trompette, et d'exciter, par des sons guerriers, l'ardeur des combattants. Etant au port de Cumes, il osa défier les dieux de la mer. Triton, le trompette de Neptune, jaloux du talent de Misène, le saisit et le plongea dans les flots. Enée, averti de son destin par la Sibylle, lui rendit les honneurs funèbres, et lui éleva un superbe monument sur une montagne qui depuis fut appelée le cap Misène.

Misère, fille de l'Erèbe et de la Nuit. Les anciens en avaient fait une divinité.

Miséricorde, une déesse de ce nom avait un temple à Athènes et à Rome. Il servait d'asile aux criminels et aux malheureux poursuivis par leurs ennemis. Les petits-fils d'Hercule se réfugièrent dans celui d'Athènes, pour se dérober à la fureur des séditieux, qui les poursuivaient à dessein de venger sur eux les maux que ce héros leur avait fait souffrir.

Iconol. César Ripa la dépeint sous les traits d'une femme dont le teint est d'une blancheur éclatante, le nez un peu aquilin, qui a une guirlande d'olivier autour de la tête, le bras gauche déployé, un rameau de cèdre à la main droite, et à ses pieds une corneille, oiseau, dit *Horus Apollon*, que les Egyptiens révéraient particulièrement, comme plus enclin à la compassion que tous les autres.

Misor, selon *Sanchoniathon*, fils d'Amynus ou de Magus, fut père de Thaautus, le Thaut des Egyptiens, le Togite des Alexandrins, et l'Hermès des Grecs.

Mission de Mahomet (*Myth. Mah.*), un des points essentiels de la religion musulmane. Mahomet, dans son Qôran, se qualifie toujours d'envoyé de Dieu, de consolateur des vrais croyants. Si l'on en croit les mahométans, Jésus-Christ, né d'une vierge qui le conçut en sentant une rose, est un grand prophète, mais inférieur à Mahomet, élu de Dieu pour faire présent aux hommes de la loi de grace contenue dans le

Qôran, qui lui fut apporté en un certain nombre de cahiers par l'ange Gabriel, député du trône de Dieu. *V.* Mahomet, Mahométisme, Qôran.

Mistil-teinn (*Myth. Celt.*), nom celtique du gui, qui a été vénéré, non seulement chez nos pères les Gaulois, mais chez toutes les nations celtiques de l'Europe. Les peuples du Holstein et des contrées voisines le désignent encore aujourd'hui par le synonime de *rameau des spectres,* à cause de ses prétendues propriétés magiques. Dans quelques endroits de la haute Allemagne, le peuple a conservé le même usage qui se pratiquait naguère en plusieurs provinces de France; les jeunes gens vont, au commencement de l'année, frapper les portes et les fenêtres des maisons, en criant *guthyl,* qui signifie le gui.

Mitc, nom sous lequel les habitans du Kamtchatka honorent la mer. Ils en font un dieu et la représentent sous la forme d'un poisson. Ce dieu ne songe qu'à lui. Il envoye les poissons dans les rivières pour y chercher du bois propre à la construction de ses canots, et non pour servir de nourriture aux hommes. Ces peuples ne peuvent croire qu'un dieu puisse leur faire du bien.

Mithama, génie dont les Basilidiens opposaient la puissance aux mauvais démons, et dont le nom se trouve sur leurs amulettes.

Mithir. *V.* Mithras.

Mithothin (*Myth. Scand.*), le plus grand de tous les magiciens. Odin ayant été déshonoré par sa femme Frigga, se retira, et *Mithothin* entreprit de se faire dieu à sa place. Odin revint après dix ans d'exil, et obligea tous ceux qui durant son absence, avaient usurpé la divinité, à la déposer.

Mithra. *V.* Mithras.

Mithras, (*Icon.*) divinité persane que les Grecs et les Romains ont confondue avec le Soleil, mais qui, suivant *Hérodote,* n'était autre que la Vénus céleste, ou l'Amour, principe des générations et de la fécondité qui perpétue et rajeunit le monde. Mithras était né, suivant eux, d'une pierre, ce qui marque le feu qui sort de la pierre quand on la frappe. (*V.* Diorphus.) Les Romains adoptèrent ce dieu des Perses comme ils avaient adopté ceux de toutes les autres nations. Ce n'est que par eux qu'il nous est resté des monuments de Mithras; car nous n'avons de lui aucune image persane. Ses figures les plus ordinaires représentent un jeune homme avec un bonnet phrygien, une tunique, et un manteau qui sort en voltigeant de l'épaule gauche. Il tient le genou sur un taureau atterré; et, pendant qu'il lui tient le muffle de la main gauche, il lui plonge de la droite un poignard dans le cou; symbole de la force du soleil lorsqu'il entre dans le signe du taureau. La figure principale est ordinairement accompagnée de différents animaux, qui paraissent avoir rapport aux autres signes du zodiaque, et qui font de ces divers monuments autant de planisphères célestes. Ainsi il n'est point douteux que Mithras ne fût un symbole du soleil, ce qui est confirmé par l'inscription : *Au dieu Soleil, l'invincible Mithras,* laquelle se trouve sur plusieurs monuments; épithète très convenable au soleil, dont rien ne peut arrêter ni le cours ni les influences. Le culte de Mithras, avant de venir en Grèce et à Rome, avait passé des Perses en Cappadoce, où *Strabon* dit avoir vu un grand nombre de ses prêtres. Ce culte fut porté en Italie du temps de la guerre des pirates, l'an de Rome 687, et y devint très célèbre dans la suite, sur-tout dans les derniers siècles de l'empire.

On offrait à Mithras les prémices des fruits. — Ce dieu était quelquefois confondu avec Osiris.

Mitre, ornement de tête des anciens, et sur-tout des femmes. C'était une sorte de bandelettes fort large. — *Nonnus* dit que Bacchus portait une mitre en forme de serpent, comme un symbole de son éternelle jeunesse.

Mithrès, le même que Mithras.

Mithriaques, fêtes et mystères

de Mithras. La principale de ces fêtes était celle de sa naissance, qu'un calendrier romain plaçait au 25 Décembre, jour auquel, outre les mystères qu'on célébrait avec la plus grande solemnité, on donnait aussi les jeux du cirque, qui étaient consacrés à Mithras. On voulait marquer par-là que le soleil, après s'être éloigné de notre hémisphère depuis l'équinoxe d'automne, allait se rapprocher après le solstice d'hiver, et porter en tous lieux la chaleur et la fécondité. A l'exemple des Perses, qui n'avaient point de temples et célébraient les fêtes de Mithras dans des antres, les Romains se livraient à ce culte dans des grottes arrosées de fontaines et tapissées de verdure. Mais rien n'était égal à ce qu'il fallait essuyer de fatigues et de tourments avant d'être initié à ces mystères. *Nonnus* dit qu'il fallait passer par quatre-vingts épreuves différentes. D'abord, on faisait baigner les candidats, puis on les obligeait de se jeter dans le feu; ensuite on les reléguait dans un désert, où ils étaient soumis à un jeûne rigoureux de cinquante jours; après quoi on les fustigeait durant deux jours, et on les mettait vingt autres dans la neige. Ce n'était qu'après ces épreuves, dans lesquelles le récipiendaire succombait souvent, qu'on était admis aux mystères. Parmi les autres cérémonies de l'initiation, on jetait de l'eau sur les initiés, et on leur présentait du pain et du vin, afin, disait-on, de les régénérer, et l'on mettait un serpent d'or, dit *Arnobe*, dans leur sein : or, le serpent, qui change tous les ans de peau, était un des symboles du soleil, dont la chaleur se renouvelle au printemps. On immolait des victimes humaines dans ces fêtes; coutume barbare qui fut abolie par Hadrien, et rétablie par Commode. Le souverain prêtre de Mithras jouissait d'une grande considération. Il avait sous lui des ministres des deux sexes, dont les premiers s'appelaient *Patres*; et les autres *Matres sacrorum*. (*Voy.* LION, HYÈNE, LÉONTIQUES, CORACES, etc.) Ce culte fit de grands progrès, et passa de Rome en Italie, et jusqu'en Dacie, en Noricie, en Egypte, en Crète, etc., et dura très long-temps, puisqu'on en trouve encore des traces dans le quatrième siècle de l'église.

MITHRIUS, antre d'Alexandrie consacré au culte de Mithras. *Socrate*, auteur chrétien, rapporte que les chrétiens d'Alexandrie ayant découvert cet antre, fermé depuis longtemps, on y trouva des ossements et des crânes humains, que l'on promena dans toute la ville.

MITRA, écrit sans aspiration, était, selon *Hérodote*, le nom de Vénus Uranie chez les Perses.

MITYLÈNE, fille de Macaris, bâtit, dit-on, la ville de Mitylène, et lui donna son nom.

MITYLÉNIES, fête que les Myty-léniens célébraient hors de la ville en l'honneur d'Apollon.

MNASILE, berger ou satyre qui se joignit à Chromis et à Eglé pour lier Silène. *Virg. Ecl.* 6.

MNASINOÜS, fils de Pollux et de Phébé.

MNEMÈ, *mémoire*, une des Muses. *V.* MUSES.

MNEMÉCEPHALIQUE, baume que Charles, duc de Bourgogne, acheta, dit-on, d'un médecin anglais, dix mille florins. On assure que ce baume est d'une telle efficacité, qu'il conserve dans l'esprit un souvenir perpétuel des choses passées. Ceux qui seront curieux d'en faire l'expérience peuvent consulter le 21e. vol. de l'*Encyclopédie*, p. 1014, col. 1. Ils y trouveront la préparation de cette recette merveilleuse, et la manière de s'en servir.

MNÉMONIDES, les Muses, filles de Mnémosyne.

MNÉMOSYNE, ou la déesse MÉMOIRE. (*Iconol.*) Jupiter l'aima, et eut d'elle les neuf Muses. Elle accoucha sur le mont Piérius, d'où les Muses furent nommées *Pierides*. *Mengs* est le premier qui l'ait représentée; cette figure se trouve dans le Parnasse peint par ce célèbre artiste au plafond de la superbe galerie de la villa du

cardinal Alex. Albani. Assise dans un fauteuil, elle pose les pieds sur une escabelle, en se touchant le bout de l'oreille, par allusion à son nom. (*V.* Souvenir.) La tête de Mnémosyne est un peu penchée; elle tient les yeux baissés, pour que les objets qui l'environnent ne troublent pas sa mémoire occupée à se rappeler le passé. L'autre main repose négligemment dans son sein; attitude ordinaire aux personnes plongées dans de profondes réflexions.

Mnémosynides, les muses, filles de Mnémosyne.

Mnéne (*Myth. Afr.*), un des Gangas ou prêtres du Congo. Il fait croire aux nègres que les idoles mangent les gerbes de maïs, qu'on suspend à la cime des arbres, et qu'il dérobe la nuit.

Mnésimaque, maîtresse d'Eurytion, et, selon d'autres, délivrée par Hercule de cet amant qui voulait l'épouser malgré elle.

Selon *Diodore de Sicile*, elle était fille du Ciel et de la Terre, sœur de Saturne et de Rhéa. Jupiter, sous la forme de berger, la rendit mère des neuf Muses. On attribue, selon le même auteur, à la Titanide Mnémosyne l'art du raisonnement, et l'imposition des noms convenables à tous les êtres, et sur-tout le premier usage de tout ce qui sert à rappeler la mémoire des choses dont nous voulons nous ressouvenir.

Mnésinoé, nom que porta Léda, suivant *Plutarque*.

Mnesthée, capitaine troyen, fils de Clytius, et frère d'Acmon, suivit Enée en Italie, où *Virgile* le fait la tige des Memmiens. Mnesthée se distingua dans les jeux donnés en Sicile à l'occasion de la mort d'Anchise, remporta le second prix à la course des vaisseaux, au combat de l'arc, et se distingua dans les guerres d'Italie, sur-tout en repoussant un jour Turnus, qui était venu attaquer les Troyens jusques dans leur camp.

Mnesthès, Grec tué par Hector.

Mnestra, danaïde, tua son mari Egius.

Mnésus, un des capitaines troyens tués par Achille.

Mnévis, taureau consacré au soleil dans la ville d'Héliopolis. Il tenait, après Apis, le premier rang parmi les animaux qu'on honorait en Egypte. Il devait avoir le poil noir et hérissé.

Moansa (*Myth. Afr.*), grand prêtre des noirs du Congo.

Moanzi (*Myth. Afr.*), lieu où se trouve un des plus célèbres Mokissos ou idoles des noirs du Congo. Elle consiste en un vieux pot enterré, et surmonté d'une flèche, qui soutient une corde d'où pendent quantité de feuilles. Ceux qui veulent voir ce Mokisso, doivent avoir au bras un anneau de cuivre, et faire vœu de ne jamais manger en public des noix de Kola.

Moatazalites (*Myth. Mah.*), sectaires mahométans, qui pour ne point paraître admettre la multiplicité en Dieu, ne distinguent pas ses attributs, mais les comprennent tous dans son essence.

Mobeds (*Myth. Pers.*), prêtres des Parsis. Il sont les seuls qui aient le droit d'entrer dans l'*Atesch-Gah*, ou lieu du feu, pour le garder, et l'entretenir avec du bois et des parfums; mais, dans un cas de necessité, un simple Parsi peut en faire les fonctions.

Modération. (*Iconol.*) On la peint âgée, et on lui donne pour attributs un frein, une règle et une horloge de sable.

Modestie. (*Iconol.*) L'emblême de cette vertu est une jeune femme vêtue de blanc, et coëffée d'un voile, sans autre ornement que ses cheveux, qui tient dans la main droite un sceptre terminé par un œil baissé. Ses yeux sont fixés sur la terre, et ses vêtements la couvrent toute entière.

Mod-Gudur l'*adversaire des dieux* (*Myth. Celt.*), jeune fille à laquelle est confiée la garde d'un pont dont le toit est couvert d'or brillant. Ce pont est sur le fleuve *Giall.*

Modhallam, c.-à-d. *merobscure et ténébreuse.* (*Myth. Arab.*) C'est ainsi que les auteurs arabes appellent l'Océan Atlantique, à cause que personne ne sait ce qui est au-delà. C'est

aussi là qu'ils placent cette fontaine de vie si célèbre dans les romans orientaux, et qui donna l'immortalité au prophète Elie. *V.* Holmat, Khédheb.

Modimperator, celui qui désignait dans un festin les santés qu'il fallait boire, qui veillait à ce qu'on n'enivrât pas un convive, et qui prévenait les querelles. On tirait cette dignité au sort. *V.* Symposiaque.

1. Mœra, chienne d'Icarius, qui, par ses hurlements, apprit à Erigone l'endroit où son maître était enterré. En récompense de sa fidélité, Jupiter la plaça dans la constellation nommée la Canicule. D'autres écrivent *Mæra*, et dérivent ce nom de *mairein*, brûler.

2. — Fille d'Apollon et de Smyrna.

Moez, nom d'Hakem, divinité des Druses, dans sa septième incarnation. Sous ce nom, il se transporta de Mahadid où il s'était incarné sous celui de Kaiem, en Egypte, où il se montra avec tout l'éclat de la divinité, et fonda une ville nommée Rosette, sur le bord de la mer.

Mogouris (*Myth. Mah.*), conseillers de justice et de religion, aux Maldives. *V.* Catibes, Naïbes, Pandiares.

Mogiassemioun (*Myth. Mah.*), secte musulmane, qui donne un corps à Dieu.

Mogon, déité adorée anciennement par les Cadènes, peuples du Northumberland, comme il paraît par des monuments trouvés en 1607 dans la rivière de Rhéad. Une tradition du pays porte que ce Mogon l'avait long-temps défendu contre un tyran.

Mogostochos, surnom de Diane, comme présidant à l'accouchement.

Mohel (*Myth. Ind.*), celui qui, chez les juifs, circoncit l'enfant, au huitième jour de sa naissance.

Moineaux. *V.* Vénus.

Moines. (*Myth. Jap.*) Il y a au Japon des couvents érigés en l'honneur d'Amidas. Ils sont habités par des moines qui font un vœu capable d'effrayer les moines de tous les pays; ils s'engagent à perdre la vie s'ils ne gardent pas la continence. D'autres sont dispensés du célibat, et même on leur permet d'élever leurs enfants mâles dans l'intérieur du couvent. — On trouve à la Corée un grand nombre de moines qui habitent des monastères bâtis sur des montagnes, et qui sont soumis à la jurisdiction de la ville la plus voisine. Il y a tel monastère où l'on en voit jusqu'à six cents, et telle ville qui en compte jusqu'à quatre mille. Ils sont divisés par bandes de dix et vingt, quelquefois de trente. Le plus âgé commande, et fait châtier par d'autres moines celui qui manque à son devoir. Si le délit est grave, on livre le coupable au gouverneur de la ville, qui a jurisdiction sur le couvent. Ces moines doivent s'abstenir de manger tout ce qui a eu vie. Toute communication avec les femmes leur est absolument interdite. Ils se rasent la tête et le visage. On leur imprime sur le bras une marque distinctive, qu'ils conservent toute leur vie. Tous ceux qui se présentent sont admis, et chacun est libre de rentrer dans le monde, quand il commence à s'ennuyer de la vie monastique. Avilis et méprisés, ils sont assujettis à certaines taxes et corvées, ce qui les fait regarder presque comme des esclaves. Mais leurs supérieurs, sur-tout lorsqu'ils sont instruits, sont fort honorés. Ils portent le titre de moines du roi, titre qui les rend égaux aux plus grands seigneurs du pays, et qui leur donne droit de porter sur leurs habits une marque distinctive, qu'on peut regarder comme une espèce d'ordre. Le mépris dont ces moines sont couverts n'empêche pas de les charger du soin important d'élever les enfants. Plusieurs de leurs élèves restent auprès d'eux, et embrassent le même genre de vie. Après la mort de leurs maîtres, ils héritent de leurs biens et prennent le deuil.

1 Moiragétès, surnom sous lequel Jupiter était honoré en Arcadie, en Elide, etc., comme dirigeant les Parques ou le Sort. Rac. *Moira*, sort; *agein*, conduirè.

2. — Surnom de Pluton.

Mois. *V*. Men.

Moïsasour (*Myth. Ind.*), chef des anges rebelles, qui souleva les autres chefs des bandes angéliques, et les excita à s'éloigner de l'obéissance qu'ils devaient à l'Etre suprême. A son instigation, ils refusèrent de se soumettre à Birmah son vice-gérent, et à ses coadjuteurs Bistnoo et Sieb, et se séparèrent du trône de l'Eternel. Dieu, irrité du crime de ces rebelles, après les avoir encore fait avertir de rentrer dans leur devoir, commanda à Sieb de les chasser du ciel, et de les précipiter dans les ténèbres éternelles. Quelque temps après, s'étant laissé fléchir par les prières des trois premiers anges et des autres restés fidèles, il s'appaisa, adoucit leur châtiment, et les soumit à certaines épreuves, leur laissant la faculté de réparer leur faute et de recouvrer l'état heureux dont ils étaient déchus.

Moïse. (*Myth. Rabb.*) Les rabbins débitent sur ce législateur des Hébreux des fables qui doivent trouver ici leur place, quelque extravagantes qu'elles soient. « Moïse, disent-ils, s'étant enfui de l'Egypte, se retira dans la terre de Madian, et s'assit auprès d'un puits. Un instant après il vit venir Séphora, une des filles de Jéthro, et fut si charmé de sa beauté qu'il lui proposa de la demander en mariage. Séphora lui répondit qu'il ne connaissait pas le danger de la proposition qu'il lui faisait, que son père avait coutume d'ordonner à tous ses amants d'aller arracher un certain arbre qui faisait mourir tous ceux qui en approchaient. Moïse lui demanda quel était cet arbre. « Il faut que vous sachiez, lui » répondit Séphora, que Dieu, le soir » du sixième jour de la création du » monde, produisit, entre les deux » vêpres du Sabbat, un bâton qu'il » donna au premier homme; après » la mort d'Adam, ce bâton passa » successivement entre les mains d'E» noch, de Noé, de Sem, d'Abraham, » d'Isaac, de Jacob et de Joseph; ce » dernier l'ayant emporté en Egypte, » les Egyptiens s'en saisirent après sa » mort, et le portèrent au palais de » Pharaon : mon père, qui était alors » un des principaux magiciens du roi, » connut aussi-tôt la vertu de ce bâton, » et s'en empara; il l'enfonça ensuite » en terre dans son jardin, et ce bâton » prit aussi-tôt racine et se couvrit de » fleurs et de fruits. Depuis ce temps » mon père ordonne à ceux qui me » demandent en mariage d'aller ar» racher cet arbre, et ils meurent » aussi-tôt qu'ils en approchent. » Le discours de Séphora n'effraya point Moïse, et il résolut de tenter l'aventure. S'étant rendu à la maison de Jéthro, il lui demanda sa fille Séphora. Jéthro, pour toute réponse, lui proposa l'épreuve ordinaire. Moïse alla dans le jardin, arracha l'arbre, et l'apporta. Cette action causa une grande surprise à Jéthro, il consulta son art, et connut que cet étranger devait faire de grands maux à l'Egypte. C'est pourquoi il le fit jeter dans une fosse profonde, où il fût mort de faim, sans le secours de Séphora qui prit soin de le nourrir secrètement pendant l'espace de sept ans, au bout desquels cette généreuse fille parla à son père de Moïse, et le pria de voir s'il était encore vivant. Jéthro, ne sachant pas de quelle manière il avait été nourri, le croyait mort depuis long-temps. Il fut étrangement étonné lorsqu'il le trouva en vie. Ce prodige fit sur lui une telle impression, qu'il embrassa Moïse, lui demanda pardon des maux qu'il lui avait faits, et lui donna sa fille en mariage, ne doutant plus qu'il ne fût un prophète et un ami de Dieu. Quant au bâton que Moïse avait arraché dans le jardin de Jéthro, il s'en servit toujours depuis comme de baguette, et ce fut par son moyen qu'il opéra tout ses prodiges. »

Mokissos (*Myth. Afr.*), dieux ou génies révérés par les habitants de Loango, mais subordonnés au Dieu suprême. *V*. Zamban-pongo. Ils pensent que ces dieux peuvent les châtier et même leur ôter la vie, s'ils ne sont pas fidèles à leurs obliga-

tions. Lorsqu'un homme est heureux et bien portant, il s'imagine alors être dans les bonnes graces de son Mokisso. Est-il malade, ou éprouve-t-il quelque revers, il ne manque pas d'en attribuer la cause à la colère du même génie. Il examine en quoi il peut l'avoir offensé, et ne néglige rien pour regagner son amitié. Ces peuples donnent le même nom à leur souverain, et lui attribuent un pouvoir divin et surnaturel, tel que celui d'arrêter ou de faire tomber la pluie, de donner la mort à des milliers d'hommes, de se transformer en bête sauvage, de plier une dent d'éléphant, et d'en faire un nœud. Les figures qui représentent ces Mokissos sont de bois ou de pierre; les uns sont élevés dans les temples; les autres, et c'est le plus grand nombre, sont placés dans les rues et sur les grands chemins. On leur offre des vœux, et on leur fait des sacrifices, pour appaiser leur courroux ou pour se les rendre favorables. Quelques uns de ces génies sont honorés sous la forme de quadrupèdes ou d'oiseaux.

Mokuris (*Myth. Jap.*), disciple de Xéquia, qui suivit les traces de Darma. Il se montra d'abord sur les côtes du Malabar et de Coromandel. Ce fut là qu'il annonça la doctrine d'un dieu ordonnateur du monde et protecteur des hommes, sous le nom d'Amida. Cette idée fit fortune, et se répandit dans les contrées voisines, d'où elle parvint à la Chine et au Japon.

Mola, pâte de farine salée, dont on frottait le front des victimes avant de les égorger. De-là *immolare*, qui signifie proprement préparer la victime au sacrifice; et d'où est venu notre mot *immoler*, pris dans un autre sens.

Molech. *V.* Moloch.

Molée, fête arcadienne, instituée en mémoire d'un combat où Lycurgue tua Ereuthalion. Rac. *Molos*, combat.

Moles, déesses des meûniers. On les croyait filles de Mars, parcequ'il écrase les hommes comme on écrase le bled. *Aul. Gel.* On appelait aussi *Moles* les statues colossales qu'on élevait en l'honneur des dieux.

1. Molion, écuyer de Tymbrée, fut renversé par Ulysse au siége de Troie.

2. — Un des fils d'Eurytus, tué par Hercule en Œchalie.

Molione, femme d'Actor, mère des Molionides. Ses deux fils ayant été tués par Hercule, Molione demanda justice aux Eléens. Mais Corinthe, à qui ceux-ci s'étaient adressés pour l'obtenir, n'ayant pas eu d'égard à leurs prières, cette mère infortunée frappa de sa malédiction ceux de ces citoyens qui oseraient à l'avenir assister aux jeux isthmiques; et la crainte de l'encourir eut assez de pouvoir sur l'esprit des Eléens pour les obliger, du temps même de *Pausanias*, à s'abstenir de ces jeux.

Molionides, surnom de deux frères, l'un nommé Euryte et l'autre Cléatus, et tous deux fils d'Actor et de Molione, ou selon d'autres, de Neptune et de Molione. Neptune, les sauva des coups de Nestor, en les tirant de la mêlée, et en les couvrant d'un nuage épais qui les déroba à sa fureur. Célèbres conducteurs de chevaux, ils avaient deux têtes et quatre mains, mais un seul corps, et agissaient avec une parfaite intelligence. Hercule, dans sa guerre contre Augias, voyant toutes ses mesures rompues par leur courage et leur activité, alla les attendre sur le chemin de Corinthe, et leur dressa des embûches où ils périrent.

Moloh, petit-fils de Minos, que les Gortyniens, habitants de Crète, honoraient comme un dieu.

Mollak (*Myth. Mah.*), dignité ecclésiastique qui répond à-peu-près à celle d'archevèque. C'est parmi les muderis que le grand-seigneur choisit les mollaks. Leur jurisdiction ne se borne point aux matières ecclésiastiques; et, comme les Turcs sont persuadés que les lois civiles et canoniques viennent également de leur prophète, les mollaks sont encore, chacun dans son département, les premiers magistrats qui connaissent de toutes sortes d'affaires civiles

et criminelles. C'est dans leur sein qu'est choisi le muphti.

Mollesse. (*Iconol.*) On me pardonnera de citer ici les beaux vers de Boileau :

C'est là (Citeaux) qu'en un dortoir elle fait son séjour.
Les Plaisirs nonchalans folâtrent à l'entour :
L'un pétrit dans un coin l'embonpoint des chanoines ;
L'autre broie, en riant, le vermillon des moines.
La Volupté la sert avec des yeux dévots,
Et toujours le Sommeil lui verse des pavots.

Ces images sont charmantes ; mais rien ne pouvait mieux terminer le portrait de ce personnage allégorique, que ce dernier coup de pinceau :

. . . . La Mollesse oppressée
Dans sa bouche à ce mot sent sa langue glacée ;
Et, lasse de parler, succombant sous l'effort,
Soupire, étend les bras, ferme l'œil, et s'endort.

Moloch, *roi*, un des principaux dieux de l'Orient, était honoré par les Ammonites, qui le représentaient sous la forme monstrueuse d'un homme et d'un veau. Les rabbins assurent que cette idole était de bronze, assise sur un trône du même métal, ayant la tête d'un veau, et les bras étendus, comme pour embrasser. Lorsqu'on voulait lui sacrifier des enfants, on allumait un grand feu dans l'intérieur de cette statue ; et lorsqu'elle était brûlante, on mettait entre ses bras ces malheureuses victimes, que l'excès de la chaleur y consumait bientôt. Mais afin qu'on n'entendît pas leurs cris plaintifs, les prêtres faisaient un grand bruit de tambours et autres instruments autour de l'idole. (*V.* Tophet.) Selon d'autres, la statue avait les bras penchés vers la terre, en sorte que l'enfant mis entre ses bras tombait aussitôt dans des fourneaux allumés à ses pieds. Les victimes humaines n'étaient pas les seules qu'on lui offrait. Les rabbins prétendent que, dans l'intérieur de cette statue, on avait ménagé sept espèces d'armoires. On en ouvrait une pour la farine, une autre pour des tourterelles, une troisième pour une brebis, une quatrième pour un bélier, la cinquième pour un veau, la sixième pour un bœuf, et la septième enfin pour un enfant. C'est ce qui a donné lieu de confondre Moloch avec Mithras, avec les sept portes mystérieuses duquel ces sept chambres ont beaucoup de rapport. D'autres ont cru y reconnaître Saturne ou Priape, quelques uns le Soleil ; *D. Calmet* le Soleil et la Lune. L'auteur du *Dictionnaire d'Antiquités*, *Sabatier de Châlons*, a cherché à accorder ces divers sentiments, en disant que Moloch était une de ces divinités que les Grecs nommaient Panthées, et qu'il représentait, parmi les Ammonites, les sept planètes, à chacune desquelles on offrait les victimes que la superstition lui avait consacrées.

Molongo (*Myth. Afr.*), nom sous lequel les peuples voisins du Monomotapa reconnaissent un être suprême, dont ils n'ont qu'une idée confuse, et qu'ils ne craignent ni n'honorent. Ces peuples regardent leurs souverains comme leurs véritables dieux. Ils leur donnent les titres pompeux de seigneurs du soleil et de la lune, et de rois de la terre et de la mer, et leur attribuent un empire absolu sur la nature. *Voy.* Musimos.

Molonga (*Myth. Afr.*), prêtre du Congo, dont la fonction est de prédire l'issue des maladies.

Molorchus, vieux berger du pays de Cléone au royaume d'Argos, fit accueil à Hercule, qui, reconnaissant de cette réception, tua en sa faveur le lion néméen qui ravageait le pays des environs. En mémoire de ce bienfait, on institua, en l'honneur de Molorchus, des fêtes appelées de son nom Molorchéennes.

Molosse, pied de vers composé de trois longues. Il avait pris ce nom d'une danse des *Molosses*, ou parceque dans le temple de Jupiter *Molossus*, on chantait des odes où ce

pied entrait, et qu'on les chantait en mémoire de Molossus, fils de Pyrrhus et d'Andromaque, ou parceque la marche des *Molosses* allant au combat avait une cadence où ce pied dominait.

1. Molossus. surnom de Jupiter adoré chez les Molosses, peuple d'Epire.

2 — Fils de Pyrrhus et d'Andromaque, ne monta sur le trône de son père qu'après la mort d'Hélénus, et donna son nom aux peuples sur lesquels il régnait.

3. — Un des chiens d'Actéon.

1. Molpadie, Amazone qui tua d'un coup de javelot Antiope, autre Amazone qui était avec Thésée.

2. — *V.* Rhoio, Parthénie, Hémithées.

Molphée, tué par Persée dans le combat qui se donna à la cour de Phinée.

1. Molus, père de Mérion, un des capitaines grecs qui allèrent au siége de Troie.

2. — Un des enfants de Minos 2, roi de Crète.

3. — Un des fils que Mars eut de Démanice, fille d'Agénor.

Moly, plante que Mercure remit à Ulysse, pour empêcher l'effet des breuvages de Circé. La racine était noire, et la fleur blanche comme du lait. Il n'était presque pas au pouvoir des mortels de l'arracher. Madame *Dacier* a vu dans cette plante la sagesse, dont les racines sont désagréables, mais dont les fleurs sont suaves et les fruits nourrissants. Les botanistes en reconnaissent plusieurs espèces, une entr'autres qui est la *rue sauvage*.

Momemphis, ville d'Egypte. Les habitants de cette ville honoraient Vénus d'un culte particulier, et avaient une génisse sacrée, comme ceux de Memphis avaient leur dieu Apis.

Momime, un des deux assesseurs que les Phéniciens d'Edesse donnaient au Soleil. L'autre était Azizus. *Jamblique* disait que le premier était Mercure, et le second Mars.

Momus, fils du Sommeil et de la Nuit, dieu de la raillerie et des bons mots. Satirique jusqu'à l'excès, rien ne trouvait grace à ses yeux, et les dieux mêmes étaient l'objet de ses plus sanglantes railleries. Choisi par Neptune, par Vulcain et par Minerve, pour juger de l'excellence de leurs ouvrages, il les critiqua tous trois. Neptune aurait dû mettre au taureau les cornes devant les yeux, pour frapper plus sûrement, ou du moins aux épaules, pour donner des coups plus forts. La maison de Minerve lui sembla mal entendue, parcequ'elle était trop massive pour être transportée lorsqu'on avait un mauvais voisin. Quant à l'homme de Vulcain, il eût voulu qu'on lui eût fait une petite fenêtre au cœur, pour qu'on pût connaître ses plus secrètes pensées. Vénus même ne put être à l'abri de ses traits malins; mais comme elle était trop parfaite pour donner prise à sa censure, Momus trouva à redire à sa chaussure. On le représente levant son masque, et tenant à la main une marotte, symbole de folie.

Monarchie. (*Iconol.*) On l'a figurée par une femme jeune, à l'air altier et superbe, armée, couronnée de rayons, et portant un diamant sur la poitrine. Elle tient un sceptre, et est assise sur un trône. Sous ses pieds sont des faisceaux d'armes et des écussons. Ses attributs sont le lion l'aigle et le serpent, symboles de force et de ruse. Quelquefois elle est exprimée par le lion ou l'aigle couronné.

Monarchie universelle. (*Iconol.*) Mêmes attributs que pour la monarchie: mais celle-ci doit être assise sur le globe du monde.

Monastères. (*Myth. Chin.*) Dans la Corée, c'est le public qui fait les frais nécessaires pour la construction des monastères et des pagodes. Chaque citoyen y contribue suivant ses facultés. Ces lieux, consacrés à la piété, sont des rendez-vous de plaisirs. On s'y rend en foule pour s'égayer dans les riantes promenades dont ces couvents sont ordinairement décorés. Auprès de ces lieux

respectables demeurent la plupart des femmes publiques, qui choisissent ce voisinage à cause du concours de peuple que la dévotion y attire.

Monaule, flutte à une tige. Les uns en attribuaient l'invention à Osiris, les autres à Mercure.

Monde. Les anciens en avaient fait un dieu. (*Myth. Chin.*) Les lettrés de la Chine admettent une succession de mondes qui n'a jamais été interrompue. Ils pensent que le monde présent a été précédé et sera suivi d'une infinité d'autres mondes, à la durée desquels ils assignent des périodes reglées. Un célèbre docteur chinois en a fait monter une à cent vingt neuf mille six cents ans. (*Myth. Ind.*) Les Lanjans, ou habitans du royaume de Laos, dans la presqu'isle au delà du Gange, croient qu'il y a sur la terre seize mondes différents, y compris celui que nous habitons. Ces mondes sont plus élevés les uns que les autres; et plus ils sont élevés, plus ils sont parfaits, plus ceux qui les habitent sont heureux. Au-dessus de ces seize mondes sont les cieux, habités par des commandants ou intelligences qui veillent à tout ce qui se passe parmi les hommes. Selon ces peuples, les cieux et la terre ont existé et existeront durant toute l'éternité. Ils croient cependant que la terre est sujette à des revolutions, et se renouvelle de temps en temps, après un certain nombre de siècles. Un feu descendu du ciel réduit, par un effet singulier, toute la terre en eau. Mais les intelligences qui habitent au sommet des cieux ne laissent pas long-temps dans cet état la terre dont ils prennent soin : ils en réunissent les parties dispersées, et la rétablissent dans sa première forme Elle a déja subi plusieurs de ces révolutions. Depuis la dernière il s'est écoulé dix-huit mille ans. Voici comment la terre fut retablie et repeuplée. Après qu'elle eut été converti en eau, un de ces genies célestes, nommé *Pon-Ta-Bo-Ba-Mi-Souan*, descendit des cieux, tenant un cimeterre, avec lequel il coupa une fleur qui flottait sur cet élément. Du sein de cette fleur, il vit éclore une fille parfaitement belle. Il ne put résister à ses charmes, et conçut le dessein de l'épouser, afin de repeupler la terre par cette union. Mais la jeune beauté, jalouse de conserver sa virginité, fut inflexible. Le dieu, trop délicat pour employer la violence, s'éloigna, le cœur pénétré de ses refus : mais, pour avoir du moins la consolation de contempler celle qu'il ne pouvait posséder, il lui lançait des regards passionnés, interprètes de son amour; et le feu qui partait de ses yeux était si violent, qu'il pénétra la jeune fille, et la rendit enceinte, sans nuire à sa virginité. Bientôt sa postérité devint fort nombreuse, et il s'occupa du soin de la pourvoir. Il lui destina la terre pour héritage, et s'efforça de lui rendre ce séjour agréable autant qu'utile. Il y fit croître des arbres chargés de toutes sortes de fruits; il l'orna de prairies émaillées de fleurs; il en diversifia l'aspect trop uniforme par des montagnes, des collines et des vallées; il enrichit son sein des plus riches métaux et l'arrosa par des rivières remplies de poissons de toute espèce. Après avoir ainsi satisfait à tous les besoins de ses enfants, il voulut retourner dans le ciel, sa demeure ordinaire; mais les autres dieux ou commandants, jugeant qu'il s'était déshonoré par un mariage profane, ne voulurent plus le recevoir parmi eux; il fut obligé de rester encore long-temps sur la terre, jusqu'à ce que ses confrères, prenant pitié de sa situation, consentirent enfin à l'admettre dans le ciel.

Il y a parmi les Lanjans quelques docteurs qui enseignent que la terre s'est peuplée d'une manière différente. Ils disent qu'il s'éleva parmi les souverains du ciel une guerre très vive, dont les femmes furent le sujet. Après plusieurs combats, les vainqueurs chassèrent du ciel les vaincus, et les envoyèrent en exil dans une grande isle déserte, c'est-à-dire sur la terre, qui n'était alors qu'une vaste mer. Les exilés, qui conservaient encore la plus grande partie de leur

puissance, firent disparaître les eaux, et rétablirent la terre dans son premier état de solidité. Ils ne tardèrent pas à s'ennuyer de ce séjour, parcequ'ils n'y trouvaient point de femmes. Desirant se procurer des compagnes capables de charmer le dégoût de leur exil, ils montèrent sur un arbre fort élevé, planté sur la plus haute montagne qu'il y eût sur la terre. De là ils appelèrent à grands cris leurs femmes, qui étaient restées dans le ciel pour être la proie des vainqueurs. Ces femmes n'eurent pas plutôt entendu la voix de leurs époux, que, malgré les efforts que firent les autres dieux pour les retenir, elles descendirent sur la terre, et vinrent tenir compagnie aux pauvres exilés. Les femmes, étant en plus grand nombre que les hommes, eurent bientôt peuplé la terre d'une grande multitude de nouveaux habitants. Mais, au grand étonnement des dieux exilés, plusieurs des enfants de leurs femmes, qui étaient fort blanches, se trouvèrent fort noirs. Quelques démons, à leur insçu, avaient aussi travaillé à la propagation de l'espèce, et leurs enfants se distinguaient par la couleur de leurs pères. Les exilés prirent les armes pour chasser cette noire engeance : mais leurs soins furent inutiles à certains égards; car les femmes qui avaient eu commerce avec les démons ne cessèrent, dans la suite, de faire des enfants noirs, quoique les pères fussent blancs. C'est ainsi que les Lanjans prétendent expliquer l'origine des noirs et des blancs.

Ils racontent encore à ce sujet une fable non moins absurde. Ils disent que les habitants du ciel, persécutés par les anges et les démons, se sauvèrent sur la terre; et se renfermèrent dans une grande pierre. Ils y furent assiégés par les ennemis. Les démons entourèrent la pierre de feu, afin que les anges y trouvassent un accès plus facile. Dès la première brèche que le feu fit à la pierre, les habitants du ciel en sortirent; les uns eurent le bonheur de s'échapper sans recevoir aucune atteinte des flammes; mais les autres, moins heureux ou moins adroits, ne purent s'en tirer qu'à moitié grillés et noirs comme des charbons. Après cette aventure, les uns et les autres, pour se venger des anges et des démons, couchèrent avec leurs femmes, et il arriva que ceux qui avaient été noircis par le feu choisirent les femmes des démons, qui étaient noires, et les autres prirent les femmes des anges, qui étaient blanches. Les anges et les démons, ayant voulu réclamer leurs femmes, furent chassés par la force des armes. Ainsi la terre se trouva peuplée de blancs et de noirs. Ce conte extravagant, rempli d'obscurités et de contradictions, est encore mieux imaginé que ce que disent, sur le même sujet, quelques Lanjans qui ont des opinions particulières. Ils racontent qu'un buffle difforme, hideux et contrefait, enfin la plus affreuse des créatures, tomba du ciel dans la mer, où, par la force de son imagination, il conçut et enfanta une courge rempli d'hommes noirs et blancs.

(*Myth. Siam.*) Les Siamois placent dans chaque planète un esprit ou génie qui en règle le cours. La terre, selon leurs idées, est soutenue sur les eaux comme une espèce de navire. Un vent qui souffle éternellement tient ces eaux dans un équilibre continuel. Au centre de la terre est un gouffre profond, par le moyen du quel les eaux qui servent de base à la terre communiquent avec celles qui coulent à la surface. Ce vaste univers a existé sans création, et existera toujours. Mais quand le temps sera venu auquel le dieu des Siamois a prédit qu'il cesserait de régner, des changemens considérables dans toute la nature, dans les hommes, qui décroîtront en taille et en forces en croissant en malice, et une corruption universelle, annonceront la grande révolution. Dans les trois siècles qui précéderont immédiatement la destruction, on verra luire successivement six nouveaux soleils, chacun durant cinquante ans. Leur chaleur excessive tarira l'abyme inépuisable

de la mer. Les arbres desséchés n'auront plus ni feuilles ni fruits. Les animaux et les hommes même, consumés par ces astres dévorants, périront tous. Enfin la terre, après avoir perdu ses habitants, deviendra la proie d'un feu céleste qui en dévorera les entrailles. C'est alors qu'on ne verra plus aucune inégalité, et que les hauteurs seront applaties. Après ce terrible changement, la terre, couverte de cendres et de poussière sera purifiée par le souffle d'un vent impétueux qui balaiera ces restes de l'embrasement du monde; après quoi elle exhalera une odeur si suave, qu'elle attirera du ciel un ange femelle qui en mangera. Ce plaisir lui coûtera cher; car, pour l'expier, elle sera obligée de demeurer ici-bas, sans pouvoir jamais remonter au ciel. Cette intelligence concevra, du morceau qu'elle aura mangé, douze fils et douze filles, qui repeupleront le monde. Les hommes qui en naîtront, ignorants, grossiers, d'abord ne se reconnaîtront pas eux-mêmes; et même après s'être connus, ils ignoreront la loi. Ils n'en auront connaissance qu'après une espèce d'éternité. Cet espace de temps écoulé, il renaîtra un dieu qui dissipera les ténèbres de l'ignorance, en enseignant aux hommes la véritable religion, les vertus qu'il faut suivre, et les vices qu'il faut fuir. C'est ainsi que les Siamois pensent qu'on verra de temps en temps se renouveler la face du monde. — La plupart des lettrés du Tunquin croient le monde éternel.

(*Myth. Pers.*) Les Parsis, ou Guèbres, prétendent que, pour peupler plus promptement le monde nouvellement créé, Dieu permit qu'Eve, notre mère commune, mît au monde chaque jour deux enfants jumeaux; ils ajoutent que durant mille ans, la mort respecta les hommes, et leur laissa le temps de se multiplier.

Les Lapons s'imaginent que le monde existe de toute éternité, et qu'il n'aura jamais de fin. — *Voy.* Cosmogonie.

Monegus, guerrier de Colchide, tué par Jason.

1. Moneta, (*Iconol.*) surnom sous lequel Junon avait un temple à Rome. Elle est représentée sur les médailles avec le marteau, l'enclume les tenailles et le coin, et le mot latin *moneta*. Quelques uns dérivent ce nom *a monendo*, parceque pendant un tremblement de terre une voix inconnue, qui sortait du temple de Junon, avertit de sacrifier une truie pleine pour appaiser les dieux. D'autres assignent à cette étymologie une autre origine. Les Romains, en guerre avec Pyrrhus, réclamèrent le secours de Junon dans l'extrême besoin qu'ils avaient d'argent. Pyrrhus chassé de l'Italie, ils bâtirent un temple à la déesse avec ce titre, *Junoni Monetæ*, où était gardé l'argent monnayé.

2. — Les médailles en présentent trois, qui indiquent les trois métaux propres à l'art du monétaire; et comme la figure du milieu, qui désigne l'or, a les cheveux noués sur le sommet de la tête, à la manière des jeunes vierges, on pourrait croire qu'on a voulu indiquer par-là la pureté de ce métal.

3. — Mère des muses, selon *Hygin*. Ce serait une allégorie peu honorable pour ces divinités, que celle qui les ferait naître de la déesse *Monnaie*.

Mongas, une des danses furieuses des anciens.

Monihaja, *juges* (*Myth. Afr.*), chefs particuliers de ville ou village, qui sont en même-temps prêtres, instituteurs, devins, et commandants militaires, dans le royaume de Biri, en Cafrerie. Ce sont eux qui sanctionnent les mariages. A seize ans, les enfants sont remis à leur direction. Ils ont seuls le droit de porter des espèces de manteaux de peaux de tigre ou de zèbre, nommés *Algohara-Bumkara* (habit de prophète), si respectés que lorsqu'on rencontre ceux qui en sont revêtus, on s'arrête en portant la main droite sur la tête, la gauche sur la poitrine, et qu'on reste dans cette position jusqu'à ce

qu'il se soit éloigné. *Voyage de Camberger en Afrique*, 1800.

MONKIR et NEKIR (*Myth. Mah.*), anges qui, selon la croyance des musulmans, interrogent le mort aussi-tôt qu'il est dans son sépulcre, et commencent leur interrogatoire par cette demande : *Qui est votre seigneur? et qui est votre prophète?* Leurs fonctions sont aussi de tourmenter les réprouvés. Ces anges, qui ont un aspect hideux et une voix aussi terrible que le tonnerre, après avoir reconnu que le mort est dévoué à l'enfer, le fouettent avec un fouet moitié fer et moitié feu. Les mahométans ont tiré cette idée du Thalmud.

MONNAIE (*Iconol.*) Sur les médailles romaines, la monnaie est exprimée par trois figures qui ont chacune à leurs pieds un fourneau, à raison de l'or, de l'argent et du cuivre employés pour la monnaie. Au lieu de fourneaux, on voit quelquefois, trois petits tas de monnaies. Ces figures tiennent ordinairement une balance d'une main, et de l'autre une corne d'abondance.

MONOCHORDE, instrument des anciens, que *Ceusarinus* rapporte avoir été inventé par Apollon, qui lui donna la forme de l'arc de sa sœur Diane. On le voit représenté sur un sarcophage antique.

MONOCULES, peuples qui n'avaient qu'un œil, au rapport d'*Hérodote*, de *Ctésias*, etc. Il y a apparence que ces peuples fabuleux n'étaient autres que les Scythes, qui, tirant continuellement de l'arc, tenaient toujours un œil fermé, pour viser plus juste.

MONODIA, chant à une seule voix, le même que celui appelé Sicilium.

MONODIARIA, cantatrice qui exécutait le chant appelé *Monodia*.

MONŒCUS, surnom d'Hercule, pris de ce qu'il était seul dans son temple.

MONOGRAMMES, c.-à-d. d'un seul et même caractère. On appelait ainsi les dieux pour marquer leur immutabilité.

MONOPHAGIE, fête que les Eginètes célébraient en l'honneur de Neptune. On appelait *Monophages* ceux qui la célébraient, parcequ'ils mangeaient ensemble, sans avoir aucun domestique pour les servir. Il n'était permis d'y assister qu'aux seuls habitants de l'isle d'Egine.

MONOTÈRE, temple d'une forme ronde qui n'avait point de murailles, et dont la couverture n'était soutenue que par des colonnes.

MONSTRES *V.* ANDROMÈDE, EGIDE, CADMUS, HARPYIES, PHÈDRE, CIRCÉ, EGESTA, GLAUCUS, SCYLLA, SIRÈNE, CHIMÈRE, HÉSIONE.

MONT, en terme de chiromancie, se dit de petites éminences qui sont dans la paume de la main à la racine des doigts, et auxquelles on donne des noms de planètes. Le *mont* de Mars est au-dessous du pouce; le *mont* de Jupiter, au-dessous de l'index; le *mont* de Saturne, au-dessous du doigt du milieu; le *mont* du Soleil, au-dessous du doigt annulaire; le *mont* de Vénus, au-dessous du petit doigt; le *mont* de Mercure est dans l'espace compris entre le pouce et l'index, qu'on appelle *Thénar* ou *souris*, et le *mont* de la Lune, qui lui est opposé, dans le lieu qu'on appelle *Hypothénar*.

MONTAGNARDS, diables qui, suivant *Schot*, font leur séjour dans les mines sous les montagnes, et tourmentent les mineurs. Ils ont trois pieds de haut, un visage horrible, un air de vieillesse, une camisole et un tablier de cuir, comme les ouvriers qui travaillent aux mines.

1. MONTAGNES (*Iconol.*) Elles étaient filles de la Terre. On les regardait presque par-tout comme des lieux sacrés; quelquefois même on les adorait comme des divinités. Les anciennes médailles les figurent par des génies dont chacun est caractérisé par quelque production du pays.

2. — Jetant feux et flammes. *V.* ATLAS, ETNA, GÉANTS.

MONTANA, surnom de Diane, pris du culte qu'on lui rendait sur les montagnes, ou de la chasse qui faisait sa principale occupation.

MONTEVELI (*Myth. Mah.*), chef d'une mosquée.

MONTINUS,

Montinus, dieu romain, protecteur des montagnes.

Monts-joie, monceaux de pierres que les anciens élevaient sur les grands chemins autour des statues de Mercure, et que l'on nommait *Acervi Mercurii*.

Monuste, selon *Hygin*, une des Danaïdes.

Monychus, centaure si fort qu'il déracinait les arbres.

Mopse, une des cinq Sirènes.

Mopsopie, nom ancien de l'Attique.

Mopsopius Juvenis, Triptolème, né dans l'Attique.

Mopsopus donna son nom à l'Attique.

1. Mopsus, fils d'Apollon et de Manto fille de Tirésias, fameux devin et grand capitaine, fut honoré à Claros du sacerdoce de son père, y rendit ses oracles, et donna lieu par son habileté au proverbe, *Plus certain que Mopsus*. Il signala son talent au siége de Thèbes, mais surtout à la cour d'Amphimaque, roi de Colophon. Ce prince méditant une expédition importante, consulta ce devin sur le succès; Mopsus ne lui annonça que des malheurs s'il exécutait son entreprise. Amphimaque, à qui elle tenait pourtant fort à cœur, s'adressa à Calchas, autre devin célèbre, qui lui promit une victoire signalée. L'événement justifia Mopsus; car le roi fut entièrement défait, et Calchas, honteux d'avoir si mal deviné, en mourut de chagrin. On raconte autrement la victoire de Mopsus. Il proposa à Calchas de lui dire combien une truie pleine, qui vint à passer devant eux, portait de petits dans son ventre, ou, selon *Hésiode*, combien un figuier qu'il lui montra avait de figues. Calchas ne put le deviner, et Mopsus ne se méprit point dans le compte. Mopsus, après sa mort, fut honoré comme un demi-dieu, et eut un oracle célèbre à Malée en Cilicie. *Plutarque* raconte que le gouverneur de cette province, ne sachant que croire des dieux, parcequ'il était obsédé d'épicuriens qui lui avaient jeté beaucoup de doutes dans l'esprit, se résolut, dit agréablement l'historien, d'envoyer un espion chez les dieux pour apprendre ce qu'il en était. Il lui donna un billet cacheté pour le porter à Mopsus. Cet envoyé s'endormit dans le temple, et vit en songe un homme fort bien fait, qui lui dit, *noir*. Il porta cette réponse au gouverneur. Elle parut très ridicule à tous les épicuriens de sa cour; mais il en fut frappé d'étonnement et d'admiration, et, en ouvrant le billet, il leur montra ces mots qu'il y avait écrits : *T'immolerai-je un bœuf blanc ou noir?* Après ce miracle, il fut toute sa vie fort dévot au dieu Mopsus.

2. — Autre devin qui exerça ses fonctions dans le voyage de la Colchide, car on le compte au rang des Argonautes. Il était fils de la nymphe Chloris et d'Amycus, d'où il est quelquefois désigné par le nom d'Amycidès. On raconte qu'au retour de Colchos il alla s'établir en Afrique, près de Teuchira, dans le golfe où depuis fut bâtie Carthage : là, il se rendit si recommandable par son habileté dans la divination, qu'après sa mort les habitants lui rendirent les honneurs divins et lui consacrèrent un oracle qui fut longtemps fréquenté.

3. — Lapithe qui se rendit célèbre au siége de Thèbes. On croit que c'est lui qu'on honorait en Cilicie, et qui donna son nom à la ville de Mopsueste.

4. — Capitaine des Argiens qui mena une colonie sur les montagnes de Colophonie, où il fonda la ville de Phasèle.

5. — Fils d'Œnée, reine des Pygmées, eut pour père Nicodamas. Comme Œnée maltraitait fort son peuple, les Pygmées enlevèrent Mopsus pour l'élever à leur manière.

6. — Lydien, se rendit en Syrie, dont Atergatis était reine. Cette princesse ayant, ainsi que son fils Jéthys, lassé par des cruautés inouies la patience de ses sujets, tomba avec lui entre les mains de Mopsus, qui

les fit noyer dans un lac voisin d'Ascalon.

7. — Thrace, banni de son pays par le roi Lycurgue, se fit suivre d'un grand parti, se joignit à un autre banni, Scythe de nation, nommé Sipyle, attaqua les Amazones, et en fit un grand carnage. *Voy.* Myrine.

Moqua, cérémonie fanatique en usage parmi les mahométans indiens. Lorsqu'ils sont revenus du pélerinage de la Mecque, un d'entre eux fait une course sur ceux qui ne suivent pas la loi de Mahomet ; il prend pour cela en main son poignard, dont la moitié de la lame est empoisonnée, et, courant dans les rues, il tue tous ceux qu'il rencontre qui ne sont pas mahométans, jusqu'à ce que quelqu'un lui donne la mort à lui-même. Ces furieux croient plaire à Dieu et à leur prophète en leur immolant de pareilles victimes ; la multitude, après leur mort, les révère comme saints, et leur fait de magnifiques funérailles.

Moquerie. (*Iconol.*) L'âne, image de l'ignorance, a été employé comme le symbole de la moquerie et de la dérision. Il est peint dans cette attitude où on le voit lorsque quelque chose le chagrine, avec les lèvres retirées, et montrant les dents.

Moquisie. Les habitants de Lovango, de Cacongo, et autres peuples de la basse Ethiopie, invoquent des démons domestiques et champêtres, auxquels ils attribuent tous les effets de la nature. Ils appellent Moquisie tout être en qui réside une vertu secrète pour faire du bien ou du mal, et pour découvrir les choses passées et les futures : leurs prêtres portent le nom de Ganga Moquisie, et on les distingue par un surnom pris du lieu, de l'autel, du temple, et de l'idole qu'ils servent.

La Moquisie de Thirico est la plus révérée ; celle de Kikokoo préside à la mer, prévient les tempêtes, et fait arriver les navires à bon port : c'est une statue de bois représentant un homme assis. La Moquisie de Malemba est la déesse de la santé : ce n'est pourtant qu'une natte d'un pied et demi carré, au haut de laquelle on attache une courroie pour y pendre des bouteilles, des plumes, des écailles, de petites cloches, des os, le tout peint en rouge. La Moquisie Mymie est une cabane de verdure qui est sur le chemin, ombragée d'arbres. La Moquisie Coffi est un petit sac rempli de coquilles pour la divination. Pour la Moquisie de Kimaye, ce sont des pièces de pots cassés, des formes de chapeaux, et de vieux bonnets. La Moquisie Injami, qui est à 6 lieues de Lovango, est une grande image dressée sur un pavillon. La Moquisie de Moanri est un pot mis en terre, dans un creux entre des arbres sacrés ; ses ministres portent des bracelets de cuivre rouge. Voilà les idoles de tout le pays de Lovango, et c'en est assez pour justifier que c'est un des peuples les moins éclairés de l'univers.

Morabite. Les musulmans donnent ce nom à ceux dentr'eux qui suivent la secte de Mohaidin, petit-fils d'Ali gendre de Mahomet. Les plus zélés de cette secte embrassent la vie solitaire, et s'adonnent, dans les déserts, à l'étude de la philosophie morale. Ils sont opposés, en plusieurs points, aux sectateurs d'Omar, et mènent une vie d'ailleurs assez licencieuse, persuadés que les jeûnes et les autres épreuves qu'ils ont pratiqués leur en donnent le droit. Ils se trouvent aux fêtes et aux nôces des grands, où ils entrent en chantant des vers en l'honneur d'Ali et de ses fils ; ils y prennent part aux festins et aux danses jusqu'à tomber dans des excès que leurs disciples ne manquent pas de faire passer pour des extases. Leur règle n'est fondée que sur des traditions.

On donne aussi en Afrique le nom de Morabites aux mahométans qui font profession de science et de sainteté. Ils vivent à-peu-près comme les philosophes païens ou comme nos hermites : le peuple les révère extrêmement, et en a quelquefois tiré de leur solitude pour les mettre sur le trône.

Moraï, lieu consacré par des cérémonies religieuses à la sépulture des morts, dans les isles des Amis et de la mer du Sud. C'est aussi un endroit de culte. Le Taïtien approche de son Moraï, avec beaucoup de respect, non qu'il regarde ce lieu comme renfermant quelque chose de sacré ; mais il y va adorer une divinité invisible, et quoiqu'il n'en attende point des récompenses et n'en craigne pas des châtiments, il n'en exprime pas moins ses hommages de la manière la plus respectueuse. Lorsqu'un Indien approche d'un Moraï pour y rendre un culte religieux, ou qu'il y porte une offrande, il se découvre le corps jusqu'à la ceinture, et ses regards, son attitude annoncent que la disposition de son âme répond à son extérieur. Au reste, l'objet principal de l'ambition de ces peuples est d'avoir un magnifique Moraï. Ainsi, la vanité des tombeaux se trouve chez les peuples simples de la mer du Sud, comme dans l'Europe fastueuse et rafinée *Voy.* Ewattas.

Morale. (*Iconol.*) Ses attributs les plus ordinaires sont un livre, un frein et une règle. Souvent on lui donne un habit blanc, indice de l'innocence ou des mœurs pures et bien réglées. Nos artistes la représentent quelquefois sous la figure de Minerve, avec son casque en tête, surmonté d'une chouette, symbole de la sagesse.

Mordad, *mort (Myth. Pers.)*, ange de la mort, suivant les Guèbres, auxquels les mahométans ont emprunté cet ange, son nom et ses fonctions. *Chardin.*

Mordates *(Myth. Mah.)*, nom que les Turcs donnent à ceux qui de chrétiens se sont fait mahométans, qui depuis ont retourné au christianisme, et qui, par une dernière inconstance, sont rentrés dans le mahométisme. Les Turcs ont pour eux un souverain mépris, et ceux-ci, en revanche, affectent de paraître encore plus zélés mahométans que les Musulmans mêmes.

Morgana, c'est le nom que les habitants de Reggio, au royaume de Naples, donnent à un spectacle admirable qui paraît, dit-on, presque tous les ans, dans l'air, près de leur ville. Le spectacle commence par une espèce de théâtre qu'on voit dans un ton vaporeux, avec une décoration magnifique. On aperçoit ensuite des châteaux et des palais superbes, soutenus d'un grand nombre de colonnes : puis on voit d'épaisses forêts, et des cyprès, et d'autres arbres rangés régulièrement dans les plaines. On croit y voir aussi des compagnies d'hommes et des troupeaux de bêtes. Tout y paraît, dit-on, si animé, qu'on ne saurait assez admirer des effets si surprenans. Le P. *Kircher*, qui en fait une longue description, rapporte une lettre d'*Ignace Angelucci*, où il se dit témoin oculaire de cet admirable spectacle, qui paraît ordinairement vers le milieu de l'été.

Malgré cette double autorité, j'ai cru que cet article appartenait de droit au *Dictionnaire de la Fable*.

Morgès, roi d'une contrée de l'Italie, succéda à Italus, et fit prendre aux Œnotriens le nom de Morgètes.

Morgion, fils de Vulcain et d'Aglaé, une des Graces.

Morgites, ou Morgis (*Myth. Mah.*), une des principales sectes du mahométisme. Les Morgis sont de grands défenseurs de leur religion. Ils prétendent que l'impiété, accompagnée d'une ferme foi, ne sera jamais punie, et que la piété et les bonnes œuvres, produites par une croyance erronée, ne peuvent donner aucun droit à la béatitude.

Morion, espèce d'Onyx, qu'on apporte des Indes, d'Alexandrie, de Chypre, etc. On a prétendu que, suspendue au cou, elle chassait la mélancolie et l'épilepsie.

Morisaki (*Myth. Jap.*), un des dieux de la religion du Sintos. *Voy. ce mot.*

Moritasgus, roi gaulois, mis au rang des dieux, dont on a trouvé le nom sur une inscription déterrée en 1652, à l'entrée du vieux cimetière d'Alise, ancienne ville de Bourgogne, aujourd'hui Sainte-Reine.

Morius, *particl*, un des surnoms de Jupiter. Rac. *Meirein*, diviser.

Morlaix, ville de la ci-devant Bretagne, dans le voisinage de laquelle de petits hommes d'un pied de haut vivent sous terre : ils marchent en frappant sur des bassins : ils étalent leur or, et le font sécher au soleil. L'homme qui tend modestement la main reçoit une poignée de ce précieux métal; celui qui se présente avec un sac est maltraité et éconduit. Ces enfants de la superstition ont, comme on le voit, une grande affinité avec les Gnomes. (*V*. Gnomes.) *Voyage du cit. Cambry dans le Finistère.*

Mormo, prince gaulois, fut conseillé par un oracle de bâtir, au confluent du Rhône et de la Saône, une ville qui devait un jour être considérable; et ayant vu des corbeaux voler sur une montagne voisine, il y bâtit cette ville, qui de cet événement et de sa position fut nommée *Lugdunum*, colline des corbeaux.

Mormolykeion, sorte de masque en usage sur le théâtre, qui servait à représenter les ombres.

Mormones, génies redoutables qui prenaient la forme des animaux les plus féroces, et inspiraient le plus grand effroi.

Morphasme, une des danses ridicules des anciens, dans laquelle on imitait, par un grand nombre de figures, les transformations des dieux. Rac. *Morphè*, forme.

Morphée (*Iconol.*), fils du Sommeil et de la Nuit, le premier des Songes, et le seul qui annonce la vérité, était, dit *Ovide*, le plus habile de tous à prendre la démarche, le visage, l'air et le son de voix de ceux qu'il veut représenter; et c'est de-là qu'il tire son nom : ce Songe ne prend la ressemblance que des hommes. (*Voy*. Phantase, Phobétor.) On lui donne pour attributs une plante de pavot, avec laquelle il touchait ceux qu'il voulait endormir, et des ailes de papillon, pour exprimer sa légèreté.

Morpho (*Iconol.*), surnom de Vénus, sous lequel elle avait un temple à Lacédémone. La déesse y était voilée, et avait des chaînes aux pieds. La tradition portait que c'était Tyndare qui les lui avait mises, soit pour marquer la fidélité et la subordination des femmes, soit, ce qui est moins naturel, pour se venger de Vénus, à laquelle il imputait l'incontinence et les désordres de ses propres filles.

Morraphius, un des fils de Ménélas et d'Hélène.

Mort (le). *D. Calmet* croit que sous ce nom les Hébreux entendaient Adonis.

Mort. (*Iconol.*) Les Grecs l'avaient mise au rang de leurs divinités. Fille de la Nuit qui l'avait conçue sans le secours d'aucun autre dieu, et sœur du Sommeil, ennemie implacable de l'espèce humaine, et odieuse même aux immortels, c'est dans le Tartare que les poètes grecs, *Hésiode* entr'autres, fixaient son séjour. *Virgile* la place devant la porte des enfers. C'est en ces lieux qu'Hercule l'enchaîna avec des liens de diamant, lorsqu'il vint délivrer Alceste. Cette déité était rarement nommée en Grèce, parceque la superstition craignait de réveiller une idée fâcheuse, en rappelant à l'esprit l'image de notre destruction.

On ne sait rien touchant le culte qu'on lui rendait. On nous apprend seulement que les Eléens et les Lacédémoniens l'honoraient comme une divinité; et ces derniers avaient, au rapport de *Pausanias*, une de ses statues près de celle du Sommeil son frère. Le même parle d'une statue de la Nuit qui tenait entre ses bras ses deux enfants, le Sommeil et la Mort, l'un qui dormait profondément, et l'autre qui feignait de dormir. Les Romains lui élevèrent aussi des autels; mais c'est sur-tout en Phénicie et en Espagne qu'elle fut plus particulièrement honorée. Les Phéniciens lui bâtirent, dans l'isle de Gadira, un temple qui ne subsista pas longtemps. Ceux du *duc de Buckingham* et de *Habert*, dont la poésie a fait les frais, seront plus durables.

On ne sera peut-être pas fâché de

trouver ici une traduction du premier. « Dans ces froids climats que le soleil visite à regret, où sa face est toujours couverte d'un voile de larmes, est une île déserte, et dans cette île, une vallée désolée sur laquelle le ciel n'a jamais souri. Là, s'élève un bois épais de cyprès antiques, que l'on ne peut voir sans frissonner d'horreur. Sous l'ombre de leurs bras desséchés et sans feuillage, mille plantes vénéneuses sont les seules que le sol puisse enfanter. Ce bois sert d'asile à des essaims d'oiseaux sinistres, et l'hiver est la seule saison qu'on y connaisse. Des milliers de tombes couvrent la plaine spacieuse, et des sources de sang donnent naissance à des rivières qui se croisent, et dont le cours embarrassé d'ossements et de débris humains, fait entendre pour tout murmure un lamentable gémissement. Au centre de cette vallée s'élève un temple fameux, vieux comme le monde, auquel il donne des lois. Sa forme est circulaire, et quatre portes de fer admettent la foule d'humains, qui, soumis à l'ordre des destinées, vient y chercher l'asile commun du tombeau, jeunes, vieux, rois, esclaves. La vieillesse et les maladies qui affligent le plus l'humanité, sont les gardes inflexibles qui veillent à ces portes fatales, toutes couvertes de vêtements lugubres, pareils aux tentures qui tapissent les murs sacrés de cette obscure demeure; des cierges de poix résine exhalent des nuages de fumée qui redoublent les ténèbres. Dans ce royaume de la nuit règne un monstre aveugle, inexorable, tyran cruel, dont le nom est la Mort. »

La Mort, dit *Hésiode*, avait un cœur de fer et des entrailles d'airain. Les Grecs la représentaient souvent sous la figure d'un enfant noir, avec des pieds tortus, et caressé par la Nuit, sa mère. Quelquefois, ses pieds, sans être difformes, sont seulement croisés; allégorie naturelle de la gêne où les corps se trouvent dans la tombe.

Elle paraît aussi sur les sculptures anciennes, avec un visage pâle et défait, les yeux fermés, couverte d'un voile, et tenant, comme le Temps, une faux à la main. Cet attribut redoutable annonçait à tous que, semblables à des plantes faibles et légères que le moindre souffle fait pencher et flétrir, les mortels sont frappés avec force par cette divinité, et moissonnés en foule.

Les sculpteurs et les peintres ont conservé cette faux à la Mort, et ils se sont plû à lui donner les traits les plus hideux. C'est toujours par un squelette qu'ils la représentent.

Les Etrusques figuraient aussi la Mort par une face horrible. Tantôt ils lui donnent la tête de la Gorgone, couverte de serpents, et à qui Persée avait ôté la vie; tantôt, celle du monstre fabuleux nommé *Voltar*, qui avait la forme d'un loup en fureur. *Buonaroti* a rapporté une urne funèbre, trouvée près de Pérouse, où ce monstre paraît la gueule béante; emblême de la férocité avec laquelle la Mort vient souvent nous engloutir.

On consacrait à cette divinité l'if, le cyprès, et le coq, parceque le chant de cet oiseau semble troubler le silence qui doit régner dans les tombeaux.

André Orgagna, dit *Cione*, a peint, à Vérone, la Mort furieuse. Elle est vêtue de noir; elle tient une faux, avec laquelle elle a privé du jour une foule d'hommes étendus à ses pieds.

Les attributs communs à la Nuit et à la Mort sont les ailes et le flambeau renversé; mais souvent celle-ci est encore distinguée par une urne ou un papillon.

Sur une cornaline du cabinet des antiques à Paris, on voit gravé un pied ailé, qui est près du caducée de Mercure; au-dessus un papillon a pris l'essor : c'est l'emblême de l'espoir d'une autre vie; le pied soutenu par des ailes exprimait avec quelle rapidité on passait de l'existence au trépas; le caducée apprenait qu'il fallait se tenir toujours prêt à être conduit par Mercure devant les juges infernaux; le papillon, enfin, était l'ame détachée de sa dépouille mor-

telle, et qui allait trouver les régions célestes.

Quand les anciens voulaient peindre la mort prématurée d'un jeune prince, objet de leurs regrets, c'était Hylas ravi par les Nymphes; Hyacinthe enlevé par Apollon; Céphale caché par l'Aurore.

Une rose dont la fraîcheur est disparue fut encore pour eux l'emblème du trépas. Ainsi la vie, qui ne nous est donnée que pour en jouir un instant, ne leur parut avoir que l'éclat et la durée de cette fleur.

Au salon de 1781, *M. Barthélemi* s'est conformé à ces idées anciennes, en refusant à la Mort une figure hideuse.

Apollon ordonnait à cette divinité et au Sommeil de porter en Lycie le corps de Sarpédon; et l'artiste éclairé, en donnant à celui-ci un teint frais et vermeil, s'est contenté de figurer la Mort par une femme au visage pâle, aux lèvres décolorées, et aux yeux éteints et fermés.

On a personnifié aussi la Mort par un squelette couvert d'un riche manteau de brocard, et dont la face hideuse repousse à la fin un masque qui cachait sa difformité.

Mort subite. On l'attribuait au courroux d'Apollon et de Diane, avec cette différence, qu'on mettait sur le compte du dieu celle des hommes, et sur le compte de la déesse celle des femmes.

Morta, nom que quelques-uns ont donné à l'une des trois Parques, que l'on fait présider au destin de ceux qui, nés avant ou après le terme ordinaire de la naissance, venaient à mourir. *Voy.* Decima, Nona.

Mortification. (*Iconol.*) On la voit représentée sous la figure d'une femme triste et exténuée, qui tient un cilice et une discipline.

Morts. Un point essentiel du culte religieux était d'honorer la mémoire des morts; et le dernier raffinement de la tyrannie était d'empêcher qu'on ne leur rendît les derniers devoirs. Ce respect pour les morts se retrouve chez les peuples les plus barbares, et suit les progrès de la civilisation : aussi, du moment qu'il s'affaiblit, présage-t-il le relâchement et bientôt la dissolution du corps social. *Voy.* Funérailles, Mânes.

Chez les Egyptiens, le corps mort d'un proche parent était un gage sacré. — Chez les Romains, on plaçait le mort debout aux funérailles. Il y paraissait revêtu de ses plus beaux habits et des marques de sa dignité. — L'usage de brûler les morts n'était pas général chez les anciens.

Morychus, surnom que les Siciliens donnaient à Bacchus; lorsqu'au temps des vendanges ils barbouillaient sa statue avec du vin doux et des figues.

Morys, un des fils d'Hippotion, tué par Mérion au siége de Troie.

Moschabbéen. (*R. Mah.*) Ces sectaires croient que Dieu est tel à la lettre, qu'il est dépeint en plusieurs endroits de l'Alcoran; qu'il a des pieds, des mains, des yeux, etc. Ils ont encore emprunté plusieurs fables du Thalmud. *D'Herbelot.*

Moschtara, dieu des Arabes, le même que Jupiter.

Moslem, *vrai croyant* (*Myth. Mah.*), nom par lequel les Arabes désignent ceux qui font profession de la religion de Mahomet. *Voy.* Musulmans.

Mosquées (*Myth. Mah.*), temples des Musulmans. On n'y voit ni autels, ni figures, ni images; le Qôran le défend expressément. Une grande quantité de lampes et plusieurs petits dômes soutenus de colonnes de marbre ou de porphyre en sont le principal ornement. Avant d'y arriver, on entre dans une grande cour ombragée de cyprès, de sycomores et autres arbres touffus. Sous un vestibule, au milieu de la cour, est une fontaine et plusieurs petits bassins de marbre, où les Musulmans font l'abdest avant la prière. Cette cour est environnée de cloîtres qui communiquent à des maisons destinées aux imans payés pour lire au peuple le Qôran, et prier pour les ames détenues dans l'Araf, ou purgatoire. On y loge aussi des étu-

diants, et de pauvres passants auxquels on distribue tous les jours un potage de riz, de lentilles, d'orge mondé, et, trois fois la semaine, du mouton. Les revenus des mosquées sont immenses, sur-tout ceux des *Jamis*, ou mosquées royales. On estime qu'ils absorbent la troisième partie des terres de l'empire. Sainte-Sophie de Constantinople possède à elle seule des biens assez considérables pour occuper des gens dont la seule étude est de les calculer et de les mettre en ordre. Quant aux mosquées des derviches, ou celles qui sont fondées par une dévotion particulière, leur revenu consiste en legs pieux, dont ils placent l'argent à intérêt; ce qui, chez les Turcs, n'est permis que dans ces sortes de cas. Les mosquées ne peuvent porter le nom de leur fondateur, c'est un privilége que les empereurs se sont réservé.

Mossimagon (*Myth. Ind.*), fête qui tombe le jour ou le lendemain de la pleine lune du onzième mois, *Massi*, Février. Elle consiste à se purifier dans une eau sainte. Les habitants de Pondichéry n'ayant point d'étangs sacrés dans leurs pagodes, vont à la rivière de Tircangi, à une lieue de la ville, un peu au-delà de Villenour. On y jeûne et prie pour les morts.

Motazalites (Les), sectaires mahométans dont la principale erreur est de croire que l'Alcoran a été créé, et n'est point co-éternel à Dieu. Cette opinion anathématisée par l'Alcoran même, et proscrite par les Sunnites, n'a pas laissé de trouver des partisans zélés; elle excita même des persécutions sous quelques uns des califes abassides, qui décidèrent que l'Alcoran avait été créé; enfin, Motawakel permit à tous ses sujets de penser ce qu'ils voudraient sur la création ou l'éternité de cet ouvrage. Un docteur musulman trouva un milieu à la dispute, en disant que l'idée originaire du Koran était réellement en Dieu, par conséquent qu'elle était co-essentielle et co-éternelle à lui; mais que les copies qui en ont été faites étaient l'ouvrage des hommes.

Mothone, fille d'Œnéus et d'une maîtresse de ce prince, donna son nom à Mothone ou Méthone.

Motya, femme qui indiqua à Hercule celui qui lui avait enlevé ses taureaux. Motya, ville de Sicile, reçut d'elle son nom.

Mouches. Les Acarnaniens les honoraient. Les habitants d'Accaron offraient de l'encens au dieu qui les chassait. (*Voy.* Béelzébuth.) Les Grecs avaient aussi leur dieu Chasse-mouches. (*Voy.* Myiagre.) *Elien* dit que les mouches se retirent d'elles-mêmes aux fêtes olympiques, et passent au-delà de l'Alphée avec les femmes qui se tiennent de l'autre côté. Il ajoute que dans le temple d'Apollon à Actium, lorsque la fête approche, on immole un bœuf ou un taureau aux mouches: elles s'attachent au sang de la victime; et dès qu'elles sont rassasiées, elles se retirent; au lieu que celles de Pise se retirent d'elles-mêmes, et semblent marquer la vénération qu'elles ont pour la divinité. Il y avait encore un temple à Rome où les mouches, dit *Pline*, n'entraient jamais: c'était le temple d'Hercule Vainqueur. *V.* Aristée, Io. Hercule faisant un sacrifice à Jupiter ne put jamais chasser les mouches, et *Théophil. Paracelse*, *lib.* III, dit que Jupiter lui-même n'avait pas ce pouvoir. — Les mouches se portaient en affluence aux sacrifices de Moloch, d'Astarot et des autres idoles des payens; et les juifs regardaient comme un augure heureux que l'on n'en vît jamais une seule dans le temple de Salomon. — On voyait des mouches représentées sur les médailles des Béotiens.

Moudévi (*Myth. Ind.*), déesse de la discorde et de la misère, née de la mer de lait, qui ne trouva point d'époux parmi les dieux. Les Indiens prétendent que celui qu'elle protège ne trouverait pas un grain de riz pour appaiser sa faim. Elle est peinte de couleur verte, montée sur un âne, et portant en main une bannière au milieu de laquelle est peint

un corbeau. Ces deux animaux lui sont donnés pour attributs, parcequ'ils sont infâmes chez les Indiens.

MOULADSI (*Myth. Afr.*), classe secondaire des prêtres madécasses. *Voy.* OMBIASSES.

MOUNI, ou CATÉRI (*Myth. Ind.*), esprits que reconnaissent les Indiens, quoiqu'aucun de leurs livres sacrés n'en fasse mention, et auxquels ils attribuent les qualités que les Européens attribuent aux esprits follets. Ces esprits n'ont point de corps; mais ils prennent la forme qu'il leur plaît : c'est sur-tout la nuit qu'ils rodent pour nuire aux hommes : ils tâchent de faire tomber les voyageurs égarés dans des précipices, des puits ou des rivières, en se transformant en lumière, maisons, hommes ou animaux, et cachant le péril où ils les conduisent. C'est pour se les rendre propices que les Indiens élèvent en leur honneur des statues colossales auxquelles ils vont adresser des prières.

MOURRE, jeu encore en usage en Italie. On en fait remonter l'invention à Hélène, qui y joua contre Pâris et le gagna. Aussi ce jeu était-il en vogue parmi les dames de Sparte : c'était à ce jeu qu'elles tiraient au sort l'une contre l'autre, et même contre leurs amants.

MOUTERYLE (*Myth. Mah.*), receveurs des deniers du revenu des mosquées. Les deniers qui restent, toutes charges payées, sont envoyés par eux à Constantinople, et mis aux Sept-Tours, où ils sont religieusement conservés. Le grand-seigneur n'oserait y toucher sans blesser sa conscience et violer la loi, à moins que ce ne fût pour employer cet argent à la défense de l'islamisme; mais comme toutes les guerres sont pour les Turcs des guerres de religion, on sent que les raisons ne manquent pas au muphti pour autoriser la disposition de ces pieux trésors.

MOUTH (*Myth. Syr.*), nom phénicien du dieu des morts, synonyme d'*Aïdès*, le trépas.

MOYÉNI (*Myth. Ind.*), nom que prit Wishnou lors de sa métamorphose en femme, forme qu'il prit pour séduire les Géants, et leur enlever *l'amourdon* (l'ambrosie), qu'ils avaient fait sortir de la mer de lait. *V.* AMOUR.

MUBAD MUBADAN. (*Myth. Pers.*) C'est le nom que portait, avant la réforme de Zoroastre, le chef souverain de la religion des anciens Perses. Ce mot signifie *évêque des évêques*. Zoroastre le changea en celui de *Desturi Destur*, qui a la même signification.

MUCIEN, Romain fameux, auquel Vespasien dut l'empire, joignait à toutes les qualités qui font les grands hommes, les faiblesses de la superstition. *Pline* nous apprend que pour se préserver du mal d'yeux, il portait sur lui une mouche vivante enveloppée dans du linge blanc.

MUCIES, fêtes instituées par les peuples de l'Asie mineure en l'honneur de Mutius Scévola, gouverneur de cette province, l'an de Rome 654.

MUCTI (*Myth. Ind.*), béatitude céleste, que l'école du Véda prétend consister en une absorption profonde dans l'essence divine, sans cependant exclure le sentiment de ce bonheur.

MUDÉRIS. (*Myth. Mah.*) Ce sont chez les Turcs, les professeurs de ces académies que les princes ottomans ont fait élever dans l'enceinte ou aux environs des mosquées. Ils sont chargés d'y annoncer le droit civil et le droit canon. Le mudéri de la mosquée de Soliman est le premier de tous, et parvient souvent à la dignité de muphti.

MUETTE. *V.* MUTA.

MUEZIMS, ou crieurs (*Myth. Mah.*), imans dont le seul emploi est d'annoncer à haute voix, du haut des minarets, le moment de la prière. Le Muezim se tourne vers le midi, le septentrion, l'orient, l'occident, et finit par ces mots : « Venez, peu» ple, au lieu de tranquillité et d'in» tégrité; venez à l'asile du salut! » Il répète ce signal cinq fois par jour; mais le vendredi l'iman ajoute une sixième invitation, à cause de la solemnité du jour. *V.* EZAN, MINARETS, IMAN, etc.

MULCIBER, un des noms de Vul-

cain, *quasi mulcifer*, parcequ'il sait l'art de dompter et d'adoucir le fer par le moyen du feu. Rac *Mulcere ferrum*.

MULET-ODET, espèce de fantôme à l'existence duquel le peuple d'Orléans croyait autrefois.

MULIEBRIS. La Fortune avait sous ce titre un temple hors de la ville, dans l'endroit même où Véturie et Volumnie avaient désarmé par leurs larmes la fureur de Coriolan. On y faisait tous les ans un sacrifice, auquel présidait une dame romaine, nommée à cette fonction par les femmes.

1. MULIUS, capitaine troyen tué par Patrocle.

2.— Capitaine des Epéens, renversé de son char par Nestor.

3.—Hérault, natif de Dulichium, au service d'Amphinomus, un des poursuivants de Pénélope.

MULLAUM (*Myth. Ind.*), nom que les Boutans donnent à la Durga-Poutché, fète indienne dont l'objet est de célébrer l'arrivée de l'automne, l'une des plus solemnelles des Indous. Elle est sur-tout marquée par la représentation du combat des dieux et des démons, qui dure dix jours.

MULTIMAMMIA, surnom de la Diane d'Ephèse, pris du nombre de ses mamelles, qui la distinguaient des autres Dianes.

MUMBO-JUMBO, idole mystérieuse des Nègres, inventée par les maris pour contenir leurs femmes dans la soumission. Cette machine, qu'elles prennent pour un homme sauvage, est revêtue d'une longue robe d'écorce d'arbre, avec une toque de paille sur la tête. Sa hauteur est de huit ou neuf pieds. Peu de Nègres ont l'art de lui faire pousser des sons qui lui sont propres. On ne les entend jamais que durant la nuit, lorsque l'obscurité aide à l'imposture. Les hommes ont-ils quelque différend avec leurs femmes, on s'adresse au Mumbo-Jumbo, qui décide ordinairement la difficulté en faveur des maris. Le Nègre qui agit sous cette figure monstrueuse jouit d'une autorité absolue, et s'attire tant de respect, que personne ne paraît couvert en sa présence. Lorsque les femmes le voient ou l'entendent, elles prennent la fuite, et se cachent soigneusement; mais si les maris ont quelques liaisons avec l'acteur, il fait porter ses ordres aux femmes, et les force de reparaître; alors il leur commande de s'asseoir, et les fait chanter ou danser suivant son caprice. Si quelques unes refusent d'obéir, il les fait chercher par d'autres Nègres qui exécutent ses lois, et leur désobéissance est punie du fouet. Ceux qui sont initiés dans le mystère s'engagent, par un serment solemnel, à ne le jamais révéler aux femmes, ni même aux autres Nègres qui ne sont pas de la société. On n'y peut être reçu avant l'âge de seize ans. Le peuple jure par cette idole, et n'a pas de serment plus respecté. Il y a peu de villes considérables qui n'aient une figure du Mumbo-Jumbo. Pendant le jour, elle demeure sur un poteau, dans quelque lieu voisin de la ville, jusqu'à l'entrée de la nuit, temps ordinaire de ses opérations. En 1727, un roi de Jagra, qui avait révélé le secret à une de ses femmes, fut poignardé avec elle aux pieds de l'idole par les grands du pays, et d'après la sentence du Mumbo-Jumbo.

MUNASICHITES. (*Myth. Mah.*) Les Turcs appellent ainsi certains philosophes qui forment une secte particulière, et qui adoptent le système de Pythagore sur la métempsycose. C'est le sens de leur dénomination.

MUNDUS, chevalier romain qui n'ayant pu séduire une dame d'un rang distingué, nommée Pauline, vint à bout de ses desseins par le moyen des prêtres d'Isis, qui persuadèrent à Pauline que leur dieu Anubis était devenu amoureux d'elle. Cette scandaleuse aventure fit grand bruit, et donna lieu de renouveler les anciennes ordonnances contre les cérémonies égyptiennes, qu'il fut défendu de pratiquer à Rome. Les prêtres entremetteurs furent mis en croix, le temple d'Isis fut détruit, et la statue du dieu traînée dans le Tybre.

MUNDUS PATENS, *le monde ouvert,* petit temple dédié aux dieux infernaux. Il ne s'ouvrait que trois fois l'an, le lendemain des Volcanales, le 5 d'Octobre, et le 7 des ides de Novembre; et, pendant ce temps, on n'aurait osé livrer bataille, tenir des assemblées, se marier, ni faire aucune affaire publique ou particulière, par la raison, dit *Macrobe,* que l'enfer était ouvert.

MUNERARIUS, MUNERATOR, celui qui donnait un spectacle de gladiateurs en l'honneur des morts.

MUNUS, nom des spectacles de gladiateurs donnés en l'honneur des morts, et regardés alors comme un devoir.

MUNYCHIA, nom de Diane honorée dans un faubourg d'Athènes.

MUNYCHIES, fête annuelle célébrée à Athènes en l'honneur de Diane Munychienne, dans le port de Munychie, le 16 du mois Munychion.

MUNYCHION, dixième mois de l'année athénienne; il tirait ce nom des Munychies, et repondait à la fin de Mars et au commencement d'Avril.

1. MUNYCHUS, fils de Laodice et de Démophoon ou d'Acamas, fut élevé à Troie par Ethra, et donna son nom à un bourg de l'Attique.

2. — Fils de Dryas, habile dans l'art de la divination, et célèbre à cause de sa piété. Il eut de son épouse Lélanta plusieurs enfants qui se distinguaient aussi par leur bonté, et qui s'appelaient Alcander, Megaletor, Philæus et Hyperippé. Se trouvant un jour isolés à la campagne, ils furent surpris par des brigands, qui les poursuivirent jusques dans un bâtiment où ils les forcèrent de s'enfermer, et auquel ils mirent ensuite le feu. Les dieux en eurent pitié et les changèrent tous en oiseaux. Munychus fut changé en un oiseau appelé Triorchys.

MUPHTI (*Myth. Mah.*), chef de la religion, et souverain pontife des Mahométans. Il est encore appelé *faiseur de lois, oracle des jugements, prélat de l'orthodoxie,* etc. Le jour de son installation, l'empereur le revêt d'une riche veste de martre zibeline, et lui fait un présent de mille écus d'or. Il n'a d'autre pension que deux mille aspres par jour, ce qui revient à-peu-près à 65 livres de notre monnaie; mais il tire tout l'argent qu'il peut des places dépendantes des mosquées royales. Autrefois son pouvoir était sans bornes. Il était consulté par tous les sujets de l'empire, et par le grand-seigneur même, dans les affaires les plus importantes; mais aujourd'hui ce pontife ne conserve la confiance du monarque et son crédit qu'en sacrifiant souvent la religion à la politique. A peine est-il installé, que les ambassadeurs, les agents des pachas, viennent le féliciter, et lui font un présent d'environ cinq mille écus. On fait rarement mourir un muphti: quand il est coupable de crime d'état, on le dégrade avant de l'envoyer au supplice; alors on le met dans un mortier de marbre, gardé dans les tours de Constantinople. Il y est broyé. Amurat IV, qui imagina ce cruel supplice, disoit à ce sujet: « Il faut que les têtes exemptes du » tranchant de l'épée soient broyées » par le pilon. »

MURCIA (*Iconol.*), déesse de la paresse, qui ôtait à ses dévots toute force et toute volonté d'agir. Son nom venait de *murcus, murcidus,* stupide, lâche, paresseux. Elle avait un temple à Rome, au pied du mont Aventin, anciennement appelé Murcus. On représentait ses statues couvertes de mousse, pour exprimer sa nonchalance. Plusieurs auteurs prétendent que ce n'était qu'un surnom de Vénus, pour exprimer la mollesse qu'elle inspire, et qui rend l'homme incapable de rien faire de grand et de généreux.

MURMULLIONS. *Voyez* MYRMILLONS.

MURRANUS, issu des rois du Latium, fut précipité de son char par Enée.

MURTEA, surnom de Vénus, pris du myrte, qui lui était consacré.

MUSAGÈTE (*Iconol.*), *conducteur des Muses,* surnom d'Apol-

lon parcequ'on le représentait souvent accompagné des doctes sœurs. Hercule eut le même surnom. Son culte fut rapporté de Grèce à Rome par C. Fulvius, qui lui bâtit un temple au cirque de Flaminius, où étaient aussi les neuf sœurs. Il les mit sous la protection d'Hercule, parceque le héros doit, par sa protection, assurer le repos des Muses, et les Muses doivent célébrer la vertu d'Hercule. L'Hercule Musagète est figuré par une lyre qu'il tient d'une main, pendant qu'il s'appuie de l'autre sur sa massue. A ses pieds est un masque, attribut ordinaire de quelques unes des Muses.

On voit au muséum national une belle statue antique d'Apollon Musagète. Ce dieu est vêtu d'une tunique longue et d'un manteau. Il est couronné de laurier et marche en jouant de la cithare.

Muscarius, surnom de Jupiter. *Voy.* Apomyus.

1. Musée, disciple d'Orphée, prophète et poète antérieur à *Homère*. *Diogène Laërce* lui attribue l'invention de la sphère, et le fait auteur d'une théogonie.

2. — Un des géants qui combattirent les dieux. Au milieu du combat, il passa de leur côté.

3. — Fils de la Lune et d'Eumolpe, excella dans la médecine.

Musées, fête en l'honneur des Muses en Grèce, et particulièrement chez les Thespiens, qui la solemnisaient tous les cinq ans sur l'Hélicon. Les Macédoniens avaient la même fête en l'honneur de Jupiter et des Muses, et la célébraient par toutes sortes de jeux publics et scéniques qui duraient neuf jours.

Muserins. (*Myth. Mahom.*) C'est le nom que se donnent entr'eux, chez les Turcs, ceux qui font profession de l'athéisme, et dont la signification est, « Nous avons le véritable secret. » Ce secret n'est autre chose que de nier absolument la divinité ; de soutenir que c'est la nature, ou le principe intérieur de chaque individu, qui dirige le cours ordinaire de tout ce que nous voyons. *Ricaut.*

Muses (*Iconol.*), déesses des sciences et des arts. *Hésiode* en compte neuf, filles de Jupiter et de Mnémosyne. « Dans l'Olympe, dit-il, » elles chantent les merveilles des » dieux, connaissent le passé, le » présent, l'avenir, et réjouissent la » cour céleste de leurs harmonieux » concerts. » *Cicéron* en compte d'abord quatre, Thelxiope, Mnémè, Aède et Melète, fille du second Jupiter ; puis neuf, qui ont eu pour père Jupiter troisième, et pour mère Mnémosyne ; et enfin neuf, nommées comme les précédentes, mais nées de Piérus et d'Antiopes. *Pausanias* en compte trois, savoir, la Mémoire, la Méditation, et le Chant, dont le culte fut établi en Grèce par les Aloïdes, c.-à-d. qu'on personnifia les trois choses qui constituent le poëme. *Varron* n'en admettait que trois, et dit que Sicyone donna ordre à trois sculpteurs de faire chacun trois statues des Muses pour les placer dans le temple d'Apollon, et cela dans l'intention de les acheter de celui qui aurait le mieux réussi. Mais comme elles se trouvèrent toutes également belles, la ville les acheta pour les dédier à Apollon. Au reste, ce nombre de trois était tiré de ce qu'il n'y a que trois modes de chant ; la voix sans instruments, le souffle avec les instruments à vent, et la pulsation avec des lyres, etc. *Voy.* Piérus.

Diodore donne encore aux Muses une autre origine. « Osiris, dit-il, » aimait la joie, et prenait plaisir au » chant et à la danse. Il avait toujours » avec lui une troupe de musiciens, » parmi lesquels étaient neuf filles » instruites de tous les arts qui ont » quelque rapport à la musique, d'où » vient leur nom de Muses : elles » étaient conduites par Apollon, un » de ses généraux ; de-là peut-être » son surnom de Musagète, donné » aussi à Hercule, qui avait été » comme lui un des généraux d'Osiris. » *Leclerc* croit que la fable des Muses vient des concerts établis

par Jupiter en Crète; que ce dieu n'a passé pour le père des Muses que parcequ'il est le premier parmi les Grecs qui ait eu un concert réglé; et qu'on leur a donné Mnémosyne pour mère, parceque c'est la mémoire qui fournit la matière des poëmes.

L'opinion commune est donc qu'il y a neuf Muses, auxquelles *Hésiode* est le premier qui ait donné des noms. « On les fait présider, dit » encore *Diodore*, chacune à différents arts, comme à la musique, » à la poésie, à la danse, à l'astro» logie, etc. » On les dit vierges, parceque les bienfaits de l'éducation sont inaltérables; elles sont appelées Muses, d'un mot grec qui signifie expliquer les mystères (*Muein*), parcequ'elles ont enseigné aux hommes des choses importantes, mais hors de la portée des ignorants. Chacun de leurs noms renferme une allégorie particulière. *Clio* est ainsi appelée, parceque ceux qui sont loués dans les vers acquièrent une gloire immortelle; *Euterpe*, à cause du plaisir que la poésie savante procure à ceux qui l'écoutent; *Thalie*, pour dire qu'à jamais elle fleurira; *Melpomène*, pour signifier que la mélodie s'insinue jusques dans le fond de l'ame des auditeurs; *Terpsichore*, pour marquer le plaisir que ceux qui ont appris les beaux arts retirent de leurs études: *Erato* semble indiquer que les savants s'attirent l'estime et l'amitié; *Polymnie*, que plusieurs poètes sont devenus illustres par le grand nombre d'hymnes qu'ils ont consacrés aux dieux; *Uranie*, que ceux qu'elle instruit élèvent leurs contemplations et leur gloire jusqu'au ciel: enfin la belle voix de *Calliope* lui a fait donner ce nom, pour nous apprendre que l'éloquence charme l'esprit et entraîne l'approbation des auditeurs. *Voy. l'article de chacune des Muses.*

Les anciens les ont regardées comme des déesses guerrières, et les ont souvent confondues avec les Bacchantes. Non seulement elles furent mises au rang des déesses, mais on leur prodigua tous les honneurs de la divinité. On leur offrait des sacrifices en plusieurs villes de la Grèce et de la Macédoine. Elles avaient à Athènes un magnifique autel. Rome leur avait aussi consacré deux temples, et un troisième où elles étaient fêtées sous le nom de Camœnes. Les Muses et les Graces n'avaient ordinairement qu'un temple: on ne faisait guère de repas agréables sans les y appeler et sans les saluer le verre à la main. *Hésiode* leur donne l'Amour pour compagnon, et *Pindare* confond leur jurisdiction. Mais personne ne les a tant honorées que les poètes, qui ne manquent jamais de les invoquer au commencement de leurs poëmes, comme les déesses capables de leur inspirer cet enthousiasme si nécessaire à leur art. Le Parnasse, l'Hélicon, le Pinde, étaient leur demeure ordinaire. Le cheval Pégase paissait ordinairement sur ces montagnes et aux environs.

Parmi les fontaines et les fleuves, l'Hippocrène, Castalie et le Permesse leur étaient consacrés; ainsi que, parmi les arbres, le palmier et le laurier.

On les peint jeunes, belles, modestes, vêtues simplement. Apollon est à leur tête, la lyre à la main et couronné de laurier. Comme chacune préside à un art différent, elles ont des couronnes et des attributs particuliers. *V.* CALLIOPE, CLIO, etc. On peut couronner les Muses de plumes, par la raison suivante. Les Muses, ayant vaincu au combat du chant les filles d'Achéloüs, qui les avaient défiées par le conseil de Junon, leur arrachèrent les plumes des ailes et s'en firent des couronnes.

Les anciens leur donnaient des draperies jaunes; *Phornutus*, une couronne de palmier et des ailes.

Les peintures d'Herculanum offrent les neuf muses ornées de leurs divers attributs. — Le muséum national possède actuellement la fameuse collection des muses dont Pie VI avait enrichi le Vatican. On voit aussi dans la galerie des tableaux

les muses dont le célèbre Lesueur avait décoré à Paris la galerie de l'hôtel Lambert. — Enfin, un de nos habiles artistes vivants, le cit. Meynier, les a aussi traitées avec succès.

Musia, une des Heures.

Musica, surnom de Pallas, qu'on nommait la *Musicale* lorsqu'elle jouait de deux flûtes, parcequ'on prétendait que les serpents de son égide jouaient lorsqu'on entendait la flûte dans le voisinage.

Musicus, surnom de Bacchus, ami du chant, et joint souvent aux divinités du Parnasse.

Diodore fait venir ce nom d'un mot égyptien, prétendant que c'est en Egypte que la musique a commencé à se rétablir après le déluge, et qu'on en reçut la première idée du son que rendaient les roseaux sur le bord du Nil, quand le vent soufflait dans leurs tuyaux.

Musimos (*Myth. Afr.*), fêtes des ames chez les peuples voisins du Monomotapa. Ce sont les seules divinités supérieures à leurs monarques qu'ils reconnaissent; et ils ne rendent tant d'honneurs à leurs rois, que parcequ'ils sont persuadés que les ames ne leur refusent rien de ce qu'ils leur demandent. Le premier jour de la lune, et certains autres jours, ils célèbrent ces fêtes en l'honneur des gens de bien trépassés: c'est le roi qui en marque l'époque et qui en règle les cérémonies.

Musique. (*Iconol.*) On la reconnaît à la lyre d'Apollon qu'elle tient, ainsi qu'à un livre sur lequel elle a les yeux fixés, et aux divers instruments qui sont à ses pieds, dont l'assemblage désigne l'harmonie, la variété, et les différents caractères de la musique, tels que le hautbois pour les airs gais, la guitare pour les plaintes amoureuses, la harpe pour les chants héroïques ou sacrés, etc. D'autres lui donnent des airs notés, une plume, une balance pour exprimer la justesse qui lui est nécessaire, et une enclume, parcequ'on prétend que le divers son des marteaux a contribué à la découverte de l'art. Les Egyptiens la représentaient hiéroglyphiquement par une langue et quatre dents, ou, sans hiéroglyphe, par une femme dont la robe est semée d'instruments et de livres notés. Une peinture allégorique qu'on voyait à Rome exprimait ses effets par une troupe de cygnes rangés en cercle autour d'une fontaine. Au milieu d'eux est un jeune homme ailé, riant, et couronné de fleurs: c'est Zéphyre qui de son haleine rafraîchit les airs et semble agiter doucement leurs plumes. On la retrouve encore dans des peintures antiques sous la forme d'une femme qui joue d'un sistre, où se voit une cigale à la place de la corde rompue (*v.* Eunomius.), et qui a un rossignol sur la tête, un vase plein de vin, car les anciens mettaient Bacchus dans la compagnie des Muses. Elle est encore représentée sous la figure d'Euterpe, Muse qui présidait à la musique. (*V.* Euterpe.) Elle est indiquée par une cigale sur les médailles des Messéniens en Arcadie, où cet art, au rapport de *Polybe*, a été cultivé plus que dans aucune autre partie de la Grèce. Considérée comme remède dans les maladies du corps et de l'ame, et comme un moyen de conserver la santé, elle peut encore avoir été figurée par Apollon tenant sa lyre.

On croyait que la musique avait le pouvoir d'appaiser les dieux.

Musorites. Juifs qui avaient de la vénération pour les rats et les souris, et qui furent ainsi appelés d'un mot composé de *mus*, rat, et de *sorex*, souris. Cette superstition vient de ce que, les Philistins ayant enlevé l'arche d'alliance, Dieu fit naître parmi eux un grand nombre de rats et de souris qui dévoraient tout, ce qui les obligea de rendre l'arche pour se délivrer de ce fléau; mais avant de la rapporter, leurs sacrificateurs leur ordonnèrent d'y mettre cinq souris d'or, comme une offrande au dieu d'Israël, pour être délivrés de ces sortes d'animaux.

Muspelheim (*Myth. Scand.*), monde lumineux, ardent, inhabitable aux étrangers. Surtur le noir y tient

son empire : dans ses mains brille une épée flamboyante. Il viendra à la fin du monde, vaincra tous les dieux et livrera l'univers aux flammes.

Mussaf (*Myth. Rabb.*), prière usitée parmi les Juifs modernes le premier jour de chaque mois, le jour du sabbath, et au commencement de l'année.

Musucca (*Myth. Afr.*), nom du diable chez quelques peuples de l'Afrique. Ils en ont une très grande peur, et le regardent comme l'ennemi du genre humain, mais ne lui rendent aucun hommage.

Musulmanisme *Voy.* Mahométisme.

Musulmans (*Myth. Mah.*), nom que se donnent les mahométans, et qui signifie, suivant *Gagnier*, *dévoués au service de Dieu. Chardin* l'explique par ces mots, *Arrivés au salut;* de *Salem*, terme, ajoute-t-il, qui dans presque toutes les langues de l'orient signifie *paix*, et aussi *salut*, comme qui dirait *les sauvés ;* ce qu'ils entendent, non du salut éternel, mais de la vie temporelle. C'est que, dans les principes du mahométisme, cette religion, plus sanguinaire et plus cruelle qu'elle ne l'a été depuis, ne faisait quartier à la guerre qu'à ceux qui l'embrassaient en disant. « Il n'y a point d'autre dieu » que Dieu, et Mahomet est son » prophète ; » et lorsque quelqu'un, pour éviter la mort, faisait cette profession de foi, on criait : *Muselmoon*, il est arrivé au salut. Cela fait voir que ce terme ne signifie pas *vrai croyant*, comme le prétendent la plupart des relations.

Muta, déesse du silence, la même que Lara. Sa fête se célébrait à Rome le 18 Février. Les Romains lui sacrifiaient pour empêcher les médisances, et joignirent sa fête à celle des morts, ou parcequ'elle imitait leur silence par sa langue coupée, ou parcequ'elle était mère des Lares. *Ovide* nous apprend par quelles cérémonies on croyait conjurer les traits de la médisance. Une vieille femme, entourée d'une multitude de jeunes filles, sacrifiait à la déesse Muta, mettant trois grains d'encens avec trois doigts dans un petit trou, ayant sept fèves noires dans la bouche ; puis elle prenait la tête d'un simulacre, la collait avec de la poix, la perçait avec une aiguille d'airain, la jetait dans le feu, et la couvrait de menthe, faisant par-dessus une effusion de vin, dont elle donnait à boire à ses jeunes compagnes; puis s'en réservant la meilleure partie, elle s'enivrait et renvoyait les jeunes filles, en leur disant qu'elle avait enchaîné les langues des médisants.

Mutimus, dieu du silence, dit *Turnèbe*, qui dérive son nom de *mutire*, parler entre ses dents. Au reste, on ne trouve ce dieu ni dans les mythologues ni dans les poètes. Le *dictionnaire de Trévoux* dit qu'on l'invoquait pour en obtenir le don de garder son secret et de retenir ses pensées cachées. Son nom venait de *mutire*, parler entre ses dents.

Mutini Tutivi, *gardiens muets*. On nommait ainsi les Hermès qu'on plaçait à l'entrée des palais.

Mutinitinus, ou Mutinustitinus, dieu du silence.

Mutinus, Muto, Mutunus, surnoms de Priape.

On appelait aussi Mutinus l'effigie même de Priape, représenté alors sous la forme du membre viril. — L'antiquité nous a conservé plusieurs simulacres représentant des Mutinus, les uns en forme de terrine, les autres ailés, d'autres servant de lampe, etc. *Voy.* Phallus.

Mutuin (*Myth. Afr.*), un des prêtres gangas. *V. ce mot.*

Mycale, fameuse magicienne, qui faisait descendre la lune par la force de ses charmes. Elle fut mère de deux célèbres Lapithes, Brotéas et Orion.

Mycalesse, ville de Béotie. *Pausanias* dit qu'elle avait pris son nom de ce que la vache qui servait de guide à Cadmus se mit à beugler dans le lieu où la ville fut bâtie.

Mycalessie, surnom de Cérès. Les gens du pays disaient que toutes les nuits Hercule, le Dactyle Idéen,

fermait et ouvrait ce temple. On apportait aux pieds de la déesse de toutes les sortes de fruits qui se cueillent en automne; et ces fruits, disait-on, se conservaient toute l'année aussi frais que quand on venait de les cueillir.

Mycène, fille d'Inachus, et femme d'Arestor, donna, suivant quelques auteurs, son nom à la ville de Mycènes.

Mycénée, fils de Sparton, et petit-fils de Phoronée. On lui attribuait la fondation de Mycènes; mais c'était une fable rejetée par les Lacédémoniens mêmes dont elle flattait la vanité.

Mycènes, ville de l'Argolide, dont on attribuait la fondation à Persée, qui la bâtit dans le lieu même où était tombé le pommeau de son épée, ce qu'il prit pour un signe de la volonté des dieux; et parceque le pommeau d'une épée s'appelle *mycès* en grec, il donna le nom de Mycènes à sa ville. D'autres prétendent qu'ayant cueilli un champignon, il trouva dessous une source d'eau dont il étancha sa soif. Un champignon s'appelle aussi *mycès*. Mycènes passa dans la suite sous la puissance des Pélopides, et depuis sous celle des Héraclides, et fut détruite après la bataille de Salamine par les Argiens, piqués de ce que, pendant qu'ils voyaient de sang-froid l'irruption des Perses, ceux de Mycènes envoyèrent aux Thermopyles quatre-vingts de leurs concitoyens partager avec les Spartiates la gloire de cette immortelle journée.

Mycénis, Iphigénie, fille d'Agamemnon, de la ville de Mycènes.

Mycérinus, fils de Chéops, succéda à Chephren, son oncle, au royaume d'Egypte. Son règne fut marqué par deux infortunes qui en troublèrent la tranquillité. La première fut la mort de sa fille unique. Il en fut si affligé, que, pour ne pas perdre de vue l'objet de ses regrets, il fit enfermer son corps dans une vache de bois doré, que l'on plaça dans une chambre richement parée, où l'on brûlait de jour toutes sortes d'odeurs exquises, et où de nuit il y avait une lampe allumée. On la portait tous les ans en public, après que les Egyptiens avaient battu un certain dieu; car la fille de Mycerinus l'avait prié, en mourant, de lui faire voir le soleil une fois tous les ans. Sa seconde infortune fut un oracle de Bute, qui lui apprenait qu'il n'avait plus que six ans à vivre. Mycérinus, piqué contre les dieux, dont il avait rouvert les temples fermés par ses deux prédécesseurs, chercha à éluder la prédiction de l'oracle et à le convaincre de fausseté, en doublant les six années qui lui restaient. Pour cet effet, il fit faire quantité de flambeaux qu'on allumait toutes les nuits, passait le temps à boire et en réjouissances, ne cessant ni jour ni nuit de courir les bois et les plaines, par-tout où il savait qu'il y avait des festins et des divertissements de jeunes gens.

Mycone, isle de la mer Egée, et l'une des Cyclades. Les poètes en ont fait le tombeau des Centaures défaits par Hercule.

Myconus, fils d'Enius, donna son nom, selon *Etienne de Bysance*, à l'isle de Mycone.

1. Mydon, un des guerriers troyens tués par Achille.

2. — Fils d'Atymnius, conducteur du char de Pylémène, fut tué par Antiloque au siége de Troie.

3. — Frère d'Amycus, habile au combat du ceste, fut tué par Hercule, en secourant son ami Lycas.

Mygdon, roi de Thrace, fils de Cissée, frère d'Hécube, et père de Corœbe, amant de Casssandre.

Mygdonia, surnom de Cybèle honorée en Mygdonie.

Mygdonidès, Corœbe, fils de Mygdon.

Mygdonides Nurus, femmes de Mygdonie.

Myiacorus, le même que Myiagrus.

Myiagrus, génie imaginaire, auquel on attribuait la vertu de chasser les mouches pendant les sacrifices. Rac. *Muia*, mouche; *agra*, capture. Les Arcadiens avaient des jours

d'assemblée, et commençaient par invoquer ce dieu et le prier de les préserver des mouches. Les Eléens encensaient avec constance les autels de ce dieu, persuadés qu'autrement des essaims de mouches viendraient infecter leur pays sur la fin de l'été, et y porter la peste. *Voy.* ACHOR, BÉELZEBUTH, APOMYIUS, MOUCHES.

MYIODE, *chasse-mouches*, le même que Myiagrus. C'était aussi un surnom d'Hercule et de Jupiter.

MYLÈS, fils de Lelex.

MYLINUS, roi de Crète, tué par Jupiter. *Diodore.*

MYLITTA, nom que les Assyriens donnaient à Vénus Uranie. Elle avait sous ce nom, à Babylone, un temple où les femmes étaient obligées de se livrer une fois dans leur vie aux étrangers, qui, en échange de leurs faveurs, leur remettaient une pièce de monnaie, en prononcant cette formule : *Tanti ego tibi deam Mylittam imploro*, à ce prix je te rends Mylitta favorable.

MYNÈS, roi de Lyrnesse, époux de Briséis, fut tué par Achille, qui lui enleva sa femme.

MYNITUS, un des sept fils de Niobé, selon *Apollodore*.

MYOCTONOS, destructeur des souris, surnom d'Apollon.

MYOAM, génie invoqué par les Basilidiens.

MYOMANTIE, divination par les rats ou les souris. On tirait des présages malheureux, ou de leur cri, ou de leur voracité. *Elien* raconte que le cri aigu d'une souris suffit à Fabius Maximus pour se démettre de la dictature; et, selon *Varron*, Cassius Flaminius, sur un pareil présage, quitta la charge de général de la cavalerie. *Plutarque* dit qu'on augura mal de la dernière campagne de M. Marcellus, parceque des rats avaient rongé l'or du temple de Jupiter. Un Romain vint un jour fort effrayé consulter Caton, parceque les rats avaient rongé un de ses souliers. Caton lui répondit que c'eût été un tout autre prodige, si son soulier avait rongé un rat.

MYRICÆUS, surnom donné à Apollon, comme présidant à la divination par les branches de bruyère, en latin *myrica*, plante à laquelle on donnait l'épithète de prophétique : on lui mettait alors une branche de cette plante à la main.

1. MYRINA, reine des Amazones, après de grandes victoires, et de rapides conquêtes, fut tuée par un certain Mopsus, dans une grande bataille où la plupart de ses compagnes furent taillées en pièces.

2. — Femme de Thoas, roi de Lemnos, et mère d'Hypsipyle.

MYRINE, ville d'Eolide. Cette ville était caractérisée par le trépied d'Apollon et par une branche de myrthe.

1. MYRINUS, fondateur de la ville de Myrine, dans l'Eolide.

2. — Surnom d'Apollon, honoré dans cette ville, où il avait un temple et un ancien oracle.

MYRIOMORPHOS, *qui prend toutes sortes de formes*, épithète de Bacchus et d'Apollon. *Anthol.*

MYRIONYMA, *déesse aux mille noms*, surnom d'Isis, parcequ'on la peint de mille manières différentes, suivant les diverses fonctions qu'on lui attribue.

1. MYRMEX, femme d'Epiméthée, et mère d'Ephyrus.

2. — C'est aussi le nom d'une jeune fille que Minerve métamorphosa en fourmi, pour s'être attribué l'invention de la charrue, qu'elle devait à la déesse, et à laquelle elle avait seulement ajouté un versoir. Elle devint mère d'une multitude de fourmis que Jupiter changea en hommes, à la prière d'Eaque.

MYRMIDON, prince qui donna son nom aux peuples des environs du fleuve Pénée, qu'Achéus, son oncle, avait nommés Achéens.

1. MYRMIDONS, nom qui fut donné aux habitants de l'isle d'Egine, parceque de fourmis ils devinrent hommes. *Voy.* EGINE, EAQUE.

2. — C'est aussi le nom des Thessaliens qui accompagnèrent Achille au siége de Troie.

MYRMILLONS, gladiateurs armés d'un

d'un bouclier et d'une faux, qui portaient un poisson sur le haut de leur casque. Ils combattaient contre les rétiaires.

Myrrha, fille de Cinyre, roi de Chypre, étant devenue grosse à l'insçu de son père, fut obligée, pour se dérober à sa colère, de s'enfuir en Arabie. *Ovide* dit qu'éprise d'un amour criminel pour son propre père, elle parvint au but de ses désirs à la faveur de la nuit, dans le temps qu'une fête séparait la reine de son mari; que Cinyre, ayant fait apporter de la lumière, la reconnut et voulut la tuer, et que Myrrha alla chercher un asyle dans les déserts de l'Arabie, où, confuse de son crime, elle pria les dieux de la changer en une forme où elle ne fût ni au nombre des vivants ni parmi les morts. Les dieux, touchés de ses remords, la changèrent en l'arbre qui porte le parfum précieux auquel elle a donné son nom. Cette fable est fondée sur l'équivoque du nom de *Mor* qu'elle portait, et qui en arabe exprimait la myrrhe, et sur les vertus aphrodisiaques que les anciens attribuaient à ce parfum. Quant au crime de cette princesse, *Ovide* est le seul qui le porte jusqu'à l'inceste. *Voy*. Cinyre, Adonis.

Myrsile, nom que les Grecs donnaient à Candaule.

Myrsus, un des Héraclides, roi de Lydie, et père de Myrsile.

Myrte, arbrisseau consacré à Vénus, parcequ'un jour il lui avait été d'un grand secours. « La déesse étant » sur le bord de la mer, dit *Ovide*, » *l. 4. des Fastes*, occupée à sécher » ses beaux cheveux, aperçut de loin » une troupe de Satyres, et trouva un » abri sous des myrtes touffus qui la » dérobèrent à leur pétulance. En » mémoire de cet événement, elle » affectionna cet arbrisseau, et voulut que dans le bain les dames » fussent couronnées de myrte. » Les couronnes de myrte se donnaient aux dieux Lares, au moins dans les maisons peu fortunées, selon *Horace*. A Athènes, les suppliants et les magistrats portaient des couronnes de myrte, aussi bien que les vainqueurs dans les jeux isthmiques.

Le myrte était aussi consacré aux nymphes de la mer.

Myrtea. *V*. Murtea.

Myrtile, cocher d'Œnomaüs roi de Pise, était lui-même un homme considérable; car la qualité d'écuyer et de conducteur de char était alors honorable. Les Grecs le disaient fils de Mercure, sans doute parcequ'il était adroit et rusé. Il conduisait les chevaux du roi avec tant d'art, que, sur la fin de sa course, son maître atteignait toujours ceux qui, pour obtenir Hippodamie, osaient entrer en lice avec lui, et par ce moyen les perçait aussi-tôt de sa javeline. Myrtile, devenu lui-même amoureux de la princesse, trahit son maître en faveur de Pélops, après avoir fait promettre à celui-ci une nuit d'Hippodamie. Pélops, victorieux, et sommé par Myrtile de tenir sa parole, fut si indigné de son insolence, qu'il le jeta de son vaisseau dans le mer. Son corps, poussé par les flots, fut recueilli par les Phénéates, qui lui donnèrent la sépulture derrière le temple de Mercure, et instituèrent en son honneur une fête annuelle qui se célébrait la nuit. On attribuait à la vengeance de ses mânes irrités tous les malheurs des Pélopides.

Myrtilène, nom de la mer où Pélops précipita Myrtile, cocher d'Œnomaüs.

1. Myrto, fille de Ménétius, et sœur de Patrocle, fut mariée à Hercule, dont elle eut une fille nommée Eucléa.

2. — Amazonne, qui eut de Mercure un fils nommé Myrtile.

Myrtoessa, une des nymphes qui élevèrent Jupiter dans l'Arcadie.

Myrtoum-mare, la mer Egée, ainsi nommée de Myrtile, d'autres disent d'une femme nommée Myrto.

Myscellus, Argien, fils d'Alémon, vit en songe Hercule qui lui ordonnait de quitter son pays, et d'aller s'établir sur les bords de l'Esare. Les lois du pays punissant de mort cette désertion, Myscellus ne tint compte du songe; mais Her-

cule reparut, et le menaça de punir un second refus. Le fils d'Alémon fit donc tous les préparatifs nécessaires; mais le bruit de son départ s'étant répandu dans la ville, Myscellus fut cité devant les magistrats. Inquiet de l'issue du procès, il implora la protection d'Hercule qui l'avait mis en danger. Le dieu substitua dans l'urne des pierres blanches aux noires qu'on y avait mises. Ce prodige l'ayant fait absoudre, il se mit en route, et arriva par mer à l'embouchure de l'Esare, où les destins lui avaient marqué une nouvelle habitation. Assez près du lieu où il avait pris terre était la sépulture de Croton, ce qui lui fit donner à sa ville le nom de Crotone. Le scholiaste d'*Aristophane* ajoute qu'un oracle lui ayant ordonné de bâtir une ville au lieu où la pluie le surprendrait dans un temps serein, ce pauvre homme désespérait de pouvoir jamais lui obéir. Un jour qu'il était en Italie, et qu'il se promenait fort inquiet, une fille de joie qu'il rencontra se mit à pleurer. Le temps était pur et serein; Myscellus prit ces larmes pour la pluie dont l'oracle avait voulu parler, et bâtit en ce lieu la ville qu'Hercule lui avait commandé de fonder.

Mysées, temple de l'Achaïe consacré à Cérès Mysia.

Mysia, surnom de Cérès et de Diane en Laconie.

Mysies, fêtes en l'honneur de Cérès, qui duraient trois jours. Au troisième, les femmes chassaient du temple les hommes et les chiens, et s'y renfermaient pendant la journée et la nuit suivante avec les chiennes. Le lendemain, les hommes revenaient voir les femmes dans le temple, ce qui donnait lieu à beaucoup de plaisanteries de part et d'autre.

Mysius, Argien qui logea chez lui Cérès.

Mystagogue, celui qui chez les anciens introduisait les initiés à la connaissance des mystères.

Mystères, cérémonies secrètes qui se pratiquaient en l'honneur de certains dieux, et dont le secret n'était connu que des initiés, qui n'y étaient admis qu'après de longues et pénibles épreuves; et il y allait de la vie à les révéler. On ne les appelait ainsi que parceque la connaissance en était interdite au vulgaire; car ils ne contenaient rien d'incompréhensible. Le savant *Dupuis* a porté jusqu'à l'évidence l'opinion que les systèmes cosmogoniques et les phénomènes astronomiques étaient le fonds de la doctrine qu'on y révélait aux initiés. Les types et les figures sous lesquels ils étaient présentés aux peuples n'avaient d'autre but que d'en réserver la connaissance aux prêtres et aux hommes les plus considérables de l'état, ainsi que d'exciter la vénération du vulgaire, toujours porté à admirer ce qu'il ne comprend pas. Ces mystères dégénérèrent souvent en infamies que le voile religieux favorisait, et se célébraient dans des grottes plus propres à receler des crimes qu'à célébrer des cérémonies religieuses. Chaque divinité avait ses mystères particuliers. Rac. *Muein*, fermer; *stoma*, bouche. *V.* Eleusis, Isis, Bacchus, Mithras, Priape, Samothrace.

Mystères de Cérès. Les mystères de Cérès étaient inscrits et conservés sur des feuilles de plomb.

Mystérieux, surnom de Bacchus honoré en Argolide.

Mystes, ceux qui étaient initiés aux petits mystères de Cérès. Ils ne pouvaient entrer que dans le vestibule du temple. Il leur fallait au moins un an pour être admis aux grands mystères, et pouvoir entrer dans le temple même : alors ils s'appelaient Epoptes. (*V. ce mot.*) Il était défendu de conférer ces deux titres à la fois.

Mystès, *qui préside, ou initie aux mystères*, épithète de Bacchus. *Anthol.*

Mystopolos, *qui préside aux mystères*, épithète d'Apollon. Rac. *Mystès*, initié; *polein*, tourner. *Anthol.*

Mysus. *Voy.* Mysius.

Mythidice, sœur d'Adraste un des sept chefs qui assiégèrent Thèbes.

Mythologie, discours ou traité

sur la fable, ou plutôt sur les *Mythes* des anciens, qui n'attachaient pas toujours à ce mot le sens de fabuleux et d'allégorique que les modernes y ont attaché. On entend aussi sous ce nom la connaissance générale du paganisme, de ses mystères, de ses cérémonies, et du culte dont il honorait ses dieux et ses héros, ainsi que des diverses allégories des poètes, des artistes et des philosophes. Cest l'objet de ce *Dictionnaire*. Ce corps informe et irrégulier a été l'objet de plusieurs systèmes : *Fulgence* y a cherché un sens allégorique, *Noël le Comte* un sens moral, *Banier* un sens historique, *Pluche* des instructions symboliques. *Durocher* a prétendu en trouver l'explication dans la bible; *Bergier*, dans la physique; *Rabaud de Saint-Etienne*, dans la géographie; *Court-de-Gébelin*, dans l'agriculture. Il était réservé au savant *Dupuis* de lever le voile tout entier, en trouvant dans les mythes des diverses nations l'explication de tous les phénomènes astronomiques.

Mythologue, celui qui possède l'histoire des divinités du paganisme, de leurs fêtes, de leurs mystères, et des monuments qui y ont rapport

Mythos (*Iconol.*), *la fable*. Un monument ancien, l'apothéose d'*Homère* l'offre personnifiée par un jeune garçon qui tient d'une main un préféricule, et de l'autre une espèce de patère.

Myto, fils de Mytilène et de Neptune, bâtit la ville de Mytilène et lui donna son nom.

N

Na, ou **Nagi**. (*Myth. Jap.*) Espèce de laurier fort rare, qui conserve ses feuilles toute l'année, et qui passe au Japon pour un arbre de bon augure.

Naamutelahi (*Myth. Mah.*), religieux mahométan de Perse. Les *Naamutelahi* sont ennemis implacables des Haideri.

Naang-Phuratho-Rani (*Myth. Siam.*), ange gardienne de la terre, suivant les Siamois, qui établissent une différence de sexe parmi les anges. (*V.* Anges siamois.) Ceux qui aspirent à devenir dieux observent scrupuleusement la pratique de verser de l'eau en implorant le secours de cet ange.

Nabo, ou **Nébo**, une des divinités des Assyriens et des Cananéens, qui avait le premier rang après Baal. *Vossius* croit que c'était la Lune. La plupart des rois de Babylone portaient le nom de ce dieu joint au leur propre, Nabo-Nassar, Nabo-Polassar, Nabo-Chodonosor, etc.

Nacelle d'or. (*Myth. Egypt.*) *Quint-Curce* dit que ces prêtres égyptiens mettaient Jupiter Ammon sur une nacelle d'or, d'où pendaient des plats d'argent, par le mouvement desquels ils jugeaient de la volonté du dieu, et répondaient à ceux qui les consultaient.

Nadab (*Myth. Mah.*), souverain pontife, ou grand-prêtre des Persans, dont la dignité répond à celle de muphti, avec cette différence que le nadab peut se dépouiller de sa qualité ecclésiastique, pour aspirer aux emplois civils; ce qui n'est pas permis au muphti. Le nadab a sous lui deux juges, appelés, l'un *seeik*, l'autre *casi*, qui décident de toutes les matières de religion. *V.* Sadre.

Nænia. *Voy.* Nénie.

Nagapoutché, *office de la couleuvre*. (*Myth. Ind.*) Les femmes sont ordinairement chargées de cette cérémonie. Lorsqu'à certains jours de l'année elles veulent s'en acquitter, elles vont sur les bords des étangs où croissent l'*arichi* et le *margosier* : elles portent sous ces arbres une figure de pierre représentant un Lingam entre deux couleuvres ; elles se baignent, et, après l'ablution, elles lavent le Lingam, brûlent devant lui quelques morceaux d'un bois particulièrement affecté à ce sacrifice, lui jettent des fleurs, et lui demandent des richesses, une nombreuse postérité, et une longue vie pour leurs maris. Il est dit dans les *Chastrous* que, lorsque la cérémonie du Nagapoutché se fait dans la forme prescrite, on obtient toujours ce qu'on demande. La prière finie, la pierre est abandonnée sur les lieux; on ne la rapporte jamais à la maison; elle sert au même usage à toutes les femmes qui la trouvent. S'il n'y a point au bord de l'étang d'arichi ou de margosier, on y porte une branche de chacun de ces arbres, qu'on plante pour la cérémonie aux deux côtés du Lingam, et dont on lui fait un dais. L'arichi est regardé par les Indiens comme la femelle, quoique ces arbres soient de deux genres bien différents l'un de l'autre.

Nagates (*Myth. Ind.*), astrologues de Ceylan. Des voyageurs crédules vantent beaucoup le savoir de ces astrologues, qui, disent-ils, font très souvent des prédictions dont l'événement prouve la vérité. Ces astrologues décident souvent du sort des enfants : s'ils déclarent qu'un astre malin a présidé à leur naissance, les pères, en qui la superstition étouffe la nature, s'imaginent rendre service à leurs enfants en leur ôtant une vie qui doit être malheureuse. D'autres, ne pouvant se résoudre à cet acte de

barbarie, les donnent à d'autres personnes, dans la persuasion que les malheurs qui les menacent dans la maison paternelle ne les poursuivront pas dans une maison étrangère. Cependant si l'enfant qui voit le jour sous l'aspect d'une planète étrangère est un premier né, le père le garde assez ordinairement en dépit des prédictions des astrologues ; ce qui prouve que l'astrologie n'est qu'un prétexte dont les pères trop chargés d'enfants se servent pour débarrasser leur maison. Ces Nagates ont des registres sur lesquels sont marqués le jour et le moment de la naissance de chaque personne. Ce sont eux qui enseignent dans quel temps il faut se laver la tête, ce qui, parmi les Chingulais, est une cérémonie religieuse. Ils se vantent de prédire par l'inspection des astres si un mariage sera heureux ou non, si une maladie est mortelle : aussi ne fait-on guère de mariage sans les avoir consultés ; et lorsqu'une personne tombe malade, on ne manque pas d'aller leur demander s'il y a quelque chose à craindre pour sa vie.

Naglefare (*Myth. Celt.*), vaisseau fatal, fait des ongles des hommes morts, qui ne doit être achevé qu'à la fin du monde, et dont l'apparition fera trembler les hommes et les dieux. C'est sur ce vaisseau que l'armée des mauvais génies doit arriver d'Orient.

Nahama (*Myth. Rabb.*), sœur de Tubalin, belle comme les anges auxquels elle s'abandonna, est dite par le *Thalmud* être une des quatre mères des diables. Elle vit encore, entre subtilement dans le lit des hommes endormis, et surprend à leurs sens fascinés des momens d'égarement. *V.* Lilith.

Nahhar. (*Myth. Mah.*) C'est, chez les mahométans, un des jours du dernier mois de leur année, nommé *Dhoul heggiat*, dans lequel ils font leur sacrifice à la Mecque. *D'Herbelot.*

Naïade, nymphe, mère de Priape, selon quelques auteurs.

Naïades (*Iconol.*), nymphes que les anciens honoraient d'un culte particulier, et qui présidaient aux fontaines et aux rivières, d'où est venu leur nom. Rac. *Naiein*, couler, habiter. On les disait filles de Jupiter. *Strabon* les compte au nombre des prêtresses de Bacchus. Quelques uns les font mères des Satyres. On leur offrait en sacrifice des chèvres et des agneaux, avec des libations de vin, de miel et d'huile ; plus souvent on se contentait de mettre sur leurs autels du lait, des fruits et des fleurs : mais ce n'étaient que des divinités champêtres dont le culte ne s'étendait pas jusqu'aux villes. On les peint jeunes, jolies, assez ordinairement les bras et les jambes nues, appuyées sur une urne qui verse de l'eau, ou tenant à la main un coquillage et des perles dont l'éclat relève la simplicité de leur parure ; une couronne de roseau orne leur chevelure argentée qui flotte sur leurs épaules. *Voy.* Limniades, Potamides, Crénées, Pégées, Nymphes.

Horace dit que les Naïades étaient de la suite de Bacchus. *Spon* produit deux marbres antiques, l'un représentant trois Naïades avec leurs urnes, d'où l'eau s'échappe. Elles sont couronnées de plantes aquatiques ; près d'elles, est un serpent qui se dresse, et qui peut-être leur était consacré. On voit la figure d'un certain Augustalis, affranchi, qui leur offre des libations. L'autre monument représente trois Naïades accompagnées de Diane, de Sylvain et d'Hercule.

Naïas, Naïs, une Naïade.

Nains (*Myth. Celt.*), espèces de créatures qui s'étaient formées du corps du géant Ime, c.-à-d., de la poudre de la terre. Ils n'étaient d'abord que des vers ; mais par l'ordre des dieux ils participèrent à la raison et à la figure humaine, habitant toujours cependant entre la terre et les rochers. Modsogner et Dyrin étaient les plus considérables. On a cru reconnaître dans cette filiation peu flatteuse les Lappons, et les hommes adonnés aux arts et aux métiers, que le préjugé barbare d'une nation toute guerrière faisait regarder com-

me l'occupation exclusive des lâches et des esclaves. C'est vraisemblablement à cette tradition celtique qu'il faut faire remonter le rôle et le caractère qu'on assigne aux Nains dans nos vieux romans.

Nairangie (*Myth. Arab.*), espèce de divination usitée parmi les Arabes, et fondée sur plusieurs phénomènes du soleil et de la lune.

1. Naïs, nymphe du mont Ida, qui, dit-on, épousa Capys, prince troyen, dont elle eut Anchise.

2.—Autre nymphe, dont Saturne eut Chiron.

3. — Autre nymphe, qui eut de Bucolion, fils naturel de Laomédon, deux jumeaux, Esépus et Pédasus.

4. — Autre nymphe, mariée à Otryntée, et mère d'Iphition.

Naissance (Jour de la). Ce jour était particulièrement célébré chez les Romains. Cette solemnité se renouvelait tous les ans, et toujours sous les auspices du génie qu'on invoquait comme une divinité qui présidait à la naissance de tous les hommes. On dressait un autel de gazon entouré d'herbes sacrées, sur lequel on immolait un agneau. Les parents saluaient leurs enfants avec cérémonie et en ces termes : *Hodie nate salve.* Chaque particulier étalait ce jour-la ce qu'il avait de plus magnifique. Toute la maison était ornée de fleurs et de couronnes, et la porte était ouverte à la compagnie la plus enjouée. Les amis ne manquaient guère de s'envoyer des présents. On célébrait même souvent l'honneur de ces grands hommes dont la vertu consacre la mémoire, et que la postérité dédommage de l'injustice de leur siècle. L'adulation n'oublia point de solemniser la nativité de ceux que la fortune avait portés aux grandes places, et par qui se distribuaient les graces et les bienfaits. Le jour de la naissance des prêtres était sur-tout consacré par la piété ou par la flatterie des princes. Ces honneurs eurent aussi leurs contraste; on mit au rang des jours malheureux la naissance de ceux que la tyrannie proscrivait, et celle des tyrans eux-mêmes.

Nakib (*Myth. Mah.*), chef des émirs de Mahomet. Il a pouvoir de vie et de mort sur tous ceux qui lui sont soumis; mais il ne fait jamais à ceux de sa race, l'affront de les faire mourir publiquement. *Voy.* Emir. *Alemdar.*

Namanda, ou Nembutz (*Myth. Jap.*), prière jaculatoire que récite presque continuellement une pieuse confrérie d'Amidas, et dont c'est là la principale fonction. Il y a dans cette association des bourgeois et même des nobles; mais le plus grand nombre des confrères sont des gens du peuple qui récitent le Namanda au milieu des rues et des places publiques. Ils appellent les passants avec une petite clochette, afin que le spectacle de cette dévotion les engage à faire quelques aumônes. Les confrères font ordinairement un gain assez considérable, parceque le but de la prière Namanda est de soulager les ames des défunts tourmentées dans l'autre monde. Cette prière consiste dans ces paroles : « Bienheureux Amidas, sauvez-nous ! »

Namazi (*Myth. Mah.*), prières communes que les Turcs sont obligés de faire tous les jours, pour obéir aux préceptes de la loi. Les Namazi doivent se faire cinq fois en vingt-quatre heures; à la pointe du jour, à midi, à quatre heures du soir, au coucher du soleil, et la nuit. Les mahométans disent que les prières qui ne sont pas faites précisément aux heures prescrites par la loi seront un jour répétées dans l'Araf. Les trois premières sont fixes; les deux autres mobiles, selon que les jours sont plus longs ou plus courts. Par exemple, au temps de l'équinoxe, les prières du matin se font entre cinq et six heures, celles de l'après-midi à trois heures, celles du soir ou du soleil couchant à six heures, enfin celles de la nuit une heure et demie après le coucher du soleil, c-à-d., à sept heures et demie; mais pendant la nuit les derviches en font encore d'autres auxquelles ils ne manquent jamais.

Nambouris (*Myth. Ind.*), pre-

mier ordre des prêtres du Malabar : ils ont une juridiction spirituelle et temporelle : ils sont, après le souverain, les plus puissants et les plus respectés de l'état. *Voy*. Brahmines, Buts.

Namur. Quelques auteurs dérivent le nom de cette ville de ceux de *nain* et de *muet*. Suivant eux, sur l'éminence où est aujourd'hui le château, on adorait autrefois une idole, qui devint muette, quand les habitans du pays eurent embrassé le christianisme ; ainsi, du nom de *nain* qu'on donnait à cette idole, parce-qu'elle était petite, et de celui de *muet*, s'est formé le nom de *Namur*.

Nan, mouches assez communes en Laponie. Les Lapons les regardent comme des esprits, les portent avec eux dans des sacs de cuir, bien persuadés que, par ce moyen, ils seront préservés de toute espèce de maladie.

Nandana (*Myth. Ind.*), jardin d'Indra. *Voy*. Indra.

Nandi (*Myth. Ind.*), nymphe, ou déesse de la joie, suivant les Gentous. *Voy*. Bringhi, Kissen.

Nandiguessourer (*Myth. Ind*), portier du Caïlasa, qu'on représente avec la tête d'un bœuf.

Nanée, déesse qui avait un temple célèbre à Elimaïs, en Perse. Antiochus y étant venu comme pour épouser la déesse, et pour y recevoir de grandes sommes à titre de dot, les prêtres de Nanée lui montrèrent tous ses trésors ; et après qu'Antiochus fut entré avec peu de gens dans l'intérieur, ils fermèrent le temple sur lui. Alors ouvrant une porte cachée par le lambris, laquelle communiquait dans le temple, ils l'accablèrent d'une grêle de pierres ; et mettant en pièces plusieurs de ceux qui l'accompagnaient, ils leur coupèrent la tête, et la jetèrent à ceux qui étaient dehors. Les uns croient que cette déesse était Diane, ou la Lune. *Appien* y reconnaît Vénus. *Polybe* l'appelle Vénus Elyméenne. D'autres prétendent que c'était Cybèle. Mais le sentiment le plus probable est que c'était Diane, la même que *Strabon* appelle Anaïtis.

Nanek (*Myth. Ind.*), fondateur et législateur de la nation seyke, qui regarde son apparition sur la terre, comme une espèce d'incarnation secondaire de la divinité. Il naquit en 1469, et paraît avoir eu les qualités convenables pour fonder une nouvelle religion. Il était d'une équité inflexible, d'un courage à toute épreuve, et de plus, était doué d'un organe imposant ; il eut même plus d'éducation que n'en reçoivent communément les enfans de sa secte, qui savent au plus lire et écrire. Il semble avoir été partisan du culte de l'invisible, et avoir blâmé fortement l'adoration des images et les prières offertes à tout autre qu'à l'Être Suprême, ainsi que l'usage de placer des figures dans les temples. Il prêcha la tolérance, et proscrivit les disputes religieuses ; ramena le système monstrueux du polithéisme indien à l'unité ; relégua au pays des fables, tout ce que l'on raconte de la trinité indienne, et n'employa, pour propager sa doctrine, d'autre arme que la persuasion, et la plus grande simplicité de mœurs. Plus de quinze années de sa vie furent consacrées à parcourir la plupart des royaumes de l'Inde, la Perse, l'Arabie et le Ceylan. Dans ses voyages, il était accompagné d'un musicien musulman, nommé *Merdâna*, qui devint son prosélyte, et resta fidèlement attaché à sa personne. Après diverses aventures, le radjah de Callanor, qui s'était rangé parmi ses disciples, lui donna un terrain, et une maison où il finit paisiblement ses jours à l'âge de soixante-dix ans, terme que n'atteignent pas ordinairement les fondateurs de religions nouvelles. Le lieu de sa retraite devint célèbre, et chaque année, un concours prodigieux vient faire certaines cérémonies autour de son tombeau, le jour de l'anniversaire de sa mort. *Voyage de Forster*, trad. par *Langlès*.

Nanna (*Myth. Celt.*), femme de Balder, qui mourut de douleur après l'avoir perdu, et fut brûlée

avec lui, un nain vivant, et le cheval de son mari.

Nannacus, un des plus anciens rois de la Grèce prédit le déluge de Deucalion.

Nannus, roi des Ségobrigiens, qui favorisa la fondation de Marseille par les Phocéens. *Voy.* Gyptis, Protis.

1. Nanus, un des anciens rois de la Grèce, fils de Teutamidès, et l'un des descendants de Lycaon, roi d'Arcadie.

2. — Premier nom d'Ulysse. Il lui fut, selon d'autres, donné par les Tyrrhéniens, chez lesquels il passa les derniers jours de sa vie. Il doit signifier : *Celui qui mène une vie errante.*

Napé, un des chiens d'Actéon, engendré d'un loup.

Napées, nymphes que les uns font présider aux forêts et aux collines, les autres aux bocages, d'autres aux vallons et aux prairies. Rac. *Napos*, lieu couvert d'arbres. On leur rendait à-peu-près le même culte qu'aux Naïades.

Napéus, un des surnoms d'Apollon.

Naphté, drogue dont Médée frotta la robe et la couronne qu'elle envoya à Créuse.

Narac (*Myth. Ind.*), région des serpents, enfer des Lydiens. *Voy.* Patala.

Narassima - Vataram (*Myth. Ind.*), nom sous lequel les Indiens adorent Wishnou dans sa quatrième incarnation, celle en monstre, moitié homme et moitié lion. *Voy.* Wishnou.

Narayan (*Myth. Ind.*), l'esprit divin flottant sur les eaux avant la création du monde. La teinte bleue de son visage est une allusion à la couleur de ce fluide primordial ; et sa statue, qui le représente couché et flottant sur les eaux, est en marbre de la même couleur.

Narcéa, surnom sous lequel Minerve avait un temple en Elide, consacré par Narcée.

Narcée, fils de Bacchus et de Physcoa, fit la guerre à ses voisins, se rendit puissant, et bâtit un temple à Minerve. Il institua le premier des sacrifices à Bacchus, et établit, en l'honneur de Physcoa, un chœur de musique qui porta long-temps son nom.

1. Narcisse, fontaine située sur les frontières des Thespiens, fameuse par l'aventure de Narcisse. Narcisse, fils du Céphisse et de la nymphe Liriope, ayant méprisé la nymphe Echo, fut puni par la déesse Némésis. Tirésias avait prédit à ses parents qu'il vivrait tant qu'il ne se verrait pas. Une fontaine limpide lui présentant un jour sa propre figure, il devint amoureux de sa ressemblance, et se laissa consumer d'amour et de désir sur le bord de cette fontaine. Ce délire l'accompagna jusques dans les enfers, où il se regarde encore dans les eaux du Styx. *Pausanias* donne à cette fable une explication naturelle. Suivant lui, Narcisse avait une sœur jumelle qui lui ressemblait parfaitement. Il devint amoureux d'elle ; mais il eut le malheur de la perdre. Inconsolable dans sa douleur, il venait sur le bord d'une fontaine, et, en regardant son image, il croyait revoir la sœur qu'il avait perdue.

Le Poussin dans son tableau de Mercure confiant aux nymphes l'éducation du jeune Bacchus, et qu'on voyait dans la galerie d'Orléans, a représenté cette même fable de Narcisse changé en la fleur qui porte son nom, et près de lui la nymphe écho dans l'attitude de la douleur et du désespoir. — Une peinture d'Herculanum offre aussi le même sujet.

2. — Fleur chérie des divinités infernales, depuis le malheur arrivé à Narcisse. On offrait aux Furies des guirlandes de narcisse, parceque les Furies engourdissaient les scélérats. Rac. *Narkè*, engourdissement.

Nareda (*Myth. Ind.*), fils de Brahma, sage législateur, distingué dans les arts et dans les armes, éloquent messager des dieux entr'eux, ou vers quelques mortels privilégiés, habile musicien, et inventeur de la *Vina*, ou flûte indienne. Les Pun-

dits citent encore un code de lois qu'ils prétendent révélé par Nareda. Ce dieu offre de grands rapports avec le Mercure des Grecs.

Narfe (*Myth. Celt.*), fils de Loke, frère de Vale. Dévoré par celui-ci, ses intestins, changés depuis en chaînes de fer, servirent de liens à son père. *Voy.* Loke.

Narfi. (*Myth. Scand.*) La nuit éternelle, ou l'Érèbe.

Narrain (*Myth. Ind.*), le même que Crishna, l'Apollon des Indiens. De ce nom vient *Narrainie*, petite monnaie d'argent, qui vaut un peu moins d'un franc, et que les Boutanniens sont dans l'usage d'offrir aux Dewtas, ou *Genii Loci*, pour se les rendre favorables. *V.* Crishna, Houli.

Nars (*Myth. Arabe.*), divinité des anciens arabes, qui la représentaient sous la forme d'un aigle.

Narsinga-Jeinti (*Myth. Ind.*), fête indienne, qui a lieu la veille de la nouvelle lune du mois Vayassi, qui répond au mois de Mai. Ce n'est que dans les temples de Wishnou qu'on la célèbre. Elle dure neuf jours, et l'on fait des processions, pourvu toutefois que quelqu'un en fasse la dépense. C'est à pareil jour que Wishnou se métamorphosa en hommelion. *Voy. la quatrième Incarnation de Wishnou.*

Narthécophore, *qui porte une tige de férule*, surnom de Bacchus, qu'on représentait avec une de ces cannes à la main. *Voy.* Férule. Rac. *Narthex*, férule. On donnait aussi ce surnom à ceux qui étaient initiés aux mystères de Bacchus.

Narycius Heros, Ajax, fils d'Oïlée, ainsi surnommé d'une ville de la Locride, où régnait son père.

Nasamon, fils d'Amphithémis et de Diane.

Nasamones (les), peuple d'Afrique, juraient par ceux qui, durant leur vie, avaient été justes et honnêtes gens, devinaient en touchant leurs tombeaux, priaient auprès, s'endormaient, et étaient instruits en songe de ce qu'ils voulaient savoir.

Nascio, ou Natio, déesse adorée chez les Romains, qui lui offraient des sacrifices solemnels à Ardée, ville du Latium, où elle avait un temple. Elle présidait à la naissance des enfants, et les femmes l'invoquaient pour obtenir d'heureuses couches. Rac. *Nasci*, naître, ou *natus*, né.

Nasi. Ce mot en hébreu signifie *prince*. Il se trouve souvent dans les livres des Juifs. Ils donnent ce titre aux chefs des tribus, des grandes familles, et même aux princes des peuples. Il est aujourd'hui, en quelque sorte, consacré pour signifier le chef, le président, le premier juge du sanhédrin. Simon Machabée fut honoré du même titre, depuis qu'il fut affranchi de la servitude des Grecs. Il porte le nom de *Nasi* dans ses médailles. Le prince, ou le nasi du sanhédrin, était dépositaire de la loi orale ou de la tradition que Moïse avait, selon les rabbins, confiée aux septante vieillards qui composaient cette assemblée. Ceux qui tiennent que depuis Moïse le sanhédrin subsista toujours, font la dignité du nasi aussi ancienne ; ceux qui croient que le sanhédrin est beaucoup plus récent que Moïse, tiennent par conséquent que cette dignité est plus nouvelle. Quelques uns veulent qu'*Esdras* soit l'instituteur de cette charge, et qu'il l'attacha à la maison de David. Hillel, venu de Babylone sous le règne d'Hérode, l'exerça avec beaucoup d'éclat. Après la ruine de Jérusalem on changea ce nom de prince en celui de *patriarche* ou *chef de la captivité*. Il est important de connaître ces titres pour entendre le langage des rabbins, ou des auteurs qui ont écrit sur la république et les afaires des Juifs.

Nassib (*Myth. Mah.*), nom que les Turcs donnent au Destin qui se trouve, selon eux, dans un livre écrit au ciel, et qui contient la bonne et mauvaise fortune de tous les hommes, qu'ils ne peuvent éviter malgré tous leurs efforts. Delà la persuasion d'une prédestination absolue, qui les précipite dans les plus grands périls, parcequ'il n'en arrivera que ce que porte le nassib.

Nastès, fils de Nomion, chef des Cariens au siége de Troie.

Nastrande, *rivage des morts*, (*Myth. Celt.*), enfer définitif des Scandinaves. Là sera un bâtiment vaste et infâme, dont la porte, tournée vers le nord, ne sera construite que de cadavres de serpents, dont toutes les têtes, tournées vers l'intérieur, vomiront des flots de venin. Il s'en formera un long fleuve empoisonné, dans les ondes rapides duquel flotteront les parjures, les assassins et les adultères. Dans un autre lieu, leur condition sera pire encore; car un loup dévorant y déchirera les corps qui y seront envoyés.

Natagaï (*Myth. Ind.*), dieu créateur de toutes choses, que les Mogols reconnaissaient, mais sans lui rendre aucun culte.

Natalis, surnom commun à plusieurs divinités, comme Junon, Génius, la Fortune, etc.

Natalities, fêtes et jeux en l'honneur des dieux qu'on croyait présider à la naissance.

Nathinéens : on appelait ainsi, chez les Israélites, des peuples conquis, tels que les Gabaonites d'abord, et, dans la suite, les Chananéens, qui étaient voués au service du tabernacle et du temple pour les emplois les plus pénibles et les plus bas, comme d'y porter le bois et l'eau.

Natigay, ou Stogay (*Myth. Tart.*), dieux Pénates des Tartares Monguls. Ils président aux biens de la terre, et sont les gardiens des familles. Chaque maison a une image de son Natigay, qui a une femme et des enfants; la première placée à sa gauche, et les autres devant lui. A dîner, on commence par servir le Natigay et sa famille. On leur graisse abondamment la bouche; et les restes du repas sont jetés hors de la maison, pour servir à la nourriture de quelques esprits qu'ils redoutent sans les connaître.

Nativité (*Astr. Ind.*), l'état et la disposition du ciel et des astres, au moment de la naissance de quelqu'un.

Natts (*Myth. Ind.*), esprits aériens, redoutés des Birmans.

Naturales Dii, dieux naturels, parmi lesquels on comprenait le monde, le soleil, l'air, l'eau, la terre, la tempête, l'amour, etc.

1. Nature (*Iconol.*), divinité que les uns font mère, les autres femme, les autres fille de Jupiter. Les Assyriens l'adoraient sous le nom de Bélus; les Phéniciens, sous celui de Moloch; les Egyptiens, sous celui d'Ammon; les Arcadiens, sous celui de Pan, c.-à-d. de l'assemblage de tous les êtres. La Diane d'Ephèse et ses symboles ne signifiaient que la nature et toutes ses productions. Plusieurs admettaient un dieu particulier de la nature humaine, qu'on croit le même que le Génie. Dans l'apothéose d'*Homère*, elle est représentée par un petit enfant qui tend la main à la Foi.

Dans un ancien roman italien, intitulé : *Hypnerotomachie*, ou *Songe de Polyphile*, l'auteur nous offre cette image agréable de la nature : elle est conforme à celle que les artistes grecs nous en ont donnée.

« Au milieu d'un pavillon ouvert, » de forme quarrée, était une statue » représentant une nymphe qui se » livrait au sommeil? Elle était étendue sur une draperie, dont une » partie, repliée sous sa tête, paraissait lui servir d'oreiller. Jamais le » ciseau de Praxitèle ne créa rien de » si parfait. Les lèvres entr'ouvertes, » elle semblait reprendre son haleine, » et l'on eût dit que c'était moins un » chef-d'œuvre sorti des mains de » l'artiste, qu'une créature vivante » qui avait été transformée en marbre. Couchée sur le côté droit, » elle avait la tête appuyée sur une » de ses mains, et ses cheveux étaient » répandus sur la draperie dont ils » paraissaient suivre les plis. Deux » filets d'une liqueur précieuse sortaient de ses mamelles, tombaient » dans deux bassins de jaspe, et se » réunissant, formaient un ruisseau, » sur les bords duquel croissaient de » tous côtés le Mélilot, le Romarin, » et l'arbrisseau aimé de la belle » Vénus. On voyait gravé sur le frontispice du pavillon : *A la Na-*

» ture, mère de toutes choses. »

Une idole publiée par *la Chausse*, et qui représente une femme ailée, armée d'un carquois, d'une égide et d'un casque entouré de rayons et surmonté d'une urne, symbole de l'humidité; tenant d'une main un gouvernail, de l'autre, une corne d'abondance, sur laquelle est posé un coq, et qui se termine en tête de bélier, semble représenter la nature.

2. — Fille ou compagne de Jupiter. Suivant le système des Platoniciens, dévoloppé par *Virgile* en vers si brillants et si harmonieux, et reproduit depuis par *Spinosa* d'une manière bien moins séduisante, la Nature nétait autre chose que Dieu, qui n'était lui-même que l'assemblage de tous les êtres :

Jupiter est quodcumque vides, quodcumque movetur.

Aussi la Nature est souvent représentée sur les médailles sous l'emblême de Pan, qui signifie *tout*. (*V.* Pan.) Les Égyptiens la peignaient sous l'image d'uue femme couverte d'un voile. Sur une médaille de l'empereur Adrien, elle est désignée par une femme qui a du lait aux mamelles, et un vautour dans la main; ce qui désigne, suivant quelques savants, sa force active et passive. Sur plusieurs autres médailles, c'est simplement une tête de femme, posée sur une espèce de gaîne ornée de mamelles, symboles de la fécondité. *V.* Isis.

La Nature, prise dans le sens opposé de l'Art, s'exprime ordinairement par une jeune fille vêtue simplement, couronnée de fleurs, et qui donne les mains à l'Art, pour faire entendre que la Nature et l'Art doivent toujours être unis.

Naubolidè, un des Phéaciens, qui, dans le 8e. livre de l'*Odyssée*, se présente pour combattre à la course.

1. Naubolus, fils d'Hippasus.

2. — Père de Schédius et d'Epistrophus, capitaines grecs qui, au siége de Troie, combattaient les Phocéens.

Naucratis (*Myth. Egypt.*), ville d'Egypte, dans le Delta, qui se vantait de posséder une image miraculeuse de Vénus, laquelle avait été consacrée dans son temple. Du temps d'*Origène*, Sérapis y était particulièrement honoré.

Naufrage. *V.* Ulysse, Ajax, Enée, Idoménée, Nauplius.

La peur de faire naufrage dans leur navigation faisait adresser aux dieux par les anciens des vœux souvent indiscrets. Ils leur promettaient de grands sacrifices, des temples somptueux; rien ne leur coûtait; de-là on peut remarquer combien le sentiment de sa propre faiblesse imprime dans le cœur de l'homme la conviction de la divinité.

Naule, pièce de monnaie qu'on mettait dans la bouche des morts pour payer le passage de la barque à Charon. Les magistrats athéniens, pour se distinguer de la populace, ordonnèrent qu'on mettrait trois oboles dans la bouche de leurs morts.

Naupidame, fille d'Amphidamas de laquelle le soleil eut Augias.

Naupliade, Palamède; fils de Nauplius roi de Sériphe.

1. Nauplius, un des plus fidèles serviteurs d'Aléus roi d'Arcadie, eut ordre d'aller noyer Augée, fille de ce prince, mais n'eut garde de l'exécuter.

2. — Fils de Neptune et d'Amymone, une des Danaïdes, fut roi de l'isle d'Eubée. Ayant épousé la belle Clymène, selon *Apollodore*, il en eut plusieurs enfants, entre lesquels fut Palamède, un des princes grecs qui allèrent au siége de Troie. Sa mort malheureuse, qui fut l'effet des artifices d'Ulysse, alluma dans le cœur de Nauplius un grand desir de vengeance. Il se mit, dit-on, à courir toute la Grèce, et il attira dans la débauche les jeunes gens avec les femmes des principaux chefs de l'armée grecque qui assiégeait Troie, espérant par-là mettre la dissension et la haine entre ces jeunes gens, qui ne manqueraient pas, en s'entretuant, de venger, sans y penser, la mort de Palamède. Après la prise de

Troie, la flotte des Grecs, revenant en Grèce, fut battue d'une furieuse tempête, qui en dispersa une partie, et jeta le reste sur les côtes d'Eubée. Nauplius, en ayant eu avis, fit allumer la nuit des feux parmi les rochers dont son isle est environnée, dans le dessein d'y attirer les vaisseaux des Grecs, et de les voir périr contre cet écueil; ce qui arriva en effet. Les vaisseaux se brisèrent : une partie se noya; une autre partie, ayant gagné la terre avec grande peine, fut assommée par ordre de Nauplius. Mais le principal auteur de la mort de Palamède échappa à la vengeance de Nauplius, parcequ'il avait été rejeté en pleine mer par la tempête; de quoi ce Prince fut si fâché, que de désespoir il se jeta dans la mer, selon *Hygin*.

Dans la liste des Argonautes, il est fait mention d'un Nauplius. Plusieurs doutent que ce soit le même que le père de Palamède.

Les enfants de Nauplius héritèrent de la haine de leur père contre les chefs de l'expédition de Troie. Ils s'unirent à Egisthe pour le soutenir contre Agamemnon; et lorsqu'Oreste attaqua le tyran, ceux-ci coururent à son secours. Mais Pylade soutint leurs attaques, pendant que son ami était aux mains avec Egisthe, et les tua.

Nausicaa, fille d'Alcinoüs roi des Phéaciens, était, dit *Homère*, parfaitement semblable aux déesses, et par les qualités de l'esprit, et par celles du corps. Minerve lui inspira pendant la nuit d'aller le lendemain matin à la rivière avec ses femmes, pour y laver ses robes et ses habits. Ulysse, qui venait d'échapper seul au naufrage, ayant pris terre dans l'isle des Phéaciens, s'était couché sur le bord du fleuve; et, accablé de lassitude, il s'y était endormi. Au bruit que firent les femmes de Nausicaa, il se réveilla; mais il était tout nu, et si défiguré par l'écume de la mer, que les compagnes de la princesse en furent épouvantées, et prirent la fuite. Pour Nausicaa, rassurée par Minerve, elle l'attendit sans s'ébranler. Ulysse, lui adressa la parole de loin, lui demanda des habits pour se couvrir, et la pria de lui enseigner le chemin de la ville. Nausicaa rappelle ses femmes, envoie des habits à Ulysse, et le conduit elle-même au palais du roi son père; mais elle lui conseilla, en approchant de la ville, de se séparer d'elle, et de ne la suivre que de loin, pour prévenir les médisances, si on le voyait avec elle. Ulysse n'arrive au palais que sur le soir; il est présenté au roi par Nausicaa, qui, sur sa bonne mine, avait pris des sentiments très favorables pour lui. « Plût à Jupiter, » disait-elle à ses femmes, que le » mari qu'il me destine fût fait » comme cet étranger, qu'il voulût » s'établir dans cette isle, et qu'il » s'y trouvât heureux! » Quelques auteurs ont dit qu'elle épousa Télémaque, fils d'Ulysse, et qu'elle en eut un fils.

Nausimédon, fils de Nauplius l'Eubéen et d'Hésione, frère de Palamède.

Nausinoüs, fils d'Ulysse et de Calypso

Nausithéus, pilote de Salamine, fut donné à Thésée par Scyrus pour conduire le vaisseau qui devait porter ce héros en Crète. Thésée, dans la suite, lui éleva une petite chapelle dans le bourg de Phalère.

Nausithoé, une des Néréides.

Nausithoüs, fils de Neptune et de Péribée, père d'Alcinoüs roi des Phéaciens, qui accueillit Ulysse. *Homère* le peint comme un héros qui avait donné aux Phéaciens les premières idées de la civilisation.

Nautée, Phéacien, un de ceux qui, dans le 6e. livre de l'*Odyssée*, se présentent pour le combat de la course.

Nautès, un des compagnons d'Enée, que *Virgile* peint comme inspiré par Minerve. C'était à lui que la garde du Palladium avait été confiée, et Diomède, après l'avoir enlevé, craignant la colère de Minerve, rendit sa statue à Nautès qui la transporta en Italie. Lorsque les vaisseaux d'Enée furent brûlés, ce fut lui qui informa ce prince que ce malheur

était arrivé par la haine de Junon qui voulait empêcher les Troyens d'aborder en Italie, et l'exhorta à tenir ferme contre la mauvaise fortune. *V*. PALLADIUM.

NAUTIA, famille patricienne de Rome, consacrée au culte de Minerve, et qui avait la garde du Palladium. *Virgile* la fait descendre de ce Nautès.

NAVIGATION. Les poètes en attribuent l'invention à Neptune, à Osiris, à Bacchus, à Hercule, à Jason, à Janus.

(*Iconol.*) Les anciens l'ont exprimée sous l'emblème d'Isis, tenant des deux mains une voile enflée; et c'est ainsi qu'elle se trouve, principalement avec un phare, sur les médailles d'Alexandrie. Le présage d'une navigation heureuse était le dauphin. Aussi les navires portaient des dauphins pour symboles. Les modernes la désignent par une femme couronnée de pouppes de vaisseaux, et dont les vents agitent les vêtements. D'un côté elle s'appuie sur un gouvernail, et de l'autre tient l'instrument qui sert à prendre hauteur. On voit à ses pieds l'horloge marine, la boussole, le trident de Neptune, et les richesses du commerce qu'on lui doit; sur la mer qu'on aperçoit, des vaisseaux cinglant à pleines voiles; un fanal borne l'horizon.

NAVIRE SACRÉ. On appelait ainsi chez les Egyptiens, les Grecs et les Romains, des bâtiments qu'on avait dédiés aux dieux.

Tels étaient chez les Egyptiens: 1°. Le vaisseau qu'ils dédiaient tous les ans à Isis. 2°. Celui sur lequel ils nourrissaient pendant quarante jours le bœuf Apis, avant que de le transférer de la vallée du Nil, à Memphis, dans le temple de Vulcain. 3°. La nacelle nommée vulgairement la barque à Charon, et qui n'était employée qu'à porter les corps morts du lac Achéruse: c'est de cet usage des Egyptiens qu'Orphée prit occasion d'imaginer le transport des âmes dans les Enfers, au-delà de l'Achéron.

Les Grecs nommèrent leurs navires sacrés *Theogides*, ou *Ieragogoi*. Mais entre les bâtiments sacrés qu'on voyait dans les différentes villes de la Grèce, les auteurs parlent surtout de deux galères sacrées d'Athènes, qui étaient particulièrement destinées à des cérémonies de religion, ou à porter les nouvelles dans les besoins pressants de l'état.

L'une se nommait *la Parale*, ou *la Galère paralienne*.

Elle emprunta son nom du héros Paralus, dont parle Euripide, et qui, joint à Thésée, se signala contre les Thébains. Ceux qui montaient ce navire s'appelaient *Paraliens*, dont la paie était plus forte que celle des autres troupes de marine. Quand *Lysander* eut battu la flotte athénienne dans l'Hellespont, l'on dépêcha la galère paralienne, avec ordre de porter au peuple cette triste nouvelle.

L'autre vaisseau, dit *le Salaminien*, ou la galère *Salaminiène*, prit, selon les uns, sa dénomination de la bataille de Salamine, et, selon les autres, de Nausithéus, son premier pilote, natif de Salamine; c'était cette célèbre galère à trente rames, sur laquelle Thésée passa dans l'île de Crète, et en revint victorieux; on la nomma depuis *Déliaque*, parce-qu'elle fut consacrée à aller tous les ans à Délos y porter les offrandes des Athéniens, à l'acquit du vœu que Thésée avait fait à l'Apollon Délien pour le succès de son expédition de Crète. Pausanias assure que ce navire était le plus grand qu'il eût jamais vu. Lorsqu'on rappela de Sicile *Alcibiade*, afin qu'il eût à se justifier des impiétés dont on l'accusait, on commanda pour son transport la galère salaminiène. L'une et l'autre de ces galères sacrées servait aussi à ramener les généraux déposés; et c'est en ce sens que Pitholaüs appelait la galère paralienne, la *Massue du peuple*.

Les Athéniens conservèrent la galère salaminiène pendant plus de mille ans, depuis Thésée jusques sous le règne de Ptolomée Philadelphe; ils avaient un très grand soin de remettre des planches neuves à la place de

celles qui vieillissaient; d'où vient la dispute des philosophes de ce temps-là, rapportée dans Plutarque, savoir si ce vaisseau, dont il ne restait plus aucune de ses premières pièces, était le même que celui dont Thésée s'était servi : question que l'on fait encore au sujet du Bucentaure, espèce de galère sacrée des Vénitiens.

Outre ces deux vaisseaux sacrés dont je viens de parler, les Athéniens en avaient encore plusieurs autres; savoir, l'*Antigone*, le *Démétrius*, l'*Ammon* et celui de *Minerve*. Ce dernier vaisseau était d'une espèce singulière, puisqu'il était destiné à aller non sur mer, mais sur terre. On le conservait très-religieusement près l'aréopage, ainsi que le dit Pausanias, pour ne paraître qu'à la fête des *Panathénées*. (*Voy*. ce mot.)

Navius (Accius). Ce Navius, étant jeune, dit *Ciceron*, fut réduit par la pauvreté à garder les pourceaux. En ayant perdu un, il fit vœu que, s'il le retrouvait, il offrirait au dieu la plus belle grappe de raisins qu'il y aurait dans toute la vigne. Lorsqu'il l'eut retrouvé, il se tourna vers le midi, s'arrêta au milieu de la vigne, partagea l'horizon en quatre parties, et, après avoir eu dans les trois premières des présages contraires, il trouva une grappe de raisin d'une merveilleuse grosseur. Ce fut le récit de cette aventure qui donna à Tarquin la curiosité de mettre à l'épreuve son talent de divination, comme on l'a vu à l'article Accius.

Naxac (*Myth Ind.*), séjour de peines où les habitants du Pégu font arriver les ames après plusieurs transmigrations dans le corps des animaux, des oiseaux. *Voy*. Sevum, Nibam.

Naxius, fils de Polémon, donna son nom à l'isle de Naxos.

Naxos, isle de la mer Egée, nommée la reine des Cyclades, fameuse par l'aventure d'Ariane et le culte de Bacchus dont on y célébrait les Orgies avec grande solemnité. Les Naxiens prétendaient que ce dieu avaient été nourri par trois nymphes de l'isle, Philie, Coronis et Cléide. *V*. Ariane, Thésée.

Naxus, fils d'Apollon et d'Acacallis.

2.—Fils d'Endymion, qui, selon quelques auteurs, donna son nom à l'île de Naxos.

Naybe (*Myth. Ind.*), docteur de la loi, qui, dans les Maldives, a l'intendance des lois et de la religion. Ces naybes ont sous eux d'autres ministres de l'ordre des prêtres nommés catibes, pour exercer la justice dans les isles des Atollons ou gouvernements, ou pour la faire exercer par les prêtres particuliers des mosquées. Le chef de ces officiers, nommé *Pandiare*, est tout-à-la-fois souverain pontife et premier magistrat de la nation. Jamais il ne s'éloigne de la personne du roi. Dans les affaires importantes, il est obligé de consulter les moscoulis, conseillers du tribunal, versés dans la science de l'Alcoran. Le roi seul, assisté de ces mosculis, principaux officiers, a droit de réformer les jugements de ce tribunal.

Nazaréat, état ou condition des Nazaréites ou Nazaréens parmi les Juifs.

Le Nazaréat consistait à être distingué du reste des hommes principalement en trois choses : 1°. à s'abstenir de vin ; 2°. à ne point se raser la tête, à laisser croître ses cheveux; 3°. à éviter de toucher les morts de peur d'en être souillé. Il y avait deux sortes de Nazaréat : l'un, pour un temps, qui ne durait qu'un certain nombre de jours, et l'autre pour la vie. Les rabbins ont cherché combien durait le Nazaréat pour un temps, et l'ont déterminé d'après leurs idées cabalistiques. Il est dit, dans le livre *des Nombres, ch. VI*, n. 5. *Domino sanctus erit*. Or comme le mot hébreu *erit* est en quatre lettres, dont la première et la troisième, prises pour des lettres numérales, font chacune dix, les deux autres chacune cinq, et le tout ensemble trente, ils en ont conclu que le terme du Nazaréat pour un temps était de trente jours.

NÉACLÈS, guerrier qui tua Salius, comme on le voit dans l'*Enéide*.

NÉAMAS, Troyen tué par Mérion compagnon d'Idoménée.

NÉANDRE, fils de Macarée, s'empara de l'isle de Cos, et y régna.

NÉANTHE, fils de Pittacus tyran de Lesbos, ayant entendu dire que la lyre d'Orphée, déposée dans le temple d'Apollon, résonnait d'elle-même, l'acheta des prêtres, et se retira à la campagne, pour attirer les arbres et les rochers; mais il n'attira que les chiens, qui se jetèrent sur lui et le dévorèrent.

NÉANTÈS, compétiteur aux jeux, dans le 8e. livre de l'*Odyssée*.

NÉBAHAZ, dieu des Hévéens, le même que Nabo. *V.* NABO.

NÉBRIDE, peau de jeune faon, dont les suivans de Bacchus sont souvent vêtus.

NEBRIDOPEPLOS, *qui est revêtu de peaux de faons*, épithète de Bacchus. *Anthol.*

NEBRITES, pierre consacrée à Bacchus. *Pline* dit qu'elle était noire; d'autres prétendent qu'elle était rougeâtre, ou d'un jaune brun comme la peau des Faunes ou Satyres.

NEBROCHARÈS, *qui aime à se couvrir de peaux de jeunes faons*, épithète d'Apollon. *Anthol.*

NÉBRODA, prince de l'impureté, qui, selon les Manichéens, créa Adam et Héve, conjointement avec Sacla. *V.* SACLA.

NEBRODÈS, surnom de Bacchus.

NEBROPHONÈ, une des nymphes de la suite de Diane.

NEBROPHONOS, un des chiens d'Actéon. Rac. *Nebros*, faon; *phonos*, meurtre.

1. NEBROPHONUS, fils de Jason et d'Hypsipyle.

NEBRIS, peau de panthère, ou d'autre animal, dont se revêtaient Bacchus, les Faunes, les Bacchantes, etc. On la voit représentée sur une infinité de monumens antiques.

NÉCESSITÉ (*Iconol.*), déesse adorée comme la plus absolue de toutes les divinités, à laquelle Jupiter même était forcé d'obéir. *Platon* la représente avec des couleurs très poétiques, et qui pourraient donner à un artiste l'idée d'une belle allégorie. Il imagine un fuseau de diamant, qui touche d'un bout à la terre, pendant que l'autre se perd dans les cieux. La Nécessité, placée sur un trône élevé, tient ce fuseau entre ses genoux; et les trois Parques, placées au pied de l'autel, le tournent avec leurs mains. *Horace* la peint marchant devant la Fortune, et lui donne pour attributs des mains de bronze, de gros coins, des crampons, et du plomb fondu; symboles de sa puissance insurmontable, et de la force avec laquelle elle entraîne les hommes. Elle avait dans la citadelle de Corinthe un temple dans lequel il n'était permis d'entrer qu'à ses ministres. La nécessité est souvent prise chez les poètes pour le Destin à qui tout obéit. C'est en ce sens qu'ils font les Parques ses filles. Les philosophes eux-mêmes confondaient les Parques avec le Destin, la Nécessité, Adrastée Némésis.

D'autres la disent fille de la Fortune, divinité adorée par toute la terre, et dont la puissance était telle que Jupiter lui-même était forcé de lui obéir. Elle avait un temple à Corinthe, où personne ne pouvait entrer excepté ses prêtresses. On la représentait souvent à côté de la Fortune sa mère, avec des mains de bronze, dans lesquelles elle tenait de longues chevilles et d'énormes coins. *Horace* lui donne du plomb fondu. Elle tenait aussi quelquefois un marteau et de clous, peut-être par une suite du proverbe, *Le clou est enfoncé*, dont se servaient les Romains pour dire qu'il n'y avait plus à revenir sur une affaire. *Winckelmann* donne de grands ongles à la figure symbolique, et la peint le bras étendu, dans l'attitude de dicter ses dures lois. Il y joint un joug, et *Cochin* un poids à la ceinture qui l'entraine nécessairement.

NÉCROMANTIE, NÉCYOMATIE, divination par laquelle on prétendait évoquer les morts, pour les consulter sur l'avenir. Rac. *Necros*, *Nekas*, mort. Elle était fort en

usage chez les Grecs et sur-tout chez les Thessaliens; ils arrosaient de saug chaud un cadavre, et prétendaient ensuite en recevoir des réponses certaines sur l'avenir. Ceux qui le consultaient devaient auparavant avoir fait les expiations prescrites par le magicien qui présidait à cette cérémonie, et sur-tout avoir appaisé par quelques sacrifices les mânes du défunt, qui, sans ces préparatifs, demeurait constamment sourd à toutes les questions. *Delrio* distingue deux sortes de nécromantie. L'une était en usage chez les Thébains, et consistait en un sacrifice et un enchantement : on en attribue l'origine à Tirésias. L'autre était pratiquée par les Thessaliens, comme on l'a vu plus haut. On peut consulter la nécyomantie de l'*Odyssée* et celle de la *Pharsale*, pour avoir une idée des rites et des cérémonies employées dans les évocations. *Lucain* en compte trente-deux. C'est ici le lieu de rapporter la distinction que mettaient les anciens entre le corps et l'ame, et ce que les magiciens prétendaient évoquer. Cette espèce d'image était ce que les Grecs appelaient *eidolon*. C'est ce simulacre qui descendait aux Champs-Elysées. Ulysse y voit l'ombre d'Hercule, pendant que ce demi-dieu est dans l'Olympe avec les immortels. Il y avait un oracle des morts dans la Thesprotie, sur les bords de l'Achéron. C'est proprement cet oracle qui a donné à *Homère* l'idée de la nécyomantie de l'*Odyssée*. *Plutarque* nous fournit quatre exemples d'évocation des ames des morts.

Nectar, breuvage délicieux réservé aux divinités. *Sapho* le donne pour un aliment; mais *Homère* en fait toujours la boisson des dieux, et donne l'épithète de *rouge* à celui que Ganymède servait au maître du tonnerre. Hébé en servait aux autres divinités.

Nécys, nom sous lequel on rendait en Espagne de grands honneurs à Mars. Selon d'autres, on disait *Néron* ou *Nicon*. Cette idole avait la tête rayonnante.

Nécysies, fête solemnelle des Grecs en l'honneur des morts. Elles se célébraient durant le mois Anthestérion, qui revient en partie à celui de Février, consacré par Numa à la mémoire des ancêtres. Les Romains, aussi bien que les Grecs, s'imaginaient que les ombres sortaient des enfers pour assister à leurs fêtes, et que les portes en étaient ouvertes tant que la solemnité durait. Pendant ce temps le culte des autres divinités était suspendu, leurs temples étaient fermés, et l'on évitait de célébrer des mariages pendant ces jours lugubres. On y faisait des sacrifices à la Terre; les Bithyniens y invitaient les ombres des morts en les appelant à haute voix par leur nom, lorqu'ils leur rendaient les derniers devoirs. *V.* Lémurales. Rac. *Nekus*, mort.

1. Néda, fleuve du Péloponèse, sur les bords duquel la jeunesse de Phigalie allait à certains jours couper sa chevelure, pour la lui consacrer.

2. — Une des nourrices de Jupiter sur le mont Lycée. *Voy.* Hagno, Thysoa. Elle donna son nom au fleuve du Néda.

Nedusia, surnom sous lequel Minerve avait un temple célèbre sur les bords du fleuve Néda; d'autres dérivent ce surnom d'une chapelle que Nestor lui bâtit à Nédon, à son retour de Troye.

Nédymnus, Centaure renversé par Thésée aux nôces de Pirithoüs.

1. Nééra, déesse aimée du Soleil. Elle en eut deux filles, Phaétuse et Lampétie, qu'elle envoya habiter l'isle de Trinacrie, et prendre soin des troupeaux de leur père.

2. — Une des filles de Niobé.

3. — Fille de Péréus, et femme d'Aléus, dont elle eut Céphée, Lycurgue et Augé.

4. — Femme de Strymon.

5. — Femme d'Autolycus.

Néèthus, rivière d'Italie, dans le royaume de Naples. *Strabon*, *liv.* 6, remarque qu'une partie des Grecs, au retour de Troie, s'arrêta à son embouchure, et que, pendant qu'ils reconnoissaient le pays, leurs captives

ves ennuyées des fatigues de la mer, brûlèrent leurs vaisseaux, et les obligèrent de s'arrêter dans cette partie de l'Italie. Rac. *naus*, vaisseau ; *aithein*, brûler. *Théocrite*, dans sa quatrième idylle, a chanté les prérogatives de cette rivière.

Neges, ou Canusis (*Myth.Jap.*), prêtres séculiers du Japon, qui desservent les temples ou *mias*. Ils sont distingués des laïques par une robe blanche ou jaune qu'ils mettent par-dessus leur habillement ordinaire. Ils portent un bonnet en forme de barque, qu'ils nouent sous le menton avec des cordons de soie. Le bonnet est orné de franges et de nœuds plus ou moins longs, suivant le rang et la qualité de chaque prêtre. Les Neges se rasent le visage, et laissent croître leurs cheveux. Les supérieurs, pour se distinguer, se font faire une tresse, ou bien enferment leurs cheveux sous une gaze noire. De plus, ils se couvrent les deux mâchoires d'un morceau d'étoffe plus ou moins large, suivant la dignité de chacun. Ces supérieurs se font remarquer par un faste profane, lorsqu'ils se montrent en public. On porte devant eux deux sabres, distinction qui n'est en usage que pour les nobles. Ils se croiraient déshonorés s'ils s'abaissaient jusqu'à parler à un homme ; et quoique la plupart soient d'une extrême ignorance, l'extérieur froid et réservé qu'ils affectent leur donne un air de capacité qui en impose au vulgaire.

Négligence (*Iconol.*) *Ripa* la symbolise par une femme échevelée, vêtue d'habits déchirés, couchée négligemment auprès d'une horloge de sable renversée. *V.* Ocnus.

Négores (*Myth.Jap.*), secte japonaise qui reconnaît pour ses deux auteurs un des principaux sectateurs de Xaca, nommé *Ambadoxi*, et un disciple de ce dernier, qui voulut honorer particulièrement son maître. Cette secte est divisée en trois classes; la première, qui est la moins nombreuse, s'applique au culte des dieux et aux cérémonies religieuses ; l'autre fait profession de porter les armes, et la troisième de les forger. Les uns disent que ces sectaires n'ont point de supérieur, et qu'ils ne peuvent conclure aucune affaire, s'ils ne sont tous du même sentiment ; et comme la chose est assez difficile, ils n'ont d'autre moyen de se mettre d'accord qu'en se battant à grands coups de sabres. La force décide le droit. D'autres prétendent, avec plus de vraisemblance, que, quand une voix manque, ils ajournent l'assemblée, et ainsi consécutivement jusqu'à ce qu'ils soient tous d'accord. D'autres, enfin, assurent qu'ils élisent pour supérieurs les deux plus anciens de la communauté, et que, dans toutes les affaires, il faut que l'ordre défère à leur sentiment. Cette secte est si nombreuse, qu'elle peut, au son d'une cloche qu'on entend de loin, lever en trois ou quatre heures une armée de 30,000 hommes ; ce qui oblige les empereurs à leur faire de grands dons, pour l'avoir toujours prête à leur service. Ces négores se querellent souvent entr'eux, et alors ils ne font point de scrupule de s'entr'égorger, quoiqu'ils en fassent de tuer un oiseau ou un moucheron, parceque leurs lois le défendent.

Nehallenia (*Iconol.*), déesse dont on a trouvé plusieurs statues dans l'isle de Walkeren, en Zélande, en 1646, avec des inscriptions. Elle est tantôt debout, tantôt assise, a l'air toujours jeune, avec un vêtement qui la couvre depuis la tête jusqu'aux pieds. Les symboles qui l'environnent sont ordinairement une corne d'abondance, des fruits qu'elle porte sur son giron, un panier, un chien. On a trouvé des monuments de cette déesse en France, en Angleterre, en Italie, en Allemagne. Parmi les savants, les uns ont cru que Nehallenia était la nouvelle lune ; les autres, avec plus de vraisemblance, ont pensé que c'était une des déesses mères, divinités champêtres, auxquelles conviennent tous les attributs qui l'accompagnent. Neptune se trouve trois fois joint aux figures de Néhallénie, ce qui fait croire aussi que c'était une

divinité marine, ou qu'on invoquait pour obtenir une heureuse navigation.

Néhémie, le premier des deux Messies, suivant les thalmudistes. Il sera pauvre, misérable, homme de douleur, sortira de la famille de Joseph, et de la tribu d'Ephraïm. Haziel sera son père. Malgré son peu d'apparence, il ira chercher, on ne sait où, les tribus d'Ephraïm, de Manassé, de Benjamin, une partie de celle de Gad, et, à la tête d'une armée formidable, il fera la guerre aux Romains et aux chrétiens, renversera Rome, et ramènera les Juifs en triomphe à Jérusalem. Ses prospérités seront traversées par l'antechrist Armillius, qu'il vaincra d'abord et qu'il fera prisonnier; mais Armillius s'échappera, remettra sur pied une nouvelle armée, et remportera une victoire complète. Néhémie perdra la vie dans la bataille, mais non pas par la main des hommes, et sera ressuscité par le second Messie. *V.* Armillius, Messie.

Neïs, fils de Zéthus, donna son nom à une des portes de Thèbes.

1. Néith, *déesse*, nom égyptien de l'Athénè des Grecs. C'était, suivant *Platon*, cette déesse qui avait fondé la ville de Saïs, où les Grecs apprirent les cérémonies de leur culte. *V.* Nitocris. Dans la fête qu'on célébrait en son honneur, on allumait des lampes dans toutes les maisons qui entouraient la place où se faisait le sacrifice solemnel. *Hérodote* dit que ces lampes avaient une signification secrète. Le chef des prêtres de Neith était appelé *Pantoneith*; le symbole vivant de cette divinité était la brebis; selon *Eustathe*, on la figurait assise. Quelques auteurs ont cru la voir dans cette attitude sur la table isiaque. *Pausanias* et *Tzetzes* l'appellent *Saïs*. On voit la Neith, ou la Minerve égyptienne, armée d'une bipenne sur plusieurs médailles impériales, frappées à Alexandrie.

2. — (*Myth. Celt.*), divinité des eaux chez les Gaulois, qui lui consacraient tous les ans des animaux, des étoffes précieuses, des fruits, de l'or et de l'argent. On la croyait irascible, et d'une bonté fort équivoque; opinion qui convenait assez au maître d'un élément perfide. Il y avait dans le lac de Genève un rocher qui lui était consacré, et qui porte encore le nom de *Neiton*. Le système riant et poétique qui peuple les mers, les fleuves et les fontaines de divinités protectrices, a quelque chose de si séduisant, qu'il n'a pu céder entièrement, même à l'ascendant du christianisme. J'ai vu chez les riverains de la Loire une espèce de respect filial, mêlé de crainte et d'amour, proportionné aux dommages et aux bienfaits de cette belle et capricieuse rivière. *V.* Niord.

Nekid (*Myth. Rabb.*), ange qui, suivant le *thalmud*, préside sur le pain et sur les alimens.

1. Nélée naquit de Tyro fille de Salmonée, et de Créthéus fils d'Eole, que l'on surnommait Neptune. Ayant été exposé dès sa naissance, il fut trouvé par des bergers, qui en prirent soin, jusqu'à ce que, devenu grand, il se fit reconnaître par sa mère, et se mit en possession, avec son frère Pélias, des états qu'elle avait hérités de Salmonée en Elide. Nélée fut bientôt après chassé d'Iolchos par Pélias, et obligé de se réfugier chez Aphareus son parent, qui non seulement lui donna retraite dans ses états, mais lui abandonna même toute la côte maritime, où il y avait plusieurs villes, et entr'autres Pylos, que Nélée choisit pour le lieu de sa résidence, et qui devint si florissante sous son règne, qu'*Homère* l'appelle par excellence la ville de Nélée. La grande richesse consistait alors, dit *Pausanias*, à avoir une grande quantité de bœufs, et de chevaux: Nélée en fit venir un grand nombre de Thessalie, pour les faire multiplier dans son nouvel état; et l'on montrait, comme une curiosité, les étables de Nélée. Quand il fut bien établi, il se rendit à Orchomène, pour y épouser Chloris, fille d'Amphion, dont il eut douze fils, qui augmentèrent beaucoup sa puissance.

Fier d'une si nombreuse famille, il osa faire la guerre à Hercule, et se liguer avec Augias contre ce héros; mais il vit saccager Pylos, et fut tué lui-même avec onze de ses enfants. Le jeune Nestor fut seul épargné, et mis en possession du royaume de son père, parcequ'il n'avait pas été du complot de ses autres frères. On donne un prétexte plus frivole à la guerre d'Hercule contre Nélée: celui-ci et ses enfants avaient refusé d'expier Hercule d'un meurtre qu'il avait commis. Nélée est compté parmi les Argonautes.

2. — Fils de Codrus, et frère de Médon, privé du trône d'Athènes par l'oracle qui prononça en faveur de son frère, se mit à la tête d'une jeunesse florissante, et alla fonder une colonie dans le territoire de Milet. Pour assurer l'existence de sa nouvelle colonie, il fit massacrer les Milésiens, et donna leurs femmes à ses soldats.

Néléides, Nestor, et les autres fils de Nélée.

Néléidies, fêtes instituées en l'honneur de Diane par Nélée 2.

Néléis, surnom de Diane, pris des Néléidies.

Néléius, Nestor, fils de Nélée.

Nélo, une des Danaïdes.

Nemanoum, nom que les Grecs donnent quelquefois à Minerve, dans laquelle on croit reconnaître Noéma, fille de Lamech, à laquelle on attribue l'invention de la filature et de la toile.

Nembroth, un des esprits que les magiciens consultent. Le Mardi lui est consacré, il reçoit ce jour-là la pierre qu'on lui jette pour présent.

Nemda (*Myth. Tart.*), lieu de dévotion célèbre chez les Tartares Czérémisses qui habitent aux environs du Volga. Il est spécialement consacré au culte des démons et des génies malfaisants. Les peuples d'alentour y viennent en pélérinage, les mains pleines de présents et d'offrandes; car ils supposent que ces esprits sont fort avides, et qu'ils puniraient de mort ceux qui viendraient les honorer sans leur rien apporter. *Oléarius.*

1. Némée, fille d'Asope, suivant *Pausanias*, et, selon d'autres, de Jupiter et de la Lune, donna son nom à une contrée du pays des Argiens. D'autres le dérivent des troupeaux de Junon qui y paissaient. Rac. *Nemein*, paître.

2. — Ville de l'Argolide, célèbre dans les temps héroïques par la victoire d'Hercule sur un lion, et par les jeux Néméens. Dans une forêt voisine était un lion d'une taille énorme, qui dévastait le pays. Hercule, envoyé à l'âge de seize ans pour garder ses troupeaux, attaqua ce monstre, épuisa son carquois contre sa peau impénétrable aux traits, et brisa sur lui sa massue de fer. Enfin, après beaucoup d'efforts inutiles, il saisit le lion, le déchira de ses mains, et avec ses ongles lui enleva la peau qui lui servit depuis de bouclier et de vêtement. Tel fut le premier des douze travaux d'Hercule.

Néméen, surnom de Jupiter, pris du culte qu'on lui rendait à Némée, depuis qu'Hercule lui avait consacré les jeux de ce nom. Les Argiens y faisaient des sacrifices à ce dieu, et c'était à eux qu'appartenait le droit d'y élire un prêtre. Ce surnom lui était commun avec Hercule.

Néméens. Les jeux Néméens étaient comptés entre les plus fameux de la Grèce; ils furent institués, dit-on, par Hercule, après qu'il eut tué le lion de Némée, et en mémoire de sa victoire. *Pausanias* dit que ce fut Adraste, un des sept chefs de la première guerre de Thèbes, qui en fut l'auteur : d'autres racontent que ce fut pour honorer la mémoire du jeune Ophelte ou Archemore, fils de Lycurgue, que les sept chefs argiens célébrèrent ces jeux; d'autres enfin prétendent qu'ils furent consacrés à Jupiter Néméen. Quelle qu'ait été leur origine, ils est certain qu'on les célébra long-temps dans la Grèce, de trois en trois ans. C'étaient les Argiens qui les faisaient faire à leurs dépens dans la forêt de

Némée, et qui en étaient les juges. Ils jugeaient, dit-on, en habits de deuil, pour marquer l'origine de ces jeux. Il n'y eut d'abord que deux exercices, l'équestre et le gymnique; on y admit ensuite les cinq sortes de combats, comme dans les autres jeux. Les vainqueurs, au commencement, étaient couronnés d'olivier, ce qui dura jusqu'au temps des guerres contre les Mèdes. Un échec que les Argiens reçurent dans cette guerre fit changer l'olivier en ache, herbe funèbre. C'est pourquoi les jeux Néméens ont passé pour des jeux funèbres.

Néméoniques, vainqueurs dans les jeux Néméens. Leur prix était une simple couronne d'ache, mais *Pindare* les a immortalisés dans son troisième livre. Rac. *Nikè*, victoire.

Nemertès, une des Néréides, suivant *Hésiode*.

Néméséés, fêtes instituées en l'honneur de Némésis. Elles étaient funèbres, parcequ'on croyait que Némésis prenait aussi les morts sous sa protection, et qu'elle vengeait les injures faites à leurs tombeaux. On y faisait aussi des expiations en faveur de ceux qui avaient abusé des présents de la fortune ou des dons de la nature.

Némèses. *(Iconol.)* Divinités, selon *Hygin*, filles de l'Erèbe et de la Nuit. Quelques uns les prennent pour les Euménides. Elles étaient en grande vénération à Smyrne, qu'Alexandre avait fondée sur la foi d'une apparition de ces déesses qui le lui avaient ordonné en songe. *Hésiode* a distingué aussi deux Némèses: l'une était la Pudeur, qui retourna dans le ciel après l'âge d'or; l'autre resta sur la terre et dans les enfers pour la punition des méchants. Ces deux divinités, invoquées principalement dans les traités de paix, assuraient la fidélité des serments. On les représentait ailées, avec une roue sous les pieds, symbole des vicissitudes humaines, propres à rappeler l'homme orgueilleux aux sentiments de modération et de justice. Souvent les Némèses tiennent un frein pour arrêter les méchants, ou un aiguillon pour exciter au bien. Elles approchent un doigt de leur bouche, pour apprendre qu'il faut être discret; et le frein qu'elles portent annonce sur-tout qu'il en faut toujours mettre à ses discours. La plupart de ces attributs conviennent à Némésis.

Némésis. (*Iconol.*) Fille de l'Océan, selon *Pausanias;* de la Justice, suivant *Ammien Marcellin;* de Jupiter, au rapport d'*Euripide;* de la Nuit, si l'on en croit *Hésiode;* divinité redoutable qui, élevée dans les cieux, regardait du haut d'une éternité cachée tout ce qui se passait sur la terre, et qui veillait en ce monde à la punition des coupables, et les châtiait dans l'autre avec la dernière rigueur. Ses punitions étaient sévères, mais équitables, et personne n'était à l'abri de ses coups. Cette divinité, souveraine des mortels, juge des motifs secrets qui les faisaient agir, commandait même à l'aveugle Destin, et faisait à son choix sortir de l'urne de ce dieu les biens ou les maux. Elle se plaisait à courber les têtes orgueilleuses, à humilier ceux qui manquaient de modération dans la prospérité, ceux que la beauté et la force du corps ou les talents rendaient trop fiers, et ceux qui désobéissaient aux ordres des personnes qui avaient droit de leur en donner. Ministre de la justice, elle avait une inspection spéciale sur les offenses faites aux pères par les enfants. C'était elle enfin qui recevait les vœux secrets de l'amour dédaigné ou trahi, et qui vengeait les amantes malheureuses de l'infidélité de leurs amants. Ainsi, sur une mosaïque d'Herculanum, on la voit consoler Ariane abandonnée. Le vaisseau de Thésée fend les mers, tandis que près d'Ariane l'amour se cache et verse des larmes. Le nom de Némésis signifiait chez les Grecs, suivant *Hésychius*, bonne fortune; d'autres l'ont fait dériver de *nemein*, *dividere*, parcequ'elle distribuait aux hommes les châtiments et les récompenses; d'autres, de *nemesai*, s'indigner, de l'indignation que lui cau-

sait la vue des crimes de la terre. *V.* Nemetor, Adrastée, Opis, Eois, Ancharie, Nortia.

Une déesse si redoutable devait avoir un grand nombre d'autels. Regardée par plusieurs comme la puissance solaire, son empire s'étendait sur le globe entier, et son culte s'était universellement répandu. Elle était honorée des Perses, des Assyriens, des Babyloniens, des peuples d'Ethiopie, originaires d'Egypte : elle avait, au rapport de *Pline*, dans le labyrinthe près du lac Mœris, quinze chapelles qui lui étaient dédiées ; on ne pouvait mieux placer cette déesse distributrice des punitions et des recompenses que dans le Tartare égyptien, c.-à-d., un lieu où l'opinion publique plaçait la demeure dernière des bons et des méchants. (*V.* Lua.) Son culte fut porté dans la Grèce par Orphée. On l'adorait sur-tout à Rhamnus (*voy.* Rhamnusia), à Samos, à Side, à Ephèse, à Smyrne. L'Italie reconnut aussi sa puissance, et la plaça au rang des divinités principales, sous le nom grec de Némésis. A Rome on lui donnait le nom de *Sainte*, et on lui consacra un autel au Capitole ; là, avant de partir pour les combats, les guerriers venaient lui immoler des victimes, et lui faire offrande d'un glaive. Elle présidait à l'oreille droite, et souvent on lui en offrait la représentation en argent.

Sa tête porte ordinairement une couronne chez les Grecs ; celle-ci est quelquefois surmontée d'une corne de cerf, peut-être pour désigner la promptitude avec laquelle Némésis rend à chacun ce qui lui appartient. Les Etrusques la couronnaient avec un diadème de pierres précieuses. Le narcisse servait encore à sa couronne ; et cette fleur, qui rappelait un jeune orgueilleux épris de lui-même et victime de l'amour-propre, devait naturellement être consacrée à la déesse qui punissait ceux qui n'aimaient qu'eux-mêmes. Souvent elle a la tête couverte d'un voile, attribut qui annonce que la vengeance divine est impénétrable, et qu'elle frappe à l'instant où le coupable se croit en paix. Tantôt elle se repose sur un gouvernail, pour exprimer qu'elle régit l'univers ; tantôt on voit sous ses pieds une roue, parcequ'elle le parcourt pour y juger le mérite des actions humaines. Les habitants de Bresse, en Italie, la couronnaient de laurier, et plaçaient sous ses pieds une roue et un compas. Quelquefois elle tient un vase d'une main, et une lance de l'autre ; la liqueur de l'un prêtait des forces à l'homme vertueux et persécuté ; les coups de l'autre punissaient les orgueilleux de leurs fautes. Une mosaïque d'Herculanum offre Némésis avec un visage sévère, et vêtue de blanc. D'une main elle soulève son habillement, comme pour ne pas être témoin d'une action criminelle ; de l'autre elle tient une épée renfermée dans le fourreau. Les artistes anciens lui donnèrent souvent des ailes. Il lui fallait en effet l'agilité des oiseaux pour remplir ses divers emplois. C'est par cette raison que les habitants de Smyrne plaçaient à côté d'elle un griffon aux ailes étendues, et que cet oiseau fabuleux lui était particulièrement consacré. Une statue de Némésis, déterrée près de Cortone, la représente sans jambes, et se reposant sur un pied de griffon. Elle a deux ailes étendues, et porte sur la tête une couronne radiée, et sur les épaules le *peplum*. La figure de Némésis est quelquefois auprès de celle de Junon, et quelquefois auprès de celle d'Isis ; et *Gori* décrit une de ses statues trouvée en Toscane, où elle est vêtue comme une divinité égyptienne, avec un voile qui l'entoure entièrement en formant plusieurs spirales.

Quelques auteurs ont soupçonné que Léda n'était qu'un surnom de Némésis ; mais le plus grand nombre, et sur-tout *Hygin*, les ont formellement distinguées.

En donnant à Hélène cette déesse pour mère, les poëtes voulurent sans doute exprimer et les chagrins que sa beauté lui causa, et la vengeance cruelle qu'elle attira sur les

Troyens et la famille de Priam. Telle fut la fiction par laquelle on accrédita cette opinion. Némésis fut aimée de Jupiter : mais comme ce dieu ne pouvait la séduire, il prit, pour y parvenir, la forme agréable d'un cygne; et s'étant fait poursuivre par un aigle, il se réfugia sur le sein de la déesse. A peine celle-ci lui eut-elle donné un asile entre ses bras, qu'un sommeil profond s'empara de ses sens, et la livra aux transports de son amant. Elle conçut Hélène qui vint au jour renfermée dans un œuf, dont Mercure se chargea pour le confier à Léda qui prit soin de le faire éclore. Dans le cabinet du roi de Prusse, une émeraude gravée représente Némésis assise sur un petit autel, vêtue d'un simple manteau qui voltige derrière elle; et tenant le cygne séducteur entre ses bras. Sur une sardoine du même cabinet, Némésis paraît couchée, et Jupiter métamorphosé presse amoureusement le sein de sa maîtresse.

Une belle mosaïque d'Herculanum offre encore cette victoire de l'amour; la tête de la déesse est couverte d'un voile; un lit a pieds dorés est près d'elle; et le cygne amoureux, placé sur ses genoux, étend son cou, et s'efforce d'unir son bec aux lèvres vermeilles de cette déesse.

Nemestrinus, dieu qui présidait aux forêts, et qu'on regardait comme le souverain des Dryades, Faunes, et autres dieux habitants des bois. Rac. *Nemus*, bois.

Némétès, surnom de Jupiter, le même que Néméen.

Néméthius, personnage fabuleux, qui de Scythie passa en Irlande, et en fut chassé par les Géants.

Némétor, *vengeur*, surnom de Jupiter, dans *Eschyle*. Rac. *Nemesai*, s'indigner.

Némorales, fêtes qui se célébraient dans la forêt d'Aricie en l'honneur de Diane Aricine.

Nemorensis, surnom de Diane.

Nemrod, fils de Chus. Quelques uns le regardent comme le Saturne, et d'autres comme le Ninus des anciens. Une troisième opinion le confond avec Bel ou Bélus, et une quatrième avec Bacchus.

Nénie, déesse des funérailles, particulièrement honorée à celles des viellards. On ne commençait à l'invoquer que lorsque l'agonie commençait. Elle avait un temple hors de Rome, près de la porte Viminale. Elle présidait aux chants lugubres qu'on faisait en l'honneur des morts.

Nénies, chants usités aux funérailles, qui contenaient les louanges de la personne qui venait de mourir. Ils étaient débités d'une voix lamentable, au son des flûtes, par une femme louée pour cet office, et qui s'appelait *Præfica*. On en attribuait l'origine à Simonide. Ce mot, dans la suite, s'est appliqué à toutes sortes de chants désagréables, et même de discours ineptes. On entendait aussi par ce nom un chant dont les nourrices se servaient pour endormir les enfants.

Nens (*Myth. Siam.*), jeunes gens que leurs parents mettent auprès des Talapoins, pour recevoir leurs instructions. On leur enseigne les principes de la religion et de la morale, en leur faisant apprendre la langue Balie, qui est celle de leur religion et de leurs lois. Ils sont dispersés dans chaque cellule, suivant le choix de leurs parents. Un Talapoin n'en peut recevoir plus de trois. Ces élèves demeurent souvent écoliers toute leur vie, et forment une espèce d'ordre composé de novices, qui ne sont jamais profès. Le doyen de ces novices se nomme *Taten*, et son emploi particulier est de purger le terrain du couvent des herbes inutiles, fonction qui serait un crime pour un Talapoin. Dans l'enceinte du couvent, une salle isolée, construite en bambou, sert d'école à ces petits Talapoins. Les Nens, sans être tout-à-fait moines, ont cependant un genre de vie extrêmement austère. Ils sont obligés de jeûner six jours dans chaque lune; dans les autres temps, ils ne font que deux repas par jour. Toute chanson leur est

interdite ; il leur est même défendu d'en entendre chanter. Ils portent l'habit de Talapoins, et en général, servent celui chez lequel ils sont logés. Ce sont les *frères lais* du couvent. *V.* TATEN.

NÉOCLÈS, un des paysans lyciens changés en grenouilles par Latone, pour l'avoir empêchée de boire dans le fleuve Misa.

NÉOCORES, prêtres grecs, qui, n'ayant été que des ministres inférieurs dans les premiers temps, furent dans la suite élevés au rang le plus distingué et chargés des principales fonctions des sacrifices. Rac. *Naos*, temple ; *korein*, avoir soin.

C'était proprement, chez les Grecs, ce que nous appelons aujourd'hui sacristains, ceux qui avaient soin d'orner les temples et de tenir en bon état tous les ustensiles des sacrifices. Dans la suite des temps, cet office devint très considérable. Selon M. *Vaillant*, les néocores, au commencement, n'avaient soin que de balayer le temple. Montant ensuite en un degré plus haut, ils en eurent la garde. Ils parvinrent enfin à de plus hautes dignités. Ils sacrifièrent pour le salut des empéreurs, comme étant honorés du souverain sacerdoce. On trouve des néocores avec le titre de Prytane, nom de gouvernement, et avec celui d'Agonothète, qui distribuait le prix dans les grands jeux publics. Les villes même, sur-tout celles où il y avait quelque temple fameux, comme Ephèse, Smyrne, Pergame, Magnésie, prirent la qualité de Néocores.

NÉOÉNIE, fête qu'on célébrait en l'honneur de Bacchus, lorsque l'on faisait pour la première fois l'essai du vin nouveau de l'année. Rac. *Neos*, nouveau; *oinos*, vin.

NÉOMÉNIASTES, ceux qui célébraient la fête des Néoménies, ou de chaque mois lunaire.

NÉOMÉNIES, fêtes qui se célébraient aux nouvelles lunes en Egypte, en Judée, en Grèce et a Rome. Les Egyptiens les célébraient avec appareil, et, le premier jour de chaque mois, conduisaient en pompe les animaux qui répondaient aux signes célestes dans lesquels le soleil et la lune allaient entrer. Les Hébreux avaient une vénération particulière pour ce premier jour, qu'ils célébraient avec des sacrifices. Les juges du Sanhédrin, dont la juridiction était de fixer les jours de fêtes, envoyaient deux hommes découvrir la lune, et, sur leur rapport, faisaient publier au son des trompettes que le mois était commencé ce jour-là. Les Grecs solemnisaient les Néoménies le premier de chaque mois lunaire, en l'honneur de tous les dieux. Cette fête passa des Grecs aux Romains, qui donnèrent aux Néoménies le nom de Calendes. Au commencement de chaque mois, ils faisaient des prières et des sacrifices aux dieux, en reconnaissance de leurs bienfaits; et la religion obligeait les femmes de se baigner : mais les Calendes de Mars étaient les plus solemnelles, parceque ce mois ouvrait l'année des Romains.

NÉOMÉNIUS, surnom d'Apollon, honoré sur-tout à la nouvelle lune, parceque tous les astres empruntent leur lumière du soleil.

NÉOMÉRIS, une des Néréides.

NÉONI (*Myth. Afr.*), un des gangas ou prêtres du Congo, qui, ainsi que le *nzali*, a pour fonction spéciale de guérir les maladies.

NÉOPHRON, fils de Timande, que Jupiter changea en vautour.

NÉOPTOLÈME. *Voyez* PYRRHUS.

NÉOPTOLÉMÉES, fête célébrée par les Delphiens en mémoire de Néoptolème, fils d'Achille, qui périt au pillage du temple d'Apollon, qu'il avait entrepris dans le dessein de venger la mort de son père, causée par ce dieu au siége de Troie. Les Delphiens, ayant tué Néoptolème dans le temple même, crurent devoir fonder une fête à sa gloire, et honorer ce prince comme un héros.

NÉOTÉRA, jeune ou nouvelle déesse, titre que prit Cléopatre avec l'habit d'Isis, lorsque *Marc-An-*

toine prit le nom et l'appareil de Bacchus.

Néozonze (*Myth. Pers.*), fête solennelle que les Persans célèbrent au commencement de l'équinoxe du printemps, et qui dure plusieurs jours. Les grands vont alors offrir des présents et rendre des hommages au prince. On fait aussi des prières publiques pour la conservation des biens de la terre.

1. Népenthès, plante d'Egypte, dont *Homère* dit qu'Hélène se servit pour charmer la mélancolie de ses hôtes, et en particulier du jeune Télémaque, dont la douleur avait été réveillée par le recit des aventures d'Ulysse. Elle l'avait reçue de Polydamna, femme de Thonis roi d'Egypte, et la mêla dans le vin qu'on servait à la table de Ménélas. Rac. *Ne*, négation; et *penthos*, douleur. *Diodore* dit que de son temps les femmes de Thèbes en Egypte se vantaient de composer des boissons qui non seulement faisaient oublier les chagrins, mais calmaient les plus vives douleurs et les plus grands emportements, et ajoute qu'elles s'en servaient avec succès. *Pline* parle d'une plante appelée *hellenium*, qu'il croit être le népenthès *d'Homère*, et à laquelle il attribue la même vertu, quand on la mêle avec le vin. *Plutarque*, *Athénée*, *Macrobe*, *Philostrate*, entendent par cette plante les contes agréables qu'Hélène fit aux convives.

2. — *Qui dissipe la tristesse*, épithète d'Apollon. *M. Rac.*

Néphalies, fête des Grecs, nommée la fête des gens sobres. Rac. *Nephein*, être sobre. Les Athéniens la célébraient en offrant une simple boisson d'hydromel au Soleil, à la Lune, à l'Aurore, à Vénus; ils brûlaient à cette occasion, sur leurs autels, toutes sortes de bois, excepté celui de la vigne et du figuier.

Néphalion, un des fils de Minos.

Néphaléos, *sobre*, épithète d'Apollon. Rac. *Nephein*, être sobre. *Anthol.*

1. Néphélé, seconde femme d'Athamas, roi de Thèbes, donna à ce prince deux enfants, Phryxus et Hellé. Comme elle était sujette à des accès de folie, le roi en fut bientôt dégoûté, et reprit Ino sa première femme. Les enfans de Néphélé eurent part à la disgrace de leur mère, furent persécutés par leur marâtre et ne dûrent leur salut qu'à la fuite. On dit qu'un oracle, forgé par les artifices d'Ino, demanda que les enfants de Néphélé fussent immolés aux dieux, et que, dans le moment qu'on allait exécuter cet horrible sacrifice, la mère se changea en nuée, enveloppa ses deux enfans, et les chargea sur le dos d'un mouton à toison d'or; fable fondée sur l'équivoque du nom. Rac. *Néphélè*, nuée.

2. — Néphélé, mère des Centaures. Elle assista ses enfants dans leur combat contre Hercule, en rendant le terrain glissant, lorsqu'il les poursuivit.

Néphéléis, Hellé, fille de Néphélé.

Néphélim, nom qui signifie également géants ou brigands : aussi est-ce celui que l'Ecriture donne aux enfants nés du commerce des anges avec les filles des hommes. Selon l'auteur du livre d'Enoch, les Néphélim étaient fils des Géants et pères des Eliud. Ce nom est aussi donné quelquefois aux Centaures, qu'on disait fils de la Nuée.

Néphélocentaures. *Centaures nues*, peuple imaginaire que *Lucien* place dans la lune.

Néphélococcygie, *Nue coucou*, autre ville imaginaire que le même place dans les nues, et où il fait régner un Coronus, fils de Cottyphion.

Nephès-Ogli. Ce nom signifie, parmi les Turcs, *fils du Saint-Esprit*, et on le donne à certaines gens qui naissent d'une mère vierge. Il y a des filles turques qui, dit-on, se tiennent dans certains endroits à l'écart, où elles ne voient aucun homme : elles ne vont aux mosquées que rarement ; et lorsqu'elles s'y rendent,

elles y demeurent depuis neuf heures du soir jusqu'à minuit, et y joignent à leurs prières tant de contorsions et de cris, qu'elles épuisent leurs forces, et qu'il leur arrive souvent de tomber par terre évanouies. Si elles deviennent grosses depuis ce temps-là, elles disent qu'elles le sont par la grace du Saint-Esprit; et les enfants dont elles accouchent sont appelés *Nephès-Ogli*. On les considère comme devant un jour avoir le don des miracles.

Néphthé, une des grandes divinités des Egyptiens, femme de Typhon, et mère d'Anubis, dont elle accoucha avant terme par une terreur que Typhon lui causa, et qui, dit *Plutarque*, fit depuis auprès des dieux la fonction que font les chiens auprès des hommes. Suivant d'autres, Osiris vivait trop familièrement avec Nephthé, ce qui inspira de la jalousie à Typhon. D'autres assurent que c'était Typhon qui était amoureux d'Isis, femme d'Osiris.

Nephthys, la même vraisemblablement que la précédente. On en trouve quelquefois la tête sur les sistres. Elle était prise, selon *Plutarque*, pour Vénus ou la Victoire.

Néphus, fils d'Hercule.

Neptunales, fêtes qui se célébraient à Rome le 23 de Juillet en l'honneur de Neptune. Elles étaient différentes des Consuales, quoique celles-ci fussent aussi en l'honneur de ce dieu; mais dans le cours des unes et des autres, comme on croyait que Neptune avait formé le premier cheval, les chevaux et les mulets, couronnés de fleurs, demeuraient sans travailler, et jouissaient d'un repos que personne n'eût osé troubler.

Neptune, divinité des mers. *Hérodote* le fait Libyen, et assure que de tout temps il avait été en grande vénération dans le pays. Suivant l'opinion le plus généralement reçue, Neptune était un prince de la race des Titans, fils, selon *Hésiode*, de Saturne et de Rhéa, et frère de Jupiter et de Pluton. Rhéa, étant accouchée de lui, le cacha dans une bergerie de l'Arcadie, et fit accroire ensuite à Saturne qu'elle avait mis au monde un poulain qu'elle lui donna à dévorer. Dans le partage que les trois frères firent de l'univers, c-à-d. du vaste empire des Titans, il eut pour son lot la mer, les isles et tous les lieux qui en sont proche; de là l'idée qui l'a fait regarder comme dieu de la mer. Selon *Diodore*, Neptune fut le premier qui s'embarqua sur la mer avec l'appareil d'une armée navale. Saturne lui avait donné le commandement de sa flotte, avec laquelle il arrêta toutes les entreprises des princes Titans; et lorsque Jupiter son frère, qu'il servit toujours très fidèlement, eut obligé ses ennemis à se retirer dans les pays occidentaux, il les y serra de si près, qu'ils ne purent jamais en sortir; ce qui donna lieu à la fable que Neptune tenait les Titans enfermés dans l'enfer, et les empêchait de remuer. Les poètes ont donné le nom de Neptune à la plupart des princes inconnus qui venaient par mer s'établir dans quelques nouveaux pays, ou qui régnaient sur des îles, ou qui s'étaient rendus célèbres sur la mer par leurs victoires, ou par l'établissement du commerce : de-là tant d'aventures sur le compte de Neptune, tant de femmes, de maîtresses et d'enfants qu'on lui donne; tant d'enlèvements, tant de métamorphoses qu'on lui attribue. *Vossius*, en a démasqué plusieurs, tels que le Neptune égyptien, qui eut de Libye Bélus et Agénor; celui qui d'Amymone, fille de Danaüs, eut Nauplius, père de Palamède; le père du fameux Cercyon tué par Thésée; celui qui, de Tyro, fille de Salmonée, eut Pélias; Egée, père de Thésée; enfin, celui dont il est question ici, et dont l'histoire est chargée des aventures de tous les autres. On dit, au reste, que Neptune eut pour femme Amphitrite, fille de l'Océan et de Doris; que ce prince, en étant devenu amoureux, et ne pouvant l'obtenir, lui envoya un dauphin qui négocia si habilement qu'il l'amena à répondre aux désirs du dieu. On lui donne une infinité de maîtresses, dont il dut les faveurs

à différentes métamorphoses. Arachné, dans *Ovide*, le représente changé en taureau dans ses amours avec une des filles d'Eole ; sous la forme du fleuve Enipée, pour rendre Iphimédie mère d'Iphialte et d'Otus; sous celle d'un bélier, pour séduire Bisaltis ; sous celle d'un cheval, pour tromper Cérès; enfin, sous celle d'un oiseau dans l'intrigue avec Méduse, et d'un dauphin avec Mélantho. *Varron* dérive son nom de *nubere*, parcequ'il couvre la terre.

Apollodore raconte que, sous le règne de Cécrops, chacun des dieux voulant choisir une ville et un pays où il fût particulièrement honoré, Neptune vint le premier dans l'Attique, et qu'en frappant la terre de son trident il en fit sortir une mer. Minerve y arriva en suite, et, en présence de Cécrops, elle planta un olivier qui se voyait encore, dit-il, dans le temple de Pandrose. Ces deux divinités, à raison de leurs bienfaits, se disputaient l'Attique. Jupiter, voulant les mettre d'accord, leur donna pour juges les douze dieux qui adjugèrent à Minerve Athènes et l'Attique. Neptune eut une semblable dispute avec la même déesse. Jupiter partagea cet honneur entre l'un et l'autre, en sorte que les Trézéniens honorèrent Minerve sous le nom de Poliade, et son rival sous celui de roi, et mirent sur leur monnaie d'un côté un trident, et de l'autre une tête de Minerve. Il y eut encore différend entre Junon et Neptune pour Mycènes (*v.* Inachus), et entre lui et le Soleil au sujet de Corinthe. (*V.* Isthme.) Quant à la fable qui veut que Neptune, chassé du ciel avec Apollon pour avoir conspiré contre Jupiter, bâtit les murailles de Troie, et que, frustré de son salaire, il se vengea de la perfidie de Laomédon en renversant les murs de cette ville, *voy.* Hésione, Laomédon.

On n'attribuait pas seulement à Neptune les tremblements et les autres mouvements extraordinaires de terre et de mer, on le regardait aussi comme l'auteur des changements considérables dans le cours des fleuves et des rivières : aussi les Thessaliens, dont le pays était inondé, lorsque les eaux furent écoulées publièrent que c'était Neptune qui avait formé le canal par où elles s'étaient retirées. On le croyait encore le dieu tutélaire des murailles et de leurs fondements, qu'il renversait ou affermissait à son gré.

Neptune était un des dieux du paganisme les plus honorés. Indépendamment des Libyens, qui le regardaient comme leur grande divinité, la Grèce et l'Italie, sur-tout dans les lieux maritimes, avaient un grand nombre de temples élevés en son honneur, des fêtes et des jeux. Ceux de l'isthme de Corinthe, et ceux du cirque à Rome, lui étaient spécialement consacrés sous le nom d'Hippius. Les Romains même avaient tant de vénération pour ce dieu, qu'indépendamment de la fête qu'ils célébraient en son honneur le 1er. de Juillet, tout le mois de Février lui était consacré, soit parceque la moitié de ce mois était destinée aux purifications qui se faisaient principalement avec de l'eau, élément auquel il présidait, soit pour le prier d'avance d'être favorable aux navigateurs qui, dans les commencements du printemps, se disposaient aux voyages de mer. *Platon* nous apprend que, chez les Atlantides, il avait un temple où il était représenté sur un char tiré par quatre chevaux ailés dont il tenait les rênes, et que sa statue était si grande, qu'elle touchait la voûte du temple, quoique fort élevée. *Pline* fait mention de celui qu'il avait chez les Cariens, et *Hérodote* d'un autre que lui avaient dédié les Potidéens. Ce même auteur parle d'une statue d'airain, haute de dix pieds et demi, qu'il avait près de l'isthme de Corinthe. Outre les victimes ordinaires, c'est-à-dire le cheval et le taureau, et les libations en son honneur, les aruspices lui offraient particulièrement le fiel de la victime, par la raison que l'amertume en convenait aux eaux de la mer.

Virgile dit que Neptune fit sortir un cheval du sein de la terre, en la frappant de son trident. — *Diodore* et *Pausanias* attribuent à ce dieu l'invention de l'art de dompter les chevaux. — *Homère* dit qu'il prenait également sous sa protection les chevaux et les navigateurs. — On le voit souvent représenté sur les médailles antiques, debout, et dans l'attitude de frapper avec son trident.

(*Iconol.*) On trouve Neptune représenté ordinairement nu et barbu, le trident à la main (*v.* Trident), tantôt assis, tantôt debout sur lesflots de la mer, souvent sur un char traîné par deux ou quatre chevaux, quelquefois ordinaires, quelquefois marins, ayant la partie inférieure terminée en queue de poisson, une seule fois ailés : *Homère* lui en donne à pieds d'airain. Neptune couronné par la Victoire, dans *Maffei*, marque la reconnaissance d'un guerrier qui croyait lui devoir le gain d'une bataille navale. Tenant le pied droit sur un globe dans une médaille d'Auguste et dans une autre de Titus, il nous apprend que ces empereurs étaient également maîtres de la terre et de la mer. Assis sur une mer tranquille avec deux dauphins qui nagent sur la superficie de l'eau, et ayant près de lui une proue de vaisseau chargé de grains ou de perles, il marque l'abondance qui résulte d'une heureuse navigation. Lorsqu'il paraît assis sur une mer agitée, le trident planté devant lui, et un oiseau monstrueux à tête de dragon, avec des ailes sans plumes, comme une chauve-souris, qui semble faire effort pour se jeter sur lui, pendant que Neptune demeure tranquille, et paraît même détourner la tête par mépris, c'est pour marquer que ce dieu triomphe également des tempêtes et des monstres de la mer. Sur une médaille donnée par *Béger*, où la Victoire paraît sur la proue d'un navire, sonnant de la trompette, pendant que Neptune au revers, en posture de combattant, darde son trident pour mettre en fuite les ennemis, il représente la victoire de Démétrius Poliorcète sur Ptolémée. Enfin, un bas-relief d'une grande beauté offre une jeune fille qu'il emporte sur ses chevaux marins. L'Amour, à qui ce dieu a remis son trident, s'en sert pour animer ses chevaux, dont un tient la queue d'un dauphin dans sa bouche; deux jeunes filles paraissent sur le rivage, priant Neptune de leur rendre leur compagne. *Voyez* la peinture que fait *Virgile* de son cortège dans le premier liv. de l'*Enéide*.

Les anciens ont donné différents noms à Neptune : on les trouvera dans l'ordre alphabétique. *V.* Poseidon, Salacia.

Philostrate, dans ses tableaux, représente Neptune, le dieu des eaux, équipé en laboureur et conduisant une charrue, parcequ'il faut que Neptune (ou l'eau), intervienne dans l'agriculture, comme l'auteur de toute végétation et de toute fertilité.

Neptunes, certains génies dont on fait une description à-peu-prés semblable à celle des Faunes et des Satyres, etc.

Neptunia Proles, Messape, fils de Neptune; Cycnus fils, et Hippomène, petit-fils du même dieu.

Neptunius Héros, Thésée, que les poètes font quelquefois fils de Neptune.

Nequam, prétendu prince des magiciens, à qui les chroniques mayençaises attribuent la fondation de Mayence.

Néquiron (*Myth. Jap.*), un des trois dieux japonais qui président à la guerre. *Voyez* Dénichi et Maristines.

Néquiti (*Myth. Afr.*), secte établie dans le royaume de Congo en Afrique, qui tient ses assemblées dans des lieux sombres et inconnus. Lorsqu'il se présente un nouveau candidat, on lui fait faire plusieurs tours sur une corde, jusqu'à ce que l'étourdissement le fasse tomber. Après sa chûte, il perd la raison, et paraît ravi dans une espèce d'extase. Pendant cette aliénation d'esprit, on le transporte dans l'endroit où se tient l'assemblée, et, lorsqu'il a repris ses

sens, on lui fait prêter serment de fidélité. Si dans la suite il devient parjure, il est immolé par les confrères aux dieux protecteurs de la société.

Nérамédha (*Myth. Ind.*), sacrifices humains que les Indiens faisaient autrefois à Cali, femme de Shiva considéré sous le rapport de Jupiter Stygien ou Pluton. Pour en diminuer l'odieux, les brahmes avaient tâché d'établir la ferme persuasion que ces malheureuses victimes étaient transportées dans le ciel d'Indra, et mises au nombre de ses musiciens.

Nère, espace de temps fabuleux dont les Chaldéens faisaient usage dans leur chronologie, et qui marquait six cents ans. *V.* Sare et Sose.

Nérée (*Iconol.*), dieu marin, plus ancien que Neptune, était, selon *Hésiode*, fils de l'Océan et de Téthys, ou, selon d'autres, de l'Océan et de la Terre, et avait épousé Doris, sa sœur. On le représente comme un vieillard doux et pacifique, plein de justice et de modération. Habile devin, il prédit à Paris les maux que l'enlèvement d'Hélène devait attirer sur sa patrie. Il apprit à Hercule où étaient les pommes d'or qu'Eurysthée lui avait ordonné d'aller chercher; mais ce ne fut qu'après avoir pris différentes formes pour éluder cet éclaircissement, ce qu'il eût fait, si le héros ne l'eût retenu jusqu'à ce qu'il eût repris sa première figure. *Apollodore* nous apprend qu'il faisait son séjour ordinaire dans la mer Egée, où il était environné de ses filles, qui le divertissaient par leurs chants et leurs danses. *Noël le comte* a cru que Nérée avait été l'inventeur de l'hydromantie, et que c'est pour cela qu'on le représente comme un grand devin et une divinité des eaux. Les poètes ont souvent pris Nérée pour l'eau même; mais le fond de la fable représente vraisemblablement quelque prince ancien dont l'histoire a été chargée d'idées poétiques, qui se rendit fameux sur mer, et perfectionna si fort la navigation, qu'on venait le consulter de tous côtés sur les dangers des voyages maritimes.

Néréides, (*Iconol.*) filles de Nérée et de Doris. *Hésiode* en compte cinquante, dont les noms, tous tirés du grec, conviennent bien à des divinités de la mer. On donna ensuite le nom de Néréides à des princesses qui habitaient des isles ou sur des côtes, ou qui se rendirent fameuses par l'établissement du commerce et de la navigation. On le donna encore à certains poissons de mer à qui l'on suppose la partie supérieure du corps à-peu-près semblable à celui d'une femme. *Pline* dit que du temps de Tibère on vit sur le rivage de la mer une Néréide telle que les poètes les représentent. Les Néréides avaient des bois sacrés et des autels en plusieurs endroits de la Grèce, sur-tout sur les bords de la mer. « Doto, dit » *Pausanias*, avait un temple célèbre à Gabala; on leur offrait en » sacrifice du lait, du miel, de » l'huile, et quelquefois on leur immolait des chèvres. » Les anciens monuments, de même que les médailles, s'accordent à représenter les Néréides comme de jeunes filles, les cheveux entrelacés de perles, portées sur des dauphins ou des chevaux marins, tenant ordinairement d'une main le trident de Neptune, de l'autre un dauphin, et quelquefois une Victoire ou une couronne, ou des branches de corail. On les trouve cependant quelquefois moitié femmes et moitié poissons.

Néréis, une des filles de Priam.

Nereius Juvenis: 1. Phocus, petit-fils de Nérée; — 2. Achille, petit-fils de Nérée par sa mère.

Nerengs (*Myth. Pers.*), livres de prières à l'usage des Persans.

Nergel, divinité des Chutéens, que les uns disent avoir été adorée sous la forme d'une poule de bois, les autres sous celle d'une flamme qu'ils entretenaient sur les autels en l'honneur du Soleil; ce qui est conforme à l'étymologie du mot, qui veut dire *fontaine de feu*.

Nériène, ou Nérion, femme de Mars, originairement déesse des Sa-

bins, et dont le nom signifie *douceur*; allégorie ingénieuse qui indique que la guerre elle-même doit être soumise aux règles de l'humanité, qui en diminuent les horreurs.

Nerienes, *valeureux*, surnom de Mars, chez les Sabins.

Nérina, Nérita, Névérita, déesse du respect et de la vénération.

Nérine, nom que *Virgile* donne à Galatée, comme fille de Nérée et de Doris. *V.* Néréide.

Nérion. *V.* Nériène.

Nériossengul (*Myth. Pers.*), ange qu'Ormuzd députa à Zoroastre, pour lui annoncer sa mission divine en ces termes : « Va, lui dit-il, en » Irman ; Irman que je créai pur, » et que le serpent infernal a souillé, » le serpent qui est concentré dans » le mal, et qui est gros de la mort. » Toi, qui m'as approché sur la » sainte montagne, où tu m'as interrogé, et où je t'ai répondu, va, » porte ma loi en Irman ; je te donnerai mille bœufs aussi gras que le » bœuf de la montagne Sokand, sur » lequel les hommes passèrent l'Euphrate dans le commencement » des temps ; tu posséderas tout en » abondance ; extermine les démons » et les sorciers, et mets fin aux » maux qu'ils ont faits. Voilà la récompense que j'ai promise dans » mes secrets aux habitans d'Irman, » qui sont de bonne volonté. »

Nérita. *V.* Nérina.

Néritius, surnom d'Ulysse, pris d'une montagne d'Ithaque.

1. Néritus, montagne fameuse d'Ithaque dont parlent *Homère*, *Pline* et *Strabon*.

2.—Prince auquel *Homère* donne deux frères, Ithacus et Polyctor. Il y avait près de la ville d'Ithaque une fontaine avec un beau bassin, ouvrage de ces trois frères.

Néroniens, jeux littéraires institués par Néron, où lui-même reçut la double couronne de poésie et d'éloquence, qui le flatta comme si on l'eût donnée au poète et à l'orateur, et non pas au maître et au tyran.

Nerpou-Tirounal (*Myth. Ind.*) *fête du feu*, parcequ'on marche sur cet élément. Cette fête, la seule publique qui soit en l'honneur de *Darma-Raja*, roi vertueux, et de *Drobédé* sa femme, dure dix-huit jours, pendant lesquels ceux qui font vœu de l'observer doivent jeûner, se priver des femmes, coucher sur la terre, sans natte, et marcher sur un brasier. Le dix-huitième, ils s'y rendent au son des instruments, la tête couronnée de fleurs, le corps barbouillé de safran, et suivent en cadence les figures de Darma-Raja et de Drobédé son épouse, qu'on y conduit processionnellement. Lorsqu'ils sont auprès du brasier, on le remue pour ranimer son activité ; ils prennent un peu de cendres dont ils se frottent le front ; et quand les dieux en on fait trois fois le tour, ils marchent plus ou moins vîte, selon leur dévotion, sur une braise très ardente, étendue sur une espace d'environ quarante pieds de longueur. Les uns portent leurs enfants sous le bras, les autres des lances, des sabres et des étendards.

Les plus fervents traversent ce brasier plusieurs fois. Après la cérémonie, le peuple s'empresse de ramasser un peu de cendres pour s'en barbouiller le front, et d'obtenir des dévots quelques unes des fleurs qui les décorent pour les conserver précieusement. C'est en l'honneur de Drobédé qu'on fait cette cérémonie. Elle épousa cinq frères à la fois ; tous les ans, elle en quittait un pour passer dans les bras d'un autre ; mais auparavant elle avait soin de se purifier par le feu. Telle est l'origine de cette fête singulière. Elle n'a point de jours fixes; cependant on ne peut la célébrer que dans les mois de Chittéré, de Vayassi ou d'Ani, qui sont les trois premiers mois de l'année.

Nésée, *nageuse*, une des Néréides que *Virgile* donne pour compagnes à Cyrène mère d'Aristée. Rac. *Nein*, nager.

Nésimaque, père d'Hippomédon, qu'il eut de Mytidice, fille de Talaüs.

Nesroch, dieu des Assyriens.

Sennachérib fut tué par deux de ses fils, pendant qu'il l'adorait dans son temple. Les Juifs s'imaginent que c'était une planche de l'arche de Noé, dont les restes étaient conservés dans les montagnes d'Arménie. D'autres traduisent ce mot par *aigle*, et pensent que le Jupiter Bélus, dont les rois assyriens se prétendaient descendus, était honoré par eux sous la forme de cet oiseau.

1. Néso, une des Néréides.

2. — Fille de Teucer. Selon *Lycophron*, Dardanus l'épousa en même temps que Batéa, sa sœur, et la rendit mère de Sibylla.

1. Nessus, fleuve de l'Océan, et fils de Téthys.

2. — Centaure, fils d'Ixion et de la Nue, voyant Hercule et Déjanire arrêtés sur les bords de l'Evénus, dont les eaux rapides étaient grossies par les pluies d'hiver, offrit ses secours au héros, qui les accepta. Mais à peine eut-il passé avec le dépôt qui lui était confié, qu'il voulut enlever Déjanire. Hercule le perça d'une de ses flèches; et le Centaure, pour venger sa mort, ayant trempé sa tunique dans son sang, la remit à Déjanire, en l'assurant que c'était un moyen infaillible pour conserver l'amour d'Hercule, ou le rappeler après une infidélité. C'était un poison actif qui fit perdre la vie au héros. *Voy* Ozoles, Déjanire.

Le Guide, dans la suite des travaux d'Hercule, a représenté Nessus enlevant Déjanire. Ce tableau conservé au Muséum National de Paris, vient d'être gravé avec succès par *Bervic*. — *Jules Romain* a aussi composé le même sujet.

Nestées, jeûne solemnel, établi à Tarente, en mémoire de ce que, la ville étant assiégée par les Romains, ceux de Rhegium, pour leur fournir des vivres, résolurent de s'abstenir de nourriture tous les dixièmes jours, et ravitaillèrent ainsi Tarente qui fut délivrée du siége. Rac. *Nestis*, à jeun.

Nestor, un des douze fils de Nélée et de Chloris, n'ayant pris aucune part à la guerre que son père et ses frères firent à Hercule en faveur d'Augias, resta seul de toute sa famille, et succéda à son père sur le trône de Pylos, réunissant en sa personne tout l'empire des Messéniens. Nestor était déjà fort âgé lorsqu'il se rendit au siége de Troie, où il conduisit quatre-vingt-dix vaisseaux. C'est le plus vieux de tous les héros de l'armée grecque : c'est aussi le vieillard favori d'*Homère*. Le portrait qu'il en donne est beaucoup plus fini que tous les autres. Il y revient sans cesse; et, après en avoir tracé soigneusement tous les traits dans les grands tableaux de l'*Iliade*, il y met la dernière main dans l'*Odyssée* : sagesse, équité, respect pour les dieux, politesse, agrément, douceur, éloquence, activité, valeur, il y peint toutes les vertus politiques et guerrières de Nestor. Dans le conseil, dans les assemblées, avant le combat, au milieu de l'action, aux spectacles, à table, la nuit et le jour, c'est toujours Nestor, c'est toujours une vieillesse sage, expérimentée, active, aimable. Enfin, pour s'en faire une idée complète, il faut, après l'avoir vu dans l'Iliade vigilant capitaine et soldat, le voir dans l'Odyssée heureux et tranquille, menant une vie douce dans sa maison, au milieu de sa famille, environné d'une troupe d'enfants qui l'aiment et le respectent, uniquement occupé des devoirs de la vie civile et de la religion, exerçant l'hospitalité, donnant enfin d'utiles leçons à la jeunesse qui le consulte comme son oracle. Des auteurs le font aller en Italie, après la prise de Troie, et y bâtir Métaponte. Mais *Pausanias* le fait mourir à Pylos. *Valérius Flaccus* est le seul qui le mette au nombre des Argonautes. Les principales époques de sa vie avant la guerre de Troie sont la guerre des Pyliens contres les Eléens, le combat des Lapithes et des Centaures, la chasse du sanglier de Calydon, où il monta sur un arbre pour éviter la fureur du monstre blessé. Quoique *Homère* lui fasse dire qu'il a vécu

deux âges d'homme, et qu'il règne sur la troisième génération, on peut calculer avec assez de justesse qu'il pouvait avoir passé quatrevingts ans étant au siége de Troie. *Hygin*, qui adopte le récit du poète grec, ajoute que Nestor dut une si longue vie au bienfait d'Apollon, qui voulait transporter sur lui toutes les années dont avaient été privés les enfants de Niobé, frères et sœurs de sa mère Chloris. C'est cette fable qui a donné lieu à l'usage des Grecs, qui, pour souhaiter à quelqu'un une longue vie, lui souhaitaient les années de Nestor.

Nestor fut du nombre des guerriers qui vinrent assiéger Salente, et auxquels Télémaque persuada de faire la paix avec Idomenée. (*Voyez le Télémaque.*)

Nésu, un des cinq dieux qui ont tenu le premier rang parmi les Arabes.

Net, nom que les Espagnols donnèrent à Mars. On croit ce nom le même que celui de Néith, donné à Minerve par les Egyptiens.

Néton. *Voy.* Nécys.

Neures, peuples de la Sarmatie européenne qui prétendaient avoir le pouvoir de se métamorphoser en loups une fois tous les ans, et de reprendre leur première forme. *Hérodote* raconte cette fable, et s'en moque.

Neurospastes, espèce de marionnettes de bois que l'on portait dans les Orgies, et qui avaient l'attribut de Priape. Rac. *Neuron,* nerf ou corde; *spaein*, tirer.

Neutralité. (*Iconol.*) Dans l'Iconologie de *Cochin*, c'est une femme qui ne touche à une balance que pour empêcher qu'elle n'incline d'un côté ou de l'autre, et dont le pied posé au centre d'une balançoire la maintient en équilibre.

Névérita. *Voy.* Nerina.

Ngombo (*Myth. Afr.*), le second chef des Gangas, prêtres d'Afrique. *Voy. ce mot.*

Ngodi (*Myth. Afr.*), ganga, ou prêtre du Congo, chargé de rendre l'ouie aux sourds.

Ngosei (*Myth. Afr.*), troisième chef des Gangas, prêtres d'Afrique. *Voy. ce mot.*

Nia, nom que les Sarmates donnaient à leur Cérès.

Nibam (*Myth. Ind.*), état de bonheur suprême qui consiste en une espèce d'anéantissement. C'est le dernier degré de la félicité des ames dans l'opinion des habitants du Pégu.

Nibbas (*Iconol.*), dieu syrien, qu'on croit le même qu'Anubis. Julien, après avoir renoncé au christianisme, affecta de rétablir le culte presque oublié de cette ancienne divinité: il en fit même graver sur sa monnaie l'image tenant un caducée d'une main et un sceptre égyptien de l'autre.

Nibéchan, divinité honorée chez les Hévéens.

Nicæus, *victorieux,* un des surnoms de Jupiter.

Nicatisme, sorte de danse qui était en usage chez les Thraces, peut-être après les victoires.

Nicé, *victoire*, une des compagnes inséparables de Jupiter, naquit du commerce de Pallas avec Styx, fille de l'Océan et de Téthys. *Voy.* Victoire.

Nicéa, Naïade, fille du fleuve Sangar, et mère des Satyres, qu'elle eut de Bacchus, après que ce dieu l'eut enivrée en changeant en vin l'eau d'une source dont elle avait coutume de boire.

Nicéphore, *qui porte la Victoire,* surnom de Jupiter, qu'on représente souvent portant sur la main une petite statue de la Victoire.

Nicétéries, fête athénienne, en mémoire de la victoire remportée par Minerve sur Neptune, lorsqu'ils disputèrent l'honneur de nommer la ville d'Athènes.

Nicken, dieu des mers, honoré autrefois en Danemarck et que l'on prétendait paraître quelquefois sur la mer, ou sur les rivières profondes, sous la forme d'un monstre marin à tête humaine, sur-tout à ceux qui étaient en danger d'être noyés. C'est le même que Nocca. *V.* Nocca.

1. Nicippe, fille de Pélops et femme de Sthénélé.

2.— Une fille des Thespius.

3. — Prêtresse de Cérès.

Nicodrome, fils d'Hercule et de Nicé.

Nicomaque, fils de Machaon et d'Anticléa, fille de Dioclès, roi de Phères. Il était bon médecin; et après la mort de Dioclès, il lui succéda avec son frère Gorgasus. Isthmius leur bâtit un temple.

1. Nicon, fameux athlète de Thase, avait été couronné comme vainqueur jusqu'à 14 fois dans les jeux solemnels de la Grèce. Après sa mort, un de ses rivaux insulta sa statue, la frappa de plusieurs coups. La statue, comme si elle eût été sensible à cet outrage, tomba sur l'aggresseur et l'ecrasa. Ses fils la poursuivirent juridiquement, comme coupable d'homicide, et punissable en vertu de la loi de Dracon, qui avait ordonné d'exterminer même les choses inanimées dont la chûte causerait la mort d'un homme. Conformément à cette loi, les Thasiens firent jeter la statue dans la mer. Mais, quelques années après, une grande famine les obligea de consulter l'oracle de Delphes, et, d'après sa réponse, de retirer de la mer la statue, et de lui rendre de nouveaux honneurs. *Suidas*, *Pausanias* attribuent cette histoire à l'athlète Théagène.

2. — Nom d'un des dieux Telchines.

3 — Nom d'un âne qui appartenait à Eutychus. *V.* Eutichus.

4. — *V.* Nécys.

Nicophore, nom donné à Vénus et à Diane, et qui est le même que Nicéphore.

Nicostrata, fameuse prophétesse, mère d'Evandre nommée aussi Carmenta. *V.* Carmenta.

1. Nicostrate, Argien qui avait institué dans sa patrie certaines cérémonies religieuses. Elles consistaient en ce que tous les ans les habitants d'Argos jetaient, à un jour marqué, des torches ardentes dans une fosse, en l'honneur de Proserpine.

2. — Nicostrate, fils de Ménélas, qu'il eut, selon les uns, de l'esclave Piéris, selon d'autres, d'Hélène. Il est souvent cité avec son frère Mégapenthès; l'un et l'autre jouissaient d'une grande considération à Sparte. Ils étaient tous deux figurés à cheval sur le trône d'Amycla.

Nicothoé, une des Harpyes.

Nid (*Myth. Scand.*), degré supérieur de magie, que les Islandais comparaient à leur *seidur*, ou magie noire. Cette espèce de magie consistait à pouvoir, dans chaque occasion, chanter un cantique improvisé et religieux, entre-mêlé de termes de malédiction contre un ennemi, et par lequel ils lui souhaitaient tous les malheurs possibles. *Voy.* Seidur, Utesetur, etc. *Voyage en Islande*, *trad. du danois*, etc. an X.

Niddui, c.-à-d., *séparation*. C'était, chez les Juifs, l'excommunication mineure: elle durait trente jours, et séparait l'excommunié de l'usage des choses saintes. *V* Cherem, Schammatha.

Nidhoggur (*Myth. Scand.*), serpent des enfers.

Nielle. *V.* Robigo.

Niflheim, *séjour des scélérats* (*Myth. Celt.*), nom d'un des deux enfers chez les Scandinaves. Ils le plaçaient dans le neuvième monde. Suivant eux la formation en avait précédé de quelques hivers celle de la terre. Au milieu de cet enfer, dit l'*Edda*, il y a une fontaine nommée *Hvergelmer*. De là coulent les fleuves suivants: l'*Angoisse*, l'*Ennemi de la joie*, le *Séjour de la mort*, la *Perdition*, le *Gouffre*, la *Tempête*, le *Tourbillon*, le *Rugissement* et le *Hurlement*, le *Vaste*: celui qui s'appelle le *Bruyant* coule près des grilles du séjour de la mort. Cet enfer était une espèce d'hôtellerie, ou, si l'on veut, une prison où étaient détenus les hommes lâches ou pacifiques qui ne pouvaient défendre les dieux inférieurs en cas d'attaque imprévue. Mais les habitants devaient en sortir au dernier jour pour être jugés sur d'autres principes, et condamnés ou absous pour des vices, ou des vertus plus réelles.

Niger Deus, *dieu noir*, surnom de Pluton, comme dieu des enfers.

Nigra, *noire*. Sous ce nom, Cérès avait une grotte sur le mont Elaïus, à trente stades de Phigalie. Les Phigaliens convenaient bien du commerce forcé que Cérès avait eu avec Neptune (*Voy* Erinnys 1, Lusia); mais ils ajoutaient que Cérès, outrée et inconsolable de l'enlèvement de Proserpine, prit un habit noir, s'enferma dans la grotte dont je viens de parler, et y demeura long-temps cachée. Cependant les fruits et les moissons ne venaient point à maturité, et les hommes périssaient de faim. Les dieux n'y pouvaient apporter remède, parcequ'aucun deux ne savait ce que Cérès était devenue. Enfin Pan, chassant un jour sur les montagnes d'Arcadie, vint sur le mont Elaïus, où il trouva Cérès dans l'état qu'on a vu plus haut. Aussi-tôt il en informa Jupiter, qui envoya les Parques à la déesse pour tâcher de la fléchir; à quoi elles réussirent. Depuis cet événement, les Phigaliens regardèrent cette grotte comme sacrée. Ils y avaient placé une statue de bois couchée dans une niche. Le corps était entièrement couvert d'une tunique; mais sur ce corps il y avait une tête de cheval avec des crins; des serpents et d'autres bêtes sauvages semblaient s'attrouper à l'entour. La déesse tenait d'une main un dauphin, et de l'autre une colombe, l'un symbole de la mer, et l'autre de l'amour; ce qui voulait dire que Cérès s'était adoucie en faveur de Neptune changé en cheval marin. *Voy*. Erinnys, Lusia.

Nigromantie, art de connaître les choses cachées dans la terre, et placées à l'obscurité dans des endroits noirs, ténébreux, comme des mines, des métaux, des pétrifications, etc. Ceux qui faisaient profession de ces connaissances, invoquaient les démons, et leur commandaient de porter certaines choses dans des pays éloignés, ou d'en rapporter ce dont ils avaient envie. La nuit était particulièrement destinée à ces invocations, et c'est aussi durant ce temps que les démons exécutaient les commissions dont ils étaient chargés, parceque les esprits malins craignent la lumière, et sont amis et ministres des ténèbres. Les démons, continuent les démonographes, feignaient d'être forcés par les hommes à faire ce qu'on leur demandait, tandis qu'ils s'y portaient avec plaisir et de leur propre mouvement, sachant très bien que cela tournerait au préjudice de ceux qui s'imaginaient leur commander.

Niia, ou **Niame** (*Myth. Celt.*), divinité qui était reconnue par quelques nations slavonnes pour le roi des Enfers; et avait le même rang et le même emploi que Pluton.

1 **Nil**, fleuve et dieu de l'Egypte, appelé d'abord Océamès, ou Océanus, le père de tous les dieux; puis *Aétos*, aigle, à cause de la rapidité de ses eaux; ensuite Egyptus, du nom d'un roi du pays; et enfin Nilus, du roi Nilée. Ces trois premiers noms lui font quelquefois donner celui de Triton. Le Nil étoit trop utile aux Egyptiens pour ne pas être mis au premier rang parmi les dieux du pays. L'Egypte, qui se vantait d'être fille du Nil et de la nymphe Memphis, l'adora sous le nom d'Osiris. La fertilité que ses débordements périodiques procuraient au pays, lui firent donner les surnoms de Sauveur, de Soleil, de Dieu et de Père. *Pindare* l'appelle fils de Saturne; et d'autres auteurs, Jupiter Egyptien, parcequ'il tenait lieu à l'Egypte du Jupiter *Ombrios* des Grecs, ou *Pluvius* des Latins. Aucun dieu n'était donc plus révéré; de-là vint qu'on lui rendit les mêmes honneurs qu'à Jupiter, dont *Homère* le dit descendu. C'est sous ce rapport qu'à la fête annuelle en son honneur on chantait au milieu des festins et des jeux les mêmes hymnes et cantiques qu'on chantait aux grandes fêtes de Jupiter. Les prêtres égyptiens l'honorèrent du titre de Saint, dont Mercure-Trismégiste le qualifie, et qu'on retrouve sur une ancienne médaille du cabinet Morosini. De-là cette vénération extrême que

les Egyptiens avaient pour les eaux de ce fleuve, ils les réputaient inviolables et divines ; on les employait dans les principales cérémonies de la religion; on en portait en pompe aux processions publiques dans des vases qu'on plaçait ensuite sur les autels, pour y être adorés comme figures sacrées d'Osiris et d'Isis, génies du Nil, et devant lesquels les prêtres se prosternaient.

De tous les temps de l'année, il n'y en avait point pendant lequel ce fleuve fût honoré avec plus de solemnité et de magnificence, que vers le solstice d'été, terme du plus haut dégré de sa crue. Alors se faisait l'ouverture des canaux du Nil, en présence des rois d'Egypte, et des plus grands seigneurs du royaume, avec une affluence prodigieuse de peuple sur le bord de ce fleuve. Les prêtres d'Osiris et d'Isis y portaient en grande pompe les figures de ces deux divinités, dont on célébrait alors les nôces; et leurs images réunies étaient, dans le système égyptien, la représentation du mariage qui se faisait en même temps de la terre de l'Egypte prise pour Isis, avec le fleuve du Nil pris pour Osiris; ainsi que le dit *Plutarque*. Toutes les cérémonies religieuses qu'on pratiquait alors se terminaient par l'offrande qu'on faisait au fleuve d'une jeune fille qui était précipitée dans ses eaux.

Le Nil fut représenté sur les monuments publics, entr'autres sur les médailles, comme une des premières divinités des Egyptiens.

(*Iconol.*) Fleuve d'Egypte, auquel on offrait des sacrifices comme à un dieu. Comme la belle statue du Nil qui est aux Tuileries est une copie de l'antique, et que la description qu'en a donnée M. *Millin*, dans sa description des statues de ce jardin superbe, ne laisse rien à désirer, je crois faire plaisir au lecteur en la mettant sous ses yeux.

« Cette belle statue du Nil est une » copie d'un des plus célèbres ou» vrages dont se glorifiait l'Italie. » Elle fut découverte sous Léon X, » qui la fit placer au Vatican, près » de la statue du Tybre, et restaurer » par *Gaspard Sibilla*, sculpteur » du musée Pio-Clémentin. La fi» gure du fleuve est couchée sur un » socle dont le plan représente des » ondes : sa tête majestueuse a les » cheveux de côté, un peu relevés, » et une couronne de feuilles et de » fruits qui paraissaient être ceux de » la *persea*. Il appuie le coude gauche » sur un sphinx : il tient dans la » main une grande corne d'abon» dance, d'où sortent des épis, des » raisins, des roses sauvages, des » fruits de colocase : on voit au mi» lieu s'élever un soc. Cette corne » est le symbole de l'abondance que » le Nil procure à l'Egypte. La » main droite, jetée négligemment » sur les flancs, tient un faisceau » d'épis : le visage du dieu est serein; » il annonce une divinité propice » et bienfaisante.

» Rien ne peut exprimer la grace » avec laquelle sont grouppés les » seize enfants qui indiquent la hau» teur de seize coudées, qui était » celle de son élévation la plus favo» rable à la fertilité du pays. Ces » enfants chez les anciens, se nom» ment *Coudées* : les uns jouent » autour de lui; d'autres s'amusent » à faire combattre un crocodile et » un ichneumon. Quelques uns s'en» tr'aident pour monter sur les mem» bres puissants du colosse, et sur la » corne d'abondance : un d'eux, » placé jusques sur l'épaule, se tient » aux cheveux du dieu pour ne pas » tomber d'une si grande élévation. » Le plus hardi a grimpé jusqu'au » milieu de la corne d'abondance : » à genoux, et les bras croisés sur la » poitrine, il semble solliciter l'ad» miration de ses camarades. Un » d'eux soulève l'ample manteau du » dieu, et paraît vouloir en voiler » sa source, qui était alors inconnue: » un autre est assis sur le sphinx, un » autre enfin marche debout avec » assurance sur un des flancs de la » statue, et tient une couronne.

» Le sphinx sur lequel le Nil s'ap» puie est de la plus belle exécution: » les traits en sont si nobles, qu'on voit

» aisément que l'artiste n'a pas re-
» présenté un monstre, mais un être
» allégorique, mystique et sacré,
» l'emblême du signe du Lion et de
» la Vierge, sous lequel les crues du
» Nil s'observent, ou plutôt l'allé-
» gorie du Nil lui-même, selon les
» doctes observations du savant
» *Zoéga*.

« La base porte, sur trois faces,
» des accessoires relatifs au sujet
» principal : on voit d'abord le fleuve
» sortant de sa source, qu'un enfant
» veut couvrir d'un voile.

» Du milieu du fleuve s'élèvent des
» tiges de la *nymphæa*. On voit
» deux taureaux passant à gauche
» entre les plantes, le combat de
» l'ichneumon et du crocodile. Un
» ibis est près du crocodile, et un
» hippopotame le saisit par la queue
» pendant qu'il guette l'ichneumon.
» Deux hommes dans une barque
» attaquent un hippopotame; deux
» autres aussi dans une barque atta-
» quent un crocodile. Ces petits
» hommes sont des Tentyrites qui
» habitaient une isle du fleuve : leur
» taille était petite, selon *Pline* ;
» mais il attaquaient et domptaient
» les crocodiles avec un courage ex-
» trême.

» Dans plusieurs endroits on voit
» le combat du crocodile et de l'hip-
» popotame, et celui-ci est toujours
» supérieur à son ennemi. Ici il le
» dévore par derrière, pendant qu'un
» ichneumon l'attaque en face; là il
» dévore un petit crocodile; un autre
» s'échappe par-dessous son corps,
» et semble vouloir engloutir un
» ibis qui se présente. On pourrait
» prendre cet oiseau pour un tro-
» chilus, parcequ'il paraît vouloir
» béqueter la bouche du crocodile ;
» mais la forme du bec et le prolon-
» gement du cou indiquent suffisam-
» ment l'ibis. L'hippopotame n'est
» pas exact : il a le museau trop pro-
» longé, point de canines ni d'in-
» cisives obliquement tronquées et
» saillantes ; sa bouche est armée de
» dents semblables à celles du cro-
» codile. Le crocodile est mieux
» figuré, mais non pas avec une
» grande exactitude ; ce qui peut
» nous faire présumer que les plantes
» ne sont pas représentées d'une
» manière plus fidelle. Nous avons
» vu la colocase dans la couronne du
» fleuve : les plantes du fleuve me
» paraissent être la *nymphéa* et une
» graminée céréale très abondante
» en Egypte, que *Barthélemy*, sur
» la Mosaïque de Palestrine, appelle
» toujours improprement le millet ;
» c'est l'*holcus doura* dont les Egyp-
» tiens font du pain. »

Une médaille de grand bronze de l'empereur Adrien, frappée à Alexandrie, nous a conservé la mémoire d'un débordement du Nil à la hauteur de 16 coudées, qui arriva la douzième année de l'empire des Perses.

L'Egypte a toujours conservé une espèce de vénération pour ce fleuve bienfaisant, et l'on y trouve encore quelques vestiges du culte qu'on lui rendait autrefois. Le Nil est toujours la divinité principale des Agans, idolâtres établis dans l'empire d'Abyssinie, qui occupent les royaumes de Bagameded et de Goïam. Ils s'assemblent tous les ans sur une espèce de tertre qui s'élève du haut de la montagne de Guise. Leur prêtre y fait le sacrifice d'une vache, et en jette la tête dans une des sources du Nil, qui sont sur le penchant de la montagne. Après cette cérémonie, chacun d'eux sacrifie, en son particulier, une ou plusieurs vaches, selon ses facultés ou sa dévotion. Ils regardent la chair de ces animaux comme une chose sacrée, et la mangent avec respect. Les os entassés de ces vaches ont déjà formé deux montagnes assez élevées. Le repas fini, le prêtre s'assied au milieu d'un bûcher fait exprès, ayant tout le corps frotté de suif et de la graisse des vaches. Le bûcher s'allume; mais la flamme ne fait point fondre le suif, et le prêtre n'en reçoit aucune atteinte. Tranquille au milieu du feu, il prêche aux assistants saisis d'admiration, et ne termine son discours que lorsque le bûcher est consumé. La fête finit par de grandes aumônes que les Agans font à leur prêtre.

2. — Père de Mercure, selon *Cicéron*, qui dit qu'il n'est pas permis de le nommer chez les Egyptiens, sans doute à cause du grand respect qu'ils lui portaient.

Niléus, un des ennemis de Persée, dans le combat contre Phinée.

Niligena Juvenca, la génisse égyptienne, Isis.

Niloennes, fêtes en l'honneur du Nil.

Nilotis, surnom d'Isis, sur plusieurs monuments.

1. Nilus, nom du Jupiter Egyptien, c'est-à-dire d'Osiris, dont le Nil avait porté le nom.

2. — Petit-fils d'Atlas donna aussi son nom au Nil.

Nimbe, auréole ou cercle lumineux dont on entourait quelquefois la tête des divinités. Il y a des images de Proserpine avec le nimbus. Dans la suite, on le donna aux empereurs; et les artistes, depuis le christianisme, le donnent aux saints.

Nimertès, Néréide.

Nimétulahis (*Myth. Mah.*), ordre religieux fondé chez les Turcs, l'an 777 de l'ère mahométane. Le fondateur était généralement estimé par sa vertu et sa science dans l'art de la médecine. La crainte des jugements de Dieu le faisait quelquefois tomber en extase; et, dans cet état, Dieu lui manifestait ses volontés. Ses disciples s'assemblent la nuit du lundi pour prier, à l'exemple de leur fondateur. Les postulants passent quarante jours renfermés dans une chambre, n'ayant par jour que trois onces de pain. Durant ce temps, ils voient, disent-ils, Dieu face à face, et ont souvent des révélations, résultats assez ordinaires des jeûnes excessifs. Le temps de la solitude et des prophéties expiré, les autres frères les mènent dans une prairie, où ils dansent autour d'eux. Lorsqu'au milieu de la danse le novice a des visions, il jette son manteau par derrière, et se laisse tomber sur le visage, comme s'il venait d'être frappé de la foudre. Arrive le supérieur, qui fait pour lui quelques prières. Alors le sentiment lui revient; il a les yeux rouges et enflammés, l'esprit égaré, et ressemble à un fou ou à un homme ivre. Aussi-tôt on inscrit sur des registres ses visions béatifiques, et il est reçu nimétulahis.

Ninifo (*Myth. Chin.*), divinité chinoise, qui préside à la volupté.

1. Ninus, premier roi des Assyriens, était fils de Bel ou Bélus, que quelques écrivains confondent avec Nemrod. Ninus agrandit Ninive et Babylone, vainquit les Bactriens, épousa Sémiramis, subjugua toute l'Asie, et mourut après un règne glorieux de cinquante-deux années, environ onze cent cinquante ans avant l'ère chrétienne. Quelques écrivains le regardent comme le premier auteur de l'idolâtrie, parcequ'il fit rendre les honneurs divins à son père, dont le sanctuaire était un asyle inviolable. Ce privilége acquit à Bélus une si grande vénération, qu'on le révéra comme un dieu sous le nom de Jupiter ou de Saturne de Babylone, et qu'on lui éleva dans cette ville un temple magnifique, où on lui offrait des sacrifices.

2. — Arrière-petit-fils d'Hercule, et père d'Argon, un des princes qui ont occupé le trône de Lydie.

Ninxin (*Myth. Jap.*), archiprêtre japonais, dont la dignité ne cède qu'à celui du Dayro. Il a, comme lui, le privilége de se faire garder par autant d'idoles qu'il y a de jours dans l'an. Chacune fait à son tour sentinelle devant son lit. Il est au-dessus des évêques, et c'est lui qui les ordonne.

1. Niobé, fille de Phoronée, a été, dit *Homère*, la première mortelle aimée de Jupiter, qui donna naissance à Pélasgus.

2. — Fille de Tantale, et sœur de Pélops, épousa Amphion, roi de Thèbes, et en eut un grand nombre d'enfants. *Homère* lui en donna douze, *Hésiode* vingt, et *Apollodore* quatorze, autant de filles que de garçons. Les noms des garçons étaient Sipylus, Agénor, Phaédimus, Isménus, Mynitus, Tantalus, Damasichthon. Les filles s'appelaient Ethoséa, ou Théra, Cléodoxa, As-

tiochè, Phthia, Pélopia, Astycratéa, Ogygia. Niobé, mère de tant d'enfants, s'en glorifiait, et méprisait Latone, qui n'en avait eu que deux. Elle venait jusqu'à lui en faire des reproches, et à s'opposer au culte religieux qu'on lui rendait, prétendant qu'elle-même méritait, à bien plus juste titre, d'avoir des autels. Latone, offensée de l'orgueil de Niobé, eut recours à ses enfants pour s'en venger. Apollon et Diane voyant un jour, dans les plaines voisines de Thèbes, les fils de Niobé qui y faisaient leurs exercices, les tuèrent à coups de flèches. Au bruit de ce funeste accident, les sœurs de ces infortunés princes accourent sur les remparts, et dans le moment elles se sentent frappées, et tombent sous les coups invisibles de Diane. Enfin la mère arrive, outrée de douleur et de désespoir; elle demeure assise auprès des corps de ses chers enfants; elle les arrose de ses larmes. Sa douleur la rend immobile; elle ne donne plus aucun signe de vie; la voilà changée en rocher. Un tourbillon de vent l'emporte en Lydie sur le sommet d'une montagne, où elle continue de répandre des larmes, qu'on voit couler d'un morceau de marbre. Cette fable est fondée sur un événement tragique. Une peste, qui ravagea la ville de Thèbes, fit périr tous les enfants de Niobé; et parcequ'on attribuait les maladies contagieuses à la chaleur immodérée du soleil, on dit que c'était Apollon qui les avait tués à coups de flèches. Ces flèches sont les rayons brûlants du soleil. On ajoute que ces enfants demeurèrent neuf jours sans sépulture, parceque les dieux avaient changé en pierres tous les Thébains, et que les dieux eux-mêmes leur rendaient les devoirs funèbres le dixième jour. C'est que, comme ils étaient morts de la peste, personne n'avait osé les enterrer, et tout le monde parut insensible aux malheurs de la reine; figure vive des calamités qui accompagnent ce fléau, où chacun, craignant une mort assurée, ne songe qu'à sa propre conservation, et néglige les devoirs les plus essentiels. Cependant, après que la violence du mal fut un peu passée, les prêtres, qu'on prend pour les dieux, se mirent en devoir de les ensevelir. Niobé, ne pouvant plus souffrir le séjour de Thèbes après la perte de ses enfants et de son mari, qui s'était tué de désespoir, retourna dans la Lydie, et finit ses jours près du mont Sypile, sur lequel on voyait une roche qui, regardée de loin, ressemblait, dit *Pausanias*, à une femme en larmes et accablée de douleur; mais en la regardant de près, elle n'a aucune figure de femme, encore moins de femme qui pleure. Enfin, parceque Niobé avait gardé un profond silence dans son affliction, et qu'elle était devenue comme muette et immobile, ce qui est le caractère des grandes douleurs; on a dit qu'elle fut changée en rocher.

Cette fable est devenue célèbre dans les temps modernes, sur-tout par le groupe de Niobé et de ses enfans, maintenant exposé à Florence, dans une salle qui forme un carré long et qui est connue sous le nom de la *Tribune*. L'opinion qu'on a eue du mérite de ces statues, paraît avoir varié dans les différents siècles; elles furent d'abord achetées à un assez bas prix et ne furent placées que dans les jardins. Il paraît que les artistes du temps où ce groupe fut découvert, n'appréciaient pas assez la noble simplicité de ces figures, du moins le Guide est le seul qui les a imitées. Winckelmann attira sur elles l'attention générale par la belle description qu'il en fit dans son Histoire de l'Art, en 1779. Le savant Angelo Fabroni a publié une description particulière de ce groupe; M. Visconti en expliquant un bas-relief du Musée Pio-Clémentin, qui offre ce sujet, en a aussi parlé; et dernièrement, M. Gathé en a donné une nouvelle description.

On compte communément parmi la famille de Niobé, outre le groupe de la mère qui tient la plus jeune de ses filles entre ses genoux, seize autres figures; mais il y en a deux absolument étrangères. Niobé est re-

présentée dans l'âge où la nature a atteint toute sa grandeur, sa force et sa dignité, sans être encore dans sa décadence : son mouvement exprime le désir de parer les flèches mortelles dirigées sur l'enfant qui s'est sauvé près d'elle; à cet effet, elle prend son manteau sur l'épaule, et cherche à le tirer en avant : elle se penche sur l'enfant, et le plaçant de la main droite entre ses genoux, elle se tourne un peu à gauche et regarde en avant vers la droite du côté où existe le danger qu'elle veut éviter; elle est pénétrée de la douleur la plus profonde que l'amour maternel puisse inspirer. L'enfant est suspendu au sein de sa mère, dont il embrasse le corps de sa main gauche, pendant que sa droite, portée sur sa tête, veut détourner les flèches que, dans ses angoisses, il croit déjà sentir; il a les genoux pliés, mais ne touche que du bout du pied droit la terre que les vêtements dérobent à la vue.

Comme chef-d'œuvre de l'art, la troisième fille dispute la supériorité à la mère; sa marche est précipitée; elle élève la tête et la penche vers le côté droit; sa gauche cherche à tenir sa robe sur l'épaule, sa droite la retient sur ses genoux qui en sont couverts, ainsi que le dos et la jambe droite. Les cheveux sont noués sous un rescile, on n'en voit qu'une petite partie sur le front; les boucles sont plus fines et paraissent plus délicates; il est impossible de concevoir une figure plus gracieuse, plus pure, plus innocente; ses contours ont quelque chose de plus coulant, de plus délicat que ceux de la Niobé; mais elle paraît être l'ouvrage de la même main.

La quatrième fille court comme pour fuir le danger qui la presse; ses traits et ses mouvements expriment la frayeur; elle prend de la main droite son manteau qui voltige légèrement sur ses jambes; sa robe laisse voir tous les contours qui sont d'une beauté inimitable : elle fait vraiment le digne pendant de sa sœur. Celle-là est peut-être plus céleste, plus noble; celle-ci plus fine, plus tendre et plus gracieuse.

Le plus jeune des fils de la malheureuse Niobé a neuf ou dix ans : il fuit en étendant devant soi la main droite, tandis que sa gauche soulève son vêtement traînant; il regarde en arrière vers le danger qu'il craint, et tous ses traits répondent aux sentiments que cette situation doit lui inspirer. Cette figure a beaucoup souffert, et n'est pas très bien restaurée; mais tout ce qui en est antique est de la même beauté que les figures précédentes.

La seconde fille baisse les yeux, et doit vraisemblablement fixer celui de ses frères qui est déjà mort et étendu par terre, et qui aura été placé près d'elle. Ses cheveux sont noués élégamment; sa robe est de deux pièces, qui sont jointes par une ceinture; de la main gauche elle cherche à se couvrir de son manteau. Cette statue est d'une exécution moins finie et moins soignée que les autres.

La fille aînée est presque debout : son pied gauche est posé sur une pierre, ses bras sont étendus et sa robe est très simple; elle est entièrement vêtue, ses bras même et son sein sont couverts. Elle est exécutée avec autant de perfection que les premières. Sa tête est moderne et désagréable; son sein a été diminué par le restaurateur, il avait sans doute été fortement endommagé : les hanches et la jambe droite paraissent avoir été traitées de même.

Une figure mâle, d'un âge avancé, qui, par la manière du travail, par le genre de sa douleur, et par le grain même du marbre, appartient à la même suite, paraît être le pédagogue des enfans, et un bas-relief du musée Clémentin confirme cette opinion. On a été tenté de la prendre pour Amphion; mais le caractère de ses formes est trop commun, pour qu'elles puissent être celles d'un héros; ses muscles sont forts, ses membres vigoureux, sa taille petite; il est vêtu de toutes parts et porte des anaxyrides.

Le fils aîné cherche à se sauver par la course; il a sa droite enveloppée de son manteau, et paraît vouloir se

garantir la tête par ce moyen; ses formes sont belles, l'ordonnance est parfaite, mais l'exécution décèle la copie et a de la roideur.

Le troisième fils est mort et étendu par terre sur son vêtement; ses pieds sont l'un sur l'autre; sa main gauche repose sur son sein, à côté de l'endroit où la flèche mortelle l'a percé; sa droite est repliée sur sa tête; ses yeux à demi-clos, sa bouche entr'ouverte, expriment la roideur de la mort.

Un autre fils, vraisemblablement le second, a le pied posé sur une pierre; de la main gauche il tient son vêtement en l'air, sa droite le prend de l'autre côté.

Le quatrième fils paraît rassembler, en mourant, tout ce qui lui reste de force : il est tombé sur le genou gauche et s'appuie de la main droite sur une pierre; de sa gauche, il paraît arrêter le sang d'une blessure reçue sous la hanche; à peine est-il encore en état de lever la tête. Cependant il porte un regard mourant vers le ciel. Cette figure est en général très élégante.

A côté d'elle il s'en trouve une toute semblable, qui paraît en être l'antique original; mais elle est entièrement gâtée par les restaurateurs qui l'ont diminuée pour faire disparaître les cassures. Le bras et le pied droit, qui n'ont point été endommagés, sont d'une exécution parfaite et font bien regretter les parties détériorées : on y voit cette contraction violente des muscles qui accompagne une mort sanglante.

Le cinquième des fils existe aussi en double, et l'une des deux figures paraît également être l'original de l'autre. Elle est dans un mouvement violent : le bras droit est étendu; il est enveloppé en partie du manteau, qui est soulevé par la main gauche. Cette figure a aussi beaucoup souffert, la tête paraît même ne pas lui appartenir.

Une figure de jeune fille qui a l'air d'attendre avec timidité quelque chose qui doit lui venir d'en haut, passe aussi pour une fille de Niobé. En effet, ses formes et ses vêtements ont beaucoup de ressemblance avec le reste du groupe; mais on voit dans son dos une pièce quarrée qui y est rapportée, et de laquelle on pourrait conclure que la figure avait autrefois des ailes : c'était peut-être une Psyché.

On connaît le fameux grouppe antique de Niobé. Cette reine, dont les traits sont empreints d'une vive et noble douleur, protége, en la couvrant de son manteau, la plus jeune de ses filles; les autres et leurs frères fuyants ou expirants, sont placés sur des piédestaux isolés autour du grouppe principal, et complettent cette scène tragique. Le sujet de la mort des enfans de Niobé est aussi représenté sur un bas-relief antique, que l'on voyait à la Villa Albani. — *Polidore de Caravage* s'est aussi exercé sur ce sujet.

Niobidæ, les enfans de Niobé.

Niord (*Myth. Celt.*), le troisième des dieux, qui, pourtant, n'est pas de la race des dieux. Il demeure dans le lieu appelé *Noatan*. Maître des vents, il appaise la mer et le feu. C'est à lui qu'il faut adresser des vœux pour le succès de la navigation, de la chasse et de la pêche. Maître des richesses de la terre, il peut donner à ceux qui l'invoquent des pays et des trésors. Il a été élevé à Vanheira (pays des Vanes); mais les Vanes le donnèrent en otage aux dieux, et prirent en sa place Haner; par ce moyen, la paix fut rétablie entre les dieux et les Vanes. Niord épousa Skada, fille du géant Thiasse. Elle demeure avec son père dans le pays des montagnes, où l'arc à la main et les patins aux pieds, elle s'occupe à la chasse des bêtes féroces; mais Niord aime mieux habiter près de la mer. Cependant ils sont enfin convenus de passer trois nuits sur les bords de la mer, et neuf dans les montagnes.

Niphæus, un des capitaines de Turnus, tué par ses chevaux.

Niphé, une des nymphes compagnes de Diane. Rac. *Niptein*, baigner.

NIRÉE, roi de Naxos, fils de Charopus et d'Aglaïa, était après Achille le plus beau des princes grecs qui firent le siége de Troie.

NIRECPAN (*Myth. Siam.*), paradis des Siamois. Ce mot répond à ceux d'*impassibilité*, d'*anéantissement*; c'est-à-dire que le genre de bonheur qu'on y goûte consiste à ne plus rien sentir. Lorsque l'âme a mené une vie sainte et irréprochable dans tous les corps qu'elle a habités; et que ses mérites sont tels qu'il n'y a plus aucun corps mortel assez noble pour la loger, alors elle ne reparaît plus sur la terre, et tombe dans un repos ou plutôt dans un assoupissement profond, état qui, selon les Siamois, est une félicité parfaite. Avant ce paradis suprême, ils comptent neuf lieux de bonheur, situés au-dessus des étoiles, où les bons sont récompensés, mais où ils ne jouissent pas d'un bonheur pur, et sont encore agités par les inquiétudes; car, après un certain temps, il faut qu'ils abandonnent ces lieux fortunés pour revenir au monde.

NIRUDY (*Myth. Ind.*), roi des démons et des génies malfaisants, le quatrième des dieux protecteurs des huit coins du monde, né, ainsi que Varuna dieu de la mer, des parties génitales de Brahma. Il soutient la partie S. O. de l'Univers. On le représente porté sur les épaules d'un géant, et tenant un sabre à la main.

NISEI CANES, *chiens de la fille de Nisus. V.* SCYLLA.

NISAN, premier mois de l'année sacrée des Hébreux, et le septième de leur année civile; c'était la lune de Mars.

NISÉE, une des nymphes de la mer.

NISEÏA VIRGO, ou NISÉIS, Scylla fille de Nisus.

NISO, une des Néréides.

1. NISUS, frère d'Egée, régnait à Nisa, ville voisine d'Athènes, lorsque Minos vint assiéger l'Attique, et assiégea la première de ces deux places. Le sort de ce prince dépendait d'un cheveu de pourpre qu'il portait. Scylla sa fille, amoureuse de Minos, qu'elle avait vu du haut des remparts, coupa ce cheveu fatal à son père pendant qu'il dormait, et le porta à l'objet de son amour. Minos eut horreur d'une action si noire, et, profitant de la trahison, chassa de sa présence la perfide princesse. De désespoir elle voulut se jeter dans la mer, mais les dieux la changèrent en alouette. Nisus son père, métamorphosé en épervier, ne cesse de la poursuivre dans les airs, et la déchire à coups de bec. C'est-à-dire que Scylla eut des correspondances avec Minos pendant le siége, et qu'elle l'introduisit dans la ville en lui ouvrant les portes avec les clefs prises à son père durant son sommeil.

1. — NISUS, fils d'Hyrtacus, sorti du mont Ida en Phrygie, suivit Enée en Italie. *Virgile* a célébré dans les 5. et 9. livres de l'*Enéide* son amitié pour Euryale, et le dévouement avec lequel il donna sa vie pour son ami. Il tua Volscens son meurtrier avant de mourir, et périt accablé par le nombre.

NISYREUS, surnom de Neptune, pris d'un temple qu'il avait dans l'île de Nisyra, près de Cos.

1. NITOCRIS, reine d'Egypte. C'est aussi un surnom de la Minerve Egyptienne. *V.* NÉITH.

2. — Reine de Babylone, avait placé son tombeau au-dessus d'une des portes les plus apparentes de la ville, avec une inscription qui avertissait ses successeurs qu'il renfermait de grandes richesses, mais qu'ils ne devaient y toucher que dans une extrême nécessité. Le tombeau demeura fermé jusqu'au temps de Darius. Ce prince l'ayant fait ouvrir, au lieu des trésors immenses qu'il se flattait d'en tirer, n'y trouva que cette inscription : « Si tu n'étais insatiable d'argent et » dévoré par une basse avarice, tu » n'aurais pas violé la sépulture des » morts. »

NITOÈS, démons ou génies que les habitants des isles Moluques consultent dans les affaires importantes. Dans ces occasions, vingt ou trente personnes se rassemblent, et appel-

lent le Nito au son d'un petit tambour sacré, pendant qu'on allume des cierges. Quelque temps se passe, et le Nito paraît, ou plutôt quelqu'un des assistants agit comme son ministre. Avant que la consultation commence, on l'invite à boire et à manger; et, sa réponse faite, l'assemblée dévore les restes du festin préparé. Ces cérémonies superstitieuses sont l'effet de la crainte de quelque infortune, si l'on manquait de soumission ou de respect pour le Nito. Le culte particulier de ce dieu consiste en ce que chaque père de famille est obligé de tenir des cierges allumés en son honneur, et de conserver des choses consacrées par l'esprit malfaisant, que l'on suppose doué d'un pouvoir surnaturel.

Nivarti (*Myth. Ind.*), classe de vertus suréminentes. L'âme dans cet état brûle du feu de la sagesse. Sa puissance anéantit les actions des sens, et cette ame rentre dans l'immensité de l'être universel. Tout homme dans l'état de nivarti mourra dans le temps que le soleil prend sa course vers le nord et le matin d'un jour où la lune est dans son premier quartier. Elevé par les rayons du soleil, il ira dans le paradis de Brouma, nommé *Statialogam*, où il jouira des plaisirs inexprimables qu'y goutent les dieux; la matière dont il est composé devient subtile, et se change en corps universel; et, par la sagesse de son ame, il détruit la faculté de ce corps casuel.

De ce lieu de délices, il monte dans le Sorgon, d'où les sectateurs de Wishnou passent dans le Vaïcondon, et les sectateurs de Shiva dans le Caïlasson.

Nix. Dans la mythologie moderne allemande, c'est le génie qui gouverne les eaux. *V.* Niord, Nicken, Nocca, etc.

Nixes, Nixi, ou Nixii Dii, dieux qui présidaient aux accouchements des femmes. Ils étaient trois; et leurs statues, placées dans le Capitole, représentaient ces dieux tenant leurs mains entrelacées sur leurs genoux qu'ils pliaient avec efforts, de manière que le corps était suspendu sur les jarrets, pour exprimer les efforts d'une femme en travail. Rac. *Niti*, s'efforcer.

Noblesse. (*Iconol.*) Elle est exprimée sur des médailles de Commode par une figure de femme debout, avec une lance à la main droite. La médaille de Géta la représente en habit long, tenant une lance d'une main, et de l'autre une figure de Minerve, image des deux moyens par lesquels elle s'acquérait. *Gravelot* lui place une étoile sur la tète, pour exprimer le hasard de la naissance. L'écusson, la palme, le parchemin déroulé où est un arbre généalogique, le temple de la Gloire que l'on voit dans le fond, rassemblent tout ce qui peut la caractériser.

Nobunanga (*Myth. Jap.*), empereur du Japon, qui fit lui-même son apothéose de son vivant. Ce prince se fit ériger sur une colline un temple vaste et magnifique, dans lequel il fit transporter les idoles les plus célèbres et les plus accréditées parmi ses sujets, afin que les anciens objets de leur dévotion les attirassent dans le nouveau temple. Il y avait fait placer sa statue sur un piédestal qui dominait toutes les autres idoles; mais le peuple, attaché à ses dieux, les vengea par ses hommages. Le monarque irrité publia un édit par lequel il s'établissait seul et unique dieu de son empire, et défendait d'en adorer aucun autre. Le jour de sa naissance fut l'époque de ce culte nouveau. Un deuxième édit ordonna aux Japonais de commencer ce jour-là même à rendre leurs respects au dieu vivant. Cet édit était accompagné de promesses brillantes pour ses adorateurs, et de menaces terribles contre les réfractaires. La crainte obligea les Japonais de fléchir le genou devant l'idole. Mais les honneurs divins ne purent dérober le dieu à la mort: on conspira; les conjurés mirent le feu à son palais, et il périt au milieu des flammes. Quelque tort que cette fin tragique dût faire à sa divinité, il est probable

que son successeur trouva quelque intérêt à empêcher l'abolition de son culte : il s'est toujours conservé depuis dans le Japon, où ce prince est adoré sous le nom de Xantai. C'est une des divinités les plus modernes de l'empire.

Nocca, le Neptune des anciens Goths, Gètes, etc. *V.* Nicken.

Noces. *V.* Thétis, Hippodamie, Festin.

Noctiluca, surnom de la lune. Diane avait un temple sous ce nom à Rome, sur le mont Palatin.

Noctivagus Deus, le Sommeil.

Noctulius, dieu de la nuit, qui n'est connu que par une inscription de Bresse, trouvée avec sa statue ; une chouette est à ses pieds. Il éteint son flambeau, et son habit est celui d'Atys, ministre de Cybèle ; ce qui l'a fait prendre pour un Atys Noctulius, qu'on honorait conjointement avec la mère des dieux.

Nocturnius, Nocturnus, nom d'un dieu qui présidait aux ténèbres. Quelquefois aussi les Romains donnaient ce nom à l'étoile de Vénus, pour exprimer le mot *Hespérus*, qui signifie l'étoile du soir.

Nodinus, Nodotus, Nodutis, Nodutus, dieu adoré par les Romains, comme celui qui présidait aux nœuds qui serrent le grain de bléd dans l'épi.

Noduterusa, divinité qui présidait à l'action de battre et de broyer le bled. Rac. *Nodus*, nœud ; *terere*, broyer.

Noéma, fille de Lamech. Les rabbins lui attribuent l'art de filer la laine et d'en faire des étoffes.

1. Noémon, un des capitaines lyciens tués par Ulysse devant Troie.

2. — Compagnon d'Antiloque.

3. — Fils de Phronius, de l'île d'Ithaque, prêta son vaisseau à Télémaque pour aller à Pylos.

Noéros, *sage, plein de sens.* Epithète d'Apollon. Rac. *Noos*, esprit, sens. *Anth.*

Noétarque, nom du principe des philosophes éclectiques. Suivant cette Théogonie, c'est le dieu de toute la nature, le principe de toute génération, la cause des puissances élémentaires, supérieur à tous les dieux, en qui tout existe, immatériel, incorporel, subsistant de toute éternité par lui-même, premier, indivisible et indivisé, tout par lui-même, tout en lui-même, antérieur à toutes choses, même aux principes universaux et aux causes générales des êtres, immobile, renfermé dans la solitude de son unité, la source des idées, des intelligibles, des possibilités, se suffisant, père des essences et de l'entité, antérieure au principe intelligible. *V. Emeth, Amem*, etc. Cette première puissance tira la matière de l'essence, et l'abandonna à l'intelligence qui en fabriqua des sphères incorruptibles. Celle-ci employa ce qu'il y avait de plus pur à cet ouvrage ; elle fit du reste les choses corruptibles et l'universalité des corps.

Nœud Gordien. *V.* Gordius.

Noh (*Myth. Afr.*), nom du premier homme, selon les Hottentots. Ils prétendent que leurs premiers parents entrèrent dans le pays par une porte ou par une fenêtre ; qu'ils furent envoyés par Dieu même, et qu'ils communiquèrent à leurs enfants l'art de nourrir les bestiaux, avec quantité d'autres connaissances. *V.* Hingnoh.

Nohestan, nom qu'on donna, du temps d'Ezéchias, au serpent d'airain que Moïse avait élevé dans le désert. Ezéchias le fit briser, parce qu'il était devenu un objet de superstition pour les Juifs.

Noirs (Livres). On appelle ainsi les livres de magie, de Nécromance.

Nomantie, divination qui se fait par le moyen des lettres du nom de la personne dont on veut savoir la destinée. Rac. *Nomen. Voy.* Gématrie.

Nombres. Personne n'ignore que les Pythagoriciens appliquèrent les propriétés arithmétiques des nombres aux sciences les plus abstraites et les plus sérieuses. On va voir, en peu de mots, si leur folie méritait l'éclat qu'elle a eu dans le monde, et si le titre pompeux de théologie arithmétique que lui donnait *Nicomaque* lui convient. — L'unité,

n'ayant point de parties, doit moins passer pour un nombre, que pour le principe génératif des nombres. Parlà disaient les Pythagoriciens, elle est devenue comme l'attribut essentiel, le caractère sublime, le sceau même de Dieu. On le nomme avec admiration celui qui est Un; c'est le seul titre qui lui convient, et qui le distingue de tous les autres êtres qui changent sans cesse et sans retour. Lorsqu'on veut représenter un empire florissant et bien policé, on dit qu'un même esprit y règne, qu'une même âme le vivifie, qu'un même ressort le remue.

Le nombre 2 désignait, suivant Pythagore, le mauvais principe, et par conséquent le désordre, la confusion et le changement. La haine qu'on portait au nombre 2 s'étendait à tous ceux qui commençaient par ce même chiffre, comme 20, 200, 2000, etc.

Suivant cette ancienne prévention, les Romains dédièrent à Pluton le second mois de l'année; et le second jour du même mois ils expiaient les mânes des morts. Des gens superstitieux, pour appuyer cette doctrine, ont remarqué que ce second jour du mois avait été fatal à beaucoup de lieux et de grands hommes; comme si ces mêmes fatalités n'étaient pas également arrivées dans d'autres jours. Mais le nombre 3 plaisait extrêmement aux Pythagoriciens, qui y trouvaient de sublimes mystères, dont ils se vantaient d'avoir la clef; ils appelaient ce nombre l'harmonie parfaite. Un Italien, chanoine de Bergame, s'est avisé de recueillir les singularités qui appartiennent à ce nombre; il y en a de philosophiques, de poétiques, de fabuleuses, de galantes, même de dévotes; c'est une compilation aussi bizarre que mal assortie.

Le nombre 4 était en grande vénération chez les disciples de Pythagore; ils disaient qu'il renfermait toute la religion du serment, et qu'il rappelait l'idée de Dieu et de sa puissance infinie dans l'arrangement de l'Univers.

Junon, qui préside aux mariages, protégeait, suivant Pythagore, le nombre 5, parcequ'il est composé de 2, premier nombre pair, et de 3, premier nombre impair. Or, ces deux nombres réunis ensemble pair et impair font 5, ce qui est un emblème ou une image du mariage. D'ailleurs, le nombre 5 est remarquable, ajoutaient-ils, par un autre endroit: c'est qu'étant toujours multiplié par lui-même, c.-à-d. 5 par 5, il vient toujours un nombre 5 à la droite du produit.

Le nombre 6, au rapport de *Vitruve*, devait tout son mérite à l'usage où étaient les anciens géomètres de diviser toutes leurs figures, soit qu'elles fussent terminées par des lignes droites, soit qu'elles fussent terminées par des lignes courbes, en six parties égales; et comme l'exactitude du jugement et la rigidité de la méthode sont essentielles à la géométrie, les Pythagoriciens, qui eux-mêmes faisaient beaucoup de cas de cette science; employèrent le nombre 6 pour caractériser la justice, elle qui, marchant toujours d'un pas égal, ne se laisse séduire ni par le rang des personnes, ni par l'éclat des dignités, ni par l'attrait ordinairement vainqueur des richesses.

Aucun n'a été si bien accueilli que le nombre 7; les médecins y croyaient découvrir les vicissitudes continuelles de la vie humaine. C'est de-là qu'ils formèrent leur année climactérique. *Fra-Paolo,* dans son hitoire du concile de Trente, a tourné plaisamment en ridicule tous les avantages prétendus du nombre 7.

Le nombre 8 était en vénération chez les Pythagoriciens, parcequ'il désignait selon eux la loi naturelle, cette loi primitive et sacrée qui suppose tous les hommes égaux.

Ils considéraient avec crainte le nombre 9, comme désignant la fragilité des fortunes humaines, presque aussi-tôt renversées qu'établies. C'est pour cela qu'ils conseillaient d'éviter tous les nombres où le 9 domine, et principalement 81, qui est le

produit de 9 multiplié par lui-même.

Enfin les disciples de Pythagore regardaient le nombre 10 comme le tableau des merveilles de l'Univers contenant éminemment les prérogatives des nombres qui le précèdent. Pour marquer qu'une chose surpassait de beaucoup une autre, les Pythagoriciens disaient qu'elle était dix fois plus grande, dix fois plus admirable. Pour marquer simplement une seule chose, ils disaient qu'elle avait dix degrés de beauté. D'ailleurs, ce nombre passait pour un signe d'amitié, de paix, de bienveillance; et la raison qu'en donnaient les disciples de Pythagore, c'est que, quand deux personnes veulent se lier étroitement, elles se prennent les mains l'une dans l'autre, et se les serrent en témoignage d'une union réciproque. Or, disaient-ils, deux mains jointes ensemble forment, par le moyen des doigts, le nombre de 10.

Nomes, airs ou cantiques en l'honneur des dieux, assujettis à des rhythmes réglés. Le nome Orthien était consacré à Pallas; le Trochaïque, destiné à sonner la charge dans les combats; l'Harmatique avait pour sujet Hector lié au char d'Achille, et traîné autour des murs de Troie.

Nomia, nymphe célèbre, à laquelle, selon les Arcadiens, les monts Nomiens devaient leur nom.

1. Nomion, chanson d'amour, composée par la chanteuse Eriphanis. *V*. Eriphanis.

2. — Père d'Amphimachus et de Nastès, deux capitaines qui défendirent Troie contre les Grecs.

Nomios, surnom de Mercure, soit parceque l'on croyait qu'il gardait dans le ciel les troupeaux de Jupiter, et que par cette raison les bergers l'honoraient comme un dieu champêtre, et lui donnaient pour attribut un sceptre surmonté d'une toison de bélier; Rac. *nemein*, faire paître; soit du mot *nomos*, loi, parcequ'il était invoqué dans les loix du commerce, et dans les conventions des commerçants. Ce nom était aussi donné à Jupiter et à Apollon, comme dieux protecteurs des campagnes, des bergers, et sur-tout des pâturages. C'était aussi celui de Pan, à Molpée, ville près de Lycosure, et un des surnoms de Bacchus.

Nomius, un des fils que Cyrène eut d'Apollon.

Nomos, être allégorique, que les poëtes prennent dans un sens différent, selon qu'ils ont vécu à une époque plus ou moins reculée. *Pindare*, dans un fragment rapporté par Hérodote, entend par cette divinité *la nécessité absolue* du destin à laquelle tout doit céder. C'est pour cela qu'il appelle *Nomos* le roi des mortels et des immortels, qui exerce la justice avec une main toute puissante. Sous un autre rapport, un fragment d'*Orphée*, publié par *Gesner*, donne à *Nomos* le nom d'assesseur de Jupiter, que Thémis et Dicé portaient également. On voit par cette attribution que *Nomos* était regardé comme le symbole des loix. Enfin, dans un hymne orphique qui lui est consacré, Nomos est représenté comme le roi des dieux et des hommes, qui dirige les étoiles, prescrit des loix à la nature, et récompense ou punit les hommes, selon qu'ils le méritent. Dans cette dernière fable, Nomos désigne la volonté de la divinité qui détermine le sort et les loix du genre humain.

1. Nona, nom d'une des Parques. *Voy*. Morta.

2. — C'est aussi le nom d'une divinité romaine dont la fonction était de conserver le fétus dans le cours du neuvième mois.

Nonacriatès, surnom de Mercure, pris du culte qu'on lui rendait à Nonacries.

Nonacrina virgo, Calisto, fille de Lycaon et de Nonacris.

Nonacris, fille de Lycaon, donna son nom à une ville de l'Arcadie, fameuse par le Styx qui coulait dans le voisinage.

Nonacrius heros, Evandre, ainsi surnommé de Nonacris, montagne d'Arcadie, d'où il était originaire.

Nonchalance. (*Iconol.*) Les Egyptiens la peignaient assise, l'air

triste, la tête penchée, les mains dans le sein, et les bras croisés. *C. Ripa* la représente par une femme échevelée, mal vêtue, et dormant étendue sur la terre, appuyée sur l'un de ses bras, et tenant de l'autre main une horloge renversée, symbole du temps perdu; une tortue se traîne sur sa robe.

Nondina, déesse qui présidait à la purification des enfants. C'était le neuvième jour après la naissance qu'on purifiait les mâles, d'où vient le nom de cette déesse. Rac. *Nonus*, neuvième.

Nonius, nom d'un des chevaux de Pluton.

Nonus, Romain qui, suivant la fable absurde de *Tzetzès*, nourrit Rome durant quinze jours de famine; en reconnaissance de ce service les Romains donnèrent son nom aux Nones. *Voy.* Calendus, Idus.

Nor (*Myth. Celt.*), Géant, père de la Nuit, laquelle est noire comme toute sa famille. Elle eut de Daglinger, de la race des dieux, un fils nommé le *Jour*, brillant et beau comme toute la famille de son père. Alors le Père universel prit la Nuit et le Jour son fils, les plaça dans le ciel, et leur donna deux chevaux et deux chars, pour qu'ils fissent l'un après l'autre le tour du monde. La Nuit va la première sur son cheval nommé *Rinfaxe* (crinière gelée), qui, tous les matins en commençant sa course, arrose la terre de l'écume qui dégoutte de son frein. Le cheval du Jour s'appelle *Skinfaxe* (crinière lumineuse), et de sa crinière brillante il éclaire l'air et la terre.

Norax, fils de Mercure et d'Erythrée, fille de Géryon, conduisit une colonie d'Ibériens dans l'isle de Sardaigne, et donna son nom à une ville qu'il y fonda.

Nornes (*Myth. Celt.*), Fées ou Parques chez les Celtes, qui dispensent les âges des hommes. Elles sont vierges, et se nomment *Urda* (le passé), *Verandi* (le présent), et *Skalda* (l'avenir). Elles habitent une ville extrêmement belle. Cette dernière, avec *Gadur* et *Rosta*, va tous les jours à cheval choisir les morts dans les combats, et régler le carnage qui doit se faire. *Voy.* Parques.

Nortia, déesse étrusque, honorée à Volsinie. Les clous attachés dans son temple désignaient le nombres des années. On la croit la même que Némésis. Les Volsiniens, les Falisques et les Volaterrans, remplis de vénération pour elle, joignaient à ce nom le surnom honorable qu'on n'accordait ailleurs qu'à Cybèle, celui de *grande déesse*. Les derniers plaçaient quelquefois un jeune enfant dans ses bras, parcequ'elle favorisait plus particulièrement les hommes dans cet âge, qui est celui de l'innocence.

Norus (*Myth. Scand.*), fondateur fabuleux du royaume de Norwège, fils de Thorron. Goë, sa sœur, ayant été enlevée, Thorron envoya son fils pour la chercher, et institua des sacrifices pour le succès de son entreprise. Ils se trouvèrent dans le second mois de l'année, qui depuis s'est toujours appelé Goa, du nom de la princesse. Norus chassa tous les petits souverains du pays et s'établit à leur place.

Notarique, une des trois divisions de la cabale chez les Juifs. Elle consiste à prendre ou chaque lettre d'un mot pour en faire une phrase entière, ou les premières lettres d'une sentence pour en former un seul mot. *V.* Cabale, Gématrie, Thémura,

Nothus, fils de Deucalion.

Notus, vent du midi. *V.* Auster.

Nound-Ghose. (*Myth. Ind.*) C'est l'Admète des Indous, dont le dieu Krishna a gardé les troupeaux; ce qui a fait donner à cette divinité le surnom de *Gopaul*, pasteur, comme Apollon a reçu celui de *Nomius*, de la même aventure.

Nourou (*Myth. Mah.*), fête mogole, par laquelle ces peuples célèbrent le commencement de leur année, qui s'ouvre à la première lune de Mars. Cette fête dure neuf jours, et se passe en festins.

Novembre. (*Iconol.*) Diane était

la déité protectrice de ce mois. *Ausone* l'a caractérisée par des symboles qui conviennent à un prêtre d'Isis, parcequ'aux calendes de Novembre on célébrait les fêtes de cette déesse. Il est habillé de toile de lin, a la tête chauve ou rasée, s'appuie contre un autel sur lequel est une tête de chevreuil, animal qu'on sacrifiait à Isis, et tient un sistre à la main. Chez les modernes il est vêtu de couleur de feuille morte, et couronné d'une branche d'olivier; d'une main, il s'appuie sur le signes du Sagittaire, soit à raison de la disposition des étoiles, soit à cause des pluies et des grêles que le ciel darde, pour ainsi dire, sur la terre, soit plutôt à raison de la chasse, dernier amusement de la saison, comme l'enfant qui bat du chanvre en marque les dernières occupations; de l'autre main il tient une corne d'abondance, d'où sortent diverses racines, dernier présent que nous fait la terre.

Novemdiales, Novendiles, sacrifices et banquets que faisaient les Romains durant neuf jours, soit pour appaiser la colère des dieux, soit pour se les rendre favorables avant de s'embarquer. Ils furent institués par Tullus Hostilius, roi des Romains, à la nouvelle des ravages causés par une grêle terrible sur le mont Aventin. On donnait aussi ce nom aux funérailles, parcequ'elles se faisaient neuf jours après le décès. On gardait le corps durant sept jours, on le brûlait le huitième, et le neuvième on enterrait les cendres. Les Grecs nommaient cette cérémonie *Ennata*. Rac. *Ennea*, neuf.

Novensiles, dieux des Romains, qu'apportèrent les Sabins, et à qui T. Tatius avait fait bâtir des temples, étaient ainsi appelés, parcequ'ils étaient venus des derniers à leur connaissance, ou qu'ils avaient été divinisés après les autres : tels étaient la Santé, la Fortune, Vesta, Hercule. Quelques uns prétendent néanmoins que les dieux appelés Novensiles, étaient ceux qui présidaient aux nouveautés, et qui faisaient renouveler les choses. D'autres ont dit que ce mot ne tirait point son origine du mot *novus*, nouveau, mais plutôt de *novem*, neuf; parceque ces dieux étaient au nombre de neuf, savoir, Hercule, Romulus, Esculape, Bacchus, Énée, Vesta, la Santé, la Fortune, et la Foi; mais ces auteurs ne disent pas ce que ces neuf dieux avaient de commun entr'eux, et ce qui les distinguait des autres dieux. Quelques uns ont cru que c'étaient les neuf Muses qui étaient appelées de ce nom. Il y en a qui ont pensé que c'était le nom des dieux champêtres ou étrangers, et que, parcequ'ils ne composaient que neuf, on leur donna le nom de Novensiles, afin de n'être pas obligé de les nommer les uns après les autres.

Novilunium. *Voy.* Néoménie.

Npindi (*Myth. Afr.*), quatrième chef des Gangas, prêtres africains. *Voy ce mot.*

Nsambi (*Myth. Afr.*), un des Gangas, ou prêtres du Congo, dont l'attribution spéciale est de guérir les Nègres d'une espèce de lèpre fort commune parmi eux.

Ntoupis, cadavres de personnes excommuniées, qui, selon les Grecs modernes, restent incorruptibles, jusqu'à ce que la sentence d'excommunication ait été levée. *V.* Vroucolacas.

Nubigenæ, enfants de la Nuée. *Voy.* Centaures.

Nudipédales, fête extraordinaire qu'on ne célébrait à Rome que rarement, et toujours par ordonnance du magistrat, à l'occasion de quelque calamité publique. On y marchait nu-pieds, ce dont la fête a tiré son nom. Les dames romaines elles-mêmes, lorsqu'elles invoquaient Vesta dans des circonstances extraordinaires, faisaient leur procession nu-pieds dans le temple de la déesse.

Nue, mère des Centaures. *Voy.* Ixion.

Nuées. *Aristophane* les a personnifiées pour ridiculiser *Socrate*. Dans la pièce de ce nom, le philosophe les invoque comme ses divi-

nités tutélaires. Elles descendent du ciel à sa prière, et lui font valoir cette complaisance qu'elles n'auraient, disent-elles, pour aucun autre que pour Prodicus et pour lui; pour Prodicus, à cause de son grand savoir et des opinions qu'il enseigne; pour lui, parcequ'il marche dans les rues d'une air imposant, qu'il promène ses yeux de tous côtés, qu'il souffre volontairement beaucoup de mal en allant nu-pieds, et enfin parcequ'il les regarde avec un grand respect.

Nuit, déesse des ténèbres, fille du ciel et de la terre, et selon d'autres, fille du chaos, la première et la plus ancienne de toutes les divinités. *Hésiode* la met au nombre des Titans et la nomme la mère des dieux, parcequ'on a toujours cru que la nuit et les ténèbres avaient précédé toutes choses. *Aristophane* la peint étendant ses vastes ailes et déposant un œuf dans le sein de l'Erèbe, d'où sortit l'amour revêtu d'ailes dorées. Cette théogonie était particulièrement celle des Egyptiens qui faisaient de la Nuit le principe de toutes choses et la nommaient *Athyr*.

Elle épousa l'Achéron, fleuve des enfers, dont elle eut les succès et plusieurs autres enfants. De l'Erèbe elle eut l'Ether et le Jour, mais elle avait engendré seule, et sans le commerce d'aucune divinité, l'odieux Destin, la Parque noire, la Mort, le Sommeil, la Troupe des Songes, Momus, la Misère, les Hespérides gardiennes des pommes d'or, les impitoyables Parques, la terrible Némésis, la Fraude, la Concupiscence, la triste Vieillesse et la Discorde opiniâtre, en un mot, tout ce qu'il y avait de fâcheux dans la vie passait pour une production de la Nuit. *Varron* fait dériver son nom *nox*, *a nocendo*, de son influence nuisible, soit parcequ'elle répand souvent des maladies, soit parceque ceux qui ont quelques peines morales ou physiques les sentent plus vivement alors; c'est ce qui l'a fait surnommer, par *Ovide*, *nutrix maxima curarum*, la nourrice des chagrins. Elle fut connue dans tout le Péloponèse sous le nom d'*Achlys*. *Homère* l'a surnommée *Erébenne*, comme épouse de l'Erèbe, et d'autres l'ont nommée *Euphronée* et *Eubulie*, comme mère du bon conseil.

Les uns plaçaient son empire en Italie, dans le pays des Cimmériens; les autres, loin des limites du monde connu, qui finissait aux colonnes d'Hercule. L'antiquité l'a généralement fixée vers la partie de l'Espagne nommée *Hespérie*, c.-à-d. contrée du soir. C'était près de Gibraltar où les Romains croyaient que le soleil éteignait son flambeau; et *Possidonius* prétendait que du rivage près de Cadix on entendait le frémissement des ondes, lorsque l'astre se précipitait dans l'Océan. La Nuit, dit *Hésiode*, étendait son voile obscur depuis ce lieu jusques sur le Tartare, où elle passe par une porte de fer pour conduire aux habitants de la terre le Sommeil, frère de la Mort.

Chez les Grecs et chez les Romains on immolait à la Nuit des brebis noirs, et c'est un pareil sacrifice qu'Enée lui offrit avant d'entrer aux enfers. On lui sacrifiait aussi un coq, parceque les cris perçans de cet oiseau troublent son silence. Le hibou, qui ne chérit que les ténèbres, lui était également consacré.

La plupart des peuples d'Italie regardaient la Nuit comme une déesse; mais les habitans de Brescia en avaient fait un dieu, nommé *Noctulius* ou *Nocturnus*, et on a trouvé parmi eux plusieurs monuments qui lui étaient consacrés. La chouette, qu'on voit aux pieds de ce dieu tenant un flambeau renversé qu'il s'efforce d'éteindre, annonce celui qui est l'ennemi du jour. On le voit ainsi représenté sur une statue qu'on a découverte à Brest.

Les poètes et les artistes se sont efforcés à l'envi de peindre la déesse de la Nuit. Dans les monuments antiques, on la voit tantôt tenant au-dessus de sa tête une draperie volante, parsemée d'étoiles, ou avec une draperie bleue et un flambeau renversé;

tantôt figurée par une femme nue, avec de longues ailes de chauve-souris et un flambeau à la main. Les poètes la représentent particulièrement couronnée de pavots et enveloppée d'un grand manteau noir étoilé. Quelquefois ils lui donnent des ailes, ou ils la dépeignent se promenant sur son char tiré par deux chevaux noirs ou par deux hiboux, et tenant sur sa tête un grand voile parsemé d'étoiles. *Théocrite* l'a fait paraître montée sur un char et précédée des astres. *Euripide* la représente couverte d'un grand voile noir semé d'étoiles, parcourant sur son char la vaste étendue des cieux. Les Grecs l'ont figurée tenant d'une main un voile noir qui voltige, et de l'autre un flambeau dont la flamme, tournée vers la terre, est prête à s'évanouir; souvent ils la placent au milieu du Tartare, entre ses deux enfans, le Sommeil et la Mort. Les Romains ne lui donnaient point de char et la représentaient oisive et endormie. Quelquefois elle paraît, comme chez les Grecs, couverte d'un grand voile que le vent agite. Elle dirige sa course vers l'occident; mais sa tête est tournée vers l'orient, et elle semble appeler les nuages qui la suivent, pour leur ordonner de couvrir les lieux que le soleil vient de quitter. On voit devant elle, sur quelques monuments, un enfant qui porte un flambeau. (*V.* CRÉPUSCULE.) C'est ainsi que les anciens figuraient le crépuscule du soir, et c'est cette lueur obscure qui précède la Nuit, que le peintre *Solimène* avait représentée à Naples, dans la galerie de sa maison. Les Etrusques donnaient des ailes à la Nuit, comme à la Victoire, pour exprimer la rapidité de sa course. Le gracieux *Albane* s'est conformé à cette idée, et a peint la Nuit étendant ses ailes noires et tenant ses enfants entre ses bras. Une Sardoine la représente endormie et presque nue; ses cheveux sont épars, et sa main tient un voile léger qui lui couvre négligemment le sein. Une figure rapportée par *Maffei* offre la déesse retenant des deux mains un voile qui s'échappe, lequel est surmonté de trois étoiles. Sur un jaspe sanguin du cabinet national, elle paraît les cheveux épars, et tenant des bouquets de pavots. Un vieillard, un jeune homme et une femme qui la suivent paraissent céder au Sommeil, emblème de l'influence du Sommeil et de la Nuit sur les mortels de tout âge et de tout sexe.

Les sculpteurs qui ont représenté la Nuit sont en petit nombre. *Phécus*, célèbre sculpteur de Samos, fit pour les Ephésiens une statue de la Nuit en argile, ce qui la fit surnommer par ces peuples *la statue ténébreuse*. *Michel-Ange* a sculpté la Nuit à Florence, et cette statue est un chef-d'œuvre. Un dessin de la bibliothèque nationale l'offre avec ses attributs ordinaires, mais sans char, le voile obscur, et tenant un flambeau renversé qu'elle se dispose à éteindre. A Vérone, *Louis Dorigni* l'a représentée dans le palais Allégri; et le même l'a peinte encore dans un tableau précieux qui orne le palais Zucchero à Venise. On y voit l'Aurore, précédée des vents, qui chasse la Nuit et les fantômes dont elle est mère.

C'est au milieu d'un grand nombre d'étoiles que *Taddée Zucchero*, peintre célèbre, né dans le duché d'Urbin, a peint cette divinité dans le château de Caprarolis, qui appartenait alors au cardinal Farnèse. De même *Bon Boullongne*, dans le plafond de l'ancienne comédie française, l'avait représentée avec un manteau parsemé d'étoiles, et fuyant Apollon ou le soleil. *Rubens*, dont le nom seul annonce une touche fière et sublime, a, dans la galerie du Luxembourg, figuré la même déesse par une femme qui a des ailes de chauve-souris, et un grand manteau noir parsemé d'étoiles, dont elle couvre la reine Marie de Médicis.

Hallé, de l'académie royale de peinture, lui a donné un vêtement presque semblable. *Mignard*, dans un des plafonds du château de Versailles, l'a peinte à la manière antique,

que, tenant entre ses bras deux enfants endormis (les Songes), et vêtue d'une robe parsemée d'étoiles. Il lui a donné un manteau bleu, de grandes aîles et une couronne de pavots. Enfin, au salon de 1763, un tableau de M. *Lagrenée* offrit la Nuit couverte d'un vêtement sombre, et fuyant la lumière que répandent l'Aurore et le Jour.

NUIT DE LA PUISSANCE (*Myth. Mah.*), une des nuits de la lune du ramadan, pendant laquelle les musulmans croient que Dieu pardonne les péchés à ceux qui en témoignent un repentir sincère. Un des chapitres du Qôran commence par ces mots : « Nous l'avons fait descendre » dans la nuit de la puissance. » Les pélerins, avant de partir pour la Mecque, doivent réciter ce chapitre à la porte de leurs maisons.

NUMA, second roi de Rome, établit chez les Romains le culte et les cérémonies religieuses, bâtit un temple à Vesta et institua des vestales pour entretenir le feu sacré, un autre à Janus, et fonda huit colléges de prêtres. Pour rendre ses loix plus respectables, il feignit de les avoir reçues de la nymphe Egérie. *Voy.* EGÉRIE.

NUMÉNIES. *V.* NÉOMÉNIES.

NUMÉRIE, déesse qui présidait à l'arithmétique, au rapport de *Saint Augustin*. Rac. *Numerus*, nombre.

NUMÉRIUS SUFFUCIUS était de Préneste. Les monuments attestent, dit *Cicéron*, que c'était un honnête homme, célèbre par ses fréquentes visions, et qu'ayant eu ordre de couper en un certain lieu un caillou, il l'avait fait, et qu'il en était sorti des sorts écrits avec d'anciens caractères. *Divinat. l.* 2.

NUMICUS, fleuve d'Italie, sur les bords duquel Enée prit terre. Il s'y noya depuis, et fut honoré dans la suite en ce lieu, sous le nom de Jupiter Indigète. *Ovide* peint ce fleuve, ici assistant à la déification d'Enée, là enlevant Anna, sœur de Didon. Il n'était pas permis de se servir d'autre eau que de celle de ce fleuve pour les sacrifices de Vesta. *Ovide* lui donne l'épithète de *corniger*, parce-qu'on donnait des cornes aux simulacres des fleuves.

1. NUMITOR, fils de Procas, roi d'Albe, et frère d'Amulius. Celui-ci le détrôna, fit périr son fils Lausus, et força Ilia, fille unique de Numitor, à se faire vestale. Malgré les précautions d'Amulius, Ilia devint mère, et en fit honneur au dieu Mars. Le tyran la fit enfermer dans une prison et ordonna qu'on jetât les deux enfants dans le Tybre. Ces deux jumeaux, sauvés et allaités par une louve, recueillis par Faustulus, devinrent grands, furent reconnus de Numitor, tuèrent Amulius, et replacèrent leur aïeul sur le trône.

2. — Un des capitaines de Turnus.

NUNDINA. *V.* NONDINA.

NUPTIALES, dieux des nôces. *Plutarque* en compte cinq : Jupiter, Junon, Vénus, Suada, Diane ou Lucine. La superstitieuse antiquité en ajouta plusieurs autres qui présidaient aux mystères de l'hymen. On leur adressait des vœux pour les prier de rendre les mariages heureux.

NUPTIALIS, surnom de Junon présidant aux mariages. Quand on lui sacrifiait sous ce titre, on ôtait le fiel de la victime, et on le jetait derrière l'autel, pour donner à entendre qu'il ne devait point y avoir d'aigreur ni d'amertume entre les époux. *Voy.* GAMÉLIA.

NYAYAM (*Myth. Ind.*), école de philosophie dont le système porte sur quatre principes : savoir, le témoignage des sens bien appliqué ; les signes naturels, tels que la fumée ; l'application d'une définition connue au défini jusques-là inconnu ; enfin, l'autorité d'une parole infaillible. De l'examen du monde sensible, que l'on compose d'atômes indivisibles, éternels, inanimés, on passe à la connaissance de son auteur, dont on conclut l'existence, l'intelligence et l'immatérialité. Dans la constitution de l'homme, ces philosophes trouvent un corps et deux âmes, l'une suprême, et l'autre animale. La sagesse consiste à éteindre l'âme sensitive par son union avec l'âme suprême, c.-à-d.

avec Dieu. Cette union, appelée *Jog*, d'où vient *Joguis*, commence par la contemplation de l'Etre suprême; elle se termine par une espèce d'identité avec lui, dans laquelle il n'y a plus ni sentiment ni volonté: là cesse la métempsycose. C'est à-peu-près le système des Talapoins de l'autre partie de l'Inde, et d'une secte contemplative de la Chine: c'est le quiétisme de l'Europe. *V*. VEDANTI.

1. NYCTÉE, fils de Neptune et de Célène, et père d'Antiope.

2. — Un des compagnons de Diomède changés en oiseaux.

3. — Roi d'Ethiopie, suivant *Lactance*, et père de Nyctimène.

4. — Fils d'Hyrieus.

5. — Fils de Chthonius.

6. — Un des quatre chevaux de Pluton.

NYCTÉIS, fille de Nyctée.

NYCTÉLIES, fêtes de Bacchus qui se célébraient de nuit. Rac. *nyx*, nuit, et *telein*, accomplir. C'était un de ces mystères ténébreux où l'on s'abandonnait à toutes sortes de débauches. La cérémonie apparente consistait dans une course tumultueuse que faisaient dans les rues ceux qui célébraient ces fêtes, portant des flambeaux, des bouteilles et des verres, et faisant à Bacchus d'amples libations. Ces cérémonies se renouvelaient à Athènes tous les trois ans, au commencement du printemps. Les Romains, qui les avaient empruntées des Grecs, les supprimèrent à cause des désordres que la licence y avait introduits. On célébrait aussi des fêtes du même nom en l'honneur de Cybèle.

NYCTÉLIUS, surnom de Bacchus, pris des sacrifices qu'on lui offrait la nuit. *V*. NYCTÉLIES.

NYCTEUS, *le ténébreux*, l'un des quatre chevaux de Pluton. Rac. *nyx*, nuit.

NYCTILÉES. *V*. NYCTÉLIES.

NYCTIMÈNE, fille d'Epopée, roi de Lesbos, et, selon d'autres, de Nyctée, roi d'Ehiopie, souilla le lit de son père, et fut changée en hibou. *Banier* prétend que ce fut au contraire le père de Nyctimène qui conçut pour elle une passion incestueuse, et qu'elle alla se cacher dans le fond des forêts, ce qui, avec son nom, aura donné lieu à la métamorphose.

NYCTIMUS, l'aîné des fils de Lycaon, succéda à son père au royaume d'Arcadie, et fut père de Philonomé.

NYCTIPORE, *qui coule la nuit*, fleuve imaginaire que *Lucien* place dans l'isle des Songes.

NYCTIS, fille de Nyctée, fut mariée à Labdacus, roi de Thèbes, et eut de lui un fils nommé Laïus.

NYMPHAGÈTE, épithète qu'*Hésiode* et *Pindare* donnent à Neptune.

NYMPHAGOGE, celui qui était chargé de conduire la nouvelle fiancée de la maison paternelle à celle de son nouvel époux.

NYMPHÆA, NENUPHAR. *(Myth. Egypt.)* Des savants éclairés dans la botanique et dans la connaissance des monuments antiques, ont découvert que la plante qu'on voit sur quelques médailles d'Egypte n'est autre que la *Nymphæa*, plante fort commune dans les campagnes arrosées par le Nil. La fleur est de toutes ses parties celle qui se remarque le plus ordinairement sur les monuments égyptiens, ce qui vient du rapport que ces peuples lui croyaient avec le soleil, à l'apparition duquel elle se montrait d'abord sur la surface de l'eau, comme elle s'y replongeait dès qu'il était couché, phénomène commun à toutes les espèces de Nymphæa.

C'était là l'origine de la consécration de cette fleur à cet astre, le premier et le plus grand des dieux qu'ils aient adorés. De-là vient la coutume de la représenter sur la tête de leur Osiris, sur celle de leurs autres dieux et même des prêtres attachés à leur culte. Les rois d'Egypte affectant les symboles de la divinité, se sont fait des couronnes de cette fleur; elle est aussi représentée sur les monnaies, tantôt naissante, tantôt épanouie et environnant son fruit: on voit avec la tige comme un sceptre dans la main de quelques idoles.

1. NYMPHÉE, promontoire d'Epire

sur la mer Ionienne, dans le territoire d'Apollonie. « Dans ce lieu sacré, dit » *Plutarque*, on voit sortir perpé- » tuellement comme des veines de » feu du fond d'une vallée. » *Dion Cassius* ajoute que ce feu ne brûle point la terre d'où il sort, qu'il ne la rend pas même plus aride. Ensuite il parle d'un oracle d'Apollon qui était en ce lieu, et explique la manière dont les réponses s'y rendaient. Celui qui consultait prenait de l'encens, et, après avoir fait ses prières, le jetait au feu. Si l'on devait obtenir l'objet de ses vœux, l'encens était d'abord embrasé; sinon au lieu de fondre, il se retirait et fuyait la flamme. Il était permis de faire à cet oracle des questions sur toutes sortes de sujets, excepté sur la mort et le mariage.

2. — Nom que les Grecs et les Romains donnaient à certains bâtiments rustiques qui remfermaient des grottes, des bains, des fontaines et autres constructions semblables, tels qu'on imaginait les demeures des nymphes.

Nymphes. Ce nom, dans sa signification naturelle, signifie une fille mariée depuis peu, une nouvelle mariée. On l'a donné dans la suite à des divinités subalternes qu'on représentait sous la figure de jeunes filles. Selon les poètes, tout l'univers était plein de ces nymphes. Il y en avait qu'on appelait Uranies, ou célestes, qui gouvernaient la sphère du ciel; d'autres terrestres, ou Epigies. Celles-ci étaient subdivisées en nymphes des eaux et nymphes de la terre.

Les nymphes des eaux étaient encore divisées en plusieurs classes: les nymphes Uranies, appelées Océanides, Néréides et Mélies; les nymphes des fontaines, ou Naïades, Crénées, Pégées; les nymphes des fleuves et des rivières, ou les Potamides; les nymphes des lacs et étangs, ou les Limnades.

Les nymphes de la terre étaient aussi de plusieurs classes: les nymphes des montagnes, qu'on appelait Oréades, Orestiades ou Orodemniades; les nymphes de vallées, des bocages, ou les Napées; les nymphes des prés, ou Limniades, les nymphes des forêts, ou les Dryades et Hamadryades.

On trouve encore des nymphes avec des noms ou de leur pays ou de leur origine, comme les nymphes Tybériades, les Pactolides, les Cabirides, les Dodonides, les Cythéroniades, les Sphragitides, les Corycides ou Corycies, les Anigrides, les Isménides, les Sithnides, les Amnisiades, les Héliades, les Hérésides, les Thémistiades, les Lélégéides, etc.

Enfin, on a donné le nom de nymphes non seulement à des dames illustres dont on apprenait quelque aventure, mais même jusqu'à de simples bergères, et à toutes les belles personnes que les poètes font entrer dans les sujets de leurs poëmes. L'idée des nymphes peut être venue de l'opinion où l'on était, avant le système des Champs-Elysées et du Tartare, que les âmes demeuraient auprès des tombeaux, ou dans les jardins et les bois délicieux qu'elles avaient fréquentés pendant leur vie. On avait pour ces lieux un respect religieux; on y invoquait les ombres de ceux qu'on croyait y habiter; on tâchait de se les rendre favorables par des vœux et des sacrifices. De-là est venue l'ancienne coutume de sacrifier sous des arbres verds, sous lesquels on croyait que les âmes errantes se plaisaient beaucoup. De plus, on croyait que tous les astres étaient animés; ce que l'on étendit ensuite jusqu'aux fleuves et aux fontaines, aux montagnes et aux vallées; en un mot, à tous les êtres inanimés auxquels on assigna des dieux terrestres. On assigna aussi une sorte de culte à ces divinités; on leur offrait en sacrifice de l'huile, du lait et du miel; quelquefois on leur immolait des chèvres. On leur consacrait des fêtes. En Sicile, on célébrait tous les ans des fêtes solemnelles en l'honneur des nymphes, selon *Virgile*. On n'accordait pas tout-à-fait l'immortalité aux nym-

phes; mais on s'imaginait qu'elles vivaient très long-temps : *Hésiode* les fait vivre plusieurs milliers d'années. *Plutarque* en a déterminé le nombre, et il a réglé la chose à neuf mille sept cent vingt ans, par un raisonnement aussi pitoyable que le calcul qu'il fait pour cela.

Plusieurs marbres antiques, publiés par *Gruter*, et nombre d'inscriptions recueillies par *Spon*, prouvent que les anciens sacrifiaient souvent aux nymphes et aux génies des fontaines, et leur adressaient des vœux.

Nympholepte, l'antre des nymphes Sphragitides, était sur une des croupes du Cithéron, vers le couchant. Dans cet antre, il y avait autrefois un oracle, de l'esprit duquel la plupart des habitants du pays étaient possédés; ce qui les faisait appeler nympholeptes, c.-à-d. pris par les nymphes. Rac. *lambanein*, prendre.

Nyrtia. *V*. Nortia.

1. Nysa, nourrice de Bacchus, se voyait, dit *Athénée*, dans la magnifique pompe de Ptolémée Philadelphe, dans laquelle Bacchus était représenté avec tout son cortège.

2. — Ville de l'Arabie Heureuse, où Osiris avait été élevé, dans le territoire de laquelle il observa le premier la vigne, apprit le secret de la cultiver, but le premier du vin, et enseigna aux hommes la manière de le faire et de le conserver. *Diodore de Sicile* place l'antre de Nyse, où Bacchus fut élevé par les nymphes, entre la Phénicie et le Nil. Ailleurs, il le met chez les Africains qui habitaient les côtes de l'Océan.

3. — Ville des Indes, que fonda Osiris en mémoire de la ville d'Egypte où il était né. Ce fut là qu'il planta le lierre, qui, dit *Diodore*, n'est demeuré et ne croît encore aujourd'hui dans les Indes, qu'aux environs de cette ville. Elle était commandée par le mont *Méros*, en grec, cuisse. On voit assez que ce nom fait allusion à la seconde naissance de Bacchus sorti de la cuisse de Jupiter.

4. — Montagne des Indes, consacrée au culte de Bacchus.

Nyséides ou Nysiades, nymphes qui élevèrent Bacchus.

Nyséus, surnom de Bacchus et de Jupiter.

Nysius. *Id.*

Nyso, une des nymphes.

Nyssie, nom de la femme de Candaule, selon quelques uns.

Nysus, c'est ainsi qu'*Hygin* appelle celui qui soigna l'éducation de Bacchus, et dont, selon lui, il prit le nom de Dionysus. Dans un autre passage, *Hygin* dit que Bacchus, avant de partir pour son expédition aux Indes, remit à ce Nysus le soin de gouverner son royaume de Thèbes. A son retour, Nysus refusa de le lui rendre, et comme Bacchus ne voulut point employer la force contre lui, il fit célébrer des orgies, et fit faire prisonnier Nysus par des soldats déguisés en Bacchantes.

Nzi. (*Myth. Afr.*) Celui des Gangas, ou prêtres du Congo, qu'on peut regarder comme le pénitencier des Nègres. Ce prêtre absout ceux qui se sont parjurés, en leur frottant la langue avec des dattes, et en prononçant des imprécations contraires à celles du pénitent.

O

OANNÈS, OËN, OÈS, monstre, moitié homme et moitié poisson, venu de la mer Erythréenne, et sorti de l'œuf primitif d'où tous les autres êtres avaient été tirés, parut, dit *Bérose*, près d'un lieu voisin de Babylone. Il avait deux têtes; celle d'homme était sous celle de poisson. A sa queue étaient joints des pieds d'homme, et il en avait la voix et la parole. Ce monstre demeurait parmi les hommes sans manger, leur donnait la connaissance des lettres et des sciences, leur enseignait la pratique des arts, à bâtir des villes et des temples, à établir des loix, à fixer les limites des champs par des règles sûres, à semer et à recueillir les grains et les fruits, en un mot tout ce qui pouvait contribuer à adoucir leurs mœurs. Au soleil couchant, il se retirait dans la mer, et passait la nuit sous les eaux. Il en parut dans la suite d'autres semblables à lui; et *Bérose* avait promis de révéler ce mystère, mais il n'en est rien resté. Oannès ou Oès, disent les savants, signifie en syriaque un étranger. Ainsi cette fable nous apprend qu'il arriva autrefois par mer un étranger qui donna aux Chaldéens quelques principes de civilisation. Il était peut-être vêtu de peaux de poisson depuis la tête jusqu'aux pieds. Il rentrait tous les soirs dans son vaisseau, et prenait ses repas sur son bord sans être vu de personne. Quant à l'œuf primitif dont on le faisait sortir, c'est apparemment à cause de la ressemblance du nom Oannès avec le mot grec *ôon*, œuf.

OAXÈS, fleuve de Crète, appelé ainsi d'Oaxès, fils d'Apollon, peut-être le même que le suivant.

OAXUS, fils d'Apollon et d'Anchiale, fondateur d'Oaxus, ville de Crète, à laquelle il donna son nom. D'autres le disent fils d'Acacallis, et petit-fils de Minos.

OB. (*Myth. Syr.*) Suivant *Seldin*, c'était un esprit ou démon, qui donnait ses réponses, comme si ses paroles étaient sorties des parties naturelles, ou quelquefois de la tête, et quelquefois des aisselles; mais d'une voix si basse, qu'il semblait qu'elle vînt de quelque cavité profonde, comme si un mort avait parlé dans le tombeau; ensorte que celui qui le consultait, ne l'entendait souvent point du tout, ou plutôt entendait tout ce qu'il voulait.

OBARASSON (*Myth. Ind.*), le grand jeûne, ou jeûne complet en usage chez les Indiens. Il consiste à ne rien manger dans les vingt-quatre heures. *V.* OURCHENDI.

OBARATOR, un des dieux champêtres des Latins, que *Servius* dit présider au labourage.

OBBA, vase fort creux, dont on se servait aux repas funèbres.

OBÉISSANCE (*Iconol.*), femme d'une apparence humble et modeste. Elle porte un joug sur les épaules, et se laisse tirer par un fil délié.

L'obéissance aveugle se désigne par un bandeau sur les yeux; l'obéissance raisonnée, par le joug que la figure prend elle-même dans les balances de la Justice.

OBÉLIES, sorte de pain dont on faisait des oblations à Bacchus.

OBÉLISQUES d'Egypte. Ce sont des colonnes quarrées, terminées en pointe comme des pyramides, et couvertes de tous côtés d'hiéroglyphes. Ces caractères cachaient, dit-on, de grands secrets, et représentaient les mystères de la religion égyptienne, dont peu de personnes avaient connaissance. Lorsque Cambyse, roi des Perses, se fut rendu maître de l'Egypte, il voulut exiger des prêtres, qui seuls entendaient ces secrets, de les lui expliquer, et,

sur leur refus, il les fit tous mourir, et détruisit tous les obélisques qu'il trouva. Ces monuments étaient consacrés au soleil. C'est pour cela que les prêtres les appelaient les doigts de cet astre.

Obéron, roi des Phantômes aériens, qui jouent un grand rôle dans la poésie anglaise; la reine s'appelle Titania. Ils habitent l'Inde; la nuit ils franchissent les mers, et viennent dans nos climats danser au clair de la lune; ils redoutent le grand jour, et fuyent au premier rayon du soleil, ou se cachent dans les bourgeons des arbres jusqu'au retour de l'obscurité. On sait qu'*Obéron* est la principale machine du poëme de ce nom, dont le célèbre *Wieland* est l'auteur, et qui jouit d'une grande réputation dans toute l'Allemagne.

Oblations. *V*. Offrandes.

Oblivio. *V*. Oubli. Selon *Hésiode*, elle est fille de la Nuit; selon *Hygin*, de l'Éther et de la Terre.

Obnonciation. S'il arrivait que les augures remarquassent au ciel quelque signe sinistre, ils faisaient dire, *obnunciabant*, à celui qui tenait les conciles, *Alio die*, à un autre jour. Cette faculté, dont les augures abusaient pour conduire les affaires à leur gré, leur avait été donnée par les loix *Ælia* et *Fusia*, et leur fut retirée, cent ans après, par la loi *Clodia*.

Obodos, roi et dieu des Arabes, adoré à Oboda, dans l'Arabie Pétrée, jusqu'à l'établissement du mahométisme.

Obole, pièce de monnaie qu'on mettait dans la bouche des morts, pour payer leur passage à Charon. *Voy*. Charon.

Obrimo, un des surnoms de Proserpine.

Obrimothymos, *violent, courageux*, épithète de Bacchus. *Anthol.*

Obrimus, un des fils d'Egyptus. *Hygin.*

Obscurité (*Iconol.*), une figure drapée d'un voile noir. Elle étend un autre voile obscur, par le moyen duquel elle empêche les rayons de la lumière de pénétrer. Son attribut est un hibou perché sur sa tête; et d'autres oiseaux nocturnes volent autour d'elle.

Obsécrations, prières et sacrifices que le Sénat romain ordonnait dans les temps de calamité. C'étaient les duumvirs qui avaient soin de les faire exécuter. *Voy*. Lectisternes.

Obséquens, surnom sous lequel la Fortune avait un temple dans la première et dans la huitième région de Rome.

Obsession. Les démonographes distinguent l'*obsession* de la *possession*, et définissent la première, l'état où le démon, sans entrer dans le corps d'une personne, la tourmente et l'*obsède* au dehors, à-peu-près comme un importun qui suit et fatigue un homme dont il a résolu de tirer quelque chose. Les marques de l'*obsession* sont d'être élevé en l'air, et ensuite d'être rejeté contre terre avec force, sans être blessé; de parler des langues étrangères, qu'on n'a jamais apprises, de connaître et de prédire des choses cachées, et d'en faire qui surpassent les forces ordinaires de la personne; de faire des contorsions extraordinaires, après lesquelles les membres se remettent dans leur état naturel, sans violence et sans effort, etc. C'est sur ces idées reçues, que l'ingénieux *Cazotte* a bâti sa jolie fiction du *Diable amoureux*.

1. Obstination, divinité qui passait pour être fille de la Nuit.

2.—(*Iconol.*) L'emblème de ce défaut est une femme qui a dans le front un clou rivé derrière la tête, qui tient sa main sur un brasier ardent, et s'appuie sur la tête d'un âne. Ce sujet est rendu encore par une figure qui a des oreilles d'âne, et qui met la main devant ses yeux, pour ne pas voir la lumière. Elle est vêtue d'étoffes noires, couleur qui ne réfléchit point la lumière. Son attribut le plus ordinaire est une mule, sur laquelle elle s'appuie. Quelquefois on lui fait tenir par la bride un âne rétif.

Oby (le vieillard de l'), (*Iconol.*)

idole des Tartares Ostiaques, qui habitent les bords de l'Oby. Elle est de bois. Son nez a la forme d'un groin de pourceau, et est traversé d'un crochet de fer. Ses yeux sont de verre, et sa tête est ornée de grandes cornes. Ses adorateurs le font changer de domicile tous les trois ans, et le transportent au-delà de l'Oby, d'une station à l'autre, avec une grande solemnité, dans un vaisseau fait pour cet usage. Quand la glace fond, et que la rivière se déborde, les Ostiaques en foule se rendent auprès de leur divinité et la prient d'être favorable à leur pêche. Si la saison ne répond pas à leur attente, ils chargent leur dieu de reproches, et l'insultent comme une vieille, impuissante et méprisable déité. Au contraire, la pêche est-elle heureuse, le dieu en a sa bonne part.

1. Ocalée, ville de Béotie, dont les habitants allèrent au siége de Troie.

2. — Fille de Mantinée et épouse d'Abas. D'autres lisent *Aglaia*.

Occasion (*Iconol.*), divinité allégorique qui présidait au moment le plus favorable pour réussir en quelque chose. Les Grecs en avaient fait un dieu, qu'ils nommaient *Kairos*, et qu'un poète disait être le plus jeune des fils de Jupiter. Les Eléens lui avaient érigé un autel. On la représentait ordinairement sous la forme d'une femme nue et chauve par derrière, n'ayant de cheveux que sur le devant de la tête, un pied en l'air, et l'autre sur une roue, un rasoir d'une main et un voile de l'autre. Ces symboles nous apprennent qu'il faut saisir l'Occasion aux cheveux; car elle est volage et fugitive; ce qui est exprimé par la roue et le pied en l'air. Quant au rasoir, il signifie que, dès qu'elle s'offre à nous, il faut retrancher tout ce qui peut faire obstacle, pour la suivre où elle nous appelle. *Phèdr. Auson.*

Lysippe l'avait représentée à Sicyone sous la forme d'un adolescent, avec des ailes aux pieds, dont la pointe portait sur un globe. De la main gauche il tenait une bride, et ses tempes étaient garnies de longs cheveux, tandis que le derrière de la tête était chauve. *Phidias*, dont cette statue était le troisième chef-d'œuvre, en avait fait une femme posée sur une roue, ayant des ailes aux pieds, une touffe de cheveux sur le visage, pour qu'on ne pût la reconnaître, et chauve par derrière. *Phèdre* l'a peinte courant sur le tranchant des rasoirs sans se blesser. *Gravelot* l'arme d'un glaive, emblème de la résolution à vaincre les obstacles, pour la suivre ou pour la saisir.

Occabus, ornement de cou ou de bras, collier, ou bracelet garni de pierres précieuses, et d'où pendaient de petites chaînes, que les sacrificateurs portaient dans les cérémonies éclatantes, et sur-tout dans celle du taurobole.

Occator, dieu qui présidait aux travaux de ceux qui hersent la terre pour en rompre les mottes et la rendre unie. Rac. *occare*, herser.

Occident (*Iconol.*), un des quatre points cardinaux. *C. Ripa* le peint en vieillard, vêtu d'une robe de couleur brune, et portant une ceinture bleue, où sont les signes des jumeaux, de la balance et du verseau. Une étoile, Hespérus, brille sur sa tête; et une bandelette lui serre la bouche, emblême du silence dont il ramène l'empire. De la droite il semble indiquer la partie du ciel où le soleil se couche, et de la gauche il tient des pavots. Des chauve-souris voltigent autour de lui; l'ombre de la figure paraît s'alonger, et l'air s'obscurcir.

Dans l'arc de Constantin, l'Occident est symbolisé par une femme qui a un croissant et un grand voile étendu au-dessus de la tête, mais un peu en arrière, pour marquer que la nuit n'est pas encore arrivée. Elle est précédée par un petit génie, et portée sur un char à deux chevaux, qui semblent se précipiter. On peut encore exprimer cette pensée par Phébus quittant son char pour venir se reposer dans les bras de Thétis.

Occultes (*Sciences*). On dési-

gne sous ce nom, la magie, la nécromance, la cabale, et toutes les sciences frivoles, qui n'ont aucun objet réel.

OCÉAN (*Iconol.*), premier dieu des eaux, fils d'Uranus et de la Terre, père et des dieux et de tous les êtres, parceque, suivant le système de Thalès, l'eau était la matière première dont tous le corps étaient formés, ou parceque l'eau contribue plus elle seule à la production et au développement des corps que les autres éléments. Il est vraisemblable que parmi les Titans il y en eut un qui porta le nom d'Océan. Par-là on explique à la lettre : 1°. ce que dit *Homère*, que les dieux tiraient leur origine de l'Océan et de Téthys: 2°. ce que dit le même poète, que les dieux allaient souvent en Ethiopie visiter l'Océan, et prendre part aux fêtes et autres sacrifices qu'on y faisait; allusion à un ancien usage des habitants des bords de l'Océan Atlantique, qui, au rapport de *Diodore*, célébraient, dans une saison de l'année, des fêtes solemnelles : 3°. ce que l'on raconte de Junon, élevée chez l'Océan et Téthys, parceque véritablement Rhéa l'envoya chez sa belle-sœur, pour la dérober à la cruelle superstition de Saturne : 4°. ce que dit *Eschyle*, que l'Océan était l'intime ami de Prométhée, frère d'Atlas. D'anciens monuments nous représentent l'Océan sous la figure d'un vieillard assis sur les ondes de la mer, avec une pique à la main, et ayant près de lui un monstre marin. Ce vieillard tient une urne et verse de l'eau, symbole de la mer, des fleuves et des fontaines. Ce que les Grecs disaient de l'Océan, les Egyptiens le disaient du Nil, qui portait ce nom chez eux, et où les dieux avaient pris naissance.

Un herme colossal, découvert il y a 30 ans aux environs de Pozzuoli, paraît représenter l'Océan ; des peaux ou membranes de poisson couvrent ses joues, ses sourcils et sa poitrine; des dauphins sortent de sa barbe ondulée; il est couronné de pampres et armé de cornes, symboles de fécondité et de puissance. Des flots sont figurés sur les côtés de cet herme conservé au Muséum national, et qui faisait précédemment partie de la collection du Vatican.

OCÉANIDES, OCÉANITES, filles de l'Océan et de Téthys. On en compte jusqu'à trois mille. On trouvera, dans le cours de cet ouvrage, les noms des plus connues.

OCHESIUS, chef des Etoliens, tué au siége de Troie.

OCHIMUS, fils d'Hélios et de Rhode. N'ayant point pris part au meurtre de Ténagée, il resta dans sa patrie, succéda à son père sur le trône de Rhodes, et eut de la nymphe Hégétoria une fille appelée Cydippe. *Diodore de Sicile.*

OCHNA était, selon *Plutarque*, fille de Colonus et Tanagra : elle devint éprise d'Eunostus, fils d'Elicus ; et le trouvant insensible à son amour, elle l'accusa auprès de ses frères, de lui avoir fait violence. Ceux-ci tuèrent Eunostus, et furent ensuite emprisonnés par Elicus. Alors Ochna se repentit d'avoir faussement inculpé Eunostus, et découvrit tout à Elicus. Son père obligea les deux frères à quitter le pays. Ochna se précipita du haut d'un rocher, et on bâtit une chapelle en l'honneur d'Eunostus.

1. OCNUS, fils du Tybre et de la prophétesse Manto, fondateur de Mantoue, à qui il donna le nom de sa mère, vint au secours d'Enée contre Turnus.

2. —(*Iconol.*) Les poètes en placent dans le Tartare un autre à côté d'une âne qui dévore une corde à mesure qu'il la fait : ce qui a donné lieu au proverbe grec, *C'est la corde d'Ocnus*, pour exprimer beaucoup de travail perdu. On a vu dans cet Ocnus l'emblème de la paresse. *Pausanias* parle de lui comme d'un homme laborieux, dont la femme était fort peu ménagère, de sorte que tout ce qu'il pouvait gagner se trouvait dépensé.

OCTAVIUS, habitant de Vélitres. Cet homme avait dans cette ville un

autel qui lui était consacré, en mémoire de ce qu'averti, au milieu d'un sacrifice à Mars, de l'irruption subite des ennemis, il enleva du feu les chairs de la victime à demi rôties, les distribua selon la coutume, courut au combat, et revint triomphant. Un décret ordonnait de faire tous les ans un sacrifice à Mars dans la même forme, et adjugeait aux Octavius les restes de la victime. C'était de cette famille que sortait Auguste.

October (*Equus*), cheval que l'on immolait tous les ans à Mars, au mois d'Octobre. Le rit exigeait que sa queue fût transportée avec tant de vîtesse du champ de Mars où on la coupait jusqu'au temple du dieu, qu'il en tombât encore des gouttes de sang dans le feu quand on y arrivait.

Octobre. (*Icon.*) La flatterie avait donné à ce mois le nom de l'empereur Domitien; mais, après la mort du tyran, il reprit celui qu'il devait à son rang dans l'ordre des mois. Il était sous la protection de Mars. On le personnifiait par un chasseur qui avait un lièvre à ses pieds, des oiseaux au-dessus de sa tête, et une espèce de cuve auprès de lui. Chez les modernes il est couronné de feuilles de chêne, arbre qui perd les siennes plus tard; vêtu d'incarnat, parceque la verdure des feuillages commence à prendre une teinte rougeâtre. Le signe du Scorpion lui est attribué, soit à cause de la disposition des étoiles qui le représentent, soit à cause de la malignité de cette saison où les variations de l'air causent beaucoup de maladies. Une charrue dans le fond du tableau annonce que dans ce mois le labourage prépare la terre à de nouvelles richesses.

1. Ocyale, un des Phéaciens qui, dans le 8[e]. l. de l'*Odyssée*, se présentent pour disputer le prix de la course.

2. — Amazone. *Hygin*.

Ocydrome, *qui court vîte*, un des chiens d'Actéon. Rac. *okys*, prompt; *dremein*, courir.

Ocyépès, *prompt à parler*, épithète d'Apollon. *Anthol.*

Ocypète, *qui vole vîte*, une des Harpyies.

2. — Une des Danaïdes, épouse de Lampus.

Ocypode, *aux pieds agiles*, une des Harpyies.

Ocypos, *aux pieds légers*, épithète d'Apollon. *Anthol.*

1. Ocyroé, une des Océanides.

2. — Fille du Centaure Chiron et de la nymphe Chariclo, instruite dans tous les secrets de son père, y joignait la connaissance de l'avenir. Elle s'attira la colère de Jupiter, pour avoir prédit à son père et à Esculape, élève de Chiron, leurs dernières destinées, et fut métamorphosée en jument. Son nom vient, selon *Ovide*, de ce qu'elle était née sur le bord d'un fleuve rapide. Rac. *okus*, vîte; *rein*, couler.

Ocythoé, une des Harpyies.

Ocythoüs, un des chiens d'Actéon.

Odacon, divinité syrienne, qu'on croit la même que Dagon et qu'Oannès.

Odicé, une des Heures.

Odin (*Myth. Scandin.*), conquérant et législateur du Nord, devenu le premier et le plus ancien des dieux, suivant l'*Edda*. Il gouverne toutes choses; et les autres dieux, malgré leur puissance, le servent tous comme des fils servent leur père. On l'appelle le Père universel, parcequ'il est le père de tous les dieux, comme le Jupiter des Grecs. On le nomme aussi le Père des combats, parcequ'il adopte pour ses fils tous ceux qui sont tués les armes à la main; ce qui l'a fait prendre pour le Mars des Scandinaves. Il leur assigne pour séjour les palais de Valhalla et de Vingolf, et leur fait donner le nom de Héros. Aussi les amis et les parents de ceux qui périssaient dans les combats leur criaient : « Puisse Odin te recevoir! » Puisse-tu aller joindre Odin! » On voit, par des inscriptions sépulcrales et par des oraisons funèbres qui subsistent encore, que dans cer-

tains pays septentrionaux l'usage était de recommander à Odin les âmes des morts en ces termes : « Odin » te garde, cher enfant, ami fidèle » et bon serviteur ! » Nous avons un cantique funèbre, composé par quelque druide ou barde germain, dans lequel le roi Lodbrog, fameux par ses exploits, se félicite de ce qu'il va bientôt aller dans le magnifique palais d'Odin boire de la bière dans les crânes de ses ennemis.

Les épithètes que lui donne la *Scalda* (Dictionn. poétique des Islandais), sont au nombre de cent vingt-six. Voici quelques unes des plus remarquables : le *Père des siècles*, le *Sourcilleux*, l'*Aigle*, le *Père des vers*, le *Tourbillon*, l'*Incendiaire*, *celui qui fait pleuvoir les traits*, etc.

Deux corbeaux sont toujours placés sur ses épaules, et lui disent à l'oreille tout ce qu'ils ont entendu ou vu de nouveau. L'un s'appelle *Hugin* (l'esprit), et l'autre *Munnin* (la mémoire). *Odin* les lâche tous les jours, et après qu'ils ont parcouru le monde, ils reviennent le soir vers l'heure du repas. C'est pour cela que ce dieu sait tant de choses, et qu'on l'appelle le *Dieu des corbeaux*.

Des historiens germains prétendent qu'Odin fut roi du Nord, fameux par sa bravoure, lequel, pour inspirer à ses sujets le mépris de la mort, se perça d'une flèche en leur présence, et mourut de sa blessure quelques moments après. On lui fit de magnifiques funérailles, et on lui rendit les honneurs divins.

Odinstuun (*Myth. Scand.*), arène servant au combat des mânes des héros.

1. Odite, un des Centaures, tué par le Lapithe Mopsus aux nôces de Pirithoüs.

2.—Guerrier éthiopien, tué par Clyménus, dans le combat livré à la cour de Céphée, à l'occasion du mariage de Persée et d'Andromède.

Odius, chef des Halizones, renversé de son char par Agamemnon. *Iliad. l.* 5.

Odœdocus, fils d'Opsus, eut de Laonome deux fils, Oïléus et Caliarus.

Odorat (*Iconol.*), un des cinq sens. Les modernes le représentent par un jeune homme couronné d'aromates, qui de la main droite tient un bouquet de roses, la plus odoriférante des fleurs, pour exprimer les odeurs que nous devons à la nature, et de la gauche un vase qui exprime les eaux de senteur dues à la distillation. Un chien l'accompagne; c'était, selon les Egyptiens, l'emblème de l'odorat. Le soleil paraît à l'horizon, parceque c'est à son lever et à son coucher que les fleurs exhalent leurs plus suaves émanations.

Odrysia Tellus, la Thrace, nom pris des Odryses, un des peuples de ce pays les plus puissants.

Odrysium Carmen, vers d'Orphée, parcequ'il était de Thrace.

1. Odrysius, surnom de Borée, parceque le vent du nord paraît aux peuples méridionaux de l'Europe venir de Thrace.

2. — C'est aussi un surnom de Bacchus.

Odrysus, un des dieux des Thraces.

Odyssée, poëme, dans lequel *Homère* a chanté les courses maritimes d'Ulysse (*Odysseus*) à son retour de Troye. L'Odyssée personnifiée est figurée sur le bas-relief appelé l'*Apothéose d'Homère*. Elle tient de la main un aplustre, instrument de navigation, tandis que la belliqueuse Iliade tient une épée.

Œagre, fils de Tharops, roi de Thrace, eut de Calliope Orphée, qu'il initia dans les mystères de Bacchus.

Œagrius, épithète que *Virgile* donne à l'Hèbre, fleuve de Thrace, prise d'Œagre.

Œanthe, nymphe qui avait donné son nom à la ville d'Œanthe en Locride.

Œax, fils de Nauplius et de Clymène et frère de Palamède. Après la mort injuste de ce dernier, Œax fut envoyé par son père chez les épouses des différens chefs des Grecs,

pour leur persuader que leurs maris amenaient de Troye des concubines; ce qui dans la suite causa la mort de la plupart de ces chefs, à leur retour.

Œbalide, nom patronymique d'Hyacinthe, fils ou descendant d'Œbalus.

Œbalie, nom que le pays de Lacédémone prit d'Œbalus un de ses rois.

1. Œbalus, fils de Cynortas, roi de Lacédémone, épousa Gorgophone, dont il eut Tyndare.

2. — Fils de la nymphe Sébéthis et de Télon, roi des Téléboens, fut un des princes qui se joignirent à Turnus contre Enée.

Œbotas, athlète, fut le premier des Achéens qui se distingua à Olympie. Ses compatriotes n'ayant honoré sa victoire d'aucun monument public, il en fut si indigné qu'il fit des imprécations contre tous ceux d'entr'eux qui disputaient le prix après lui; un dieu l'exauça. Les Achéens s'en aperçurent enfin, l'orsque, surpris de ce qu'aucun d'eux n'était couronné aux jeux olympiques, ils envoyèrent consulter l'oracle de Delphes pour en apprendre la raison. Alors ils firent ériger une statue à Œbotas, dans Olympie, et lui décernèrent plusieurs autres marques d'honneur. Aussi-tôt après, Sostrate de Pallène fut proclamé vainqueur; et depuis ce temps les Achéens qui voulaient combattre aux jeux olympiques commençaient par honorer Œbotas sur son tombeau, et revenaient couronner sa statue lorsqu'ils étaient victorieux.

1. Œchalie, ville de Grèce, où régnait Euryte, et qu'Hercule détruisit, parceque ce prince lui refusa sa fille Iole après la lui avoir promise.

2. — Femme de Mélanéus, donna son nom à un canton de la Messénie.

Œclus, Centaure tué par le Lapithe Ampyx aux nôces de Pirithoüs.

Œdipe, fils de Laïus roi de Thèbes, et de Jocaste fille de Créon. Laïus, en se mariant, eut la curiosité de demander à Delphes si son mariage serait heureux. L'oracle lui répondit que l'enfant qui en devait naître lui donnerait la mort, ce qui l'obligea de vivre avec la reine dans une grande réserve; mais un jour de débauche il oublia les prédictions de l'oracle, et Jocaste devint grosse. Qnand elle fut délivrée, Laïus inquiet, fit exposer l'enfant sur le mont Cithéron. Le serviteur affidé qu'il chargea de cette commission lui perça les pieds et le suspendit à un arbre; de là son nom d'Œdipe. Rac. *oidein*, être enflé *pous*, pied. Par hasard, Phorbas, berger de Polybe, roi de Corinthe, conduisit en ce lieu son troupeau, accourut aux cris de l'enfant, le détacha et l'emporta. La reine de Corinthe voulut le voir; et comme elle n'avait point d'enfants, elle l'adopta et prit soin de son éducation.

Œdipe, devenu grand, consulta l'oracle sur sa destinée, et reçut cette réponse: « Œdipe sera le » meurtrier de son père, et l'époux » de sa mère, et mettra au jour » une race détestable. » Frappé de cette horrible prédiction, et pour éviter de l'accomplir, il s'exila de Corinthe, et, réglant son voyage sur les astres, prit la route de la Phocide. S'étant trouvé dans un chemin étroit qui menait à Delphes, il rencontra Laïus monté sur son char et escorté seulement de cinq personnes, qui ordonna d'un ton de hauteur à Œdipe de lui laisser le passage libre; ils en vinrent aux mains sans se connaître, et Laïus fut tué.

Œdipe, arrivé à Thèbes, trouva la ville désolée par le Sphinx. Le vieux Créon, père de Jocaste qui avait repris le gouvernement après la mort de Laïus, fit publier dans toute la Grèce qu'il donnerait sa fille et sa couronne à celui qui affranchirait Thèbes du honteux tribut qu'elle payait au monstre. Œdipe s'offrit, vainquit le Sphinx et le fit périr. (*V.* Sphinx.) Jocaste, prix de la victoire, devint sa femme, et lui donna deux fils, Etéocle et Polynice, et deux filles, Antigone et Ismène.

Plusieurs années après, le royaume fut désolé par une peste cruelle. L'oracle, refuge ordinaire des malheureux, est de nouveau consulté, et déclare que les Thébains sont punis pour n'avoir pas vengé la mort de leur roi, et pour n'en avoir pas même recherché les auteurs. Œdipe fait faire des perquisitions pour découvrir le meurtrier, et parvient par degrés à dévoiler le mystère de sa naissance, et à se reconnaître parricide et incestueux. Jocaste, au désespoir, monte au plus haut du palais, y attache un fatal lacet, et se précipite ainsi aux enfers. Œdipe s'arrache les yeux, et, chassé par ses fils, se fait conduire par Antigone, et s'arrête près d'un bourg de l'Attique, nommé Colonne, dans un bois consacré aux Euménides. Quelques Athéniens, saisis d'effroi à la vue d'un homme arrêté dans ce lieu où il n'est permis à aucun profane de mettre le pied, veulent employer la violence pour l'en faire sortir. Antigone intercède pour son père et pour elle, et obtient d'être conduite à Athènes, où Thésée les reçoit favorablement et leur offre son pouvoir pour appui et ses états pour retraite. Œdipe se rappelle un oracle d'Apollon qui lui prédit qu'il mourrait à Colonne, et que son tombeau serait un gage de la victoire pour les Athéniens sur tous leurs ennemis. Créon vint à la tête des Thébains supplier Œdipe de revenir à Thèbes. Le prince, qui soupçonne Créon de vouloir lui ôter la protection des Athéniens, et le reléguer dans une terre inconnue, rejette ses offres. Délivré de la violence des Thébains par Thésée, il entend un coup de tonnerre, le regarde comme un augure de sa mort prochaine, et marche sans guide vers le lieu où il doit expirer. Arrivé près d'un précipice, dans un chemin partagé en plusieurs routes, il s'assied sur un siége de pierre, met bat ses vêtements de deuil, et, après s'être purifié, se revêt d'une robe telle qu'on en donnait aux morts, fait appeler Thésée, et lui recommande ses deux filles qu'il fait éloigner; la terre tremble et s'entr'ouvre doucement pour recevoir Œdipe sans violence et sans douleur, en présence de Thésée, qui seul a le secret du genre de sa mort et du lieu de son tombeau. Quoique la volonté qui fait le crime n'eût eu aucune part aux horreurs de sa vie, les poëtes ne laissent pas de le placer dans le Tartare avec tous les fameux criminels. *V.* Laïus, Jocaste, Etéocle, Antigone.

Telle est l'histoire de ce prince infortuné, suivant les poëtes tragiques, et sur-tout suivant *Sophocle*, qui, pour mieux inspirer la terreur et la pitié, a ajouté plusieurs circonstances à la vérité. Car, selon *Homère* et *Pausanias*, Œdipe épousa bien sa mère, mais n'en eut point d'enfants, parceque Jocaste se tua aussitôt après s'être reconnue incestueuse. Œdipe, après la mort de Jocaste, épousa Euryganée, eut d'elle quatre enfants, régna à Thèbes avec elle, et y finit ses jours. Il est vrai qu'on montrait son tombeau à Athènes, mais il fallait que ses ossements y eussent été portés de Thèbes.

Œdipodia, fontaine de Thèbes, qui reçut ce nom, de ce qu'Œdipe s'y lava pour se purifier du meurtre de Laïus.

Œil. L'œil humain était un des symboles d'Osiris, dit *Plutarque*; aussi l'on trouve quelquefois sur d'anciens monuments un œil à côté d'une tête d'Osiris, l'Apollon égyptien, ou le Soleil. D'autres auteurs disent que cet œil était consacré à Apollon, parceque le Soleil jette ses regards de tous côtés. Voilà pourquoi les poëtes l'appellent l'Œil de Jupiter, et les Latins *Cœlispex*, qui regarde le ciel.

Œillade. Tous les peuples anciens et modernes ont cru que les regards avaient une vertu dangereuse et magique, qu'on ne pouvait conjurer qu'au moyen de cérémonies particulières. C'est ce qu'on a longtemps en France appelé *jeter un sort*. Cette superstition se retrouve chez les Indiens, qui, pour prévenir ce danger, sont dans l'usage de *tirer*

l'œillade, dans les occasions importantes, telles que l'initiation des jeunes brahmes et les mariages. En effet, la coutume, sur-tout dans les familles riches, étant de promener les nouveaux mariés avant et après leur union, s'il arrivait qu'on portât envie au bonheur de l'époux d'avoir une femme aimable, ou que ses grâces fissent naître aux spectateurs des désirs indiscrets, ils croient que le résultat de ces regards imprudents serait quelque grand malheur, si l'on ne s'attachait à en prévenir l'effet. La manière la plus commune de tirer l'œillade est de faire tourner trois fois devant le visage des époux un bassin rempli d'une eau rougie, préparée à cet effet; après quoi on jette cette eau dans la rue. De vieilles femmes sont employées à ce ministère, car on se méfierait des jeunes, et le maléfice ne ferait peut-être qu'augmenter. Si cette façon ne suffisait pas, on déchire une toile en deux devant les yeux des mariés, et on en jette les morceaux des deux côtés opposés. Quelquefois, sans déchirer la toile, on se contente de la faire voltiger trois fois devant leurs yeux, et on la jette comme imprégnée du venin de l'envie. Une troisième manière, inventée plutôt pour préserver de la malignité des regards que pour la dissiper, est d'attacher à la tête des mariés certains cercles mystérieux. Les Indiens sont tellement persuadés de l'existence des maléfices, qu'ils y rapportent leurs maladies, et surtout celles de leurs enfants. C'est pourquoi ils sont presque toujours occupés à faire quelques pratiques superstitieuses pour rompre ce charme. Non seulement ils croient que les hommes y sont exposés, mais encore que les arbres, les fruits, les semences et les maisons en sont susceptibles, et que c'est la cause de leur dépérissement; de-là vient la coutume de mettre dans les champs, sur le tronc des arbres, et dans les jardins, des vases ronds blanchis avec de la chaux, et marqués de plusieurs points noirs ou de figures mystérieuses.

Oëllo (*Myth. Péruv.*), femmes issues du sang des incas, qui se consacraient volontairement à la pénitence et à la retraite, et s'y obligeaient par un vœu exprès. Elles vivaient chacune dans sa maison, comme de véritables religieuses, excepté qu'il leur était permis de sortir; mais elles usaient rarement de cette liberté. Quand elles sortaient, ce n'était que pour visiter leurs proches parentes lorsqu'elles étaient indisposées ou en travail d'enfant, ou lorsqu'il était question de couper les cheveux à leurs aînés, ou de leur donner un nom. La vie chaste et irréprochable de ces femmes leur attirait un si profond respect, qu'on les appelait, par excellence, *Oëllo,* nom consacré dans leur religion. Cette chasteté devait être très réelle; car si on découvrait qu'elles eussent violé leur vœu, la coupable était brûlée vive ou jetée dans une fosse aux lions.

Oelsars (*Myth. Ind.*), temples des Tirinanxes, prêtres du premier ordre dans l'isle de Ceylan. *V.* Cavels, Déovels.

Oémé, une des Danaïdes.

Oen, Oès. *V.* Oannès.

1. Œnée, fils de Parthaon et d'Euryte, de la famille des Eolides, roi de Calydon, épousa en premières nôces Althée, et en eut plusieurs enfants, dont les plus célèbres furent Méléagre et Déjanire. (*V. l'un et l'autre.*) Sa seconde femme fut Péribée, dont il eut Tydée, père de Diomède. Dans sa vieillesse il fut détrôné par les enfants d'Agrius, et rétabli par son petit-fils; mais il en abandonna volontairement l'administration à son gendre Andrémon, pour se retirer à Argos, où Diomède lui rendit tous les honneurs possibles, comme à son aïeul paternel; et pour honorer sa mémoire, il voulut que le lieu où ce prince finit ses jours fût appelé Œnée. *V.* Althée, Tydée, Diomède, etc.

2. — Fils de Céphale et de Procris, régna dans la Phocide après la mort de son grand-père Déionée.

3. — Fils naturel de Pandion, et l'un des héros de la Grèce.

4. — Il y en eut un autre dont Hercule tua l'échanson, qui ne le servait pas à son gré, en lui frappant la tête d'un seul doigt.

5. — Fils d'Egyptus et de la Gorgone.

Œnei Agri, campagnes de Calydon, ainsi nommées d'Œnée, roi du pays.

Œnéide, une des tribus athéniennes, dont le nom était pris du même Œnée. *V.* Œnoé 2.

Œnéis, nymphe qui, selon quelques uns, eut de Jupiter le dieu Pan.

Œnia, une des douze filles d'Asopus et de Méthone.

Œnides, Méléagre, et en général les descendants d'Œnée.

Œnistéries, fête que célébraient à Athènes les jeunes gens prêts à entrer dans l'adolescence, avant de se faire couper pour la première fois la barbe et les cheveux. Ils apportaient au temple d'Hercule une certaine mesure de vin, en faisaient des libations, et en offraient à boire aux assistants. Rac. *oinos*, vin.

Œno, une des filles d'Anius, roi de Délos, et de Dorippe. Celle-là avait la faculté de changer tout en vin. Elle fut, ainsi que ses sœurs, changée en colombe. *V.* Anius.

Œnoatis, surnom de Diane, d'un temple que Prœtus lui bâtit près d'Œnoé, dans l'Argolide.

1. Œnoé, bourg de l'Argolide, où fut enterré Œnée, roi de Calydon.

2. — Sœur d'Epochus, donna son nom, selon *Pausanias*, à une bourgade de l'Attique.

3. — Reine des Pygmées, célèbre par sa cruauté, et changée en grue. *V.* Mopsus.

4. — Une des nymphes qui, selon les Arcadiens, avaient élevé le jeune Jupiter.

Œnomantie, divination par le vin, soit qu'on en considérât la couleur, soit qu'en le buvant on remarquât les moindres circonstances pour en tirer des présages. Les Perses passaient pour être fort attachés à cette espèce de divination.

1. Œnomaüs, un des capitaines grecs qui tombèrent sous les coups d'Hector au siége de Troie.

2. — Capitaine troyen tué par Idoménée au même siége.

3. — Roi de Pise, fils de Mars et d'Harpine, ou, selon *Pausanias*, d'Alxion, fut père d'une fille célèbre par sa beauté, nommée Hippodamie. Un oracle lui ayant prédit qu'il serait tué par son gendre, ou qu'il périrait lorsque sa fille se marierait, il résolut de la condamner à un célibat perpétuel. Pour écarter la foule des poursuivants, il leur proposa une condition fort dure, promettant la princesse à celui qui le surpasserait à la course, ajoutant qu'il tuerait tous ceux sur lesquels il aurait l'avantage. L'amant devait courir le premier, et le roi, l'épée à la main, le poursuivait. *Pindare* et *Pausanias* en nomment treize à qui il en coûta la vie. Œnomaüs, pour tout honneur, se contentait de les faire enterrer les uns après les autres sur une éminence. Personne ne paraissait plus, lorsque Myrtile, gagné par Pélops, coupa le char du roi en deux, et en rejoignit si bien les deux parties, qu'il ne paraissait aucune fracture. Le char se rompit, Œnomaüs mourut de sa chûte, et Pélops épousa Hippodamie. Selon *Diodore*, Myrtile se contenta de donner le temps à Pélops d'arriver avant son maître à l'autel de Neptune; et Œnomaüs, croyant l'oracle accompli, se donna la mort. *Voyez* Pélops, Hippodamie, Myrtile.

1. Œnone, surnom de l'isle d'Egine.

2. — Une des maîtresses de Jupiter, mère d'Eaque.

3. — Fille du fleuve Cébrène en Phrygie, et nymphe du mont Ida, fut aimée d'Apollon, qui, en reconnaissance de ses faveurs, lui donna une parfaite connaissance de l'avenir et de la propriété des plantes. Dans le temps que Pâris était sur le mont Ida, réduit à la condition de berger, il se fit aimer d'Œnone, et en eut un fils. (*Voyez* Corynthus.)

Lorsqu'elle eut appris le projet de son voyage en Grèce, elle tenta vainement de l'en détourner, et lui prédit tous les malheurs dont serait suivi ce voyage; ajoutant qu'un jour il serait blessé mortellement, qu'alors il se souviendrait d'Œnone, mais qu'il aurait en vain recours à son art. En effet, Pâris, blessé par Philoctète au siége de Troie, se fit porter sur le mont Ida chez Œnone, qui, malgré l'infidélité de son amant, employa son art pour le guérir; mais ses efforts furent sans succès, la flèche d'Hercule qui l'avait blessé était empoisonnée. Pâris mourut entre les bras d'Œnone, et l'infortunée mourut de regret. *Conon*, dans *Photius*, rapporte que le messager qui vint dire à Œnone que Pâris venait implorer le secours de son art fut renvoyé brusquement avec cette exclamation jalouse; *Qu'il aille se faire panser par son Hélène.* Un retour de tendresse démentit bientôt cette brusquerie; elle partit pour aller guérir l'infidèle, mais elle arriva trop tard. La réponse rendue à Pâris l'accabla de telle sorte qu'il expira sur-le-champ. La première chose qu'elle fit en arrivant fut de tuer d'un coup de pierre ce messager, pour avoir osé lui dire qu'elle était la cause de la mort de son époux. Ensuite elle embrassa tendrement son corps glacé, et, après bien des regrets, s'étrangla avec sa ceinture. *Dictys de Crète* raconte encore différemment sa mort. Pâris ayant cessé de vivre, dit-il, ses parents firent porter son corps vers Œnone, afin qu'elle eût soin de le faire inhumer. Mais Œnone fut tellement émue de ce triste spectacle, qu'elle perdit l'usage de la raison, se laissa consumer de douleur, et fut ensevelie avec Pâris. Enfin, *Quintus Calaber* suppose qu'Œnone traita son mari avec la dernière inhumanité, lorsque prosterné à ses pieds, et rendant presque les derniers soupirs, il implorait son secours, et la suppliait de lui pardonner; mais qu'ensuite elle eut un si grand regret de sa mort, qu'elle se jetta sur le bûcher et se brûla avec le corps de Pâris.

Œnope, fille d'Epopéus. Neptune la rendit mère de Mégaréus.

Œnopéus, roi de l'isle de Chio, fit crever les yeux à Orion qui avait séduit sa fille, et se cacha sous terre pour se soustraire à sa vengeance. *Voyez* Orion.

Œnophories, fête que les Egyptiens célébraient du temps des Ptolémées. On l'appelait ainsi, parceque ceux qui devaient assister au festin portaient à la main des bouteilles de vin.

Œnopie, ancien nom de l'isle d'Egine, dans *Ovide.*

Œnopion, fils de Thésée et d'Ariadne. Le poète *Ion* le fait fondateur de Chio. Rhadamanthe lui rendit cette isle dont il avait été dépouillé. Quelques uns le croyaient fils de Bacchus, et pensaient qu'il avait introduit l'usage du vin chez les hommes. Cette idée était apparemment fondée sur son nom. Rac. *pinein*, boire.

1. Œnops, père d'Hélénus, un des capitaines grecs qui périrent au siége de Troie.

2. — Père de Liode, devin d'Ithaque. *Voyez* Liode.

Œnotrie, partie de l'Italie, habitée par les Arcadiens qu'Œnotrus y avait amenés.

Œnotrius, surnom de Janus. Quelques savants dérivent son nom d'*oinos*, vin.

Œnotropes, surnom des filles d'Anius.

Œnotrus, le plus jeune des fils de Lycaon, roi d'Arcadie, ayant obtenu de Nictimus, son frère aîné, de l'argent et des troupes, fit voile en Italie, s'y établit, et donna son nom à cette contrée. Ce fut la première colonie grecque qui se transporta dans une terre étrangère, suivant l'opinion de *Pausanias*. Quelques uns prétendent qu'Œnotrus était roi des Sabins. D'autres veulent que ce soit le véritable nom de Janus.

Œnus. *V.* Oncus.

Œolycus, père d'Egée.

Œonus, fils de Lycimnius, frère d'Alcmène et cousin germain d'Hercule, étant venu avec lui à Sparte dans sa première jeunesse, et se promenant dans la ville, un chien qui gardait la maison d'Hippocoon sauta sur lui. Œonus lui jeta une pierre : aussi-tôt les fils d'Hippocoon accoururent et l'assommèrent à coups de bâton. Hercule, au désespoir, vint fondre sur eux et se retira blessé ; mais quelque temps après il revint en force, massacra Hippocoon et sa famille, et vengea ainsi la mort de son parent. *V.* Axiopœnas. Œonus reçut à Sparte les honneurs héroïques, et près de son tombeau on éleva un temple consacré à Hercule.

Œoclus, fils de Neptune et d'Ascra, bâtit en l'honneur de sa mère, la ville d'Ascra en Béotie.

Œonistice, l'art de deviner les choses futures par le vol des oiseaux. *Martianus Capella, liv.* 8. Rac. *oionos*, oiseau.

Œstréblès, fils d'Hercule et de la thestiade Hesychia.

Oéta, montagne de Thessalie, entre le Pinde et le Parnasse, célèbre dans la fable et dans l'histoire par la mort d'Hercule qui s'y brûla, et par le détroit des Thermopyles. Comme le mont Oéta s'étend jusqu'à la mer Egée qui fait l'extrémité de l'Europe à l'orient, les poètes ont feint que le soleil et les étoiles se levaient à côté de cette montagne, et que de là naissaient le jour et la nuit. L'ellébore y croissait en abondance. Hespérus y était particulièrement honoré. De-là l'épithète d'*OEtæus* qu'il a dans les poètes.

Œteline, chanson lugubre des Grecs à l'honneur de Linus, d'où elle a tiré son nom.

Œtoscyros, l'Apollon des Scythes.

Œtus. *V.* Othus.

Œtyle, ville de Laconie, dont les habitants allèrent au siége de Troie.

Œtylus, héros argien, fils d'Amphianax, et petit-fils d'Antimaque, avait donné son nom à la ville d'Œtyle.

Œuf de Leda. *Voyez* Leda.

Œuf d'Orphée. C'était un symbole mystérieux dont se servait cet ancien poète philosophe pour désigner cette force intérieure, ce principe de fécondité dont toute la terre est imprégnée, puisque tout y pousse, tout y végète, tout y renaît. Les Egyptiens et les Phéniciens avaient adopté le même symbole, mais avec quelques augmentations ; les premiers, en représentant un jeune homme avec un œuf qui lui sort de la bouche ; et les seconds, en représentant un serpent dressé sur sa queue, et tenant aussi dans la bouche un œuf. Il y a apparence que présomptueux comme étaient les Egyptiens, ils voulaient faire entendre que toute la terre appartient à l'homme, et qu'elle n'est fertile que pour ses besoins : les Phéniciens au contraire, plus retenus, se contentèrent de montrer que si l'homme a sur les choses un empire absolu, cet empire du moins ne s'étend qu'en partie sur les animaux, dont plusieurs même disputent avec lui de force, d'adresse et de ruses. Les Grecs respectaient trop Orphée pour avoir négligé une de ses principales idées : ils assignèrent de plus à la terre la figure d'un ovale.

Œuf d'Osiris. Les Egyptiens contaient, au rapport d'*Hérodote*, qu'Osiris avait enfermé dans un œuf douze figures pyramidales blanches, pour marquer les biens infinis dont il voulait combler les hommes ; mais que Typhon, son frère, ayant trouvé le moyen d'ouvrir cet œuf, y avait introduit secrètement douze autres pyramides noires, et que par ce moyen le mal se trouvait toujours mêlé avec le bien. C'est sous ces symboles que cet ancien peuple exprimait l'opposition des deux principes du bien et du mal qu'il admettait.

Œuf primitif, d'où sont sortis tous les êtres. C'est sous ce symbole que plusieurs philosophes païens, après Orphée, ont représenté le monde ou plutôt l'auteur du monde. Les Phéniciens, selon *Plutarque*, reconnaissaient

reconnoissaient un Etre suprême qu'ils représentaient dans leurs orgies sous la forme d'un œuf. Le même symbole était employé par les Chaldéens, les Persans, les Indiens et les Chinois même, et il y a bien de l'apparence que telle a été la première opinion de tous ceux qui ont entrepris d'expliquer la formation de l'Univers.

Œuf de serpent, œuf fabuleux, vanté par les Druides. Il était, disaient-ils, formé en été par une quantité prodigieuse de serpens entortillés ensemble, qui y contribuaient tous de leur bave et de leur écume. Aux sifflemens des serpens, l'œuf s'élevait en l'air : il fallait aussi le recevoir avant qu'il touchât à terre. Celui qui l'avait reçu devait monter vîte à cheval et s'échapper, parce-que les serpents couraient tous après lui, jusqu'à ce qu'ils fussent arrêtés par une rivière qui leur coupât le chemin. La figure de cet œuf était celle d'une pomme ronde de moyenne grosseur; la coque était cartilagineuse, couverte de fibres et de filaments, approchants de la forme des pinces des polypes. On en faisait l'essai en le jetant dans l'eau, et il fallait qu'il surnageât avec le cercle d'or dont on avait soin de l'entourer. Les Druides, pour le mettre en plus grand crédit, assuraient qu'on devait le recevoir à certains jours de la lune; qu'au reste, il avait la vertu de donner gain de cause dans tous les différends qu'on avait à démêler, et qu'il faisait avoir un libre accès auprès des rois. L'empereur Claude, au rapport de *Pline*, fit mourir un chevalier romain, de Dauphiné, parce qu'il portait un de ces œufs dans son sein, dans la vue de gagner un procès. Quelques modernes prétendent que les Druides portaient cet œuf dans leurs enseignes. La cérémonie de le recevoir est représentée sur les monuments celtiques de la cathédrale de Paris. Un ancien tombeau d'Italie, donné par l'auteur de l'*Antiquité expliquée*, représente la manière dont les serpents le formaient. On voit deux de ces animaux affrontés et dressés sur leurs queues; l'un tient l'œuf dans sa gueule, et l'autre le parcourt et le façonne avec sa bave.

Œuvre parfaite. (*Icon.*) *C. Ripa* la désigne par une femme qui tient un miroir de la main droite, et de la gauche une équerre et un compas.

Ofarai (*Myth. Jap.*), espèce de certificat ou d'absolution que les prêtres du Japon vendent aux pélerins qui viennent visiter les temples fameux de la province d'Isie. L'Ofarai est une petite boîte de bois, fort légère et fort mince, un peu plus longue que large, au reste d'une forme à-peu-près carrée. Dans cette boîte sont contenus plusieurs petits morceaux de bois, menus et longs, dont quelques-uns sont entortillés dans du papier blanc; symbole de la pureté d'ame du pélerin. Sur un côté de la boîte sont tracés en gros caractères ces mots, *Daï-Singu*, c.-à-d., *le grand dieu*. Sur le côté opposé, on lit le nom du prêtre qui donne l'Ofarai, accompagné de ce mot, *Taï-Ju*, ou *messager des dieux*, surnom que prennent les prêtres. Le pélerin reçoit la boîte précieuse avec un respect religieux, la place sur le bord de devant de son chapeau; et, pour que le poids n'emporte pas le chapeau, met sur le bord de derrière une autre boîte, ou quelque chose d'une égale pesanteur. Arrivé chez lui, il place respectueusement l'Ofarai sur une tablette, et le conserve dans l'endroit le plus propre de sa maison. Quelquefois, il fait construire devant sa porte un petit auvent sous lequel il le met. Si l'on rencontre dans la rue ou sur un chemin, un Ofarai qui a été perdu, on le ramasse avec respect, et pour qu'il ne soit point profané, on le cache dans le creux d'un arbre. Les mêmes soins sont pris à l'égard de ceux qui se trouvent dans la maison d'un mort. On attribue à ces boîtes une grande vertu; mais ce qui en diminue bien le prix, c'est qu'elle ne dure qu'un an. Cependant la vente de ces Ofarais produit aux prêtres des sommes immenses. Ce n'est pas seulement à

Isie qu'ils ont cours : il s'en débite une prodigieuse quantité dans tout l'empire, sur-tout le premier jour de l'an. Ceux qui ne peuvent pas faire le voyage d'Isie, à raison de leur âge, de leur santé ou de leurs affaires, ceux même dont la dévotion n'est pas assez vive pour leur faire entreprendre cette course pénible, achètent très-cher un Ofarai qui leur communique tout le mérite du pélerinage. *V.* Sanga.

Offa, espèce de pâte que les augures romains jetaient aux poulets sacrés, quand ils voulaient prendre les auspices. S'ils la mangeaient avidement, l'auspice était favorable, et sur-tout si une partie de ce qu'ils mangeaient tombait à terre.

Offendices, bandes qui descendaient des deux côtés des mitres ou bonnets des flamines, et qu'ils nouaient sous le menton. Si le bonnet d'un flamine lui tombait de la tête durant le sacrifice, il perdait sa place.

Offense. (*Icon.*) Dans *C. Ripa*, c'est une femme laide dont la robe est semée de langues et de rasoirs : elle couche en joue avec un mousquet ; à ses pieds un chien attaque un porc-épic. Dans *Cochin*, elle est vêtue de couleur de rouille, et tient en main plusieurs armes offensives qu'une Furie lui présente.

Offrandes. Les fruits de la terre, le pain, le vin, l'huile et le sel, sont les plus anciennes que l'on connaisse. Numa Pompilius enseigna aux Romains à offrir aux dieux des fruits, du froment, de la farine ou de la mie de pain avec du sel, du froment grillé ou rôti. *Théophraste* observe que parmi les Grecs la farine mêlée avec du vin et de l'huile, qu'ils appelaient *Thulema*, était la matière des sacrifices ordinaires des pauvres. La différence qu'il y avait entre les offrandes de farine, de vin et de sel, dont les Grecs et les Latins accompagnaient leurs sacrifices sanglants, et celles dont les Hébreux se servaient dans leurs temples, consistait en ce que les Hébreux jetaient ces oblations sur les chairs de la victime immolée et mise sur le feu, au lieu que les Grecs les mettaient sur la tête de la victime encore vivante, et prête à être sacrifiée.

Myth. Pers. Les Parsis ou Guèbres ne peuvent rien manger qui ait eu vie, sans en porter auparavant un morceau dans un pyrée, en manière d'offrande, ou plutôt d'expiation du crime qu'il peut y avoir à ôter la vie à une créature animée pour en faire sa nourriture. Les jours de fêtes, ils ont l'usage de porter leurs repas dans les pyrées, et de les partager avec les pauvres.

Myth. Tart. Les offrandes des Tartares idolâtres consistent à présenter à leurs dieux le premier lait de leurs brebis et de leurs juments. Avant de commencer un repas, leur coutume est aussi d'offrir à leurs idoles un morceau de ce qu'ils vont manger. Les Tartares orientaux attribuent une vertu et une sainteté particulière à une petite montagne située sur les frontières de la Chine, et couverte de branches de bouleau. Lorsque leur chemin s'adresse de ce côté, ils ne manquent jamais de suspendre à une de ces branches quelque partie de leur habillement, chemise, habit, bonnet, ou fourrure ; et la montagne est tellement chargée de ces offrandes, que les pauvres pourraient aller s'y habiller à peu de frais, si la même superstition qui fait attacher en ce lieu ces dépouilles n'empêchait de les enlever.

Myth. Chin. Les bonzes de la Corée offrent deux fois le jour des parfums à leurs idoles, au bruit des tambours, des bassins et des chaudrons, dont d'autres moines sont armés. Dans le royaume de Tunquin, les grands et les riches ne vont jamais dans les temples et ne donnent rien aux bonzes, pour lesquels ils ont le plus grand mépris. C'est dans l'enceinte de leurs maisons qu'ils pratiquent leurs cérémonies religieuses, et ils ont un clerc destiné pour cet office. Ce clerc se prosterne au milieu de la cour de la maison, lit à haute voix la demande que son maître adresse à la divinité, met ensuite dans un en-

censoir le papier sur lequel cette demande est écrite, et le brûle avec l'encens ; après quoi il jette encore dans l'encensoir quelques petits paquets de papier doré. Cette cérémonie est suivie d'un festin destiné à régaler le clerc et les autres domestiques de la maison.

Myth. Siam. Les offrandes que les Siamois offrent à leurs divinités, et qui consistent en fleurs, en parfums, et en riz, passent d'abord par les mains des talapoins qui sont chargés de les présenter à l'idole. Ils placent l'offrande sur l'autel, et ne tardent pas à la retirer : souvent ils se contentent de la tenir sur la main et de la montrer à l'idole, qui se contente de la vue. Les talapoins, plus exigeants, s'en réservent l'usage. Quelquefois les offrandes consistent en des bougies allumées que les talapoins placent sur les genoux de l'idole.

Myth. Ind. Dans les temples des Indiens, un ministre, précédé d'un joueur de flûte et d'un tambour, une clochette à la main, s'avance devant l'idole, et lui présente un plat rempli de riz, qui reste une heure exposé à la vue du dieu. Ce terme expiré, l'offrande retourne aux prêtres. Dans les isles Moluques, les jeunes gens ne peuvent user d'aucun vêtement, ni demeurer sous un toit, qu'ils n'aient apporté au moins deux têtes d'ennemis. On place ces têtes, comme une espèce d'offrande, sur une pierre sacrée et destinée à cet usage.

La politique des talapoins de Laos a établi des distinctions flatteuses pour ceux qui viennent présenter des offrandes en l'honneur de Xaca. Premièrement, ils ont ordonné que ceux qui en apportent les tiennent sur leur tête, afin qu'elles soient exposées à tous les regards. Ensuite ils entrent dans le temple comme en triomphe, au son des trompettes et de différents instruments de musique : arrivés auprès de l'autel, ils élèvent trois fois leur offrande au-dessus de leur tête ; enfin ils la remettent entre les mains des talapoins, et se retirent plus contents et plus flattés que ceux qui ont reçu leur présent.

Myth. Amér. Les habitants de la Floride font, tous les ans, vers la fin du mois de Février, une offrande solemnelle au Soleil ; voici en quoi elle consiste. Ils remplissent d'herbes de toute espèce la peau du plus grand cerf qu'ils aient pu tuer, de manière que cette peau, ainsi enflée, représente un véritable cerf. Ils la parent de guirlandes et des différents fruits de la saison ; puis ils l'attachent au haut d'un arbre, et dansent à l'entour, chantant des hymnes en l'honneur du Soleil, et lui adressent diverses prières relatives à leurs besoins. Cette offrande demeure attachée à l'arbre jusqu'à l'année suivante. Il n'y a guère de peuples qui fassent à leurs dieux de plus fréquentes offrandes que les peuples de la Virginie. Entreprennent-ils un voyage, ils brûlent du tabac. Traversent-ils un lac ou une rivière, ils y jettent du tabac, et même ce qu'ils ont de plus précieux, pour obtenir de l'esprit qu'ils croient présider en cet endroit, un heureux passage. Lorsqu'il reviennent de la chasse, de la guerre, ou de quelque autre entreprise considérable, ils offrent une partie de leurs dépouilles, du meilleur tabac, des fourrures, des couleurs dont ils se peignent, la graisse et les meilleurs morceaux du gibier qu'ils ont pris.

Og (*Myth. Rabb.*), roi de Basan, était, selon les rabbins, un de ces anciens géants qui avaient vécu avant le déluge, et ne se sauva de l'inondation générale qu'en montant sur le toit de l'arche où étaient Noé et ses fils. Noé lui fournit de quoi se nourrir, non par compassion, mais pour faire voir aux hommes qui viendraient après le déluge, quelle avait été la puissance de Dieu en exterminant de pareils montres. Dans la guerre qu'il fit aux Israélites, il avait enlevé une montagne large de six mille pas pour la jeter sur le camp d'Israël, et pour écraser toute l'armée d'un seul coup ; mais Dieu permit que des fourmis creusèrent la montagne dans

l'endroit où elle posa sur sa tête, en sorte qu'elle tomba sur le cou du géant, et lui servait comme de collier. Ensuite ses dents s'étant accrues extraordinairement, s'enfoncèrent dans la montagne, et l'empêchèrent de s'en débarrasser; de sorte que Moïse, l'ayant frappé au talon, le tua sans peine. Si l'on en croit les rabbins, ce géant était d'une si énorme stature, que Moïse, qui, selon eux, était haut de six aunes, prit une hache de la même hauteur, et encore fallut-il qu'il fît un saut de six aunes de haut pour parvenir à frapper la cheville du pied d'Og.

Ogénus, dieu des vieillards, que de son nom les Grecs appelaient quelquefois *Ogénides*. Quelques uns le confondent avec l'Océan. *Erasme. Adag.*

Ogga, Onca, Onga, Onka, *jeune fille*, nom phénicien de Minerve. Elle était honorée sous ce nom à Thèbes en Béotie. *Pausanias* nous apprend qu'elle avait un temple à Amyclée en Laconie.

Ogias, géant qui, selon un des livres apocryphes condamnés par le pape Gélase, avait vécu avant le déluge, et que les hérétiques disaient avoir combattu le dragon.

Ogmion, Ogmios, Ogmius, nom de l'Hercule gaulois. Les étymologistes dérivent ce nom d'*Oggus*, mot celtique, qui veut dire puissant sur mer. Les Gaulois le représentaient sous des traits fort différents de ceux des Hercules ordinaires; c'était un vieillard presque décrépit, chauve, de couleur olivâtre, et tout ridé comme un vieux marinier; il portait la massue de la main droite, l'arc de la gauche, et le carquois sur l'épaule; de sa langue pendaient de petites chaînes d'or et d'ambre, avec lesquelles il attirait une grande multitude d'hommes qui paraissaient le suivre volontairement, symbole d'une éloquence entraînante et persuasive. *Lucien*, qui nous a transmis ces détails, ajoute qu'on le peignait avancé en âge, parceque c'est dans la bouche des vieillards que l'éloquence déploie toutes ses ressources.

Raphaël a représenté Ogmios ou l'Hercule gaulois d'après la description de *Lucien*. Son dessin a été gravé par C. N. *Cochin* et V. *Le Sueur*.

Ogoa, ou Osogo, surnom de Jupiter à Mylasa, ville de Carie. D'autres croient que c'était Neptune. Il avait un temple sous lequel on croyait entendre passer la mer. Les prêtres, pour concilier plus de respect au dieu qu'ils servaient, savaient faire monter l'eau par le jeu de quelques pompes, sans qu'on s'en aperçût, et en inondaient parfois ceux qui se trouvaient dans le temple. Une de ces inondations fut si funeste à Epytus, fils d'Hippothoüs, qu'il en perdit la vue, et, peu de jours après, la vie même.

Ogre, monstre que les auteurs de contes de fée peignent avec une taille gigantesque, quelquefois avec les traits d'un Cyclope, et auquel ils donnent beaucoup d'avidité pour la chair délicate des petits enfants.

Ogygès, premier roi connu de la Grèce, plus ancien que Deucalion, était fils de Neptune, c.-à-d. venu par mer, selon les uns, ou, selon d'autres, de la terre, c.-à-d. né dans le pays. C'est pour cela que les Grecs appelaient Ogygies tout ce qui était d'une antiquité reculée. On lui fait épouser Thébé, fille de Jupiter et d'Iodamé, dont il eut deux fils, Cadmus et Eleusinus, et trois filles, Alalcoménie, Aulis et Thelsinie. (*V.* Praxidiciennes.) De son temps il arriva dans la Béotie, où il régna, une grande inondation à laquelle on a donné le nom de *déluge d'Ogygès*, et que l'on place environ deux mille ans avant l'ère chrétienne, et deux cent cinquante avant celui de Deucalion. Son règne sert encore d'époque à un phénomène arrivé dans le ciel, comme l'apprend *Varron*. On vit, dit-on, la planète de Vénus changer de diamètre, de couleur, de figure et de cours. On croit qu'il est ici question d'une comète.

1. Ogygie, isle fabuleuse, renommée par la demeure de la nymphe Calypso, qui y reçut Ulysse après

son naufrage, et l'y retint sept ans.

2. — Une des filles de Niobé, qui périrent par les flèches de Diane.

Ogygius, surnom d'Apollon et de Bacchus.

Oiarou, objet du culte des Iroquois. C'est la première bagatelle qu'ils auront vue en songe, un calumet, une peau d'ours, un couteau, une plante, un animal, etc. Ils croient pouvoir, par la vertu de cet objet, opérer ce qu'il leur plaît, même se transporter et se métamorphoser. Les devins, qui sont censés acquérir dans ces visions un pouvoir surnaturel, sont appelés d'un mot qui signifie *les voyants*, nom que les Orientaux donnaient à leurs prophètes.

Oïclée, père d'Amphiaraüs, et fils d'Antiphate et de Zeuxippe, suivit Hercule dans son expédition contre Laomédon.

Oeclidès, ou Oëclidès, Amphiaraüs, fils d'Oïclée.

Oie *entre les mains d'une fille*. *V*. Hercyne.

Chez les anciens, l'oie était un mets peu estimé, à l'exception du foie. Le nom seul en était obscène et servait à désigner une femme publique.

Oies sacrées. Depuis que les oies avaient sauvé le Capitole, les Romains établirent une espèce de procession où chaque année on portait comme en triomphe une oie sur un brancard fort orné. Le premier soin des censeurs, lorsqu'ils entraient en charge, était de pourvoir à la pension et à la nourriture des oies sacrées. Au milieu du triomphe de l'oie, on portait un chien attaché à une potence.

Oignon, plante potagère, que les Egyptiens avaient mise au rang de leurs dieux ; ce qui a fait dire à *Juvénal* : « Heureux peuples, qui » trouvent dans leurs jardins l'objet » de leurs adorations! »

Myth. Ind. Il semble que l'*oignon* n'est pas moins vénéré des Indous, quoique le régime végétal leur soit rigoureusement prescrit. Il est défendu à plusieurs sectes de manger de l'*oignon*, et dans la partie supérieure de l'Inde, lorsqu'on fait un serment dans une occasion importante, les Brahmanes font apporter des *oignons*, pour rendre la cérémonie plus solemnelle. *Voyage de Forster, du Bengale à Pétersbourg*, an X.

1. Oïlée, roi des Locriens, et père d'un des Ajax, fut un des compagnons d'Hercule. En donnant la chasse aux oiseaux du lac Stymphale, il fut dangereusement blessé. *Hygin* le compte parmi les Argonautes.

2. — Ecuyer du roi Bianor, tué par Agamemnon en voulant venger la mort de son maître.

Oïleius, nom patronymique d'Ajax fils d'Oïlée.

Oïliadès, *idem*.

Oinosponda, sacrifices qui ne consistaient qu'en libations de vin.

1. Oiseaux. *V*. Augures.

2. — Des Egyptiens. Le respect que ce peuple avait pour les animaux en général s'étendait jusqu'aux oiseaux, qui étaient l'objet d'un culte spécial. On les embaumait, et on leur donnait une sépulture honorable. *Elien* dit avoir vu le sépulcre d'une corneille près le lac Mœris. Les voyageurs modernes parlent d'un puits aux oiseaux qui se voyait dans le champ des momies. En y descendant, on trouvait sur les côtés plusieurs grandes chambres taillées dans le roc, pleines de pots de terre cuite, couverts de même matière, dans lesquels on trouvait embaumés des oiseaux de toute espèce.

3. — De l'isle d'Arécie. Une tempête ayant contraint les Argonautes d'aborder dans l'isle d'Arécie, à l'entrée du Pont-Euxin, ils eurent un rude combat à essuyer contre certains oiseaux qui leur lançaient de loin des plumes meurtrières, c.-à-d. apparemment contre les habitans, qui les poursuivirent à coups de flèches. *Apoll. de Rhodes*.

4. — Du lac Stymphale. *Voy*. Stymphale.

5. — De Diomède. Ce prince

au retour de Troie, se vit obligé d'abandonner sa patrie, et d'aller chercher un établissement en Italie. Durant la navigation, plusieurs de ses compagnons, ayant injurié Vénus dont la persécution les forçait de s'expatrier, furent tout-à-coup changés en oiseaux, prirent leur essor, et se mirent à voltiger autour du vaisseau; c.-à-d. peut-être que quelques uns de ceux qui suivaient la fortune de Diomède s'arrêtèrent dans une isle remplie de cygnes et de hérons. *Pline* ajoute à la fable, que ces oiseaux, se ressouvenant de leur origine, caressaient les Grecs, et fuyaient les étrangers.

Oiseaux d'or. Ils étaient au nombre de quatre; les magiciens de Babylone les appelaient les langues des dieux, parcequ'ils faisaient de beaux discours pour exhorter les peuples à la fidélité envers leurs rois.

Oiseux, ou Oisifs de la Synagogue (*Myth. Rabb.*), officiers publics chez les Hébreux, ainsi appelés, parceque leur emploi était sédentaire, et que, dégagés de toute autre occupation, ils ne vaquaient qu'au service divin et aux exercices de piété. *Vitringa* prétend que c'étaient dix personnes préposées à une synagogue, et qu'on les a appelés ainsi, parcequ'on les choisissait parmi la classe aisée et inoccupée, pour qu'ils pussent être plus assidus.

Oisiveté. (*Iconol.*) Ce vice, d'où naissent tous les autres, se représente par une grosse femme replette, mal coëffée, mal vêtue, et à moitié endormie. Elle est assise dans un lieu fangeux, se gratte la tête d'une main, et appuie l'autre sur un porc qui dort à ses genoux.

Oison, un des animaux particulièrement consacrés à Junon.

Okée (*Myth. Amér.*), idole des Virginiens, la même que Kirvasa et Quioccos. *V. ce dernier mot.*

Okkisik (*Myth. Amér.*), nom sous lequel les Hurons, sauvages de l'Amérique septentrionale, désignent des génies ou des esprits, soit bienfaisants, soit malfaisants, qui sont attachés à chaque homme.

Olbia, Nymphe qui donna son nom à la ville d'Olbia en Bythinie.

Olbioergos, *qui procure le bonheur, les richesses*, épithète d'Apollon. Rac. *Olbos*, bonheur; *ergon*, chose, ouvrage. *Anthol.*

Olégerlanda-Pérounal (*Myth. Ind.*), nom sous lequel Wishnou est adoré dans le temple de Tircovelour, où il est considéré comme réunissant les trois attributs de la création, de la conservation, et de la destruction.

Olen, poète grec de Lycie, antérieur à *Homère.* Il fut le premier qui fit servir la poésie à célébrer les dieux par des hymnes, et le premier prêtre d'Apollon à Délos, dans le temple élevé à ce dieu par les Septentrionaux qui, des extrémités glacées du nord, venaient l'honorer dans le lieu de sa naissance. Parmi les hymnes de lui que l'on chantait à Délos, il y en avait un en l'honneur d'Argis et d'Opis. On le chantait en jetant de la cendre sur leur tombeau. *V. ces deux mots.*

1. Olène, fils de Jupiter et d'Anaxithée, une des Danaïdes, fondateur d'Olénus en Achaïe, avait épousé Léthée, qu'il aimait avec passion, et dont il était également aimé. Il fut changé avec sa femme en rocher sur le mont Ida. *V.* Léthée.

2. — Fils de Vulcain et d'Aglaé, et fondateur d'une ville de son nom en Béotie.

Olenia Capra, la chèvre qui éleva Jupiter. *Eustath.*

Oléria, Minerve, surnommée ainsi du culte qu'on lui rendait à Oléros, ville de Crète.

Oléris, fêtes qui se célébraient à Olère, en Crète, en l'honneur de Minerve.

Olivarius, surnom sous lequel Hercule avait un temple dans la onzième région de Rome, près de la porte Trigémina.

Olivier, arbre consacré à Jupiter, mais plus particulièrement à Minerve, qui avait appris aux Athéniens à cultiver cet arbre, et à exprimer l'huile de son fruit. (*V.* Athéné.) L'olivier est le symbole ordinaire de

la paix. (*V*. Paix.) *Virgile* représente Numa Pompilius une branche d'olivier à la main, pour marquer que son règne était pacifique. Sur les médailles, une branche d'olivier à la main d'un empereur désigne la paix donnée ou conservée à l'état. Une couronne du même arbre était le prix de la victoire aux jeux olympiques. L'olivier sauvage était consacré à Apollon.

Minerve, dans sa dispute avec Neptune, fit sortir de la terre un olivier chargé de ses fruits. Le Scholiaste d'Aristophane dit que l'hippodrome était planté d'oliviers au-delà desquels il n'était point permis de passer.

Olymbrus, un des fils de Cœlus et de la Terre. *Etien. de Byzance.*

Olla, pot ou marmite où les prêtres faisaient cuire la portion de la victime qui leur avait été destinée.

Ollæ extares, marmites qui servaient à faire cuire les entrailles des victimes.

Olympe, montagne de Grèce, située partie en Macédoine, partie en Thessalie. Jupiter, roi titan, y avait construit une citadelle, dans laquelle il demeurait souvent. Le mont Olympe fut pris dans la suite pour le ciel même; et des brigands nommés géants étant venus assiéger cette forteresse, la fable dit qu'ils avaient escaladé le ciel. L'on n'y voyait point de loups, s'il faut en croire *Pline*. *Solin* en raconte d'autres merveilles plus fabuleuses. « L'endroit le plus élevé, dit-il, » est appelé Ciel par les habitants. » Il y a là un autel dédié à Jupiter. » Les entrailles des victimes immo- » lées sur cet autel résistent au » souffle des vents et à l'impression » des pluies, en sorte qu'elles se » trouvent l'année suivante dans le » même état où elles avaient été » laissées. En tout temps, ce qui a » été une fois consacré au dieu est » à l'abri des injures de l'air. Les let- » tres imprimées sur la cendre restent » entières jusqu'aux cérémonies de » l'année suivante. La partie la plus » élevée de cette montagne s'appelait » Pythium. Apollon y était adoré. » L'Olympe, dans les poètes, n'est » plus une montagne; c'est le séjour » des dieux, c'est la cour céleste. »

La représentation de l'Olympe ou du ciel de la mythologie, fait le sujet d'une pierre gravée du cabinet national; c'est une cornaline circulaire, d'environ un pouce dix lignes de diamètre. Jupiter, vu de face et assis sur son trône, tient la foudre de la main gauche, et une haste ou un long sceptre de la droite; à ses côtés sont debout Mars et Mercure. Le trône du dieu qui lance le tonnerre, posé sur un voile enflé par le vent, ce qui figure la voûte éthérée, et ce voile est tenu par Neptune, qui étant le dieu des eaux, peut être pris pour les nuées qui s'en élèvent, et occupent la moyenne région de l'air. Autour de la pierre, est une zône, ou couronne concentrique, portant les douze signes du zodiaque.

Une estampe gravée par *Marc-Antoine,* d'après un dessin de *Raphaël*, et dont le sujet est le jugement de Pâris, nous offre aussi une représentation de l'Olympe; cette espèce d'épisode au tableau en occupe la partie supérieure. Jupiter, assis et vu des trois quarts, y est accompagné d'un grand nombre de divinités. On y voit le Soleil conduisant son quadrige, renfermé dans un large cercle, qui porte les douze signes du zodiaque. Jupiter, ainsi que dans la cornaline, a sous ses pieds un grand voile enflé, que Neptune sortant des eaux, retient par les deux bouts, « où la flatterie romaine publiait que » les empereurs et les impératrices » allaient après leur mort s'asseoir » à la table des dieux, et jouir » comme eux de l'immortalité en » partageant leur puissance. »

Olympeum, temple de Jupiter à Syracuse, élevé par Hiéron dans la place publique.

1. Olympia, surnom de Lucine adorée à Elis. Chaque année les Eléens nommaient une prêtresse qui présidait à son culte.

2. — Surnom de Junon, adorée à Olympie.

Olympiade, espace de quatre ans révolus, qui se trouvait entre deux célébrations des jeux olympiques. On comptait cinq ans d'une olympiade à l'autre, quoiqu'il n'y eût que quatre ans complets. La première olympiade chez les historiens ne commence qu'en 776 avant J.-C., vingt-quatre ans avant la fondation de Rome. On ne trouve plus aucune supputation des années par les olympiades après la 340e, qui finit à l'an 440 de l'ère vulgaire.

Olympiades, surnom qu'*Hésiode* donne aux Muses, du mont Olympe, leur séjour le plus ancien.

Olympias, fontaine voisine du mont Olympe. Selon *Pausanias*, elle jetait alternativement de l'eau d'une année à l'autre; c.-à-d. qu'elle coulait durant une année, et qu'elle ne coulait plus l'année d'après. Dans le voisinage de cette fontaine il sortait de terre des tourbillons de flamme, que les Arcadiens regardaient comme une suite du combat des Titans contre les dieux.

Olympien, surnom de Jupiter honoré à Olympie. Le temple et la statue du dieu furent le fruit des dépouilles que les Eléens avaient enlevées dans le sac de Pise. Le temple était tout environné de colonnes par dehors; on n'y avait employé que des pierres d'une beauté singulière. L'édifice avait soixante-huit pieds de hauteur, quatre-vingt-quinze de largeur, et deux cent trente de longueur. Il était couvert non de tuiles, mais d'un beau marbre pentélique, et taillé en forme de tuiles. Aux deux extrémités de la voûte, on voyait deux chaudières d'or suspendues, et, dans le milieu, une Victoire de bronze doré, supportée d'un bouclier d'or. La statue du dieu, ouvrage de *Phidias*, ce fameux sculpteur d'Athènes, était d'or et d'ivoire : Jupiter y paraissait assis sur un trône, ayant sur la tête une couronne de feuilles d'olivier, tenant de la main droite une Victoire aussi d'or et d'ivoire, ornée de bandelettes et couronnée, et de la gauche un sceptre, sur le bout duquel reposait un aigle, et où reluisaient toutes sortes de métaux. Enfin, dans toutes ses parties, le trône du dieu était brillant d'or et de pierres précieuses. L'ivoire et l'ébène y faisaient, par leur mélange, une agréable variété. Aux quatre coins il y avait quatre Victoires qui semblaient se donner la main pour danser, et deux autres aux pieds de Jupiter. A l'endroit le plus élevé du trône, au-dessus de la tête du dieu, on avait placé d'un côté les Grâces, et de l'autre les Heures, les unes et les autres comme filles de Jupiter. Cette description du temple de Jupiter Olympien est extraite de *Pausanias*, qui ajoute à la fin : « L'habileté de l'ouvrier » eut Jupiter même pour approba- » teur; car *Phidias*, après avoir mis » la dernière main à sa statue, pria » le dieu de marquer par quelque » signe si cet ouvrage lui était » agréable; et l'on dit qu'aussi-tôt » le pavé du temple fut frappé de la » foudre, sans en être endommagé. » On conservait dans le temple une prodigieuse quantité de riches présents, non seulement de la part des princes grecs, mais encore des asiatiques.

Le même historien rapporte une merveille de l'autel de Jupiter Olympien; c'est, dit-il, que les milans, qui de tous les oiseaux de proie sont les plus carnassiers, respectent le temps du sacrifice. Si, par hasard, un milan se jetait sur les entrailles ou sur la chair des victimes, on en tirerait un mauvais augure. *V.* Apomyius, Peuplier.

Dans ce même temple de Jupiter, les Eléens avaient érigé six autels à douze dieux : en sorte que l'on sacrifiait à deux divinités tout à-la-fois sur le même autel; à Jupiter et à Neptune sur le premier; à Junon et à Minerve sur le second; à Mercure et à Apollon sur le troisième; aux Graces et à Bacchus sur le quatrième; à Saturne et à Rhéa sur le cinquième; à Vénus et à Minerve Ergané sur le sixième.

Olympioniques; c'est ainsi qu'on appelait ceux qui étaient victorieux

dans les jeux olympiques. Les olympioniques étaient extrêmement honorés dans leur patrie, parcequ'ils étaient censés lui faire beaucoup d'honneur. Les Athéniens sur-tout faisaient tant de dépenses en présents pour les olympioniques leurs compatriotes, que Solon crut que ses lois devaient y mettre des bornes. Sa loi porte que la ville ne donnerait aux olympioniques que cinq cents drachmes d'argent; c'était un peu plus de deux marcs de notre poids : ce qui ne fait pas une bien grosse somme.

Olympie, ville de l'Élide dans le Péloponèse, célèbre par le temple de Jupiter Olympien et par les jeux olympiques.

Olympiens, les douze dieux principaux, c'est-à-dire, Jupiter, Mars, Neptune, Pluton, Vulcain, Apollon, Junon, Vesta, Minerve, Cérès, Diane et Vénus.

Olympiques. Les jeux olympiques étaient les plus célèbres de la Grèce. Voici ce que *Pausanias* dit en avoir appris, sur les lieux mêmes, des Eléens qui lui ont paru les plus habiles dans l'étude de l'antiquité. Selon eux, Saturne est le premier qui ait régné dans le ciel, et dès l'âge d'or il avait déjà un temple à Olympie. Jupiter étant venu au monde, Rhéa sa mère en confia l'éducation à cinq dactyles du mont Ida, qu'elle fit venir de Crète en Elide. Hercule, l'aîné des cinq frères, proposa de s'exercer entr'eux à la course, et de voir à qui en remporterait le prix, qui était une couronne d'olivier...... C'est donc Hercule Idéen qui eut la gloire d'inventer ces jeux, et qui les a nommés Olympiques; et parcequ'ils étaient cinq frères, il voulut que ces jeux fussent célébrés tous les cinq ans. Quelques uns disent que Jupiter et Saturne combattirent ensemble à la lutte dans Olympie, et que l'empire du monde fut le prix de la victoire. D'autres prétendent que Jupiter, ayant triomphé des Titans, institua lui-même ces jeux, où Apollon entr'autres signala son adresse, en remportant le prix de la course sur Mercure, et celui du pugilat sur Mars. C'est pour cela, disent-ils, que ceux qui se distinguent au pentathle dansent au son des flûtes, qui jouent des airs pythiens, parceque ces airs sont consacrés à Apollon, et que ce dieu a été couronné le premier aux jeux olympiques.

Ils furent souvent interrompus jusqu'au temps de Pélops, qui les fit représenter en l'honneur de Jupiter, avec plus de pompe et d'appareil qu'aucun de ses prédécesseurs. Après lui ils furent encore négligés; on en avait même presque perdu le souvenir, lorsqu'Iphitus, contemporain de Lycurgue le législateur, rétablit les jeux olympiques à l'occasion qu'on va voir. La Grèce gémissait alors, déchirée par des guerres intestines, et désolée en même temps par la peste. Iphitus alla à Delphes pour consulter l'oracle sur des maux si pressants; il lui fut répondu par la Pythie que le renouvellement des jeux olympiques serait le salut de la Grèce, qu'il y travaillât donc avec les Eléens. On s'appliqua aussi-tôt à se rappeler les anciens exercices de ces jeux; et à mesure qu'on se ressouvint de quelqu'un d'eux, on l'ajoutait à ceux qui avaient été retrouvés. C'est ce qui paraît par la suite des olympiades; car dès la première olympiade on proposa un prix de la course, et ce fut Corœbus, Eléen, qui le remporta. En la quatorzième on ajouta la course du stade doublé; en la dix-huitième le pentathle fut entièrement rétabli; le combat du ceste fut remis en usage en la vingt-troisième olympiade; dans la vingt-cinquième la course du char à deux chevaux; dans la vingt-huitième le combat du pancrace, et la course avec des chevaux de selle. Ensuite les Eléens s'avisèrent d'instituer des combats pour les enfants, quoiqu'il n'y en eût aucun exemple dans l'antiquité. Ainsi, en la trente-septième olympiade il y eut des prix proposés aux enfants pour la course et pour la lutte; en la trente-huitième on leur permit le pentathle entier :

mais les inconvénients qui en résultèrent firent exclure les enfants pour l'avenir de tous ces exercices violents. La soixante-cinquième olympiade vit introduire encore une nouveauté : des gens de pied tout armés disputèrent le prix de la course; cet exercice fut jugé très convenable à des peuples belliqueux. En la quatre-vingt-dix-huitième, on courut avec deux chevaux de main dans la carrière, et en la quatre-vingt-dix-neuvième on attela deux jeunes poulains à un char. Quelque temps après on s'avisa d'une course de deux poulains menés en main, et d'une course de poulain monté comme un cheval de selle.

Quant à l'ordre et à la police des jeux olympiques, voici ce qui s'observait, selon le même historien. On faisait d'abord un sacrifice à Jupiter; ensuite on ouvrait par le pentathle; la course à pied venait après; puis la course des chevaux, qui ne se faisait pas le même jour. Les Eléens eurent presque toujours la direction de ces jeux, et nommaient un certain nombre de juges pour y présider, y maintenir l'ordre, et empêcher qu'on usât de fraude et de supercherie pour remporter le prix. En la cent deuxième olympiade, Callipe, Athénien, ayant acheté de ses antagonistes le prix du pentathle, les juges éléens mirent à l'amende Callipe et ses complices. Les Athéniens demandèrent grace pour les coupables, et n'ayant pu l'obtenir, ils défendirent de payer cette amende; mais ils furent exclus des jeux olympiques, jusqu'à ce qu'ayant envoyé consulter l'oracle de Delphes il leur fut déclaré que le dieu n'avait aucune réponse à leur rendre, qu'au préalable ils n'eussent donné satisfaction aux Eléens. Alors ils se soumirent à l'amende.

Ces jeux, qu'on célébrait vers le solstice d'été, duraient cinq jours; car un seul n'aurait pas suffi pour tous les combats qui s'y donnaient. Les athlètes combattaient tous nus depuis la trente-deuxième olympiade, où il arriva à un nommé Orcippus de perdre la victoire, parceque dans le fort du combat son caleçon s'étant dénoué l'embarrassa de manière à lui ôter la liberté des mouvements. Ce règlement en exigea un autre, c'est qu'il fut défendu aux femmes et aux filles, sous peine de la vie, d'assister à ces jeux, et même de passer l'Alphée pendant tout le temps de leur célébration; et cette défense fut si exactement observée, qu'ils n'arriva jamais qu'à une seule femme de violer cette loi. *Voy.* CALLIPATIRA. La peine imposée par la loi était de précipiter les femmes qui oseraient l'enfreindre d'un rocher fort escarpé qui était au-delà de l'Alphée.

OLYMPIUS, surnom d'Apollon. *Anthol.*

1. OLYMPUS, musicien, disciple de Marsyas.

2. — Fameux joueur de flûte, vivait avant le siége de Troie. Il était fils de Méon, et Mysien d'origine. Il était très habile aussi dans l'art de toucher les instruments à cordes, et les écrivains anciens lui rendent le témoignage que ses airs excitaient dans l'ame une sorte d'enthousiasme. *Plutarque* attribue à ce poète musicien divers nomes ou cantiques en l'honneur des dieux, savoir: 1°. celui de Minerve; 2°. celui des chars; 3°. le Polycéphale en l'honneur d'Apollon.

3. — Autre fameux joueur de flûte, Phrygien, qui florissait du tems d'Apollon.

4. — Fameux Satyre, disciple, et, selon d'autres, frère de Marsyas, un des inventeurs de la flûte; peut-être le même que les précédents.

5. — Gouverneur du Jupiter fils de Saturne et de Rhéa. C'était Bacchus qui lui avait donné cette fonction. Jupiter, ayant appris sous Olympus la vertu et les lettres, en fut surnommé Olympien.

6. — Fils d'Hercule et d'Eubée.

OLYMPUSA, fille de Thestius. Hercule la rendit mère d'Halocratès.

1. OLYNTHUS, fils de Strymon, roi des Thraces ou d'Hercule, selon d'autres, ayant attaqué un lion dans une chasse, fut tué par cet animal.

Brangas, son frère, après avoir donné des larmes à son sort, lui éleva un tombeau dans le lieu même où il avait péri. Il s'y forma avec le temps une ville qui conserva son nom.

2. — Fils d'Hercule et de Bolié, donna son nom au fleuve Olynthus, en Chalcidice.

3. — Autre fils d'Hercule, qui donna son nom à la ville d'Olynthe. *Etienne de Byzance.*

OLYS (*Myth. Afr.*), caractères que les prêtres de Madagascar donnent aux peuples pour les préserver de plusieurs malheurs, et notamment pour enchaîner la puissance du diable.

O'M (*Myth. Ind.*), mot mystérieux formé des lettres A, U, M, qui, placées dans cet ordre, expriment la trinité indienne, Wishnou, Shiva, Brahma. Ce mot est si révéré, qu'il n'échappe jamais des lèvres d'un pieux indou, qui le médite en silence. *V.* ON.

OMADIUS, un des surnoms de Bacchus. *V.* OMESTE, OMOPHAGIES.

OMANUS. *V.* AMANUS.

OMASIUS, un des surnoms de Bacchus.

OMBIASSES (*Myth. Afr*), prêtres ou docteurs des habitants de l'isle de Madagascar, qui ont pris un grand ascendant sur l'esprit du peuple. S'il arrive que quelqu'un des Madécasses devienne fou, les parents font venir aussi-tôt l'ombiasse, pour qu'il rende la santé au malade. Le prêtre leur persuade que l'esprit lui a été ravi par l'âme de son père ou de son aïeul défunt, et qu'il va le chercher au lieu de leur sépulture. Il s'y rend en effet; mais, à la faveur des ténèbres, il fait une ouverture à la maison de bois placée sur la tombe, y applique un bonnet, évoque l'ame du père ou de l'aïeul, et lui demande l'esprit de son fils. Au même instant il ferme exactement l'ouverture, et court à la maison du malade, criant qu'il a rattrappé l'esprit. Il met ensuite le bonnet sur la tête du fou, et assure qu'il est guéri. Sans attendre que l'événement confirme cette promesse, on lui fait un riche présent, avec lequel il se retire très satisfait. Cet ascendant est devenu plus fort que les sentimens de la nature. Lorsqu'un enfant vient au monde, ces prêtres, qui se piquent d'être grands astronomes, observent l'astre qui préside à sa naissance. S'ils décident que l'enfant est né sous l'aspect d'une planète maligne, les parens l'exposent sans pitié. Cet usage barbare est cause que l'isle, malgré son étendue et sa fertilité, est presque déserte. On distingue deux ordres d'ombiasses, dont les emplois sont différens; les *Ompanorats*, et les *Omptisiquilis*. Les premiers enseignent à lire et à écrire en arabe. Ils sont médecins, et s'occupent à faire des talismans et autres charmes qu'ils vendent le plus cher qu'ils peuvent. Ce sont les plus riches et les plus respectés. Les autres se mêlent de prédire l'avenir, et s'occupent à tracer des figures de géomancie avec des topases, du crystal, des pierres d'aigle, qu'ils disent leur avoir été apportées par le tonnerre de la part de Dieu.

OMBRE. (*Myth. Afr.*) Un des dogmes de la religion des peuples du Bénin, est que l'ombre d'un homme est un être réel, et qu'elle doit un jour rendre témoignage de la bonne ou mauvaise vie de celui qu'elle n'a pas cessé d'accompagner.

OMBRELLE, sorte de parasol des anciens que l'on voit souvent figuré sur les vases grecs. Les prêtresses de Bacchus portaient des ombrelles au milieu des cérémonies sacrées.

OMBRES. Dans le système de la mythologie païenne, ce qu'on appelait *ombre* n'était ni le corps, ni l'ame, mais quelque chose qui tenait le milieu entre l'un et l'autre, et qui, ayant la figure et les qualités du corps, servait à l'ame comme d'enveloppe. C'est ce que les Grecs appelaient *eidolon* ou *phantasma*, et les Latins *umbra*, *simulachrum*. C'était cette ombre qui descendait aux enfers. Ulysse voit l'ombre d'Hercule dans les Champs-Elysées, pendant que ce héros était dans les cieux. Il n'était pas permis aux om-

bres de passer le Styx avant que leurs corps eussent reçu les honneurs de la sépulture ; sans cela elles étaient errantes, et voltigeaient cent ans sur le rivage ; ce n'était qu'après ce long exil qu'elles passaient enfin à l'autre bord.

Ombriel (*Myth. Cabal.*), génie vieux et rechigné, à l'aile pesante, à l'air renfrogné, qui joue un rôle dans la *Boucle de cheveux enlevée, de Pope.*

Omerius, *pluvieux*, surnom de Jupiter, à Hymette, dans l'Attique. Rac. *Ombros*, pluie.

Omen, signe ou présage de l'avenir, tiré des paroles d'une personne. *Festus* fait venir ce mot de *oremen, quod fit ore*, présage qui sort de la bouche.

Omeste, surnom de Bacchus.

Ometochtli (*Myth. Mex.*), dieu du vin chez les Mexiquains.

O-mi-to. (*Myth. Jap.*) *Voy.* Amidas.

Omm-Alketab (*Myth. Mah.*), table ou livre des décrets divins, où les musulmans prétendent que le destin de tous les hommes est écrit en caractères ineffaçables.

Omnivaga, surnom donné à Diane, non seulement comme déesse des chasseurs, mais aussi parcequ'elle était comptée parmi les étoiles errantes.

Omomantie (*Myth. Rab.*), *divination par les épaules.* Les Arabes en ont une appelée *Elm-al-Aktaf*, parcequ'on y emploie des épaules de mouton, lesquelles, par le moyen de certains points dont elles sont marquées, représentent diverses figures de géomance.

Omophagies, fêtes qui se célébraient dans les îles de Chio et de Ténédos, en l'honneur de Bacchus, surnommé Omadius. On lui sacrifiait un homme, que l'on mettait en pièces en lui déchirant les membres les uns après les autres. *Arnobe*, qui fait mention de cette fête, la représente sous un jour moins odieux. « Les » Grecs, dit-il, animés de la fureur » bacchique, s'entortillaient de ser- » pents, et mangeaient des entrailles » de cabrit crues, dont ils avaient » la bouche ensanglantée. » Rac. *Omos*, cru ; *phagein*, manger. Ce mot ne désigne peut-être autre chose que des fêtes où l'on mangeait ensemble. Rac. *Omos*, ensemble.

Omorca (*Myth. Chald.*), déesse, suivant *Bérose*, qui, au commencement du monde, était la souveraine de l'Univers, alors composé d'eau et de ténèbres, lesquelles renfermaient des monstres de forme et de grandeur différentes, dont on voyait les représentations dans le temple de Bel. Ce dieu leur donna la mort, détruisit Omorca elle-même, et, la partageant en deux, fit d'une de ses parties la terre, et de l'autre le ciel. Une autre tradition ajoute que les hommes furent formés de sa tête, d'où *Bérose* conclut que c'est pour cela que l'homme est doué d'intelligence.

Ompanorats. *V.* Ombiasses.

Omphale était reine de Lydie dans l'Asie mineure. Hercule, en voyageant, s'arrêta chez cette princesse, et fut si épris de sa beauté, qu'il oublia sa valeur et ses exploits pour se livrer aux plaisirs de l'amour. « Tandis qu'Omphale, dit agréable- » ment *Lucien*, couverte de la peau » du lion de Némée, tenait la massue, » Hercule, habillé en femme, vêtu » d'une robe de pourpre, travaillait » à des ouvrages de laine, et souffrait » qu'Omphale lui donnât quelque- » fois de petits soufflets avec sa pan- » toufle. » On le trouve ainsi représenté sur d'anciens monuments. Hercule eut d'Omphale un fils nommé Agésilas, d'où l'on fait descendre Crésus. *V.* Hercule, Malis.

Annibal Carrache a représenté, dans la galerie du palais Farnèse, Hercule filant auprès d'Omphale, qu'on voit revêtue de la peau du lion de Némée et tenant la massue du héros.

Omphalomantie, divination par le moyen du cordon ombilical. Rac. *Omphalos*, nombril. L'art des devineresses consistait à examiner le cordon ombilical de l'enfant qui venait de naître, et les omphalomantes jugeaient, par le nombre de nœuds qui s'y trouvaient, du nombre d'en-

fants que la femme nouvellement accouchée aurait ensuite.

Omphalos, lieu de l'île de Crète, ainsi nommé ; dit *Diodore de Sicile*, de ce que Jupiter ayant été porté là au moment de sa naissance, le cordon ombilical de l'enfant tomba auprès du fleuve Triton.

Omphis (*Myth. Egypt.*), un des noms d'Osiris. Ce mot signifie *bienfaiteur*, nom très convenable à l'astre du jour, dont Osiris n'était que le type.

Omptisiquilis. *V.* Ombiasses.

On (*Myth. Egypt.*), le soleil. M. *Hastings* soupçonne quelque rapport entre ce monosyllabe et le *O'm* des Indiens. *V.* O'm.

Onam (*Myth. Ind.*), fête que les Indiens célèbrent en mémoire de la victoire de Wishnou sur le démon Bali, au mois d'Août, sur la côte du Malabar, et ailleurs au mois de Novembre. Dans cette fête, les Indiens, vêtus d'habits neufs, livrent des combats simulés, sèment des fleurs sur leur passage, et semblent attester par-là que cette victoire n'est autre chose que celle du soleil, principe de la végétation nouvelle, sur l'hiver qu'il chasse devant lui.

Onarus, prêtre de Bacchus dans l'île de Naxos. Il y en a qui prétendent qu'Ariane, abandonnée par Thésée, ayant abordé dans cette île, épousa Onarus.

Oncéatès, Apollon honoré sur les bords de l'Oncus, en Arcadie.

Oncheste, ville de Béotie, dont les habitants allèrent au siége de Troie.

Onchesties, fêtes en l'honneur de Neptune.

Onchestius, surnom de Neptune honoré à Oncheste, où il avait un temple et un bois sacré mentionnés par *Homère*.

1. Onchestus, fils de Neptune, donna son nom à la ville d'Oncheste.

2. — Fils d'Agrius, pour fuir Diomède, se retira dans le Péloponèse, où il devint le meurtrier d'Oénée.

Onco (*Myth. Ind.*), pagode fameuse dans le royaume de Camboye, que les peuples voisins viennent visiter avec beaucoup de respect. La divinité y rend des oracles qui sont avidement reçus par la superstition de ceux qui les consultent.

Onction. Les Phéniciens et autres peuples de l'antiquité étaient dans l'usage d'oindre d'huile les pierres qui servaient à distinguer les limites des champs, ainsi que celles placées à l'entrée d'un bois sacré, ou de quelque autre lieu destiné à la religion.

Oncus, fils d'Apollon, donna son nom à un canton de l'Arcadie. Il avait de fort belles cavales. Cérès, passant en Arcadie, inspira de l'amour à Neptune, et, pour se dérober à ses poursuites, se transforma en jument, et passa quelque temps parmi les cavales d'Oncus. Neptune prit la forme d'un cheval, et surprit la belle cavale. De cette surprise naquit le cheval Arion, dont Oncus fit ensuite présent à Hercule. *V.* Arion.

Onderah (*Myth. Ind.*), le séjour des ténèbres, les enfers, suivant le *Shastah*, un des livres sacrés des Gentous.

Ondins, ines (*Myth. Cabal.*), nom que les cabalistes donnent aux prétendus génies élémentaires qui habitent les eaux.

Oneilion, sacrifice offert à Neptune. *V.* Poseidonia.

Onéirus, fils d'Achille et de Déidamie. Oreste le tua inopinément dans une légère dispute qu'ils eurent en construisant leur habitation.

Onéios, un des noms de Morphée, dieu des songes. Rac. *Onèmi*, être utile.

Onésippe, fils d'Hercule.

1. Onétor, père du pilote Phrontis, qu'Apollon tua à coups de flèches.

2. — Père de Laogonus, grand sacrificateur de Jupiter Idéen.

Onétoride, nom patronymique de Phrontis.

Ong-Conone (*Myth. Chin.*), nom sous lequel les Tunquinois honorent Confucius. Ils le regardent comme le plus sage de tous les hommes ; et, sans examiner d'où lui venait la sagesse, ils croient qu'il n'y a point de

vertu et de vérité qui ne soit fondée sur ses principes; aussi n'obtient-on parmi eux aucun degré d'honneur et d'autorité, si l'on n'est versé dans ses écrits. Le fonds de sa doctrine consiste dans des règles morales, qui sont réduites aux articles suivants : « Que chacun doit se connaître soi-» même, travailler à la perfection » de son être, et s'efforcer, par ses » bons exemples, de conduire les » créatures de son espèce au degré » de perfection qui leur convient, » pour arriver ensemble au bien su-» prême; qu'il faut étudier aussi la » nature des choses, sans quoi l'on » ne saurait jamais ce qu'il faut sui-» vre, ce qu'il faut fuir, et comment » il faut régler ses désirs. »

Les sectateurs tunquinois de Confucius reconnaissent un dieu souverain qui dirige et qui conserve toutes les choses terrestres. Ils croient le monde éternel, ils rejettent le culte des images, ils honorent les esprits jusqu'à leur rendre une sorte d'adoration; ils attendent des récompenses pour les bonnes actions, et des châtimens pour le mal. Ils sont partagés dans l'opinion qu'ils ont de l'immortalité : les uns croient l'âme immortelle, sans exception, et prient même pour les morts; d'autres n'attribuent cette heureuse prérogative qu'à l'âme des justes, et croient que celle des méchants périt en sortant du corps. Ils croient l'air rempli d'esprits malins, qui s'occupent sans cesse à nuire aux vivants. Le respect pour la mémoire des morts est d'une haute recommandation : chaque famille honore les siens par des pratiques régulières qui approchent beaucoup de celles de la Chine. Cette religion est sans temples et sans prêtres, sans forme établie pour le culte; elle se réduit à honorer le roi du ciel, et à pratiquer la vertu. Chacun est libre dans sa méthode : ainsi jamais aucun sujet de scandale. C'est la religion de l'empereur, du chova, des princes, des grands et de toutes les personnes lettrées. Anciennement l'empereur seul avait droit de faire des sacrifices au roi du ciel; mais, en usurpant l'autorité souveraine, le chova s'est mis en possession de cette prérogative. Dans les calamités publiques, telle que les pluies ou les sécheresses, la famine, la peste, etc., il fait un sacrifice dans son palais. Ce grand acte de religion est interdit à tout autre, sous peine de mort.

Onirocratie, art d'expliquer les songes. Rac. *Oneiros,* songe; *cratein,* posséder. *Voyez* Onirocritie.

Onirocriticon, *interprète des songes*, surnom de Mercure. Rac. *Onar*, songe; *crinein*, juger.

Onirocritie, le même art. Cet art faisait une partie importante du paganisme. *Artémidore*, qui a donné un traité des songes, les divise en spéculatifs et en allégoriques. La première espèce est celle qui représente une image simple et directe de l'événement prédit. La seconde n'en représente qu'une image symbolique : aussi *Macrobe* définit-il un songe en général par la vue d'une chose représentée allégoriquement, qui a besoin d'interprétation. L'ancienne onirocritie consistait dans des interprétations recherchées et mystérieuses. On disait, par exemple, qu'un dragon signifiait la royauté, un serpent la maladie, une vipère de l'argent, des grenouilles les impostures, le chat l'adultère, etc. Les prêtres égyptiens paraissent avoir été les premiers interprètes des songes; et la science symbolique, dans laquelle ils étaient devenus très habiles, semble avoir servi de fondement à leurs interprétations; témoins les deux songes de Pharaon interprétés par Joseph, dont les objets étaient des symboles égyptiens. Les onirocritiques auront donc emprunté, des symboles hiéroglyphiques, leur art de déchiffrer, sur-tout lorsque les hiéroglyphes seront devenus sacrés, c.-à-d. le véhicule mystérieux de la théologie égyptienne.

Onirocritique, celui qui interprète les songes.

Oniromantie, divination par les songes.

Oniropole, celui qui traite des

songes, qui les examine et les interprête. Rac. *Polein*, tourner.

Oniroscopie, le même qu'Onirocritie. Rac. *Scopein*, examiner.

Onitès, un des fils d'Hercule et de Déjanire.

Onocentaure, monstre moitié homme et moitié âne. Rac. *Onos*, âne. On les regardait comme des génies malfaisants. *Elien*.

Onochoëritis, Onochoëtès, monstre moitié âne et moitié porc, dont les païens disaient que les chrétiens avaient fait leur dieu.

Onomantie, pour Onomatomantie, divination par les noms. Elle était fort en usage chez les anciens. Les Pythagoriciens prétendaient que les esprits, les actions et les succès des hommes étaient conformes à leur destin, à leur génie, à leur nom. On remarquait qu'Hippolyte avait été déchiré par ses chevaux, comme son nom le portait. De même on disait d'Agamemnon, que suivant son nom, il devait rester long-temps devant Troie; (rac. *Agan*, beaucoup, et *menein*, demeurer); et de Priam, qu'il devait être racheté d'esclavage. Rac. *Priasthai*, acheter. (*V.* Eutychus, Nicon.) Une des règles de l'*onomantie* parmi les Pythagoriciens était qu'un nombre pair de voyelles, dans le nom d'une personne, signifiait quelque imperfection au côté gauche, et un nombre impair, quelque imperfection au côté droit. Ils avaient encore pour règle que, de deux personnes, celle-là était la plus heureuse dans le nom de laquelle les lettres numérales, jointes ensemble, formaient la plus grande somme: « Ainsi, disaient-ils, Achille devait » vaincre Hector, parceque les lettres » numérales comprises dans le nom » d'Achille formaient une somme » plus grande que celles du nom » d'Hector. » C'était sans doute d'après un principe semblable que, dans les parties de plaisirs, les Romains buvaient à la santé de leurs belles autant de coups qu'il y avait de lettres dans leurs noms. Enfin, on peut rapporter à l'onomantie tous les présages qu'on prétendait tirer des noms, soit considérés dans leur ordre naturel, soit décomposés et réduits en anagrammes; folie qui a trop souvent été renouvelée chez les modernes.

Cœlius Rhodiginus a donné la description d'une singulière espèce d'onomantie. « Théodat, roi des » Goths, voulant connaître le succès » de la guerre qu'il projetait contre » les Romains, un devin juif lui con- » seilla de faire enfermer un certain » nombre de porcs dans de petites » étables, et de donner aux uns des » noms romains, aux autres des » noms goths, avec des marques » pour les distinguer, et de les gar- » der jusqu'à un certain jour. Ce » jour étant arrivé, on ouvrit les » étables; et l'on trouva morts les » cochons désignés par des noms » goths, ce qui fit prédire au Juif que » les Romains seraient vainqueurs. »

Onomatd, fête établie à Sicyone, en l'honneur d'Hercule, lorsqu'au lieu de simples honneurs dus aux héros il fut ordonné par Phestus qu'on lui sacrifierait comme à un dieu, et qu'on lui en donnerait le nom.

Ononychité. *V.* Onochoïritès.

Onoscélées, peuple imaginaire dont parle *Lucien*. Ce mot veut dire *qui a des cuisses d'âne*. Rac. *Skelos*, cuisse.

Onoscélide, monstre fabuleux à cuisse d'âne. Un diacre de Milan fut suspendu de ses fonctions par *Saint-Ambroise*, pour s'être vanté d'en avoir vu un.

Onsais (*Myth. Chin.*), prêtres et religieux de la Cochinchine, divisés en plusieurs ordres, dont les habits diffèrent comme les fonctions. L'usage établi parmi quelques uns d'entr'eux de porter des bâtons dorés et argentés, comme marque de leur dignité, a fait croire à un missionnaire qu'il y avait parmi eux une hiérarchie semblable à celle du clergé européen; et ces prêtres, avec leurs bâtons, ont paru à ses yeux autant d'évêques et d'abbés crossés. Plusieurs de ces onsais exercent la médecine et même, dit-on, sans intérêt. Il en est parmi eux dont l'emploi

consiste à prendre soin des animaux délaissés et qui n'ont point d'asile.

Onuava (*Iconol.*), divinité des anciens Gaulois, que l'on croit être la Vénus céleste. Sa figure était une tête de femme, avec deux aîles déployées au-dessus, et deux larges écailles qui sortent de l'endroit où sont les oreilles : cette tête était environnée des deux serpents, dont les queues allaient se perdre dans les deux aîles.

Onuphis (*Myth. Egypt.*), taureau fort grand et de couleur noire, consacré à Osiris, et dont les poils, dit-on, étaient à rebours, disposition qui semblait aux Egyptiens représenter le Soleil. Ils nourrissaient ce taureau avec le plus grand soin, et avaient pour lui un respect religieux.

Onychomantie, divination qui se faisait par le moyen des ongles. Rac. *Onyx*, ongle. Elle se pratiquait en frottant avec de la suie les ongles d'un jeune garçon qui les présentait au soleil, et l'on s'imaginait y voir des figures qui faisaient connaître ce qu'on souhaitait de savoir. On se servait aussi d'huile ou de cire pour en frotter les ongles. C'est de là que des chiromanciens modernes ont appliqué le mot d'Onychomantie à la partie de leur art qui consiste à deviner le caractère, et la bonne ou la mauvaise fortune, par l'inspection des ongles.

Oomantie, divination par le moyen des signes ou des figures qui paraissaient dans les œufs. Rac. *Oon*, œuf. *Suidas* attribue l'origine de l'Oomantie à Orphée.

Oon. *V.* Oannès.

Ooscopie, art de deviner par le moyen des œufs. On peut voir dans *Suétone* un exemple de cette divination employée par Livie, qui, pour savoir si elle deviendrait mère d'une fille ou d'un garçon, échauffa elle-même un œuf, jusqu'à ce qu'elle eût fait éclore un poulet ayant une belle crète.

Opale. Les vertus fabuleuses de cette pierre consistent à récréer le cœur, à préserver contre les venins et les contagions de l'air, à chasser la tristesse, à empêcher les syncopes, les maux de cœur et les affections malignes.

Opalies, fête que l'on célébrait à Rome en l'honneur de la déesse Ops, trois jours après les Saturnales, suivant *Varron*, et suivant *Macrobe* le 19 de Décembre, qui en était un des jours. Il ajoute que ces deux fêtes étaient placées dans le même mois, parceque Saturne et Ops étaient époux, et que c'était à eux qu'on devait l'art de semer le bled et de cultiver les fruits. Aussi ces fêtes n'arrivaient qu'après la moisson et l'entière récolte des productions de la terre. On invoquait cette déesse en s'asseyant sur les terres, pour marquer qu'elle était elle-même la terre et la mère de toutes choses ; et l'on faisait des festins aux esclaves qu'on avait occupés durant l'année au travaux de la campagne. *V.* Ops.

Opas, Aphthas, ou Phthas, noms que les Egyptiens donnaient à Vulcain, qu'ils disaient fils du Nil, et sous la protection duquel les dieux avaient mis l'Egypte.

Opéraria, surnom de Minerve, le même qu'Erganè.

Opération. (*Iconol.*) Les anciens ont exprimé ce sujet par une femme qui tient ses mains ouvertes, dans chacune desquelles est un œil.

Opertanéens, dieux que l'on plaçait avec Jupiter dans la première région du ciel.

Opertanéès, sacrifices à Cybèle, ainsi nommés du mystère avec lequel ils étaient offerts. On y observait un silence encore plus rigoureux que dans les sacrifices offerts aux autres dieux, où l'on devait également l'observer, conformément à la doctrine des Pythagoriciens et des Egyptiens, qui enseignaient que le culte des dieux devait être accompagné du silence, parcequ'au commencement du monde tous les objets créés en avaient pris naissance. C'est en ce sens que *Plutarque* dit : « Les hommes nous ont appris à parler ; » mais les dieux nous apprennent à

nous

» ler; mais les dieux nous apprennent à nous taire. »

Opertum, lieu secret où l'on sacrifiait à Cybèle.

Opertus, épithète de Pluton.

Ophélestès, chef troyen, tué par Teucer, fils de Télamon.

Opheltas, roi des Thessaliens, fut mené, avant la guerre de Troie, par le devin Péripoltas, de Thessalie en Béotie, avec tous les peuples qui lui étaient soumis.

1. Opheltès, fils de Lycurgue. (*V.* Archémore, Néméens.)

2. — Le même qu'Archémore. *Ovid. Mét. l.* 3. *V.* Néméens.

3. — Fils de Pénélée, et père de Damasichthon, qui succéda à Autésion sur le trône de Thèbes.

1. Opheltius, un des capitaines grecs, tué par Hector. *Il.*, *l.* 2.

2. — Capitaine troyen tué par Euryale. *Ibid.*, *l.* 6.

Ophias, Combe, fille d'Ophius.

Ophiéus, ou Ophionée, *le dieu aveugle*, nom de Pluton chez les Messéniens. Ils avaient des augures qui lui étaient consacrés, qu'ils privaient de la vue à l'instant de leur naissance, et qu'ils appelaient de même Ophionées.

Ophiéus. *V.* Ophiuchus.

Ophiogènes, race particulière d'hommes qui rapportaient leur origine à un serpent transformé depuis en héros, et qui avaient la propriété d'être craints par les serpents. Leur attouchement soulageait la piqûre de ces animaux, et leur main appliquée chassait le venin de la partie du corps piquée. (*Plin.*) Rac. *Ophis*, serpent; *genesthai*, naître. *Voy.* Marses, Psylles.

Ophiolatrie, *culte des serpents.* Ce culte a été connu des Babyloniens et des Egyptiens. Celui d'Esculape y avait aussi quelque rapport. Il y a encore une espèce d'Ophiolatrie dans les Indes. Rac. *Latreia*, culte. *V.* Serpents.

Ophiomantie, divination par les serpents. Elle était fort en usage chez les anciens, et consistait à tirer des présages des divers mouvements qu'on voyait faire aux serpents. On en trouve plusieurs exemples chez les poètes. Rien de plus simple que l'origine de cette divination. « Le serpent, dit *Pluche*, » symbole de vie et de santé, si ordinaire dans les figures sacrées, faisant si souvent partie de la coëffure d'Isis, toujours attaché au bâton de Mercure et d'Esculape, inséparable du coffre qui contenait les mystères, et éternellement ramené dans le cérémonial, dut passer pour un des grands moyens de connaître la volonté des dieux. On avait tant de foi aux serpents et à leurs prophéties, qu'on en nourrissait exprès pour cet emploi; et en les rendant familiers, on était à portée des prophètes et des prédictions. La hardiesse avec laquelle les devins et les prêtres maniaient ces animaux était fondée sur leur impuissance à mal faire; mais cette sécurité en imposait aux peuples, et un ministre qui maniait impunément les couleuvres, devait avoir des intelligences avec les dieux. » *V.* Ophiogènes, Psylles, Marses.

On peut encore regarder comme une espèce d'Ophiomantie la coutume qu'avaient les Psylles d'exposer aux Cérastes leurs enfants nouveaux-nés, pour connaître s'ils étaient légitimes ou adultérins.

1. Ophion, père d'Amycus le centaure.

2. — Nom que *Boèce* donne au premier principe.

3. — Roi vaincu par Saturne.

4. — Géant.

5. — Compagnon de Cadmus.

1. Ophionée, le chef des démons ou mauvais génies qui se révoltèrent contre Jupiter, selon *Phérécyde* le Syrien.

2. — Célèbre devin de Messénie, aveugle de naissance, demandait à ceux qui venaient le consulter, de quelle manière ils s'étaient conduits, soit en public, soit en particulier, et, suivant leurs réponses, prédisait ce qui leur devait arriver. Aristodème, général des Messéniens, ayant consulté Delphes sur le succès de la guerre contre les Lacédémoniens, il

lui fut répondu que, quand deux yeux s'ouvriraient à la lumière, et se refermeraient peu après, c'en serait fait des Messéniens. Peu de temps après, Ophionée se plaignit de violents maux de tête qui durèrent quelques jours, au bout desquels ses yeux s'ouvrirent pour se refermer bientôt. Aristodème, en apprenant cette double nouvelle, désespéra du succès, et se tua pour ne pas survivre à sa patrie.

Ophionidès, Amycus, fils d'Ophionée.

Ophites, branche de Gnostiques qui croyaient que la sagesse s'était manifestée aux hommes sous la figure d'un serpent, et qui, pour cette raison, rendaient un culte à cet animal.

Ophitès, un des fils qu'Hercule eut de Mégare, et qu'il tua dans sa fureur. *Hygin.*

Ophiuchus, constellation que les poètes prétendent être Hercule, et quelques uns Esculape. Les Latins l'appellent *Anguitene s*, et les Français le *Serpentaire.*

Ophius, père de Combe. *V.* Combe.

Ophiusa, la même, selon des auteurs, que Chalciope, fille d'Eètès, et épouse de Phryxus.

Ophiusia Arva, l'isle de Chypre, suivant *Ovide. Mét., l.* 10.

Ophthalmitis, *qui conserve les yeux*, surnom de Minerve, à laquelle Lycurgue dédia un temple, en mémoire de ce que, dans une émeute, ayant eu un œil crevé par Alcandre, il fut sauvé en ce lieu-là même par le peuple. *V.* Optilétis.

Ophtalmius, pierre fabuleuse, qui rendait, dit-on, invisible celui qui la portait.

Opiconsiva, surnom d'Ops : on donnait aussi ce nom au jour du mois de Décembre où l'on célébrait les Opalies. *V.* Consiva.

Opifer Deus, Esculape.

Opifex *trisulci fulminis deus*, Vulcain.

Opigéna, Junon, ainsi nommée du secours qu'elle était crue donner aux femmes en travail d'enfant. Rac. *Ops*, secours, et *genere, gignere*, engendrer. Ce mot pourrait aussi signifier fille d'Ops. Diane, Lucine et la Lune ont porté ce nom.

Opimes (Dépouilles). C'et ainsi qu'on nommait les armes consacrées à Jupiter Férétrien, et remportées par le chef ou tout autre officier de l'armée romaine sur le général ennemi, après l'avoir tué de sa main en bataille rangée. Ces dépouilles étaient suspendues dans les lieux les plus fréquentés de la maison : il n'était pas permis de les arracher, quand on la vendait, ou de les suspendre de nouveau, si elles venaient à tomber. Une loi de Numa en distinguait de trois sortes, les premières consacrées à Jupiter Férétrien, les secondes à Mars, et les troisièmes à Quirinus. Mais ce nom resta aux premières.

Opinion. (*Iconol.*) Les anciens en avaient fait une divinité qui présidait à tous les sentiments des hommes. Ils la représentaient sous la figure d'une jeune femme dont la démarche et la contenance paraissaient mal assurées, mais dont l'air et le regard étaient très hardis. *Ripa* la peint comme une femme assez belle, mais audacieuse, et cherchant à s'appuyer sur tout ce qui l'entoure. Elle a des ailes aux mains et aux épaules. Elle étend sur le globe de la terre un sceptre et une couronne, comme étant la reine du monde.

« Elle m'apparut, dit *Pierre Firmin*, dans ses *Songes du sage*, » assise sur un trône fort élevé, » et si mal affermi, que dès qu'on » l'ébranlait, il s'écroulait aussi-tôt; » mais peu de gens osaient se per- » mettre une pareille audace, et cette » entreprise était regardée comme » un sacrilége. Il y avait autour d'elle » une troupe innombrable de person- » nes de toute condition et de tout » âge, qui attendaient ses ordres en » silence. Revêtue de l'autorité su- » prême, elle agissait à la manière » des souverains, faisait accueil aux » uns, et rebutait les autres. Quel- » ques fous occupés du soin de la » désennuyer, portaient à leur bou- » che des outres pleines de vent,

» qu'ils suçaient comme les enfants » sucent le sein de leur nourrice; et » s'enflant ensuite, ils admiraient » leur embonpoint, et le vulgaire » leur en trouvait aussi. »

Le Tasse, dans son poëme de *Renaud*, la place sur le seuil du temple de la Beauté, et la peint avec ces vives couleurs :

« Une femme est assise à l'entrée » de ce temple. Il est difficile de la » peindre : c'est la mobilité, l'ins- » tabilité. Elle se multiplie, se » change à l'infini. On la voit en » même temps à toutes les portes ; » par-tout la même, toujours dis- » semblable, jeune, vieille, triste, » gaie, brune, blonde à-la-fois ; elle » réunit tous les contrastes, et les » charmes et les grâces de tous les » temps, de tous les lieux, de tous » les goûts. Son esprit, son carac- » tère sont aussi changeants que sa » figure ; avide de nouveautés, de » modes; des vêtements découpés par » bandes toutes inégales, toutes cha- » marées à l'infini, voltigent au moin- » dre souffle, et prennent, suivant ses » idées, toutes les formes imagina- » bles ; ses choix, ses jugements va- » rient avec la même rapidité : son » nom est l'*Opinion*. Reine de l'u- » nivers, elle domine tous les âges, » tous les sexes, toutes les conditions, » fascine tous les sens, toutes les fa- » cultés de l'âme, afflige, console, » réjouit, épouvante, égorge à son » gré les faibles mortels. Son pou- » voir suprême est toujours arbi- » traire : sans cesse elle élève, dé- » truit, change, rétablit. Jamais » elle n'est vaincue que par elle- » même, et ses propres défaites sont » pour elle autant de triomphes. La » Prévention, l'Entêtement, le Ca- » price, le Mensonge, la Frivolité » sont les fidèles ministres de ses vo- » lontés. »

1. Opis, la même que Némésis, comme des Parques, suivant *Giraldi*, qui dérive son nom du voile mystérieux qui couvre nos destinées. Rac. *Opisthen*, derrière.

2. — Dieu qui donnait du secours, *qui ferebat opem*.

3. — Surnom de Diane, considérée comme divinité tutélaire des femmes en couches.

4. — Compagne de Diane.

Opisthodome, partie postérieure d'un temple, trésor public d'Athènes, où était un dépôt de mille talents réservés pour les plus grands dangers de l'état, ainsi que l'argent consacré aux dieux, ainsi nommé, parcequ'il était placé derrière le temple de Minerve. Les divinités tutélaires de l'Opisthodome étaient Jupiter sauveur, et Plutus le dieu des richesses, représenté avec des ailes, et placé auprès de la statue de Jupiter, contre l'usage ordinaire.

Opite, capitaine argien, tué par Hector.

Opiter, Opitulator, Opitulus, *secourable*, surnom de Jupiter.

Opléus, un des fils de Neptune et de Canacé, fille d'Éole.

Oplitodromes, athlètes qui couraient armés dans les jeux olympiques. Rac. *Dremein*, courir.

Oplophoros, *qui porte des armes*, épithète caractéristique de Mars. Rac. *Oplon*, arme, et *phérein*, porter.

1. Ops (*Iconol.*), la même que Cybèle, Rhéa, ou même la Terre, ainsi nommée des secours que l'on en tire pour la vie, ou peut-être parceque toutes les richesses (*opes*) viennent de la terre. On la représentait comme une matrône vénérable qui tendait la main droite comme pour offrir son secours, et qui de la gauche donnait du pain aux pauvres. Les anciens la regardaient aussi comme la déesse des richesses. Philocorus fut le premier qui dédia dans l'Afrique un autel à Saturne et à Ops. T. Tatius lui voua et bâtit à Rome un temple où était le trésor public. Tullus Hostilius lui en éleva un autre, où elle était adorée avec Saturne. On lui immolait au mois d'Avril une vache pleine et un porc. *Voy.* Opalies.

2.—Fils de Pisenor et père d'Euryclée esclave de Laërte. *Odyss. liv.* 1.

Optéries, présent qu'on faisait

à un enfant la première fois qu'on le voyait. Ce mot se disait aussi de ceux qu'un nouveau marié faisait à son épouse quand on le conduisait chez elle, et qu'on le lui présentait. Rac. *Optomai*, voir. On sait que les anciens attribuaient aux regards des vertus magiques, et l'effet de ce présent devait être d'empêcher les maléfices. Cette superstition subsiste encore dans les campagnes et dans la partie du peuple la moins éclairée.

Optilétis, *qui conserve les yeux*, surnom de Minerve, le même qu'Ophthalmitis. Rac. *optilos*, œil, en dialecte dorique.

Optimus maximus, le nom le plus ordinaire que les Romains donnaient à Jupiter, comme étant celui qui caractérise le mieux la divinité dans ses deux principaux attributs, la souveraine bonté et la souveraine puissance.

Optique. (*Iconol.*) *Cochin* a caractérisé cette science en environnant la figure de la femme qui la désigne, des instruments qu'elle a imaginés pour secourir la vue, tels que le microscope, les lunettes, etc.

Optix, Nymphe, mère de Dorus.

Opuns, fils de Jupiter, intime ami de Ménétius, père de Patrocle, avait des liaisons d'hospitalité très étendues et recevait des étrangers, de Thèbes, d'Argos, de Pise et de l'Arcadie.

Opuntiens, peuplade locrienne, qu'*Homère* fait aller au siége de Troie.

Oquamiris, sacrifices que les Mingréliens et les Géorgiens pratiquent à l'imitation des Juifs, des Grecs et des Romains. Le prêtre fait d'abord l'offrande de la victime, après les prières accoutumées : puis il lui applique une bougie allumée en cinq endroits du corps, et lui fait faire plusieurs tours autour de celui pour qui se fait le sacrifice ; après quoi il l'égorge. La chair de la victime est mise sur le feu : lorsqu'elle est cuite, on la pose sur une table auprès de laquelle il y a un brasier. Celui qui a fourni la victime, une bougie allumée à la main, se met d'abord à genoux devant la table, et attend dans cette posture que le prêtre ait achevé certaines prières. Il fait ensuite brûler de l'encens dans le feu qui est à côté de la table. Alors le prêtre lui présente un morceau de la victime, après l'avoir fait tourner plusieurs fois sur sa tête. Les assistants, qui tiennent aussi chacun une bougie, la font tourner sur la tête de celui qui est l'objet du sacrifice ; puis ils les jettent dans le feu. La cérémonie finit, selon l'usage, par un festin dont la victime fait les honneurs.

Or ou Our, feu pur, feu principe, lumière increée, splendeur éternelle, sous l'image de laquelle les Chaldéens se représentaient Dieu.

Or de Toulouse. Cet or consistait en des trésors immenses que les Gaulois jetaient dans un lac qu'ils supposaient être la résidence d'une divinité. L'an cinq avant J. C. Cépion fit enlever cet or, qui lui fut si funeste, ainsi qu'à sa postérité, qu'il passa depuis en proverbe pour désigner un bien fatal à celui qui l'acquiert. *Cicéron* a justifié Cépion du reproche d'avoir voulu le détourner à son profit.

1. Ora, nymphe dont Jupiter eut un fils nommé Colaxès, après s'être changé en cygne.

2. — On a donné aussi ce nom à Hersilie, femme de Romulus.

Oracle. *Sénèque* le définit la volonté des dieux annoncée par la bouche des hommes. C'était la plus auguste et la plus religieuse espèce de prédiction dans l'antiquité. Le désir toujours vif et toujours inutile de connaître l'avenir leur donna naissance, l'imposture les accrédita, et le fanatisme y mit le sceau. On ne se contenta pas de faire rendre des oracles à tous les dieux ; ce privilège passa jusqu'aux héros. Outre ceux de Delphes et de Claros que rendait Apollon, et ceux de Dodone et d'Ammon en l'honneur de Jupiter, Mars en avait un en Thrace, Mercure à Patras, Vénus à Paphos et dans Aphaca, Minerve à Mycènes, Diane en Colchide, Pan en Arcadie, Esculape à Epidaure et à Rome, Hercule

à Athènes et à Gadès, Sérapis à Alexandrie, Trophonius en Béotie, etc. On consultait les oracles non seulement pour les grandes entreprises, mais même pour de simples affaires particulières. Fallait-il faire la guerre ou la paix, établir des loix, réformer les états, en changer la constitution? on avait recours aux oracles. Un particulier voulait-il se marier, entreprendre un voyage, guérir d'une maladie, réussir dans quelque affaire? il allait consulter les dieux qui avaient la réputation de prédire l'avenir, car ils n'avaient pas tous ce privilége. Les oracles se rendaient de différentes manières, comme on aura occasion de le voir dans le cours de cet ouvrage. Il fallait quelquefois, pour en obtenir, beaucoup de préparations, de jeûnes, des sacrifices, des lustrations, etc. D'autres fois, on y cherchait moins de façon, et le consultant recevait la réponse en arrivant, comme Alexandre en allant consulter Jupiter Ammon.

L'ambiguité était un des caractères les plus ordinaires des oracles; et le double sens ne pouvait que leur être favorable. Telle était la réponse faite à Crésus par la prêtresse de Delphes: *Crésus, en passant l'Halys, renversera un grand empire.* Car si ce roi avait vaincu Cyrus, il renversait l'empire des Perses; vaincu lui-même, il renversait le sien. Celle qui avait été donnée à Pyrrhus, et qu'on a renfermée dans ce vers latin:

Credo equidem Æcidas Romanos vincere posse,

avait le même avantage: car il pouvait signifier que les Romains pourraient vaincre les Eacides, ou que ceux-ci pourraient vaincre les Romains. (*V.* HÉLIOPOLIS, SÉRAPIS.) Parmi les réponses des oracles, il y en avait de singulières. Crésus, voulant surprendre l'oracle de Delphes, envoya demander à la Pythie ce qu'il faisait dans le temps même que son envoyé la consultait. Elle lui répondit qu'il faisait cuire un agneau avec une tortue; ce qui était vrai: augmentation de crédulité et de présents. Quelquefois ce n'étaient que de simples plaisanteries; témoin celle faite à un homme qui venait demander par quel moyen il pouvait devenir riche. Le dieu répondit qu'il n'avait qu'à posséder tout ce qui était entre les villes de Sicyone et de Corinthe. On en peut dire autant de cette autre réponse faite à un goutteux, que, pour guérir, il n'avait à boire que de l'eau froide. Les oracles dégénérèrent dès qu'ils ne furent plus rendus en vers. « Les vers prophétiques, » dit *Plutarque*, se décrièrent par » l'usage qu'en faisaient des charlatans que le peuple consultait dans » les carrefours. Mais ce qui contribua le plus à ce discrédit des oracles fut la soumission des Grecs » sous la domination des Romains, » laquelle, calmant toutes les divisions de la Grèce, ne fournit plus » de matière aux oracles. Le mépris » des Romains pour toutes ces prédictions en fut une autre cause. » Ce peuple ne s'attachait qu'à ses » livres sibyllins, et aux divinations » étrusques; et il n'est pas étonnant » que les oracles, étant une invention » grecque, aient suivi la destinée de » la Grèce. Enfin la fourberie qui » les soutint long-temps était trop » grossière pour n'être pas enfin découverte par diverses aventures » scandaleuses, telles que celles de » Mundus, de Tyrannus, prêtre de » Saturne, et autres imposteurs, qui » abusèrent de leur caractère et de » la superstition des peuples pour » se procurer les faveurs des plus » belles femmes, sous le nom du » dieu dont ils étaient les ministres. »

Ce charlatanisme sacré s'est retrouvé chez presque tous les peuples civilisés ou sauvages. (*Myth. Ind.*) C'est ainsi qu'aux Indes, lorsque plusieurs personnes deviennent suspectes d'un vol, et qu'on ne peut en convaincre aucun en particulier, voici l'expédient auquel on a recours. On écrit les noms de tous ceux qu'on soupçonne sur des billets particuliers, et on les dispose en forme de cercle. On évoque ensuite l'esprit avec les cérémonies accoutumées, et l'on se retire après avoir fermé et couvert

R 3

le cercle de manière que personne ne puisse y toucher. On revient quelque temps après, on découvre le cercle, et celui dont le nom se trouve hors de rang est censé le seul coupable. Lorsqu'un prêtre de l'isle de Ceylan veut consulter ses dieux, il charge sur son dos les armes qui se trouvent dans le temple qu'il dessert. Après cette cérémonie, il est saisi tout-à-coup d'un transport extatique. La divinité s'empare de lui; et, pendant les accès de sa fureur prophétique, il prononce des oracles que la foule crédule écoute avec respect. Dans le même pays, lorsqu'un malade ne reçoit aucun soulagement des remèdes qu'on lui administre, on consulte les dieux, et voici de quelle manière. On fait avec de la terre, sur une planche, la figure du malade en demi-relief; puis tous ses parents et amis se rassemblent, et font un grand festin, après lequel ils se rendent au lieu destiné pour la cérémonie. On forme un cercle autour de la chambre, laissant au milieu un grand espace vide. La lueur des flambeaux, le bruit des tambours et des autres instruments, donnent un air de fête à tout cet appareil. Une fille, soi-disant vierge, danse au milieu de la chambre, pendant que les assistants l'accompagnent de leurs chants. Après quelques bonds, la danseuse, comme vaincue par l'esprit qui l'agite, se jette à terre, et fait toutes les contorsions d'une énergumène. L'écume qui sort de sa bouche, les éclairs qui jaillissent de ses yeux, ne permettent pas à l'assemblée de douter qu'un génie ne se soit emparé de son corps. Dans cet état, un des assistants l'aborde respectueusement, lui présente quelques fruits en manière d'offrande, et la prie de vouloir bien enseigner quelque remède pour guérir le malade. Quelquefois la prophétesse, peu sûre de sa réponse, prétend ne pouvoir parler, parcequ'il y a dans l'assemblée un de ses ennemis. On ne manque pas de l'expulser aussi-tôt. Après l'expulsion de ce prétendu ennemi, la devineresse prononce, d'un ton d'oracle, quels sont les moyens curatifs. Souvent l'événement décèle la fourberie; mais la fille ne manque pas de prétextes, et s'excuse en disant que les assistants n'ont pas bien compris le sens de ses paroles. Quoi qu'il en soit, l'oracle rendu, on lui fait de grands remerciements. On lui consacre un arbre, au pied duquel on lui sert différents mets couronnés de fleurs.

Myth. Siam. Le P. *Tachard* rapporte que les Siamois, lorsqu'ils sont sur le point d'entreprendre une affaire importante, vont dans une caverne qu'ils regardent comme sacrée, et offrent des sacrifices au génie ou à l'esprit qui, selon leur opinion, y fait sa demeure. Ils lui demandent quel sera le succès de l'affaire; et lorsqu'ils sont sur leur retour, ils observent soigneusement la première parole qu'ils entendent dire au hasard, persuadés qu'elle leur fait connaître la réponse du dieu, ou plutôt que c'est sa réponse même qu'il leur transmet par un organe étranger.

Myth. Tart. Les Tartares qu'on nomme *Daores*, et qu'on peut regarder comme une branche des orientaux, se rendent au milieu de la nuit dans un endroit destiné à leurs assemblées, et tous ensemble commencent à pousser des hurlements affreux, que rend plus effrayants le silence qui règne alors dans la nature entière. Ces cris lugubres sont accompagnés de roulements de tambours. Pendant ce funèbre concert, un de la troupe, couché par terre, attend, dans cette posture, que l'esprit divin daigne lui révéler l'avenir. Après un certain temps il se relève, plein du dieu qui vient de lui parler, et, pendant ce reste de fureur prophétique, il raconte aux assistants ce que la divinité lui a communiqué dans son extase, et ses contes les plus absurdes sont reçus comme des oracles infaillibles. Les Tartares Samoïèdes consultent leurs prêtres ou magiciens d'une manière un peu brutale. Ils leur serrent le cou avec une corde, et si violemment, qu'ils tombent par terre à demi-morts. Cet état de souffrance

leur tient lieu d'extase, et c'est alors qu'ils prédisent l'avenir. *Bruyn* ajoute que, pendant que ces sorciers parlent, le sang leur coule des joues, et ne s'arrête que lorsqu'ils ont achevé de rendre leurs oracles. Ne serait-ce pas là un de ces traits de merveilleux que l'on n'est pas obligé de croire sur la parole des voyageurs?

Myth. Afr. Lorsqu'un Nègre de la Côte d'Or veut consulter un de ses dieux, il s'adresse au prêtre, et le prie de l'interroger en sa présence. Devant l'idole est ordinairement placé un tonneau rempli de terre, de cheveux, d'os d'hommes et d'animaux, et de plusieurs autres ordures. Le prêtre prend environ une vingtaine de morceaux de cuir, avec quelques uns des ingrédients contenus dans le tonneau, dont les uns sont d'un augure favorable, les autres d'un présage sinistre; il les attache ensemble, et en forme un faisceau, qu'il jette en l'air à diverses reprises. Lorsque les augures favorables se rencontrent en l'air, c'est un indice heureux pour le consultant. Quelquefois la manière de consulter l'idole consiste à prendre au hasard un certain nombre de noix, et de les jeter à terre; on les compte alors, et le présage est heureux ou sinistre, selon que le nombre est pair ou impair. Chez certains peuples de Guinée, le prêtre mène au pied de l'arbre fétiche, environné de colliers de paille, ceux qui viennent le consulter. Après avoir fait ses conjurations ordinaires, il jette les yeux sur un chien noir qui se tient auprès de l'arbre. Ce chien, regardé comme le diable, est censé répondre au prêtre. Dans d'autres cantons, lorsqu'un habitant veut s'éclaircir sur quelque doute, il vient auprès de l'arbre qu'il honore comme sa fétiche particulière; au lieu de sacrifices, il lui présente quelques mets et du vin de palmier. Il appelle ensuite un prêtre pour qu'il interroge l'arbre et lui rende sa réponse. Le prêtre élève avec de la cendre une espèce de pyramide, dans laquelle il enfonce un rameau arraché de l'arbre; il prend ensuite un pot plein d'eau dont il répand une partie; avec le reste il arrose le rameau, puis il prononce quelques paroles mystérieuses. Il fait encore une aspersion sur le rameau, et finit par se frotter la face avec une poignée de ces cendres. Après toutes ces cérémonies, la fétiche est censée répondre à ce qu'on lui demande.

Dans le royaume de Loango il y a une magicienne nommée Ganga-Gomberi, ordinairement prêtresse de l'idole Mokisso, que l'on consulte dans le pays comme une autre Pythonisse. Elle habite une grotte souterraine, où elle rend des oracles assez semblables à ceux de Trophonius.

Les habitants du royaume d'Anziko consultent, dans leurs entreprises importantes, le diable qui, comme on s'y attend bien, ne manque pas de leur répondre.

Pour connaître l'avenir, les prêtres du royaume de Bénin font trois trous à un pot, frappent dessus, et par le son qu'il rend, jugent de ce qui doit arriver. Cette momerie s'appelle l'*Oracle de Dieu*, et le peuple le consulte avec respect. Dans tout ce royaume, le grand-prêtre de Loébo est respecté comme un grand prophète. Les habitants sont vivement persuadés que les secrets les plus impénétrables de l'avenir lui sont connus. Aussi sont-ils saisis d'une sainte frayeur lorsqu'ils approchent de cet homme divin. Ceux même que le roi envoie pour le consulter ne lui touchent la main qu'avec sa permission et le roi lui-même lui a donné la propriété de la ville de Loébo, comme une marque d'estime et de respect.

Dans la salle où le grand marabout, ou grand-prêtre du royaume d'Ardra, donne audience à ceux qui viennent le consulter, on remarque une petite statue à-peu-près de la grandeur d'un enfant. Ces peuples prétendent que c'est le diable avec lequel le grand marabout s'entretient, et qui lui découvre l'avenir. Ils soutiennent que cette petite statue annonce l'arrivée des vaisseaux européens, six mois avant qu'ils entrent dans le port. Les familles de ce

royaume s'assemblent dix fois l'année pour rendre leurs hommages à leurs idoles ou fétiches, et les consulter sur l'avenir. Le prêtre leur interprète la réponse de la divinité ; ce qu'il fait d'une voix très basse. Il répand ensuite sur la fétiche quelques goutes de liqueur. Chaque membre de la famille en fait autant ; ensuite tous commencent à boire, et souvent s'enivrent en l'honneur de la divinité.

Myth. Amér. Les habitants des Antilles assurèrent que l'arrivée des Espagnols dans leur pays, et les affreux ravages qu'ils y exercèrent, leur avaient été annoncés long-temps auparavant par leurs démons. Pour détourner ce malheur, ils avaient redoublé leurs offrandes et leurs sacrifices; mais rien ne put empêcher l'accomplissement de la fatale prédiction.

Voici la manière dont les jongleurs, ou prêtres de l'Amérique septentrionale, rendent leurs oracles. Ils forment une cabane ronde, par le moyen de plusieurs perches qu'ils enfoncent dans la terre, et sur lesquelles ils étendent des peaux d'animaux. Ils laissent à la partie supérieure de la cabane une ouverture assez large pour passer un homme. C'est dans cette cabane que le jongleur s'enferme seul pour s'entretenir avec la divinité. Chant, pleurs, prières, imprécations, il met tout en usage pour se faire entendre du grand *Matchi-Manitou.* Ce dieu, ne pouvant plus résister à de si pressantes sollicitations, donne enfin sa réponse. On entend alors un bruit sourd dans la cabane; une force secrète donne de violentes secousses aux perches qui la soutiennent. Les assistants sont saisis de crainte et de respect; le rusé jongleur profite de ces dispositions de l'assemblée pour rendre ses oracles, qui sont écoutés comme sortant de la bouche du Matchi-Manitou lui-même.

Les prêtres du Brésil ont aussi leur manière de consulter l'oracle. Celui d'entre eux qui doit s'entretenir avec le diable, qu'ils nomment *Agnian,* doit s'abstenir de tout commerce avec sa femme durant neuf jours. Ce terme expiré, il se rend dans une cabane construite exprès pour lui, commence par prendre le bain, avale ensuite un breuvage qui doit avoir été préparé de la main d'une jeune vierge, enfin se couche dans un hamac; et c'est là que le démon vient le trouver, dit-il, et répondre à ses questions.

Oraison. (*Iconol.*) Dans les emblèmes de *Ripa,* c'est une femme à genoux, les bras ouvers; d'une main elle tient un encensoir fumant, et de l'autre un cœur enflammé qu'elle présente au ciel, d'où part un rayon de lumière qui descend vers elle. *V.* Prières.

Oraisons funèbres. Cet usage, pratiqué chez les Grecs et les Romains, usité chez les modernes, se retrouve chez les nations même peu civilisées. Sur la Côte d'Or, en Afrique, après les obsèques d'un Nègre d'un rang supérieur, un prêtre fait un discours pathétique aux assistants. Il s'étend beaucoup sur les vertus du défunt, exhorte ses auditeurs à les imiter et à remplir exactement leurs devoirs. *Barbot* rapporte qu'un de ces orateurs, au discours duquel il avait assisté, en terminant, prit en main les mâchoires des moutons que le mort avait sacrifiées durant sa vie. Ces machoires enfilées formaient une espèce de chaîne, dont le prêtre tenait un bout, tandis que l'autre descendait dans la fosse. Il exalta beaucoup le zèle du défunt pour les sacrifices, et engagea les assistants à suivre son exemple. Il eut le don de les persuader. La plupart, après le sermon, vinrent offrir un mouton, dont le prédicateur profita.

Orax, fils de Nauplius et de Clymène ; sans doute le même qu'Œax.

Orbona, déesse que les parents invoquaient pour garantir leurs enfants de sa colère, *ne inciderent in orbitatem. Arnobe* prétend qu'elle était la protectrice des orphelins, *orbi.* Elle avait un autel à Rome près du temple des dieux Lares.

Orchame, roi de Perse ou plutôt d'Assyrie, père de Leucothoé. *V.* Leucothoé.

Orchestès, *le danseur, le sauteur*, surnom de Mars dans *Licophron*.

1. Orchomène, ville ancienne et florissante de Béotie, qui envoya trente vaisseaux au siége de Troie.

2. — Ville d'Arcadie, riche en troupeaux, dont les habitants allèrent au même siége.

1. Orchoménus, fils de Minyas, roi d'Orchomène en Béotie, donna son nom à ses sujets.

2.—Fils de Lycaon, donna son nom à la ville d'Orchomène en Arcadie.

3. — Fils d'Athamas et de Thémisto, fut tué par sa propre mère.

4.— Phocéen, fils de Jupiter et de la danaïde Hésione, fondateur d'Orchomène en Béotie, eut d'Hermippe, fille de Béotus, un fils, Mynias, et selon *Apollodore*, une fille, Clara, mère de Titius.

Orcidès, capitaine bébrycien, sous Amycus, qui se battit contre les Argonautes, et blessa, d'un coup d'épieu, Talaüs. *Apollon. de Rh.*

Orciniens. On nommait ainsi à Rome les esclaves affranchis par le testament de leur maître, et devenus en quelque sorte sujets d'Orcus. *V.* Orcus.

Orcus, surnom de Pluton chez les Romains. On l'invoquait sous ce nom, lorsqu'on le prenait pour garant de la sûreté des serments, ou lorsqu'on demandait vengeance des parjures. On a dérivé ce mot *ab urgendo*, celui qui presse. *Isidore* le fait venir d'*orca*, vase creux et profond. Ce qui favorise cette dernière opinion, c'est que les Romains donnèrent le nom d'Orcus, non seulement au souverain des abymes infernaux, mais à Aïdonée, roi des Molosses, dont ils confondaient l'histoire avec celle de Pluton, et dont les états étaient humides et bas, mais aux fleuves infernaux et aux enfers eux-mêmes, que toutes les nations se sont accordées à regarder comme situés dans des profondeurs ténébreuses. Charon et Cerbère furent quelquefois designés par ce même nom.

Ordalie, terme générique par lequel on désignait autrefois les différentes épreuves du feu, du fer chaud, de l'eau bouillante ou froide, du duel, auxquelles on avait recours pour découvrir la vérité.

Ordinaires, gladiateurs qui devaient combattre à des jours marqués.

Ordrisus, divinité particulière aux Thraces, qui croyaient en tirer leur origine.

Oréades, nymphes des montagnes. Ce nom se donnait aussi aux nymphes de la suite de Diane, parceque cette déesse se plaisait à chasser dans les montagnes Rac. *oros*, montagne.

Oréas, fils d'Hercule et de Chryséis.

Orée, une des Hamadryades, fille d'Oxylus et d'Hamadryade.

Oreille. (*Voy.* Jupiter.) — d'ane. (*V.* Midas.) On mettait au nombre des mauvais présages les tintements d'oreilles, et les bruits qu'on croyait entendre quelquefois.

Dans le muséum de *la Chausse*, on voit une oreille représentée comme attribut sur un phallus.

Oreilochia, Orilochia, nom que Diane donna à Iphigénie, lorsqu'elle la rendit immortelle et la transporta dans l'isle de Leucé pour y épouser Achille.

Oresbios, *qui vit dans les montagnes*, épithète de Bacchus. Rac. *bios*, vie. *Anthol.*

Oresbius, prêtre de Béotie, et l'un des capitaines grecs qui allèrent au siége de Troie.

Oresidotès, *qui règle les saisons*, épithète d'Apollon. Rac. *ora*, saison. *Anthol.*

Orésiloipos, *qui déserte les montagnes*, épithète de Bacchus. Rac. *leipéin*, laisser. *Anthol.*

1. Orestrophus, *nourri dans les montagnes*, un des chiens d'Actéon. Rac. *trephein*, nourrir.

2. — Epithète de Bacchus.

Oreskios, *qui se plaît à l'ombre des montagnes*, épithète de Bacchus. Rac. *skia*, ombre. *Anthol.*

Oresta, ville de Thrace, dont on attribua la fondation à Oreste. Hadrien changea ce nom en celui

d'Andranopolis, d'où est venu celui d'Andrinople. Ce prince était tombé dans un accès de manie, et l'on prétend que ce fut à cette occasion qu'il donna son nom à cette ville, parce qu'on lui persuada que pour se guérir il lui fallait déloger un furieux et se mettre en sa place.

1. Oreste, capitaine troyen, tué par Polypœtès.

2.—Capitaine grec tué par Hector.

3. — Fils d'Agamemnon et de Clytemnestre, était encore fort jeune lorsque son père, au retour de Troie, fut assassiné par Clytemnestre et par Egisthe son complice. Electre vint à bout de soustraire Oreste à leur fureur, en le faisant retirer chez son oncle Strophius, roi de Phocide. Ce fut là qu'Oreste lia avec son cousin Pylade, fils de ce prince, cette amitié qui les rendit inséparables. Oreste, devenu grand, forma le dessein de venger la mort de son père, quitta la cour de Strophius avec Pylade, entra secrètement dans Mycènes, et se cacha chez Electre. On convint d'abord de faire courir dans la ville le bruit de la mort d'Oreste. Egisthe et Clytemnestre en conçurent tant de joie qu'il se rendirent aussi-tôt dans le temple d'Apollon pour en rendre grâces aux dieux. Oreste y pénétra avec quelques soldats, dispersa les gardes et tua de sa main, sa mère et l'usurpateur. Dès ce moment, les Furies commencèrent à le tourmenter. Il alla d'abord à Athènes, où l'aréopage l'expia de son crime. Les voix des juges s'étant trouvées égales de part et d'autre, Minerve elle-même donna la sienne en sa faveur. Ce prince, en reconnaissance de ce bienfait, fit élever un autel à cette déesse, sous le nom de Minerve Guerrière. Non content de ce jugement, Oreste alla chez les Tréséniens, pour se soumettre à l'expiation. Ce prince fut obligé de loger dans un lieu séparé, personne n'osant le recevoir. Enfin, touchés de ses malheurs, les Trézéniens l'expièrent. *Pausanias* remarque qu'il sortit un laurier du lieu où se fit cette célèbre expiation, parce qu'on y avait répandu de l'eau de la fontaine Hippocrène. On voyait, du temps de cet auteur, le laurier, près du lieu où ce prince avait logé. Les Trézéniens montraient aussi dans le même temps le lieu près du temple d'Apollon où Oreste fut obligé de demeurer seul jusqu'à ce que son crime fût entièrement expié; et les descendants de ceux qui furent commis de loin à cette purification y mangeaient tous les ans à certain jour. On voyait aussi à Trézène la pierre sur laquelle s'étaient assis les neuf juges qui l'avaient expié, et on la nommait la pierre sacrée. *Voy.* Cappotas.

Après ces expiations, Oreste fut rétabli dans ses états par Démophoon, roi d'Athènes. Les Furies ne cessant point de le tourmenter, il alla enfin consulter l'oracle d'Apollon, où il apprit que, pour en être délivré, il devait aller en Tauride enlever la statue de Diane, et délivrer sa sœur Iphigénie. Il s'y rendit avec Pylade; mais ayant été pris, il fut sur le point d'être immolé à la déesse, suivant la coutume du pays. Ce fut dans cette occasion qu'on vit ce généreux combat d'amitié dont parle *Cicéron*, chacun des deux amis voulant mourir pour l'autre. Cependant Oreste s'étant fait connaître à la prêtresse sa sœur, elle fit adroitement suspendre le sacrifice, faisant accroire au roi que ces étrangers étant coupables d'un meurtre, on ne pouvait les immoler qu'après les avoir expiés; que la cérémonie devait se faire sur la mer; et que la statue de Diane étant aussi profanée par ces impies, on la devait purifier. Iphigénie, étant montée sur le vaisseau de son frère, prit la fuite avec lui, et emporta la statue de la déesse. Des auteurs croient qu'avant de partir Oreste avait tué Thoas. Tous les anciens conviennent qu'après cette entreprise les Furies cessèrent de le tourmenter. Après son retour, il fit épouser Electre à Pylade. Il songea aussi à recouvrer Hermione, fille de son oncle Ménélas et d'Hélène, qui lui avait été promise, et que Pyrrhus lui avait enlevée. Ayant appris que son rival était allé à Delphes, il ne manqua pas de s'y

rendre avec Pylade, et causa par ses insinuations la mort de ce prince, que massacrèrent les Delphiens. Oreste épouse ensuite Hermione, et vécut depuis assez paisiblement dans ses états; mais ayant passé en Arcadie, il y fut mordu par un serpent, et y mourut âgé de 90 ans, après en avoir régné 70. Il avait joint au royaume de Mycènes celui de Sparte, après la mort de Ménélas, les Lacédémoniens ayant mieux aimé donner la couronne au mari d'Hermione, fille de ce prince et d'Hélène, qu'à ses enfants naturels. On prétend que, selon une ancienne tradition, Oreste était un géant à qui l'on donnait sept coudées. *Voyez* CLYTEMNESTRE, EGISTHE, ELECTRE, IPHIGÉNIE, PYLADE.

Plusieurs vases grecs antiques représentent Oreste poursuivi par les furies, armées de flambeaux et de serpents.

On voyait à Mycènes, du temps de Pausanias, le tombeau d'Électre et celui d'Égisthe.

4.—Fils d'Oreste et d'Hermione, donna son nom à un peuple de la Molossie.

ORESTÉA DÉA, Diane, dont Oreste avait emporté la statue, de la Chersonèse Taurique.

1. ORESTÉE, lieu d'Arcadie, ainsi nommé parcequ'Oreste y habita un an, par ordre d'Apollon.

2.—ORESTINE, surnom donné à Diane enlevée par Oreste.

1. — ORESTÈS, fils d'Achéloüs et de Périmède, fille d'Hippodamas.

2. — Troyen, tué par Léontéus.

3.—*Voyez* OZOLÈS.

ORESTHÉUS, fils de Lycaon, donna son nom à Oresthasium, ville de l'Arcadie, appelée depuis Oresté, d'Oreste.

ORESTIADES. *Voy.* ORÉADES.

ORESTION, endroit où mourut Oreste, de la piqûre d'un serpent.

1. ORÉUS, un des surnoms de Bacchus, pris du culte qu'on lui rendait sur les montagnes.

2 — Centaure tué par Hercule.

ORGANA, un des surnoms de Minerve.

ORGANUM, instrument de musique des anciens, le même que la flûte de Pan, attribuée à ce Dieu, aux Faunes et aux Satyres, et quelquefois à Apollon et à Mercure.

ORGEANES, prêtres de Bacchus qui présidaient aux Orgies.

ORGIASTES, prêtresses de Bacchus, ou Bacchantes, qui présidaient aux Orgies.

ORGIES, fêtes qui se célébraient en l'honneur de Bacchus. Il y avait en Grèce trois solemnités de ce nom, celles de Bacchus, celles de Cérès, et celles de Cybèle, et toutes trois avaient des cérémonies qui leur étaient communes. Celles de Bacchus se célébraient tous les trois ans : de là l'épithète du *Trieterica*, que leur donne *Virgile*. Rac. *tris*, trois; *étos*, an. Dans les commencements, les Orgies étaient peu chargées de cérémonies. On portait seulement en procession une cruche de vin avec une branche de sarment; puis suivait le bouc qu'on immolait comme odieux à Bacchus, dont il ravageait les vignes; ensuite paraissait la corbeille mystérieuse, suivie des Phallophores. Mais cette simplicité ne dura pas long-temps, et le luxe introduit par les richesses passa dans les cérémonies religieuses. Le jour destiné à cette fête, les hommes et les femmes, couronnés de lierre, les cheveux épars, et presque nus, couraient à travers les rues, criant comme des forcenés : *Evohe Bacche*, etc. Au milieu de cette troupe on voyait des gens ivres, vêtus en Satyres, en Faunes et en Silène, faisant des grimaces et des contorsions où la pudeur était peu ménagée. Venait ensuite une troupe montée sur des ânes, suivie de Faunes, de Bacchantes, de Thyiades, de Mimallonides, de Naïades, de Nymphes et de Tityres, qui faisaient retentir la ville de leurs hurlements. Après cette troupe tumultueuse, on portait les statues de la Victoire, et des autels en forme de ceps de vigne, couronnés de lierre, où fumaient l'encens et autres aromates. Puis arrivaient plusieurs chariots chargés de thyrses, d'ar-

mes, de couronnes, de tonneaux, de cruches et autres vases, de trépieds et de vans. De jeunes filles marchaient à la suite, et portaient les corbeilles où étaient enfermés les objets mystérieux de la fête; c'est pour cela qu'on les nommait Cistophores. Les Phallophores les suivaient avec un chœur d'Ithyphallophores habillés en Faunes, contrefaisant des personnes ivres, et chantant en l'honneur de Bacchus des hymnes dignes de leurs fonctions. La procession était fermée par une troupe de Bacchantes couronnées de lierre entrelacé d'if et de serpents. Au milieu de ces fêtes, des femmes nues s'y donnaient le fouet, d'autres se déchiraient la peau; enfin on y commettait tous les crimes qu'autorisent l'ivresse, l'exemple, l'impunité, et la licence la plus effrénée. Aussi l'autorité se vit-elle obligée de les interdire. Diagondas les abolit à Thèbes, et un sénatus-consulte, qui parut à Rome l'an 566 de la fondation de cette ville, les défendit, sous peine de mort, et pour toujours, dans toute l'étendue de l'empire.

Une multitude de bas-reliefs antiques et de vases grecs, représentent des orgies. *Jules Romain* est le peintre moderne qui les a rendues avec le plus d'enthousiasme et de chaleur.

Orgiophantes, principaux ministres ou sacrificateurs dans les Orgies. Ils étaient subordonnés aux orgiastes; car parmi les Grecs c'était aux femmes qu'il appartenait de présider dans les mystères de Bacchus.

Orgilos, *colère*, épithète de Bacchus. Rac. *orghè*, colère. *Anthol.*

Orgueil (*Iconol.*) Il est quelquefois inspiré par la possession d'un honneur peu mérité, et alors il peut s'exprimer par la fable de l'âne qui s'attribuait l'hommage que le peuple rendait à l'idole dont il était chargé. *Un âne chargé de vases sacrés* devint dans le même sens, en Grèce, un proverbe emprunté de ceux qui portaient les vases dans les fêtes éleusiniennes.

Chez les modernes, ce vice est allégorisé sous les traits d'une femme jeune, belle, superbement parée, la tête haute, l'air altier et dédaigneux, qui empêche les regards de se fixer sur des lambeaux qui s'échappent de dessous son riche vêtement. Montée sur un globe, elle perd l'équilibre et est prête à tomber; car la chûte est la punition ordinaire de l'orgueil. Le paon est son attribut. On peut aussi placer sur ses yeux un bandeau, qui l'empêche de voir ses défauts.

Orgya, petites idoles que gardaient précieusement les femmes initiées aux mystères de Bacchus. Dans les fêtes de ce dieu, elle prenaient ces petites statues et les emportaient dans les bois en poussant des hurlements.

Orcas, un des chiens d'Actéon.

Oribasus, *grimpe-montagne*, un des chiens d'Actéon. Rac. *Bainein*, monter.

Orient (*Iconol.*), un des quatre points cardinaux. *C. Ripa* le représente par un enfant d'une rare beauté, au teint vermeil, aux cheveux blonds comme l'or, ayant sur le haut de la tête une étoile brillante. Son habillement est rouge, et semé de perles fines; sa ceinture est bleue, et l'on y voit les signes du bélier, du lion et du sagittaire. Il porte de la main droite un bouquet de fleurs qui commencent à s'épanouir, et de la gauche un vase plein de feu, d'où s'exhalent des parfums. D'un côté, le soleil semble sortir de terre, et darder ses rayons de toutes parts; de l'autre, les oiseaux voltigent sur les arbustes en fleurs, et paraissent saluer le père du jour et de la vie.

Sur les médailles, l'Orient est figuré par une tête de jeune homme couronné de rayons. La flatterie a souvent mis ce symbole sur les médailles des nouveaux empereurs, pour marquer qu'un nouveau soleil commençait sa course et allait éclairer l'univers.

L'Orient est désigné par une femme dans l'arc de Constantin; elle tient d'une main une palme et de l'autre un globe, sur lequel est un petit génie avec un voile étendu sur

sa tête et un flambeau à la main, image de l'étoile du matin. Cette femme est porté sur un char tiré par quatre chevaux qui paraissent courir en montant. Un vieillard, couché au-dessous, désigne l'Euphrate ou le Tigre, fleuves d'Orient, au-delà desquels Trajan poussa ses conquêtes. La palme entre les mains de cette figure allégorique, qui sans doute représente l'aurore, est encore un attribut donné par la flatterie.

Nos peintres exprimeraient l'Orient par un Apollon, qui, brillant et radieux, sort du sein de Thétis, pour monter dans son char, que les Heures lui amènent.

Origine d'Amour. *(Iconol.)* *C. Ripa* la représente par une jeune beauté qui tient d'une main un miroir concave, qu'elle oppose aux rayons du soleil, dont la réflexion allume un flambeau que porte l'autre main. Au-dessous du miroir, on lit : *Sic in corde facit amor incendium*, c'est ainsi que l'amour s'allume dans le cœur: emblême au moins incomplet, s'il est vrai que l'amour entre par les oreilles autant que par les yeux.

Origo, premier nom de Didon.

1. Orion, nom du dieu de la guerre chez les Parthes.

2. — Fils de Neptune et d'Euryale, selon *Homère*. On peut voir à l'article Hériéus l'autre origine ridicule que la fable lui donne. Il se rendit célèbre par son amour pour l'astronomie qu'il avait apprise d'Atlas, et par son goût pour la chasse, qu'il conserve encore dans l'Elysée, au dire des poètes. C'était un des plus beaux hommes de son temps. *Homère*, parlant des deux fils de Neptune, Ephialte et Otus, dit que leur beauté ne le cédait qu'à celle d'Orion. Il était d'une taille si avantageuse, qu'on en a fait un géant qui dépassait les flots de toute la tête; ce qui veut dire, sans doute, qu'il était souvent en mer. Ce fut dans le temps qu'il la traversait ainsi que Diane, voyant cette tête sans savoir ce que c'était, voulut faire preuve de son adresse en présence d'Apollon qui l'en avait défiée, et tira si juste, qu'Orion fut atteint d'une de ses flèches meurtrières; peut-être parcequ'il périt dans une de ses courses maritimes. Après la mort de Sidé, sa première femme, que la colère de Junon lui ravit, il voulut épouser Mérope, fille d'Œnopéus, de l'isle de Chio. Celui-ci, qui ne voulait point d'un tel gendre, après l'avoir enivré, lui créva les yeux, et le laissa sur le bord de la mer. Orion, s'étant levé après que sa douleur fut appaisée, arriva près d'une forge, où, rencontrant un jeune garçon, il le prit sur ses épaules, le priant de le guider vers les lieux où le soleil se lève. Il y recouvra la vue, et retourna se venger. *Apollodore*, qui conte cette fable, ajoute qu'Orion, devenu célèbre dans l'art de Vulcain, fit un palais souterrain pour Neptune son père, et que l'Aurore, que Vénus avait rendue amoureuse de lui, l'enleva, et le porta dans l'isle de Délos. Il y perdit la vie par la jalousie, suivant *Homère*, et, selon d'autres, par la vengeance de Diane, qui fit sortir de terre un scorpion dont il reçut la mort, ou le fit périr à coups de flèche, parcequ'il avait voulu faire violence à Opis, ou parcequ'il avait voulu forcer la déesse à jouer au disque avec lui, ou pour avoir osé toucher son voile d'une main impure. Tout cela, dépouillé du merveilleux, peut signifier qu'aimant passionnément la chasse, il se levait de grand matin; qu'il mourut dans l'isle de Délos pour s'être trop fatigué à cet exercice, ou d'une maladie contagieuse, mort qu'on attribuait ordinairement à Apollon, mais aussi quelquefois à Diane, et qu'il mourut dans le temps que le soleil parcourt le signe du scorpion. Diane, fâchée d'avoir ôté la vie au bel Orion, obtint de Jupiter qu'il fût placé dans le ciel, où il forme la plus brillante des constellations; et comme elle y occupe un très grand espace, ce phénomène astronomique pourrait bien avoir fourni l'idée de cette taille monstrueuse qu'on lui donne, dont

la moitié est dans la mer et l'autre sur la terre, parcequ'en effet cette constellation est moitié sous l'équateur, et moitié au-dessus.

Du temps d'Orion, la peste désola Thèbes. L'oracle consulté, répondit que la contagion cesserait lorsque deux princesses du sang des dieux s'offriraient volontairement à la colère céleste. Aussi-tôt les filles d'Orion, qui descendaient de Neptune, se dévouèrent avec un courage héroïque. Le peuple, sauvé par ce sacrifice volontaire, leur fit de magnifiques funérailles, et plaça leur bûcher dans l'endroit le plus éminent de la ville. De leurs cendres sortirent deux jeunes garçons avec des couronnes sur la tête, qui firent eux-mêmes les honneurs de la pompe funèbre, et qui dans la suite portèrent le nom de Couronnés.

3. — Un des Lapithes tués par les Centaures aux nôces de Pirithoüs.

Orios, Lapithe, fils de la magicienne Mycale, fut tué par le centaure Gynéus aux nôces de Pirithoüs.

Orissa, (*Myth. Afr.*) nom que les habitants du royaume de Benin donnent à l'Etre-Suprême. Ils le conçoivent comme une nature invisible qui a créé le ciel et la terre, et qui continue de gouverner le monde par les lois d'une profonde sagesse. Ils croient qu'il est inutile de l'honorer, parcequ'il est essentiellement bon; au lieu que le diable étant un esprit méchant qui peut leur nuire, ils se croient obligés de l'appaiser par des prières et des sacrifices.

Orithus, un des fils de Phinée.

1. Orithyie, une des Néréides.

2. — Fille de Marthésie, reine des Amazones, succéda à sa mère, après que cette reine eut été tuée dans un combat contre les barbares. Orithyie était une princesse admirée de toute la terre, non seulement pour sa science dans l'art militaire, mais encore pour sa virginité qu'elle conserva inviolablement toute sa vie. Ce fut par sa valeur que le nom des Amazones devint si grand et si terrible, que le roi Eurysthée, à qui Hercule devait douze travaux, crut lui en prescrire un absolument impossible en lui commandant de lui apporter les armes de la reine des Amazones. Ce héros, accompagné de l'élite de la noblesse grecque, partit avec neuf galères pour cette fameuse expédition. Les deux sœurs Antiope et Orithyie partageaient alors la souveraine autorité; mais celle-ci était occupée à des guerres étrangères, de sorte qu'Hercule, étant descendu sur le rivage, ne trouva qu'Antiope, accompagnée par hasard d'un grand nombre de ses sujettes, qui ne s'attendaient pas qu'on dût venir les insulter jusques dans le sein de leur royaume. Cette surprise fut cause que peu d'entr'elles eurent le temps de s'armer pour s'opposer à une irruption si soudaine, et qu'elles furent facilement vaincues. On en tua quelques unes, et on en fit plusieurs prisonnières.

Cependant Orithyie est informée du détail du combat qu'on avait livré à ses sœurs, et du rapt qu'un prince athénien avait fait d'une de ses compagnes; que c'est en vain qu'elles ont subjugué le Pont et l'Asie, si elles souffrent que les Grecs viennent impunément dans leur pays, moins pour leur faire la guerre, que pour les enlever indignement. Elle envoie en même temps demander du secours à Sagillus, roi de Scythie; elle lui représente que les Amazones ont l'honneur de descendre des peuples qui vivaient sous son empire, et comment la nécessité les avait réduites à prendre les armes après le carnage qu'on fit de leurs époux. Elle l'instruit du motif et du succès des guerres qu'elles avaient glorieusement achevées, et lui fait entendre qu'elles étaient parvenues par leur vertu à faire donner aux femmes scythes une réputation de valeur non moins grande que celle des hommes du reste de la terre. Ce roi, touché de la gloire de sa nation, lui envoya un grand corps de cavalerie, et Panasogorus, son propre fils, pour le commander; mais l'esprit de division que se mit entr'eux avant le combat, leur ayant fait oublier le sujet qui les avait ame-

nés, ils abandonnèrent les Amazones qui, frustrées d'un secours sur lequel elles avaient compté, furent défaites par les Athéniens. Elles trouvèrent néanmoins une retraite dans le camp de leurs alliés, qui, les mettant à couvert des insultes des autres nations, les ramenèrent chez elles. La mort d'Orithyie fit tomber le sceptre entre les mains de Penthésilée.

3. — Fille d'Erechthée, sixième roi d'Athènes, s'amusant un jour à jouer sur les bords du fleuve Ilissus, fut enlevée par le vent Borée, qui la transporta en Thrace, et la rendit mère de deux fils, Calaïs et Zéthès. *Ovide* dit que Borée, devenu amoureux d'Orithyie, fit tout son possible pour l'obtenir de son père par ses assiduités et par ses soins; mais voyant qu'il n'avançait rien par cette voie, parceque le pays froid où il régnait, et le souvenir de Térée, mettaient obstacle à son bonheur, il se laissa transporter à cette fureur qui lui est si naturelle, et s'étant couvert d'un nuage obscur, il porta par-tout l'agitation et le trouble, balaya la terre, et fit soulever de tous côtés des tourbillons de poussière dans un desquels il enleva Orithyie. *Platon* dit que cette fable n'est qu'une allégorie qui nous apprend le malheur arrivé à la jeune princesse, que le vent fit tomber dans la mer, où elle se noya. Mais il est certain, d'après l'histoire, que Borée, roi de Thrace, épousa la fille du roi d'Athènes. (*V.* Borée.)

L'enlèvement d'Orithyie, fille d'Erecthée, roi d'Athènes, par Borée, est le sujet d'un tableau peint par M. *Vincent*, pour sa réception à l'académie de peinture.

Orius, un des centaures qu'Hercule tua lorsqu'ils voulurent entrer dans la grotte de Pholus. *Diod. de Sic.*

Ormenicum, ville de Thessalie, dont les habitants allèrent au siége de Troie, et qui dut sa fondation à Orménus.

Orménide, Ctésius, fils d'Orménus 5.

Orménis, Astydamie, fille d'Orménus.

1. Orménus, fils de Cercaphus, roi de Thessalie.

2. — Capitaine troyen, tué par Teucer, fils de Télamon.

3. — Roi des Dolopes, et père d'Amyntor, qui lui succéda.

4. — Autre capitaine troyen, tué par le Lapithe Polypoetès.

5. — Père de Ctésius, et aïeul d'Eumée.

Ormusd, ou Hormizda-Choda. (*Myth. Pers.*) Les Grecs, par corruption, l'ont nommé Oromazdes. C'était le nom que les anciens Perses donnaient au premier principe de toutes choses et à l'Etre-Suprême, seul objet de leur culte. Ils disaient que c'était lui qui avait d'abord créé la lumière et les ténèbres, et que c'était le mélange de ces deux choses qui avait produit les biens et les maux.

Ornea, nymphe qui donna son nom à la ville d'Ornéa.

Ornéatæ, surnom de Priape pris du culte qu'on lui rendait à Ornées.

Ornées, fête de Priape. Elle devait être célébrée sur-tout par les Ornéates; mais c'était à Colophon, ville d'Ionie, qu'on la solemnisait avec le plus d'éclat. Le dieu n'y avait pour ministre que des femmes mariées.

1. Ornéus, fils d'Erechthée, et père de Mnesthée, donna son nom à la ville d'Ornées en Argolide.

2. — Un des Lapithes, mis en fuite dans le combat qui se livra aux nôces de Pirithoüs.

3. — Un Centaure.

4. — Un des surnoms de Priape.

Ornithomantie, divination qu'on tirait du vol, du cri ou du chant des oiseaux. Rac. *ornis*, oiseau. *Voy.* Oscines, Alites, Præpetes, Augures, Auspices.

Ornithoscopes, ceux qui se mêlaient de former des prédictions et de tirer des présages des oiseaux.

Ornytion, fils de Sisyphe, et frère de Glaucus.

Ornytus se joignit à Ioxus, fils

de Ménalippe, et petit-fils de Thésée, pour conduire une colonie en Carie.

Oro, le grand dieu des Otahitiens, qui en reconnaissent un certain nombre de moins importants.

Orode, un des compagnons d'Enée, tué par Mézence, après lui avoir prédit qu'il va tomber à son tour sous les coups du prince troyen.

Orodemniades. *Voy*. Oréades.

Oromase (*Myth. Pers.*), dieu des Perses. Ce dieu, né, selon eux, de la plus pure lumière, était le principe du bien. *V*. Arimane.

« Le mage Zoroastre, dit *Plutarque*, admettait deux dieux, » l'un bon et l'autre mauvais; il ap» pelait l'un Oromase, et l'autre Ari» manius; l'un avait rapport à la » lumière sensible, et l'autre à l'igno» rance...... Il enseignait qu'il fallait » sacrifier à l'un pour en obtenir des » grâces, à l'autre pour être pré» servé des maux...... Il croyait que » des arbres et des plantes, les uns » appartenaient au dieu bon, et les » autres au mauvais; et qu'entre » les animaux, les chiens, les oi» seaux et les hérissons de terre, » sont au dieu bon, et tous ceux des » eaux au mauvais. Il félicitait ceux » qui tuaient un plus grand nombre » de ces derniers...... Oromase, di» sait encore le mage, est né de la » plus pure lumière, et Arimanius » des ténèbres : ils se font la guerre » ensemble. Oromase a produit six » dieux, dont le premier était au» teur de la bienveillance; le second, » de la vérité; le troisième, de « l'équité; le quatrième, de la sa» gesse; le cinquième, des richesses; » et le sixième, des plaisirs qui » suivent les bonnes actions. Arima» nius créa de même, comme par » émulation, un pareil nombre de » dieux. Oromase, s'étant rendu trois » fois plus grand qu'il n'était, s'é» loigna autant du soleil que le so» leil est éloigné de la terre : il orna » le ciel d'astres, il en fit un qui » était le plus excellent de tous, et » comme le gardien des autres, qui » est Sirius, ou le Grand Chien. Il » fit encore vingt-quatre dieux, et » les mit tous dans un œuf. Arima» nius en ayant aussi fait un pareil » nombre, ceux ci percèrent l'œuf, » et le mal se trouva alors mêlé avec » le bien. Il y a un temps où il faut » qu'Arimanius périsse, et alors la » terre étant devenue tout unie, il » n'y aura plus qu'une vie et une » société de tous les hommes bien» heureux qui habiteront dans la » même ville, et qui parleront la » même langue. Selon l'opinion des » mages, pendant trois mille ans, » l'un des dieux prévaudra sur l'au» tre; et pendant trois autres mille » ans ils feront la guerre, et l'un » tâchera de détruire l'autre. A la » fin, Arimanius sera vaincu, et » alors les hommes seront parfaite» ment heureux, et n'auront plus » besoin de manger. »

Oromédon, un des Géants qui voulurent escalader le ciel.

1. Oronte, fleuve de Syrie, qui arrose les murs d'Antioche, en allant se rendre à la mer; il traverse tantôt des plaines, tantôt des lieux escarpés; son lit est très inégal. *Pausanias* raconte qu'un empereur romain, voulant transporter ses troupes depuis la mer jusqu'à Antioche, entreprit de rendre l'Oronte navigable, afin que rien n'arrêtât ses vaisseaux. Ayant donc fait creuser un autre canal avec beaucoup de peine et de frais, il détourna le fleuve et lui fit changer de lit. Quand le premier canal fut à sec, on y trouva un tombeau de brique, long pour le moins d'onze coudée, qui renfermait un cadavre de pareille grandeur, et de figure humaine dans toutes ses parties. Les Syriens ayant consulté l'oracle d'Apollon, à Claros, pour savoir ce que c'était, il leur fut répondu que c'était Oronte, Indien de nation.

2. — Un des capitaines troyens qui suivirent Enée en Italie.

Oropus, fils de Macédo, et petit-fils de Lycaon.

Oros, nom sous lequel les Egyptiens honoraient Apollon.

Orphée, théologien, poète et musicien célèbre. Sa réputation était florissante dès le temps de l'expédition

dition des Argonautes, c.-à-d., avant la guerre de Troie. Quelques uns comptent jusqu'à cinq Orphées. Il y a beaucoup d'apparence qu'il en est de ce nom comme de celui d'Hercule, et qu'on aura mis sur le compte d'un seul ce qui pouvait appartenir à plusieurs. Quoi qu'il en soit, Orphée était fils d'Œagre, roi de Thrace, et de la Muse Calliope; et selon d'autres d'Apollon et de Clio, père de Musée, et disciple de Linus. Musicien habile, il avait cultivé surtout la cythare qu'il avait reçue en présent d'Apollon ou de Mercure, et avait même ajouté deux cordes aux sept qu'avait cet instrument. Ses accords étaient si mélodieux, qu'il charmait jusqu'aux êtres insensibles. Les bêtes féroces accouraient à ses pieds déposer leur férocité; les oiseaux venaient se percher sur les arbres d'alentour; les vents même tournaient leur haleine de son côté, les fleuves suspendaient leur cours, et les arbres formaient des chœurs de danse: exagérations poétiques qui expriment ou la perfection de ses talents, ou l'art merveilleux qu'il sut employer pour adoucir les mœurs féroces des Thraces, et les faire passer de la vie sauvage aux douceurs de la vie civilisée. Philosophe et théologien, il eut bientôt joint la qualité de pontife à celle de roi, et c'est ce qui lui a fait donner par *Horace* le titre de ministre et d'interprète des cieux. Son père Œagre lui avait déjà donné les premières leçons de théologie, en l'initiant aux mystères de Bacchus; et ses divers voyages le perfectionnèrent dans cette science, au point qu'il est regardé comme le père de la théologie païenne. C'est aussi lui, dit-on, qui, à son retour d'Egypte où il avait été initié, porta en Grèce l'expiation des crimes, le culte de Bacchus, d'Hécate Chthonia ou Terrestre, et de Cérès, et les mystères nommés orphiques. Pour lui, il s'abstenait de manger de la chair, et avait en horreur l'usage des œufs, persuadé que l'œuf était le principe de tous les êtres; principe de cosmogonie qu'il avait puisé chez les Egyptiens. Sa descente aux enfers est célèbre. La mort lui ayant ravi Eurydice, il se mit en devoir de l'aller chercher jusques chez les morts Il prit sa lyre, descendit par le Ténare sur les rives du Styx, charma par la douceur de son chant les divinités infernales, les rendit sensibles à ses douleurs, et obtint d'elles le retour de sa femme à la vie, à condition de ne pas la regarder avant d'avoir franchi les limites des enfers. Orphée, impatient, oublia la défense, et revit Eurydice pour la dernière fois. Dans l'excès de son désespoir il s'ôta la vie. Quelques auteurs le font périr d'un coup de foudre, en punition de ce qu'il avait révélé les mystères à des profanes. *Platon* dit que les dieux le punirent pour avoir voulu feindre à la mort d'Eurydice une douleur qu'il ne ressentait pas. Une autre tradition le fait mettre en pièces par les femmes de Thrace; mais la cause de cette fureur est racontée diversement. Selon les uns, Vénus, irritée contre Calliope, mère d'Orphée, qui avait adjugé à Proserpine la possession d'Adonis, inspira aux Thraciennes une passion si furieuse pour lui, qu'elles le déchirèrent en se disputant la préférence. Suivant d'autres, ce fut en punition du refus qu'il avait fait de les admettre à la célébration des Orgies. Quelques uns placent la scène en Macédoine, près la ville de Dium, où l'on voyait son tombeau. Selon *Virgile*, Orphée, depuis la perte d'Eurydice, insensible aux douceurs de l'amour, vit ainsi punir ses dédains par les Bacchantes, qui dispersèrent ses membres dans les campagnes, et jetèrent sa tête dans l'Hèbre. *Ovide* ajoute que cette tête, entraînée par les flots, s'arrêta près de l'isle de Lesbos; et que sa bouche exhalait des sons tristes et lugubres, que les échos répétaient. Un serpent voulut la mordre; mais, dans le moment qu'il ouvrait la gueule, Apollon le changea en rocher, et le laissa dans l'attitude d'un serpent prêt à mordre. Le crime des femmes de Thrace étant demeuré impuni, le ciel frappa le

pays de peste ; et l'oracle, consulté, répondit que, pour faire cesser ce fléau, il fallait trouver la tête d'Orphée, et lui rendre les honneurs funèbres. Enfin un pêcheur la retrouva vers l'embouchure du fleuve Mélès, sans aucune altération, mais ayant conservé sa fraicheur et sa beauté. Dans la suite on y bâtit un temple, où Orphée fut honoré comme un dieu ; mais l'entrée de ce temple fut toujours interdite aux femmes. *Plutarque* assure que jusqu'à son temps les Thraces, pour venger sa mort, stigmatisaient leurs femmes. Ces peuples prétendaient que les rossignols qui avaient leurs nids autour de son tombeau, chantaient avec plus de force et de mélodie que les autres. Les habitants de Dium, dont on a parlé plus haut, et qui prétendaient avoir conservé le sépulcre d'Orphée, disaient que l'Hélicon, qui coule auprès, conservait autrefois son lit sans changer de nom depuis sa source jusqu'à son embouchure; mais que, les femmes qui tuèrent Orphée ayant voulu se purifier dans le fleuve, il rentra sous terre, indigné qu'on voulût faire servir ses eaux à cet usage.

Comme poète, on attribue à Orphée l'invention du vers hexamètre, la guerre des géants, le ravissement de Proserpine, le deuil d'Osiris célébré par les Egytiens, les travaux d'Hercule, et plusieurs autres ouvrages sur les Corybantes, sur les auspices et la divination. *Pausanias*, qui parle de ses hymnes, nous apprend qu'ils étaient courts et en petit nombre. Les Lycomides, famille athénienne, les savaient par cœur, et les chantaient en célébrant leurs mystères. Du côté de l'élégance, ils étaient inférieurs à ceux d'*Homère;* mais la religion avait adopté les premiers, et n'avait pas fait le même honneur aux autres. On croit, au reste, que ce que nous avons aujourd'hui d'Orphée n'est pas de ce poète, mais de plusieurs autres auteurs venus long-temps après lui. On le représente ordinairement avec une lyre et entouré d'animaux féroces qu'ont attiré ses accords mélodieux.

Orphéotélestes, nom que l'on donnait à certains interprètes des mystères les plus profonds.

Orphique (vie), vie pure, religieuse, éclairée par la science, et dont une des pratiques consistait à ne point manger la chair des animaux. Orphée passait pour en avoir montré aux Grecs les cérémonies.

Orphiques, surnom des orgies de Bacchus, en mémoire, disent les uns, de ce qu'Orphée y perdit la vie; parceque, disent les autres, il avait introduit en Grèce la célébration de ces fêtes dont l'Egypte fut le berceau.

Orphné, nymphe des enfers, et mère d'Ascalaphe, suivant *Ovide*, qui lui donne Achéron pour père.

Orphneus, un des chevaux de Pluton. Rac. *Orphnè*, ténèbre. *Claudien.*

Orsedice, fille de Cinyras.

Orséis, nymphe mariée à Hellen, dont elle eut Dorus, Eolus et Xuthus.

Orsès, capitaine troyen, terrassé par Rapon. *En. l.* 10.

Orsi, nom que les Perses donnaient à l'Etre suprême.

Orsiloché, surnom de la Diane qu'on adorait en Tauride. Il signifiait Diane l'*hospitalière*, par ironie, à cause du traitement barbare qu'on faisait aux étrangers qui abordaient en ce pays.

1. Orsilochus, fils d'Alphée et de Télégone, régna sur un grand peuple, et fut père de Dioclès.

2. — Petit-fils du précédent, suivit les Grecs au siége de Troie, et périt, ainsi que son frère Créthon, de la main d'Enée.

3. — Capitaine troyen, tué par Teucer fils de Télamon.

4. — Fils d'Idoménée roi de Crète, suivit son père au siége de Troie, et s'y distingua par sa valeur et sa légèreté à la course ; mais ayant voulu s'opposer à ce qu'Ulysse obtînt une part du butin, celui-ci l'attendit dans une embuscade, le perça la nuit d'un coup de pique. C'est Ulysse qui raconte lui-même cet exploit à son arrivée à Ithaque, en se donnant pour Crétois. Ainsi c'est un des ré-

cits mensongers qu'*Homère* met dans la bouche de son héros, toutes les fois qu'il prend un nom supposé et cherche à déguiser son véritable nom.

Orsinome, fille d'Eurynomus, épouse de Lapithès, mère de Phorbas et de Périphas.

Orta-Jami (*Myth. Mah.*), mosquée ou oratoire dans le quartier des Janissaires à Constantinople. C'est là qu'ils vont faire leurs prières; c'est aussi là qu'ils complotent et forment ces séditions souvent si funestes aux Sultans.

Orthane, divinité adorée par les Athéniens. Le culte qu'on lui rendait ressemblait à celui de Priape.

Orthe, ville de Thessalie, dont les habitants allèrent au siége de Troie.

Orthéa; fille d'Hyacinthe.

Orthée, un des capitaines qui défendirent Troie contre les Grecs.

1. Orthésie, Orthesio. (Rac. *orthein*, rectifier, diriger.) Surnom que les Thraces donnaient à Diane, qu'ils supposaient secourir les femmes en travail d'enfant, et généralement aider tous les hommes dans leurs entreprises. Elle était aussi adorée sous ce nom sur le mont Orthésius, en Arcadie.

2. — Une des Heures. *Hygin.*

Orthia, surnom de Diane honorée à Lacédémone. On prétendait que c'était la même statue qu'Oreste et Iphigénie enlevèrent de la Tauride. C'était devant elle qu'on fouettait les jeunes Spartiates. On attribue ce surnom à ce qu'elle était si bien liée avec des brins de sarment, qu'elle ne pouvait pencher d'aucun côté. *Voy.* Lygodesma. Rac. *orthos*, droit. D'autres l'interprètent par sévère, et fondent leur opinion sur le goût que cette statue avait pour le sang humain, habitude qu'elle avait contractée chez les barbares.

Orthien (Nome), air de flûte, dont la modulation était élevée et le rhythme plein de vivacité, ce qui le rendait d'un grand usage dans les combats. C'était en jouant cet air que *Timothée* faisait courir Alexandre aux armes. C'était ce nome que chantait *Arion* sur la poupe du vaisseau d'où il se précipita dans la mer.

Orthona. *V.* Orthane.

Orthos, *droit*. Bacchus avait, sous ce surnom, un autel dans le temple des Heures à Athènes. Amphictyon fut le premier qui l'honora sous ce nom, parcequ'il lui avait enseigné à mêler l'eau avec le vin, afin que ceux qui en buvaient pussent marcher droit.

Orthus, chien, frère de Cerbère et de l'Hydre de Lerne, et fils de Typhon le plus impétueux de tous les vents, et d'Echidna monstre moitié femme et moitié vipère, gardait les troupeaux de Géryon, et fut tué par Hercule.

Ortie brûlante. Les Islandais, qui appellent cette plante *Netla*, croyent qu'elle a une vertu singulière pour écarter les sortilèges. Selon eux, il faut en faire des poignées de verges et en fouetter les sorciers à nu. *Voyage en Islande, traduit du Danois.* An X.

Ortie (grande). Le peuple, en Islande, croit que la filasse obtenue de cette plante, qu'on fait rouir comme le chanvre, a la même vertu. (*Le même.*)

1. Ortygie, un des noms que porta l'isle de Délos, de *ortux*, caille, parceque ces oiseaux étaient en grand nombre dans cette isle.

2. — Nom d'Ephèse.

3. — Isle située près de Syracuse, à l'embouchure de l'Alphée. C'est là que se rend l'Alphée, suivant *Virgile*, pour mêler ses eaux amoureuses avec celles d'Aréthuse. Les mythologues racontent que Minerve et Proserpine donnèrent à Diane en particulier l'isle de Syracuse, que les oracles et les hommes ont nommée Ortygie, d'un des noms de cette déesse, et que les Nymphes firent aussi-tôt paraître dans cette isle, en faveur de Diane, une fontaine appelée Aréthuse.

4. — Surnom de Diane honorée dans l'isle de Délos.

1. Ortygius, un des capitaines de Turnus, tué par Cénée. *En. l.* 9.

2. — Un des fils de Cleinis et de

Harpa, fut changé en oiseau appelé Œgithallus.

Orus, fils d'Osiris et d'Isis, fut le dernier des dieux qui régnèrent en Egypte. Il fit la guerre au tyran Typhon, meurtrier d'Osiris; et, après l'avoir vaincu et tué de sa main, il monta sur le trône de son père. Mais il succomba ensuite sous la puissance des princes Titans, qui le mirent à mort. Isis, sa mère, qui possédait les plus rares secrets de la médecine, celui même de rendre immortel, ayant trouvé son corps dans le Nil, lui rendit la vie, lui procura l'immortalité, et lui apprit la médecine, et l'art de la divination. Avec ces talents, Orus se rendit célèbre, et combla l'Univers de ses bienfaits. Les figures d'Orus accompagnent souvent celle d'Isis dans les monuments égyptiens, et entr'autres sur la table isiaque. Il est ordinairement représenté sous la figure d'un jeune enfant, tantôt vêtu d'une tunique, tantôt emmailloté et couvert d'un habit bigarré en losange. Il tient de ses deux mains un bâton, dont le bout est terminé par la tête d'un oiseau, et par un fouet. Plusieurs savants croient qu'Orus est le même qu'Harpocrate, et que l'un et l'autre ne sont que des symboles du soleil. Les Grecs prétendaient que leur Apollon n'était autre que l'Orus des Egyptiens. Apollon était, en effet, comme Orus, habile dans l'art de la médecine et dans la divination; et ce dieu était, parmi eux, le soleil, comme Orus l'était en Egypte; aussi le trouve-t-on souvent nommé, dans les anciens, Orus-Apollo.

Oschophories, fête que Thésée institua en reconnaissance de ce qu'il n'avait pas été dévoré par le Minotaure, et que par la mort de ce monstre il avait délivré Athènes, sa patrie, de l'indigne tribut que le roi de Crète lui avait imposé. Les uns disent que les Oschophories furent instituées en l'honneur de Minerve et de Bacchus, dont la protection avait rendu Thésée vainqueur. *Plutarque* veut que ce soit en l'honneur de Bacchus et d'Ariadne qui lui fournit le fil pour se tirer du labyrinthe, et parceque son retour à Athènes se fit au temps des vendanges. On choisissait, pour la cérémonie de cette fête, de jeunes hommes nobles d'extraction, qui prenaient des habits de filles, portaient des branches de vigne à la main, courant ainsi depuis le temple de Bacchus jusqu'à celui de Minerve; et celui qui arrivait le premier au but était le vainqueur, et offrait le sacrifice.

Cette fête se célébrait dans toute l'Attique, le quatrième ou le cinquième mois, c.-à-d. en octobre ou novembre, parcequ'on avait alors vu cesser la stérilité dont l'Attique était affligée. Le refrein des hymnes qu'on y chantait était ces deux interjections, *Benè! Hei!* pour rappeler aux Grecs ce que l'expérience a dû apprendre à toutes les nations, que la prospérité et l'adversité se suivent, et parconséquent qu'il faut se défier de la première et ne pas désespérer de la seconde.

Oscilles, nom qui fut donné à des têtes de cire qu'Hercule offrit en Italie au lieu de victimes humaines. C'étaient aussi de petites figures humaines dont la tête seule était bien formée. On les consacrait à Saturne en les faisant toucher ou en les suspendant à sa statue. Après cette espèce de consécration, les anciens en mettaient par-tout dans leurs maisons, et même dans les champs, où ils les suspendaient aux arbres, comme un préservatif infaillible contre ce qu'ils redoutaient de la magie et des enchantements. On donnait aussi le nom d'Oscilles à toutes sortes de masques qu'on faisait d'écorce d'arbres, sur-tout à ceux qui présentaient des images grotesques ou hideuses.

Oscines, oiseaux dont les Romains consultaient le chant ou le cri, tels que le corbeau, la corneille, le hibou : le pivert et le corbeau étaient Oscines et Alites tout-à-la-fois. *V.* Adistes, Præpetes.

Osinius, roi de Clusium. *Enéid., l.* 10.

Osiris (*Myth. Egypt.*), une des

grandes divinités des Egyptiens, et la plus généralement honorée. *Diodore de Sicile* nous apprend qu'il y a eu trois dieux égyptiens de ce nom. Le premier est le Soleil, l'une des divinités éternelles; le second, un dieu terrestre, fils de Saturne. Ce second Osiris avait épousé sa sœur Isis, dont il eut cinq enfants, dieux terrestres comme leur père, et entr'autres un Osiris, troisième du même nom, et qui avait épousé sa sœur, nommée Isis comme sa mère. La vanité grecque a revendiqué cet Osiris, et l'a fait fils de Phoronée, roi d'Argos. « Ayant, disent les historiens grecs, laissé le royaume à » Egialée son frère, il alla s'établir » en Egypte, où il régna avec Isis » dans une grande union, s'appli» quant l'un et l'autre à polir leurs » sujets, à leur enseigner l'agricul» ture, et plusieurs autres arts né» cessaires à la vie. Après cela il se » proposa d'aller conquérir l'univers, » moins par la force des armes, que » par la douceur de la persuasion, » et pour cela il se mit en campagne » avec une armée toute composée » d'hommes et de femmes, laissant » la régence de son royaume à Isis » son épouse, assistée de Mercure » et d'Hercule, dont le premier » était chef de son conseil, et l'autre » intendant des provinces. Il par» courut d'abord l'Ethiopie, où il » fit élever des digues contre les inon» dations du Nil: de là il traversa » l'Arabie, les Indes, vint ensuite » en Europe, parcourut la Thrace » et les contrées voisines, laissa par» tout des marques de ses bienfaits; » amena les hommes, alors entiè» rement sauvages, aux douceurs de » la société civile, leur apprit l'agri» culture, à bâtir des villes et des » bourgs, et revint comblé de gloire, » après avoir fait élever par-tout des » colonnes et d'autres monuments, » sur lesquels étaient gravés ses ex» ploits. Ce prince, de retour en » Egypte, reconnut que son frère » Typhon avait cabalé contre le gou» vernement, et qu'il s'était rendu » redoutable. Osiris, qui avait l'ame » pacifique, chercha à calmer cet » esprit ambitieux; mais il ne put » se garantir de ses embûches. Ty» phon, l'ayant invité un jour à un » grand festin, proposa, après le » repas, aux conviés de se mesurer » dans un coffre d'un travail exquis, » promettant de le donner à celui » qui serait de même grandeur. Osi» ris s'y étant mis à son tour, les con» jurés fermèrent le coffre, et le je» tèrent dans le Nil. Isis, informée » de la fin tragique de son époux, » fit chercher son corps; et, après » des peines infinies, elle le trouva » sur les côtes de la Phénicie, où » les flots l'avaient jeté: elle le rap» porta à Ibidos, ville d'Egypte, » sur le Nil, où elle lui fit élever un » magnifique monument. Après cela » elle s'occupa du soin de venger sa » mort. »

Les Egyptiens, pour conserver la mémoire des bienfaits qu'ils avaient reçus de ce prince, lui rendirent les honneurs divins, sous le nom de Sérapis, leur grande divinité; et comme Osiris leur avait enseigné l'agriculture, ils lui donnèrent le bœuf pour symbole. On le représentait avec une espèce de mitre sur la tête, sous laquelle sortaient deux cornes. Il tenait de la main gauche un bâton recourbé comme une crosse, et de la droite une espèce de fouet à trois cordons; c'est qu'Osiris était pris pour le Soleil, auquel on donnait un fouet pour animer les chevaux qui traînaient le char dont il se servait pour faire sa course. Osiris est encore souvent représenté avec la tête d'épervier, parceque, dit *Plutarque*, cet oiseau a la vue perçante et le vol rapide, ce qui convient au Soleil.

Selon *Diodore*, Osiris, signifie *qui a plusieurs yeux*: en effet, l'on peut dire que les rayons du soleil sont autant d'yeux dont il regarde la terre et la mer.

Quelques uns donnent à Osiris un habillement de peau de faon tachetée, pour marquer la multitude des étoiles.

Ajoutons qu'Isis et Osiris étaient les deux principaux dieux sur les-

quels roulait toute la théologie égyptienne; et, à parler exactement, ils étaient tous les dieux du paganisme, toutes les divinités particulières de l'un et de l'autre sexe n'étant que des attributs d'Osiris et d'Isis.

Le Musée national possède plusieurs figures de cette espèce; un bel Isis de granit verd, apporté de Turin, et d'autres gravés dans Caylus; Osiris nu, coiffé d'une espèce de mitre, avec la Perséa, soulevant son voile de la main droite, et tenant de la main gauche son phallus, auquel il fait faire une libation. Isis et Osiris étaient représentés ainsi, et le Mercure grec, qui était à Cyllène, lui ressemblait. Un soufre pris sur une améthyste en cabochon du prince d'Orange, autrefois dans le cabinet du comte de Thoms, représente Osiris qui, avec un visage sévère, soulève le voile qui couvrait son phallus, lequel est en état de coopérer à la fécondation; il paraît une allégorie de la fécondité de la nature, et du produit qu'on en peut tirer, quand on est parvenu à soulever le voile dont elle se cache. La tresse qu'il a sous le menton, qu'on nomme communément *la plante perséa*, et qui n'est sans doute que sa barbe même, fait voir qu'il est un vieillard; car les Grecs représentaient aussi les dieux des fleuves sous la figure de vieillards avec une barbe. Un soufre de *Stosch* représente Osiris mitré, tenant d'une main le fouet et de l'autre le fléau. Il a la barbe pointue, comme on le voit sur la plupart des monuments. On donne au contraire une explication plus vraisemblable aux images plus récentes d'Osiris, en le prenant pour un symbole du Soleil. Il paraît alors avec la tête radiée; quelquefois il a sur l'épaule le fouet ou le fléau, nom différent que l'on donne à l'instrument qu'il porte, selon qu'on le prend pour celui qui sert à conduire le char qui éclaire le monde, ou pour le symbole de la fécondité et de l'agriculture. La figure d'Osiris est cependant plus rare que celles des autres divinités. Osiris, sur les monuments égyptiens, est représenté comme l'image du Soleil, tantôt avec une tête d'homme, tantôt avec une tête d'épervier; quelquefois aussi avec une tête d'Ibis. L'épervier était le symbole du soleil, parcequ'il a la vue perçante et le vol rapide. C'est pour cette raison que les Egyptiens en nourrissaient. D'autres fois Osiris a des cornes de bœuf, symbole de son union avec la terre qu'il féconde. Son simulacre vivant était Apis: souvent il a la fleur de lotus sur la tête comme un panache; souvent aussi on le voit dans les hiéroglyphes. Selon *Plutarque* on donnait à Osiris un manteau d'une couleur lumineuse et éclatante, sans mélange d'aucune autre couleur. Dans des temps plus modernes on le voit avec la tête radiée. La fille de Busiris avait reçu son nom; c'était la patrie et le tombeau d'Osiris, peut-être parceque le Nil se jetait dans la mer à Busiris. La découverte du corps d'Osiris était représentée dans des mystères à Saïs, à Busiris, à Memphis et à Phèle. Ces mystères s'étendirent ensuite dans la Phœnicie et dans l'Italie, principalement à Byblus, à Corinthe, à Tithorée, dans la Phocide, et à Rome. Osiris fut dans la suite remplacé par Sérapis: les empereurs sont souvent représentés comme Osiris. La villa Pinciana possède une statue d'Osiris plus grande que nature; c'est une sculpture moderne, faite sur le modèle des anciennes statues égyptiennes. La figure tient de la main droite, qui est abaissée, un bâton terminé en tête de huppe, et de la gauche, qui est pendante, le fameux tau, symbole propre d'Osiris, et copié sur les monuments antiques. Les reins sont entourés d'une espèce de tablier qui se joint au milieu des cuisses; tout le reste est nu, suivant la coutume des Egyptiens. Dans les figures d'hommes, la tête est couverte de la coiffure ordinaire. Cette figure est d'un très beau basalte; les symboles sont de métal doré. Derrière la statue s'élève, pour la soutenir, un pilastre carré et pyramidal.

Osiris était regardé comme le symbole du principe humide. On croyait qu'il renfermait en lui le germe de toutes choses et qu'il possédait spécialement la puissance génératrice. On le confondait quelquefois avec Esculape, Bacchus et Adonis. On lui attribuait la découverte de la vigne, de la culture des terres et l'invention de la flûte et de la trompette. Il était quelquefois représenté tenant un bâton recourbé d'une main et une patère de l'autre; le lierre lui était consacré.

Oslade, ou Ouslade (*Myth.Sl.*), divinité de Kiew, qui répondait au Comus des Grecs, dieu du luxe et des festins.

Osnon (*Myth. Afr.*), pontife des Nègres d'Issini, dans le voisinage de la Côte d'Ivoire. Lorsqu'il meurt, le roi du pays convoque l'assemblée de ses *Kaboschirs* (nobles exclusivement chargés du commerce), qui sont entretenus aux frais du public durant cette cérémonie. Leur choix est libre, et tombe ordinairement sur un homme d'un bon caractère, mais versé sur-tout dans l'art de composer des fétiches. Ils le revêtent des marques de sa dignité, qui consistent dans une multitude de fétiches joints ensemble, qui le couvrent depuis la tête jusqu'aux pieds. Dans cet équipage ils le conduisent en procession par toutes les rues, après avoir néanmoins commencé par lui donner huit ou dix bandes d'or (environ cent pistoles de France) levées sur le public. Un nègre le précède dans cette pompe, et crie que tous les habitants doivent apporter quelque offrande au nouvel osnon, s'ils veulent participer à ses prières. On attache à l'extrémité de chaque village un plat d'étain pour recevoir les aumônes. L'osnon est le seul prêtre du pays. Son office consiste à faire les grands fétiches publics, et à donner des conseils au roi, qui n'entreprend rien sans son avis et son consentement : s'il tombe malade, on lui envoie communiquer les délibérations. Dans un froid excessif, ou dans les temps d'orage et de pluies violentes, le peuple s'écrie qu'il manque quelque chose à l'osnon, et sur-le-champ on fait pour lui une quête, à la quelle tout le monde contribue suivant ses facultés.

Osogus, un des surnoms de Jupiter.

Osques, jeux scéniques qu'on représentait sur les théâtres romains. On les nommait Osques, parceque c'étaient des farces empruntées de celles des Osques. Ces jeux, ainsi que les satyriques, se représentaient le matin, avant qu'on jouât la grande pièce.

Ossa, montagne de Thessalie, fameuse dans les poètes. C'est une de celles que les géants entassèrent pour escalader le ciel.

Ossæi Bimembres, Centaures qui habitaient le mont Ossa.

Ossa-polla-maups (*Myth.Ind.*), nom sous lequel les habitants de l'isle de Ceylan désignent l'Etre suprême, c.-à-d., Dieu qui a créé le ciel et la terre; mais ils ne font pas de difficulté de lui associer d'autres dieux qu'ils lui croient subordonnés, et qui sont les ministres de ses volontés. Le principal d'entre eux est Buddou qui est le même que le Budsdo des Japonais, ou le Fohi des Chinois; son emploi est de sauver les hommes et de les introduire après leur mort dans le séjour de la félicité.

Ossilago, déesse des Romains, qui présidait à l'affermissement des os des petits enfants, ou que l'on invoquait contre les entorses et les fractures.

Ossilegium, l'action de tirer du bûcher les os calcinés. Ce pieux devoir était rendu par les parens qui éteignaient le reste du feu avec du vin.

Ossipanga, Ossipaga. *Voyez* Ossilago.

Ossuaria, petites urnes dans lesquelles on mettait les os que le feu n'avait pas entiérement consumés.

1. Ostane, chef des mages, accompagna Xerxès en Grèce, où il répandit les semences de son art.

2. — Autre chef des mages, et non moins zélé partisan des maximes

de sa secte, suivit Alexandre-le-Grand. Ses voyages contribuèrent beaucoup à mettre en crédit l'art magique.

Ostar (*Myth. Scand.*), Dieu de la lune; on lui offrait des sacrifices au mois d'avril.

Ostasus, un des fils d'Uranos et de Ghè (le ciel et la terre). *Etienne de Byz.*

Othin, Oden, ou Woden (*Myth. Scand.*) C'est vraisemblablement le même qu'Odin. Du moins, cette divinité, qui paraît répondre au Mars des Romains, était-elle adorée par les anciens Goths et les peuples de l'Islande. *V.* Odin.

Othréis, nymphe dont Jupiter eut Méliteus. Apollon avait déjà eu d'elle un fils appelé Phagrus.

Othrepte, Amazone. *Hygin.*

Othryonée, prince thrace, qui vint de Cabèse au secours de Troie, dans l'espérance d'épouser Cassandre, fille de Priam, et de la mériter par ses services, sans être obligé de l'acheter par des présents. Idoménée le tua d'un coup de pique.

Otiarte, prince qui, dans l'opinion des Chaldéens, avait régné huit sares. *V.* Sares.

Otkée (*Myth. Amér.*), selon les sauvages de la Virginie, Otkon suivant les Iroquois, est le nom du créateur du monde. *Voy.* Atahauta, Messou.

Otkon. *V.* Otkée.

Otréra, Amazone, fille ou maîtresse de Mars, mère d'Hippolyte, à laquelle Hercule enleva sa ceinture. Elle bâtit le temple de Diane à Ephèse.

1. Otréus, roi des Phrygiens, fils de Cisséus, frère de Mygdon et d'Hécube, et père de Panthée.

2. — Un des prétendants d'Hésione, tué au combat du ceste contre Amycus.

Otriadès, Panthée, fils d'Otréus.

Otryntée, roi d'un canton de l'Asie mineure, situé au pied du mont Tmolus, eut de la nymphe Naïs un fils appelé Iphition.

Otryntidès, Iphition, fils d'Otryntée.

1. Otus, célèbre géant, fils d'Aloëus et d'Iphimédie. *V.* Aloïdes.

2. — Un des capitaines grecs au siége de Troie. Il était de Cyllène, et fut tué par Polydamas.

Ouahiche, génie ou démon dont les jongleurs iroquois se prétendent inspirés. C'est lui qui leur révèle les choses passées, éloignées ou futures.

Ouaracaba (*Myth. Amér.*), espèce d'idole caraïbe, qui est un morceau de bois en forme de planche fort épaisse d'environ trois pieds de hauteur sur autant de largeur à sa partie supérieure, et d'un pied et demi à deux pieds par le bas, ayant la figure d'un trapèze élevé debout sur le plus petit de ses côtés, et posé en travers sur la proue d'une pirogue caraïbe. Cette pièce est ordinairement sculptée, sur sa surface extérieure, d'une espèce de bas-relief représentant une grosse tête hideuse de figure ovale, plate, et vue de face, dont les yeux et la bouche sont formés avec des coquillages incrustés dans le bois. La grandeur énorme de cette tête ne laisse vers le bas de la planche qu'un espace d'environ un pied au plus, dans lequel est peint à plat et sans relief le corps disproportionné du monstre, représentant à-peu-près celui d'un lésard à queue courte; le tout barbouillé de blanc et de noir d'une façon bizarre.

Oubli (Fleuve d'). *V.* Léthé. (*Iconol.*) On peut l'indiquer sous la figure d'un fleuve dont l'urne porte cette inscription : Léthé.

2. — d'Amour. (*Iconol.*) *C. Ripa* le représente par un enfant ailé, couronné de pavots, et endormi près d'une fontaine où on lit ces mots, *fons Cyzici,* fontaine qui, si l'on en croit *Pline,* avait la propriété de faire oublier l'objet aimé. Près de lui sont dispersés les débris de son arc et de ses flèches qu'il a brisés.

Ouïe (*Iconol.*), un des cinq sens. Les modernes l'ont personnifiée sous les traits d'un femme qui s'accompagne avec le luth, et paraît attirer l'attention des enfants qui sont auprès d'elle; idée relative à sa plus

grande utilité, l'instruotion. La biche, chez qui ce sens est très subtil, est jointe au lièvre, qui, chez les Egyptiens, étuit l'hiéroglyphe de l'ouïe. Le fond du tableau est rempli par les montagnes qui produisent l'écho. *C. Ripa* propose pour symbole un rameau de myrte, parceque, dit-il, l'huile extraite de ses feuilles purge les oreilles.

Ouikka, mauvais génie que les Eskimaux regardent comme l'auteur de tous les maux. Il fait naître les tempêtes, renverse les barques, rend inutiles les travaux, et sa méchanceté le rend très redoutable. *V.* Ukcouma.

Ounontio, nom de l'Etre suprême chez les Iroquois.

Oupizée (*Myth. Ind.*), chef ou principal de monastère dans le royaume d'Ava. Voyez le *Voyage du major Symes, en* 1795

Ouran, ou Ouran-Soangue. (*Myth. Ind.*) C'est le nom d'une secte de magiciens de l'isle Gromboccanore dans les Indes orientales : ce mot renferme les mots d'homme et de diable. Ces magiciens ont la réputation de se rendre invisibles quand il leur plait, et de se transporter où ils veulent pour faire du mal ; aussi le peuple les craint fort, et les hait mortellement ; et quand il peut en attraper quelqu'un, il le tue sans miséricorde.

Dans *l'Histoire de Portugal, in-folio,* imprimée en 1581, il est parlé d'un roi de l'isle de Gromboccanore, qui fit présent à un officier portugais, nommé Brittio, de douze de ces Ourans ; cet officier s'en servit dans ses courses chez les peuples de Tidor, où il fit périr beaucoup de monde par leur moyen.

Pour s'assurer si en effet ces magiciens avaient tout le pouvoir qu'on leur attribuait, il fit attacher un d'entre eux par le cou avec une corde, de manière qu'il ne pouvait se débarrasser par aucun moyen naturel ; on assure que le lendemain matin cet homme fut trouvé libre et dégagé.

Cependant Brittio, ne voulant pas que le roi de Tidor pût lui reprocher qu'il se servait de diables pour lui faire la guerre, renvoya, dit-on, tous ces magiciens dans leur pays.

Ouranos. *V.* Cœlus.

Ourchendi (*Myth. Ind.*), petit jeûne en usage chez les Indiens. On n'y doit manger qu'une fois dans les vingt-quatre heures. *V.* Obarasson.

Ouresiphoitès, *qui fréquente les montagnes.* Epithète de Bacchus et d'Apollon. Rac. *Oros,* montagne ; *phoitân,* fréquenter. *Anth.*

Ouricati-Tirounal (*Mythol. Ind.*), fête indienne qui arrive le huitième jour après la pleine lune du mois *Avani*, Août : c'est le jour de la naisance de Quichéna ; on la célèbre dans les temples de Wishnou : durant neuf jours, on promène le dieu processionnellement dans les rues. Cette fête est sur-tout observée par les pasteurs, en mémoire de ce que Quichéna fut élevé auprès d'eux ; on dresse des porches ou pendals de feuillages et de toile aux portes des temples et dans les carrefours.

Au milieu de ces porches on suspend un coco, dans lequel est un *fanon,* monnaie d'argent qui vaut six sous de France. Ce coco tient à une ficelle dont le bout est en dehors du pendal, et qu'on peut tirer, afin d'élever ou de baiser à volonté le coco.

La caste des pasteurs, ou du moins tous ceux qui conservent encore leur état primitif, se promènent ensemble dans les rues ; et lorsqu'ils arrivent à ces porches, il faut, pour passer outre, qu'ils cassent avec des bâtons le coco supendu, ce qu'on tâche de leur rendre difficile en le faisant échapper à leurs coups.

Ourios, nom que les Grecs donnaient à Jupiter.

Ours. *Voy.* Bouvier, Egeste, Circé, Arcas, Calisto.

Ourse, la grande ourse, la petite ourse, deux constellations septentrionales. Un mythologue moderne rend raison de la métamorphose de Calisto en ourse. Cette nymphe était consacrée à Diane, déesse de la chasteté. L'ourse est le symbole d'une fille chaste : cet animal se tient toujours caché dans les bois ou dans les cavernes, et ne quitte sa retraite que

lorsque la faim le fait sortir pour chercher à paître. De même une fille, dit-il, doit rester renfermée dans la maison paternelle, et ne se montrer que dans la nécessité. C'est en suivant cette idée que *Pollux*, parlant des nymphes qui étaient admises dans la compagnie de Diane, se sert d'une expression qui signifie qu'elles étaient changées en ourses. *Euripide*, dans son *Hypsipyle*, et *Aristophane*, dans son *Lysistrate*, nous font voir que les jeunes filles, chez les Athéniens, avaient le surnom d'ourse. *Eustathe*, le commentateur *d'Homère*, raconte que les Athéniens ayant trouvé, dans une chapelle de Diane, une ourse qui y était née, et qui était consacrée à la déesse, l'enlevèrent de sa retraite, et la tuèrent. La déesse vengea cette mort par une famine dont elle affligea la ville d'Athènes. « Cette ourse, dit *Eustathe*, » était assurément une jeune fille qui » avait consacré sa virginité à la » déesse, et qui voulait vivre dans la » retraite à l'ombre des autels, d'où » les Athéniens l'arrachèrent peut-» être pour la faire marier. »

Outils, ou Instrumens des Arts, *Voy*. Apollon, Minerve, Muses.

Outrachon (*Myth. Ind.*), semence d'un fruit aigre qui ne croît qu'au nord de l'Inde. On l'appelle également *Noyau de Routren*, parce que les sectateurs de ce dieu croient qu'il se plaît à s'y renfermer. Les zélés en portent toujours au moins un sur eux, pour écarter Yamen, dieu de la mort, s'ils venaient à mourir subitement dans les rues. Cette semence est presques ronde, très dure, et ciselée comme un noyau de pêche. C'est d'après ces élévations, qui forment par hasard quelques figures, que les Saniassis sectateurs de Shiva, et les Pandarons, y découvrent quelqu'une des incarnations de ce dieu.

Outre, attribut ordinaire des Satyres et de Silène. Les outres étaient faits de la peau de divers animaux, et principalement du chevreau. Selon l'opinion de quelques-uns, l'outre donné par Eole à Ulysse, et qui renfermait les vents, était fait de la peau d'un Dauphin. Les Grecs disaient proverbialement, délier le pied de l'outre, pour user des plaisirs de Vénus. Ils disaient aussi d'un homme adonné au vin et trop replet, que c'était un outre.

Ouvane, déesse des anciens Allobroges. On croit que c'était Minerve qu'ils adoraient sous ce nom.

Ovissara (*Myth. Afr.*), nom sous lequel les habitants du royaume de Benin en Afrique. désignaient l'Etre suprême. Ils ont, suivant le rapport des voyageurs, des idées assez justes de la divinité, qu'ils regardent comme un être tout-puissant, qui, quoiqu'invisible, est présent par-tout, et qui est le créateur et le conservateur de l'Univers. Ils ne le représentent point sous une forme corporelle; mais, comme ils disent que Dieu est infiniment bon, ils se croient dispensés de lui rendre leurs hommages, qu'ils conservent pour les mauvais esprits, ou démons qui sont les auteurs de tous leurs maux, et à qui il font des sacrifices pour les empêcher de leur nuire. Ces idolâtres sont d'ailleurs fort superstitieux; ils croient aux esprits et aux apparitions, et sont persuadés que les ombres de leurs ancètres sont occupées à parcourir l'univers, et viennent les avertir en songe des dangers qui les menacent; ils ne manquent point à suivre les inspirations qu'ils ont reçues, et en conséquence ils offrent des sacrifices à leurs fétiches, ou démons. Les habitants de Benin placent dans la mer leur séjour de bonheur ou de misère. Ils croient que l'ombre d'un homme est un corps existant réellement, qui rendra un jour témoignage de leurs bonnes ou de leurs mauvaises actions; ils nomment *Passador* cet être chimérique qu'ils tâchent de se rendre favorable par de sacrifices, persuadés que son témoignage peut décider de leur bonheur ou de leur malheur éternel.

Les prêtres de Benin prétendent découvrir l'avenir; ce qu'ils font au moyen d'un pot percé par le fond en trois endroits, dont ils tirent un son qu'ils font passer pour des oracles, et qu'ils expliquent comme ils veu-

lent : mais ces prêtres sont punis de mort lorsqu'ils se mêlent de rendre des oracles qui concernent l'état ou le gouvernement. De plus, il est défendu, sous des peines très sévères, aux prêtres des princes d'entrer dans la capitale. Malgré ces rigueurs contre les ministres des autels, le gouvernement a, dans de certaines occasions, des complaisances pour eux, qui sont très choquantes pour l'humanité. C'est un usage établi à Benin de sacrifier aux idoles les criminels, que l'on réserve dans cette vue; il faut toujours qu'ils soient au nombre de vingt-cinq. Lorsque ce nombre n'est point complet, les officiers du roi ont ordre de se répandre dans l'obscurité de la nuit, et de saisir indistinctement tous ceux qu'ils rencontrent; mais il ne faut point qu'ils soient éclairés par le moindre rayon du lumière. Les victimes qui ont été saisies sont remises entre les mains des prêtres, qui sont maîtres de leur sort. Les riches ont la liberté de se racheter, ainsi que leurs esclaves, tandis que les pauvres sont impitoyablement sacrifiés.

Oxyderce *aux yeux perçants*, surnom de Minerve. Rac. *Oxus*, aigu; *derkein*, voir.

1. Oxylus, père des Hamadryades.

2. — Fils de Mars.

3. — Fils d'Hémon, descendait d'Etolus, auteur des Etoliens. Ayant été obligé d'abandonner l'Etolie, parcequ'en jouant au palet il avait eu le malheur de tuer son frère, il se retira en Elide. Les Héraclides, en ce temps-là, ayant équipé une flotte pour rentrer dans le Péloponèse, furent avertis par un oracle de prendre trois yeux pour guides de leur expédition. Pendant qu'ils cherchaient le sens de ces paroles, Oxylus vint à passer par hasard, monté sur un mulet qui était borgne. Cresphonte, chef des Héraclides, selon sa prudence, dit *Pausanias*, comprit que ce pouvait être là les trois yeux désignés par l'oracle; c'est pourquoi ils associèrent cet homme à leur entreprise. Oxylus s'embarqua avec eux, et les aida à se mettre en possession du Péloponèse; après quoi il demanda, pour sa récompense, l'Elide, qui lui fut cédée à titre de royaume. Oxylus attira dans son nouvel état une grande quantité d'hommes des pays circonvoisins, agrandit Elis sa capitale, et en fit une ville très florissante. Un jour qu'il consultait l'oracle de Delphes, le dieu lui ordonna de choisir un descendant de Pélops, et de l'associer au gouvernement. Oxylus choisit Agorius, arrière-petit-fils d'Oreste.

Oxynius, fils d'Hector et frère de Scamandre. Selon *Conon*, Priam les envoya tous deux en Lydie durant le siége de Troie. Grace à cette précaution, ils survécurent à cette guerre et se remirent en possession de l'héritage de leurs pères.

Oxyponus, fils de Cinyre et de Métharme, et frère d'Adonis.

Ozochor, nom particulier à l'Hercule égyptien, général des armées d'Osiris, et intendant de ses provinces.

Ozoles, peuplade locrienne, dont la capitale était Amphisse. *Pausanias* nous a donné différentes raisons de leur surnom. Je ne choisirai que les fabuleuses.

Dans le temps qu'Oresthée, fils de Deucalion, régnait dans ce pays-là, il arriva, dit-on, que sa chienne mit au monde un morceau de bois, au lieu d'un chien. Oresthée ayant enfoui sous terre ce morceau de bois, le printemps venu on en vit sortir un cep de vigne qui se partagea en plusieurs branches. Quelques uns prétendent que de là est venu le nom d'Ozoles, par conformité avec le mot grec qui signifie des branches, des rameaux. D'autres disent que Nessus, qui faisait le métier de pasteur sur le fleuve Evénus, blessé par Hercule, ne mourut pas sur-le-champ de sa blessure, mais qu'il se traîna jusques dans ce canton, et qu'après sa mort son corps, qui demeura sans sépulture, infecta tellement le pays, que le nom d'Ozoles en resta à ces peuples. Rac. *Ozein*, avoir de l'odeur.

Ozomène, épouse de Thaumas et mère des Harpyies, selon *Hygin*, le seul qui en fasse mention.

P

Paamylès, est regardé tantôt comme une divinité égyptienne, semblable à Priape, tantôt comme la femme qui éleva Osiris. *Voyez* Pamylies.

Pacalies, fêtes que l'on célébrait à Rome en l'honneur de la Paix.

Pachacamac. (*Myth. Péruv.*) Les Péruviens donnaient à l'Etre suprême ce nom, qui, dans leur langue, signifie *celui qui anime le monde.* Ce mot leur était en si grande vénération, qu'ils n'osaient le proférer; mais si la nécessité les y obligeait, c'était avec des grandes marques de respect et de soumission; « car alors, » dit *Garcilasso de la Véga*, ils » resserraient les épaules, baissaient » la tête et le corps, levaient les » yeux vers le ciel, puis les bais- » saient de nouveau vers la terre, » portaient les mains ouvertes sur » l'épaule droite, et donnaient des » baisers à l'air. » Les plus sensés, quoique zélés adorateurs du Soleil, avaient cependant un respect encore plus profond pour Pachacamac, qu'ils regardaient comme le premier principe de la vie et l'ame de l'Univers. Le Soleil était leur dieu sensible et présent, Pachacamac leur dieu invisible. Ils invoquaint ce dernier dans tous leurs travaux. Lorsqu'ils avaient monté quelque colline escarpée, ils le remerciaient de l'assistance qu'ils croyaient avoir reçue de lui. Arrivés au sommet, ils posaient leur fardeau, s'ils en avaient; ensuite, par une espèce d'offrande, ils se tiraient le poil des sourcils, et soufflaient en l'air ceux qu'ils arrachaient. Ils prenaient aussi dans la bouche d'une herbe appelée *acca*, qu'ils jetaient en l'air, comme pour offrir à leur dieu ce qu'ils avaient de plus précieux. Leur superstition allait même jusqu'à lui offrir de petits éclats de bois, ou des pailles, ou des caillous, ou une poignée de terre au défaut de toute autre chose. On voyait même de grands monceaux de ces offrandes sur le sommet des collines. Dans le cours de ces cérémonies, ils ne regardaient jamais le Soleil, parceque ce n'était pas à lui, mais à Pachacamac, que s'adressait leur hommage.

Pachacamama (*Myth. Péruv.*), déesse autrefois adorée chez les habitants du Pérou. On croit que c'était la terre qu'ils honoraient sous ce nom.

Pachytos, nom d'un des chiens d'Actéon.

Pacifère, celui ou celle qui porte la paix. Dans une médaille de Marc Aurèle, Minerve est surnommée *Pacifera;* et sur une de Maximin on lit, *Mars Paciferus.*

Pacificateur, surnom de Jupiter.

Pactias, Lydien, et sujet des Perses, au rapport d'*Hérodote*, s'étant réfugié à Cumes, les Perses exigèrent qu'on le leur livrât. Les Cuméens consultèrent l'oracle des Branchides, qui se déclara contre le fugitif. Aristodicus, un des principaux de la ville, qui n'était pas de cet avis, obtint par son crédit qu'on envoyât une seconde fois vers l'oracle, et se fit élire au nombre des députés. L'oracle persista dans sa réponse. Aristodicus, peu satisfait, s'avisa, en se promenant autour du temple, d'en faire sortir de petits oiseaux qui y fesaient leurs nids. Aussi-tôt il sortit du sanctuaire une voix qui lui cria: « Détestable mortel, qui te donne la » hardiesse de chasser d'ici ceux qui » sont sous ma protection? » — « Eh » quoi! grand dieu, répondit Aristo- » dicus, vous nous ordonnez bien de » chasser Pactias qui s'est mis sous la » nôtre. » L'argument était pressant; le dieu s'en tira assez mal. « Oui, je » vous l'ordonne, répondit-il, afin » que vous, qui êtes des impies, vous » périssiez plutôt lorsque vous aurez » irrité les dieux en violant les lois

» de l'hospitalité, et que vous ne » veniez plus importuner les oracles » sur vos affaires. » L'oracle eût sans doute été fort attrapé, si on l'eût pris au mot. Quoi qu'il en soit, les Cuméens, ne voulant ni se rendre criminels envers Pactias, ni attirer contre leur ville les armes des Perses, l'engagèrent à chercher un asile dans l'isle de Lesbos.

Pactole, fleuve de Phrygie, dont les eaux roulaient de l'or, richesse qu'il devait à Midas. Ce prince, fatigué du don fatal de Bacchus, implora la pitié du dieu, qui lui dit de se baigner dans le Pactole, dont les eaux, en le recevant, acquirent la propriété qu'il perdit. L'auteur du *Traité des fleuves* fait mention d'une pierre qu'on trouvait dans ce fleuve, et qui, placée à l'entrée d'un trésor, en écartait les voleurs en rendant le son d'une trompette. *Chrysermus*, cité par cet écrivain, parle d'une plante qu'on en tirait, et qui, plongée dans l'or en fusion, se convertissait elle-même en or. Cette rivière, célèbre chez les poètes, est à peine connue de nos jours.

Pactolides, nymphes du fleuve Pactole.

Pæan. *Voy.* Péan.

Paéni-Caori (*Myth. Ind.*), espèce de pandaron chargé de porter les offrandes que les Indiens font au temple de Paéni, dédié à Soupramanier. Ces offrandes consistent en argent, sucre, miel, camphre, lait, beurre, cocos, etc. Il est ordinairement habillé de jaune comme les pandarons, et porte aux deux bouts d'un bâton les présents qu'il doit faire. Pour se mettre à l'abri du soleil, il ajuste sur le bâton un tendelet de drap rouge, tel à-peu-près que celui d'un palanquin.

Pagana Lex, loi dont parle *Pline*, qui défendait aux femmes en voyage de tourner un fuseau ni de le porter à découvert, parcequ'on croyait que cette action pouvait jeter un maléfice sur la campagne, et nuire aux biens de la terre.

Paganales, fêtes des Romains, ainsi nommées parcequ'on les célébrait dans les villages, appelés *Pagi*. Dans ces fêtes, les habitants des campagnes allaient en procession autour de leur village faisant des lustrations pour les purifier. Il faisaient aussi des sacrifices, dans lesquels ils offraient des gâteaux sur les autels de Cérès et de la déesse Tellus, pour obtenir une récolte abondante. Cette fête avait lieu au mois de Janvier, après les semailles; et l'argent que les habitants de la campagne y apportaient était une espèce de tribut et de redevance annuelle à laquelle Servius Tullius les avait assujettis. Ce fut ce prince qui institua cette fête par un principe de politique. Tous les habitants de chaque village étaient tenus d'y assister, et d'y porter une petite pièce de monnaie différente selon l'âge et le sexe; de sorte que celui qui présidait à ce sacrifice connaissait tout d'un coup l'âge, le sexe et le nombre.

Paganicæ Feriæ, fêtes qui, suivant *Varron*, étaient communes aux gens de la campagne, au lieu que les Paganales, *Paganalia*, étaient des fêtes particulières à chaque village.

Pagasæa, Alceste, parcequ'elle était de Pagases.

Pagasæa Navis, le navire Argo, construit à Pagases.

1. Pagasæus, ou Pagasitès, un des surnoms d'Apollon.

2. — Jason, parcequ'il était de Thessalie.

Pagases, ville maritime de Grèce dans la Magnésie, contrée de Thessalie. On prétend que ce fut dans ce port que les Argonautes s'embarquèrent pour l'expédition de la toison d'or.

Pagasus, capitaine troyen, un de ceux qui furent renversés par Camilla. *Enéid. l.* 11.

Pagodes (*Myth. Chin. et Ind.*) Ce nom désigne ordinairement, 1°. les dieux adorés par les Chinois et les Indiens; 2°. les temples où ces dieux reçoivent les vœux de leurs adorateurs.

1°. Ces divinités sont pour l'ordinaire de ridicules magotes. On en remplit les pagodes, les chemins, les maisons et les barques; mais toutes ces divinités subalternes sont à-peu-

près sur le pied des esclaves qu'on traite bien s'ils font ce qu'on exige d'eux, et qu'on charge d'injures et de coups si l'on n'est pas content. Il arrive que les mandarins ajournent personnellement les pagodes indociles, et qu'ils les condamnent à perdre leurs chapelles et à vider le pays. Les Chinois en agissent un peu plus honnêtement avec les dieux qu'ils craignent : ils les prient en cérémonie de se retirer ailleurs, et leur donnent des provisions de viande et de riz pour leur voyage. Comme ces dieux pourraient avoir la fantaisie de voyager par mer, on leur équipe aussi un petit vaisseau. Les principales cérémonies qui se pratiquent en leur honneur consistent à brûler sur l'autel des parfums, à fumer des pipes, et à faire pendant quelque temps la conversation. *Voy*. Tica, Xaca.

2°. On voit à la Chine un nombre presque infini de pagodes. C'est la demeure des bonzes et des autres religieux : on y donne aussi l'hospitalité aux voyageurs. Dans les murailles, on a pratiqué une quantité prodigieuse de petites niches, où sont placées des idoles en bas-relief. Plusieurs sont des divinités réelles ; les autres ne sont que des symboles. L'idole principale, à laquelle est dédiée la pagode, est placée au milieu sur un autel, et se distingue par la grandeur de sa taille. Devant cette idole, on remarque une sorte de bambou fort épais et fort long. Ce roseau en contient plusieurs autres sur lesquels on lit différentes prédictions. L'autel est ordinairement peint en rouge, couleur réservée aux choses saintes. Des cassolettes où brûlent des parfums sont aux deux côtés de l'autel ; et devant, les prêtres placent un bassin de bois où les dévots mettent leurs offrandes. Plusieurs lampes brûlent nuit et jour en l'honneur des morts.

Dans les Indes, lorsqu'on veut construire une pagode, il y a de grandes cérémonies à observer à l'égard du terrain choisi pour ce pieux usage. On commence par l'environner d'une enceinte ; puis on attend que l'herbe y soit devenue grande : alors on y fait entrer une vache, qu'on y laisse paître à son gré un jour et une nuit. Le lendemain, on vient reconnaître l'endroit où l'herbe foulée témoigne que la vache a couché. On y creuse, et on y enfonce une colonne de marbre qui s'élève au-dessus de la terre à une certaine hauteur, et sur la colonne est placé l'idole pour laquelle est destinée la pagode. Tout autour on construit l'édifice sacré. — Les Indiens, par respect, se déchaussent toujours avant d'entrer dans leurs temples.

Pagurades, peuple imaginaire, créé par *Lucien*, qui le peint comme vaillant et excellent à la course.

Paix (*Iconol.*), divinité allégorique, fille de Jupiter et de Thémis. Les Athéniens lui consacrèrent un temple, et lui élevèrent des statues ; mais elle fut encore plus célébrée chez les Romains, qui lui érigèrent dans la rue Sacrée le plus grand et le plus magnifique temple qui fût dans Rome. Ce temple, commencé par Agrippine, et achevé par Vespasien, reçut les riches dépouilles que cet empereur et son fils avaient enlevées au temple de Jérusalem. C'était dans le temple de la Paix que s'assemblaient ceux qui professaient les beaux-arts, pour y disputer leurs prérogatives, afin qu'en présence de la divinité toute aigreur fût bannie de leurs disputes ; idée ingénieuse, qui devrait retrouver chez nous son application. Les malades, au rapport de *Galien*, avaient une grande confiance en cette déesse : aussi voyait-on toujours dans son temple une foule prodigieuse de malades ou de gens faisant des vœux pour leurs amis alités ; et cette foule était cause qu'on voyait souvent arriver des querelles dans le temple de la Paix. Avant Vespasien, cette déesse avait à Rome des autels, un culte et des statues. On la représente avec un air doux, portant d'une main une corne d'abondance, et de l'autre une branche d'olivier ; quelquefois tenant un caducée, un flambeau renversé, et des épis de bled, et ayant

dans son sein Plutus encore enfant. Sur une médaille d'Auguste, elle tient d'une main une branche d'olivier, et de l'autre un flambeau allumé, avec lequel elle met le feu à un trophée d'armes. Une autre de Serv. Galba la représente assise sur un trône, tenant de la main droite une branche d'olivier, et s'appuyant de la gauche sur une massue, après s'en être servie, comme Hercule, à punir l'audace des méchants. Sur une médaille de Vespasien, elle est environnée d'oliviers, et a pour attributs un caducée, une corne d'abondance et un bouquet d'épis. Une de Titus la figure en Pallas, qui d'une main tient une palme, récompense des vertus, et de l'autre une hache d'armes, effroi des coupables. Sur une médaille de Claudius, c'est une femme qui s'appuie sur un caducée enveloppé d'un effroyable serpent, et qui se couvre les yeux de la main, pour ne point lui voir répandre son poison. Une lance dans la main de la figure, ou la massue d'Hercule, annonçait une paix acquise par la valeur et la force des armes. Sur un bas-relief de la villa Albani, la Paix est figurée par une femme qui tient un caducée: On lui donne aussi de grandes ailes comme à la Victoire. Les sacrifices sans effusion de sang faits à cette déesse, sont indiqués par les cuisses d'un animal posées sur une table. La conclusion d'une paix peut être représentée par le temple de Janus, dont les portes se fermaient alors. « On pourrait, dit le célèbre *Winckelmann*, emprunter l'image d'une » paix assurée par l'amour, ou consolidée par un mariage entre les » parties belligérantes, de ce charmant distique latin :

Militis in galea nidum fecere columbæ ;
Apparet Marti quàm sit amica Venus ;

» un nid de colombes dans un casque. De deux personnes qui concluent un traité de paix, l'une » pourrait tenir un caducée, et l'autre un thyrse, dont la pointe, enveloppée de feuilles, annoncerait » qu'elle n'est pas destinée à blesser. » *Aristophane* donne à la Paix pour compagnes Vénus et les Graces.

Palæstes, *lutteur*, surnom donné à Jupiter, parcequ'Hercule s'étant présenté au combat de la lutte, et personne n'osant se mesurer contre lui, ce dieu accepta le défi à la prière de son fils, et se laissa vaincre par complaisance, pour accroître la gloire d'Hercule. Rac. *Palè*, lutte.

Palæstina aqua, expression qui, dans *Ovide*, a embarrassé les commentateurs. *Ortélius* propose d'entendre par-là la rive du Tigre qui regarde la Palestine de Syrie.

Palamède, un des disciples de Chiron, et fils de Nauplius roi de l'isle d'Eubée, descendait de Bélus. Sinon, dans *Virgile*, attribue sa mort tragique à l'improbation qu'il donnait à la guerre de Troie. Selon d'autres, Ulysse ayant été envoyé en Thrace ramasser des vivres pour l'armée, et n'ayant pu réussir, Palamède l'accusa devant les Grecs, le rendit responsable de ce mauvais succès, et, pour justifier son accusation, se chargea de réparer sa faute. Il fut plus heureux ou plus adroit qu'Ulysse, qui, pour se venger, fit enfouir une somme considérable dans la tente de Palamède, et contrefit une lettre de Priam, qui le remerciait de ce qu'il avait tramé en faveur des Troyens, et lui donnait avis de la somme convenue qu'il lui envoyait. On fouilla la tente de Palamède ; la somme y fut trouvée, et le fit condamner à être lapidé. Quelques uns disent que Palamède, qui était très pénétrant, découvrit la feinte d'Ulysse qui contrefaisait l'insensé pour ne pas aller au siége de Troie, et que ce fut pour se venger qu'Ulysse imagina ce stratagème. Suivant *Pausanias*, Palamède étant un jour allé pêcher sur le bord de la mer, Ulysse et Diomède le poussèrent dans l'eau, où il trouva la mort. On lui attribue l'invention des poids et mesures, l'art de ranger un bataillon, et de régler le cours de l'année par le cours du soleil, et celui du mois

par le cours de la lune, le jeu des échecs, celui des dès, et quelques autres. *Pline* assure qu'il inventa encore, durant le siége de Troie, ces quatre lettres de l'alphabet grec, Θ Σ, Φ, Χ, *Philostrate* ne marque que ces trois, Υ, Φ, Χ, On ajoute qu'Ulysse, se moquant de Palamède, lui disait qu'il ne devait pas se vanter d'avoir inventé la lettre Υ, puisque les grues la forment en volant. De-là vient, sans doute, qu'on a nommé les grues oiseaux de Palamède. *Euripide*, cité par *Diogène Laërce*, le loue comme un poète très savant; et *Suidas* assure que ses poëmes ont été supprimés par Agamemnon, ou même par *Homère*. Palamède fut honoré comme un dieu. On lui avait élevé une statue avec cette inscription : *Au dieu Palamède.*

Palamneus, démon lutteur, qui attaquait les hommes. Rac. *Palè*, lutte.

Palamnéens, certains dieux malfaisants, qu'on croyait toujours occupés à nuire aux hommes. On donnait ce surnom à Jupiter, quand il punissait les coupables.

Palantha, ou Palantho, ou Palatho. *V*. Palatia.

Palatia, une des femmes de Latinus, donna, selon quelques auteurs, son nom au mont Palatin. On croit que c'est la même que Palatho, et qu'elle était fille d'Evandre.

Palatin, une des sept montagnes sur lesquelles Rome est fondée. Romulus l'environna de murailles, parcequ'il y avait été apporté, avec son frère Rémus, par le berger Faustulus, et qu'il y vit douze vautours, au lieu que Rémus n'en vit que six sur le mont Aventin. On donne à ce nom diverses étymologies. Les uns le tirent de Palès, déesse des bergers, qu'on y adorait; d'autres, de Palatia, femme de Latinus; et d'autres des Pallantes, originaires de Pallantium, ville du Péloponèse, et qui vinrent avec Evandre s'y établir.

Palatina; une des inscriptions de Provence, appelle Cybèle, la grande Idéenne Palatine.

1. Palatins, prêtres saliens établis par Numa Pompilius. Ils étaient destinés au service de Mars sur le mont Palatin d'où vient leur nom.

2. — Jeux institués par Livie en l'honneur d'Auguste, ou selon d'autres, par Auguste lui-même, en l'honneur de Jules-César. Ils prirent leur nom du temple qui était sur le mont Palatin, où on les célébrait tous les ans durant huit jours, à commencer du quinze Décembre.

Palatinus, surnom d'Apollon. Auguste ayant acquis le mont Palatin, le tonnerre tomba sur une portion du terrain qu'il avait acheté. Sur la réponse des devins, que cet endroit était revendiqué par un dieu, le prince y bâtit, du plus beau marbre, un temple à Apollon; il y joignit une bibliothèque, et tout autour il éleva des portiques. Cette bibliothèque n'était pas seulement destinée à offrir des secours utiles aux savants; Auguste en fit comme une académie, qui devint le rendez-vous des gens de lettres, et où des juges examinaient les nouveaux ouvrages de poésie: ceux qui paraissaient dignes d'être transmis à la postérité étaient placés honorablement avec le portrait de l'auteur.

Palatua, déesse qu'on adorait à Rome comme la patrone du mont Palatin, où elle avait un temple magnifique.

Palatual, Palatualis, Palatuar, prêtre de Palatua. C'était aussi le nom que l'on donnait au sacrifice qu'on offrait à cette divinité.

1. Palémon, fils d'Athamas et d'Ino, fut changé en dieu marin, après que sa mère se fut précipitée avec lui dans la mer. Il s'appelait d'abord Mélicerte. Après son apothéose, il fut honoré dans l'isle de Ténédos, où une superstition cruelle lui offrait des enfants en sacrifice. A Corinthe, Glaucus institua en son honneur les jeux Isthmiens, lesquels, interrompus dans la suite, furent rétablis par Thésée en l'honneur de Neptune. *Pausanias* raconte que, dans le temple que les Corinthiens avaient consacré à Neptune, étaient trois

trois autels, un de ce dieu, le second de Leucothée, et le troisième de Palémon. On y trouvait une chapelle basse, où l'on descendait par un escalier dérobé. On prétendait que Palémon s'y tenait caché ; et quiconque osait y faire un faux serment, soit citoyen, soit étranger, était aussi-tôt puni de son parjure. Ce dieu était honoré à Rome sous le nom de Portumnus ou Portunus.

2. — Fils d'Hercule et d'Iphinoé, femme d'Antée. On croit que de ce Palémon les Libyens ont fait leur Sophax.

3. — Un des fils de Priam.

4. — Fils de Vulcain, ou d'Etolus, Argonaute.

Palémonius, fils de Lernus ou de Vulcain, un des Argonautes, suivant *Apollonius*.

Paléno, une des Danaïdes.

Paléopolis, ville de l'isle d'Andros, dans le voisinage de laquelle étaient un temple de Bacchus et une fontaine nommée le *présent de Jupiter*. Cette fontaine avait le goût du vin dans le mois de Janvier. Ce miracle durait sept jours de suite; mais ce vin redevenait eau, si on l'emportait hors de la vue du temple. *Pausanias* ne parle point de ce changement; mais il avance que l'on croyait que tous les ans, aux fêtes de Bacchus, il coulait du vin du temple de ce Dieu, supercherie pieuse dont l'explication n'est pas difficile.

Palès, déesse des bergers. Elle avait les troupeaux sous sa protection. Aussi les campagnes célébraient une grande fête en son honneur. *V.* Palilies.

Palestines, déesses dont il est fait mention dans *Ovide*, et qu'on croit les mêmes que les Furies ; apparemment de Paleste, ville d'Epire, où elles étaient honorées.

Palestinus, fils de Nephene, roi de Thrace. Il se précipita dans le Canosus, qui depuis fut appelé Palestinus, et par la suite Strymon. Il se tua, parceque son fils Aliacmon, auquel il avait, pour cause de maladie, été obligé de remettre le commandement de son armée, avait péri dans une bataille livrée imprudemment à des ennemis supérieurs.

Palestre, fille de Mercure à laquelle on attribue l'invention de la lutte. D'autres la disent fille d'Hercule, et lui font honneur d'avoir établi que les femmes qui voudraient disputer le prix de la course et des autres jeux publics ne le feraient qu'avec la décence qui convient à leur sexe : on assure aussi qu'elle fut l'inventrice d'une espèce de ceinture, de tablier ou d'écharpe, dont les athlètes se servaient pour cacher ce que l'honnêteté defend de découvrir. Rac. *Palè*, lutte.

Pâleur. Les Romains en avaient fait un dieu, parcequ'en latin *pallor* est masculin. Tullus Hostilius, roi de Rome, voyant ses troupes sur le point de prendre la fuite, voua un temple à la Crainte et à la Pâleur, qui fut élevé hors de la ville. *Voy.* Palloriens.

Palices, frères jumeaux, qui furent mis au rang des dieux. Près du Symèthe, fleuve de Sicile, dit un poëte sicilien cité par *Macrobe*, Jupiter étant devenu amoureux d'une fille de Vulcain, nommée Thalie ou Etna, cette nymphe, craignant le ressentiment de Junon, pria son amant de la cacher dans les entrailles de la terre. Lorsque le terme de son accouchement fut arrivé, il sortit de la terre deux enfants, qui furent appelés Palices, de *palin ikesthai*, revenir; fable vraisemblablement fondée sur l'équivoque du nom. *Hésychius* les fait fils d'Adramus. Près de leur temple était un petit lac d'eau bouillante et souffrée, toujours plein, sans jamais déborder, que l'on appelait *Delli*, et que le peuple croyait frère des Palices, ou plutôt qu'il regardait comme le berceau d'où ils étaient sortis. C'était près de ces deux bassins qu'on faisait les serments solennels dont *Aristote* nous a transmis le mode. Ceux qui étaient admis au serment se purifiaient ; et après avoir donné caution de payer si les dieux les y condamnaient, ils s'approchaient du bas-

sin, et juraient par la divinité qui y présidait. La formule était écrite sur des billets qui surnageaient s'ils étaient conformes à la vérité, et qui tombaient au fond lorsqu'on se parjurait. Les parjures étaient punis sur-le-champ en tombant dans un de ces lacs, où ils se noyaient, selon *Macrobe*; de mort subite, suivant *Palémon*; dévorés par un feu secret, disent *Aristote* et *Etienne de Bizance;* ou simplement privés de la vue, nous apprend *Diodore de Sicile*. Ce lieu était aussi un asyle pour les esclaves maltraités; leurs maîtres, pour les reprendre, étaient obligés de s'engager à les traiter plus humainement, ce qu'ils observaient avec scrupule, dans la crainte d'un châtiment redoutable. Heureuse superstition que celle qui tournait au profit de l'humanité! Le temple des Palices n'était pas moins célèbre par les prophéties qui s'y rendaient; aussi les autels de ces divinités étaient-ils toujours chargés de fruits et de présents; on alla même jusqu'à leur immoler des victimes humaines. Mais cette barbare coutume fut enfin abolie, et les Palices se contentèrent des offrandes ordinaires.

Palilies, fête que les Romains célébraient tous les ans le 21 Avril, en l'honneur de la déesse Palès. C'était proprement la fête des bergers, qui la solemnisaient pour chasser les loups, et les écarter de leurs troupeaux. Ce jour-là, le peuple se purifiait avec des parfums mêlés de sang de cheval, des cendres d'un veau qu'on faisait brûler au moment qu'on l'avait tiré du ventre de sa mère, et de tiges de féves. Dès le matin, les bergers purifiaient aussi le bercail et les troupeaux avec de l'eau, du soufre, de la sabine, de l'olivier, du pin, du laurier, et du romarin dont la fumée se répandait dans la bergerie. Après cela ils sacrifiaient à la déesse du lait, du vin cuit et du millet: puis suivait le festin. Le soir ils faisaient brûler de la paille ou du foin, et sautaient par-dessus. Ces cérémonies étaient accompagnées d'instruments, tels que flûtes, cymbales et tambours. Comme Romulus avait jeté les premiers fondements de Rome le 21 d'Avril, jour dès lors consacré à Palès, ce prince fit servir la fête de cette déesse à la mémoire de la fondation de sa nouvelle ville. Ainsi on les confondait toujours depuis l'une avec l'autre.

Palingénésie, doctrine particulière aux Gaulois. Ils croyaient qu'après un certain nombre de révolutions l'Univers serait dissous par l'eau et par le feu, et qu'il renaîtrait de ses cendres; que rien ne meurt, rien ne se détruit. Les stoïciens admettaient une palingénésie universelle. Rac. *Palin*, de nouveau; *geinomai*, naître.

Palinure, pilote du vaisseau d'Enée. Morphée l'ayant endormi le précipita dans la mer; après avoir erré trois jours à la merci des flots, le quatrième il fut jeté sur la côte d'Italie, où les habitants le massacrèrent. Les dieux punirent cette barbarie par une peste violente, qui ne cessa qu'après qu'on eut appaisé ses mânes par des honneurs funèbres, et par un monument qui lui fut élevé au lieu même où il avait été massacré, et qui fut appelé *Cap de Palinure*, nom qu'il conserve encore aujourd'hui. *Virgile* dit que ce fut Enée qui lui fit ériger ce tombeau.

Palla, vaillante amazone tuée par Hercule.

Pallades, jeunes filles que l'on consacrait d'une manière infâme à Jupiter, à Thèbes en Egypte. On les choisissait parmi les plus belles et dans les plus nobles familles. De ce nombre était une jeune vierge qui avait la liberté d'accorder à son gré ses faveurs, jusqu'à ce qu'elle fût nubile; alors on la mariait: mais jusqu'à son mariage on la pleurait comme morte.

Palladium, statue de Minerve, taillée dans l'attitude d'une personne qui marche, tenant une pique levée dans sa main droite, et une grenouille dans la gauche. C'était, suivant *Apollodore*, une espèce d'automate qui se mouvait de lui-même. Suivant plusieurs autres écrivains, elle était faite

des os de Pélops. (*V.* Fatalités de Troie.) Quelques uns prétendent que Jupiter l'avait fait tomber du ciel, près de la tente d'Ilus, lorsque ce héros élevait la citadelle d'Ilium. *Hérodien* la fait tomber à Pessinunte en Phrygie; d'autres veulent qu'Electre, mère de Danaüs, l'ait donnée à ce prince. Les uns disent que c'était l'astrologue Asius qui en avait fait présent à Tros, comme d'un talisman auquel était attachée la conservation de la ville; les autres, que Dardanus le reçut de Chryse, qui passait pour être fille de Pallas. Quoi qu'il en soit de ces différentes opinions, les Grecs, regardant cette statue comme un obstacle à la prise de Troie, entreprirent de l'enlever. Un ancien mythologue fait ici un conte qui a donné lieu à un proverbe. Lorsqu'Ulysse et Diomède à qui les Grecs font honneur de cet enlèvement, furent arrivés au pied du mur de la citadelle, Diomède monta sur les épaules d'Ulysse, le laissa là sans l'aider à son tour, pénétra dans la citadelle, trouva le Palladium, l'emporta, et vint rejoindre son compagnon. Celui-ci, piqué, affecta de marcher derrière lui, et, tirant son épée, allait le percer, lorsque Diomède, frappé de la lueur de l'épée, se retourna, arrêta le coup, et força Ulysse de passer devant lui: de là le proverbe grec, *La loi de Diomède,* à propos de ceux que l'on oblige à faire quelque chose malgré eux. Suivant plusieurs traditions, Dardanus ne reçut de Jupiter qu'un Palladium; mais sur ce modèle il en fit faire un second exactement semblable, et le plaça dans le milieu de la basse-ville, dans un lieu ouvert à tout le monde, afin de tromper ceux qui auraient dessein d'enlever le véritable. Ce fut ce faux Palladium dont les Grecs se rendirent maîtres; pour le véritable, Enée l'emporta avec les statues des grands dieux, et les fit passer avec lui en Italie. Les Romains étaient si persuadés qu'ils en étaient possesseurs, qu'à l'exemple de Dardanus ils en firent faire plusieurs qui furent déposés dans le temple de Vesta, et l'original fut caché dans un lieu qui n'était connu que des prêtres. Plusieurs villes leur contestaient pourtant la gloire de posséder le véritable, telles qu'une ancienne ville de Lucanie qu'on croyait être une colonie troyenne, Lavinium, Argos, Sparte, et beaucoup d'autres: mais les Iliens revendiquaient cet avantage, et prétendaient n'avoir jamais perdu le Palladium; et plusieurs auteurs racontent que Fimbria ayant brûlé Ilium, on trouva dans les cendres du temple de Minerve cette statue saine et entière; prodige dont les Iliens conservèrent long-temps le souvenir dans leurs médailles.

Pallantias, nom patronymique de l'Aurore, fille du Géant Pallas, suivant *Hésiode.*

Pallantides. Fils de Pallas, frère d'Egée roi d'Athènes. Ces princes étaient au nombre de cinquante, et faisaient leur demeure à Pallène, bourg de la tribu Antiochide. Ayant voulu détrôner leur oncle, ils se laissèrent prévenir par Thésée, dont la victoire sur eux raffermit le trône chancelant de son père. Cependant, après la mort d'Egée, ils reprirent le dessus, et forcèrent Thésée à s'exiler d'Athènes. *Voy.* Thésée.

Pallantius, surnom de Jupiter adoré à Trapezunte, ville d'Arcadie.

1. Pallas, fils de Crius et d'Eurybie, épousa Styx, fille de l'Océan, dont il eut l'Honneur, la Victoire, la Force, la Violence, qui accompagnent toujours Jupiter.

2. — Déesse de la guerre. Les uns la distinguent de Minerve; les autres la confondent avec elle. C'est la guerrière Pallas qu'*Hésiode* fait sortir du cerveau de Jupiter, et qu'il appelle la Tritonienne aux yeux pers. Il la peint comme vive, violente, indomptable, aimant le tumulte, le bruit, la guerre et les combats, ce qui ne convient pas trop à la déesse de la sagesse, des sciences et des arts. Selon *Apollodore,* Minerve et Pallas ne peuvent être confondues. Cette dernière était fille de Triton, à la-

quelle l'éducation de Minerve fut confiée. Toutes deux, dit-il, aimaient également les exercices des armes; un jour qu'elles s'étaient défiées à un combat singulier, Pallas allait porter à Minerve un coup dont elle aurait été blessée dangereusement, si Jupiter n'eût mis l'égide devant sa fille. Pallas en fut épouvantée; et tandis qu'en reculant elle regardait cette Égide, Minerve la blessa à mort. Cependant elle en eut beaucoup de regret, et pour se consoler, elle fit une image toute semblable à Pallas, et arma sa poitrine de l'égide qui avait causé sa frayeur. Pour lui faire plus d'honneur, elle voulut que cette statue demeurât auprès de Jupiter. Electre, ajoute *Apollodore*, se refugia auprès de ce palladium dans le temps d'une grande peste, et elle l'apporta à Ilium. Le roi Ilus fit alors construire un temple magnifique dans lequel on le plaça.

3. — Un des Titans, fut vaincu et écorché par Minerve qui s'arma de sa peau.

4. — Père de Minerve, peut-être le même que le précédent, voulut violer sa fille, suivant *Cicéron*, et fut tué par elle.

5. — Un des fils de Lycaon, donna son nom à la ville de Pallantium qu'il avait bâtie.

6. — Fils de Pandion, et frère d'Egée roi d'Athènes, fut père des Pallantides.

7. — Fils d'Hercule et de Dyna fille d'Evandre, ou, selon *Virgile*, fils d'Evandre même, tué par Turnus, joue un rôle brillant dans l'*Enéide*. On a fait de ce prince un géant d'une taille énorme, et l'on a prétendu même avoir découvert son corps près de Rome, sous le règne de l'empereur Henri III. Mais la langue dans laquelle son épitaphe est écrite, le style, la lampe qui ne s'éteint, après 2300 ans de durée, que par l'accident du petit trou qu'on y fit, la largeur énorme de la blessure qui se distinguait encore dans la poitrine, la stature de ce corps si miraculeusement conservé, qui, dressé contre le mur, le dépassait de toute la tête; toutes ces fables, recueillies dans des légendes de moines, sont dignes des temps d'ignorance où elles ont été fabriquées.

1. Pallène, presqu'isle de la Chersonèse de Macédoine, où Enée relâcha, et fut reçu par des Thraces alliés des Troyens. Il y bâtit un temple à Vénus, et une ville de son nom, où il laissa ceux de ses compagnons qui étaient las des fatigues de la navigation.

2. — Contrée septentrionale où *Ovide* raconte qu'un marais nommé Triton donnait à ceux qui s'y baignaient neuf fois le plumage d'un oiseau et la faculté de voler.

Palléneus, géant tué par Minerve dans l'Attique. *Hérodote*.

Palloriens, prêtres saliens destinés au service de la déesse Pâleur, compagne de Mars. Ils lui sacrifiaient un chien et une brebis.

Palme (*Iconol.*), branche ou rameau du palmier. Elle était le symbole de la fécondité, parceque le palmier, dit-on, fructifie continuellement jusqu'à la mort. Aussi voit-on des palmes sur les médailles des empereurs qui ont procuré l'abondance à leurs peuples. La palme était aussi le symbole de la durée de l'empire, parceque le palmier dure long-temps, et de la victoire, parcequ'on mettait une palme dans la main du triomphateur. César, étant sur le point de livrer bataille à Pompée, apprit qu'il était sorti tout-à-coup une palme du pied de la statue qu'on lui avait dédiée au temple de la Victoire; ce qu'il prit pour un heureux présage.

Palmiers (Pays des), pays situé sur le rivage oriental du Golfe Arabique. *Diodore de Sicile* peint cette contrée comme arrosée de fontaines dont l'eau était plus fraîche que la neige, verdoyante et délicieuse. On y trouvait un ancien autel bâti de pierres dures, dont l'inscription était en caractères qu'on ne connaissait plus. Cet autel était entretenu par un homme et une femme qui en étaient les prêtres pendant le cours de leur vie. Il s'y faisait tous les cinq ans une fête où les peuples

voisins se rendaient, tant pour sacrifier aux dieux des hécatombes de chameaux engraissés, que pour remporter chez eux des eaux du pays, parcequ'elles passaient pour très salutaires aux malades qui en buvaient.

PALMULAIRES. *V*. PARMULAIRES.

PALMUS, capitaine troyen, renversé par Mézence qui lui coupa le jarret dans sa fuite, et lui enleva ses armes, pour en faire présent à son fils Lausus. *Enéid.*, *l.* 10.

PALMYS, un des fils d'Hippotion, vint d'Ascanie avec ses frères au secours de Troie.

PALMITÈ, ou PALMYTIUS, divinité égyptienne.

PALOMANTIE, divination analogue à la Rabdomantie, ou divination par les baguettes. Rac. *Pallein*, agiter.

PAMBÉOTIES, fêtes de Minerve. Les Béotiens se rendaient en foule de toutes parts à Coronée pour les célébrer, d'où vient leur nom. Rac. *Pas*, tout, et *Boitia*, Béotie.

PAMBON. (*Myth. Ind.*) Si l'on en croit les *Lettres édifiantes*, ce serpent, plus commun à Maduré qu'ailleurs, est révéré comme un être sacré; on le nourrit à la porte des temples, et on le reçoit dans les maisons.

PAMISUS, fleuve de Messénie, à qui l'on rendait les honneurs divins par l'ordre de Sybortas, roi messénien, qui avait ordonné que les rois ses successeurs lui feraient tous les ans des sacrifices.

PAMMACHIUM, la même chose que le Pancrace. *Voyez* ce mot.

PAMMÉLÈS, nom d'Osiris, c.-à-d. *le dieu qui veille à tout*, nom qui convient bien à la nature, ou plutôt au soleil, dont Osiris était le symbole. Rac. *Pas*, tout; *melein*, avoir soin.

PAMMILIES. *Voy*. PAMYLIES.

PAMMON, un des fils de Priam, suivant *Homère*. *Iliad.*, *l.* 24.

PAMPHAGUS, *qui dévore tout*, surnom de Bacchus. C'était aussi le nom d'un des chiens d'Actéon.

PAMPHÉDE ou PÉPHRÉDO, fille de Phorcus et de Céto.

PAMPHILA, fille d'Apollon, à laquelle on attribue l'invention de l'art de broder en soie.

PAMPHILUS, un des fils d'Egyptus, tué par la danaïde Démophile.

PAMPHOS, poëte athénien, que l'on regarde comme le premier qui ait composé un hymne en l'honneur des Graces.

PAMPHYLE, fille de Rhacius et de Manto.

PAMPHYLOGE, femme de l'Océan, qui en eut deux filles, Asia et Libya, lesquelles donnèrent leur nom aux deux pays ainsi nommés.

PAMPHYLUS, fils d'Egimius, roi de Doride et frère de Dymas, perdit la vie avec son frère par une irruption que les Héraclides firent dans leur pays. Deux tribus des Spartiates avaient pris de ces deux frères les noms de Pamphylis et de Dymanis.

PAMYLA, ou PAMYLIE. (*Myth. Egypt.*) C'était une femme de Thèbes, qui, sortant du temple de Jupiter, entendit une voix lui annoncer la naissance d'un héros qui devait faire un jour la félicité de l'Egypte. C'était Osiris, dont elle fut la nourrice, et qui depuis justifia cet oracle.

PAMYLIES, fêtes en l'honneur d'Osiris, instituées en mémoire de sa nourrice Pamyla. On y portait une figure d'Osiris assez semblable à celle de Priape, parcequ'Osiris, ou le Soleil, était regardé comme le dieu de la reproduction.

PAN, un des huit grands dieux, ou dieux de la première classe chez les Egyptiens, qui l'honoraient d'un culte particulier, mais qui ne lui immolaient ni chèvres ni boucs, parcequ'ils donnaient à ses images la face et les pieds de cet animal, adorant sous ce symbole le principe de la fécondité de la nature. D'autres prétendent que l'origine de cette peinture est que ce dieu, ayant trouvé en Egypte les autres dieux échappés aux mains des géants, leur conseilla, pour n'être pas reconnus, de prendre la figure de divers animaux; et que, pour leur donner l'exemple, il prit celle d'une chèvre. Il combattit même avec vigueur contre Typhon; et pour le récompenser, ces mêmes dieux,

qu'il avait si bien défendus, le placèrent dans le ciel, où il forme le signe du capricorne. Ce dieu était en tel honneur en Egypte, qu'on voyait ses statues dans tous les temples, et qu'on avait bâti dans la Thébaïde une ville qui lui était consacrée sous le nom de *Chemmis*, ou ville de Pan. Il n'était pas moins honoré à Mendès, dont le nom signifiait également *Pan* et *bouc*. On croyait qu'il avait accompagné Osiris dans son expédition des Indes avec Anubis et Macédo. *Polyen*, dans son *Traité des Stratagèmes*, attribue à Pan l'invention de l'ordre de bataille, des phalanges, et de la division d'une armée en aile droite et en aile gauche; ce que les Grecs et les Latins appellent les cornes d'une armée : et c'est pour cela, dit-il, qu'on le représentait avec des cornes. Voilà le fonds très simple sur lequel les Grecs ont brodé. Suivant eux, Pan était fils, ou de Jupiter et de la nymphe Thymbris, ou plutôt de Mercure et de Pénélope. Ce dieu, changé en bouc, s'approcha de la reine d'Ithaque; c'est pour cela que Pan a les cornes et les pieds de cet animal. Il fut appelé *Pan*, qui veut dire *tout*, parceque selon un ancien mythologue, tous ceux qui recherchaient Pénélope en l'absence d'Ulysse contribuèrent à sa naissance. *Epiménide* fait de Pan et d'Arcas deux frères jumeaux, fils de Jupiter et de Calisto. D'autres le font naître de l'Air et d'une Néréide, ou enfin du Ciel et de la Terre. Toutes ces variations trouvent une explication naturelle dans le nombre de dieux de ce nom, que les Grecs avaient multipliés jusqu'à douze.

Iconol. Pan était principalement honoré en Arcadie, où il rendait des oracles célèbres. On lui offrait en sacrifice du miel et du lait de chèvre, et l'on célébrait en son honneur les Lupercales, fête qui, dans la suite, devint très célèbre en Italie, où Evandre, Arcadien, avait porté le culte de Pan. On le représente ordinairement fort laid, les cheveux et la barbe négligés, avec des cornes, et le corps de bouc depuis la ceinture jusqu'en bas; enfin ne différant point d'un Faune ou d'un Satyre. Il tient souvent une houlette, comme dieu des bergers, et une flûte à sept tuyaux, qu'on appelle la flûte de Pan, parcequ'on l'en croit l'inventeur. (*Voy.* Syrinx.) On le disait aussi dieu des chasseurs, mais plus souvent occupé à courir après les nymphes, dont il était l'effroi, qu'après les bêtes fauves. Les Grecs, outre la fable de Syrinx, qu'on trouvera en son lieu, en débitaient plusieurs autres au sujet de ce dieu, comme d'avoir découvert à Jupiter le lieu où Cérès s'était cachée après l'enlèvement de proserpine. Jupiter, d'après cet avis, envoya les Parques consoler cette déesse, et la déterminer, par ses prières, à faire cesser la stérilité que son absence avait causée sur la terre. Plusieurs savants confondent Pan avec Faunus et Sylvain, et croient que ce n'était qu'une même divinité adorée sous ces différents noms. Les Lupercales même étaient également célébrées en l'honneur de ces trois déités, différentes à la vérité dans leur origine, mais confondues dans la suite des temps.

Cependant Pan est le seul des trois qui ait été allégorisé, et regardé comme le symbole de la nature, suivant la signification de son nom. Aussi lui met-on des cornes à la tête, pour marquer, disent les mythologues, les rayons du soleil. La vivacité et le rouge de son teint expriment l'éclat du ciel; la peau de chèvre étoilée qu'il porte sur l'estomac, les étoiles du firmament; enfin ses pieds et ses jambes hérissées de poils désignent la partie inférieure du monde, la terre, les arbres et les plantes. *Augustin Carrache* s'est servi de cette figure allégorique de l'Univers pour exprimer cette pensée, *omnia vincit amor*, l'amour triomphe de tout; il a représenté Pan terrassé par Cupidon.

Terminons cet article en disant un mot de la fable du grand Pan.

Le vaisseau du pilote Thamus étant un soir vers de certaines isles de la mer Egée, le vent cessa tout-à-fait.

Tous les gens du vaisseau étaient bien éveillés, la plupart même passaient le temps à boire les uns avec les autres, lorsqu'on entendit tout d'un coup une voix qui venait des isles, et qui appelait Thamus. Thamus se laissa appeler deux fois sans répondre, mais à la troisième il répondit. La voix lui commanda que, quand il serait arrivé dans un certain lieu, il criât que le grand Pan était mort. Il n'y eut personne dans le navire qui ne fût saisi de frayeur et d'épouvante. On délibérait si Thamus devait obéir à la voix; mais Thamus conclut que quand ils seraient arrivés au lieu marqué, s'il faisait assez de vent pour passer outre, il ne fallait rien dire; mais que si un calme les arrêtait là, il fallait s'acquitter de l'ordre qu'il avait reçu. Il ne manqua point d'être surpris d'un calme à cet endroit-là, et aussi-tôt il se mit à crier de toute sa force que le grand Pan était mort. A peine avait-il cessé de parler, que l'on entendit de tous côtés des plaintes et des gémissements, comme d'un grand nombre de personnes surprises et affligées de cette nouvelle. Tous ceux qui étaient dans le vaisseau furent témoins de l'aventure. Le bruit s'en répandit en peu de temps jusqu'à Rome; et l'empereur Tibère ayant voulu voir Thamus lui-même, assembla des gens savants dans la théologie païenne, pour apprendre d'eux qui était ce grand Pan, et il fut conclu que c'était le fils de Mercure et de Pénélope.

Panacée, une des filles d'Esculape et d'Epione, fut honorée comme une déesse, et on croyait qu'elle présidait à la guérison de toutes sortes de maladies. Rac. *Pan,* tout; *akeisthai,* guérir. Chez les Oropiens, on voyait un autel dont la quatrième partie était dédiée à Panacée et à quelques autres divinités.

Panachéenne, surnom sous lequel Cérès avait un temple à Egium en Achaïe.

Panachéis *protectrice de tous les Achéens,* surnom de Minerve honorée en Achaïe.

Panagée, surnom de Diane, tiré dit-on, de ce qu'elle courait de montagne en montagne, de forêt en forêt, qu'elle changeait souvent de demeure, étant tantôt au ciel, tantôt sur la terre; enfin de ce qu'elle changeait de forme et de figure.

Panapémon, *innocent qui ne fait aucun mal.* Epithète d'Apollon. Rac. *Pèma,* perte. *Anthol.*

Panarius, de *Panis.* Jupiter avait sous ce nom, dans le Forum, une statue, en mémoire du pain que les soldats du Capitole jetèrent au camp des Gaulois, pour leur montrer qu'ils ne manquaient pas de vivres.

Panathénées, grandes fêtes de Minerve, qui se célébraient tous les ans, et qui s'appelaient d'abord Athénées. Sous ce premier nom, elles furent originairement instituées par Erichthonius, fils de Vulcain, ou, selon d'autres, par Orphée. Depuis ce temps, Thésée, ayant incorporé en un seul chef-lieu toutes les villes subalternes, rétablit ces fêtes sous le nom de Panathénées. On y recevait tous les peuples de l'Attique, suivant les vues politiques de Thésée, afin de les habituer à prendre Athènes pour la patrie commune. Ces fêtes, dans leur simplicité et leur première origine, ne duraient qu'un jour; mais ensuite la pompe s'en accrut, et le terme en devint plus long. On établit alors de grandes et de petites Panathénées. Les grandes se célébraient tous les cinq ans, le 25 du mois Hécatombæon, et les petites tous les trois ans, ou plutôt tous les ans, le 20 du mois Thargélion. Chaque ville de l'Attique, chaque colonie athénienne, dans ces occasions, devait, en forme de tribut, un bœuf à Minerve; la déesse avait l'honneur de l'hécatombe, et le peuple en avait le profit. La chair des victimes servait à régaler les spectateurs.

On proposait à ces fêtes des prix pour trois sortes de combats. Le premier, qui se faisait le soir, et dans lequel les athlètes portaient des flambeaux, était ordinairement une course à pied; mais, depuis, elle devint une course équestre, et c'est ainsi qu'elle se pratiquait du temps de *Platon.*

Le second combat était gymnique, c'est-à-dire que les athlètes y combattaient nus; il avait son stade particulier, construit d'abord par Lycurgue le Rhéteur, puis rétabli magnifiquement par Hérode Atticus. Le troisième combat, institué par Périclès, était destiné à la poésie et à la musique.

On y voyait disputer à l'envi d'excellents chanteurs, qu'accompagnaient des joueurs de flûte et de cithare; ils chantaient les louanges d'Harmodius, d'Aristogiton et de Thrasybule. Des poètes y faisaient représenter des pièces de théâtre jusqu'au nombre de quatre chacun, et cet assemblage de poëmes s'appelait Tétralogie. Le prix de ce combat était une couronne d'olivier et un baril d'huile exquise, que les vainqueurs, par une grace particulière accordée à eux seuls, pouvaient faire transporter où il leur plaisait hors du territoire d'Athènes. Ces combats, comme on vient de le dire, étaient suivis de festins publics et de sacrifices, qui terminaient la fête.

Telle était, en général, la manière dont se célébraient les Panathénées; mais les grandes l'emportaient sur les petites par le concours du peuple, et parceque dans cette fête seule on conduisait en grande et magnifique pompe un navire orné du voile ou du péplus de Minerve; et après que ce navire, accompagné du plus nombreux cortège, et qui n'allait en avant que par des machines, avait fait plusieurs stations sur la route, on le ramenait au même lieu d'où il était parti, c'est-à-dire au Céramique.

A cette procession assistaient toutes sortes de gens vieux et jeunes, de l'un et de l'autre sexe, portant tous à la main une branche d'olivier, pour honorer la déesse à qui le pays était redevable de cet arbre utile. Tous les peuples de l'Attique se faisaient un point de religion de se trouver à cette fête; de là vient son nom de Panathénées, comme si l'on disait les Athénées de toute l'Attique. Les Romains les célébrèrent à leur tour; mais leur imitation ne servit qu'à relever davantage l'éclat des vraies Panathénées.

Pancarpe, spectacles des Romains, où des hommes gagés combattaient contre toutes sortes de bêtes dans l'amphithéâtre de Rome. Rac. *Pan*, tout; *karpos*, fruit. Ces jeux ont duré jusqu'à l'empereur Justinien. Il ne faut pas les confondre avec la *Sylve*. *V*. Sylve. Ce mot se disait aussi, à Athènes, d'un sacrifice où l'on offrait toutes sortes de fruits, et qu'on appelait de là *Pancarpos Thusia*.

Panchaïe, isle d'Arabie, célèbre par sa fertilité, ses eaux et ses délices, et sous la protection de Jupiter Triphylien, qui y avait un temple magnifique. La plaine où il était situé était toute consacrée à Jupiter. On la nommait le Char d'Uranus, ou l'Olympe Triphylien. On dit qu'Uranus, tenant l'empire du monde, se plaisait à venir sur cette montagne contempler le ciel et les astres.

Panchée, isle fabuleuse, placée par *Diodore de Sicile*, qui n'a fait que copier *Enémère*, dans l'Océan, proche de l'Arabie, mais qui a échappé jusqu'à nos jours aux recherches des navigateurs. *Enémère* peignait cette isle comme une terre délicieuse, un paradis terrestre, où se trouvaient des richesses immenses et qui n'exhalait que des parfums. Sa capitale était Panara, dont les habitants étaient les plus heureux de tous les hommes. En un mot, c'était *l'Eldorado* des anciens.

Pancladies, fête que les Rhodiens célébraient au temps de la taille de leur vigne. Rac. *klados*, rameau.

Pancratès, *tout-puissant*, surnom de Jupiter. Rac. *kratos*, force, puissance.

Pancratiastes, athlètes qui s'adonnaient sur-tout à l'exercice du pancrace. On donnait aussi ce nom à ceux qui réussissaient dans les cinq sortes de combats compris sous le titre général de pentathle, appelé pancrace parceque les athlètes y déployaient toute leur force.

PANCRATION, exercice violent qui faisait partie des anciens jeux publics. C'était un composé de la lutte et du pugilat. On appelait les athlètes Pancratiastes ou Pammaques, et ils pouvaient chercher à se vaincre par toutes sortes de moyens. Les statues de ces sortes de lutteurs sont remarquables par des oreilles petites, comprimées contre la tête. Le cartilage en est gonflé, ce qui rétrécit l'ouverture de l'oreille, dont le bord intérieur est marqué par des traits qui ressemblent à des incisions. *Winckelmann, Essai sur l'Allégorie*, p. 8 de la préface, t. 1.

PANCRATIS, PANCRATO, fille d'Aloüs et d'Iphimédie, était sœur des fameux Aloïdes. Elle fut enlevée par une troupe de brigands, dont le chef était Butès, disputée par ces mêmes brigands, et resta à Agussamède, que les Aloïdes forcèrent de rendre sa proie.

PANDA. Les Romains avaient deux divinités de ce nom. La première, pour qui l'on avait une grande vénération, était ainsi nommée parcequ'elle ouvrait le chemin. C'était la déesse des voyageurs. La deuxième était la Paix, ou la déesse de la paix, qu'on appelait ainsi parcequ'elle ouvrait les portes des villes. Un ancien auteur, nommé *Elius*, cité par *Varron*, croyait que Panda et Cérès étaient une même divinité, et que ce nom lui avait été donné *a pane dando*, parcequ'elle donnait le pain aux hommes. *Varron* distingue l'une de l'autre, et dérive *Panda* de *pandere*, ouvrir.

1. PANDARE, fils de Lycaon, un des plus fameux capitaines qui marchèrent au secours des Troyens contre les Grecs. *Homère*, pour exprimer son habileté à tirer de l'arc, suppose qu'Apollon lui-même lui avait donné un arc et des flèches, et lui fait jouer un rôle important. Il blesse Ménélas, et l'eût tué si Minerve n'eût détourné le coup. Mais enfin il tombe sous les coups de Diomède qu'il blesse légèrement, et qui punit son audace.

2. — Fils d'Alcanor et d'Hiéra, et frère de Bitias. *Virgile*, qui lui donne une taille colossale, le peint appuyant ses larges épaules contre les portes du camp troyen, qu'il fait tourner sur leurs gonds, pour empêcher les Rutules d'y pénétrer. Mais il a le malheur d'y enfermer Turnus, qui l'envoie bientôt rejoindre son frère.

3. — Fils de Mérops, eut trois filles, Mérope, Cléothère et Aédon. Pénélope nous apprend dans *Homère* que ces princesses perdirent leur père et leur mère par un effet du courroux des dieux, et que Vénus, touchée de pitié de les voir orphelines, prit soin de leur éducation. Les autres déesses les comblèrent à l'envi de leurs faveurs. Junon leur donna la sagesse et la beauté; Diane y joignit la grace de la taille; Minerve leur apprit à exceller dans tous les ouvrages qui conviennent aux femmes; et quand elles furent nubiles, Vénus remonta au ciel pour prier Jupiter de leur accorder un heureux mariage. Mais, en l'absence de Vénus, les Harpyies enlevèrent ces princesses et les livrèrent aux Furies. *Pausanias* ajoute qu'on les nommait Camiro et Clytie, ce qui supposerait qu'on n'en comptait que deux. Suivant lui, Pandare leur père était de Milet, ville de Crète, et fut complice non seulement du vol sacrilège de Tantale, mais aussi du serment qu'il fit pour cacher son crime.

1. PANDARÉE, d'Ephèse, père de deux filles, l'une nommée Aédon et l'autre Chélidonée, maria l'aînée à Polytechne, de Colophon en Lydie. Les nouveaux époux furent heureux tant qu'ils honorèrent les dieux; mais s'étant vantés, un jour, qu'ils s'aimaient plus que Jupiter et Junon, cette déesse, offensée de ce discours, leur envoya la Discorde, qui les eut bientôt brouillés. Polytechne était allé chez son beau-père lui demander sa fille Chélidonée, que sa sœur avait envie de voir, et l'ayant conduite dans un bois, il lui fit violence. Celle-ci, pour se venger, apprit à Aédon l'insulte qui lui avait été faite, et l'une et l'autre résolurent de faire

manger au mari Itys son fils unique. Polytechne, informé de cet attentat, poursuivit sa femme et sa belle-sœur jusques chez Pandarée leur père, où elles s'étaient retirées; et l'ayant chargé de chaînes, il le fit jeter au milieu des champs, après lui avoir fait frotter tous le corps de miel. Aédon, s'étant transportée dans le lieu où était son père, tâcha d'éloigner les mouches et les autres insectes qui le dévoraient; et une action si louable ayant été regardée comme un crime, on allait la faire mourir, lorsque Jupiter, touché des malheurs de cette famille, les changea tous en oiseaux, comme dans la fable de Progné et de Philomèle.

2. — Fils de Mérops, était l'aide de Tantale dans ses vols et fit souvent pour lui de faux serments. Il vola le chien d'or qui était devant le temple de Jupiter, et le donna à Tantale, qui nia l'avoir reçu; en punition de ce vol, Pandarée fut changé en pierre. *Pausanias* paraît le confondre avec le précédent.

Pandarons (*Myth. Ind.*), religieux très nombreux, et qui ne sont pas moins révérés que les saniassis. Ils sont de la secte de Shiva, se barbouillent la figure, la poitrine et les bras avec des cendres de bouze de vache. Ils parcourent les rues, demandent l'aumône, et chantent les louanges de Shiva, en portant un paquet de plumes de paon à la main, et le lingam pendu au cou : pour l'ordinaire ils ont aussi quantité de coliers et de bracelets d'*outrachon*. Le pandaron qui ne se vêt point de toile jaune se marie et vit en famille. Celui qui fait vœu de chasteté s'appelle *Tabachi:* il diffère du saniassi, en ce qu'il vit en société, soit avec sa famille, soit avec d'autres pandarons; il témoigne sa reconnaissance à ceux qui lui font l'aumône, en leur donnant des cendres de bois de sandal et de bouze de vache, qu'il dit rapporter des lieux saints. Le nom de *Pandaron* est collectif pour les religieux de Shiva, comme celui de *Tadin* pour ceux de Wishnou.

1. Pandée, fille d'Hercule Indien, à laquelle son père laissa un royaume en apanage. Elle donna son nom à cet état, le seul de l'Inde, dit *Pline*, qui fût régi par des femmes.

2. — Fille de Saturne et de la Lune, et douée d'une rare beauté.

Pandémon, la même fête que les Athénées; elle avait pris ce nom du grand concours de peuple qui se rassemblait pour la célébrer.

Pandémos, surnom de Vénus, qui signifie la vulgaire, la commune, en latin *volgivaga*. Selon *Pausanias*, Thésée introduisit son culte à Athènes, lorsqu'il réunit toutes les tribus de l'Attique en un seul peuple. Selon d'autres, Solon lui bâtit un temple de la contribution payée par les femmes publiques. *Pausanias* dit qu'elle avait une statue à Thèbes, ainsi qu'à Elis, où elle était assise sur un bouc. *Béger* regarde comme Vénus-Pandémos, celle qu'on voit sur une pierre gravée, publiée par lui, et qui est dans un char attelé par un bouc.

Pandemus, nom de l'amour, commun aux Grecs et aux Egyptiens. Il s'appliquait à celui des deux Amours qui passe pour inspirer des désirs grossiers.

Panderkès, qui voit tout, épithète d'Apollon. Rac. *Derkein*, avoir l'œil perçant.

Pandiare (*Myth. Mah.*), chef de la religion, et juge souverain des Maldives. C'est le supérieur des Naybes, et c'est à son tribunal qu'on appelle de leurs sentences. Cependant il ne peut porter de jugement dans les affaires importantes, sans être assisté de trois ou quatre graves personnages qui savent l'Alcoran par cœur, et qui se nomment *Mocouris*. Ils sont au nombre de quinze, et forment son conseil. Le roi seul a le pouvoir de réformer les jugements de ce tribunal. Ce supérieur fait sa résidence continuelle dans l'isle de Malé, et ne s'éloigne jamais de la personne du roi. *Voy.* Catibes, Naybes.

Pandiculaires, jours auxquels on sacrifiait à tous les dieux en com-

mun. On les nommait aussi *Communicarii.*

Pandies, fête en l'honneur de Jupiter. On croit qu'elle fut ainsi nommée de Pandion qui l'avait instituée. D'autres donnent à cette fête ainsi qu'à son nom une autre origine.

1. Pandion. Fils d'Erichthonius, succéda à son père sur le trône d'Athènes, environ l'an 1439 avant J. C. De son temps l'abondance du bled et du vin fut si grande, que l'on disait que Cérès et Bacchus étaient venus dans l'Attique. Ce prince fut malheureux père; car ses deux filles, toutes deux fort belles, furent victimes de la brutalité de Térée son gendre, et il n'eut point d'enfants mâles qui pussent venger les injures faites à leur père. Il en mourut de chagrin après un règne de 40 ans.

2. — Fils de Cécrops 2, monta sur le trône d'Athènes, après la mort de son père, vers l'an 1309 avant J. C., et régna 50 ans. Chassé de son royaume avec ses enfants par les Métionides, il se réfugia auprès de Pylas, roi de Mégare, dont il avait épousé la fille, et là mourut de maladie. Mais ses enfants revinrent à Athènes; et Egée, leur aîné, se remit en possession du royaume.

3. — Un des fils d'Egyptus, tué par son épouse Callinice.

4. — Fils de Phinée et de Cléopâtre. Son père, irrité par les calomnies de sa belle-mère, lui creva les yeux.

Pandionides, descendants de Pandion.

Pandjancarers (*Myth. Ind.*), brahmes du Tanjaour et du temple de Cangivaron, qui composent tous les ans le Panjangam. *V*. Vaïdiguers.

Pandocus, capitaine troyen, blessé par Ajax. *Iliad. l.* 11.

1. Pandore, nom de la première femme, suivant la mythologie. Jupiter, irrité contre Prométhée de ce qu'il avait eu la hardiesse de faire un homme et de voler le feu du ciel pour animer son ouvrage, ordonna à Vulcain de former une femme du limon de la terre, et de la présenter à l'assemblée des dieux. Minerve la revêtit d'une robe d'une blancheur éblouissante, lui couvrit la tête d'un voile et de guirlandes de fleurs qu'elle surmonta d'une couronne d'or. En cet état, Vulcain l'amena lui-même. Tous les dieux admirèrent cette nouvelle créature, et chacun voulut lui faire son présent. Minerve lui apprit les arts qui conviennent à son sexe, celui entr'autres de faire de la toile. Vénus répandit le charme autour d'elle avec le désir inquiet et les soins fatigants. Les Graces et la déesse de la persuasion ornèrent sa gorge de colliers d'or. Mercure lui donna la parole avec l'art d'engager les cœurs par des discours insinuants. Enfin, tous les dieux lui ayant fait des présents, elle en reçut le nom de *Pandore*. Rac. *Pan*, tout; *doron*, don. Pour Jupiter, il lui donna une boîte bien close, et lui ordonna de la porter à Prométhée. Celui-ci, se défiant de quelque piége, ne voulut recevoir ni Pandore ni la boîte, et recommanda bien à Epiméthée de ne rien recevoir de la part de Jupiter. Mais, à l'aspect de Pandore, tout fut oublié. Epiméthée devint son époux; la boîte fatale fut ouverte, et laissa échapper tous les maux et tous les crimes dont le déluge a depuis inondé ce triste Univers. Epiméthée voulut la refermer; mais il n'était plus temps. Il n'y retint que l'Espérance qui était près de s'envoler, et qui demeura sur les bords.

2. — C'est aussi le nom de la mère de Deucalion, et de la terre qui fournit à tous nos besoins.

3. — Fille d'Erechthée.

Pandorus, fils d'Erechthée, roi d'Attique, et de Diogénéa, frère de Cécrops et de Méthon, gouvernait l'Eubée.

Pandrose, la troisième des filles de Cécrops. Minerve lui confia un jour à elle et à ses sœurs un dépôt, et elle fut la seule qui demeura fidelle à la déesse. En récompense de sa piété, les Athéniens lui élevèrent, après sa mort, un temple auprès de celui

de Minerve, et instituèrent une fête en son honneur. Elle avait eu, dit-on, de Mercure, un fils nommé Céryx.

Pandrosie, fête athénienne en l'honneur de Pandrose. *Voy.* Pandrose.

Panduvia, instrument à vent, dont, suivant *Isidore*, Pan était l'inventeur.

Pandysie, réjouissances publiques qui s'observaient en Grèce dans la saison où l'on ne pouvait plus tenir la mer.

Panégyriarques, magistrats qui présidaient aux fêtes solennelles.

Panegyris, fête ou foire chez les Grecs, à laquelle se rendaient tous les peuples voisins, et où l'on célébrait des jeux.

Panéros, pierre précieuse, dont parle *Pline*, et qui, dit-on, rendait les femmes fécondes.

Panes, les satyres qui reconnaissaient Pan pour leur chef. C'étaient les dieux des chasseurs, des bois et des champs.

Panga (*Myth. Afr.*), idole des noirs du Congo. C'est un bâton de la forme d'une hallebarde, avec une tête sculptée et peinte en rouge.

Pangoumé Outron (*Myth. Ind*), fête qui se célèbre dans le temple de Shiva, en l'honneur de la déesse Parvadi son épouse, au mois de Mars.

Panhellénies, fêtes en l'honneur de Jupiter, instituées par Eacus, et renouvelées par Hadrien, auxquelles toute la Grèce devait participer.

Panhellénius, surnom de Jupiter, c.-à-d. protecteur de toute la Grèce. C'est sous ce nom qu'Hadrien fit bâtir dans Athènes un temple à Jupiter, et c'était lui-même qu'il prétendait désigner ainsi.

Panhellinon, surnom de Bacchus.

1. Pania, surnom de Minerve honorée à Argos.

2. — Nom de l'Espagne. Bacchus, ayant assemblé une armée de Pans et de Satyres, soumit l'Ibérie (Européenne), et laissa Pan pour y commander. Celui-ci lui donna son nom, et l'appela Pania, d'où vint ensuite le nom de Spania. *V.* Espagne.

Panionies, fête en l'honneur de Neptune, établie par les colonies ioniennes, sur le mont Mycalé, en l'honneur de Neptune Héliconien. C'était là que se réunissaient tous les ans les Ioniens. Ce qu'il y avait de remarquable dans cette fête, c'est que si la victime venait à mugler avant le sacrifice, ce mugissement passait pour un présage de la faveur spéciale de Neptune.

Panionium, ville sacrée, ainsi nommée parceque les Ioniens étaient dans l'usage de s'y rassembler. *Voy.* Panionies.

Panique (terreur). Les Grecs ont attribué à leur dieu Pan l'origine de cette terreur subite dont la cause est inconnue. C'est ainsi que l'armée de Brennus, chef des Gaulois, prit la fuite. Mais *Plutarque* et *Polyen* en rapportent l'origine au Pan égyptien. Selon le premier, les Pans et les Satyres, effrayés de la mort d'Osiris, massacré par Typhon, firent retentir les rivages du Nil de leurs hurlements; et depuis on appela *terreur panique* cette frayeur subite et vaine qui surprend. *Polyen* assigne une autre cause, savoir, le stratagème dont Pan, lieutenant général d'Osiris, se servit pour dégager l'armée de ce prince, surprise la nuit dans une vallée. Il leur ordonna de pousser des cris épouvantables, dont les ennemis furent si effrayés qu'ils prirent la fuite. Enfin d'autres attribuent l'origine de ce mot à la terreur que Pan inspira aux Perses, en se faisant voir à leur armée sous la figure d'un géant formidable; terreur qui valut aux Athéniens la célèbre victoire de Marathon. *Bochard* prétend que Pan n'a passé pour être cause de ces terreurs, que parcequ'on exprime en hébreu un homme épouvanté par le mot *Pan*, ou *Phan*.

Panisques, *petits pans*, dieux champêtres, qu'on croyait tout au plus de la taille des pygmées.

Panium, lieu situé près des sources du Jourdain, et dans lequel Hérode

fit bâtir un temple de marbre en l'honneur de l'empereur Auguste.

Panjacartaguel (*Myth. Ind.*), c'est-à-dire, les cinq puissances ou les cinq dieux. C'est ainsi que les Indiens expriment les cinq éléments qui, engendrés par le Créateur, concoururent à la formation de l'univers. Dieu, disent-ils, tira l'air du néant. L'action de l'air forma le vent. Du choc de l'air et du vent naquit le feu. A sa retraite, celui-ci laissa une humidité, d'où l'eau tire son origine. De l'union de ces puissances résulta une crasse; la chaleur du feu en composa une masse qui fut de la terre.

Panjangam (*Myth. Ind.*), almanach des brahmines, où sont marqués les jours heureux et malheureux, et dont les Indiens se servent pour régler leur conduite. Si le jour où ils ont quelque affaire importante à entreprendre est marqué comme malheureux, ils se garderont bien de faire aucune démarche; ce qui leur fait souvent perdre les meilleures occasions. La superstition sur cet article est poussée si loin, qu'il y a, dans le Panjangam, des jours où le bonheur et le malheur ne durent que quelques heures. Il y a même un Panjangam particulier pour marquer les heures du jour et de la nuit heureuses ou malheureuses.

Panjans (*Myth. Ind.*), prêtres indiens. *V.* Raulins.

Pannonie. (*Iconol.*) Elle est figurée sur les médailles par deux figures de femmes vêtues à cause de la froideur du climat; elle tient à la main des enseignes militaires, pour caractériser la vaillance de ses habitants.

Pannychie, fontaine imaginaire que *Lucien* place dans l'isle des Songes.

Panomphée, surnom de Jupiter, parceque ses louanges sont dans la bouche de tout le monde (rac. *Pas*, toute; *omphè*, voix); ou parcequ'il était adoré de tous les peuples, à chacun desquels il rendait des oracles dans leur propre langue, mais surtout parcequ'il était l'auteur de toutes les divinations, ayant entre les mains les livres du destin dont il révélait plus ou moins, selon son plaisir, à ses prophètes.

1. Panope, une des Néréides, recommandable par sa sagesse et par l'intégrité de ses mœurs.

2. — Fille de Thésée, mariée à Hercule, dont elle eut un fils qui prit le nom de sa mère.

3. — Jeune Sicilien qui accompagnait le roi Aceste à la chasse. Il fut un des concurrents aux prix de la course proposés par Enée à l'occasion de l'anniversaire de la mort de son père Anchise.

1. Panopée; c'est ainsi que *Virgile* appelle la néréide Panope.

2. — Père d'Eglé que Thésée épousa.

3. — Fils de Phocus et d'Astéropée, *Phocéen*, donna son nom à la ville de Panope. Il accompagna Amphytrion dans la guerre contre les Télébæens, et assista à la chasse du sanglier de Calydon. De lui descendait Epéus, constructeur du cheval de bois; et de son frère Crissus, avec lequel il se disputa dans le sein de sa mère, Strophius et Pylade.

Panoptès, *qui voit tout*, surnom de Jupiter. Rac. *optomai*, je vois.

Panothée, prêtresse d'Apollon, qui vivait du temps d'Abas ou d'Acrise. On lui attribue l'invention des vers héroïques.

Pantarbe, pierre fabuleuse, à laquelle quelques auteurs ont attribué la propriété d'attirer l'or, comme l'aimant attire le fer. Le crédule *Philostrate*, dans la vie d'*Apollonius*, en raconte bien d'autres merveilles. L'éclat en est si vif, dit-il, qu'elle ramène le jour au milieu de la nuit; mais ce qui est plus étonnant encore, cette lumière est un esprit qui se répand dans la terre et attire insensiblement les pierres, précieuses sans doute; plus cette vertu s'étend, plus elle a de force, et toutes ces pierres dont la Pantarbe se fait une ceinture, ressemblent à un essaim d'abeilles qui environnent leur roi. Mais de peur qu'un si riche trésor ne devînt trop vil, non seulement la nature l'a

caché dans les entrailles les plus profondes de la terre, mais elle lui a donné la faculté de s'échapper des mains de ceux qui voudraient la prendre sans précaution. Elle prend sa naissance dans cette partie des Indes où s'engendre l'or, et par le point de la décussation des lignes, elle fait découvrir les veines de ce métal dans les lieux où il se forme, et peut indiquer les trésors. Suivant l'auteur de l'histoire de *Théagène* et de *Chariclée, Héliodore,* elle garantit du feu ceux qui la portent, etc.

PANTÉNEITH, chef des prêtres de Neith, en Egypte. *Voyez* ce mot.

PANTHÉE, fils d'Otrée, prêtre d'Apollon, périt la dernière nuit de Troie, sous les yeux d'Enée. *Enéid., l.* 2.

PANTHÉES (*Iconol.*), divinités qui étaient ornées des symboles de plusieurs divinités réunies. Ainsi les statues de Junon tenaient quelque chose de celles de Pallas, de Vénus, de Diane, de Némésis, des Parques. On voit dans les anciens monuments une Fortune ailée qui tient de la main droite le timon, et de la gauche la corne d'abondance, tandis que le bas finit en tête de bélier. L'ornement de sa tête est une fleur de lotus qui s'élève entre deux rayons, marque d'Isis et d'Osiris. Elle a sur l'épaule le carquois de Diane, sur la poitrine l'égide de Minerve, sur la corne d'abondance le coq de Mercure, et sur la tête de bélier le corbeau d'Apollon. Les médailles offrent aussi des Panthées ou têtes chargées de divers attributs. Telle est celle qui se trouve sur la médaille d'Antonin Pie, et de la jeune Faustine, qui est tout ensemble Sérapis par le boisseau qu'elle porte, Soleil par la couleur des rayons, Jupiter Ammon par les deux cornes de bélier, Pluton par la grosse barbe, Neptune par le trident, Esculape par le serpent entortillé autour du manche. On croit, avec assez de raison, que ces Panthées doivent leur origine à la superstition de ceux qui, ayant pris plusieurs dieux pour protecteurs de leurs maisons, les réunissaient tous dans une même statue, qu'ils ornaient des différents symboles de ces déités.

PANTHÉON, temple en l'honneur de tous les dieux. Le plus fameux de tous les édifices de ce genre est celui qui fut élevé par les soins d'Agrippa, gendre d'Auguste. Il le fit construire d'une forme ronde, soit pour éviter, dit plaisamment *Lucien*, toute dispute de préséance entre les dieux, soit, comme l'observe *Pline*, parceque la convexité de sa voûte représentait le ciel. Ce temple était couvert de briques, et, soit au-dehors, soit au-dedans, revêtu de marbres de différentes couleurs. Les portes étaient de bronze, les poutres enrichies de bronze doré et le faîte du temple couvert de lames d'argent, que Constantin fit transporter à Constantinople. Il n'y avait point de fenêtres; le jour n'y entrait que par une ouverture pratiquée au milieu de la voûte. Dans l'intérieur du temple, on avait pratiqué un certain nombre de niches pour y placer les statues des divinités principales. On y distinguait celle de Minerve en ivoire, chef-d'œuvre de *Phidias*, et celle de Vénus, qui avait à chaque oreille une moitié de cette perle précieuse dont Cléopâtre avait fait dissoudre la pareille dans du vinaigre. Quoique ce temple fût consacré à tous les dieux, il était cependant particulièrement dédié à Jupiter le Vengeur. Il y en avait un autre à Rome dédié spécialement à Minerve Medica, ou déesse de la médecine. Athènes se vantait aussi d'en posséder un qui ne le cédait pas de beaucoup à celui d'Agrippa. Enfin, on croit que le temple de Nismes, qu'on dit avoir été dédié à Diane, était un panthéon. Il y avait douze niches, dont six restent encore sur pied. C'était une édifice consacré aux douze grands dieux, et pour cela quelques uns l'ont appelé Dodécathéon.

PANTHÈRE, animal favori de Bacchus, et qu'on trouve souvent représenté sur ses monuments, parceque, dit *Philostrate*, des nourrices de ce Dieu avaient été changées en pan-

thères, ou, selon d'autres, parceque cet animal aime les raisins. La panthère est aussi un attribut de Pan, qui peut-être a pris son nom d'elle.

Panthius, un des fils d'Egyptus.

Panthoïdès, Euphorbe, fils de Panthus, que *Pythagore* prétendait avoir été au siége de Troie.

1. Panthus, père d'Euphorbe.

2. — Père de Polydamas.

Pantica, la mêmeque Panda. *V.* Panda.

Pantidye, princesse de Lacédémone, qui, au rapport du poète *Eumelus*, eut une intrigue avec Glaucus lorsqu'elle était fiancée à Thestius, roi d'Etolie, et déjà se trouvait enceinte de Léda lorsqu'elle fut conduite à son époux. — *Voy.* Glaucus.

Pantocrator. *Voy.* Pancratès.

Paon. (*V.* Junon.) *Iconol.* Un paon qui étale ses plumes, symbole de la vanité. (*Voy. ce mot.*) Sur les médailles, le paon désigne la consécration des princesses, comme l'aigle marque celle des princes.

Paor-Nomy (*Myth. Ind.*), fête qui tombe la veille ou le jour de la nouvelle lune du mois de Novembre. C'est la grande fête du temple de Tirounamaley, parceque c'est dans ce jour que parut la montagne sur laquelle ce temple est situé. Les chivapatis la célèbrent dans toutes les pagodes de Shiva. Elle dure neuf jours; les pélerins accourent à Tirounamaley de toutes les parties de la côte, et il s'y tient une grande foire.

L'histoire de Tirounamaley est très célèbre dans la religion des Gentils; elle occupe tout un pouranon. Le temple est construit sur une montagne sacrée, parcequ'elle représente Shiva; ce dernier y descendit en colonne de feu, pour terminer une dispute de préséance élevée entre Wishnou et Brouma. Shiva, pour perpétuer la mémoire de cet événement, changea la colonne enflammée en une montagne de terre, et voulut que ses sectateurs la révérassent. C'est à cause de son premier état qu'ils allument sur le sommet un grand feu qui dure pendant la neuvaine; ils le placent dans un immense chaudron de cuivre, et l'entretiennent avec du beurre et du camphre, qu'on y envoie de tous côtés. La mèche est composée de plusieurs pièces de toile de soixante-quatre coudées chacune. Les brahmes ont soin de ramasser le marc de ce feu, dont ils font des présents à leurs bienfaiteurs, qui tous les jours s'en mettent un peu sur le front. C'est à l'imitation de ce feu sacré que les chivapatis font chez eux un grand gâteau de pâte de riz, pètri seulement avec de l'eau; il font un trou dans le milieu, qu'ils remplissent de beurre, et y allument une petite mèche; ensuite ils adorent ce feu, jeûnent toute la journée, et, après six heures du soir, ils mangent cette pâte avec quelques fruits.

Les wishnoupatis ont une très grande fête le jour de cette même pleine lune; elle ne diffère de l'autre que par son objet; de manière que les deux sectes la célèbrent ensemble. On allume des feux de joie devant les temples; les rues et les maisons sont illuminées, et on porte les dieux processionnellement. Les wishnoupatis disent que c'est le jour de la pleine lune de ce mois que Wishnou prit la forme d'un brahme nain, et relégua le puissant géant Mahabéli dans le Padalon; que ce géant, pendant qu'il gouvernait, aimant beaucoup les illuminations fournissait à chaque maison un *calon* d'huile, le douzième d'une pinte, afin de satisfaire son goût, et qu'en allant au Padalon il pria Wishnou de vouloir bien faire continuer sur la terre les usages qu'il avait établis. Ce dieu le lui promit, et lui permit en même temps de revenir toutes les années à pareil jour, afin de voir par lui-même s'il était fidèle à sa promesse.

C'est pour cette raison que l'illumination se fait, et que les enfants, tenant du feu dans la main, se divertissent dans les rues en criant : *Mahabéliro.*

Paouaouci (*Myth. Améric.*), enchantements ou conjurations, au moyen desquels les naturels de la

Virginie prétendent faire paraître des nuages et tomber de la pluie.

Papa, surnom d'Atys.

Papas, nom des grands-prêtres chez presque tous les peuples orientaux, chez les Indiens, en Amérique et au Pérou. Le grand-prêtre des Mexicains s'appelait aussi *papa*, et c'était lui qui ouvrait le sein des hommes qu'on sacrifiait aux dieux.

Paphia, surnom de Vénus. Le type représentatif de la Vénus Paphienne était une pierre taillée en borne; les médailles de Sardes et de Paphos nous en offrent l'empreinte.

Paphlagonius, ruisseau qui coulait au pied du mont Ida. Selon les poètes, il s'était formé du sang de Memnon, tué par Achille.

Paphos, ville de l'isle de Chypre, plus particulièrement consacrée à Vénus que le reste de l'isle. Le temple qu'elle y avait était de la plus grande magnificence. La vénération qui y était attachée s'étendait même jusqu'à ses prêtres. Caton en fit offrir au roi Ptolémée la grande prêtrise, s'il voulait céder Chypre aux Romains, regardant cette dignité comme le dédommagement d'un royaume. Les ministres de ce temple n'immolaient point de victimes; le sang ne coulait jamais sur leurs autels; on n'y brûlait que de l'encens, et la déesse n'y respirait que l'odeur des parfums. Elle y était représentée sur un char conduit par les Amours, et tiré par des cygnes et des colombes. L'éclat de l'or et de l'azur qui brillaient de toutes parts le cédait encore à celui des arts. Les chefs-d'œuvres des plus grands maîtres attiraient seuls toute l'attention. La délicieuse situation et les charmes du climat avaient sans doute contribué à établir l'opinion de ceux qui y fixaient l'empire de Vénus et le séjour des plaisirs. *Tacite* parle d'un autel merveilleux qu'on y admirait, et sur lequel on offrait un feu qu'aucune pluie ne pouvait éteindre, quoiqu'exposé à toutes les injures de l'air.

Paphus, fils de Pygmalion et d'une femme que la fable suppose avoir été auparavant une statue d'ivoire. Ce fut lui qui bâtit Paphos, et lui donna son nom.

2.—Fils de Cinyre.

Papier. (*Myth. Mah.*) Le papier, et sur-tout celui qui est écrit, est une chose sacrée pour les Mahométans. Ils tiennent pour déshonnête de le brûler, déchirer ou jeter, surtout de s'en servir à des usages sales, à cause, disent-ils, que le nom de dieu, ou celui des saints, peut être écrit dessus; et si ce n'est pas du papier écrit, il sert à écrire les choses vénérables, comme les matières de la religion et de la morale, les lois divines et humaines, etc. *Chardin.*

Papillon (Le). (*Iconol.*) Symbole de l'étourderie, de la légèreté et de l'inconstance. L'amour et les plaisirs sont souvent représentés avec les aîles de papillon. Chez les anciens, le papillon était aussi le symbole de l'ame, que les Grecs appelaient *Psyché*. Sur d'anciens monuments, on trouve Cupidon tenant par les aîles un papillon, qu'il tourmente et qu'il déchire, pour exprimer l'esclavage d'une ame dominée par l'amour. Cupidon est encore représenté tenant d'une main son arc bandé, et brûlant de l'autre main, avec une torche ardente, les aîles d'un papillon.

Pappée, nom du Jupiter des Scythes, dont la Terre était la femme, le même que le Ciel.

Papposilénus, *aïeul de Silène*. Celui-ci était représenté avec une barbe touffue qui lui fermait la bouche, et un visage effrayant qui lui donnait plus l'air d'une bête que d'un homme.

Paprémis, ville d'Egypte, où Mars était honoré d'un culte particulier. Le jour de sa fête, dès le lever du soleil, un certain nombre de prêtres transportaient la statue du dieu dans son reliquaire d'or, sur un char à quatre roues, de son temple dans une chapelle voisine, et de cette chapelle au temple; d'autres, armés de massues, se portaient aux portes, tandis qu'un troisième corps, muni des mêmes armes, se rangeait en ligne en face des prêtres qui gardaient l'entrée.

l'entrée. Ceux-ci refusant de les admettre, on en venait aux coups, et il en résultait une sanglante bataille où beaucoup de monde perdait la vie. Cet usage barbare se pratiquait en mémoire de ce que Mars, élevé au-dehors, étant venu voir sa mère dans cette ville, les serviteurs, qui ne le connaissaient pas, lui refusèrent l'entrée. Mars, obligé de se retirer, se fit un parti, revint, attaqua ses ennemis, et entra de force dans la demeure de sa mère.

Pa-qua, ou Ta-qua (*Myth. Chin.*), art de consulter les esprits. Il y a plusieurs méthodes établies pour cette opération; mais la plus commune est de se présenter devant une statue, et de brûler certains parfums, en frappant plusieurs fois la terre du front. On prend soin de porter près de la statue une boîte remplie de spatules d'un demi-pied de longueur; sur lesquelles sont gravés des caractères énigmatiques qui passent pour autant d'oracles. Après avoir fait plusieurs révérences, on laisse tomber au hasard une des spatules, dont les caractères sont expliqués par le bonze qui préside à la cérémonie : quelquefois on consulte une grande pancarte qui est attachée contre le mur, et qui contient la clef des caractères. Cette opération se pratique à l'approche d'une affaire importante, d'un voyage, d'une vente de marchandises, d'un mariage, et dans mille autres occasions, pour le choix d'un jour heureux, et pour le succès de l'entreprise.

Parabaravastu (*Myth. Ind.*), nom de l'Etre suprême dans quelques contrées de l'Inde.

Parabolains, gladiateurs qui s'exposaient à combattre contre les bêtes féroces. Rac. *Paraballein*, se précipiter.

Parabrahma (*Myth. Ind.*), le premier des dieux de l'Inde. Un jour il eut envie de paraître sous une figure sensible, et il se fit homme. Le premier objet de son apparition fut de concevoir un fils, qui lui sortit de la bouche, et qui s'appela *Maïso*. Il en eut deux autres après, dont l'un, nommé *Wishnou*, lui sortit de la poitrine, et l'autre, nommé *Brahma*, lui sortit du ventre. Avant de redevenir invisible, il assigna des demeures et des emplois à ses trois enfants. Il mit l'aîné dans le premier ciel, et lui donna un empire absolu sur les éléments et sur les corps mixtes. Il plaça *Wishnou* au-dessous de son frère aîné, et l'établit le juge des hommes, le père des pauvres, et le protecteur des malheureux. *Brahma* eut pour son partage, le troisième ciel, avec l'intendance des sacrifices et des autres cérémonies de la religion. Ce sont là les trois dieux que les Indiens représentent en une idole à trois têtes sur le même corps, pour signifier mystérieusement qu'ils viennent tous trois d'un même principe.

Paradis. (*Myth. Siam.*) Les Siamois placent le leur dans le plus haut ciel, et le divisent en huit diffférents degrés de béatitude. Le ciel, dans leur idée, est gouverné comme la terre. Ils y mettent des pays indépendants, des peuples, des rois; on y fait la guerre, on y donne des batailles. Le mariage même n'en est pas banni, du moins dans les première, seconde et troisième demeures, où les saints peuvent avoir des enfants. Dans la quatrième, il sont au-dessus des désirs sensuels, et la pureté augmente ainsi jusqu'au dernier ciel, qui est proprement le paradis, nommé *Nirupan* dans leur langue, où les ames des dieux et des saints jouissent d'un bonheur inaltérable.

Myth. Ind. Les habitants des états de Camboye, dans la presqu'isle au-delà du Gange, comptent jusqu'à vingt-sept cieux placés les uns au-dessus des autres, et destinés à être le séjour des ames vertueuses après leur séparation d'avec le corps. Ce qu'ils racontent de la plupart de ces cieux est assez conforme à ce que les mahométans débitent de leur paradis. On y trouvera des jardins émaillés de fleurs, des tables couvertes de mets délicieux et de liqueurs exquises, des femmes d'une rare beauté, et en très grand nombre. Tant de biens sont destinés non seulement aux ames des

hommes vertueux, mais encore aux ames des bêtes, des oiseaux, des insectes et des reptiles qui, dans leur espèce, auront vécu conformément à l'instinct de la nature et à l'intention du Créateur. De cette opinion, l'on peut conclure que les habitants de Camboye supposent que les bêtes, non seulement ont une ame, mais encore une espèce de raison, quoique moins parfaite que celle des hommes.

Myth. Chin. Les habitants de l'isle Formose croient que les gens de bien, après leur mort, passent sur un pont fort étroit fait avec une sorte de roseau nommé *bambou*, qui les conduit dans un lieu de délices où ils goûtent tous les plaisirs qui peuvent flatter les sens.

Myth. Pers. Le paradis des Parsis, ou Guèbres, rassemble tous les plaisirs que l'on peut goûter en ce monde, avec cette exception cependant, que la volupté des sens s'y trouve dégagée de la grossièreté que les hommes charnels ont coutume d'y mêler. Dans ce paradis, au rapport de *Hyde*, il y a des filles d'une beauté si ravissante, que le bonheur suprême consiste dans leur seule vue. Ces filles ont toujours été vierges, doivent l'être toujours, et ne sont faites que pour les yeux : *Virgines nec defloratæ, nec deflorandæ, sed intuendæ.*

Myth. Mah. Suivant l'Alcoran il y a sept paradis; et le livre d'Azar ajoute que Mahomet les vit tous, monté sur l'alborak, animal de taille moyenne, entre celle de l'âne et celle du mulet; que le premier est d'argent fin; le second d'or; le troisième de pierres précieuses, où se trouve un ange, d'une main duquel à l'autre il y a soixante-dix mille journées, avec un livre qu'il lit toujours; le quatrième est d'émeraudes; le cinquième de crystal; le sixième de couleur de feu, et le septième est un jardin délicieux arrosé de fontaines et de rivières de lait, de miel et de vin, avec divers arbres toujours verds, et chargés de fruits dont les pepins se changent en des filles si belles et si douces, que si l'une d'elles avait craché dans la mer, l'eau n'en aurait plus d'amertume. Il ajoute que ce paradis est gardé par des anges, dont les uns ont la tête d'une vache qui porte des cornes, lesquelles ont quarante mille nœuds, et comprennent quarante journées de chemin d'un nœud à l'autre. Les autres anges ont soixante-dix mille bouches : chaque bouche soixante-dix mille langues, et chaque langue loue Dieu soixante-dix mille fois le jour en soixante-dix mille sortes d'idiômes différents. Devant le trône de Dieu sont quatorze cierges allumés qui contiennent cinquante journées de chemin d'un bout à l'autre. Tous les appartements de ces cieux imaginaires seront ornés de ce qu'on peut concevoir de plus brillant. Les croyants y seront servis des mets les plus rares et les plus délicieux, et épouseront des *houris* ou jeunes filles, qui, malgré le commerce continuel que les musulmans auront avec elles, seront toujours vierges; par où l'on voit que Mahomet fait consister toute la béatitude de ses prédestinés dans la volupté des sens.

Les bienheureux entrés dans le paradis, vont s'asseoir sur les bords du grand *Kausser*, fleuve de délices. Ce fleuve est couvert d'un arbre de la plus immense grandeur dont on puisse jamais se former l'idée, car une feuille seule est si grande qu'un homme qui courrait la poste cinquante mille ans durant, ne pourrait pas encore sortir de dessous son ombrage. Mahomet et Ali sont les échansons du nectar délicieux de ses ondes. Ils en servent dans des vases précieux, se trouvant par-tout montés sur des *Pay dul dul*, animaux qui ont les pieds de cerf, la queue de tygre et la tête de femme, et suivis de troupes innombrables de femmes célestes, corps d'une ravissante beauté, et créés exprès pour le plaisir des élus. *Chardin.*

Myth. Afr. La plus grande partie des Nègres de la Côte-d'Or s'imaginent qu'après leur mort ils iront dans un autre monde, où ils occuperont le même rang que dans celui où ils vivent. Ils sont aussi persuadés que tou-

tes les choses que leurs parents sacrifieront pour honorer leurs funérailles leur seront remises dans leur nouveau séjour. — Les Hottentots n'ont qu'une idée fort grossière d'une autre vie, ainsi que des peines et des récompenses qu'on doit y recevoir. L'un deux demanda un jour naïvement au voyageur *Kolbens* s'il y avait dans le paradis des vaches, des bœufs et des brebis.—Les habitants du royaume de Benin, en Afrique, croient que le paradis est dans quelque endroit de la mer.

Myth. Amér. Plusieurs sauvages du Mississipi sont persuadés que, pour récompense de leur valeur et de leur probité, ils seront transplantés, après leur mort, dans un pays heureux où la chasse sera bonne et abondante.—Le paradis des habitants de la Virginie consiste dans la possession de quelques misères, comme du tabac et une pipe, et dans le plaisir de chanter et de danser avec une couronne de plumes et un visage peint de diverses couleurs. Tel est, selon leurs idées, le prix de la vertu et le suprême bonheur. Ce lieu de délices est situé à l'occident, derrière les montagnes; et quelque mince que soit la félicité que l'on y goûte, ils la trouvent cependant trop grande pour le menu peuple : il n'y a que les werowances et les prêtres qui puissent entrer dans ce paradis. — Les Floridiens qui habitent aux environs des montagnes d'Apalachie, croient que les ames des gens de bien s'élèvent vers les cieux après la mort, et tiennent rang parmi les étoiles.

Myth. Mex. Les Mexicains croyaient que le paradis était situé auprès du soleil. Dans ce séjour de bonheur ceux qui avaient été tués en combattant courageusement pour la patrie occupaient le rang le plus distingué : après eux étaient placés les malheureux que l'on avait égorgés en l'honneur des dieux. Il est inutile de dire que les Mexicains, qui admettaient des récompenses après cette vie, admettaient aussi des peines; mais on ne sait rien de particulier de leurs opinions sur l'enfer.

Paralos, vaisseau sacré d'Athènes, qui était l'objet d'une vénération singulière, et n'était employé que pour des affaires importantes d'état ou de religion. L'origine en est incertaine. *Suidas* la tire d'un héros qui portait ce nom. Quelques uns prétendent qu'on appelait aussi Paralos le vaisseau sur lequel Thésée, vainqueur du Minotaure, ramena dans sa patrie les jeunes filles que ce monstre devait dévorer.

Paralus, héros qui passait pour avoir le premier navigué sur une galère ou vaisseau long.

Parammon, surnom sous lequel les Eléens faisaient des libations en l'honneur de Mercure, parcequ'ils avaient placé son temple dans une campagne sabloneuse.

Paranété, la sixième corde de la lyre dédiée à Jupiter.

Paranymphe. 1°. Chez les Grecs, c'était une espèce d'officier qui, dans les mariages, règlait les réjouissances et les détails du festin. Il était spécialement chargé de la garde du lit nuptial. 2°. Chez les Romains, on donnait ce nom à trois jeunes garçons qui conduisaient une nouvelle mariée à la maison de son mari. Pour être admis à cette cérémonie, ils devaient avoir leurs pères et mères vivants : un des trois marchait devant, ayant à la main une torche de pin, et les deux autres soutenaient la nouvelle mariée, après laquelle on portait une quenouille garnie de laine, avec un fuseau. 3°. Le paranymphe, chez les Hébreux, était, *auprès de l'époux*, l'ami de l'époux, celui qui faisait les honneurs de la nôce, et conduisait l'épouse chez l'époux.

Parasati (*Myth. Ind.*), Shiva réunissant les deux sexes. *Voy.* Shiva. Quelques philosophes indiens prétendent que Parashiva et Parasati sont deux êtres parfaits, supérieurs à Shiva qu'ils produisirent par leur toute-puissance ainsi que Wishnou et Brahma; mais comme les livres sacrés n'en parlent pas, et que ces deux êtres sont dans les temples de Shiva, et représentés sous sa figure

avec ses attributs, il paraît qu'on doit les regarder comme le même dieu.

Parashiva (*Myth. Ind.*), Shiva réunissant les deux sexes. *V*. Shiva.

Parasites, ministres subalternes des dieux. C'étaient eux qui ramassaient et choisissaient les froments destinés au culte. De là le nom de *parasite*, c'est-à-dire, qui a soin du bled. Rac. *Para*, à côté, et *sitos*, froment. Presque tous les dieux avaient leurs parasites, lesquels faisaient aussi certains sacrifices avec les femmes qui n'avaient eu qu'un mari. Ces parasites étaient en honneur à Athènes, avaient séance parmi les principaux magistrats, et part aux viandes des sacrifices. Ces ministres répondaient aux épulons des Romains. Dans la suite, ce nom dégénéra; mais il n'est pas aisé d'assigner l'époque où ces parasites, dont les fonctions entraient dans le culte des dieux, commencèrent à tomber dans le décri. Il y a toute apparence qu'ils s'avilirent, en se ménageant l'entrée des grandes maisons à force de basses flatteries.

Parasition, lieu où l'on enfermait les grains offerts aux dieux.

Parassourama (*Myth. Ind.*), nom de Wishnou dans sa huitième incarnation. *V*. Wishnou.

Parastatès, *favorable*. Surnom d'Hercule. Rac. *Paristhémi, adsum*.

Paraxati (*Myth. Ind.*), déesse créée par Dieu même, mère de Brahma, son fils aîné, qu'elle épousa. *V*. Brahma. Ses deux autres fils étaient Wishnou et Rutrem.

Parcimonie. (*Iconol.*) C'est une femme d'un âge mûr, vêtue d'habits simples et sans ornements. Elle tient un compas et une bourse pleine, mais liée, avec cette inscription: *In melius servat*, pour une meilleure occasion.

Pardalide, peau de panthère, que porte souvent Bacchus et ceux de sa suite, au lieu de la Nébride ou peau de faon.

Pargoutée (*Myth. Ind.*), nom de la première femme, suivant les Banians. *V*. Pourous.

Pardon. (*Iconol.*) *Cochin* le symbolise par un homme blessé à la poitrine, qui lève les yeux au ciel et brise une épée. *V*. Clémence.

1. Paréa, surnom de Minerve, dont la statue était dans la campagne, sur le chemin qui allait de Sparte en Arcadie.

2. — Nymphe dont Minos, roi de Crète, eut Néphalion, Eurymédon, Chrysès et Philolaüs.

Parébius, compagnon du devin Phinée. *Apollon. Argon.*

Parèdres, ou Synhodès. On appelait ainsi les nouvelles divinités, c.-à-d. les hommes qui après leur mort étaient mis au rang des dieux.

Parentales, solemnités et banquets que les anciens faisaient aux obsèques de leurs parents et amis. *Ovide* en attribue l'établissement à Enée, et d'autres à Numa Pompilius. Ces solemnités réunissaient non seulement les parents du mort, mais encore les amis, et souvent tous les habitants des différents cantons où on les célébrait. Les Latins faisaient cette fête durant le mois de Mai, et les Romains au mois de Janvier. Les uns et les autres faisaient en ces jours de grands festins, dans lesquels on ne servait presque que des légumes.

Parès, déesse qui, selon quelques auteurs, est la même que Palès. Ils dérivent son nom de *parere*, produire, enfanter, parcequ'elle influait sur la fécondité des brebis et des autres animaux.

Paresse (*Iconol.*), divinité allégorique, fille du Sommeil et de la Nuit. Elle fut métamorphosée en tortue, pour avoir écouté les flatteries de Vulcain. Les Egyptiens, suivant *Pierius*, la peignaient assise avec un air triste, la tête penchée et les bras croisés. A ces emblèmes *Ripa* joint des quenouilles brisées, symbole de son aversion pour le travail. *Goltzius* l'a désignée par une femme dont les bras sont sans action, et qui porte un limaçon sur l'épaule. Ailleurs, c'est une femme échevelée, mal vêtue et couchée par terre, qui dort la tête appuyée sur une main, et tient

de l'autre une horloge de sable renversée, pour exprimer le temps perdu. On peut lui donner pour emblème l'*unau*, ou le paresseux. Voici comme la peint un moraliste, le comte d'*Oxenstiern*. C'est une femme qui a l'air doux et marche à pas comptés, couverte d'une robe de toile d'araignée, portée par le sommeil, s'appuyant sur le bras de la faim, ayant les misères pour suite, passant le printemps de son âge sur un lit de repos et son automne à l'hôpital.

PARHYPATE, seconde corde des sept de la lyre, dédiée à Mercure.

PARILIES. *V*. PALILIES.

PÂRIS, nommé aussi Alexandre, était fils de Priam roi de Troie, et d'Hécube. On prétend qu'il fut appelé Alexandre, parcequ'étant fort et robuste, il donnait souvent la chasse aux voleurs. Hécube, étant grosse de lui, songea qu'elle portait dans son sein un flambeau qui devait un jour embraser l'empire troyen. Les devins consultés répondirent que l'enfant dont la reine devait accoucher causerait un jour l'embrasement de Troie. Sur cette réponse, Priam donna Pâris, aussitôt après sa naissance, à un de ses domestiques pour s'en défaire. Hécube, plus tendre, le déroba et le confia à des bergers du mont Ida, en les priant d'en avoir soin. Bientôt le jeune pasteur se distingua par sa bonne mine, par son esprit et par son adresse, et se fit aimer d'Œnone, qu'il épousa. (*V*. ŒNONE, CORYTHUS.) Aux nôces de Thétis et de Pélée, la Discorde ayant jeté sur la table la fatale pomme d'or, avec l'inscription, *A la plus belle*, Junon, Minerve et Vénus la disputèrent et demandèrent des juges. L'affaire était délicate; et Jupiter, craignant de compromettre son jugement, envoya les trois déesses, sous la conduite de Mercure, sur le mont Ida, pour y subir le jugement de Pâris, qui avait apparemment la réputation d'être grand connaisseur. Les déesses parurent dans l'équipage le plus galant, et n'omirent rien de ce qui pouvait éblouir ou séduire leur juge. On ajoute même que Pâris, pour juger en plus grande connaissance de cause, exigea qu'aucun voile importun ne dérobât à son examen les beautés des trois solliciteuses. Junon promit le pouvoir et la richesse; Minerve, le savoir et la vertu; et Vénus, la possession de la plus belle personne de l'univers. Cette promesse et la beauté supérieure de Vénus lui firent adjuger la pomme, et, dès ce moment, Junon et Minerve, confondant leur ressentiment, jurèrent de se venger, et travaillèrent de concert à la ruine des Troyens. Quelque temps après, une aventure fit reconnaître Pâris. Un des fils de Priam lui ayant enlevé un taureau, pour le donner à celui qui remporterait le prix dans les jeux funèbres qu'on devait célébrer à Troie, il y alla lui-même, combattit contre ses frères et les vainquit. Déiphobe, ou, selon d'autres, Hector voulut le tuer. Mais Pâris, ayant montré les langes avec lesquels il avait été exposé, fut reconnu par Priam, qui le reçût avec beaucoup de joie; et croyant que l'oracle était faux, parcequ'il avait atteint les trente ans avant lesquels il devait causer la perte de sa patrie, il le fit conduire au palais. Dans la suite, Priam l'envoya en Grèce, sous prétexte de sacrifier a Apollon Daphnéen, mais en effet pour recueillir la succession de sa tante Hésione. Dans le voyage, il devint amoureux d'Hélène, et l'enleva. (*V*. HÉLÈNE.) Durant la traversée, le vieux Nérée lui prédit les malheurs qui seraient la suite de cet enlèvement. Pendant le siége de Troie, il combattit contre Ménélas, fut sauvé par Vénus, et refusa de rendre Hélène aux termes de la convention qui avait précédé le combat, blessa Diomède, Machaon, Antilochus, Palamède, et tua Achille. Et si l'on en croit le témoignage du phrygien *Darès*, qui dit l'avoir vu, Pâris était un fort bel homme; il avait le teint blanc, de beaux yeux, la voix douce et la taille belle. Il était d'ailleurs promt, hardi et vaillant, comme

le dit souvent *Homère*; et si son frère Hector et les capitaines grecs lui reprochent quelquefois sa beauté, et lui disent qu'il est plus propre aux jeux de l'Amour qu'à ceux de Mars, c'est un langage qu'il ne faut pas prendre à la lettre.

(*Iconol.*) Les artistes anciens ont souvent représenté la figure de Pâris. *Pline* rapporte qu'*Euphranor* l'a peint de manière à ce qu'on pouvait à-la-fois y reconnaître l'arbitre des trois déesses, le séducteur d'Hélène et l'assassin d'Achille. Dans la villa Ludovisi, il y a un bas-relief qui représente Pâris et Œnone. Celle-ci est coiffée d'une espèce de Bonnet, tel que le portent ordinairement les femmes sur les monuments. Un camée du cabinet national, qui représente un homme et une femme en bonnet phrygien, paraît être Pâris et Œnone. *Winckelman* a publié, dans ses *monumenti inediti*, une pierre gravée qui représente Pâris comme berger des troupeaux de son père Priam; il tient le pédum. *Quattani* a publié une tête de Pâris et une statue du même qui appartenait à M. *Jenkins*, et qui maintenant est une des plus belles du musée Pio-Clémentin. Dans la villa Ludovisi, il y a un beau buste de Pâris, deux fois plus grand que nature. Il a la poitrine couverte de la chlamyde. La tête a tout-à-fait les traits d'une femme.

Paris. *Bouchardon*, dans l'exécution de la belle fontaine de la rue de Grenelle, l'a représenté sous la forme d'une belle femme, assise sur une proue de vaisseau, avec une couronne de tours sur la tête et un sceptre à la main. Elle regarde avec complaisance la Seine et la Marne, qui, couchés à ses pieds, paraissent se féliciter de contribuer à l'ornement et à l'abondance de la grande ville qu'elles baignent de leurs eaux.

Parisies, fêtes que les femmes enceintes célébraient dans leurs lits. Rac. *Parere*, mettre au monde.

Parius, fils de Jasion, fondateur de Parium, ville de l'Asie mineure. Il y habitait, dit-on, une race d'Ophiogiens, c.-à-d. d'habitants descendus d'un héros qui avait été serpent, et ils avaient la vertu de guérir les morsures des animaux venimeux, comme les psylles d'Afrique.

Parménisque. Métapontin, puni pour avoir forcé l'antre de Trophonius.

Parmulaires, gladiateurs ainsi nommés de *parma*, petit bouclier rond qu'ils portaient au bras gauche, outre le poignard dont ils étaient armés.

Parnassa, Mars la rendit mère d'une fille appelée Sinope.

Parnasse, la plus haute montagne de la Phocide; elle a deux sommets fameux, dont l'un était consacré à Apollon et aux Muses, et l'autre à Bacchus. C'est entre ces deux sommets que sort la fontaine de Castalie, dont les eaux inspiraient un enthousiasme poétique. Cette montagne tirait son nom du héros Parnassus, selon quelques uns, et selon d'autres des pâturages que fournissent les vallées de cette montagne. On l'appelait anciennement Larnassus. Ce fut sur cette montagne que Deucalion et Pyrrha se retirèrent du temps du déluge. Les anciens la croyaient placée au milieu de la terre, ou plutôt de la Grèce. (*V.* Delphes.) Ce mot se prend pour la poésie et pour le séjour des poètes.

Parnassia, Thémis, surnom pris d'un temple qu'elle avait sur le Parnasse.

Parnassides, les Muses; du Parnasse qui leur était consacré, et sur lequel elles faisaient leur résidence ordinaire.

Parnassius (*Myth. Rabb.*), nom qu'on donne, chez les Juifs modernes, aux diacres, et dont les fonctions ressemblent assez à celles des anciens dans les consistoires des réformés. Ils ont soin de recueillir les aumônes et de les distribuer aux pauvres.

Parnassus, prince qui bâtit une ville près du mont Parnasse. Il était, dit-on, fils de la nymphe Cléodore, et passait pour avoir deux pères; l'un mortel, nommé Cléopompe; l'autre immortel, c'était Neptune. On lui

attribue l'art de connaître l'avenir par le vol des oiseaux. La ville dont il fut le fondateur fut submergée dans le déluge de Deucalion.

PARNÉTHIUS, surnom de Jupiter, qui avait une statue en bronze sur le mont Parnès, dans l'Attique.

PARNOPIUS, surnom d'Apollon honoré dans la citadelle d'Athènes; de *Parnopes*, sauterelles, parceque le pays en étant infesté, le dieu l'en délivra. Sa statue était de bronze, et de la main de *Phidias*.

PAROLE. Elle était honorée comme une divinité chez les Romains.

PAROREUS, fils de Tricolonus, et fondateur de Parorie, ville de l'Arcadie.

PAROS, nom commun à deux princes, dont l'un était fils de Jason, et l'autre de Parrhasius. Ce fut l'un des deux qui donna son nom à l'isle de Paros.

PARQUES, divinités que les anciens croyaient présider à la vie et à la mort, et qui, de toutes, passaient pour avoir le pouvoir le plus absolu. Maîtresses du sort des hommes, elles en réglaient les destinées : tout ce qui arrivait dans le monde était soumis à leur empire; et ce pouvoir ne se bornait pas à filer nos jours, car le mouvement des sphères célestes et l'harmonie des principes constitutifs du monde étaient aussi de leur ressort. Elles étaient trois sœurs, Clotho, Lachésis et Atropos. Les mythologues ne sont pas plus d'accord sur leur nom que sur leur origine. *Hésiode*, après les avoir fait naître de la Nuit, sans le secours d'aucun dieu, comme pour nous marquer l'obscurité impénétrable de notre sort, se contredit ensuite, et les fait naître, ainsi qu'*Apollodore*, de Jupiter et de Thémis. *Orphée*, dans l'hymne qu'il leur adresse, les appelle filles de l'Erèbe; et *Lycophron* dit qu'elles sont nées de la mer et de Zéus, le maître des dieux. Aimées de ce dernier, qui leur accorda de grands priviléges, elles le secoururent avec succès dans la guerre contre les géants; et Agrius et Thaon périrent sous leurs coups. Un autre les fait filles de la Nécessité et du Destin. *Cicéron*, après *Chrysippe*, prétend qu'elles étaient elles-mêmes cette fatale Nécessité qui nous gouverne; et *Lucien*, en plusieurs endroits de ses dialogues, les confond avec le Destin. Quant au nombre, même diversité d'avis. Des auteurs anciens y mettent Opis, parceque ce nom, dit *Lilio Giraldi*, a rapport au voile mystérieux qui couvre nos destinées. Némésis et Adrastée tiennent aussi leur rang parmi ces déesses, si l'on en croit *Phurnutus*, qui les distingue ainsi : La première corrigeait l'injustice du sort; et la deuxième était comme le ministre des vengeances célestes, et des récompenses dues aux gens de bien. *Pausanias* nomme trois Parques toutes différentes : Vénus Uranie, la plus ancienne de toutes; la Fortune; et Ilithye, que *Pindare* fait seulement leur compagne. Proserpine, ou Junon Stygienne, est aussi au nombre des Parques, puisque, suivant les meilleurs auteurs de l'antiquité, elle dispute souvent à Atropos l'emploi de couper le fil de nos destinées : car on ne pouvait mourir qu'elle n'eût coupé le cheveu fatal qui nous attachait à la vie. Les mythologues ne varient pas moins sur l'étymologie de leur nom. *Varron* dérive le nom général de Parques de *Parta*, ou *partus*, enfantement, parceque ces déesses présidaient à la naissance des hommes. Suivant *Servius*, c'est par contre-vérité, parcequ'elles ne font grace à personne, *quòd nemini parcant*. Plusieurs expliquent ce nom dans le sens qu'elles sont avares de jours, et qu'elles n'en accordent pas après le terme prescrit par le Destin. *Scaliger*, en donne une explication plus subtile que solide : « Le nom des » Parques vient, dit-il, de ce qu'elles » épargnent la vie de l'homme, jus» qu'à ce que ses destinées soient » remplies. » *Le Clerc* en a cherché l'origine dans le chaldéen *parach*, rompre, diviser; et d'autres l'ont fait dériver du mot latin *porca*, sillon, ou rupture de la terre. L'emploi attribué à ces déesses dans le Latium,

et le nom de *Matres* qui leur était donné dans les Gaules, donnent quelque poids à cette explication. On croyait en effet que les Parques présidaient à la naissance des héros. Elles reçurent Méléagre lorsqu'il vit le jour. Apollon, suivant *Pindare*, les pria d'aider Evadné lorsqu'elle enfanta Hyamus. *Philostrate* rapporte la même chose de Clotho, qui se trouva présente au moment que Jupiter rendit la vie à Pélops; et *Catulle* dit que la naissance d'Achille fut honorée de leur présence. On regardait tellement ces déesses comme favorisant la délivrance des femmes en couches, que Lucine, invoquée pour ce sujet, ne signifiait souvent que l'une des Parques. C'est ainsi que dans l'Achaïe on l'appelait la *fileuse*, et que *Lysias*, ancien poète de Délos, dans un hymne en l'honneur de cette déesse, l'a nommée une Parque célèbre et puissante.

Elles habitaient, suivant *Orphée*, un antre ténébreux dans le Tartare. Le monarque des enfers les établit ses ministres. On le surnomma même leur conducteur, et Olympie lui avait dédié un autel magnifique sous ce nom. *Claudien* les représente aux pieds du dieu des enfers, pour le détourner de faire la guerre à Jupiter. *Ovide* leur fait habiter un palais où les destinées de tous les hommes sont gravées sur le fer et sur l'airain de manière que, ni la foudre de Jupiter, ni le mouvement des astres, ni le bouleversement de la nature entière, ne peuvent les effacer. Les philosophes, et *Platon* entr'autres, leur donnent pour séjour les sphères célestes, où ils les représentent avec des habits blancs couverts d'étoiles, portant des couronnes, assises sur des trônes éclatants de lumière, et accordant leur voix au chant des Sirènes, pour nous apprendre qu'elles réglaient cette harmonie admirable dans laquelle consiste l'ordre de l'univers.

Souvent persuasives et éloquentes, les Parques consolèrent Proserpine de la violence qu'on lui avait faite; elles calmèrent la douleur de Cérès, affligée de la perte de sa fille; et lorsque cette déesse fut outragée par Neptune, ce fut à leurs prières qu'elle consentit à sortir d'une caverne de la Sicile où Pan la découvrit. Toujours immuables dans leurs desseins, elles tenaient ce fil ingénieux, symbole du cours de la vie. Rien ne pouvait les fléchir et les empêcher d'en couper la trame. Admète fut le seul qui obtint d'elles le pouvoir de substituer quelqu'un à sa place, lorsque le terme de ses jours serait arrivé. Selon *Claudien*, elles sont maîtresses absolues de tout ce qui respire dans le monde. « Ce sont elles, dit *Hésiode*, qui » distribuent le bonheur ou le mal» heur aux hommes, et qui poursui» vent les coupables jusqu'à l'instant » où ils sont punis. » Les autres poètes ne nous donnent pas des idées moins brillantes de leur pouvoir. Tantôt il les exhortent à filer des jours heureux pour ceux qui doivent être les favoris du Destin; tantôt, selon eux, elles prescrivent le temps que nous devons demeurer sur la terre. L'événement suit toujours leurs prédictions. Quelquefois elles révèlent une partie de nos destinées, cachant le reste sous un voile impénétrable: quelquefois elles se servent du ministère des hommes pour ôter la vie à ceux dont les destinées sont accomplies, comme le dit *Virgile* en parlant d'Halésus. Non seulement elles présidaient à la naissance, comme on l'a vu plus haut; mais tandis que Mercure ramenait des enfers les ames qui devaient, après une révolution de plusieurs siècles, animer de nouveaux corps, les Parques étaient chargées de conduire à la lumière et de faire sortir du Tartare les héros qui avaient osé y pénétrer. Elles servirent de guides à Bacchus, à Hercule, à Thésée et à Ulysse: elles ramenèrent au jour Persée, qui descendit aux enfers, suivant *Pindare*; Rhampsinithe, qui, au rapport d'*Hérodote*, y joua aux dés avec Cérès; Orphée, qui écrivit ensuite l'histoire de ce voyage; Enée, qui y parvint pour voir Anchise. Enfin, c'est à elles que Pluton confiait son épouse, lorsque,

suivant l'ordre de Jupiter, elle retournait dans le ciel pour y passer six mois près de sa mère. Les Parques filaient de la laine, dont la couleur désignait le sort des mortels soumis à leurs décrets. La noire annonçait une vie courte et infortunée; la blanche, une existence longue et heureuse. *Lycophron* seul leur donne des fils de trois couleurs. Les mythologues ne s'éloignent pas beaucoup de toutes ces idées. *Martianus Capella* les fait les secrétaires du Destin; *Fulgence*, les ministres de Pluton; *Phurnutus*, ceux de Jupiter; et les anciens en général, ceux du Destin. *Hygin* leur attribue l'invention de quelques lettres de l'alphabet grec, savoir, Α, Β, Θ, Τ, Ι, Υ. On a vu à chacun des trois articles les opinions des philosophes sur les fonctions particulières à chacune des Parques. J'ajouterai ici celles qui leur étaient communes. Les Grecs attribuaient aux Parques la conservation du globe de la Lune. C'était le sentiment du philosophe *Epigènes*, qui prétendait, ainsi que *Vossius*, que souvent on les a représentées au nombre de trois, parceque cette planète était nouvelle, pleine, ou sans clarté. Leur nombre a toujours paru plutôt une allégorie ingénieuse des trois divisions du temps. Celle qui filait figurait le présent; celle qui tenait les ciseaux représentait l'avenir; et la dernière, dont le fuseau était rempli, était le symbole du passé.

Les Grecs et les Romains rendirent de grands honneurs aux Parques, et les invoquaient ordinairement après Apollon, parceque, comme ce dieu, elles présidaient à l'avenir. On leur éleva des autels à Olympie et à Mégare. Elles en avaient un plus célèbre encore, entièrement découvert, et placé au milieu d'un bois épais, où les peuples de Sicyone et de Titane leur offraient chaque jour des sacrifices. A Sparte enfin, on leur dédia un temple superbe près du tombeau d'Oreste. On leur immolait tous les ans des brebis noires comme aux Furies; et, entr'autres cérémonies, les prêtres étaient obligés de porter des couronnes de fleurs. Les peuples d'Italie adorèrent aussi les Parques. Elles eurent des autels à Rome, en Toscane, et sur-tout à Vérone; et les Gaulois les honorèrent sous le nom de déesses mères.

(*Icon.*) Les anciens les représentaient en Déesses sous la forme de trois femmes au visage sévère, accablées de vieillesse, avec des couronnes faites de gros flocons de laine blanche, entremêlée de fleurs de narcisse. D'autres leur donnent des couronnes d'or; quelquefois une simple bandelette leur entoure la tête. Rarement elles paraissent voilées; cependant leurs statues l'étaient dans le temple qu'elles avaient à Corinthe. Une robe blanche, bordée de pourpre, leur couvre tout le corps. L'une tient des ciseaux, l'autre les fuseaux, et la troisième une quenouille. On a trouvé des allégories cachées sous chacun de ces attributs. La grande vieillesse des Parques marquait, dit-on, l'éternité des décrets divins; la quenouille et le fuseau apprenaient que c'était à elles à en régler le cours; et les fil mystérieux, le peu de fonds qu'on doit faire sur une vie qui tient à si peu de chose. *Lycophron* ajoute qu'elles étaient boîteuses, pour désigner l'inégalité des événements de la vie, et cette alternative de biens et de maux qui la composent. Les ailes que leur donne l'auteur d'un *hymne à Mercure*, attribué à *Homère*, faisait allusion à la rapidité du temps, qui passe comme un songe. La couronne prouvait leur pouvoir absolu sur l'univers; l'antre affreux qu'*Orphée* leur assigne pour séjour était le symbole de l'obscurité qui couvre nos destinées. *Hésiode* leur donne un visage noir, des dents meurtrières et des regards farouches. Une des plus anciennes représentations de ces desses fut celle qu'en fit *Bathyclès* sur la base du trône d'Amyclée. Il les plaça avec les Heures, autour de Pluton. A Mégare, elles avaient été sculptées par *Theoscome* sur la tête d'un Jupiter, parceque ce dieu était soumis au Destin, dont les Par-

ques étaient les ministres. Sur le coffret de Cypsèle, on voyait une Parque avec des dents alongées, des mains crochues et un visage affreux. Ces déesses, quelquefois cruelles, s'attachaient aux corps après le trépas, et les rendaient livides en leur suçant le sang. Peu de peintres anciens ont représenté les parques. Le seul *Nicias* les peignit dans son tableau de l'Enfer. Il ne nous est resté que peu de monuments romains où ces déesses soient représentées. Une d'elles, la tête ornée d'une simple bandelette, sur un marbre expliqué par *Bellori*, s'efforce de calmer la douleur de Proserpine, qui semble ne pouvoir se consoler de son nouvel état. Un autre marbre trouvé à Rome les montre auprès de Méléagre, qui, consumé par un feu intérieur, va bientôt périr. Sur une cassette étrusque en œuf, trouvée près de Volaterre, elles sont en vieilles femmes, revêtues de longs manteaux. Elles montrent le chemin à un jeune homme à cheval, et près duquel est une urne renversée, symbole du trépas. A Lyon, où elles étaient appelées Mères, elles sont sculptées sur un bas-relief de l'abbaye d'Ainay, tenant un fruit semblable à une pomme, symbole ordinaire de fécondité. Souvent on les désignait par trois étoiles, parcequ'elles réglaient, comme on l'a vu plus haut, le cours de plusieurs planètes.

Parmi les artistes modernes, *Otto Venius*, de Leyde, les a peintes dans l'histoire des enfants de Lara; elles préparent des fils pour la vie de ces princes : et c'est d'après ce peintre qu'*Antoine Tempête* les a gravées. Ces déesses sont encore représentées dans le premier tableau de la galerie du Luxembourg. Elles filent la vie de Marie de Médicis; deux de ces divinités sont assises sur des nuages, et la troisième tient le fil. Au salon de 1763, on exposa un tableau du célèbre *Carle Vanloo*, fait pendant la maladie de madame de Pompadour. Les Parques y étaient représentées auprès du Destin; et ce dieu suprême arrêtait Atropos, prête à couper le fil trop léger de l'existence. Enfin M. *Restout* les a représentées avec des traits un peu différents, comme on peut le voir dans leurs articles respectifs. *Voyez* Atropos, Clotho, Lachésis, Librariæ, Matræ, Matres, Nornes.

Parra, oiseau de mauvais augure.

Parrhasie, ville de l'Arcadie, dont les habitants sont comptés par *Homère* (*Iliad. l.* 2) au nombre de ceux qui partirent pour le siége de Troie.

Parrhasis, surnom de Calisto (la grande ourse), du nom de la ville d'Arcadie, où elle était née.

1. Parrhasius, surnom d'Apollon honoré sur le mont Lycée.

2. — Fils de Mars et de Philonomé, et frère de Lycaste, fut nourri avec lui par une louve.

3. — Un des fils de Lycaon, bâtit la ville de Parrhasis en Arcadie.

Parricide (*Icon.*), celui qui tue ou même qui maltraite son père. *Pausanias* dit que, dans les enfers, la peine d'un parricide est d'avoir pour bourreau son propre père qui l'étrangle. C'est ainsi que le fameux *Polygnote* avait représenté le supplice d'un fils dénaturé qui avait maltraité son père.

Parsad (*Myth. Ind.*), pain sacré que les Seikes, peuples de l'Hindoustan, mangent en commun. Il est composé de fleur de farine, de beurre et de certaines épices. Il est consacré par le Brahmane, et plusieurs sectes d'Hindous en mangent quand il s'agit de faire un serment, ceux sur-tout qui habitent la portion de la province d'Orixa, voisine du temple de Jagarnat. *Voyage de* Forster, *trad. par* Langlès.

Parsis. *Voyez* Guèbres.

Partes, deux déesses, dont l'une nommée *Nona*, était invoquée par les femmes grosses dans le neuvième mois; et l'autre *Decima*, lorsqu'elles allaient jusqu'au dixième. *Aul. Gel.*

1. Parthaon, père d'Œnée roi de Calydon. *Homère* l'appelle Prothée. *Iliad. l.* 14.

2. — Père d'Alcathoüs, un des poursuivants d'Hippodamie.

3. — Fils de Périphète, et père d'Aristas.

Parthaonia Domus, la maison de Méléagre.

1. Parthénie gardant un jour avec sa sœur Molpadie, depuis le départ de son autre sœur Rhoio, le vin de son père Staphyle (*grappe de raisin*), don nouvellement fait aux hommes, vinrent à s'endormir. Durant leur sommeil, des pourceaux brisèrent le vase, et répandirent le vin. A leur réveil, craignant l'humeur violente de leur père, les deux sœurs se jetèrent dans la mer. Apollon, en considération de leur sœur Rhoio (*voy.* Rhoio), les reçut dans leur chûte, et les transporta en deux villes différentes de la Chersonèse, Parthénie à Bubaste où elle avait son temple et son culte, et Molpadie à Castalié. *Voy.* Hémithée.

2. — Surnom donné à Minerve, comme ayant toujours conservé sa virginité. *V.* Parthénon.

3. — Ce nom est aussi donné quelquefois à Junon, quoique mère de plusieurs enfants, parceque tous les ans la fontaine de Canathos lui rendait sa virginité.

4. — Diane avait aussi le même surnom.

5. — Nom d'un des signes du zodiaque.

6. — Epouse de Samus.

Parthénienne, flûte au son de laquelle dansaient les vierges grecques.

Parthénies, hymnes composés pour des chœurs de jeunes filles qui les chantaient dans certaines fêtes solemnelles, et en particulier dans les Daphnéphories, qu'on célébrait en Béotie, en l'honneur d'Apollon Isménien. Ces filles, en équipage de suppliantes, marchaient en procession, en portant des branches de laurier à la main.

Parthénion, nom de la plante que Minerve montra à Périclès, pour guérir un ouvrier tombé d'un échafaud. C'est la matricaire.

Parthénis, surnom sous lequel Minerve était honorée par les Athéniens. Sa statue d'or et d'ivoire, haute de trente-neuf pieds, était l'ouvrage de *Phidias*.

1. Parthénius, fleuve de l'Asie mineure ainsi nommé, ou de ce que Diane allait souvent chasser dans les bois qu'il baignait de ses eaux, ou de ce que cette déesse était adorée sur ses bords. Une médaille de Marc-Aurèle le représente sous la forme d'un jeune homme couché, tenant un roseau de la main droite, avec le coude appuyé sur des rochers d'où sortent ses eaux.

2. — Fleuve de la Sarmatie d'Europe, qu'*Ovide* désigne par l'épithète de *rapax*, qui entraîne.

3. — Capitaine troyen, terrassé par Rapon, un des chefs latins.

Parthenoi, *les vierges*. Nom que les Athéniens donnaient aux filles d'Erechthée, d'Hyacinthe et de Léus, lesquelles, à des époques différentes, se sacrifièrent pour leur patrie.

Parthénomantie, divination sur la Virginité. On rapporte à cette espèce 1.° celle qui consistait à mesurer le col d'une fille avec un fil, et à répéter la preuve avec le même fil, pour s'assurer si le col avait grossi; 2.° celle en usage chez les anciens Bretons, qui consistait à réduire en poudre une agathe et à la faire boire à celle ou à celui qu'on soupçonnait d'avoir perdu sa virginité; dans ce cas, cette boisson provoquait au vomissement.

Parthenon, temple de Minerve, situé dans la citadelle d'Athènes, qui fut rebâti, sous Périclès, par deux fameux architectes, *Callicrate* et *Ictinus*. C'était un des plus magnifiques édifices qu'il y eût dans Athènes. Il avait cent pieds en tout sens, ce qui lui fit donner le nom d'*Hécatompédon*.

Parthénope, une des Sirènes, après s'être précipitée dans la mer, de désespoir de n'avoir pu charmer Ulysse, aborda en Italie, où on trouva son tombeau en bâtissant une ville qu'on appela de son nom Parthénope. Les habitants du pays ruinèrent ensuite cette ville, parcequ'on abandonnait Cumes pour s'y

établir ; mais avertis par l'oracle que, pour se délivrer des ravages de la peste, il leur fallait rétablir la ville de Parthénope, ils la relevèrent et la nommèrent *Neapolis*, aujourd'hui Naples. *Strabon* dit que cette Sirène fut enterrée à Dicéarchie, aujourd'hui Pouzzol.

1. Parthénopé, fille de Stymphale. Hercule eut d'elle un fils, Everrès.

2. — Une des épouses d'Océanus, qui d'elle eut deux filles, Europe et Thrace.

1. Parthenopée, fils de Méléagre et d'Atalante, selon d'autres de Mars et de Ménalippe, un des sept chefs de l'armée des Argiens devant Thèbes. *Euripide* le peint comme un homme accompli.

2. Fille d'Ancée et de Samia, qui reconnaissait pour père le fleuve Méandre. Elle fut aimée d'Apollon, et lui donna un fils nommé Lycomède.

Parthenos, fille d'Apollon et de Chrysothémis, mourut jeune et fut placée par son père dans la constellation de la vierge.

Parthie (la), région de l'Asie, anciennement occupée par les Parthes, est désignée sur les médailles par une femme habillée à la mode du pays, et chargée d'un arc et d'un carquois, à cause de l'habileté des Parthes à tirer des flèches, même en fuyant.

Partialité, fille de la Nuit et de l'Erèbe. *(Iconol.) Cochin* l'exprime par une femme dont l'œil droit est couvert d'un bandeau, et dont la main s'appuyant sur une balance lui ôte son équilibre, pendant que l'autre main cache un flambeau qui pourrait l'éclairer.

Partiri, mot augural, consacré à la fonction de l'augure, lorsqu'assis et revêtu de la robe appelée *Toga auguralis*, ou *Trabea*, il se tournait du côté de l'orient, et désignait avec son bâton augural la partie du ciel qui se nommait *Templum*.

Partula, déesse qui, selon *Tertullien*, gouvernait et réglait le terme de la grossesse.

Partunda, divinité romaine qui présidait aux accouchements.

Parvadi, ou Parvati. *(Myth. Ind.)* Sous ce nom, qui veut dire *déesse née d'une montagne*, l'épouse de Shiva semble se rapprocher de la Junon des Grecs. Elle en a l'air majestueux, la fierté, les attributs généraux, et se retrouve sans cesse auprès de son mari, sur le mont Caïlasa, et dans les festins des dieux. Elle est ordinairement accompagnée de son fils Carticeya, qui monte un paon : dans quelques peintures on la retrouve vêtue d'une robe semée d'yeux. Dans les temples, cet oiseau accompagne son image. Elle n'a point de temples particuliers, mais sa statue a un sanctuaire à part dans les temples de Shiva. Elle est adorée sous plusieurs noms, comme l'Isis des Grecs, sur-tout sous celui de *Mère*, et dans le Bengale sous celui de *Durga*. Les Indiens la représentent comme Cybèle, c.-à-d. couronnée de tours, et la regardent comme la protectrice de la terre et des êtres, ou la déesse de la providence ; ce qui s'accorde avec l'idée que les anciens se formaient de Rhée, qu'ils regardaient comme la mère des dieux et des hommes. C'est la même que Bhavani. *Voyez ce mot.*

Pasargade, ville de Perse, célèbre par un temple de la déesse de la guerre, où l'on sacrait les rois. Le prince, pour cet effet, entrait dans le temple, y quittait sa robe, et prenait celle que Cyrus le Grand avait portée avant de monter sur le trône et qu'on y gardait avec beaucoup de vénération. Après avoir mangé une figue sèche, il mâchait des feuilles de térébinthe et avalait un breuvage composé de vinaigre et de lait. *Plutarque.*

Pascere linguam, expression employée dans les sacrifices, pour empêcher qu'on ne dît des paroles de mauvais augure. C'était un héraut qui, au commencement du sacrifice, imposait silence par cette formule : *Pascito linguam ;* c'est-à-dire contenez votre langue.

Pasendas (*Myth. Ind.*), secte de

brahmines, qui n'a point pour objet, comme les autres sectes, quelque point de morale ou de controverse, mais le plaisir et la débauche. En conséquence, elle se distingue des autres brahmines par l'horrible dérèglement de ses mœurs. La grande occupation des pasendas est de séduire les femmes; et quand on leur représente qu'ils devraient s'en tenir aux leurs, et respecter celles des autres, ils répondent en plaisantant : « Toutes les femmes » sont nos femmes, lorsque nous en » jouissons. »

1. Pasiphaé, fille du Soleil et de Crète, ou selon d'autres de Perséis, épousa Minos 2, dont elle eut plusieurs enfants, entr'autres Deucalion, Astrée, Androgée, Ariane, etc. Vénus, pour se venger du Soleil, qui avait éclairé de trop près son intrigue avec Mars, inspira à sa fille un amour désordonné pour un taureau blanc que Neptune avait fait sortir de la mer. Selon un autre mythologue, cette passion fut un effet de la vengeance de Neptune contre Minos, qui, ayant coutume de lui sacrifier tous les ans le plus beau de ses taureaux, en trouva un si beau qu'il voulut le conserver, et en immola un de moindre valeur. Neptune, irrité, rendit Pasiphaé amoureuse du taureau conservé. Dédale, alors au service de Minos, fabriqua, pour favoriser ces monstrueuses amours, une vache d'airain. *Lucien* a cherché à expliquer cette fable, en disant que Pasiphaé avait appris de Dédale cette partie de l'astrologie qui regarde les constellations, et sur-tout le signe du taureau. Il paraît plus naturel d'en chercher l'explication dans la haine des Grecs. Tout le fondement de cette fable paraît être l'équivoque du mot *Taurus*, nom d'un amiral crétois, dont la reine, négligée par Minos amoureux de Procris, ou durant une longue maladie de ce prince, était devenue follement éprise. Dédale fut apparemment le confident de cette intrigue, et prêta sa maison aux deux amants. Pasiphaé accoucha de deux jumeaux, dont l'un ressemblait à Minos, et l'autre à Taurus, ce qui donna lieu à la fable du Minotaure. Pasiphaé a passé pour être la fille du Soleil, parcequ'elle était, comme Circé, savante dans la connaissance des simples et dans la composition des poisons. On dit qu'elle faisait dévorer par des vipères toutes les maîtresses de Minos, parcequ'elle avait frotté le corps du roi d'une herbe qui attirait ces reptiles ; ce qui signifie apparemment que cette reine jalouse savait se défaire de ses rivales par le poison, ou par d'autres voies aussi efficaces. *V.* Minotaure.

2. — Déesse qui avait à Thalames, dans la Laconie, un temple avec un oracle qui était en grande vénération. Quelques uns, dit *Plutarque*, prétendent que c'est une des Atlantides, filles de Jupiter, mère d'Ammon. Selon d'autres, elle est la même que Cassandre, fille de Priam, qui mourut dans Thalames; et parcequ'elle rendait ses oracles à tout le monde, elle fut appelée Pasiphaé. (Rac. *Pasiphainein,* déclarer à tous.) On allait coucher dans le temple de cette déesse, et la nuit elle faisait voir en songe tout ce que l'on voulait savoir.

Pasiphaéia, Phèdre, fille de Minos et de Pasiphaé.

1. Pasithée, fille de Jupiter et d'Eurynomé, était, selon quelques uns, la première des trois Graces. Ses sœurs étaient Eurynomé et Egialée. Junon la promet en mariage au Sommeil, s'il satisfait à sa demande. *Iliad. l.* 14.

2. — Surnom de Cybèle, mère de tous les dieux.

3. — Naïs, épouse d'Erichthonius, mère de Pandion 1.

4. — Une des Néréides.

Pasithoé, une des Océanides, selon *Hésiode*.

Pasparius, surnom d'Apollon, adoré par les Pariens et les Pergaméniens.

Passalus. *V.* Achémon.

Pastophores, prêtres ainsi nommés par les Grecs, à cause de leurs longs manteaux, ou du lit de Vénus qu'ils portaient dans certaines cérémonies, ou du voile qui couvrait

les divinités, et qu'ils étaient obligés de lever pour les exposer aux regards du peuple. *Saint Clément* d'Alexandrie, en parlant des quarante-deux livres sacrés de Mercure, égyptien, qu'on gardait avec tant de soin dans les temples d'Egypte, dit qu'il y en avait six appartenants à la médecine, et qu'on les faisait étudier aux Pastophores. Selon *Diodore de Sicile*, ils promettaient de se conformer aux préceptes de cet ouvrage sacré : alors, si le malade périssait, on ne leur en attribuait pas la faute ; mais quand ils s'étaient écartés des ordonnances, et que le malade venait à mourir, on les condamnait comme meurtriers.

Pastophorium, habitation où, selon *Cuper*, demeuraient les prêtres destinés à porter en procession la châsse ou l'image des dieux. D'autres ont cru que c'était une petite maison où demeuraient ceux qui avaient la garde des temples. *M. le Moine* convient que, chez les païens comme chez les chrétiens, c'était une cellule à côté des temples, où l'on portait les offrandes, et où l'évêque les distribuait. On appelait aussi du même nom, dans la version des Septante, la tour du haut de laquelle le sacrificateur en charge sonnait de la trompette, et annonçait au peuple le sabbat et les jours de fête.

1. Pastor, *berger*, un des surnoms d'Apollon.

2. — C'est aussi par ce mot que les poètes désignent Pâris.

Pataïques, divinités dont les Phéniciens plaçaient l'image sur la poupe de leurs vaisseaux. Ils avaient la forme de petits marmouzets ou pygmées, si mal faits qu'ils attirèrent le mépris de Cambyse, lorsqu'il entra dans le temple de Vulcain. L'on mettait toujours sur la poupe l'effigie d'un de ces dieux, regardé comme le patron du vaisseau, au lieu qu'on ne mettait sur la proue que la représentation d'un animal ou d'un monstre qui donnait son nom au navire. *Scaliger* dérive ce mot de l'hébreu *patach*, graver; et *Bochard*, de *batach*, avoir confiance : étymologies qui conviennent assez bien l'une et l'autre à l'usage que faisaient les Phéniciens, et après eux les Grecs, des dieux Pataïques.

Patala (*Myth. Ind.*), régions infernales, ou l'enfer des Indiens (*v.* Narac), lieu souterrain situé, selon eux, vers le sud du monde, nommé *Padalam*. C'est là que seront précipités les méchants. Fleuves de feu, monstres horribles, et armes meurtrières, ordures infectes, tous les maux sont concentrés dans ce réduit terrible. Après la mort de ces malheureux, les Emaguinguilliers les y entraînent liés et garottés ; ils seront battus, fouettés, foulés aux pieds ; ils marcheront sur des pointes de fer ; leurs corps seront becquetés par des corbeaux, mordus par des chiens, et jetés dans une rivière enflammée. Ce n'est qu'après avoir exercé sur eux toute leur cruauté, que les ministres de la mort les conduiront devant Yamen. Ce juge incorruptible et sévère les condamnera selon les fautes qu'ils auront commises.

Ceux qui méprisent les règles de la religion seront jetés sur des monceaux d'armes tranchantes, et souffriront ce tourment autant d'années qu'ils ont de poils sur leurs corps. Ceux qui outragent les brahmes et les personnes en dignité seront coupés par morceaux. Les adultères seront contraints d'embrasser une statue rougie au feu. Ceux qui manquent à leur devoir, qui n'ont pas soin de leur famille, et qui l'abandonnent pour courir le pays, seront continuellement déchirés par des corbeaux. Ceux qui font mal aux hommes, ou qui tuent les animaux, seront jetés dans des précipices, pour y être tourmentés par des bêtes féroces. Ceux qui n'ont pas respecté leurs parents ni les brahmes brûleront dans un feu dont les flammes s'élèveront à dix mille yogénaïs. Ceux qui ont maltraité les vieillards et les enfants seront jetés dans des fours. Ceux qui couchent avec des courtisanes seront obligés de marcher sur des épines.

Les médisants et les calomniateurs,

appliqués sur des lits de fer rougis au feu, seront contraints de manger des ordures. Les avares serviront de pâture aux vers. Ceux qui volent les brahmes seront sciés par le milieu du corps. Ceux qui, par esprit de vanité, tuent des vaches et autres animaux dans des sacrifices, seront battus sur une enclume. Les faux témoins seront précipités du haut des montagnes. Enfin, les voluptueux, les fainéants, et ceux qui n'ont pas eu pitié des misérables et des pauvres, seront jetés dans des cavernes brûlantes, écrasés sous des meules, et foulés par des éléphants; leurs chairs meurtries et déchirées serviront de pâture à ces animaux.

Tous ces misérables pécheurs souffriront de la sorte pendant plusieurs milliers d'années, et leurs corps impérissables, quoique divisés dans les supplices, se réuniront aussitôt comme le vif-argent; ensuite ils seront condamnés à une nouvelle vie, pendant laquelle se prolongeront leurs tourments; et, par un effet de la puissance divine, ils se retrouveront dans la semence des hommes; cette semence, répandue dans la matrice de la femme, n'y sera pendant toute une nuit que comme de la boue. Le cinquième jour elle sera comme des globules d'eau; dans le quatrième mois, les nerfs du fœtus se formeront; dans le cinquième, il sentira la faim et la soif; dans le sixième, un épiderme couvrira son corps; dans le septième, il aura des mouvements très sensibles. Il habitera le côté droit de sa mère, et sera nourri par le suc des aliments qu'elle prendra; réduit à voltiger dans ses excréments, les vers le mordront; les nourritures âcres et l'eau chaude que la mère boira lui causeront des douleurs très vives: dans le passage étroit il souffrira beaucoup, et l'enfant né sera sujet encore à des peines infinies. C'est ainsi que cette naissance douloureuse se réitérera, jusqu'à ce que ces malheureux aient le courage de s'adonner entièrement à la pratique des vertus.

Patalène ou Patelène, une des déesses qui présidaient aux moissons. Elle était invoquée dans le temps que les tiges du bled étaient près de s'ouvrir. Aussi le peuple lui donnait-il le soin particulier de faire sortir heureusement les épis. Rac. *Patere*, être ouvert. *V*. Patella.

Patare, ville de Lycie, connue par un oracle d'Apollon très célèbre. On ne le consultait que durant les six mois d'hiver. Le temple où il se rendait était aussi riche que celui de Delphes, et les prédictions passaient pour mériter la même confiance.

Patareus, surnom d'Apollon, pris du temple qu'il avait à Patare.

Patarus, fils d'Apollon et de Lycie, fille de Xanthus. *Etienne de Byzance* prétend qu'il donna son nom à la ville de Patare en Lycie.

Patéïdes, surnom des Muses, d'une fontaine qui leur était consacrée en Macédoine. *Festus*.

Patella, ou Patellana. *Arnobe* parle d'une divinité de ce nom, laquelle avait soin des choses qui doivent s'ouvrir, se découvrir, ou de celles qui étaient déjà ouvertes.

Patellarii Dii, *dieux des plats*, nom que *Plaute* donne, en plaisantant, aux dieux auxquels on faisait des libations dans les repas. Rac. *Patella*, plat. *V*. Libations.

Patélo, divinité adorée autrefois par les Prussiens, et qu'ils représentaient par une tête de mort.

1. Pater, nom donné à Jupiter et à Bacchus par presque tous les poètes.

2. — Ou *Pater sacrorum*, nom mithriaque.

Pater Patratus; c'était le chef des féciales, qu'on appelait ainsi chez les Romains. Voici comme *Plutarque* en parle dans ses *Questions romaines*: « Pourquoi le premier » des féciales est-il appelé *Pater* » *patratus*, ou le père établi; nom » qu'on donne à celui qui a des en- » fants du vivant de son père, et » qu'il conserve encore aujourd'hui » avec ses priviléges? Pourquoi les » préteurs leur donnent-ils en garde » les jeunes personnes que leur beauté » met en péril? Est-ce parceque

» leurs enfants les obligent à se re» tenir, et que leurs pères les tien» nent en respect ? ou parceque leur » nom même les retient, car *patratus* » veut dire parfait, et qu'il semble que » celui qui devient père, du vivant » de son père même, doit être plus » parfait que les autres ? ou peut» être, est-ce que, comme, selon » *Homère*, il faut que celui qui » prête serment et fait la paix regarde » devant et derrière; celui-là peut » mieux s'en acquitter, qui a des en» fants devant lui, auxquels il est » obligé de pourvoir, et un père der» rière, avec lequel il peut délibérer? » Le *Pater Patratus* était élu par le suffrage du collége des féciales; c'était lui qu'on envoyait pour les traités et pour la paix, et qui livrait aux ennemis les violateurs de la paix et des traités. A cause de la violation du traité fait devant Numance, dit *Cicéron*, par un décret du sénat le *Pater Patratus* livra C. Mancinius aux Numantins.

1. Patères, instruments de sacrifices, qu'on employait à recevoir le sang des victimes, ou à faire des libations. De ces patères les unes avaient un manche, et les autres n'en avaient pas.

2. — Prêtres d'Apollon, par la bouche desquels ce dieu rendait ses oracles. On dérive ce mot de l'hébreu *patar*, interpréter.

Patet (*Myth. Pers.*), confession de ses fautes, acompagnée de repentir. Le pécheur, en présence du feu ou du destour, prononce cinq fois le *Jetta ahou verio ;* et, s'adressant à Dieu et aux anges, il dit : « Je me repents avec confusion de » tous les crimes que j'ai commis en » pensées, paroles et actions ; je les » renonce, et je promets d'être pur » désormais en pensées, paroles et » actions. Dieu me fasse miséri» corde, et prenne sous sa sauve» garde mon ame et mon corps, en » ce monde et en l'autre. » Après cet acte de contrition, il avoue ses fautes, qui sont de vingt-cinq espèces.

Patience. (*Iconol.*) *Ripa* la désigne par une femme d'un âge mûr, assise sur une pierre, portant un joug sur ses épaules, les mains jointes et exprimant la douleur, les pieds nus sur un faisceau d'épines. On peut y ajouter une robe verte, symbole d'espérance. D'autres expriment la patience sous les traits d'une femme assise au pied d'un écueil, d'où l'eau distile goutte à goutte sur de fortes chaînes dont elle a les mains liées derrière le corps.

Patragali (*Myth. Ind.*), déesse adorée par les Indiens, et fille d'Ixora, un des principaux dieux des Indes.

Ixora s'entretenant un jour avec son frère Wishnou, il sortit du corps de ce dernier une matière ou une influence qui entra dans le corps d'Ixora, passa par son œil, sortit, et, tombant à terre, prit la forme d'une fille, qu'Ixora adopta et nomma Patragali. Cette fille, ou plutôt ce monstre, avait huit faces et seize mains horriblement noires. Ses dents étaient des défenses de sanglier. Ses yeux étaient ronds et d'une grandeur prodigieuse. Des serpents entortillés autour de son corps formaient son habillement; et pour pendants d'oreilles elle avait deux éléphants. Du moins c'est ainsi que les Indiens la réprésentent. Son premier exploit fut de combattre un fameux géant nommé Darida, qui avait osé défier son père. Ce géant avait reçu de Brahma un livre et des bracelets magiques, par le moyen desquels il paraissait avoir, dans le combat, un grand nombre de têtes. Ce qui était bien plus avantageux, il ne pouvait être blessé dans aucune partie de son corps. Patragali, après avoir combattu contre ce monstre, pendant l'espace de sept jours, sans aucun succès, eut recours à l'artifice. Elle envoya une femme fort adroite demander à la femme du géant le livre et les bracelets de son mari, comme si c'eût été de la part du géant lui-même. La femme du géant, croyant que c'était une personne envoyée par son mari, lui remit le livre et les bracelets. Par-là le géant fut privé de toute sa force, et tomba sous les coups de Patragali.

Cette

Cette fille s'en revint triomphante chez son père, qui lui donna, pour la régaler, de la viande mêlée avec du sang. Patragali ne paraissant pas encore contente, Ixora se coupa un doigt, le mit dans le plat de sa fille, et y fit couler une grande quantité de son sang. Tout cela ne satisfit point Patragali, qui marqua son mécontement à son père en lui jetant au visage une chaîne d'or. Ixora s'avisa enfin, pour satisfaire sa fille, de créer deux jeunes gens, qu'il lui donna pour la servir, et ce présent la contenta. Il lui conseilla ensuite de voyager, et lui fit présent d'un vaisseau de bois de sandal pour la porter sur toutes les mers. Patragali partit, et Ixora s'applaudit d'en être délivré. Cependant il arriva, peu de temps après, qu'un matin qu'il dormait tranquillement, Patragali entra brusquement dans sa chambre, renversa son lit et repartit aussi-tôt. Dans son voyage, elle livra quelques combats contre des pirates qui l'attaquèrent, et les mit en fuite. Elle s'arrêta long-temps sur la côte de Malabar, et se maria avec le fils d'un des princes du pays. Il est remarquable qu'elle ne voulut jamais permettre que son époux usât avec elle des droits de l'hymen, ne jugeant pas qu'un mortel fût digne de ses faveurs. Au reste, elle en usa bien avec lui. Le père et la mère de son mari ayant été dépouillés, sur mer, de toutes leurs richesses par les pirates, pour consoler son mari elle lui fit présent des anneaux d'or qu'elle avait aux jambes; mais ce présent lui fut bien funeste. Un orfèvre, l'ayant un jour rencontré avec ses anneaux, le conduisit dans une ville voisine, sous prétexte de les acheter. Mais, dès qu'il y fut arrivé, il accusa l'époux de Patragali de les avoir volés à la reine du pays. Cette princesse, qui, en effet, en avait perdu de pareils, que le perfide orfèvre lui avait volés lui-même, ajouta foi à l'accusation, et fit empaler l'étranger sur un palmier. Patragali, n'ayant point de nouvelles de son mari, se mit en chemin pour le chercher. La plupart de ceux à qui elle s'en informa la rebutèrent. Les uns lui riaient au nez; les autres ne daignaient pas lui répondre. Quelques uns plus malins la faisaient tomber dans des trous qu'ils avaient couverts de branches d'arbres. Patragali se contentait de maudire ces insolents, et continuait sa route. Etant enfin arrivée auprès du palmier qui avait servi au supplice de son époux elle le fit rompre par la force de ses enchantements, et rendit la vie à son mari.

Les Indiens disent que Patragali fait particulièrement sa résidence dans le temple de Crauganos, qu'on appelle le temple des Pélerins. On y voit sa statue, telle qu'elle est décrite au commencement de cet article. Il y a tout auprès un grand homme de marbre, à qui les brahmes donnent tous les jours des coups de marteau sur la tête. Les Malabares sont persuadés que la petite vérole est un effet de la colère de Patragali, et ils l'invoquent pour cette maladie.

Patras, ville du Péloponèse, sur la côte occidentale de l'Achaïe. On y remarquait sur-tout deux oracles singuliers. Le premier était dans un temple de Cérès. C'était une fontaine que l'on allait consulter sur l'issue des maladies, ce que l'on faisait en suspendant un miroir avec une ficelle. Le derrière du miroir touchait l'eau, et la glace nageait dessus. On y regardait alors, et l'on y voyait différentes images, selon que le malade devait guérir ou non. Le second était l'oracle du Forum. C'était une statue de Mercure et une autre de Vesta. Il fallait les encenser et allumer les lampes qui pendaient à l'entour; ensuite on dédiait, à la droite de l'autel, une médaille de cuivre du pays, et l'on interrogeait la statue de Mercure sur ce que l'on voulait savoir : il fallait après cela s'en approcher de fort près, comme pour écouter ce qu'elle prononcerait, et s'en aller de là hors du Forum, les oreilles bouchées avec les mains. La première voix que l'on entendait était la réponse de l'oracle.

Patrensis, Cérès, adorée à Patras. *Voyez ce mot.*

Patréus, second fondateur de Patras.

Patriarche des brahmes. (*Myth. Ind.*) Aussi-tôt qu'un temple est bâti, on choisit pour patriarche, ou grand-prêtre, un brahme, qui ne peut se marier, ni sortir de la pagode. Il ne se montre qu'une fois l'année, assis au milieu du sanctuaire, et appuyé sur des coussins. Le peuple reste prosterné devant lui, jusqu'à ce qu'il échappe à ses regards.

La dignité du grand-prêtre est héréditaire dans sa famille : le chef en est toujours pourvu. Il se donne pour assistants tous les brahmes qu'il peut nourrir. A cette fin, le souverain lui accorde des terrains appelés *Shanions*, exempts de toute espèce d'impôts; en outre, il perçoit le droit *Shagamé* sur les marchandises et autres effets appartenants à ceux de sa religion, et qui paient entrée et sortie.

Les Indiens semblent le rendre responsable des fléaux qui les affligent. Lorsque les jeûnes, les mortifications et les prières ne font pas cesser les calamités publiques, il est obligé de se précipiter, la tête la première, du haut de la pagode, afin d'appaiser les dieux par ce sacrifice.

Patrices. Il y avait huit dieux que les anciens appelaient *Patrices*: Janus, Saturne, le Génie, Pluton, Bacchus, le Soleil, la Lune et la Terre.

Patricia, surnom sous lequel Isis avait un temple dans la cinquième région de Rome.

Patrii, *dieux de la patrie*, ceux qu'on a reçus de ses pères.

Patriques, un des noms que l'on donnait aux mystères mithriaques. Ce nom était pris de celui de *Pater*, que portait un des sacrificateurs de Mithras.

Patriumpho, idole adorée autrefois par les Prussiens. Ces peuples nourrissaient de lait un serpent en l'honneur de cette idole.

Patrius, surnom d'Apollon, ainsi appelé, selon les uns, par Icadius, son fils, qu'il avait eu de la nymphe Lycia, et qui lui bâtit beaucoup de temples; et, selon d'autres, de Patras, ville d'Achaïe, où il était honoré d'un culte particulier.

Patro, fille de Thestius, dont Hercule eut Archémachus.

Patroa, surnom de Diane, qui avait une statue à Sicyone.

1. Patrocle, fils de Ménœtius, roi des Locriens, et de Sthénélé, ayant tué le fils d'Amphidamas, dans un emportement de jeunesse causé par le jeu, fut obligé de quitter sa patrie, et trouva un asile à la cour de Pélée, roi de Phthie, en Thessalie, qui le fit élever par Chiron avec son fils Achille : de là cette amitié si tendre et si constante entre les deux héros. Achille, piqué contre Agamemnon, ayant quitté les combats, Patrocle, qui souffrait de voir les Troyens remporter de grands avantages sur les Grecs, demanda du moins à son ami ses armes et la permission de conduire les Thessaliens contre les ennemis. Achille y consentit, mais à condition que, dès qu'il aurait repoussé les Troyens du camp des Grecs, il ferait une prompte retraite avec ses Thessaliens, et laisserait les autres troupes aux prises. Patrocle prend les armes d'Achille, excepté la pique, si pesante qu'aucun Grec ne pouvait s'en servir. A la vue de l'armure du fils de Pélée, les Troyens trompés perdent cœur, et se replient en désordre. Patrocle les poursuit jusque sous les murs de Troie; trois fois il s'élance jusqu'aux creneaux des remparts, et trois fois Apollon le repousse de ses mains immortelles. Non content de cet avantage, le dieu protecteur des Troyens le frappe de stupeur et d'immobilité; son casque et sa cuirasse se délient et roulent; sa pique se rompt, son bouclier s'échappe; et dans cet état il offre un facile triomphe à Hector, qui le tue d'un coup de pique. Un grand combat s'engage autour de son corps; enfin, Ajax et Ménélas repoussent Hector, et emportent le corps de leur ami. Achille jure de le venger; l'ombre de Patrocle lui ap-

paraît et le prie de hâter ses funérailles, afin que les portes de l'Elysée lui soient ouvertes. Achille s'empresse de remplir ses intentions ; il fait laver son corps, et égorger un nombre infini de victimes autour du bûcher, jette au milieu quatre de ses plus beaux chevaux, et deux des meilleurs chiens qu'il eût pour la garde de son camp ; immole de sa main douze jeunes Troyens, et termine les funérailles par des jeux funèbres. Bientôt après, Hector lui-même tomba sous les coups d'Achille qui le sacrifia aux mânes de son ami.

2. — Fils d'Hercule et de la thestiade Pyrippe.

1. PATRON, un des guerriers qui suivirent Evandre en Italie. On a prétendu que ce Patron, étant très bienfaisant, donna son nom à ce qu'on appelait *patron* chez les Romains.

2. — Il y a apparence que c'est le même qui se met sur les rangs, dans le 5ᵉ. liv. de l'*Enéide*, pour disputer le prix de la course dans les jeux qu'Enée célèbre pour l'anniversaire de son père Anchise.

PATRONUS SODALITII, chef de la confrérie du grand collége de Sylvain, à Rome. On y gardait les dieux et les images des empereurs.

PATRONYMIQUES, noms que les Grecs donnaient à une race, et qui étaient pris de celui du chef : ainsi, les Héraclides, descendants d'Hercule; les Eacides, d'Eacus. On les donnait aussi aux enfants immédiats, comme les Atrides, fils d'Atrée; les Danaïdes, filles de Danaüs.

PATROÜS. Bacchus avait sous ce nom une statue à Mégare. Apollon avait été peint à Athènes par *Euphranor* sous le même surnom, qui appartenait aussi à Jupiter. Ce dieu avait sous ce nom dans le temple de Minerve, à Argos, une statue de bois représentée avec trois yeux, pour marquer que Jupiter voyait ce qui se passait dans le ciel, sur la terre et dans les enfers. Les Argiens disaient que c'était le Jupiter Patroüs qui était dans le palais de Priam, et que ce fut au pied de son autel que ce malheureux prince fut tué par Pyrrhus. Dans le partage du butin, la statue échut à Sthénélus de Capanée, qui la déposa dans le temple d'Argos.

PATSE (*Myth. Chin.*), horoscope. *Voy.* SUAN-MING.

PATULCIUS, surnom de Janus, ou parcequ'on ouvrait les portes de son temple durant la guerre, ou parcequ'il ouvrait l'année et les saisons, qui commençaient par la célébration de ses fêtes.

PAUSAIRE, PAUSARIUS, officier qui, chez les Romains, réglait les pauses des pompes ou processions solemnelles. Il y avait des stations nommées *mansiones* à des endroits préparés pour cet effet, et dans lesquels on exposait les statues d'Isis et d'Anubis. Suivant une inscription citée par *Saumaise*, il paraît que ces ministres formaient une espèce de collége.

PAUSANIES, fête accompagnée de jeux, où les seuls Spartiates étaient admis à distribuer le prix. Cette fête tirait son nom de Pausanias, général spartiate, sous les ordres duquel les Grecs vainquirent Mardonius à la fameuse bataille de Platée. Depuis ce temps, il y eut toujours un discours en l'honneur de ce grand capitaine.

PAUSEBASTOS, pierre précieuse consacrée à Vénus, et qu'on appelait aussi *paneros* : il semble que c'était une très belle agate.

PAUSES, STATIONS. Ceux qui portaient la statue d'Anubis, étaient obligés de s'arrêter à certains endroits marqués, dans les processions faites en l'honneur de ce dieu et de la déesse Isis.

PAUSUS, dieu du repos ou de la cessation du travail.

PAUVRETÉ (*Iconol.*), divinité allégorique, fille du Luxe et de l'Oisiveté. *Plaute* la fait fille de la Débauche, parcequ'elle mène à la pauvreté ceux qui s'y livrent. Suivant quelques uns, c'est la mère de l'Industrie et de tous les Arts. On la représente pâle, inquiète, mal habillée, dans l'attitude d'une personne qui demande l'aumône, ou

qui glane dans un champ déjà moissonné ; quelquefois aussi, semblable à une Furie affamée et farouche, dont tous les traits expriment le désespoir. *Le Poussin*, dans son tableau de la vie humaine, l'a peinte revêtue d'un mauvais habit, et la tête environnée de rameaux dont les feuilles sèches sont le symbole de la perte des biens. Dans le Triomphe de la pauvreté, peint par *Holben*, elle se voit sous la figure d'une vielle femme maigre, assise sur une gerbe de paille ; son char est rompu en divers endroits, et tiré par un cheval et un âne décharnés ; devant ce char marchent un homme et une femme les bras croisés et le visage triste. Toutes les figures qui accompagnent ce char sont encore autant d'images de la misère, qui ajoutent à l'expression générale du tableau. *V.* Indigence.

Pavan (*Myth. Ind.*), dieu du vent père d'Hanuma, et l'un des huit Génies.

Paventie, divinité romaine, à laquelle les mères et les nourrices recommandaient les enfants pour les garantir de la peur ; selon d'autres, on menaçait d'elle les petits enfants : une troisième opinion veut qu'on l'invoquât pour se délivrer soi-même de la peur.

Pavor, *la peur*, divinité que les Romains avaient faite compagne de Mars. Tullus Hostilius, Roi de Rome, lui érigea une statue comme au dieu *Pallor.*

Pavoriens, nom donné à une partie des saliens, ou prêtres de Mars, ceux qui étaient destinés au culte du dieu *Pavor.*

Pavot, attribut du dieu du sommeil, et symbole de la fécondité. Parmi les épis qu'on donne à Cérès, on mêle des pavots, parcequ'elle s'était utilement servie des sucs de cette plante pour appaiser la douleur qu'elle avait ressentie de l'enlèvement de sa fille.

Paworances. C'est le nom que les habitants de la Virginie donnent à leurs autels. « Ces peuples, dit l'au-» teur de l'*Histoire de la Virginie*, » élèvent des autels par-tout où il » leur arrive quelque chose de re-» marquable.... Mais il y a un autel » qu'ils honorent préférablement à » tous les autres. Avant l'entrée des » Anglais en Virginie, ce fameux » autel était dans un lieu que les » Virginiens appellent *Ultamus sak.* » On voyait là le principal temple » du pays, et ce lieu était le siége » métropolitain des prêtres. On y » voyait aussi trois grandes maisons, » chacune de soixante pieds de lon-» gueur, et toutes remplies d'images. » Ils conservaient les corps de leurs » rois dans ces maisons religieuses, » pour lesquelles les naturels du pays » avaient un si grand respect, qu'il » n'était permis qu'aux prêtres et » aux rois d'y entrer. Le peuple n'y » entrait jamais, et n'osait même » approcher de ce sanctuaire qu'avec » la permission des premiers. Le » grand autel était d'un crystal so-» lide, de trois ou quatre pieds en » carré. Le crystal était si trans-» parent, qu'on pouvait voir au tra-» vers le grain de la peau d'un homme ; » avec cela il était d'un poids si pro-» digieux, que, pour le dérober à la » vue des Anglais, ils furent obligés » de l'enfouir dans le voisinage, ne » pouvant le traîner plus loin.

» Les Virginiens, ajoute le même » auteur, respectent beaucoup un » petit oiseau qui répète continuel-» lement le mot *pamorance*, parce-» que c'est le nom qu'ils donnent à » leurs autels. Ils disent que cet oiseau » est l'aîné d'un de leurs princes ; » qu'un Indien ayant tué un de ces » oiseaux sa témérité lui coûta cher. » Il disparut peu de jours après, et » l'on n'entendit plus parler de lui... » Lorsqu'en voyage ils se trouvent » près d'un pamorance, ou autel, » ils ne manquent pas d'instruire les » jeunes gens qui se rencontrent avec » eux de l'occasion qui l'a fait bâtir, » et du temps auquel la chose fut » faite. Ils les exhortent à rendre à » l'autel le respect qui lui est dû. »

Paysans. Latone, fuyant les persécutions de Junon, passa sur le bord d'un marais, où des paysans travaillaient à la terre. Elle leur demanda

pour se rafraîchir un peu d'eau, qu'ils lui refusèrent. Latone, pour les punir, obtint de Jupiter qu'ils fussent métamorphosés en grenouilles.

1. PEAN, hymnes ou cantiques chantés originairement en l'honneur d'Apollon et de Diane, et qui renouvelaient le souvenir de la victoire remportée sur Python par ce dieu. Ces cantiques étaient caractérisés, par cette exclamation, *Iè, païan,* espèce de refrain qui signifie proprement, *Lance tes flèches, Apollon.* On les chantait pour se le rendre favorable dans les maladies contagieuses, que l'on regardait comme des effets de sa colère. Dans la suite, on en fit pour Mars, et on les chantait au son de la flûte en marchant au combat; mais, après la victoire, Apollon en devenait le seul objet. Bientôt ces cantiques s'étendirent à toutes les divinités, et, dans *Xénophon*, les Lacédémoniens entonnent un péan en l'honneur de Neptune. *Athénée* nous en a conservé un adressé par le poète *Ariphron de Sicyone* à Hygiée, ou déesse de la santé. Enfin, on en composa pour illustrer les grands hommes.

2. — Un des surnoms d'Apollon, emprunté de la force de ses rayons ou de ses traits, exprimée par ce verbe, *Paiein*, frapper.

PÉANITES, pierre fabuleuse, que les anciens croyaient faciliter les accouchements.

PEAU DE LION, *voy.* HERCULE, ADRASTE; *de bœuf*, *v.* ORION; *de serpent*, *v.* PYTHON; *de tigre*, *v.* BACCHANTES; *enflée*, *v.* EOLE; *de sanglier*, *v.* ADRASTE.

1. PÉCHÉ. (*Icon.*) Les iconologistes en font un jeune homme aveugle et nu, qui court par des voies tortueuses sur les bords des précipices où croissent des fleurs qui cachent des épines; un ver lui pique le cœur, et il est ceint d'un serpent. *V.* CRIME.

2. — (*Myth. Siam.*) Les Siamois sont persuadés que le métier des séculiers est de pécher, et celui de leurs talapoins de faire pénitence pour ceux qui pèchent. Aussi le goût des moines pour cette pénitence lucrative, dont ils ont inculqué au peuple l'efficacité, est poussé si loin, qu'il font même commettre des péchés aux séculiers, afin d'avoir plus d'aumônes à recevoir. Ainsi, leur cuisine est fondée sur les péchés du peuple : et ce fonds est excellent; car la loi des Siamois est si sévère et si minutieuse, que les hommes les plus vertueux et les plus attentifs ne peuvent guère, avec la meilleure intention, s'empêcher de la violer plusieurs fois par jour.

PECUNIA, déesse de l'argent, que les Romains invoquaient pour en avoir en abondance.

1. PÉDASE, ville du Péloponèse. *Homère* la met au nombre des villes qui appartenaient à Agamemnon.

2. — Fils d'une nymphe et de Bucolion fils naturel du roi Laomédon, fut tué durant le siége de Troye par Euryale, qui le dépouilla de ses armes.

PÉDASUS, cheval célèbre qu'Achille avait pris au sac de la ville d'Eétion, et qui, tout mortel qu'il était, égalait en vitesse les chevaux de race immortelle. Il fut tué devant Troie par Sarpédon.

PÉDAUQUE (*Reine*), figure de femme à pattes d'oie (*pes ocæ*), qui se voit sur des portails gothiques. Des savants ont prétendu que c'était la reine de Saba, fondés sur ce conte du *Thalmud* : « Salomon » informé de son arrivée, alla aussi- » tôt l'attendre dans un appartement » tout de crystal. La reine, en y en- » trant, s'imagina que le prince était » dans l'eau, et, pour se mettre en » état de passer, leva sa robe; alors » le roi voyant ses pieds hideux, lui » dit : Votre visage a la beauté des » plus belles femmes; mais vos jam- » bes et vos pieds n'y répondent » guère. »

PÉDÉE, fils naturel d'Antenor, que Théano, sa femme, avait pris plaisir à élever avec autant de soin que s'il eût été un de ses propres enfants. Il fut tué au siége de Troie d'un coup de lance par Mégès.

PÉDIAS, fille du Spartiate Ménys, épouse de Cranaüs, roi d'A-

thènes, et mère de Cranaé, de Cranæchmé et d'Athis.

Pédicrate, un des chefs siciliens tués par Hercule, et auxquels leurs compatriotes rendirent les honneurs héroïques.

Pédophile (*Iconol.*), *qui aime les enfants*, surnom de Cérès. On représente souvent cette déesse ayant sur son sein deux petits enfants qui tiennent chacun une corne d'abondance, pour marquer qu'elle est la nourrice du genre humain. Rac. *Païs*, enfant, et *philein*, aimer.

Pédothysie, *sacrifice des enfants*, coutume barbare pratiquée dans l'antiquité pour désarmer le courroux des dieux.

Pédotrophe, surnom de Diane honorée à Coroné, pris de la vieille opinion où l'on était que la lune influe sur la grossesse et l'accouchement. Rac. *Païs*, enfant; *tréphein*, nourrir.

Pedum, bâton pastoral, recourbé par le haut. On le voit dans les mains de Pâris, d'Atys, de Ganimède, de Pan, des Faunes, d'Actéon, etc.

1. Pégase, cheval aîlé, qui naquit du sang de Méduse, lorsque Persée lui eut tranché la tête. Dès qu'il eut vu la lumière, il s'envola, dit *Hésiode*, au séjour des immortels, dans le palais même de Jupiter, dont il porta la foudre et les éclairs; et selon *Ovide*, sur le mont Hélicon, où d'un coup de pied il fit jaillir la fontaine Hippocrène. Minerve le dompta, et le donna à Bellérophon, qui le monta pour combattre la Chimère; mais ce héros, ayant voulu s'en servir pour s'élever au ciel, fut précipité en terre, et Jupiter plaça Pégase parmi les astres, où il forme une constellation. *Ovide* le fait encore monter à Persée pour se transporter au travers des airs en Mauritanie, chez les Hespérides. On croit que ce cheval aîlé n'était autre chose qu'un vaisseau, ayant une figure de cheval à sa poupe, dont se servirent Bellérophon et Persée dans leurs expéditions. Le Pégase aîlé est le symbole de Corinthe, où Minerve le donna à Bellérophon. Son nom vient de la fontaine qu'il fit jaillir, ou des sources de l'Océan près desquelles il était né. Rac. *Pègè*, source. Les modernes lui assignent une place sur le Parnasse, et feignent qu'il ne prête son dos et ses aîles qu'aux poètes du premier ordre.

2. — Montagne et ville de Thessalie.

Pégasides, surnom des Muses, pris du cheval Pégase, qui fut, comme elles, habitant de l'Hélicon.

Pégasis, peut-être *Pédasis*, nymphe, dont Emathion eut Atymnius.

Pégées, nymphes des fontaines, les mêmes que les Naïades. Rac. *Pègè*, source.

Pégnéus, un des Curètes, avait un autel à Pise.

Pégomantie, divination par les sources. Elle se pratiquait, soit en y jetant un certain nombre de pierres dont on observait les divers mouvements, soit en y plongeant des vases de verre, et examinant les efforts que faisait l'eau pour y entrer en chassant l'air qui les remplissait. La plus célèbre des pégomanties est la divination par le sort des dés qui se pratiquait à la fontaine d'Apon, près de Padoue.

Peine Perdue. (*Iconol.*) Un nègre qui prétend se blanchir en se lavant le corps.

Peinture. (*Iconol.*) On la reconnaît à la palette, aux pinceaux et à l'appui-main qu'elle tient. Elle est assise devant un chevalet sur lequel est posé un tableau ébauché. Son maintien est négligé, son attitude pensive; autour d'elle sont des statues antiques, ce qui signifie que c'est à l'étude seule de l'antique que l'artiste doit l'expression et la correction. Souvent elle est représentée avec un bandeau sur la bouche, soit parceque la peinture est une poésie muette, soit parcequelle est amie du silence et de la solitude. Un petit enfant aîlé avec une flamme sur la tête, qu'on voit quelquefois placé auprès de la figure symbolique, désigne le génie, sans lequel il est impossible d'être créateur. Si on lui donne des aîles de diverses couleurs, c'est pour mar-

quer ou la variété des nuances et des tons, ou la promptitude avec laquelle le peintre doit saisir les changements de la nature. Considérée sous le point de vue le plus essentiel de l'art, celui de l'imitation, elle pourrait être figurée par une femme portant sur sa tête un masque jeune et beau, et sur sa poitrine un médaillon représentant les Graces.

François Miéris, peintre flamand, a représenté le personnage allégorique de la *Peinture*, sous la forme d'une jeune femme, vêtue d'une étoffe de soie de couleur changeante; elle est debout, et tient de la main droite une palette, des pinceaux et une statue antique, qu'elle appuie contre sa poitrine; une chaîne d'or, à laquelle est attaché un masque, lui passe autour des épaules.

PÉIRÉE, fils de Clytis, d'Ithaque, accompagna Télémaque à Pylos, et accueillit chez lui Théaclyménus.

PEÏRUM (*Myth. Ind.*), dieu que les Japonais attendent à la fin du monde.

PELAGEUS, surnom de Neptune, dieu de la mer.

1. PÉLAGIA, surnom de Vénus, le même que *Pontia*.

2. — Surnom d'Isis dans quelques inscriptions, soit pour avoir inventé les voiles, soit parceque l'Egypte ressemble à un lac immense, lorsqu'elle est inondée par le Nil. Sous ce nom, elle avait, selon *Pausanias*, un temple près de l'Acrocorinthe. Sur les médailles, on voit souvent Isis étendant un voile; on la regarde alors comme *Iris Pélagia*. *Voyez* PHARIA.

PÉLAGIE, île voisine des Colonnes d'Hercule, consacrée à Saturne.

1. PÉLAGON, un des prétendants d'Hippodamie, tué par Œnomaüs.

2. — Un des capitaines qui, sous Nestor, conduisirent les Grecs au siége de Troie.

3. — Troyen, ami de Sarpédon.

4. — Phocéen, fils d'Amphidamas. Cadmus suivit un de ses bœufs, pour connaître l'endroit où il devait bâtir Thèbes.

PÉLAGOS, bois épais entre Tégée et Mantinée, villes d'Arcadie. Epaminondas mourut dans ce bois, trompé par un oracle qui l'avait averti de se défier du Pélagos (*la mer*). Pour profiter de cet avis, il évitait de s'embarquer; mais il fut tué dans ce bois à la bataille de Mantinée.

PELAGUS ou l'OCÉAN, fils de la Terre, sans avoir eu de père.

PÉLARGÉ, fille de Potnéus, ayant rétabli à Thèbes le culte des dieux Cabires, reçut, après sa mort, les honneurs divins, par l'ordre de l'oracle de Delphes; et il fut arrêté entr'autres choses, dit *Pausanias*, qu'on lui sacrifierait toujours une victime pleine.

1. PÉLASGES, les plus anciens peuples de la Grèce. Les historiens qui les distinguent des Hellènes varient beaucoup sur leur origine et leurs migrations.

2. — Nom que portèrent d'abord les Macédoniens, au rapport de *Justin*.

PELASGICUS, surnom de Jupiter.

PÉLASGIE, surnom de Junon.

PELASGIS, surnom de Cérès, qu'elle devait à un temple élevé en son honneur par Pélasgus, d'Argos, fils de Triopas. Il fut enterré auprès de ce temple.

1. PÉLASGUS, fils de la Terre, fut, dit *Pausanias*, le premier homme qui parut en Arcadie. Ce fut lui qui apprit aux Arcadiens à se faire des cabanes qui pussent les défendre de l'inclémence des saisons. Il leur apprit aussi à se vêtir de peaux de sanglier, et à substituer aux feuilles d'arbres, aux herbes et aux racines, l'usage du fruit du hêtre; et cette nourriture leur devint si ordinaire, que, long temps après Pélasgus, les Lacédémoniens venant consulter la Pythie sur la guerre qu'ils voulaient faire aux Arcadiens, elle leur répondit qu'un peuple qui ne vivait que de gland était terrible dans la guerre et difficile à vaincre.

2. — Fils d'Inachus, et père de Lycaon.

3. — Fils de Phoronée, et petit-fils d'Inachus.

4. — Fils de Jupiter et de Niobé, la première maîtresse de ce dieu.

5. — Fils d'Arcas, et petit-fils de Lycaon.

6. — Fils d'Asope et de Mérope.

7. — Fils de Neptune.

8. — Fils de Lycaon.

9. — Fils de Triopas, d'Argos.

Pélate, un de ceux qui périrent dans le combat qui se donna à la cour de Céphée, à l'occasion du mariage de Persée. Il fut tué par Corythe.

Péléades, filles douées du don de prophétie, au rapport de *Pausanias*, qui cite d'elles ces paroles : « Jupiter a été, est, et sera. O grand » Jupiter! c'est par ton secours que » la terre nous donne ses fruits : » nous la disons notre mère à juste » titre. » Elles demeuraient chez les Dodonéens.

Pélée, père d'Achille, était fils du célèbre Eaque roi d'Egine, et de la nymphe Endéis fille de Chiron : ayant été condamné à un exil perpétuel avec son frère Télamon, pour avoir tué leur frère Phocus, quoique par mégarde, il alla chercher une retraite à Phthie en Thessalie, où il épousa Antigone, fille du roi Eurytion, qui lui donna en dot la troisième partie de son royaume. Pélée, invité à la fameuse chasse de Calydon, y alla avec son beau-père, qu'il eut le malheur de tuer, en lançant son javelot contre un sanglier ; autre meurtre involontaire qui l'obligea encore de s'exiler. Il se rendit à Iolchos auprès du roi Acaste, qui lui fit la cérémonie de l'expiation. Mais une nouvelle aventure vint encore troubler son repos en cette cour. Il inspira de l'amour à la reine, qui, le trouvant insensible, l'accusa auprès d'Acaste d'avoir voulu la séduire. Acaste le fit conduire sur le mont Pélion, lié et garotté, et ordonna qu'on l'y laissât ainsi exposé à la merci des bêtes. Pélée trouva le moyen de rompre ses chaînes ; et, avec le secours de quelques amis, Jason, Castor et Pollux, il rentra de force dans Iolchos, et y tua la reine. La fable dit que Jupiter, son grand-père, l'avait fait délier par Pluton, qui lui donna une épée, avec laquelle il se vengea de la malice et de la cruauté de cette femme.

Pélée épousa, en secondes nôces, Thétis, sœur du roi de Scyros, dont il eut Achille. Il envoya son fils et son petit-fils, à la tête des Myrmidons, au siége de Troie. Il voua, dit *Homère*, au fleuve Sperchius la chevelure d'Achille, s'il revenait heureusement en sa patrie. Pélée survécut de plusieurs années à la fin de cette guerre. Dans l'*Andromaque* d'*Euripide*, le vieux Pélée paraît dans le temps que Ménélas et Hermione sa fille se préparent à faire mourir Andromaque : il la délivre de leurs mains après une vive contestation, dans laquelle les deux princes en viennent aux invectives. Bientôt après, il apprend la mort tragique de son petit-fils Pyrrhus ; il se désespère, et voudrait qu'il eût été enseveli sous les ruines de Troie. Thétis vient le consoler, et lui promet la divinité : pour cela elle lui ordonne de se retirer dans une grotte des isles Fortunées, où il recevra Achille déifié, lui promettant que là elle viendra le prendre, accompagnée des cinquante Néréides, pour l'enlever, comme son époux, dans le palais de Nérée, en lui donnant la qualité de demi-dieu. Les habitants de Pella, en Macédoine, offraient des sacrifices à Pélée : on lui immolait même, tous les ans, une victime humaine.

Pélégon, Macédonien, fils du fleuve Axius et de Péribée, père d'Astéropée.

Péléthroniens, Lapithes qui habitaient Pelithronium, au pied du mont Pélion, et auxquels on attribuait l'invention de l'appât.

Péléthronius, roi des Lapithes, inventa le frein et la selle.

Péliades, filles de Pélias.

Pélias, fils de la nymphe Tyro et de Neptune, ou plutôt de quelqu'un de ses prêtres, usurpa le trône d'Iolchos sur Eson, son frère de mère, et l'obligea à vivre en simple particulier ; mais ayant appris de l'oracle de Delphes qu'il serait détrôné par

un prince du sang des Eolides, il regarda Jason, son neveu, comme celui que l'oracle désignait, et chercha tous les moyens de le faire périr. Il jouit toute sa vie de son usurpation, fit mourir Eson et sa femme, et ne mourut que dans un âge fort avancé, laissant sa couronne à son fils Acaste. Les Argonautes, à leur retour, célébrèrent en son honneur des jeux funèbres. *Ovide* et *Pausanias* racontent autrement sa mort.

Médée ayant eu le secret de rajeunir le père de Jason, les filles de Pélias, étonnées de ce prodige, la prièrent de vouloir user du même secret pour leur père. Médée, pour venger son beau-père et son époux de l'usurpation de Pélias, leur offrit ses services. D'abord elle prit un vieux bélier en leur présence, le coupa en morceaux, le jeta dans une chaudière, et, après y avoir mêlé je ne sais quelles herbes, le retira, et le fit voir transformé en un jeune agneau. Elle proposa de faire la même expérience sur la personne du roi; elle le disséqua de même, et le jeta dans une chaudière d'eau bouillante; mais la perfide l'y laissa jusqu'à ce que le feu l'eût entièrement consumé, de sorte que ses filles ne purent pas même lui donner la sépulture. *Ovide* dit de plus que ce furent les propres filles de Pélias qui l'égorgèrent et le mirent en morceaux. Ces malheureuses princesses, honteuses et désespérées de s'être si cruellement abusées, s'allèrent cacher dans l'Arcadie, où elles finirent leurs jours dans les larmes et dans les regrets. *Pausanias* les nomme Astéropie et Antinoé.

La fable de Pélias tué par Médée n'est qu'une suite du caractère de magicienne que les Grecs ont voulu donner à Médée.

2. — Capitaine troyen, qui, blessé par Ulysse, suivit Enée, quoique sa blessure rendît sa marche difficile.

3. — Lance dont on fit présent à Pélée le jour de ses nôces. Il s'en servit dans les combats, et la donna à son fils, qui la rendit célèbre. Achille, seul de tous les Grecs, pouvait en faire usage. Le centaure Chiron l'avait coupée sur le sommet du mont Pélion pour la donner à Pélée.

Pélias Arbor, le vaisseau des Argonautes, fait du bois coupé sur le mont Pélion.

Pélican (*Iconol.*), oiseau aquatique, qui a fait le sujet de plusieurs fables; entr'autres, qu'il aimait si fort ses petits, qu'il mourait pour eux, et se déchirait l'estomac pour les nourrir. C'est sur cette opinion que le pélican est regardé comme l'image de l'amour paternel, et de l'amour des princes pour les peuples.

Pélides, nom patronymique d'Achille fils de Pélée, et de Pyrrhus son petit-fils.

Pélion, montagne de Thessalie, voisine de l'Ossa. Les poètes ont feint que le Pélion fut mis sur l'Ossa par les Géants, lorsqu'ils voulurent escalader le ciel. On disait que les Géants, ainsi que les Centaures, avaient leur demeure dans cette montagne.

Pellen, d'Argos, fils de Phorbas, et petit-fils de Triopas. On lui attribuait la fondation de Pellène, ville du Péloponèse, dans l'Achaïe.

Pellenè, Pellenea, Pellenæis, Pellenis, surnoms donnés à Diane, du culte qu'on lui rendait à Pellène, ville de l'Achaïe. Selon les habitants, la statue de Diane demeurait ordinairement enfermée; mais quand la grande prêtresse la remuait de sa place pour la porter en procession, personne n'osait la regarder en face, et tout le monde en détournait les yeux, parceque non seulement la vue en était dangereuse pour les hommes, mais, par-tout où elle passait, elle rendait les arbres stériles, et faisait tomber tous les fruits. Dans un combat contre les Etoliens, la prêtresse ayant tourné le visage de cette statue vers les ennemis, cette formidable apparition leur ôta le sens, et les mit en fuite.

Pellonia, déesse à laquelle on avait recours pour chasser les ennemis. Rac. *Pellere*, repousser.

Pélopée, fille de Thyeste, ayant été surprise dans un bois consacré à Minerve par son propre père sans

en être connue, ou, comme d'autres le prétendent, de dessein prémédité, parcequ'un oracle lui avait prédit qu'un fils qu'il aurait de sa fille le vengerait de son frère Atrée, fut violée, et devint mère d'Egisthe, qu'elle fit exposer. (*V.* Egisthe.) Quelque temps après, elle épousa son oncle Atrée, et fit élever son fils avec Agamemnon et Ménélas; mais Thyeste reconnut son fils à l'épée que Pélopée lui avait arrachée au moment du crime, et qu'elle avait depuis donnée à Egisthe. La princesse, saisie d'horreur en reconnaissant l'inceste, quoiqu'involontaire, dont elle s'était rendue coupable, se tua avec cette même épée.

Pelopeia Mœnia, Argos, à cause de Pélops qui avait régné dans cette ville. *Enéid. l.* 2.

Pelopeia Virgo, Iphigénie, arrière-petite-fille de Pélops.

1. Pelopia, une des filles de Niobé.

2. — Une des filles de Pélias.

3. — Fille de Thyeste: Mars la rendit mère de Cycnus.

Pélopides, Atrée et Thyeste, petits-fils de Pélops. On donne aussi ce nom à ceux qui leur ressemblent par leurs crimes; d'où l'adjectif *Pelopeius* pour *sceleratus*.

Pélopies, fête que célébraient les Eléens en l'honneur de Pélops, pour qui ils avaient plus de vénération que pour aucun autre héros. *Pausanias* nous apprend qu'Hercule fut le premier qui sacrifia à Pélops un bélier noir, comme aux divinités infernales, après lui avoir consacré près d'Olympie un espace de terre considérable; consécration qui subsista jusqu'à cet écrivain. Dans la suite, les magistrats d'Elide suivirent cet exemple, en ouvrant leurs Pélopies par un semblable sacrifice. Ce qu'il avait de particulier, c'est qu'on ne mangeait rien de la victime immolée, et l'entrée du temple de Jupiter lui était interdite.

Péloponèse, célèbre presqu'isle au milieu de la Grèce, dont elle faisait partie, ainsi appelée du nom de Pélops, un de ses anciens rois.

Pélops, fils de Tantale, roi de Lydie, ayant été obligé de sortir de son pays à cause de la guerre que Tros lui avait déclarée pour venger la mort de Ganymède son fils, ou, selon d'autres, à cause des tremblements de terre dont le pays était affligé, se retira en Grèce chez Œnomaüs, roi de Pise, qui le reçut avec bonté. Devenu amoureux d'Hippodamie sa fille, il se mit au nombre des prétendants; mais il fut le plus heureux. Avant de combattre contre Œnomaüs, il fit un sacrifice à Minerve Cydonia, et, grace à la protection de la déesse, il resta victorieux, possesseur d'Hippodamie, et roi de Pise. (*V.* Myrtile, Hippodamie, Œnomaüs.) A cette ville il joignit celle d'Olympie et plusieurs autres terres, dont il agrandit ses états, auxquels il donna le nom de Péloponèse. La fable dit que Neptune, charmé de la beauté du jeune Pélops, l'enleva dans le ciel pour lui verser le nectar; mais le crime de Tantale ayant causé la disgrace de Pélops, il fut renvoyé sur la terre. Quand il fut question de disputer à la course la possession d'Hippodamie, Neptune, qui avait conservé de l'affection pour ce prince, lui fit présent d'un char et de deux chevaux ailés, avec lesquels il ne pouvait manquer de remporter la victoire. *Ovide* rapporte une autre fable sur Pélops. « Les dieux, dit-» il, étant allés loger chez Tantale, » ce prince, pour éprouver leur di-» vinité, leur fit servir le corps de » son fils, mêlé avec d'autres viandes. » Cérès, un peu plus gourmande que » les autres, en avait déjà mangé une » épaule, lorsque Jupiter découvrit » le crime, rendit la vie à Pélops, » lui remit une épaule d'ivoire à la » place de celle qu'il avait perdue, » et précipita son père au fond du » Tartare. »

Pélor, un des guerriers nés des dents du serpent tué par Cadmus.

Pélorien, surnom de Jupiter. *V.* Pélories.

Pélories, fête qu'on célébrait en Thessalie, et qui avait beaucoup de rapport avec les Saturnales des Romains, dont elle fut peut-être l'origine. Les Pélasges, nouveaux habi-

tants de l'Hémonie, faisant un sacrifice solemnel à Jupiter, un étranger, nommé Pélorus, vint leur annoncer qu'un tremblement de terre avait entrouvert les montagnes voisines; que les eaux d'un grand marais, nommé Tempé, s'étaient écoulées dans le fleuve Pénée, et avaient découvert une grande et belle plaine, qui fut depuis le célèbre vallon de Tempé. Cette agréable nouvelle fut reçue avec joie; l'étranger fut invité à prendre part au sacrifice, et tous les esclaves eurent la permission de se joindre à la réjouissance. Cette fête devint annuelle. Les Thessaliens y traitaient des étrangers et leurs esclaves, auxquels ils laissaient prendre toute sorte de libertés.

Péloris, nom d'une nymphe.

1. Pélorus. *V*. Pélories.

2. — Un des Géants.

Péloton de fil. *Voy*. Ariane, Thésée, Minotaure, Parques.

Pelta, sorte de bouclier échancré particulier aux Amazones. Selon *Xenophon*, il était de la figure d'une feuille de lierre; selon *Pline*, d'une feuille de figuier d'Inde, et selon *Servius*, de la lune demi-pleine.

Pen, Penin, Pennin. *Voy*. Penninus.

Pénates, dieux célèbres du paganisme, que l'on confondait quelquefois avec les dieux des maisons particulières, et, en ce sens-là, ils ne différaient point des Lares. Les Romains, dit *Denys d'Halicarnasse*, appellent ces dieux *Pénates*. Ceux qui ont tourné ce nom en grec les ont appelés, les uns les dieux paternels, les autres les dieux originaires, les autres les dieux des possessions, quelques uns les dieux secrets ou cachés, les autres les dieux défenseurs. Il paraît que chacun a voulu exprimer quelques propriétés particulières de ces dieux; mais dans le fonds, il semble qu'ils veuillent tous dire la même chose.

Le même auteur donne la forme des dieux Pénates apportés de Troie, telle qu'on la voyait dans un temple près du marché romain. C'étaient, dit-il, deux jeunes hommes assis, armés chacun d'une pique. Les Pénates troyens, dit *Macrobe*, avaient été transportés par Dardanus de la Phrygie dans la Samothrace : Enée les apporta de Troie en Italie. Il y en a qui croient que ces Pénates étaient Apollon et Neptune; mais ceux qui ont fait des recherches plus exactes disent que les Pénates sont les dieux par lesquels seuls nous respirons, desquels nous tenons le corps et l'ame, comme Jupiter, qui est la moyenne région éthérée; Junon, c.-à-d. la plus basse région de l'air avec la terre; et Minerve, qui est la suprême région éthérée.

Tarquin, instruit dans la religion des Samothraces, mit ces trois divinités dans le même temple et sous le même toit. Ces dieux samothraciens, ou les Pénates des Romains, s'appelaient les grands dieux, les bons dieux, et les dieux puissants.

Dans la suite, on appela plus particulièrement dieux Pénates tous ceux que l'on gardait dans les maisons. *Suétone* nous dit que dans le palais d'Auguste il y avait un grand appartement pour les dieux Pénates. Une palme, dit-il, étant née devant sa maison, dans la jointure des pierres, il la fit apporter dans la cour des dieux Pénates, et eut grand soin de la faire croître.

Comme il était libre à chacun de se choisir ses protecteurs particuliers, les Pénates domestiques se prenaient parmi les grands dieux, et quelquefois parmi les hommes déifiés. Par une loi des douze tables, il était ordonné de célébrer religieusement les sacrifices des dieux Pénates, et de les continuer sans interruption dans les familles, de la manière que les chefs de ces familles les avaient établis. Les premiers Pénates ne furent d'abord que les mânes des ancêtres que l'on se faisait un devoir d'honorer; mais dans la suite on y associa tous les dieux.

On plaçait les statues des Pénates dans le lieu le plus secret de la maison; là, on leur élevait des autels, on tenait des lampes allumées, et on leur offrait de l'encens, du vin, et

quelquefois des victimes. La veille de leurs fêtes, on avait soin de parfumer leurs statues, même de les enduire de cire pour les rendre luisantes. Pendant les Saturnales, on prenait un jour pour célébrer la fête des Pénates; et, de plus, tous les mois on destinait un jour pour honorer ces divinités domestiques. Ces devoirs religieux étaient fondés sur la grande confiance que chacun avait en ses Pénates, qu'on regardait comme les protecteurs particuliers des familles, jusques-là qu'on n'entreprenait rien de considérable sans les consulter comme des oracles familiers. On donne plusieurs étymologies du mot *Pénates,* que l'on tire du grec ou du latin; en quoi l'on se trompe évidemment, puisque c'est des Samothraces et des Phrygiens que nous vient le nom comme le culte et les mystères de ces dieux.

Pénatiger, qui porte ses dieux Pénates; surnom d'Énée.

Penceste, isle où abordèrent les Argonautes. Cette isle, célèbre par les dons de Cérès, est le lieu où Pluton enleva Proserpine, dans le temps qu'elle cueillait des fleurs, et d'où il la transporta par la mer Adriatique dans son royaume.

Penchant. (*Iconol.*) On le désigne par une figure emblématique, que le plaisir enlace de guirlandes de fleurs, et qu'il attire vers les objets de nos goûts et de nos dissipations.

Si l'on veut désigner un *mauvais Penchant*, on met un bandeau sur les yeux de la figure allégorique, et, au lieu de guirlandes, des chaînes de fer cachées sous des fleurs, qui l'entraînent vers un précipice placé à ses côtés.

Pender (*Myth. Ind.*), docteur parmi les Indiens. Ce terme est surtout affecté à ceux des Brachmanes.

Pénée, fleuve de Thessalie, dont la source est au Pinde, et qui coule entre les monts Ossa et Olympe, et arrose la vallée de Tempé. Ce fleuve est célèbre chez les poètes, qui ont feint que Daphné, fille du Pénée, fut métamorphosée en laurier; fiction prise de la quantité de lauriers qui croissent sur ses bords.

Peneïa, Peneïs, Daphné, fille du fleuve Pénée.

1. Pénélée, un des cinq capitaines grecs qui conduisirent les Béotiens au siége de Troie. Il y tua Lycon, Coroebe, Ilionée fils de Phorbas, et tomba à son tour sous les coups de Polydamas.

2. — Un des Argonautes, dont le nom ne se trouve que dans *Apollodore.*

Pénélope, fille d'Icarius, frère de Tyndare, roi de Sparte, fut recherchée en mariage, à cause de sa beauté, par plusieurs princes de la Grèce. Son père, pour éviter les querelles qui auraient pu arriver entre les prétendants, les obligea à en disputer la possession dans des jeux qu'il leur fit célébrer. Ulysse fut vainqueur, et la princesse lui fut accordée. *Apollodore* prétend qu'Ulysse obtint Pénélope de son père par la faveur de Tyndare, à qui le roi d'Ithaque avait donné un bon conseil sur le mariage d'Hélène. Icarius voulut retenir à Sparte son gendre et sa fille; mais Ulysse, peu après son mariage, reprit le chemin d'Ithaque, suivi de sa nouvelle épouse.

Ces deux époux s'aimèrent tendrement, de sorte qu'Ulysse fit tout ce qu'il put pour éviter d'aller à la guerre de Troie; mais ses ruses furent inutiles; il fut contraint de se séparer de sa chère Pénélope, en lui laissant un gage de son amour. Il fut vingt ans sans la revoir; et, pendant une si longue absence, elle lui garda une fidélité à l'épreuve de toutes les sollicitations. Sa beauté attira à Ithaque un grand nombre de soupirants, qui voulaient lui persuader que son mari avait péri devant Troie, et qu'elle pouvait se remarier. Selon *Homère,* le nombre de ses poursuivants montait à plus de cent. Pénélope sut toujours éluder leur poursuite, et les amuser par de nouvelles ruses. La première fut de s'attacher à faire sur le métier un grand voile, en déclarant aux poursuivants que son nouvel hymen ne pouvait avoir lieu

qu'après avoir achevé ce voile, qu'elle destinait pour envelopper le corps de son beau-père Laërte, quand il viendrait à mourir. Ainsi elle les entretint durant trois ans sans que sa toile s'achevât jamais, à cause qu'elle défaisait la nuit ce qu'elle avait fait le jour : d'où est venu le proverbe, *la toile de Pénélope*, dont on se sert en parlant des ouvrages qui ne s'achèvent jamais.

Ulysse avait dit à Pénélope, en partant, que s'il ne revenait pas du siége de Troie quand son fils serait en état de gouverner, elle devait lui rendre ses états et son palais, et se choisir à elle-même un nouvel époux. Vingt années s'étaient déjà écoulées depuis l'absence d'Ulysse, et Pénélope était pressée par ses parents mêmes de se remarier. Enfin, ne pouvant plus différer, elle propose aux poursuivants, par l'inspiration de Minerve, l'exercice de tirer la bague avec l'arc, et promet d'épouser celui qui tendra le premier l'arc d'Ulysse, et qui fera passer le premier sa flèche dans plusieurs bagues disposées de suite. Les princes acceptent la proposition de la reine. Plusieurs essaient de tendre l'arc, mais sans aucun succès. Ulysse seul, qui venait d'arriver déguisé en pauvre, en vient à bout, et se sert de ce même arc pour tuer tous les poursuivants. Quand on vint dire à Pénélope que son époux était de retour, elle ne voulut pas le croire; elle le reçut même très froidement au premier abord, craignant qu'on ne voulût la surprendre par des apparences trompeuses; mais après qu'elle se fut assurée, par des preuves non équivoques, que c'était réellement Ulysse, elle se livra aux plus grands transports de joie et d'amour.

On regarde communément Pénélope comme le modèle le plus parfait de la fidélité conjugale. Cependant sa vertu n'a pas laissé d'être exposée à la médisance. La tradition des Arcadiens sur Pénélope ne s'accorde pas dit *Pausanias*, avec les poètes de la Thesprotie. Ceux-ci veulent qu'après le retour d'Ulysse, Pénélope lui donna une fille qui fut nommée Polyporthe; mais les Mantinéens prétendent qu'accusée par son mari d'avoir mis elle-même le désordre dans sa maison, elle en fut chassée; qu'elle se retira à Sparte, et qu'ensuite elle vint à Mantinée, où elle finit ses jours. On a dit aussi qu'avant d'épouser Ulysse, Mercure, métamorphosé en bouc, avait surpris Pénélope, tandis qu'elle gardait les troupeaux de son père, et l'avait rendue mère de Pan; mais quelques mythologues pensent qu'il faut distinguer la reine d'Ithaque de la nymphe Pénélope, mère de Pan.

Penetrales, lieu le plus secret de la maison, où étaient les statues des dieux domestiques. On leur y élevait des autels, on y tenait des lampes allumées, et on leur offrait de l'encens, du vin, et quelquefois des victimes. La veille de leurs fêtes, on avait soin de parfumer leurs statues, et même de les enduire de cire pour les rendre luisantes. De là

Penetrales Dii, les dieux Pénates. *Voy. ce mot.*

Pénétration. (*Iconol.*) Le sphynx est son symbole ordinaire.

Pénie, déesse de la pauvreté. *Platon* raconte qu'un jour les dieux donnant un grand festin, celui des richesses, qui avait un peu trop bu, s'étant endormi à la porte de la salle, Pénie, qui était venue là pour recueillir les restes du repas, l'aborda, lui plut, et en eut un enfant qui fut l'Amour; allégorie qui veut dire peut-être que l'amour rapproche les extrêmes, ou que le propre de l'amour est de demander toujours, et, lors même qu'il jouit, de désirer encore quelque chose.

Penin. *Voy.* Penninus.

Pénitence (*Iconol.*), *Cochin*, après *Ripa*, la symbolise par une femme exténuée, pâle, vêtue d'un drap blanc, mais sale et souillé, assise sur une pierre d'où sort une source à laquelle elle mêle ses larmes. Elle a sur la tête un sac de cendres, symbole de la pénitence chez les Juifs, et déchire ses vêtements. On lui donne aussi un grand voile noir, une croix dans les mains, sur les genoux l'é-

vangile et une discipline; et à ses pieds sont plusieurs autres instruments de pénitence.

On représente encore la Pénitence dans un endroit solitaire et à côté d'une source d'eau vive.

Pénitents (*Myth. Ind.*) Ce mot, chez les Indiens, se prend dans deux sens. Il désigne d'abord une classe d'hommes, ou d'êtres doués de facultés surnaturelles, assez puissants pour tenir tête aux dieux, auxquels il suffisait de se recueillir pour connaître le passé et prévoir l'avenir, et dont les pénitences extraordinaires avaient le même effet que les conjurations des magiciens contre les astres et les planètes; secondement, une classe de religieux qui font gloire aujourd'hui de prendre pour modèles ces pénitents célèbres dans l'antiquité. Ceux-ci sont, chez les Indiens gentils, ce que les fakirs sont chez les Mogols : le fanatisme leur fait tout abandonner, biens, famille, etc., pour aller traîner une vie misérable. La plupart sont de la secte de Shiva; les seuls meubles qu'ils puissent avoir sont un lingam, auquel ils offrent continuellement leurs adorations, et une peau de tigre sur laquelle ils se couchent. Ils exercent sur leur corps tout ce qu'une fureur fanatique peut leur faire imaginer. Les uns se déchirent à coups de fouet, ou se font attacher au pied d'un arbre par une chaîne que la mort seule peut briser : d'autres font vœu de rester toute la vie dans une posture gênante, telle que de tenir les poings toujours fermés; et leurs ongles, qu'ils ne coupent jamais, leur percent les mains par succession de temps. On en voit qui ont toujours les bras croisés sur la poitrine, ou bien les mains élevées au-dessus de la tête, de sorte qu'il ne leur est plus possible de les plier. Ces pauvres malheureux ne peuvent ni boire, ni manger, que par le secours de quelques disciples qui les suivent. Qu'on juge de la violence qu'ils se font pendant bien des années, pour réduire leurs bras à cet état d'inaction. Plusieurs s'enterrent et ne respirent que par une petite ouverture; ils demeurent ainsi sous terre un temps si considérable, qu'il est étonnant qu'ils n'étouffent pas : quelques uns, moins fanatiques, se contentent de s'enterrer seulement jusqu'au cou. On en trouve qui ont fait vœu de rester toujours debout sans se coucher; ils dorment appuyés contre une muraille ou contre un arbre; et pour s'ôter les moyens de pouvoir dormir commodément, ils s'engagent le cou dans de certaines machines qui ressemblent à une espèce de grille, dont ils ne peuvent plus se débarrasser. D'autres se tiennent des heures entières sur un seul pied, les yeux fixés sur le soleil, et considérant cet astre avec une grande contention d'esprit. Quelques uns, pour avoir plus de mérite, se tiennent de même un pied en l'air, et ne s'appuyant de l'autre que sur l'orteil, ayant de plus les deux bras élevés; ils sont placés au milieu de quatre vases pleins de feu, et contemplent le soleil avec des yeux immobiles. Il y en a qui paraissent tout nus devant le peuple, et cela pour lui montrer qu'ils ne sont plus susceptibles d'aucune passion, qu'ils sont rentrés dans l'état d'innocence, depuis qu'il ont abandonné leur cœur à la divinité. Le peuple, persuadé de leur vertu, les regarde comme des saints, et pense qu'ils obtiennent de Dieu tout ce qu'ils lui demandent. Chacun, croyant faire une œuvre très pieuse, s'empresse de leur porter à manger, de mettre les morceaux dans la bouche à ceux qui se sont interdit l'usage de leurs mains, et de les nettoyer; quelques femmes vont jusqu'à baiser leurs parties naturelles et à les adorer, tandis que le pénitent est dans l'état de contemplation. Cependant leur nombre a diminué chez les Indiens, depuis que ces derniers sont opprimés et réduits en esclavage : le seul que *Sonnerat* a vu s'était percé les joues avec un fer qui lui traversait la langue, et était rivé de l'autre côté de la joue avec une autre morceau de fer qui formait un cercle par-dessous le menton.

Peut-être n'ont-ils pas regardé les

calamités publiques comme des pénitences assez dures : et sans doute on ne doit pas être ingénieux à se préparer des supplices, quand la nature et les hommes concourent à nous en accabler; on peut s'en reposer sur les fléaux destructeurs de l'une, et sur la tyrannie des autres.

Le caractère de ces pénitents est d'avoir un grand fonds d'orgueil; d'être pleins d'estime pour eux-mêmes, et de se croire des saints. Ils évitent sur-tout d'être touchés par les gens de basse caste et les Européens, de crainte d'être souillés; ils ne laissent même pas toucher leurs meubles; si on s'approche d'eux, ils s'éloignent aussi-tôt. Ils ont un souverain mépris pour tous ceux qui ne sont pas de leur état, et les regardent comme profanes; ils n'ont rien sur eux qui ne passe pour renfermer quelque mystère, et qui ne soit digne d'une grande vénération.

Penninus, héros que les habitants des Alpes Pennines reconnaissaient pour leur dieu, et dont cette chaîne de montagnes avait pris son nom. Les épithètes d'*Optimus Maximus* que l'on a trouvées sur le piédestal de sa statue ont fait croire que c'était Jupiter. Mais l'escarboucle placée sur une colonne qui lui était dédiée, et que l'on appelait l'Œil de Penninus, prouve que c'était le soleil, qui, en Egypte, était également représenté par l'œil d'Osiris. *Caton* et *Servius* ont cru, l'un que c'était une déesse que l'on appelle Pennina, et l'autre Apennina; mais la figure et l'inscription citées prouvent le contraire.

Penser. *(Iconol.) Ripa* en donne cet emblème : c'est un homme vieux, pâle, maigre, et vêtu d'une couleur brune changeante. Il a la tête appuyée sur la main; sur ses genoux est un écheveau de fil mêlé, et près de lui est un aigle.

Pentacle, nom que la magie des exorcismes donne a un sceau imprimé ou sur du parchemin vierge, fait de peau de bouc, ou sur quelque métal, or, argent, cuivre, étain, plomb, etc. On ne peut faire aucune opération magique pour exorciser les esprits, sans avoir ce sceau, qui contient les noms de Dieu. Le *pentacle* se fait en renfermant un triangle dans deux cercles; on lit dans ce triangle ces trois mots : *formatio, reformatio, transformatio*. A côté du triangle, est le mot *agla*, qui est très puissant pour arrêter la malice des esprits. Il faut que la peau sur laquelle on applique le sceau, soit exorcisée et bénite; on y exorcise aussi l'encre et la plume dont on se sert pour écrire les noms dont on vient de parler. Après cela, on encense le *pentacle*; on l'enferme trois jours et trois nuits dans un vase bien net; enfin, on le met dans un linge ou dans un livre, que l'on parfume et que l'on exorcise.

Pentalectron, *femme à cinq maris*, surnom d'Hélène. Rac. *Pente*, cinq; *lectron*, lit.

Pentapylon, *qui a cinq portes*. On donnait ce nom au temple de Jupiter *Arbitrator*, à Rome. Rac. *Pente*, cinq; *pylè*, porte.

Pentathle, réunion de cinq exercices; savoir, la lutte, la course, le saut, le disque et le javelot ou le pugilat. Ces jeux avaient lieu le même jour. Il fallait avoir vaincu dans les cinq, pour remporter le prix; une seule défaite suffisait pour le perdre *V*. Hexathle, Hysmon, Tisamène.

Pentathles, athlètes qui disputaient le prix du pentathle.

Pentauréa, pierre fabuleuse de l'invention d'Apollonius de Thyane, qui avait la faculté d'attirer les autres pierres, comme l'aimant attire le fer.

1. Penthée, fils d'Echion et d'Agavé, succéda à Cadmus, son grand-père maternel, au royaume de Thèbes. Les mythologues racontent diversement son aventure. Suivant les uns, ayant voulu s'opposer à la licence qui s'était introduite dans les mystères de Bacchus, il alla lui-même sur le mont Cythéron, avec le projet de châtier les Bacchantes qui y célébraient les Orgies. Ces furieuses, parmi lesquelles étaient la mère et les parentes du prince, se jetèrent

sur lui et le mirent en pièces. Selon d'autres, après avoir traité Bacchus d'une manière très injurieuse, il voulut savoir ce qui se passait dans ses mystères, et, pour y parvenir, monta sur un arbre du mont Cythéron, d'où il découvrit tout ce qui se passait; mais les Bacchantes, l'ayant aperçu le mirent en pièces. *Euripide*, dans ses *Bacchantes*, a réuni ces deux traditions. On ajoute que l'oracle avertit les Corinthiens de chercher l'arbre où Penthée avait monté, et, quand ils l'auraient trouvé, de l'honorer comme le dieu même; aussi firent-ils deux statues de Bacchus du bois de cet arbre, qu'on exposa dans la place publique de Corinthe.

2. — Fille de Cadmus et d'Hermione.

Penthésilée, reine des Amazones, succéda à Orithyie, alla au secours de Troie, et périt sous les coups d'Achille, après avoir signalé son courage par les plus brillants exploits. Sa mort devint funeste aux Amazones, qui, affoiblies par la perte de leur reine, tombèrent dans l'obscurité. *Homère* ne parle pas de cette princesse. *Virgile* lui donne un rang honorable parmi les guerriers venus au secours de Troie.

1. Penthile, fils naturel d'Oreste et d'Erigone fille d'Egisthe. Il s'empara de l'isle de Lesbos.

2. — Fils de Périclymène.

Penus, nom que les Romains donnaient au sanctuaire du temple de Vénus, d'autres disent de Vesta.

1. Péon, médecin fameux, originaire d'Egypte, qui passe dans la fable pour le médecin des dieux; c'est lui qui guérit Mars blessé par Diomède, et Pluton blessé par Hercule. Des écrivains prétendent que c'est un surnom d'Apollon regardé comme le dieu de la médecine, que ce nom est commun à tous les médecins, et que c'est un mot grec qui veut dire guérir.

2. — Un des fils d'Endymion, donna son nom à la Péonie.

3. — Fils d'Antiloque, eut plusieurs fils qui, chassés de Messène par les Héraclides, se retirèrent à Athènes, où leurs descendants furent appelés Péonides.

4. — Père d'Agastrophus, que Diomède fit tomber sous ses coups.

5. — Pied de vers, ainsi appelé parcequ'il dominait dans les hymnes ou cantiques nommés Péan *Voy. ce mot.*

6. — Fils que Neptune eut d'Hellé, après qu'elle fut tombée dans l'Hellespont.

Péonia, surnom de Minerve, honorée à douze stades d'Orope, comme conservatrice de la santé. Rac. *Paiein*, guérir.

Péonides, descendants de Péon, trois fils d'Antiloque.

Péonien, surnom d'Apollon chez les Oropiens. *Même racine.*

Pépénuth, idole des Saxons. On gardait dans son temple un cheval sacré, sur lequel ils croyaient que le dieu montait pour venir les secourir dans les combats.

Pephrédo, une des filles de Phorcys et de Céto.

Peplus et Peplum, habit de femme ou de déesse, manteau léger, sans manches, brodé, ou broché d'or ou de pourpre, attaché avec des agraffes sur l'épaule ou sur le bras. C'est l'habillement dont on parait anciennement les statues ou images des dieux, et surtout des déesses. *Homère* appelle *divin* celui de Vénus, et dit que les Graces l'avaient tissu de leurs doigts. Ils ne sont pas toujours traînants; quelquefois on les voit retroussés ou attachés avec des ceintures; assez ordinairement ils laissent une partie du corps à découvert. *Virgile* peint les dames troyennes en consacrant un à Pallas. Dans *Sophocle*, le manteau fatal que Déjanire envoie à Hercule est appelé Péplos; et *Synesius* donne ce nom à la robe triomphale des Romains. Quelquefois aussi il signifie un drap mortuaire. Ces Péplos, ou voiles, étaient de byssus, quelquefois bigarrés, mais plus ordinairement d'une blancheur éclatante. Indépendamment de la couleur, ils étaient brodés, à franges, et tissus d'or et de

de pourpre. Tels étaient ceux dont parle *Eschyle*, et qu'il nomme *Barbarici*, par opposition aux Péplos sévères des Grecs, qu'il appelle *Dorici*. Le plus fameux de tous dans l'antiquité, est celui de Minerve. C'était une robe blanche, sans manches, et toute brochée d'or, sur laquelle on voyait représentées les grandes actions de la déesse, de Jupiter et des héros. On le portait dans les processions des Panathénées, ou plutôt on transportait ce voile célèbre sur un vaisseau le long du Céramique, jusqu'au temple de Cérès, d'où on le reportait dans la citadelle. Les dames romaines imitèrent l'usage d'Athènes en offrant, tous les cinq ans, en grande pompe, une robe magnifique à Minerve. *Porphyre* appelle le ciel *péplos*, comme le voile des dieux.

Peranna. *V*. Anna Perenna.

Péranthus, fils d'Argus, et père de Triopas, roi d'Argos.

Pérasie, surnom de Diane adorée à Castabale, en Cilicie, pris de ce qu'elle avait passé la mer pour arriver en ce lieu.

Pératus, fils de Neptune et de Calchinia, fille de Leucippus, succéda à son grand-père.

Percosius, devin qui dissuada en vain ses deux fils d'aller à la guerre de Troie, en leur prédisant la mort qui les y attendait.

Percunus, idole des anciens Prussiens, en l'honneur de laquelle ces peuples entretenaient un feu perpétuel de bois de chêne: et si le prêtre, nommé Waidelotte, le laissait éteindre, il lui en coûtait la vie. Ces idolâtres étaient persuadés que quand il tonnait, leur grand-prêtre, nommé Koive, s'entretenait avec ce dieu, et se prosternait pour l'adorer et lui demander du beau temps. Il y a apparence que cette divinité est la même que Péroun.

Perdicca, fils de Polycaste, fameux chasseur, épris de sa mère, dissimula son amour, et mourut de consomption.

Perdix, sœur de Dédale, vit son fils changé en perdrix. *V*. Talus.

Perdoite, nom d'une divinité adorée autrefois par les anciens habitants de la Prusse, particulièrement par les mariniers, qui lui attribuaient l'empire des eaux et des vents. Ils l'invoquaient dans les tempêtes; et lorsqu'ils arrivaient heureusement au port, ils ne manquaient pas de lui faire des sacrifices d'actions de graces. Les pêcheurs lui rendaient aussi un culte particulier, et lui faisaient de fréquentes offrandes, dans le dessein d'obtenir une heureuse pêche. Ils le représentaient comme un ange d'une stature gigantesque, debout sur les eaux, et dirigeant les vents à son gré. Son prêtre se nommait Sigonotta.

Peregrini, dieux que les Romains reçurent des autres nations. Dans les premiers temps de la république, il était défendu d'admettre dans le sein de la ville des divinités étrangères; dans la suite, on se relâcha de la sévérité de cette loi; mais lorsque les conquêtes eurent étendu au loin la domination de Rome, on vit aussi-tôt des religions de toutes les espèces, et des dieux de toutes les figures. Aussi comptait-on dans la seule ville de Rome plus de quatre cent vingt temples.

Péréthus, un des fils de Lycaon.

Péréus, Arcadien, fils d'Élatus, père de Nééra, épouse d'Aléus, selon *Apollodore*, et d'Autolycus, selon *Pausanias*.

Perfection. (*Iconol.*) *Ripa* la représente comme une femme richement vêtue, la poitrine et le sein découvert, et tenant un compas dont elle trace un cercle. Derrière elle est le zodiaque, qui désigne la révolution accomplie du cours du soleil, comme le cercle est la figure de géométrie la plus parfaite. *Cochin* y joint le carré et le triangle équilatéral, qui ne sont pas moins parfaits.

Perfica, déesse qui rendait les plaisirs parfaits; de *perficere*, achever. On la met au rang des divinités obscènes que les Romains invoquaient dans les mariages.

Perfidie. (*Iconol.*) Dans *Cochin*, une femme coëffée de serpents cachés en partie, tenant un piége et un ha-

meçon, excite sous sa robe le serpent dont elle est ceinte.

1. Pergame, citadelle de Troie. *Virgile* la prend souvent pour la ville même.

2. — C'était aussi une ville de la Troade, ou plutôt de la Mysie, célèbre par le culte d'Esculape, et par la statue de la mère des dieux, que Rome fit venir du temps d'Attalus, roi de cet état.

3. — Ville située dans l'isle de Crète, fondée par Enée, et, selon d'autres, par Agamemnon.

Pergaménus, Esculape, adoré à Pergame.

Pergamus, le dernier des trois fils de Pyrrhus et d'Andromaque. Ce héros alla chercher fortune en Asie; et s'étant arrêté dans la Teuthranie, où régnait Arius, il tua ce prince dans un combat singulier, se mit à sa place, et donna son nom à une ville où l'on voyait encore au temps de *Pausanias* le tombeau d'Andromaque, qui avait suivi son fils.

Pergasus, père de Déicoon tué par Agamemnon.

Pergée, surnom de Diane, pris d'une ville de Pamphylie où cette déesse était honorée. La Diane Pergée était représentée tenant une pique de la main gauche, et une couronne de la droite; à ses pieds est un chien qui tourne la tête vers elle, et qui la regarde comme pour lui demander cette couronne qu'il a méritée par ses services.

Pergubrios, idole des anciens habitants de la Prusse, laquelle présidait aux fruits de la terre, et en l'honneur de laquelle on célébrait une fête le 22 de Mars. La cérémonie consistait à jeter par-dessus sa tête la coupe qu'on venait de vider, et qui contenait de la bière. Le prêtre donnait l'exemple, et cet exemple était imité par la multitude.

Pergus, lac de Sicile, près duquel les poètes placent l'enlèvement de Proserpine.

Périaptes, figures ou remèdes que la superstition faisait porter, dans la vue de prévenir certains maux ou de les guérir. C'est ce qu'on appelle *Amulettes*. Rac. *Peri*, autour; *aptein*, suspendre.

Péribasie, un des surnoms de Vénus.

1. Péribée, fille d'Hipponoüs, s'étant laissé séduire par un prêtre de Mars, eut beau dire à son père que c'était le dieu même qui était devenu amoureux d'elle, Hipponoüs, pour la punir de sa faute, l'envoya à Œnée, roi de Calydon, qu'il chargea de la faire mourir : mais ce prince, qui venait de perdre sa femme Althée et son fils Méléagre par un cruel accident, chercha à se consoler avec Péribée, et l'épousa. Il en eut Tydée, père de Diomède.

2. — Fille d'Alcathoüs, roi de Mégare, épousa Télamon, fils d'Eaque, et en eut Ajax, célèbre par ses fureurs. *Plutarque* dit que Télamon, ayant eu commerce avec elle avant son mariage, s'enfuit pour éviter la colère du roi. Lorsqu'Alcathoüs s'aperçut de l'aventure, il donna ordre à un de ses gardes d'embarquer Péribée sur un vaisseau, et de la jeter dans la mer. Le garde, touché de compassion pour cette malheureuse princesse, aima mieux la vendre, et l'envoya pour cela à Salamine, où Télamon reconnut sa maîtresse, l'acheta, et l'épousa. Après la mort d'Alcathoüs, Péribée réclama les droits de sa naissance, et fit passer à son fils Ajax la couronne de son père.

3. — La plus belle femme de son temps, était fille d'Eurymédon, roi des Géants; elle épousa Neptune, et eut de ce dieu un fils qui fut nommé Nausithoüs.

4. — Epousa, selon quelques uns, Icarius, et en eut Pénélope.

5. — Nymphe, l'aînée des filles d'Acessamène, épousa le fleuve Axius, duquel elle eut Péligon.

6. — Epouse de Polybe, roi de Corinthe, reçut et délivra Œdipe exposé par son père.

Péribole, espace de terre planté d'arbres et de vignes qu'on laissait autour des temples : il était renfermé par un mur consacré aux divinités du lieu, et les fruits qui y croissaient appartenaient aux prêtres.

Pericionius, un des surnoms de Bacchus.

1. Périclymène fut le dernier des douze fils de Nélée. Ce jeune prince avait reçu de Neptune le pouvoir de se métamorphoser en plusieurs figures. Pour éviter les coups du redoutable Alcide, il se changea en fourmi, en mouche, en abeille, en serpent; mais tout cela ne put l'y soustraire : il crut pouvoir mieux s'échapper des mains de son ennemi en prenant la figure d'un aigle; mais, avant qu'il pût s'élever en l'air, Hercule l'assomma d'un coup de sa massue, ou, selon un autre fabuliste, il l'atteignit en l'air d'une de ses flèches.

Quelques uns comptent Périclymène au nombre des Argonautes.

2. — Fils de Neptune, tua Parthénopée, un des sept chefs devant Thèbes.

Périclyméné, fille de Minyas et de Clytodora; Phylacus eut d'elle un fils, Iphiclus.

Périctioné, femme d'Ariston, fut mère de Platon. On dit qu'Apollon fut épris de sa beauté, et que Platon dut le jour au commerce que ce dieu eut avec elle. On ajoute qu'un spectre se reposa sur Périctioné, et qu'elle conçut cet enfant sans cesser d'être vierge. On raconte qu'un jour Ariston et sa femme sacrifiant aux Muses sur le mont Hymette, Périctioné, déposa le jeune Platon entre des myrtes, où elle le trouva environné d'un essaim d'abeilles, dont les unes voltigeaient autour de sa tête, et les autres enduisaient ses lèvres de miel; que Socrate vit en songe un jeune cygne s'échapper de l'autel qu'on avait consacré à l'Amour dans l'académie, se reposer sur ses genoux, s'élever dans les airs, et attacher, par la douceur de son chant, les oreilles des hommes et des dieux; et que lorsqu'Ariston présenta son fils à Socrate, celui-ci s'écria : « Je » reconnais le cygne de mon songe. »

Périégètes, ministres du temple de Delphes, qui servaient à-la-fois de guides et d'interprètes. Rac. *ègéomai*, je conduis.

1. Perierès, fils d'Eole, épousa Gorgophone, fille de Persée, dont il eut deux fils, Aphanéüs et Leucippe. Il régna en Messénie, et ses deux fils après lui régnèrent successivement.

2. — Conducteur du char de Ménoceus, blessa à Orchoménes le roi des Minyens, Clyménus, et fut la cause que son fils Erginus imposa aux Thébains un tribut annuel.

Périéris, père de Borus, qui épousa Polydor, fille de Pélée. *Il. liv.* 16.

Périgone, fille du géant Sinnis. Ce géant était surnommé le plieur de pins, parcequ'il faisait mourir tous les passants qui tombaient entre ses mains, en les attachant à deux pins qu'il pliait par la cime pour les faire joindre, et qu'il abandonnait ensuite à leur état naturel. Thésée le fit mourir du même supplice. Périgone, voyant son père mort, avait pris la fuite, et s'était jetée dans un bois épais qui était tout plein de roseaux et d'asperges, qu'elle invoquait avec une simplicité d'enfant, comme s'ils l'eussent entendue, les priant de la bien cacher, et de l'empêcher d'être aperçue, leur promettant avec serment que, s'ils lui rendaient ce service, elle ne les arracherait ni ne les brûlerait jamais. Thésée l'entendit, l'appela, et lui donna sa parole que non seulement il ne lui serait fait aucun mal, mais qu'il prendrait soin d'elle. Périgone se laissa persuader, et vint se rendre à Thésée, qui, charmé de sa beauté, l'épousa, et eut d'elle un fils nommé Ménalippe. Il la maria ensuite à Déionée, fils d'Eurytus, roi d'Œchalie, d'où naquit Ioxus, chef des Ioxides, peuples de Carie, chez qui se conserva la coutume de n'arracher et de ne brûler ni les asperges ni les roseaux, mais d'avoir au contraire pour eux une espèce de religion, et une vénération particulière, en mémoire du vœu de Périgone.

Péril. (*Iconol.*) *Cochin* le représente par un jeune homme qui, appuyé

sur un faible roseau, marche sur les bords d'un précipice, au bas duquel coule un torrent; un serpent, caché sous l'herbe, s'élance pour le mordre.

1. Périlaüs, fils d'Icarius et de Péribée, accusa Oreste devant l'Aréopage. On conjecture que c'est là le sujet de la tragédie perdue de *Sophocle*, intitulée *Périlaüs*.

2. — Fils d'Ancée et de Samie, fille du Scamandre.

Périlée, fille d'Icare et de Péribée.

Périmal (*Myth. Ind.*), divinité adorée par les Indiens sous la forme d'une percheou d'un mât de navire. A ses pieds est le fameux singe Hanuman. On raconte qu'un pénitent s'étant laissé tomber sur le pied la pointe d'une alène, il fit vœu de ne la point retirer de la plaie où elle s'était brisée, avant d'avoir vu danser Périmal. Ce dieu indulgent eut la complaisance de se rendre à ce désir bizarre, et dansa une ronde avec le soleil, la lune et les étoiles. Durant cette danse, une chaîne d'or échappée du pied de cette divinité tomba dans l'endroit où depuis on lui éleva un temple célèbre sous le nom de Pagode de Cidambaran, ou de *la chaîne d'or.*

1. Périmède, la cinquième des filles d'Eole, épousa Achéloüs, dont elle eut Hippodamus et Orestée.

2. — Fille d'Œnus, fut mariée à Phénix, et en eut deux filles, Europe et Astypalée.

3. — Nom d'une fameuse magicienne.

4. — Sœur d'Amphytrion, épouse de Licymnius et mère d'Œnus.

5. — Fille d'Eurysthée, tuée par les Athéniens.

1. Périmédès, un des compagnons d'Ulysse.

2. — Père de Schédius, capitaine des Phocéens. *Iliad. liv.* 15.

3. — Centaure, qui assista aux nôces de Pirithoüs.

1. Périmèle, fille d'Hippodamas, s'étant laissé séduire par le fleuve Achéloüs, son père la fit jeter dans la mer; mais à la prière de son amant, Neptune la métamorphosa en une des isles Echinades.

2. — Fille d'Amythaon, qu'Antion, fils de Périphas, rendit mère d'Ixion.

3. — Fille d'Admète, qu'Argus rendit mère de Magnès, dont la Magnésie prit son nom.

Perimus, fils de Mégas, un des capitaines troyens que tua Patrocle.

Périna, Egyptienne qui la première représenta en broderie Minerve assise; d'où vint la coutume de donner cette attitude aux statues de cette déesse, qui pour cela fut elle-même surnommée *Périna.*

Périodoniques, ceux qui remportaient la victoire dans les quatre anciens jeux sacrés de la Grèce, à quelque sorte de combat que ce fût. Rac. *Periodos*, révolution, période.

Péripéties, fêtes macédoniennes, dont *Hésychius* ne nous a conservé que le nom.

Périphalliques, fêtes en l'honneur de Priape. *Voyez* Phalliques.

1. Périphas, roi d'Athènes, régna, dit-on, avant Cécrops, et mérita par ses belles actions, et par les bienfaits dont il combla ses sujets, d'être honoré de son vivant comme un dieu, sous le nom de Jupiter-Conservateur. Le père des dieux, irrité de ce qu'un mortel souffrait qu'on lui rendît de pareils honneurs, voulait, d'un coup de foudre, le précipiter dans le Tartare; mais Apollon intercéda pour Périphas en faveur de sa vertu, en sorte que Jupiter se contenta de le métamorphoser en aigle; il en fit même son oiseau favori, lui confia le soin de garder sa foudre, et lui donna permission d'approcher de son trône quand il voudrait, et voulut qu'il fût le roi des oiseaux. La reine souhaita d'avoir le sort de son époux, et obtint la même métamorphose.

2. — Sage vieillard, fils d'Epytus, héraut troyen, dont Apollon, dans l'*Iliade*, emprunte les traits pour animer Enée au combat. *Virgile* le

donne pour gouverneur au jeune Ascagne.

3. — Fils d'Ochésius, le plus fort et le plus vaillant des Etoliens, tué par Mars au siége de Troie.

4. — Un des capitaines grecs au siége de Troie.

5. — Un des Lapithes, victorieux du Centaure Pyrète.

6. — Un des fils d'Egyptus.

7. — Un des fils d'Œnée, périt dans le combat contre les Curètes.

Périphème, héros sur le tombeau duquel Solon, étant à Salamine, immola des victimes.

1. Périphétès, géant, fils de Vulcain et d'Anticlée, était toujours armé d'une massue, ce qui le fit surnommer le *porteur de massue*. Ce brigand s'était cantonné dans le voisinage d'Epidaure, et attaquait tous les passants. Thésée, en allant de Trézène à l'isthme de Corinthe, le tua, et s'empara de sa massue, qu'il porta toujours depuis, comme un monument de sa victoire.

2. — Capitaine troyen, qui tomba sous les coups de Teucer fils de Télamon.

3. — Fils de Coprée, capitaine mycénien, fut tué par Hector au siége de Troie.

Péripoltas, devin qui mena, de Thessalie en Béotie, le roi Opheltas et ses peuples, et laissa une postérité qui fleurit durant plusieurs siècles.

Périptère, temple qui avait des colonnes de quatre côtés.

Périrrantérion, vase qui contenait l'eau lustrale chez les Grecs.

Péris, Génies femelles des Persans, d'une beauté extraordinaire, et bienfaisants. Ils habitent le Ginnistan, et se nourrissent d'odeurs exquises.

Périscylacisme, expiation par un chien ou un renard. Les Grecs offraient à Proserpine, dans les purifications, un de ces animaux que l'on promenait autour de ceux qui avaient besoin d'être purifiés, après quoi on l'immolait. Rac. *Peri*, autour, et *scylax*, petit chien.

Péristhène, un des fils d'Egyptus, tué par Electra.

Péristère, nymphe de la suite de Vénus. L'Amour, jouant un jour avec sa mère, gagea qu'il cueillerait plus de fleurs qu'elle. La déesse se fit aider par cette nymphe et gagna la gageure; mais Cupidon en fut piqué au point de changer en colombe l'officieuse compagne. Rac. *Peristera*, colombe. *Théodotius* prétend qu'il y avait à Corinthe une courtisane de ce nom, qui passa pour nymphe de Vénus, parce qu'elle en imitait la conduite.

Périthe, ou Péridonius, pierre jaune, qui avait, dit-on, la vertu de guérir de la goutte, et de brûler la main, quand on la serrait fortement.

Périus, fils d'Egyptus, tué par Hyale.

Permesse, petite rivière qui prenait sa source dans l'Hélicon; et qui, pour cela, fut regardée comme consacrée à Apollon et aux muses. Cette rivière est célèbre chez les poètes.

Permessides, surnom des Muses, comme habitant les bords du Permesse.

Péro, fille de Nélée et de Chloris, célèbre par sa sagesse et sa beauté. Tous les princes voisins la recherchaient en mariage; mais Nélée ne la voulut promettre qu'à celui qui lui amènerait de Phylacé les bœufs d'Iphiclus. Un devin, nommé Mélampe, eut seul le courage de l'entreprendre, ramena les bœufs, et fit épouser Péro à Bias, son frère, en faveur duquel il avait tenté l'entreprise.

Péroé, fille du fleuve Asopus, donna son nom au fleuve Péroé, en Béotie.

Peroun, et, chez quelques peuples slavons, Perkoun. (*Myth. Slav.*) C'était la première divinité. Son nom signifiait *Tonnerre*, et par conséquent on le regardait comme le dieu qui opérait tous les Phénomènes aériens, tels que le tonnerre, les éclairs, les nuées, la pluie, etc.; et on lui donnait l'épithète de maître du tonnerre. A Kiew, le temple de Péroun était hors de la cour

Téremnoi, au-dessus d'un petit ruisseau nommé *Bouritschoff*, sur une colline fort élevée. La statue du dieu était faite d'un bois incorruptible; la tête était d'argent, les moustaches et les oreilles d'or, et les pieds de fer. Elle tenait dans ses mains une pierre taillée en forme de foudre, telle que les Grecs la donnaient à Jupiter, embellie de rubis et d'escarboucles. Le feu brûlait sans cesse devant cette idole; et quand les prêtres le laissaient éteindre par leur négligence, on les brûlait comme ennemis du dieu. C'était peu de lui sacrifier des troupeaux et des prisonniers; les pères mêmes immolaient sur ses autels leurs fils uniques. Quelques uns des Slavons avaient la coutume de se raser la tête et la barbe, et de lui offrir leurs cheveux et leurs poils en sacrifice. Enfin, lorsque Wladimir embrassa le christianisme, il fit attacher cette principale idole à la queue d'un cheval, et ordonna à douze de ses guerriers de la battre avec de gros bâtons, et de la jeter ensuite dans le Dniéper. Il défendit même de la laisser approcher des bords de la rivière, jusqu'aux cataractes, dont la rapidité la jeta au pied d'une montagne, à laquelle on donna depuis le nom de ce dieu.

Perpenade (*Myth. Ind.*), pagode du royaume de Travancor, à la côte de Coromandel, où les trois grands dieux sont adorés sous la forme d'un serpent à mille têtes.

Perpérène, bourg de Phrygie, où l'on dit que Pâris jugea les déesses. *V*. Pâris.

Perrhébus, c.-à-d. Thessalien. *Ovide* désigne, par cette expression, la patrie de Cœnéus; des Perrhèbes, peuples qui habitaient une partie de la Thessalie.

Persa, Persé, ou Perséis, fille de l'Océan et de Téthys. Le Soleil l'épousa, et en eut Eétès, Persé, Circé et Pasiphaé.

1. Persée était fils de Jupiter et de Danaé. (*V*. Danaé.) Ayant été exposé à la merci des flots avec sa mère, dans une méchante barque, il fut jeté sur les côtes de la petite isle de Sériphe, l'une des Cyclades. Polydecte, qui en étoit roi, le reçut favorablement, et prit soin de son éducation. Mais dans la suite étant devenu amoureux de Danaé, il chercha à éloigner son fils; c'est pour quoi il lui ordonna de combattre les Gorgones, et de lui apporter la tête de Méduse. Persée, aimé des dieux, reçut pour le succès de cette expédition, de Minerve son bouclier, de Pluton son casque, et de Mercure ses ailes et ses talonnières. Ces ailes étaient un bon vaisseau à voiles, dont Persée se servit pour aller sur la côte d'Afrique : le casque de Pluton désigne le secret qu'il fallait garder dans cette expédition; et le bouclier de Minerve la prudence avec laquelle il se conduisit dans cette guerre. Il vainquit, en effet, les Gorgones, et coupa la tête de Méduse. *V*. Méduse, Gorgones.

Persée, monté sur Pégase que Minerve lui avait prêté, se transporta, à travers la vaste étendue des airs, dans la Mauritanie, où régnait le célèbre Atlas. Ce prince, qui avait été averti par un oracle de se tenir en garde contre un fils de Jupiter, refusa à ce héros les droits de l'hospitalité. Mais il en fût puni sur l'heure; la tête de Méduse, que Persée lui montra, le pétrifia, et le changea en ces montagnes qui portent aujourd'hui son nom. *V*. Atlas.

Il enleva ensuite les pommes d'or du jardin des Hespérides. De la Mauritanie, il passa en Ethyopie, où il délivra Andromède du monstre qui allait la dévorer; et, après avoir épousé la princesse, qu'il lui fallut acheter une seconde fois par un combat contre Phinée, il revint en Grèce avec elle. Quoiqu'il eût à se plaindre de son grand-père Acrise, qui avait voulu le faire périr en naissant, il le rétablit pourtant sur le trône d'Argos, d'où Protéus l'avait chassé, et il tua l'usurpateur. Mais, bientôt après, il eut le malheur de tuer lui-même Acrise d'un coup de palet, dans les jeux qu'on

célébrait pour les funérailles de Polydecte. Il eut tant de douleur de cet accident, qu'il abandonna le séjour d'Argos, et s'en alla bâtir une nouvelle ville dont il fit la capitale de ses états, et qui fut nommée *Mycènes*. On dit qu'il fut aussi cause de la mort de Polydecte. Persée lui apporta la tête de Méduse, suivant l'ordre qu'il en avait reçu, et se garda bien de la montrer d'abord au roi, à cause des terribles effets que produisait la vue de ce monstre. Mais un jour que Polydecte voulut dans un festin faire violence à Danaé, Persée ne trouva pas de plus court moyen pour sauver l'honneur de sa mère que de présenter la Gorgone au roi, qui fut pétrifié.

Persée, après la mort de son père Acrise, fit un échange de son royaume d'Argos avec Mégapente, fils de Prœtus, contre le territoire de Mycènes. Le change était avantageux pour Mégapente; mais notre héros voulait se réconcilier avec lui par cet acte de générosité. Celui-ci n'en fut point touché, il se servit même de ses bienfaits pour le perdre; il lui dressa des embûches, et le fit périr en haine de ce qu'il avait tué Prœtus, son père. Les peuples de Mycènes et d'Argos lui élevèrent des monuments héroïques; mais il reçut encore de plus grands honneurs dans l'isle de Sériphe, et à Athènes où il eut un temple. *Hérodote*, dans son *Euterpe*, parle encore d'un temple de Persée, bâti à Chemnis en Egypte, qui était carré et environné de palmiers. Sous le vestibule, bâti de grosses pierres, étaient deux grandes statues; dans le temple était celle de Persée. Les Chemnites disaient que ce héros leur apparaissait souvent, et le plus ordinairement dans ce temple : ils disaient aussi qu'il se trouvait chez eux un de ses souliers, lequel avait deux coudées de long. Ce héros fut placé dans le ciel, parmi les constellations septentrionales, avec Andromède son épouse, Cassiopée et Céphée.

2. — Un des fils de Nestor roi de Pylos. *Odyss. l.* 3.

Perséis, Perséia, Hécate, fille de Persés fils du Soleil, ou du Titan Perséus.

Perséphone, nom grec de Proserpine. Rac. *Perthein*, dévaster, et *phonos*, meurtre.

Perses. La religion des anciens Perses est décrite fort au long dans *Hérodote*. Ils n'ont, dit-il, ni statues, ni temples, ni autels parce-qu'ils ne croient pas que les dieux aient une origine humaine. Ils se portent sur les plus hautes montagnes pour sacrifier à Jupiter; c'est ainsi qu'ils appellent toute la rondeur du ciel. Ils sacrifient aussi au Soleil, à la Lune, à la Terre, au Feu, à l'Eau et aux Vents. Ils ne connaissaient pas anciennement d'autres dieux que ceux-là. Il paraît, par ce récit d'*Hérodote*, que l'objet du culte ancien des Perses était l'univers et toutes ses parties. Depuis ce temps-là, poursuit *Hérodote*, ils ont appris des Assyriens et des Arabes à sacrifier à Uranie et à Vénus céleste. Les sacrifices des Perses se font en cette sorte : Ils n'érigent point d'autels, ne font point de feu : il n'y a chez eux ni libations, ni joueurs de flûte, ni couronnes; mais celui qui fait le sacrifice mène la victime dans un lieu pur et net, et invoque le dieu auquel il veut sacrifier, ayant sa tiare couronnée de myrte. Il n'est pas permis au sacrificateur de prier pour lui en particulier; mais il doit avoir pour objet, dans ses prières, le bien de toute la nation : ainsi il se trouve compris avec tous les autres. Après qu'il a fait cuire les chairs de la victime, coupées en plusieurs morceaux, il étend de l'herbe tendre, et sur-tout du trefle, et il les met dessus; ensuite un mage chante la théogonie, espèce de chant religieux. Après cela, le sacrificateur emporte la victime, et en fait l'usage qu'il veut. *Strabon*, qui copie *Hérodote*, ajoute quelques circonstances. Selon lui, les Perses, dans leurs sacrifices, ne laissent rien pour les dieux, disant que Dieu ne veut autre chose que l'âme de la victime. Ils sacrifient prin-

cipalement au feu et à l'eau : ils mettent dans le feu du bois sec, sans écorce, sur lequel ils jettent de la graisse et de l'huile, et allument le feu, mais sans souffler, faisant seulement du vent avec une espèce d'éventail. Si quelqu'un souffle le feu, ou s'il y jette quelques cadavres, ou de la boue, il est puni de mort. Le sacrifice de l'eau se fait en cette manière : Ils se rendent auprès d'un lac, ou d'un fleuve, ou d'une fontaine, et font une fosse où ils égorgent la victime, prenant garde que l'eau prochaine ne soit ensanglantée, ce qui la rendrait immonde. Après cela, ils mettent les chairs sur du myrte et du laurier; ensuite les mages y mettent le feu avec de petits bâtons, et répandent leurs libations d'huile mêlée avec du lait et du miel, non sur le feu, ni sur l'eau, mais sur la terre. Cela fait, ils font leurs enchantements l'espace d'une heure, en tenant un faisceau de verges à la main. *Voy.* Mithras, Soleil, Feu.

1. Persès, fils de Créius et d'Eurybie, épousa Astérie, dont il eut Hécate. On croit que ce fut lui qui, le premier, porta ses mains sacrilèges sur les trésors du temple de Delphes.

2. — Fils du Soleil et de Persa, détrôna son frère Eétès, après la fuite de Médée, et fut à son tour détrôné par cette magicienne, qui l'empoisonna.

3. — Un des noms mithriaques.

4 — Fils de Persée et d'Andromède, qui donna son nom aux Perses. *Pline* lui attribue l'invention des flèches.

Perséus, un des Titans.

Persévérance (*Iconol.*), femme vêtue de blanc et de bleu, avec une guirlande d'amarante, tenant un vase, dont en répandant l'eau goutte à goutte elle a creusé le rocher.

Persica, surnom sous lequel Diane était révérée chez les Perses. On lui immolait des taureaux qui paissaient sur les bords de l'Euphrate. Ils portaient l'empreinte d'une lampe, qui avertissait qu'ils étaient consacrés à la déesse.

Persiflage. (*Iconol.*) Le Persiflage personnifié tire ses attributs des vetus dont il emprunte le langage ou les sentiments, pour obtenir des aveux ingénus de celui qu'il veut rendre tout-à-la-fois instrument et victime de ses plaisanteries. Comme le talent du persifleur consiste à plaisanter quelqu'un sans qu'il s'en aperçoive, les traits qu'il est prêt à lancer seront cachés sous des fleurs, symbole de la louange, et il présentera un masque à deux faces. L'une de ces faces offrira les dehors d'une aimable ingénuité à celui qui veut persifler ; mais le spectateur pourra apercevoir sur l'autre face le caractère d'une malignité perfide.

Perspective. (*Iconol.*) On l'a représentée sous la figure d'une belle femme, au maintien noble et imposant, vêtue d'une robe éclatante de plusieurs couleurs, portant à son cou une chaîne d'or, d'où pend un riche joyau, dans lequel est figuré un œil ouvert ; elle tient de la main droite une règle, un équerre, un à-plomb et un miroir ; et de la gauche, deux volumes, portant pour inscription les noms de *Vitellion* et de *Ptolomée*. *Cochin* l'a conçue sous la forme d'une femme, occupée à considérer la section des rayons visuels, supposés partir d'un cube et couper un corps diaphane.

Perspicax, *aux bons yeux*, surnom de Minerve, honorée à Argos dans un temple que Diomède lui avait dédié sous ce nom, en mémoire de ce qu'au milieu du combat elle lui avait désillé les yeux, et avait dissipé les ténèbres qui les couvraient.

Persuasion. (*Iconol.*) Une femme d'une figure heureuse, dont la coëffure simple est surmontée d'une langue humaine sur le sommet de la tête, et dont le vêtement modeste est entouré d'un réseau d'or, s'occupe à attirer vers elle un animal, dont les trois têtes sont celles du singe, du chat et du chien, etc. *Voyez* Pitho.

Pertunda, une des divinités romaines qui présidaient aux mariages. On en plaçait la statue dans la cham-

bre de la nouvelle mariée, le jour de ses nôces.

PÉRUNO, nom que les anciens Prussiens donnaient à la foudre, qu'ils adoraient comme une divinité. Ils entretenaient en son honneur un feu continuel de bois de chêne. C'est vraisemblablement le même que Péroun.

PERVIGILIA, fêtes nocturnes qui se célébraient en l'honneur de Cérès, de Vénus, de la Fortune, etc.

PESSINUNTE, ville de Phrygie, célèbre par le tombeau d'Atys, et par le culte de Cybèle. Cette déesse y était adorée sous la figure d'une pierre noire et informe, que l'on disait tombée du ciel.

PESSINUNTIA, PESSINUNTICA, surnom de Cybèle, pris du culte qu'on lui rendait à Pessinunte.

PESTE. (*Iconol.*) Les anciens en avaient fait une divinité. *Raphaël* l'a représentée, dans un de ses plus beaux dessins, par une figure qui, en portant du secours aux malades, se bouche le nez. Ce dessin a été gravé par *Marc Antoine*, et *le Poussin* a emprunté cette idée pour son tableau de la punition des Philistins.

PÉSUS, ville de la Troade, dont les habitants allèrent au siége de Troie.

PET. *Voy.* CREPITUS.

PETA, divinité romaine, qui présidait aux demandes que l'on avait à faire aux dieux, et que l'on consultait pour savoir si ces demandes étaient justes ou non. Rac. *Peto*, je demande.

PETASATUS, surnom de Mercure, pris du pétase dont sa tête est ordinairement couverte.

PÉTASE, bonnet de voyageur. On le donnait à Mercure, comme au dieu voyageur par excellence, et négociateur du ciel, de la terre et des enfers. Son pétase avait des ailes.

PÉTÉE, fils d'Ornée, père de Mnesthée, qui commandait les Athéniens au siége de Troie, et contribua beaucoup à la prise de la ville.

PÉTÉON, ville de Béotie, dont les habitants allèrent au siége de Troie.

PÉTORUS, un des cinq compagnons de Cadmus qui survécurent aux guerriers nés des dents du serpent tué par ce héros.

PETRÆUS, surnom de Neptune, *assis sur les rochers*, ou *qui commande aux rochers*.

1. PÉTRÉE, une des Océanides.

2. — Centaure percé par Pirithoüs d'un javelot qui le traversa avec le chêne qu'il tenait embrassé.

PÉTROMA, amas de pierres près du temple de l'ancienne Cérès, chez les Phénéates, sous lesquelles on consultait les rits et détails concernant les grands mystères.

PÉTROUS (*Myth. Ind.*), dieux, enfants de Brahma, et nés d'un corps léger et invisible. Aussi eux-mêmes avaient d'invisibles corps, et étaient destinés à se nourrir des offrandes faites aux dieux.

PETTA, fille de Nannus roi des Ségobrigiens. Son père, ayant préparé ses nôces, invita un Phocéen nommé Euxène. Ces nôces se faisaient ainsi : Après le repas, on faisait entrer la jeune personne. Elle devait présenter une fiole à celui des assistants qu'elle devait épouser. Petta, étant donc entrée dans la salle du festin, présenta, soit hasard, soit autrement, la fiole à Euxène, qui, devenu gendre du roi, se fixa dans le pays, et fut un des fondateurs de Marseille. Ce récit est d'*Aristote*. Celui de *Justin* est différent. *Voy.* GYPTIS, PROTIS.

PETTALUS, un des guerriers de Phinée, qui combattirent contre Persée à la cour de Céphée.

PETTIMANTIE, divination par le jet des dames. *Voyez* ASTRAGALOMANTIE et CUBOMANTIE. Rac. *Pessos*, damier.

PÉTULANCE, fille d'Erèbe et de la Nuit. *Hygin.*

PETULANTIUM, fête célébrée à Sparte et à Athènes en l'honneur de Vénus, sous le nom de la Lune. Les hommes y assistaient en habits de femmes, et les femmes en habits d'hommes.

PEUCÉTIUS, fils de Lycaon, et petit-fils de Pélasgus et de Déjanire, passa en Italie avec Œnotrus son

frère, et donna son nom à un canton de cette contrée.

Peucron, guerrier tué dans la guerre de la Colchide, et que la fable dit avoir été fils de la Palus Méotide. *Valer. Flacc. liv.* 6. *v.* 564.

Peuplier, arbre consacré à Hercule. Lorsque ce héros descendit aux enfers, il se fit une couronne de peuplier. Le côté de la feuille qui toucha la tête conserva la couleur blanche, pendant que la partie de la feuille qui était en dehors fut noircie par la fumée de ce triste séjour. De là vient, dit-on, que le peuplier, qui avait autrefois ses feuilles blanches des deux côtés, les a maintenant noires en dehors. On croit que ce fut Hercule qui trouva cet arbre dans ses voyages, et qui le porta dans la Grèce. C'est pour cette raison qu'il lui fut consacré. Evandre, roi de Pallante, voulant offrir un sacrifice à Hercule, dans *Virgile*, ceint sa tête de branches de peuplier.

Peur (*Iconol.*), divinité grecque et romaine. Elle avait un temple à Sparte, près du palais des éphores, soit pour avoir toujours devant les yeux la crainte de faire quelque chose d'indigne de leur rang, soit pour mieux inspirer aux autres la crainte de violer leurs ordonnances. Thésée sacrifia à la Peur, afin qu'elle ne saisît pas ses troupes. Alexandre suivit cet exemple avant la bataille d'Arbelles. *Hésiode*, dans la description du bouclier d'Hercule, représente Mars accompagné de la Peur; et, dans sa *Théogonie*, il fait naître cette déité de Mars et de Vénus. *Pausanias* cite une statue de la Peur, élevée à Corinthe. *Homère* la met sur l'égide de Minerve, et sur le bouclier d'Agamemnon. Dans le treizième livre, il compare Idoménée et Mérion son écuyer au dieu Mars suivi de la Peur et de la Fuite, dont il est le père. Dans le quinzième, Mars, irrité de la mort de son fils Ascalaphe, ordonne à ces mêmes déités d'atteler son char. Dans le seizième, il personnifie l'épouvante des Troyens mis en désordre, sous les noms de la Peur et de la Fuite, qui, s'élevant des vaisseaux grecs, poursuivent les défenseurs de Troie. *Eschyle* fait jurer ses sept chefs devant Thèbes par la Peur, par le dieu Mars et sa sœur Bellone. Enfin Rome honorait la Peur, jointe à la Pâleur, depuis le vœu fait par Tullus Hostilius dans une bataille contre les Albains. Les médailles anciennes représentent la Peur avec des cheveux hérissés, un visage étonné, une bouche ouverte, et un regard qui marque l'épouvante, effet d'un péril imprévu.

Peyrun était un roi d'une isle située aux environs de celle de Formose. Les habitants de cette isle s'étaient prodigieusement enrichis par un commerce de terre propre à la fabrique des porcelaines. Les vices accompagnent pour l'ordinaire les grandes richesses. Ce peuple devint si corrompu, que les dieux résolurent de le punir; mais ils voulurent excepter du châtiment général le souverain de l'isle, qui avait conservé ses mœurs pures au milieu des dérèglements de ses sujets. Ils lui envoyèrent un songe, qui l'avertit que son isle devait bientôt être détruite par les dieux; que lorsqu'il verrait une tache rouge sur la face de deux idoles, ce serait un signe que le temps de sa destruction n'était pas éloigné; qu'il devait aussi-tôt s'embarquer avec sa famille, et fuir ce rivage funeste. Le bon roi, touché du sort dont ses coupables sujets étaient menacés, leur raconta le songe qu'il avait eu, et les exhorta vivement à se corriger pour appaiser la colère des dieux; mais ils tournèrent en ridicule ses avis et ses prédictions. Un plaisant, voulant faire voir que le songe du roi n'était qu'une illusion, alla pendant la nuit marquer de rouge la face de deux idoles; et, sans le savoir, il donna lui-même le signal de sa perte et de celle de ses compatriotes. Le roi n'eut pas plutôt vu cette marque rouge, qu'il s'embarqua promptement avec sa famille, et ce qu'il avait de plus précieux. A peine fut-il parti, qu'un affreux déluge submergea l'isle entière, et engloutit tous les habitants. Peyrun se réfugia sur

les côtes de la Chine; c'est pourquoi dans les provinces méridionales de cet empire on célèbre tous les ans une fête pour conserver la mémoire de cet événement. Les Japonais ont aussi imité cet usage. Ils célèbrent, le cinquième jour du cinquième mois de leur année, une fête solemnelle, pendant laquelle les jeunes garçons font des courses sur l'eau, en répétant souvent le nom de Peyrun.

Pez et Pischaros, divinités indiennes, qui sont toujours dans la compagnie d'Ixora. On les représente d'une taille fort grande; et, pendant la nuit, elles tiennent en main des flambeaux allumés.

Phacé, sœur d'Ulysse, appelée quelquefois *Callisto*.

Phacetis, Phacites. *V.* Aphacite.

Phaenna, l'une des deux graces que reconnoissaient les Lacédémoniens. Rac. *Phainein,* briller. *V.* Clita.

Phaennis, prophétesse, fille d'un roi de Chaonie qui vivait vers la cent trente-sixième olympiade, prédit l'irruption des Gaulois en Asie.

Phæo, une des Hyades.

Phæola, une des Hyades

Phæsyle, nom d'une des Hyades.

Phaéthon. *V.* Phaéton.

1. Phaéton, prince grec, qui régna le premier sur les Molosses, et qui vint en Epire avec Pélasgus.

2. — Fils du Soleil et de Clymène, ayant eu un différend avec Epaphus, qui lui reprocha de n'être pas le fils du Soleil comme il s'en vantait, alla s'en plaindre à sa mère, qui le renvoya au Soleil pour apprendre de sa propre bouche la vérité de sa naissance. Phaéton se rendit donc au palais du Soleil, lui expliqua le sujet de sa venue, et le conjura de lui accorder une grace, sans la spécifier. Le Soleil, cédant aux mouvements de l'amour paternel, jura par le Styx de ne lui rien refuser. Alors le jeune téméraire lui demanda la permission d'éclairer le monde pendant un jour seulement, en conduisant son char. Le Soleil, engagé par un serment irrévocable, fit tous ses efforts pour détourner son fils d'une entreprise si difficile, mais inutilement. Phaéton, qui ne connaît point de danger, persiste dans sa demande, et monte sur le char. Les chevaux du Soleil s'aperçoivent bientôt du changement de conducteur. Ne reconnaissant plus la main de leur maître, ils se détournent de la route ordinaire; et tantôt montant trop haut, ils menacent le ciel d'un embrasement inévitable; tantôt descendant trop bas, ils tarissent les rivières, et brûlent les montagnes. La Terre, desséchée jusqu'aux entrailles, porte ses plaintes à Jupiter, qui, pour prévenir le bouleversement de l'univers, et apporter un prompt remède à ce désordre, renverse d'un coup de foudre le fils du Soleil, et le précipite dans l'Eridan.

Des auteurs ont donné pour mère à Phaéton la nymphe Rhode, fille de Neptune et d'Amphitrite. Cette catastrophe a été expliquée différemment. *Aristote* croit, sur la foi de quelques anciens, que du temps de Phaéton il tomba du ciel des flammes qui consumèrent plusieurs pays; et *Eusèbe* place ce déluge de feu dans le même siècle où arriva celui de Phaéton. D'autres y ont vu l'embrasement des villes criminelles de la Pentapole, ou le prodige de Josué, ou celui d'Ezéchias. *S. Jean Chrysostome* regarde comme le fondement de cette fable le char du prophète Elie, *Elios,* Soleil. *Vossius* y retrouve une fable égyptienne, et confond le deuil du Soleil pour la perte de son fils, avec celui des Egyptiens pour la mort d'Osiris. Ceux qui regardent les fables comme les dépositaires de la morale des anciens n'ont vu dans celle-ci que l'emblême d'un téméraire qui présume trop de ses forces. Selon *Lucien*, dont l'explication est fort ingénieuse, Phaéton s'était fort appliqué à l'astronomie, et sur-tout à connaître le cours du soleil; mais étant mort fort jeune, il avait laissé ses observations imparfaites, ce qui fit dire à quelques poètes qu'il n'avait pu conduire le char du Soleil jusqu'à la fin de sa car-

rière. *Plutarque*, qui a suivi cette explication, dit qu'il y a eu véritablement un Phaéton qui régna sur les Molosses, et se noya dans le Pô ; que ce prince s'était appliqué à l'astronomie, et avait prédit cette grande chaleur qui arriva de son temps et désola son royaume. Il ne faut pas oublier que les Grecs ont quelquefois donné au Soleil le nom de Phaéton. Rac. *Phaethein*, briller. En rapprochant ce nom de la circonstance indiquée par *Ovide*, que Phaéton, à la vue du signe du Scorpion, abandonna les rênes, on ne trouvera plus, avec le savant *Dupuis*, qu'un phénomène astronomique. L'antiquité nous a laissé quelques monuments de cette fable. Le premier représente Phaéton étendu, pendant que le char encore entier est au milieu des airs. Dans un second, on voit des flammes, le char brisé dont il ne paraît qu'une roue, Phaéton mort, et les chevaux en désordre. Dans un troisième, Phaéton est encore sur son char, et le désordre des chevaux annonce une chûte prochaine. Les Héliades ses sœurs y paraissent sur le bord d'un fleuve, au moment qu'elles commencent à être changées en peupliers. Le cygne placé auprès désigne la métamorphose de Cycnus, ami de Phaéton.

3. — Fils de l'Aurore et de Céphale, selon *Hésiode*, fut changé en un génie immortel, à qui Vénus confia la garde de son temple.

4. — Un des chevaux de l'Aurore. *Odyss. liv.* 23.

5. — Titan, père d'Erétriéus.

Phaétontiades, les sœurs de Phaéton changées en peupliers. *V.* Héliades.

Phaetontis Volucris, le cygne, qu'*Ovide* désigne ainsi parceque Cycnus, ami de Phaéton, avait été métamorphosé en cet oiseau.

1. Phaétuse, l'aînée des sœurs de Phaéton.

2. — Sœur de Lampétie, et fille, comme elle, de la déesse Nééra (*jeunesse*) et du Soleil, paissait les brebis du dieu dans l'isle de Sicile.

Phager, Phagrus, sorte de poisson dont les Egyptiens avaient fait une divinité.

Phagésies, Phagésiposies, fêtes en l'honneur de Bacchus, où il se faisait de grands festins. Rac. *Phagein*, manger.

Phagon, fête grecque, dont parle *Eustathe*, et qui paraît la même que les Phagésies.

Phagre, poisson rouge comme la fraise, qu'adoraient les Evénites en Egypte. *Clém. d'Alex. Elien* rapporte deux raisons de ce culte : la première, que ces poissons prévenaient et annonçaient par leur venue l'inondation du Nil ; la deuxième, qu'ils ne mangeaient point les autres poissons. *Athénée* dit pourtant le contraire, *liv.* 7.

Phaie, laie qui infestait le territoire de Crommyon, mère du sanglier de Calydon, et dont la défaite fut un des exploits de Thésée. D'autres prétendent que c'était une prostituée, qui vivait de meurtres et de brigandages, qui dut son nom de laie sauvage à sa vie infâme, et fut enfin mise à mort par Thésée.

Phalæcus, tyran d'Ambracie. Diane envoya un lionceau qui traversa son chemin ; Phalæcus le prit ; la lionne survint et déchira le tyran. C'est ainsi que Diane délivra les Ambraciens, et prouva qu'elle était la divinité tutélaire de leur ville.

Phalanna, fille de Tyrus, donna son nom à une ville de Perrhébie.

Phalanthe, Laconien, se mit à la tête des naturels nés à Lacédémone, pendant que les Spartiates étaient occupés au siége de Messène, et nommés Parthéniens, avant d'arriver en Italie. Il fit naufrage dans la mer Crissée, et fut porté par un dauphin jusqu'au rivage. Après diverses aventures, il se fixa à Tarente, en fut chassé par les habitans, se réfugia à Brundusium, d'où il ordonna de reporter ses cendres dans la place publique de Tarente, et de les y disperser, parceque l'oracle avait attaché à cette poudre ainsi répandue, la possession de la ville pour les Parthéniens. En mémoire d'un si grand

bienfait, les Tarentins décernèrent les honneurs divins à Phalanthe. Sa statue fut placée dans le temple de Delphes, et le dauphin bienfaisant se voyait à côté.

PHALANX, frère d'Arachné. Pallas prit un soin particulier de leur éducation; mais indignée qu'ils y répondissent mal, et qu'ils eussent conçu l'un pour l'autre une passion criminelle, elle les métamorphosa en vipères.

1. PHALARIS, capitaine troyen, tué par Turnus.

2. — Tyran d'Agrigente. Sa mère, dit *Cicéron*, eut un songe qui apprit que son fils serait cruel. Il lui sembla voir les statues des dieux qu'elle avait consacrées dans la maison de son fils. Mercure avait répandu du sang d'une coupe qu'il tenait à la main droite; à peine ce sang avait touché la terre, que, s'élevant à gros bouillons, il avait rempli toute la maison. Phalaris avait fait forger un taureau d'airain, pour y brûler vifs ceux qu'il condamnerait à mort. Pérille, l'auteur d'une si horrible invention, en fit le premier essai; et le tyran, après y avoir fait mourir un grand nombre de personnes, y périt lui-même par le jugement de ses sujets révoltés contre lui. Le traducteur des Lettres attribuées à Phalaris a essayé de réhabiliter sa mémoire.

1. PHALCÈS, capitaine troyen, tué par Antiloque. *Iliad. liv.* 9.

2. — Un des fils de Téménus, roi d'Argos, tua son père et ses frères, et s'empara de Sicyone.

PHALÈRE, héros grec, ami de Jason, un des Argonautes, avait donné son nom au port de Phalère, un des ports d'Athènes.

PHALÈS, divinité invoquée par les Cylléniens, selon *Lucien*. Quelques auteurs le croient le même que Priape.

1. PHALÉROS, Athénien, fils d'Aléon, ou du roi Erechthée. D'autres le font Crétois, fondateur de Gyrtone et un des Argonautes. Dans son enfance, un serpent l'entortilla; son père tua le monstre, sans blesser l'enfant. Les Athéniens donnaient son nom à l'une de leurs tribus.

2. — Un des Centaures, aux nôces de Pirithoüs.

PHALIAS, fils d'Hercule et d'Héliconis.

PHALLIQUES, fête que l'on célébrait à Athènes en l'honneur de Bacchus et, dont voici l'origine: Ce peuple railleur, ayant plaisanté sur des images de Bacchus, colportées dans la ville par un certain Pégase, fut frappé d'une maladie épidémique, que la superstition regarda comme une vengeance du dieu outragé. D'après l'avis de l'oracle, on fit faire des figures de Bacchus qu'on porta en procession dans la ville, et l'on attacha aux thyrses, des représentations des parties malades, comme pour marquer que c'était au dieu qu'on en devait la guérison. Cette fête devint annuelle.

PHALIS, roi de Sidon, s'efforça de détacher Sarpédon, roi de Lycie, de son alliance avec Priam.

PHALLOGOGIE, pompe, ou procession, dans laquelle on portait les Phallus.

PHALLOPHORES, ministres des orgies, qui portaient le Phallus dans les bacchanales; ils couraient les rues, barbouillés de lie de vin, couronnés de lierre, et chantant en l'honneur du dieu des cantiques dignes de leurs fonctions.

PHALLUS, figure scandaleuse du dieu des jardins, que l'on portait, en Grèce, aux fêtes de Bacchus, et plus anciennement aux fêtes d'Osiris. Isis, ayant recouvré les membres épars de son mari, et n'ayant pu retrouver les parties que les poissons du Nil avaient dévorées, en consacra la représentation, que les prêtres portèrent ensuite dans les fêtes établies en l'honneur de ce prince.

PHALOÉ, nymphe, fille du fleuve Lyris, laquelle avait été promise à celui qui la délivrerait d'un monstre ailé. Un jeune homme, appelé Elaate, s'offrit de le tuer, et y réussit; mais il mourut avant son mariage. Phaloé versa tant de larmes, que les dieux, touchés de sa douleur, la changè-

rent en fontaine, dont les eaux, sortant d'une source environnée de cyprès, se mêlèrent avec celles du fleuve Lyris, son père, mais de manière qu'on pouvait les reconnaître par leur amertume.

PHAMARUS (*Myth. Rabb.*), un des anges qui durent leur chûte à la beauté des femmes. Il fut le docteur de la magie.

PHAMMASTRIE, solemnité grecque, dont *Hésychius* ne nous a conservé que le nom.

PHAMYLIES. *Voyez* PAMYLIES.

PHANÉE, *celui qui donne la lumière*, surnom d'Apollon dans l'isle de Chio. Rac. *Phainein*, briller. C'était aussi le nom d'un promontoire d'où Latone, dit-on, avait vu Délos.

PHANÈS, surnom d'Apollon.

PHANÉTA, PHANÉUS, divinité adoptée par les Grecs. C'est vraisemblablement le Soleil.

PHANOSYRE, fille de Paon, deuxième épouse de Minyas, mère d'Orchoménus, de Diochthondès et d'Athamas.

PHANTASE, un des fils du Sommeil, qui, suivant *Ovide*, se métamorphose en terre, en rocher, en rivière, en tout ce qui est inanimé. Rac. *Phantazomai*, je m'imagine. On ajoute que cette divinité trompeuse, environnée d'une foule de Mensonges ailés, répandait, de jour et de nuit, une liqueur subtile sur les yeux de ceux qu'elle voulait décevoir. Dès ce moment, leurs rêves les décevaient, et les illusions de l'état de veille n'étaient pas moindres. Cette fiction est l'emblème des jeux bizarres de l'imagination.

PHANTÈS, un des fils d'Egyptus, tué par la Danaïde Théano.

PHANUS, un des Argonautes.

PHAON, né à Mytilène dans l'isle de Lesbos, était un fort bel homme qui se fit extrêmement aimer des femmes. Les poètes ont feint que cette beauté lui avait été donnée par Vénus, en récompense des services qu'elle en avait reçus, lorsqu'il était maître de navire; il la prit un jour dans son bâtiment, quoiqu'elle fût déguisée en vieille femme, et la passa avec beaucoup de promptitude où elle voulut : il ne demanda rien pour sa peine; mais il ne laissa pas d'être bien payé. Vénus lui fit présent d'un vase d'albâtre rempli d'un onguent, dont il ne se fut pas plutôt frotté, qu'il devint le plus beau de tous les hommes, et fit la passion de toutes les femmes de Mytilène. La célèbre Sapho y fut prise comme les autres, et le trouva si peu traitable, qu'elle s'en désespéra, et courut sur la montagne de Leucade, d'où elle se précipita dans la mer. Phaon, en mémoire de cet événement, fit bâtir un temple à Vénus sur cette montagne. Il ne fut pas insensible à l'égard de toutes les femmes; car, ayant été surpris en adultère, il fut tué sur le fait. *Pline* parle d'une plante nommée *eringyum*, dont la racine représente les parties sexuelles. L'homme qui rencontre l'effigie mâle se fait aimer de toutes les femmes. Des auteurs prétendent que Phaon eut ce bonheur.

PHARE D'ALEXANDRIE. (*Myth. Pers.*) Les Persans prétendent qu'Alexandre, en faisant construire dans cette ville le Phare dont la hauteur était de cent quatre-vingts coudées, fit placer au plus haut un miroir fait par art talismanique, et qu'Alexandrie devait toujours conserver sa grandeur et sa puissance tant que cet ouvrage merveilleux subsisterait. Quelques uns ont écrit que les vaisseaux qui arrivaient dans ce port, se voyaient de fort loin dans ce miroir. Quoi qu'il en soit, il est célèbre chez les Orientaux; et un poète turc, décrivant la caducité des choses de ce monde, s'écrie : « Enfin, le miroir d'Alexandre n'a-t-il pas été rompu ? » Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il ne se brisa, disent-ils, que peu avant la conquête d'Alexandrie par les Arabes, l'an 19 de l'Hégire.

PHARÉE, un des Centaures, blessé par Thésée dans le combat des Lapithes.

PHARÈS, ville d'Achaïe, où Mercure et Vesta avaient conjointement un oracle célèbre. Au milieu de la place publique était la statue du dieu en marbre, avec une grande barbe. Devant

Mercure immédiatement était une Vesta, aussi de marbre. La déesse était environnée de lampes de bronze attachées les unes aux autres. Celui qui voulait consulter l'oracle faisait d'abord sa prière à Vesta, il l'encensait, versait de l'huile dans toutes les lampes, et les allumait; puis s'avançant vers l'autel, il mettait dans la main droite de la statue une petite pièce de monnaie : ensuite il s'approchait du dieu, et lui faisait à l'oreille telle question qu'il lui plaisait. Après toutes ces cérémonies, il sortait de la place en se bouchant les oreilles avec les mains : dès qu'il était dehors, il écoutait les passants, et la première parole qu'il entendait lui tenait lieu d'oracle.

Pharetrata Dea, la déesse qui porte un carquois, Diane.

Pharia, *Egyptienne,* surnom de Cérès, dont les statues, sous ce nom, n'étaient que des blocs informes de pierre ou de bois; on la nommait ainsi, comme ne différant pas d'Isis, ou devant l'établissement de son culte à des colonies égyptiennes. *Tertull. Apoll. cap.* 16.

1. Pharis, fille de Mercure et de Philodamée, et petit-fils de Danaüs, que l'on croit fondateur de Pharès, ville de Messénie.

2. — Ville dont les habitants allèrent au siége de Troie.

Pharmacites, nom que les Grecs donnaient aux anneaux magiques, ou bagues constellées, dont le charlatanisme a fait long-temps un grand débit. Rac. *Pharmacon,* remède. *V.* Anneau magique.

1. Pharnacé, une des femmes d'Apollon, qui en eut Cynire.

2. — Fille de Magessarès, épouse de Sandacus, mère de Cinyre.

Pharisiens, secte juive, la plus nombreuse de toutes. Elle différait des Samaritains, en ce qu'outre la loi, elle recevait les prophètes, les hagiographes et les traditions des anciens. Elle différait des Saducéens en ce qu'ils croyaient la résurrection, ou plutôt une espèce de métempsychose, l'existence des anges et des esprits, la prédestination et le franc arbitre. Mais le caractère distinctif des pharisiens était surtout leur zèle pour les traditions des anciens, qu'ils croyaient émanées de la même source que la parole écrite et donnée à Moyse, en même temps que la parole sur le mont Sinaï. Tout s'accorde à les peindre comme des hypocrites et des intrigants ambitieux, dont les dehors sévères n'avaient pour but que de s'attirer la vénération du petit peuple. Cette secte a prévalu parmi les Juifs modernes; et ce sont ses visions et ses prétendues traditions qui ont grossi le *Thalmud.*

Pharnak, dieu qui, selon *Strabon,* était adoré dans l'Ibérie et dans le Pont. C'était le même que le dieu Lunus, ou l'intelligence qui présidait au cours de la Lune.

Pharos, petite isle d'Egypte, où Isis était honorée.

Pharsalus, fils d'Acrisius, donna son nom à la ville de Pharsale.

Pharté, fille de Danaüs.

Pharus, capitaine latin, tué par Enée.

Pharygée, surnom de Junon; de Pharygas, bourg de Phocide.

Phase, prince de la Colchide. Thétis n'ayant pu le rendre sensible, le métamorphosa en fleuve. *Voy.* Phasis.

Phasiane, déesse adorée dans le Pont. On croit que c'est la même que Cybèle.

Phasias, ou Phasiaca Conjux, Médée, native de la Colchide, où coule le Phase.

1. Phasis, fleuve de la Colchide, qui se jette dans la mer Noire. On a vu, à l'article Phase, son origine fabuleuse.

2. — Etait fils d'Apollon et d'Ocyroé, une des Océanides. Ce jeune homme, ayant surpris sa mère en adultère, la tua, dit *Plutarque;* mais les Furies s'emparèrent de lui, et le tourmentèrent à tel point qu'il s'alla précipiter dans une rivière qui s'appelait alors *Arcturus,* et qui, de son nom, fut appelée *Phasis.* Cette rivière traverse la Colchide, et se jette dans le Pont-Euxin. C'est peut-être la même que le Phase.

3.—Nymphe dont Bacchus devint épris. Fuyant ses poursuites, les forces lui manquèrent, et elle tomba privée de sentiment. Bacchus la changea en un fleuve qui porte son nom.

PHASSUS, fils de Lycaon.

PHAUSIADÈS, Apisaon, fils de Phausius. *Iliad. l.* 11.

PHÉACIE, un des noms que porta l'isle de Corcyre, des Phéaciens qui s'y établirent.

PHÉACIENS, peuple célèbre par les jardins d'Alcinoüs et le séjour d'Ulysse. *Homère* les représente comme un peuple mou et efféminé. Les jeux, les danses, étaient leur unique occupation. Comme ils faisaient consister la félicité dans le plaisir de la table, ils s'imaginaient que les dieux passaient les jours dans des festins continuels. Aussi le séjour d'Ulysse dans leur isle fut regardé comme une des épreuves auxquelles le ciel mit sa vertu. Leur crédulité égalait leur mollesse. Ils crurent si bonnement tous les contes que leur fit le héros, que leur nom passa depuis en proverbe pour désigner des gens extrêmement crédules. Ils avaient aussi la réputation d'excellens marins, ce qui ne paraît guère s'accorder avec les mœurs efféminées qu'on leur reproche.

1. PHÉAX, matelot de l'isle de Salamine, fut donné à Thésée par Scirus pour être à la proue de son vaisseau. Thésée fit bâtir une chapelle à Phéax, dans le bourg de Phalère, en recompense de ses services.

2. —Père d'Alcinoüs, fils de Neptune et de Cercyra, fille d'Asopus. C'est de lui que descendaient les Phéaciens.

PHÉCASIENS, divinités particulièrement révérées par les Athéniens, qui les nommaient ainsi, parcequ'on les représentait avec une espèce de chaussure philosophique, nommée *Phécasium*, qu'*Appien* dit avoir été la chaussure des prêtres d'Athènes et d'Alexandrie.

PHÉDIME, un des fils d'Amphion et de Niobé. Apollon le tua avec son frère au moment qu'ils luttaient tous deux.

PHÈDRE, fille de Pasiphaé et de Minos, roi de Crète, sœur d'Ariadne et de Deucalion, second du nom, épousa Thésée, roi d'Athènes, et, selon d'autres, fut enlevée par lui. Ce prince avait eu, d'une première femme, un fils nommé Hippolyte, qu'il faisait élever à Trézène : obligé d'aller faire quelque séjour en cette ville, il y mena sa nouvelle épouse. Phèdre n'eut pas plutôt vu le jeune Hippolyte, qu'elle fut éprise d'amour pour lui ; mais n'osant donner aucun indice de sa passion en présence du roi, et craignant qu'après son retour à Athènes elle ne fût privée de la vue de l'objet qui l'excitait, elle s'imagina de faire bâtir un temple à Vénus sur une montagne près de Trézène, où, sous prétexte d'aller offrir ses vœux à la déesse, elle avait occasion de voir le jeune prince qui faisait ses exercices dans la plaine voisine. Elle fit d'abord nommer ce temple Hippolytion, et dans la suite on l'appela le temple de Vénus la spéculatrice. Enfin elle résolut de lui déclarer sa passion, et sa déclaration fut mal reçue. Son amour augmentant de jour en jour, ainsi que les mépris d'Hippolyte, elle se pendit de désespoir, pendant l'absence de Thésée. Ce prince étant arrivé quelque temps après, et ayant trouvé dans la main de cette infortunée princesse un billet par lequel elle déclarait qu'Hippolyte avait voulu le déshonorer, et qu'elle n'avait évité ce malheur que par la mort, il envoya promptement chercher ce jeune prince, pour le punir de cet attentat. Celui-ci, qui ignorait le dessein de son père, se pressa si fort d'arriver, que les chevaux échauffés prirent le mors aux dents ; et son charriot s'étant brisé, il fut traîné parmi des rochers, où il perdit la vie. *Euripide* et *Racine* ont suivi une autre tradition, celle qui porte que Thésée maudit Hippolyte et le dévoue à la vengeance de Neptune, qui lui avait promis d'exaucer le premier de ses vœux.

Dans le fameux tableau de *Polygnotte*, Phèdre était peinte élevée de

de terre, et suspendue à une corde qu'elle tient des deux mains, semblant se balancer dans les airs. C'est ainsi, dit *Pausanias*, que le peintre a voulu couvrir le genre de mort dont la malheureuse Phèdre finit ses jours; car elle se pendit de désespoir. Elle eut sa sépulture à Trézène, près d'un myrte dont les feuilles étaient toutes criblées : ce myrte, disait-on, n'était pas venu ainsi; mais dans le temps que Phèdre était possédée de sa passion, ne trouvant aucun soulagement, elle trompait son ennui en s'amusant à percer les feuilles de ce myrte avec une aiguille à cheveux.

PHÉGÉA, une des filles de Priam.

1. PHÉGÉE, fils de Darès et frère d'Idée, fut tué par Diomède.

2. — Roi de Phégée en Arcadie. Alcméon, fils d'Amphiaraüs, ayant tué Eriphile sa mère, se réfugia à la cour de Phégée, qui l'admit à l'expiation, et lui fit épouser sa fille Alphésibée. Alcméon donna à sa nouvelle épouse le collier d'Eriphile, qui, après avoir été funeste à la maison d'Amphiaraüs, ne le fut pas moins à celle de Phégée. *V.* CALLIRHOÉ, ALPHÉSIBÉE.

3. et 4. — Deux capitaines troyens tués par Turnus.

5. — Esclave dont il est question dans le cinquième liv. de l'*Enéide*.

PHÉGEIUS ENSIS, dans *Ovide*, fait allusion aux malheurs de la famille de Phégée.

PHÉGIS, Alphésibée, fille de Phégée.

PHÉGONÉE, surnom de Jupiter, qui habite un hêtre, ou Jupiter de Dodone. Rac. *Phègos*, hêtre.

PHÉGOR. *V.* BÉELPHÉGOR.

PHELLOPODES, peuple imaginaire. C'étaient des hommes qui avaient des pieds de liège, ce qui les soutenait sur l'eau. Leur patrie était Phello, c.-à-d., le liège. *Lucien, Hist. vérit.*

PHELLOS, fête grecque qui servait de préparatif aux Dionysies.

PHÉLO (*Myth. Chin.*), dieu que les Chinois attendent à la fin du monde. *V.* PHÉLOPHANIE.

PHÉLOPHANIE, fête que les Chinois célébraient en l'honneur d'un certain Phélo, qui fut le premier inventeur du sel et de son usage. Ses compatriotes ne lui ayant accordé aucune récompense pour une découverte si utile, Phélo, indigné de leur ingratitude, quitta le pays, et jamais on ne le revit depuis. Sa retraite fit ouvrir les yeux aux Chinois. Ils condamnèrent leur conduite envers cet utile citoyen, et instituèrent en son honneur une fête, pendant laquelle ils montent sur des barques, et courent de tous côtés sur la mer comme pour le chercher. C'est au commencement de Juin qu'ils ont coutume de la célébrer. Ils ont soin, ce jour-là, d'orner de feuillages l'entrée de leurs maisons.

1. PHÉMIUS, maître et beau-père d'*Homère*.

2. — Chantre célèbre dans l'*Odyssée*. *Homère* le peint comme un chantre inspiré par les dieux mêmes. *Eustathe* dit qu'il accompagna Pénélope à Ithaque, lorsqu'elle vint y épouser Ulysse, et qu'il remplissait auprès de cette princesse le rôle d'un sage moniteur qui prête le charme de la poésie aux leçons de la vertu. Lorsqu'Ulysse est de retour, il se jette à ses pieds pour lui demander grâce. Ses prières et l'intercession de Télémaque touchent le héros, qui lui ordonne de sortir de la salle. On croit qu'*Homère* n'a donné le nom de Phémius à ce poète musicien, que pour faire honneur à son beau-père, et immortaliser celui auquel il était redevable de son éducation.

3. — Un des prétendants d'Hélène.

4. — Surnom d'Égée, roi d'Athènes.

PHÉMONOÉ fut la première pythie ou prêtresse de l'oracle de Delphes, et la première qui fit parler le dieu en vers hexamètres. Elle vivait du temps d'Acrisius, grand-père de Persée.

1. PHÉNÉE, lac ou marais d'Arcadie, aux eaux duquel *Ovide* attribue une vertu merveilleuse. Bues la nuit, elles donnaient la mort; mais on en pouvait boire le jour impunément.

2.—Fils de Mélas, tué par Tydée.

3. — Fondateur de la ville de Phénéon en Arcadie.

Phénice, mère de Protée, qu'elle eut de Neptune.

1. Phénix, oiseau fabuleux, dont les Egyptiens avaient fait une divinité. Ils le peignaient de la grandeur d'un aigle, avec une belle houppe sur la tête, les plumes du cou dorées, les autres pourprées, la queue blanche mêlée de plumes incarnates, et des yeux étincelants comme des étoiles. Lorsqu'il voit sa fin approcher, il se forme un nid de bois et de gommes aromatiques, qu'il expose aux rayons du soleil, et sur lequel il se consume. De la moëlle de ses os naît un ver, d'où se forme un autre phénix. Le premier soin du fils est de rendre à son père les honneurs de la sépulture. Pour y parvenir, il forme avec de la myrrhe une masse en forme d'œuf, essaie d'abord de la soulever, puis la creuse, y dépose le corps qu'il a enduit de myrrhe; et quand elle lui paraît de même poids, il porte ce précieux fardeau à Héliopolis, dans le temple du Soleil. C'est dans les déserts d'Arabie qu'on le fait naître, et on prolonge sa vie jusqu'à 500, 600 ans. Les anciens historiens ont compté quatre apparitions de Phénix; la première sous le règne de Sésostris; la deuxième sous celui d'Amasis; la troisième sous le troisième des Ptolémées. *Dion Cassius, Tacite* et *Pline* parlent de la quatrième. Sur les anciens monuments, c'est un symbole ordinaire de l'éternité, et, chez les modernes, de la résurrection. L'opinion de son existence s'est retrouvée chez les Chinois, qui attribuent à un certain oiseau la propriété d'être unique, et de renaître de ses cendres.

2.—Fils d'Amyntor, roi des Dolopes en Epire, voulant satisfaire le ressentiment de sa mère, à laquelle le roi préférait une jeune personne dont il n'était point aimé, imagina de se rendre le rival de son père, et n'eut pas de peine à se faire écouter préférablement au roi qui était âgé. Amyntor, s'en étant aperçu, s'emporta à un tel excès, qu'il fit les plus horribles imprécations contre son fils, le dévoua aux cruelles Furies, et, si nous en croyons *Apollodore*, il lui creva les yeux. Phénix, dans le désespoir où il fut réduit, fut sur le point de commettre le plus grand de tous les crimes en tuant son père; mais quelque dieu favorable le retint au milieu de sa fureur, et lui inspira la résolution de quitter le palais de son père, pour n'être plus exposé à son ressentiment. Il s'exila aussi de sa patrie, et vint chercher un asile à Phthie, chez Pélée, qui le reçut avec bonté, et le fit gouverneur de son fils. Depuis ce jour, Phénix et son pupile conçurent l'un pour l'autre l'affection la plus vive, et ne purent plus se séparer. Le gouverneur accompagna son élève au siége de Troie, et fut un des trois ambassadeurs qu'Agamemnon députa vers Achille; mais ses efforts furent infructueux, et le héros le retint dans sa tente. On lui attribue l'invention des lettres grecques.

3. — Il y eut un autre Phénix, fils d'Agenor, qui, n'ayant point retrouvé sa sœur Europe enlevée par Jupiter, se fixa dans une contrée des côtes orientales de la Méditerranée, à laquelle il donna son nom. Il conduisit une colonie dans la Bithynie, où il porta la connaissance des dieux de son pays. Il inventa, dit-on, les lettres et l'écriture, et trouva le moyen de se servir d'un petit vermisseau pour teindre en pourpre.

4. — Capitaine grec, un de ceux à qui fut confiée, après la prise de Troie, la garde du butin immense qu'ils avaient ramassé sous les portiques du temple de Junon.

Phénomérides, nom que les poètes donnent par plaisanterie aux filles de Sparte, qui combattaient presque nues. Rac. *Phainein*, montrer, et *méros*, cuisse.

1. Phénops, père de Xanthus et de Thoon, que Diomède, en un seul jour, priva de ses deux fils.

2. — Père de Phorcys, qui tomba sous les coups d'Ajax.

3. — D'Abyde, lié avec Hercule

d'une amitié étroite, et par les nœuds de l'hospitalité.

Phéocome, Centaure couvert de plusieurs peaux de lion, qui ne l'empêchèrent pas d'être tué par Nestor.

Phéomis, géant, fils de la Terre et du Tartare.

Pheræa, Diane; surnom pris d'un temple célèbre qu'elle avait à Phérès, en Thessalie.

Pheræus, surnom de Jason, natif de Phérès.

Phérémon, fils d'Éole. *Diodore de Sicile.*

Pheraia, fille d'Eole, mère d'Hécate. Le grand-père fit exposer cet enfant sur un chemin où aboutissaient quatre routes. Le conducteur du char de Cérès, l'ayant trouvée, la recueillit et l'éleva. Voilà pourquoi les carrefours étaient consacrés à Hécate.

Phérébоée, fille d'Iphiclès, une des femmes de Thésée.

Pherecleа Freta, la mer Egée, que Pâris traversa sur le vaisseau construit par Phéréclus. *Ovide.*

1. Phéréclus, fils d'un charpentier habile, et petit-fils d'Harmonius, construisit les vaisseaux qui menèrent Pâris en Grèce, et fut ainsi la cause innocente des malheurs qui accablèrent les Troyens, et dont il fut lui-même la victime; il tomba sous les coups de Mérion.

2. — Nom que Simonide donnait au vaisseau qui porta Thésée en Crète.

Phéréenne, Diane adorée à Sicyone. Sa statue y avait été apportée de Phérès.

Phéréphate, le premier nom de Proserpine.

Phéréphaties, fêtes que la Sicile célébrait en l'honneur de Proserpine.

Phérépole, ou *celle qui porte le pole.* (*Iconol.*) *Pindare* donne ce surnom à la Fortune, pour marquer que c'est elle qui soutient l'univers et qui le gouverne. La première statue qui fut faite de la Fortune, pour ceux de Smyrne, la représentait ayant le pole sur la tête et une corne d'abondance à la main.

1. Phérès, fils de Bréthée et de Tyro, fondateur de Phérès en Thessalie; père de Lycurgue et d'Admète.

2. — Fils de Jason et de Médée, et frère de Merméris, fut lapidé par les Corinthiens en punition de ce qu'il avait donné des habits empoisonnés à Glaucé, fille de Créon.

3. — Un des capitaines qui servirent sous Pallas, dans l'armée d'Enée; il fut tué par Halésus.

1. Phérétiades 1. Admète, fils de Phérès.

2. Eumélus, roi de Phérès.

Phérétime, femme de Battus, roi de Cyrène, remonta sur son trône avec l'aide d'Amasis, roi d'Egypte, et punit les assassins de son fils Arcésilas, en les faisant mettre en croix, après avoir fait attacher à leurs corps les seins de leurs femmes. On dit qu'elle fut dévorée des vers, en punition de cette cruauté.

Phéréus, un des fils d'Œnée, tué dans un combat contre les Curètes.

Phéromanès, *qui inspire*, ou *qui éprouve la fureur des Centaures*, ou *des Satyres*, épithète de Bacchus. Rac. *Phèr*, Centaure, Satyre, monstre des bois; *mainesthai*, être furieux. *Anthol.*

Phéron (*Myth. Egyp.*), fils de Sésostris, roi d'Egypte. Sous son règne le Nil s'étant débordé plus qu'à l'ordinaire, Phéron irrité lança une flèche dans les flots, comme s'il eût voulu châtier le fleuve. Un aveuglement subit fut la peine de son impiété. Un oracle de la ville de Butis lui annonça qu'il recouvrerait la vue en se lavant les yeux avec l'urine d'une femme qui n'eût jamais connu d'autre homme que son mari. L'essai fait sur la reine sa femme, et sur une infinité d'autres, ayant été sans succès, il trouva enfin le remède qu'il cherchait dans l'épouse d'un jardinier qui devint la sienne; on enferma toutes les autres dans une ville à laquelle on mit le feu. Ensuite il fit de grandes offrandes dans tous les temples, et consacra dans celui du Soleil deux obélisques

de cent coudées de haut et de huit de diamètre.

PHERSÉPHONÉ, fille de Myus, épouse d'Amphyon, roi d'Orchomène, et mère de Chloris, épouse de Nélée.

1. PHÉRUSE, nymphe, fille de Nérée et de Doris.

2. — Une des Heures.

1. PHESTUS, fils de Borus, capitaine troyen tué par Idoménée.

2. — Fils d'Hercule et roi de Sicyone, introduisit le culte d'Hercule.

3. — Fils de Rhopalus, petit-fils d'Hercule, donna son nom à la ville de Pheste, en Crète. Des auteurs le confondent avec le précédent.

PHIALÉ, une des nymphes de la suite de Diane, selon *Ovide*.

PHIALUS, fils de Bucolion, roi d'Arcadie, transmit la couronne à Simus son fils. Ils voulut s'attribuer la fondation de Phigalie.

PHICONOMÉ, une des Danaïdes. *Hygin*.

PHIDAS, capitaine grec au siége de Troie.

PHIDIPPE, petit-fils d'Hercule, un des capitaines grecs au siége de Troie.

PHIGALIA, Dryade, la plus connue de toutes.

PHIGALUS, fils de Lycaon, fondateur de Phigalie, ville d'Arcadie.

PHILA, un des noms de Vénus. Rac. *Philein*, aimer.

PHILACÉIA, Laodamie, femme de Protésilas, de Philace, ville de Thessalie.

PHILADELPHIES, jeux institués à Sardes, pour célébrer l'union de Caracalla et de Jéta, fils de Septime Sévère, ou plutôt pour la demander aux dieux ; on sait quel en fut le succès.

PHILÆMON, un des fils de Priam.

PHILALÉTHÈS, *ami de la vérité*, surnom de Jupiter.

PHILALEXANDRUS, nom d'Apollon, qui lui fut donné à l'occasion suivante : Tyr étant assiégée par Alexandre, avait enchaîné la statue d'Apollon avec des chaînes d'or. La ville prise, le dieu fut délié, et reçut le nom de Philalexandre, ou ami d'Alexandre.

PHILAMMON, fils d'Apollon et de Chioné, poète et musicien, antérieur à *Homère*, et père de Thamyris, fut le second, dit le Scholiaste d'*Apollonius de Rhodes*, qui remporta les prix de poésie et de musique aux jeux pythiques. Il passa pour avoir institué les mystères des Lernéens, ce qui est contesté ; fit des cantiques où il célébrait la naissance de Latone, et celle de Diane et d'Apollon ; établit des chœurs de musiciens autour du temple de Delphes, et composa quelques uns des nomes ou airs que Terpandre jouait sur la cythare. *Hygin* le met au nombre des Argonautes.

PHILANDRE, fils d'Apollon et d'Acacallis. Lui et son frère Phylacus furent allaités par une chèvre, dont la statue en bronze se trouvait à Delphes. *Pausanias*.

PHILANTHROPIE. (*Iconol.*) Un homme d'un certain âge, vêtu à l'antique, relève d'un air affectueux un indigent, en lui mettant dans la main une pièce d'or ; à ses pieds est un pélican, qui nourrit ses petits du sang qu'il fait jaillir de sa poitrine.

PHILANTIE. C'est, chez les modernes, le nom de l'amour propre personnifié. Rac. *Autos*, soi-même.

PHILÉA, une des Danaïdes.

PHILÉLIE, chanson grecque en l'honneur d'Apollon, ainsi dite de son refrain : Levez-vous, charmant Soleil ; *Phile Elie*.

PHILÉMON. *V.* BAUCIS.

PHILÈNES, deux frères, citoyens de Carthage, qui sacrifièrent leur vie pour le bien de leur patrie. Une grande contestation étant survenue entre les Carthaginois et les habitants de Cyrène sur les limites de leur pays, ils convinrent de choisir deux hommes de chacune de ces deux villes, qui en partiraient en même temps pour se rencontrer en chemin, et qu'au lieu où ils se rencontreraient on planterait des bornes pour marquer la séparation des deux pays. Il arriva que les Philènes avaient avancé assez loin sur les terres des

Cyrénéens lorsque la rencontre se fit. Ceux-ci, qui étaient les plus forts, en conçurent tant de déplaisir et d'animosité, qu'ils résolurent d'enterrer vifs ces deux frères s'ils ne reculaient. Les Philènes aimèrent mieux souffrir cette cruelle mort, que de trahir les intérêts de leur patrie. Les Carthaginois, pour immortaliser la gloire de ces deux frères, firent élever des autels sur leurs tombeaux, et leur sacrifièrent comme à des dieux.

Philésius, *aimable*, surnom d'Apollon.

Philetius, garde des troupeaux d'Ulysse, tue, dans l'*Odyssée*, Ctésippus, un des poursuivants de Pénélope.

Phileto, une des Hyades.

Philévius, *qui se plaît aux cris des Bacchantes*, surnom de Bacchus. Rac. *Evohé. Anthol.*

1. Philia, divinité grecque; c'est l'Amitié.

2.—Une des nymphes qui eurent soin de l'éducation de Bacchus dans l'isle de Naxos.

Philides, famille athénienne, dont était tirée une prêtresse qui tenait un rang distingué dans le temple d'Eleusis, et dont le ministère particulier était consacré à l'initiation.

Philinas, un des fils d'Egyptus.

Philinnion, fille unique de Démostrate et de Charito, décéda en âge nubile, au grand regret de ses parents, lesquels, avec le corps, firent enterrer les bagues et joyaux que leur fille avait le plus aimés durant sa vie. Quelque temps après sa mort, un jeune homme appelé Machates vint loger chez Démostrate son ami. Un soir qu'il était seul, Philinnion, dont il ignorait la mort, lui apparaît, lui déclare qu'elle l'aime, et l'amène à répondre à sa passion. Machates, pour gage de son amour, donne à son amante une coupe d'or, et se laisse ôter un anneau de fer qu'il avait au doigt; Philinnion lui donne en échange un anneau d'or et sa pièce d'estomac. Cependant une vieille servante, en allant et venant, les aperçoit, et court tout effrayée en avertir son maître et sa maîtresse. On la traite de visionnaire; mais l'aveu de l'hôte, et l'anneau d'or que la mère reconnaît, ne laissent plus de doute. Charito, n'écoutant que sa douleur, surprend sa fille avec Machates, et court avec son époux pour l'embrasser; mais Philinnion les repousse avec un air morne, leur reproche leur curiosité, et retombe sans vie. On va visiter son tombeau, et l'on n'y trouve point son corps, mais seulement l'anneau de fer et la coupe d'or. Machates, honteux de son aventure, se donna la mort.

Philippis, Amazone tuée par Hercule.

Philius, surnom d'Apollon, auquel on avait érigé un autel, en mémoire de son affection pour Branchus. Rac. *Philein*, aimer.

Phillo, fille d'Alcimédon, capitaine grec, ayant eu un fils d'Hercule, son père fit exposer la mère et l'enfant. Une pie, à force d'entendre crier le dernier, apprit à le contrefaire. Hercule un jour passant par cet endroit, et entendant les cris de la pie, qu'il prenait pour ceux d'un enfant, se détourna, reconnut la mère et le fils, et les délivra du danger où ils étaient.

Philobia, femme de Persée, qui favorisa les amours de Laodice et d'Acamas. Cette princesse, éperdûment amoureuse du héros grec, s'adressa à Philobia, qui trouva moyen d'intéresser son mari en sa faveur. Persée se lia bientôt avec Acamas, et l'invita à venir dans la ville de Dardanus, dont il était gouverneur. Laodice s'y rendit, accompagnée de quelques jeunes Troyennes. Une fête splendide fournit aux deux amants les moyens de se voir. *V*. Acamas, Laodice.

Philoctète, un des héros les plus célèbres de son temps, était fils de Pœan, et le fidèle compagnon d'Hercule, qui, en mourant, lui laissa ses flèches, dont l'une, dans la suite, lui devint fatale. Il s'était engagé, par serment, à ne jamais découvrir le lieu où il aurait déposé le corps de ce héros. Mais les Grecs, sur le point de partir

pour le siége de Troie, ayant appris de l'oracle de Delphes que, pour se rendre maîtres de cette ville, il fallait qu'ils fussent en possession des flèches d'Hercule, envoyèrent des députés à Philoctète, pour apprendre en quel lieu elles étaient cachées. Philoctète, qui ne voulait ni violer son serment, ni priver les Grecs de l'avantage que devaient leur procurer ces flèches, après quelque résistance, montra avec le pied le lieu où il avait inhumé Hercule, et avoua qu'il avait ses armes en son pouvoir. Cette indiscrétion lui coûta cher dans la suite; car, dans le temps qu'il allait à Troie, une de ces flèches étant tombée sur le même pied avec lequel il avait montré le lieu de la sépulture d'Hercule, il s'y forma un ulcère qui jetait une si grande puanteur, qu'à la sollicitation d'Ulysse on le laissa dans l'isle de Lemnos, où il souffrit pendant dix ans tous les maux et toutes les douleurs que l'illustre auteur de *Télémaque* décrit si éloquemment, d'après *Euripide* et *Ovide*. Cependant, après la mort d'Achille, les Grecs voyant qu'il était impossible de prendre la ville sans les flèches que Philoctète avait emportées avec lui à Lemnos, Ulysse, quoiqu'ennemi mortel de ce héros, se chargea de l'aller chercher, et de le ramener; ce qu'il exécuta en effet. Ce voyage et cette négociation, pour le dire en passant, font le sujet d'une des plus belles tragédies que l'antiquité nous ait transmises.

Philoctète ne fut pas plutôt arrivé dans le camp des Grecs, que Pàris lui fit demander un combat singulier; mais le héros grec l'ayant blessé mortellement d'une de ses flèches, il alla mourir entre les bras de sa chère Œnone. Comme son ulcère n'était point encore guéri, n'osant, après la prise de Troie, retourner dans son pays, il alla dans la Calabre, où il bâtit la ville de Pétilie, et fut enfin sauvé par les soins de Machaon, comme nous l'apprenons de *Properce* et d'*Ovide*. On lui attribue aussi la fondation de Thurium.

Philoctète avait été un des plus fameux Argonautes; et comme il survécut long-temps à la prise de Troie, c'est une preuve de la proximité de ces deux événements. *Homère* dit que Philoctète était le plus adroit de tous les Grecs à tirer de l'arc, et qu'il commandait sept vaisseaux, qui portaient ceux de Méthone, de Thaumacie, de Méliboée et d'Olizon.

PHILOCTUS, fils de Vulcain.

PHILODAMÉE, fille de Danaüs, épousa Mercure, dont elle eut un fils nommé Pharis.

PHILODICE, fille d'Inachus, et mère de Phœbé et d'Ilaïre.

PHILOGÉE, nom que *Fulgence* donne à un des chevaux du Soleil. Rac. *Philein*, aimer; *gè*, la terre.

1. PHILOLAÜS, nom que les habitants d'Asope en Laconie, donnaient à Esculape. Rac. *Philos*, ami; *laos*, peuple.

2. — Un des fils de Minos et de Paria, fut immolé par Hercule, qui vengea la mort de deux de ses compagnons.

PHILOMAQUE, fille d'Amphion, et femme de Pélias, roi d'Iolchos.

PHILOMÉDUSE, princesse d'une grande beauté, femme du roi Aréithoüs, et mère de Ménesthius.

PHILOMÉIDES, *qui aime les ris*, épithète de Bacchus. Rac. *Méidian*, sourire. *Anthol.*

1. PHILOMÈLE, frère de Plutus. Ce jeune homme, ne s'accordant point avec son aîné, et se trouvant réduit au plus étroit nécessaire, acheta, du peu qui lui restait, des bœufs, inventa la charrue, et, à force de travail, se procura les moyens de vivre avec aisance. Cérès, touchée de ses efforts, et ravie de sa découverte, l'enleva et le plaça au ciel parmi les constellations, sous le nom de Bouvier. (*Voyez* BOOTÈS.) L'allégorie est trop sensible pour avoir besoin d'être développée. L'industrie et le travail dédommagent le pauvre de la privation des richesses, et lui donnent de quoi satisfaire aux besoins de première nécessité, dont la jouissance suffit au bonheur.

2. — Fille de Pandion, roi d'A-

thènes, et sœur de Progné, suivit Térée, roi de Thrace, mari de sa sœur, qui ne pouvait vivre séparée d'elle. Pandion ne consentit à ce départ qu'avec beaucoup de répugnance, comme s'il eût prévu le malheur qui la menaçait, et lui donna des gardes pour l'accompagner. Térée, devenu amoureux de la princesse, congédia, dès qu'il eut pris terre, sous divers prétextes, tous les gens de sa suite, la conduisit dans un vieux château et la déshonora. Mais, révolté des reproches sanglants de sa victime, il lui coupa la langue, et la laissa dans le même château, sous une garde dont il était sûr. Progné, à qui il vint dire que sa sœur était morte dans le voyage, pleura Philomèle et lui fit élever un monument. Un an se passa avant que Philomèle pût instruire sa sœur de ce qui s'était passé; enfin, elle s'avisa de tracer sur la toile, avec une aiguille, l'attentat de Térée, et la situation où elle était réduite. Progné toute à sa vengeance, profitant d'une fête de Bacchus, durant laquelle il était permis aux femmes de courir les champs, délivra sa sœur, tua son propre fils Itys, et fit servir ses membres dans un festin qu'elle donnait à son mari, à l'occasion de la fête. Philomèle parut à la fin du repas, et jeta sur la table la tête de l'enfant. Térée, à cette vue, transporté de rage, demande ses armes; mais les princesses s'échappent, montent sur un vaisseau qu'elles avaient fait préparer, et arrivent à Athènes, avant que Térée ait pu se mettre en devoir de les poursuivre. *Ovide* dit que, comme elles s'enfuyaient, Philomèle fut changée en rossignol, et Progné en hirondelle. Térée, qui les poursuivait, se vit aussi métamorphosé en huppe, et Itys en chardonneret. Pandion, à la nouvelle de ces horreurs, mourut de chagrin. *Anacréon*, et, après lui *Apollodore*, assurent que ce fut Philomèle qui fut changée en hirondelle, et Progné en rossignol. *Pausanias* dit que ces infortunées princesses, retirées à Athènes, et sans cesse occupées de leurs malheurs, se consumèrent d'ennui et de tristesse; et ce qui, selon lui, donna lieu de dire qu'elles avaient été changées, l'une en hirondelle, et l'autre en rossignol, c'est que le chant de ces oiseaux a quelque chose de triste et de plaintif. On a remarqué qu'*Homère*, qui parle de Philomèle et d'Itys tué par une méprise de sa mère, n'a connu ni Progné, ni Térée. Les mythologues trouvent une allégorie dans ces métamorphoses, et la peinture des caractères. La huppe, oiseau qui aime le fumier, désigne les mœurs impures de Térée; son vol pesant signifie qu'il ne put atteindre les deux sœurs, son vaisseau étant moins bon voilier que le leur : le rossignol, qui se cache dans les broussailles, semble y vouloir cacher sa honte et ses malheurs; et l'hirondelle, qui fréquente les maisons, marque l'inquiétude de Progné, qui cherche vainement son fils qu'elle a massacré.

3. — Mère de Patrocle et épouse de Menœtius.

4. — Une des filles de Priam.

1. Philomélidès, roi de Lesbos, défiait à la lutte tous les étrangers qui arrivaient dans son isle. Son orgueil fut humilié par Ulysse, qui le combattit, le terrassa, et réjouit, par sa victoire, tous les Grecs spectateurs du combat.

2. — Patrocle, fils de Philomèle.

Philomirax, *qui se plaît avec la jeunesse*. Diane avait, sous ce surnom, un temple à Elis, voisin d'un lieu d'exercice pour la jeunesse. Rac. *Meirax*, enfant, jeune homme.

1. Philonis, fille de Bosphorus et de Cléobée, naquit dans un bourg de l'Attique, et fut mère de Philammon.

2. — Surnom de Chioné, fille de Dédalion que Diane rendit immortelle.

3.—Epouse d'Hespérus, ou de Lucifer, mère de Ceix et de Dédalion.

1. Philonoé, fille d'Iobate, roi de Lycie, et femme de Bellérophon.

2. — Fille de Tyndare, roi de Sparte.

1. Philonomé, seconde femme de

Cycnus, qui l'épousa après la mort de Proclée, sa première femme. Philonomé devint amoureuse de Ténès, son beau-fils. Sur ses refus, elle l'accusa auprès de son père d'avoir attenté à son honneur. Le père, trop crédule, enferma son fils dans un coffre, et le précipita à la mer; mais la compassion de Neptune fit arriver le coffre dans l'isle de Leucophrys, où Ténès fut reçu et reconnu pour roi. Cette isle prit de lui le nom de Ténédos.

2. — Fille de Nyctimus et d'Arcadie, et compagne de Diane. Mars, déguisé en berger, la rendit mère de deux enfants, qu'elle jeta dans la forêt d'Erymanthe, craignant l'indignation de son père. Les enfants tombèrent dans un chêne creux, où une louve se tenait avec ses petits. La louve leur donna la mamelle. Le berger Téléphe, qui s'en aperçut, prit les deux enfants, les éleva, et les nomma Lycastus et Parrhasius. Ils succédèrent à leur aïeul sur le trône d'Arcadie. *Plut.* *V.* Rémus, Faustulus, Rhéa Sylvia, etc.

Philonomus, un des fils d'Electryon.

Philosophie. *(Iconol.)* *Afranius* la fait la fille de l'Expérience et de la Mémoire. On la représente comme une femme dont le maintien est grave, l'attitude pensive, et dont un riche diadême orne le front majestueux. Elle est assise sur un siége de marbre blanc, dont les bras sculptés présentent les images de la nature féconde. Cette figure symbolique tient deux livres: sur l'un est écrit: *Naturalis*, et sur l'autre: *Moralis*. *Raphaël*, dont cette image est empruntée, a voulu aussi indiquer les quatre éléments, objets des recherches philosophiques, par les différentes couleurs des vêtements qu'il a donnés à sa figure allégorique. L'air est exprimé par la draperie de couleur d'azur qui lui couvre les épaules; le feu, par sa tunique rouge; l'eau, par la draperie de couleur de mer qui couvre ses genoux; la terre, par celle qui est jaune, et qui lui descend jusqu'aux pieds. Deux petits génies, que l'on aperçoit à côté de la figure principale, supportent cette inscription: *Causarum cognitio*, la connaissance des causes.

Boèce, dans le portrait qu'il a fait de la Philosophie, lui fait tenir des livres d'une main et un sceptre de l'autre. Sur le bas de sa robe est un Θ, et sur son estomac un Π, deux lettres grecques qui désignent, la première, la théorie, la seconde, la pratique, pour faire entendre que la Philosophie doit être active et spéculative. Il feint que cette image symbolique s'est offerte à lui sous les traits d'une femme dont le visage rayonnant et les yeux pleins de feu annonçaient quelque chose de divin. Sa taille paraissait égale à celle de l'espèce humaine; quelquefois aussi elle élevait la tête dans les cieux, et se dérobait aux regards des faibles mortels.

Cochin lui donne les traits d'une belle femme, l'air de la méditation, un vêtement simple, un sceptre dans une main et un livre dans l'autre, et lui fait gravir une montagne difficile et pierreuse, et la fait s'appuyer sur le mors de la raison.

Dans un sujet allégorique de *B. Picart*, qui représente l'accord de la Religion avec la Philosophie, la figure symbolique a différents attributs qui en caractérisent les quatre parties. Elle est couronnée d'étoiles, pour marquer la physique. Un sceptre dans sa main gauche indique la morale. Deux petits génies sont placés auprès d'elle: l'un tient un serpent se mordant la queue, symbole de l'éternité, ce qui annonce la métaphysique; et l'autre porte dans ses mains une pierre de touche, pour exprimer la logique, dont le but est de discerner le vrai d'avec le faux.

Philostéphanos, *qui aime les couronnes*, épithète d'Apollon. *Anthol.*

Philotis, une des filles de la Nuit, qui, selon *Hésiode*, désignait l'abus du penchant que les deux sexes ont l'un pour l'autre.

Philottus, nom que des auteurs donnent au mari de Niobé.

Philozoé, épouse de Tlépolème, selon *Tzetzès*, célébra des jeux funèbres en l'honneur de son mari tué au siége de Troye.

Philtre, breuvage ou drogue, dont l'effet prétendu est de donner de l'amour. Les anciens qui en connaissaient l'usage, invoquaient, dans la confection des philtres, les divinités infernales. Il y entrait différentes herbes ou matières, telles que le poisson appelé *rémore*, certains os de grenouilles, la pierre astroïse, et surtout l'hippomane. *Delrio*, qui met les philtres au rang des maléfices, ajoute qu'on s'y est aussi servi de sperme humain, de sang menstruel, de rognures d'ongles, de métaux, de reptiles, d'intestins de poissons et d'oiseaux, et qu'on y mêle quelquefois de l'eau bénite, du crême, des reliques, des fragments d'ornements d'église, etc. Les preuves qu'apportent différents auteurs de la réalité des effets produits par les philtres, me paraissent en général ne devoir s'attribuer qu'à une grande crédulité, et à la force de l'imagination.

1. Philyre, fille de l'Océan, devint maîtresse de Saturne. Rhéa, femme du dieu, les ayant surpris, Saturne se transforma en cheval pour s'échapper; et Philyre, confuse, s'en alla errer dans les montagnes des Pélasges, où elle accoucha du Centaure Chiron. Elle eut tant de regret d'avoir mis ce monstre au monde, qu'elle demanda aux dieux d'être métamorphosée; elle le fut en tilleul. Rac. *Philyra*, tilleul.

2. — Epouse de Nauplius et mère de Palamède. *Apollod.*

Philyréius, Philirydès, Chiron, fils de Philyre.

Phimacus, berger qui nourrit Philoctète dans l'isle de Lemnos.

1. Phinée, fils d'Agénor, régnait à Salmidesse, dans la Thrace: il avait épousé Cléobule, ou Cléopâtre, filles de Borée et d'Orithyie, dont il eut deux fils, Plexippe et Pandion. Mais ayant répudié dans la suite cette princesse, pour épouser Idéa, fille de Dardanus, cette marâtre, pour se défaire de ses deux beaux-fils, les accusa d'avoir voulu la déshonorer, et le trop crédule Phinée leur fit crever les yeux. Les dieux, pour l'en punir, se servirent du ministère de l'Aquilon pour l'aveugler; c'est-à-dire qu'il reçut de Borée, son beau-père, le même traitement qu'il avait fait à ses deux fils. On ajoute qu'il fut en même temps livré à la persécution des Harpyies, qui enlevaient les viandes sur la table de Phinée, ou infectaient tout ce qu'elles touchaient, et lui firent souffrir une cruelle famine. Les Argonautes étant arrivés chez Phinée en furent favorablement reçus, et en obtinrent des guides pour les conduire à travers les roches Cyanées. En reconnaissance, ils le délivrèrent des Harpyies, auxquelles ils donnèrent la chasse. *Diodore* dit qu'Hercule sollicita la liberté des jeunes princes que Phinée tenait en prison, et que, n'ayant pu le fléchir, il employa la force, tua le père, et partagea ses états entre ses deux enfants.

2. — Frère de Céphée, jaloux de ce que Persée lui enlevait sa nièce Andromède qui lui avait été promise en mariage, résolut de troubler la cérémonie de leurs nôces. Pour remplir ce dessein, il rassembla ses amis, entra dans la salle du festin, et y porta le carnage et l'horreur. Persée aurait succombé sous le nombre, s'il n'eût eu recours à la tête de Méduse, dont la vue pétrifia Phinée et ses compagnons.

1. Phisadia, Danaïde, donna son nom à la fontaine de ce nom, en Arcadie.

2. — Sœur de Pirithoüs. Elle fut emmenée en captivité, lorsque Castor et Pollux délivrèrent leur sœur Hélène enlevée par Thésée et Pirithoüs, et devint l'esclave d'Hélène.

Phlégéthon, fleuve d'enfer, qui roulait des torrents de flamme, et environnait de toutes parts la prison des méchants. On lui attribuait les qualités les plus nuisibles. Ce fut avec l'eau de ce fleuve que Cérès métamorphosa l'indiscret Ascalaphe. Ce fleuve ne voyait croître aucun

arbre, aucune plante, sur ses bords; et après un cours assez long en sens contraire du Cocyte, il se jetait comme lui dans l'Achéron.

Phlégias, un des guerriers qui périrent à l'occasion du mariage de Persée avec Andromède.

Phlégius, roi dont il est fait mention dans un des hymnes attribués à *Homère*.

1. Phlégon, un des chevaux du Soleil. Rac. *Phlegein,* briller.

2. — Chien de chasse.

Phlégra, ville de Macédoine, où l'on prétendait que les géants avaient combattu contre les dieux. D'où

Phlegræi Campi, plaine où eut lieu le combat dont il est question plus haut.

Phlegræus, fils d'Ixion et de la Nuée qu'il prit pour Junon.

1. Phlégyas, fils de Mars et de Chrysa fille d'Halmus, père d'Ixion, régna dans un canton de la Béotie, qui prit de lui le nom de Phlégyade. Il n'eut qu'une fille nommée Coronis, qu'Apollon rendit mère d'Esculape. Phlégyas, pour se venger de cette injure, mit le feu au temple de Delphes. Les dieux, pour l'en punir, le précipitèrent dans le Tartare, où il est dans une continuelle appréhension de la chûte d'un rocher qui lui pend sur la tête. C'est dans sa bouche que *Virgile* met cette morale : *Apprenez à ne point braver les dieux;* morale assez déplacée, si c'est vraiment les enfers que *Virgile* a voulu peindre, et non pas, comme l'a pensé très raisonnablement *Warburton*, la représentation des mystères. *Valérius Flaccus* représente Tisiphone se tenant auprès de Thésée et de Phlégyas, et goûtant la première aux mets qu'on leur présente, afin de leur en inspirer de l'horreur.

2. — Autre fils de Mars et de la Béotienne Chrysé, bâtit dans le territoire des Minyens la ville de Phlégya, et fut tué par le fils de Chthonius.

Phlégyens, ou Phlégyes, guerriers de Phlégyas, ayant voulu piller le temple de Delphes, furent exterminés par le feu du ciel, par des tremblements de terre continuels, et par la peste. Selon d'autres, Neptune les fit tous périr par un déluge.

Phlias, fils de Bacchus, fut un des Argonautes.

Phlœa, surnom de Proserpine.

Phlœus, surnom de Bacchus.

1. Phlogius, un des compagnons d'Autolycus, fils de Chioné.

2. — Un des fils de Phryxus.

Phlyus, fils de la Terre, selon les Athéniens, avait donné son nom à la bourgade de Phlya.

Phobé, Amazone, tuée par Hercule, lorsqu'il enleva la ceinture d'Hippolyte. On la disait aussi compagne de Diane.

Phobétor, le second des trois Songes, enfants du Sommeil. Son nom signifie, *qui épouvante,* parce-qu'il prenait la ressemblance des bêtes sauvages, des serpents et autres animaux qui inspirent la terreur.

Phobos, la Peur. Elle était divinisée par les Grecs, et représentée avec une tête de lion.

Phocæus, Pylade, fils de Strophius, roi de la Phocide.

Phocéus, un des capitaines des troupes de Cyzique, tué par Télamon.

Phocide, petite région de la Grèce, entre l'Attique et la Béotie, où est le mont Parnasse.

1. Phocus, fils d'Eaque et de la Néréide Psammate, jouant un jour avec Pélée et Télamon, ses deux frères du premier lit, le palet de Télamon lui cassa la tête. Eaque, informé de cet accident, et apprenant en même temps que ces jeunes princes avaient eu auparavant un différend avec leur frère, et qu'ils avaient commis cet assassinat à l'instigation de leur mère, les condamna à un exil éternel.

2. — Corinthien, fils de Neptune, ou plutôt d'Ornition, guérit Antiope, fille de Nyctéus, d'une espèce de délire qui lui faisait courir toute la Grèce, et l'épousa.

3. — Fils du Lapithe Cénée, un des Argonautes. *Hygin.*

Phœbades, prêtres qui, chez les Romains, avaient soin du culte d'Apollon.

Phœbas, *inspirée par Phœbus,* nom qu'on donnait quelquefois aux prêtresses d'Apollon.

1. Phœbé, fille du Ciel et de la Terre, épousa Cœus son frère, et devint mère de Latone et d'Astérie.

2. — La même que Diane, ou la Lune. Diane était appelée Phœbé dans le ciel.

3. — Sœur d'Ilaïre.

4. — Sœur de Phaéton.

5. — Fille de Léda.

Phœbeius Ales, le corbeau, oiseau consacré à Apollon.

Phœbeius Juvenis. *V.* Phœbigena.

Phœbeum, temple d'Apollon aux environs de Sparte.

Phœbigena, fils de Phœbus, Esculape, dans *Virgile.*

Phœbus, le même qu'Apollon. On lui donnait ce nom, pour faire allusion à la lumière du soleil, et à sa chaleur qui donne la vie à toutes choses. Rac. *Phoibos,* clair, lumineux. Quand *Ovide* parle de l'un et l'autre Phœbus, *utroque Phœbo,* cela doit s'entendre du soleil levant et du soleil couchant.

Phœnissa, Didon, dans *Virgile,* parcequ'elle était de Phénicie.

Phœnodamas, Troyen qui obligea Laomédon d'exposer sa fille Hésione à un monstre marin. Pour s'en venger, ce roi envoya ses filles en Afrique, où une d'elles devint mère d'Acestès. *Lycophr.*

Phogor. *Voy.* Baal-Peor.

Phoitaliotès, *errant, vagabond.* Epithète de Bacchus. Rac. *Phoitan,* aller et venir; *alaein,* errer. *Anthol.*

1. Pholoé, jeune esclave de Crète, savante dans tous les arts de Minerve, fut donnée en présent par Enée à Sergeste.

2. — Nom de nymphe.

3. — Jument du jeune Admète.

4. — Montagne de la Thessalie, séjour ordinaire des Centaures.

Pholégandre, fils de Minos, donna son nom à une isle.

Pholus, un des Centaures, fils de Silénus et de Mélia. Hercule, allant à la chasse du Sanglier d'Erymanthe, logea chez le Centaure Pholus, qui le reçut très bien, et le traita de même. Au milieu du festin, Hercule ayant voulu entamer un muid de vin qui appartenait aux autres Centaures, mais que Bacchus ne leur avait donné qu'à condition d'en régaler Hercule quand il passerait chez eux, ceux-ci lui en refusèrent, et l'attaquèrent même vivement. Les uns armés de gros arbres avec leurs racines, les autres de grosses pierres, plusieurs de haches, ils fondirent tous ensemble sur Hercule; le héros, sans s'étonner, les écarta à coups de flèches, et en tua plusieurs de sa massue. Son hôte ne prit aucune part à ce combat, sinon qu'il rendit aux morts les devoirs de la sépulture, comme à ses parents; mais par malheur une flèche qu'il arracha du corps d'un de ces Centaures le blessa à la main, et quelques jours après il mourut de sa blessure. Hercule lui fit de magnifiques funérailles, et l'enterra sur la montagne appelée depuis Pholoé, du nom de Pholus.

Phonghi (*Myth. Ind.*), prêtre de Gaudma, mais d'un ordre inférieur. *Voy.* Rhahaan.

Phonolénis, Lapithe tué par le Centaure Phéocome.

1. Phorbas, fils d'Argus, régna à Argos mille cinq cent quatre-vingt-neuf ans avant J. C.

2. — Petit-fils du précédent, délivra les Rhodiens d'une quantité prodigieuse de serpents, et sur-tout d'un dragon furieux qui avait déjà dévoré beaucoup de monde. Comme il était fort aimé d'Apollon, il fut, après sa mort, placé dans le ciel avec le dragon qu'il avait tué. (*Voy.* Ophiuchus, Serpentarius.) Les Rhodiens, toutes les fois que les vaisseaux partaient du port, faisaient un sacrifice à l'heureuse arrivée de Phorbas, pour demander à Apollon que ceux qui partaient eussent une aussi heureuse aventure, et, par quelque grande action, pussent mériter la même gloire.

3. — Père de Diomèda, une des concubines d'Achille.

4. — Fils de Priam et d'Epithésie, l'aîné et le plus vigoureux des fils de

ce prince, fut tué par Ménélas. *Virgile* feint que le dieu du sommeil prit ses traits pour tromper Palinure.

5.—Egyptien de la ville de Syène, périt dans le combat qui se livra au sujet du mariage de Persée et d'Andromède.

6.—Un des Lapithes, tua, selon *Ovide*, le Centaure Alphidas, qui dormait assoupi par le vin.

7.—Chef des Phlégyens, homme cruel et violent, s'étant saisi des avenues par lesquelles on pouvait arriver à Delphes, contraignait tous les passants de se battre à coups de poings contre lui, pour les exercer, disait-il, à mieux combattre aux jeux Pythiens; et après les avoir vaincus, il les faisait mourir dans de cruels tourments. Apollon, pour punir ce brigand, se présenta au combat, déguisé en Athlète, et assomma Phorbas d'un coup de poing.

8.—Il y eut plusieurs bergers de ce nom.

9.—Père de Tiphys, célèbre pilote des Argonautes, qu'il avait eu d'Hymane.

1. PHORBUS, fils de Priam. Le Sommeil, dans l'*Iliade*, prit ses traits pour enlever Palinure.

2.—Père de Pronoé, épouse d'Étolus.

PHORCUS, ou PHORCYS, un des dieux marins, était, selon *Hésiode*, fils de Pontus et de la Terre; et il eut de sa femme Céto les Grées et les Gorgones. *Varron* prétend que c'était un roi de Corse, qui perdit la vie dans une bataille contre Atlas, et dont on fit un dieu marin.

PHORCYDES, ou PHORCYNIDES, Gorgones, filles de Phorcus.

PHORCYNIS, Méduse, fille du même.

1. PHORCYS, port de l'isle d'Ithaque, dédié au dieu du même nom, dont *Homère* fait une description riante dans le treizième livre de l'*Odyssée*.

2.—Prince phrygien, fils de Phénops, tué par Ajax au siége de Troie.

3.—C'est aussi un nom patronymique.

1. PHORMION. Castor et Pollux, étant venus visiter un jour la maison qu'ils avaient habitée autrefois, demandèrent l'hospitalité à un certain Phormion qui en était alors propriétaire, et se donnèrent pour des étrangers arrivés de Cyrène. Ils parurent curieux sur-tout d'une chambre qu'ils désignèrent, et que Phormion refusa, parcequ'il y tenait une jeune fille. Ils acceptèrent donc un autre appartement. Mais le lendemain matin Phormion ne trouva ni ses hôtes, ni sa maîtresse, et vit en leur place deux statues de Castor et de Pollux.

2.—Pêcheur d'Erythrée, ayant perdu la vue, la recouvra par la protection de l'Hercule d'Erythrée.

PHORONÉE, fils du fleuve Inachus, ou plutôt d'Inachus, roi d'Argos, réunit et poliça les habitants du pays épars et sauvages, bâtit une ville pour leur servir d'habitation. Un ancien poète, dans un poëme intitulé *Phoronide*, l'appelle le père des mortels. *Pline* lui donne le titre du plus ancien roi de la Grèce.

PHORONIDÈS, le fleuve Inachus, que quelques uns font fils de Phoronée.

PHORONIS, Io, sœur de Phoronée.

PHOSPHORE, *qui porte la lumière*, nom que l'on donne à la déesse Até, à Diane, à Lucifer ou étoile de Vénus. Rac. *Phos*, lumière. Ce dernier était particulièrement honoré sur le mont Oéta.

PHOSPHORIES, fêtes grecques en l'honneur de Phosphore, ou Lucifer.

PHOTINGE, flûte oblique, dont *Athénée* attribue l'invention à Osiris l'Egyptien.

PHRA (*Myth. Egypt.*), nom sous lequel les premiers Egyptiens adorèrent le Soleil, avant de lui donner le titre emblématique d'Osiris, ou auteur du temps. Ils honoraient aussi leurs rois et leurs prêtres du nom de *Phra*. Il est assez vraisemblable que le titre de *Pharaon*, porté successivement par plusieurs rois d'Egypte, est une corruption du mot Phraw, ou Praw, qui signifiait originairement Soleil, et s'appliquait aux rois et aux prêtres, comme représentant sur la terre ce dispensateur de la lu-

mière. *Voyez* Praw. *Voyage à Ava, par le major Symes, en* 1795.

Phradmon, père d'Agélaüs, Troyen tué par Diomède.

Phradmonide, Agélaüs.

Phrasimus, père de Praxithée.

Phrasius, devin de Chypre, que sacrifia Busiris.

Phratrius, surnom de Jupiter adoré à Athènes, sur-tout le deuxième jour des Apaturies.

Phrenoghéthès, *qui donne de la joie à l'âme.* Epithète d'Apollon. Rac. *Phrèn*, âme, esprit; *ghèthein*, inspirer de la joie. *Anthol.*

Phrixa, une des nymphes qui, selon les Arcadiens, élevèrent Jupiter.

Phronime, fille d'Etéarque, roi de Crète, à l'instigation de sa belle-mère, fut condamnée par son père à mourir dans les flots; mais le serviteur chargé d'exécuter cet ordre cruel trouva moyen d'éluder son serment, en confiant d'abord l'enfant aux flots, et la sauvant ensuite. Phronime devint une des femmes de Polymneste, dont elle eut Battus, fondateur de Cyrène.

1. Phronius, père de Noémon, qui prêta son vaisseau à Télémaque pour aller à Pylos.

2.—Un des Fils de Phryxus et de Chalciope.

1. Phrontis, princesse d'une grande sagesse, avait épousé Panthus, dont elle eut Euphorbe.

2.—Pilote grec, fils d'Onétor, très expérimenté, et qui savait le mieux combattre les tempêtes, conduisait la galère principale de Ménélas au retour de Troie. Un jour que l'on avait abordé au port de Sunium, Apollon le tua au gouvernail.

3.— Un des argonautes.

1. Phrygie, fille de Cécrops, donna son nom à une contrée de l'Asie mineure, célèbre par le culte de Cybèle, que les poètes appellent la Mère phrygienne, *Mater phrygia.*

2.—Epouse d'Argès, dont il eut Deusus, Atron et Atreneste.

3.—L'endroit du mont Œta où Hercule se brûla.

Phrygiennes, ou Phrygies, fêtes en l'honneur de Cybèle.

1. Phryxus, fils d'Athamas roi de Thèbes, et de Néphelé, qu'Athamas avait épousée après avoir répudié Ino, fille de Cadmus. Phryxus avait une sœur nommée Hellé. Il y en a qui prétendent qu'Athamas ayant repris Ino, celle-ci sollicita fortement Phryxus de commettre un inceste avec elle. Désespérée de n'avoir pu l'y faire consentir, elle l'accusa d'avoir voulu attenter à son honneur. Le roi, déférant à cette fausse accusation, résolut de faire mourir Phryxus. Cependant on consulta l'oracle pour savoir par quel moyen on ferait cesser la famine qui affligeait tout le royaume. L'oracle répondit que les dieux n'appaiseraient leur courroux que par le sang de deux princes. Phryxus et sa sœur Hellé furent destinés pour servir de victimes. Mais ayant été informés de la résolution qu'on avait prise, ils crurent devoir fuir hors de la Grèce. S'imaginant être guidés par une providence particulière des dieux, ils passèrent d'Europe en Asie, sur un bélier à toison dorée. Hellé tomba dans la mer, qui pour cette raison même fut appelée l'Hellespont. Pour Phryxus, ayant heureusement achevé sa course, il aborda enfin dans la Colchide. Là il sacrifia son bélier pour obéir à un oracle, et il suspendit sa dépouille dans un temple de Mars. Eétès, son parent, qui régnait dans la Colchide, lui donna sa fille Chalciope. Les premières années de ce mariage furent heureuses; mais Eétès, qui enviait les trésors de son gendre, le fit mourir pour s'en rendre maître. Ses enfants furent sauvés par leur mère Chalciope, qui les fit passer secrètement en Grèce. *V.* Hellé, Athamas, Toison d'or.

Phthas, ou Aphthas, nom que les Egyptiens donnaient à Vulcain.

1. Phthia, concubine d'Amyntor, qui, selon une tradition rapportée par *Apollodore*, accusa Phœnix d'avoir voulu lui faire violence.

Elle est plus communément appelée Clytie.

2. — Une des filles d'Amphion et de Niobé.

Phthiens, troupes d'Achille, de Philoctète et de Protésilas, au siége de Troie.

Phthiotide. contrée de la Thessalie où régnait Pélée, père d'Achille.

Phthires, montagne de la Carie, dont les habitants marchèrent au secours des Troyens contre les Grecs.

1. Phthius, fils d'Achæus et père d'Hellen, donna son nom à une contrée de la Thessalie, qui fut la patrie d'Achille.

2. — Fils de Lycaon.

Phthonos, *l'Envie.* (*Iconol.*) Les Grecs en avaient fait un dieu, parceque ce mot, dans leur langue, est masculin. Ils le représentaient précédant la Calomnie, avec les mêmes atributs que l'Envie. *V.* Envie.

Phur, Phurim, Purim, *les sorts*, fête solemnelle chez les Juifs, instituée en mémoire de leur heureuse délivrance du projet des sorts que fit jeter Aman par des devins, pour exterminer toute la nation juive dans les états d'Assuérus. Ils la célèbrent encore aujourd'hui par des jeûnes et des réjouissances. Elle ressemblait autrefois aux Bacchanales, et les Juifs y poussaient la débauche du vin à de grands excès, prétendant que ce fut par des festins qu'Esther sut mettre Assuérus dans la bonne humeur dont elle avait besoin pour obtenir la délivrance de sa nation. Pendant que dure cette fête, qui est de trois jours, on lit solemnellement, dans les synagogues, le livre d'Esther : tout le monde y doit assister, sans distinction de sexe, d'âge, ni de rang, parceque tous ont eu part à la délivrance. Chaque fois que le nom d'Aman revient dans la lecture, la coutume est de frapper des mains et des pieds, en s'écriant : *Que sa mémoire périsse !*

Phya, Athénienne d'une rare beauté et d'une taille majestueuse, que Pisistrate fit passer aux yeux des Athéniens pour Minerve, qui leur apparaissait afin de lui rendre son pouvoir.

Phylace, ville de Thessalie dont les habitants allèrent au siége de Troie sous la conduite de Protésilas.

Phylacbia, Laodamie, femme de Protésilas, de Phylace, ville de Thessalie.

Phylacidès, Protésilas.

Phylacis et Phylandre, fils d'Apollon et de la nymphe Acacallis, furent allaités par une chèvre dont on voyait la figure dans le temple de Delphes.

Phylactères, *ce qui préserve* (*Myth. Rabb.*), espèces de talismans juifs. C'étaient des morceaux de parchemin bien choisis, sur lesquels on écrivait en lettres carrées, avec soin et avec de l'encre préparée, des paroles de la loi. On les roulait ensuite, on les enveloppait dans une peau de veau noir, on les fixait ensuite à deux morceaux carrés de la même peau, dont l'un était attaché au front, et l'autre au bras. Cette superstition, dont on attribue l'origine aux Pharisiens, s'est beaucoup augmentée parmi les Juifs, et quelques uns ont été assez extravagants pour se persuader que Dieu lui-même portait des *théphylein*, ou phylactères, sur la tête.

1. Phylacus, père d'Iphiclus, et fils de Déionée, roi de la Phocide, avait donné son nom à la ville de Phylace en Thessalie, où il résidait.

2. — Tué au siége de Troie par Léitus.

3. — Héros honoré à Delphes, où on lui avait consacré une enceinte. On dit qu'il était venu sauver cette ville de l'irruption des Perses. *Pausanias* raconte que, du temps de l'irruption des Gaulois sous la conduite de Brennus, il parut en l'air animant les Grecs et combattant lui-même contre les barbares.

1. Phylas, père de Midée dont Hercule eut Antiochus, régna sur les Dryopes.

2. — Petit-fils d'Hercule et fils d'Antiochus, épousa Déiphile, dont il eut Hippotès et Théro qui sut charmer Apollon.

3. — Père de Polymèle, qui eut de Mercure Eudorus.

1. PHYLAX, *gardienne*, *(Iconol.)* surnom d'Hécate en Elide. Elle était en effet la gardienne des enfers : aussi une de ses statues tient une clef et des cordes, attributs qui conviennent à son surnom. Cette figure est adossée à deux autres, dont la première a sur la tête un croissant surmonté d'une fleur ; la seconde un bonnet phrygien, du bas duquel s'élèvent des rayons qui forment une couronne radiale. Elle tient d'une main un glaive, et de l'autre un serpent. *V.* HÉCATE.

2. — Roi de Scythie, représenté par *Ovide* comme très cruel.

PHYLÉE, fils d'Augias, roi d'Elide, ayant désapprouvé l'injustice que son père voulait faire à Hercule en lui refusant la récompense de ses services, fut élevé par ce héros sur le trône d'Elide, après qu'Augias eut été tué.

1. PHYLÉUS, un des fils d'Ajax, reçut le droit de bourgeoisie à Athènes, et donna son nom à un canton de l'Attique, dont les habitants furent appelés Phyléides.

2. — Fils de Jupiter et père de Mégès, un des capitaines grecs au siége de Troie.

PHYLIDÉS, Mégès, capitaine grec, fils de Phylée.

PHYLLEUS, surnom d'Apollon, du culte qu'on lui rendait à Phylos.

PHYLLIS, fille de Lycurgue, roi des Dauliens, ou de Sithon, roi de Thrace, n'avait pas vingt ans lorsqu'elle perdit son père et monta sur le trône. Démophoon, roi d'Athènes, ayant été jeté par la tempête sur les côtes de Thrace, en revenant de la guerre de Troie, fut bien accueilli par la jeune reine, et s'en fit aimer. Après quelques mois passés dans la plus tendre union, le prince, obligé de retourner à Athènes pour les affaires de son royaume, promit à Phyllis d'être de retour dans un mois au plus tard ; mais trois mois s'écoulèrent sans que la princesse eût aucune nouvelle de son amant. *Hygin* dit que Démophoon lui avait marqué le jour précis qu'il serait de retour. Ce jour étant arrivé, elle courut neuf fois au rivage où il devait aborder, et n'en apprenant aucune nouvelle, elle se jeta dans la mer. Le lieu où elle périt fut appelé les Neuf-Chemins, en mémoire de la course qu'elle avait réitérée neuf fois : on y bâtit ensuite la ville d'Amphipolis, qui fut appelée le tombeau de Phyllis. On ajouta à l'histoire de Phyllis que les dieux l'avaient changée en amandier, parcequ'en effet cet arbre s'appelle en grec φυλλα : que Démophoon étant revenu quelque temps après, l'amandier fleurit, comme si Phyllis était sensible au retour de son amant. *Hygin* ne parle point de la métamorphose ; il dit seulement qu'il vint sur le tombeau de cette princesse des arbres dont les feuilles, dans une certaine saison de l'année, paraissaient mouillées, comme si elles répandaient des larmes pour Phyllis.

PHYLLIUS, jeune Béotien, favori de Cycnus, roi d'Hyria, qui, par son ordre et pour mériter ses bonnes grâces, mit à mort un énorme lion, prit vivants deux vautours monstrueux, et sacrifia sur l'autel de Jupiter un taureau sauvage qui ravageait le pays.

PHYLLOBOLIE, usage des anciens de jeter des feuilles et des fleurs sur les tombeaux des morts. Les Romains, qui avaient emprunté cette coutume des Grecs, joignaient aux fleurs quelques flocons de laine. La pyllobolie se pratiquait encore à l'occasion des victoires gagnées par un athlète dans quelqu'un des jeux publics. On ne se contentait pas de jeter des fleurs au victorieux ; on en jetait aussi à tous ses parents qui se trouvaient dans sa compagnie. Rac. *Phyllon*, feuille, et *ballein*, jeter.

PHYLLODOCE, une des nymphes compagnes de Cyrène. Rac. *Phyllon*, feuille ; *dechesthai*, prendre.

PHYLLOS, ville de Thessalie, où Apollon était particulièrement révéré.

PHYLO, la troisième des suivantes d'Hélène. *Odyss. l.* 4.

PHYLOBASILES, magistrats athéniens qui avaient sur chaque tribu la même inspection que le *Basileus* avait sur toute la république, c.-à-d. l'intendance des sacrifices publics et de tout le culte religieux. On les choisissait parmi la noblesse.

PHYSCOA était une fille de la basse Elide, qui fut aimée de Bacchus, dont elle eut un fils nommé Narcée. Ce fils, devenu puissant dans l'Elide, établit le premier des sacrifices à Bacchus son père. Il institua, en l'honneur de sa mère, un chœur de musique, qui fut long-temps appelé dans l'Elide le chœur de Physcoa. On chargea de l'entretien de ce chœur les seize matrônes qui avaient la direction des jeux olympiques.

PHYSCUS, fils d'Etolus et petit fils d'Amphictyon, donna son nom à une ville de Locride.

PHYSICUS, surnom de Jupiter pris physiquement pour l'éther.

PHYSIQUE. (*Iconol.*) *Cochin* l'a réprésentée par une femme occupée des expériences de la machine pneumatique, et entourée d'instruments de physique.

PHYSIUS, un des fils de Lycaon.

PHYTALIDES, descendants de Phytalus. Ce fut par eux que Thésée se fit purifier, après avoir souillé ses mains du sang des brigands, et entr'autres de Sinis son propre parent. Ce prince, pour les récompenser de l'accueil qu'il avait reçu d'eux, leur donna dans la suite l'intendance d'un sacrifice.

PHYTALMIUS, surnom de Neptune honoré à Trézène. Ce surnom lui fut donné parceque ce dieu, dans sa colère, inonda tout le pays des eaux salées de la mer, fit périr tous les fruits de la terre, et ne cessa d'affliger les Trézéniens jusqu'à ce qu'ils l'eussent appaisé par des vœux et des sacrifices. Rac. *Phyton*, plante, racine. On honorait aussi sous ce nom Jupiter, comme auteur de toutes les productions de la nature.

PHYTALUS, habitant du bourg des Lacides en Attique, ayant reçu Cérès chez lui, la déesse, par reconnaissance, lui fit présent de l'arbre qui porte des figues.

PHYTIA, surnom sous lequel les Phéastiens célébraient, en l'honneur de Latone, une fête nommée Ecdysie. *Voyez* ce mot.

1. PHYXIUS, *fugitif*, nom sous lequel on invoquait Jupiter, comme dieu tutélaire de ceux qui fuyaient, et cherchaient un asile contre les malheurs qui les menaçaient.

2. — C'était aussi un surnom d'Apollon.

PIACHES, (*Myth. Amér.*) nom sous lequel les Indiens de la côte de Cumana, en Amérique, désignaient leurs prêtres. Ils étaient non seulement les ministres de la religion, mais encore ils exerçaient la médecine, et ils aidaient les Caciques de leurs conseils dans toutes leurs entreprises. Pour être admis dans l'ordre des Piaches, il fallait passer par une espèce de noviciat, qui consistait à errer pendant deux ans dans les forêts, où ils persuadaient au peuple qu'ils recevaient des instructions de certains esprits qui prenaient une forme humaine, pour leur enseigner leurs devoirs et les dogmes de leur religion. Leurs principales divinités étaient le soleil et la lune, qu'ils assuraient être le mari et la femme. Ils regardaient les éclairs et le tonnerre comme des signes sensibles de la colère du soleil. Pendant les éclipses on se privait de toute nourriture; les femmes se tiraient du sang et s'égratignaient les bras, parcequ'elles croyaient que la lune était en querelle avec son mari. Les prêtres montraient au peuple une espèce de croix de saint André, que l'on regardait comme préservatif contre les fantômes. La médecine qu'exerçaient les Piaches consistait à donner aux malades quelques herbes et racines, à les frotter avec le sang et la graisse des animaux; et pour les douleurs, ils scarifiaient la partie affligée et la suçaient longtemps pour en tirer les humeurs. Ces prêtres se mêlaient aussi de prédire, et il s'est trouvé des Espagnols assez ignorants pour ajouter foi

foi à leurs prédictions. Les Piaches, ainsi que bien d'autres prêtres, savaient mettre à profit les erreurs des peuples, et se faisaient payer chèrement leurs services. Ils tenaient le premier rang dans les festins où ils s'enivraient sans difficulté. Ils n'avaient aucune idée d'une vie à venir. On brûlait les corps des grands un an après leur mort, et les échos passaient pour les réponses des ombres.

Piaculum, sacrifice expiatoire, le même chez les Latins que le *Katharma* chez les Grecs.

Piasus, chef des Pélasges, honoré à Larisse, près de Cumes. Ce Piasus, amoureux de sa fille Larisse, lui fit violence. Celle-ci, brûlant de se venger, ayant un jour surpris son père baissé sur une cuve de vin, le prit par les jambes et le jeta dans la cuve, où il fut étouffé.

Piayes, jongleurs de la Guiane. Celui qui aspire à cette grande distinction doit avoir vingt-cinq ans, et s'assujettir à passer quatre années chez un ancien piaye, dont il reçoit les instructions, qui consistent dans la connaissance des plantes et des simples, et dans la manière d'évoquer certaines puissances infernales; cette dernière partie de la science est regardée comme la fin du métier. Mais tout cela ne s'acquiert qu'en s'assujettissant à des épreuves très rudes, dont le moindre désagrément est un jeûne austère pendant quatre années consécutives, et la privation totale de toute liqueur forte. La moindre infraction détruirait tout ce qu'on aurait déjà fait; il faudrait recommencer sans miséricorde, quand même le noviciat serait près de finir. Le jeûne consiste à ne manger, durant les deux premières années, que du millet et de la cassave; la troisième, le candidat ne soutient ses forces qu'avec quelques crabes et cette espèce de pain; et la quatrième, il ne se nourrit que d'oiseaux et de poissons très petits, encore ne lui en donne-t-on que pour l'empêcher de mourir de faim. Ne semble-t-il pas qu'on veuille lui apprendre par-là combien la diète prescrite aux malades peut souvent leur être nuisible? Il éprouve aussi l'inconvénient des médecines purgatives. Une fois par mois on le force d'avaler une infusion de feuilles de tabac, liqueur très amère qui le purge et le fait vomir avec une violence extrême. Quelques temps avant la révolution de la dernière Poussinière, ou vers la fin de la quatrième année, les anciens piayes s'assemblent, le candidat se présente tout nu au milieu d'eux et sans être roucoué; celui qui l'a instruit, ou l'un des plus vénérables, lui trace sur tout le corps une ligne profonde depuis le cou jusqu'aux pieds, avec un os de poisson très aigu, ou quelque chose de tranchant. On fait ces scarifications de manière qu'elles coupent tout l'épiderme en losanges, et que le sang coule à longs flots. Lorsque cette opération est finie, et qu'il est tout couvert de plaies, on le conduit au bord d'une rivière pour le laver. L'un d'eux lui répand de l'eau sur la tête avec la moitié d'une calebasse évidée, pendant qu'un autre le frotte vivement avec une poignée de feuilles appelées *Chalombo*. Cette friction violente rouvre de nouveau toutes les plaies, et en fait sortir le sang avec abondance. Après quoi on l'oint d'huile de carapat pour empêcher les scarifications de dégénérer en ulcères, on le roucoue, et tous les piayes qui ont assisté à cette étrange cérémonie lui appliquent chacun soixante coups de fouet de toutes leurs forces. Voilà pour les saignées et les opérations chirurgicales. Après cette exécution, on laisse le candidat en repos pendant quelques jours, afin de donner à ses plaies le temps de se refermer et de se guérir. Il ne lui en reste que les cicatrices, qui le font paraître comme vêtu d'un habit de satin découpé en losanges. Dès que la dernière Poussinière se fait voir, qui annonce la révolution du temps prescrit, on le conduit dans un bois épais, on cherche un nid de certaines mouches, assez approchantes de nos guêpes, mais plus grosses, plus venimeuses, et si mé-

chantes que les Français leur ont donné le nom de *mouches sans raison*. On lui couvre les yeux avec son camisa, ou tablier, pour lui conserver la vue, qu'il perdrait infailliblement si quelqu'une de ces mouches lui piquait les yeux : on l'exhorte à demeurer ferme, et à souffrir cette dernière épreuve, qui va mettre le sceau à son bonheur, et on jette un bâton sur le nid. Les mouches, irritées, en sortent aussi-tot, et se jettent avec fureur sur ce malheureux, qu'elles trouvent à leur portée, et, lui laissant leur aiguillon dans les chairs, le font enfler dans l'instant avec des douleurs inouies. Les piayes accourent alors, le saluent, l'embrassent en qualité d'un de leurs confrères, et se rendent au festin qu'il leur a préparé. Ce n'est qu'après avoir achevé ce long cours de privations et d'épreuves douloureuses, qu'il a le droit d'être appelé à la visite des malades.

Il se dédommage de tout ce qu'il lui en a coûté de dépense, et de tourments, en dépouillant les malades de tout ce qu'ils possèdent. Plus ils sont riches, plus il les déclare en danger de mort, c'est-à-dire, quand il les sait possesseurs de colliers de pierres vertes, de haches, de serpettes, de couteaux, de hamacs, d'un fusil, de toile de coton, etc. Il examine le malade, lui tâte toutes les parties du corps, les presse, souffle dessus, et enfin il dresse un petit réduit auprès du hamac où le malade est étendu ; il le couvre de feuilles, et il y entre avec tous les instruments de son métier, renfermés dans une espèce de gibecière, et une grosse calebasse à la main, dans laquelle sont contenues certaines graines sèches et dures, assez semblables à notre poivre. C'est là le tambour dont il se sert pour appeler le diable, qu'on suppose toujours la cause des maladies. Il agite sa calebasse, il fait le plus de bruit possible, il chante, il crie, il appelle Irocan et Massourou, et pendant deux ou trois heures il fait un tintamarre capable d'étourdir et de rendre malade un homme qui se porterait bien. Il contrefait enfin sa voix, en mettant quelques graines dans sa bouche, ou en parlant dans une petite calebasse ; et l'on entend une voix terrible prononcer ces paroles : « Le diable est extrêmement » irrité contre le malade ; il veut le » faire périr après l'avoir long-temps » tourmenté. » Les assistants, que cet arrêt épouvante aussi bien que le malade, poussent des hurlements affreux, et conjurent le piaye d'appaiser le mauvais esprit, en dût-il coûter tout le bien de la famille. Il se rend à ces supplications, et conjure le démon de se laisser fléchir. La voix tonnante répond qu'il lui faut telle ou telle chose, et aussi-tôt on la lui passe sous la petite cahute. Il s'agit ensuite de savoir quel est le mal et quel en est le remède. Nouvelles invocations, nouvelles demandes, et il faut recommencer à faire des présents. Quand la pauvre dupe est assez plumée, le rusé charlatan suce la partie du malade qui l'incommode le plus, et crachant de petits os, ou autres bagatelles qu'il a eu soin de mettre dans sa bouche, « Voilà, dit-il, la cause du mal, hâ» tez-vous de la brûler, et soyez sûrs » que le malade sera bientôt rétabli. »

Ce pronostic se réalise quelquefois, car on obtient souvent des cures merveilleuses en frappant vivement l'imagination. Si le contraire arrive, que le malade vienne à mourir, et qu'on en fasse des reproches à l'effronté fourbe, il a son excuse toute prête : « Vous n'avez pas fait au » diable vos présents de bon cœur, » dit-il, et vous avez de nouveau » excité sa colère. » Un de ces piayes, plus amoureux qu'intéressé, laissait mourir d'inanition ceux qui le consultaient, et proposait ensuite à leurs veuves de les épouser. Il devint le mari de trois femmes, qu'il n'eut que par ce moyen.

Picataphore. Les astrologues appellent ainsi la huitième maison céleste, par laquelle ils font des prédictions touchant la mort et les héritages des hommes. On la nomme

encore *porte supérieure, lieu paresseux, maison de mort et d'héritages.*

PIC D'ADAM (*Myth. Ind.*), montagne élevée de l'Isle de Ceylan, que les Indiens nomment *Hamalel*, et qui est pour eux un objet de vénération, parceque, suivant des traditions orientales, Adam fut créé sur le sommet de cette montagne. Le dieu Budsdo, en montant au ciel, laissa sur le roc l'empreinte de son pied, dont la grandeur est, dit-on, double de celui d'un homme ordinaire. Tous les ans, au mois de mars, la superstition y attire des troupes innombrables de pélerins.

PICHACHA (*Myth. Ind.*), nom collectif des esprits follets chez les Indiens. *V.* MOUNI.

PICOLLUS, divinité des anciens habitants de la Prusse, qui lui consacraient la tête d'un homme mort, et brûlaient du suif en son honneur. Ce Dieu se faisait voir lorsqu'il mourait quelqu'un. Si on ne l'appaisait pas par des sacrifices, il tourmentait ses adorateurs. Négligeait-on de le satisfaire, il se présentait une seconde fois; et lorsqu'on lui donnait la peine de paraître une troisième, on ne pouvait plus l'appaiser que par l'effusion du sang humain; mais le prêtre en était quitte pour se faire une incision au bras, et en répandre quelques gouttes. On connaissait que Picollus était satisfait, lorsqu'on entendait du bruit dans le temple.

PICOU (*Myth. Siam.*), ordre inférieur des Talapoins, et qui n'a que les *Nen* ou *Horices* au-dessous de lui. Il faut avoir au moins vingt ans pour recevoir ce dernier ordre. Dans la consécration du Picou, le saucrat (évêque) récite sur lui quelques prières : il l'exhorte ensuite à observer les préceptes sévères de la loi écrite; à veiller à la garde du temple et des idoles; à tenir les lieux saints dans une grande propreté; à maintenir les anciens rites, sans souffrir la moindre innovation en matière de culte. *Voy.* BADLOUANG, NEN, TALAPOIN, etc.

PICUMNUS, frère de Pilumnus, et fils de Jupiter et de la nymphe Garamantide, avait inventé l'usage de fumer les terres, d'où il fut surnommé Sterquilinius. Tous deux présidaient aux auspices des mariages : aussi dressait-on pour eux des lits dans les temples. A la naissance d'un enfant, lorsqu'on le posait à terre, on le recommandait à ces deux divinités, de peur que le dieu Sylvain ne lui fût nuisible. Picumnus était particulièrement révéré chez les Etrusques. Il présidait aux augures, à la tutelle des enfans et aux mariages. — On le croyait *le génie du Mari.* Quelques uns veulent que Picumnus ait été un ancien roi des Rutules et le fondateur d'Ardée. — Le Muséum étrusque offre plusieurs représentations de cette divinité. *V.* PILUMNUS.

PICUS, fils de Saturne, et roi des Aborigènes, fut un prince accompli. Objet des désirs de toutes les nymphes du pays, il donna la préférence à la belle Canente, fille de Janus. Comme il périt à la chasse dans un âge peu avancé, on publia qu'il avait été changé en pivert, oiseau dont le nom latin est le même que le sien; et pour donner quelque croyance à cette fable, on ajouta que c'était Circé qui avait opéré ce changement en le frappant de sa baguette, pour le punir de son insensibilité. *Servius* prétend que cette fiction est fondée sur ce que ce prince, qui se piquait d'exceller dans l'art de connaître l'avenir se servait d'un pivert qu'il avait su apprivoiser. Quoi qu'il en soit, Picus fut honoré après sa mort, et mis au nombre des dieux indigètes. *Virgile* caractérise ce prince par l'épithète d'*amateur de chevaux.* Des écrivains distinguent deux Picus, rois d'Italie, le premier qui régna trente-sept ans, et un autre beaucoup plus ancien, qui en avait régné cinquante-sept.

PIDOUR DÉVADÉGALS, c'est-à-dire *protecteurs des morts* (*Myth. Ind.*), neuvième tribu des deutas. C'est la seule à laquelle les Indiens adressent des prières : ils ne rendent aucun culte aux huit autres.

PIDYTÈS, capitaine troyen, tué par Ulysse.

PIEDS DE CHÈVRE. *Voy.* PAN, SATYRES.

PIÉLUS, fils de Pyrrhus et d'Andromaque, succéda à son père au royaume d'Epire, selon *Justin*.

PIÉRA, fontaine qui était sur le chemin d'Elis à Olympie. Les directeurs et directrices des jeux olympiques ne pouvaient entrer en fonction qu'ils ne se fussent auparavant purifiés avec de l'eau de cette fontaine, qui était réputée sacrée.

PIÉRIA, une des femmes de Danaüs, dont elle eut six filles.

1. PIÉRIDES, filles de Piérus, roi de Macédoine. Elles étaient neuf sœurs, et excellaient dans la musique et la poésie. Fières de leur nombre et de leurs talents, elles osèrent aller défier les Muses jusques sur le Parnasse. Le combat fut accepté, et les nymphes de la contrée furent choisies pour arbitres, et prononcèrent en faveur des Muses. Les Piérides, piquées de ce jugement, s'emportèrent en invectives, et voulurent même frapper leurs rivales, lorsqu'Apollon les métamorphosa en pies, leur laissant toujours la même démangeaison de parler. Cette fable paraît fondée sur ce que les Piérides, fières de leur habileté pour le chant, osèrent prendre le nom de Muses.

2. — On donne aussi le nom de Piérides aux Muses, soit à cause de leur victoire sur les filles de Piérus, soit du mont Piérus en Thessalie qui leur était consacré.

PIÉRIS, citée par *Apollodore* comme concubine de Ménélas et mère de Mégapenthès.

PIÉRIUS, montagne de Thessalie consacrée aux Muses.

1. PIERRE DE TOUCHE. *V.* BATTUS.

2. — D'AIGLE. Pierre ainsi nommée parcequ'on a supposé qu'elle se trouvait dans les nids d'aigle. *Dioscoride* dit que cette pierre sert à découvrir les voleurs, et que si on la mêle avec ce que mange un homme accusé de vol, il ne pourra jamais l'avaler s'il est vraiment coupable. *Mathiole* ajoute que les aigles vont chercher cette pierre jusqu'aux Indes pour faire éclore plus facilement leurs petits. C'est sur cette fable sans doute qu'est fondée la prétendue propriété attribuée à cette pierre d'accélérer les accouchements.

3. — DE SANTÉ. A Genève et en Savoie, on appelle ainsi une espèce de pyrite martiale très-dure et susceptible d'un beau poli. On taille ces pyrites en facettes comme le crystal, et l'on en fait des bagues, des boucles et d'autres ornements. La couleur de cette pierre ou pyrite, lorsqu'elle a été polie, est à-peu-près la même que celle de l'acier bien poli. On lui donne le nom de Pierre de santé, d'après le préjugé où l'on est qu'elle change de couleur et devient pâle, lorsque la santé de la personne qui la porte est sur le point de s'altérer.

PIERRERIE. *V.* RICHESSES, FORTUNE, ACHILLE.

1. PIERRES. *Voy.* DEUCALION.

2. — DU POUVOIR. Dans les poésies attribuées à Ossian, il est fait mention de la *pierre du pouvoir* invoquée par le roi d'une isle du Schettand. C'était probablement l'image de quelque divinité des peuples du Nord.

3. — QUARRÉES. Les plus anciens simulacres des dieux étaient sculptés en pierres quarrées, auxquelles on ajouta successivement la tête, les bras, les jambes, etc. *V.* TERME.

4. — QU'UN HOMME DÉVORE. *V.* ABADIR, SATURNE.

5. — TOMBÉES DU CIEL. Elles étaient au nombre des prodiges qui effrayaient beaucoup les anciens, et pour lesquels ils ne manquaient pas de faire des expiations. Ils étaient sans doute fort loin de penser comme plusieurs physiciens modernes, que les pierres qu'on assure être tombées du ciel, sont le produit des volcans qu'on a cru apercevoir dans la lune, et que, lancées par une force assez grande pour les jeter hors de leur atmosphère, elles entrent immédiatement dans celle de la terre, et

arrivent ainsi à sa surface en vertu des lois de la gravitation.

On voyait du temps des anciens, à côté des grands chemins, des tas de pierres, auxquels chaque passant se faisait un point de religion d'en ajouter une en l'honneur de Mercure, à qui ces amas étaient consacrés. On leur donna même le nom de Mercures.

1. Piérus, prince macédonien, venu à Thespie, y établit le nombre des neuf Muses, et imposa à chacune les noms qu'elles ont aujourd'hui. Selon d'autres, il avoit neuf filles, et leur donna les noms des Muses, d'où il est arrivé que ses petits-fils ont passé dans l'esprit des Grecs pour les enfans des Muses. *Plutarque* nous apprend que c'était un poète musicien qui avait pris pour sujet principal de ses poëmes, l'histoire fabuleuse et les louanges de ses divinités.

2. — Fils de Magnès, rendit, selon *Apollodore*, la muse Clio mère d'Hyacinthe.

Piété (*Iconol.*), divinité qui présidait elle-même au culte qu'on lui rendait, à la tendresse des parents pour leurs enfans, aux soins respectueux des enfans envers leurs parents et à l'affection pieuse d'un homme envers son semblable. On lui offrait des sacrifices, particulièrement chez les Athéniens. Rien de plus commun que son image sur le revers des médailles impériales. Communément on la voit sous la figure d'une femme assise, couverte d'un grand voile, tenant une corne d'abondance de la main droite, et posant la gauche sur la tête d'un enfant; à ses pieds est une cicogne. Sur une médaille de Caligula, la Piété, assise et couverte d'un grand voile, présente de la main droite une patère. Sur une autre d'Antonin le Pieux, elle tient d'une main les pattes d'un faon destiné au sacrifice; devant elle est un autel sur lequel il y a du feu. On la voit, sur une médaille de Faustine la jeune, portant deux épis de la main droite, et de la gauche une corne d'abondance. Sur d'autres, elle tient d'une main un globe, et de l'autre un enfant: plusieurs sont à ses pieds. Sur une médaille de Valérien, la piété des Augustes est marquée par deux femmes qui se donnent la main sur un autel. Elle est aussi quelquefois représentée par une femme nue, tenant un oiseau dans la main. Manius Acilius Glabrion bâtit dans Rome un temple à la Piété en l'honneur de cette fille qui nourrit son père en prison: c'est le sujet du beau tableau d'*André del Sarto*, connu sous le nom de la *Charité romaine*. Selon *Winckelmann*, la piété, prise dans le sens le plus strict du mot, c.-à-d. le respect envers les dieux, est représentée sur les médailles impériales sans figure, mais seulement par les ustensiles employés aux sacrifices. Nos artistes la désignent par une jeune fille allée, une flamme sur la tête, tenant d'une main une cassolette fumante qu'elle élève vers le ciel, et de l'autre une corne d'abondance qu'elle présente à des enfants. On la voit encore figurée par une femme vénérable, qui a une flamme sur la tête, et le bras droit appuyé sur un autel antique entouré de festons. Dans les appartements de Versailles, elle est peinte sous le symbole d'une femme allée, ayant une flamme sur la tête, et dans la main droite une corne d'abondance; auprès d'elle sont deux enfants à genoux qui prient devant un autel où brûle le feu sacré, et un autre qui, l'épée nue à la main, poursuit l'Impiété.

Pieux, *pali terminales*. Les Romains plantaient des pieux pour servir de bornes aux héritages, et les consacraient au dieu Terme. *Lactance* nous apprend que l'on regardait ces bornes comme le dieu Terme, soit qu'elles fussent de pierre ou seulement des pieux de bois. On les regardait au moins comme consacrés à ce dieu. On les ornait de festons, de bandelettes; on les oignait d'huile et de vin, et on adorait le dieu devant ces pieux ou *pals*.

Pigée, une des nymphes Ionides, qui avaient un temple près du fleuve de Cythère.

Pigeons. *V.* Vénus.

Piâns (*Myth. Ind.*), temples de Sommono-Codom chez les Siamois.

Pij (*Myth. Ind.*), nom que les Siamois donnent aux lieux inférieurs, c.-à-d. aux neuf séjours situés sous nos pieds, où les âmes des coupables sont punies, et dans chacun desquels elles doivent renaître avant de revenir en ce monde. *V.* Manout, Thenada.

Pilæ, figures d'hommes faites de laine qu'on sacrifiait aux dieux Lares dans les Compitales. *Macrobe* nous apprend qu'on leur immolait d'abord de petits enfants pour la conservation de toute la famille; mais Brutus, ayant chassé les rois de Rome, abolit cet usage barbare, et substitua aux enfants ces petites figures de laine.

Pilapiens, peuples qui habitent une presqu'isle sur les bords de la mer Glaciale, et qui boivent, mangent et conversent familièrement avec les ombres. *Olaüs Magnus.*

Pilate (*mont de*), montagne de Suisse, au sommet de laquelle est un lac ou étang dont on a conté beaucoup de fables. On disait que Pilate s'y était jeté, que les diables y paraissaient souvent; que Pilate, en robe de juge, s'y faisait voir tous les ans une fois, et que celui qui avait le malheur d'avoir cette vision mourait dans l'année. De plus, il passait pour certain que quand on jetait quelque chose dans ce lac, cela excitait des tempêtes terribles qui causaient de grands ravages dans le pays; en sorte que même au 16e. siècle, on ne pouvait monter sur cette montagne, ni aller voir ce lac, sans une permission expresse du magistrat de Lucerne, et il était défendu, sous de fortes peines, d'y rien jeter. Il y a long-temps que les progrès de la raison ont fait justice de toutes ces rêveries.

1. Pileati Fratres, *les frères qui ont des chapeaux*, Castor et Pollux, qu'on représentait avec un bonnet sur la tête.

2. — Sacrificateurs des Goths, dont la tête était rasée et toujours couverte d'un bonnet, même pendant les cérémonies religieuses, à la différence du reste de la nation, qui s'appelait *Capillati.*

Pileus, espèce de bonnet, dont la forme, que l'on voit sur les médailles, approche assez de celle des bonnets de nuit. On le donnait aux esclaves lorsqu'on les affranchissait : c'est par-là que le piléus devint le symbole de la liberté. On le voit souvent au revers des médailles romaines avec l'inscription *Libertas.* Selon *Servius*, c'est un mot générique. Il en distingue trois dont les prêtres se servaient : l'*apex*, qui était fort léger, et qui avait une verge au milieu; le *tutulus*, fourré de laine, qui s'élevait en pointe; et le *galerus*, qui était fait de peaux de victimes.

Piliat-chout-chi, le premier dieu des Kamtschadales. Le cit. *Bérenger*, mon collègue à l'*Athénée de Lyon*, donne une idée de sa puissance et de ses attributs dans cet hymne, qu'il suppose chanté à la fête de la purification des ostrogs (villages), autrement dite, *fête des balais :*

« Vive *Piliat-chout-chi*, le père! Il habite sur les nues, d'où il verse la pluie et lance les éclairs. L'arc-en-ciel est la bordure de ses habits; les sillons que l'ouragan fait sur la neige sont les traces de ses pas. Il faut craindre ce Dieu, ce grand Dieu tout-puissant! car il fait enlever dans des tourbillons les enfants des Kamtschadales, pour supporter éternellement les lampes de crystal qui éclairent son palais de glace. *Piliat-chout-chi* est le Dieu du ciel; le soleil est son œil droit, la lune son œil gauche; tous les fleuves de la terre tombent de sa ceinture, et les baleines de nos mers se cachent de peur, quand le tonnerre de sa colère retentit parmi les rochers de nos rivages. O grand Dieu! sois-nous propice, défends-nous des chagrins, de la foudre et des incendies. » *Voy.* Toulla-Gaëtch; *Morale en exemples, hymne du Kamtschatka, imité de* Steller *et de* Krachenninikof. Tom. 3, pag. 280.

Pilosi, *velus*, espèce d'Incubes de la nature des *Dusié.*

Pilumnus, frère de Picumnus, avait inventé l'art de moudre le bled : aussi était-il particulièrement honoré par les meûniers. (*V.* Picumnus.) C'est lui qui reçut dans ses états Danaé, fille d'Acrisius, fugitive. Il en eut Daunus, père de Turnus.

Pimpla, Pimpleïus, Pimpléus, montagne que des géographes joignent au mont Hélicon, et qu'ils disent avoir été consacrée aux Muses.

Pimpléennes, Pimpléides, nom des Muses, pris d'une montagne, et, selon *Festus*, d'une fontaine de Macédoine, ainsi nommée à cause de la légèreté de ses eaux.

Pin, arbre favori de Cybèle. On le trouve ordinairement près des images de cette déesse. Dans ses mystères, ses prêtres couraient armés de thyrses, dont les extrémités étaient des pommes de pin ornées de rubans. (*Voyez* Atys.) Le pin était aussi consacré à Sylvain; car ses images portent assez souvent de la main gauche une branche de pin où tiennent des pommes du même arbre. *Properce* donne encore le pin au dieu Pan. On se servait de cet arbre pour la construction des bûchers. La pomme de pin était encore employée dans les sacrifices de Bacchus, les orgies, pompes, processions, etc. Les anciens faisaient aussi des couronnes de branches de pin et les employaient dans les orgies. Sur les monuments antiques on en voit à la plupart des divinités champêtres.

Pinariens, prêtres d'Hercule. Après la mort de Cacus, Evandre reconnut Hercule pour dieu, et lui sacrifia un bœuf choisi dans son troupeau même. On choisit les Potitiens et les Pinariens, les deux plus illustres familles du pays, pour avoir soin du sacrifice et du festin dont il devait être suivi. Par hasard, les Potitiens arrivèrent les premiers, et on leur servit les meilleures parties de la victime. Les Pinariens, venus trop tard, furent obligés de se contenter des restes. Ce fut une règle pour toute la suite des temps; et tant que les Pinariens subsistèrent, ils ne goûtèrent jamais des morceaux choisis. Les Potitiens apprirent d'Evandre même les cérémonies qui devaient s'observer à l'égard d'Hercule; et, durant plusieurs siècles, ils furent les prêtres de son temple, jusqu'à ce qu'ayant abandonné ce ministère aux esclaves publics, ils périrent avec toute leur race. Tel est le récit de *Tite-Live*. Celui de *Diodore de Sicile* varie dans quelques circonstances peu importantes : de son temps, ces cérémonies étaient faites par des jeunes gens achetés de l'argent du public.

Pindare, poète grec le plus célèbre entre les lyriques. On raconte de ce poète qu'étant encore dans la première jeunesse, un jour d'été qu'il allait à Thespie, il se trouva si fatigué de la chaleur, qu'il se coucha à terre près du grand chemin, et s'endormit. On ajoute que, durant son sommeil, des abeilles vinrent se reposer sur ses lèvres, et y laissèrent un rayon de miel, ce qui fut un augure de ce que l'on devait un jour attendre de lui. Son nom devint bientôt célèbre dans toute la Grèce; mais ce qui mit le comble à sa gloire fut cette fameuse déclaration de la Pythie, qui enjoignait aux habitants de Delphes de donner à *Pindare* la moitié de toutes les prémices que l'on offrait à Apollon. On dit que, sur la fin de ses jours, le poète eut une vision en songe. Proserpine lui apparut, se plaignant d'être la seule divinité qu'il n'eût pas célébrée dans ses vers : « Mais, ajouta-t-elle, j'aurai » mon tour : quand je vous tiendrai, » il faudra bien que vous fassiez aussi » un cantique en mon honneur. » *Pindare* ne vécut pas dix jours après ce songe. Il y avait à Thèbes une femme vénérable parente du poète : une nuit qu'elle dormait, elle vit en songe *Pindare*, qui lui chanta un cantique qu'il avait fait pour Proserpine. Cette femme, à son réveil, se rappela le cantique, et le mit par écrit.

Pinde, montagne de la Grèce entre l'Epire et la Thessalie. Elle est célèbre chez les poètes, comme consacrée à Apollon et aux Muses.

PINZEN (*Myth. Ind.*), secte philosophique dans le royaume de Pégu, espèce de talapoins sectateurs du dieu Gaudama. Leur habit doit être de couleur jaune. Ils se réunissent le premier et le dernier jour de la lune pour faire leur confession publique, exprimée par une formule générale.

PION, un des descendants d'Hercule, bâtit en Mysie la ville de Pionie, où on lui sacrifiait comme à un dieu; et alors une fumée miraculeuse sortait de son tombeau.

PIONÉ, une des Néréides. *Apollodore.*

PIR-PANJAL (*Myth. Tart.*), montagne la plus élevée du Thibet, que les habitants, au rapport du voyageur *Desideri*, respectaient beaucoup. Ils y portaient leurs offrandes, et rendaient leurs adorations à un vénérable vieillard qu'ils supposaient établi pour la garde du lieu. On a cru trouver dans cette fable un reste de celle de Prométhée, que les poètes représentent enchaîné sur le mont Caucase.

PIRÉE, fils de Clytius, compagnon fidèle de Télémaque.

1. PIRÈNE, fille de Danaüs.

2. — Fille d'Acheloüs et d'Asope. Neptune la rendit mère de Cenchrias, et Diane, après avoir tué son fils, la changea en fontaine.

PIRGANDICUS (*Myth. Rabb.*), roi fabuleux dont le *Thalmud* raconte cette historiette. Ce prince infidèle pria onze docteurs Juifs fameux à souper. Il les reçut magnifiquement et leur donna l'option de manger de la chair de porc, d'avoir commerce avec des femmes païennes, ou de boire du vin consacré aux idoles : l'option était embarrassante; on délibère, et le résultat fut de prendre le dernier parti, parceque les deux premiers articles avaient été défendus par la loi, et que c'étaient uniquement les Rabbins qui défendaient de boire le vin consacré aux idoles. Le roi ratifia leur choix; on leur donna du vin impur, dont ils burent largement. On fit ensuite tourner la table, qui était sur un pivot. Les docteurs, animés par le vin, ne prirent point garde à ce qu'ils mangeaient; c'était de la chair de pourceau. En sortant de table, on les mit au lit, où la concupiscence, échauffée par la boisson, les livra à des courtisanes. Le lendemain, la connaissance revint avec le remords. Mais ils ne furent pas moins punis de cette violation successive; car ils moururent tous la même année de mort subite, et ce malheur leur arriva, parcequ'ils avaient méprisé les préceptes des sages, et qu'ils avaient cru pouvoir le faire plus impunément que ceux de la loi écrite; et en effet, on lit dans la Misnah que ceux qui pèchent contre les paroles des sages, sont plus coupables que ceux qui violent les paroles de la loi. Il est assez singulier de retrouver dans le Thalmud la source d'une épigramme de Piron, remarquable par sa précision. Elle a été imitée par le cit. *Pfeffel*, célèbre fabuliste allemand, qui a su lui donner une tournure morale. Il paraît en effet possible d'en tirer une moralité un peu différente de celle qu'en tirent les Rabbins.

PIRITHOÜS, fils d'Ixion, était roi des Lapithes. Ayant épousé Hippodamie, il pria les Centaures à la solennité du mariage. Ceux-ci, échauffés par le vin, voulurent faire insulte aux dames; mais Hercule et Thésée s'y opposèrent. Cependant Pirithoüs, frappé du récit des grandes actions de Thésée, voulut mesurer ses forces avec lui, et chercha l'occasion de lui faire querelle : mais quand ces deux héros furent en présence, une secrète admiration s'empara de leur esprit; leur cœur se découvrit sans feinte; ils s'embrassèrent au lieu de se battre, et se jurèrent une amitié éternelle. Pirithoüs devint le fidèle compagnon de voyage de Thésée. Ils formèrent le projet d'aller ensemble enlever la belle Hélène, qui n'avait alors que dix ans et en étant venus à bout, ils la tirèrent au sort, à condition que celui à qui elle resterait serait obligé de procurer une autre femme à son ami. Hélène échut à Thésée, qui s'engagea d'aller avec Pirithoüs enlever

Proserpine, femme de Pluton. Ils descendirent donc dans les enfers pour exécuter leur téméraire projet; mais Cerbère se jeta sur Pirithoüs, et l'étrangla. Pour Thésée, il fut chargé de chaînes, et détenu prisonnier par l'ordre de Pluton jusqu'à ce qu'Hercule le vint délivrer; *Pausanias* explique cette fable en disant que Thésée vint dans la Thesprotie avec Pirithoüs, à dessein de lui aider à enlever la femme du roi des Thesprotiens; qu'en effet Pirithoüs, désirant passionnément de l'épouser, entra dans le pays avec une armée; mais qu'ayant perdu la plus grande partie de ses troupes, il fut pris lui et Thésée, par le roi des Thesprotiens, qui les tint prisonniers dans l'isle de Cichyros. « Auprès de Cichyros, dit il, on voit le marais » Achérusien, le fleuve Achéron et » le Cocyte, dont l'eau est fort dé» sagréable. »

Piromis, statues de bois qui représentaient les prêtres égyptiens. Ce mot, en égyptien, signifiait *bon* et *vertueux*.

Pirou, château situé dans le Cotentin, en face des isles de Jersey et de Guernesey. Le petit peuple du pays tient pour indubitable que ce château fut bâti par les Fées, avant que les Norvégiens vinssent habiter la Neustrie. La tradition de l'endroit porte qu'elles étaient les filles d'un grand seigneur magicien, et qu'étant métamorphosées en oies, elles reviennent tous les ans, le 1.er mars, faire leurs nids à Pirou, dans vingt niches de pierre, pratiquées au pied des murailles de ce château, où l'on a soin de mettre de la paille et du foin, et où elles couvent jusqu'au mois de mai.

Piroüs, capitaine thrace, du parti des Troyens, au siége de Troie.

Pirus, capitaine troyen, fils d'Imbrasus, commandait les Thraces au siége de Troie. Il fut tué par Thoas.

Pisæus, surnom de Jupiter, pris de la ville de Pise, en Elide, où il était particulièrement honoré. Hercule, faisant la guerre aux Eléens, prit et saccagea la ville d'Elis. Il préparait le même traitement à celle de Pise qui était alliée des Eléens; mais il en fut détourné par un oracle qui l'avertit que Jupiter protégeait Pise. Elle fut donc redevable de son salut au culte qu'elle rendait à Jupiter.

1. Pisandre, capitaine troyen, fils d'Antimaque, et frère d'Hippolochus.

2. — Autre capitaine troyen, tué par Ménélas, au siége de Troie.

3. — Capitaine grec, fils de Ménélas, le plus adroit des Thessaliens, après Patrocle, à bien manier la lance. Il commandait sous Achille un corps considérable de troupes.

4. — Fils de Bellérophon, appelé aussi Isandre.

5. — Un des poursuivants de Pénélope, tué par Philoetius.

6. — Autre amant de Pénélope, suivant *Ovide*.

7. — Héros dont *Homère* a décrit la hache.

8. — Poète grec rhodien, plus ancien qu'*Homère*, et qui avait aussi chanté la guerre de Troie.

Piscatoriens, jeux romains, renouvelés tous les ans, au mois de Juillet, par le préteur de la ville, en l'honneur de ceux des pêcheurs sur le Tybre dont le gain était porté dans le temple de Vulcain, comme un tribut qu'on payait aux morts.

Pischinamaas, nom que donnent les Persans à l'un des ministres de leur religion. La fonction de Pischinamaas est de faire la prière dans les mosquées.

Piscine. (*Myth. Mah.*) Chez les Turcs, c'est un grand bassin carré long, construit en pierre ou en marbre, avec un grand nombre de robinets, au milieu de la cour d'une mosquée ou sous les portiques environnants. Les Musulmans s'y lavent avant d'offrir leurs prières à Dieu, persuadés que cette ablution efface leurs péchés.

1. Pise, ville d'Italie, fondée, selon *Strabon*, par les Piséens du Péloponèse, qui étaient partis pour la guerre de Troie avec Nestor, et qui à leur retour furent jetés, les

uns vers Métaponte, et les autres vers le territoire de Pise.

2. — Ville d'Elide, qui disputa à ceux d'Elée le droit de célébrer les jeux olympiques; prétention qui causa sa perte. *Voy.* PISÆUS.

1. PISÉNOR, père de Clitus, compagnon de Polydamas.

2. — Père d'Ops, et aïeul d'Euryclée, héraut dont *Homère* vante la sagesse.

3.—Un des Centaures qui prirent la fuite dans le combat avec les Lapithes.

PISHASHA (*Myth. Ind.*), cheval infernal qui sert de monture à Bhavani.

1. PISIDICE, mère d'Ixion qu'elle eut de Mars.

2. — Fille de Nestor.

3. — Fille de Pélias, roi de Méthymne, qui proposa à Achille de trahir son père à condition qu'il l'épouserait. L'offre fut acceptée; mais le héros, maître de Méthymne, la fit lapider, en punition de sa perfidie.

PISIDIE, fille d'Eole, femme de Myrmidon, et mère d'Actor.

PISINOÉ, une des Sirènes.

PISIONE, épouse d'Aéthon, qui, selon *Phérécyde*, la rendit mère d'Ixion.

1. PISISTRATE, fils aîné de Nestor, jeune prince ami de Télémaque qu'il accompagna dans ses voyages. *Homère* vante son humanité, sa prudence, et sa justice.

2.—Fils du précédent, selon *Pausanias.*

3.—Roi d'Orchomène, qui éprouva le sort de Romulus, et devint dieu de la même manière.

PISTIUS, un des surnoms de Jupiter. Rac. *Pistis*, foi.

1. PISUS, fils de Périérès, et petit-fils d'Eole, fondateur de Pise, en Elide.

2.—Fils d'Apharée et d'Iréné, frère d'Idas et de Lyncée. Sur le coffre de Cypsélus, il est au nombre de ceux qui combattirent aux jeux funèbres d'Acaste.

PISTOR, *boulanger,* surnom de Jupiter chez les Romains, pris de cette circonstance : pendant que les Gaulois assiégeaient le Capitole, il avait averti la garnison de faire du pain de tout le bled qui leur restait, et de le jeter dans le camp ennemi, pour faire croire qu'ils ne seraient de long-temps réduits à manquer de vivres; ce qui réussit si bien que les ennemis levèrent le siége.

PITHÉCUSE, petite isle dans le golfe de Naples. Son nom signifie l'isle aux singes. Jupiter, pour punir les habitants de leur méchanceté, les changea tous en singes. Epiméthée ayant pris du limon de la terre en fit une statue à qui il ne manquait que la vie pour en faire un homme parfait. Le père des dieux, irrité contre la témérité de cet homme qui osait contrefaire son ouvrage, le changea en singe, et le relégua dans l'isle de Pithécuse.

1. PITHO, (*Iconol.*) nom grec de la Persuasion. Cette déesse était regardée comme la fille de Vénus, et se trouve ordinairement dans son cortège ou à ses côtés avec les Grâces, pour marquer qu'en amour elles doivent s'entr'aider réciproquement. Thésée, ayant persuadé à tous les peuples de l'Attique de se réunir dans une même ville, introduisit à cette occasion le culte de cette déesse. Hypermnestre, après avoir gagné sa cause contre Danaüs son père, qui la poursuivait en justice pour avoir sauvé la vie à son mari contre ses ordres, dédia une chapelle à la même déesse. Elle avait aussi dans le temple de Bacchus, à Mégare, une statue de la main de *Praxitèle*. Egialée lui avait bâti un temple, parceque, dans un temps de peste, Apollon et Diane, irrités contre cette ville, s'étaient laissé fléchir aux prières de sept jeunes garçons et de sept jeunes filles. *Phidias* l'avait représentée sur la base du trône de Jupiter-Olympien, au moment qu'elle couronne Vénus. L'image de Pitho s'est conservée sur un bas-relief du cabinet du duc Caraffa Noya, à Naples, qui représente Vénus et Hélène assises avec Pâris, et un Génie ailé ou l'Amour debout. *V.* SUADA.

2.—Une des Grâces, selon *Her-*

mésianax, poète élégiaque, à qui ce sentiment est particulier.

3.—C'était aussi le nom d'une des Atlantides, et un surnom de Diane.

4.—Une des Océanides.

Pithœgies, fête qui faisait partie des Anthestéries. Rac. *Pithos,* tonneau; *oigein,* ouvrir.

1. Pithyocampte, *courbeur de pins*, surnom du brigand Sinis, ou Cercyon. Rac. *Pithys* et *camptein.* *V.* Cercyon.

2. — C'est aussi le nom d'un fameux brigand dont Hercule purgea la terre.

Pittacus, de Mitylène, un des sept sages de la Grèce, avait fait placer une échelle dans les temples de cette ville, pour marquer, disait-il, les jeux de la Fortune.

Pitthée, fils de Pélops et d'Hippodamie, roi de Trézène, était l'homme de son temps le plus recommandable par sa sagesse. Il fit alliance avec Egée, roi d'Athènes, à qui il donna Ethra, sa fille, en mariage (*v.* Ethra), et se chargea de l'éducation de son petits-fils Thésée, qu'il garda auprès de lui jusqu'à ce que le jeune homme fût en état de se signaler dans le monde. Ce fut aussi sous les yeux du sage Pitthée que le jeune Hippolyte, son arrière-petit-fils, fut élevé. Il y avait à Trézène un lieu consacré aux Muses, où Pitthée enseignait, dit-on, l'art de bien parler. « J'ai même lu, ajoute » *Pausanias,* un livre composé par » cet ancien roi, et rendu public » par un homme d'Epidaure. » Enfin on montrait à Trézène le tombeau de Pitthée sur lequel il y avait trois siéges de marbre blanc, où il rendait la justice avec deux hommes de mérite, qui étaient comme ses assesseurs.

Pitthéis, Ethra, fille de Pitthée.

Pitys, jeune nymphe qui fut aimée de Pan et de Borée en même temps. Pan, irrité de ce que Pitys avait plus d'inclination pour son rival, la jeta, de rage, contre un rocher avec tant de violence, qu'elle en mourut. Borée, touché de son malheur dont il était cause, pria la Terre de faire revivre Pitys sous une autre forme : aussi-tôt elle fut changée en un arbre que les Grecs appelèrent de son nom, *Pitys.* C'est le pin, qui semble pleurer encore par la liqueur qu'il jette lorsqu'il est agité par le vent Borée.

Pivert, oiseau sous la tutelle de Mars, depuis que, Rémus et Romulus étant enfants, un pivert volait tous les jours vers leur caverne, leur portant dans son bec la nourriture dont ils avaient besoin.

Pixius, surnom de Jupiter, qui répond à celui de Sanctus ou de Sangus, qui lui était donné par les Sabins.

Placia, nom d'une ancienne ville de Mysie, où Cybèle était particulièrement révérée, ce qui la fit surnommer *Placiana mater.*

Placida, surnom sous lequel Vénus avait un petit autel à Rome. Les amants brouillés la chargeaient de leur raccommodement.

Placidus; on donne ce nom à des Termes de Jupiter, dont le visage indique la bonté unie à la dignité. Ces Termes ont le plus souvent une barbe droite et pointue, et des boucles pendantes sur les épaules et sur le dos. Un des plus beaux se trouve au Capitole et l'autre au Vatican.

Plaggon, petite poupée de cire, qui représentait les personnes au naturel et dont on se servait dans les enchantements. C'étaient des espèces de portraits que les femmes donnaient à leurs galants.

Plaisir (*Iconol.*), divinité allégorique qu'on a exprimée quelquefois par un jeune homme qui joue des cymbales à l'antique. Les modernes le personnifient par un beau jeune homme couronné de roses et de myrte, les cheveux frisés et de couleur d'or, des ailes au dos, à demi-couvert d'une draperie légère de couleur changeante, tenant une harpe ou une lyre d'une main, de l'autre une pierre d'aimant : une Sirène lui présente une coupe; et deux colombes, les ailes à demi étendues, se becquetent à ses pieds. D'autres lui donnent un habillement verd, avec quantité d'hameçons attachés à un filet, et un

arc-en-ciel qui aboutit d'une épaule à l'autre.

2. — (*Myth. Chin.*) Le dieu du plaisir, chez les Chinois, est assis les jambes croisées, le ventre nu, d'un assez grand volume, et revêtu par devant d'une étoffe légère.

Plancter, *errant, vagabond*, épithète de Bacchus. Rac. *Planein*, errer. *Anthol.*

Planimétrie. (*Iconol.*) Elle est figurée par une femme grave et bien vêtue, qui paraît fort attentive à ce qu'elle fait. Sa main droite tient une mesure, et sa gauche est appuyée sur une espèce de socle uni, dont elle paraît prendre les dimensions. Près d'elle est un instrument qui sert à la pratique de cette science, dont l'objet est de mesurer la longueur et la largeur de toutes sortes de surfaces.

Plantes. Les Egyptiens les adoraient, et sur-tout celles qui croissaient dans leurs jardins. *V*. Cissus, Crocus, Menthe, Archémore.

Plastène, divinité qui avait une chapelle sur le sommet du mont Sipyle, et que *Pausanias* dit avoir été regardée comme la mère des Dieux.

Platane. Cet arbre était spécialement consacré au génie de chaque individu. On lui faisait des couronnes de ses feuilles et de ses fleurs; on en ornait ses autels.

Platanistius. Apollon, honoré près du bourg d'Ilée, dans le Péloponèse, apparemment parceque son temple était entouré de platanes.

Platanon, c'est dans les prairies de ce nom, que, selon *Théocrite*, on cueillit les fleurs qui servirent à faire la guirlande dont la belle Hélène fut couronnée le jour de ses nôces.

Platea, fille du fleuve Asope, selon la fable, donna son nom à la ville de Platée, où l'on voyait le monument héroïque de cette princesse. *V*. Cythéron.

Platée, ville de Béotie, célèbre par le temple de Jupiter-Libérateur.

Platéens, jeux quinquennales qui se célébraient à Platée, et dans lesquels on courait tout armé autour de l'autel de Jupiter. Il y avait des prix considérables établis pour cette course. Ces jeux étaient appelés les *jeux de la liberté*, à cause de la célèbre victoire que les Grecs avaient remportée en ce lieu sur les Perses. Outre cette fête, on y tenait tous les ans une assemblée générale de toute la Grèce, dans laquelle on faisait un sacrifice solemnel en l'honneur de Jupiter.

Les Platéens, le seizième jour du mois qu'ils appelaient *Monasterion*, faisaient une procession devant laquelle marchait un trompette qui sonnait l'alarme; il était suivi de quelques chariots, chargés de myrte et de chapeaux de triomphe, avec un taureau noir; les premiers de la ville portaient des vases à deux anses pleins de vins, et d'autres jeunes garçons de condition libre tenaient des huiles de senteur dans des fioles.

Le prévôt des Platéens, à qui il n'était pas permis de toucher du fer, ni d'être vêtu autrement que d'étoffe blanche, toute l'année, venait le dernier, portant une soie de pourpre, et tenant en une main une buire et en l'autre une épée nue; il marchait en cet équipage par toute la ville jusqu'au cimetière, où étaient les sépulcres de ceux qui avaient été tués à la bataille de Platée; alors il puisait de l'eau dans la fontaine de ce lieu, il en lavait les colonnes et les statues qui étaient sur les sépulcres, et les frottait d'huile de senteur. Ensuite il immolait un taureau, et après quelques prières faites à Jupiter et à Mercure, il conviait au festin général les âmes des vaillants hommes morts, et disait à haute voix sur leurs sépulcres : Je bois aux braves qui ont perdu la vie en défendant la liberté de la Grèce.

Plébéiens, jeux que le peuple romain célébrait en mémoire de la paix qu'il fit avec les sénateurs, après son retour du mont Aventin. On les faisait dans le Cirque durant trois jours, et ils commençaient le 17 avant les calendes de Décembre, ce qui répond au 15 de Novembre. Adrien institua des jeux plébéiens

au Cirque, l'an 874 de la fondation de Rome.

PLÉIADES, filles d'Atlas et de Pléione, étaient au nombre de sept; Maïa, Electre, Taygète, Astérope, Mérope, Alcyone et Céléno. Elles furent aimées, dit *Diodore*, des plus célèbres d'entre les dieux et les héros, et en eurent des enfants aussi fameux que leurs pères, et qui devinrent les chefs de bien des peuples. Elles forment le signe de leur nom dans la tête du Taureau, et sont dites avoir été métamorphosées en étoiles, parceque leur père avait voulu lire dans les secrets des dieux, soit parcequ'il fut le premier qui découvrit cette constellation, et lui donna le nom des Pléiades ses filles, soit qu'on les ait appelées ainsi de Pléione leur mère, soit parceque ces étoiles paraissent au mois de Mai, temps propre à la navigation. Rac. *Pléio*, je navige. On dit que Mérope, une d'elles, qu'on ne voit plus depuis long-temps, se cacha de honte d'avoir épousé un mortel, Sisyphe, pendant que ses sœurs avaient été mariées à des dieux, aux princes Titans. Mais suivant une tradition plus autorisée, et confirmée par le témoignage d'*Ovide* et d'*Hygin*, ce fut Electre, femme de Dardanus, qui disparut vers le temps de la guerre de Troie, pour n'être pas témoin des malheurs de sa famille. Un poète ancien ajoutait qu'Electre se remontrait de temps en temps aux mortels, mais toujours avec l'appareil d'une comète; allusion, suivant le docte *Fréret*, à une comète qui se montra d'abord aux environs des Pléiades, traversa la partie septentrionale du ciel, et alla disparaître vers le cercle arctique, l'an 1193 avant J. C.

PLEIAS, *la Pléiade*. Ce mot au singulier, dans les poètes, désigne Maïa, la plus brillante de toutes.

PLÉIONE, mère des Pléiades, fille de l'Océan et de Téthys, et femme d'Altas.

PLEMNÉUS, fils de Sicyon, ayant été élevé par Cérès, bâtit un temple en son honneur.

PLÉSAURE, une des Néréides.

PLESTORUS, divinité des Thraces, à laquelle ils immolaient des victimes humaines. C'était vraisemblablement un de leurs hommes célèbres, qu'ils avaient divinisé après sa mort.

1. PLEURON, fils d'Etolus, mari de Xantippe, fille de Dorus, et père d'Anténor, était regardé comme le fondateur d'Etolia.

2. — Ville d'Etolie, dont les habitants allèrent au siége de Troie.

PLEXARIS, une des sept Hyades.

PLEXAURE, une des Océanides, et de celles qui présidaient à l'éducation des enfants mâles avec Apollon et les fleuves, selon *Hésiode*.

1. PLEXIPPE, frère d'Althée, tué par son neveu Méléagre.

2. — Un des fils d'Egyptus, tué par sa femme, une des Danaïdes.

3. — Fils de Phinée et de Cléopâtre, et frère de Pandion roi d'Athènes.

4. — Un des fils de Phiarus.

PLINTHIUS, fils d'Athamas et de Thémiste. Celle-ci le tua, croyant tuer le fils d'Ino.

1. PLISTHÈNE, un des fils de Pélops, père d'Agamemnon et de Ménélaüs, recommanda en mourant ses deux fils encore jeunes à son frère Atrée, qui les fit élever comme ses propres enfants. C'est ce qui leur fit donner le nom d'Atrides.

2. — Un des fils de Thyeste, tué par Atrée.

PLISTINUS, frère de Faustulus, avait aidé ce dernier à élever Romulus, et fut tué avec son frère dans un démêlé que Rémus et Romulus eurent ensemble.

PLONGEON. *V.* EGYPIUS.

PLOTE, nymphe que Jupiter rendit mère de Tantale.

PLOUTODOTÈR, *qui donne les richesses*. Epithète d'Apollon. *Anthol.*

PLUIE D'OR. *V.* ACRISE ou DANAÉ.

Iconol. On la représente dans un ciel couvert et nébuleux, assise sur un nuage épais qu'elle presse pour le résoudre en pluie. Autour de sa tête sont sept étoiles, qui sont les Pléiades. Au milieu des nues on découvre Orion, sous la figure du signe du

Scorpion, ou sous celle des dix-sept étoiles qui le composent.

Plusius, *riche*, surnom de Jupiter.

Plutith (*Myth. Ind.*), nom que les rabbins donnent à une des filles de Loth.

Pluto, une des nymphes Océanides, eut de Jupiter un fils qui fut appelé Tantale.

Pluton, frère de Jupiter et de Neptune, fut le troisième fils de Saturne ou Chronos, et d'Ops ou Rhée. Il avait eu le sort de ses autres frères, c'est-à-dire que Saturne l'avait dévoré ; mais Jupiter, sauvé par sa mère, ayant fait prendre un breuvage à Saturne, ce dernier fut forcé de rejeter de son sein ceux qu'il avait engloutis. C'est ainsi que Pluton revit le jour; aussi n'oublia-t-il rien pour seconder son frère, et le faire triompher des Titans. Après la victoire, Pluton eut pour son partage la région des enfers. Selon *Diodore de Sicile,* cette fable était fondée sur ce qu'il avait établi l'usage de rendre aux morts les honneurs funèbres. D'autres ont cru, avec plus de fondement, qu'il fut regardé comme le roi des enfers, parcequ'il vivait dans des lieux fort bas par rapport à la Grèce, et qu'il faisait travailler aux mines ses sujets, qui, par cette raison, habitaient, pour ainsi dire, au centre de la terre; parceque l'Océan, sur les bords duquel il régnait, était regardé comme un lieu couvert de ténèbres ; enfin parceque les peuples de cette contrée, noircis par la fumée des mines, et vivant sous terre, passèrent facilement, aux yeux des marchands phéniciens et grecs, pour des démons, et leur pays pour les enfers. Ceux qui confondent Pluton avec Sérapis reconnaissent, aux traits dont on l'a peint, tantôt le soleil d'hiver, tantôt cette chaleur souterraine, ce feu central, qui donne la vie à toute la nature. Ce dieu était si difforme, et son royaume si triste, qu'aucune femme ne consentit à partager sa couronne; de sorte qu'il fut obligé d'enlever Proserpine, fille de Dio ou de Cérès.

Ce dieu était généralement haï et redouté, ainsi que tous les dieux infernaux, parcequ'on le croyait inflexible. Aussi ne lui érigeait-on ni temple ni autel, et l'on ne composait point d'hymnes en son honneur. Le culte que les Grecs lui rendaient était distingué par des cérémonies particulières. Le prêtre faisait brûler de l'encens entre les cornes de la victime, la liait, et lui ouvrait le ventre avec un couteau nommé *secespita,* dont le manche était rond, et le pommeau d'ébène. Les cuisses de l'animal lui étaient particulièrement dévouées. On ne pouvait lui sacrifier que dans les ténèbres, et des victimes noires, dont les bandelettes étaient de la même couleur, et dont la tête devait être tournée vers la terre. Il était particulièrement honoré à Nysa, à Opunte, à Trézène, où il avait des autels; à Pylos, et chez les Eléens, où il avait un temple, qu'on n'ouvrait qu'un seul jour dans l'année; encore n'était-il permis d'y pénétrer qu'aux sacrificateurs. Epiménides, dit *Pausanias,* avait fait placer sa statue dans le temple des Euménides. Il était représenté sous une forme agréable, contre l'usage ordinaire. Le culte de Pluton ne fut pas moins célèbre à Rome et chez les peuples d'Italie. Les Romains l'avaient mis non seulement au nombre des douze grands dieux, mais parmi les huit dieux choisis, les seuls qu'il fût permis de représenter en or, en argent, en ivoire. Il y avait à Rome plusieurs prêtres victimaires, et plusieurs de ceux nommés *Cultrarii,* qui étaient consacrés à Pluton. Dans les premiers temps, le Latium lui avait immolé des hommes; mais lorsque les mœurs devinrent moins féroces, on leur substitua des taureaux noirs, des brebis, et d'autres animaux de la même couleur. Ces victimes devaient être sans tache, non mutilées, et stériles. *Pollux* nous apprend qu'on les offrait toujours en nombre pair, tandis que celles sacrifiées aux autres dieux étaient en nombre impair. Les premières étaient entièrement ré-

duites en cendre, et les prêtres n'en réservaient rien ni pour le peuple ni pour eux, parcequ'il était sévèrement défendu de manger de la chair des victimes dévouées au monarque des enfers.

Avant de les immoler, on creusait une fosse pour recevoir le sang, et on y répandait le vin des libations. Les prêtres grecs avaient la tête nue dans tous les sacrifices; mais les Romains, qui l'avaient couverte dans ceux qu'ils offraient aux dieux célestes, la découvraient pour Pluton, qui leur inspirait une crainte plus religieuse, une vénération plus profonde. Chez ces derniers, c'était un grand crime pour les assistants de parler lorsqu'on l'invoquait, et le silence régnait sur-tout dans le temps de l'immolation, et lorsque le feu sacré consumait les victimes. Pour offrir celles-ci aux dieux du ciel et de la terre, il était nécessaire de se laver tout le corps; mais Pluton se contentait de l'aspersion, et il suffisait de se purifier les mains et le visage.

Pluton fut tellement redouté des peuples d'Italie, qu'une part du supplice des grands criminels fut de lui être dévoués. Après cet acte religieux, tout citoyen qui rencontrait le coupable pouvait impunément lui ôter la vie. Romulus adopta cet usage, et l'une de ses lois permit de dévouer à Pluton le client qui tromperait son patron, et l'ingrat qui trahirait son bienfaiteur. Souvent même on vit des généraux s'offrir à lui pour le salut de leurs armées. *Macrobe* nous a conservé la formule d'un de ces dévouements sublimes. Elle était ordinairement dictée par le souverain pontife.

En Italie, sur le mont Soracte, Pluton avait un temple qui lui était commun avec Apollon; ainsi les Falisques avaient cru devoir honorer à-la-fois et la chaleur souterraine et le soleil.

Les peuples du Latium et des environs de Crotone avaient consacré au monarque infernal le nombre *deux*. — *Pithagore* l'a regardé, par cette raison, comme un nombre malheureux; et les Romains, suivant cette doctrine, consacrèrent à Pluton le second mois de l'année; et, dans ce mois, le second jour fut encore plus particulièrement désigné pour lui offrir des sacrifices et des vœux.

Les Gaulois, qui, selon la doctrine de leurs druïdes, se vantaient de descendre de Pluton, comptaient les espaces du temps, non par les jours, mais par les nuits.

Outre les noms multipliés que Pluton avait chez les Grecs et les Romains, les Sarmates l'adoraient sous le nom de *Lacton;* les Suèves sous celui *de Tuiston,* et plusieurs peuples anciens sous celui *de Dieu noir*, exprimé dans leur langue par le mot de *Zéerneboch*. Pluton enfin était le Teutatès de nos contrées, et on lui éleva un temple près de *Paris* ou *Lutèce,* sur le mont *Leucotitius,* aujourd'hui faubourg Saint-Jacques.

Iconol. Pluton est ordinairement représenté enlevant Proserpine, et la portant évanouie de terreur sur le char qui doit la conduire dans son royaume. On lui donne presque toujours une barbe épaisse et un air sévère. Souvent il porte un casque sur la tête. C'était un présent des Cyclopes, dont la propriété était de le rendre invisible; et c'était surtout lorsqu'il portait cette armure, qu'on le surnommait *Orcus,* le *Ténébreux*. Il en était couvert, suivant *Hygin*, lorsqu'il enleva Proserpine. Cependant les artistes modernes ne l'ont jamais représenté dans cette action qu'avec une couronne. *Hésiode,* dans la description du bouclier d'Hercule, peint Persée, qui, pour fuir les Gorgones, avait emprunté ce casque. *Platon, Favorin* et *Erasme,* n'ont vu, dans ce casque allégorique, qu'un brouillard épais et noir, qui pouvait cacher les objets. Pour la couronne, les uns l'ont formée de bois d'ébène, dont la couleur obscure annonçait le dieu des ténèbres; les autres, de capillaire, plante qui naît dans les lieux humides et profonds. Souvent on y employait le narcisse, qui, particu-

lièrement consacré à Proserpine et aux Mânes, était propre à ceindre le front de leur souverain. *Phurnutus* dit cette couronne ordinairement composée de *phasganion*, plante dont les feuilles ressemblent à de petits coutelas: mais il a mal-à-propos traduit par cette plante le mot grec qui signifie *bandelettes*, dont le front de Pluton devait être plus naturellement orné.

La tête de ce dieu est quelquefois surmontée d'un vase semblable à celui de Sérapis, mais qui est recourbé dans le haut comme une cucurbite. Lorsque les dieux voulaient rendre un mortel à la vie, c'était Pluton qui était chargé de ce soin. Celui-ci faisait découler de son urne quelques gouttes de nectar sur l'homme favorisé, et elles avaient la double propriété de le faire revivre ou devenir dieu. C'était principalement dans cette circonstance que Pluton avait le surnom de Dieu Salutaire. *Claudien* a reconnu ce pouvoir dans le roi des ombres: il l'invoque comme l'arbitre des destinées humaines, le maître de la fertilisation et de la reproduction des germes, comme celui qui pouvait enfin terminer les jours ou en accorder.

Ce dieu paraît souvent assis sur son trône d'ébène ou de soufre, tenant un sceptre de la main droite. Ce signe du pouvoir n'était accordé par les anciens qu'aux rois de la terre, et c'est en qualité de roi souterrain qu'il était donné à ce dieu. Ce sceptre était noir, pour exprimer que Pluton commandait dans les lieux obscurs. Il est quelquefois simple, sans aucun ornement: quelquefois le haut en est orné d'un contour semblable à celui qu'on voit au bourdon de nos pélerins. Lorsque le dieu n'a point de sceptre, il tient tantôt une fourche à deux pointes, et tantôt une pique. Le premier attribut annonçait que le dieu était irrité, et savait punir les criminels: il se voit souvent sur les médailles consulaires derrière la tête de Pluton. La pique désignait le dieu appaisé, et qui recevait avec faveur les ombres vertueuses. C'est ainsi qu'il est représenté sur une médaille d'argent de Dioclétien, où il est surnommé *Tutor animarum justarum*, le bienfaiteur des âmes justes. Le roi des enfers tient quelquefois des clefs dans ses mains, pour exprimer que les portes de la vie sont fermées sans retour à ceux qui parviennent dans son empire. *Orphée* lui donne cet attribut; et c'était ainsi que le dieu était représenté en Elide.

Pindare lui donne une verge comme à Mercure pour conduire les ombres. Il possédait encore une épée redoutable, mais il paraît rarement avec cette arme sur les monuments. Pluton, à la prière de Jupiter, en fit une fois usage pour sauver l'innocence. Pélée, attaché à un arbre sur le mont Pélion, exposé à la fureur des bêtes féroces par l'ordre d'Acaste, roi d'Iolchos, vit ses liens brisés par le monarque des enfers, et ce dieu lui prêta son épée pour punir Astydamie, femme d'Acaste, qui l'avait injustement accusé auprès de son époux d'avoir voulu la séduire.

Souvent on le voit dans un char de forme antique, traîné par quatre chevaux noirs et fougueux. Ils s'appelaient, suivant *Claudien*, Orphnéus, Aéton, Nyctéus et Alastor. Le premier nom dérivait d'*orphnos*, le ténébreux; le second signifiait l'aigle, parceque sa course était rapide; le troisième venait du nom de la nuit, et signifiait l'obscur; le quatrième enfin désignait un coursier exténué de fatigue.

Le char du dieu était d'or, suivant *Homère* dans son hymne à Cérès; et cette magnificence convenait fort à *Dis*, au maître de l'or et des mines souterraines qui le produisent.

Les Romains, qui avaient assigné à chaque divinité principale le soin et la conservation d'une partie du corps, avaient assigné à Pluton celle du dos. Les peuples d'Italie lui consacraient des lampes, comme au monarque d'un empire ténébreux. L'un des attributs qu'on voit le plus souvent auprès de lui, c'est le cyprès, dont le feuillage sombre et lugubre

a

a toujours semblé consacré à la mélancolie et à la douleur. Ceux qu'on lui dévouait en étaient couronnés, et les prêtres de ce dieu portaient toujours des vêtements parsemés de feuilles de cet arbre. Dans le nombre des plantes qui lui étaient consacrées, outre le narcisse, le capillaire et les feuilles de l'ébénier, on distinguait encore le satyrion, plante que les anciens nommaient *sérapion*, parcequ'on la plaçait sur les autels de Sérapis, le même que Pluton.

Au revers d'une médaille de Gordien Pie, on voit une figure de *Jovis Ditis*, double divinité adorée sous la forme d'une seule, laquelle représentait, d'un côté, Jupiter qui commande au ciel et à la terre, et, de l'autre, Plutus ou Pluton, qui préside à tous les lieux souterrains. C'est aussi sous ces deux différents rapports qu'on représente ce dieu sur d'autres médailles, tantôt avec un aigle à la main droite, tantôt avec le Cerbère à ses pieds, et quelquefois une étoile, pour marquer sa puissance dans les cieux.

Les peintres anciens qui ont représenté Pluton, sont en petit nombre. Mnasson, roi d'Elate, acheta trois cents mines d'argent un tableau où le peintre grec *Asclépiodore* avait peint ce dieu. Parmi les douze grands dieux représentés par *Euphranor de Corinthe*, on distinguait la figure redoutable de Pluton. L'Athénien *Nicias* le prit aussi pour le sujet d'un de ses tableaux, et aima mieux en faire présent à sa patrie, que de le vendre soixante talents.

Le trait de l'histoire de Pluton, que les peintres modernes ont le plus ordinairement représenté, c'est le moment où ce dieu, jusqu'alors inflexible, se trouve attendri par la voix d'Orphée, et lui rend son épouse Eurydice. *Nicolas Colombel*, élève du fameux *le Sueur*, a traité ce sujet, ainsi que le Génois *Jean Carlone*.

M. *Restout*, dans un tableau exposé au salon de 1763, l'a choisi de même pour faire briller son art. C'est *Dorigni* qui a peint à Vérone, dans le palais Lombardini, le triomphe de la musique. *Breugel*, surnommé *de Velours*, l'a représenté dans un tableau fait alors pour le roi; et *Breugel* le jeune a rendu avec tant d'expression le dévouement de l'amour conjugal, dans un tableau qu'il fit pour le grand-duc, qu'on lui en donna le surnom de *Breugel d'Enfer*.

A Versailles, dans le grand salon, *François Lemoine* s'est rendu célèbre en représentant l'apothéose d'Hercule. On voit Pluton, parmi les demi-dieux, qui concourt à déifier le héros.

Jean Jouvenet a peint ce dieu sur son trône. Ce tableau a été transporté à Rennes, et se voyait en 1750, dans un pavillon de l'Hôtel de M. le président de Robien.

Lucas Jordans a orné la galerie du palais Riccardi par une représentation de Pluton; et le comte Malvasia, qui a recherché avec soin tout ce qui est sorti du pinceau de *l'Albane*, a beaucoup loué un tableau de ce peintre célèbre, où il avait peint sur cuivre le souverain des ombres au milieu des autres dieux des enfers.

Dans la grande salle du duc de Modène, *Augustin Carache* a produit un chef-d'œuvre en représentant Pluton. Ce tableau est si parfait, que les Italiens ne le nomment jamais autrement que *il Famoso*, le fameux Pluton.

Ce dieu est peint enfin, de la main de *Jules Romain*, dans le palais du T, près de Mantoue. On le voit dans un char traîné par des chevaux noirs et décharnés; ses cheveux sont hérissés, ses yeux étincelants. Ce morceau célèbre est placé sur la cheminée de la salle des Géants, dont les murailles figurent des ruines, et présentent des colonnes prêtes à s'écrouler. Lorsqu'on fait du feu, la situation de Pluton est si avantageuse, qu'il semble se précipiter dans l'élément qui lui est propre, et retourner dans son empire.

Enfin *Raphaël* a représenté Pluton dans son tableau de l'assemblée des dieux. — Le Muséum national

possède un beau buste de ce dieu; il a pour attributs le modius et un diadème orné de rayons. — Pluton était représenté tout nu chez les Etrusques.

PLUTONIENS. On appelait ainsi, du nom de Pluton, les gouffres dont on ne pouvait mesurer la profondeur, tels que celui qu'on voyait en Asie, près de Laodicée, et les souterrains d'où s'exhalaient des vapeurs méphitiques, comme il y en avait à Thymbra, ville de Carie, et en Italie, dans le territoire des Hirpins.

PLUTUS, dieu des richesses, était mis au nombre des dieux infernaux, parceque les richesses se tirent du sein de la terre, séjour de ces divinités. *Hésiode* le fait naître de Cérès et de Jasion, dans l'isle de Crète, peut-être parceque ces deux personnages s'étaient appliqués toute leur vie à l'agriculture, qui procure les plus solides richesses. *Aristophane,* dans sa comédie de *Plutus,* dit que ce dieu, dans sa jeunesse, avait une très bonne vue; mais qu'ayant déclaré à Jupiter qu'il ne voulait aller qu'avec la Vertu et la Science, le père des dieux, jaloux des gens de bien, l'avait aveuglé pour lui ôter les moyens de les discerner. *Lucien* ajoute que depuis ce temps-là il va presque toujours avec les méchants. *Lucien* fait encore Plutus boîteux.

Iconol. Ce dieu avait une statue à Athènes sous le nom de Plutus Clairvoyant; elle était sur la citadelle dans le fort, derrière le temple de Minerve, où l'on tenait les trésors publics : Plutus était placé là comme pour veiller à la garde de ces trésors. Dans le temple de la Fortune à Thèbes, on voyait cette déesse tenant Plutus entre ses bras, sous la forme d'un enfant, comme si elle était sa nourrice ou sa mère. A Athènes, la statue de la Paix tenait sur son sein Plutus encore enfant, symbole des richesses que donne la paix.

On représente Plutus sous la forme d'un vieillard qui tient une bourse à la main. Il venait, suivant les anciens, à pas lents, et il s'en retournait avec des ailes, parceque les biens s'acquièrent difficilement et s'évanouissent avec promptitude. — *Holbein* a peint à Londres, dans la maison des Ostrelius, le triomphe de la richesse, figurée par Plutus assis sur un char.

Myth. Mexic. Les Mexicains avaient aussi une divinité qui présidait aux richesses, et dont on ne nous apprend pas le nom. Sur un corps humain, ils lui donnaient une tête d'oiseau, couronnée d'une mitre de papier peint; sa main était armée d'une faux. Les divers ornements précieux dont il était revêtu étaient convenables à la qualité qu'on lui attribuait.

PLUVIALIS, PLUVIUS, ou HYETIUS, noms qu'on donnait à Jupiter, lorsqu'on l'invoquait pour avoir de la pluie. Quand Jupiter figurait la pluie, on le reconnaissait aux Pléiades placées près de lui. On voit aussi sur une médaille, Jupiter tenant la foudre dans sa main droite, tandis que la pluie tombe de sa main gauche. Ce fut sous ce titre que l'armée de Trajan, mourant de soif, fit un vœu à Jupiter. En mémoire de la pluie abondante qui l'avait suivi, on fit mettre dans la suite, sur la colonne trajane, la figure de Jupiter Pluvius, où, pour caractériser l'événement, les soldats paraissent recevoir l'eau dans le creux de leurs boucliers. Le dieu y est représenté sous la figure d'un vieillard à longue barbe, qui a des ailes, qui tient les deux bras étendus, et la main droite un peu élevée; l'eau sort à grands flots de ses bras et de sa barbe.

PLYNTÉRIES, fêtes athéniennes en l'honneur de Minerve Agraule. On y dépouillait la statue de la déesse; mais on la couvrait aussi-tôt pour ne pas l'exposer nue, et on la lavait. Rac. *Plyntes*, celui qui lave. On environnait tous les temples d'un cordon, pour marquer que ce jour était mis au rang des plus malheureux. Ce jour même encore, on portait en procession des figues sèches, d'après l'opinion que les figues étaient le premier fruit que les Grecs eussent mangé après le gland. Solon avait permis de jurer ce jour-là par Ju-

piter Propice, par Jupiter Expiateur, et par Jupiter Défenseur.

PROCUS, fils d'Ixion et de Néphélé, ou de la nuée qui ressemblait à Junon.

PÔ. *V*. ERIDAN.

PODAGRA, surnom de Diane.

1. PODALIRE, fils d'Esculape, et frère de Machaon, habile médecin, accompagna Agamemnon au siége de Troie, et rendit aux Grecs les plus grands services par ses talents dans l'art de guérir. Au retour de Troie, jeté par les vents sur les côtes de Carie, et sauvé par un berger, il guérit la fille du roi, l'épousa, et eut pour dot la Chersonnèse, province de Carie. (*Voy*. SYRNA.) Les habitants de Daunia, ville du pays, lui bâtirent un petit temple, afin qu'il participât à la divinité de son père.

2. — Capitaine troyen tué par le berger Alsus. *Enéide. l.* 12.

1. PODARCE, premier nom de Priam.

2. — Capitaine grec, fils d'Iphiclus, commandait dix vaisseaux au siége de Troie.

3. — Fille de Danaüs.

PODARGE, Harpyie, que Zéphyre rendit mère de Xanthus et de Balius, deux chevaux aussi vites que les vents.

1. PODARGUS, conducteur du char d'Hector.

2. — Cheval de Ménélas, de Diomède.

PODASIME, un des fils d'Egyptus.

PODÈRE, robe traînante, dont les prêtres juifs étaient revêtus durant leur service dans le temple. On la nommait aussi la *robe de gloire*. *Joseph* dit qu'elle avait quatre couleurs qui représentaient les quatre éléments.

PODÈS, fils d'Eétion, favori d'Hector, tué d'un coup de javelot lancé au hasard par Ménélas.

PŒAN, père de Philoctète.

PŒANTIADÈS, Philoctète, fils de Pœan.

POËME HÉROÏQUE. (*Iconol.*) Il se représente couronné de laurier, et tenant une trompette, pour marquer que son sujet est noble et grand. Plusieurs livres sont à ses pieds, comme l'*Iliade*, l'*Odyssée*, l'*Enéide*, etc. *Voy*. CALLIOPE.

POËME LYRIQUE. (*Iconol.*) Il est désigné par la lyre qu'il porte dans ses mains. *Voy*. ERATO.

POËME PASTORAL. (*Iconol.*) On le voit sous la figure d'un jeune berger, ou d'une jeune bergère couronnée de fleurs. Elle tient un sifflet à sept tuyaux, avec un bâton de pâtre, et a la panetière au côté.

POËME SATYRIQUE. (*Iconol.*) C'est un Satyre qui, par son ris moqueur, fait connaître le caractère mordant de cette poésie sous l'apparence du badinage. Trois petits génies, dont l'un tient une trompette, le second un luth, et le troisième une flûte, ont encore servi à désigner trois sortes de poëmes, l'héroïque, le lyrique, et le bucolique. Au lieu de ces instruments, on a aussi fait tenir à ces génies différentes couronnes : le poëme ou la poésie héroïque a été caractérisé par une couronne de laurier ; la poésie galante, par une couronne de myrte; la poésie bacchique, par une couronne de pampre.

PŒMENIS, *bergère*, chienne d'Actéon, qui sans doute avait gardé les troupeaux.

PŒNA, déesse de la punition, fut adorée en Afrique et en Italie.

PŒNÉ, monstre vengeur qu'Apollon suscita contre les Argiens, et qui arrachait les enfants du sein de leurs mères pour les dévorer. *V*. CORŒBUS.

PŒONIA, surnom de Pallas, lorsqu'elle a pour attribut le serpent, emblème de l'art de guérir. *Voy*. HYGIÆA.

POËRIODEKESCH. (*Myth. Pers.*) Troisième prince de la première Dynastie, qui fut juste et saint, qui abolit le mal, et à qui Ormuzd donna le *Hom*, ou l'arbre de la santé, auquel préside Hom-Ised, célèbre destour ou prêtre. *V*. HOM-ISED.

POÉSIE. (*Iconol.*) (*Sciences.*) On la peint sous la figure d'une jeune nymphe couronnée de laurier, une lyre en main, l'air inspiré, le visage animé, les yeux au ciel; près d'elle est le médaillon d'*Homère*; à ses

côtés sont les attributs des héros dont elle célèbre la gloire; des personnes qui paraissent ravies par ses chants divins, expriment l'admiration des hommes pour ce bel art. Des statues anciennes la représentent avec un sistre dans la main ou à ses pieds. Elle est désignée quelquefois par un Apollon qui d'une main tient sa lyre, et de l'autre des couronnes de laurier, comme pour les distribuer à ceux qu'il inspire. La Poésie, peinte par *Raphaël* au Vatican, est portée sur les nues, et paraît assise sur un siége de marbre blanc, dont les bras sculptés représentent deux masques scéniques ou de théâtre; elle a des ailes au dos, et une couronne de laurier sur la tête; sa gorge est couverte, son habillement modeste, et un grand manteau azuré descend jusqu'à ses pieds; d'une main elle tient une lyre, et de l'autre plusieurs poëmes héroïques. Son attitude entière caractérise l'enthousiasme; les deux petits, génies qui l'accompagnent, portent cette inscription : *Numine afflatur*, c'est la divinité qui l'inspire. Dans les pierres gravées de *Mariette*, il se trouve une image allégorique de la Poésie. C'est un génie assis sur un griffon, dont la main droite est appuyée sur une lyre que soutient un trépied placé sur un dé. Le dé peut figurer la justesse des pensées, le trépied l'enthousiasme, et la lyre l harmonie, les trois qualités essentielles d'un poëme.

La poésie, chez les Étrusques, paraît avoir été cultivée aussi anciennement que la musique, et être née chez ces peuples avec leur religion. Ils avaient établi des combats où l'on disputait le prix de la poésie.

Poètes. (*Iconol.*) Les anciens les désignaient par divers emblêmes. Des cygnes, placés au-dessus de la figure d'*Homère*, entre des guirlandes, expriment la douceur de son chant poétique. Tel est le sens de la lyre placée sur les genoux de la statue d'*Homère* érigée sur l'Hélicon. Des rossignols étaient représentés avec leurs petits sur le tombeau d'*Orphée*. Pégase et une tête de Bacchus sont aussi regardés comme les symboles d'un poète. Le mauvais poète est indiqué par un grillon ou une cigale.

Poids. *V*. Palamède.

Poignard. *V*. Callirhoé, Melpomène, Didon, Discorde.

Point du jour. (*Iconol.*) On le reconnaît à l'étoile qu'il a sur la tête, et au coq qui est à ses pieds; quelquefois on lui fait tenir un flambeau. *V*. Aurore, Crépuscule.

Poisson fétiche (*Myth. Afr.*), a tiré ce nom du respect ou de l'espèce de culte que les Nègres de la Côte-d'Or lui rendent. C'est un poisson d'une rare beauté. Sa peau, qui est brune sur le dos, devient plus claire et plus brillante près de l'estomac et du ventre; il a le museau droit, et terminé par une espèce de corne dure et pointue, de trois pouces de longueur; ses yeux sont grands et vifs; des deux côtés du corps, immédiatement après les ouies, on découvre quatre ouvertures en longueur dont on ignore l'usage. Le voyageur *Barbot* a donné la figure d'un de ces poissons qui avait sept pieds de long. Il ne lui fut pas possible d'en goûter, parceque rien ne put engager les Nègres à le vendre; mais ils lui permirent de le tirer au crayon.

Poissons. Ces animaux furent l'objet d'un culte superstitieux, non seulement chez les Egyptiens, mais encore chez les Syriens et dans plusieurs villes de Lydie. Les Syriens s'abstenaient de manger du poisson, parcequ'ils croyaient que Vénus s'était cachée sous les écailles d'un poisson, lorsque tous les dieux se cachèrent sous différentes formes d'animaux. En plusieurs villes d'Egypte, les uns plaçaient sur leurs autels des anguilles, d'autres des tortues, ceux-là des monstres marins, auxquels ils offraient leur encens.

Les poissons qui forment la constellation ou le douzième signe du zodiaque, sont ceux qui portèrent sur leur dos Vénus et l'Amour. Vénus, fuyant la persécution du géant Typhon ou Typhoé, accompagnée de son fils Cupidon, fut portée au-delà de l'Euphrate par deux poissons,

qui pour cela furent placés dans le ciel. *Ovide,* en contant cette fable, fait leur généalogie, et leur donne pour père un poisson qui avait procuré de l'eau à Isis, un jour qu'elle était extrêmement altérée. D'autres prétendent que ce furent les dauphins qui menèrent Amphitrite à Neptune, et que, par reconnaissance, celui-ci obtint de Jupiter une place pour eux dans le zodiaque.

Iconol. Sur les médailles, les poissons désignent les villes maritimes. Les thons sont le symbole particulier de Byzance, parceque les habitants en faisaient une pêche considérable.

On voit souvent des poissons peints sur les vases étrusques. Dans les jeux appellés Piscatorii, et qui se célébraient à Rome au mois de juin, on offrait de petits poissons vivants à Vulcain.

Polela (*Myth. Slav.*), *celui qui vient après Lela*, fils de Lada. C'était l'Hymen des Slavons, comme le désigne son nom ; car, chez les peuples simples, l'hymen suit de près l'amour.

Polémocrate, fils de Machaon, qui avait un temple à Ena, ville du Péloponèse. Il guérissait aussi les maladies, et était honoré en cet endroit d'un culte particulier.

Polénor, Centaure tué par Hercule avec une flèche empoisonnée. Il lava sa blessure dans le fleuve Anigrus, qui depuis ce temps eut une odeur infecte.

Poliade, surnom sous lequel Minerve avait à Tégée un temple desservi par un seul prêtre, qui n'y entrait qu'une fois l'an. On y conservait précieusement la chevelure de Méduse, dont Minerve, disait-on, avait fait présent à Céphée, fils d'Aléus, en l'assurant que par-là Tégée deviendrait une ville imprénable. La même déesse avait une autre temple sous le même nom à Erythrès, en Achaïe. Sa statue était de bois, d'une grandeur extraordinaire, assise sur une espèce de trône, tenant une quenouille des deux mains, et portant sur la tête une couronne surmontée de l'étoile polaire. Rac. *Polis,* ville. Ainsi, *poliade* signifie qui habite dans les villes, ou la patrone d'une ville.

Polichus, un des fils de Lycaon.

Poliées, fête chez les Thébains en l'honneur d'Apollon Polius, c'est-à-dire *le Gris,* parceque ce dieu, par un usage contraire à celui de toute la Grèce, était représenté dans cette ville avec des cheveux gris.

Poliéus. Jupiter avait un temple dans la citadelle d'Athènes sous le nom de Poliéus, c.-à-d. protecteur de la ville. Lorsqu'on lui sacrifiait, on mettait sur l'autel de l'orge mêlée avec du froment, et on ne laissait personne auprès; un bœuf, qui devait servir de victime, mangeait un peu de ce grain en s'approchant de l'autel; le prêtre destiné à l'immoler l'assommait d'un coup de hache, puis s'enfuyait, ainsi que les assistants, comme s'ils n'avaient pas vu cette action. *Pausanias,* qui raconte cette cérémonie, n'en rend aucune raison. Les modernes conjecturent avec assez de vraisemblance que cet usage faisait allusion à la défense ancienne d'immoler les animaux qui servaient à l'agriculture, et dont le législateur avait voulu multiplier la race.

Polisso. *V.* Polyxo.

1. Polite, le plus prudent des compagnons d'Ulysse, et pour cette raison le plus cher à ce prince.

2. — Un des fils de Priam, qui, se confiant dans la légèreté de ses pieds, se tenait en sentinelle hors de la ville pour observer l'instant où les Grecs quitteraient leurs vaisseaux et s'avanceraient vers Troie ; mais il fut tué par Pyrrhus aux pieds du roi son père.

Polités, *citoyen,* surnom de Bacchus honoré en Arcadie.

Politesse. (*Iconol.*) Elle s'annonce par un extérieur modeste, par des manières prévenantes, par son attention à ne rien dire que d'obligeant, par cette ceinture, enfin, qui embellissait et faisait aimer tous ceux qui la portaient. On peut ajouter à ce symbole, des guirlandes dont elle enlace les caractères les plus opposés, symbolisés par des animaux que

la vraie politesse change en hommes.

Politique. (*Iconol.*) On lui a donné des balances, et ce symbole lui convient très bien quand on veut exprimer cette politique sage qui ne fait rien sans consulter l'équité; mais pour celle qui n'a d'autre règle de sa conduite qu'un odieux machiavélisme, *Voltaire* la présente sous ces traits :

Fille de l'Intérêt et de l'Ambition,
D'où naquirent la Fraude et la Séduction.
Ce monstre ingénieux, en détours si fertile,
Accablé de soucis, paraît simple et tranquille;
Ses yeux creux et perçants, ennemis du repos,
Jamais du doux sommeil n'ont senti les pavots.
Par ses déguisements à toute heure elle abuse
Les regards éblouis de l'Europe confuse;
Toujours l'autorité lui prête un prompt secours;
Le Mensonge subtil règne en tous ses discours;
Et, pour mieux déguiser son artifice extrême,
Elle emprunte la voix de la vérité même.

Poliuchos, surnom de Minerve, protectrice de Sparte. Rac. *Polis*, ville; *echein*, avoir, conserver.

Polius, *blanc et beau*, surnom d'Apollon. Anciennement les Thébains lui sacrifiaient un taureau; mais un jour, ceux qui étaient chargés d'amener la victime n'arrivant pas, et un chariot attelé de deux bœufs venant à passer, on prit un de ces bœufs pour l'immoler, et depuis il passa en coutume d'en sacrifier un qui eût été sous le joug.

Poltis, accueillit Hercule à son retour de l'expédition contre Laomédon. Son frère Sarpédon, fils de Neptune, fut tué par le héros, en punition de sa perversité.

Polkan. (*Myth. Slav.*) C'est le Centaure des Slavons, auquel on attribuait une force et une vitesse extraordinaires. Dans les anciens contes russes, on le dépeint, depuis la tête jusqu'à la ceinture, comme un homme, et depuis la ceinture jusqu'au bas, comme un cheval ou comme un chien.

Polléar (*Myth. Ind.*), le premier et le plus grand des fils du dieu Shiva. Cest lui qui préside aux mariages. Les Indiens ne bâtiraient pas une maison sans avoir porté sur le terrain un Polléar qu'ils arrosent d'huile, et sur lequel ils jettent des fleurs tous les jours. S'ils ne l'invoquaient point avant que d'entreprendre une chose, ils croiraient que ce dieu leur ferait perdre la mémoire de ce qu'ils voulaient faire, et qu'ils travailleraient inutilement. On le représente avec la tête d'un éléphant, et monté sur un rat; mais dans les pagotins, on le place sur un piédestal, les jambes presque croisées : on met toujours le rat devant la porte de sa chapelle.

Ce rat était un géant, nommé *Guedjémouga-Chourin*, à qui les dieux avaient accordé l'immortalité, ainsi que de grands pouvoirs; mais il en abusait, et faisait beaucoup de mal aux hommes. Polléar, prié par les sages et les pénitents de les en délivrer, s'arracha une de ses défenses, et la jeta contre Guedjémouga-Chourin; la dent entra dans l'estomac du géant, et le renversa. Celui-ci se métamorphosa tout de suite en rat gros comme une montagne, et vint attaquer Polléar, qui sauta sur son dos, en lui disant : « *En tout temps vous serez ma* » *monture.* »

Les Indiens, pour adorer ce dieu, croisent les bras, ferment les poings, et de cette manière se donnent quelques coups sur les tempes; puis, toujours les bras croisés, ils se prennent les oreilles, et font trois inclinations en pliant le genou; après quoi, les mains jointes, ils lui adressent leurs prières, et se frappent sur le front. Ils ont la plus grande vénération pour ce dieu, dont ils placent l'image dans tous les temples, les rues, les chemins et les campagnes, au pied de quelque arbre, afin que tout le monde soit à portée de l'invo-

quer avant que de rien entreprendre, et que les voyageurs puissent lui faire leurs adorations et leurs offrandes avant que de continuer leur route.

Polléar-Chaoti (*Myth. Ind.*), fête qui se célèbre le quatrième jour après la nouvelle lune du mois *Prétachi*, Septembre. C'est le jour de la naissance de ce dieu. La fête se fait dans les temples et dans les maisons; on observe le petit jeûne; et, pour la célébrer, on achète un Polléar de terre cuite, qu'on porte chez soi pour y faire les cérémonies ordinaires. Le lendemain, cette idole est portée hors de la ville, et jetée dans un étang ou dans un puits; ceux qui veulent faire de la dépense, la mettent sur un char pompeux, et se font accompagner par les danseuses et les musiciens : d'autres la font porter sur la tête par un porte-faix.

Pollentia, déesse de la puissance, adorée par les Romains.

Polluctum, festin que l'on faisait aux peuples à l'occasion des dîmes, ou dixième partie des biens, que l'on consacrait à Hercule.

Pollux, fils de Jupiter, était immortel, au lieu que son frère Castor, né de Tyndare, était sujet à la mort. L'amitié fraternelle répara le tort de la naissance. Pollux demanda que son frère participât aux honneurs de la divinité, et obtint que tour-à-tour chacun habiterait l'Olympe et l'Elysée : ainsi les deux frères ne se trouvaient jamais ensemble dans la compagnie des dieux. Pollux fut un des Argonautes, et se distingua par sa force athlétique. Il était supérieur au pugilat, comme Castor dans l'art de dompter les chevaux, et vainquit au combat du ceste Amycus, roi de Bébrycie, et fils de Neptune, le plus redouté des athlètes de son temps. Quoique la religion des peuples réunît les deux frères dans un même culte, on trouve un temple élevé à Pollux seul, près de la ville de Téraphné en Laconie, outre une fontaine au même endroit, qui lui était spécialement consacrée, et qu'on appelait Pollydocée.

Théocrite, et *Valérius Flaccus* dans son poëme latin *des Argonautes*, font une description énergique du combat de Pollux contre Amycus roi de Bébrycie. — Pollux est représenté sur les médailles ayant la tête couverte d'un bonnet en forme de coque d'œuf. — On voit à Rome une statue colossale qui représente ce héros; elle sert d'ornement au grand escalier du Capitole. — Enfin un groupe antique célèbre, actuellement en Espagne, mais dont les empreintes et les copies sont répandues dans toute l'Europe, représente Pollux et son frère Castor, tous deux adolescens.

Poltronnerie. (*Iconol.*) *Winckelmann* la désigne par un guerrier qui cache son visage dans un bouclier. Ceux des anciens avaient une ouverture au travers de laquelle on pouvait voir son adversaire.

Polus, un de ceux qui les premiers apportèrent aux Mégalopolitains les mystères des grandes déesses, et leur apprirent comment on les célébrait à Eleusis.

Polyalus, fils d'Hercule et d'Eurybie.

1. Polybe, fils de Mercure et de Chthonophile, régna à Sicyone, et maria sa fille Lysianasse à Talaüs, roi des Argiens. Il eut pour successeur Adraste, qui, chassé d'Argos, s'était réfugié à sa cour.

2. — Capitaine troyen, un des fils d'Anténor.

3. — Un des poursuivants de Pénélope, tué par Eumène.

4. — Habitant de Thèbes d'Egypte, qui fit de riches présents à Ménélas.

5. — Roi de Corinthe, éleva comme son fils le jeune Œdipe. Sa mort fut le dénouement de tous les malheurs de ce jeune prince, qui reconnut alors qu'il n'était pas son fils.

6. — Fils de Mercure et d'Eubée, que des auteurs disent père du dieu marin Glaucus.

1. Polybée, déesse qu'on croit la même que Cérès. C'est aussi un nom de Proserpine. Rac. *Poly*, beaucoup; *boein* ou *boskein*, nourrir.

2. — Sœur d'Hyacinthe.

Polybœte, prêtre de Cérès, fut rencontré par Enée dans les enfers, au lieu où habitaient les fameux guerriers.

Polybotès, un des géants qui voulurent escalader le ciel. Neptune, le voyant fuir au travers des flots, qui ne lui venaient qu'à la ceinture, l'écrasa sous la moitié de l'isle de Cos, qui couvrit le corps du géant, d'où fut formée l'isle Nysiros.

1. Polycaon, fils de Lélex, fut révéré comme un dieu par les Messéniens.

2. — Fils de Buthès, épousa Evæchmé, fille d'Hyllas.

1. Policaste, femme d'Icarius, et mère de Pénélope.

2. — La plus jeune des filles de Nestor, d'une rare beauté. Ce fut elle qui prépara le bain pour Télémaque.

Polycéphale, cantique dont *Pindare* fait Pallas l'inventrice, ainsi que de la flûte qu'elle fabriqua pour imiter les gémissements des sœurs de Méduse. On donne à ce nom, qui signifie *à plusieurs têtes (polys*, beaucoup, *kephalè*, tête), différentes explications, dont la plus naturelle est que ce cantique avait plusieurs préludes qui en précédaient les différentes strophes. *Plutarque*, qui en attribue l'invention à *Olympe*, ajoute que cet air était consacré au culte d'Apollon, et non pas à celui de Pallas.

Polycomos, *qui se trouve souvent dans les festins, dans les parties de débauche*, épithète de Bacchus. Rac. *Comos*, festin. *Anthol.*

Polycrite, étolarque ou magistrat des Etoliens, dont *Phlégon* raconte cette merveilleuse aventure. Après trois jours de mariage avec une dame locrienne, il mourut et la laissa enceinte d'un enfant qui, à sa naissance, se trouva être un hermaphrodite. Les prêtres, consultés sur ce prodige, en conjecturèrent que les Etoliens et les Locriens auraient guerre ensemble. Il fut conclu qu'il fallait conduire la mère et l'enfant hors des limites de l'Etolie, afin de les brûler tous deux. Aux approches de l'exécution, le spectre de Polycrite apparaît, et se place auprès de son enfant. Le peuple s'effraie et veut prendre la fuite; le fantôme le rappelle et lui fait d'une voix grêle un long discours pour le dissuader de brûler son fils et sa femme, sous peine des plus grandes calamités. Voyant ses remontrances inutiles, il saisit son enfant, le met en pièces et le dévore. Le peuple l'accable de huées et d'une grêle de pierres; immobile, il continue de manger son fils, dont il ne laisse que la tête, et disparaît. Après cette effroyable aventure, on se décida à envoyer consulter l'oracle de Delphes; mais la tête de l'enfant prend la parole, et prédit, en vers, tous les désastres qui leur arrivèrent effectivement.

Polyctor, héros qui, avec Ithacus et Néritus, avait fondé Ithaque, et y avait fait une belle fontaine.

Polyctoride, un des prétendants à la main de Pénélope.

1. Polidamas, Troyen qu'on soupçonna, en même temps qu'Anténor, d'avoir livré Troie aux Grecs. *Homère* le peint comme moins brave mais comme plus sage qu'Hector, et lui attribue exclusivement la connaissance de l'avenir et du passé.

2. — Fameux athléte de la Thessalie, était l'homme de la plus haute stature qu'on ait vu dans les temps héroïques. Sur le mont Olympe, il tua, sans armes, un lion furieux, péril auquel il s'était exposé pour imiter Hercule vainqueur du lion de Némée. Une autre fois, se trouvant au milieu d'un troupeau, il prit un fort taureau par un des pieds de derrière, et le tint si bien, que, quelque effort que fit cet animal dans sa fougue, il ne put se débarrasser des mains de Polydamas, qu'en lui laissant la corne du pied par lequel il le tenait. On dit aussi qu'en prenant d'une seule main le train de derrière d'un char qui courait avec la plus grande vitesse, il l'arrêtait tout court. Ayant été invité de venir à la cour du roi de Perse, il défia au combat trois de ses satellites qu'on nommait les im-

mortels, et à qui la garde de la personne du roi était confiée; il se battit seul contre eux trois, et les étendit morts à ses pieds. A la fin, il périt par trop de confiance en ses propres forces. Un jour étant entré dans une grotte pour y prendre le frais avec quelques amis, le roc parut s'ouvrir tout-à-coup : au premier aperçu du danger ses amis prirent l'épouvante et la fuite; lui seul resta, et de ses mains voulut soutenir la roche qui se détachait : mais la montagne venant à s'écrouler, Polydamas fut enseveli sous ses ruines. Il eut une statue dans le stade des jeux olympiques.

Polidamna, femme de Thonis, roi d'Egypte, fit présent à Hélène d'une poudre qui assoupissait la douleur, calmait la colère, et faisait oublier tous les maux. Hélène en versa un jour dans le vin pour tarir les larmes et bannir le deuil du milieu du festin. On a cru que le poète a désigné par-là les fictions agréables dont Hélène amusait ses convives, à-peu-près comme madame Scarron, depuis madame de Maintenon, suppléait, sur la table frugale d'un poète, au défaut du rôti, par un conte de plus. *V.* Népenthès.

Polydecte, roi de l'isle de Sériphe, accueillit chez lui Danaé et son fils qui fuyaient la persécution d'Acrisius; après avoir fait élever le jeune Persée avec beaucoup de soin, il devint amoureux de Danaé et la contraignit de l'épouser. Persée, au retour de ses voyages, se rendit à Sériphe, désola toute l'isle, et en pétrifia les habitants en leur montrant la tête de Méduse. Le roi lui-même ne fut pas épargné.

Polydector, un des fils d'Egyptus.

Polydegmenos, celui qui reçoit indistinctement tous les mortels dans son empire; surnom de Pluton.

Polydémon fut renversé par Persée, dans le combat qui se donna à l'occasion de son mariage avec Andromède.

1. Polydora, fille de Méléagre, et petite-fille d'Œnéus, avait épousé Protésilas, qui, le premier, s'élança des vaisseaux grecs sur le rivage de Troie. Elle mourut de regret d'avoir perdu son mari. Cette princesse est appelée par quelques uns, Laodamie.

2. — Fille de Pélée et d'Antigone, épousa Borus, dont elle eut Ménesthius.

3. — Une Nymphe, fille de l'Océan et de Thétys, portait ce nom.

4. — Fille de Périérès, épouse de Pélée.

5. — Fille de Danaüs que le fleuve Sperchius rendit mère de Dryops.

6. Une Amazone.

1. Polydore, fils de Cadmus et d'Harmonie, succéda à son père au royaume de Thèbes. *V.* Labdacus, Nyctéus

2. — Fils de Priam et d'Hécube. Selon *Virgile*, Priam, craignant les armes des Grecs, avait envoyé le jeune Polydore, avec une partie de ses trésors, chez Polymnestor, roi de Thrace, à qui il avait donné sa fille Ilione en mariage. Celui-ci fit périr le jeune prince; et ce fut par un prodige qu'Enée apprit cette horrible perfidie. Débarqué sur la côte de Thrace, il veut arracher des plantes inconnues; le sang coule, et une voix lamentable, celle de l'ombre de Polydore, l'instruit de ce qui s'est passé. Le récit d'*Hygin* diffère en quelque chose. Polydore est envoyé au berceau; la prévoyante Ilione l'élève comme son fils, et fait passer Diphile pour son frère. Les Grecs ayant proposé au roi Electre, fille d'Agamemnon, s'il veut répudier son épouse, et faire périr Polydore, l'avare monarque accepte; mais c'est à son propre fils qu'il ôte la vie. Cependant l'oracle d'Apollon apprend à Polydore que son père est mort et sa patrie brûlée. A son retour en Thrace, Ilione lui explique cette énigme, et il se venge en arrachant les yeux à Polymnestor. *Homère* a suivi une tradition différente. Il fait Polydore fils, non d'Hécube, mais de Laothoé. Priam, ajoute-t-il, avait défendu d'aller au combat

à Polydore, le plus jeune et le plus chéri de ses enfants. Mais la vanité de faire montre de sa vitesse à la course le perdit; Achille, qui n'était pas moins léger, l'atteignit dans les premiers rangs, et le perça de sa pique.

3. — Fils d'Hippomédon, un des héros épigones qui prirent Thèbes, dix ans après Etéocle et Polynice.

4. — *Hésiode* fait mention d'un petit-fils de Cadmus, de ce nom, fils d'Aristéus et d'Autonoé. Il assista aux Jeux funèbres célébrés à Buprosium.

5. — Roi de Sparte, fils d'Alcamène, fut très respecté du peuple à cause de ses vertus. Il fut tué par Polémarque, et reçut après sa mort les honneurs héroïques. Les Spartiates placèrent sa statue auprès du tombeau d'Oreste, et son image servait de sceau public aux magistrats de Sparte.

Polyémon, père de Hamopaon, qui périt sous les coups de Teucer.

Polyémonidès, Hamopaon, fils de Polyémon.

Polygius, surnom de Mercure honoré à Trézène. Il avait, dans cette ville, une statue sous ce nom, devant laquelle on prétendait qu'Hercule avait consacré sa massue de bois d'olivier.

Polygone, fils de Protée. Son frère Télégone et lui furent tués par Hercule qu'ils avaient osé provoquer à la course.

Polyhymno, une des Hyades.

1. Polyide, devin qui apprit à Minos 2 que son fils Glaucus s'était noyé dans un tonneau de miel. Le roi le fit enfermer avec le corps, avec ordre de le rendre à la vie. Le devin, sachant que ce prodige excédait son pouvoir, irrita un serpent qui se présenta, dans le dessein de périr de sa piqûre; mais n'ayant réussi qu'à le tuer, il en parut un autre, tenant une herbe dont il toucha le reptile mort qui ressuscita. Polyide, frappé de l'effet de la plante, l'appliqua à Glaucus avec le même succès. Le jeune prince, rendu à la vie, ne permit point au médecin de retourner à Argos, sa patrie, qu'il ne lui eût appris l'art de la divination : mais, avant de partir, il exigea de son élève qu'il lui crachât dans la bouche; ce qui détruisit tout l'effet de ses leçons.

2. — Fils d'Eurydamas, fut tué par Diomède au siége de Troie.

Polylaüs, fils d'Hercule et d'une des Thestiades.

Polymède, fille d'Autolycus, et mère de Jason, ne survécut que de quelques jours à son époux Eson.

Polymédon, un des enfants naturels de Priam.

1. Polymèle, fille de Phylas, princesse d'une grande beauté, eut de Mercure un fils nommé Edorus; ce qui ne l'empêcha pas d'épouser Echéclès, fils d'Actor, qui n'en avait rien su.

2. — Fille d'Eole, séduite par Ulysse.

1. Polymélus, fils d'Argéas, capitaine troyen, tomba sous les coups de Patrocle.

2. — Fils de Pélée, que quelques uns disent père de Patrocle.

Polyména, une des filles de Priam.

Polymétus, un des fils de Priam.

Polymneste, un des principaux de l'isle de Théra, épousa Phronyme, fille d'Etéarque, dont il eut Battus.

Polymnestor, roi de Thrace à l'époque du siége de Troie. Priam lui confia son fils Polydore, avec de grandes richesses, qui tentèrent sa cupidité. Lorsque la fortune eut trahi les efforts des Troyens, il fit périr le jeune prince, dont la mère, Hécube, lui arracha les yeux.

Polymnie, Polymnéis, Polyhymnie (*Iconol.*), Muse de la rhétorique. (Etym. *Poly*, beaucoup; et *ymnos*, hymne ou chanson, et selon *Hésiode*, *mnasthai*, se ressouvenir, comme présidant à la mémoire et à l'histoire qui en dépend.) Elle est couronnée de fleurs, quelquefois de perles et de pierreries, avec des guirlandes autour d'elle, habillée de blanc; la main droite en action pour haranguer, et un sceptre dans la gauche. Souvent, au lieu d'un sceptre, on lui donne un rouleau,

sur lequel est écrit, *Suadere*, parceque le but de la rhétorique est de persuader. D'autres rouleaux qui sont à ses pieds portent les noms de *Cicéron* et de *Démosthène*. *Voy.* Eloquence, Rhétorique.

Polynome, Néréide. *Hygin.*

Polynice, fils de Jocaste et d'Œdipe, sortit de Thèbes du vivant de son père, et s'étant réfugié à Argos, il y épousa la fille d'Adraste. Après la mort d'Œdipe, dont Etéocle lui donna avis, il revint à Thèbes : mais n'ayant pu s'accorder avec son frère, il en sortit une seconde fois ; et quoique puissamment aidé par son beau-père, il fit une tentative dont le succès fut malheureux. Les deux frères s'entre-tuèrent dans un combat singulier ; mais tandis qu'on décerna la sépulture à Etéocle, comme ayant combattu pour son pays, on ordonna que le corps de Polynice fût livré pour servir de proie aux oiseaux, comme ayant attiré une armée étrangère dans sa patrie. *Pausanias* donne à Polynice plusieurs fils, qu'il nomme Adraste, Timéas et Thersandre. Au rapport du même auteur, on voyait gravé sur le coffre de Cypsélus, le combat de Polynice contre son frère Etéocle. Derrière Polynice, était la figure de la mort, comme prête à dévorer sa proie.

Polynicus, célèbre charpentier. *Odyss. l.* 3.

Polynoé, une des Néréides.

1. Polypémon, le même que Procuste.

2.—Père d'Aphidas, roi d'Alybas.

Polypémonidès, Aphidas, fils de Polypémon.

Polyphagus, surnom d'Hercule, pris de son extrême voracité. *Voy.* Adéphagus et Buphagus.

1. Polyphème, fils de Neptune et de Thoosa, est le plus grand, le plus fort et le plus célèbre des Cyclopes. *Homère*, *Virgile*, *Ovide*, l'ont rendu très fameux dans leurs ouvrages. C'était un Cyclope d'une grandeur démesurée, qui n'avait qu'un œil au milieu du front, et qui ne se nourrissait que de chair humaine. Ulysse ayant été jeté, par la tempête, sur les côtes de la Sicile où habitaient les Cyclopes, Polyphème l'enferma, avec tous ses compagnons et des troupeaux de moutons, dans son antre, pour les dévorer ; mais Ulysse le fit tant boire, en l'amusant par le récit du siége de Troie, qu'il l'enivra. Ensuite, aidé de ses compagnons, il lui creva l'œil avec un pieu. Le Cyclope se sentant blessé, poussa des hurlements effroyables ; tous ses voisins accoururent pour savoir ce qui lui était arrivé; et lorsqu'ils lui demandèrent le nom de celui qui l'avait blessé, il répondit que c'était Personne (car Ulysse lui avait dit qu'il s'appelait ainsi); alors ils s'en retournèrent, croyant qu'il avait perdu l'esprit. Cependant Ulysse ordonna à ses compagnons de s'attacher sous les moutons pour n'être point arrêtés par le géant, lorsqu'il faudrait mener paître son troupeau. Ce qu'il prédit arriva, car Polyphème ayant ôté une pierre que cent hommes n'auraient pu ébranler, et qui bouchait l'entrée de sa caverne, se plaça de façon que les moutons ne pouvaient passer qu'un à un entre ses jambes : et lorsqu'il entendit Ulysse et ses compagnons dehors, il les poursuivit, et leur jeta à tout hasard un rocher d'une grosseur énorme ; mais ils l'évitèrent aisément et s'embarquèrent, après n'avoir perdu que quatre d'entr'eux, que le géant avait mangés.

Cette fable a son fondement dans l'histoire; car Polyphème vivait du temps d'Ulysse, et était roi de Sicile, comme quelques auteurs nous l'apprennent. Ulysse aborda dans cette isle ; et s'étant fait aimer de la fille du Cyclope, il l'enleva. Mais elle lui fut arrachée, et fut rendue à son père par les habitants de l'isle.

Homère ajoute que Neptune, offensé de ce qu'Ulysse avait aveuglé son fils Polyphème, fit périr son vaisseau dans l'isle des Phéaciens, où il aborda cependant à la nage, avec l'écharpe que Leucothoé lui avait donnée.

Polyphème, malgré sa férocité naturelle, devint amoureux de la

nymphe Galatée, qui était elle-même éprise du berger Acis. Polyphème, jaloux de cette préférence, observa les deux amants, et, les ayant surpris ensemble, écrasa d'un rocher le jeune Acis, qui fut transformé en fleuve.

Iconol. Dans le recueil des *Peintures anciennes d'Herculanum*, on voit, *planche X*, Polyphème représenté avec trois yeux. *Servius* nous apprend que plusieurs ne lui donnaient qu'un œil, quelques uns deux, d'autres trois.

Annibal Carrache, dans la galerie du palais Farnèse, a peint Polyphème tantôt jouant de la flûte et regardant Galatée, tantôt poursuivant Acis auquel il lance un énorme rocher. Ce grand peintre l'a représenté aussi poursuivant les vaisseaux d'Ulysse à travers les flots. — *Le Poussin* a orné un de ses paysages de la figure de ce géant : on le voit assis sur un rocher élevé, jouant de la flûte pastorale, et ses regards tournés vers la mer.

2. — Prince qu'*Homère* dit être égal aux dieux. Il fallait que ce fût quelque prince des Lapithes.

3.—Thessalien, fils d'Elatus, mis par *Hygin* au nombre des Argonautes. Il est différent d'Euphème, avec qui il a été confondu par *Apollonius de Rhodes*.

Polyphidée, fameux devin, fils de Mantius. Apollon le rendit le plus éclairé des devins, après la mort d'Amphiaraüs : c'etait à Hypérésie, ville du pays d'Argos, qu'on venait le consulter

1. Polyphonte, tyran de Messénie, fut tué par Téléphon, fils de Chresphonte et de Mérope, qui avait échappé à sa fureur, lorsqu'en usurpant le trône il massacra tous les princes de la famille royale.

2. — Héraut de Laïus, fut tué par Œdipe, lorsqu'il combattit son père sans le connaître.

3.—Fille d'Hipponus et de Thrassa, une des compagnes de Diane. Vénus, qu'elle avait méprisée, la rendit éprise d'un ours, dont elle eut deux fils très méchants, Agrius et Oréius (*sauvage et montagnard*). Jupiter envoya Mercure pour les punir de leur méchanceté; mais Mars, dont ils descendaient, changea la mère et les fils en oiseaux.

Polypœte, de la race des Lapithes, fils de Pirithoüs et d'Hippodamie, partit pour le siége de Troie à la tête de quarante vaisseaux, et fit durant ce siége plusieurs actions mémorables. Il fit mordre la poussière à plusieurs capitaines troyens. Aux funérailles de Patrocle, Polypœte remporta le prix du disque.

Polystephanos, *qui reçoit*, ou *porte beaucoup de guirlandes*, épithète de Bacchus. On sait que les buveurs étaient dans l'usage de se couronner de fleurs. *Anthol.*

Polytechne, gendre de Pandarée. *Voy.* Pandarée.

Polythéisme, pluralité des dieux Rac. *Polys*, beaucoup; *théos*, dieu.

Polytherse, père de Ctésippe, un des poursuivants de Pénélope.

1. Polyxène, fille de Priam : Achille, l'ayant vue pendant une trêve, en devint amoureux, et la fit demander en mariage à Hector. Le prince troyen la lui promit, s'il voulait trahir le parti des Grecs; mais une condition aussi honteuse ne put qu'exciter l'indignation d'Achille, sans cependant diminuer son amour. Lorsque Priam alla redemander le corps de son fils, il mena avec lui la princesse, pour être plus favorablement reçu. En effet, on dit que le prince grec renouvela sa demande, et consentit même à aller secrètement épouser Polyxène en présence de sa famille, dans un temple d'Apollon, qui était entre la ville et le camp des Grecs. Pâris et Déiphobe s'y rendirent avec Priam, et, dans le temps que Déiphobe tenait Achille embrassé, Pâris lui porta un coup mortel. Polyxène au désespoir de la mort d'un prince qu'elle aimait, et d'en être la cause innocente, se retira au camp des Grecs, où elle fut reçue avec honneur par Agamemnon; mais s'étant dérobée de nuit, elle se rendit sur le tombeau de son époux, et s'y perça le sein. Une autre tradition

plus connue porte que Polyxène fut immolée par les Grecs sur le tombeau d'Achille. C'est celle qu'ont suivie *Euripide* dans sa tragédie d'*Hécube*, et *Ovide* dans ses *Métamorphoses*.

Polygnote avait orné *le Lesché* d'un tableau représentant les Grecs prêts à s'embarquer après la prise de Troie, où Polyxène était peinte. — Une urne sépulcrale étrusque offre cette infortunée princesse dans l'instant où Néoptolème va l'immoler aux mânes de son père. Près de Polyxène, on remarque une femme ailée détournant la vue, que l'on croit être le Destin ou Némésis.

2.—Une des filles de Danaüs.

1. Polyxénus, fils ds Jason et de Médée.

2.—Fils d'Agasthène et petit-fils du roi Augée, du sang des Héraclides, fut un des capitaines grecs qui allèrent au siége de Troie; il commandait dix vaisseaux montés par des Epéens. Il était distingué par sa valeur.

1. Polyxo, femme de Tlépolème. Hélène s'étant réfugiée à Rhodes auprès d'elle, Polyxo, pour venger la mort de son mari tué au siége de Troie, lui envoya dans le bain deux femmes qui la pendirent à un arbre. *Voy*. Dendritis, Heleneion.

2.—Prêtresse d'Apollon dans l'isle de Lemnos, excita toutes les femmes de l'isle à tuer leurs maris, parceque ceux-ci, sous des prétextes de malpropreté, étaient allés chercher d'autres femmes dans la Thrace.

3.—Une des Atlantides.

4. — La femme de Danaüs.

5.—Celle de Nyctée.

6. — Une des Hyades.

7. Vieille confidente d'Hypsipyle. Elle lui conseilla de bien accueillir les Argonautes.

Pom, figure d'homme, faite de bottes de pailles, ou d'herbe sèche. Elle n'a qu'un pied de hauteur; on lui attache entre les cuisses une baguette de deux toises de longueur, on la suspend au plafond par cette baguette, que l'on courbe en arc, après quoi, on jette la figure au feu. Cette cérémonie fait partie de celles observées par les Kamtschadales, à leur grande fête de la purification des fautes.

Pommes. *V*. Discorde ou Thétis, Atalante, Hespéride, Pâris; *de pin*, *V*. Bacchus, Cybèle, Esculape, etc.

Pomœrium, certain espace, tant en dedans qu'en dehors des murailles de la ville, où il n'était pas permis de bâtir, et où les augures consultaient les auspices.

Pomonalis Flamen, prêtre de Pomone. Il lui offrait des sacrifices pour la conservation des fruits de la terre.

Pomone (*Iconol.*) était une nymphe remarquable par sa beauté, autant que par son adresse à cultiver les jardins et les arbres fruitiers. Tous les dieux champêtres se disputaient sa conquête; mais Vertumne, surtout, chercha tous les moyens de lui plaire, et y réussit, après avoir emprunté différentes métamorphoses. Un jour qu'il était déguisé en vieille, il trouva l'occasion de lier conversation avec elle. D'abord, il la flatta beaucoup sur ses charmes, sur ses talents, et son goût pour la vie champêtre; et il lui raconta tant d'aventures funestes arrivées à celles qui comme elle se refusaient à la tendresse, qu'enfin il la rendit sensible et devint son époux. Elle eut à Rome un temple et des autels. On la représentait comme la déesse des fruits et des jardins, assise sur un grand panier plein de fleurs et de fruits, tenant de la main gauche quelques pommes, et de la droite un rameau. On la trouve aussi debout, vêtue d'une robe qui lui descend jusqu'aux pieds, et qu'elle replie par devant pour soutenir des pommes et des branches de pommier. Rac. *Pomum*, fruit. Les poètes la dépeignent couronnée de feuilles de vigne et de grappes de raisins, et tenant dans ses mains une corne d'abondance ou une corbeille remplie de fruits. Pomone était particulièrement révérée chez les Etrusques; ils la représentaient avec une couronne de myrte, mais sans bandelettes:

elle était quelquefois confondue avec la déesse *Nortia*.

Pompa. Ce mot se disait en particulier des jeux du cirque, qui se représentaient avec magnificence.

Pompéens. *Voy.* Apopompéen, Averruncus.

Pompéion, bâtiment splendide d'Athènes, qui servait de dépôt à tous les ustensiles sacrés en usage pour les différentes fêtes. Il était situé à l'entrée de l'ancienne Cité, du côté du port de Phalère, et était embelli de quantité de statues de héros. Rac. *Pompè*, pompe sacrée.

Pompeon Daimonos Eorté, fête grecque mentionnée par *Hésychius*. On y portait une image nommée *Stemmation*.

Pompilus, pêcheur de l'isle d'Icarie, fut métamorphosé en une espèce de poisson qui ressemble au thon, et que les matelots avaient en grande vénération.

Pompon, père de Numa Pompilius, au rapport de *Tite-Live*.

Pongo (*Myth. Afr.*), idole des Noirs du Congo. C'est un panier rempli de chiffons et de bagatelles consacrées.

Pongol (*Myth. Ind.*), fête qui arrive le premier du dixième mois *Taï*, Janvier : c'est la plus grande fête des Indiens; elle est destinée à célébrer le retour du soleil dans le nord, et dure deux jours. Le premier jour on la nomme *Boï-Pandigué* ou *Peroun-Pongol*, ce qui signifie *Grand-Pongol*. La cérémonie consiste à faire bouillir du riz avec du lait, pour tirer des augures de la façon dont ce lait bout. Dès qu'on aperçoit les premières ébullitions, les femmes et enfants crient *Pongol*, qui veut dire, *il bout*. C'est dans l'intérieur des maisons qu'on fait cette cérémonie; le lieu choisi pour cela doit être purifié avec de la bouze de vache : on y dresse un fourneau, sur lequel on fait cuire le riz, qu'on présente d'abord aux dieux; après quoi, toutes les personnes de la maison doivent en manger un peu. Le second jour, elle prend le nom de *Maddon-Pongol* ou *Pongol des vaches :* on peint la corne de ces animaux, on les couvre de fleurs, on les fait courir dans les rues, et l'on fait ensuite chez soi le Pongol pour eux. Le soir on porte la figure du dieu processionnellement dans les campagnes. L'idole est placée sur un cheval de bois, dont les pieds de devant sont levés comme s'il galopait; ceux de derrière sont posés sur une table de bois, portée par quatre hommes. Ils observent dans la marche d'aller en travers comme un cheval qui se cabre et qui rue. L'idole tient une lance à la main, et elle est censée aller à la chasse : on tue un animal reservé pour cette fête; il doit être quadrupède, choisi indifféremment depuis le tigre jusqu'au rat. On examine sur-tout le côté qu'il prend quand on le lâche, pour en tirer des augures. Ce même jour les brahmes jètent des sorts, pour connaître les événements de l'année suivante. Les animaux et les grains sur lesquels ils tombent deviendront, disent-ils, très rares; si c'est sur les bœufs et le *nely*, riz en paille, les bœufs périront, et le nely sera très cher; s'ils tombent sur les chevaux et éléphants, c'est signe de guerre.

Les brahmes font accroire au peuple que Sangrandi, l'un des deverkels, vient toutes les années sur la terre à pareil jour leur découvrir le bien et le mal futur, et qu'il l'annonce par le grain qu'il mange et l'animal qu'il monte; c'est ce que le sort leur fait connaître. Le même soir, les Indiens se rassemblent en famille, se font réciproquement des présents, et se visitent en cérémonie pour se souhaiter un *bon pongol*, comme nous faisons le premier jour de l'an : les visites durent huit jours.

Pontée, jeune Phéacien, bien fait et dispos, qui disputa le prix à la cour d'Alcinoüs.

Pontia, *marine*. Vénus avait sous ce nom un temple dans le territoire de Corinthe. La statue de la déesse était remarquable par sa grandeur et sa beauté.

Pontife, nom que l'on donnait

à ceux qui avaient la principale direction des affaires de la religion chez les Romains, qui connaissaient de tous les différends qu'elle occasionnait, qui en réglaient le culte et les cérémonies. Ils formaient à Rome un collége, qui, dans la première institution faite par Numa Pompilius, ne fut composé que de quatre pontifes pris du corps des patriciens : ensuite on en adopta quelques autres choisis entre les plébéiens. L. Sylla, le dictateur, en augmenta le nombre jusqu'à quinze, dont les huit premiers prenaient le titre de grands pontifes, et les sept autres celui de petits pontifes, quoique tous ensemble ne fissent qu'un même corps, dont le chef était appelé le souverain pontife. Mais le nombre des pontifes ne resta point fixe : il y en eut par la suite, tantôt plus, tantôt moins.

Cette dignité était si considérable, qu'on ne la donna d'abord, comme on vient de le dire, qu'aux patriciens. Quoique les plébéiens eussent été consuls, et qu'ils eussent eu l'honneur du triomphe, ils en étaient cependant exclus. Décius Mus fut le premier de cet ordre qui parvint au sacerdoce, après avoir vivement représenté au peuple l'injustice qu'on lui faisait en le privant de cet honneur. Depuis ce temps il n'y eut plus de distinction entre les patriciens et les plébéiens par rapport à cette dignité.

Plutarque tire l'étymologie du mot *pontife* du soin qu'ils avaient de réparer le pont de bois qui conduisait au-delà du Tybre; et il combat le sentiment de *Denys d'Halicarnasse*, qui prétendait qu'ils bâtirent un pont, « parceque, dit-il, » du temps de Numa Pompilius, » qui institua les pontifes, il n'y » avait point de ponts à Rome. » D'autres le dérivent de *posse facere*, pouvoir sacrifier.

Les pontifes étaient regardés comme des personnes sacrées; ils avaient le pas sur tous les magistrats; ils présidaient à tous les jeux du cirque, de l'amphithéâtre, et du théâtre, donnés en l'honneur des divinités. Ils pouvaient se subroger un de leurs collègues, lorsque de fortes raisons les empêchaient de remplir leurs fonctions.

Les pontifes en parlant au peuple assemblé, chez les Romains, l'interpellaient en disant : *Mes enfans*.

Leur habillement consistait en une de ces robes blanches bordées de pourpre qu'on appelait prétextes, et que portaient les magistrats curules.

PONTIFE (le grand), ainsi appelé par excellence, parcequ'il était à la tête de tout le collége des pontifes, avait l'intendance universelle de toutes les cérémonies, tant publiques que particulières. Cette dignité était de la création de Numa, et se donnait toujours à quelqu'un qui était du collége des pontifes, et qui était élu dans les comices par les tribus. On le choisissait dans les premiers temps parmi les patriciens; mais le peuple, étant venu à bout de se revêtir de toutes les dignités qui appartenaient aux nobles, ne négligea pas celle-ci; et l'an 500, Tibérius Coruncanus, plébéien, fut élu grand pontife. Après la mort de Lépide, qui avait été triumvir, Auguste prit le grand pontificat, et, après lui, tous les empereurs, jusqu'à Gratien, furent honorés de la même dignité. On affecta de la donner aux princes régnants, parceque le pontificat semblait attirer plus de respect à celui qui en était revêtu, qu'il n'en était dû à un simple particulier. Le grand pontife, ayant la surintendance de toutes les choses de la religion, en prescrivait les cérémonies et en expliquait les mystères. Il avait la direction des vestales; c'était lui qui les recevait, et les punissait lorsqu'elles avaient prévariqué : il avait l'inspection sur tous les ordres des prêtres, et sur les ministres des sacrifices; il dictait toujours la formule dans les actes publics; il avait le droit de présider aux adoptions, de conserver les annales, de régler l'année, et de prendre connaissance de certaines causes qui regardaient le mariage; lui seul pouvait accorder

les dispenses, et il ne rendait compte de sa conduite ni au sénat ni au peuple. D'ailleurs, il avait le privilége de conserver sa dignité pendant toute sa vie, et de n'avoir point d'égal dans sa charge; ce qui se prouve par l'exemple d'Auguste, qui attendit la mort de Lépide pour prendre le souverain pontificat. Mais, quoique toutes ces prérogatives lui donnassent une autorité supérieure, il y avait cependant plusieurs choses qu'il ne pouvait faire sans le consentement du collége des pontifes, et on pouvait appeler à ce dernier de ses décisions, ainsi que du jugement du collége au peuple. Il ne lui était pas permis de sortir hors de l'Italie; et Crassus fut le premier grand pontife qui contrevint à cette loi. A son exemple, ses successeurs dans le pontificat s'arrogèrent le même privilége; et la loi *Vatinia*, qui vint ensuite, permit au grand pontife de tirer au sort les provinces à gouverner. Il ne pouvait habiter que dans une maison publique. Il lui était défendu de convoler à de secondes nôces, de regarder ou de toucher un cadavre; et c'est pour cela que l'on plantait un cyprès devant la maison d'un mort, de peur que le pontife n'entrât dans une maison qui pût le souiller.

La consécration du souverain pontife se faisait avec des cérémonies extraordinaires.

Pontonoüs, un des hérauts d'Alcinoüs roi des Phéaciens, dont la fonction était de verser du vin aux convives.

Pontoporia, une des Néréides.

Pontus, fils de Neptune, qui donna son nom à la mer Noire, dite Pont-Euxin, et à une grande contrée de l'Asie mineure.

Ponana, gâteaux sacrés, qu'on offrait à Esculape.

Popes, sorte de ministres chez les Romains : ils conduisaient la victime à l'autel, mais de manière que la corde avec laquelle ils la conduisaient fût fort lâche, afin que la victime ne parût pas conduite au sacrifice malgré elle, ce qui aurait été d'un fort mauvais augure. Quand elle était devant l'autel, on la déliait pour la même raison, et c'était un signe funeste quand elle s'enfuyait. Les popes apprêtaient alors les couteaux, l'eau et les autres choses nécessaires pour le sacrifice. Après avoir reçu l'ordre du sacrificateur, l'un d'eux, appelé Cultaire, frappait la victime avec une hache ou une massue, et l'égorgeait aussi-tôt. Quand elle avait perdu tout son sang, qu'on recevait dans des cratères et qu'on répandait sur l'autel, les popes la mettaient sur une table sacrée nommée *anclabris*, et là ils la dépouillaient et la disséquaient, à moins qu'on ne la brûlât tout entière, auquel cas ils la mettaient sur le bûcher aussi-tôt qu'elle était égorgée. Dans les sacrifices ordinaires, on ne brûlait qu'une très petite partie de la victime; et du reste on faisait deux portions, l'une pour les dieux, l'autre pour ceux qui faisaient les frais du sacrifice. Ceux-ci s'en régalaient avec leurs amis, et la portion des dieux était abandonnée aux popes, qui l'emportaient dans leurs maisons appelées *Popinæ,* de leur nom, où allaient en acheter tous ceux qui en voulaient. Comme les popes vendaient aussi du vin, les popines étaient les cabarets des Romains, et c'est encore de ce mot qu'on se sert pour exprimer les nôtres en latin.

Les popes portaient une espèce de couronne sur la tête; mais ils étaient à demi nus, ayant les épaules, les bras et le haut du corps découverts jusqu'au nombril; le reste du corps était couvert jusqu'à mi-jambes d'un tablier de toile ou de peaux de victimes : c'est ainsi du moins qu'ils sont dépeints dans la colonne trajane. Il y a cependant d'autres figures anciennes qui les représentent avec une aube pendante depuis les aisselles, et retroussée pour loger leur coutelas. Le tablier qui les couvrait jusqu'à mi-jambes s'appelait *limus*, parcequ'il y avait au bas une bande de pourpre qui était cousue en serpentant : c'est ce que nous apprenons de *Servius*.

Popoguno

Popoguno (*Myth. Amér.*), enfer des Virginiens, selon quelques auteurs, dont le supplice consiste à être suspendu entre le ciel et la terre.

Population. (*Iconol.*) Plusieurs artistes ont emprunté de la mythologie, l'histoire de Deucalion et de Pyrrha, pour désigner la Population. Une belle statue de *Tassart* nous représente Pyrrha qui, échappée d'un déluge universel, a, suivant l'oracle, jeté par-dessus sa tête les os de sa grand'mère, c'est-à-dire, des pierres, qui sont prises ici pour les os de la Terre, pour qu'elles se changent en créatures humaines. Pyrrha intéresse le spectateur par le sentiment de tendresse qu'elle exprime à la vue du premier enfant qui lui est né. Cet enfant se fait le plus grand qu'il peut, pour pouvoir embrasser sa mère, qui a plusieurs autres enfants autour d'elle; deux s'efforcent de tirer à eux un de leurs frères, qui est encore engagé dans les pierres.

Populifugie, fête romaine, célébrée au mois de Juin, en mémoire, selon les uns, de l'expulsion des rois, et, selon d'autres, en l'honneur de la déesse Fugia, qui avait favorisé la déroute des Fidénates, lorsqu'ils voulurent s'emparer de Rome, le lendemain que le peuple s'en fut retiré. *Denys d'Halicarnasse* prétend que l'objet de cette fête était la fuite du peuple, qu'un violent orage dispersa après que Romulus eut été massacré.

1. Populonia, surnom de Junon, qui, sous le nom de Lucine, présidait aux accouchements, et contribuait à peupler le monde. Ou plutôt,

2. — Déesse champêtre, dont les Romains imploraient le secours contre les dégâts et les ravages, soit de l'ennemi, soit des éléments, soit des saisons. C'était vraisemblablement Junon, déesse de l'air, adorée sous ce nom, comme Jupiter l'était sous celui de *Fulgur*.

Porca, truie, animal qu'on immolait à Cérès, soit parcequ'il semble avoir appris aux hommes l'art de labourer, et c'est pour cela qu'il était sacré aux yeux des Egyptiens; soit à raison du dommage qu'il cause aux moissons, en fouillant la terre. On l'immolait aussi le jour des nôces, à cause de sa fécondité; et ceux qui contractaient une alliance, la ratifiaient par le sacrifice d'un porc.

Porca succedanea, truie que sacrifiaient à Cérès, par forme d'expiation, avant la moisson, ceux qui n'avaient pas rendu exactement les derniers devoirs à quelqu'un de leur famille, ou qui n'avaient pas purifié le logis où il y avait eu un mort.

Porbodekeshang, législateur des Sabéens, antérieur à Zoroastre, et fondateur du Sabéisme. *Voy.* Sabéisme.

Porévith, divinité des anciens Germains, qui présidait à la guerre. Ils la représentaient avec six têtes, dont une était placée sur la poitrine. Un grand nombre d'épées, de lances, et de toutes sortes d'armes, environnait le piedestal qui soutenait sa statue.

1. Porphyrion, un des géants qui firent la guerre aux dieux. Jupiter, pour le vaincre plus aisément, s'avisa d'un bizarre stratagême, celui de lui inspirer de tendres sentiments pour Junon, croyant que l'amour désarmerait sa fureur. Mais le géant conçut en un moment une passion si furieuse, qu'il allait faire violence à la déesse, si Jupiter avec la foudre, et Hercule avec ses flèches, ne lui eussent ôté la vie.

2. — Un des surnoms d'Hercule, qu'on traduit par Génie incube, qui découvre les trésors, allusion au soleil, dont les rayons couvrent et enrichissent la terre.

Porriciæ, entrailles de la victime, que les prêtres jetaient dans le feu après les avoir considérées pour en tirer de bons ou de mauvais présages.

Portzmach, ancienne contrée de Bretagne, dont le roi éprouva le sort de Mydas. Il faisait mourir tous les barbiers, de peur qu'ils ne racontassent au public qu'il avait des

oreilles de cheval. L'intime ami du roi venait de le raser; il avait juré de ne pas dire ce qu'il savait; mais ne pouvant résister à la démangeaison d'en parler, par le conseil d'un sage, il confia ce secret aux sables du rivage. Trois roseaux naissent dans le lieu; les bardes en firent des anches de haut-bois qui répétaient : « Portzmach, le roi Portzmach a des oreilles de cheval. » Cette fable existe dans toutes les têtes, et se retrouve dans les plus anciennes chansons.

Porrima, sœur ou compagne de Carmenta, mère d'Evandre. Elle présidait aux événements passés.

Porsymna, fille du fleuve Astérion, est comptée, avec ses sœurs Acræa et Eubée, parmi les nourrices de Junon.

Portes d'Enfer. Ce sont, dans *Virgile*, les deux portes du Sommeil, l'une de corne, l'autre d'ivoire. Par celle de corne passent les songes véritables, et par celle d'ivoire les vaines illusions et les songes trompeurs. Enée sortit par celle d'ivoire; ce qui semble prouver les conjectures de *Warburton*, savoir, que le récit de son voyage aux Enfers n'est que le récit d'une initiation.

Porthée. *V*. Parthaon.

Porthmeus, le nocher par excellence, Charon, nautonnier des Enfers.

Portitor, mot latin qui désigne Charon, et qui répond au mot grec *Porthmeus*.

Portumnales, fêtes romaines en l'honneur de Portumnus. Elles se célébraient à Rome, le 17 du mois d'Août.

Portumnus, Portunus (*Iconol.*), divinité romaine qui présidait aux ports. C'était Mélicerte ou Palémon. D'autres le confondent avec Neptune. Il avait deux temples à Rome. On le voit représenté, sur les médailles anciennes, sous la figure d'un vieillard respectable, qui s'appuie sur un dauphin, et tient une clef dans ses mains. Il était l'objet d'un culte particulier chez les Etrusques. Ce dieu était représenté nu et jeune, les cheveux frisés à la manière des divinités égyptiennes. Il portait des colliers et des bracelets.

Porus, dieu de l'abondance, était fils de Métis, déesse de la Prudence. Voici le conte que fait *Platon* sur ce dieu : A la naissance de Vénus, les dieux célébrèrent une fête à laquelle se trouva, comme les autres, Porus, dieu de l'abondance. Quand ils furent hors de table, la Pauvreté ou Pénie, crut que sa fortune était faite, si elle pouvait avoir un enfant de Porus; elle alla donc adroitement se coucher à ses côtés, et, quelque temps après, elle donna naissance à l'Amour. De là vient que l'Amour s'est attaché à la suite et au service de Vénus, ayant été conçu le jour de sa fête. Comme il a pour père l'Abondance, et la Pauvreté pour mère, il tient également de l'une et de l'autre.

1. Poseidon, *Brise-vaisseaux*, nom grec de Neptune.

2. — Mois attique, consacré à Neptune.

Poséidonies, fêtes grecques en l'honneur de Neptune. Dans l'isle de Ténédos, une des Cyclades, il y avait hors de la ville un bois et un temple remarquables par de vastes salles à manger, qui servaient à la foule de ceux qui venaient célébrer cette fête.

Posidonie, capitale des états de Cranaüs, qui lui donna le nom d'*Athenè*, en l'honneur de sa fille. L'aréopage ratifia ce changement, ce qui donna lieu à la fable de Neptune vaincu par le jugement des dieux, et cédant à Minerve l'honneur de donner un nom à la ville de Cécrops.

Postridiani, les lendemains des calendes, des ides et des nones de chaque mois, étaient mis au nombre des jours noirs et funestes, par une suite du préjugé où étaient les Romains, lesquels attachaient quelque influence funeste au mot *post*, qui exprimait chez eux ce que nous nommons le lendemain.

Postulations, sacrifices que l'on faisait pour appaiser les dieux irrités, comme si ces divinités offensées les

eussent demandés, ou plutôt parcequ'ils étaient accompagnés de demandes ou prières propres à les fléchir.

Postulio, nom donné à Pluton sur les bords du lac Curtius, parceque la terre s'étant entr'ouverte en ce lieu, les aruspices prétendirent que le roi des ombres demandait des sacrifices. De cette demande, exprimée en latin par le mot *postulatio*, se forma Postulio. *Varron.*

Postverta, Postversa, Postvorta, une des divinités qui présidaient aux accouchements difficiles. C'était une des Carmentes. *V.* Antevorta. On la confond quelquefois avec une divinité du même nom qui présidait aux événements futurs.

Poswisde ou Poghwiste (*Myth. Slav.*), l'Eole des Slavons, qu'ils reconnaissaient pour le dieu des vents orageux, et que les habitants de Kiew regardaient comme le dieu de l'air, du beau et du mauvais temps.

Pota, Potica, Potina, déesse qui présidait au boire des enfants. *V.* Educa, Edusa.

Potamides, nymphes des fleuves et des rivières. Rac. *Potamos*, fleuve.

Potamon, un des fils d'Egyptus.

Potestas, la Puissance. *Hygin* la fait fille de Pallas et du Styx. Les Grecs l'appelaient *Kratos*, et les Latins *Robur.*

Pothos, *le Désir*, divinité adorée des Samothraces.

Potitiens, prêtres d'Hercule. *V.* Pinariens.

Potniadès, Glaucus, fils de Sisyphe, roi de Potnie.

1. Potniades, cavales qui mirent en pièces Glaucus.

2. — Déesses que l'on croyait propres à inspirer la fureur, dont on voyait les statues, du temps de *Pausanias*, dans les ruines de Potnie, ville de Béotie. A certain temps de l'année, les gens du pays leur faisaient des sacrifices, et laissaient aller en quelques endroits du bois des cochons de lait, qui, si on les en croit, l'année suivante, à pareil temps, étaient trouvés paissant dans la forêt de Dodone. On croit aussi que c'était un surnom des Bacchantes.

Potnie, ville de Béotie, près de laquelle était un puits dont on prétendait que l'eau rendait les cavales furieuses. Sur le chemin de cette ville à Thèbes, on montrait à droite une petite enceinte fermée par une espèce de colonnade, où la terre s'était ouverte pour engloutir Amphiaraüs : la preuve qu'on en donnait, c'est que depuis ce temps aucun oiseau n'était venu se reposer sur ces colonnes, ni aucun animal, domestique ou sauvage, n'était venu brouter l'herbe qui y croissait.

Potrimpos, idoles que les anciens Prussiens adoraient sous des chênes, et auxquelles ils offraient des captifs en sacrifice.

Poudje (*Myth. Ind.*), branche de sectaires dans l'Inde, qui rejettent l'autorité des Vedâms, et toute la mythologie des brahmanes. Ces schismatiques désignent l'objet de leur culte par *Paurouss naut*, mots sanskrits, qui signifient *maître de la pierre philosophale.*

Poudreux. Jupiter avait sous ce nom un temple à Mégare, dans l'Attique, apparemment parceque le temple était sans couverture, et par conséquent la statue poudreuse.

Poulets sacrés. On nommait ainsi chez les Romains des poulets que les prêtres élevaient, et qui servaient à tirer les augures. On n'entreprenait rien de considérable dans le sénat, ni dans les armées, qu'on n'eût auparavant pris les auspices des poulets sacrés. La manière la plus ordinaire de prendre ces auspices consistait à examiner de quelle façon ces poulets usaient du grain qu'on leur présentait. S'ils le mangeaient avec avidité, en trépignant et en l'écartant çà et là, l'augure était favorable ; s'ils refusaient de manger et de boire, l'auspice était mauvais, et on renonçait à l'entreprise pour laquelle on consultait. Lorsqu'on avait besoin de rendre cette sorte de divination favorable, on laissait les poulets un certain temps dans une cage sans

manger; après cela les prêtres ouvraient la cage, et leur jetaient leur mangeaille. On faisait venir les poulets de l'isle d'Eubée.

Poul-Serrha, *pont sur le milieu du chemin.* (*Myth. Mah.*) C'est le nom que donnent les musulmans au pont que les âmes passent après leur mort, et au-dessous duquel est un feu éternel. C'est là qu'au jour du jugement dernier se fera la séparation des bons et des méchants, et que ceux qui auront souffert quelque injure dont on ne leur aura pas fait raison s'attacheront alors au bord des vêtements et se jetteront aux jambes de celui dont ils auront droit de se plaindre. Les Persans, sur-tout, sont très infatués de cette idée.

Poulypotès, *qui boit beaucoup*, épithète de Bacchus. Rac. *Polys*, fréquent; *poton*, boisson. *Anthol.*

Pourang, *citrouille* (*Myth. Jap.*), nom du premier homme, selon les Japonais, lequel sortit d'une citrouille échauffée par l'haleine d'un bœuf, après qu'il eut cassé l'œuf dont sortit le monde. *Voyez* Cosmogonie Japonaise.

Pouranons (*Myth. Ind.*), commentaires des brahmes sur les Védâms. Ce sont de vrais poëmes. Ils sont au nombre de dix-huit, et comprennent toute l'histoire des dieux du pays, à-peu-près comme celle des divinités grecques est contenue dans les *Métamorphoses* d'*Ovide*. Dix sont consacrés à chanter les louanges de Shiva, sa suprématie sur les autres dieux, la création du monde par sa volonté, ses miracles et ses guerres. Ils ont trois cents mille strophes ou versets. *Sonnerat* les nomme *Sayvon, Paoudigon, Maharcandon, Ilingon, Candon, Varagon, Vamanon, Matchion, Cournon*, et *Péramandon*. Quatre sont en l'honneur de Wishnou; mais ils donnent des louanges à ce dieu conservateur, sans rabaisser Shiva qu'ils lui comparent. Le même voyageur les nomme *Caroudon, Naradion, Vaïchenavon*, et le *Bagavadon*. Le quinzième et le seizième, qui sont le *Padoumon* et le *Péramon*, sont en l'honneur de Brahma. On ne peut en donner une plus juste idée, qu'en les comparant à une paraphrase de la doxologie des hymnes catholiques. Les deux derniers, le *Péramacahivaton* et l'*Aghineon*, célèbrent le Soleil et le Feu sous le nom d'*Aghini*, l'un comme dieu qui vivifie, et l'autre comme dieu qui détruit. Quoique les Pouranons ne soient pas d'une aussi grande autorité que les Védâms, ils font règle de foi; et quand on les cite sur quelque difficulté relative à des points de religion, tout doute est levé, et la question est résolue. Les Indiens en attribuent la composition à *Viasser* seul; mais il n'est guère possible que la vie d'un seul homme ait suffi à les composer, puisqu'il la faut pour les transcrire. Tous ont été écrits en *samscroutam*, ou *grandon*, langue tombée en désuétude, et qui n'est plus entendue que par un petit nombre d'Indiens, lesquels même n'en ont qu'une connaissance très imparfaite. Quatre seulement ont été traduits en langue tamoule, le *Sayron*, le *Candon*, le *Cournon* et le *Bagavadon*. Le peuple a la permission de les lire.

Pourous (*Myth. Ind.*), nom du premier homme suivant les Banians. *V.* Cosmogonie des Banians, Parcoutér.

Poussa, (*Myth. Chin.*) dieu de la porcelaine. Des ouvriers, dit-on, ne pouvant exécuter un dessin donné par un empereur, l'un d'eux, dans un moment de désespoir, s'élança dans le fourneau tout ardent. Il fut à l'instant consumé, et la porcelaine prit la forme que souhaitait le prince. Ce malheureux acquit, à ce prix, l'honneur de présider en qualité de dieu aux ouvrages de porcelaine.

Poutcharis (*Myth. Ind.*), sorte de prêtres indiens qui se dévouent au culte de Manar-Suami et de Darma-Raja. Tout homme, excepté le paria, peut embrasser cet état: ils font les cérémonies dans les temples de ces deux divinités.

Les brahmes regardent ce culte comme idolâtre, et jamais un sectateur de Wishnou ne sera le pout-

chari de Manar-Suami, parceque les wishnouvistes prétendent que ce dieu n'est qu'une transfiguration de Soupramanier, fils de Shiva. Le poutchari de Darma-Raja peut être de l'une et l'autre secte; mais ni l'un ni l'autre ne sont jamais pandarons, ni tadins. Celui de Manar-Suami va dans les rues, chantant les louanges de Shiva et de Soupramanier, tandis que l'autre chante celles de Darma-Raja. Le premier s'accompagne du chélimbon : le second ne se sert que d'une clochette; mais sa femme, pour l'ordinaire, l'accompagne avec des castagnettes, et, pour terminer chaque verset, elle dit *oui*, comme pour applaudir à ce que son mari vient de chanter. Quelquefois il porte avec lui des tableaux où sont représentées la vie et les guerres du dieu qu'il adore; il lit ou chante en public quelques versets de sa vie, en montrant les exploits du roi déifié. D'autres fois il prononce ses sentences ou récite ses fables, afin d'attirer l'aumône des passants.

Le poutchari de Manar-Suami se sert à-peu-près du même stratagême; il s'assied dans les rues, dans les places publiques, et sur les chemins les plus fréquentés, en chantant les louanges du saint ou du dieu qu'il révère : plusieurs acolythes accompagnent sa voix, les uns avec un petit tambour, qu'ils appellent *ondoukai*, sur lequel ils frappent avec les doigts, d'autres crient de temps en temps avec lui pour appuyer ce qu'il dit : il porte une boite pleine de cendres de bouze de vache, qu'il distribue à ceux qui lui font l'aumône.

Les poutcharis se marient, et peuvent quitter cet état quand il leur plaît : leur nom vient de *poutché*, qui veut dire cérémonie journalière qu'on fait aux dieux.

Poutché (*Myth. Ind.*), cérémonies que les Indiens sont obligés de faire tous les jours en l'honneur des dieux. Elles consistent à baigner le dieu avec de l'eau et du lait, à l'oindre de beurre et d'huiles odoriférantes, à le couvrir de riches draperies, et à le surcharger de pierreries, que l'on change chaque jour, ainsi que les autres ornements, quand la pagode est opulente. On lui présente aussi des lampes, où l'on consume du beurre au lieu d'huile. On lui jette séparément, l'une après l'autre, dans un nombre fixé par les livres sacrés, des fleurs d'une espèce particulière qui lui sont consacrées; pendant tout le temps de la cérémonie, les danseuses forment des pas au son des instruments devant sa statue. Une partie des brahmes, avec des émouchoirs de crin blanc ou de plumes de paon, en écartent les insectes, et le reste est occupé à lui présenter les offrandes; car les Indiens ne viennent jamais au temple les mains vides. Ils apportent à volonté du riz, du camphre, du beurre, des fleurs et des fruits: lorsqu'ils n'ont rien de tout cela, les brahmes leur donnent des fleurs, dont ils ont toujours des corbeilles prêtes; et après en avoir exigé le paiement, ils les offrent au dieu au nom des adorateurs.

Il n'appartient qu'aux brahmes de faire le poutché dans les maisons particulières, parcequ'il faut que la divinité y soit présente, et qu'ils ont seuls le droit de la faire descendre sur la terre. Dans certaines fêtes de l'année, tous les Indiens sont obligés à cette cérémonie; elle consiste à faire des offrandes et un sacrifice au dieu. Le brahme dispose à cet effet un lieu, que l'on purifie avec de la bouze de vache dont on enduit le pavé, et de l'urine du même animal, dont on asperge la chambre. On met au milieu une cruche d'eau couverte, autour de laquelle on allume des lampions pleins de beurre. Lorsque tout est préparé, le brahme, assis à terre, la tête nue, récite des prières, et de temps en temps jette sur la cruche des fleurs et du riz. Lorsque les évocations sont finies, le dieu doit se trouver dans la cruche; alors on lui fait des offrandes, mais intéressées, car on lui présente ce qu'on désire que l'année rende au centuple, comme des fruits, du riz et du bétel, mais point d'argent. Le brahme fait ensuite le sacrifice, qui consiste à brû-

ler devant la cruche plusieurs morceaux de bois, que lui seul a le droit de jeter au feu l'un après l'autre, et aux instants où l'exige la prière qu'il récite. La cérémonie faite, le brahme congédie le dieu par une autre prière.

Pouvoir de Rome. (*Icon.*) L'empire de Rome sur le monde connu est représenté, sur la grande agate qu'on voyait au trésor de Saint-Denys, par Enée qui, comme fondateur de l'Empire romain, offre un globe terrestre à Auguste déifié.

Pouzzol. Il y avait près de cette ville une fontaine très révérée, qui ne croissait ni ne diminuait jamais dans les temps de sécheresse ni dans les temps de pluies. On éleva sur ses bords, à l'honneur des nymphes qu'on croyait y présider, un beau temple de pierres blanches.

Pra-Ariasérïa, personnage fameux par sa sainteté, qui vivait dans le royaume de Siam du temps du célèbre Sommona-Codom. Les Siamois en ont fait un monstre, ou plutôt une espèce de colosse. Ils prétendent que sa taille égalait la hauteur de quarante brasses; que ses yeux avaient deux brasses et demie de circonférence, et trois brasses et demie de diamètre; ce qui paraît incompréhensible, et même absurde, la circonférence devant toujours surpasser le diamètre.

Præcentio, *l'intonation*. C'était la fonction du grand pontife dans la pompe du cirque, et en général de celui qui présidait à une solemnité, quel qu'il fût. Rac. *Præ*, devant, et *canere*, chanter.

Præcentorienne, selon *Solin*, était une flûte, qui servait dans les temples, devant les coussins sur lesquels reposaient les statues des dieux.

Præsul, chef des Saliens, *à præsiliendo*, parcequ'il dansait à la tête de ces prêtres de Mars.

Prædator, surnom donné à Jupiter, parcequ'on lui consacrait une partie des dépouilles.

Præficæ, femmes qu'on louait dans les funérailles pour pleurer et pour chanter les louanges du mort.

Præire, terme de religion. Quand il s'agissait d'un vœu, d'un serment, d'une consécration, d'une dédicace, le prêtre dictait la formule, laquelle était répétée mot pour mot par celui qui faisait le vœu ou le serment; c'est ce qu'on appelait *præire verbis*, dicter les termes solemnels.

1. Præneste (Dieu de). On appelait ainsi Pluton Sérapis, honoré surtout à Præneste, dans un temple superbe appelé Sérapée, et qui était bâti dans le goût égyptien.

2. — petit-fils d'Ulysse, fondateur de Prœneste, ville d'Italie.

Prænestina Dea, la Fortune, ainsi surnommée d'un temple qu'elle avait à Præneste, dans lequel on voyait les statues de Jupiter et Junon à la mamelle, et sur le sein de la Fortune. Elle était honorée d'un culte particulier par les dames d'Italie.

Præpes Deus, le dieu au vol rapide, Cupidon.—*Jovis*, l'aigle de Jupiter. — *Medusæus*, Pégase. *Præpes* seul est pris quelquefois pour la Victoire, et exprime alors sa rapidité.

Præpetes, oiseaux dont les Romains ne consultaient que le vol. *V.* Oscines, Alites.

Præsaltor, nom du prêtre qui dansait à la tête des Saliens.

Præsicia, la partie des entrailles des victimes que l'on coupait pour l'offrir aux dieux.

Præstana, nom que donnaient les anciens Romains à Luperca, nourrice de Romulus, à laquelle ils rendaient les honneurs divins.

Præstites, *gardiens des portes*, surnom des dieux Lares, *quòd stant præ foribus*.

Pragaladen (*Myth. Ind.*), dévot à Wishnou, que le démon Ironnya tourmenta long-temps; mais Wishnou le délivra dans sa quatrième incarnation, ou métamorphose en monstre composé de l'homme et du lion.

Prah Prumb (*Myth. Ind.*), dieu des Camboyens.

Prahdi (*Myth. Siam.*), espèce d'oratoire ou de salle commune pratiquée dans chaque couvent de Talapoins. Elle est percée de petites lucarnes dont elle tire le jour.

Pramnæ, nom que donne *Clitar-*

que, auteur ancien, à certains religieux répandus parmi les anciens Indiens, et dont la secte était rivale de celle des brachmanes. Ces Pramnæ n'étaient que de méchants sophistes qui ne cherchaient, en disputant contre leurs adversaires, qu'à les embarrasser par leurs chicanes et leurs subtilités, et qui, au défaut de bonnes raisons, employaient la plaisanterie pour tourner en ridicule l'institut des brachmanes.

Pra-Mogla, fameux disciple de Sommona-Codom, dont les Siamois placent la statue derrière celle de son maître, et à sa droite. Ils racontent que Pra-Mogla, fléchi par les supplications des malheureux qui étaient tourmentés dans les enfers, renversa la terre, et ramassa dans le creux de sa main tout le feu de l'enfer, dans la résolution de l'éteindre. Mais il n'était pas aisé d'exécuter ce charitable dessein : le feu que Pra-Mogla pouvait porter dans le creux de sa main était si violent et si actif, disent les Siamois, qu'il tarissait les fleuves les plus profonds; tout ce qui en approchait était consumé dans l'instant même. Pra-Mogla, fort embarrassé, eut recours à Sommona-Codom, et le pria d'éteindre ce feu qui servait à tourmenter tant de malheureuses victimes. Ce miracle n'était point au-dessus des forces de Sommona-Codom, qui surpassait beaucoup son disciple en sainteté. Mais, dans cette occasion, il consulta la prudence plutôt que sa charité naturelle. Il craignit que les hommes, n'étant plus retenus par le frein de la crainte, ne se livrassent avec fureur aux derniers excès; et, pour le bien même de l'humanité, il refusa d'accorder à son disciple la grace qu'il demandait.

Pra-rasi (*Myth. Siam.*), anachorètes dont les Siamois racontent des choses merveilleuses. Ces solitaires mènent une vie très sainte et très austère, dans des lieux éloignés du commerce des hommes. Les livres siamois leur attribuent une parfaite connaissance des secrets les plus cachés de la nature, l'art de faire de l'or et les autres métaux précieux. Tous ces secrets sont gravés en gros caractères sur la muraille qui environne le monde (*v.* Cosm. Siam.); et c'est là qu'ils vont puiser leurs lumières, par la facilité qu'ils ont à s'y transporter. Il n'y a point de miracle qui soit au-dessus de leurs forces. Ils prennent toutes sortes de formes, s'élèvent en l'air, et se transportent légèrement d'un lieu à un autre. Mais, quoiqu'ils puissent se rendre immortels parcequ'ils connaissent les moyens de prolonger leur vie, ils la sacrifiaient à Dieu de mille ans en mille ans, par une offrande volontaire qu'ils lui font d'eux-mêmes sur un bûcher, à la réserve d'un seul qui reste pour ressusciter les autres. Il est également dangereux et difficile de rencontrer ces merveilleux hermites. Cependant les livres des talapoins enseignent le chemin et les moyens qu'il faut prendre pour arriver aux lieux qu'ils habitent. *Tachard.*

Pratique. (*Iconol.*) *C. Ripa* l'a représentée vieille, la tête penchée, un compas en une main, un plomb en l'autre, et servilement vêtue. *Gravelot* donne à sa figure une équerre et un compas. Un œil dans une main, placé sur la pierre qui lui sert de table, exprime la recherche qu'exige une exécution finie; et de même que la lampe et la tortue sont les symboles du travail et de l'assiduité, le cercle tracé sur une table est celui de la perfection où elle doit tendre.

Pravarti (*Myth. Ind.*), classe des vertus religieuses qui contient deux articles nommés *Ischetam* et *Bourtam.* Ischetam renferme les actions faites dans les cérémonies religieuses: mais bâtir des temples et des chauderies, creuser des étangs, planter des allées, etc., toutes ces bonnes œuvres se nomment Bourtam; ceux qui les pratiquent mourront dans le temps que le soleil s'avance vers le sud, et la nuit d'un jour où la lune est dans son deuxième quartier; après leur mort, ils se trouveront dans le pays de la lune, où ils seront heureux

selon leurs mérites. *Voy.* Nivarti.

1. Praxidice (*Icon.*), divinité des anciens, qui marquait aux hommes le juste milieu qu'ils doivent garder dans leurs discours et dans leurs actions. C'est la déesse de la modération, de la tempérance et de la discrétion. *Hésychius*, qui la définit la divinité qui met la dernière main aux actions et aux paroles, dit que ses statues consistaient en une seule tête, pour marquer que c'est à la tête seule de régir l'homme. Par la même raison on ne lui offrait que les têtes des victimes. Le même auteur ajoute que Ménélas, au retour de Troye, consacra un temple à cette déesse et à ses deux filles, la Concorde et la Vertu, sous le nom seul de Praxidice. On lui donne pour père Soter ou le dieu conservateur, et pour filles Homonoé (la Concorde), et Arèté (la Vertu). On remarque que cette déesse avait tous ses temples découverts, pour marquer son origine qu'elle tirait du ciel, comme de l'unique source de la sagesse. Rac. *Praxis*, action; *dikè*, justice. Les uns ont confondu cette déité avec Alalcomène, d'autres avec Minerve elle-même. Quelques uns ont aussi prétendu qu'elle était la même que Laverne, déesse des voleurs; analogie qu'il n'est pas aisé de saisir. Il est possible que les Grecs ne l'aient regardée que comme une déesse des enfers, chargée de présider à la vengeance.

2. — Nymphe, mère de Cragus.

1. Praxidices. Les Aliartiens, au raport de *Pausanias*, connaissaient plusieurs déesses de ce nom, qui avaient un temple dans leur pays. Ils juraient par ces divinités, et le serment fait en leur nom était inviolable.

2. — Nourrices de Minerve. C'étaient les filles d'Ogygès, savoir : Alalcomène, Aulis et Telsinie.

Praxiergides, nom que les Athéniens donnaient à certains prêtres qui, le jour des Plynteries, célébraient des mystères qu'ils tenaient fort secrets.

Praxis. Vénus avait un temple à Mégare sous ce nom. Rac. *Prattein*, agir.

1. Praxithée, fille de Phrasime et de Diogénée, femme d'Erechthée dont elle eut trois fils, Cécrops, Pandare et Mélion, et quatre filles, Procris, Créuse, Chthonie et Orithyie.

2. — Fille d'Erecthée, qui fut sacrifiée pour satisfaire à l'ordre d'un oracle.

3. — Fille de Thestius, qui eut plusieurs enfants d'Hercule.

Praw. (*Myth. Ind.*) Ce mot, qui, dans la langue d'Ava, veut dire *seigneur*, est une épithète qu'on donne toujours à un édifice sacré. C'est aussi un titre souverain et sacerdotal, et souvent l'inférieur s'en sert en parlant à son supérieur. *V.* Phra. *voyage à Ava.* etc.

Préadamites. (*Myth. Mah.*) L'opinion qui établit qu'il y a eu des hommes avant Adam est commune parmi les Orientaux. Giafar-Sadik, un des douze imans, étant interrogé s'il n'y avait point eu d'autre Adam avant le nôtre, répondit qu'il y en avait eu trois avant lui, et qu'il y en aurait encore dix-sept après lui. Et lorsqu'on lui eut demandé si Dieu créerait encore d'autres hommes après la fin du monde, il répondit: « Voulez-vous que le royaume de Dieu demeure vide, et sa puissance oisive ? Dieu est créateur dans toute son éternité. » C'est le sentiment presque général parmi les musulmans, que les pyramides d'Egypte ont été élevées avant Adam, par Gian-ben-Gian, monarque universel du monde dans les siècles qui ont précédé la création de ce premier homme. Ils assurent qu'il y a eu quarante Solimans ou monarques universels de la terre, qui ont régné succesivement pendant le cours d'un grand nombre de siècles avant la création d'Adam. Tous ces monarques prétendus commandaient chacun à des créatures de leur espèce, qui étaient différentes de la postérité d'Adam, quoiqu'elles fussent raisonnables comme les hommes. Les unes avaient plusieurs têtes, les autres plusieurs bras, et quelques unes étaient composées de plusieurs corps. Leurs têtes étaient encore plus extraordinaires; les unes ressemblaient

à celle de l'éléphant, d'autres à celles des buffles ou des sangliers, ou à quelque chose d'encore plus monstrueux. Telles sont les rêveries des mythologistes orientaux.

Précidanées, victimes qu'on immolait la veille des grandes solemnités. *V*. Porca.

Précies, ou Préclamiteurs, officiers qui précédaient le flamen diale quand il allait dans les rues de Rome, pour avertir les ouvriers de cesser leur travail, parceque le culte divin aurait été souillé, dit *Festus*, si ce pontife eût vu quelqu'un travaillant.

Précocité. (*Iconol.*) *Winckelmann* lui donne pour symbole une amande nouvelle, couverte encore de son écale verte, parceque sa maturité précède celle des autres fruits.

Prédestination. (*Iconol.*) Elle est indiquée sous l'aspect d'une femme qui n'a d'autre vêtement qu'un voile d'argent. Elle a les yeux levés vers le ciel, la main droite sur la poitrine; de l'autre elle tient une hermine, animal qui, dit-on, ne peut souffrir aucune souillure. *Cochin* ajoute à ces traits symboliques un livre céleste posé sur un nuage, et un ange qui la tire doucement par son voile, pour montrer qu'elle n'est point forcée, mais déterminée par attrait vers le bien.

Prééminence. (*Iconol.*) Une femme dont le vêtement est simple et noble, porte sur le sommet de la tête un roitelet; de la main droite, elle paraît se défendre des efforts d'un aigle, qui tente de s'élancer pour disputer à son faible rival la place qu'il prétend lui appartenir.

Préféricule, vase en usage dans les sacrifices des anciens, qui avait un bec et un anse, comme nos aiguières, et qui contenait du vin ou toute autre liqueur.

Préjugé. (*Iconol.*) *Cochin* le peint sous l'emblême d'un homme environné de nuages, regardant les objets au travers d'un verre coloré, qui en change la véritable apparence.

Prema, une des déesses qui présidaient au mariage. On l'invoquait le soir des nôces.

Prémices, premiers fruits de la terre, qu'on offrait aux dieux. C'est un usage qui a été reçu chez tous les peuples.

Présages. Cette faiblesse, qui consistait à regarder comme des indices de l'avenir, les événements les plus simples et les plus naturels, est une des branches les plus considérables des superstitions anciennes. Il est à remarquer qu'on distinguait les présages des augures, en ce que ceux-ci s'entendaient des signes recherchés et interprétés suivant les règles de l'art augural, et que les présages qui s'offraient fortuitement, étaient interprétés par chaque particulier, d'une manière plus vague et plus arbitraire. On peut les réduire à sept classes, savoir, 1°. Les paroles fortuites, que les Grecs appelaient *phémèn* et *klèdona*, et les Latins *omen* pour *orimen*. Ces paroles fortuites étaient appelées voix divines lorsqu'on en ignorait l'auteur. Telle fut la voix qui avertit les Romains de l'approche des Gaulois, et à qui l'on bâtit un temple sous le nom d'Aius-Loquutius. Ces mêmes paroles étaient appelées voix humaines lorsqu'on en connaissait l'auteur, et qu'elles n'étaient pas censées venir immédiatement des dieux. Avant que de commencer une entreprise, on sortait de sa maison pour recueillir les paroles de la première personne que l'on rencontrait, ou bien l'on envoyait un esclave écouter ce qui se disait dans la rue; et sur des mots proférés à l'aventure, et qu'ils appliquaient à leurs desseins, ils prenaient quelquefois des résolutions importantes.

2°. Les tressaillements de quelques parties du corps, principalement du cœur, des yeux et des sourcils. Les palpitations du cœur passaient pour un mauvais signe, et présageaient particulièrement la trahison d'un ami. Le tressaillement de l'œil droit et des sourcils était, au contraire, un signe heureux. L'engourdissement du petit doigt, ou le tressaillement du pouce de la main gauche, ne signifiait rien de favorable.

3°. Les tintements d'oreilles, et

les bruits que l'on croyait entendre. Les anciens disaient, quand l'oreille leur tintait, comme on le dit encore aujourd'hui, que quelqu'un parlait d'eux en leur absence.

4°. Les éternuements. Ce présage était équivoque, et pouvait être bon ou mauvais, suivant les occassions. C'est pourquoi l'on saluait la personne qui éternuait, et l'on faisait des souhaits pour sa conservation, dont la formule était *Jupiter te conserve!* et cela afin de détourner ce qu'il pouvait y avoir de fâcheux. Les éternuements du matin, c.-à-d. depuis minuit jusqu'à midi, n'étaient pas réputés bons; ils étaient meilleurs le reste du jour. Entre ceux de l'après-midi, on estimait davantage ceux qui venaient du côté droit; mais l'amour les rendait toujours favorables aux amants, de quelque côté qu'ils vinssent.

5°. Les chûtes imprévues. Camille, après la prise de Veies, voyant la grande quantité de butin qu'on avait faite, prie les dieux de vouloir bien détourner, par quelque légère disgrace, l'envie que sa fortune ou celle des Romains pourrait attirer. Il tombe en faisant cette prière, et cette chûte fut regardée dans la suite comme le présage de son exil, et de la prise de Rome par les Gaulois. Les statues des dieux domestiques de Néron se trouvèrent renversées un premier jour de Janvier, et l'on en tira le présage de la mort prochaine de ce prince. Si l'on heurtait le pied contre le seuil de la porte en sortant, si l'on rompait le cordon de ses souliers, ou qu'en se levant de son siége l'on se sentît retenu par la robe, tout cela était pris pour mauvais augure.

6°. La rencontre de certaines personnes et de certains animaux. Un Ethiopien, un eunuque, un nain, un homme contrefait qu'ils trouvaient le matin au sortir de leur maison, les effrayaient et les faisaient rentrer. Il y avait des animaux dont la rencontre était heureuse; par exemple, le lion, les fourmis, les abeilles. Il y en avait dont la rencontre ne présageait que du malheur, comme les serpents, les loups, les renards, les chiens, les chats, etc.

7°. Les noms. On employait avec soin dans les cérémonies de la religion, et dans les affaires publiques et particulières, les noms dont la signification marquait quelque chose d'agréable. On voulait que les enfants qui aidaient dans les sacrifices, que les ministres qui faisaient la cérémonie de la dédicace d'un temple, que les soldats que l'on enrôlait les premiers, eussent des noms heureux. On détestait, au contraire, les noms qui signifiaient des choses tristes et désagréables.

On peut joindre à tous ces présages l'observation de la lumière de la lampe, dont on tirait des pronostics pour les changements de temps, et même pour le succès des entreprises. On peut y joindre aussi l'usage puérile de faire claquer des feuilles dans sa main, ou de presser des pepins de pomme entre ses doigts, et de les faire sauter au plancher, pour éprouver si l'on était aimé de sa maîtresse.

Pour ce qui est des occasions où l'on avait recours aux présages, il n'y avait aucun temps où l'on crût pouvoir les négliger impunément; mais on les observait sur-tout au commencement de tout ce qu'on faisait. C'est de-là qu'était venue la coutume pratiquée à Rome de ne rien dire que d'agréable le premier jour de Janvier, de se faire les uns aux autres des souhaits obligeants, qu'on accompagnait de petits présents, sur-tout de miel et d'autres douceurs. Cette attention pour les présages avait lieu dans toutes les cérémonies de religion, dans les actes publics, qui, pour cette raison, commençaient tous par ce préambule: *Quod felix, faustum, fortunatumque sit!* On avait le même soin de les observer dans les actions particulières, comme dans les mariages, à la naissance des enfants, dans les voyages, dans les repas, etc.

Mais il ne suffisait pas d'observer simplement les présages. Il fallait de-

plus les accepter, lorsqu'ils paraissaient favorables, afin qu'ils eussent leur effet. Il fallait en remercier les dieux qu'on en croyait les auteurs, leur en demander l'accomplissement, et même leur demander de nouveaux présages qui confirmassent les premiers. Au contraire, si le présage était fâcheux, on en rejetait l'idée avec horreur : on priait les dieux d'en détourner les effets, lorsque ce présage s'était présenté fortuitement; car s'ils l'avaient demandé, il n'y avait point d'autre parti à prendre que de se soumettre à la volonté des dieux.

On remédiait aux présages de bien des manières. Une des plus ordinaires pour détourner l'effet d'un discours ou d'un objet désagréable était de cracher promptement; et l'on croyait, par cette action, rejeter, en quelque façon, le venin que l'on avait respiré. Quand on ne pouvait éviter de se servir de certains mots de mauvais augure, on prenait la précaution de renoncer, par une détestation expresse, à tout ce qu'ils pouvaient présager de mauvais. L'expédient le plus ordinaire était d'adoucir les termes, en substituant des expressions qui présentassent à l'esprit des images moins tristes et moins affreuses. Ainsi, au lieu de dire qu'un homme était mort, on disait qu'il avait vécu. Ainsi les Athéniens appelaient la prison, la maison; le bourreau, l'homme public; les Furies, les Euménides, ou déesses pitoyables; et ainsi du reste.

Myth. Ind. Un Indien se dispose à sortir pour quelque affaire pressée; il a déjà le pied sur le seuil de la porte; mais il entend quelqu'un éternuer, il rentre aussi-tôt. Il y a un grand nombre de pies dans les Indes: si quelqu'un de ces oiseaux touche une personne en volant, on est persuadé que celui qui a été touché, ou du moins quelqu'un de sa famille, ne vivra pas au-delà de six semaines.

Myth. Siam. Les hurlements des bêtes sauvages, les cris des cerfs et des singes, sont des présages sinistres pour les Siamois. S'ils rencontrent un serpent qui leur barre le chemin, c'est pour eux une raison suffisante de s'en retourner sur leurs pas, persuadés que l'affaire pour laquelle ils sont sortis ne peut pas réussir. La chûte de quelques meubles que le hasard renverse est aussi d'un très mauvaise augure : que le tonnerre vienne à tomber par un effet naturel et commun, voilà de quoi gâter la meilleure affaire. Plusieurs poussent encore plus loin la superstition et l'extravagance. Dans une circonstance critique et embarassante, ils prendront pour règle de leur conduite les premières paroles qui échapperont au hasard à un passant, et qu'ils interpréteront à leur manière. Tel est leur oracle.

Myth. Ind. Les insulaires de Ceylan sont aussi faibles sur les présages qu'aucun des peuples idolâtres. S'il arrive qu'ils éternuent en commençant un ouvrage, en voilà assez pour les engager à l'interrompre. Ils attribuent une vertu prophétique à un certain petit animal qui a la forme d'un lésard. S'ils entendent le cri de cet animal, ils s'imaginent qu'il les avertit de ne rien entreprendre dans ce moment, parcequ'il est sujet à l'influence d'une planète maligne. Si le matin, au sortir de leur maison, ils rencontrent une femme enceinte, ou bien un homme blanc, c'est pour eux l'augure le plus favorable. Si, au contraire, le premier objet qui s'offre à leurs yeux est un vieillard impotent, ou une femme difforme et contrefaite, il n'en faut pas davantage pour les faire rester chez eux pendant toute la journée.

Les habitants de l'intérieur de l'isle de Bornéo n'ont point d'autre règle de leur conduite que le vol et le cri des oiseaux. Le matin, au sortir de leur maison, s'ils apperçoivent un oiseau qui, par hasard, dirige son vol vers eux, c'est pour eux un très facheux présage, qui les avertit de se tenir renfermés chez eux tout le jour. Ils regardent, au contraire, comme un augure très favorable, que le vol de l'oiseau soit dirigé vers l'endroit où ils portent leurs pas.

Un insulaire des Moluques, qui, le matin, sortant de sa maison, trouvera en son chemin un homme difforme ou estropié, un vieillard courbé et appuyé sur ses béquilles, rentrera promptement chez lui, et ne fera aucune affaire pendant toute la journée, persuadé qu'un si mauvais présage ferait manquer toutes ses entreprises.

Les idolâtres qui habitent les isles Philippines sont fort entêtés de la manie des présages. Il faut qu'ils tirent un augure quelconque du premier objet qui s'offre à leurs yeux, lorsqu'ils sont en voyage; et souvent il arrive qu'ils retourneront sur leurs pas, parcequ'ils auront rencontré quelque insecte qui leur aura paru d'un mauvais présage.

Myth. Afr. Dans le royaume de Bénin, en Afrique, on regarde comme un augure très favorable qu'une femme accouche de deux enfants jumeaux. Le roi ne manque pas d'être aussi-tôt informé de cette importante nouvelle, et l'on célèbre par des concerts et des festins un événement si heureux. Le même présage est regardé comme très sinistre dans le village d'Arebo, quoiqu'il soit situé dans le même royaume de Bénin.

Myth. Pér. Lorsque les Péruviens voulaient savoir si la guerre qu'ils étaient sur le point d'entreprendre serait heureuse, si la récolte de l'année serait abondante, etc., ils prenaient un agneau ou un mouton, et lui tournaient la tête du côté de l'orient, sans lui lier les pieds; mais trois ou quatre hommes le tenaient fortement pour l'empêcher de remuer. Ainsi, tout en vie, ils lui ouvraient le côté gauche, où ils mettaient la main, et en tiraient le cœur, les poumons, et tout le reste de la fressure, qui devait sortir entière sans qu'il y eût rien de rompu.... Ils tenaient pour un si bon présage quand les poumons palpitaient encore après qu'on les avait arrachés, qu'ils prenaient pour indifférents tous les autres présages, parceque, disaient-ils, celui-ci suffisait pour les rendre bons, quelque mauvais qu'ils fussent. Lorsqu'ils avaient tiré la fressure, ils soufflaient dans le gosier, pour le remplir de vent; puis ils le liaient par le bout, ou le pressaient avec la main, observant en même temps si les conduits par où l'air entre dans les poumons et les petites veines qui s'y voient ordinairement étaient plus ou moins enflés, parceque, plus ils l'étaient, et plus le présage leur paraissait bon. Ils tenaient pour un présage sinistre, s'il arrivait qu'en ouvrant la corne de la bête elle se levât sur le pied, et s'échappât des mains de ceux qui la tenaient. Ils prenaient encore pour un malheur, si le gosier, qui tient d'ordinaire à la fressure, venait à se rompre sans qu'ils l'eussent tiré entier; si les poumons étaient déchirés, ou le cœur gâté.

Presbon, fils de Phryxus. Selon *Pausanias*, il fut remis en possession des états de son grand père.

Prétendants. On appelle ainsi les princes qui prétendirent à la main d'Hippodamie, d'Hélène et de Pénélope.

Prêtres des Romains. Les prêtres à Rome n'étaient pas d'un ordre différent des citoyens. On les choisissait indifféremment pour administrer les affaires civiles et celles de la religion. Il y avait bien de la prudence dans cette conduite, elle obviait à beaucoup de troubles qui auraient pu naître sous prétexte de religion. Les prêtres des dieux, même de ceux d'un ordre inférieur, étaient, pour l'ordinaire, élus d'entre les plus distingués par leurs emplois et leurs dignités. On accordait quelquefois cet honneur à des jeunes gens d'illustre famille, dès qu'ils avaient pris la robe virile.

Il faut distinguer les prêtres romains en deux classes. Les uns n'étaient attachés à aucun dieu en particulier, mais ils offraient des sacrifices à tous les dieux : tels étaient les pontifes, les augures, les quindécimvirs, qu'on nommait *Sacris faciundis;* les auspices, ceux qu'on appelait *Fratres arvales;* les curions, les septemvirs, nommés *Epulones;*

les féciaux ; d'autres à qui ont donnait le nom de *Sodales titienses ;* et le roi des sacrifices, appelé *Rex sacrificulus.* Les autres prêtres avaient chacun leurs divinités particulières: ceux là étaient les flamines, les saliens; ceux qui étaient appelés *Luperci, Pinarii, Potitii,* pour Hercule ; d'autres nommés aussi *Galli,* pour la déesse Cybèle ; et enfin les vestales.

Chez les Grecs et chez les Romains chaque divinité avait ses prêtres qui étaient aussi en grande condération. A Tyr, les prêtres étaient les premières personnes de l'état, après le roi : ils étaient revêtus de robes de pourpre dont l'or relevait l'éclat, et portaient des couronnes d'or, ornées de pierreries. Les anciens Egyptiens donnaient le nom de prêtres à tous les philosophes, et souvent c'était parmi les prêtres qu'ils allaient chercher leurs rois.

Chez les Etrusques, les prêtres pouvaient seuls toucher les simulacres des dieux, encore devaient-ils avoir les mains couvertes.

Myth. Mex. Les prêtres mexicains étaient consacrés au service des idoles par une onction qu'on leur faisait sur toutes les parties du corps, depuis la tête jusqu'aux pieds. Pendant tout le temps qu'ils exerçaient le ministère des autels, il leur était défendu de se couper les cheveux. Ils les nourrissaient avec grand soin en les graissant avec un onguent noir mêlé de résine. La vie de ces prêtres était extrêmement austère. Plusieurs jours avant les fêtes solemnelles, ils se préparaient à les célébrer par des jeûnes rigoureux, par une exacte continence, et par la privation même des plaisirs permis du mariage. Plusieurs poussaient le zèle de la chasteté jusqu'à se mutiler eux-mêmes. Ils ne buvaient jamais aucune liqueur forte, et ils consacraient aux rigueurs de la pénitence la plus grande partie du temps que la nature a destiné au repos. Ce n'est pas qu'ils manquassent des moyens de se procurer les douceurs et les agréments de la vie; ils étaient fort riches : outre les revenus considérables et fixes qu'ils tenaient de la libéralité du souverain, les offrandes du peuple superstitieux étaient pour eux un fonds immense et intarissable. Leurs principales fonctions consistaient à brûler de l'encens et d'autres parfums, en l'honneur de la divinité qu'ils servaient, quatre fois dans la journée régulièrement; à égorger les victimes ; à instruire le peuple les jours de fête. Ils étaient aussi grands magiciens, qualité ordinaire de tous les prêtres idolâtres. Le principal fonds de leurs opérations magiques était un onguent composé des sucs de plusieurs animaux venimeux, et de quelques autres ingrédients, comme de la résine, du noir de fumée, et particulièrement d'une herbe qui avait la propriété de déranger le cerveau. Ils faisaient recueillir un grand nombre de reptiles venimeux qu'ils brûlaient en présence de leurs dieux. Leurs cendres, broyées dans un mortier avec du tabac, et mêlées avec les ingrédients dont nous venons de parler, composaient cet onguent merveilleux, auquel ils donnaient le titre pompeux de mets ou de nourriture des dieux. Par le secours de cette composition, ils avaient un commerce intime avec les démons, se vantaient de pouvoir guérir toutes les maladies, apprivoiser les lions, les ours, et les animaux les plus féroces, et opérer plusieurs autres prodiges.

Prêtres Egyptiens. Ils étaient distribués en différentes classes employées à différents exercices, et distinguées par des marques particulières. Ils avaient renoncé à toute occupation manuelle et profane. Ils erraient sans cesse entre les simulacres des Dieux, la démarche composée, l'air austère, la contenance droite et les mains renfermées sous leurs vêtements. Une de leurs fonctions principales était d'exhorter les peuples à garder un attachement inviolable pour les usages du pays ; et ils avaient un assez grand intérêt à bien remplir ce devoir du sacerdoce. Ils observaient le ciel pendant la

nuit; ils avaient des purifications pour le jour. Ils célébraient un office qui consistait à chanter quelques hymnes le matin, à midi, l'après-midi et le soir. Ils remplissaient les intervalles par l'étude de l'arithmétique, de la géométrie et de la physique expérimentale. Leur vêtement était propre et modeste; c'était une étoffe de lin. Leur chaussure était une natte de jonc. Ils pratiquaient sur eux la circoncision; ils se rasaient tout le corps; ils s'abluaient d'eau froide trois fois par jour; ils buvaient peu de vin; ils s'interdisaient le pain dans les temps de purification, ou ils y mêlaient de l'hysope. L'huile et le poisson leur étaient absolument défendus; ils n'osaient pas même semer des fèves.

Prêtresses. Les anciens qui avaient des femmes pour divinités ne pouvaient manquer d'en avoir pour prêtresses. Les plus célèbres étaient celles qui rendaient des oracles. *V*. Pythonisses, Bacchantes, Bétas, Vestales, etc.

La discipline que les Grecs observaient dans le choix des prêtresses n'était pas uniforme : en certains endroits on prenait de jeunes personnes qui n'avaient contracté aucun engagement; telles étaient entre autres la prêtresse de Neptune, dans l'isle Calauria; celle du temple de Diane, à Egire, en Achaïe; et celle de Minerve, à Tégée, en Arcadie. Ailleurs, comme dans le temple de Junon, en Messénie, on revêtait du sacerdoce des femmes mariées. Dans un temple de Lucine, situé auprès du mont Cronius en Elide, outre la prêtresse principale, on voyait des femmes et des filles attachées au service du temple, et occupées tantôt à chanter les louanges du génie tutélaire de l'Elide, et tantôt à brûler des parfums en son honneur. *Denys d'Halicarnasse* observe aussi que les temples de Junon dans la ville de Falère, en Italie, et dans le territoire d'Argos étaient desservis par une prêtresse vierge, nommée Cistophore, qui faisait les premières cérémonies des sacrifices, et par ces chœurs de femmes qui chantaient des hymnes en l'honneur de cette déesse. L'ordre des prêtresses d'Apollon-Amycléen était vraisemblablement formé sur le même plan que celui des prêtresses de Junon à Falère et à Argos; c'était une espèce de société où les fonctions du ministère se trouvaient partagées entre plusieurs personnes. Celle qui était à la tête des autres prenait le titre de mère. Elle en avait une sous ses ordres, à qui on donnait le titre de fille ou de vierge; et après cela venaient peut-être toutes les prêtresses subalternes, dont les noms isolés paraissent dans quelques inscriptions.

Preugène, fils d'Agénor, fut averti en songe d'enlever de Sparte la statue de Diane-Limnatis, et l'emporta à Mésoce, en Achaïe, où il fit bâtir un temple à la déesse. Il eut sa sépulture devant une des chapelles de ce temple; et tous les ans, dans le temps de la fête de la déesse, on rendait à Preugène les honneurs héroïques sur son tombeau.

Preux, c.-à-d., *vaillant*. On appelait ainsi les princes qui entreprirent deux fois le siége de Thèbes, à la tête desquels était Adraste, roi d'Argos.

Prévention. (*Iconol.*) *B. Picart* l'a caractérisée par un vieillard obstiné qui se bouche les oreilles.

Prévoyance. (*Iconol.*) Les anciens lui ont souvent donné deux visages, comme à Janus, pour nous faire entendre que la connaissance exacte du passé mène à la prévoyance de l'avenir. Dans la galerie de Versailles, peinte par *Mignard*, elle est désignée par une femme qui d'une main tient un œil environné de rayons de lumière, et de l'autre une baguette. *Lebrun* l'a aussi caractérisée dans le tableau de la grande galerie : c'est une femme assise sur un nuage, et tenant un livre ouvert, et un compas. La prévoyance du gouvernement pour l'approvisionnement des armées est représentée, dans l'*Histoire métallique de Louis XIV*, sous le symbole d'une femme qui est debout, avec un globe et un amas d'armes et de provisions à ses

pieds; d'une main elle tient une corne d'abondance, et de l'autre un gouvernail. La victoire la couronne de laurier.

1. Priam, fils de Laomédon, ayant pris le parti d'Hercule contre son père, qui lui avait manqué de foi, reçut du héros la couronne pour prix de son équité. D'autres disent qu'Hercule l'emmena en Grèce avec sa sœur Hésione, mais qu'il fut racheté dans la suite, et que c'est de là qu'on lui donna le nom de Priam, du grec *priasthai*, racheter. On dit qu'il s'appelait auparavant Podarce.

Ce prince rebâtit Troie qu'Hercule avait ruinée, et étendit les limites de son royaume, qui devint très florissant. Pâris, un de ses enfants, ayant enlevé Hélène, les Grecs allèrent assiéger les Troyens dans leur ville, qu'ils prirent et détruisirent entièrement, suivant l'opinion la plus généralement reçue. La nombreuse famille de Priam périt avec ce prince infortuné, et tous ses enfants eurent un sort funeste. Priam fut tué par Pyrrhus, au milieu de ses dieux : et il ne lui servit de rien d'embrasser l'autel de Jupiter-Ercéus; le fils d'Achille l'en arracha à la vue même de sa femme, et lui passa son épée au travers du corps. Suivant le poète *Leschée*, Priam ne fut pas tué devant l'autel de Jupiter-Ercéus, mais en fut seulement arraché par force, et s'étant traîné ensuite jusque devant la porte de son palais, il y rencontra Pyrrhus, qui n'eut pas de peine à lui ôter le peu de vie que la vieillesse et ses infortunes lui avaient laissé.

On sait que ce roi avait eu beaucoup d'enfants de ses femmes et de ses maîtresses. D'Hécube, sa seconde femme, il eut Hector, Pâris, Déiphobe, Hélénus, Politès, Antiphus, Hipponoüs, Polydore, et Troïle, et Créuse femme d'Enée, Laodice, Polyxène, et Cassandre. *Homère* le peint comme un prince sage, équitable, poli, mais aveuglé par sa faiblesse pour son fils Pâris.

Un bas-relief antique offre Priam tendant la main à Penthésilée, reine des Amazones, qui vient lui offrir le secours de ses armes. Un autre bas-relief représente ce roi demandant à Achille le corps d'Hector, et baisant la main du meurtrier de son fils. Ce sujet a été traité en peinture par M. *Doyen*, ancien membre de l'académie. L'illustre *Vien*, le patriarche de notre école, a peint Priam au moment où il ramène dans Troie le corps de son fils. Enfin, le citoyen Garnier l'a représenté au milieu de sa famille désolée à la vue du traitement barbare exercé par Achille sur le cadavre d'Hector.

2. — Fils de Politès, et petit-fils du précédent, fut un des compagnons d'Enée.

Priameis, Cassandre, fille de Priam. *Ovid.*

Priameïus, a, um, tout ce qui appartient à Priam, ses enfants, son palais, ses états, ses trésors, ses armées, etc.

Priamides, nom patronymique de Pâris, d'Hector, de Déiphobe, et en général de la race de Priam.

Priape était fils d'une nymphe nommée Naïade, ou Chioné : et, selon d'autres, Vénus étant allée à la rencontre de Bacchus qui revenait triomphant des Indes, Priape fut le fruit de cette entrevue. Junon, jalouse de sa fille, nuisit, par des enchantements, à l'enfant que portait Vénus dans son sein, et le fit naître avec une difformité extraordinaire. Aussitôt que Vénus lui eut donné la naissance, elle le fit élever loin d'elle à Lampsaque, où il devint la terreur des maris: mais les habitants, affligés d'une maladie extraordinaire, crurent y voir une punition du mauvais traitement qu'ils avaient fait au fils de Vénus, le rappelèrent, et dans la suite, il y devint l'objet de la vénération publique. Priape est appelé dans les poètes *Hellespontique* et *Lampsacène*, parcequ'il était honoré à Lampsaque, et que cette ville était située sur l'Hellespont. Priape était le dieu des jardins, et on croyait que c'était lui qui les gardait et qui les faisait fructifier. Aussi les Romains plaçaient sa statue

dans leurs jardins, soit d'utilité, soit d'agrément. Il est souvent aussi pris, comme Pan, pour l'emblème de la fécondité de la nature. Quelques auteurs l'ont confondu avec Baal-Phégor. Ce dieu était particulièrement honoré de ceux qui nourrissaient des troupeaux de chèvres ou de brebis, ou des mouches à miel.

Les anciens avaient coutume de barbouiller de cinabre les statues de Priape.

Icon On le représente le plus souvent en forme d'Hermès ou de Terme, avec des cornes de bouc, des oreilles de chèvre, et une couronne de feuilles de vigne ou de laurier. Ses statues sont quelquefois accompagnées des instruments du jardinage, de paniers pour contenir les fruits, d'une faucille pour moissonner, d'une massue pour écarter les voleurs, ou d'une verge pour faire peur aux oiseaux; ce qui le fait nommer par *Virgile*, *custos avium atque ferarum.* On voit aussi sur des monuments de Priape des têtes d'âne, pour marquer l'utilité qu'on tire de cet animal pour le jardinage et la culture des terres, ou peut-être parceque ceux de Lampsaque offraient des ânes en sacrifice à ce dieu. *Ovide* nous apprend qu'on lui en sacrifiait en mémoire de l'aventure de la nymphe Lotis. On le représente encore tenant une bourse de la main droite, une clochette de la gauche, et crêté comme un coq, tant sur la tête que sous le menton. La clochette peut désigner les Orgies; la bourse, le pouvoir de l'or; et la crête de coq, l'extrême lasciveté du dieu.

Les poëtes sont dans l'usage de traiter cette divinité assez cavalièrement. *Horace* peint un ouvrier qui hésite à faire un banc ou un Priape; et *Martial*, en lui rappelant qu'il est de bois, le menace de le jeter lui-même au feu, s'il laisse enlever quelques pieds d'arbres dont on lui confie la garde.

Priapées, fêtes en l'honneur de Priape. Parmi les monuments que *Boissart* a fait graver, il se trouve un bas-relief qui représente la principale fête de ce dieu. Ce sont des femmes qui la célèbrent. La plus considérable d'entr'elles, qui est apparemment la prêtresse, arrose la statue de ce dieu, pendant que d'autres lui présentent des paniers remplis de fruits, et des vases pleins de vin, comme au dieu des jardins et de la campagne. On en voit d'autres qui sont en attitude de danseuses, jouant d'un instrument assez semblable à un cerceau. Il y en a deux qui jouent de la flûte, une autre tient un sistre, preuve que c'était une cérémonie égyptienne; une autre, vêtue en Bacchante, porte un enfant sur ses épaules. Il y en a quatre autres qui sont occupées au sacrifice de l'âne qu'on lui offrait. La victime, ceinte au milieu du corps d'une large bande, a déjà reçu le coup mortel, et son sang coule à grands flots dans un bassin. Enfin, on voit près de la prêtresse qui fait la fonction de victimaire, un étui à plusieurs couteaux.

Priapéus, surnom d'Apollon, de la ville de Priapus, où il avait un temple et un oracle célèbres.

Priapina, surnom de Diane, à laquelle on attribua la victoire de Lucullus sur Mithridate, parceque les soldats de ce prince avaient pillé le temple et enlevé la statue de la déesse.

Priasus, héros qu'*Hygin* met au nombre des Argonautes.

Prières. C'était, chez les anciens, une partie du culte sacré. Les Romains priaient debout, la tête voilée, afin de n'être pas troublés par quelque face ennemie, comme le dit *Virgile*, et pour que l'esprit fût plus attentif aux prières. Il y avait un prêtre qui, un livre à la main, prononçait les prières avec tout le monde, afin qu'on ne transposât rien, et qu'elles fussent faites sans confusion. Pendant les prières, on touchait l'autel, comme faisaient ceux qui prêtaient serment; d'où vient que l'on a donné le nom d'*ara* au serment. Les suppliants embrassaient aussi quelquefois les genoux des dieux, parcequ'ils regardaient les genoux comme le signe de la miséri-

corde.

corde. Après leurs prières, ils faisaient un tour entier, en formant un cercle, et ils ne s'asseyaient qu'après avoir fait toute leur oraison, de peur de paraître rendre leurs respects aux dieux avec trop de négligence. Ils portaient aussi la main à leur bouche, d'où vient le mot d'*adoration*. Enfin ils se tournaient ordinairement du côté de l'orient pour prier. Les Grecs faisaient aussi leurs prières debout ou assis, et ils les commençaient toujours par des bénédictions, ou par des souhaits; et lorsqu'ils les allaient faire dans les temples, ils se purifiaient auparavant avec de l'eau lustrale, qui n'était autre chose que de l'eau commune dans laquelle on éteignait un tison ardent tiré du foyer des sacrifices. Cette eau se tenait dans un vase que l'on plaçait à la porte ou dans le vestibule des temples; et ceux qui y entraient s'en lavaient ou s'en faisaient laver par les prêtres.

Homère a personnifié les Prières.

Prima, fille de Romulus et d'Hersilie, ainsi nommée, parcequ'elle naquit la première de ce mariage.

1. Primigenia, nom de la Fortune parmi les Romains, qui lui attribuaient l'origine de leur ville et de leur empire.

2. — Surnom dérivé de la religion orphique, qui attribuait à Physis (la nature), à Bacchus, à Proserpine, la création de toutes choses.

3. — Nom de la Fortune, etc.

4. — Proserpine était honorée sous le même nom à Athènes.

Princeps dearum, Junon, la première des déesses.

Principes (deux). Ce dogme se retrouve chez les Péguans, qui rendent à l'un et à l'autre un culte peu différent. C'est même au mauvais Principe que leurs premières invocations s'adressent dans leurs maladies, et dans les disgraces qui leur arrivent. Ils lui font des vœux dont ils s'acquittent avec une fidélité scrupuleuse, aussi-tôt qu'ils croient en avoir obtenu l'effet. Un prêtre, qui s'attribue la connaissance de ce qui peut être agréable à cet esprit, sert à diriger leur superstition. Ils commencent par un festin qui est accompagné de danses et de musique; ensuite, quelques uns courent le matin par les rues, portant du riz dans une main, et dans l'autre un flambeau. Ils crient de toute leur force qu'ils cherchent le mauvais esprit pour lui offrir sa nourriture, afin qu'il ne leur nuise point pendant le jour; d'autres jettent par-dessus leurs épaules quelques aliments qu'ils lui consacrent. La crainte qu'ils ont de son pouvoir est si continuelle et si vive, que, s'ils voient un homme masqué, ils prennent la fuite avec toutes les marques d'une extrême agitation, dans l'idée que c'est le redoutable maître qui sort de l'enfer pour les tourmenter. Dans la ville de Tavay, l'usage des habitants est de remplir leurs maisons de vivres au commencement de l'année, et de les laisser exposés pendant trois mois, pour engager leur tyran, par ce soin qu'ils prennent de le nourrir, à leur accorder du repos pendant le reste de l'année.

Prinoains (*Myth. Ind.*), prêtres indiens. *V.* Raulins.

Printemps sacré. Le vœu du printemps sacré était celui par lequel on consacrait aux dieux tout ce qui devait naître depuis le 1er. de Mars jusqu'au 1er. de Mai. Il comprenait le bétail né dans cet espace de temps, et l'on avait soin d'en particulariser toutes les différentes espèces. *Festus* et *Strabon* nous apprennent que des peuples d'Italie qui avaient recours à ce vœu dans les grands dangers, y comprenaient aussi les enfants; alors ils les élevaient jusqu'à l'âge de l'adolescence, et après les avoir voilés, ils les envoyaient chercher d'autres habitations.

Iconol. Une des quatres saisons de l'année, était principalement consacré aux Muses. Sur un bas-relief du palais Mattei, il tient d'une main un bouquet de fleurs, et de l'autre un agneau, parceque les brebis mettent bas dans cette saison. Sur une urne cinéraire, le Printemps, sous la figure d'un enfant, montre d'une main une abeille, parcequ'alors des

essaims commencent à se répandre dans la campagne, et de l'autre tient un paon, pour indiquer la variété des fleurs. Sur une autre urne cinéraire de la villa Albani, où sont représentées les nôces de Thétis et de Pélée, le Printemps, avec les traits, l'air et l'attitude d'une jeune fille innocente, porte, dans sa draperie, devant son sein, de petits pois écossés, comme une production propre à cette saison. Les anciens le désignaient aussi par une chasse au cerf. Dans un monument, le Printemps est adossé à l'Automne sous la figure d'une femme couronnée de fleurs; la corne d'abondance que son génie soutient en est pleine aussi; un pied qu'elle étend du côté de l'Hiver est encore chaussé; une partie de sa gorge est cachée, et elle n'en découvre que ce qui est tourné du côté de l'Eté. Les modernes ont mis dans les mains de la nymphe qui représente le Printemps une riche guirlande, signe du renouvellement des plantes, et ont placé près d'elle un petit Amour qui essaie ses traits, et annonce le dessein d'en faire usage. *Voy.* Flore, Vertumne. On pourrait lui donner une tunique blanche ou verte, avec une draperie couleur de rose, et le placer au milieu des Jeux et des Plaisirs qui voltigeraient autour de lui.

Priolas, petit-fils de Tantale, tué par Amycus.

Prion, prince des Gètes, tué par Jason.

Pristis, nom d'un des vaisseaux d'Enée; ainsi nommé parcequ'il avait la poupe ornée d'un grand poisson appelé Pristis. C'était Mnesthée qui le montait.

Privata, ou Propria, noms sous lesquels la Fortune avait une chapelle dans la cour du palais de Servius Tullus, prince qu'elle traitait, dit-on, assez familièrement pour entrer chez lui par la fenêtre.

Privernus, chef, dans l'*Enéide*, tué par Capys.

Proacturies. *V.* Proarosies.

Proao, nom d'une fausse divinité des anciens Germains qui présidait à la justice. Elle était représentée tenant d'une main une pique environnée d'une espèce de banderole, et de l'autre un écu d'armes.

Proarosies, sacrifices qu'on faisait à Cérès avant les semailles. Rac. *aroein*, labourer. On en attribue la première origine à un devin nommé Authias, qui déclara que c'était le seul moyen d'appaiser la déesse, dont le ressentiment avait frappé la Grèce d'une terrible famine.

Probar-Missour (*Myth. Ind.*), divinité adorée à Camboye, dont les habitants la regardent comme le créateur du ciel et de la terre. Cependant ils croient qu'elle a reçu la faculté de créer, d'un autre dieu appelé *Pra-Lokussar*, lequel en avait reçu la permission d'un troisième dieu, nommé *Pra-Issur*.

Probité. (*Iconol.*) La figure symbolique est d'un maintien grave et a sa main posée sur la poitrine, l'exacte probité ayant un juge plus sévère que les lois et les mœurs, c.-à-d. le sens intérieur ou la conscience. Elle est assise et tient une règle entourée d'une bandelette sur laquelle est écrit: Ne faites point à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît.

Procas, un des rois d'Albe, régna 23 ans, et laissa en mourant deux fils, Numitor et Amulius.

Processions. L'origine des processions remonte au commencement du paganisme. On y représentait le premier état de la nature. On y portait publiquement une espèce de cassette qui contenait différentes choses pour servir de symbole. On portait encore, dans les mêmes principes, un enfant emmaillotté, un serpent, etc. Ces sortes de fêtes s'appelaient Orgies.

Virgile fait mention, dans ses *Géorgiques*, de la procession usitée toutes les années en l'honneur de Cérès. *Ovide* ajoute que ceux qui y assistaient étaient vêtus de blanc, et portaient des flambeaux allumés. Il est encore certain que les païens faisaient des processions autour des champs ensemencés, et qu'il les arrosaient avec de l'eau lustrale.

A Lacédémone, dans un jour consacré à Diane, on faisait une procession solennelle. Une dame des plus considérables de la ville portait la statue de la déesse. Elle était suivie de plusieurs jeunes gens d'élite qui se frappaient à grands coups. Si leur ardeur se ralentissait, la statue, légère de sa nature, devenait si pesante, que celle qui la portait, accablée sous le poids, ne pouvait plus avancer. Aussi les amis et parents de cette jeunesse les accompagnaient pour animer leur courage.

Myth. Egypt. Les chantres étaient à la tête, ayant à la main quelques symboles de l'art musical. Ils étaient particulièrement versés dans les deux livres de Mercure qui enfermaient les hymnes des dieux et les maximes des rois.

Ils étaient suivis des tireurs d'horoscopes, portant la palme et le cadran solaire, les deux symboles de l'astrologie judiciaire. Ceux-ci étaient savants dans les quatre livres de Mercure sur les mouvements des astres, leur lumière, leur coucher, leur lever, les conjonctions et les oppositions de la lune et du soleil.

Après les tireurs d'horoscopes, marchaient les scribes des choses sacrées, une plume sur la tête, l'écritoire, l'encrier et le jonc à la main. Ils avaient la connaissance de l'hiéroglyphe, de la cosmologie, de la géographie, du cours du soleil, de la lune et des autres planètes; de la topographie de l'Egypte et des lieux consacrés, des mesures et de quelques autres objets relatifs à la politique et à la religion.

Après les horoscopistes venaient ceux qu'on appelait les stolites, avec les symboles de la justice et les coupes de libations. Ils n'ignoraient rien de ce qui concerne le choix des victimes, la discipline des temples, le culte divin, les cérémonies de la religion, les sacrifices, les prémices, les hymnes, les prières, les fêtes, les pompes publiques et autres matières qui composaient dix des livres de Mercure.

Les prophètes fermaient la procession. Ils avaient la poitrine nue; ils portaient l'*hydria* dans leur sein découvert; ceux qui veillaient aux pains sacrés les accompagnaient. Les prophètes étaient initiés à tout ce qui a rapport à la nature des dieux et à l'esprit des lois; ils présidaient à la répartition des impôts; et les livres sacerdotaux, qui contenaient leur science, étaient au nombre de dix.

Myth. Jap. Les processions du clergé de Nagasaki, en l'honneur de la sainte idole, patrone de la ville, se font, au rapport de *Kempfer*, avec la pompe et l'ordre suivant. 1°. Deux chevaux de main, demi-morts de faim, chacun aussi maigre et décharné que celui que le patriarche de Moscow monte le jour de Pâques-fleurie, lorsqu'il va à la cathédrale; 2°. plusieurs enseignes ecclésiastiques et marques d'honneur pareilles à celles qui étaient en usage parmi leurs ancêtres, et que l'on voit de même aujourd'hui à la cour ecclésiastique de Miaco. Ce sont, par exemple, une lance courte, large et toute dorée; une paire de souliers remarquables par leur grandeur et la grossièreté de l'ouvrage; un grand panache de papier blanc attaché au bout d'un bâton court: c'est le bâton de commandement ecclésiastique; 3°. des tablettes creuses pour y placer les mikosis; on les tient renversées afin que le peuple y jette ses aumônes; on loue pour la même raison deux porte-faix qui portent un grand tronc pour les contenir; 4°. les mikosis mêmes qui sont des niches octogones, presque trop grandes pour être portées par un seul homme, elles sont vernissées et décorées avec art de corniches dorées, de miroirs de métal fort polis, et ont, entr'autres ornements, une grue dorée au sommet; 5°. deux petites chaises de bois ou palankins, semblables à ceux dont on se sert à la cour de l'empereur ecclésiastique; 6°. deux chevaux de main, avec tout leur harnais appartenant aux supérieurs du temple, et autant d'haridelles que celles qui sont à la tête de la *procession;*

7°. le corps du clergé marchant à pied, en bon ordre et avec une grande modestie; 8°. les habitants et le commun peuple de Nagasaki, dans la confusion ordinaire, sont à la queue de la *procession*.

PROCHARISTÉRIES, fête annuelle que les Athéniens célébraient au printemps en l'honneur de Minerve.

PROCLÉE, fille de Clytius, et femme de Cycnus, fils de Neptune.

PROCLÈS, fils de l'Héraclide Aristodemus et d'Argia. Lui et son frère Eurysthène eurent Sparte pour leur part, et il donna l'origine à l'une des deux familles royales chez les Spartiates.

PROCLUS, roi d'Argos, que quelque uns confondent avec Prœtus.

PROCNÉ. *V*. PROGNÉ.

PROCRIS, fille d'Erechthée, roi d'Athènes, et femme de Céphale. *V*. CÉPHALE.

PROCRUSTE, ou PROCUSTE, brigand tué par Thésée. Ce scélérat faisait étendre ses hôtes sur un lit de fer, leur coupait les extrémités des jambes lorsqu'elles dépassaient le lit, ou les faisait tirailler avec des cordages jusqu'à ce qu'elles en atteignissent la longueur. *V*. SCYRON. C'est le même que Damaste.

PROCURARE PRODIGIA, détourner ce qu'il y avait de sinistre dans les présages tirés par les augures des événements extraordinaires.

PROCYON, constellation formée de trois étoiles, et qui précédait le Chien et la Canicule. Elle se levait, au temps d'Auguste, onze jours avant la Canicule.

PRODICE, une des Hyades.

PRODIGALITÉ. (*Iconol.*) On la dépeint aveugle ou un bandeau sur les yeux, tenant une corne d'abondance remplie d'or, d'argent, de diamants, etc., qu'elle laisse tomber ou qu'elle répand à pleines mains. *Cochin* la représente richement vêtue, couverte de bijoux, ayant auprès d'elle des sacs dont elle jette l'argent des deux mains: à côté, des Harpyies lui en dérobent.

PRODIGE, pronostic quel'on tirait de quelque événement extraordinaire, et que les augures étaient chargés d'expliquer. L'explication qu'ils en donnaient se nommait *Commentarii*, et ils marquaient en même temps ce que l'on devait faire pour détourner ce qu'il y avait de sinistre dans les présages. Cette expiation se nommait *Procuratio*. Les prodiges étaient tout ce qui arrivait contre l'ordre de la nature; comme si un porc venait au monde avec une tête d'homme; si les statues suaient du sang; s'il pleuvait des pierres, etc. *Tite-Live* offre beaucoup de prodiges de cette nature, et c'est un reproche que la philosophie a fait à cet historien, d'ailleurs si sensé.

PRODIGIALIS. On sacrifiait sous ce nom à Jupiter, pour détourner les malheurs dont on se croyait menacé par des prodiges, qui étaient regardés comme des marques de la colère des dieux.

PRODOMÉES, dieux auxquels on dit que Mégaréus sacrifia avant de jeter les fondements des murs dont il entoura Mégare. Ces divinités présidaient à la construction des édifices, et on les invoquait avant de mettre la main à l'œuvre.

PRODOMIE, surnom de Junon, qui avait, dans le territoire de Sicyone, un temple dont on attribuait la fondation à Phalcès, fils de Téménus.

PRODROMOI, *avant-coureurs*, épithète de Zéthès et de Calaïs, vents qui précédaient de huit jours le lever de la Canicule. Rac. *Pro*, devant, et *dremein*, courir. *V*. ZÉTHÈS et CALAÏS.

PRŒTIDES, filles de Prœtus. Ces princesses, ayant osé comparer leur beauté à celle de Junon, en furent punies par une folie qui leur fit croire qu'elles étaient changées en vaches, et parcourir les campagnes en poussant des mugissements. Mélampe les guérit avec de l'ellébore noir, appelé depuis de son nom *Mélanpodion*, et en épousa une. Cette cure, dit *Pausanias*, eut lieu dans la place publique, où Prœtus leur père fit bâtir un temple dédié à la Persuasion, preuve que les discours de Mélampe avaient eu au

moins autant de part à leur guérison que les secours de la médecine. *Pausanias* ajoute que cette maladie fut commune aux autres femmes d'Argos. Les trois Prœtides se nommaient Iphianasse, Iphione et Lysippe.

1. Prœtus, frère d'Acrisius, détrôné par son frère, se réfugia chez le roi de Lycie, son beau-père, qui lui donna des secours avec lesquels il remonta sur le trône d'Argos. Ce prince avait épousé Sthénobée, et vivait six générations avant le siége de Troie. C'est le Jupiter qui séduisit Danaé. Il fut tué par Persée, pour avoir usurpé le trône d'Argos sur Acrisius; mais Megapenthe son fils vengea sa mort sur Persée.

2. — Fils de Nauplius, et arrière-petit-fils de Danaüs comme le premier, dont il était contemporain.

3. — Fils de Thersandre, époux d'Antia, était cousin-germain de Bellérophon.

Profanus, *qui n'est pas initié*, ou *qui reste devant le fanum*, surnom sous lequel Mercure, selon quelques auteurs, était honoré dans l'acropole d'Athènes.

Profera, déesse dont on ne sait que le nom.

Profunda Juno, Proserpine.

Profundus Jupiter, Pluton.

Profusion. (*Iconol.*) On peut la peindre comme la Prodigalité, mais on doit lui mettre un bandeau sur les yeux, parceque la Profusion est encore plus aveugle que la Prodigalité. Derrière elle on peindra la Pauvreté, qui s'avance à pas lents, et qui en est la suite inévitable.

Progné, sœur de Philomèle, fille de Pandion, roi d'Athènes, fut mariée à Thérée, roi de Thrace, et depuis changée en hirondelle. Cet oiseau porte sur la poitrine des taches rouges, qui, peut-être, ont donné lieu à cette fable. *V.* Philomèle.

Prologies, fêtes grecques célébrées en Laconie, avant la récolte. Rac. *Pro*, avant; *legein*, cueillir.

Promachies, fêtes où les Lacédémoniens se couronnaient de roseaux.

Promachorma, surnom sous lequel Minerve avait un temple sur le sommet du mont Buporthmos dans le Péloponèse.

1. Promachus, *défenseur*, surnom de Mercure, tiré d'une marque de protection qu'il avait donnée aux Tanagréens. Les Eréthriens s'étant embarqués à Eubée pour venir assiéger Tanagre, Mercure, sous la forme d'un jeune homme, et armé d'une étrille, se mit à la tête de la jeunesse, attaqua le ennemis et les mit en fuite. Rac. *Machomai*, je combats.

2. — Sous ce nom Hercule avait un temple à Thèbes.

3. — Chef béotien, tué par Acamas au siége de Troie.

4. — Un des Epigones, fils de Parthénopée.

5. — Un Fils d'Eson, tué par Pélias.

6. — Frère d'Echéphron, fils d'Hercule et de la sicilienne Phégia.

Proménée, prêtresse du temple à Dodone, dont Hérodote apprit que deux colombes avaient pris leur vol de la Thèbes d'Egypte pour rendre des oracles, l'une à Dodone, et l'autre dans le temple de Jupiter Ammon.

1. Prométhée, fils de Japet et de Clymène, et selon d'autres d'Asia ou de Thémis, fut le premier qui forma l'homme du limon de la terre. Minerve anima son ouvrage, et lui donna la crainte du lièvre, la finesse du renard, l'ambition du paon, la férocité du tigre, et la force du lion. On conte encore cette fable différemment. Minerve, admirant la beauté de cette production, offrit à Prométhée tout ce qui pourrait contribuer à sa perfection. Prométhée répondit qu'il lui fallait voir lui-même les régions célestes, pour choisir ce qui conviendrait mieux à l'homme qu'il avait formé. Minerve le ravit au ciel, où il vit que c'était le feu qui animait tous les corps célestes, et emporta de ce feu sur la terre. Mais il ne s'en tint pas là. Distingué par un esprit adroit et entreprenant, il essaya de tromper Jupiter dans un sa-

crifice, et d'éprouver ainsi s'il méritait les honneurs divins. Il fit donc tuer deux bœufs, et remplit une des deux peaux de la chair et l'autre des os de ces victimes. Jupiter fut dupe et choisit la dernière. Résolu de s'en venger sur tous les hommes, il leur ôta l'usage du feu. Prométhée, avec l'aide de Minerve, dont les conseils l'avaient déjà dirigé dans la formation de l'homme, monta au ciel, et s'étant approché du chariot du Soleil, y prit le feu sacré qu'il porta sur la terre dans la tige d'une férule. Jupiter, irrité de ce nouvel attentat ordonna à Vulcain de forger une femme qui fût douée de toutes les perfections. Les dieux la comblèrent de présents, et l'envoyèrent à Prométhée avec une boîte remplie de tous les maux. Il fut assez prudent pour se défier du piége, dont Epiméthée son frère ne sut pas se garantir. Jupiter enfin, outré de ce que Prométhée n'avait pas été dupe de ce nouvel artifice, ordonna à Mercure de le conduire sur le mont Caucase, et de l'attacher à un rocher, où un aigle, fils de Typhon et d'Echidna, devait lui dévorer éternellement le foie. D'autres disent que ce supplice ne devait durer que trente mille ans. Suivant *Hésiode*, Jupiter n'emprunta pas le ministère de Mercure, mais attacha lui-même sa malheureuse victime, non à un rocher, mais à une colonne. Il le délivra pourtant lui-même quelques années après (*Voy.* BAGUES); ou plutôt ce fut Hercule, tradition que nous a conservée un beau bas-relief antique. On voit d'un côté un vieillard entre des branches d'arbre, image du mont Atlas, ou du Caucase. Hercule, l'arc en main, prêt à percer l'aigle, a laissé derrière lui sa massue et la dépouille du lion de Némée. Prométhée, attaché sur un rocher, porte sur son genou l'oiseau qui lui déchire les entrailles. Enfin, Mercure paraît disposé à aider Hercule.

Durius de Samos prétend que Prométhée fut chassé du ciel pour avoir aspiré à l'hymen de Minerve. *Nicandre de Colophon* veut que son crime ait été d'avoir persuadé aux hommes de céder aux serpents le don de rajeunir, dont les dieux les avaient gratifiés. D'autres enfin, bien loin de penser qu'il eût méprisé Pandore, assurent qu'il en avait abusé après que son frère l'eut épousée.

Ces fables de Prométhée ont besoin d'explication. Cet homme formé par Prométhée était une statue qu'il sut faire avec de l'argile : il fut le premier qui enseigna aux hommes la statuaire. Prométhée, étant de la famille des Titans, eut part à la persécution que Jupiter leur fit : il fut obligé de se retirer dans la Scythie, où est le mont Caucase, d'où il n'osa sortir pendant le règne de Jupiter. Le chagrin de mener une vie misérable dans un pays sauvage est le vautour. Les habitants de la Scythie étaient extrêmement grossiers et vivaient sans lois et sans coutumes. Prométhée, prince poli et savant, leur apprit à mener une vie plus humaine; c'est peut-être ce qui a fait dire qu'il avait formé l'homme avec l'aide de Minerve. Enfin, ce feu qu'il emprunta du ciel, ce sont des forges qu'il établit dans la Scythie. Peut-être que Prométhée, ennuyé de ce triste séjour, vint finir ses jours en Grèce, où on lui rendit les honneurs divins, ou du moins les honneurs des héros. Il avait un autel dans l'académie même d'Athènes, et on institua en son honneur des jeux qui consistaient à courir depuis cet autel jusqu'à la ville, avec des flambeaux qu'il fallait empêcher de s'éteindre. *V.* LAMPES.

Un groupe de *Boisot*, exposé au sallon du Louvre en 1775, représentait l'homme formé du limon de la terre par Prométhée. L'artiste avait choisi l'instant où l'homme éprouvant les premiers sentiments de son cœur, élève ses regards vers la divinité. Prométhée admirait le succès de son ouvrage : le génie de Minerve le couvrait de son égide, symbole de la protection que lui accordait cette déesse.

2. — L'un des Cabires, selon *Pausanias*, qui dit que le Cabire et son

fils Etnéus ayant eu l'honneur de recevoir Cérès, la déesse leur confia un dépôt. *Pausanias* ajoute qu'il ne saurait divulguer ce que c'était que ce dépôt, ni l'usage qu'on en faisait.

3. — Un des dieux égyptiens de la seconde classe.

4. — Père de Deucalion. Ce Prométhée est bien différent de celui qui régna du temps de Jupiter sur les Scythes, aux environs du mont Caucase, puisque Deucalion, dont la généalogie est si suivie, vivait longtemps après Jupiter.

5. — Plante fabuleuse, mais trop célèbre chez les anciens pour la passer sous silence. Voici ce qu'ils racontent de ses vertus, de son lieu natal, de sa fleur et de sa racine.

Apollonius de Rhodes, liv. 3 de l'*Expédition des Argonautes*, dit qu'elle rendait invulnérable. *Plutarque*, ou l'auteur du livre *des Fleuves*, qu'on lui attribue, rapporte, d'après *Cléanthes*, que Médée la mettait souvent en usage. *Valérius Flaccus* ajoute que cette plante était toujours verte, *immortale virens*, et qu'elle soutenait la violence du feu sans en être endommagée. *Stat flumina contra sanguis, et in mediis florescunt ignibus herbæ.* Si l'on en croit *Properce*, elle guérissait de l'amour.

1. Prométhées, nom donné aux Athéniens, inventeurs de la fabrique des vases de terre.

2. — Fête en l'honneur de Prométhée, parcequ'il avait rendu les lampes utiles par le feu qu'il avait dérobé dans le ciel. C'est la même que les Lampadophories. *Voy. ce mot.*

Prométhidès, Prométhis, Deucalion, fils de Prométhée.

Proméus, chef daulien, vaincu par l'argonaute Idas.

Promitor, Dieu romain qui présidait aux dépenses. Rac. *Promus*, dépensier.

Promulus, capitaine troyen, tomba sous les coups de Turnus.

Promylée, divinité qui présidait aux meules. Selon d'autres, c'était une divinité qu'on plaçait au devant des môles, des ports, et à laquelle les navigateurs adressaient des vœux pour un heureux retour.

Pronaia, surnom de Minerve, qu'on avait coutume de placer au devant des temples dans leur parvis. Rac. *Pro*, devant; *naos*, temple.

Pronaos, portique d'un temple.

Pronaüs, surnom de Mercure à Thèbes en Béotie, parceque sa statue de marbre, ouvrage de *Phidias*, était à l'entrée du temple d'Apollon. Rac. *Pro*, devant; *naos*, temple.

Pronax, fils de Talaüs et de Lysimaché, et frère d'Adraste roi d'Argos.

Pronéus, fils de Priam.

Prono, ou Prowe (*Myth. Slav.*), divinité des Slavons Poméraniens de Wenden, qui habitaient la Wagrie. Ce dieu était regardé comme le second après Swétowid. Sa statue était placée sur un chêne grand et touffu, autour duquel il y avait mille idoles à deux ou trois visages, et quelques unes en avaient davantage. Devant cette statue était un autel, sur lequel on lui faisait des sacrifices. Elle tenait d'une main une charrue : et de l'autre un épieu et un étendard. Sa tête portait une couronne ; ses oreilles étaient saillantes, et sous un de ses pieds était suspendue une clochette. *Crantzius* dérive ce mot du grec *Pronoia*, prévoyance.

1. Pronoé, une des cinquante Néréides.

2. — Fille de Phorbas, et mère de Calydon et de Pleuron.

Pronoea, *prévoyante*, surnom de Minerve qui avait un temple aux portes de Delphes.

1. Pronoüs, capitaine troyen, tué par Patrocle.

2. — Fils de Phlégias, tué par le fils d'Alcméon.

Pronuba, surnom de Junon considérée comme déesse du mariage. On lui offrait, en se mariant, une victime dont le fiel avait été ôté; symbole de la douceur qui devrait régner entre les époux.

Pronubæ, femmes qui accompagnaient la nouvelle mariée jusqu'à la

maison de son époux, et qui étaient chargées de la mettre au lit. Elles devaient n'avoir eu qu'un seul mari, et être recommandables par une grande réputation de chasteté.

Proopsius, *prévoyant*, Apollon honoré sur le mont Hymette.

Prophasis, fille d'Épiméthée.

Prophthasie, fête annuelle instituée par les habitants de Cumes, à l'occasion de l'événement suivant : Tachos, fondateur de Leuca, ville de l'Asie mineure, étant mort, les habitants de Clazomène et ceux de Cumes disputèrent entr'eux à qui cette ville nouvelle devait appartenir. Il y avait à Leuca un temple d'Apollon. La Pythonisse consultée répondit qu'elle appartiendrait à celle qui la première y sacrifierait ; que pour cela il fallait partir de chacune des deux villes, au soleil levant d'un même jour convenu entre l'une et l'autre. Ce jour ayant été pris, ceux de Cumes ne doutèrent pas du succès, parcequ'ils étaient plus voisins du terme commun que leurs compétiteurs. Mais les Clazoméniens, sentant leur désavantage, eurent recours à la ruse. Ils tirèrent au sort quelques uns d'entr'eux pour aller s'établir en forme de colonie près de Leuca, et ne partant que de ce point-là devinrent possesseurs de la ville. Rac. *Prophthanein*, prévenir. *Diodore de Sicile.*

Propœtides, femmes qui nièrent la divinité de Vénus. La déesse les punit, en allumant dans leurs cœurs le feu de l'impudicité. Elles furent, dit-on, les premières femmes qui se soient prostituées ; et ayant perdu toute honte, elles furent insensiblement changées en rocher.

Propria, surnom de la Fortune. *V.* Privata.

Propugnator, *défenseur*, surnom de Mars. En cette qualité, il tient le bouclier d'une main, la lance de l'autre, et porte l'égide avec la tête de Méduse.

Propylea, *qui veille à la garde de la ville*, surnom de Diane honorée à Eleusis.

Propyléus, surnom de Mercure honoré à Athènes, où sa statue était à l'entrée de la citadelle. Rac. *Pulè*, porte. Cette statue était de *Socrate.*

1. Prorée, un des compétiteurs phéaciens aux jeux dans l'*Odyssée.*

2. — Matelot dont il est parlé dans le 3e. *l. des Metamorphoses.*

Prorsa, Porrima, ou Prosa, *droite*, divinité que l'on invoquait pour donner aux enfants une bonne situation dans le sein de leurs mères.

Proschaïrétéries, jours de réjouissances, lorsque l'époux habitait pour la première fois avec l'épouse. Rac. *chairein*, se réjouir.

Prosclystius, surnom de Neptune chez les Argiens, en mémoire de ce que ce dieu, ayant inondé leurs terres, retira ses eaux à la prière de Junon, à qui ce pays venait d'être adjugé par la décision d'Inachus. Rac. *Proscluzein*, s'écouler.

Prosecta. *V.* Præsicia.

Proserpine, fille de Cérès et de Jupiter, fut enlevée par Pluton, dieu des enfers, lorsqu'elle cueillait des fleurs, et malgré la résistance opiniâtre de Cyané sa compagne. Cérès, affligée de la perte de sa fille, voyagea long-temps pour la chercher sans en avoir de nouvelles. Ayant appris par la nymphe Cyané le nom du ravisseur, elle demanda que Jupiter la fît revenir des enfers ; ce que le dieu lui accorda, pourvu qu'elle n'y eût encore rien mangé. Ascalaphe ayant déposé qu'elle avait mangé quelques grains de grenade, Proserpine fut condamnée à rester dans les enfers, en qualité d'épouse de Pluton, et de reine de l'empire des ombres. Selon d'autres, Cérès obtint de Jupiter que Proserpine passerait six mois de l'année avec sa mère. Les Phéniciens connaissaient une Proserpine plus ancienne que celle des Grecs, qu'ils disaient fille de Saturne, morte vierge et fort jeune, ce qui donna lieu à l'idée de son enlèvement par Pluton. On la place en divers lieux, les uns en Sicile, les autres en Attique, d'autres en Thrace. Quelques uns ont choisi pour le lieu de la scène une forêt près de Mégare, que la tradition fit regar-

der comme sacrée; d'autres, les bords du fleuve Halésus, en Ionie, ceux du marais de Lerne, ou du fleuve Chimore. *Bacchylide* assure que c'est en Crète qu'elle fut enlevée. *Strabon* place ce rapt près d'Hippone, ville de Sicile, et près de Nisa, l'endroit où la terre s'entr'ouvrit sous le trident redoutable de Pluton. *Orphée* dit, au contraire, que la déesse fut conduite sur la mer par son amant, qui disparut au milieu des ondes. Quelques uns l'attribuent à Aïdonée, roi d'Epire, qu'on a déjà plusieurs fois vu confondre avec Pluton.

On a vu dans cette fable, avec assez de vraisemblance, l'emblême naturel de la germination. Elle est fille de Cérès, *la Moisson*, parceque le grain est produit par l'épi en maturité. Selon *Apollodore*, elle est née de Jupiter et de la nymphe Styx, c'est-à-dire, de la chaleur et de l'eau. Proserpine est la vertu des semences cachées dans la terre; Pluton est le soleil qui fait son tour au-dessous de la terre au solstice d'hiver; et si Jupiter ordonne que Proserpine reste la moitié de l'année avec son époux, et l'autre moitié avec sa mère, c'est que le grain demeure à-peu-près six mois en terre et six mois hors de son sein.

Pirithoüs brûla aussi pour la reine des enfers, mais avec un succès tout différent. Pluton punit le ravisseur en le liant à une pierre énorme, supplice dont Hercule lui-même ne put le délivrer.

On croyait communément que personne ne pouvait mourir, sans que Proserpine par elle-même, ou par le ministère d'Atropos, lui eût coupé un cheveu fatal auquel la vie était attachée. *Virgile* a suivi cette croyance dans la mort de Didon.

On dit que Jupiter, sous la figure d'un dragon, eut commerce avec Proserpine sa propre fille; de là vient que, dans les mystères sabasiens, on faisait entrer un serpent qui se glissait sur le sein de ceux qu'on initiait.

La Sicile lui rendit un culte solemnel. On lui attribua le droit d'y faire naître à son gré la stérilité ou l'abondance; et les Siciliens ne pouvaient assurer la fidélité de leurs promesses par un serment plus fort qu'en jurant par cette déesse. Dans les funérailles on se frappait la poitrine en son honneur. Chez les Grecs et les Romains, les serviteurs et les amis de ceux qui venaient de perdre le jour se coupaient les cheveux, et les jetaient dans le bûcher funéraire, pour fléchir Proserpine. On lui immolait des chiens comme à Hécate, et surtout des génisses stériles. Les Arcadiens lui avaient consacré un temple sous le nom de *Conservatrice*, parcequ'ils l'invoquaient pour retrouver les choses perdues. En Italie, on faisait dériver le nom de Proserpine de *serpens*, parceque le grain serpente et étend ses racines en tout sens. *Tzetzès* dit que, chez les Molosses, toutes les femmes qui, jeunes et belles, étaient ravies par l'Amour, prenaient le nom de Proserpine.

Elle était la divinité tutélaire des Sardes. Une médaille, qui paraît avoir été frappée sous le règne de Gordien Pie, représente d'un côté une tête de femme couronnée de tours, et au revers la figure de Proserpine. Les Gaulois la regardaient comme leur mère, et lui avaient bâti des temples.

Iconol. Cette déesse est ordinairement représentée à côté de son époux, sur un trône d'ébène, et portant un flambeau qui jette une flamme mêlée d'une fumée noirâtre. On la représente aussi toujours aux côtés de Pluton, sur un char traîné par des chevaux noirs. Le pavot est son attribut ordinaire. Souvent elle tient à la main des fleurs de narcisse, parceque, dit *Sophocle*, elle était occupée à en cueillir lorsque le roi des enfers l'enleva. Dans un champ près de Phocée, elle avait un temple où on l'avait sculptée en habillement de chasseresse. On la peint, le plus souvent, avec un boisseau sur la tête. Les Grecs le nommèrent *kalon*, d'où les Romains formèrent le nom *calathus*. Ce vase ou panier, sem-

blable à ceux dont on se servait en Grèce pour cueillir des fleurs, était le symbole de celui que tenait Proserpine lorsqu'elle fut portée dans les enfers.

L'enlèvement de cette déesse est presque le seul événement de son histoire que les peintres et les sculpteurs aient représenté.

Le célèbre *Praxitèle* en fit le sujet de deux groupes d'airain, l'un pour les Athéniens, l'autre pour les Thespiens : ils furent long-temps admirés de ces peuples.

Sur la ceinture d'une statue trouvée à Rome, Pluton, monté sur son char, enlève la fille de Cérès. Il est précédé par Hercule couvert de la peau du lion de Némée. Ce dernier désigne le travail qui fait tout fructifier, et sans le quel l'agriculture languit et ne peut rien produire. Les douze signes du zodiaque sont sculptés au bas de la statue.

La même représentation se voit à-peu-près sur le sépulcre des Nasons. La déesse se débat dans les bras du dieu qui l'emporte; et un jeune homme marche devant le char, et semble le guider.

Un marbre, expliqué par *Bellori*, montre Pluton exerçant la même violence : son amante a les cheveux épars, et paraît évanouie. Pallas ou la Sagesse est près du dieu, et semble lui reprocher l'indignité de son action; mais déjà le char s'éloigne, et l'Amour, tenant le flambeau d'hyménée, hâte les coursiers. Une nymphe, compagne de la déesse, est renversée sous leurs pieds, et une autre fuit avec les fleurs qu'elle a cueillies.

Dans la galerie Justinienne, un marbre offre les mêmes figures; mais on y remarque encore une femme couverte d'un voile qui flotte dans les airs, et dont le corps sort à moitié de terre. C'est ici la terre qui, déchirée par la charrue, laisse un passage a Proserpine, c.-à-d. à la semence enfouie dans son sein.

Parmi nous le ciseau de *François Girardon* a produit un chef-d'œuvre en sculptant à Versailles le trait de la mythologie où Pluton, ivre de désirs, emporte celle qu'il aime. Le dieu a la tête ceinte d'une couronne qui lui est particulière, dont les rayons épais et semblables à des créneaux, laissent cependant paraître ses cheveux. La fille de Cérès a la tête mourante et penchée; et une nymphe, remplie d'effroi, est renversée à ses pieds. La douceur de leurs traits contraste avec la férocité de ceux de Pluton, et la crainte exprimée sur leurs visages, avec la joie qui étincelle dans les regards du ravisseur. *Lebrun* a donné le dessin de de ce groupe magnifique, et *G. Audran* l'a gravé.

Nicomachus, fils d'Aristodème, est le seul peintre ancien qui ait représenté cet enlèvement. Parmi les modernes, on connaît avec quel art *Lafosse* l'a peint dans la salle de l'académie de peinture, et on ne peut comparer à cet excellent tableau que celui de *Nicolo* de Modène, célèbre élève du *Primatice,* qui, dans la galerie d'Orléans, a de même représenté Proserpine jeune, belle, et ravie par le dieu des ombres.

Proseuchè, oratoire des Juifs, bâti dans leurs maisons des faubourgs ou sur des lieux élevés, pour y faire leurs prières. Rac. *Euchesthai,* prier.

Prospérité. (*Iconol.*) On la dépeint par une femme richement vêtue, qui tient d'une main une corne d'abondance remplie d'or, et de l'autre une branche de chêne, symbole de longévité, des fleurs, des épis de bled, des pampres, des palmes, des lauriers, etc.

Prostasis, *prête à secourir*, surnom de Cérès honorée dans un temple entre Sicyone et Philiunte, dont Proserpine partageait les honneurs avec elle. Pour célébrer la fête de ces divinités, les hommes avaient un lieu séparé, et les femmes un autre. Rac. *Proisthèmi,* secourir; en latin, *stare pro.*

Prostaterius, *prêt à secourir.* Apollon avait sous ce nom un temple à Mégare.

Prostrophæi, esprits malfaisants qu'il fallait supplier avec ferveur, pour éviter leur colère. Rac. *Prostrophè*, supplication.

Prostyle, temple qui n'avait de colonnes qu'à la face antérieure, comme le temple d'ordre dorique de Cérès Eleusis, en Grèce. Rac. *Pro*, devant; *stylos*, colonne.

Prostylite, rangée de colonnes élevées à la façade d'un temple. Même rac.

1. Prosymna, surnom de Cérès, dont la statue était dans un bois de platanes, en Argolide. La déesse était représentée assise.

2. — C'est aussi un surnom de Junon, tiré du nom d'une des nymphes qui prirent soin de son enfance.

Prosymnus, le même que Polymnus.

Protecteur, surnom de Jupiter.

1. Protée, dieu marin, fils de Neptune et de Phénice, ou selon d'autres, de l'Océan et de Téthys. Les Grecs le font naître à Pallène, ville de la Macédoine. Deux de ses fils étaient des monstres de cruauté. (*V.* Tmolus et Télégone.) Protée, n'ayant pu les ramener à des sentiments d'humanité, prit le parti de se retirer en Egypte, avec le secours de Neptune qui lui creusa un passage sous la mer. Il eut aussi des filles, et entr'autres la nymphe Eidothée, qui apparut à Ménélas, lorsqu'en revenant de Troie il fut poussé par les vents contraires sur la côte de l'Egypte, et lui enseigna ce qu'il avait à faire pour apprendre de Protée, son père, les moyens de retourner dans sa patrie.

Protée était le gardien des troupeaux de Neptune, qu'on appelait phoques ou veaux marins; et son père, pour le récompenser des soins qu'il en prenait, lui avait donné la connaissance du passé, du présent et de l'avenir. Il n'était pas aisé de l'aborder, et il se refusait à ceux qui venaient le consulter. Eidothée dit à Ménélas que, pour le déterminer à parler, il fallait le surprendre pendant qu'il dormait, et le lier de manière qu'il ne pût s'échapper; car il prenait toutes sortes de formes pour épouvanter ceux qui l'approchaient; celle d'un lion, d'un dragon, d'un léopard, d'un sanglier; quelquefois il se métamorphosait en eau, en arbre, et même en feu : mais si l'on persévérait à le tenir bien lié, il reprenait enfin sa première forme, et répondait à toutes les questions qu'on lui faisait. Ménélas suivit ponctuellement les instructions de la nymphe, et ayant pris avec lui trois de ses plus braves compagnons, il entra, dès le matin, dans les grottes où Protée avait coutume de venir se reposer au milieu de ses troupeaux. Eidothée leur avait apporté quatre peaux de veaux marins, pour les en revêtir, afin que Protée ne les reconnût pas; mais comme l'odeur en était insupportable, elle leur versa dans les narines à chacun une goutte d'ambroisie, qui surmonta la puanteur de ces peaux. Ménélas saisit le moment où Protée dormait, pour se jeter sur lui. Ses trois compagnons et lui le serrèrent étroitement entre leurs bras; et, à chaque forme qu'il prenait, ils le serraient encore plus fort, jusqu'à ce qu'ayant épuisé ses ruses, il revint à sa forme ordinaire, et donna enfin à Ménélas les éclaircissements qu'il lui demandait.

Aristée, après avoir perdu toutes ses abeilles, alla, par le conseil de sa mère, consulter Protée sur les moyens de réparer ses essaims, et eut recours aux mêmes artifices pour le faire parler.

Toute cette fable est fondée sur l'histoire. Protée était de Memphis, capitale de la basse Egypte, et vivait dans le temps de la guerre de Troie. Il régna dans cette partie de l'Egypte après Phéron; et Pâris, en passant la mer avec Hélène qu'il avait enlevée de Sparte, ayant été jeté par la tempête sur la côte d'Egypte, Protée se le fit amener. Quand il eut appris son crime, il retint Hélène pour la rendre à son époux; mais, pour ne pas violer les droits de l'hospitalité, il se contenta de chasser Pâris

de sa présence, et de lui ordonner de sortir dans trois jours de ses états.

Protée était un prince sage et adroit. Sa prudence lui faisait prévoir tous les dangers; ce qui avait donné lieu de croire qu'il connaissait l'avenir. Il était impénétrable dans ses secrets, et il fallait, pour ainsi dire, le serrer de bien près pour les découvrir. Il se montrait peu en public, et se promenait à certaines heures au milieu de ses courtisans. Il avait beaucoup de souplesse dans l'esprit, et savait prendre toutes sortes de formes pour éviter de se laisser pénétrer. D'ailleurs les rois d'Egypte avaient coutume, pour marquer leur courage et leur puissance, de porter sur leur tête la dépouille d'un lion, d'un taureau, ou d'un dragon; quelquefois des branches d'arbres, d'autres fois des cassolettes où brûlaient des parfums. Ces parures servaient en même temps à inspirer à leurs sujets une crainte superstitieuse.

Quelques auteurs ont dit que Protée était un orateur qui, par les charmes de son éloquence, tournait comme il lui plaisait les esprits de ceux qui l'écoutaient; d'autres en ont fait un comédien, un pantomime fort souple qui se montrait sous une infinité de figures différentes. Enfin, on l'a mis au nombre de ces enchanteurs dont l'Egypte était remplie, et qui, par leurs prestiges, fascinaient les yeux de la multitude ignorante. On en avait fait un dieu marin, fils de Neptune, parcequ'il était puissant sur la mer; ses sujets, peuple maritime et fort adonné à la navigation, ont été appelés *les troupeaux de Neptune*.

2. — Un des fils d'Egyptus et d'Egyptia.

Protélies, sacrifice à Diane et à Junon, à Vénus et aux Grâces, qui précédait la célébration du mariage.

Proténor, un des guerriers tués à la cour de Céphée.

Protésilas se dévoua à une mort certaine en faveur des Grecs, et abandonna, le lendemain de ses nôces, une épouse dont il était chéri. *Hygin*, qui le nomme Iolaüs, dit qu'il quitta son épouse dès les premiers jours de son mariage, pour se joindre aux Grecs, quoiqu'un oracle eût promis la mort au premier guerrier qui descendrait sur le rivage ennemi, et que, personne n'osant s'y exposer, il se sacrifia pour ses compagnons, et fut tué par Hector. (*Voy.* Laodamie.) On voyait à Eléonte, dans la Chersonnèse, le tombeau de Protésilas, avec un temple consacré à ce héros. *Conon* le fait survivre à la prise de Troie. Ce prince, dit-il, ayant été arrêté par une tempête entre Mendès et Scione, Œtilla, fille de Laomédon, et sœur de Priam, une de ses captives, persuada à ses compagnes de mettre le feu à ses vaisseaux, pour n'être pas conduites en Grèce; ce qui ayant été exécuté, Protésilas fut obligé de s'arrêter à Scione, où il bâtit une ville de même nom.

Protésilées, fêtes ou jeux que les Grecs, à leur retour de Troie, instituèrent en l'honneur de Protésilas. Ces jeux se célébraient à Phylacé, lieu de la naissance de Protésilas.

Protervia, reste des grands festins qui, ne méritant d'être ni resserrés pour le lendemain, ni abandonnés aux esclaves, étaient brûlés et jetés au feu, ce qui formait une sorte de sacrifice.

Prothéon, fils d'Egyptus et d'Egyptia.

Prothoé, Amazone, avait tué sept ennemis en combats singuliers, et fut tuée par Hercule.

Prothoénor, fils d'Arilycus, un des cinq chefs qui conduisirent les Béotiens au siége de Troie, tomba sous les coups de Polydamas.

Prothoon, capitaine troyen, tué par Télamon.

Prothoüs, fils de Tenthrédon, capitaine grec, commandait les quarante vaisseaux qui portèrent les Magnètes au siége de Troie.

Prothymata, sorte de gâteaux qui précédaient les sacrifices offerts à Esculape. Rac. *Pro*, avant; *thyein*, sacrifier. *Voyez* Bous, Popana, Gâteaux.

Protiaon, père d'Astinoüs, compagnon de Polydamas.

Protis. *Aristote* le fait fils d'Euxène, Phocéen, et de Petta, fille du roi Nannus; et *Justin* le dit époux de cette même fille, qu'il nomme Gyptis. *Voy.* Petta.

Proto, une des Néréides.

Protodamas, fils de Priam.

Protogenea, fille de Calydon et d'Eolie, eut de Mars un fils nommé Oxylus.

Protogenia, ou

Protogénis, fille de Deucalion et de Pyrrha, d'autres disent sœur de Pandore. Jupiter eut d'elle Ethlius, qu'il plaça dans le ciel, d'où ce demi-dieu, ayant manqué à Junon, fut précipité dans les enfers.

Protogenus. *Voy.* Baal-Semen.

Protomédée, une des Néréides.

Protoméduse, Néréide.

Protomélie, Néréide.

Protothronia, surnom de Diane.

Protrygées, fêtes qu'on célébrait avant les vendanges, en l'honneur de Bacchus et de Neptune. Rac. *Tryx*, *trygos*, vin nouveau.

Prounicos, nom que les Nicolaïtes donnaient à la mère des puissances célestes. Ils s'accordaient tous à lui imputer des actions infâmes, pour autoriser, sous ce prétexte, leurs propres impuretés.

Prové (*Myth. Scand.*), Dieu des serments. On le révérait près d'Altenbourg en Saxe.

Providence. (*Iconol.*) Elle avait un temple dans l'isle de Délos. Les Romains l'honoraient comme une déesse, et lui donnaient pour compagnes Antevorta et Postvorta. Il existe encore une belle statue de cette divinité, à laquelle il manque le bras gauche. Couronnée de laurier, elle a les cheveux frisés, et tient de la main droite un bâton sur lequel elle semble s'appuyer; à droite est un panier plein de fruits, et à gauche une corne d'abondance renversée. L'inscription *Providentiæ deorum* fait foi que c'était des dieux et de leur providence que les anciens croyaient obtenir toutes sortes de biens. Sur plusieurs médailles romaines, elle porte un globe de la main droite, et tient de la gauche une longue haste transversale. Souvent elle est accompagnée de l'aigle ou de la foudre de Jupiter, parceque c'était à lui principalement, comme au souverain des dieux, que les païens attribuaient la providence qui règle l'univers. Les modernes la symbolisent sous la figure d'une femme couronnée d'épis et de raisins, qui de la main gauche tient une corne d'abondance, et de la droite un sceptre qu'elle étend sur le globe, indice des soins que la Providence étend sur tout l'univers. On lui voit encore un gouvernail dans la main, et à ses pieds un globe et une corne d'abondance. Un œil ouvert, placé dans une sphère rayonnante au-dessus de la figure symbolique, désigne que rien ne lui est caché. Lorsque cette sphère est environnée de nuages, c'est pour marquer que les voies de la Providence sont impénétrables aux hommes. Le vers de *Racine*,

Aux petits des oiseaux, il donne la pâture,

a suggéré à *Cochin* l'idée de lui faire nourrir de petits oiseaux.

Provocateurs, gladiateurs, adversaires des Hoplomaques, étaient, comme eux, armés de toutes pièces.

Proxénide fut établi par les Grecs juge des jeux olympiques.

Prudence (*Iconol.*), divinité allégorique, à laquelle les anciens donnaient une tête à deux visages, pour désigner la connaissance du passé et le calcul de l'avenir. Les Egyptiens la désignaient souvent par un grand serpent avec trois têtes emblématiques, une de chien, une de lion et une de loup, pour indiquer qu'il faut, tantôt flairer comme le chien, tantôt donner l'assaut du lion, tantôt faire la retraite du loup. Les modernes lui donnent pour symbole un miroir entouré d'un serpent. *C. Ripa* y joint un casque, une guirlande de feuilles de mûrier, un cerf qui rumine, et une flèche avec une remore. *Gravelot* la place sur une base, et l'accompagne d'une horloge de sable et de l'oiseau de la nuit, symbole de la réflexion. Le livre qu'elle tient

signifie l'utilité de l'instruction ; et la nécessité des conseils se reconnaît dans l'appui qu'un vieux tronc prête à la faible tige qui l'avoisine.

PRUDERIE. (*Iconol.*) L'auteur dont on a déjà vu les articles *Coquetterie* et *Galanterie*, me fournit encore celui-ci : « Voyez-vous marcher » la *Pruderie*, couverte d'un voile » brodé de grimaces et de simagrées? » Son regard est fier et impérieux ; » l'éloge de la vertu et la censure » amère des vicieux plutôt que du » vice, reposent alternativement sur » ses lèvres austères ; son teint scru- » puleux ne se colore jamais qu'au » pinceau d'une colère simulée ou » d'une pudeur de commande, quand » l'Equivoque au double visage vient » indiscrètement bourdonner autour » d'elle. On voit à ses pieds un tro- » phée composé des flèches de l'A- » mour, qu'elle se vante d'avoir vu » se briser contre l'égide de sa sa- » gesse. La chaste reine des bois la » prendrait pour la plus fidelle de » toutes ses prêtresses, si le triple » airain dont l'Hypocrisie entoure » sa solitude avait pu la garantir de » l'indiscrétion de quelques Satyres » qu'elle y a souvent admis pour cé- » lébrer de coupables mystères, et » qui, dans leurs danses folâtres, » ont tout révélé à la déesse. »

PRYLIS, devin, fils de Mercure et d'Issa. Selon *Lycophron* et *Tzetzès*, il se laissa gagner par l'argent que lui donna Palamède, et découvrit aux Grecs le moyen de s'emparer de sa patrie.

PRYMNÉE, jeune Phéacien, concurrent au combat de la course, mais qui ne remporta pas le prix.

PRYMNO, nymphe, fille de l'Océan et de Théthys.

1. PRYTANIS, capitaine troyen, tué par Ulysse.

2.—Autre Troyen tué par Turnus.

PRYTANITIDES. On appelait ainsi en Grèce les veuves chargées du soin de garder le feu sacré de Vesta.

PSALACANTHE, nymphe amoureuse de Bacchus, fit présent à ce dieu d'une belle couronne ; mais s'en voyant méprisée, et sa couronne passée sur la tête d'Ariane sa rivale, elle se tua de désespoir, et fut changée en une fleur qui porte son nom, dit *Hygin*, mais qui n'est connue, au moins sous ce nom, d'aucun botaniste.

PSALTÈS, *qui touche du luth*, épithète d'Apollon. *Anthol.*

PSALMOCHARÈS, *qui se plaît à toucher du luth*, épithète d'Apollon. *Anthol.*

1. PSAMATHÉ, Néréide, eut Phocus d'Eaque, roi d'Egine.

2.—Fille de Crotope, roi d'Argos, rendue mère par Apollon, fit exposer l'enfant, qui fut dévoré par les chiens du roi. Apollon, irrité, suscita contre les Argiens un monstre vengeur qui arrachait les enfants du sein de leurs mères, et les dévorait. *V.* COROEBUS.

PSAMMITICHUS, roi d'Egypte, six cent quarante ans avant l'ère vulgaire. Ce prince, avant de parvenir à la couronne, fut un des douze grands seigneurs qui gouvernaient conjointement l'Egypte avec une égale autorité. Un oracle leur avait dit que celui d'entr'eux qui ferait les libations dans une coupe d'airain, aurait seul tout le royaume. « Il arriva, dit » *Hérodote*, que le dernier jour » d'une fête solemnelle, pendant » qu'ils étaient tous dans le temple » de Vulcain, prêts à faire les liba- » tions, le prêtre qui leur devait » donner la coupe d'or se trompa de » nombre, et n'apporta qu'onze tas- » ses. Psammitichus, qui, étant le » dernier, se trouvait n'avoir point » de tasse, ôta son casque, et s'en » servit pour les libations. Les autres » seigneurs se souvinrent aussi-tôt » de l'oracle ; et pour en empêcher » l'effet, ils eussent ôté la vie à Psam- » mitichus, s'ils n'eussent avéré sur- » le-champ que celui-ci n'avait eu » aucune part à la méprise du prêtre. » Cependant ils lui ôtèrent toute » autorité, et le reléguèrent dans un » lieu désert. Psammitichus, dans » cet état, alla consulter l'oracle de » Latone qui était dans la ville de » Butis, et qui passait pour le meil- » leur de toute l'Egypte. Il en reçut

» pour réponse que la vengeance lui » arriverait par mer lorsque l'on » apercevrait des hommes d'airain. » L'oracle lui parut d'abord indigne » de foi; mais quelque temps après, » une troupe d'Ioniens ayant été » jetés par la tempête sur les côtes » d'Egypte, parurent armés de toutes » pièces : on n'y avait jamais vu des » hommes ainsi armés. On vint dire » à Psammitichus qu'il était arrivé » sur les côtes d'Egypte des hommes » d'airain : le prince reconnut alors » le sens de l'oracle, fit alliance avec » ces étrangers, et s'en servit utile- » ment pour se rendre maître de » toute l'Egypte. »

Psaphon, un des dieux qu'adoraient les Libyens. Il dut sa divinité à un stratagème. Il avait appris à quelques oiseaux à répéter ces mots, *Psaphon est un grand dieu*, et il les lâcha ensuite dans les bois, où ils le répétèrent si souvent, qu'à la fin les peuples crurent qu'ils étaient inspirés des dieux, et rendirent à Psaphon les honneurs divins après sa mort; d'où est venu le proverbe, *les oiseaux de Psaphon*.

Psécas, une des nymphes de la suite de Diane.

Pseudopériptère, temple où les colonnes des côtés étaient engagées dans les murs.

Pseudodiptère, temple ancien qui avait huit colonnes à la face de devant, autant à celle de derrière, et quinze à chaque côté en comptant celles des coins.

Pseusistygès, *qui hait les mensonges*, épithète d'Apollon. Rac. *Pseudesthai*, mentir; *stygein*, haïr. *Anthol.*

Pseustès, *qui trompe*, épithète de Bacchus. Rac. *Pseudesthai*, mentir. *Anthol.*

Psilas, surnom sous lequel Bacchus était adoré par les habitants d'Amyclée en Laconie. *Psila*, en langage dorien, signifie la pointe de l'aile : or, il semble que l'homme soit emporté et soutenu par une pointe de vin, comme un oiseau dans l'air par les ailes.

Psithyros, surnom de Vénus et de Cupidon.

Psittopodes, peuples imaginaires de *Lucien*; ils étaient vaillants et légers à la course.

Psophis, fille d'Arrhon, ou, selon d'autres, de Xanthus, ou d'Eryx roi de Sicanie, qui, voyant sa fille grosse du fait d'Hercule, l'envoya chez son hôte Lycortas, à Phégée; là, Psophis se délivra de deux enfants, Echéphron et Promachus, qui, dans la suite, donnèrent à la ville de Phégée le nom de Psophis leur mère.

Psophomèdès, *qui se plaît aux cris des Bacchantes*, épithète de Bacchus. Rac. *Psophos*, bruit; *médesthai*, avoir soin. *Anthol.*

Psychagoges, prêtres grecs consacrés au culte des Mânes, ou plutôt sorte de magiciens qui faisaient profession d'évoquer les ombres des morts. Leur institution ne laissait pourtant pas d'avoir quelque chose d'imposant et de respectable; ils devaient être irréprochables dans leurs mœurs, n'avoir jamais eu de commerce avec les femmes, ni mangé de choses qui eussent eu vie, et ne s'être point souillés par l'attouchement d'aucun corps mort. Ils habitaient dans des lieux souterrains, où ils exerçaient leur art, nommé *psychomantie*, ou divination par les âmes des morts. La pythonisse d'Endor, qui fit paraître à Saül l'ombre de Samuel, faisait profession de cette espèce de magie.

Psychagogue, *conducteur d'âmes*, surnom de Mercure.

Psyché, jeune princesse que sa grande beauté fit aimer de l'Amour même. Cupidon fit tous ses efforts pour l'épouser. Psyché, par le conseil de l'oracle que ses parents avaient consulté avant de la marier, fut mise sur le haut d'un précipice. Ce fut de là que le Zéphir, par ordre de Cupidon, la transporta dans un palais somptueux, où elle entendait des voix qui la charmaient assez pour enchaîner ses pas; elle y était servie par des nymphes invisibles. Son époux s'approchait d'elle dans l'obscurité et se retirait à la pointe du jour, pour

éviter d'en être aperçu, lui recommandant de ne point souhaiter de le voir. La réponse que cette princesse avait reçue de l'oracle, d'avoir un époux immortel, plus malin qu'une vipère, portant par-tout le fer et le feu, redoutable non seulement à tous les dieux, mais aux enfers mêmes, lui fit concevoir l'envie de s'en éclaircir. Une nuit qu'elle le sentit endormi à ses côtés, elle se leva si adroitement, qu'il ne se réveilla point, alluma la lampe, et vit à sa lueur, au lieu d'un monstre, Cupidon, qu'une goutte d'huile tombée malheureusement réveilla sur-le-champ. Il s'envola aussitôt, en lui reprochant sa défiance. Alors Psyché, au désespoir, voulut se tuer; mais elle en fut empêchée par cet époux invisible. Elle n'épargna rien pour le retrouver; les divinités furent importunées de ses sollicitations; elle se hasarda même d'avoir recours à Vénus, qu'elle savait être courroucée contre elle de ce qu'elle avait eu la témérité d'enchaîner l'Amour même par ses charmes. L'Habitude, l'une des femmes de Vénus, à laquelle Psyché avait eu recours, la traîna par les cheveux aux pieds de sa maîtresse. Vénus, non contente de s'être épuisée en paroles pour la maltraiter, la mit entre les mains de la Tristesse et de la Sollicitude, deux autres de ses femmes, qui firent de leur mieux pour satisfaire leur maîtresse, et n'épargnèrent rien pour tourmenter l'infortunée Psyché. La déesse, pour assouvir sa rage, ajouta à tous ces mauvais traitements des travaux au-dessus des forces du sexe. Elle enjoignit à la malheureuse Psyché de lui apporter un vase plein d'une eau noire qui coulait d'une fontaine que des dragons furieux gardaient; d'aller dans des lieux inaccessibles chercher, sur des moutons qui y paissaient, un flocon de laine dorée; de séparer, dans un temps fort court, chaque espèce de grains parmi un gros tas où il s'en trouvait de toutes les sortes. Aidée d'un secours invisible, elle surmonta toutes ces difficultés. Mais le plus pénible de ces travaux fut le dernier; elle y aurait succombé sans Cupidon. La déesse lui ordonna de descendre aux enfers, et d'engager de sa part Proserpine à mettre une portion de sa beauté dans une boîte. Cet ordre jeta Psyché dans le plus grand embarras qu'elle eût jusqu'alors éprouvé. Elle ignorait non seulement la route qu'elle devait prendre pour descendre au palais de Proserpine, mais aussi le moyen d'en obtenir la grâce qu'elle avait à lui demander. Agitée des divers expédients que son imagination lui fournissait, sans pouvoir se déterminer à aucun, une voix lui apprit tout d'un coup ce qu'elle avait à faire, avec cette condition néanmoins de ne point ouvrir la boîte. Elle exécuta ponctuellement ce qui lui avait été inspiré; mais la curiosité, et même l'envie de prendre pour elle quelque chose de ce qui était renfermé dans la boîte, la tentèrent. A l'ouverture de la boîte, elle fut saisie d'une vapeur soporifique, et tomba par terre toute endormie, sans pouvoir se relever. Cupidon, toujours surveillant, accourut, et de la pointe d'une de ses flèches la réveilla, fit rentrer dans la boîte la funeste vapeur, et la lui remit, avec ordre de la porter à Vénus. Cupidon ne perdit point de temps; sur-le-champ il s'envola, et alla se présenter à Jupiter, qu'il pria d'assembler les dieux. Le résultat de cette assemblée fut favorable à Psyché: il fut ordonné que Vénus consentirait au mariage de Cupidon et de Psyché, et que Mercure enlèverait la princesse au ciel. Elle fut accueillie des dieux; et, après avoir bu le nectar et l'ambroisie, elle fut gratifiée de l'immortalité. On fit les nôces, Vénus même y dansa. Psyché eut de ce mariage la Volupté pour fille.

Iconol. Psyché est représentée avec des ailes de papillon aux épaules. On voit dans plusieurs monuments antiques un Cupidon, presque nu, embrassant Psyché à demi-vêtue.

Le groupe de Florence, le beau camée du duc de Marlboroug, ouvrages de *Tryphon* d'Athènes, nombre de pierres gravées et de bas-reliefs antiques, représentent l'union de

de l'Amour et de Psyché. Nous avons en France un groupe de Cupidon et de Psyché, par le célèbre *Canova*. C'est le sujet d'un tableau par le C. *Gerard*. Le C. *Chaudet* a fait un dessin des honneurs rendus à Psyché. Enfin, *Raphaël* a composé une suite de 32 sujets, représentant les aventures de Psyché. Ils ont été gravés par *Marc-Antoine*, et copiés habilement au simple trait, d'après les planches de ce grand artiste, par les CC. *Dubois* et *Marchais*. Ces gravures ornent la belle édition in-4°. de la fable de Psyché, nouvellement publiée par *Henri Didot*.

Psychodaïktès, *qui détruit la vie*, épithète de Bacchus. Rac. *Daiein*, brûler, détruire. *Anthol.*

Psychodoter, *qui donne la vie*, épithète d'Apollon. *Anthol.*

Psychomantie, espèce de divination ou de magie, ou l'art d'évoquer les morts. Les cérémonies usitées dans la psychomantie étaient les mêmes que celles que l'on pratiquait dans la nécromance. C'était ordinairement dans des caveaux souterrains et dans des antres obscurs qu'on faisait ces sortes d'opérations, sur-tout quand on désirait de voir les simulacres des morts, et de les interroger. Mais il y avait encore une autre manière de les consulter, qu'on appelait aussi psychomantie, dont toutefois l'appareil était moins effayant; c'était de passer la nuit dans certains temples, de s'y coucher sur des peaux de bêtes, et d'attendre en dormant l'apparition et les réponses des morts. Les temples d'Esculape étaient surtout renommés pour cette cérémonie. Il était facile aux prêtres imposteurs de procurer de pareilles apparitions, et de donner des réponses ou satisfaisantes, ou contraires, ou ambiguës.

Psychoplanès, *qui égare l'âme*, épithète de Bacchus. Rac. *Planein*, faire errer. *Anthol.*

Psylles, peuples de Lybie, dont la présence seule charmait le poison le plus subtil des serpents les plus redoutables. Ils prétendaient aussi guérir la morsure des serpents avec leur salive ou par leur simple attouchement. Pour éprouver la fidélité de leurs femmes, ils exposaient les enfants nouveaux nés aux cérastes. S'ils étaient un fruit de l'adultère, ils périssaient; s'ils étaient légitimes, ils étaient préservés par la vertu qu'ils avaient reçue avec la vie. *Hérodote* prétend que les anciens Psylles périrent dans la guerre insensée qu'ils entreprirent contre le vent du midi, indignés de voir leurs sources desséchées. *Voy.* Marses; Sauveurs d'Italie.

Psyllotoxotes, peuple imaginaire de *Lucien*. Ils étaient montés sur des puces grosses comme douze éléphants. Rac. *Psyllos*, puce, et *toxon*, arc.

1. Ptélée, villes de Grèce, l'une en Thessalie, l'autre dans le Péloponèse, dont les habitants allèrent au siége de Troie.

2. — Une des Hamadryades.

Ptéléon, amant de Procris, la séduisit au moyen d'une couronne d'or, ce qui l'engagea à fuir Céphale, son époux, ou plutôt ce fut Céphale qui prit les traits de ce Ptéléon, pour éprouver sa femme.

1. Ptéréals, fils de Taphius, et père d'une fille nommée Cométo. Il passait pour être petit-fils d'Hercule, qui, dit-on, lui promit l'immortalité.

2 — Un des chiens d'Actéon. Ce mot signifie *ailé*.

Ptolémée, père d'Eurymédon, l'écuyer d'Agamemnon.

1. Ptoliporte, *destructeur de villes*, surnom d'Ulysse.

2. — Fils qu'Ulysse eut de Pénélope après son retour de Troie.

3. — Selon d'autres, c'est un fils de Télémaque et de Nausicaa. Rac. *Ptolis*, pour *polis*, ville; *perthein*, ravager.

Ptoophagus, un des chiens d'Orion.

1. Ptoüs, fils d'Athamas et de Thémiste, avait donné son nom au temple d'Apollon.

2. — Apollon adoré à Acrephnie. Avant l'expédition d'Alexandre contre Thèbes, ce dieu y rendait des oracles qui ne trompaient jamais.

3. — Montagne de Béotie, où Apollon rendait des oracles.

4. — Fils d'Apollon et d'Evippe,

donna son nom à la montagne citée dans l'article précédent.

Puberté, l'âge de puberté, qui se prend à quatorze ans pour les garçons, et à douze pour les filles. Cet âge, chez les Romains, occasionnait plusieurs cérémonies. On marquait cette époque par un festin qu'on donnait à sa famille et à ses amis. On coupait les cheveux aux premiers, et on en jetait une partie au feu en l'honneur d'Apollon, et l'autre dans l'eau en l'honneur de Neptune, parceque les cheveux croissent avec de l'humidité et de la chaleur. A l'égard des filles, lorsqu'elles étaient parvenues à l'âge de puberté, elles offraient à Vénus leurs poupées. On leur ôtait la *bulla*, petite bulle d'or qui pendait sur la poitrine ; mais on leur laissait la prétexte, qu'elles portaient toujours jusqu'à ce qu'elles fussent mariées.

Publica, surnom sous lequel la Fortune avait un temple à Rome sur le mont Quirinal.

Pudas (*Myth. Ind.*), dieu indien que l'on représente toujours avec Ixora. Il est d'une petite stature, a le ventre extrêmement gros, et la tête entortillée de serpents, ainsi que les bras et les cuisses. Il porte un bâton dans la main droite, et n'a point de barbe.

Pudeur. (*Iconol.*) Les Grecs en avaient fait une divinité. Suivant *Hésiode*, elle quitta la terre avec Némésis, indignée des vices et de la corruption des hommes; et par cette raison elle est représentée avec des ailes, sur un bas-relief de terre cuite, publié par *Winckelmann* dans ses *Monumenti inediti*. Sur des médailles, on la voit se cachant le visage avec un voile. *V*. Icarius.

« Jupiter en formant les passions, dit madame *Lambert*, leur donna à chacune sa demeure ; la pudeur fut oubliée, et quand elle se présenta, elle ne savait plus où se placer : on lui permit de se mêler avec toutes les autres. Depuis ce temps-là elle en est inséparable : elle est amie de la vérité, et trahit le mensonge qui ose l'attaquer. Elle est liée et unie particulièrement avec l'amour; elle l'accompagne toujours, et souvent elle l'annonce et le décèle. Enfin, l'amour perd ses charmes dès qu'il est sans elle. » On demandait à une prêtresse d'Apollon quelle couleur était la plus belle ? Elle répondit que c'était celle que la pudeur donnait aux personnes bien nées. Le rouge dont elle couvre un beau visage, est bien différent de celui que répand la honte ou le dépit. Son teint clair et brillant fait le plaisir des yeux et le charme du cœur ; la douceur modeste de ses regards porte l'émotion jusqu'au fond de l'âme et la surprend sans qu'elle ait eu le temps de s'en défendre. Les iconologistes lui donnent ainsi qu'à la pureté, un lys pour attribut. Une rose, dont le rouge tendre exprime si bien celui de la pudeur, lui conviendrait mieux. La modestie de son attitude, et le voile blanc qui la couvre en partie, serviront encore à la caractériser.

On voit à Naples une statue d'*Antoine Corradini*, qui représente la Pudeur. Elle est enveloppée dans un voile depuis la tête jusqu'aux pieds; et quoiqu'il soit du même bloc, on voit la figure au travers du marbre, qui est assez fin pour en exprimer tout le nu. Les grâces de la physionomie y paraissent comme si on les voyait à découvert. Cet ouvrage est d'autant plus étonnant, que jamais les Grecs ni les Romains n'ont entrepris de voiler en entier le visage de leurs statues, et que l'habileté du sculpteur en a rendu les effets avec une vérité qui surpasse tout ce qu'on en pourrait dire.

Pudicité. (*Iconol.*) Les Romains avaient fait de cette vertu une déesse, qui avait à Rome des temples et des autels, entr'autres un qui s'appelait l'autel de la Pudicité. La bizarrerie de son culte est remarquable. On distinguait la Pudicité en patricienne, ou qui regardait l'ordre sénatorial, et en populaire, ou qui était pour le peuple. Celle-ci avait son temple dans la rue de Rome qu'on appelait *la Longue*, et celui de la Pudicité patricienne était au marché aux bœufs.

Tite-Live rapporte l'histoire de cette distinction : « Virginia, de famille » patricienne, épousa un homme » d'entre le peuple, nommé Volumnius, qui fut consul. Les matrônes » du rang des patriciens la chassèrent » du temple, parcequ'elle s'était mésalliée. Elle se plaignit hautement » de l'insulte, disant qu'elle était » vierge quand son mari l'épousa, » qu'ils avaient vécu depuis en gens » d'honneur, et qu'il n'y avait nulle » raison de l'exclure du temple de » la Pudicité. Pour réparer en quelque sorte cette injure, elle bâtit » dans la *rue Longue* un petit temple à la Pudicité, qu'elle appela » *Plebeia*, où les femmes qui n'étaient point d'ordre sénatorial allaient porter leurs vœux. » La Pudicité était représentée sur les médailles par une femme assise, revêtue de la *stola*, tenant de la main gauche une haste en travers, qui porte la main droite et le doigt index vers son visage, pour montrer que c'est principalement son visage, ses yeux et son front, qu'une femme pudique doit composer. Vénus la Pudique, de la villa Borghese, a pour symbole une tortue ; allégorie qui fait entendre aux femmes qu'elles doivent être aussi retirées dans leurs maisons, que cet animal l'est dans la sienne.

Puella, surnom de Junon, sous lequel Téménus lui bâtit un temple à Stymphale.

Pugilat, combat à coups de poings. Souvent les antagonistes s'armaient de cestes, espèce de gantelets garnis de fer, qui les mettaient dans la nécessité de se garnir la tête d'une calotte nommée *amphotide*, dont le principal usage était de garantir les tempes et les oreilles. Ce dernier combat était meurtrier, et se terminait rarement sans la mort de l'un des deux athlètes. Les pugiles étaient nus, à des caleçons près. Ce genre de combat consistait à se tenir ferme sur les pieds, à harceler son adversaire, à élever les bras à la hauteur de la tête, et à les étendre en avant, pour porter des coups avec quelque succès. La victoire était adjugée à celui qui forçait son adversaire à se déclarer vaincu.

Les Etrusques, selon *Athénée*, s'exerçaient au pugilat au son des flûtes. On leur mettait sous les yeux pendant le combat les objets qui devaient être le prix du vainqueur. Ils combattaient tantôt nus, tantôt vêtus.

Pugno, fils d'Egyptus.

Puissance d'amour. *(Iconol.) Alciat*, d'après une épigramme grecque, peint l'amour nu, charmant, sans bandeau, debout, entre deux arbrisseaux qui végètent, portant, au lieu de carquois, pendant à sa ceinture, une espèce de poupée, représentant une femme vêtue, laquelle paraît joindre les mains et demander grâce. Il a les ailes déployées, et tient de la main droite un poisson, et de la gauche, une couronne de myrte et de roses.

Pulchriclunia, surnom de Vénus. *Voy.* Callipyge.

Pülchs, un des dieux subalternes des Tschouwasches. *Voyage de Pallas.*

Pullaires, ceux qui gardaient et nourrissaient les poulets et les oiseaux dont on se servait pour les auspices. C'était à eux à observer et à rendre compte à l'augure de la manière dont les poulets avaient mangé la pâte qu'on leur jetait.

Pulvinar, lit sur lequel on mettait les statues des dieux dans les festins appelés lectisternes.

Punchao (*Myth. Péruv.*), *seigneur du jour, auteur de la lumière*, nom que les Péruviens donnaient au Grand-Dieu. *Hist. de la compagnie de Jésus.*

Punition. (*Iconol.*) Elle est exprimée dans les tableaux d'église par un ange armé d'une épée flamboyante ou d'un fouet.

Puonçu (*Myth. Chin.*), nom du premier homme, suivant quelques lettrés chinois. *V.* Cosmogonie des Chinois.

Pureté. (*Iconol.*) « On pourrait » l'exprimer, dit *Winckelmann*, » par un gouvernail de navire, fondé » sur ce proverbe grec, *plus pro-*

» pre qu'un *gouvernail*, parceque » les vagues le lavent sans cessse. » *Cochin* la rend par une jeune personne vêtue de blanc, qui tient une tige de lis. Quelquefois on lui donne un tamis, d'où il sort de l'eau. La blancheur des vêtements est l'image la plus fidelle de la pureté. Lorsqu'elle est représentée ayant un doigt sur la bouche, c'est pour marquer que cette vertu nous apprend à régler nos paroles. *André Sacchi* l'a symbolisée par une jeune fille dont la chevelure est arrangée avec art; elle a un vêtement blanc, et tient un cygne dans ses bras, image de candeur et de pureté, que cette figure allégorique exprime encore mieux par son air de tête, par ses yeux où siége la modestie, par sa bouche qui semble exhaler le plus suave parfum.

Purgatoire des Juifs. (*Myth. Rabb.*) Les Juifs reconnaissent une sorte de purgatoire qui dure pendant toute la première année qui suit la mort de la personne décédée. Selon eux, l'âme, pendant ces douze mois, a la liberté de venir visiter son corps, revoir les lieux et les personnes pour lesquelles elle a eu pendant la vie quelqu'affection particulière. Ils nomment le purgatoire le *sein d'Abraham*, le *trésor des vivants*, le *jardin d'Eden*, la *Gehenne supérieure*, par opposition à l'enfer qu'ils appellent *Gehenne inférieure*. Le jour du sabbat est, selon eux, un jour de relâche pour les âmes du purgatoire; et au jour de l'expiation solemnelle, ils font beaucoup de prières et d'œuvres satisfactoires pour les soulager.

Purification, pratique de religion très commune chez les anciens, qui l'appelaient, ou ablution, ou expiation, ou lustration. Il y en avait de deux sortes, les unes générales et les autres particulières, qu'on peut considérer encore comme ordinaires et extraordinaires. Les purifications générales ordinaires avaient lieu, quand, dans une assemblée, avant les sacrifices, un prêtre ou quelque autre, après avoir trempé une branche de laurier, ou des tiges de verveine, dans l'eau lustrale, en faisait aspersion sur le peuple, autour duquel il tournait trois fois pour cela. Les purifications générales extraordinaires se faisaient dans des temps de peste, de famine, ou de quelque autre calamité publique; et alors ces purifications étaient cruelles et barbares, sur-tout chez les Grecs. On choisissait celui des habitants d'une ville qui était d'une figure plus laide et plus difforme; on le conduisait, avec un appareil triste et lugubre, au lieu destiné pour le sacrifice; et là, après plusieurs pratiques superstitieuses, on l'immolait, on le brûlait, et on jetait ses cendres dans la mer.

Les purifications particulières ordinaires étaient extrêmement communes. Elles consistaient à se laver les mains, avant quelque acte de religion, avec de l'eau commune, quand cet acte se faisait en particulier, et avec de l'eau lustrale, à l'entrée des temples et avant les sacrifices. Il y en avait qui ne se contentaient pas de se laver les mains; ils croyaient acquérir une plus grande pureté en se lavant aussi la tête, les pieds, quelquefois tout le corps, et leurs habits même. C'est à quoi étaient sur-tout obligés les prêtres, qui, pour leur purificatiou, avant de pouvoir faire les fonctions de leur ministère, étaient tenus d'observer plusieurs pratiques austères pendant plusieurs jours avant la cérémonie religieuse, comme d'éviter soigneusement toutes sortes d'impuretés, et de se priver même des plaisirs permis et innocents.

Les purifications particulières extraordinaires avaient lieu pour ceux qui avaient commis quelque grand crime, comme l'homicide, l'inceste, l'adultère, etc. Quand quelqu'un avait commis un de ces crimes, il ne pouvait se purifier lui-même; mais il était obligé d'avoir recours à une espèce de prêtres appelés *Pharmaques*, qui le faisaient passer par plusieurs cérémonies superstitieuses, comme de faire sur lui des aspersions de sang, de le frotter avec une espèce d'oignon, de lui faire porter au cou

une sorte de collier de figues, etc. Il ne pouvait entrer dans les temples, ni assister à aucun sacrifice, qu'auparavant un pharmaque ne l'eût déclaré suffisamment purifié.

La matière le plus ordinairement employée pour les purifications était l'eau naturelle. Celle de la mer, quand on en pouvait avoir, était préférée à toute autre; et ce n'était qu'à son défaut qu'on se servait de celle des fleuves et des fontaines : mais on avait soin d'y mettre du sel, et quelquefois du soufre.

Purpuréus, un des géants, fils de la Terre, dont les Romains, au rapport de *Navius*, trouvèrent les images chez les Carthaginois dans le cours de la guerre Punique.

Purrikeh (*Myth. Ind.*), épreuve par le moyen de l'eau et du feu, en usage chez les Indiens, pour découvrir les choses cachées.

Purs (Dieux). A Pallantium, ville d'Arcadie, on voyait sur une hauteur un temple bâti à ces divinités, par lesquelles on avait coutume de jurer dans les plus importantes affaires : du reste, ces peuples ignoraient quels étaient ces dieux; ou, s'ils le savaient, c'était un secret qu'ils ne révélaient pas.

Pusillanimité. (*Iconol.*) *Cochin* la représente par une femme coiffée d'une tête de lièvre, attentive, inquiète, et regardant autour d'elle. Elle marche courbée et avec précaution, quoique sur un terrain uni, et se serre dans ses vêtements. Enfin elle voit des fantômes dans les nuages.

Puster, (*Iconol*) idole des anciens Germains, dont on a fait la première découverte dans un château de Thuringe, nommé Rothembourg, et que Gonthier, comte de Schwartsbourg, transporta en 1546 de ce château dans la forteresse de Sondershausen, où elle est depuis cette époque. Cette idole est de bronze, a 2 pieds un pouce de hauteur, et 2 pieds et demi de grosseur ou de circonférence. Elle paraît s'appuyer sur le genou droit, et a la main droite sur la tête, laquelle est percée d'un trou vers le sommet et d'un autre à la bouche. Si l'on remplit en partie d'eau, en partie de matières combustibles, la cavité de cette idole, et qu'après avoir exactement bouché les deux trous avec des chevilles de bois, on la pose sur le feu, on la voit au bout de quelque temps couverte d'une sueur universelle; après quoi si l'on augmente le feu, les deux bouchons sont chassés avec impétuosité des ouvertures qu'ils remplissaient, et il en sort des flammes avec grand bruit. Ainsi Puster n'est autre chose qu'une espèce d'éolipile. A l'égard de la matière, c'est une sorte de bronze, dont l'alliage est inconnu jusqu'ici, quoiqu'on l'ait soumis à différentes épreuves chimiques, et que pour cela il en ait coûté à l'idole une partie de son bras gauche.

Il paraît que les prêtres germains se servaient utilement de cette figure, objet du culte public, pour intimider les peuples superstitieux, et pour tirer d'eux des offrandes et des sacrifices, suivant que cette idole paraissait aux assistants plus ou moins irritée; ce qui dépendait uniquement des divers degrés de chaleur qu'ils savaient lui communiquer. D'abord Puster, par la sueur qui lui coulait de tout le corps, marquait une médiocre colère; mais si les spectateurs n'en paraissaient que médiocrement touchés, alors, à l'aide du feu, que les prêtres avaient soin de redoubler, l'idole entrait en fureur, faisait entendre des mugissements, et vomissait des flammes par la bouche et par le sommet de la tête; ce qui ne manquait pas de produire l'effet qu'on en attendait, c.-à-d. de multiplier les offrandes que les prêtres de l'idole tournaient à leur profit. Ces détails sont tirés d'une dissertation latine de M. *Straube*, intitulée : *Pusterus, vetus germanorum idolum*, imprimée à Giersen, in-4°., en 1726.

Puta, déesse romaine invoquée par ceux qui émondaient les arbres. Rac. *Putare*, émonder.

Puteal, endroit où la foudre était tombée, et qui devenait sacré.

Il différait du *Bidental*, en ce que la foudre s'y était enterrée, *quasi in puteo*, comme dans un puits. On l'entourait aussi d'une palissade. *V.* Bidental.

Puzza (*Myth. Chin.*), divinité chinoise que le *P. Kircher* croit être la même que l'Isis et la Cybèle des Egyptiens. On la représente assise sur une fleur de lotos, ou sur un héliotrope. Elle a seize bras, et porte dans chaque main un grand nombre de couteaux, d'épées, de livres, de fruits, de fleurs, de plantes, de vases, de fioles. Les bonzes racontent sur cette déesse plusieurs fables extravagantes: ils disent que trois nymphes étant entrées dans un fleuve pour se baigner, l'herbe nommée *viciaria*, ou *lotus aquatica*, commença d'éclore tout-à-coup sur la robe d'une de ces nymphes, et fit briller à ses yeux son fruit de corail. La beauté et la couleur vermeille de ce fruit firent naître à la nymphe l'envie d'en goûter; mais, par une vertu particulière, ce fruit la rendit enceinte. Elle devint mère d'un garçon qu'elle prit soin d'élever. Lorsque son fils eut atteint l'âge de l'adolescence, elle le quitta pour retourner au ciel. Cette fable a du rapport avec celle d'Isis que les Egyptiens représentent assise sur la fleur de lotos, allaitant son fils Horus. Le *P. Kircher* croit que cette déesse Puzza n'est qu'un emblème dont les Chinois se sont servis pour exprimer la puissance et la fécondité de la nature.

Pyanepsies, fêtes que les Athéniens célébraient autrefois, en l'honneur d'Apollon, le septième jour du mois d'Octobre, qui de cette fête était appelé *Pyanepsion*. *Plutarque* dit que ce fut Thésée qui l'institua, parceque, revenant de Crète, il fit un sacrifice à Apollon de tout ce qui restait de féves; qu'il mit le tout dans une marmite, le fit cuire, et le mangea avec ses compagnons; ce que l'on imita ensuite, en mémoire de son heureux retour. Ce fut de ces féves cuites que la fête fut appelée *Pyanepsies*. Dans cette fête, un jeune garçon portait un rameau d'olivier, chargé d'olives de tous côtés, dans lequel étaient entortillés plusieurs flocons de laine, et le mettait à la porte du temple d'Apollon comme une offrande. Rac. *Pyanon*, féve; *epsein*, faire cuire.

Pyas, qu'*Ovide* fait métamorphoser en grue par Junon. *Metamorph. l.* 6.

Pyctès, surnom donné à Apollon, après qu'il eut vaincu à la lutte le brigand Phorbas, qui empêchait de se rendre à son temple. Rac. *Pyx*, à coups de poing.

Pygas, reine des Pygmées, fut changée en grue par Junon, pour avoir eu la présomption de se comparer à la reine des dieux, qui depuis sa métamorphose fit une guerre continuelle à son peuple. *Voy.* Pygmées.

Pygée, une des Ionides, ainsi nommées de leur père Ion.

Pygmæa Mater, Pygas, reine des Pygmées.

1. Pygmalion, fils de Bélus roi de Tyr, et frère de Didon et d'Anna, tua Sichée, son beau-frère, pour s'emparer de ses trésors.

2. — Fameux statuaire, révolté contre le mariage par l'infâme prostitution des Propétides, se voua au célibat; mais il devint amoureux d'une statue d'ivoire, ouvrage de son ciseau, et obtint de Vénus, à force de prières, de l'animer. Son vœu étant exaucé, il l'épousa, et eut d'elle un fils appelé Paphus.

Pygmées, peuple fabuleux qu'on disait avoir existé en Thrace; c'étaient des hommes qui n'avaient qu'une coudée de haut: leurs femmes accouchaient à trois ans, et étaient vieilles à huit. Leurs villes et leurs maisons n'étaient bâties que de coquilles d'œufs: à la campagne, ils se retiraient dans des trous qu'ils faisaient sous terre: ils coupaient leurs bleds avec des cognées, comme s'il eût été question d'abattre une forêt. Une armée de ces petits hommes attaqua Hercule qui s'était endormi après la défaite du géant Antée, et prit, pour le vaincre, les mêmes

précautions qu'on prendrait pour former un siége : les deux aîles de cette petite armée fondent sur la main du héros; et pendant que le corps de bataille s'attache à la gauche, et que les archers tiennent ses pieds assiégés, la reine, avec ses plus braves sujets, livre un assaut à la tête. Hercule se réveille, et riant du projet de cette fourmilière, les enveloppe tous dans sa peau de lion, et les porte à Eurysthée.

Les Pygmées avaient guerre déclarée contre les grues, qui tous les ans venaient de la Scythie les attaquer : nos champions, montés sur des perdrix, ou selon d'autres sur des chèvres et des béliers d'une taille proportionnée à la leur, s'armaient de toutes pièces pour aller combattre leurs ennemis.

Les Grecs, qui reconnaissaient des géants, c.-à-d., des hommes d'une grandeur extraordinaire, pour faire le constraste parfait, imaginèrent ces petits hommes d'une coudée, qu'ils appelèrent Pygmées. L'idée leur en vint peut-être de certains peuples d'Ethiopie, appelés Péchiniens (nom qui a aussi quelque analogie avec celui de Pygmée); ces peuples étaient d'une petite taille : les grues se retirant tous les hivers dans ces pays, ces peuples s'assemblaient pour leur faire peur et les empêcher de s'arrêter dans leurs champs : voilà le combat de Pygmées contre les grues. Encore aujourd'hui les peuples de Nubie sont d'une petite taille.

Quant à la fable de Pygas leur reine qui fut changée en grue, c'est qu'elle s'appelait aussi Gérané, qui est le nom grec de la grue : elle était belle, mais fort cruelle; ses sujets, craignant qu'un fils qu'elle avait ne lui ressemblât, le lui ôtèrent des mains pour le faire élever à leur manière. Sa cruauté est désignée par la guerre qu'elle fait aux Pygmées à la tête des grues.

Plusieurs des anciens ont fait mention des Pygmées; mais ils n'étaient, en ce point, que les copistes d'*Homère*, qui emploie souvent des comparaisons agréables pour amuser son lecteur, et qui compare les Troyens à des grues qui fondent sur des Pygmées.

Plusieurs vases grecs représentent les combats des Grues et des Pygmées.

Pylachantus, Troyen distingué, tué par Achille.

Pylade, fils de Strophius roi de Phocide, et d'Anaxibie sœur des Atrides, fut élevé avec Oreste son cousin, et lia avec lui, dès ce temps-là, une amitié qui les rendit dans la suite inséparables. Après qu'Oreste eut tué Egisthe et Clytemnestre avec l'aide de Pylade, et qu'il eut tiré sa sœur Électre de l'opprobre où les tyrans l'avaient tenue, il la donna en mariage à son ami. Ils allèrent ensemble dans la Tauride pour enlever la statue de Diane; mais, ayant été surpris tous deux, ils furent chargés de chaînes pour être immolés à Diane. Cependant la prêtresse offrit de renvoyer l'un des deux dans la Grèce, un seul suffisant pour satisfaire à la loi : Pylade fut celui qu'elle voulut retenir. Ce fut alors qu'on vit ce généreux combat d'amitié qui a été si célébré par les anciens, et dans lequel Oreste et Pylade offraient leur vie l'un pour l'autre.

Pylade avait encore secondé Oreste dans le dessein de tuer Pyrrhus. *Pausanias* dit, à ce sujet, qu'il ne le fit pas seulement par amitié pour Oreste, mais encore par le désir de venger son bisaïeul Phocus tué par Pélée aïeul de Pyrrhus. Pylade eut d'Electre deux fils, Strophius et Médon.

Sur une urne sépulcrale étrusque, on voit Pylade accompagnant son ami Oreste, et poursuivi comme lui par deux furies armées de flambeaux.

Pylæa, surnom de Cérès, pris des Thermopyles, où elle était honorée.

Pylagore, surnom de Cérès. Elle était ainsi nommée, parceque les Amphictyons, avant de se rassembler, lui offraient un sacrifice aux

portes de la ville. Rac. *Pulè*, porte; *agora*, marché.

Pylaon, fils de Nélée et de Chloris, tué par Hercule.

Pylarcé, fille de Danaüs.

Pylarès, Troyen tué par Ajax.

Pylas, roi de Mégare, ayant, par accident, tué son oncle Bias, se réfugia auprès de Pandion, son gendre, au moment où celui-ci avait été chassé d'Athènes.

Pylées, fête grecque en l'honneur de Cérès; elle se célébrait aux Thermopyles, d'où elle tirait son nom.

1. Pylémène, général paphlagonien, tué par Ménélas au siége de Troie.

2. — Roi de Méonie, qui envoya Mesthès et Antiphus, ses fils, à la guerre.

Pylène, ville d'Etolie, dont les habitants allèrent au siége de Troie.

Pyléons, couronnes et guirlandes dont les Lacédémoniens ornaient la statue de Junon.

1. Pyléus, chef troyen, tué par Achille.

2. — Fils de Clyménus, roi d'Orchomène.

3. — D'Eolide, frère d'Hippothoüs et fils de Lithus le Theutanisde, conduisit avec son frère au siége de Troie les Pélasgiens de Larisse.

1. Pylius, Nestor, roi d'une contrée de l'Achaïe, dont Pylos était la capitale.

2. — Héros qui avait adopté Hercule, pour que ce demi-dieu pût être initié aux grands mystères des Athéniens.

Pylo, fille de Thespius.

Pylon, Troyen tué par Polypœtès.

Pylotis, surnom de Minerve, pris de l'usage où l'on était de placer son image au-dessus des portes des villes, comme celle de Mars était placée au-dessus des portes des faubourgs, pour nous faire comprendre que si l'on doit faire usage des armes au dehors pour repousser l'ennemi, dans l'intérieur des villes c'est à la sagesse de Minerve qu'il faut avoir recours.

Pylus, fils de Mars.

Pyra, lieu situé sur le mont Œta, ainsi appelé, dit *Tite-live*, parce-qu'on y brûla le corps mortel dont Hercule s'était dépouillé.

Pyracmon, Cyclope, un des forgerons de Vulcain. Rac. *Pyr*, feu; *akmon*, enclume.

Pyracmus, guerrier qu'*Ovide* fait tomber sous les coups de Cénée.

Pyrame, nom d'un jeune Assyrien, célèbre par sa passion pour Thisbé. Comme ses parents et ceux de Thisbé les gênaient beaucoup dans leurs amours, ils projetèrent un rendez-vous hors de la ville, sous un mûrier blanc. Thisbé, couverte d'un voile, arriva la première au rendez-vous convenu. Là elle fut attaquée par une lionne qui avait la gueule tout ensanglantée, et dont elle se sauva avec tant de précipitation, qu'elle laissa tomber son voile. La bête le trouvant sur son passage le mit en pièces et l'ensanglanta. Pyrame étant arrivé ramassa le voile, et croyant que Thisbé était dévorée, il se perça de son épée. Cependant Thisbé, sortie du lieu où elle s'était sauvée, revint au rendez-vous; mais ayant trouvé Pyrame expirant, elle ramassa l'épée fatale, et se la plongea dans le cœur. On rapporte que le mûrier fut teint du sang de ces amants, et que les mûres qu'il portait devinrent rouges, de blanches qu'elles étaient auparavant.

Pyramides. (*Iconol.*) C'est le symbole ordinaire de la gloire des princes. Chez les Egyptiens, c'était un emblème de la vie humaine, dont le commencement était représenté par la base, et la fin par la pointe; c'est pour cela qu'ils les élevaient sur des sépulcres.

Quelques peuples idolâtres attribuent une espèce de divinité à la forme pyramidale. Plusieurs idoles chinoises ne sont autre chose que des pyramides, qu'on appelle *Chines*.

Les temples siamois sont ordinairement environnés de pyramides.

L'auteur de l'*Histoire de la Virginie* nous apprend que les habitants de cette contrée élèvent souvent des pyramides et des colonnes de pierre,

qu'ils peignent et qu'ils ornent selon leur goût. Ils leur rendent même toutes les marques extérieures d'un culte religieux.

1. Pyrecme, roi de Péonie, auxiliaire des Troyens, tué par Patrocle.

2. — Tyran de l'isle d'Eubée tué par Hercule pour avoir fait une guerre injuste aux Béotiens.

Pyrées. (*Myth. Pers.*) Ce nom signifie temples du feu, et c'est celui que les Perses donnaient aux lieux où ils enfermaient le feu sacré. Un des plus célèbres pyrées fut érigé par un docteur guèbre dans la ville de Balek, sur les confins de la Perse et des Indes. Balek était comme le centre de la religion des Perses. Elle était pour eux ce qu'est la Mecque pour les mahométans, ce qu'est Rome pour les catholiques. Un auteur arabe nous apprend qu'on éleva sept pyrées en l'honneur des sept planètes, et qu'on y faisait brûler continuellement des parfums.

1. Pyrène, nymphe que Mars rendit mère de Cycnus.

2. — Fille de Bébrycius, roi d'Espagne, ayant été forcée par Hercule, mit au monde un serpent, et fut si effrayée de cette apparition, qu'elle prit la fuite, et se réfugia dans une forêt, où elle devint la proie des bêtes féroces. On dit qu'elle donna son nom aux Pyrénées, montagnes qui séparent la France de l'Espagne.

3. — Fontaine consacrée aux Muses, et célèbre dans les écrits des poètes. C'est à cette fontaine que buvait le cheval Pégase, lorsque Bellérophon se saisit de lui par surprise, et monta dessus pour aller combattre la Chimère. Cette fontaine avait sa source au bas de l'Acrocorinthe, ou citadelle de Corinthe.

Les mythologues ne sont point d'accord sur l'origine de cette fontaine. Les uns disent que Pyrène, inconsolable de la perte de Cenchrius son fils, tué malheureusement par Diane, en versa tant de larmes, que les dieux, après sa mort, la changèrent en une des plus belles fontaines, qui depuis porta son nom, et qui arrosait la ville de Corinthe.

D'autres veulent qu'Alope fit présent à Sisyphe de cette fontaine précieuse, pour savoir de lui ce qu'était devenue sa fille Egine que Jupiter avait enlevée. Sisyphe le lui découvrit, à condition qu'elle donnerait de l'eau à la citadelle; et c'est ainsi que le secret de Jupiter fut révélé. La fontaine de Pyrène n'en eut que plus de réputation.

4.—Une des Danaïdes.

1. Pyrénée, roi de Phocide, ayant un jour rencontré les Muses, leur fit beaucoup d'accueil, et leur offrit de venir se reposer dans son palais. Mais à peine y furent-elles entrées, qu'il en fit fermer les portes, et voulut leur faire violence. Alors elles prirent des ailes avec le secours d'Apollon, et s'enfuirent à travers les airs. Pyrénée monta sur le haut d'une tour, et crut pouvoir voler comme elles; mais il se précipita du haut en bas de la tour, et se tua.

Il s'agit, dans cette fable, de quelque prince qui, n'aimant pas les belles-lettres, détruisit les lieux où on les cultivait; et l'on dit qu'il était mort en poursuivant les gens de lettres.

2.—Surnom de Vénus adorée dans les Gaules.

Pyrès, Lycien tué par Patrocle.

Pyrétus, monstre moitié homme, moitié cheval, fut tué par le lapithe Péryphas.

Pyrgo, nourrice des enfants de Priam.

Pyrigène, *né du feu*, surnom de Bacchus, parceque Jupiter vint voir sa mère, armé de la foudre qui la consuma.

Pyriphlégéthon, fleuve de la Thesprotie, qui se jette, avec le Cocyte, dans le marais Aréthuse, et dont le nom signifie *Brûlant*; ce qui en a fait faire un fleuve d'enfer.

Pyripnoüs, géant qui, avec son frère Anonymus, attaqua Junon, et qu'Hercule mit en fuite.

Pyrippe, une des filles de Thespius.

Pyrisoüs, *sauvé du feu*, premier nom d'Achille, parcequ'au cri que jeta son père effrayé de le voir dans

le feu, où Thétis, sa mère, l'avait mis pour le purifier de ce qu'il avait de mortel, il en fut retiré avec précipitation.

Pyro, une des Océanides.

Pyrodès, fils de Clias, le premier, selon *Pline*, qui fit sortir du feu des veines d'un caillou.

Pyrodulie, *culte du feu*, culte propre aux disciples de Zoroastre.

Pyroïs, un des chevaux du Soleil. Rac. *Pyr*, feu.

Pyromantie, sorte de divination par le moyen du feu.

Il y avait, chez les anciens, différentes espèces de pyromantie, ou diverses manières de la pratiquer, dont voici les principales :

Tantôt on jetait sur le feu de la poix broyée, et si elle s'allumait promptement, on en tirait un bon augure. Tantôt on allumait des flambeaux enduits de poix, et l'on observait la flamme : si elle était réunie et ne formait qu'une seule pointe, on augurait bien de l'événement sur lequel on consultait; si, au contraire, elle se partageait en deux, ce signe devait être pris en mauvaise part ; mais quand elle montrait trois pointes, c'était le présage le plus favorable. Si elle s'écartait à droite ou à gauche, on en concluait la mort pour un malade, et des maladies pour ceux qui n'en étaient point encore attaqués. Son petillement annonçait des malheurs, et son extinction les dangers les plus affreux. Quelquefois on jetait une victime dans le feu, et l'on s'attachait à considérer la manière dont il l'environnait et la consumait, si la flamme formait une pyramide, ou si elle se divisait. En un mot, la couleur, l'éclat, la direction, la lenteur ou la vivacité de cet élément dans les sacrifices, tout était matière à observation et à prophétie. On attribuait l'origine de cette espèce de pyromantie au devin Amphiaraüs, qui périt au siége de Thèbes; d'autres la rapportent aux Argonautes. Dans quelques occasions, on ajoutait au feu d'autres matières. Par exemple, on prenait un vaisseau plein d'urine, dont l'orifice était bouché avec un tampon de laine ; on examinait de quel côté le vaisseau crevait, et alors on réglait les augures. D'autres fois on les prenait en observant le petillement de la flamme ou de la lumière d'une lampe. Il y avait à Athènes, dans le temple de Minerve Poliade, une lampe continuellement allumée, entretenue par des vierges, qui observaient exactement tous les mouvements de sa flamme. Mais ceci se rapporte plus directement à la lampadomantie, ou lychnomantie.

Quelques auteurs mettent au nombre des espèces de pyromantie l'abominable coutume qu'avaient certains peuples orientaux de faire passer leurs enfants par le feu en l'honneur de Moloch. *Delrio* y comprend aussi la superstition de ceux qui examinaient les symptômes des feux allumés la veille de la saint Jean-Baptiste, et la coutume de danser à l'entour, ou de sauter par-dessus. Il ajoute que les Lithuaniens pratiquaient encore de son temps une espèce de pyromantie. « Pour connaître, dit-il, » quelle sera l'issue d'une maladie, » ils mettent le malade devant un » grand feu. Si l'ombre formée par » son corps est droite, et directement » opposée au feu, c'est, selon eux, » un signe de guérison; si, au con- » traire, elle paraît de côté, ils dé- » sespèrent du malade, et le tiennent » pour mort. »

Pyronia. Diane, sous ce nom, avait un temple sur le mont Crathis, où les Argiens allaient chercher du feu pour leurs fêtes de Lerna. Rac. *Pyr*, feu.

Pyrophores. C'étaient, chez les Grecs, des hommes qui marchaient à la tête des armées et tenaient dans leurs mains des vases remplis de feu, comme le symbole d'une chose sacrée. Ils étaient si respectés que c'eût été un grand crime, même aux ennemis, de les attaquer.

Pyrpole. *Pline* dit que c'est un des noms qu'on donna à l'isle de Délos, parceque le feu y avait été trouvé, ainsi que la manière de le produire.

1. Pyrrha. *V.* Deucalion.

2. — Ce fut sous ce nom qu'A-

chille, déguisé en fille, fut caché à la cour de Lycomède, pour ne pas aller au siége de Troie. *Voy.* ACHILLE.

3. — Fille de Créon, régent du royaume de Thèbes, durant la minorité de Laodamas. Elle avait à Thèbes une statue de marbre.

PYRRHASUS, ville de Thessalie, dont les habitants allèrent au siége de Troie.

PYRRHIDES, nom patronymique des descendants de Néoptolème, en Egypte.

PYRRHIQUE, danse militaire des anciens, fameuse dans les écrits des poètes et des historiens.

Les danseurs étaient vêtus de tuniques d'écarlate, sur lesquelles ils portaient des ceinturons garnis d'acier, d'où pendaient l'épée et une espèce de courte lance. Les musiciens, outre cela, avaient le casque orné d'aigrettes et de plumes.

Chaque bande était précédée par un maître de ballet, qui marquait aux autres les pas et la cadence, et qui donnait aux musiciens le ton et le mouvement, dont la vîtesse représentait l'ardeur et la rapidité des combats.

Quelques uns croient que la pyrrhique fut ainsi nommée de Pyrrhus de Cydon, qui, le premier, apprit aux Crétois cette manière de danser avec leurs armes sur la cadence du pied *pyrrhique*, c'est-à-dire d'une cadence précipitée, parceque le pied pyrrhique, étant composé de deux brèves, en désigne la vîtesse. D'autres prétendent que Pyrrhus, fils d'Achille, fut l'inventeur de cette danse, et qu'il fut le premier qui dansa armé devant le tombeau de son père. *Aristote* en fait Achille même l'auteur.

Les Lacédémoniens furent ceux d'entre les Grecs qui s'adonnèrent le plus à cette danse. Au rapport d'*Athénée*, ils y exerçaient leur jeunesse dès l'âge de cinq ans.

Xénophon rapporte qu'on donna une fête à un ambassadeur des Paphlagoniens, dans laquelle on le régala de toutes sortes de danses guerrières : ensuite un Mysien, pour lui plaire davantage, fit entrer une baladine, qui, étant armée d'un léger bouclier, dansa la pyrrhique avec tant de perfection, que les Paphlagoniens demandèrent si les femmes grecques allaient à la guerre. On leur répondit qu'oui, et qu'elles avaient chassé le roi de Perse de son camp.

Comme la danse pyrrhique était une danse pénible, elle reçut dans la suite divers adoucissements. Il paraît que, du temps d'*Athénée*, la pyrrhique était une danse consacrée à Bacchus, où l'on représentait les victoires de ce dieu sur les Indiens, et où les danseurs, au lieu d'armes offensives, ne portaient que des thyrses, des roseaux et des flambeaux. C'est sans doute cette seconde espèce de pyrrhique dont le même auteur veut parler, lorsqu'il en fait une des trois sortes de danses qui appartenaient à la poésie lyrique. La pyrrhique décrite par *Apulée* dans le 10ᵉ. liv. de ses *Milésiades*, porte aussi le caractère d'une danse tout-à-fait pacifique.

PYRRHUS, fils d'Achille et de Déidamie, fut élevé à la cour du roi Lycomède, son aïeul maternel, jusqu'après la mort de son père. Alors les Grecs, fondés sur un oracle qui avait déclaré que la ville de Troie ne pouvait être prise s'il n'y avait parmi les assiégeants quelqu'un des descendants d'Eacus, envoyèrent à Scyros chercher Pyrrhus, qui n'avait alors que dix-huit ans. A peine arrivé devant Troie, on le chargea d'une autre commission : ce fut d'aller à Lemnos engager Philoctète de venir à Troie avec les flèches d'Hercule. Il était question de surprendre ce héros, qui était justement irrité contre les Grecs, et de le déterminer à s'embarquer, sous prétexte de retourner en Grèce, tandis qu'on le mènerait sur la côte d'Asie. Pour cela, il feint d'être mécontent des Grecs, qui lui ont refusé les armes de son père Achille, et de s'en retourner à Scyros. Philoctète lui demande aussitôt de l'emmener avec lui, et déjà lui confie son arc et ses flèches, pour les

porter au vaisseau. Pyrrhus sent un secret remords de tromper un malheureux : son cœur n'est point fait aux artifices ; il soupire. Enfin il déclare son projet à Philoctète, lui rend ses armes, et le laisse libre. *V*. Philoctète.

Ce fut Pyrrhus qui tua le malheureux Priam, qui précipita le jeune Astyanax, fils d'Hector, du haut d'une tour, qui demanda le sang de Polyxène pour l'immoler aux mânes de son père. *V*. Polyxène.

Dans le partage des esclaves, il eut Andromaque, veuve d'Hector, qu'il aima jusqu'à la préférer à Hermione, son épouse; ce qui fut cause de sa mort. Car un jour que Pyrrhus était allé à Delphes pour appaiser Apollon, contre lequel il avait fait des imprécations au sujet de la mort d'Achille, Oreste, qui aimait Hermione, se rendit à Delphes, et fit courir le bruit que Pyrrhus y était venu pour reconnaître le temple, et en enlever les trésors. A l'instant les Delphiens armés assiégent Pyrrhus de toute part, et l'accablent de traits. Il meurt au pied de l'autel, victime de la colère d'Apollon, ou, plus vraisemblablement, de la jalouse rage d'une femme méprisée. (*V*. Hermione.) Pyrrhus laissa trois fils d'Andromaque, Molossus, Piélus et Pergamus; le seul Molossus régna après lui, encore ne fut-ce que sur une petite partie des états d'Achille.

Pausanias dit que, lorsque Brennus vint pour piller le temple de Delphes, il arriva qu'au milieu d'une violente tempête excitée par la colère des dieux contre les Gaulois, on vit paraître en l'air Pyrrhus accompagné de plusieurs autres héros de l'ancien temps, qui animaient les Grecs et combattaient pour eux. Depuis ce temps, ajoute l'historien, les habitants de Delphes ne manquèrent pas d'honorer tous les ans la mémoire de Pyrrhus, au lieu qu'avant ils la négligeaient, parcequ'ils avaient toujours regardé ce héros comme leur ennemi.

Pyrson Eorté, fête célébrée à Argos, en mémoire des torches qu'allumèrent Lyncée et Hypermnestre, pour s'avertir réciproquement que chacun d'eux était hors de danger.

Pyr-zâdeh (*Myth. Mah.*), *descendants de vieillard*, nom que les Musulmans donnent ordinairement aux descendants de leur prophète.

Pythagore, célèbre philosophe, fut l'auteur du système de la métempsycose. Pour l'accréditer, il prétendait avoir été au siége de Troie, sous le nom d'Euphorbe, après avoir été Ethalidès fils de Mars, et, depuis ce siége, avoir été successivement Hermotime, Délius, etc. Il enveloppait sa doctrine sous des symboles hiéroglyphiques. On cite les suivants : « Ne sacrifiez point aux » dieux les pieds nus, c.-à-d. ne » vous présentez dans les temples » qu'avec un air modeste, décent et » recueilli. — Dans les tempêtes, » adorez l'écho; c.-à-d. dans les troubles politiques, cherchez la solitude des campagnes. — Ne vous » accoutumez pas à couper du bois » dans votre chemin; c.-à-d. ne vous » rendez point la vie douloureuse, » en vous chargeant, à pure perte, » de trop de soins. — Ne tuez jamais » de coq; c.-à-d. soyez prêt et actif » à toutes les heures du jour. — Gardez-vous de porter au doigt de bague qui vous gêne; c.-à-d. ne vous » liez par aucun vœu, ni par aucun » serment. — N'attisez point le feu » avec une épée; c.-à-d. n'aigrissez » point un homme déjà en colère. »

Pythéus, fils d'Apollon. Les Argiens étaient les premiers des Grecs qu'il eût honorés de sa présence, d'où vint parmi eux le surnom d'Apollon Pythéus.

Pythiade, espace de quatre ans révolus depuis une célébration des jeux pythiques jusqu'à l'autre. Les Pythiades commencèrent 580 ans avant J. C.

Pythie, nom que les Grecs donnaient à la prêtresse de l'oracle d'Apollon à Delphes.

Dans les commencements de la découverte de l'oracle de Delphes, plusieurs frénétiques s'étant précipités dans l'abyme, on chercha les

moyens de remédier à un pareil accident. On dressa sur le trou une machine, qui fut appelée *trépied*, parcequ'elle avait trois barres sur lesquelles elle était posée; et l'on commit une femme pour monter sur le trépied, d'où elle pouvait, sans aucun risque, recevoir l'exhalaison prophétique.

On éleva d'abord à ce ministère de jeunes filles encore vierges, à cause de leur pureté, et parcequ'on les jugeait plus propres, dans un âge tendre, à garder les secrets des oracles.

On prenait beaucoup de précaution dans le choix de la Pythie. Il fallait, comme on vient de le dire, qu'elle fût jeune et vierge, et qu'elle eût l'âme aussi pure que le corps. On voulait qu'elle fût née légitimement, qu'elle eût été élevée simplement, et que cette simplicité parût dans ses habits. « Elle ne connaissait, dit *Plutarque*, ni essences, ni tout ce » qu'un luxe raffiné a fait imaginer » aux femmes. Elle n'usait ni du cinnamome, ni du laudanum. Le laurier, et les libations de farine d'orge, étaient tout son fard. » On la cherchait ordinairement dans une maison pauvre, où elle eût vécu dans l'obscurité et dans une ignorance entière de toutes choses. On la voulait telle que Xénophon souhaitait que fût une jeune épouse lorsqu'elle entrait dans la maison de son mari, c.-à-d. qu'elle n'eût jamais rien vu ni entendu; pourvu qu'elle sût parler, et répéter ce que le dieu lui dictait, elle en savait assez.

La coutume de choisir les Pythies jeunes dura très long-temps; mais une Pythie extrêmement belle ayant été enlevée par un Thessalien, on fit une loi qu'à l'avenir on n'élirait, pour monter sur le trépied, que des femmes qui eussent passé cinquante ans; et ce qui est singulier, c'est qu'afin de conserver la mémoire de l'ancienne pratique, on les habillait comme de jeunes filles, quel que fût leur âge.

Dans les commencements, il n'y eut qu'une seule Pythie; dans la suite, lorque l'oracle fut tout-à-fait accrédité, on en élut une seconde, pour monter sur le trépied alternativement avec la première, et une troisième pour lui subvenir en cas de mort ou de maladie. Enfin, dans la décadence de l'oracle, il n'y en eut plus qu'une, encore n'était-elle pas fort occupée.

La Pythie ne rendait ses oracles qu'une fois l'année : c'était vers le commencement du printemps. Elle se préparait à ses fonctions par plusieurs cérémonies. Elle jeûnait trois jours; et, avant de monter sur le trépied, elle se baignait dans la fontaine de Castalie. Elle avalait aussi une certaine quantité d'eau de cette fontaine, parcequ'on croyait qu'Apollon lui avait communiqué une partie de sa vertu. Après cela, on lui faisait mâcher des feuilles de laurier, cueillies encore près de cette fontaine. Ces préambules achevés, Apollon avertissait lui-même de son arrivée dans le temple, qui tremblait jusque dans ses fondements. Alors les prêtres conduisaient la Pythie, et la plaçaient sur le trépied. Dès que la vapeur divine commençait à l'agiter, on voyait ses cheveux se dresser, son regard devenir farouche, sa bouche écumer, et un tremblement subit et violent s'emparer de tout son corps. Dans cet état, elle faisait des cris et des hurlements qui remplissaient d'une sainte frayeur tous ceux qui étaient présents. Enfin ne pouvant plus résister au dieu qui l'agitait, elle s'abandonnait à lui, et proférait par intervalles quelques paroles mal articulées, que les prêtres recueillaient avec soin : ils les arrangeaient ensuite, et leur donnaient, avec une forme métrique, une liaison qu'elles n'avaient pas en sortant de la bouche de la Pythie. L'oracle prononcé, on la retirait du trépied pour la conduire dans sa cellule, où elle demeurait plusieurs jours pour se remettre de ses fatigues. « Souvent, dit *Lucain*, » une mort prompte était le prix ou » la peine de son enthousiasme. »

Les souverains trouvaient souvent le moyen de se faire rendre des ora-

cles favorables : Cléomène, roi de Sparte, et avant lui les Alcméonides avaient corrompu la Pythie, en lui donnant de l'argent.

Pythien, nome qui se jouait pendant les jeux pythiques par les joueurs de flûte, sans chanter. Il y avait cinq parties, selon *Strabon* : 1°. l'anacrousis, ou le prélude ; 2°. l'empeira, ou le commencement du combat ; 3°. le catakéleusme, ou combat même ; 4°. les iambes et dactyles, ou le péan à l'occasion de la victoire et avec les rhythmes convenables. *Pollux* le divise aussi en cinq parties, dont 1°. la peira, dans laquelle Apollon se prépare au combat et cherche son avantage ; 2°. le catakéleusme, dans lequel il provoque le serpent ; 3°. l'iambe, dans lequel il combat. Cette partie en contient deux autres, le chant de la trompette et l'odontisme qui imite le grincement des dents du serpent pendant le combat ; 4°. le spondée, qui représentait la victoire du dieu ; 5°. enfin, le catachoreusis dans lequel Apollon célèbre son triomphe.

Pythionice, surnom de Vénus.

Pythique, flûte dont on accompagnait les péans.

Pythiques, jeux qui se célébraient à Delphes en l'honneur de Jupiter Pythien ou Pythius.

Les Amphictyons avaient, dans les jeux pythiques, le titre de juges, ou d'agonothètes. On les célébra d'abord tous les huit ans ; mais, dans la suite, ce fut tous les quatre ans, en la troisième olympiade, en sorte qu'ils servirent d'époque aux habitants de Delphes. Dans les commencements, ces jeux ne consistaient qu'en des combats de chants et de musique. Le prix se donnait à celui qui avait fait et chanté le plus bel hymne en l'honneur du dieu, pour avoir délivré la terre du monstre qui la désolait. Dans la suite, on y admit les autres exercices du pancrace, tels qu'ils étaient aux jeux olympiques.

Pausanias rapporte que les jeux pythiques eurent pour instituteur Jason, ou Diomède, roi d'Etolie, et pour restaurateur le brave Eurylochus, de Thessalie, à qui sa valeur et ses exploits acquirent le nom de *nouvel Achille*. Ce renouvellement des jeux pythiques eut lieu dans la troisième année de la quarante-huitième olympiade, l'an du monde trois mille trois cent soixante-quatre, et cinq cent quatre-vingt-quatre ans avant Jésus-Christ.

Pythis, fils de Delphus, donna son nom à la ville de Delphes. *Pausanias*.

Pythius, surnom donné à Apollon depuis sa victoire sur le serpent Python. D'autres le dérivent de celui de la ville de Delphes, qui s'était d'abord appelée Pytho.

1. Pytho, une des Hyades, filles d'Atlas et d'Œthra.

2. — Un des noms de la ville de Delphes.

3. — Ancien nom de la ville de Delphes, qui, selon quelques savants, avait donné le sien à la Pythie.

Pythoctonos, surnom d'Apollon, *qui tua le serpent Python*.

Python, nom d'un serpent, ou dragon monstrueux, dont les mythologistes racontent l'histoire diversement. *Apollodore* prétend que ce monstre gardait l'antre d'où Thémis prononçait ses oracles ; qu'Apollon y étant venu, et Python lui en défendant l'entrée, il tua le dragon à coups de flèches ; ce qui lui fit donner le nom d'Apollon Pythien. D'autres disent que le serpent Python fut produit par la terre, après le déluge de Deucalion ; que Junon se servit de ce monstrueux dragon pour empêcher l'accouchement de Latone, fille aînée de Jupiter ; ce qui l'obligea de se sauver dans l'isle d'Astérie, nommée depuis Délos, où elle mit au monde Apollon et Diane ; que Python ayant attaqué ces deux enfants dans le berceau, Apollon le tua à coups de flèches, d'où lui vint le nom de Pythien, et en mémoire de quoi on institua les jeux pythiques. *Homère* dit qu'il fut ainsi nommé parcequ'après qu'il eut été tué, le soleil le pourrit. *Strabon* prétend que c'était un scélérat nommé *Draco*, dont Apollon délivra e monde.

La plus commune opinion, suivant *Pausanias*, est qu'Apollon tua à coups de flèches un brigand qui empêchait le concours de ceux qui venaient sacrifier au dieu dans le temple de Delphes. Son corps, laissé sans sépulture, infecta bientôt les habitants; ce qui fit donner à la ville le nom de Pytho. Rac. *Pythasthai*, sentir mauvais.

PYTHONICIDA ou PYTHOCTONOS.

PYTHONISSES. Les Grecs donnaient ce nom à toutes les femmes qui faisaient le métier de devineresses, parcequ'Apollon, dieu de la divination, était surnommé Pythien. *Voy.* PYTHIE.

PYTHONS. Les Grecs appelaient du même nom et les esprits qui aidaient à prédire les choses futures, et les personnes qui en étaient possédées.

Q

QÔRAN, mot arabe qui signifie livre. Il désigne la collection des préceptes de Mahomet, qui lui a assigné ce nom, à l'imitation des juifs et des chrétiens qui nomment l'ancien et le nouveau testament, l'*Ecriture*.

Cette collection est divisée en *suras*, c.-à-d., sections ou chapitres qui sont subdivisés en petits versets d'un style coupé. On compte soixante *suras*, qui ont des titres aussi faux que ridicules, tels que ceux de *la Vache*, de *l'Araignée*, de *la Mouche*, etc. Le tout présente une compilation informe et remplie de contradictions. Les musulmans prétendent que Dieu n'envoya le Qôran à leur prophète, par le ministère de l'ange Gabriel, que verset à verset pendant le cours de vingt-trois ans. Ils rejettent par-là les contradictions sur Dieu même, qui, selon eux, corrigea et réforma plusieurs dogmes précédemment envoyés. La vénération pour ce livre est si grande parmi les Turcs, que celui qui y toucherait sans avoir purifié ses mains serait criminel; aussi mettent-ils ces mots sur la couverture: *Que personne n'y touche, que celui qui est net;* et si un juif ou un chrétien y portait les mains, il ne pourrait éviter la mort qu'en se faisant musulman.

L'opinion le plus généralement reçue est que Mahomet composa le Qôran, avec le secours de *Batiras*, hérétique jacobite; de *Sergius*, moine nestorien, et de quelques Juifs. On y reconnaît, en effet, plusieurs endroits de l'Ecriture-Sainte, et les dogmes de ces anciens hérétiques, quoique tout ceci ait été défiguré en passant par l'imagination extravagante de Mahomet.

Parmi les dogmes particuliers à ce faux prophète, on distingue ceux qui concernent le paradis, le purgatoire et l'enfer. *Voy.* PARADIS.

Le purgatoire est le tombeau même où l'on est mis après la mort. Deux anges noirs y réunissent l'âme au corps, et interrogent les serviteurs de Mahomet sur les préceptes de la loi. S'il répond qu'il les a observés, et qu'il ait péché par quelque membre, ce membre lui donne le démenti. Alors un de ces esprits noirs lui donne un coup sur la tête, et l'enfonce sept brasses en terre, où il est tourmenté. S'il a rempli ses devoirs, deux anges blancs conservent le corps jusqu'au jour du jugement.

L'enfer consiste dans des peines qui finiront un jour par la bonté de Mahomet. Il lavera les réprouvés dans une fontaine, pour leur faire manger les restes du repas qu'il aura préparé aux bienheureux.

Nous ne nous arrêterons pas au détail de toutes les rêveries qui se trouvent dans le Qôran. Il suffit, pour en faire voir l'absurdité, de dire qu'il met pour base de sa loi ces deux points principaux. Le premier est la prédestination, qui consiste à croire que tout ce qui arrive est tellement déterminé dans les idées éternelles, que rien n'est capable d'en empêcher les effets: le second, que la religion mahométane doit être établie sans miracle, sans dispute et sans contradiction; en sorte que celui qui y résiste doit être mis à mort, et qu'un musulman qui tue celui dont elle est rejetée mérite le paradis.

Tant que Mahomet vécut, le Qôran fut conservé sur des feuilles volantes. On en fit des copies, où se trouvèrent des différences; et de là se formèrent les quatre sectes qui subsistent actuellement. La première et la plus superstitieuse est celle du docteur *Melik;* elle est suivie par les Maures et les Arabes. La seconde, nommée l'*Iméniane*, est conforme à la tradition d'Ali; les Persans l'ont adoptée. Les Turcs ont embrassé celle

celle d'*Omar*, qui est la plus libre : et celle d'*Odman*, qu'on regarde comme la plus simple, est suivie par les Tartares.

Il y a sept principales éditions du Qôran, avec des commentaires à l'infini. La traduction de ce livre qui passe pour la meilleure, soit pour la fidélité du texte, soit pour les notes savantes dont elle est enrichie, est celle qu'a donnée en latin le P. *Maracci*, professeur en langue arabe au collége de Rome. Elle fut imprimée à Padoue en 1698.

Indépendamment du Qôran, qui est la base de la croyance des mahométans, ils ont un livre de tradition appelé *la Sonna;* une théologie positive fondée sur le Qôran et la Sonna, et une scholastique fondée sur la raison. Ils ont aussi leurs casuistes et une espèce de droit canon.

1. Quadratus Deus, le dieu Terme, qu'on révérait quelquefois sous la forme d'une pierre carrée.

2. — On donnait aussi ce nom à Mercure dans le même sens que celui de *Quadriceps*.

Quadribacium, sorte de collier composé de pierres précieuses, et ainsi nommé peut-être parcequ'il avait quatre cordons. Une statue d'Isis, dont on n'a retrouvé que le piédestal, était ornée d'un Quadribacium composé de trente-six perles et vingt émeraudes.

1. Quadriceps, *qui a quatre têtes*, surnom de Mercure, comme dieu de la fourberie et de la duplicité.

2. — Janus.

Quadrifrons, Quadriformis, *qui a quatre faces*, épithète de Janus considéré comme dieu de l'année, ou parceque l'année est divisée en quatre saisons, ou parcequ'il y a quatre parties du monde, et que quelques uns ont cru que Janus était le monde.

Quadriges, chars attelés de quatre chevaux de front. On en attribue l'invention à Erichthon. Les Grecs et les Romains se servaient de ces chars dans leurs jeux et dans leurs triomphes. C'était aussi un supplice dont on regardait Hercule comme l'auteur. *Cicéron* (*de Nat. Deor.*) dit que les quadriges étaient un attribut de la Minerve engendrée de Jupiter et de la nymphe Coryphe, fille de l'Océan, que les peuples d'Arcadie, qui lui attribuaient l'invention des quadriges, appelaient Coria.

Iconol. Sur plusieurs têtes de Minerve, on voit son casque surmonté d'un quadrige. Les quadriges, selon *Tertullien*, étaient aussi consacrés au soleil. Une agate, publiée par *Lachausse*, offre le soleil debout sur son char traîné par quatre chevaux, dont il hâte la vitesse en les frappant d'un fouet qu'il tient de la main droite. Des quadriges d'éléphans se voient sur les médailles de *Faustine* mère, et de *Lucius-Verus*. *Héliogabale*, au rapport de *Lampridius*, courut au Vatican, traîné par quatre biges d'éléphans; le même empereur fit aussi des quadriges de chameaux.

Quadrigarii, conducteurs de quadriges. *Lachausse* produit une patère où les quatre factions qui partageaient le cirque, sont représentées. Chacun de ces Quadrigarii était vêtu d'une tunique blanche, ou verte, ou rouge, ou bleue. Ces quatre couleurs avaient peut-être rapport aux quatre saisons de l'année, ou plutôt aux quatre élémens figurés, sur cette même patère, par quatre divinités, Minerve, Mars, Vénus et Hercule. *Saint Augustin*, *Macrobe* et *Diodore*, disent que Minerve était le symbole de l'air. Selon le même *Macrobe*, Mars était celui du feu. On sait que Vénus, née de la mer, désigne l'eau. Enfin, la terre est symbolisée par la massue d'Hercule et par la peau du lion, toutes deux dépouilles terrestres.

Qualification (*Iconol.*), celle qui fait connaître la naissance, les qualités, les dignités. Elle se représente par une femme qui s'appuie sur un bouclier où l'on voit un chiffre ou des armoiries, et qui déploie un papier sur lequel est tracé un arbre généalogique.

Quante-Cong (*Myth. Chin.*), divinité qu'on adore à la Chine. Les

Chinois le regardent comme leur premier empereur. Ils lui attribuent l'invention de la plupart des arts nécessaires à la vie. Ce fut lui qui civilisa les Chinois encore sauvages, qui les rassembla dans les villes, et leur donna des lois propres à entretenir la société. Ils le représentent d'une taille gigantesque, ayant derrière lui un écuyer nommé Lincheou.

Quarrés magiques, figures quarrées formées d'une série de nombres en proportion arithmétique, disposés dans des lignes parallèles, ou en des rangs égaux, de sorte que les sommes de tous ceux qui se trouvent dans une même bande, horizontale, verticale ou diagonale, soient toutes égales entr'elles. Ces quarrés ont été jadis employés à des opérations superstitieuses, telles que la construction des talismans, et sont devenus dans la suite une espèce de jeu mathématique dont la difficulté fait le mérite.

Quartumvirs; ils étaient préposés à l'inspection et à la police des rues, et figuraient dans la procession de la pompe romaine.

Quaternarius numérus. Le nombre quatre était révéré des Pythagoriciens, parcequ'avec le nombre trois, il formait celui de sept, auquel ils attachaient une infinité de vertus.

Quebranto, mal qui se communique par les regards, sur-tout aux enfants et aux chevaux. Ce mot est portugais. *Voy*. Mal de Ojo.

Quédara - Vourdon (*Myth. Ind.*), fête qui se célèbre le jour de la pleine lune de Novembre en l'honneur de la déesse Parvadi. Ceux qui l'observent ne font qu'une collation, et s'attachent au bras droit un cordon de fil jaune. *V*. Ananda-Vourdon.

Quédil (*Myth. Ind.*), fête qui tombe au mois d'Avril. Elle a lieu tous les ans à Colenour, à quatre lieues de Pondichéry, en l'honneur de Mariatala, déesse de la petite vérole. Ceux qui pensent en avoir obtenu de grands bienfaits, ou qui veulent en obtenir, font vœu de se faire suspendre en l'air. Cette cérémonie consiste à faire passer deux crochets de fer attachés au bout d'un très long levier, sous la peau du dos de celui qui a fait le vœu; ce levier est suspendu au haut d'un mât élevé d'une vingtaine de pieds : dès que le patient est accroché, l'on pèse sur le bout opposé du levier, et il se trouve en l'air. Dans cet état, on lui fait faire autant de tours qu'il veut; et pour l'ordinaire, il tient dans ses mains un sabre et un bouclier, et fait les gestes d'un homme qui se bat. Quoiqu'il souffre, il doit paraître gai; s'il lui échappe quelques larmes, il est chassé de sa caste. Mais cela arrive très rarement; celui qui doit se faire accrocher boit une certaine quantité de liqueur enivrante qui le rend presque insensible, et lui fait regarder comme un jeu ce dangereux appareil. Après plusieurs tours, on le descend, et il est bientôt guéri de sa blessure : cette prompte guérison passe pour un miracle aux yeux des zélateurs de la déesse. Les brahmes n'assistent point à cette cérémonie, qu'ils méprisent. Ce n'est que dans les castes les plus basses qu'on trouve des adorateurs de Mariatala. Ceux qui se dévouent à cette déesse sont, pour l'ordinaire, les parias, les blanchisseurs, les pêcheurs, etc.

Quénavadi (*Myth. Ind.*), fils d'Ixora, dieu indien, reçoit, comme son père, les hommages des peuples de l'Indostan. Voici ce qu'on raconte sur sa naissance : Paravasti, se promenant un jour avec son mari Ixora, rencontra deux éléphants qui travaillaient à la propagation de leur espèce. Ce spectacle lui inspira des désirs; et, par le caprice le plus bizarre, elle voulut qu'Ixora se transformât avec elle en éléphant, afin d'imiter encore davantage ce qu'ils avaient vu faire. Elle mit au monde un fils qui avait la tête d'un éléphant, et qu'elle nomma Quénavadi.

Ce dieu est représenté avec de longs cheveux entortillés d'un serpent. Il a sur le front un croissant. On lui donne quatre bras et un très

gros ventre. Ses jambes sont environnées d'anneaux et de sonnettes d'or. Il est spécialement honoré par les artisans, qui lui offrent les premiers fruits de leur travail; mais il ne leur accorde aucune grâce qu'ils ne l'aient servi pendant un fort grand nombre d'années. Lorsqu'ils ont passé douze ans à son service, il remue une de ses oreilles pour faire entendre qu'il veut être servi plus longtemps. Au bout de douze autres années, il secoue l'autre oreille : c'est un signe qu'il faut prendre patience, et continuer le service. Enfin, s'ils ne se rebutent pas, et qu'ils continuent encore à lui rendre leurs hommages pendant douze ans, il les exauce enfin, et les comble de biens.

Quénavadi est extraordinairement friand; il fait son séjour au milieu d'une mer de sucre, environné d'un grand nombre de belles femmes, qui n'ont point d'autre occupation que de lui remplir la bouche de sucre et de miel, tandis que d'autres femmes le réjouissent par des concerts continuels. On raconte que ce dieu, revenant un soir d'un festin, et emportant sous son bras des gâteaux délicieux, dont il se promettait de faire un grand régal, heurta rudement contre un poteau, quoiqu'il fît alors clair de lune, et s'étendit tout de son long par terre. Son premier soin fut de chercher ses gâteaux qui lui étaient échappés; et, plein de joie de les retrouver, il ne put s'empêcher d'en manger quelques morceaux avant même de se relever. La lune, témoin de sa gourmandise, en fit des railleries piquantes qui offensèrent tellement Quénavadi, qu'il vomit contre la lune mille imprécations, et protesta que quiconque la regarderait à pareil jour, en serait puni par la perte de sa virilité. Les Indiens disent que ce jour est le quatrième après la nouvelle lune d'Août : c'est pourquoi ils ne sortent point de chez eux ce jour-là, et n'osent pas regarder dans l'eau, de peur d'y voir la lune.

Quenouille. (*Voy.* Parques, Hercule ou Omphale.) Chez les Romains, dans les cérémonies du mariage, on portait une quenouille derrière la nouvelle mariée, pour marquer l'ouvrage auquel elle devait s'appliquer. Cette quenouille était garnie de laine.

Quercens, guerrier qui figure dans l'*Enéide*.

Querquétulanes, nymphes qui présidaient à la conservation des chênes; de *quercus*. C'étaient les mêmes que les Dryades.

Quessono (*Myth. Afr.*), idole adorée par les peuples du royaume de Benguela en Afrique, qui lui offrent des libations d'un mélange de vin de palmier et de sang de chèvre.

Quey (*Myth Chin.*), nom des mauvais génies chez les Chinois. *Voy.* Chin-Hoan, Xin.

Quiatri (*Myth. Ind.*), une des deux femmes de Brahma.

Quiay (*Myth. Ind.*), nom générique des idoles ou pagodes dans la presqu'isle ultérieure de l'Inde, c.-à-d. au Pégu, dans les royaumes d'Aracan, de Siam, etc.

Quiay-Doès, temple célèbre situé dans l'isle de Munay, au royaume d'Aracan, dont le nom signifie *le temple du dieu des affligés de la terre.*

Quiay-Nivandel, (*Myth. Ind.*) dieu des batailles, suivant *Mendez Pinto.*

Quiay-Picray (*Myth. Ind.*), nom d'un temple fameux situé dans l'isle de Munay, dans le royaume d'Aracan. Ce nom signifie, dans la langue du pays, *le temple du dieu des atômes du soleil.*

Quiay-Pimpocau (*Myth. Ind.*), dieu des malades, selon *Mendez Pinto.*

Quiay-Ponveday (*Myth. Ind.*), divinité peu connue qu'on implorait, suivant le même, pour la fertilité des terres.

Quiay-Poragray (*Myth. Ind.*), dieu révéré à Oriétan, ville du royaume d'Aracan. Le paxda, ou empereur, y fait tous les ans un voyage pour visiter la pagode célèbre de ce dieu, auquel il fait servir tous les jours un magnifique repas. A sa fête, plusieurs fanatiques périssent comme au Japon et dans l'Indostan.

Quichena (*Myth. Ind.*), nom sous lequel Wishnou s'incarna en berger noir : c'est sa neuvième incarnation. Ce nom est le même que Crisnen, Critnen, Crixnou, Kreshna, mots qui tous signifient *noir*. — *Voy.* Wishnou.

Quies, déesse du repos. Elle était adorée à Rome, et avait un temple près de la porte Colline, et un autre hors de la ville, dans la voie appelée *Lavicana*. Il y a toute apparence que c'était une déesse des morts. Ses prêtres étaient nommés *silencieux*.

Quietalis, surnom de Pluton; de *quies*, repos, parceque la mort nous fait jouir d'une tranquillité profonde.

Quietorium, reposoir. C'était l'urne où reposaient les cendres des morts.

Quiétude. (*Iconol.*) Une femme assise sur un cube de marbre, emblème de la solidité, considère un à-plomb qui tombe du ciel, et qui est sans mouvement. *Voyez.* Repos.

Quilla (*Myth. Péruv.*), nom de la Lune chez les Péruviens. On retrouve chez ce peuple, au sujet de cet astre, les idées superstitieuses des Grecs et des Romains. La Lune était malade lorsqu'elle commençait à s'éclipser; si l'éclipse était totale, elle était morte ou mourante, et leur crainte était alors que dans sa chute elle n'écrasât tous les humains. *V.* Eclipses.

Quimbrara (*Myth. Afr.*), danse religieuse des habitants du Congo, et leur culte principal. On suppose qu'alors le Mokisso entre dans le corps d'un des assistants et lui inspire des réponses aux questions qu'on lui fait sur le passé et l'avenir.

Quinctiliens. Les luperces étaient divisés en trois colléges, savoir, des Fabiens, des Quinctiliens et des Juliens. Celui des Quinctiliens avait pris son nom de P. Quinctilius, qui le premier fut à la tête de ce collége.

Quindecemvirs, nom des quinze magistrats préposés pour consulter les livres des Sybilles. Ils n'avaient été d'abord établis par Tarquin qu'au nombre de deux, puis furent portés à dix, et enfin jusqu'à quinze par Sylla. On les créait de la même manière que les pontifes. Ces magistrats étaient de plus chargés de la célébration des jeux séculaires et des jeux apollinaires. Le nombre en monta dans la suite jusqu'à quarante ou soixante, et enfin ce sacerdoce fut aboli sous Théodose. Les filles des Quindecemvirs étaient exemptes d'être prises pour vestales.

Quinquatries, jeux institués par Domitien en l'honneur de Minerve, et qui se célébraient tous les cinq ans sur le mont Albain, le cinquième jour après les ides de Mars. Le premier jour, on ne répandait point de sang, parcequ'on le regardait comme le jour de la naissance de Minerve. Aux chasses extraordinaires, aux processions et aux spectacles dont ce prince les embellit, il joignit des combats de poètes et d'orateurs. La couronne du poète qui remportait le premier prix de poésie était ornée de bandelettes et de feuilles d'or. Le second était une simple couronne d'olivier. C'était particulièrement la fête des jeunes garçons, et les écoliers faisaient ce jour-là des présents à leurs maîtres.

Quinquennales, jeux qui se célébraient tous les cinq ans en l'honneur des empereurs. Auguste en fut l'inventeur. Ces jeux avaient quelque ressemblance avec les jeux olympiques des Grecs.

Quinquennaux, jeux fondés à Tyr, à l'imitation des Olympiques.

2. — (*Vœux.*) On appelait ainsi à Rome des vœux qui consistaient en certaines offrandes qu'on promettait aux dieux, si, cinq ans après, la république se trouvait dans le même état où elle était.

Quinquertio, athlète qui s'exerçait à cinq sortes de jeux. *Voyez* Pentathle.

Quinquevirs, collége de prêtres destinés à faire des sacrifices pour les âmes des morts. Une inscription nous apprend qu'ils s'appelaient

Quinquevirs des mystères et des sacrifices de l'Erèbe.

Quioccos (*Myth. Amér.*), idole des peuples de la Virginie. On ne peut presque rien dire de certain, ni sur la forme de cette idole, ni sur le culte qu'on lui rend, parceque les temples des Virginiens sont inaccessibles aux étrangers, et que ces peuples regardent comme un sacrilége de révéler les mystères de leur religion. Les Virginiens donnent quelquefois à cette idole le nom d'Okée, quelquefois celui de Kiwasa. Ils croient que cette idole n'est pas un seul être, et qu'il y en a plusieurs de même nature, outre les dieux tutélaires : en conséquence, ils donnent à tous le nom de Quioccos.

Quirim, pierre merveilleuse qui, suivant les démonographes, placée sur la tête d'un homme durant son sommeil, lui fait dire tout ce qu'il a dans l'esprit. On trouve, ajoutent-ils, cette pierre dans le nid des huppes, et on l'appelle ordinairement *la pierre des traîtres*.

Quirinal, petit mont ou colline dans l'enceinte de Rome ; de Quirinus, surnom de Romulus, qui y avait un temple.

Quirinales, fête instituée par Numa en l'honneur de Quirinus, qui se célébrait le 13 avant les calendes de Mars. On l'appelait la fête des fous, parceque ceuxqui n'avaient pu solemniser les Fornacales, ou qui en avaient ignoré le jour, pour expier leur faute ou leur folie, sacrifiaient à Quirinus.

Quirinalis Flamen, grand pontife de Quirinus. Il devait être tiré du corps des patriciens.

1. Quirinus, dieu des anciens Sabins, qu'ils représentaient sous la forme d'une hache ou pique, appelée en leur langue *quiris*. Les Sabins, réunis aux Romains, donnèrent ce nom à Romulus, mis au rang des dieux, parcequ'il avait été un grand guerrier, et pour soutenir la fable qui le faisait fils de Mars. Numa, son successeur, lui assigna un culte particulier.

2. — C'était aussi un surnom de Jupiter et de Mars.

Quiris, Quirita, Junon, ainsi nommée par les femmes mariées lorsqu'elles se mettaient sous sa protection. Une des cérémonies du mariage était de peigner la nouvelle épouse avec une pique tirée du corps d'un gladiateur terrassé et tué : or, une pique s'appelait *quiris ;* et tout ce qui concernait les nôces se rapportait à Junon, qui y présidait comme déesse tutélaire des femmes enceintes et des accouchements. D'autres disent que ce surnom provenait de ce que tous les ans on préparait à Junon un repas public dans chaque curie.

Quisango (*Myth. Afr.*), divinité qu'adorent les Jagos. C'est une idole de la hauteur de douze pieds, représentée sous une figure humaine ; elle est environnée d'une palissade de dents d'éléphants, et sur chacune de ces dents est placée la tête d'un prisonnier de guerre, ou d'un esclave que l'on a égorgé en son honneur.

Quitzalcoat (*Myth. Mexic.*), nom que les Mexicains donnaient au dieu qui présidait au commerce. C'était proprement leur Mercure. Les négociants célébraient tous les ans sa fête avec beaucoup de solemnité. Ils choisissaient un esclave des mieux faits, qu'ils lavaient dans un lac appelé le lac des dieux. On le revêtait ensuite de tous les ornements dont on avait coutume de parer Quitzalcoat ; et pendant les quarante jours qui précédaient la fête, cet esclave, ainsi habillé, représentait le dieu. On lui rendait les mêmes honneurs qu'à Quitzalcoat lui-même. On lui procurait, sans cesse, de nouveaux plaisirs ; on lui donnait des festins continuels ; en un mot, l'on n'oubliait rien pour lui faire passer agréablement cette heureuse quarantaine qui devait avoir pour lui une fin bien funeste. Neuf jours avant la fête, deux prêtres venaient se prosterner à ses pieds, et lui donnaient un avis capable de troubler tous ses plaisirs. « Seigneur, lui disaient-ils, vos plaisirs » ne doivent plus durer que neuf » jours. » Il était d'étiquette que le

prince leur répondit d'un ton gai et résolu, « A la bonne heure, » et, sans marquer la moindre tristesse, continuât de se divertir et de s'étourdir sur son sort. Si l'on s'apercevait que le courage lui manquât et qu'il prît un air rêveur, on lui faisait prendre une certaine liqueur qui, en lui troublant la raison, lui rendait sa belle humeur. Cependant l'instant fatal arrivait auquel le dieu prétendu devait servir de victime. Quelques instants avant de l'égorger, on lui rendait encore des honneurs qu'il devait regarder comme autant d'insultes. On l'immolait enfin à l'heure de minuit, et on lui arrachait le cœur que l'on jetait devant le dieu Quitzalcoat, après l'avoir offert à la Lune. Son cadavre était jeté du haut en bas du temple; et l'on finissait la cérémonie par des danses religieuses.

Les prêtres de Quitzalcoat étaient chargés de parcourir chaque soir toutes les rues de la ville, et de battre le tambour pour avertir tout le monde de se retirer chez soi. Le lendemain, dès la pointe du jour, ils se servaient du même tambour pour éveiller tous les habitants, et les avertir de reprendre leurs travaux.

Le même Quitzalcoat était honoré d'une façon particulière dans la ville de Cholula, que l'on croyait qu'il avait fondée. Outre ses autres qualités, on lui attribuait encore une certaine inspection sur l'air et sur tout ce qui concerne cet élément. On l'invoquait aussi spécialement lorsqu'on était sur le point de partir pour la guerre. On était persuadé que ce dieu avait prédit l'arrivée des Espagnols dans le Mexique, et la destruction de ce florissant empire. Le culte qu'on lui rendait était cruel et sanguinaire, comme celui de la plupart des divinités mexicaines. Outre le grand nombre de victimes humaines qu'on immolait en son honneur, les dévots, pour lui plaire, se faisaient en sa présence des incisions dans quelque partie du corps, tant ils croyaient ce dieu avide de sang.

Quivérasi (*Myth. Ind.*), jeûne solemnel que les Indiens pratiquent dans le courant du mois de Février. Il dure vingt-quatre heures, et, pendant tout ce temps, il est défendu de prendre aucune nourriture, et même de dormir. On doit s'occuper à tourner autour des pagodes, et à raconter les histoires des dieux du pays, quoique fort peu édifiantes.

Quonin (*Myth. Chin.*), divinité domestique des Chinois, à laquelle ils attribuent le soin de ce qui concerne le ménage et les productions de la terre. On représente ordinairement à ses côtés deux enfants; l'un a les mains jointes, et l'autre tient une coupe.

Quoquium (*Myth. Jap.*), divinité japonaise, de l'ordre des Camis et des Fotoques; c'est le patron de la secte des Xintans.

R

Rabbani (*Myth. Rabb. et Mah.*), *maître*, *docteur*. Les Juifs et les Mahométans appellent ainsi ceux de leurs docteurs qu'ils estiment les plus savants et les plus dévots.

Rabbanites (*Myth. Rabb.*), ceux des Juifs qui ont adopté les traditions des Pharisiens nommés Rabbanim. On les distingue par-là des Caraïtes, qui s'attachent principalement à l'écriture.

Rabbins (*Myth. Rabb.*), *docteurs des Juifs*. Leur principale fonction est de prêcher dans la synagogue, d'y faire les prières publiques, d'y interpréter la loi; ils ont le pouvoir de lier et de délier, c'est-à-dire de déclarer ce qui est permis ou défendu. Lorsque la synagogue est pauvre et petite, il n'y a qu'un rabbin, qui remplit en même temps les fonctions de juge et de docteur. Mais, quand les juifs sont nombreux et puissants dans un lieu, ils y établissent trois pasteurs et une maison de jugement, où se décident toutes les affaires civiles; et alors l'instruction seule est réservée au rabbin, à moins qu'on ne juge à propos de le faire entrer dans le conseil pour avoir son avis; auquel cas il y prend la première place.

Les rabbins ont aussi l'autorité de créer de nouveaux rabbins. Ils enseignent qu'anciennement tout docteur avait droit de donner ce titre à son disciple; mais, depuis le temps d'Hillel, ils se dépouillèrent de ce pouvoir en sa considération, et se restreignirent à demander pour cela la permission du chef de la captivité, du moins en Orient. A présent ils se contentent, dans l'assemblée de quelques docteurs, d'installer le nouveau rabbin; quelquefois on ne fait que lui imposer les mains par un seul rabbin, lorsqu'on n'a pas la facilité d'en assembler plusieurs. En Allemagne, on les crée par une simple parole, et souvent, en les créant, on borne leur pouvoir à certaines fonctions et non à d'autres, par exemple, à enseigner la loi, mais non à juger; et encore ne peuvent-ils exercer les fonctions auquelles on les destine, qu'en l'absence de leurs maîtres.

Mythologie Rabbinique. Je placerai sous ce titre quelques contes rabbiniques, de nature à donner une idée des folies du Thalmud. Un rabbin fut assez fin pour tromper Dieu et le Diable; voici comment il s'y prit: il pria le démon de le porter jusqu'à l'entrée des cieux, afin qu'après avoir vu de là le bonheur des saints, il mourût plus tranquillement. Le Diable eut la bonhomie de se rendre à sa prière; et le rabbin voyant la porte du ciel ouverte, s'y jeta précipitamment, en jurant son grand Dieu qu'il n'en sortirait jamais. Alors Dieu, qui ne voulait pas lui laisser commettre un parjure, fut obligé de le laisser dans le ciel, pendant que le Diable se retira avec sa courte honte.

Si l'on en croit les rabbins, ce n'est qu'à regret que Dieu a châtié son peuple; il pleure durant les trois veilles de la nuit et crie: « Malheur » à moi, qui ai détrui ma maison, et » dispersé mon peuple parmi les na» tions de la terre! » Ils ajoutent qu'ils ont souvent entendu cette voix lamentable de la divinité, lorsqu'ils passent sur les ruines du temple, et que deux des larmes de la divinité, qui pleure la ruine de sa maison, tombent dans la mer, et y causent de violentes tempêtes. Pour exprimer la puissance infinie de Dieu, ils disent que c'est un lion, dont le rugissement fait un bruit horrible. César ayant eu dessein de voir Dieu, R. Josué le pria de faire sentir les effets de sa présence. A cette prière, la divinité se retira à 400 lieues de Rome,

et se mit à rugir ; le bruit de ce rugissement fut si terrible, que la muraille de la ville tomba, et toutes les femmes enceintes avortèrent. Dieu s'approchant plus près de cent lieues, et rugissant de la même manière, César effrayé du bruit, tomba de dessus son trône, et tous les Romains perdirent leurs dents molaires.

Les mêmes docteurs assurent que Dieu ne put révéler à Jacob la vente de son fils Joseph, parceque ses frères avaient obligé Dieu de jurer avec eux, qu'on garderait le secret, sous peine d'excommunication. Ailleurs, Dieu, affligé d'avoir créé l'homme, s'en consola, parcequ'il n'était pas d'une matière céleste, puisqu'alors il aurait entraîné dans sa révolte tous les habitants du Paradis. Plus loin, Dieu joue avec le léviathan ; mais il a tué la femelle de ce monstre, parceque la bienséance ne permettait pas que Dieu jouât avec une femelle.

Rabboth. (*Myth. Rabb.*) Les juifs donnent ce nom à certains commentaires allégoriques sur les cinq livres de Moïse. Ces commentaires sont d'une grande autorité chez eux, et sont considérés comme très anciens. Les juifs prétendent qu'ils ont été composés vers l'an 30 de J.-C. Ils contiennent un recueil d'explications allégoriques des docteurs hébreux, où il y a quantité de fables.

Racaxipe vélitzli (*Myth. Mexic.*), nom que les Mexicains donnaient à des sacrifices affreux, qu'ils faisaient à leurs dieux dans de certaines fêtes : ils consistaient à écorcher plusieurs captifs. Cette cérémonie était faite par des prêtres, qui se revêtaient de la peau de la victime, et couraient de cette manière dans les rues de Mexique, pour obtenir des libéralités du peuple. Ils continuaient à courir ainsi jusqu'à ce que la peau commençât à se pourrir. Cette coutume barbare leur produisait un revenu immense, attendu que les prêtres frappaient impunément ceux qui refusaient de les récompenser de leur sacrifice infâme.

Rachaders (*Myth. Ind.*), seconde tribu des géants ou génies malfaisants qui plusieurs fois ont soumis le monde sous la conduite de quelques uns de leurs rois ; mais ces derniers, abusant du pouvoir que leur avaient donné les grands dieux, en furent punis par Shiva et Wishnou. *V.* Géants indiens.

Racsche (*Myth. Pers.*), cheval terrible, ou monture de Siamekschah, fils de Caïumarath, dans ses expéditions contre les Dives ou Géants. *Bibl. Orient.*

Radansatami (*Myth. Ind.*), fête qui se célèbre le septième jour après la nouvelle lune de Février. Ce n'est que dans les maisons qu'elle a lieu. On y fait les cérémonies du *Pongol* pour le char du soleil. *Radan* veut dire char, et *satami*, septième jour après la nouvelle lune.

Radegaste (*Myth. Slav.*), idole que les Slavons Waraigues regardaient comme la divinité tutélaire de la ville. Elle avait la poitrine couverte d'une égide, où était représentée la tête d'un bœuf ; une lance armait sa main gauche, et son casque était surmonté d'un coq aux ailes éployées. On amenait souvent à cette idole, à Prono et à Séva, des chrétiens prisonniers qu'on lui offrait en sacrifice, et, en les immolant, le prêtre goûtait de leur sang, qu'on croyait l'inspirer avec plus d'énergie pour prédire l'avenir. Le sacrifice était suivi d'un grand repas, de musique et de danses, qui faisaient partie de la cérémonie.

C'est vraisemblablement le même que la mythologie scandinave fait le dieu de la guerre ; c'était le *Wodan* des Obotrites et des habitants de la Lusace.

Radi, (*Iconol.*) *débauche* (*Myth. Ind.*), épouse de Manmadin, dieu de l'amour. Les Indiens la représentent sous la figure d'une belle femme à genoux sur un cheval, et lançant une flèche. Elle partage les fonctions de son époux. Ils n'ont de temple ni l'un ni l'autre. Leurs figures sont sculptées en bas-relief sur les murs de ceux de Wishnou ; mais jamais leurs statues ne sont isolées.

Radiale ou Radiée. (*Couronne*)

Elle se donnait aux princes, lorsqu'ils étaient mis au rang des dieux, parcequ'elle n'était propre qu'à une déité, dit *Casaubon*. Aucun empereur vivant ne la prit avant Néron, qui la méritait le moins de tous, Auguste même n'en ayant eu l'honneur qu'après sa mort.

Rafazis, c.-à-d. *infidèle*. (*Myth. Mah.*) Les Turcs donnent ce nom aux Persans qui suivent une interprétation de l'Alcoran un peu différente de la leur. On sait à quel excès se porte dans toutes les religions ce qu'on appelle l'esprit de parti. Les Turcs et les Persans nous en offrent un exemple frappant. Ceux-là, quoiqu'ennemis des chrétiens et des juifs, sont néanmoins persuadés, dans leurs faux principes, que la clémence de Dieu peut s'étendre sur ces nations infidelles; mais ils soutiennent qu'il n'y a point de miséricorde pour les rafazis, dont les crimes sont, aux yeux de Dieu, soixante-dix fois plus abominables que ceux des autres: conséquemment, ils croient la mort d'un Persan aussi méritoire que celle de soixante-dix chrétiens.

Rafraïl (*Myth. Mah.*), peut-être Rafaïl, que les musulmans disent être l'ange qui gouverne le septième ciel. *Bibl. Orient.*

Raga's, ou *passions* (*Myth. Ind.*), systèmes de modes musicaux que les Indous ont personnifiés, et qu'ils supposent être des génies ou des demi-dieux. Cette doctrine a donné lieu à d'ingénieuses allégories.

Rage. *Voy.* Lyssa.

Ragibourail (*Myth. Afr.*), nom particulier d'un ange du premier ordre à Madagascar. *Voy.* Malaingha.

Ragini's, ou *passions femelles*, (*Myth. Ind.*), nymphes qui président à la musique. Elles sont au nombre de trente. Leurs fonctions et leurs propriétés sont décrites au long par les poètes.

Ragnarokur, *crépuscule des dieux*. (*Myth. Scand.*) Ce temps est annoncé par un froid rigoureux et par trois hivers affreux: le monde entier sera en guerre et en discorde; les frères s'égorgeront les uns les autres; le fils s'armera contre son père, et les malheurs se succéderont jusqu'à la chute du monde. *V.* Fenris.

Ragou et Quédou (*Myth. Ind.*), tête du Dragon. Ces deux étoiles, dont le nom semble prouver que l'astronomie nous vient de l'Inde, sont à quarante mille lieues au-dessous du soleil. Suivant les Indiens, ces deux géants devinrent ennemis du soleil et de la lune, parceque ceux-ci les empêchèrent de manger leur portion *d'amourdon*, ou *beurre de vie*. Ils leur jurèrent une haine implacable, et les menacèrent de les avaler quand ils ne seraient pas sur leurs gardes. Le corps de ces géants a cinquante-deux mille lieues d'étendue, et cache le soleil et la lune; ce qui rend raison de l'obscurité des éclipses.

Rahoun, montagne très élevée dans l'isle de Sérendif, ou Ceylan. La tradition générale des Orientaux, qui veulent qu'Adam ait été enseveli sur cette montagne, où il fut relégué après avoir été chassé du paradis terrestre, lui a fait donner par les Portugais le nom de *Pico de Adam*. *Biblioth. Orient.*

Rahouna (*Myth. Afric.*), nom que les Madécasses prétendent avoir été donné par Adam à son épouse, qu'ils font en même temps sa fille. *Voy.* Adam.

Raie vénéneuse (*Myth. Egypt.*), emblème de l'homme puni pour meurtre, et repentant. En effet la raie vénéneuse, prise à l'hameçon, laisse aller l'épine ou gros hameçon dont sa queue est armée. *Horappoll.*

Raillerie (*Iconol.*), injure déguisée. Les anciens représentaient Momus, leur dieu de la raillerie, levant le masque de dessus le visage; mais comme le but du railleur est de jeter un ridicule sur celui qu'il attaque, et de faire rire à ses dépends, il vaudrait mieux représenter la Raillerie occupée à placer un masque ridicule sur le visage de celui qui est l'objet de ses sarcasmes. On met entre les mains de cette figure allégorique, dont le regard est plein de

malignité, un trait à deux pointes, pour faire entendre que la raillerie, plus offensante que la médisance même, porte deux coups à-la-fois, l'un à l'homme et l'autre à l'amour-propre.

Raillerie amère. (*Iconol.*) Elle était représentée par des guêpes sur le tombeau d'*Archiloque*, poète fameux par ses vers satiriques.

Raisin. (*Iconol.*) Les anciens donnaient à Bacchus et aux Bacchantes une couronne composée de feuilles de vigne et de raisins. La grappe de raisin, en peinture et en sculpture, marque l'abondance, la joie, et un pays fertile en bons vins. Une grappe de raisin portée par deux hommes est un symbole ordinaire employé par les artistes pour désigner la terre promise. *Voy.* Bacchus, Bacchantes, Silène, Staphylus.

Raison. (*Iconol.*) Une femme armée dont un diadème orne le casque, met un lion sous le joug, ou le tient enchaîné; image des passions qu'elle doit combattre et dominer. L'olivier qui croît derrière elle annonce que le fruit de cette victoire est la paix de l'âme. *Cochin* lui donne un peson, ou balance romaine, pour exprimer qu'elle doit peser toutes choses. On la peint aussi sous la figure d'une matrône vêtue d'une cotte-d'armes, ayant sur sa poitrine l'égide de Minerve, pour marquer que c'est une force supérieure de l'âme, réglée et défendue par la sagesse. Elle tient une épée flamboyante, dont elle menace les vices, contre lesquels elle est sans cesse en guerre, et qui sont figurés par plusieurs serpents ailés qu'elle foule sous ses pieds et tient enchaînés.

Dans un tableau allégorique sur la Foi, *André Salario* a donné à la Raison une lampe, dont la faible lumière est effacée par la lumière éclatante du flambeau que porte la Foi qui la précède.

Raison chrétienne. (*Iconol.*) Elle est représentée sous l'emblème d'une belle femme, ayant la gravité décente et la persuasion qui doivent la caractériser. Elle porte une couronne sur la tête, et tient un lion par la bride. Le mors qu'on lui fait tenir est l'attribut particulier de la Raison, qui doit mettre un frein aux passions les plus dangereuses; et l'épée indique qu'elle doit les combattre sans cesse. La Raison chrétienne a les yeux fixés vers le ciel, d'où s'échappe un rayon de lumière, parceque c'est de lui qu'elle attend la force de triompher des obstacles.

Raison d'état. (*Iconol.*) *C. Ripa* l'exprime sous la figure d'une femme armée d'un casque, d'une cuirasse et d'un cimeterre. Il lui donne de plus une jupe verte, toute semée d'yeux, d'oreilles; une baguette en la main gauche, et la droite appuyée sur la tête d'un lion.

Raisonnement. (*Iconol.*) Un homme d'âge viril, vêtu d'une robe longue, et tenant sur ses genoux un livre ouvert dont il montre un endroit, est dans l'action de parler avec chaleur, et est assis sur un cube de pierre sur lequel est gravée cette inscription: *In perfecto quiescit*, son repos est dans la perfection.

Rajah-pourson (*Myth. Ind.*), mot qui a pour signification, *Roi des prêtres*, dans la langue des Indiens du royaume de Camboie. C'est le chef suprême de tous les talapoins ou prêtres du pays; il réside à Sombrapour; son vicaire, ou substitut, s'appelle *Tirinia;* il a de plus un conseil sacerdotal, à la tête duquel il préside, et qui décide souverainement de toutes les matières de sa compétence: elles sont fort étendues, vu que dans ce pays, l'autorité des prêtres s'étend même sur les choses civiles.

Rajeunissement. *V.* Tithon, Pélias, Eson, Médée.

Ram (*Myth. Ind.*), le premier enfant qui naquit après la destruction du second âge. (*Voy.* Cosmogonie des Banians.) Son image est ornée de chaînes d'or, de colliers de perles, et de toutes sortes de pierres précieuses. On chante des hymnes en son honneur, et son culte est célébré par des danses accompagnées

de tambours et de cymbales. Suivant quelques uns, ce Ram était, de son vivant, un brahmine qui, ayant prêché avec un grand succès, fut déifié après sa mort. On raconte sérieusement qu'il passa par quatre-vingt mille transmigrations, et que, dans la dernière, il prit la forme d'un éléphant blanc. *Kircher* croit que Ram et Fo sont le même dieu. On voit près de Surate une pagode bâtie en son honneur, à la porte de laquelle on a placé une figure de vache. C'est peut-être aussi le même que le suivant. *Voy.* RAM'A.

RAM'A (*Myth. Ind.*), divinité du premier rang, qui s'est incarnée. Les Indiens prétendent qu'il a paru sur terre, comme un pouvoir conservateur, sous la forme d'un souverain d'Ayodhyà; qu'il a été un conquérant célèbre, délivrant les nations du joug de leurs tyrans, et sa femme Sita des mains du géant Rhévan, et commandant en chef une intrépide et nombreuse armée de singes ou satyres indiens. M. *Hastings* le compare à Bacchus, et retrouve dans son histoire l'expédition de ce dieu dans les Indes. *V.* WISHNOU, 6ᵉ. *Incarnation*. *Forster* dit qu'il préside à la guerre et à la victoire, et que c'est le Mars des Hindous.

RAMADAN, ou RAMAZAN (*Myth. Mahom.*), nom du grand jeûne ou carême des mahométans, ainsi que de leur neuvième mois, pendant lequel dure cette abstinence religieuse. Il ne leur est pas permis, pendant ce temps-là, de manger ou de mettre quoi que ce soit dans leur bouche, tant que le soleil est sur l'horizon, mais seulement après qu'il est couché, et que les lampes qui sont autour du clocher des mosquées sont allumées. Alors ils se livrent à la joie et à la bonne chère. Ils font d'ailleurs presque toutes leurs affaires la nuit, et passent le jour à dormir et à se reposer; de sorte qu'à proprement parler, leur jeûne n'est autre chose qu'un changement du jour à la nuit. Ils appellent ce mois *saint* et *sacré*, et disent que, pendant ce temps, les portes du paradis sont ouvertes, et celles de l'enfer fermées. Le jeûne du Ramadan est d'une telle obligation, qu'il en coûterait la vie à quiconque oserait le rompre. C'est sur-tout un crime abominable de boire du vin; et ceux qui prennent cette liberté dans d'autres temps, ont soin de s'en abstenir quatorze jours avant le grand jeûne, pour ne point donner de scandale. Comme les mois des mahométans sont lunaires, leur Ramadan vient, tous les ans, dix jours plutôt que l'année précédente; de sorte qu'avec le temps, ce jeûne parcourt tous les mois de l'année.

RAMALES, fêtes romaines en l'honneur de Bacchus et d'Ariane. On y portait en procession des ceps de vigne chargés de leurs fruits. Rac. *Ramus*, branches.

RAMANADA-SUAMI, c'est-à-dire dieu adoré par Rama (*Myth. Ind.*), nom du Lingam, adoré à Ramessourin; près du cap Comorin. Les Indiens croient que ce Lingam est celui que le singe Hanumat rapporta du Gange par ordre de Rama; que ce dernier voulut lui rendre ses hommages après avoir détruit le géant Ravana, et que l'étang qui est dans le même temple, et qu'ils nomment *Danoncobi*, a été creusé par les mains de Wishnou. Les brahmes, pour l'accréditer, font accroire que ceux qui s'y baignent sont purifiés de leurs péchés. Les Indiens y viennent en pélerinage, et apportent des offrandes des pays les plus éloignés; mais pour que cet acte soit plus méritoire, il faut que le pélerin se soit préalablement rendu sur les bords du Gange, qu'il ait couché sur la terre, jeûné pendant la route, et qu'il rapporte sa charge d'eau de ce fleuve, pour baigner le Lingam qu'il va adorer.

RAMASITOA (*Myth. Péruv.*), la plus solemnelle des fêtes chez les Péruviens.

RAME, ou AVIRON. *V.* CHARON, SATURNE.

RAMEAU D'OR. La sibylle de Cumes en fit prendre un à Enée, pour lui ouvrir la route des enfers. Enée, à l'aide de deux colombes envoyées

par Vénus, trouva cet heureux rameau, l'arracha sans peine de l'arbre, et le porta à la sibylle. Quand ils furent arrivés au palais de Pluton, Enée attacha ce rameau à la porte. Le rameau d'or est, en effet, la clef des portes les mieux fermées, et des lieux les plus inaccessibles.

1. Rameaux. Les rameaux verds faisaient anciennement une grande partie de la décoration des temples, sur-tout dans les jours de fête. On en offrait de chêne à Jupiter, de laurier à Apollon, d'olivier à Minerve, de myrte à Vénus, de lierre à Bacchus, de pin à Pan, et de cyprès à Pluton. C'était aussi, disent quelques auteurs, la première nourriture des humains avant la découverte du bled.

2. — (*Myth. Héb.*), fête juive. Elle est représentée, sur les médailles du roi Hérode Agrippa, par une tente qui a la forme d'un parasol.

Rameschné (*Myth.Pers.*), nom d'un bon génie chez les Parsis, chargé de veiller au bien être de l'homme.

Ramtrut (*Myth. Ind.*), pagode fameuse par la dévotion des Indiens, que l'on voit à Onor, ville du royaume de Canara. L'idole qu'on y adore à la forme d'un singe. On la promène quelquefois dans les rues de la ville sur un chariot qui ressemble à une tour, et qui est de la hauteur de quinze pieds. Il a quatre roues, et on le traîne avec une grosse corde. Quelques prêtres montent sur ce chariot pour accompagner l'idole, et chantent des prières pendant la procession.

Rana (*Myth. Scand.*), épouse d'Aéger, dieu de l'Océan.

Ranail (*Myth. Afr.*), nom particulier d'un ange du premier ordre chez les Madécasses. *V.* Malaingha.

Ranathytes. On a ainsi appelé une secte de Juifs qui rendaient aux grenouilles une espèce de culte.

Rancune. (*Iconol.*) Le malheureux atteint de cette haine envieillie et concentrée, la manifeste par son air taciturne, sombre, mélancolique; en vain il cherche à fuir, une furie le poursuit, et lui secoue son flambeau sur la poitrine.

Ranikail (*Myth. Afr.*), nom particulier d'un ange du premier ordre chez les Madécasses. *Voy.* Malaingha.

Ranthos, un des chevaux dont Neptune fit présent à Pélée, à l'occasion de son mariage avec Thétis. *V.* Balios.

Rapine. (*Iconol.*) On la représente armée et portant sur son casque un milan ou autre oiseau de proie. Elle tient de la main droite une épée nue, et sous son bras gauche un paquet enveloppé d'une étoffe, et marche à grands pas, regardant derrière elle si elle est poursuivie. On lui donne aussi pour attribut un loup qui s'enfuit avec une proie.

Rapon, guerrier rutule qui, dans l'*Enéide,* tue Parthénius et Orsès.

Rapsodomantie, divination qui se faisait en tirant au sort dans un poète, et prenant l'endroit sur lequel on tombait pour une prédiction de ce que l'on voulait savoir. C'était ordinairement *Homère* ou *Virgile* que l'on prenait pour cela. Tantôt on écrivait des sentences, ou quelques vers détachés du poète, qu'on mettait sous de petits morceaux de bois, pour être jetés dans une urne au hasard; la sentence ou le vers qu'on en tirait était le sort. Tantôt on jetait des dés sur une planche où l'on voyait des vers écrits, et ceux sur lesquels s'arrêtaient les dés passaient pour contenir la prédiction.

Rapsoidon Eorté, *fête des Rapsodies*, partie des Dionysies, ou fêtes de Bacchus, où l'on récitait des tirades de vers, en passant devant la statue du dieu.

Rapta Diva, *la déesse enlevée;* c'est Proserpine.

Rascette, ou Rasette. C'est en chiromancie, le nom de la ligne, ou des lignes qui sont au poignet, c'est-à-dire, à la jonction de la main avec le bras. La *Rascette*, nommée autrement *Restrainte*, est ordinairement composée de deux ou trois lignes; mais quelquefois il y en a jusqu'à quatre ou cinq. Les chiromanciens disent que plus il y en a, plus la vie est longue. Ils tirent quan-

tité d'autres conjectures de ces lignes, selon leur figure, leur couleur, leur netteté, et les autres lignes ou étoiles qui les traversent.

Rasdi, nom d'une fausse divinité qui recevait autrefois les hommages des anciens habitants de la Hongrie. Ce fut un Janus, fils de Vatha, qui l'honora le premier comme une déesse. Cette *Rasdi* était une femme qui fut prise par un roi chrétien et enfermée dans une prison, où de désespoir elle se mangea, dit-on, les pieds, et se donna ainsi la mort.

Rasil (*Myth. Afr.*), nom particulier d'un ange du premier ordre à Madagascar. *V.* Malaingha.

Rasoir. *V.* Occasion.

Raspoutes (*Myth Ind.*), sorte de banians qui suivent à peu près les mêmes sentiments que la secte des samaraths. Ils admettent la métempsycose, mais en ce sens que les âmes des hommes passent dans des corps d'oiseaux, lesquels avertissent les amis des défunts, du bien ou du mal qui doit leur arriver : aussi sont-ils grands observateurs du chant et du vol des oiseaux.

Rat. (*Myth. Egyp.*) Les Egyptiens le regardaient comme le symbole de la destruction, parcequ'il ronge tout; et comme celui du jugement, parceque, de différents pains, il choisit le meilleur.

Ratia, une des filles de Protée et de Torone, sœur de Cabéréa et d'Idothéta.

Rational, morceau d'étoffe carré, d'un tissu fort riche, que le grand-prêtre des Juifs portait sur sa poitrine, et qui était chargé de quatre rangs de pierres précieuses, sur chacune desquelles était gravé le nom d'une tribu. Le grand-prêtre se revêtait du rational pour prononcer un jugement en matière de conséquence.

Ratita, monnaie de Janus, ainsi nommée, parcequ'elle portait d'un côté sa tête, et au revers, un navire ou la proue d'un vaisseau. Cette monnaie désignait apparemment l'arrivée de Saturne en Italie, quand il se réfugia dans les états de Janus, après avoir été détrôné par Jupiter.

Ratjasias (*Myth. Ind.*), nom que donnent les Indiens aux esprits malfaisants. Ils voltigent dans les airs; mais sans nuire aux hommes, parcequ'ils ont un chef nommé Beyrewa, qui ne leur permet ni de faire aucun mal, ni même de rien prendre pour leur subsistance; ce qui fait qu'ils sont exposés à souffrir beaucoup de la faim, et de la soif, et que souvent ils viennent sur la terre demander l'aumône, sous une forme humaine. Au nombre de ces mauvais génies, les Indiens placent les âmes de ceux qui ont mal vécu dans le monde.

Rats. *V.* Crinis.

Raulins (*Myth Ind.*), prêtres du royaume d'Aracan. On en distingue trois ordres, qui sont les Pringrins, les Panjans et les Xoxom. Les Pringrins ont sur la tête une espèce de mitre jaune, avec une pointe qui leur tombe par derrière; les autres ont la tête nue. Tous ces prêtres sont habillés de jaune, ou, selon quelques uns, de noir. Ils ont la tête rasée, et sont obligés de garder le célibat. Quand ils sont surpris dans quelques fautes contre la chasteté, on les dégrade, et ils sont réduits à l'état de laïques. Les uns habitent des maisons particulières où ils vivent à leurs dépens; les autres sont logés dans des monastères fondés par le prince, ou par quelque seigneur riche et dévot. La fonction la plus importante des Raulins est l'éducation de toute la jeunesse du royaume, qu'ils sont chargés d'instruire dans la connaissance de la religion et des lois. On assure que ces prêtres sont fort charitables, et s'acquittent avec soin envers les étrangers des devoirs de l'hospitalité.

Ravendiah (*Myth. Mah.*), secte d'impies ou d'hérétiques, qui admettaient la métempsycose, et qui croyaient ou faisaient semblant de croire que l'âme de Mahomet, ou de quelque ancien prophète, était passée dans la personne d'Abou Giâfar Almansor, second khalife de la race des Abbassides, et lui voulaient,

pour cette raison, rendre des honneurs divins, en faisant autour de son palais des processions semblables à celles qui se pratiquent autour du temple de la Mecque. Cette secte ne tarda pas à dégénérer en une faction séditieuse et inquiétante, que ce même khalife fut obligé d'exterminer. *Bibl. Or.*

RAYMI (*Myth. Péruv.*), fête solemnelle que célébraient les yncas à Cusco, en l'honneur du Soleil. Cette solemnité arrivait au mois de Juin, après le solstice. Tous les généraux et les officiers de l'armée, tous les curacas ou grands seigneurs de l'empire, étant rassemblés dans la capitale, le roi, comme fils du soleil et grand pontife, commençait la cérémonie dans la grande place. Là, se tournant vers l'orient, il attendait, pieds nus, le lever du Soleil. Dès qu'il voyait poindre ses premiers rayons, il lui présentait une grande coupe, y buvait à la santé de l'astre du jour, et la passait ensuite à tous les princes de la famille royale, qui l'imitaient. Les courtisans buvaient d'une autre liqueur, préparée par les prêtres du Soleil. La cérémonie finie, on se rendait au temple, où n'entraient que l'ynca et les princes de son sang. Là on offrait au Soleil de la vaisselle d'or, et des figures d'animaux en or et en argent. Après quoi les prêtres sacrifiaient des agneaux et des moutons, et la fête se terminait par des réjouissances extraordinaires.

RAZECAH (*Myth. Mah.*), idole que les Adites, tribu arabe, croyaient leur fournir les choses nécessaires à la vie.

RAZIEL (*Myth. Cabal.*), ange, qui, suivant les cabalistes, fut le précepteur d'Adam, et qui le fit dépositaire du grand livre, où se trouvait la connaissance de tous les secrets de la nature; la puissance de converser avec le soleil et la lune, de guérir les maladies, de renverser les villes, d'exciter des tremblements de terre, de commander aux puissances de l'air, d'interpréter les songes et de prédire tous les événements. Ce livre passa dans la suite entre les mains de Salomon, et lui enseigna la manière de composer le fameux talisman de son anneau, avec lequel il opéra, dans tout l'Orient, des choses si étonnantes, qu'elles le rendirent le prince le plus sage de l'univers, et que tous les savants de l'Inde et de la Perse s'empressèrent de le consulter.

RÉBELLION. (*Iconol.*) *Ripa* la peint sous les traits d'un jeune homme armé d'un corselet et d'une cuirasse, portant pour cimier un chat, et foulant aux pieds un joug rompu. *Cochin* lui fait de plus briser des fers, qui lui tombent des mains. Dans la galerie du Luxembourg, la Valeur, sous la figure d'un jeune homme tenant un foudre, terrasse la Rébellion, désignée par l'hydre de la fable et par une multitude de serpents abattus et entrelacés. On l'exprime aussi par une femme robuste, au regard féroce, à la physionomie sinistre, mal vêtue, et armée en désordre. Elle tient une lance, une fronde; sous ses pieds est un livre déchiré et des balances rompues.

RÉBI (*Myth. Jap.*), *jours de visite*, fêtes solemnelles du Sintos. Il y en a trois par mois. Elles sont principalement destinées à visiter et à complimenter ses amis. Les Japonais, persuadés que la meilleure manière d'honorer les Camis est de se procurer dans ce monde une partie de la béatitude dont ces êtres heureux jouissent dans le ciel, passent la plus grande partie du Rébi en réjouissances et en festins, ou dans leurs maisons, ou dans les cabarets, ou dans les lieux de prostitution, dont les temples sont environnés. Aux stations que l'on fait dans les mias les jours de fête, chacun expose ses besoins, et honore les dieux comme il l'entend.

RECARANUS, ou CARANUS, surnom d'Hercule.

RECBED (*Myth. Ind.*), troisième Bed ou Beth, des quatre qui comprennent toute la théologie des Indiens. *Bibl. Or.*

RÉCHABITES (les), secte de Juifs, instituée par Réchab, fils de Jona-

dab. On ne sait en quel temps vivait Réchab, ni quelle est son origine. Quelques uns le font sortir de la tribu de Juda; d'autres croient qu'il était prêtre, ou du moins lévite, parcequ'il est dit dans Jérémie, que l'on verra toujours des descendants de Jonadab attachés au service du Seigneur. Quelques rabbins veulent que les Réchabites ayant épousé des filles des prêtres ou des lévites, les enfants qui en étaient sortis, furent employés au service du temple; d'autres croient qu'à la vérité ils servaient au temple, mais simplement en qualité de ministres, comme les gabaonistes et les nathinéens, qui étaient comme les serviteurs des prêtres et des lévites. On lit dans les Paralipomènes que les réchabites étaient Cinéens d'origine, et qu'ils étaient chantres de la maison de Dieu.

La règle des réchabites et des enfants de Réchab, leur prescrivait de ne boire jamais de vin, de ne point bâtir de maisons, de ne semer aucuns grains, de ne point planter de vignes, de ne posséder aucuns fonds; et de demeurer sous des tentes toute leur vie. Cette observance subsista pendant plus de trois cents ans.

Récinium, fête qu'on célébrait à Rome tous les ans, le 24 février, en mémoire de l'expulsion des Tarquins. *Voyez* Régifuge.

Récompense. (*Iconol.*) *Cochin* la désigne par une femme d'un âge mûr, richement vêtue, et la tête ceinte d'une couronne d'or. Une mesure et une balance annoncent le discernement avec lequel elle accorde ses bienfaits. Elle paraît distribuer avec complaisance des palmes, des couronnes de laurier, de chêne, etc., des colliers, des médailles, etc.

Réconciliation. (*Iconol.*) Ce sujet est caractérisé par deux femmes qui s'embrassent. L'une tient une branche d'olivier, symbole de la paix, et l'autre foule sous ses pieds un serpent à face humaine, emblème de la fraude et de la méchanceté. On pourrait encore rendre ce sujet allégorique par une femme aimable, modeste, qui, de sa main droite, unit deux petits génies ailés qui se querellaient; et de la gauche, tient une coupe, dans laquelle elle va tour-à-tour leur présenter à boire.

Reconnoissance. (*Iconol.*) *Ripa* en fait une femme qui tient d'une main un rameau de féves et de lupins, et de l'autre une cicogne, oiseau qui, dit-on, a soin de ses parents dans leurs vieillesse. Une médaille de l'empereur Commode, dans la bibliothèque du Vatican, exprime la reconnaissance d'un peuple envers son libérateur, par les habitants du mont Aventin, baisant la main d'Hercule après sa victoire sur Cacus. Un des tableaux d'Herculanum, représentant la jeunesse athénienne baisant la main de Thésée après qu'il a tué le Minotaure, pourrait servir à rendre la même allégorie.

Rectus. *Voy.* Orthos.

Redamptruare, mot employé dans les danses des Saliens, qui imitaient les mouvements de celui qui était à leur tête. Celui-ci sautait, *amptruabat*; et la troupe répondait par des sauts semblables, *redamptruabat*.

Redarator, dieu qui présidait à la seconde façon qu'on donnait aux terres.

Reddition, troisième partie du sacrifice: elle consistait à rendre les entrailles de la victime après les avoir considérées, et à les remettre sur l'autel : c'est ce qu'on appelait *reddere* et *porricere exta*.

Rediculus, dieu en l'honneur duquel on bâtit un *fanum* ou chapelle à l'endroit d'où Annibal, frappé tout-à-coup d'une terreur panique, retourna sur ses pas, et s'éloigna de Rome, dont il se disposait à faire le siége. Rac. *Redire*, retourner. D'autres croient que ce n'est qu'un surnom du dieu Tutanus, adoré dans le même endroit.

1. Redux, épithète de la Fortune : sous ce nom, Domitien lui avait consacré une chapelle.

2. — *qui ramène*, surnom que Mercure a sur quelques inscriptions.

Réflexion. (*Iconol.*) C'est une

matrône assise et livrée à ses pensées. Elle tient sur ses genoux un miroir, sur lequel frappe un rayon de lumière qui part de son cœur, et qui réfléchit à son front.

Réformation. (*Iconol.*) On la personnifie par une femme vêtue simplement, qui tient d'une main une serpette de jardinier, et de l'autre un livre ouvert, sur lequel on lit : *Castigo mores*, je réforme les mœurs. D'autres lui donnent pour attributs une sphère céleste, et un livre sur lequel sont écrits ces mots : *Obsecra, argue*, exhortez, blâmez.

Refuge. (*Iconol.*) Les anciens exprimaient allégoriquement ce sujet par un homme en désordre, qui, regardant le ciel avec amour, tient un autel étroitement embrassé.

Regeb, *honneur et beauté*. (*Myth. Pers.*) Septième mois des Persans. Il est surnommé *le vénérable*. C'était le mois de jeûne des Arabes idolâtres, et un des quatre mois de trêve et sacrés ; pour cette raison on l'appelait aussi, *le mois de Dieu* et *le mois sourd*, pour dire qu'on n'entendait nul bruit de guerre pendant sa durée. *Chardin*. *V*. Maharran.

Regia, épithète de la Fortune.

Regia pontificum, palais où le roi Sacrificulus offrait les sacrifices, et où le grand pontife assemblait ses collègues, pour y faire leurs cérémonies. On y portait tous les ans la tête du cheval October, immolé dans le Champ de Mars en l'honneur du dieu auquel ce champ était consacré. On y voyait aussi une lance appelée *Mars*, que Romulus y avait fait mettre.

Régifuge, fête que l'on faisait à Rome le sixième jour avant les calendes de Mars. Les anciens ne conviennent pas de l'origine de cette fête : les uns disent que c'était en mémoire de la fuite de Tarquin le Superbe, lorsque la ville recouvra sa liberté ; d'autres sont d'avis qu'elle était ainsi nommée, parceque le roi des choses sacrées s'enfuyait après qu'il avait sacrifié. Le premier sentiment, fondé sur l'autorité d'*Ovide*, de *Festus* et d'*Ausone*, paraît plus vraisemblable que le second, qui est de *Plutarque ;* à moins qu'on ne dise, pour les concilier, que le roi des choses sacrées fuyait ce jour-là, pour rappeler la mémoire de la fuite du dernier des rois de Rome.

Région, *terme d'augure*, partie du ciel. Les augures le divisaient en quatre régions, lorsqu'ils voulaient tirer des présages.

Règle *à la main d'un homme*. *V*. Sérapis.

Regnator, synonyme de Jupiter.

Regret (*Iconol.*), une femme éplorée, vêtue de noir, coiffée en désordre, tourne ses regards vers le ciel. Elle est à genoux sur un tombeau, tenant d'une main un mouchoir, et de l'autre une pierre dont elle se frappe la poitrine.

Rëïchy (*Myth. Ind.*), secte de Kachmyryiens, la plus respectable du pays, qui, sans admettre les traditions, n'en est pas moins composée de vrais adorateurs de Dieu, n'insulte pas les autres sectes et ne demande rien à personne. Ils ont soin de planter des arbres fruitiers sur les grands chemins pour la commodité des voyageurs, s'abstiennent de viande et n'ont point de communication avec l'autre sexe. Il y a, dans le Kachmyr, à-peu-près deux mille hommes de cette secte. *Voyage de G. Forster, etc.*, *traduit par Langlès, an X*.

1. Reine, Junon, la reine des dieux, était quelquefois appelée seulement la Reine : elle eut sous ce nom une statue à Veies, d'où elle fut transportée au mont Aventin, en grande cérémonie. Les dames romaines avaient beaucoup de vénération pour cette statue, à laquelle le prêtre seul pouvait toucher.

2. — La fille aînée d'Uranus, selon les Atlantides, fut surnommée la Reine par excellence. *V*. Basilée.

3. — des astres, Junon, et plus ordinairement la Lune, sur-tout avec l'épithète *bicornis*, qui désigne ses croissants.

4.

4. — DES DIEUX, Junon.

5. — DES MYSTÈRES. *V.* ROI.

6. — DES SACRIFICES, était l'épouse du roi des sacrifices. On la voit représentée dans le tableau de la *Nôce Aldobrandine*, vêtue majestueusement, et la tête ornée d'une couronne radiale.

7. — DU CIEL, une des divinités des Syriens. On croit que c'est la Lune.

REIVAS (*Myth. Pers.*), arbre du tronc duquel sont nés Meschia et Meschianè, auteurs du genre humain. *Zend-Avesta.*

REKHABIOUN ou REKHABITES, disciples des prophètes Elie et Elisée, que les Orientaux disent avoir été les maîtres de Zoroastre. *Bibl. Orient.*

REKIET (*Myth. Mah.*), inclination de corps que font les Turcs dans leurs oraisons publiques, en se tournant du côté de l'Orient.

RELIGIEUX, jours qui étaient mis au nombre des jours malheureux.

RELIGION (en général). (*Iconol.*) Plusieurs médailles de l'antiquité la caractérisent par une femme, ou un petit enfant ailé, prosterné devant un autel sur lequel il y a des charbons embrasés. Son attribut le plus ordinaire est l'éléphant, que les anciens croyaient adorer le soleil levant. *C. Ripa* la figure par une femme voilée, qui a du feu dans la main gauche et un livre dans la droite. Un éléphant est à ses côtés. *Cochin* la représente par une femme d'un aspect vénérable, voilée, qui fait des libations sur un autel, ou y brûle de l'encens dont la fumée s'élève vers le ciel.

La RELIGION CHRÉTIENNE est exprimée par une femme majestueuse, dont la tête est couverte d'un voile, symbole de ses mystères, tenant d'une main une croix et de l'autre la Bible, reposant ses pieds sur une pierre angulaire.

B. Picart lui a donné un air plein de majesté, un habillement simple, et le monogramme de Christ sur l'estomac. Une figure symbolique de la religion, sculptée en marbre par *Rousseau*, la représente debout sur une nue; la douceur forme son principal caractère. De la main gauche elle tient le livre des Evangiles, sur lequel elle a les yeux attachés; de la droite elle embrasse une croix, dont le pied est dans la nue. Son voile est relevé sur son front et flotte sur ses épaules. Elle est vêtue d'une simple tunique, ceinte sur la poitrine et surmontée d'un manteau. Une allégorie plus composée est celle qu'offre une femme en habit blanc, sur laquelle une colombe répand ses rayons. Elle tient de la main gauche la verge d'Aaron, et de la droite les clefs de l'Eglise. D'un côté sont les tables de la loi, et des rameaux desséchés; de l'autre est un génie qui soutient le nouveau Testament.

Gravelot lui donne la croix et le livre scellé des sept sceaux; l'encensoir, la mitre, la tiare et les clefs, sont à ses pieds; et la basilique de S. Pierre fait le fond du tableau.

RELIGION ERRONÉE. (*Iconol.*) L'encensoir qu'on lui fait tenir est employé comme attribut générique du culte; mais pour la désigner sans équivoque, on ne la place point sur la pierre angulaire: un bandeau, symbole de l'erreur, lui couvre les yeux et l'empêche d'apercevoir la véritable lumière; la Religion erronée n'est éclairée que par celle d'une lanterne sourde qu'elle tient à la main. *V.* HÉRÉSIE.

RELIGION JUDAÏQUE. (*Iconol.*) Le front couvert d'un voile et appuyée sur les tables de la loi, elle tient d'une main la verge du législateur des Hébreux, et de l'autre le Lévitique, où sont renfermés les préceptes et les cérémonies religieuses du peuple juif. L'arche d'alliance, le chandelier à sept branches, le bonnet du grand-prêtre, l'encensoir et le mont Sinaï, qui terminent le tableau, achèvent de la caractériser. Elle a le front couvert d'un voile, pour faire entendre que les mystères de l'ancienne loi n'étaient que la figure de ceux de la nouvelle.

RELIQUIÆ, cendres ou ossements des morts, que les anciens recueillaient fort religieusement dans des

urnes, après que les corps avaient été brûlés, et qu'ils enfermaient ensuite dans des tombeaux. Quelquefois on les transportait, mais il fallait une permission des pontifes, ou de l'empereur, auquel on présentait une requête comme grand pontife.

Rembha (*Myth. Ind.*), déesse du plaisir, une des divinités qui composent la cour d'Indra. Selon les mythologistes indiens, elle est née de l'écume de la mer agitée. Elle correspond à la Vénus populaire des Grecs.

Remords. (*Iconol.*) Dans *Cochin*, c'est un homme couché sur la terre, les vêtements déchirés. Il se mord les poings; un serpent l'entoure et lui déchire le cœur. Le vautour rongeant les entrailles de Prométhée est pris aussi pour emblème des remords.

Remores, oiseaux qui retardent l'exécution d'une entreprise. C'étaient, dans les augures, des oiseaux d'un mauvais présage.

Rempham (*Myth. Syr.*), l'Hercule des Syriens. D'autres croient que c'était Vénus. *Grotius* a cru que c'était le même dieu que Rimmon. *Hammond* n'y voit qu'un roi d'Egypte déifié après sa mort; et, en effet, *Diodore* en mentionne un, qu'il nomme Remphis. Quelques uns regardent ce mot comme égyptien, et le traduisent par Saturne. *Voy.* Rimmon.

1. Rémulus ou Numanus, capitaine rutule qui avait épousé la plus jeune des sœurs de Turnus, et fut tué par Ascagne, fils d'Enée.

2. — Capitaine de Tibur, dont les armes prises par les Rutules, firent partie du butin d'Euryale. *Enéid.* 9. *v.* 360.

3. — Sylvius, roi d'Albe que Jupiter foudroya à cause de son impiété. *Ovid. Trist.* 4. *v.* 50.

Remuria, endroit à Rome sur le mont Aventin, où Rémus prit l'augure du vol des oiseaux, et où il fut enterré.

Rémuries, la même fête que Lémuries.

Remurius, partie du mont Aventin, ainsi nommée de Rémus qui l'habitait.

1. Rémus, frère de Romulus.

2. — Un des chefs de Turnus, tué par Nisus. *Enéid. liv.* 9.

Renard de Thèbes, changé en pierre. Dans la fable de Céphale et Procris, il est parlé d'un renard qui faisait de grands ravages aux environs de Thèbes, et auquel les Thébains, par une horrible superstition, exposaient tous les mois un de leurs enfants, croyant par-là mettre les autres à couvert de la fureur de cet animal. Ce renard avait été envoyé par Bacchus, dont les Thébains avaient méprisé la divinité. Céphale prêta à Amphitryon son fameux chien, nommé Lélaps, pour donner la chasse à ce renard; et au moment où Lélaps allait le prendre, ils furent tous deux changés en pierre. C'était quelque brigand qui infestait les environs de Thèbes, et qu'Amphitryon força dans sa retraite.

Cet animal est le symbole de la ruse et de la subtilité. *V.* Fourberie.

1. Renom (Bon). (*Iconol.*) On le représente sous les traits d'une femme agréable. Elle sonne de la trompette, et tient de la main droite une branche d'olivier, symbole caractéristique des actions vertueuses que cette déesse s'empresse de publier.

2. — (Mauvais). (*Iconol.*) *Cochin* l'exprime par un homme qui a des ailes noires, et qui, enveloppé de son manteau, cherche à se cacher dans un nuage obscur. Il n'a point de trompette; mais des cornets recourbés le poursuivent.

Renommée (*Iconol.*), messagère de Jupiter. Les Athéniens lui avaient élevé un temple, et l'honoraient d'un culte réglé. Furius Camillus, chez les Romains, lui fit bâtir un temple. Les poètes la dépeignent comme une déesse énorme, qui a cent bouches et cent oreilles, avec de longues ailes qui, en dessous, sont garnies d'yeux. *Voy. Virgile, liv.* 4 *de l'Enéide; Ovide, Métamorph.; Voltaire, Henriade, chant* 8; *Rousseau, Ode au prince Eugène.* Une ancienne médaille de Trajan l'exprime

par un Mercure tenant de la droite un caducée, et de la gauche la bride d'un Pégase qui se dresse sur ses pieds de derrière. Nos artistes l'ont peint en robe retroussée, des ailes au dos, et une trompette à la main. *Rubens* et *Lebrun* lui ont donné une double trompette, pour signifier qu'elle publie le faux comme le vrai. Le groupe de *Coysevox*, qu'on voit aux Tuileries, la représente portée sur un cheval ailé, et embouchant la trompette. La Renommée parle des arts et des sciences, comme des victoires et des grandes actions. C'est pour exprimer cette pensée qu'on la peint quelquefois assise sur des boucliers, tenant une trompette, et s'appuyant sur un buste antique. On peut encore faire échapper de sa draperie les fleurs les plus odoriférantes.

Dans un ballet pantomime dansé devant Louis XIII, la Renommée ridicule ou celle qui répand les nouvelles du petit peuple était figurée par une vieille montée sur un âne, et embouchant une trompette de bois, allusion à l'ancien proverbe : *A gens de village, trompettes de bois.*

Repas. Dans les temps héroïques, on s'asseyait à table comme aujourd'hui : chacun avait son siége séparé. *Homère* nous dépeint toujours ses guerriers assis autour d'une table. — Les Egyptiens, dit *Apollodore*, dans *Athénée*, s'asseyaient à table dans les anciens temps; il en était de même à Rome jusqu'à la fin de la seconde guerre Punique. — Il ne nous reste guères de monumens de festins où les convives mangent assis; presque tous les représentent couchés. — Un grand nombre de bas-reliefs antiques offrent le mari et la femme à demi-couchés sur un lit, et une table devant eux : c'est un repas de famille : mais ceux qu'on voit ainsi représentés sur les tombeaux, représentent les *cœnæ ferales* ou les repas de funérailles; on prenait quelquefois ces repas dans les mausolées et dans les hypogées. — La véritable manière des festins, au rapport de *Varron*, cité par *Aulugelle*, est que les convives ne soient pas moins de trois, et jamais plus de neuf; mais les Grecs en faisaient où ils réunissaient un grand nombre de personnes, et souvent ils étaient fort magnifiques. — Chez les Egyptiens riches, à la fin des grands repas, on présentait un simulacre de momie aux convives, en leur disant : Mangez et réjouissez-vous ; car vous serez bientôt semblables à celui-ci. Ces peuples, dit *Athénée*, ne faisaient point apporter de tables, mais on faisait porter successivement les plats devant les convives, afin que chacun se servît à son goût. — Chez les Romains, au contraire, ainsi que chez plusieurs autres nations, on apportait les tables chargées et on les remportait ensuite avec les plats : quelquefois, dans un même repas, on faisait succéder jusqu'à sept tables et plus. — Les Gaulois, dit le même auteur, lorsqu'ils mangeaient avec le roi, ne touchaient ni au pain ni à aucun des mets que le roi n'y eût d'abord touché : lorsque les grands de cette nation allaient à la guerre, ils admettaient à leur table des parasites qui chantaient, pendant le repas, les louanges de leurs bienfaiteurs. Ces poètes étaient de la classe des bardes. — Parmi les viandes qu'on servait à leurs repas, les anciens préféraient le gibier : les Romains étaient sur-tout friands de poissons. Ils connaissaient l'usage des sauces recherchées et de la pâtisserie. Les œufs se servaient au commencement et les fruits à la fin du repas. — Dans les grands festins on faisait un roi qui assignait à chacun sa place. Il était élu par le sort ou par celui qui donnait le repas : on était obligé de lui obéir. — Tous les grands repas se faisaient le soir ; le déjeûner et le dîner n'étaient que de petits repas en comparaison du souper. — Les Grecs faisaient quatre repas : le déjeûner *acratisma*, le dîner *dorpiston*, un petit repas entre le dîner et le souper *hesperisma*, en latin *merenda;* et le souper *dipnon* ou *epidorpis,* en latin *cœna.* — Selon les lois attiques, dit *Samuel*

Petit, les convives ne devaient pas être plus de trente. Les cuisiniers loués pour les grands repas, donnaient leurs noms aux gynéconomes, c'est-à-dire à ceux qui avaient l'inspection des festins, et qui veillaient à ce que les femmes se comportassent modestement. On ne buvait de vin pur qu'à la fin du repas, et un coup en l'honneur du bon génie. — Les aréopagites devaient punir ceux qui, dans ces repas, commettaient des excès. — Les anciens se faisaient servir à table par des échansons, *pocillatores*. C'étaient de jeunes et beaux esclaves : les femmes servaient aussi à table. — Dans les temps de luxe, chez les Grecs et chez les Romains, on introduisait à la fin du repas des musiciennes, des danseuses et des comédiennes.

Repas du mort, cérémonie funéraire en usage chez les Hébreux, aussi bien que chez plusieurs autres peuples. Elle consistait à faire un festin ou sur le tombeau même d'une personne qu'on venait d'inhumer, ou dans sa maison après ses funérailles.

Repentance. (*Iconol.*) Dans le tableau de la Calomnie, peint par *Apelle*, la Repentance était figurée par une femme vêtue d'habits noirs et déchirés, fondant en larmes, et regardant avec honte la vérité qui s'approche d'elle.

Repentir. (*Iconol.*) Selon *Ripa* et *Cochin*, c'est un homme affligé, revêtu d'un cilice, qui regarde dans un miroir les taches qui sont sur son cœur. *Apelle* l'avait personnifié sous les traits d'une femme. *Voy.* Calomnie.

Repos. (*Iconol.*) Il est représenté sur les pierres sépulcrales des premiers chrétiens par une colombe tenant au bec un rameau d'olivier, allusion à la colombe de Noé. Pour celui qui succède à des travaux heureusement terminés, *Winckelmann* le figure par un Hercule en repos, tel qu'on le voit sur des pierres gravées.

Repotia, repas du lendemain des noces.

Réprimande. (*Iconol.*) Une vieille femme armée, au visage irrité, au regard menaçant, s'apprête à sonner d'un cornet à bouquin ; ce qui signifie combien est disgracieux à l'oreille le son des paroles répréhensibles.

République. *Voy.* Aristocratie, Démocratie.

Réputation. (*Iconol.*) *Ripa* la désigne par une femme vêtue d'étoffes légères et transparentes, dans l'action de courir, ayant deux grandes ailes blanches, et sur chaque plume, des yeux, des bouches, des oreilles, et tenant une trompette. A ces emblèmes *Cochin* a joint des fleurs odoriférantes qui s'échappent de sa draperie.

Respect. (*Iconol.*) Le Respect, suivant les peintures des poètes, marche à pas lents, la tête basse, les yeux baissés, et les mains jointes sur la poitrine.

Respiciens, *favorable*, surnom de la Fortune. Elle était représentée tournant la tête du côté des spectateurs.

Respicientes Dii, *dieux qui se retournent pour regarder*. On les adorait comme des divinités propices, qui n'étaient occupées qu'à rendre les hommes heureux.

Résurrection. (*Iconol.*) Une femme nue sort d'un tombeau, tenant un phénix dans ses mains, et s'élevant dans les airs.

Résurrection. (*Myth. Mahom.*) Une tradition musulmane porte que le Démon considérant un jour le cadavre d'un homme que la mer avait jeté sur le rivage, et dont les bêtes féroces, les oiseaux carnassiers et les poissons avaient dévoré chacun une partie, il trouva que c'était une belle occasion de tendre un piége aux hommes, au sujet de la résurrection. « Car enfin, disait-il, comment pour- » ront-ils comprendre que les mem- » bres de ce cadavre, dispersés dans » le ventre de tant d'animaux diffé- » rents, puissent se rejoindre pour » former le même corps au jour de » la résurrection générale? » Dieu, connaissant le projet de cet ennemi

du genre humain, commanda au patriarche Abraham d'aller se promener sur le bord de la mer. Abraham obéit. Le Démon ne manqua pas de se présenter sous la forme d'un homme embarrassé, et de lui proposer ses doutes sur la résurrection. « Vos doutes ne sont pas raison-» nables, répondit Abraham. Le » potier met en pièces un vase de » terre, et le refait de la même terre » quand il lui plaît. » Dieu cependant, selon l'Alcoran, dit au patriarche : « Prenez quatre oiseaux, » mettez-les en pièces, portez-en les » parties divisées sur quatre mon-» tagnes séparées, et appelez-les en-» suite. » Ces quatre oiseaux étaient une colombe, un coq, un corbeau et un paon. Abraham, après les avoir mis en pièces, en fit une anatomie exacte, les pila dans un mortier, n'en fit qu'une masse, et la partagea en quatre portions qu'il porta sur la cime de quatre montagnes différentes; après quoi tenant en main leurs têtes qu'il avait conservées, il les appela séparement par leur nom. Chacun d'eux revint aussitôt se rejoindre à sa tête, et s'envola.

Les Turcs et les Mahométans regardent la fin du monde, et la résurrection générale, comme deux articles considérables de leur religion et de leur foi. Selon quelques uns, cette résurrection sera purement spirituelle, c'est-à-dire que l'âme ne fera que changer de demeure, et, quittant sa dépouille mortelle, retournera dans le séjour d'où ils supposent que Dieu l'avait tirée pour la placer dans le corps humain; mais ce sentiment n'est pas le plus général. Mahomet, et les Juifs avant lui, pour prouver la possibilité de la résurrection du corps dispersé depuis si longtemps, anéanti en quelque sorte par une infinité de révolutions de la matière, ont supposé un premier germe incorruptible du corps, un levain, si l'on veut, autour et par le moyen duquel toute la masse du corps reprendra son ancienne forme. Selon les Juifs, il reste du corps l'os appelé *luz*, qui sert de fondement à tout l'édifice. Selon les Mahométans, c'est celui qu'ils appellent *al-aib*, connu des anatomistes sous le nom de *coccyx*, situé au dessous de l'*os sacrum*.

Les Parsis, ou Guèbres, pensent que les gens de bien, après avoir joui des délices du paradis pendant un certain nombre de siècles, rentreront dans leurs corps, et reviendront habiter la même terre où ils avaient fait leur séjour pendant leur première vie; mais cette terre, purifiée et embellie, sera pour eux un nouveau paradis.

Les habitants du royaume d'Ardra, sur la côte occidentale d'Afrique, s'imaginent que ceux qui sont tués à la guerre sortent de leurs tombeaux au bout de quelques jours, et reprennent une nouvelle vie. Cette opinion, que la raison désapprouve, est une heureuse invention de la politique pour animer le courage des soldats.

Les amautas, docteurs et philosophes du Pérou, croyaient la résurrection universelle, sans pourtant que leur esprit s'élevât plus haut que cette vie animale pour laquelle ils disaient que nous devions ressusciter, et sans attendre ni gloire, ni supplice. Ils avaient un soin extraordinaire de mettre en lieu de sûreté leurs ongles et leurs cheveux qu'ils s'arrachaient avec le peigne ou se coupaient, et de les cacher dans les fentes ou dans les trous des murailles. Si, par hasard, les cheveux et les ongles venaient à tomber à terre avec le temps, et qu'un Indien s'en aperçût, il ne manquait pas de les relever de suite, et de les serrer de nouveau. « Savez-vous bien, disent-ils à ceux » qui les questionnent sur cette sin-» gularité, que nous devons revivre » dans ce monde, et que les âmes » sortiront des tombeaux avec tout » ce qu'elles auront de leurs corps? » Pour empêcher donc que les nôtres » ne soient en peine de chercher » leurs ongles et leurs cheveux (car » il y aura ce jour-là bien de la presse » et bien du tumulte), nous les met-» tons ici ensemble, afin qu'on les

» trouve plus facilement ; et même, » s'il était possible, nous cracherions » toujours dans un même lieu. »

RETHENOR, un des compagnons de Diomède, qu'*Ovide* dit avoir été changés en oiseau, à cause de leur mépris pour Vénus.

RETHRE, porte de l'isle d'Ithaque, qu'*Homère* met au pied du mont Neium.

RETIAIRES, gladiateurs qui portaient un trident d'une main et un filet de l'autre : ils combattaient en tunique, et poursuivaient le myrmillon en lui criant : « Ce n'est pas » à toi, Gaulois, que j'en veux, c'est » à ton poisson. »

RHABDOMANTIE, divination par les baguettes. Les Scythes et les Alains devinaient par le moyen de certaines branches de saule ou de myrte. Les Germains coupaient en plusieurs pièces une branche d'arbre fruitier, et, les marquant de certains caractères, les jetaient au hasard sur un drap blanc. Alors le père de famille levait ces branches les unes après les autres, et en tirait des augures pour l'avenir, par l'inspection des caractères. Cette divination a quelque affinité avec la bélomantie. Quelques auteurs en attribuent l'invention aux nymphes nourrices d'Apollon. Rac. *Rabdos*, verge ou baguette.

RHABDOPHORES, officiers établis dans les jeux publics de la Grèce, pour y maintenir le bon ordre.

RHABDOU ANALEPSIS, *réception* ou *élévation de la branche*, fête anniversaire dans l'isle de Cos. Le prêtre y transportait un jeune cyprès.

RHABOUN (*M. Ind.*), un des chefs des anges rebelles, suivant la doctrine des Indiens.

RHACIUS, Crétois qui épousa Manto, fille de Tirésias, dont il eut Mopsus.

RHADAMANTHE, fils de Jupiter et d'Europe, était frère de Minos. Ayant tué son frère, il se réfugia à Calée en Béotie, où il épousa Alcmène, veuve d'Amphitryon. Il s'acquit la réputation du prince le plus vertueux, le plus modeste de son temps. Il alla s'établir, suivant les uns, en Lycie, et, suivant d'autres, dans quelqu'une des isles de l'Archipel, sur la côte d'Asie, où il fit plusieurs conquêtes, moins par la force de ses armes, que par la sagesse de son gouvernement. Ce fut cette équité et cet amour pour la justice, qui le firent mettre au nombre des juges de l'enfer, où il juge les peuples d'Asie et d'Afrique. On avait une si haute opinion de son équité, que lorsque les anciens voulaient exprimer un jugement juste, quoique sévère, on l'appelait, suivant *Erasme*, *un jugement de Rhadamanthe*. C'est lui, dit *Virgile*, qui préside au Tartare, où il exerce un pouvoir formidable : c'est lui qui informe des crimes et les punit ; il force les coupables de révéler eux-mêmes les horreurs de leur vie, d'avouer les crimes qui ne leur ont procuré que de vaines jouissances, et dont ils ont différé l'expiation jusqu'à l'heure du trépas. C'est du nom de Rhadamanthe qu'on appela *jugements rhadamanthiens* les serments qu'on faisait en prenant à témoins des animaux ou des choses inanimées. Ainsi Socrate avait l'habitude de jurer par le chien et l'oison ; et Zénon, par la chèvre. Rhadamanthe apprit à Hercule à tirer de l'arc. Il est ordinairement représenté tenant un sceptre, et assis sur un trône près de Saturne, à la porte des Champs-Elysées. *Odyss.*, *liv.* 4.

RHADIUS, fils de Nélée.

RHAHAANS (*Myth. Ind.*), prêtres de Gaudma, divinité des birmans. Leur habillement est jaune, et un long manteau leur couvre tous le corps. Voués au célibat, ils s'abstiennent de tous les plaisirs sensuels. Un rhahaan qui se permet la moindre incontinence est chassé de son kioum (couvent) et publiquement déshonoré. On le fait monter sur un âne, on lui barbouille le visage de noir et de blanc, on le promène dans les rues au son du tambour, après quoi on le chasse ; mais il est fort rare que ces prêtres s'exposent à une pareille punition. Les rhahaans, et

sur-tout les jeunes, ne vont pas se promener à leur fantaisie : le chef du kioum ne leur permet de sortir que quand il le juge convenable.

Ils ne préparent jamais leur manger, ni ne s'occupent d'aucune autre fonction sociale; ils croiraient que ce serait perdre une partie de leur temps, qu'ils consacrent tout entier à la contemplation de l'essence divine. Ils reçoivent du public des aliments tout apprêtés, et les mangent froids plutôt que chauds. Dès le matin ils entrent dans la ville, afin de recueillir la subsistance de la journée. Chaque communauté y envoie un certain nombre de ses membres, qui parcourent rapidement les rues, tenant sur leur bras droit une boîte vernissée en bleu, dans laquelle ils mettent les dons qu'on leur fait, et qui consistent ordinairement en riz bouilli, et assaisonné d'huile, en poisson sec, en confitures et en fruits. Pendant cette course, leurs regards, loin d'errer de côté et d'autre, sont constamment attachés à la terre. Ils ne s'arrêtent point pour demander, et ne portent point les yeux sur ceux qui leur font l'aumône, et qui paraissent toujours bien plus empressés de leur donner, qu'eux de recevoir. Ces prêtres ne mangent qu'à midi, et c'est leur seul repas. Comme ils reçoivent plus qu'il ne leur faut pour leur nourriture, ils déposent ce qu'ils ont de trop aussi charitablement qu'on le leur a donné, et ce superflu sert à nourrir les étrangers indigents, et les écoliers pauvres auxquels ils enseignent à lire, à écrire, ainsi que les principes de la morale et de la religion. *Voyage du major Symes dans le pays d'Ava, en* 1795.

Rhamnès, augure du camp de Turnus, tué par Nisus.

Rhamnusia, Rhamnusis, Némésis, ainsi nommée du culte célèbre qu'on lui rendait à Rhamnus, ville de l'Attique. Elle y avait un temple superbe, placé sur une éminence, et où l'on accourait de toutes les parties du Péloponnèse pour y admirer sur-tout sa statue, chef-d'œuvre de l'art. *Varron* la regardait comme supérieure à toutes les statues qu'on pouvait voir. Formée du plus beau marbre de Paros, elle avait dix coudées de hauteur, et elle était d'un seul bloc. Les Perses, sous le commandement de Datis, l'avaient apportée dans l'Attique pour y élever un monument de la victoire qu'ils espéraient de remporter sur les Grecs. Ces derniers restèrent vainqueurs : après la défaite de leurs ennemis, on se servit du bloc pour rendre hommage à la divinité ennemie des présomptueux. Ce fut, dit *Pausanias*, le célèbre *Phidias* qui la tailla : quelques uns ont pensé que ce fut *Diodore* son disciple, et le plus grand nombre, *Agoracite* de Paros. Ce dernier, dit-on, en avait fait d'abord une statue de Vénus ; mais, outré de ce que les Athéniens avaient préféré la Vénus de leur concitoyen *Alcamène*, qui n'égalait pas la sienne en beauté, il en changea les attributs; et après en avoir fait Némésis, il la vendit aux habitants de Ramnus. Elle prit parmi eux la place d'une ancienne statue de la même divinité, qu'Erechthée, qui s'en disait fils, lui avait fait élever. *Agoracite* avait orné la tête de Némésis d'une couronne qui était surmontée de petites figures de cerfs et de victoires. Elle tenait d'une main une branche de pommier, arbre qui lui était consacré ; et de l'autre, un vase sur lequel plusieurs figures d'Ethiopiens étaient sculptées. Peut-être une tradition ancienne faisait-elle regarder ces peuples comme issus d'un coupable célèbre, et attribuait-elle la couleur noire de leur peau à le vengeance divine. Peut-être aussi, comme l'a expliqué fort ingénieusement M. *de la Barre*, l'artiste voulait-il exprimer, par la représentation de ces peuples, que la Grèce avait, par le secours de Némésis, remporté la victoire sur les forces conjurées de toutes les nations du midi. Les bas-reliefs de cette statue offraient les Tyndarides, Agamemnon, Ménélas, et Pyrrhus. On y voyait Œnoé, qui donna son nom à une bourgade grecque de la tribu hippo-

thoontide. Le sculpteur y avait enfin représenté Léda, nourrice d'Hélène, et que plusieurs ont crue sa mère. Elle présentait cet enfant à Némésis, qui méritait plus justement ce dernier titre.

RHAMSINITHE, roi d'Egypte, fut le successeur de Protée : il fit poser dans le temple de Vulcain, à Memphis, deux statues colossales de vingt-cinq coudées chacune; l'une de ces statues, que les Egyptiens adoraient, était appelée l'Eté; et l'autre, pour laquelle ils n'avaient aucun respect, était appelée l'Hiver. *Hérodote* raconte que, suivant les prêtres égyptiens, Rhamsinithe était descendu dans le lieu où les Grecs disaient qu'était l'enfer, qu'il y avait joué aux dés avec Cérès; que quelquefois il avait gagné, et quelquefois perdu, et que la déesse le renvoya avec une serviette d'or dont elle lui fit présent.

RHANIS, nymphe, une des compagnes de Diane.

RHARIA, Cérès, ainsi surnommée parceque ce fut dans un champ de Rharus, père de Céléus, qu'elle montra à celui-ci la manière de semer et de recueillir le bled.

RHARUS, fils de Cranaüs, et père de Céléus. *V.* RHARIA.

1. RHÉA, fille du Ciel et de la Terre, selon *Hésiode*, et sœur des Titans, ou Cybèle, femme de Saturne, mère de Jupiter, que Saturne aurait dévoré si Rhéa n'eût substitué à son fils une pierre emmaillotée qu'il engloutit sur-le-champ : *Orphée* l'appelle fille de Protogone, c'est-à-dire du premier père. Rhéa, dit *Apollodore*, pour sauver Jupiter dont elle était enceinte, se retira en Crète où elle accoucha dans un antre appellé Dicté, et donna l'enfant à nourrir aux Curètes et aux nymphes Adrasté et Ida. Les habitants de Crète, au rapport de *Diodore*, racontaient que de son temps on voyait encore la maison de Rhéa entourée d'un bois sacré de cyprès, très ancien, dans le terroir de Cnossus, où les Titans avaient habité. *Voy.* CYBÈLE.

Voici la fable que les prêtres égyptiens racontaient à son sujet, pour faire agréer au peuple les changements qu'ils durent faire à leur année :

Rhéa ayant eu un commerce secret avec Saturne, devint grosse; le Soleil qui s'en aperçut la chargea de malédictions, et prononça qu'elle ne pourrait accoucher dans aucun mois de l'année. Mercure qui, de son côté, était amoureux de Rhéa, parvint aussi à gagner ses bonnes grâces. Elle lui fit part de l'embarras où elle se trouvait. En reconnaissance des faveurs qu'il en avait obtenues, Mercure entreprit de garantir cette déesse des effets de la malédiction du Soleil. La souplesse d'esprit qui le caractérise lui fournit, pour y parvenir, un expédient très singulier. Un jour qu'il jouait aux dés avec la Lune, il lui proposa de jouer la soixante-douzième partie de chaque jour de l'année. Mercure gagna, et profitant de son gain, il en composa cinq jours qu'il ajouta aux douze mois de l'année. Ce fut pendant ces cinq jours que Rhéa accoucha; elle mit au monde Isis, Osiris, Orus, Typhon et Nephté. C'est ainsi que l'année égyptienne, qui n'était d'abord que de trois cent soixante jours, reçut les cinq complémentaires qui lui manquaient.

2. — Une des maîtresses d'Apollon, mère d'Anius, roi de Délos.

3. — SYLVIA. Amulius, roi d'Albe, après avoir tué à la chasse son neveu Enitus, fils de Numitor, contraignit sa nièce Sylvia, sœur de ce dernier, à se faire prêtresse de Junon. Elle devint cependant enceinte, et déclara au tyran son oncle que le dieu Mars était le père des deux fils jumeaux dont elle accoucha, et qui furent nommés Rémus et Romulus.

RHÉCIUS ou CERCIUS, et AMPHITUS, conducteurs du char de Castor et Pollux.

1. RHÉNÉ, une des maîtresses de Mercure.

2. — Nymphe dont Oïlée eut Ajax. *Hygin.*

RHENOCHORÈS, *qui danse au milieu des troupeaux*, épithète de

Bacchus. Rac. *Rhen*, troupeau. *Anth.*

Rhescyntis, surnom que Junon reçut d'une montagne de la Thrace, où elle avait un temple célèbre.

Rhésus, roi de Thrace, vint au secours de Troie la dixième année du siége. Il savait qu'un oracle avait déclaré aux Grecs, comme une des fatalités de cette ville, qu'elle ne pouvait être prise, à moins qu'on n'empêchât les chevaux de Rhésus de boire de l'eau du Xanthe (fleuve de Phrygie), et de manger de l'herbe des champs de Troie. C'est pourquoi il résolut de n'arriver que de nuit, et campa près de Troie, pour y entrer le lendemain matin. Les Grecs en ayant été avertis par Dolon, l'espion des Troyens, envoyèrent cette même nuit Ulysse et Diomède, qui, sous la protection de Minerve, arrivèrent, sans être aperçus, au quartier des Thraces: ils les trouvèrent dormant tranquillement, ayant chacun près de soi ses armes et ses chevaux. Rhésus, au milieu d'eux, dormait profondément, ayant aussi près de lui ses chevaux attachés derrière son char. Diomède lui plongea son épée dans le sein, et fut pour ce malheureux prince un songe funeste que Minerve lui envoya, dit *Homère*, pendant qu'Ulysse détachait les chevaux de Rhésus, pour les emmener dans son camp. Cet oracle concernant Rhésus et ses chevaux pouvait bien être un artifice d'Ulysse, qui aurait répandu le bruit de cette fatalité de Troie, pour porter efficacement les Grecs à prévenir les secours que le roi de Thrace amenait aux Troyens.

Rhétorique. *(Iconol.)* *Cochin* l'a dessinée sous les traits d'une femme richement vêtue, dans l'action de parler avec véhémence, et sur la robe de laquelle sont brodés ces mots, *ornements, persuasion:* près d'elle un génie tient plusieurs hommes par des fils qui vont jusqu'à leurs oreilles. *Voy.* Eloquence, Polymnie.

Rhétus, un des guerriers qui périrent à la cour de Céphée, dans le combat qui se livra à l'occasion du mariage de Persée avec Andromède.

Rhévan. (*Myth. Ind.*) Les Indiens lui attribuent l'invention des pélerinages, et le regardent comme le fondateur de la secte des fakirs. Ils racontent que ce Rhévan, ayant enlevé la femme de Rama, nommée Sita, celui-ci, secondé du fameux singe Hanumat, se vengea de l'outrage qu'il avait reçu, en détrônant Rhévan.

1. Rhexénor, fils de Nausithoüs, et frère d'Alcinoüs, fut tué par Apollon.

2. — Père de Chalciope, femme d'Egée, roi d'Athènes.

3.—Epithète d'Apollon. *Anthol.*

Rhexikeleuthos, *qui ouvre le chemin aux voyageurs.* Epithète du même. Rac. *Rhessein*, briser, rompre; *keleuthos*, chemin.

Rhexinoos, *qui corrompt l'âme ou qui la brise*, épithète de Bacchus. Rac. *Rhessein*, briser; *noos*, âme, esprit. *Anthol.*

Rhigmus, fils de Pirée de Thrace, tué par Achille.

Rhin (*Iconol.*), fleuve que les anciens Gaulois honoraient comme une divinité; ils croyaient que c'était lui qui les animait au combat, qui leur inspirait le courage et la force pour défendre ses rives: aussi l'invoquaient-ils souvent au milieu des dangers. Lorsqu'ils soupçonnaient la fidélité de leurs femmes, ils les obligeaient d'exposer sur le Rhin les enfants dont ils ne se croyaient pas les pères, et si l'enfant allait au fond de l'eau, la femme était censée adultère; si au contraire il surnageait et revenait à sa mère, le mari, persuadé de la chasteté de son épouse, lui rendait sa confiance et son amour. L'empereur Julien, qui nous apprend ce fait, ajoute que ce fleuve vengeait par son discernement l'injure qu'on faisait à la pureté du lit conjugal. Il est représenté sur une médaille de Jules-César, par un vieillard à longue barbe, à moitié nu, assis au pied de plusieurs hautes montagnes; de la main gauche il s'appuie sur un vaisseau, et de la droite il tient une corne d'où il sort de l'eau. Une médail-

le de Drusus l'offre à-peu-près sous les mêmes traits; mais il n'a point de vaisseau auprès de lui, et sa main droite tient un roseau.

RHINOCOLUSTÈS, coupeur de nez, surnom donné à Hercule, lorsqu'il fit couper le nez aux hérauts des Orchoméniens, qui osèrent venir en sa présence demander le tribut aux Thébains. Il avait une statue sous ce nom en pleine campagne, près de Thèbes. Rac. *Rhin*, *rhinos*, nez; et *kolouein*, mutiler.

RHIPÉUS, Troyen renommé par sa justice, qui périt dans la dernière nuit de Troie.

RHIPHÉUS, Centaure, fils d'Ixion et de la Nue.

1. RHODÉ, nymphe, selon quelques auteurs, mère de Phaéton.

2 et 3. — Filles de Neptune et de Danaüs.

RHODES, isle de la Méditerranée. Les habitants de cette isle furent les premiers qui sacrifièrent à Minerve. Aussi Jupiter son père, dit *Pindare*, couvrit toute l'isle d'une nuée d'or, d'où il fit pleuvoir sur les habitants des richesses infinies : allégorie qui nous apprend que ceux qui honorent la sagesse sont comblés de biens. Rhodes rendait un culte particulier aux dieux Telchines.

Iconol. Sur les médailles, le symbole de Rhodes est d'un côté la tête du soleil, et de l'autre une rose.

1. RHODIA, une des Océanides aimée d'Apollon, donna son nom à l'isle de Rhodes.

2. — Fille de Danaüs. *Apollod.*

RHODOCHROOS, *couleur de rose*, épithète d'Apollon. *Anthol.*

RHODOPE, reine de Thrace, qui fut métamorphosée en une montagne de son nom. *V.* HÉMUS.

RHODOPEIUS, Orphée, de Thrace, où est le mont Rhodope.

RHODOS, fille de Neptune et de Vénus, nymphe de l'isle de Rhodes, dont le mythe se trouve dans *Pindare*. Elle fut l'amante d'Apollon. Lorsque les dieux se partagèrent la terre, Apollon qui se trouvait alors absent, n'eut rien pour sa part. A son retour dans l'Olympe, il s'en plaignit à Jupiter et lui demanda l'isle de Rhodes qu'il vit dans le fond de la mer. L'isle parut à la surface des ondes, et devint sa propriété. Il y rendit la nymphe Rhodos mère de sept fils. *Diodore*, qui les appelle Héliades, cite leurs noms : Ochimus, Cercaphus, Macares, Actis, Tenager, Triopas et Candalus. L'aîné de ses fils devint père de Camérus, Jalyssus et Lindus. Ils partagèrent entr'eux le patrimoine de leur père. Apollon ordonna à ses fils de sacrifier à Minerve avant toutes les autres divinités. Ils en furent récompensés par une pluie d'or, c'est-à-dire par des richesses et beaucoup d'habileté dans les arts.

RHODOSPHYROS, *à la jambe de rose*, épithète de l'Aurore, dans le poëme de *Quintus Calaber*.

RHŒBUS, cheval de Mézence.

1. RHŒCUS, RHŒTUS, RHÉTUS, un des Centaures, fils d'Ixion.

2. — Géant tué par Bacchus, et changé en lion.

3. — Roi d'une contrée d'Italie, dont le fils Anchémole, qu'il poursuivait pour le punir d'un crime qu'il avait commis, se réfugia auprès de Turnus, qui lui donna un asile. *En.* Il fut tué par Pallas, fils d'Evandre.

4. — Un homme de ce nom, s'étant aperçu qu'un chêne était près de tomber, commanda à ses enfants de prévenir cette chute, en raffermissant la terre autour de l'arbre, ou en y mettant des appuis. L'hamadryade dont la vie était attachée à celle du chêne se fit voir à Rhœcus, et le remercia de ce qu'il lui avait sauvé la vie, lui permettant de lui demander telle récompense qu'il souhaiterait. Il répondit en demandant ses faveurs. La nymphe y consentit, mais lui recommanda de s'éloigner de toute autre femme. Elle ajouta qu'une abeille leur servirait de messagère; mais l'abeille étant venue pendant que Rhœcus jouait, il la reçut fort mal, et la nymphe irritée le mit hors d'état d'avoir jamais postérité. *Schol. d'Apollonius.*

RHOEO, RHOIO, fille de Staphyle

et de Chrysothémis, aimée d'Apollon et enceinte, fut enfermée par son père dans un coffre, et jetée à la mer. Le coffre ayant été guidé vers l'isle de Délos, il en sortit avec la mère un enfant mâle qu'elle nomma Anius. Rhoio déposa son fils sur l'autel. Apollon le reçut et lui apprit la divination. *V.* Hémithée, Parthénie.

Rhoeteius, Enée, de Rhoeteum, ville et promontoire de la Troade.

1. Rhœtus, promontoire de la Troade, sur l'Hellespont, près duquel le corps d'Ajax était enterré.

2. — Roi des Marrubiens, père d'Archemore, et dont la femme Caspéria fut violée par son fils. *Enéid.*, *l.* 10.

3. — Rutule tué la nuit par Euryale. *Enéid.*, *l.* 9.

4. — Ethiopien tué par Persée. *Ovid. Métam.*, *l.* 5.

Rhombus, instrument magique des Grecs. C'était une espèce de toupie de métal ou de bois dont on se servait dans les sortilèges; on l'entourait de lanières tressées à l'aide desquelles on le faisait pirouetter. Les magiciens prétendaient que le mouvement de cette toupie magique avait la vertu de donner aux hommes les passions et les mouvements qu'ils voulaient leur inspirer. Quand on l'avait fait tourner dans un sens, si l'on voulait corriger l'effet qu'elle avait produit, et lui en faire produire un contraire, le magicien la reprenait, l'entourait en un autre sens, de sa bandelette, et lui faisait décrire un cercle opposé à celui qu'elle avait déjà parcouru.

Rhuddery. (*Myth. Ind.*) *V.* Sieb.

Rhysiponos, *qui met un terme aux travaux.* Rac. *Rhyein*, délier; *ponesthai*, travailler. *Anthol.* Epithète de Bacchus.

Rhyton, vase à boire, en forme de corne; on le trouve souvent sur les monuments bachiques.

Riadhiat (*Myth Musulm.*), espèce d'exercice spirituel usité chez les mahométans des Indes, qui consiste à se macérer le corps dans la retraite par les jeûnes, les cris, l'insomnie poussée jusqu'au point de tomber en syncope; c.-à-d., en style ascétique, en extase.

Richesse, (*Iconol.*) divinité poétique, fille du Travail et de l'Epargne. On la représente sous la figure d'une femme superbement habillée, toute couverte de pierreries, tenant en sa main une corne d'abondance remplie de pièces d'or et d'argent. *Cochin* lui donne un air inquiet et l'entoure de sacs de monnaie. Quelquefois les poètes la dépeignent aveugle, pour désigner qu'elle répand ses faveurs sans avoir égard au mérite. *Holben*, dans son tableau allégorique du triomphe de la Richesse, l'a symbolisée sous la figure de Plutus. C'est un vieillard chauve, assis sur un char antique et magnifiquement orné. Ce char est tiré par des chevaux blancs superbement harnachés et conduits par quatre femmes. Ce dieu des richesses est dans l'attitude d'un homme qui se baisse pour prendre de l'argent dans un coffre et dans des sacs, afin de le jeter au peuple. Auprès de lui l'on voit la Fortune et la Renommée, et à côté, Crésus et Midas. Autour du char plusieurs personnes s'empressent à ramasser l'argent qu'il a répandu. On a vu, dans le rameau d'or que la sibylle fait prendre à Enée pour lui servir de passe-port aux enfers, le symbole des richesses qui nous ouvrent les lieux les plus inaccessibles. *V.* Plutus.

Richys (*Myth. Ind.*), grands patriarches indiens qui forment la constellation que nous appelons *la grande Ourse.* Ils sont à quatre millions quatre cent mille lieues au-dessus de Saturne.

Ricnodès, *qui brise la terre,* épithète de Bacchus. *Anthol.*

Ridens, une des épithètes de Vénus, qui naquit, dit-on, en riant.

Ridiculus, le même que Rediculus.

Rigueur. (*Iconol.*) On la figure sous les traits d'une femme d'un aspect rigide, tenant de la main droite une verge de fer élevée, et

s'appuyant de la gauche sur le livre des lois. Elle a dans la même main des balances, dont un des côtés emporte l'autre.

Rimac. (*Myth. Péruv.*) Les peuples qui habitaient la vallée de Rimac, devenue aujourd'hui, sous le nom de Lima, la capitale du Pérou, adoraient une divinité qu'ils appelaient Rimac, c.-à-d. celui qui parle, parcequ'ils la consultaientdans toutes les entreprises, et qu'elle paraissait répondre, par l'adresse des prêtres, à tout ce qu'on lui demandait.

Rimmon (*Myth. Syr.*), idole de Damas en Syrie. Il en est question une seule fois dans l'Ecriture, lorsque le Syrien Naaman avoue au prophète Elisée qu'il a souvent été dans le temple de ce dieu, avec le roi son maître, qui s'appuyait sur son bras, pour honorer cette divinité. Comme ce mot signifie en hébreu *grenade*, fruit consacré à Vénus, on croit que Rimmon est la même que la déesse des amours. *Selden* le dérive de *rum*, élevé, et suppose que c'est le même qu'Elion, le plus grand dieu des Phéniciens.

Rinda (*Myth. Celt.*), mère de Vale, était au rang des déesses.

Rinfax et Skynfax (*Myth. Scand.*), chevaux du Jour et de la Nuit; on les distinguait des chevaux du Soleil.

Riobus. (*Myth. Jap.*) On appelle ainsi au Japon les sintoïstes mitigés, qui se relâchèrent de la sévérité de leur secte lorsque la doctrine du Budsdoïsme commença de se répandre, l'an 67 de J-C., et qui prétendirent, par un certain tempérament, concilier ensemble ces deux sectes; ce qui forma un schisme qui subsiste encore aujourd'hui au Japon, où l'on distingue les sintoïstes rigides d'avec les sintoïstes relâchés.

Riphæus. *Virgile* caractérise le vent Eurus par cette épithète prise des Riphées, montagnes de la Scythie où régnaient des vents violents.

Rire. (*Iconol.*) Un jeune homme vêtu gracieusement rit en regardant un masque laid et grimacier; il tient l'inscription, *Amara risus temperat*, le rire tempère les amertumes de la vie. Les plumes dont sa tête est ornée font allusion à la légèreté ou à l'aliénation de l'esprit.

Risus, dieu des ris et de la gaieté. Lycurgue, à Sparte, lui avait consacré une statue. Les Lacédémoniens l'honoraient comme le plus aimable de tous les dieux, et celui qui savait le mieux adoucir les peines de la vie. Ils plaçaient toujours sa statue auprès de celle de Vénus, avec les Grâces et les Amours. Les Thessaliens célébraient sa fête avec une gaieté qui convenait parfaitement à ce dieu.

Rivalité. (*Iconol.*) On la personnifie par une femme vêtue galamment et couronnée de roses dont les épines indiquent les motifs piquants de la jalousie. La chaîne d'or qu'elle présente gracieusement signifie que les dons sont souvent d'un puissant secours. Au bas de l'estampe sont deux béliers qui se heurtent.

Rivières. Le respect religieux pour les eaux courantes est de toute antiquité. *Homère* nous peint Pélée consacrant au Sperchius la chevelure de son fils Achille. *Hésiode* met au nombre des préceptes l'usage de ne jamais passer une rivière sans laver ses mains. Achille parle des taureaux immolés au Xanthus. Xerxès, avant de passer le Strymon, lui sacrifie des chevaux. Tiridate en offre un à l'Euphrate, tandis que Vitellius, qui l'accompagnait, fait la cérémonie du taurobole en son honneur. Lucullus poursuivant Tymnès offre des taureaux au même fleuve. Enfin, la jeunesse grecque consacrait sa chevelure au Néda, et les magistrats, à Rome, ne traversaient jamais les petites rivières qui coulaient près du Champ de Mars, sans avoir consulté les augures.

Robe *empoisonnée*, *v.* Créuse, Glaucé; *parsemée d'étoiles*, *v.* Nuit; noire, *v.* Mort.

Robigalies, fêtes en l'honneur du dieu Robigus. Elles se célébraient sur la fin d'Avril, et on lui offrait en sacrifice une brebis et un chien, avec du vin et de l'encens.

Robigo, ou Rubigo, déesse; ou plutôt Robigus, dieu qu'on invoquait pour la conservation des bleds, afin qu'il les préservât de la rouille ou de la nielle.

Robur (la Force), fille de Pallas et de Styx.

Rocaïl ben Adam, *fils d'Adam.* (*Myth. Orient.*) Selon la tradition des Orientaux, c'était le frère puîné de Seth, et il possédait les sciences les plus cachées. Surkhrage, puissant dive, ou géant, qui commandait dans toute l'étendue du mont Caf, pria Seth de lui envoyer Rocaïl pour l'aider à gouverner ses états. Rocaïl devint ainsi le visir de Surkhrage dans la montagne de Caf, où, après avoir gouverné plusieurs années ou siècles, et connaissant, ou par révélation divine, ou par les principes des sciences secrètes, que le temps de sa mort approchait, il voulut éterniser sa mémoire par un ouvrage merveilleux. En effet, il fit bâtir un palais et un sépulcre magnifiques, où l'on voyait grand nombre de statues de différents métaux, faites par art talismanique, lesquelles opéraient par des ressorts secrets ce que tout le monde aurait cru se faire par des hommes vivants. *Bibl. Or.*

Rocher. *Voyez* Ajax, Ariane, Cyanée, Galatée, Phlégyas, Polyphême.

Rocoub Alcaousag, *la cavalcade du vieillard sans barbe* (*Myth. Pers.*), fête que les anciens Persans célébraient à la fin de l'hiver, et dans laquelle un vieillard chauve et sans poil, monté sur un âne, et tenant en l'une de ses mains un corbeau, courait la ville et les places, en frappant d'une baguette tous ceux qu'il rencontrait. Cette mascarade représentait l'hiver. *Bibl. Or.*

Rodigast, divinité des anciens Germains, qui portait une tête de bœuf sur la poitrine, un aigle sur la tête, et tenait une pique de la main gauche.

Roi, titre de Jupiter. Après que les Athéniens eurent chassé les rois, ils élevèrent une statue au maître du tonnerre sous le nom de Jupiter Roi, pour faire connaître qu'ils n'en voulaient point d'autre à l'avenir. A Lébadie on offrait de même des sacrifices à Jupiter Roi. Enfin, ce dieu a souvent ce titre chez les anciens, et sur-tout dans les écrits des poètes.

Roi des Sacrifices. Le second magistrat d'Athènes, ou le second archonte, s'appelait Roi; mais il n'avait d'autres fonctions que celles de présider aux mystères et aux sacrifices; de même que sa femme, qui avait le nom de Reine avec les mêmes fonctions. L'origine de ce sacerdoce, dit *Démosthène*, venait de ce qu'anciennement dans Athènes le roi exerçait les fonctions du sacerdoce, et la reine entrait dans le plus secret des mystères. Après que Thésée eut donné la liberté à Athènes, et mis l'état en forme de démocratie, le peuple continua d'élire, d'entre les principaux et les plus gens de bien des citoyens, un roi sacrificateur, dont la femme, suivant une loi de ce même peuple, devait toujours être de la ville d'Athènes, et vierge quand il l'épousait, de manière que les choses sacrées pussent être administrées avec toute la pureté et la piété convenables; et, afin qu'on ne changeât rien aux dispositions de cette loi, il fut arrêté qu'on la graverait sur une colonne de pierre. Ce roi présidait donc aux mystères; il jugeait les affaires qui regardaient la violation des choses sacrées; dans le cas de meurtre, il rapportait l'affaire au sénat de l'aréopage, et, déposant sa couronne, il s'asseiait pour juger avec eux. Le roi et la reine avaient plusieurs ministres qui servaient sous eux, tels que les épimelètes, les hiérophantes, les gérères et les céryces. La même chose se pratiqua chez les Romains. Il y avait aussi un roi des sacrifices qui était à la tête de tous les prêtres, et qui fut créé après l'expulsion des rois, pour faire les sacrifices qu'ils avaient coutume de faire; c'est de là qu'on lui donna le nom de *Roi des Sacrifices*: mais de peur que ce titre ne lui donnât trop d'orgueil, il était soumis au pontife; il ne pouvait exercer au-

cune magistrature, ni assembler le peuple, et, après avoir fait les sacrifices, il sortait de l'assemblée avec précipitation comme un fugitif. Il était créé par le peuple assemblé par centuries. On le tiroit toujours des patriciens. Sa femme, qui s'appelait reine, avait aussi le droit de faire quelques sacrifices. La maison publique où demeurait le roi des sacrifices s'appelait *Regia*.

Rois d'Egypte. Les douze rois qui avaient bâti le fameux labyrinthe de Thèbes, avaient leurs sépultures dans les chambres souterraines de ce monument, à côté des tombes des crocodiles sacrés. *Hérodote* voulut les voir; mais les gouverneurs du lieu lui dirent qu'il ne leur était pas permis de les exposer à ses regards. « Lorsqu'un roi d'Egypte est mort, » dit *Diodore*, toute la nation prend » le deuil; on déchire ses habits; les » temples sont fermés; tout exercice » cesse; on ne célèbre point de fête; » chacun se barbouille le visage avec » de la boue, et pendant soixante-» douze jours, tous ne sont revêtus » que d'un drap attaché au dessous » des mamelles. Deux ou trois cents » personnes de l'un et l'autre sexe » vont deux fois le jour par la ville, » pour renouveller le deuil et les la-» mentations; ils chantent les vertus » du roi défunt qu'ils rappellent » pour ainsi dire des Enfers: ils s'abs-» tiennent pendant ce temps-là de » viandes cuites, de vin et de ra-» goûts. Ils n'usent ni de bains ni de » parfums; ils couchent sur la dure, » et n'approchent pas de leurs fem-» mes; en un mot, ils passent ces » jours dans le deuil et dans la tris-» tesse, comme si chacun avait perdu » son fils bien aimé. Pendant ce » temps on prépare la pompe des » funérailles. Au dernier jour, on » met le corps du roi dans une bierre, » et on lit un écrit qui contient en » abrégé les actions du feu roi. Il est » alors permis à chacun de publier » tout haut ses défauts; le peuple ou » applaudit à ses louanges, ou se » récrie sur ses vices. Il est arrivé » souvent que des rois d'Egypte ont » été jugés indignes de funérailles » magnifiques. » — Les plus remarquables des sépultures royales étaient les pyramides, comptées au nombre des merveilles du monde, et qui furent commencées au rapport d'*Hérodote*, par Chéops, fils de Rhampsinitus.

Roma, Troyenne qui, venue en Italie avec Enée, épousa Latinus. Elle en eut deux enfants, Rémus et Romulus; ceux-ci bâtirent une ville qu'ils nommèrent Rome, du nom de leur mère. On raconte autrement la fondation de Rome. *V.* Romulus.

Romana, épithète de Junon.

Romains (Jeux), autrement les grands jeux, parceque c'étaient les plus célèbres de tous. Ils avaient été institués par le premier Tarquin. On les célébrait en l'honneur de Jupiter, de Junon et de Minerve. Ils commençaient toujours le 4 septembre, et duraient quatre jours du temps de Cicéron. La durée en fut augmentée dans la suite, aussi bien que celle de la plupart des jeux publics, quand les empereurs se furent emparés du droit de les faire représenter. Ces jeux étaient quelquefois scèniques.

Romanus, fils d'Ulysse et de Circé.

Rome. (*Ic.*) Les anciens, non contens de personnifier leurs villes, et de les peindre sous une figure humaine, leur attribuaient encore les honneurs divins. Entre celles qu'on a ainsi honorées, il n'y en a point dont le culte ait été si grand et si étendu que celui de la déesse Rome. On lui bâtissait des temples; on lui élevait des autels, non seulement dans Rome, mais aussi dans d'autres villes de l'empire; telles que Nicée, Ephèse, Alabande, Mélasse, Polas ville de l'Istrie. Il y en avait plusieurs à Rome, où le culte de cette déesse était aussi célèbre que celui d'aucune autre divinité. On la peignait ordinairement très ressemblante à Minerve, assise sur un roc, ayant des trophées d'armes à ses pieds, la tête couverte d'un casque, et une pique à la main.

Quelquefois, au lieu d'une pique, elle tient une Victoire, symbole bien convenable à celle qui avait vaincu tous les peuples de la terre connue. Rome victorieuse est exprimée, sur une médaille de Galba, par une Amazone debout, le pied droit posé sur un globe, tenant un sceptre de la main gauche, et de la droite une branche de laurier. Rome heureuse, sur une médaille de Nerva, est armée de pied en cap; elle tient de la gauche un gouvernail, symbole du gouvernement qu'elle exerçait sur l'univers, et porte de la droite une branche de laurier. Les figures de la déesse Rome sont assez souvent accompagnées d'autres types. Telle était l'histoire de Rhéa Sylvia, la naissance de Rémus et de Romulus, leur exposition sur le bord du Tybre, le berger Faustulus qui les nourrit, la louve qui les allaita, le lupercal ou la grotte dans laquelle la louve en prit soin.

Rome est représentée quelquefois, mais rarement, tourelée comme Cybèle. On la voit ainsi sur les médailles des familles Calpurnia, et Caninia, et sur celles des villes grecques et asiatiques. Rome a tantôt à ses pieds des moutons, et une chèvre comme pour exprimer, dit *Montfaucon*, qu'elle tire son origine d'un enfant élevé par des bergers, ou pour indiquer la sécurité dont on jouissait sous son empire; tantôt elle est assise sur des armes amoncelées, dépouilles des peuples vaincus. Une peinture antique du palais Barberin représente Rome assise sur un trône, coiffée d'un casque à aigrettes; elle a sur chaque épaule un petit génie ailé. De la main droite, elle tient un sceptre; de la gauche, une victoire portant une bannière avec l'inscription S. P. Q. R. A ses deux côtés, sur le même siége, on voit un homme nu, assis sur un cygne ou sur une oie, peut-être en mémoire de celles qui sauvèrent le Capitole. Un bouclier ovale est à son côté. Deux autres médailles des familles Aurelia et Cornelia représentent la tête de Rome avec un casque recourbé comme le bonnet phrygien; peut-être pour indiquer l'origine de Rome fondée, selon l'opinion commune, par des gens descendus des Troyens.

Les médailles de Maxence, représentent Rome éternelle, assise sur les enseignes militaires, armée d'un casque, tenant d'une main son sceptre, et de l'autre un globe qu'elle présente à l'empereur couronné de laurier, pour lui marquer qu'il était le maître et le protecteur de l'univers, avec cette inscription : *Conservatori urbis æternæ.*

Les médailles de Vespasien nous font voir Rome avec le casque en tête et couchée sur sept montagnes, tenant son sceptre, et ayant à ses pieds le Tibre, sous la figure d'un vieillard.

Une pierre gravée antique, de la collection du Cabinet National nous représente le génie de Rome sous la figure d'un jeune homme assis sur la chaise curule, et placé devant l'autel de Mars. Il tient d'une main une corne d'abondance remplie de toutes sortes de biens et de richesses, et de l'autre une statue de la Victoire, qu'il semble offrir au dieu de la guerre, comme à l'auteur de la fortune de Rome. Cette ville reconnait par cette offrande, qu'elle doit l'agrandissement de sa puissance et de son empire aux succès brillants de ses armes victorieuses. L'allégorie de ce monument votif est encore expliquée par cette inscription : *Marti victori*, à Mars victorieux.

Iconol. Rome la sainte est représentée debout, casquée, cuirassée, ayant une jupe de pourpre brochée d'or. Elle tient de la main droite une lance terminée en forme de croix, au milieu de laquelle on voit la lettre P, apparemment la puissance *papale*. Au milieu du bouclier sur lequel la figure s'appuie, sont deux clefs croisées, surmontées de la tiare; et la lance qu'elle tient de l'autre main, porte sur la tête du dragon abattu à ses pieds.

ROMÈ, la force et la bravoure personnifiées. La lesbienne *Erinna* l'appelle la fille de Mars, la reine habile à la guerre, la reine à la ceinture

d'or, et qui habite l'Olympe. *Mœra*, ou la Parque lui donna le pouvoir de gouverner à son gré la terre et la mer. Elle seule donne naissance aux guerriers vaillants, et fait qu'on peut recueillir les fruits de la campagne.

Romula, nom donné au figuier sous lequel furent trouvés Rémus et Romulus. *Ov. Fast. V.* Ruminal.

Romulidæ, les Romains descendants de Romulus. *Énéid. l.* 8.

Romulus et Rémus, frères, passaient pour les fils de Mars et de la vestale Rhéa Sylvia; voici l'histoire de leur naissance : Sylvius Procas, douzième roi d'Albe depuis Sylvius Posthumius, laissa deux fils, dont le cadet Amulius, envahit le trône, au préjudice de Numitor, son frère aîné. Pour assurer la couronne sur sa tête et sur celle de ses enfants, il tua, dans une partie de chasse, Lausus, fils de Numitor, et força en même temps Sylvia, sa sœur, ou autrement Rhéa Sylvia, de se consacrer au culte de Vesta, pour la mettre hors d'état d'avoir des enfants, parceque les prêtresses de Vesta ne pouvaient avoir aucun commerce avec les hommes. Cependant Sylvia, s'étant laissée corrompre par un homme de guerre, accoucha de deux garçons, que leur oncle Amulius ordonna de jeter dans le Tybre; mais ceux qui étaient chargés de la commission se contentèrent de les porter, dans un berceau, en un lieu où les eaux du Tybre étaient débordées. Les Romains, pour jeter du merveilleux sur leur origine, ont d'abord prétendu que la mère de leur fondateur fut séduite par le dieu Mars, aimant mieux devoir la naissance de leur premier roi aux larcins amoureux de ce dieu, que de ne pas tenir à la divinité par quelque endroit, persuadés que cette parenté avec le dieu de la guerre les rendrait plus formidables. Ils ajoutent, en second lieu, que deux animaux consacrés à Mars, une pie et une louve, nourrirent ces deux enfants; et l'on voit encore aujourd'hui à Rome un monument d'airain qui représente une louve allaitant Romulus et Rémus. Ce qu'il y a de plus vraisemblable dans tout cela, c'est qu'un certain Faustulus, berger des troupeaux du roi, trouva ces deux enfants exposés, et qu'ils furent élevés par sa femme, surnommée Louve, parcequ'elle était débauchée. Ces enfants, devenus grands, battirent les bergers du roi d'Albe, qui exerçaient des brigandages; et cette querelle les ayant fait arrêter et conduire à la cour, ils furent reconnus par Amulius qu'ils tuèrent. Ils mirent Numitor sur le trône, et, par son conseil, ils résolurent de bâtir une nouvelle ville dans l'endroit où ils avaient été exposés et élevés. Mais, pour empêcher la rivalité entre les deux frères, Numitor voulut que, selon l'usage de ce temps-là, les auspices décidassent de celui à qui la couronne appartiendrait. Rémus vit le premier six vautours sur le mont Aventin; Romulus en vit, après lui, douze sur le mont Palatin. Là-dessus, il s'éleva entre eux une dispute qui se termina par la mort de Rémus. D'autres prétendent que celui-ci fut assassiné par son frère, parceque, par mépris, il avait sauté au-delà du fossé qui entourait sa nouvelle ville; car les fossés, les murs et les portes des villes étaient quelque chose de sacré chez les anciens. Quoiqu'il en soit, Romulus traça le plan de sa nouvelle ville sur le mont Palatin; et lorsqu'elle fut achevée, il assembla le peuple pour établir la forme du gouvernement. La royauté lui fut déférée d'un consentement unanime, et il fut solemnellement proclamé roi, après que l'on eut pris les auspices, cérémonie qui fut toujours observée dans la suite. Pour augmenter le nombre des habitants de sa nouvelle ville, il ouvrit un asile, entre le mont Palatin et le Capitole, pour les esclaves fugitifs, les banqueroutiers et les malfaiteurs. Cette troupe de brigands et d'aventuriers, méprisée par tous les peuples voisins, n'eût pu trouver à se multiplier, si Romulus n'avait eu recours à l'artifice pour enlever les filles des Sabins, qu'il fit épouser à ses nouveaux sujets. Cet outrage occasionna

occasionna d'abord des guerres sanglantes contre les Cininéens, que Romulus vainquit et qu'il contraignit à devenir citoyens de sa ville : politique imitée depuis par les Romains, et qui contribua le plus à élever leur empire au point de grandeur où il parvint. Il défit les Antemnates et les Crustumiens, et leur imposa la même loi; et les Sabins auraient sans doute éprouvé le même sort, si, par la médiation des Sabines enlevées, ils n'eussent préféré la paix, et l'union avec les Romains, de façon qu'ils ne fissent plus qu'un même peuple avec eux. Tatius, leur roi, partagea le même trône avec Romulus. Ce prince, après avoir ainsi pourvu à assurer des sujets à son état, songea à en régler l'intérieur; et d'abord il fit trois partages des terres de son royaume. Une partie fut consacrée au culte des dieux, et destinée aux frais de la religion; la seconde fut réservée pour les dépenses et les nécessités publiques, et pour l'établissement de la ville ; la troisième fut partagée entre les sujets, et divisée en trente parties égales, conformément au nombre des curies qui composaient le total des citoyens. Il en avait formé trois classes, auxquelles il avait donné le nom de tribus, et chaque classe était divisée en dix curies. Il appela chaque tribu d'un nom particulier; la première, la tribu des *Rhamnes*, toute composée de Romains; la seconde, des *Tatiens*, qu'il avait formée des Sabins; la troisième, des *Lucères*, où il incorpora tous les peuples étrangers qu'il avait soumis, arrangement qui subsista jusqu'à la nouvelle division des tribus faite par Tullus Hostilius. Ce prince partagea aussi ses sujets en trois différents ordres, les patriciens, les chevaliers, et les plébéiens. Il choisit dans le premier ordre cent hommes distingués par leur âge et leur naissance, leurs richesses et leur mérite, dont il forma un corps qu'il appela *Sénat*, et qu'il chargea de gouverner la ville, et de régler les affaires de l'état, lorsque la guerre l'obligeait de sortir du territoire de Rome. Ce fut aussi un coup de politique de la part de ce prince, qui, sentant bien que ses nouveaux sujets, accoutumés au brigandage, et qui ne s'étaient mis sous un chef que pour le continuer impunément, n'auraient pu s'accommoder de l'obéissance prescrite dans un état purement monarchique, voulut en tempérer l'autorité, en paraissant la partager avec eux. Ainsi le sénat servait en quelque sorte de barrière à la puissance du roi, qui ne faisait rien de considérable sans prendre son avis. Malgré ce tempérament, il ne put éviter le soupçon d'aspirer à gouverner seul; et quelques séditieux s'étant élevés un jour contre lui pendant qu'il haranguait le peuple, on dit que les sénateurs, profitant du tumulte, le mirent en pièces, et que, pour éloigner d'eux le soupçon d'un tel attentat, ils subornèrent un certain Proculus, qui jura qu'il avait vu monter au ciel Romulus, et que ce prince avait ordonné qu'on lui rendît les honneurs divins. Aussi-tôt on bâtit un temple en son honneur, et on créa pour lui un prêtre particulier, appelé *Flamine Quirinal*; sa fête se nommait *Quirinalia*. Il avait régné trente-sept ans.

1. Romus, fils de Jupiter.
2. — Fils de Latinus.
3. — Fils d'Ulysse.
4. — Fils d'Enée et de Lavinie.
5. — Fils d'Emathion.
6. — Fils d'Ascagne.
7. — Fils d'une fille d'Enée.
8. — Fils d'Italus et d'Electra, fille de Latinus.
9. — Fils d'un Latinus, fils de Télémaque.
10. — Fils d'Alba, fille de Romulus fils d'Enée.
11. — Fils de Mars et de Rhéa Sylvia.

Roosi (*Myth. Jap.*), chef de secte japonais, qui paraît le même que Lao-kium. *Voyez* ce mot.

Rosc-Hazama, c'est-à-dire chef de l'an. C'est le nom que les Juifs modernes donnent à la fête qu'ils célèbrent au commencement de leur année, c'est-à-dire les premiers jours du mois de Septembre, qu'ils appel-

lent *Tisri*. Ils prétendent que c'est dans ce temps-là que le monde a commencé, quoique d'autres aient soutenu qu'il avait plutôt commencé au mois de Mars, qu'ils appellent *Nisan*. Tout travail est interdit pendant cette fête, et toutes les affaires sont interrompues. La solemnité du commencement de l'année est fondée sur une opinion particulière aux Juifs. Ils imaginent que Dieu a spécialement choisi ce jour-là pour juger les actions de l'année dernière, et régler les événements de celle qui commence. Dans cette idée, les Juifs se préparent, un moisd'avance, à subir ce jugement. Ils tâchent d'expier leurs fautes par la pénitence, la prière et l'aumône. Les plus négligents commencent du moins à faire cette préparation la semaine qui précède cette fête. La veille, les pénitences redoublent; et chacun se fait appliquer sur le corps trente-neuf coups de fouet, qu'ils appellent *Malchuth*. Le soir du premier jour de l'année, lorsqu'ils reviennent de la synagogue, ils disent à ceux qu'ils rencontrent, *Sois écrit en bonne année!* et l'autre répond par le même souhait. Ce jour, ils se servent dans leur repas de miel et de pain levé, ce qui leur est une espèce de présage que l'année sera douce et fertile. Quelques uns vont à la synagogue habillés de blanc, pour marquer la pureté de leur conscience. D'autres, sur-tout les Juifs allemands, prennent ce jour-là l'habit qu'ils ont destiné pour leur sépulture. L'office est plus long qu'aux autres jours de fêtes. La lecture du *Pentateuque* se fait à cinq personnes. On lit le sacrifice qui se faisait autrefois ce jour-là avec un endroit des prophètes. On y joint des prières pour la prospérité du prince sous la domination duquel on est. Après toutes ces cérémonies, le son du cor se fait entendre, comme pour avertir les pécheurs du jugement de Dieu. Cette fête se termine par la cérémonie qu'on appelle *Habdala*. Les Juifs passent ainsi les deux premiers jours de Septembre. Ils continuent ensuite leurs pénitences et leurs bonnes œuvres jusqu'au dix du mois, qui est le jeûne des pardons, et qu'ils appellent *Jonc-Hachipur*, c'est-à-dire jour du pardon.

Rose, fleur qui faisait les délices des anciens; ils en ornaient les statues de Vénus et de Flore. Elle était particulièrement consacrée à Vénus, parcequ'elle avait été teinte du sang d'Adonis, ou de cette déesse même, qu'une de ses épines avait blessée. C'était aussi l'ornement des Grâces, parceque, comme elle, ces déesses brillent de leur propre éclat, sans parure étrangère. Cette fleur était le symbole de la mollesse et de la volupté. C'était encore le symbole d'une vie courte. Aussi on jetait des roses sur les tombeaux, et l'on voit par les inscriptions, que les parents s'obligeaient à remplir ce dernier devoir. Les anciens en faisaient usage dans les festins, parceque, dit-on, la rose est astringente, et que son odeur dissipe les fumées que le vin porte à la tête. Ils en jetaient sur la table et sur les lits où ils s'asseyaient pour manger, et en faisaient aussi des couronnes pour eux-mêmes.

Myth. Mahom. Les musulmans en attribuent l'origine à Mahomet, et voici comment: Mahomet faisant le tour du trône de Dieu dans le paradis avant de se montrer aux hommes, Dieu se tourna vers lui, et le regarda. Le prophète en eut tant de honte qu'il en sua; et ayant essuyé sa sueur avec les doigts, il en fit tomber six gouttes hors du paradis, l'une desquelles fit naître sur-le-champ le riz et la rose.

Rosea Dea, la déesse aux doigts de rose, l'Aurore.

Roseaux. Le barbier de Midas s'étant aperçu que ce roi avait des oreilles d'âne, et n'osant confier ce secret à personne, fit un trou dans la terre, y déposa le fardeau qui le tourmentait, recouvrit le trou, et s'en alla. Peu après il y crût des roseaux, lesquels, agités par le vent, articulaient des paroles, et apprirent à tout le monde que Midas avait des oreilles d'âne. — Les roseaux sont un des attributs des fleuves et des

nymphes. Presque tous les monuments antiques et modernes représentent ces divinités couronnées de roseaux.

Rosée. (*Iconol.*) Elle se peint sous la figure d'une jeune fille soutenue dans les airs, à peu de distance de la terre, et au-dessus d'une prairie. Sa draperie est aurore. On la coiffe de rameaux, et dans ses mains elle en tient d'où distillent des gouttes d'eau. Au-dessus de sa tête est une lune dans son plein.

Rossignols. (*Myth. Arab.*) La saison où ces oiseaux commencent à chanter était une fête des anciens Arabes, par laquelle ils solemnisaient le retour de la chaleur. *Chardin.* *Voyez* Orphée, Philomèle.

Rostam. (*Myth. Pers.*) Ce personnage est le plus grand et le plus renommé entre tous les héros fabuleux de la Perse. Il était fils de Zal, ou Zalzer, et petit-fils de Sam fils de Nériman. Les Persans, pour lui donner encore une origine plus noble, disent qu'il descendait de Mamoun, fils de Benjamin fils du patriarche Jacob. Ses plus grands faits d'armes sont la délivrance de Caïcaous II, roi de la dynastie des Caïnides, qu'il tira des prisons de Zoulzagar, roi d'Arabie; et celle de Saïvesch, son fils, qu'il garantit des embûches que lui avait dressées Sandabah, sa belle-mère. Il vengea ensuite la mort de Saïvesch, qui avait été tué dans le Turquestan, quoiqu'il eût joint à ses Turcs les troupes innombrables du Raï, ou roi des Indes, et celles du Khakan, ou roi du Khatkaï, qu'il fit son prisonnier, et contraignit Afrasiab d'accepter la paix aux conditions qu'il lui offrit.

Caïcaous cependant n'étant pas content de cet accord, Rostam tomba dans la disgrace, et fut obligé de se retirer dans le Segestan et dans le Zablestan, où s'étant cantonné, il refusa d'embrasser la religion de Zoroastre, ou le magisme, que le roi Caïcaous lui avait fait proposer.

Caïcaous, ayant appris la résistance que Rostam faisait à ses ordres, lui envoya Asfendiar, son fils, pour le porter à l'obéissance. Asfendiar eut plusieurs conférences sur ce sujet avec Rostam, dans lesquelles ne pouvant rien obtenir de lui par ses discours, il fallut terminer cette affaire par un combat singulier. Ce fameux duel d'Asfendiar et de Rostam dura deux jours, et les romans de l'Orient sont pleins des faits d'armes extraordinaires de ces deux héros. Mais enfin Asfendiar y succomba, ayant reçu un coup de rateau de la main de Rostam, qui s'était aperçu qu'Asfendiar avait un charme contre les flèches.

La valeur et la bravoure de Rostam et d'Asfendiar sont encore aujourd'hui, parmi les Orientaux, l'exemple et le modèle de la vertu militaire; et les plus grands rois de l'Orient ne dédaignaient pas d'être comparés à ces deux héros, de même que, parmi les Européens, les noms d'Alexandre et de César ne sont guère oubliés, quand il s'agit de louer les vertus des grands hommes.

Les Persans donnent ce nom à deux héros fabuleux, célèbres dans leurs annales; le premier, fils de Zal-le-Blanc, roi des Indes; et le deuxième, fils de Tahmour, roi de Perse; lesquelles, après une longue et sanglante guerre, convinrent de la terminer par un combat singulier. Ce combat consistait à empoigner un anneau de fer et à l'arracher à son adversaire. Celui à la main duquel il restait, était réputé vainqueur et donnait la loi. Les Orientaux, dit *Chardin*, attachent au nom de *Rostam* la même idée que les Grecs à celui d'Hercule, et que les Européens à celui de Roland.

Rostra, ou éperons de navires, étaient portés à Rome dans les triomphes pour les victoires navales.

Roth, idole ou divinité chimérique qu'on a prétendu avoir été adorée par les anciens habitants de la haute Normandie. *Descrip. hist. et géog. de la Haute-Normandie, tome 2, pag. 4.*

Roudra (*Myth. Ind.*), le feu, une des cinq puissances primitives engendrées par le créateur. *V.* Pancacartaguel.

Roue (*Iconol*). (*Voy*. Fortune, Ixion, Occasion.) On voit souvent sur les revers des médailles romaines une roue qui désigne les chemins publics racommodés par ordre du prince, pour la commodité des voitures. — La roue était un des symboles de Némésis. Elle était aussi un instrument de supplice chez les anciens : on y attachait le criminel, et on tournait la roue qui lui dilatait et lui déchirait les membres. La roue sur laquelle Ixion était attaché, tournait toujours, selon les poètes.

Rouleaux *de papiers dans les mains d'une femme*. *V*. Clio.

Rous (*Myth. Orient.*), huitième fils de Japhet fils de Noé, dont la Russie a pris son nom. Les écrivains orientaux lui donnent un naturel inquiet et turbulent, et le peignent comme un mauvais frère et un mauvais roi. *Bibliot. Orient.*

Roussalky (*Myth. Slav.*), nymphes regardées comme les déesses des eaux et des bois. Le peuple russe dit qu'on les voit encore quelquefois se balancer sur les branches des arbres, ou se baigner sur les bords des lacs et des rivières, et peindre au soleil leur verte chevelure.

Ruana (*Iconol.*), divinité romaine. Elle était honorée par les moissonneurs, pour qu'ils ne laissassent point échapper les grains des épis. On la représentait tenant à la main un tuyau de bled, dont les épis étaient intacts.

Rubis. Les anciens lui attribuaient la propriété de résister au venin, de préserver de la peste, de bannir la tristesse, de réprimer la luxure, et de détourner les mauvaises pensées. S'il venait à changer de couleur, il annonçait les malheurs qui devaient arriver, et la reprenait aussitôt qu'ils étaient passés.

Ruche. *Montfaucon* produit une figure de l'Espérance qui a près d'elle une ruche, outre ses attributs ordinaires.

Rudiaires. On appelait ainsi les gladiateurs qui quittaient le métier, après avoir reçu la baguette appelée *rudis*, et qui ne combattaient plus que volontairement, lorsqu'il y avait quelque prix considérable à gagner. Ceux-là consacraient leurs armes dans le temple d'Hercule, qui était le dieu particulier des gladiateurs.

Rudranni, *qui fait pleurer* (*Myth. Ind.*), épithète de la déesse Bhavani, en sa qualité de destructrice. *Voy*. Bhavani.

Rugiewith, divinité adorée par les anciens Vandales.

Rugner (*Myth. Celt.*), géant dont la lance était faite de pierre à aiguiser. Dans un duel, Thor la lui brisa d'un coup de sa massue, et en fit sauter les éclats si loin, que c'est de là que viennent toutes les pierres à aiguiser qu'on trouve dans le monde, et qui paraissent évidemment rompues par quelque effort.

Rumanées, déesses mères, adorées à Rumaniem, dans le pays de Juliers.

Rumeur. (*Iconol*.) Les Egyptiens la représentaient par un jeune guerrier armé à l'antique, qui court çà et là, armé d'une pique et semant la division. *L'Arioste*, qui l'appelle un sanglant boute-feu ; lui fait tenir un fusil armé. *Cochin* l'exprime par un homme qui frappe des cymbales, et entouré de trompettes, de cors et de tambours; ce qui est secondé par un coup de tonnerre.

Rumia, Rumilia, Rumina, déesse qui, chez les Romains, présidait à l'éducation des enfants à la mamelle. On la représentait sous la forme d'une femme tenant sur son sein un enfant qu'elle paraissait vouloir allaiter. On lui présentait ordinairement pour offrande du lait et de l'eau mêlés avec du miel. Rac. *Ruma*, mamelle.

Ruminal, le figuier sous lequel on trouva Rémus et Romulus, qu'une louve allaitait.

Ruminus, Jupiter, ainsi nommé, comme le dieu nourricier de tout l'univers.

Runcina, déesse que les Romains invoquaient au moment de la moisson. *Varr.*

Runes (*Myth. Celt.*), lettres, ou caractères magiques, que les peuples du nord croyaient d'une grande vertu

dans les enchantements. On en peut juger par ce passage d'un poëme moral attribué à *Odin* lui-même. (*Voy.* Havatnaal.) « Le feu chasse les maladies, le chêne la strangurie; la paille conjure les enchantements, les runes détruisent les imprécations, la terre absorbe les inondations, et la mort éteint les haines. »

On distinguait plusieurs espèces de runes; il y en avait de nuisibles, que l'on nommait *runes amères;* on les employait lorsqu'on voulait faire du mal. Les *runes secourables* détournaient les accidents; les *runes victorieuses* procuraient la victoire à ceux qui en faisaient usage; les *runes médicinales* guérissaient des maladies : on les gravait sur des feuilles d'arbres; enfin il y avait des runes pour éviter les naufrages, pour soulager les femmes en travail, pour préserver des empoisonnements, pour se rendre une belle favorable; mais dans ce dernier cas, une faute d'orthographe était de la dernière conséquence : un amant exposait sa maîtresse à quelque maladie dangereuse, à laquelle on ne pouvait remédier que par d'autres runes écrites avec la plus grande exactitude. Ces runes différaient par les cérémonies qu'on observait en les écrivant, par la matière sur laquelle on les traçait, par l'endroit où on les exposait, par la manière dont on arrangeait les lignes, soit en cercle, soit en serpentant, soit en triangle, etc.

Rurina, Rusina, déesse qui présidait au ménage des champs.

Ruse (*Iconol.*), femme laide qui tient un masque, et qui cache un renard sous ses vêtements. *Voy* Fourberie.

Rusor, surnom de Pluton. D'autres donnent à ce dieu les mêmes fonctions et la même origine qu'à Rusina.

Rusvon (*Myth. Musul.*), ange qui a les clefs du Paradis, et qui en ouvre la porte aux bienheureux, après qu'ils ont bu des eaux de l'étang de vie.

Rutilien, sénateur de Rome, eut la curiosité de consulter un faux prophète, nommé Alexandre, sur les précepteurs qu'il devait donner à son fils. Celui-ci répondit qu'il lui donnât *Pythagore* et *Homère*. Rutilien comprit tout simplement qu'il fallait faire étudier à son fils la philosophie et les belles-lettres. Le jeune homme mourut peu de temps après; ce qui fit représenter à Rutilien que son prophète s'était bien mépris. Mais Rutilien trouvait, avec beaucoup de subtilité, la mort de son fils annoncée dans l'oracle, parcequ'on lui donnait pour précepteurs *Homère* et *Pythagore*, qui étaient morts.

Rustiques (*Dieux*), dieux qui présidaient à l'agriculture. On les distinguait en grands et en petits : les grands étaient Jupiter, la Terre, le Soleil, la Lune, Cérès, Bacchus, Flore, Minerve, etc.; les petits étaient Fauna, Palès, Pomone, Sylvain, Vertumne, Priape, et surtout le dieu Pan : des modernes mettent aussi du nombre les Faunes, les Silènes et les Nymphes.

Rutrem. (*Myth. Ind.*) Brahma ayant produit Sanaguen, Sananaden, Sanarcomaren et Sanartchoussaden, quatre pénitents doués de vertu, leur ordonna de procréer le genre humain; mais ceux-ci, livrés à la contemplation de leur naissance, s'y refusèrent. Brahma irrité fit sortir de son front Rutrem, et lui commanda de résider dans le soleil, la lune, le vent, le feu, l'espace, la terre, l'eau, la vie, la pénitence, le cœur et les sons. Rutrem se métamorphosa sous onze formes, dont chacune porte le nom d'un des onze Rutrem. Ce sont des créatures provenues d'un acte de la volonté de Rutrem, qui en produisirent une infinité d'autres par la même voie. Les brahmines racontent de lui cette anecdote:

Brahma, peu content d'avoir épousé sa mère, voulut encore se marier avec sa fille. Il se métamorphosa en cerf, et, sous ce déguisement, poursuivit sa fille qui le fuyait, jusqu'à ce qu'elle fût arrivée dans une épaisse forêt; et ce fut en ce lieu

sombre et solitaire qu'il consomma ce mariage incestueux. Cependant, malgré toutes ses précautions pour se cacher, ses frères Wishnou et Rutrem, et les trente millions de dieux, eurent connaissance de ce qu'il avait fait. Ils en furent tellement indignés, qu'ils résolurent, d'un commun accord, de lui faire couper une de ses cinq têtes, en punition de son incontinence. Rutrem fut chargé de l'éxécution de cet arrêt. Aussi-tôt il se mit à chercher son frère Brahma de toutes parts; et l'ayant trouvé, il lui abattit une de ses têtes, sans autres armes que ses ongles longs et tranchants. Brahma ne s'en tint pas à cette expiation, et quitta le corps avec lequel il avait commis cet inceste. Ce corps, ainsi abandonné, fit naître les ténèbres et le brouillard.

Rutules, peuples d'Italie, célèbres par la guerre qu'ils soutinrent, sous la conduite de Turnus, contre Enée.

Rymer (*Myth. Scand.*), géant ennemi des dieux, qui doit, à la fin du monde, être le pilote du vaisseau *Naglefare*.

S

Saba, ou Sabi (*Myth. Arab.*), petit-fils d'Enoch, suivant la tradition des Sabéens, peuple de l'Arabie; et suivant la musulmane, fils d'Ioctan, et petit-fils d'Houd ou Héber. *Bibl. Or.*

Sabaha. (*Myth. Afr.*), nom que porte le chef de la religion dans l'isle de Madagascar.

Sabadius, un des dieux des Thraces. On le croit le même que Sabasius.

Sabaoth, dieu des Gnostiques, chrétiens judaïsans des premiers siècles de l'église. Ils le représentaient sous la figure d'un âne.

1. Sabasien, surnom de Bacchus; des Sabes, peuples de Thrace, dont il était particulièrement honoré.

2. — Jupiter eut le même surnom.

3. — Enfin, le Mithras des Perses se retrouve ainsi nommé sur d'anciens monuments.

Sabasies, fêtes en l'honneur de Bacchus, surnommé Sabasius. On les célébrait par des danses, des courses, et avec des transports de fureur.

Sabasius, fils de Jupiter et de Proserpine. *Orphée* dit que c'est lui qui sut coudre Bacchus dans la cuisse de son père.

Sabba, devineresse qu'on a mise au nombre des Sibylles. On croit que c'était celle de Cumes.

Sabbat, prétendue assemblée où l'imagination des démonographes, tels que *Bodin*, *Delrio*, etc., a réuni les diables, les sorciers et les sorcières, fantômes hideux et bizarres qui n'ont jamais existé que dans des cerveaux blessés et malades. Cette fiction sotte et dégoûtante est un peu différente des fictions de l'antiquité, mais, comme fiction, appartient à cet ouvrage; et c'est ce qui me détermine à en crayonner les principaux traits.

Le Loyer, livre 4 des Spectres, chap. 13, fait remonter jusqu'à Orphée, fondateur des Orphéotélestes, l'institution du Sabbat et toutes les cérémonies qui l'accompagnent. Il retrouve dans les chants des Orgies, *Saboé*, *Evohé*, le cri des sorciers, *Sabbat;* et dans Sabasius, surnom de Bacchus, le nom même du *Sabbat*. D'autres le dérivent de *sabbatum*, samedi, parceque c'est le jour de l'assemblée désignée sous ce nom.

Le lieu ordinaire du sabbat est un carrefour, ou quelque place auprès d'un lac ou d'une mare; le carrefour, apparemment pour que le lieu de l'assemblée soit plus à la portée des sociétaires; le lac ou la mare, pour que les enfants, en y agitant l'eau, excitent de furieux orages.

Les nuits ordinaires de la convocation sont celles du mercredi au jeudi, et du vendredi au samedi. Quand l'heure est venue, une marque donnée par Satan aux sorciers les réveille après le premier somme, et il leur suffit de tenir un œil fermé, pour s'y voir transportés en un instant. D'autres fois le diable fait paraître un mouton dans une nuée, comme avertissement. Quoi qu'il en soit, le lieu fixé, l'heure venue, le signal donné, chacun songe à se trouver au rendez-vous; car il en coûte une amende, non seulement si l'on ne s'y trouve pas soi-même, mais encore si l'on n'y fait pas trouver ceux qu'on a promis d'y conduire. Les voitures sont toutes prêtes. Les uns ont un balai entre les jambes, ou un bouc, ou un âne, ou un cheval. Il suffit aux autres de s'oindre d'un certain onguent, et de prononcer certaines paroles. D'autres font le voyage sans onction, et sans passer par les tuyaux des cheminées, route la plus ordinaire. On prétend même que des sorciers qui sont dans les prisons, quelque resserrés et enchaînés qu'ils soient, vont au sabbat comme ceux

qui sont libres, et qu'ils y mènent ceux qui veulent bien les suivre.

Tous les sociétaires rassemblés, le diable préside à la fête, sous la forme d'un grand bouc avec trois ou quatre cornes et une longue queue, sous laquelle on voit le visage d'un homme noir, destiné à recevoir les adorations des spectateurs. Ainsi, voilà un Diable Janus, avec cette différence que ses deux visages n'ont pas précisément la même situation. Ce bouc, effroyable par sa figure et par sa grandeur, sort tout petit d'une cruche, croît d'une manière effrayante, et y rentre après que le sabbat est terminé. Mais cette forme, quoique la principale, n'est pas la seule qu'il prenne. Il se transforme quelquefois en un grand levrier noir; en un bœuf d'airain bien cornu; en un tronc d'arbre sans pied et sans bras, mais ayant une espèce de face humaine, et assis dans une chaire; en un oiseau noir comme un corbeau, mais aussi gros qu'une oie; en petits vers qui courent et serpentent de tous côtés; en bouc blanc, qui tout-à-coup et de soi-même devient tout en feu, et se réduit en cendres que les sorciers recueillent comme propres à leurs maléfices. Voici la peinture qu'en fait un démonographe, qui sûrement l'avait vu : « Le diable au sabbat, dit-il, est » assis dans une chaire noire, avec une » couronne de cornes noires, deux » cornes au cou, une autre au front » avec laquelle il éclaire l'assemblée; » des cheveux hérissés, le visage pâle » et trouble; les yeux ronds, grands, » fort ouverts, enflammés et hideux; » une barbe de chèvre; la forme du » cou et de tout le reste du corps mal » taillée; le corps moitié homme et » moitié bouc; les mains et les pieds » de créature humaine, sauf que les » doigts sont tous égaux et aigus, » s'appointant par les bouts, armés » d'ongles; les mains courbées com» me les serres d'un oiseau de proie; » les pieds en forme d'oie; et une » queue d'âne dont il couvre ses par» ties génitales. Il a la voix effroyable » et sans ton, tient une gravité grande » et superbe, avec une contenance » d'une personne mélancolique et en» nuyée. » *De Lancre*, p. 389.

Quelquefois ce diable en associe un à son empire. Un maître des cérémonies, un bâton doré à la main, range les spectateurs, et rend, après la fête, au diable président, la marque de sa dignité. Le diable commence par visiter tous les assistants, et par reconnaître s'ils ont de certaines marques par lesquelles il les a enrôlés à son service. Il en imprime à ceux qui n'en ont point, et cela, soit aux paupières, soit au palais, aux fesses, au fondement, à l'épaule, entre les lèvres, à la cuisse, sous l'aisselle, à l'œil gauche, ou aux parties secrètes. Ces marques représentent un lièvre, une patte de crapaud, un chat, un petit chien noir, et sont toutes si insensibles, que, de quelque instrument qu'on les perce, le sorcier n'en ressent aucune douleur. On leur attribue encore un autre privilége; c'est que, tant qu'on les porte, on ne peut rien révéler de ce que les juges désirent savoir. Outre ces marques, les assistants reçoivent encore chacun un nom de guerre pour les distinguer. La cérémonie s'ouvre par des chants d'allégresse, sur-tout si la recrue est abondante, après quoi l'on procède aux renonciations. Le diable fait toucher à ses nouveaux sujets un livre qui contient quelques écritures obscures, puis il leur fait apparaître comme une grande mer d'eau noire, dans laquelle il menace de les précipiter, s'ils hésitent à renoncer à Dieu. Pour obtenir la vertu de taciturnité, les uns mangent d'une pâte de millet noir, avec de la poudre de foie de quelque enfant non baptisé; les autres se font sucer par le diable le sang du pied gauche. Ceux-ci font provision de poison; ceux-là s'occupent à passer la main sur le visage des enfants, afin de les étourdir sur les horreurs dont ils sont témoins. D'autres, après avoir tué des enfants non baptisés, font de leur chair l'onguent dont ils se servent pour leurs voyages et leurs

transformations. Ici, de petits diables sans bras jettent les sorciers dans un grand feu qui ne leur fait aucun mal, afin de les aguerrir contre la peur des feux de l'enfer. Au rapport que chaque sorcier fait des méchancetés qu'il a exercées, rapport toujours suivi de grands applaudissements, à la danse des crapauds, qui paissent au sabbat sous la conduite des enfants, et qui prennent la parole pour porter des plaintes contre ceux qui n'ont pas pris soin de les bien nourrir, succède le festin, où l'on sert pain de millet noir, chair de crapauds, de pendus, d'enfants non baptisés. L'adoration vient ensuite; elle consiste à baiser le diable devant ou derrière, à lui présenter des offrandes avec mille postures odieuses, à faire en son honneur de fort sales aspersions, des signes de croix de la main gauche, etc. Après ces impiétés, suivent les danses et chants obscènes, les caresses immondes, les prostitutions, les incestes, etc. Enfin, le coq chante, et son chant fait disparaître l'infernale assemblée, ou plutôt les rêves les plus extravagants et les plus honteux qu'ait jamais enfantés l'imagination des hommes.

Sabbataires (les), (*Myth. Rabb.*) secte de Juifs, qui font profession d'observer le sabbat plus scrupuleusement que les autres.

Sabbatique (*fleuve*), (*Myth. Rabb.*) On appelle ainsi une prétendue rivière que quelques auteurs mettent dans la Palestine, et dont d'autres écrivains nient l'existence, avec beaucoup plus de fondement. Josephe, traduit par M. Arnaud d'Andilli, en parle en ces termes : « Titus, dit cet auteur, rencontra » en son chemin une rivière qui mé» rite bien que nous en parlions. Elle » passe entre les villes d'Arcé et de » Raphanée, qui sont du royaume » d'Agrippa, et elle a quelque chose » de merveilleux ; car, après avoir » coulé six jours en grande abondance » et d'un cours assez rapide, elle » sèche tout d'un coup, et recom» mence le lendemain à couler durant » six autres jours comme auparavant » et à se sécher le septième jour, » sans jamais changer cet ordre; ce » qui lui a fait donner le nom de » *Sabbatique*; parcequ'il semble » qu'elle fête le septième jour, com» me les juifs fêtent celui du sabbat. »

Pline a voulu apparemment parler du même fleuve, lorsqu'il dit qu'il y a un ruisseau dans la Judée qui demeure à sec pendant tous les septièmes jours : « *In Judæâ rivus* » *omnibus septem die bus siccatur.* »

D. Calmet nous donne de cette rivière une idée bien différente. Selon lui, *Josephe* dit que Titus allant en Syrie, vit entre la ville d'Arcé, qui était du royaume d'Agrippa, et la ville de Raphanée en Syrie, le fleuve nommé Sabbatique, qui tombe du Liban dans la mer Méditerranée. Ce fleuve, ajoute-t-il, ne coule que le jour du sabbat, ou plutôt au bout de sept jours; tout le reste du temps son lit demeure à sec; mais le septième jour, il coule avec abondance dans la mer. De là vient que les habitants du pays lui ont donné le nom de fleuve Sabbatique.

Sabbath (*Myth. Rabb.*), jour de repos des Juifs. On ne le place ici que par rapport aux rêveries rabbiniques. Les rabbins ont marqué exactement tout ce qu'il leur est défendu de faire pendant le jour du sabbath : ce qu'ils réduisent à trente-neuf chefs qui ont leurs dépendances. Ces trente-neuf chefs sont ainsi rapportés par *R. Léon de Modène.* Il leur est défendu de labourer, de semer, de botteler et lier des gerbes, de battre le grain, de vanner, de cribler, de moudre, de bluter, de pétrir, de cuire, de tordre, de blanchir, de peigner ou de carder, de filer, de retordre, d'ourdir, de traquer, de teindre, de lier, de délier, de coudre, de déchirer ou de mettre en morceaux, de bâtir, de détruire, de frapper avec le marteau, de chasser ou de pêcher, d'égorger, d'écorcher, de préparer et racler la peau, de la couper pour en travailler, d'écrire, de raturer, de régler

pour écrire, d'allumer, d'éteindre, de porter quelque chose d'un lieu particulier en un public. Ces trente-neuf chefs renferment diverses espèces; par exemple, limer est une dépendance de moudre: et les rabbins ont exposé toutes ces espèces avec de grands raffinements. Quoiqu'ils ne puissent allumer de feu ce jour-là, ils peuvent néanmoins se servir, pour leur en allumer, de quelqu'un qui ne soit pas Juif: mais ils n'apprêtent ni ne font cuire aucune chose pour manger; il ne leur est pas permis de parler d'affaire, ni du prix de quoi que ce soit; d'arrêter aucune chose qui regarde l'achat ou la vente, ni de donner, ni de recevoir. Ils ne peuvent sortir plus d'un mille hors de la ville et des faubourgs. Le sabbath commence chez eux environ une demi-heure avant le coucher du soleil, et alors toutes ces défenses s'observent. Les femmes sont obligées d'allumer une lampe dans la chambre, qui a d'ordinaire six lumignons, ou au moins quatre, et qui dure une grande partie de la nuit. De plus, elles dressent une table couverte d'une nappe blanche, et mettent du pain dessus, qu'elles couvrent d'un autre linge long et étroit: ce qu'ils font, disent-ils, en mémoire de la manne qui tombait de la sorte, ayant de la rosée dessus et dessous; et le jour du sabbath il ne pleuvait point.

Sabéisme. C'est ainsi qu'on nomme le culte que l'on rend aux éléments et aux astres; culte qui, sans doute, est la plus noble de toutes les idolâtries.

Les anciens habitants de la Libye et de la Numidie rendaient des honneurs divins à quelques planètes. Leur culte consistait en prières et en sacrifices.

Les Indiens de Nicaragua, de Darien, de Panama, et de la vallée de Tunia, dans l'Amérique méridionale, adorent le soleil et la lune, qu'ils regardent comme le mari et la femme, et les autres astres. On ne sait rien de particulier sur le culte qu'ils leur rendent. Les habitants de Cumana et de Paria honorent les mêmes divinités. Lorsque la foudre gronde, ils s'imaginent que le soleil est irrité, et mettent tout en usage pour appaiser sa colère. S'il arrive qu'il s'éclipse, ils pensent que c'est pour punir leurs crimes qu'il leur refuse sa lumière. Dans cette idée, ils cherchent à expier leurs fautes par les exercices les plus rigoureux de la pénitence. Ils exercent mille cruautés sur leurs corps, s'arrachent les cheveux, et se déchirent impitoyablement avec des arêtes de poisson. Le sexe le plus frivole ne leur cède point en courage, ou plutôt en fanatisme: on voit les femmes et les filles se faire des incisions profondes sur le visage et sur les bras, et faire ruisseler leur sang. Ils continuent ces pieuses cruautés jusqu'à ce que le soleil, ayant recouvré son premier éclat, témoigne qu'il leur accorde le pardon de leurs crimes.

On peut mettre au rang des adorateurs des astres les peuples de Cubagua, de la Caribane et de la nouvelle Andalousie dans l'Amérique méridionale. Ils pensent, comme les anciens païens, que le soleil parcourt les airs, monté sur un char rayonnant de lumière: mais ce ne sont pas des chevaux, selon eux, qui sont attelés à ce char, ce sont des tigres; c'est par cette raison qu'ils ont un respect particulier pour les tigres. Ils poussent l'attention jusqu'à prendre soin de leur subsistance, et c'est pour les nourrir qu'ils laissent exposés dans les bois les corps des défunts. Ils racontent, à ce sujet, que leurs ancêtres ayant négligé de donner aux tigres leur portion ordinaire, le soleil irrité s'en vengea en consumant une partie du pays.

On prétend que les sauvages de la province de los Quires, en Amérique, adorent le soleil, la lune et les étoiles. La seule preuve qu'on en ait, c'est qu'on a remarqué que ces astres étaient peints sur leurs tentes et sur leurs pavillons.

Les habitants de la Californie rendent des hommages à la lune, et se coupent les cheveux en son honneur.

1. Sabins, peuples d'Italie. Romulus les invita à ses jeux, et enleva leurs filles. Ce sujet vient d'être rendu d'une grande manière par notre célèbre *David*.

2. — On donne ce nom, en Turquie, à quelques astrologues et naturalistes, qui sont persuadés, à cause de la grande influence du soleil et de la lune sur les choses d'ici bas, qu'il y a quelque divinité dans ces deux luminaires du monde. Ils sont d'ailleurs fort indifférents pour tout ce qui concerne les devoirs de la vie civile et ceux de la religion. Médiocrement touchés des disgraces qui leur surviennent, ils sont aussi peu sensibles à la bonne fortune, et ne se fâchent pas plus des injures qu'on leur dit, ou des torts qu'on leur fait, que nous d'une grosse pluie qui nous mouille, ou des ardeurs de la canicule qui nous échauffent.

Sabiet (*Myth. Ind.*), boîte bleue en laque, portée par les Rhahaans, ou prêtres birmans. *Voyage du maj. Symes, en* 1795.

Sabinus, le même que Sabus.

Sabis, ou Sabim, dieu des Arabes. *Pline.*

Sablier. *Voy.* Saturne.

Iconol. Cet emblème du Temps a été ingénieusement employé dans un jardin anglais connu sous le nom de la *Vallée de Seifersdorf*, terre située près de Dresde, et embellie par les soins du comte *Maurice de Brühl* et de son épouse. Au milieu du temple de l'Amour, salle d'architecture grecque, construite sur une éminence de verdure, entourée de rosiers, de peupliers, est une statue de l'Amour, copiée d'après l'antique. Il tient dans ses mains deux horloges de sable, dont une inscription donne le sens. « Je vois l'amour avec un sablier dans chaque main. Quoi! ce dieu, l'étourderie même, a-t-il deux manières de mesurer le temps? — Les heures des amants séparés par le destin, s'écoulent avec lenteur de l'un de ces sabliers; l'autre épanche avec rapidité les heures de ceux qui sont ensemble. »

Saboura (*Myth. Mah.*), une des cinq villes, disent les musulmans, qui furent brûlées par le feu du ciel, au temps de Loth. *Bibl. Or.*

Sabus, ancien roi d'Italie, qui apprit aux habitants à cultiver la vigne; ce bienfait le fit mettre au rang des dieux, et fit donner son nom au peuple qu'il gouvernait.

Sacaras (*Myth. Afr.*), anges du sixième ordre chez les Madécasses. Ce sont des esprits malfaisants, qui ne s'occupent que du soin de tourmenter les hommes, les femmes et les enfants. Les malheureux que ces démons possèdent prennent en main un dard, et se mettent à hurler et à sauter sans relâche, avec des attitudes et des contorsions bizarres. Autour d'eux se rassemblent tous les habitants du village, qui, pour les irriter et pousser à bout leur patience, prennent à tâche de les contrefaire. On s'efforce en même temps d'appaiser la colère du Sacara; ils lui immolent des bœufs, des moutons et des coqs.

Sacavarly (*Myth. Ind.*), ancien roi de Ceylan, dont le règne est l'ère des Chingulais. C'est depuis lui qu'ils supputent le temps.

Saccilaires, gens qui semblaient se servir de magie et de maléfice pour s'approprier l'argent d'autrui.

Sacées, fête ancienne des Babyloniens, établie en mémoire d'une victoire importante remportée par le monarque des Perses sur le peuple de la Scythie nommé les *Saces*, qui habitaient les bords de la mer Caspienne, et dont les incursions avaient souvent désolé la Perse. Cette fête, consacrée à la déesse Anaïtis, était, comme les Saturnales à Rome, une fête pour les esclaves. Elle durait cinq jours, durant lesquels les esclaves commandaient à leurs maîtres; et l'un d'entr'eux, revêtu d'une robe royale, appelée *zogane*, agissait comme le maître de la maison. Une des cérémonies de cette solemnité était de choisir un prisonnier condamné à mort, et de lui permettre l'usage de tous les plaisirs qu'il pouvait souhaiter avant d'être conduit au supplice.

SACELLUM, diminutif de *Sacrum*, petite chapelle fermée de murailles, mais sans toit. Il y en avait plusieurs à Rome, dont il ne reste plus qu'une, que l'on croit avoir été un temple de Bacchus. Les Grecs avaient aussi des chapelles, les unes bâties hors des temples, et les autres dans les temples mêmes : telles étaient les chapelles que les divers peuples faisaient construire dans le temple de Delphes, et où ils faisaient leurs offrandes aux dieux; en outre, ils étaient dans l'usage de consacrer à leurs divinités, comme *ex-voto*, de petites chapelles, ou de petits temples d'orfèvrerie, qu'ils plaçaient dans leurs temples, et qui en faisaient un des plus riches ornements.

SACERDOCE. Il appartenait anciennement aux chefs des familles, d'où il passa aux chefs des peuples. Chez les Grecs, les princes faisaient la plupart des fonctions du sacrifice; c'est pour cela qu'ils portaient toujours un couteau dans un étui près de l'épée, lequel seul servait à cet usage. Il y eut ensuite des familles entières à qui seules appartenaient le soin et l'intendance des sacrifices et du culte de certaines divinités. *Voy.* DADUCHES, LYCOMÈDES.

Chez les Romains, l'institution des prêtres commença avec le culte des dieux; et Romulus choisit deux personnes de chaque curie, qu'on honora du sacerdoce. Numa, qui augmenta le nombre des dieux, multiplia aussi le nombre de ceux qui étaient consacrés à leur service. D'abord, on ne confia cette auguste fonction qu'à des patriciens; mais les tribuns du peuple firent tant par leurs brigues et leurs clameurs, qu'enfin les plébéiens partagèrent presque toutes les parties du sacerdoce avec les nobles. D'abord ces prêtres furent élus par le collége dans lequel ils entraient, et, dans la suite, le tribun Licinius Crassus entreprit de transporter ce droit au peuple, mais sans succès; et c'est ce qu'exécuta heureusement Domitius Ahenobarbus. Le peuple eut donc le droit d'élire, et les colléges ne conservèrent que celui d'agréger le récipiendaire dans leur corps. Sylla, devenu le maître, rétablit les choses dans leur premier état, et dépouilla le peuple du privilége qu'il avait usurpé. Ce changement ne tint pas longtemps; le tribun Atius Labienus fit revivre la loi Domitia, que Marc-Antoine anéantit de nouveau : et enfin les empereurs s'emparèrent du droit que le peuple et les pontifes s'étaient mutuellement disputé. Le sénat, en effet, au rapport de *Dion*, entr'autres priviléges qu'il fut obligé de céder à César, lui donna celui d'établir autant de prêtres qu'il le jugerait à propos. Ces prêtres avaient plusieurs priviléges, comme de ne pouvoir être dépouillés de leur dignité, d'être exempts de la milice, et de toute autre fonction attachée à la personne des citoyens. Le sacerdoce des païens se maintint quelque temps sous les empereurs chrétiens, et ne fut aboli entièrement que du temps de Théodose, qui chassa de Rome les prêtres de tout genre et de tout sexe.

SACERDOTAUX, jeux que les prêtres donnaient au peuple dans les provinces.

SACHI (*Myth. Ind.*), épouse d'Indra, le Jupiter indien.

SACLA, prince de l'impureté, suivant les manichéens. *V.* NÉBRODA.

SACRANIENS, peuples du Latium, auxiliaires de Turnus. Ils descendaient des Pélasges.

SACRARIUM, chapelle dans les maisons particulières consacrée à quelque divinité. Elle était distincte du *Lararium*. C'était aussi dans les temples un lieu où l'on déposait les choses sacrées.

SACRATOR, guerrier dont il est mention dans l'*Enéide*.

SACRIFICE. Les cérémonies observées dans cet acte de religion regardaient les personnes qui sacrifiaient les animaux qu'on devait immoler, et les sacrifices mêmes : par rapport aux personnes qui devaient faire les sacrifices, on exigeait d'abord qu'elles fussent pures et chastes, qu'elles

n'eussent contracté aucune souillure, qu'elles s'abstinssent des plaisirs vénériens, ainsi que l'ordonnait la loi des douze tables. L'habit du sacrificateur devait être blanc, et il portait outre cela des couronnes faites de l'arbre consacré au dieu auquel il sacrifiait. Lorsque le sacrifice était votif, le prêtre le faisait, les cheveux épars, la robe détroussée et les pieds nus, parceque cet extérieur était celui des suppliants; et la cérémonie commençait toujours par des vœux et des prières. Les animaux destinés au sacrifice se nommaient *victimes* ou *hosties*. Elles devaient être belles et saines; et chaque dieu en avait de favorites, qu'on était obligé de lui immoler. Dans le commencement on n'offrait aux dieux que du fruit et de la terre, et Numa l'avait ainsi réglé chez les Romains, selon le témoignage de *Plutarque*. Mais depuis ce prince, l'usage répandu partout d'immoler des animaux s'introduisit chez eux, et ils regardaient l'effusion du sang comme fort agréable aux dieux. Lorsque l'on commençait le sacrifice, un héraut faisait faire silence; on chassait les profanes, et les prêtres jetaient sur la victime une pâte faite de farine de froment et de sel, cérémonie appelée *immolatio*. Le sacrificateur goûtait après cela le vin, en donnait à goûter à ceux qui étaient présents, et le versait entre les cornes de la victime. Il faisait ensuite les libations, on allumait le feu; et lorsque l'encens était brûlé, les valets appelés *Popæ*, à demi nus, amenaient la victime devant l'autel; un autre, nommé *Cultrarius*, la frappait avec une hache et l'égorgeait aussi-tôt; on recevait le sang dans des coupes, et on le répandait sur l'autel. Quand la victime était égorgée, on la mettait sur la table sacrée, *anclabris*, et là on la dépouillait et disséquait: quelquefois on la brûlait toute entière; mais le plus souvent on la partageait avec les dieux. Ceux qui faisaient le sacrifice mangeaient avec leurs amis la part qui leur était échue; d'où il arrivait souvent que bien des personnes faisaient des sacrifices uniquement par gourmandise. Le sacrifice étant fini, les sacrificateurs lavaient leurs mains, disaient quelques prières, et faisaient de nouvelles libations, après lesquelles on était congédié par la formule ordinaire, *Licet*, ou *Ex templo*. Si le sacrifice était public, il était suivi du festin nommé *epulæ sacrificales*; mais s'il était particulier, le festin l'était aussi, et on mangeait la partie des victimes partagée avec les dieux.

Les Grecs, dans leurs sacrifices, suivaient à-peu-près les mêmes cérémonies et les mêmes usages que les Romains. Ils doraient les cornes des grandes victimes, telles que le bœuf et le taureau, et se contentaient de couronner les petites des feuilles de l'arbre ou de la plante consacrée à la divinité en l'honneur de laquelle était offert le sacrifice. Ils mettaient au pied de l'autel les corbeilles sacrées où était tout ce qui servait à la cérémonie, offrandes, couteaux, patères, et autres ustensiles. Ces corbeilles étaient portées par les *canephores*. La victime étant arrivée, on versait sur sa tête, avant que de l'égorger, quelques poignées d'orge rôtie avec du sel; et, si le sacrifice se faisait en l'honneur de quelques divinités célestes, on lui faisait tourner la tête vers le ciel. Une pratique des plus religieuses pour eux était d'écorcher la victime, et de revêtir les statues des dieux des peaux des animaux immolés. Quelquefois aussi ils les attachaient aux murailles, et les suspendaient aux voûtes des temples. De plus, leurs prêtres se couchaient sur les peaux des agneaux, des brebis et des béliers que l'on avait égorgés pour victimes, et ils y dormaient. Après leur sommeil, ils annonçaient leurs songes, et les expliquaient en forme d'oracle. Le jour des sacrifices, ils mangeaient chez eux religieusement, avec leurs amis, une partie des viandes consacrées, ou leur en envoyaient une portion; et ils croyaient même faire un acte de religion d'en prendre des mains de ceux qu'ils rencontraient et d'en emporter chez

eux. Dans les sacrifices, outre les immolations des animaux, ils se servaient de gâteaux faits de farine et de miel. Les personnes riches offraient aux dieux différentes sortes de sacrifices qui répondaient à leurs facultés. Les offrandes des pauvres ne consistaient qu'en des baisemains. Souvent on jetait des chevaux en vie dans la mer et dans les fleuves, en vue d'honorer la rapidité de leur cours : c'était comme des victimes qu'on immolait en leur honneur. Les Romains avaient de trois sortes de sacrifices; des publics, des particuliers, et des étrangers. Les premiers se faisaient aux dépens du public, pour le bien de l'état; les seconds étaient faits par chaque famille et aux dépens de la famille qui en était chargée, et on les appelait *Gentilitia*; les troisièmes étaient célébrés lorsqu'on transportait à Rome les dieux tutélaires des villes ou des provinces subjuguées, avec leurs mystères ou cérémonies. Les sacrifices avaient quatre parties principales, dont la première s'appelait *Libatio*, qui était ce léger essai du vin que l'on faisait avec les effusions sur la victime; la seconde, *Immolatio*, quand, après avoir répandu sur elle des miettes d'une pâte salée, on l'égorgeait; la troisième, *Redditio*, lorsqu'on offrait les entrailles aux dieux; et la quatrième, *Litatio*, lorsque le sacrifice se trouvait parfaitement accompli, sans qu'il y eût rien à redire. Les sacrifices étaient différents par rapport à la diversité des dieux que les anciens adoraient. Il y en avait pour les dieux célestes, pour ceux des enfers, pour les dieux marins, ceux de l'air et ceux de la terre. Il y avait différence et dans la victime, et dans la manière de la sacrifier. Entre les sacrifices publics, il y en avait que l'on nommait *Stata*, fixes et solennels, que l'on faisait les jours de fêtes marquées dans le calendrier romain; d'autres extraordinaires, nommés *Indicta*, parcequ'on les ordonnait extraordinairement pour quelque raison importante; d'autres qui dépendaient du hasard, tels qu'étaient les *Expiatoria*, les *Denicalia*, *Novendialia*, etc.

— *Abstemium*, sacrifice sans libation de vin, que faisait, à la manière des Grecs, la reine *Sacrificula*, en l'honneur de Cérès, dans le temple que les Arcadiens avaient élevé à cette déesse sur mont Palatin.

— *Ambarvale. V.* Ambarvales.

— *Canarium*, sacrifice d'une chienne rousse, que l'on faisait dans le temps de la canicule pour les biens de la terre.

— *Nuptiale*, sacrifice qu'offrait la nouvelle mariée, lorsqu'elle était entrée dans la maison de son époux. On immolait, entr'autres animaux, une truie, symbole de la fécondité que l'on souhaitait à la mariée.

— *Propter viam*. sacrifice que l'on offrait à Hercule ou à Sancus, pour obtenir un bon voyage. *Macrobe* dit que la coutume dans ce sacrifice était de brûler ce qu'on n'avait pu manger.

Sacrima, oblation que l'on faisait à Bacchus du raisin et du vin nouveau.

Sacrilège. *(Iconol.)* C'est un homme furieux et les cheveux hérissés, qui foule aux pieds l'encensoir et les vases sacrés, renverse les autels et brise les statues, emblêmes des divinités ou des vertus. Près de lui est un porc qui foule aux pieds des roses.

Sacrum. Les anciens appelaient ainsi tout ce qui était consacré aux dieux, et que l'on déposait, pour plus de sûreté, dans les temples des dieux, qui étaient eux-mêmes des lieux sacrés qu'il était défendu de violer sous les plus grandes peines, ainsi que de toucher à ce qu'ils renfermaient. On appelait aussi *Sacrum*, *Sacra*, les sacrifices offerts aux dieux, et toutes les cérémonies de leur culte qui étaient du ressort du collége des pontifes, auquel Numa avait attribué l'intendance de tout ce qui concernait la religion.

— *Anniversarium* ou *annuum*, était un sacrifice qui se faisait tous les ans à un temps marqué.

— *Commune*, celui qui était offert à tous les dieux en général.

— *Curionium*, le sacrifice que chaque curion faisait pour sa curie, toujours suivi d'un festin public.

— *Depulsorium*, celui que l'on faisait pour détourner les maux dont on était menacé.

— *Domesticum*, le même que celui qu'offrait chaque père de famille, et que l'on appelait aussi *familiare* ou *gentilitium*. Ces sacrifices étaient perpétuels dans les familles, et les pères les transmettaient à leurs enfants.

— *Montanum*, était un sacrifice qu'offraient les habitants des collines de Rome.

— *Municipale*, sacrifices qu'offraient les villes municipales avant que d'avoir reçu le droit de bourgeoisie.

— *Nyctelium*, sacrifice nocturne que l'on célébrait dans la cérémonie des nôces, et que les Romains défendirent à cause des abominations qui s'y commettaient. *S. Augustin* les rapporte dans la *Cité de Dieu*; et il nous apprend que dans la chambre de la nouvelle mariée, et en présence de tout le monde, on sacrifiait aux dieux *Jugatinus*, *Domiducus*, *Domicius*, et à la déesse *Manturna*; que dans l'intérieur, et après que tout le monde s'était retiré, les deux époux sacrifiaient aux déesses *Virginensis*, *Prema*, *Pertunda*, *Venus*, et au dieu Priape, sur la statue duquel la mariée s'asseyait avant de se mettre au lit.

— *Peregrinum*, sacrifice que l'on offrait aux dieux transportés, des villes conquises, à Rome.

— *Populare*, sacrifice que l'on faisait pour le peuple.

— *Privatum*, était un sacrifice offert pour chaque homme en particulier, ou pour une famille.

— *Solemne* ou *Statum*, sacrifice qui s'offrait dans un temps et en un lieu marqué.

Sadah ou Sedeh (*Myth. Pers.*), seizième nuit du mois que les Persans appellent *Bayaman*, laquelle est solemnisée par des feux que l'on allume dans les villes et dans les campagnes. *Bibl. Or.*

Sadaroubay (*Myth. Ind.*), la première femme créée par Brahma pour propager le genre humain.

Sadasiva (*Myth. Ind.*), le vent, une des cinq puissances primitives engendrées par le Créateur. *Voyez* Panjacartaguel.

Sadder, un des livres qui contiennent la religion des Parsis ou Guèbres. La charité, la piété filiale, la fidélité aux serments, sont les principales vertus que ce livre recommande. Il n'approuve pas qu'on tue les animaux, principalement les bœufs, dont les travaux contribuent à la nourriture de l'homme; les brebis, qui se dépouillent pour le couvrir; les chevaux, qui lui épargnent la fatigue des chemins; et les coqs, qui l'avertissent de recommencer ses travaux. Il enjoint aux fidèles de respecter la terre, de ne point la souiller en y enterrant des cadavres, et de ne pas même la toucher avec les pieds nus. Il déclame contre les principaux vices auxquels les hommes sont sujets, tels que le mensonge, la calomnie, l'adultère, la fornication, le larcin, et recommande de se purifier fréquemment des souillures qu'on est sujet à contracter presque à chaque instant.

Sadiail, Sadiel (*Myth. Mah.*), ange qui gouverne le troisième ciel, et qui affermit la terre, laquelle serait dans un mouvement continuel, s'il ne mettait le pied dessus. *Bibl. Orient.*

Sadr et Sedr (*Myth. Mah.*), arbre qui croît dans le paradis terrestre, sur lequel les tables de la loi de Moïse étaient écrites, selon la tradition des Mahométans, qui disaient que c'est une espèce de lotus. *Bibl. Orient.*

Sadriy-Ougam (*Myth. Ind.*), les quatre âges du monde, qui donnent le nombre de quatre millions trois cent vingt mille. Deux mille sadriy-ougams font un jour et une nuit de Brahma. Après mille sadriy-ougams ce dieu s'endort; tout ce qu'il a créé est détruit et reste anéanti pendant

son sommeil, qui dure mille sadriy-ougams, ou trois cent vingt millions d'ans. A son réveil, il crée de nouveau les dieux, les géants, les hommes et les animaux. Soixante mille sadriy-ougams font un mois de Brahma; douze mois pareils, une de ses années, et cent années sont le terme de sa vie.

La durée de la vie de Brahma ne fait qu'un jour de Wishnou; trente jours semblables forment un de ses mois; douze mois une de ses années. Ce dieu meurt au bout de cent ans. A sa mort, tout est consumé par le feu: dans toute la nature, il n'existe plus que Shiva, et Shiva même perd les différentes formes qu'il avait prises lorsque le monde existait. Il devient alors semblable à une flamme, et danse sur le monde réduit en cendres.

Lorsque Brahma meurt, les eaux couvrent tous les mondes, tous les andons sont brisés; il ne reste que le Caïlasson et le Vaïcondon; alors Wishnou, prenant une feuille de l'arbre appelé *allémaron*, se place sur cette feuille, sous la figure d'un très-petit enfant, et flotte ainsi sur la mer de lait, en suçant le pouce de son pied droit. Il demeure dans cette posture jusqu'à ce que Brahma sorte de nouveau de son nombril, dans une fleur de *tamaré*. C'est ainsi que les âges et les mondes se succèdent, et se renouvellent perpétuellement. Dans plusieurs de ces temples, on adore Wishnou sous la figure dont on vient de parler, et à laquelle on donne le nom de *Vatapatrachaï*: les Indiens ont toujours dans leurs maisons un tableau qui représente ce dieu sous cette forme. Vatapatrachaï est regardé par les sectateurs de Wishnou comme l'Etre suprême né de la durée des temps.

Saducéens (les), disciples de Sadoc, qui formaient une des quatre principales sectes des Juifs. Ce qui les distinguait particulièrement des autres juifs, était le sentiment qu'ils avaient sur l'existence des anges et sur l'immortalité de l'âme. Ils ne niaient pas que nous eussions une âme raisonnable; mais ils soutenaient qu'elle n'était pas immortelle; et, par une conséquence naturelle, ils niaient les peines et les récompenses de l'autre vie. Ils prétendaient aussi que ce que l'on dit de l'existence des anges et de la résurrection future, ne sont que des chimères.

Comme les Saducéens ne reconnaissaient ni peines, ni récompenses dans l'autre vie, ils étaient inexorables dans le châtiment des méchants. Ils observaient les lois et les faisaient observer aux autres avec la dernière sévérité. Ils n'admettaient point les traditions, les explications ni les modifications des pharisiens; ils s'en tenaient au seul texte des lois; ils soutenaient qu'on ne devait observer que ce qui est écrit.

Sæva Dea, *la déesse cruelle*, Diane.

Safa et Mervé. (*Myth. Mah.*) Ce sont deux petites buttes à trois cents pas l'une de l'autre, dans le voisinage de la Mecque; les pélerins y font sept tours d'un pas inégal, et comme si on cherchait quelque chose; ce qui représente, disent les musulmans, l'embarras et l'inquiétude d'Agar durant la soif de son fils, et la peine avec laquelle elle cherchait de l'eau.

Safi (*Myth. Mah.*), *choisi*; surnom que les Musulmans donnent à Adam, comme choisi de Dieu pour être le père de tous les hommes. Mostafa qui en est dérivé, est aussi le titre que les mêmes donnent à Mahomet, qu'ils regardent comme le second Adam et le restaurateur du genre humain. *Bibl. Orient.*

Safran V. Crocus.

Saga (*Myth. Celt.*), la seconde des déesses. C'était la divinité de l'Histoire.

Sagan, nom que les Hébreux donnaient au vicaire ou au lieutenant du souverain pontife qui suppléait à son office, et qui en faisait les fonctions en l'absence du grand-prêtre, ou lorsqu'il lui était arrivé quelqu'accident, qui le mettait hors d'état de les faire en personne; ce dont on a quelques exemples dans

l'histoire

l'histoire de Joseph. Les juifs croient que l'office de ces sagans est très ancien parmi eux. Ils tiennent que Moyse était sagan d'Aaron.

Sagaris, un des capitaines d'Enée, tué par Turnus.

Sagaritis, nymphe du fleuve Sangarus en Phrygie.

Sagatrakavashen (*M. Ind.*), dieu né du sang qui découla d'une tête coupée de Brahma. Il a cinq cents têtes et mille bras.

Sagès, un des capitaines de Turnus.

Sages. On voit, par les anciens monuments, que les sept Sages de la Grèce avaient chacun leurs figures hiéroglyphiques, qui servaient à les distinguer.

Ces figures nous rappellent la principale maxime de leur morale.

Solon a une tête de mort pour attribut, parce que, suivant la pensée de ce philosophe, il faut attendre qu'une personne soit morte pour décider si elle a été heureuse. Plusieurs médailles le représentent encore avec un terme, parceque sa morale tendait à nous faire entendre combien nous devons considérer la fin de toutes choses.

Chilon tient un miroir, emblème d'une leçon bien utile. Qu'y a-t-il en effet de plus important pour nous que d'apprendre à nous connoître?

Cléobule porte des balances, symbole qui nous avertit que nous devons toujours peser et mesurer toutes nos actions, afin de ne tomber dans aucun excès.

On a donné à *Périandre* une plante appelée *pouliot*, avec ces paroles : *Modère-toi;* parceque, suivant les naturalistes, cette plante a beaucoup d'efficacité pour appaiser la colère.

Bias est représenté avec un réseau à côté de lui, et un oiseau renfermé dans une cage; emblème qui nous fait entendre qu'il ne faut répondre de personne. Suivant la morale de ce sage, nous pouvons à peine répondre de nous-mêmes.

Pittacus a un doigt sur la bouche; la maxime de ce philosophe était que, pour ne point se trahir, il fallait apprendre l'art de se taire. On le voit aussi tenant une branche de nielle, dont la graine est petite et noire, avec ces mots, *Rien de trop;* parceque cette graine, prise modérément, conserve la santé, au lieu que, prise avec excès, elle empoisonne.

Thalès a un attribut singulier : c'est un homme de l'isle de Sardaigne, monté sur un mulet. On a prétendu marquer par cet hiéroglyphe, qui est maintenant trop obscur, l'abondance des choses mauvaises, parceque les habitants de Sardaigne passaient pour méchants, et que les mulets, qu'on y voyait en grand nombre, étaient fort mauvais.

1. Sagesse. (*Iconol.*) Les anciens représentaient la Sagesse sous la figure de Minerve, avec un rameau d'olivier à la main, emblème de la paix intérieure et extérieure. Son symbole ordinaire était la chouette, oiseau qui voit dans les ténèbres; ce qui marque que la vraie sagesse n'est jamais endormie. Sur une médaille de Constantin-le-Grand, on voit une chouette sur un autel, à côté une pique et un bouclier, avec l'inscription, *Sapientia principis*. (*Voy.* Minerve.) Les Lacédémoniens donnaient à la Sagesse la figure d'un jeune homme ayant quatre mains, quatre oreilles, symbole d'activité et de docilité; un carquois au côté, et une flûte à la main droite, pour exprimer qu'elle doit se retrouver dans les travaux et dans les plaisirs. *César Ripa* l'allégorise sous la figure d'une jeune fille qui, dans l'obscurité de la nuit, tient de la main droite une lampe allumée, et de la gauche un grand livre. A ces traits symboliques *Gravelot* ajoute un fil qui dirige ses pas dans le labyrinthe où elle semble marcher; un à-plomb, image de l'heureuse égalité qu'elle sait garder dans la bonne comme dans la mauvaise fortune; et des livres, qui signifient que cette vertu s'acquiert et s'accroît par les connaissances. *Cochin* l'exprime par une femme peu vêtue, un soleil sur la poitrine, qui reçoit un rayon du ciel, vers le-

quel elle tend les bras. Elle ne touche point la terre, et sous ses pieds sont des sceptres et des couronnes.

2. — DIVINE. Elle est principalement caractérisée par le soleil qui lui sert de diadème. *André Sacchi* l'a peinte dans le ciel assise sur un trône. Elle est au milieu des Vertus qui l'accompagnent, et qui reçoivent leur plus grand éclat des rayons du soleil qu'elle a sur la poitrine. Son front majestueux est ceint d'un riche diadème; d'une main elle tient un miroir, et de l'autre un sceptre au bout duquel est un œil ouvert. *Cés. Ripa* la représente vêtue de blanc, et debout sur une pierre carrée, ayant pour armes une cuirasse et un casque, dont le cimier est un coq; tenant de la main droite un bouclier avec la figure de l'Esprit Saint, et de la gauche le livre mystique d'où pendent les sept sceaux, surmonté de l'agneau pascal.

3. — ÉVANGÉLIQUE. On la voit dans les tableaux d'église sous l'image d'une vierge allée, les yeux tournés vers le ciel, éclairée d'en haut par un rayon, ou par une colombe rayonnante; le livre de Salomon est son attribut ordinaire. *Pierre de Cortone* l'a peinte dans le palais Barberin sous les traits d'une vierge qui inspire l'amour et le respect; elle tient un livre de la main gauche, et de la droite un vase rempli de feu. Un jeune homme allé et couronné de laurier paraît à ses côtés pour la défendre. Il a un bouclier d'une main, et de l'autre il porte une branche de laurier devant la Sagesse, gage du triomphe qui lui est promis.

SAGITTA (*la Flèche*), constellation. Selon les uns, c'est celle dont Hercule tua l'aigle de Prométhée; selon d'autres, celle dont Apollon tua les cyclopes. Il l'enfouit dans le pays des Hyperboréens; mais le vent la lui ayant ramenée, il la plaça parmi les étoiles.

SAGITTAIRE, constellation, ou 9e. signe du zodiaque. Il est représenté moitié homme et moitié cheval, tenant un arc et tirant une flèche; ce qui montre la violence du froid et la rapidité des vents qui règnent au mois de Novembre. Les uns prétendent que c'est Chiron le Centaure, d'autres, que c'est Crocus, fils d'Euphémé, nourrice des Muses; qu'il demeurait sur le Parnasse, et faisait son plaisir et son occupation de la chasse; qu'après sa mort, à la prière des Muses, il fut placé parmi les astres.

SAHABI, ou SAHABA (*M. Mah.*), compagnons de Mahomet. Les sentiments des docteurs arabes varient sur ce sujet. Suivant les uns, personne ne devait être admis à ce rang, à moins que d'avoir conversé un an ou plus avec le prophète et de s'être trouvé sous ses drapeaux à quelque guerre sainte contre les infidèles. Les autres accordent ce titre à tous ceux qui ont eu occasion de lui parler, qui ont embrassé l'islamisme pendant sa vie, ou qui l'ont seulement vu et accompagné, ne fût-ce que durant une heure. D'autres enfin prétendent que cet honneur n'appartient qu'à ceux que Mahomet avait reçus lui-même au rang de ses compagnons, en les enrôlant dans ses troupes, qui l'avaient constamment suivi, s'étaient inviolablement attachés à ses intérêts, et l'avaient accompagné dans ses expéditions. Quelques uns mettent encore au rang des *Sahabi*, de pauvres étrangers qui n'ayant ni parents, ni amis, et se trouvant dénués de tout, imploraient la protection de Mahomet; mais on les a appelés plus communément ses assesseurs, parcequ'ils étaient pour l'ordinaire assis sur un banc autour de la mosquée.

SAHÉRAH, SAHÉRAT, SAHOUR. (*Myth. Mah.*) C'est ainsi que les Arabes musulmans appellent une des croûtes ou surfaces du globe de la terre, qu'ils placent au-dessous de celle foulée et battue par les hommes et les animaux; c'est cette surface intérieure que Dieu a destinée pour y tenir le jugement dernier à la fin du monde. *Bibl. Orient.*

SAINOKAVARA (*M. Jap.*), endroit du lac Fakone où les Japonais croient que les âmes des enfants sont re-

tenues comme dans une espèce de limbes. Il est marqué par un monceau de pierres.

SAINTETÉ. (*Iconol.*) Elle est représentée sous la figure d'une belle femme, vêtue d'une draperie violette, et d'un manteau de toile d'argent. Elle s'élève sur ses pieds, étend les bras et regarde le ciel dans une espèce d'extase. L'esprit saint rayonne au-dessus de sa tête, pour marquer qu'elle est un don de Dieu.

André Sacchi l'a représentée dans le palais Barberin, sous l'image d'une vierge qui, d'une main, tient une croix, et de l'autre un petit autel à l'antique, sur lequel il y a du feu. Elle est vêtue d'une tunique de couleur violette et a un voile sur la tête. Son visage est pâle, humble et modeste.

SAIR (*M. Mahom.*), quatrième étage de l'enfer, où les musulmans confinent ceux qui ont fait profession du Sabéisme. *Bibl. Orient.*

SAÏS et SAÏTÈS, surnoms de Minerve adorée à Saïs, ville d'Egypte.

SAISONS. Les anciens les avaient personifiées; les Grecs les représentaient en femmes, parceque le mot grec *ora* est du féminin. Sur les anciens monuments, les quatre Saisons sont communément symbolisées par des enfants aîlés, qui ont des attributs particuliers à chaque saison. Le Printemps, par exemple, est couronné de fleurs, et a auprès de lui un arbrisseau qui pousse des feuilles; il tient à la main un chevreau, ou trait une brebis. L'Eté, couronné d'épis de bled, tient d'une main un faisceau d'épis, et de l'autre une faucille. L'Automne a dans ses mains des grappes de raisin, ou un panier de fruits sur la tête. L'Hiver, bien vêtu et la tête couverte, est auprès d'un arbre dépouillé de verdure; il tient d'une main des fruits secs et ridés, et de l'autre des oiseaux aquatiques. Les quatre Saisons ont aussi été exprimées par quatre animaux différents : on a donné au Printemps un panier rempli de fleurs et un bélier; à l'Eté, une gerbe de bled et un dragon; à l'Automne, une corne d'abondance remplie de fruits, et un lézard ou un lièvre, parceque c'est le temps de la chasse; à l'Hiver, un vase plein de feu et une salamandre.

Les anciens ont encore caractérisé le Printemps par Mercure; l'Eté, par Apollon; l'Automne, par Bacchus; et l'Hiver, par Hercule.

Dans les appartements du château des Tuileries, où *Mignard* a représenté Apollon au milieu des quatre Saisons, on voit le Printemps sous la figure de Flore couronnée de fleurs, et qui en répand sur la terre; elle est accompagnée d'un petit Zéphir avec des aîles de papillon au dos, et une corbeille pleine de fleurs dans les mains. Flore, dont la gorge paraît presqu'entièrement découverte, est vêtue d'une robe blanche surmontée d'un manteau verd, mais peint de telle manière qu'il présente le coup-d'œil de différentes sortes de verd.

La figure qui désigne l'Eté est au-dessous du lion que l'on aperçoit dans le zodiaque; et comme c'est la saison qui ressent le plus la chaleur du soleil, l'artiste lui a donné la place la plus voisine d'Apollon. Elle est vêtue d'une simple gaze blanche, que les rayons du soleil jaunissent sur les extrémités. Son manteau, sur lequel elle est assise, est de couleur d'or; elle tient d'une main une faucille, et a auprès d'elle une gerbe de bled, symbole de la moisson. L'Automne, semblable à une Bacchante, est couronnée de feuilles de vigne; d'une main elle presse des raisins dans une coupe d'or qu'elle tient de l'autre main; son habit est de pourpre violette.

L'Hiver, sous la figure d'une personne âgée, est le plus éloigné d'Apollon; il paraît presqu'entièrement dans l'ombre, et fait contraste avec l'Eté, qui est tout éclairé de la lumière du soleil.

Le Poussin a exprimé les quatre Saisons par autant de sujets tirés de l'ancien Testament. Le Printemps est représenté par Adam et Eve dans le paradis terrestre; l'Eté, par Ruth coupant les bleds; l'Automne, par l'Histoire de Josué et de Caleb por-

tant la grappe de raisin de la terre promise; l'Hiver est sous la figure du déluge, et peint avec toute l'horreur que doit inspirer une image si terrible.

M. de Boze a décrit, dans les *Mémoires de Littérature,* un tombeau de marbre antique, découvert dans des ruines près d'Athènes. Les quatre Saisons de l'année forment le sujet de la frise du couvercle de ce monument précieux. Elles y sont représentées sous autant de figures de femmes que caractérisent la diversité de leurs couronnes, l'agencement de leurs habits, les divers fruits qu'elles tiennent, et les enfants ou génies qui sont devant elles. Le sculpteur ne les a pas placés dans leur ordre naturel; mais dans un ordre réciproque de contrastes, qui donne plus de force et plus de jeu à sa composition. Ainsi, l'Eté et l'Hiver, saisons diamétralement opposées par leur température, sont désignées par les figures des deux extrémités de la frise, l'une couchée de droite à gauche, et l'autre de gauche à droite; entr'elles sont le Printemps et l'Automne, comme participant également de l'Eté et de l'Hiver: les quatre génies sont rangés de même.

La première figure placée de droite à gauche, représente l'Eté; elle est à demi-nue, couronnée d'épis, et touche d'autres épis qui sont entassés dans sa corne d'abondance; le génie qui est devant elle en touche aussi, et tient de plus une faucille à la main.

L'Hiver qui est à l'autre extrémité, couché de gauche à droite, paraît sous la figure d'une femme bien vêtue, et dont la tête est même couverte avec un pan de sa robe; les fruits sur lesquels elle étend sa main, sont les fruits d'Hiver; le génie qui est devant elle n'a point d'ailes, et au lieu d'être nu comme les autres, il est bien habillé. Enfin, il tient pour symbole un lièvre, parceque la chasse est alors le seul exercice de la campagne.

L'Automne est tournée du côté de l'Eté. Elle est couronnée de pampre et de grappes de raisin; elle touche encore de la main droite des fruits de vigne, et son petit génie en met dans sa corne d'abondance; enfin, elle est découverte dans cette partie du corps qui touche à l'Eté, et vêtue dans celle qui répond à l'Hiver.

Le Printemps est adossé à l'Automne sous la figure d'une femme couronnée de fleurs; la corne d'abondance, que son génie soutient, en est pleine aussi. Un pied qu'elle étend du côté de l'Hiver, est encore avec sa chaussure; une partie de sa gorge est cachée, et elle n'en découvre que ce qui est du côté de l'Eté.

La fontaine de la rue de Grenelle à Paris, dont le dessin et l'exécution sont dus à *Bouchardon*, est décorée de quatre niches ceintrées où sont placées les génies des Saisons. *Bouchardon* a représenté le Printemps sous la figure d'un jeune homme paré d'une guirlande de fleurs, et qui caresse un bélier. Un autre jeune homme qui regarde fixement le soleil, et qui tient un feston d'épis, exprime l'Eté. Des balances et des raisins entre les mains du troisième génie, désignent l'Automne. La figure de l'Hiver est accompagnée du capricorne.

Le sujet des Saisons, si bien fait pour inspirer les poëtes et les artistes de tous les genres, vient d'être traité d'une manière neuve par le C. Girodet, qui a déjà montré plus d'une fois comment une imagination fraîche et riante peut rajeunir les sujets de l'antique mythologie, et enchérir sur les allégories des anciens. On en verra ici la description avec d'autant plus de plaisir, que ces quatre tableaux n'ont point été exposés et ne sont point connus du public.

Chaque Saison est représentée par une figure allégorique, et traitée dans le genre d'effet simple des peintures antiques d'Herculanum. Cette suite, formée de quatre tableaux, a été composée et peinte avec quelques changements, en l'an X, pour S. M. le roi d'Espagne.

L'âme de la nature, l'aimable

déesse du Printemps, a rompu les chaînes qui la retenaient captive; balancée sur l'aile des zéphirs, elle descend du haut des cieux épurés par son haleine, et réjouis de sa présence: une vapeur légère, émanée d'elle, et comme imprégnée de verdure, décèle sa trace vivifiante; sa taille efface celle de la messagère des dieux; ses traits, ceux de la plus jeune des grâces; l'éclat de la rose nouvellement épanouie, le cède à celui de son teint. Une gaze verdoyante, et dont la transparence laisse deviner les appas qu'elle couvre, badine autour de son beau corps, et en caresse amoureusement les contours arrondis. Une de ses mains voltige sur la lyre de Cupidon où ce dieu lui-même a gravé ses triomphes; de l'autre, armée d'une de ses flèches, elle en effleure légèrement les cordes. Soudain, aux doux accords de l'harmonie créatrice, deux âmes, l'une par l'autre attirées, se rapprochent et s'unissent: revêtues des formes sveltes que l'antiquité a prêtées à Psyché et à l'Amour, elles paraissent se pénétrer et confondre, dans l'ivresse extatique d'une ineffable félicité, leurs plus vives affections: l'immortelle s'applaudit; ses regards où brillent une douce majesté se reposent avec complaisance sur ces heureux objets de sa sollicitude; mais tout ce qui respire a des droits assurés à son amour. A l'ombre des plis de sa robe flottante, et comme au fond d'un bosquet mystérieux, deux blanches tourterelles, émues par les sons de la lyre enchanteresse, se prodiguent de doux baisers. Leurs ailes, à demi-déployées, s'agitent voluptueusement. Chaque plume semble frissonner de plaisir. Un des replis du voile, à l'abri des caprices de Zéphire, sert d'asile à un nid de fauvettes; la mère y couve les précieux fruits de ses amours, retenus encore dans leur faible prison. La fille de Vénus s'écoute préluder avec complaisance: elle incline sa belle tête, où mille fleurs variées s'épanouissent et se renouvellent sans cesse; elles lui tiennent lieu de tresses ondoyantes; elles forment seules son brillant diadème et sa coiffure: ici, le narcisse majestueux, la renoncule, l'anémone et la tulipe orgueilleuse rivalisent de magnificence, et se disputent le prix de la beauté; là, l'humble violette et le flexible hyacinte brillent d'un plus doux éclat, et rehaussent, par le suave mélange de leurs teintes azurées, la pourpre et l'or de la rose naissante. De volages papillons, des essaims bourdonnants s'enivrent des parfums qu'exhalent leurs calices. La jeune déesse, à la vue des prodiges qu'elle même a opérés, sent une joie secrète inonder son cœur. Le sourire du bonheur siège sur ses lèvres vermeilles; mais son but est rempli: tout jouit, tout est heureux par ses bienfaits, et la face de la nature est renouvelée.

Le brûlant fils du Soleil, le radieux Été règne à son tour. Ses regards majestueux et doux s'abaissent vers la terre. Il vient perfectionner l'ouvrage du Printemps. Sa tête et sa poitrine robuste, siége des principes ignés, en lancent de tous côtés les émanations. Des jets de flamme forment sa brillante chevelure. D'une main, il retient près de lui le Sirius qui souffle de ses naseaux ses exhalaisons malignes; de l'autre, il verse abondamment l'urne des eaux fécondantes. Du mélange des deux principes, le chaud et l'humide, il compose les nuages orageux: il les foule de son pied puissant, et les abaisse vers la terre. La foudre et la grêle s'en échappent, et avec elles, la pluie bienfaisante dont la douce fraîcheur pénètre et réjouit le sein de la terre altérée. Mais l'orage est près de se dissiper: déjà, dans une région presque dégagée de vapeurs, brille à l'œil consolé l'éclatante écharpe d'Iris. Le vêtement de l'Été se peint de la verdure la plus vive. Le lézard européen, à demi-caché sous ses replis obscurs, s'y tapit, et là, comme à l'ombre d'un épais buisson, il brave impunément les feux du jour. Plus loin, la cigale imprévoyante voltige, et s'épuise en fri-

voles chansons, tandis que la fourmi laborieuse garnit en silence ses magasins. A l'autre extrémité du manteau, un reptile dangereux des contrées soumises au joug du brûlant équateur, déploie fièrement ses orbes redoublés, et dressant sa tête audacieuse vers celle du dieu, il semble allumer aux rayons de sa chevelure le noir venin dont il se gonfle, et les couleurs variées de son armure étincelante. Cependant l'Eté bienfaisant a produit son effet : du sein de ce riche vêtement qui le couvre, il laisse échapper libéralement les moissons dorées, douce récompense dont il paie avec usure les sueurs du laboureur infatigable.

Le riche Automne, personnifié sous les traits d'une déité, vient enfin accomplir les promesses du Printemps : la déesse incline son visage vermeil, et souriant à la terre qu'elle regarde avec une complaisance maternelle, elle partage la joie et le bonheur qu'elle lui procure. De sa main droite, elle secoue sa chevelure dorée, d'où s'échappe une pluie intarissable de mille fruits divers. De la gauche, elle presse avec amour sa mamelle féconde, et en fait jaillir une liqueur douce et vermeille dont les heureux enfants de Cybèle seront bientôt abreuvés. Son vêtement se colore du verd brillant de l'Eté où s'entremêlent cependant quelques unes des teintes flétries dont l'Hiver, qui doit lui succéder bientôt, vient attrister la nature. Une écharpe légère, dont la couleur rappelle la tendre verdure du Printemps, entoure ses reins, et se balance mollement, gonflée par les zéphirs, image allégorique de la seconde sève de l'année qui paraît braver les approches de l'Hiver, et faire un dernier effort pour se soustraire à sa puissance. De ses pieds nus, colorés du vermillon des roses, et qu'un léger brouillard environne, elle foule la pourpre et l'or des raisins. Cette fille bienfaisante de l'Eté prépare ainsi elle-même la liqueur de Bacchus, ce baume salutaire qui charme les soucis des mortels, et dont la chaleur pénétrante soutient et vivifie leurs forces épuisées. Outre ces dons, l'Automne procure encore à l'homme avide de jouissances, les richesses et les plaisirs de la chasse. C'est en vain que la perdrix et le lièvre timide cherchent à éluder sous les plis de sa robe les poursuites de leur agile ennemi ; bientôt hors d'état de fuir, ils deviendront la proie du chasseur.

L'Hiver paraît le dernier et vient fermer le cercle de l'année ; il renverse à ses pieds le flambeau d'où émane la chaleur créatrice, et en comprime les feux sans les éteindre. De l'urne de bronze qu'il tient sous son bras, il laisse échapper les trésors de la gelée, et presse du pied les flocons amoncelés de la neige éclatante. Bientôt ils se divisent, se répandent en tournoyant sur la terre affligée, et l'enveloppent d'un immense vêtement de deuil. Des oiseaux aquatiques fendent d'un vol rapide l'atmosphère glaciale. Le tyran de l'année est vêtu d'un manteau où s'imprime la morne couleur dont il flétrit la végétation. Ce manteau lui sert d'ornement, et lui couvre à peine les épaules. Ses bras robustes, ses cuisses et ses jambes nerveuses et à découvert, décèlent sa force indomptable. Ses cheveux, sa barbe et ses sourcils, semblables aux pics de glaces éternelles des Alpes ou des Pyrénées, hérissent son aspect farouche. Les brouillards et les noirs orages s'engendrent de sa tête menaçante ; ils siégent sur son front tristement baissé vers la terre qu'il glace de ses sombres regards. Une couronne de branches mortes, monument de son triomphe sur l'Eté, ceint sa tête ; quelques feuilles desséchées y tiennent encore ; d'autres s'en détachent et vont à ses pieds joncher la neige ; mais les lois puissantes de la nature ne permettent point à l'Hiver d'outrager toutes ses productions ; il les respecte encore, et pour preuve de son obéissance aux immuables volontés de la déesse, il a joint à son lugubre diadème quelques tiges de ces arbres toujours ver-

doyans dont il accroît et rehausse encore, pour lui plaire, la sombre et majestueuse beauté.

SAKHAR, génie infernal qui, suivant le Talmud, s'empara du trône de Salomon; fable que racontent ainsi les Talmudistes. Salomon, après avoir pris Sidon, et tué le roi de cette ville, emmena sa fille Térada qui devint sa favorite; et comme elle ne cessait de déplorer la mort de son père, il ordonna aux diables de lui en faire l'image pour la consoler. Mais cette statue, placée dans la chambre de la princesse, devint l'objet de son culte et de celui de ses femmes. Salomon, informé de cette idolâtrie par son visir Asaf, brisa la statue, châtia sa femme et se retira dans le désert où il s'humilia devant Dieu; mais ses larmes et son repentir ne le sauvèrent pas de la peine que méritait sa faute. Ce prince était dans l'usage de remettre, avant d'entrer dans le bain, son anneau, dont dépendait sa couronne, à une de ses concubines, nommée Amina. Un jour que l'anneau était remis à sa garde, un esprit de ténèbres, nommé Sakhar, vint à elle sous les traits du roi, et, recevant l'anneau de ses mains, prit, en vertu de ce talisman, possession du trône, et fit dans les lois tous les changements dont sa méchanceté s'avisa. En même temps, Salomon, dont la figure n'était plus la même, méconnaissable aux yeux de ses sujets, fut obligé d'errer et de demander l'aumône. Enfin, au bout de 40 jours, espace de temps durant lequel l'idole avait été honorée dans son palais, le diable prit la fuite, et jeta l'anneau dans la mer. Un poisson qui venait de l'avaler fut pris et donné à Salomon, qui retrouva sa bague dans les entrailles du poisson. Rentré en possession de son royaume, ce prince saisit Sakhar, lui chargea le cou d'une pierre et le précipita dans le lac de Tibériade.

1. SAKHRAT (*Myth. Mah.*), mosquée que les mahométans bâtirent après la prise de Jérusalem sur les anciens fondements du temple de Salomon et sur la pierre où l'on disait que Jacob avait parlé à Dieu.

2. — Pierre que les mahométans prétendent être placée au centre de la terre, et avoir des propriétés merveilleuses. *Bibl. Or.*

SAKIAH, divinité des Adites, ancienne tribu arabe, qui l'invoquaient pour avoir de la pluie.

SAKUTI (*M. Jap.*), divinité japonaise à laquelle on attribue le pouvoir de guérir les maladies. C'est l'Esculape des Japonais.

SALA, prière publique chez les noirs mahométans.

SALACIA, femme de Neptune, une des divinités de la mer, ainsi nommée de *Salum*, l'eau salée, la mer. On croit que ce n'était qu'un surnom d'Amphitrite; d'autres en font une Néréide. Suivant quelques uns, c'est le reflux de la mer personnifié. Vénilia est le flux.

SALAGRAMAN (*M. Ind.*), coquille pétrifiée du genre des *cornes d'Ammon*. Les Indiens prétendent qu'elles représentent Wishnou, parcequ'ils en ont découvert de neuf nuances différentes, ce qu'ils rapportent aux neuf incarnations de ce dieu. On la trouve dans la rivière de Cachi, un des bras du Gange; elle est fort lourde, ordinairement de couleur noire, et quelquefois de couleur violette. Sa forme est ovale ou ronde, un peu applatie, et ressemble assez à une pierre de touche; elle est creuse intérieurement : il n'y a qu'un petit trou en dehors, mais en dedans elle est presque concave, et garnie dans ses parois intérieures, en dessus et en dessous, de spirales qui se terminent en pointe vers le milieu; dans plusieurs, ces deux pointes se touchent.

Quelques Indiens croient que c'est un vermisseau qui travaille ainsi cette pierre pour y préparer un logement à Wishnou; d'autres ont trouvé dans ces spirales la figure de son *chacran*.

Ces pierres sont très rares, et les brahmes y attachent beaucoup de prix lorsqu'elles représentent les transformations bienfaisantes de Wishnou.

Mais lorsqu'elles tirent un peu sur le violet, elles désignent ses incarnations en homme-lion, en porc, etc. Pour lors aucun sectateur de ce dieu n'ose les garder dans sa maison; les Saniassis seuls sont assez hardis pour les porter, et leur faire des cérémonies journalières. On en conserve aussi dans les temples.

Cette pierre est aux sectateurs de Wishnou ce que le Lingam est à ceux de Chiven. Les cérémonies qu'ils lui font sont à-peu-près les mêmes; celui qui la possède la porte toujours dans un linge bien blanc; après s'être baigné le matin, il la lave dans un vase de cuivre, et lui adresse quelques prières. Les brahmes, après l'avoir lavée, la portent sur l'autel et la parfument pendant que les assistants lui font leurs adorations; ensuite ils leur distribuent un peu de l'eau qui l'a touchée, afin qu'ils soient purifiés en la buvant.

L'insecte ou ver qu'on y trouve, a trois noms dans la langue des Indiens, savoir : *souvarnakitam*, le ver d'or; *vajirakitam*, le ver de diamant, et *prastarakitam*, le ver de pierre. Une fable qu'on débite vers le Nord, porte que c'est une métamorphose du dieu Wishnou, arrivée de la manière suivante : Wishnou alla rendre visite à la femme d'un pénitent et la suborna; le pénitent déshonoré se vengea par une malédiction conçue en ces termes : « Puisse-tu naître ver, et n'avoir à » ronger que la pierre ! » La malédiction eut son effet; ainsi naquit Wishnou.

On rapporte ailleurs, d'une autre manière, la métamorphose de Wishnou : Les trois divinités *Brama*, *Wishnou*, *Chivoudou*, qui forment la trinité des Indiens, ayant ouï parler d'une danseuse nommée *Gandica*, non moins fameuse par sa douceur que par sa beauté, furent la voir, et mirent sa patience à l'épreuve par des manières inciviles et tout-à-fait propres à la fâcher. Malgré cela, ils ne purent parvenir à altérer son aménité, et ils en furent si contens, qu'après s'être fait connaître, ils lui promirent de naître d'elle tous les trois; et pour cet effet, ils la métamorphosèrent en rivière.

C'est la rivière Gandica où ces trois divinités renaissent sous la forme du *Salagraman*.

Salamandre, espèce de lézard; les anciens l'ont donné pour attribut au feu, parcequ'ils croyaient que la salamandre avait la propriété de vivre au milieu des flammes, qu'elle éteignait selon d'autres par son excessive froideur. Selon les Egyptiens, c'était l'hiéroglyphe d'un homme consumé par le froid.

Salamandres, une des quatre nations élémentaires, à laquelle les cabalistes assignent pour séjour l'élément du feu.

Salambo (*Myth. Syr.*), divinité adorée des Babyloniens. Les mythologues prétendent que ce n'est qu'un surnom donné à Vénus, comme remplissant l'âme de troubles et d'inquiétudes. Rac. *Salos*, agitation. La fête de cette déesse sous ce nom était célébrée avec de grandes marques de deuil.

Salaminius, Jupiter, désigné sous ce nom, du culte particulier qui lui était rendu dans Salamine, isle de la Grèce, vis-à-vis de celle d'Eubée.

Salaminus, un des cinq frères Dactyles. *Strab.* *V.* Dactyles.

Salamis, fille d'Asopus et de Méthone, ayant paru aimable à Neptune, fut conduite par lui dans une isle de la mer Egée, qui depuis lui dut son nom; elle y devint mère d'un fils nommé Cenchrée.

Salavat. (*M. Mah.*) Ce mot s'entend de la confession de foi prescrite par le Qôran, et qu'aucun des mahométans ne doit omettre, ou négliger; c'est un des préceptes d'une nécessité absolue. Aussi toutes les fois que les muezims ont convoqué le peuple à la prière, chaque musulman se rend à la mosquée, et commence ses actes d'adoration par le Salavat. Celui qui manquerait à un devoir aussi saint souffrirait dans l'araf, ou purgatoire, les peines dues à cette transgression.

Saleh (*M. Mah*), patriarche,

fils d'Arphaxad, et père de Héber. Ce prophète, ayant reçu l'ordre de Dieu d'annoncer sa parole aux Thémudites, se transporta au milieu de cette tribu des Arabes pour y accomplir sa mission. Ces peuples idolâtres ne l'eurent pas plutôt ouï parler de l'unité de Dieu, qu'ils lui demandèrent un miracle qui autorisât ses paroles, et lui dirent un jour : « C'est » demain une de nos plus grandes » fêtes, dans laquelle nous parerons » nos idoles pour les porter en campagne. Trouvez-vous parmi nous : » car, après les avoir invoquées, si » nous obtenons d'elles nos demandes, » nous les reconnaîtrons toujours » pour nos dieux ; mais s'il arrive » le contraire, et que vous, en invoquant ce dieu seul et unique que » vous nous prêchez, vous puissiez » opérer, par sa puissance, quelque » chose de grand et d'extraordinaire » que nos dieux ne puissent faire, » nous croirons en lui et à vos » paroles. »

Le prophète, s'étant trouvé parmi les Thémudites à cette fête, fut témoin ou peut-être la cause de l'impuissance de leurs dieux, qui furent sourds à toutes leurs demandes; et ce fut alors que Gionda-â-ben-A'mrou, un de leurs princes, dit à Saleh : « Si vous voulez que nous croyions » en ce dieu que vous nous prêchez, » faites sortir de cette roche qui est » devant nous une chamelle d'une » telle taille et d'un tel poil, qui soit » pleine et prête à mettre bas son » poulain ; car, si vous nous faites » voir ce miracle, je vous jure, au » nom de tout mon peuple, que nous » embrasserons tous la religion que » vous professez, et abandonnerons » entièrement le culte de nos idoles. »

Le prophète Saleh n'eut pas plutôt entendu les paroles de Gionda-â, qu'il fit ses prières, ses athouafs ou stations autour de la roche, qui commença à frémir, et fit entendre un cri semblable à celui des chameaux; après quoi elle s'entr'ouvrit, et jeta hors de son sein une chamelle telle qu'on la lui avait demandée.

Gionda-â, touché de la vue d'un aussi grand miracle, fit aussi-tôt sa profession de foi entre les mains du prophète; mais il ne fut pas suivi des siens, comme il l'avait cru. Le prophète cependant ne se rebuta point de l'opiniâtreté de ce peuple, et espérait toujours de le gagner. C'est pourquoi il leur ordonna, de la part de Dieu, de laisser paître librement cette chamelle miraculeuse avec son poulain, et de lui fournir de l'eau de leurs puits pour l'abreuver, et enfin les menaça que s'ils n'en avaient pas soin, et que si elle mourait par leur négligence ou par leur artifice, ils attireraient sur eux la malédiction de Dieu, qui serait cause de leur ruine totale.

Dieu voulait, dit ce même paraphraste, que ces animaux restassent parmi les Thémudites pour un témoignage éclatant de sa puissance ; et pour un reproche continuel de l'infidélité de ce peuple ; car le prophète Saleh continuait toujours ses prédications, et leur représentait la punition des Adites leurs voisins, lesquels avaient été exterminés entièrement pour une rebellion semblable à la leur.

Mais toutes ces remontrances et menaces du prophète n'amollirent point leur dureté, et ne les détournèrent pas de leur mauvais dessein ; car ils continuèrent à persécuter tous ceux qui donnaient croyance aux paroles de Saleh, et se plaignaient hautement que la chamelle et son petit épouvantaient leurs animaux lorsqu'ils passaient, et tarissaient leurs puits en buvant ; et enfin, pour comble de leur impiété, ils coupèrent les jarrets à ces animaux, et les firent mourir.

Les Thémudites, non-contents d'avoir commis un si grand attentat, insultèrent encore le prophète, et lui disaient : « Eh bien, prophète, où » sont tes menaces? et que nous est-» il arrivé de mal pour ne t'avoir » pas obéi ? Il nous paraît jusqu'ici » que tu n'es qu'un imposteur et un » faux prophète. » Et ce fut ce dernier outrage fait à Saleh qui irrita tellement Dieu, qu'il suscita un

tremblement de terre si violent, que tous les Thémudites idolâtres furent renversés morts, la face contre terre, dans leur propre maison.

Salemah (*M. Mah.*), idole que les Adites, tribu arabe, imploraient pour le recouvrement de la santé quand ils étaient malades.

Saletè, nom égyptien de la seconde Minerve, fille du Nil.

Salganéus, surnom d'Apollon.

Saliæ Virgines, vierges qui assistaient aux sacrifices des Saliens, et les servaient dans leur ministère. Elles portaient par honneur l'habit de guerre appelé *paludamentum*, avec des bonnets élevés comme les Saliens, et faisaient comme eux des sacrifices avec les pontifes sur le mont Palatin.

Saliens, prêtres de Mars institués par Numa au nombre de douze, à l'occasion de la peste qui ravageait la ville. Un bouclier tombé du ciel fit cesser ce fléau, et la nymphe Egérie prédit que la ville où ce bouclier serait conservé, deviendrait puissante. Numa, craignant qu'on n'enlevât ce monument précieux, en fit faire onze semblables, et peut-être davantage, choisit pour les garder douze jeunes patriciens qui avaient père et mère, et en fit un collége de prêtres qui avaient la garde de ces boucliers, lesquels furent déposés dans le temple de Mars, et que tous les ans, à la fête du Dieu, les Saliens portaient par la ville, en dansant et sautant, d'où leur est venu le nom de *Salii*. Rac. *Salire*, sauter. Leur chef, marchant à leur tête, commençait la danse, et ils en imitaient les pas, et en suivaient tous les mouvements. Ce sacerdoce était très-auguste à Rome, et les principaux de la ville tenaient à grand honneur d'être agrégés au collége des Saliens. L'habillement de ces prêtres dans leurs fonctions était une tunique de pourpre brodée d'or, une longue robe appelée *trabea*, une épée avec un baudrier garni d'airain, une pique à la main droite, à la gauche les boucliers appelés *ancilia*, et sur la tête une espèce de bonnet ou chapeau appelé *galerus*, ou *pileus*. Ils chantaient, dans leurs cérémonies, des vers auxquels ils donnaient le nom d'*assamenta*, si surannés, que du temps d'*Horace* on pouvait à peine les entendre. Ils n'oubliaient pas, dans leurs chants, le nom d'un certain Veturius Mamurrius, qui avait fait les boucliers, et qui, selon *Festus*, n'avait demandé d'autre récompense que l'honneur de voir chanter son nom. Leurs vers contenaient encore les louanges de plusieurs dieux ou déesses, et des grands hommes de la république. Cette procession des prêtres saliens par la ville se terminait, au temple de Mars, par un festin superbe, dont la délicatesse et la somptuosité avaient passé en proverbe. Leurs filles ne pouvaient être prises pour être vestales. Depuis l'institution de ces premiers Saliens, on en multiplia le nombre; ce qui fait qu'ils sont connus sous différents noms.

—*Albani*, institués par Tarquin, et peut-être ainsi nommés parce qu'ils avaient une chapelle sur le mont Albain.

— *Antoniani*, ceux qui furent établis en l'honneur de Caracalla.

—*Collini* avaient pour fondateur Tullus Hostilius, qui, sur le point de livrer une bataille aux Sabins, fit vœu, selon *Denys d'Halicarnasse*, de doubler le nombre des Saliens. Ils avaient un temple sur le mont Quirinal, d'où leur vient le nom de *Quirinales* et *Agonales*.

— *Palatini* étaient les plus anciens, et les mêmes que Numa institua pour faire le service du dieu Mars sur le mont Palatin.

Saligena, épithète de Vénus, sortie de la mer.

Salisateurs, devins du moyen âge, qui formaient leurs prédictions sur le mouvement du premier membre de leurs corps qui venait à se mouvoir, et en tiraient de bons ou mauvais augures. Rac. *Salire*, sauter.

Salisubsules, nom général que l'on donnait à tous ceux qui chantaient et dansaient au son de la flûte,

comme cela se pratiquait dans les sacrifices d'Hercule ; on les appelait encore *Salii* et *Salitores*.

Salisubsulus, surnom de Mars, pris des danses guerrières des Saliens.

1. Salius, Arcadien qui établit en Italie les prêtres nommés *Saliens*, antérieurement à Numa. Ce prince, suivant quelques auteurs, ne fit que les introduire dans Rome à l'occasion d'une peste.

2.—Guerrier qui, dans l'*Enéïde*, est tué par Néalcès.

Salmacis, fontaine de Carie près d'Halicarnasse, laquelle avait la réputation de rendre mous et efféminés ceux qui s'y baignaient. *V.* Hermaphrodite.

Salmonée, frère de Sisyphe, était fils d'Eole et petit-fils d'Hellen. Ayant conquis toute l'Elide jusqu'aux rives de l'Alphée, il eut la témérité de vouloir passer pour un dieu. Pour y parvenir, il fit faire un pont d'airain qui traversait une grande partie de sa capitale, sur lequel il poussait un chariot qui imitait le bruit du tonnerre ; de là, il lançait des torches allumées sur quelques malheureux, qu'il faisait tuer à l'instant pour inspirer plus de terreur à ses sujets. Jupiter le foudroya, et le précipita dans le Tartare, où *Virgile* le place au rang des grands criminels.

Salmonis, Tyro, femme de Salmonée.

Salpinx, *trompette*, surnom sous lequel Minerve avait à Argos un temple bâti par Hégélaüs, fils de Thyrrhénus, inventeur de la trompette.

Salsabil (*M. Mah.*), fleuve du paradis des musulmans. *Bibl. Or.*

Salsaïl (*M. Mah.*), ange qui gouverne le quatrième ciel. *Bibl. Or.*

Salsipotens, le dieu qui domine sur la mer, Neptune.

Saltator, *danseur*, titre que *Pindare* donne à Apollon, et qui prouve combien la danse était en honneur chez les Grecs.

Salus, déesse de la santé, fille d'Esculape, la même qu'Hygiée. Les Romains en avaient fait une divinité, à laquelle ils consacrèrent plusieurs temples dans Rome ; elle eut aussi un collége particulier de prêtres, uniquement destinés à son culte, et qui seuls avaient le privilége de voir la statue de la déesse. Ils prétendaient aussi être seuls en droit de demander aux dieux la santé des particuliers et de tout l'état. C'était en grande solemnité et avec beaucoup de cérémonies qu'ils prenaient les augures de la santé. Il fallait, pour cela, que, durant l'année, aucune armée ne fût sortie de Rome, et qu'on jouît d'une profonde paix; ce qui suppose que ces augures furent pris rarement. Dans les sacrifices qu'on faisait à la déesse, on observait, entr'autres particularités, de jeter dans la mer un morceau de pâte que les prêtres envoyaient, disaient-ils, à Aréthuse de Sicile. On la représentait sous la figure d'une jeune personne assise sur un trône, couronnée d'herbes médicinales, tenant une patère de la main droite, et un serpent de la gauche. Près d'elle était un autel autour duquel un serpent faisait un cercle, de sorte que sa tête se relevait au-dessus de l'autel. *V.* Santé.

Salut du genre humain (*Icon.*), femme majestueuse qui embrasse la croix, et tient l'arche de Noé. C'est ainsi que ce sujet est exprimé dans la bibliothèque du Vatican.

Salutaris Diva, Isis. Ce surnom, qu'elle porte dans plusieurs inscriptions, lui fut sans doute donné parcequ'on croyait qu'elle indiquait aux malades durant le sommeil, les remèdes qui leur convenaient.

Salutaris Divus, surnom de Pluton, qu'on lui donnait lorsqu'il rendait une ombre à la vie, ou même lui faisait part de la divinité. Lorsque les dieux voulaient rendre la lumière à un mortel, Pluton faisait tomber de son urne quelques gouttes de nectar sur le mortel privilégié; c'est ce qui lui fait donner quelquefois pour attribut un vase recourbé dans le haut comme une cucurbite, dont sa tête est surmontée. *Claudien* a reconnu ce pouvoir dans le roi des

ombres; il l'invoque comme l'arbitre des destinées humaines, le maître de la fertilisation et de la reproduction des germes, etc.

Salutadores, espèce de gens en Espagne qui se mêlent de guérir certaines maladies, et qui tous ont, dit-on, de naissance, certaine marque sur le corps en forme de demi-roue.

Salutifer Puer, Esculape.

Samabed *(M. Ind)*, le quatrième des quatre volumes que les Indiens regardent comme sacrés. *Bibl. Or.*

Samaël, prince des démons chez les rabbins.

Samanéens, philosophes indiens qui formaient une classe différente de celle des brachmanes, autre secte principale de la religion indienne, au rapport de *Saint Clément* d'Alexandrie. Ils embrassèrent la doctrine d'un certain *Butta*, que les Indiens ont placé au rang des dieux, et qu'ils croient être né d'une vierge.

Les brachmanes n'étaient originairement qu'une même tribu; tout Indien au contraire pouvait être samanéen; mais quiconque désirait entrer dans cette classe de philosophes, était obligé de le déclarer au chef de la ville, en présence duquel il faisait l'abandon de tout son bien, même de sa femme et de ses enfants. Ces philosophes faisaient vœu de chasteté, comme les brachmanes ou gymnosophistes; ils habitaient hors des villes et logeaient dans des maisons que le roi du pays avait pris soin de faire construire. Là, uniquement occupés des choses célestes, ils n'avaient pour nourriture que des fruits et légumes, et mangeaient séparément sur un plat qui leur était présenté par des personnes établies pour les servir.

Les samanéens et les brachmanes étaient en si grande vénération chez les Indiens, que les rois venaient souvent les consulter sur les affaires d'état, et pour les engager à implorer la divinité en leur faveur.

Ils ne craignaient point la destruction du corps, et quelques uns d'entr'eux avaient le courage de se donner la mort en se précipitant dans les flammes, afin de purifier leur âme de toutes les impuretés dont elle avait été souillée, pour aller jouir plus promptement d'une vie immortelle. On leur attribuait le don de prédire l'avenir; et *Saint Clément* d'Alexandrie dit qu'ils avaient du respect pour une pyramide où l'on conservait les os d'un dieu.

Samaraths *(M. Ind.)*, la seconde des quatre sectes principales des Banians. Elle est composée de toutes sortes de métiers, tels que les serruriers, les maréchaux, les charpentiers, les tailleurs, etc., etc. Elle admet aussi des soldats, des écrivains et des officiers. C'est par conséquent la plus nombreuse. Quoiqu'elle ait de commun avec la première de ne pas souffrir qu'on tue les animaux ni les insectes, et de ne rien manger qui ait eu vie, ses dogmes sont différents. Elle croit l'univers créé par une première cause qui gouverne et conserve tout avec un pouvoir immuable et sans bornes. Son nom est *Permiser* et *Wishnou*. (*Voy.* ce nom.) Elle lui donne trois substituts, qui ont chacun leur emploi sous sa direction. Le premier s'appelle *Brahma*, le second *Buffina*, et le troisième *Mais*. (*Voy.* ces noms.)

Les Samaraths brûlent les corps des morts, à la réserve de ceux des enfants au-dessous de l'âge de trois ans; mais ils observent de faire les obsèques sur le bord d'une rivière ou de quelque ruisseau d'eau vive. Ils y portent même leurs malades, lorsqu'ils sont à l'extrémité, pour leur donner la consolation d'y expirer. Il n'y a point de secte dont les femmes se sacrifient si gaiement à la mémoire de leurs maris. Elles sont persuadées que cette mort n'est qu'un passage pour entrer dans un bonheur sept fois plus grand que tout ce qu'elles ont eu de plaisir sur la terre. Un autre de leurs plus saints usages est de faire présenter à leur enfant, aussi-tôt qu'elles sont accouchées, une écritoire, du papier et des plumes : si c'est un garçon, elles y font ajouter un arc. Le premier de ces deux signes est pour engager

Buffina à graver la loi dans l'esprit de l'enfant; et l'autre lui promet sa fortune à la guerre, s'il embrasse cette profession, à l'exemple des Raspouts.

Samari (*M. Ar.*), un des principaux chefs des Israélites dans le désert, auquel on attribue la fabrique du veau d'or. *Bibl. Or.*

Sambethon, sibylle que *Saint Justin* appelle *la Chaldéenne*, et qu'il fait fille de Bérose l'historien, et d'Erimanthe, femme distinguée par sa naissance. Sous ce nom elle reçut les honneurs divins.

Sambian-Pongo (*M. Afr.*), nom sous lequel les habitants du royaume de Loango, en Afrique, reconnaissent un Être suprême, auquel ils ne rendent, d'ailleurs, aucune espèce de culte. Les démons sont les seuls qu'ils honorent. Ils en distinguent de bons et de méchants et leur accordent une grande puissance sur toute la nature. *V.* Mokissos.

Sambulos, montagne d'Asie vers la Mésopotamie. Elle était célèbre par un temple dédié à Hercule. *Tacite* en rapporte une particularité. Il dit que ce dieu avertissait en un certain temps les prêtres de son temple, de préparer des chevaux chargés de flèches, afin d'aller à la chasse; que ces chevaux couraient vers un bois, d'où ils revenaient le soir fort fatigués et sans flèches; que la nuit, ce même dieu montrait à ses prêtres pendant le sommeil, les endroits de la forêt où ces chevaux avaient couru, et qu'on les trouvait le lendemain couverts de gibier, étendus par terre.

Samedi, dernier jour de la semaine, consacré à Saturne.

Samhaïl (*M. Mah.*), ange qui gouverne le sixième ciel. *Bibl. Or.*

Samia, fille du Méandre, fleuve.

Samienne. Junon était en grande vénération à Samos, parceque les habitants croyaient que cette déesse était née dans leur isle sur les bords du fleuve Imbrasus, et sous un saule qu'ils montraient dans l'enceinte du temple consacré à cette déesse. Ce temple avait été bâti par les Argonautes, qui y avaient transporté d'Argos la statue de la déesse.

1. Samius. Pythagore, de l'isle de Samos.

2. — Surnom de Neptune, auquel les Samiens avaient bâti un temple sur les bords de leur isle.

Sammono-Rhutama (*M. Ind.*), dieu des Péguans.

Samnites, gladiateurs habillés à la manière de ce pays. Ils ne se servaient point d'armes meurtrières, et venaient dans les festins amuser les convives par l'adresse et l'agilité qu'ils faisaient paraître dans les combats simulés.

Samolus. Il y avait une herbe appelée par les Gaulois *samolus*, qui naissait dans des lieux humides, qu'ils faisaient cueillir de la main gauche par des gens qui fussent à jeun. Celui qui la cueillait ne devait point la regarder; il ne lui était pas permis de la mettre autre part que dans les canaux où les animaux allaient boire, et il la broyait en l'y mettant. Moyennant toutes ces superstitieuses précautions, ils croyaient que cette herbe avait de grandes vertus contre les maladies des animaux, sur-tout des bœufs et des cochons.

Samos, isle de la Méditerranée, vis-à-vis l'Ionie. Junon y était honorée d'un culte particulier. On y gardait ses armes et son char.

Samotès, fondateur des Celtes, le même que Mosoch ou Mesech, que les histoires fabuleuses d'Angleterre font le fils aîné de Japhet. Ce fut lui qui conduisit dans la Grande-Bretagne les premières colonies qui la peuplèrent, ce qui lui fit donner le nom de Somothée. C'est encore le *Dis*, ou Pluton des anciens.

Samothrace, isle de la mer Egée, célèbre par le culte qu'on y rendait à Cérès, à Proserpine et aux dieux Cabires. Il y avait un oracle aussi fameux et aussi fréquenté que celui de Delphes.

Samsai (*Myth. Siam.*), divinité siamoise.

Samus, fils d'Ancée et de Samia, petit-fils de Neptune.

Sancrat (*M. Siam.*), premier

degré de la hiérarchie monastique dans le royaume de Siam. De tous les sancrats, celui du palais est le plus révéré. Cependant ils n'ont aucune jurisdiction les uns sur les autres. Le roi donne aux principaux un nom, un parasol, une chaise et des hommes pour la porter. Mais ils n'emploient guère cet équipage que pour aller au palais.

Sanctuaires. *V.* Asiles.

1. Sanctus, Sancus, Sangus, roi des Sabins, qui fut déifié. Il était père de Sabinus, qui donna son nom à la nation. Une inscription trouvée à Rome, où Sancus est qualifié de dieu Sémon, fait croire que Sancus était dans la classe de ces divinités appelées *Semones*. (*V.* Sémons.) D'autres le confondent avec Hercule, ou même Jupiter.

2.— C'est aussi une épithète qu'on donne aux divinités; et alors elle signifie *propice, vénérable*.

Sandalarius, surnom d'Apollon, tiré ou du temple qu'il avait dans le *Vicus Sandalarius*, habité principalement par des faiseurs de sandales, ou plutôt de la chaussure efféminée qu'il portait.

Sandi (*M. Afric.*), espèce de confrérie en usage chez les noirs de la côte de Malaguette, et particulière aux femmes. Celle-ci, moins sévère que l'association des hommes, ne demande que quatre mois de retraite, et finit par une circoncision. *Voy.* Belli.

Sandia-divi (*M. Ind.*), fille parfaitement belle, dont la naissance est bizarre. Les géants créés par Brahma étant devenus pervers au point de vouloir faire violence au dieu lui-même, Brahma, pour se soustraire à leurs poursuites, quitta le corps qu'il avait nouvellement pris. Cette dépouille divine donna l'être à cette fille, dont les géants jouirent.

Sandivané (*M. Ind.*), cérémonie que les brahmes seuls font tous les jours pour les dieux en général, et le matin pour Brouma en particulier, comme auteur de leur origine. Ils vont, au lever du soleil, puiser de l'eau dans un étang avec le creux de la main : ils la jettent tantôt devant, tantôt derrière eux et par-dessus l'épaule, en invoquant Brouma, et en prononçant ses louanges; ce qui les purifie, et leur mérite ses grâces. Ils en jettent ensuite au soleil, pour lui témoigner leur respect et leur reconnaissance de ce qu'il a bien voulu reparaître et chasser les ténèbres; puis ils achèvent de se purifier par le bain. Cette espèce de culte fut établie par les premiers hommes, et les Indiens l'ont toujours conservée.

Sandocus, fils d'Astynoüs, alla de Syrie en Sicile où il battit Celenderis. Il épousa Pharnace, fille de Mégassarès, et la rendit mère de Cinyre.

Sanéus, Sanétus, nom d'Hercule chez les Sabins.

Sang, ou Jour de Sang. On appelait ainsi certaines fêtes de Cybèle et de Bellone, dans lesquelles leurs prêtres furieux se couvraient de sang, en se faisant des incisions par-tout le corps.

Sanga. (*M. Jap.*) C'est ainsi que les Japonais appellent le pélerinage que ceux de la secte des sintos font, une fois tous les ans, dans la province d'Isie, qu'ils regardent comme le séjour de leur premier père. Lorsque le pélerin part pour ce pieux voyage, on suspend à la porte de sa maison une corde avec du papier blanc, entortillé tout autour. C'est un signe que la maison du pélerin est sacrée pendant tout le temps de son pélerinage. L'entrée en est interdite à tous ceux qui ont contracté le plus haut degré d'impureté, que les Japonais appellent *Ima*. Si un homme, dans cet état, osait profaner la demeure du pélerin, on croit qu'il serait puni de sa témérité par les plus grands malheurs. Les pélerins qui ne sont pas riches font le voyage à pied : communément ils demandent l'aumône en chemin. Ils sont munis d'un bourdon. Une espèce de gourde ou de tasse pend à leur ceinture. Ils en tirent un double service : ils s'en servent pour boire, et reçoivent dedans les aumônes qu'on leur donne. Ils prennent cette précaution, afin

que, s'ils meurent en route par quelque accident, ils soient reconnus, et rendus à leurs parents. Le pélerin, pendant tout son voyage, doit garder la plus exacte continence; et si sa femme l'accompagne, il ne lui est pas permis d'avoir commerce avec elle. Lorsqu'il est parvenu au terme de son pélerinage, il va loger chez le prêtre pour lequel on lui a donné des recommandations avant de partir, ou bien chez un autre à son choix. Ce prêtre lui sert de directeur. Il le fait conduire ou le conduit lui-même dans toutes les pagodes que les pélerins doivent visiter, et lui nomme les dieux auxquels elles sont consacrées. Il le mène sur-tout dans une fameuse caverne que les Japonais nomment *le Pays des Cieux*. Ils racontent que Tensio-Daï-Sin, le premier de leurs camis ou héros, né dans la province d'Isie, voulant faire voir que c'était lui seul qui éclairait le monde, s'enfonça dans cette caverne, et qu'à l'instant le soleil et les astres perdirent leur clarté, et la plus affreuse nuit couvrit l'univers. Auprès de cette caverne est située une petite chapelle, dans laquelle on voit un cami représenté assis sur une vache. Le nom de ce cami signifie, en langage japonais, l'*emblême du soleil*. Le pélerin fait ses prières dans tous les temples où il est conduit; mais sa ferveur redouble quand il entre dans celui qui est dédié à Tensio-Daï-Sin, qui est le plus auguste de tous, et l'objet principal du pélerinage. Après avoir satisfait à la dévotion, il se fait donner par le prêtre une espèce de certificat de son pélerinage, que l'on nomme *Ofarai*, puis il s'en retourne dans son pays. En revenant, il se fait distinguer par un petit surtout blanc et sans manches qu'il met sur ses habits, sur lequel on lit son nom brodé par devant et par derrière. Les grands seigneurs qui ne veulent pas s'exposer aux fatigues d'un long voyage gagnent quelqu'un qui fait pour eux le pélerinage. L'empereur envoie tous les ans une ambassade solemnelle au temple principal d'Isie; et c'est ainsi qu'il s'acquitte de l'obligation du pélerinage.

Sangar, fleuve de Phrygie, père de la jeune Sangaride.

Sangarra-Naraïnem (*M. Ind.*), nom sous lequel les Indiens adorent, dans quelques temples, Shiva et Wishnou réunis, en mémoire de la réunion de ces deux sectes; aussi cette divinité est représentée moitié blanche et moitié bleue, et son nom exprime *les deux réunis*.

Sangaricus, surnom du Serpentaire. *V. ce mot.*

Sangaride, nymphe aimée d'Atys, laquelle lui fit oublier ses engagemens avec Cybèle, et causa la mort de son amant. *Pausanias* fait Sangaride mère d'Atys, et rapporte une fable que l'on débitait à Pessinunte. Cette nymphe ayant vu le premier amandier que la terre eût produit, y cueillit des amandes, et les mit dans son sein. Aussi-tôt les amandes disparurent, et Sangaride se sentit grosse. Elle accoucha d'un fils que l'on exposa dans les bois, et qui fut nourri par une chèvre. On le nomma Atys ou Attis. *V.* Atys.

Sangaridus Puer, Ganymède, ainsi nommé de la Phrygie où le fleuve Sangar prend sa source.

Sanglier. (*V.* Admète, Adonis, Adraste, Hercule, Méléagre.) C'était l'animal qu'on immolait à Diane. On le voit sur les médailles anciennes, pour marquer les jeux séculaires en l'honneur de cette déesse; ou bien il désigne des chasses dont on donnait le divertissement au peuple. On le regarde comme le symbole de l'intrépidité, parcequ'au lieu de fuir devant les chiens, il les attend, et se précipite au milieu de la meute pour la mettre en pièces. Un sanglier en fureur, qui ravage les vignes et les moissons, est aussi l'image d'un vainqueur cruel et superbe. C'est sous un pareil emblême que la fable nous a représenté ce brigand que Méléagre tua de sa main.

Sanguin, une des quatre complexions. On la désigne par un jeune homme aux cheveux blonds, au visage plein, à l'air riant, au teint clair et

vermeil. Des instruments et des livres de musique, des masques et autres attributs du plaisir, marquent son goût pour l'amusement; et le luth qui est dans ses mains achève de le caractériser. Les dons de Bacchus, et les oiseaux de Vénus qui se caressent, expriment que l'homme de ce tempérament est propre au culte de ces deux divinités. On a remarqué au reste qu'aucun de ces tempéraments n'existe d'une manière absolue, mais qu'ils se rapprochent tous par des emprunts mutuels.

Sangus. *V.* Sanctus.

Sanhedrin, nom qu'on a donné chez les Hébreux au principal de leurs tribunaux. Il était composé de soixante-onze anciens, entre lesquels il y en avait un qui avait la qualité de chef ou de président du consistoire, et c'est celui que les Juifs appellent encore Hannasicon, le Prince. Outre ce président, il y avait une espèce de vice-gérent, auquel on donnait le nom de père du consistoire. Tous les autres n'avaient point d'autre nom que celui d'anciens ou de sénateurs. Ils étaient tous assis en demi-cercle; et le président était au milieu, ayant à sa droite le vice-gérent. Quelques-uns parlent d'un troisième ancien, auquel on donnait seulement le nom de hacan, *sage*, lequel était assis à la gauche du président; de sorte que le vice-gérent, et ce hacan étaient comme les deux assesseurs du président; cet ordre des séances du Sanhédrin s'est conservé dans les synagogues des Juifs. Le Sanhédrin ne pouvait se tenir que dans la ville de Jérusalem, en un lieu qu'on appelait *Liseat-Hagazit* (le conclave de pierre), qui joignait le temple et qui même en faisait partie. On y jugeait en dernier ressort les causes importantes, et tout ce qui concernait la religion. L'autorité de Sanhédrin était si grande qu'il pouvait, selon le langage des Juifs, faire *fuch la tora*, (une haie à la loi), parce qu'il était maître de l'interpréter. Ceux qui refusaient de se soumettre à ses décisions, étaient regardés comme des rebelles et des excommuniés. C'est dans ce sens qu'un rabbin appelle le Sanhédrin, le fondement de la loi de bouche, et la colonne de la véritable doctrine.

Sani (*M. Ind.*), Saturne, la plus malfaisante de toutes les planètes. Elle est à huit cent mille lieues au-dessus de Jupiter. Le samedi lui est consacré. C'est le dieu qui punit les hommes pendant leur vie; il n'approche d'eux que pour leur faire du mal. Les Indiens le craignent beaucoup, et lui adressent des prières. Ils le peignent de couleur bleue, ayant quatre bras, monté sur un corbeau, et entouré de deux couleuvres, qui forment un cercle autour de lui.

Saniassis (*M. Ind.*), religieux indiens qui sont l'objet d'une grande vénération. Le saniassi est ou brahme, ou choutre. Il se dévoue entièrement à la divinité. Les vœux qu'il fait sont d'être pauvre, chaste et sobre. Ne possédant rien, ne tenant à rien, il erre de tous côtés, presque nu, la tête rasée, n'ayant qu'une simple toile jaune qui lui couvre le dos, et pour tous meubles une cruche et un bâton. Il ne vit que d'aumônes, et ne mange que pour s'empêcher de mourir. S'il s'arrête dans une ville ou un village, ce ne doit être que pour une nuit. S'il est plus courageux, il quittera cruche et bâton, et deviendra muet, sourd, imbécille et fou. C'est alors qu'il aura atteint le plus haut degré de perfection, celui où le chaud et le froid, les injures et les louanges, les richesses et la pauvreté, tout enfin lui devient indifférent Les hommes de toutes les castes, à l'exception des parias, peuvent être saniassis.

San-Pau. (*Myth. Chin.*) C'est une petite idole de terre cuite ou de quelque métal que les Kalmouks et les Mongals vont chercher au Thibet, et qu'ils portent à leur cou. Vers l'extrémité supérieure, cette idole se partage en trois figures humaines, et se termine en un seul corps vers l'extrémité inférieure. Elle est assise sur un tabouret, à la manière des princes orientaux, les

jambes

jambes croisées. Un arc couché contre le tabouret, caractérise la puissance suprême. Cette espèce de siége, dont le contour ressemble à la margelle d'un puits, donne à entendre que Dieu, soutenu par lui même, est assis sur le néant, au milieu de l'abyme. Une des trois personnes de cette idole ternaire, est sur le devant au milieu des deux autres : elle est plus grande, plus robuste, a l'air plus âgée, la tête plus grosse, plus élevée, et couverte d'une espèce de mitre. La partie inférieure où se termine le corps semble être la continuation de cette personne qui a les bras croisés et garnis de brasselets. La personne qui est à la droite paraît la plus jeune; sa tête est couverte d'un petit bonnet rond; ses bras sont pareillement garnis de brasselets. Dans sa main droite est un cœur enflammé, symbole de son amour pour les mortels. Sa main gauche porte un sceptre couché dans l'attitude du bâton de commandement d'un général qui médite sur l'entreprise qu'il doit exécuter. La troisième personne, placée à la gauche, a l'air plus vieux, plus pensif que la seconde; elle a, comme elle, un bonnet sur la tête, et des brasselets aux bras. De la main droite, elle tient un miroir qui semble annoncer qu'elle découvre ce qui se passe dans le cœur de l'homme. Dans sa gauche est un lys épanoui, emblème de douceur, de candeur et d'asile.

Sansaporan (*M. Ind.*), fête annuelle que célèbrent les habitants du royaume d'Aracan. Cette fête est remarquable par une procession solemnelle en l'honneur de l'idole Quiay-Pora, qu'on promène dans un grand chariot suivi de quatre-vingt-dix prêtres vêtus de satin jaune. Les dévots s'étendent le long du chemin, pour se laisser passer sur le corps le chariot qui la porte, ou se piquent à des pointes de fer qu'on y attache exprès pour arroser l'idole de leur sang. Ceux qui ont moins de courage s'estiment heureux d'en recevoir quelques gouttes. Les prêtres retirent les pointes avec beaucoup de respect, et les conservent précieusement dans les temples, comme autant de reliques sacrées.

Santé, divinité allégorique. Elle avait plusieurs temples à Rome. Sur les médailles, elle paraît couronnée d'herbes médicinales. Quelquefois elle est placée devant un autel, au-dessus duquel un serpent qui l'environne s'élève pour prendre quelque chose dans une patère qu'elle lui présente. C'est une jeune nymphe à l'œil riant, au teint frais, à la taille légère, dont l'embonpoint est formé par la chair, et, par cette raison, moins sujet à se flétrir. Elle porte un coq sur la main droite, et de l'autre tient un bâton entouré d'un serpent. Dans la galerie de *Rubens*, la Santé est représentée par un jeune homme nu, avec des ailes, et un serpent qui s'entortille autour de son bras. Nos poètes ont personnifié la Santé. On voit dans *Marot* un joli cantique à cette déesse. Mais rien n'est plus agréable que le tableau allégorique qu'en trace *Gresset* :

Il est une jeune déesse
Plus agile qu'Hébé, plus fraîche que Vénus;
Elle écarte les maux, les langueurs, la foiblesse;
Sans elle la beauté n'est plus.
Les Amours, Bacchus et Morphée,
La soutiennent sur un trophée
De myrte et de pampres orné,
Tandis qu'à ses pieds abattue
Rampe l'inutile statue
Du dieu d'Epidaure enchaîné.

V. Hygiée, Salus.

Un auteur moderne, celui de la *Thériacade*, l'a décrite assez agréablement : « On voyait à la porte » d'un jardin (botanique) une statue » d'airain qui représentait la Santé. » La fille d'Esculape paroissait dans » tout l'éclat de la jeunesse; son air » était riant et gracieux. Elle appuyait sur un cerf (emblême de » longévité) son bras droit entortillé d'un serpent, et de la main » gauche tenait une corneille qui » semblait prendre l'essor. Elle foulait aux pieds le Temps, et la Mort » était enchaînée derrière son piédestal. »

Santon (*Myth. Mah.*), nom

d'une sorte de moines chez les Turcs. On rapporte qu'ils ne se refusent aucun des plaisirs dont ils peuvent jouir. Ils passent leur vie dans les pélerinages de Jérusalem, de Bagdad, de Damas, du mont Carmel, et autres lieux qu'ils ont en vénération, parceque leurs prétendus saints y sont enterrés; mais dans ces courses, ils ne manquent jamais de détrousser les voyageurs lorsqu'ils en trouvent l'occasion; aussi craint-on leur rencontre, et ne leur permet-on pas d'approcher des caravanes, si ce n'est pour recevoir l'aumône.

La sainteté de quelques uns d'entr'eux consiste à faire les imbécilles et les extravagants afin d'attirer sur eux les yeux du peuple; à regarder le monde fixement, à parler avec orgueil, et à quereller ceux qu'ils rencontrent. Presque tous marchent la tête et les jambes nues, le corps à moitié couvert d'une méchante peau de quelque bête sauvage, avec une ceinture de peau autour des reins, d'où pend une espèce de gibecière; quelquefois au lieu de ceinture, ils portent un serpent de cuivre que leurs docteurs leur donnent comme une marque de leur savoir; ils tiennent à la main une espèce de massue.

Sao. une des Néréides.

Saon, celui qui le premier découvrit l'oracle de Trophonius.

1. Saotas, ou Saotès, *sauveur*. Bacchus avait sous ce nom un autel à Trézène.

2. — C'est aussi un surnom de Jupiter.

Saoud *(M. Arab.)*, montagne que les Arabes placent dans l'enfer. *Bibliot. Orient.*

Saoudah (*M. Arab.*) une des cinq villes des habitants de Sodôme, qui furent abymées ou brûlées. *Bibliot. Orient.*

Sapan-Catena, fête que l'on célèbre au Pégu, pays situé dans la presqu'isle au-delà du Gange. Les principaux citoyens font alors construire des pyramides de différentes formes, et les font conduire au palais du roi, sur des chariots tirés chacun par trois cents personnes. Le monarque examine ces pyramides, et décide quelle est la plus belle et la mieux travaillée. Les temples sont éclairés, pendant la nuit, d'un grand nombre de cierges, et les portes de la ville demeurent ouvertes.

Sapan-Jakia, nom d'une fête que l'on célèbre au Pégu. Le roi, la reine et toute la cour se rendent en grande pompe dans un lieu de dévotion, à douze lieues de la ville. Le roi et la reine sont montés sur un char de triomphe, attelé de huit chevaux blancs, et tout éclatants de pierreries.

Saphis (*M. Musulm.*), morceaux de papier sur lesquels sont écrits des passages du Qôran, et que les Maures vendent aux Nègres. « Ces charmes » ont, disent-ils, la propriété de » rendre invulnérable celui qui les » porte, et qui ne craint alors ni les » serpents, ni les tigres. »

Sapho ou Sapphos, Lesbienne célèbre par la beauté de son génie poétique, et par sa malheureuse passion pour Phaon. Les Lesbiens avaient placé son effigie sur leur monnaie.

Sapience. *(Iconol.)* Une jeune fille, dans l'obscurité de la nuit, tient de la main droite une lampe allumée, et de la gauche un livre, d'après la lecture duquel elle a l'air de méditer.

Sapondomad *(Myth. Pers.)*, amschaspand ou génie, sous la protection duquel est la terre, qui, comme fille d'Ormusd, fait des souhaits pour celui qui la cultive, et des imprécations contre celui qui la néglige.

Sarah et Sorah, tour ou palais bâti par Nemrod à Babel.

Sarapis. *V.* Sérapis.

Sarassouadi (*M. Ind.*), épouse de Brahma, déesse des sciences et de l'harmonie. Elle naquit dans la mer de lait, lorsque les Deverkels en tirèrent l'*amourdon* (l'ambroisie). Elle est encore la déesse des langues. On l'invoque pour faire parler les enfants, de même que, dans les écoles,

lorsqu'ils apprennent à lire et à écrire; mais elle n'a point de temple. On la représente tenant un livre indien d'une main, et jouant d'un instrument qu'on appelle *Kinneri*: l'un est l'emblème de la science, et l'autre de l'harmonie. C'est la même que la *Sereswati* dont il est question dans les mémoires de l'académie de Calcutta, qui la rapprochent de Minerve *Musica*. Elle est aussi une des trois déesses des eaux.

Sarcophagos, *qui consume les chairs*. (Etym. *Sarx*, chair, et *phago*, je mange.) Ce nom est, dit-on, regardé comme l'emblème du tombeau.

Sardessius, surnom de Jupiter, d'une ville de Syrie.

Sardo, fille de Sthélénus, fondatrice de la ville de Sardes.

Sardopater. *V*. Sardus.

Sardorne (*M. Celt.*), nom celtique de Saturne.

Sardus, fils de Macéris, eut en Egypte et en Libye le surnom d'Hercule. C'est lui qui mena une colonie de Libyens dans l'isle qui reçut de lui le nom de Sardaigne. On lui érigea dans l'isle des statues, avec cette inscription : *Sardus Pater*.

Sare, espace de temps dans la chronologie chaldéenne, et qui marquait trois mille six cents ans. *Voy*. Nere et Sose.

Sarfar (*M. Mahom.*), le vent froid et glaçant de la mort.

Sariafino, une des divinités de l'isle de Formose. Elle demeure du côté du Nord. C'est un dieu de fort mauvaise humeur, et qui se plaît à enlaidir les hommes que leur dieu Tamagisanhach a créés beaux et bienfaits. La petite-vérole, les difformités naturelles ou accidentelles sont les moyens dont il se sert pour gâter l'ouvrage de son rival. Aussi, invoquent-ils cette idole malfaisante, pour tâcher de fléchir son ressentiment. On reconnaît là le dogme des deux principes et la guerre qu'ils se font avec tant d'acharnement.

Sari-Harabrama (*M. Ind.*), nom sous lequel la Trinité indienne est adorée sur la côte d'Orixa, où on la représente dans les pagodes sous les traits d'une figure humaine à trois têtes.

Sarmanes (*Myth. Ind.*), prêtres ou philosophes indiens, qui paraissent les mêmes que les Samanéens. *V. ce nom*.

Sarmenius Lapis, pierre à laquelle on attribuait la vertu de prévenir les avortements.

Saron, ancien roi de Trézène, aimait passionnément la chasse. Un jour qu'il chassait un cerf, il le poursuivit jusqu'au bord de la mer. Le cerf s'étant jeté à la nage, il se jeta après lui; et se laissant emporter à son ardeur, il se trouva insensiblement en haute mer, où, épuisé de forces, et ne pouvant plus lutter contre les flots, il se noya. Son corps fut rapporté dans le bois sacré de Diane, et inhumé dans le parvis du temple. Cette aventure fit donner le nom de Golfe Saronique au bras de mer qui fut le lieu de la scène, proche de Corinthe. Quant à Saron, il fut mis, par ses peuples, au rang des dieux de la mer, et dans la suite il devint le dieu tutélaire des mariniers.

Saronia, Saronis, Diane honorée à Trézène, dans un temple que Saron, un des rois du pays, lui avait élevé.

Saronides, nom que *Diodore de Sicile* donne aux Druïdes. Ce mot exprime le choix qu'ils avaient fait de passer leur vie parmi les chênes les plus vieux et les plus cassés, et dont l'écorce s'entr'ouvre et s'éclate. Rac. *Saronis*, chêne dont l'écorce s'entr'ouvre. D'autres dérivent ce nom de Saron, roi Celte, célèbre par l'étendue de son savoir.

Saronies, fête annuelle célébrée à Trézène en l'honneur de Diane Saronia.

1. Sarpédon, fils de Jupiter et d'Europe, et frère de Minos et de Rhadamanthe. Il disputa à son aîné la couronne de Crète; mais ayant été vaincu par lui, il fut obligé de sortir de l'isle, et mena une colonie de

Crétois dans l'Asie mineure, où il se forma un petit royaume qu'il gouverna paisiblement.

2. — Fils de Jupiter et de Laodamie, régnait dans cette partie de la Lycie que le Xanthe arrose, et rendait son état florissant par sa justice, autant que par sa valeur. Il vint au secours du roi Priam avec de nombreuses troupes, et fut un des plus forts remparts de la ville de Troie. Il s'avance contre Patrocle qui faisait fuir les Troyens, et veut le combattre. Jupiter, voyant son fils près de succomber sous les efforts de Patrocle, est touché de compassion : il sait que la destinée a condamné Sarpédon à périr en ce moment; il délibère pourtant s'il ne l'arrachera pas à la mort, et s'il n'éludera pas, pour cette fois, les décrets du Destin. Sur les remontrances de Junon, il se détermine à céder ; mais en même temps il fait tomber sur la terre une pluie de sang, pour honorer la mort d'un fils aussi cher. Après que Sarpédon eut été tué, il se fit un grand combat autour de son corps : les Grecs veulent le dépouiller et l'emporter; les Troyens le défendent. A la fin ceux-ci sont mis en fuite; et les Grecs, ne trouvant plus de résistance, dépouillent Sarpédon de ses armes, qu'ils emportent dans leurs vaisseaux. Mais Apollon, par l'ordre de Jupiter, vint lui-même enlever le corps de Sarpédon sur le champ de bataille, le lava dans les eaux du fleuve, le parfuma d'ambroisie, le revêtit d'habits immortels, et le donna au Sommeil et à la Mort, qui le portèrent promptement en Lycie, au milieu de son peuple. Cette mort de Sarpédon devant Troie est une fiction d'*Homère*, qui fait porter ensuite son corps en Lycie, parceque, selon l'histoire, Sarpédon mourut et fut enterré en Lycie. *Pline* rapporte que le consul Mutianus, étant gouverneur de Lycie, avait trouvé dans un temple un papier où il y avait une lettre écrite de Troie, sous le nom de Sarpédon ; mais il révoque ce fait en doute, sur ce que du temps d'*Homère* on ne connaissait pas l'usage du papier.

3. — Fils de Neptune, fut un homme querelleur, qui se jouait de la vie des hommes, et tuait tous ceux qu'il pouvait surprendre. Hercule en délivra le monde.

Sarpedonia. Diane avait sous ce nom un temple dans la Cilicie, où elle rendait des oracles.

Sarpédonius, surnom d'Apollon adoré sur le promontoire Sarpédon en Cilicie.

Sarrastes, peuples de Campanie, sur le Sarnus, auxiliaires de Turnus. *Enéid. l.* 7.

Sarritor, dieu des sarcleurs. Rac. *Sarrire*, sarcler. On l'invoquait après que les bleds étaient levés, parcequ'il présidait au travail qui consiste à sarcler les champs ; c.-à-d., à ôter les mauvaises herbes qui naissent dans les terres ensemencées.

Satadévens (*Myth. Ind.*), caste religieuse dévouée au service de Wishnou, dans laquelle les autres Indiens ne peuvent pas entrer. Ceux qui la composent naissent religieux, se marient et vivent en famille. Quoiqu'ils s'occupent à faire des colliers de fleurs pour les vendre, cela n'empêche pas qu'ils ne demandent l'aumône, en chantant comme les tadins ; mais ils s'accompagnent avec un instrument qui ressemble à notre guitare.

Sater, le même que Krodo.

Satialogam, *monde de la vérité* (*M. Ind.*), paradis de Brahma. *V.* Caïlasa, Sorgon, Vaïcondon. On l'appelle aussi *Bramalogam*.

Satibana (*M. Chin.*), déesse à laquelle sont fort dévotes les femmes des lettrés tunquinois.

Satniès, fils d'Enops et de Néis, chef troyen, tué par Ajax Oïlée.

Sator, dieu des semailles. Rac. *Serere*, semer. Jupiter était aussi appelé *Sator hominum et deorum*, le père des dieux et des hommes.

Saturnales, fêtes romaines en l'honneur de Saturne. Elles commençaient le 16 Décembre. Elles avaient été long-temps auparavant établies en Italie, et on en faisait honneur à Janus, ou à Hercule. *Macrobe* en attribue l'institution aux Grecs, chez

qui ces fêtes consistaient principalement à représenter l'égalité qui régnait parmi les hommes du temps de Saturne. Pendant le cours des cérémonies de cette fête, on suspendait la puissance des maîtres sur leurs esclaves, et ceux-ci disaient et faisaient ce qu'il leur plaisait : ils changeaient d'habit avec leurs maîtres. Cette fête, chez les Romains, se célébrait dans le mois de Décembre, pendant cinq ou sept jours. Tout ne respirait alors que le plaisir et la joie; les tribunaux étaient fermés, les écoles vaquaient; il n'était permis d'entreprendre aucune guerre, ni d'exécuter un criminel, ni d'exercer d'autre art que celui de la cuisine ; chacun s'envoyait des présents, et se donnait de somptueux repas. De plus, la ville, par un édit public, cessait tous les travaux, et se retirait sur le mont Aventin, comme pour y prendre l'air de la campagne. Il était permis aux esclaves de jouer contre leurs maîtres et de leur dire tout ce qu'ils voulaient; ceux-ci les servaient à table, comme pour faire revivre l'âge d'or. Enfin, suivant le rapport de *Macrobe*, toute licence était permise aux esclaves pendant les Saturnales. D'abord, la fête ne durait qu'un jour ; mais Auguste ordonna qu'elle se célèbrerait pendant trois, auxquels Caligula en ajouta un quatrième qu'il appela *Juvenalis* : et depuis on mêla les Saturnales avec les Sigillaires ; ce qui prolongeait la durée de cette fête, tantôt jusqu'à cinq, tantôt jusqu'à sept. Pendant les Saturnales, on sacrifiait à Saturne, la tête découverte, contre l'usage des autres cérémonies, et cela, sous prétexte que le temps découvre tout. Les plaisirs auxquels on se livrait pendant les Saturnales ont donné lieu à l'expression usitée, *Saturnalia agere*, pour dire, faire grande chère. On donnait surtout, durant ces fêtes, des combats de gladiateurs, parcequ'on s'imaginait que l'effusion du sang humain pouvait seule honorer Saturne, et le rendre favorable aux vœux des mortels.

Saturne était fils d'Uranus et de Vesta, ou du Ciel et de la Terre. Il fit son père eunuque, de peur qu'il n'eût des enfants. C'était, dit *Cicéron*, l'opinion commune de la Grèce. Sa femme était Rhéa, dont il eut plusieurs fils ; et sachant qu'un d'entr'eux devait lui ôter l'empire, il les dévorait tous d'abord après leur naissance; mais Rhéa, voulant sauver Jupiter nouveau né, donna à son père une pierre qu'il dévora au lieu de l'enfant. Jupiter, étant devenu grand, fit la guerre à son père, le vainquit et, après l'avoir traité comme Uranus fut traité par son fils, il le chassa du ciel, ou, selon quelques uns, il le précipita au fond du Tartare avec les Titans qui l'avaient assisté dans cette guerre. Saturne eut trois fils de Rhéa, Jupiter, Neptune et Pluton; et une fille, Junon, sœur jumelle et épouse de Jupiter. Quelques uns y ajoutent Vesta et Cérès ; outre un grand nombre d'autres enfants qu'il eut de plusieurs maîtresses, comme le Centaure Chiron de la nymphe Philyre, etc., etc.

Saturne, détrôné par son fils Jupiter, dit *Virgile*, pour se dérober à sa poursuite, fuit de l'Olympe, et vint se réfugier en Italie. Il y rassembla les hommes féroces, épars sur les montagnes; il leur donna des lois, et voulut qu'un pays où il s'était caché, et qui avait été pour lui un sûr asile, portât le nom de *Latium*. On dit que son règne fut l'âge d'or, ses paisibles sujets étant gouvernés avec douceur. L'égalité des conditions fut rétablie, dit *Justin*, 43, 1 ; aucun n'était au service d'un autre; personne ne possédait rien en propre; toutes choses étaient communes, comme si tous n'eussent eu qu'un même héritage. C'était, dit-on, pour rappeler la mémoire de ces temps heureux qu'on établit les Saturnales, et le règne de Saturne fut appelé le règne d'or.

Diodore de Sicile, rapportant la tradition des Crétois sur les Titans, fait de Saturne le même éloge que les poètes. « Saturne, l'aîné des » Titans, dit-il, devint roi; et après » avoir donné des mœurs et de la po- » litesse à ses sujets, qui menaient

» auparavant une vie sauvage, il » porta sa réputation et sa gloire en » différents lieux de la terre. Il a » régné sur-tout dans les pays occi- » dentaux, où sa mémoire est sur- » tout en vénération. En effet, les » Romains, les Carthaginois, lors- » que leur ville subsistait, et tous les » peuples de ces cantons, ont institué » des fêtes et des sacrifices en son » honneur, et plusieurs lieux lui » sont consacrés par leur nom même. » La sagesse de son gouvernement » avait en quelque sorte banni les » crimes, et faisait goûter un empire » d'innocence, de douceur et de fé- » licité. La montagne qu'on appela » depuis le mont Capitolin était » anciennement appelée le mont *Sa-* » *turnin*; et si nous en croyons *Denys* » *d'Halicarnasse*, l'Italie entière » avait porté auparavant le nom de » Saturnie. »

Plusieurs auteurs ont eu recours à l'allégorie pour expliquer la fable de Saturne. « Toute la Grèce est imbue » de cette vieille croyance, dit *Ci-* » *céron*, que Cœlus fut mutilé par » son fils Saturne, et Saturne lui- » même enchaîné par son fils Ju- » piter. Sous ces fables impies se » cache un sens physique assez beau. » On a voulu marquer que l'éther, » parcequ'il engendre tout par lui- » même, n'a pas ce qu'il faut à des » animaux pour engendrer par la » voie commune. On a entendu par » Saturne celui qui préside au » temps, et qui en règle les dimen- » sions: ce nom lui vient de ce qu'il » dévore les années, et c'est pour » cela qu'on a feint qu'il dévorait ses » enfants; car le temps, insatiable » d'années, consume toutes celles » qui s'écoulent. Mais de peur qu'il » n'allât trop vîte, Jupiter l'a en- » chaîné, c.-à-d., l'a soumis au » cours des astres, qui sont comme » ses liens. » D'autres philosophes n'ont eu égard qu'à la planète qui porte le nom de Saturne, et qui est la plus grande et la plus élevée de toutes; selon eux, ce que les poètes disent de la prison de Saturne enchaîné par Jupiter signifie seulement que les influences malignes qu'envoyait la planète de Saturne étaient corrigées par des influences plus douces qui émanaient de celle de Jupiter. Les platoniciens mêmes, au rapport de *Lucien*, s'imaginaient que Saturne, comme le plus proche du ciel, c'est-à-dire le plus éloigné de nous, présidait à la contemplation.

Saturne, quoique père des trois principaux dieux, n'a point eu le titre de père des dieux chez les poètes, peut-être à cause de la cruauté qu'il exerça envers ses enfants; au lieu que Rhéa était appelée la mère des dieux, la grande mère, et était honorée sous ce titre dans tout le paganisme. C'est peut-être aussi l'idée de cette cruauté qui a porté plusieurs peuples à rendre à ce dieu un culte horrible par l'effusion du sang humain. Ce fut chez les Carthaginois qu'il fut plus particulièrement honoré, et c'est ce culte impie et barbare qui a toujours fondé le plus grand reproche que la postérité ait fait à cette nation. *Diodore* rapporte que les Carthaginois, ayant été vaincus par Agathocle, attribuèrent leur défaite à ce qu'ils avaient irrité Saturne en substituant d'autres enfants à la place des leurs qui devaient être immolés; et pour réparer cette faute, selon *Plutarque*, ils élurent, d'entre la première noblesse, deux cents jeunes garçons pour être immolés. Il y en eut encore plus de trois cents autres, qui, se sentant coupables, s'offrirent d'eux-mêmes pour le sacrifice. A ce sacrifice, dit *Plutarque*, le jeu des flûtes et des tympanons faisait un si grand bruit que les cris de l'enfant immolé ne pouvaient être entendus.

Les Carthaginois ne furent pas les seuls coupables de cette odieuse superstition; nos anciens Gaulois et plusieurs peuples d'Italie, avant les Romains, immolaient aussi à Saturne des victimes humaines. *Denys d'Halicarnasse* raconte qu'Hercule, voulant abolir, en Italie, l'usage de ces sacrifices, éleva un autel sur la colline Saturnienne, et qu'il fit immoler

des victimes sans tache, pour être consumées par le feu sacré. Mais pour ménager en même temps la religion des peuples, qui pouvaient se reprocher d'avoir abandonné leurs anciens rites, il apprit aux habitants le moyen d'apaiser la colère de Saturne, en substituant, à la place des hommes qu'on jetait pieds et mains liés dans le Tybre, des figures qui avaient la ressemblance de ces mêmes hommes; et par-là il leva le scrupule qui pouvait naître de ce changement.

Rome et plusieurs autres villes de l'Italie dédièrent des temples à Saturne, et lui rendirent un culte religieux. Ce fut Tullus Hostilius, roi de Rome, selon *Macrobe*, qui établit les Saturnales en son honneur. Le temple que ce dieu avait sur le penchant du Capitole fut dépositaire du trésor public, par la raison que du temps de Saturne, c'est-à-dire pendant le siècle d'or, il ne se commettait aucun vol. Sa statue était attachée avec des chaînes, qu'on ne lui ôtait qu'au mois de Décembre, parceque, dit *Apollodore*, c'est au dixième mois que le fétus est sur le point de paraître au jour, n'étant plus retenu que par les liens délicats de la nature.

On lit dans *Plutarque* la relation d'un voyageur qui dit avoir visité la plupart des isles qui sont vers l'Angleterre; que l'une de ces isles était la prison de Saturne, qui y était gardé par Briarée, et enseveli dans un sommeil perpétuel, et qu'il est environné d'une infinité de démons qui sont à ses pieds comme ses esclaves.

Iconol. Saturne était communément représenté comme un vieillard courbé sous le poids des années, tenant une faux à la main, pour marquer qu'il préside au temps et à l'agriculture.

Le voile est, selon *Winckelmann,* un caractère distinctif de Saturne parmi les statues viriles. *Eckhel* pense que le voile, avec lequel il est représenté sur beaucoup de monuments, peut exprimer le caractère de ce dieu que les poètes ont surnommé *Ancylomètès* (celui qui roule dans sa tête des projets astucieux), ou plutôt, parceque les temps sont obscurs et couverts d'un voile impénétrable. Une statue célèbre de la *villa Borghèse*, et dont on voit une copie en marbre dans le jardin des Tuileries, a été faussement regardée comme un Saturne qui veut manger un de ses enfants qu'il tient dans ses bras. C'est un Silène portant le jeune Bacchus. Sur une base carrée du musée capitolin, Saturne, voilé et portant la main gauche vers son voile, est assis sur un siége antique; Rhéa, devant lui, lui présente une pierre enveloppée dans des langes comme un enfant, et il s'apprête à la prendre et à la dévorer.

Saturne, ayant le globe sur la tête, est considéré comme planète. Il paraît ainsi sur un grand nombre de monuments. Dans les peintures d'Herculanum, on voit une bande de médaillons qui offrent les planètes dans l'ordre des jours de la semaine, auxquels elles président. Le premier médaillon représente Saturne avec sa faux ou *harpa*. Le jour de Saturne, *Dies Saturni*, est celui que nous nommons Samedi. Cette peinture confirme l'opinion que le jour de Saturne était le premier de la semaine. Saturne ailé est le symbole de la rapidité du temps. Une gravure, dite étrusque, le représente ailé, avec sa faux posée sur un globe; c'est ainsi que nous représentons toujours le temps. Il est encore représenté de même sur une médaille d'Elagabale, frappée à Héraclée de Bythinie. Au musée de Florence, Saturne enchaîné s'appuie sur sa faux; ces chaînes annoncent qu'il faut arrêter le temps, ou que les semences sont enchaînées jusqu'à sa fête. Les statues de Saturne à Rome étaient enchaînées, et les fers ne s'ôtaient que le jour des Saturnales.

Une belle cornaline du cabinet de Florence représente Saturne à demi-nu, assis sur la proue d'un vaisseau, sa faux dans la main droite; derrière

lui, s'élèvent les murs d'une ville dans une partie de laquelle on voit un temple. Cette pierre rappelle les services que Saturne a rendus aux habitants du Latium, le vaisseau qu'il y porta, la civilisation qu'il établit, en rassemblant dans des murs les hommes épars et errants.

1. Saturnia, Junon, fille de Saturne.

2. — Tellus, l'Italie, du nom de Saturne qui y avait régné.

Saturniens, nom que les astrologues donnent aux personnes d'un tempérament triste, chagrin et mélancolique, en supposant qu'elles sont sous la domination de Saturne, ou qu'elles sont nées pendant que Saturne était ascendant.

Saturnigena, Jupiter, fils de Saturne.

Saturnius, épithète commune à Jupiter, à Neptune et à Pluton, comme fils de Saturne.

Satyre. (*Iconol.*) Elle se fait aisément remarquer par son ris moqueur, par le sifflet qu'elle porte dans ses mains, et par le petit Satyre qui est à ses côtés. *Cochin* lui en donne les cornes et les pieds fourchus; elle arrache les vêtements de la Louange, avec laquelle il l'a groupée, et déchire à belles dents divers papiers qui tombent en lambeaux. Autour d'elle sont de belles têtes de sculpture brisées, des tableaux crevés, des ornements d'architecture réduits en morceaux; enfin, elle foule aux pieds diverses cassolettes.

Satyres (*Iconol.*), divinités champêtres, qu'on représentait comme de petits hommes fort velus, avec des cornes et des oreilles de chèvre, la queue, les cuisses et les jambes du même animal: quelquefois ils n'ont que les pieds de chèvre. On fait naître les Satyres de Mercure et de la nymphe Yphtimé; ou bien de Bacchus et de la naïade Nicée, qu'il avait enivrée en changeant en vin l'eau d'une fontaine où elle buvait ordinairement. Le poète *Nonnus* dit qu'originairement les Satyres avaient la forme tout humaine. Ils gardaient Bacchus: mais comme Bacchus, malgré tous ses gardes, se changeait tantôt en bouc, tantôt en fille, Junon, irritée de ces changements, donna aux Satyres des cornes et des pieds de chèvre. *Pline le naturaliste* prend les Satyres des poètes pour une espèce de singes; et il assure que dans une montagne des Indes il se trouve des Satyres à quatre pieds, qu'on prendrait de loin pour des hommes. Ces sortes de singes ont souvent épouvanté les bergers, et poursuivi quelquefois les bergères: c'est peut-être ce qui a donné lieu à tant de fables touchant leur complexion amoureuse. Ajoutez qu'il est souvent arrivé que des bergers, couverts de peau de chèvre, ou des pâtres, aient contrefait les Satyres pour séduire d'innocentes bergères. De là l'opinion se répandit que les bois étaient remplis de ces divinités malfaisantes; les bergers tremblèrent pour leurs troupeaux, et les bergères pour leur honneur: ce qui fit qu'on chercha à les apaiser par des sacrifices, et par les offrandes des premiers fruits et des prémices des troupeaux. Voilà, je crois, la véritable origine de tous les contes qu'on a faits sur les Satyres.

Myth. Rabb. Un rabbin s'est imaginé que les Satyres et les Faunes des anciens étaient en effet des hommes, mais dont la structure était restée imparfaite, parceque Dieu, lorsqu'il les faisait, surpris par le soir du Sabbath, avait interrompu son ouvrage.

Sauroctonos, *tueur de lézards*, surnom d'une statue antique de la *villa Borghèse*, qui représente Apollon perçant des lézards avec un stylet. Il y a aussi dans le musée central des arts, un Apollon Sauroctonos, venant du musée Pio-Clémentin.

Saurus, brigand qui ravageait une contrée de l'Elide, fut tué par Hercule.

Saüs, fils de Mercure et de Rhènè. Il donna son nom à Samos.

Saut. *V.* Leucade.

Sauveurs d'Italie, charlatans qui se disent parents de St. Paul, et

portent imprimée sur leur chair une figure de serpent qu'ils donnent pour naturelle. Ils se vantent de ne pouvoir être blessés par les serpents ni par les scorpions, et de les manier sans danger.

SAXANUS, surnom d'Hercule, ou pour avoir applani des montagnes et ouvert des routes au travers, ou parcequ'on lui dédiait des monceaux de pierres sur les grands chemins, ou enfin parceque Jupiter avait fait tomber sur les Liguriens, ses ennemis, une pluie de pierres.

SAXIBONSES (*Myth. Jap.*), espèce de bonzes qui gardent au Japon les maisons de campagne des grands.

SAZICHÈS, ancien législateur des Egyptiens.

SCABELLES, ou SCABILLES, espèces de castagnettes dont on se servait dans les cérémonies de religion et sur le théâtre, et qui entraient dans la symphonie des anciens.

SCALDES (*Myth. Celt.*), poètes et ministres de la religion, qui étaient chez les Celtes ce que les druïdes étaient chez les Gaulois, et les bardes chez les Bretons. Les vers étaient le seul genre de littérature qui fût cultivé chez eux; c'était la seule façon de transmettre à la postérité les hauts faits des rois, les victoires des peuples et la mythologie des dieux. On rendait les plus grands honneurs aux scaldes; ils étaient souvent de la naissance la plus illustre, et plusieurs souverains se glorifiaient de ce titre. Les rois avaient toujours quelques scaldes à leur cour; et ces derniers en étaient chéris et honorés; ils leur donnaient place, dans les festins, parmi les grands officiers de la couronne, et les chargeaient souvent des commissions les plus importantes. Lorsque ces rois marchaient à quelque expédition, ils se faisaient accompagner de scaldes, qui étaient témoins oculaires de leurs exploits, les chantaient sur le champ de bataille, et excitaient les guerriers aux combats. Les poètes ignoraient la flatterie, et ils ne louaient les rois que sur des faits bien constatés. Un roi de Norwège, nommé Olaüs Trigguеson, dans un jour de bataille, plaça plusieurs scaldes autour de sa personne, en leur disant avec fierté : *Vous ne raconterez pas ce que vous aurez entendu, mais ce que vous aurez vu.* Les poésies des scaldes étaient les seuls monuments historiques des nations du nord, et l'on y a puisé tout ce qui nous reste de l'histoire ancienne de ces peuples.

1. SCAMANDRE, rivière de Phrygie, près de Troie, qui sort du mont Ida, et va se jeter dans la mer, près du promontoire de Sigée. On en attribue l'origine à Hercule. Ce héros, se trouvant extrêmement pressé de la soif, se mit à fouir la terre, dont il fit sortir la source d'un fleuve qui dut son nom à cette circonstance. Rac. *Skamma andros*, fouissement d'homme. Le scholiaste d'*Homère* ajoute que l'endroit où Hercule fouit la terre avait donné quelques gouttes d'eau, à cause qu'il venait d'être frappé de la foudre, en vertu des prières du héros adressées à Jupiter pour obtenir du soulagement à la soif qui le pressait. D'autres disent que cette rivière prit son nom d'un Phrygien nommé Scamandre. Ses eaux avaient, dit-on, la propriété de rendre blonds les cheveux des femmes qui s'y baignaient. Le Scamandre avait un temple et des sacrificateurs. *Homère* fait mention du sage Dolopion en cette qualité. Il était tellement respecté dans le pays, que toutes les filles, la veille de leurs nôces, avaient coutume d'aller se baigner dans ses eaux, et de lui offrir leur virginité. Le dieu, flatté d'une pareille offrande, sortait d'entre ses roseaux, prenait la jeune fille par la main, et la conduisait dans sa grotte. Le lecteur conçoit sans peine quels étaient ceux qui jouaient, en pareille occasion, le rôle du fleuve Scamandre. Cette superstition populaire donna lieu à une aventure que le fameux orateur *Eschine* rapporte dans ses lettres. « Callirhoé, jeune » fille d'une rare beauté, étant allée, » selon la coutume, offrir sa virgi- » nité à Scamandre, un jeune hom- » me, qui l'aimait depuis long-temps » sans espérance, fit si bien, par son

» stratagème, qu'il reçut ce qui était » destiné au fleuve. Quelques jours » après, Callirhoé ayant aperçu » dans la rue le jeune homme, le » montra à ceux qui l'accompa- » gnaient, et dit ingénument que » c'était-là le fleuve Scamandre. Ce » discours découvrit la fourberie ; et » le téméraire qui avait fait l'office » de Scamandre n'évita que par une » prompte fuite le châtiment qu'on » lui destinait. »

2.—Fils de Corybas, selon quelques auteurs, donna son nom au fleuve du Scamandre, où il se jeta, après avoir perdu le sens dans la célébration des mystères de la mère des dieux.

1. Scamandrius, premier et vrai nom, selon *Homère*, d'Astyanax, fils d'Hector et d'Andromaque.

2.—Un des capitaines de Priam, fils de Strophius, fut tué par Ménélas. *Iliad. l.* 11.

Scanda (*Myth. Ind.*), un des noms de Carticeya.

Scandale. (*Iconol.*) C'est un vieillard vêtu galamment, qui tient d'une main une bouteille, et de l'autre le portrait d'une jeune femme. Il est auprès d'une table couverte d'un tapis verd où sont des dés et des cartes à jouer.

Scarabée, ou Escarbot. Cet insecte est très célèbre dans la religion des Egyptiens qui lui rendaient un culte divin. Il paraît que les Egyptiens adoraient trois espèces de scarabées. La plus remarquable, la seule même dont il nous reste des monuments, est celle à laquelle les naturalistes ont donné le nom de *Scarabæus sacer,* le scarabée sacré. Son caractère consiste dans les cinq divisions de l'écusson. Ce scarabée est gravé sur les colonnes et les pyramides en Egypte. Il fallait que le bœuf qu'on prenait pour le bœuf Apis en eût l'impression sous la langue ; il paraît aussi qu'il entrait dans la préparation de l'embaumement. Le culte du scarabée, chez les Egyptiens, était symbolique. Cet insecte était pour eux l'image du soleil. C'est delà qu'on le voyait représenté avec la tête d'un soleil rayonnant. Dans la table Isiaque, on voit un escarbot avec la tête d'Isis. Ailleurs une autre figure offre deux prêtresses qui se tiennent devant un escarbot, les mains jointes comme pour l'adorer. Les Basilidiens qui mettaient dans leurs *Abraxas* ou pierres magiques, toutes les divinités égyptiennes, ne manquaient pas d'y placer aussi l'escarbot. La femelle de cet animal dépose ses œufs dans de petites boules d'excrément qu'elle roule à reculon, ce qui indiquait chez les Egyptiens, la marche du soleil, qui se fait en sens contraire du mouvement de tout le ciel. Une autre espèce de scarabée à deux cornes, était consacrée à Isis qui représentait la lune. Les anciens prétendaient que cet insecte roulait sa boule pendant vingt-huit jours, c'est-à-dire pendant le nombre de jours où la lune achève sa révolution. *Horus Apollon* parle d'une troisième espèce de scarabée qui n'a qu'une corne et qui représente Hermès ou Mercure. Le scarabée se retrouve très fréquemment dans les hiéroglyphes. Les Egyptiens figuraient aussi des scarabées en marbre en jaspe et en pierres dures ; ils gravaient des figures ou des caractères sur la surface inférieure qu'ils avaient applatie ; de là est venue la forme ovale des pierres gravées qu'on appelle souvent scarabées, parcequ'elles paroissent détachées de la figure en bosse de cet animal.

Scarphe, mère de Jason, selon des auteurs.

Scarre (*Myth. Egypt.*), emblème de l'homme glouton, parceque ce poisson avale tous les petits poissons qu'il rencontre, et qu'il est le seul qui rumine. *Horapoll.*

Scassar. *Michel Scot,* dans son *Traité de la Physionomie, ch.* 56, distingue douze différentes espèces d'augures, et donne le nom de *Scassar* à deux de ces espèces ; l'une qu'il appelle *Nova*, et l'autre *Vetus*. *Scassar Nova*, c'est lorsque vous voyez derrière vous un homme ou un oiseau, et qu'avant qu'il arrive à vous ou que vous arriviez à lui, il s'arrête, vous le regardant. *Scassar*

vetus, est lorsque vous voyez un homme passer, ou bien un oiseau s'arrêter à votre gauche ; le premier augure est bon, et le second mauvais. *Michel Scot* n'a oublié qu'une chose, c'est de nous dire où il a pris ce nom et ces explications.

1. Scée, une des filles de Danaüs, et femme de Daïphron.

2. — Porte de la ville de Troie, où était le tombeau de Laomédon. Rac. *Skaios*, gauche.

Scélératesse. (*Iconol.*) On la représente, selon *Ripa*, par un nain très laid, qui tient une hydre, et l'excite à s'élancer sur sa victime.

Scénopégie, ou *fête des tabernacles*. Les Israélites la célébraient tous les ans au mois de Tisri. Elle durait sept jours, pendant lesquels ils habitaient sous des tentes ou sous des berceaux de feuillages, afin qu'ils se souvinssent que leurs pères, avant d'entrer dans la terre promise, avaient demeuré long-temps sous des tentes dans le désert. On offrait chaque jour un certain nombre de victimes en holocauste et un bouc en sacrifice pour le péché. Pendant les jours de cette fête, ils faisaient des festins avec leurs femmes et leurs enfants, où ils admettaient les lévites, les étrangers, les veuves, les orphelins. Les sept jours expirés, la fête se terminait par une nouvelle solennité qu'on célébrait le huitième jour, et où tout travail était défendu comme le premier. Rac. *Skènè*, tente, et *pègnumi*, assembler. *V.* Saccoth.

1. Sceptre, attribut ordinaire de l'autorité, de la philosophie, de la monarchie.

2. — d'Agamemnon. Ce sceptre avait une grande réputation parmi les Grecs. On l'adorait à Chéronée, où il recevait tous les jours des sacrifices. L'intendant de ce culte avait ce sceptre déposé dans sa maison pendant tout le temps de son intendance, qui était d'un an, et le remettait avec cérémonie à son successeur. On prétend que ce sceptre fut trouvé avec beaucoup d'or en Phocide, où il avait été porté par Electre. Les Phocéens prirent l'or, et ceux de Chéronée le sceptre, auquel ils attribuèrent une espèce de divinité, jusqu'à prétendre qu'il faisait des miracles. *Homère* en fait, pour ainsi dire, la généalogie, en disant comment il était passé entre les mains d'Agamemnon. « Ce sceptre, dit-il, » ouvrage incomparable de Vulcain, » qui l'avait donné au fils de Saturne, passa de Jupiter à Mercure, » puis à Pélops, à Atrée, à Thyeste » et à Agamemnon. » Il existait encore du temps d'*Homère*, et on le conserva long-temps après.

Schammans (*Myth. Tart.*). prêtres, jongleurs, magiciens des Tartares Tongous, Jakutes, Ostiakes, et autres peuples de la Sibérie, qui ont une haute idée de leurs talents et de leurs pouvoirs. On les appelle ainsi du nom de leur chef, qu'on nomme Schamman. Le principal emploi de ces prêtres est la sorcellerie, et leur chef excelle dans cette partie, comme on en peut juger par l'exemple suivant, tel qu'il se lit dans les notes sur l'histoire des Tartares. « Le schamman se met sur le corps » un habillement composé de toutes » sortes de vieilles férailles, et même » de figures d'oiseaux, de bêtes et » de poissons de fer, qui tiennent les » uns aux autres par des mailles de » même métal. Il se couvre les jambes » d'une pareille chaussure, et les » mains de pattes d'ours de même » espèce. Sur la tête il se met des » cornes de fer. Dans cet équipage, » il prend un tambour d'une main, » et de l'autre une baguette garnie » de peaux de souris, saute et cabriole en même temps, observant, » dans ses sauts, de croiser les jambes, » tantôt par devant, tantôt par derrière, et d'accompagner les coups » qu'il donne sur son tambour des » hurlements les plus affreux. Dans » tous ces mouvements, il a les yeux » toujours fixés vers l'ouverture qui » est au toit de sa hutte ; et lorsqu'il » aperçoit un oiseau noir qu'on » prétend venir se percher sur le » toit, et disparaître aussi-tôt, il » tombe en extase par terre, et demeure un quart-d'heure dans cet

» état, sans paraître avoir ni raison, » ni sentiment. Revenu à lui, il se » lève, et donne réponse sur le sujet » pour lequel on le consulte. »

SCHACA, déesse des Babyloniens. C'était l'*Ops* des Romains.

SCHADA-SCHIVAOUN (*M. Ind.*), nom que les Indiens donnent à des génies qu'ils croient chargés de régir le monde. Ces génies ont des femmes; mais ce ne sont que des attributs personnifiés. La principale se nomme *Houmani*; c'est celle qui gouverne le ciel et la région des astres.

SCHADUKIAM, *plaisir et désir* (*Myth. Pers.*), province fabuleuse du pays de Ginnistan, que les romans orientaux disent peuplé de Dives et de Péris. Ce mot composé répond, dans la langue persane, à ce que nous appelons *pays de Cocagne*. La capitale de ce pays imaginaire s'appelle *ville des joyaux*. *Bibl. Or.*

SCHAKTSCHAMUNICH (*M. Tart.*), idole adorée par les Kalmouks. *Voyage de Pallas.*

SCHAMAÏ (*Myth. Orient.*), une des Tacouin, ou Tecouin, c.-à-d. les Parques des Orientaux. *V.* TACOUIN.

SCHAMLACAH (*Myth. Mah.*), oraison mystérieuse, ou plutôt magique, qui sert à faire des prestiges et des enchantements par le moyen de certaine poudre et cendre préparée. *Bibl. Or.*

SCHAMMATHA, excommunication juive, qui était au-dessus de l'excommunication majeure. Elle se publiait, dit-on, au bruit de quatre cents trompettes, et ôtait toute espérance de retour à la synagogue. On prétend même que la peine de mort y était attachée. *V.* CHEREM, NIDDUI.

SCHARWŒCKAS, secte de Brahmines qui, sans s'embarrasser dans les frivoles disputes de leurs confrères au sujet de Wishnou et d'Ixora, trouvent qu'il est plus court et plus commode de ne rien croire, que de disputer sans cesse. Le principal objet de cette secte est le bonheur de la vie présente; elle n'envisage rien au delà, et renvoie aux enfants et aux vieilles femmes les contes des autres brahmines sur l'état de l'âme après la mort. En un mot, les scharwœckas sont de véritables épicuriens, et cependant on assure que leurs mœurs sont très réglées.

1. SCHÉDIUS, fils d'Iphitus, conduisait avec Epistrophus les Phocéens sur quarante vaisseaux contre Troie.

2. — Autre chef des Phocéens, fils de Périmèdes, fut tué par Hector, au siége de Troie.

SCHEIK, ou CHEYR. On appelle ainsi, dans l'Orient, les chefs des communautés religieuses et séculières, et les docteurs distingués. Les mahométans donnent ce nom à leurs prédicateurs. Scheik est un mot arabe qui signifie vieillard. Ils se distinguent des autres musulmans par un turban verd. Les Turcs en reconnaissent sept races, qui toutes se prétendent issues de Mahomet. Le chef réside à la Mecque. Sa dignité est héréditaire; cependant il doit être confirmé par le sultan.

SCHEIKHALESLAM (*Myth. Mah.*), *le vieillard ou le chef de la loi*, titre du Muphti.

SCHEIKISTUM, nom que les Persans donnent au doyen de leur clergé.

SCHEITHAN (*Myth. Ar.*), nom arabe du diable. *Bibl. Or.*

SCHEITANS (*Myth. Tart.*), petites images que les peuples idolâtres de la Sibérie tiennent dans leurs yourtes, et pour lesquelles ils ont autant de vénération que les anciens en avaient pour leurs dieux Pénates.

SCHEKINAH (*Myth. Rabb.*), la nue qui résidait sur le propitiatoire, et qui, chez les anciens Israélites, était la marque la plus sensible de la présence divine. Il n'est question ici que des fables rabbiniques. Les rabbins donc enseignent que la schekinah résida d'abord dans le tabernacle dressé par Moïse dans le désert, et qu'elle y descendit au jour de la consécration sous la forme d'une nuée.

Elle passa de là dans le sanctuaire du temple de Salomon, au jour que ce prince fit la dédicace du temple; elle y subsista jusqu'à la ruine du temple de Jérusalem par les Chaldéens, et n'y fut jamais rétablie depuis. Les Juifs placent la schekinah, ou l'esprit parlant et se communiquant aux hommes, 1°. dans les prophètes; 2°. dans l'*urim* et le *thummin* qui sont dans le rationel du grand-prêtre; 3°. dans la fille de la voix. (*Voyez* Bathkol.) Elle ne leur fut donnée que depuis la ruine du premier temple, et lorsque la prophétie et l'oracle de l'urim leur eurent été ôtés. C'est la présence de l'esprit qui résidait dans le temple de Jérusalem, qui en écartait les princes de l'air, et communiquait au lieu saint une sainteté particulière. Les rabbins ajoutent qu'elle repose sur les débonnaires et sur les humbles, mais qu'elle s'enfuit de l'homme hautain et colère. Elle réside chez l'homme hospitalier, et se trouve au milieu de deux ou trois personnes réunies pour étudier la loi. Enfin, selon eux, la schekinah a changé dix fois de demeure, et étant allée sur le mont des Oliviers, elle y demeura trois ans et demi, criant aux Israélites : « Revenez à moi, mes enfants, et je retournerai à vous. » Mais voyant qu'ils ne voulaient pas se convertir, elle se retira en son lieu.

Schénée. *V.* Atalante.

Schenknak (*Myth. Ar.*), un des noms que les Arabes donnent au prince des démons. *Bibl. Or.*

Scheria, nom ancien de l'isle de Corfou, appelée d'abord Drépane. Cérès, qui la favorisait, craignant que les fleuves qui vont tomber tout auprès dans la mer n'en fissent à la longue un continent, pria Neptune de détourner leur cours, ce qu'il fit; et de là l'isle eut le nom de Scheria, qu'elle porta jusqu'à Phéax. *V. ce mot*, et Corcyre.

Schiah et Schiat. (*Myth. Arab.*) Ce mot, en arabe, signifie une faction, une secte particulière en matière de religion. Les Turcs s'en servent pour désigner la secte des Persans partisans d'Ali, qu'ils regardent comme des hérétiques. *V.* Shiis, qui signifie la même chose.

Schiaïte, ou Schiite. Les Turcs appellent ainsi les partisans d'Ali, qui sont de la secte appelée *Schiah*. *V.* Schiah et Shiis.

Schinchilla (*Myth. Ind.*), déité adorée dans un lieu sacré du même nom, situé dans les montagnes du Boutan. Les voyageurs lui offrent une toupie pour obtenir un heureux voyage. *Ambassade au Thibet, par Turner.* An IX.

Schisme. (*Iconol.*) On le représente, ainsi que la Discorde, sous des traits hideux, les yeux enflammés, la bouche écumante, et secouant dans les airs une torche ardente, symbole du feu de la discorde qu'il veut allumer dans tous les cœurs.

Schkai, nom du ciel et de l'Etre Suprême chez les Mokschaniens, tribu morduane, peuple soumis à la Russie. Ils assurent unanimement qu'ils n'ont jamais eu d'idoles, ni même de divinités subalternes, mais qu'ils sacrifiaient uniquement à cet être suprême et invisible. Ils lui adressaient leurs prières en se tournant vers l'Est comme tous les peuples Tschoudiens. Les lieux qu'ils choisissaient pour leurs sacrifices, étaient des places écartées dans le fond des forêts; là, ils immolaient des chevaux, des bœufs et du menu bétail. *Voyage de Pallas. V.* Paass.

Schoe-Madou, *dieu d'or*, (*Myth. Ind.*), divinité adorée dans le principal temple de Pégu, que l'envoyé anglais, M. *Symes*, dérive de Mahadéva. (*Voy. ce mot.*) *Voyage à Ava*, etc.

Schœneia Virgo, Atalante, fille de Schénée.

Schœneis, la même.

Schoenéus, fils d'Athamas et de Thémisto, père de la célèbre Atalante la béotienne, donna son nom à une ville de Béotie, et, selon *Etienne de Bysance*, à une ville de l'Arcadie.

Schoenis, surnom de Vénus tiré des guirlandes ou liens de jonc dont

se paraient les femmes qui, selon *Herodote*, se prostituaient en son honneur.

SCHOOUBIAH, nom d'une secte de musulmans qui prêchent la tolérance, et qui prétendent qu'on ne doit faire aucune différence entre les sunnites et les schiites, entre les sectateurs d'Aboubèkre et les partisans d'Ali.

SCIACRID (*Myth. Rabb.*), matines juives, ou les quatre premières heures qui suivent le lever du soleil, et que les Juifs modernes donnent à la prière. Ils ne peuvent rien faire avant la prière du matin; il ne leur est permis ni de boire, ni de manger, ni même de saluer.

SCIADÉPHORES, femmes étrangères qui demeuraient à Athènes, ainsi nommées, parcequ'à la fête des Panathénées elles étaient obligées de porter des parasols pour garantir les Athéniennes du soleil ou de la pluie. Rac. *Skia*, ombre.

SCIAMAS, *serviteur* (*Myth. Rabb.*), espèce de sacristain juif, chargé des clefs de la synagogue, et du soin d'entretenir la propreté et le bon ordre, d'allumer les lampes et les bougies, et de préparer tout ce qui est nécessaire au culte. C'est le public qui le paie.

SCIATIS. Diane, sous ce nom, avait à Scias un temple que l'on croyait bâti par Aristodème.

SCIENCE (en général). (*Iconol.*) Dans *C. Ripa* c'est une femme qui a des ailes à la tête, un miroir dans la main droite, une boule dans la gauche et un triangle au-dessus. Elle et assez ordinairement caractérisée par une femme âgée qui a auprès d'elle une sphère, un compas, une règle et des livres. Quelquefois on lui fait tenir un flambeau. A ces allégories *Gravelot* ajoute l'oiseau de Minerve auprès d'elle, l'*Encyclopédie* sous ses pieds, et une guirlande de laurier dans ses mains, qui dénote que le temps ne peut rien sur elle. La figure est quelquefois encore éclairée par un rayon de lumière qui descend du ciel.

SCIENCE (de gouverner). (*Iconol.*) Elle est ordinairement symbolisée par une femme qui tient un timon de navire, et a le pied posé sur un globe.

SCIERIES, fête que célébrait l'Arcadie en l'honneur de Bacchus, dont on portait la statue sous un dais ou pavillon. En cette solemnité, les femmes se soumettaient à la flagellation devant l'autel du dieu, pour obéir à un oracle de Delphes.

SCILLON EORTÈ, *fête des oignons de mer*. Cette fête, qui se célébrait en Sicile, consistait sur-tout dans un combat où les jeunes gens se battaient avec des oignons de mer. La récompense du vainqueur était un taureau.

SCILLUNTÈS, père d'Alésius, fut un des prétendants d'Hippodamie.

SCIMASAR ou SCISMASAR, une des douze espèces d'augures que *Michel Scot* distingue dans son *Traité de la Physionomie*. Il l'appelle *Scimasar Nova*; c'est, dit-il, lorsque vous voyez un homme ou un oiseau derrière vous, qui vous attrappe et vous passe, et qui avant que d'arriver à vous, se repose quelque part, vous le voyant à votre côté droit, ce qui est d'un bon augure; le *scimasar* de *Michel Scot* paraît être de la force du *Scassar*. *V.* ce mot.

SCINIS. *V.* SINIS.

SCIOLDRE, nom que les anciens Danois donnaient à leurs poètes. C'étaient leurs bardes.

SCIOMANTIE, divination qui consiste à évoquer les ombres des morts pour apprendre les choses futures.

SCIOPODE, ou MONOPODE, peuples fabuleux de l'Ethiopie., dont parle *Pline*, lesquels n'ayant qu'un pied, s'en servaient pour se mettre à l'ombre du soleil, en se couchant par terre, et levant leur pied en l'air. Rac. *Skia*, ombre; *monos*, seul; *pous*, *podos*, pied.

SCIRAS, surnom sous lequel Minerve avait un temple à Phalère, port d'Athènes. *V.* SCIRUS.

SCIRE. Les Solymes, peuples qui habitaient le mont Taurus, donnaient le nom de Scire à trois de leurs principaux dieux, Arsalus, Dryus et Trosobius.

Scires, solemnité d'Athènes, dans laquel on portait en pompe, par la ville, des tentes ou pavillons suspendus sur les statues des dieux, surtout de Minerve, du Soleil et de Neptune. On prétend qu'elle avait quelque ressemblance avec la fête des Tabernacles chez les Juifs. On y faisait de petites cabanes de feuillage; et, dans les jeux qui en faisaient partie, les jeunes gens tenaient à la main des ceps de vigne chargés de raisins.

Scirias. *V.* Sciras

1. Sciron, vent furieux auquel on faisait des vœux, pour être garanti des ravages qu'il faisait.

2. — Fils de Pylas le Mégaréen, épousa la fille de Pandion, et disputa à Nisus le trône de Mégare. Eaque décida que Nisus serait roi, et Sciron, polémarque. Des auteurs lui donnent Egée pour fils, et pour fille Endéis, épouse d'Eaque. Il ne faut pas le confondre avec Scyron.

Scirophories, la même fête que les Scires.

Scirophorion, mois attique, qui répond à Juin, ainsi nommé parcequ'on célébrait dans ce mois les fêtes de Minerve nommées Scirophories.

Scirus, prophète de Dodone, avait bâti, dit-on, un temple à Minerve Sciras.

Sclavia, lieu situé à plus de deux lieues au sud de Scio. Une eau vive, fraîche, abondante, sort au bas de quelques rochers calcaires, et va arroser des jardins qui se trouvent au-dessous. Ce lieu, vraiment pittoresque, est en vénération dans le pays : on attribue une infinité de vertus à ces eaux, et l'on croit que c'est autour de cette fontaine que la belle Hélène venait se baigner lorsqu'elle habitait l'isle. *Olivier, voyage dans l'empire ottoman, chap. 6, Tom. 2.* An IX.

1. Scolitas. Sous ce nom, tiré d'une hauteur qui se trouvait dans l'enceinte de Mégalopolis, Pan avait dans cette ville une statue de bronze haute d'une coudée.

2. — Surnom de Jupiter, pris d'un mot grec qui signifie *obscurité,* à cause d'un bois sacré où il était honoré en Laconie.

Scopas, athlète thessalien, dont Simonide chanta les exploits, mais qui rabattit du prix convenu, parceque le poète avait fait entrer dans son éloge celui de Castor et de Pollux. L'avare lutteur renvoya le panégyriste aux Tyndarides, pour être payé du reste. Quelque temps après, Simonide s'étant rendu à l'invitation de l'athlète, on vint lui dire pendant le repas que deux jeunes gens demandaient à lui parler. A peine était-il sorti de la maison, qu'elle s'écroula, et écrasa sous ses ruines le mauvais plaisant et ses convives. On ne douta pas que les deux frères n'eussent puni l'insulte de l'athlète, et récompensé les éloges du poète.

Scopélisme, espèse de sortilége dont fut accusé, à Rome, Furius Cresinius, parceque son champ, quoique plus petit, rapportait plus que ceux de ses voisins. On sait qu'il s'en justifia en produisant ses instruments de labourage.

Cette espèce de sortilége se pratiquait principalement en Arabie en jetant des pierres enchantées dans un champ, pour l'empêcher de rapporter. On dérive ce mot de *Scopulus*, pierre ou rocher.

Scorpion, un des douze signes du zodiaque, entre le signe de la Balance et celui du Sagittaire. Les poètes disent que c'est le scorpion qui, par ordre de Diane, piqua vivement au talon le fier Orion, lequel se vantait de défier les animaux les plus féroces, et avait voulu violer la chaste déesse. Il était peut-être destiné à indiquer les maladies dangereuses qui règnent quelquefois en automne. Dans les hiéroglyphes égyptiens, le scorpion et le crocodile terrestre sont l'image de deux ennemis d'égale force qui luttent ensemble; car tantôt le scorpion succombe, tantôt le crocodile. Les Egyptiens, voulant désigner un seul vainqueur, représentaient ou le lézard, ou le scorpion. Voulaient-ils désigner un vainqueur prompt? c'était le crocodile; un vainqueur lent? le scorpion, à cause de

la lenteur de ses mouvements. *Horapoll.*

Scotia, *ténébreuse*, surnom sous lequel Hécate avait un temple superbe sur les bords du lac Achéruse en Egypte. Ce surnom exprimait l'empire qu'elle avait sur les ombres.

Scotios, *le ténébreux*, nom sous lequel Jupiter avait un temple près de Sparte, apparemment pour signifier que l'homme ne saurait pénétrer dans les profondeurs de la divinité.

Scribe quindecimviral, officier au service des quindecimvirs, chargé de la garde des livres sibyllins.

Scrobe, Scrobicule, espèce de fosse dans laquelle on faisait des sacrifices et des libations en l'honneur des dieux des enfers.

Scrupule. (*Iconol.*) *Ripa* le représente par un vieillard maigre, vêtu de blanc, ayant au cou une chaîne d'or, à laquelle est attaché un cœur, emblème de candeur: il regarde le ciel en tremblant; il tient un crible, d'où s'envole la paille qui se sépare du bon grain; à ses pieds sont un fourneau et un creuset.

Sculpture. (*Iconol.*) Elle est vêtue à la légère; le marteau et le ciseau qu'elle tient servent à la faire reconnaître. Autour d'elle sont le Torse, l'Apollon, le Laocoon, etc., comme étant les monuments de la plus parfaite imitation de la belle nature. On lui donne aussi pour attributs d'autres statues antiques, posées sur un riche tapis, pour marquer que cet art ne peut fleurir que dans un pays florissant. Elle est encore représentée par des génies dont l'un tient un compas, avec lequel il mesure un buste, et l'autre travaille à ébaucher une tête.

1. Scylla, fameux monstre de la mer de Sicile, avait été autrefois une belle nymphe, dont Glaucus, dieu marin, fut amoureux; mais n'ayant pu la rendre sensible, il eut recours à Circé, fameuse magicienne, qui composa un poison, qu'elle jeta ensuite dans la fontaine où la nymphe avait coutume de se baigner. A peine Scylla fut-elle entrée dans la fontaine qu'elle se vit changée en un monstre qui avait douze griffes, six gueules et six têtes; une foule de chiens lui sortaient du corps autour de sa ceinture, et par des hurlemens continuels frappaient d'effroi tous les passants. Scylla effrayée elle-même de sa figure se jeta dans la mer, près de l'endroit où est le fameux détroit qui porte son nom. Mais elle se vengea de Circé, en faisant périr les vaisseaux d'Ulysse son amant.

Homère dit que Scylla a une voix terrible, et que ses cris affreux ressemblent au mugissement du lion. C'est un monstre horrible dont l'aspect ferait frémir un dieu même: il a six longs cous et six têtes énormes, et dans chaque tête trois rangs de dents qui recèlent la mort. Lorsqu'elle voit passer des vaisseaux dans le détroit, dit *Virgile*, elle avance sa tête hors de son antre, et les attire à elle pour les faire périr. Depuis la tête jusqu'à la ceinture c'est une fille d'une beauté séduisante; poisson énorme dans le reste du corps, elle a une queue de dauphin et un ventre de loup.

On croit que Scylla était un navire des Tyrrhéniens qui ravageait les côtes de Sicile, et qui portait sur sa proue la figure monstrueuse d'une femme dont le corps était environné de chiens. Ajoutons que le bruit que font les vagues qui se brisent contre les rochers du détroit, imitant l'aboiement des chiens, et l'eau qui se précipite avec impétuosité dans les gouffres, ont aidé à la fable.

2. — Fille de Nisus roi de Mégare, changée en allouette, en punition d'une insigne perfidie envers son père. (*V.* Nisus.) *Virgile* et *Ovide* paraissent avoir confondu ces deux Scylla.

3. — Une des Danaïdes, épouse de Protée.

Scyllius, surnom de Jupiter, adoré en Crète sur le mont Scyllétus.

Scyphius, cheval que Neptune fit naître d'une pierre.

Scyrias, Déidamie, fille de Lycomède, roi de Scyros.

Scyron

Scyron, fameux brigand qui désolait l'Attique. Non content de dépouiller les voyageurs qu'il surprenait dans les défilés des montagnes, il les forçait de lui laver les pieds sur un de ces rochers escarpés, d'où, sans effort et d'un seul coup, il les précipitait dans la mer. Là se nourrissaient de chair humaine les tortues qu'il engraissait ainsi pour rendre leur chair plus délicate. Thésée le défit, et brûla ses os dont il fit un sacrifice à Jupiter. *Ovide* dit que ce héros les jeta dans la mer, et qu'ils furent changés en rochers. (*V*. Sinis.) M. *Boëttiger* a établi par des conjectures très probables que ce brigand est le même que Sinis, auquel on donna les divers surnoms de Procuste, Damastès, Pithiocampte, pour indiquer les différentes manières dont il exerçait ses cruautés.

Scyros, isle de l'Archipel, habitée d'abord par les Pélasges et les Cariens, théâtre de la mort de Thésée (*v*. Lycomède), et célèbre sur-tout pour avoir servi d'asile à Achille déguisé en fille. Pallas en était la protectrice. Elle avait un temple magnifique sur le bord de la mer, dans la ville capitale, et dont les débris existaient encore du temps de *Tournefort*.

Scyta, nom sous lequel *Stoorjunkare*, dieu des Lapons, est adoré dans la province de Tornéo, sous la même forme.

Scytha, ou, Scythès, fils d'Hercule, ou, selon *Pline*, de Jupiter et d'une femme moitié serpent, nommée Echidna, donna son nom à la Scythie.

Scythes, peuples qui habitaient les bords de la mer Noire. Ils adoraient Vesta, Jupiter et la Terre qu'ils croyaient sa femme, Mars et Hercule. Ils juraient par le vent et par l'épée, l'un comme auteur de la vie et de la respiration, et l'autre comme donnant la mort. Ils sacrifiaient des chevaux à Mars, représenté par l'épée, et quelquefois il lui immolaient un homme de chaque centaine de leurs prisonniers de guerre.

Scythitès, surnom de Bacchus chez les Lacédémoniens.

Scython. *Ovide* lui donne l'épithète *Ambiguus*, parcequ'il pouvait se changer en femme, et reprendre à son gré sa forme naturelle.

Seater, divinité saxonne.

Sébadies, fêtes, les mêmes que les Sabasies. *V*. Sabasius.

Sébasius, *respectable*, surnom de Jupiter.

Sebastionique, vainqueur aux jeux augustaux. Rac. *Sebas*, auguste.

Sébéthis, nymphe, fille d'Œbalus.

Sebhil, ou Sebhael (*Myth. Mah.*), ange qui tient les livres où les bonnes et mauvaises actions des hommes sont écrites.

Sébrus, un des fils d'Hippocoon, avait un monument héroïque à Sparte. Le bourg de Sébrium portait son nom.

Sébuéens (*Myth. Rabb.*), anciens sectaires juifs, qui changeaient les temps marqués par la loi pour la célébration des principales fêtes de l'année, et qui solemnisaient la Pâque le septième mois.

Séburaëns (*Myth. Rabb.*), rabbins ou docteurs juifs qui ont vécu et enseigné depuis la publication du Talmud. Séburaën signifie, en hébreu, *qui opine;* et ce nom leur fut donné parceque, le Talmud étant publié et reçu dans toutes les écoles et synagogues, les sentiments de ces docteurs, postérieurs au Talmud, ne faisaient plus des lois, mais n'étaient plus que de simples opinions.

Secespita, couteau fort long dont on se servait pour égorger la victime, ou pour tirer ses entrailles. Il avait un manche rond d'ivoire, garni d'or ou d'argent, lorsqu'on sacrifiait aux dieux du ciel, et d'ébène, lorsqu'on sacrifiait à Pluton.

Séchana'ga (*Myth. Ind.*), roi des serpents, le Pluton des Indous. Voici comme le peint *le Bhagavat:* « Son air est fier; il a mille têtes, et » sur chacune porte une couronne » ornée de pierreries éblouissantes, » dont une est plus grosse et plus » brillante que les autres. Ses yeux » sont ardents comme des torches

» enflammées; mais son cou, ses lan-
» gues et son corps, sont noirs. Les
» manches de son vêtement sont jau-
» nes. Un joyau étincelant pend à
» chacune de ses oreilles Ses bras
» sont étendus et ornés de riches
» bracelets, et ses mains portent la
» sainte coquille, l'arme radiée, la
» masse de guerre, et le lotos. »

Sèche (*Myth. Egypt.*), hiéroglyphe de l'homme qui, courant à sa perte, trouve son salut. La sèche, en effet, s'avance sans crainte vers le pêcheur; mais bientôt, voyant qu'il veut la surprendre, elle répand dans l'eau une liqueur noire, qui la dérobe aux regards, et lui donne le moyen d'échapper. *Horapoll.*

Secours. (*Iconol.*) Une femme armée tient une épée nue : c'est le *secours* contre les incursions ennemies. Elle porte une bourse, et un panier rempli de vivres : c'est le *secours* dans les calamités. Elle marche à grands pas, car le *secours* doit être prompt.

Secret. (*Iconol.*) *Gravelot* le personnifie sous les traits d'une matrône grave, qui pose un anneau sur les lèvres, comme pour les sceller, tandis que son autre main est placée sur sa poitrine dans l'action de renfermer en elle-même ce qui lui est confié. Près d'elle se voient la figure d'Harpocrate; celle du Sphinx, hiéroglyphe du secret chez les Egyptiens; ce qui l'avait fait prendre par Auguste pour son cachet. *C. Ripa* y met une grenouille, de celles qui, selon *Pline*, sont muettes, et qui se voyaient sur-tout dans l'isle de Sériphe, de la mer Egée; ce qui avait donné lieu au proverbe *Rana Seriphia*, pour désigner une personne d'une humeur taciturne. (*V.* Harpocrate, Silence, Muta.) On le représente encore par un jeune homme totalement enveloppé d'une draperie noire, couleur emblématique du profond oubli où doivent être ensevelis les secrets qui nous sont confiés. Il a sur la bouche un bandeau, sur lequel il imprime encore un cachet.

Secretus, surnom de Jupiter, apparemment lorsqu'on l'honorait en particulier, ou sans le confondre avec les autres dieux.

Séculaires (Jeux). C'étaient des fêtes solemnelles que l'on célébrait, avec une grande pompe, vers les approches de la moisson, pendant trois jours et trois nuits consécutifs. En voici l'origine :

Dans les premiers temps de Rome, c'est-à-dire sous les rois, un certain Valésus ou Valésius, qui vivait à la campagne dans une terre du pays des Sabins, proche du village d'Erète, eut deux fils et une fille qui furent frappés de la peste. Il reçut, dit-on, ordre de ses dieux domestiques de descendre le Tybre avec ses enfants, jusqu'à un lieu nommé *Terentium*, qui était au bout du Champ de Mars, et de leur y faire boire de l'eau qu'il ferait chauffer sur l'autel de Pluton et de Proserpine. Les enfants, en ayant bu, se trouvèrent parfaitement guéris. Le père, en action de grâces, offrit au même endroit des sacrifices, célébra des jeux, et dressa aux dieux des lits de parade, *Lectisternia*, pendant trois nuits; et pour porter dans son nom même le souvenir d'un événement si singulier, il s'appela, dans la suite, *Manius Valerius Terentinus*; *Manius*, à cause des divinités infernales auxquelles il avait sacrifié; *Valerius*, du verbe *valere*, parceque ses enfants avaient été rétablis en santé; et *Terentinus*, du lieu où cela s'était passé.

En 245, c'est-à-dire l'année d'après que les rois furent chassés de Rome, une peste violente, accompagnée de plusieurs prodiges, ayant jeté la consternation dans la ville, Valerius Publicola fit sur le même autel des sacrifices à Pluton et à Proserpine, et la contagion cessa. Soixante ans après, on réitéra les mêmes sacrifices par ordre des prêtres des Sibylles, en y ajoutant les cérémonies prescrites par les livres sibyllins; et alors il fut réglé que ces fêtes se feraient toujours dans la suite à la fin de chaque siècle; ce qui leur fit donner le nom de *jeux séculaires*. Ce ne fut que long-temps après, c'est-à-dire

pendant la seconde guerre de Carthage, qu'on institua les jeux Apollinaires en l'honneur d'Apollon et de Latone. On les célébrait tous les ans; mais ils n'étaient pas distingués des jeux séculaires, l'année qu'on représentait ceux-ci.

L'appareil de ces jeux était fort considérable. On envoyait des hérauts dans les provinces, pour inviter les habitants à la célébration d'une fête qu'ils n'avaient jamais vue, et qu'ils ne reverraient jamais.

On distribuait au peuple certaines graines et certaines choses lustrales et expiatoires. On sacrifiait la nuit à Pluton et à Proserpine, aux Parques, aux Pythies, à la Terre; et le jour à Jupiter, à Junon, à Apollon, à Latone, à Diane et aux Génies. On faisait des veilles et des supplications; on plaçait les statues des dieux sur des coussins, où on leur servait les mets les plus exquis. Enfin, pendant les trois jours que durait la fête, on chantait trois cantiques différents, comme l'assure *Zosime*, et l'on donnait au peuple divers spectacles. La scène de la fête changeait chaque jour; le premier on s'assemblait dans le Champ de Mars, le second au Capitole, et le troisième sur le mont Palatin. Ce fut pour ceux-ci qu'*Horace* composa son *Poëme séculaire*. Il fut chanté dans le temple d'Apollon Palatin, que l'empereur avait fait bâtir onze ans auparavant. C'est un monument curieux des cérémonies qui s'observaient dans cette fête.

Les poëmes séculaires étaient chantés par cinquante-quatre jeunes gens, partagés en deux chœurs, dont l'un était composé de vingt-sept garçons, et l'autre de vingt-sept filles.

Securi Dii. On trouve dans une inscription *securis diis*, ce qui doit s'entendre relativement aux dieux qui procurent la santé de l'âme ou du corps.

Sécurité. (*Iconol.*) Sur une médaille de Néron, elle appuie sa tête sur sa main droite, avec une jambe étendue nonchalamment. Une autre la présente appuyée sur le coude gauche, avec la main droite, placée sur la tête, expression du repos. Sur une troisième, on la voit tenant d'une main une corne d'abondance, et de l'autre mettant le feu avec un flambeau à un monceau d'armes qui est à ses pieds. Sur une médaille de Titus, elle paraît assise devant un autel allumé, parceque, disent les antiquaires, le culte que l'on rend à la divinité produit la sécurité de l'empire. Sur une autre d'Adrien, elle est à demi-nue, assise, appuyée sur une corne d'abondance, et en tient une autre dans ses mains, parceque la sécurité publique vient du soin que prend le gouvernement d'entretenir l'abondance.

1. Sécuteurs, gladiateurs qui avaient pour armes une épée et une espèce de massue à bout plombé. Ils étaient ainsi nommés, parcequ'ils devaient poursuivre les rétiaires.

2. — Ce nom était aussi donné à ces gladiateurs qui prenaient la place de ceux qui étaient tués dans le combat, ou qui combattaient le vainqueur; ce dangereux honneur était tiré au sort.

Sedèh, ou Sedouk (*Myth. Pers.*), fête dans laquelle les Persans allument de grands feux pendant la nuit, autour desquels ils font des festins et des danses.

Sédras (*Myth. Mah.*), espèce de lotus du paradis, du bois duquel les musulmans disent qu'étaient faites les tables de la loi données à Moïse.

Sèdre (*Myth. Mah.*), grand-prêtre de la secte d'Ali, chef des Persans.

Le sèdre est nommé par le sophi de Perse, qui confère ordinairement cette dignité à son plus proche parent.

La jurisdiction du sèdre s'étend à tout ce qui a rapport aux établissements pieux, aux mosquées, aux hôpitaux, aux colléges, aux tombeaux et aux monastères. Il dispose de tous les emplois ecclésiastiques, et nomme tous les supérieurs des maisons religieuses; ses décisions en matière de religion sont reçues comme autant d'oracles infaillibles; il juge de toutes les matières criminelles, dans sa

propre maison, sans appel; et il est, sans contradiction, la seconde personne de l'empire.

Néanmoins le caractère du sèdre n'est pas indélébile; il quitte souvent sa dignité pour occuper un poste purement séculier. Son autorité est balancée par celle du mutsichid, ou premier théologien de l'empire.

Seek (*Myth. Ind.*), secte hérétique séparée des brahmes, qui croit qu'il n'y a qu'un Dieu tout-puissant qui remplit l'espace, pénètre la matière, et seul est digne de l'hommage et de l'invocation des humains. Ils pensent encore qu'un jour à venir la vertu sera récompensée et le vice puni; dogme qui non-seulement prescrit la tolérance, mais interdit toute dispute avec ceux d'une autre croyance. Leur livre sacré défend le meurtre, le vol et tous les crimes contraires à l'ordre et à la paix de la société, recommande la pratique de toutes les vertus, mais sur-tout une philanthropie universelle, et l'exercice illimité de l'hospitalité envers les étrangers et les voyageurs.

Sef (*Myth. Scand.*), épouse d'*Ake-Thor*. Elle emprunta, comme prêtresse de Sifià, le nom de cette déesse.

Séfer-Tora, *livre de la loi.* (*Myth. Rabb.*) Les Juifs modernes se vantent d'en avoir un exemplaire, copié de la main d'Esdras, sur l'autographe de Moïse. C'est au Caire que se conserve ce livre. Il en est de cet exemplaire comme de bien des reliques, dont on peut révoquer en doute l'authenticité. Quoiqu'il en soit, les Juifs en ont, dans toutes leurs synagogues, des copies écrites sur du vélin, avec de l'encre faite exprès, en caractères carrés, qu'ils appellent *merubaad*. Ces copies sont faites avec la plus grande correction. S'il arrivait au copiste d'y glisser la moindre lettre superflue, ou d'en oublier quelqu'une, il faudrait recommencer tout l'ouvrage. La forme de ces livres qui contiennent les lois de Moïse est semblable à celle des livres des anciens. Ce sont des peaux de vélin cousues ensemble avec les nerfs d'un animal monde, et roulées sur deux bâtons qui sont aux deux extrémités, et qu'ils nomment *hez-haim*, c'est-à-dire bois de vie. Les femmes juives emploient toute leur industrie pour former un tissu digne d'envelopper ce livre sacré. Il a ordinairement deux enveloppes, et celle qui est par-dessus est la plus riche. Comme les bâtons excèdent de beaucoup le vélin, ils en couvrent quelquefois les extrémités avec un tissu d'argent, orné de grenades et de clochettes, auquel ils donnent, à cause de ces ornements, le nom de *Rimonin*, qui signifie *pomme de grenade*. Ils mettent au-dessus, tout autour, une couronne qui est entière ou à moitié, et qui pend par devant : ils la nomment *hatara*, ou *chedertora*, c'est-à-dire *couronne de la loi*. Lorsqu'on lit ce livre de la loi, on le déroule, sur une espèce d'autel de bois, un peu élevé, placé au milieu ou à l'entrée de la synagogue; et quand on prêche, le livre reste sur cette espèce de pupitre. (*V.* Synagogue.) Le respect des Juifs pour le livre sacré est si grand, qu'ils achètent l'honneur de le tirer de l'armoire, où il est enfermé, et de l'y remettre, honneur qui ne s'accorde qu'au plus offrant. L'argent qui en provient est employé à l'entretien de la synagogue, ou au soulagement des pauvres.

Les enfants des Juifs apportent à la synagogue des rubans destinés à envelopper le livre de la loi, sur lesquels sont brodés à l'aiguille leurs noms et ceux de leurs parents, leur âge et le jour de leur naissance. C'est le père de l'enfant qui remet le ruban entre les mains de ceux qui sont chargés du livre de la loi. En enveloppant le Séfer-Tora dans ces rubans, on prend garde que les lettres qui y sont brodées soient tournées du côté de la loi, et même la touchent, s'il est possible. On attache à la couverture de ce livre sacré, par le moyen d'une petite chaîne d'argent, une lame de pareil métal, qui est creuse, et renferme plusieurs

autres lames plus petites, sur lesquelles sont gravés les noms des fêtes et des solemnités auxquelles on a coutume de lire la loi. Sur la grande lame sont tracées ces paroles, *La couronne de la loi;* ou celles-ci, *La sainteté du seigneur.*

Segetia, Segesta, divinité champêtre qui avait soin des bleds au temps de la moisson. Les laboureurs l'invoquaient alors pour obtenir d'abondantes récoltes. Rac. *Seges,* moisson.

Segiadah, ou Segiadeh (*Myth. Mah.*), petit tapis ou natte de jonc que les musulmans portent toujours avec eux, pour s'y agenouiller, et faire les cinq prières que leur loi leur commande chaque jour.

Ségiénou (*Myth. Ind.*), la troisième des cinq fêtes solemnelles du Pégu. Elle se fait à l'honneur d'une des idoles du pays, sous les yeux du roi, de la reine et de leurs enfants qui doivent y assister dans des chars magnifiques.

Segjin (*Myth. Mah.*), la septième partie de l'enfer, la plus basse de toutes, dans laquelle sont jetées les âmes des impies, sous l'arbre noir et ténébreux, où l'on ne voit aucune lueur.

Séhélan (*Myth. Or.*), monarque du pays fabuleux appelé, dans les romans orientaux, le Ginnistan, ou Royaume des Fées.

Seia, divinité champêtre qui veillait à la conservation des bleds encore enfermés dans le sein de la terre.

Seidur. (*Myth. Scand.*) C'est ainsi que les anciens Islandais appelaient la plus ancienne et la plus terrible des magies, qui s'opérait sur le feu, par la poésie ou par quelques chansons. Ceux qui assistaient à ces mystères, et les absents même qui y étaient intéressés, devenaient comme ensorcelés et frappés de l'idée, que le reste de leur vie ne devait plus être qu'un enchaînement de malheurs. *Sn. Sturleson* dit qu'Odin même désaprouva cet art vil et dangereux, qui ne pouvait que déplaire aux dieux et aux hommes. Harald Haarfagar fit brûler son propre fils, qui en fut convaincu, ainsi que ses partisans dont il avait formé une société. *V.* Nid, Utesetur, etc. *Voyage en Islande, trad. du Danois,* etc. An X.

Seighs (*Myth. Mah.*), prédicateur des mosquées. Le sultan en a un particulier, que l'on appelle le grand prédicateur de sa hautesse. Les seighs passent pour l'ordinaire leur vie dans des convents.

Seine (*Iconol.*), une des plus grandes rivières de France. On la reconnaît principalement au cygne qui est à ses côtés. On voit dans le jardin des Tuileries un groupe de *Coustou* l'aîné, qui représente la Seine et la Marne : à côté d'elles sont deux enfants; l'un semble jouer avec un cygne, attribut de la Seine; l'autre tient une écrevisse qui désigne la Marne. La figure représentant la Seine est plus élevée que la Marne, et reçoit celle-ci dans son sein.

Seïs, nymphe dont Endymion eut Etolus.

Seisachtheia, *l'action de secouer un fardeau,* sacrifice public que faisaient les Athéniens en mémoire de la loi de Solon qui avait remis les dettes aux pauvres, ou du moins en avait diminué les intérêts, et empêché les créanciers de se saisir de leurs personnes. Rac. *Seiein,* mouvoir; *achthos,* fardeau.

Séivias, secte de brahmines spécialement dévoués au culte d'Ixora, ou Eswara, qu'ils regardent comme supérieur à Wishnou. Pour se faire reconnaître, ils ont coutume de se tracer sur la tête quatre ou cinq lignes avec de la cendre de bouze de vache. Plusieurs portent au cou, ou dans leurs cheveux, cette infame idole d'Ixora, qu'on appelle Lingam. (*V.* Lingam.) Ils l'attachent aussi au bras de leurs enfants.

Sejah (*Myth. Mah.*), espèce de moines turcs; ils ont des monastères; mais lorsqu'ils en sont une fois sortis, ils n'y rentrent plus, et passent le reste de leur vie à courir de côté et d'autre, et à faire les vagabonds. En leur donnant leur congé,

leurs supérieurs les taxent à une somme d'argent, ou à une certaine quantité de provisions qu'ils sont obligés d'envoyer au couvent, faute de quoi l'entrée leur en est interdite. Lorsqu'un sejah arrive dans une ville, il va au marché ou dans la salle qui est auprès de la grande mosquée; là, il crie de toute sa force : « O Dieu! » envoyez-moi cinq mille écus, ou » mille mesures de riz, etc. » Après avoir reçu les aumônes des âmes dévotes, le moine mendiant va faire le même métier dans un autre endroit, et vit toujours errant jusqu'à ce qu'il ait amassé la somme à laquelle il a été taxé. Il y a chez les Indiens et dans les états du grand-mogol, une grande quantité de ces pieux fainéans, qui viennent souvent infester les états du grand-seigneur, à qui ils sont si fort à charge, qu'un visir fit dire au grand-mogol qui avait fait des offres de services au sultan, « que » la plus grande faveur que sa ma» jesté indienne pût faire à son mai» tre, était d'empêcher que les reli» gieux mendiants de ses états n'en» trassent sur ceux de sa hautesse. »

Selaécénétès, *père de la lumière*, épithète d'Apollon. Rac. *Selas*, clarté. *Anthol.*

Sélage (*Myth. Celt.*), plante que les Druïdes cueillaient avec des pratiques superstitieuses, comme le samolus. Il fallait, dit *Pline*, l'arracher sans couteau, et de la main droite, qui devait être couverte d'une partie de la robe, puis la faire passer secrètement à la main gauche, comme si on l'avait volée; enfin, il fallait être vêtu de blanc et nus-pieds, et avoir préalablement offert un sacrifice de pain et de vin.

Selamanès, nom syrien de Jupiter, sur une inscription trouvée, il y a près d'un siècle, près d'Alep en Syrie. *V.* Madbacchus.

Sélasie, surnom de Diane.

Sélasphore, *porte-flambeau*, Diane honorée sous ce nom chez les Phlyens. *V.* Phosphore.

Selecti, *choisis*. Le conseil de Jupiter était composé de douze dieux nommés *Consentes*; mais les Romains, s'imaginant que ce nombre ne suffisait pas au gouvernement du monde, l'augmentèrent de huit nouveaux conseillers qu'ils appelèrent *Selecti*. Ceux qu'ils honorèrent de ce choix, qu'ils crurent ratifié par Jupiter, étaient Génius, Janus, Saturne, Bacchus, Pluton, le Soleil, la Lune, et Tellus.

Séléné, fille d'Hypérion et de Rhéa, ayant appris que son frère Hélion, qu'elle aimait tendrement, avait été noyé dans l'Eridan, se précipita du haut du palais. On publia que le frère et la sœur avaient été changés en astres, et qu'ils étaient le soleil et la lune. Les Atlantides, au rapport de *Diodore*, honorèrent depuis ce temps-là ces deux astres sous le nom d'Hélion et de Séléné. C'est en effet le nom grec du soleil et de la lune

Sélénes, gâteaux larges et cornus, en forme de demi-lune, que l'on emploiait dans les sacrifices offerts à la lune.

Sélénitides, femmes d'Asie qui pondaient des œufs d'où naissaient des Géants d'une grandeur énorme..

Sélimnus, fleuve d'Achaïe qui a son embouchure près d'une fontaine appelée Argyre. *V.* Argyre.

Selinuntius, surnom d'Apollon, qui eut un temple et un oracle à Selinus.

Selinus, fils de Neptune et père d'Hélice.

Selli, les prêtres qui, dans le principe, rendirent les oracles à Dodone. Ce nom leur fut donné de Selles, ville d'Epire, ou de la rivière qu'*Homère* appelle Selléis.

Sellisternes, festins que l'on donnait aux déesses; ainsi nommés parceque l'on mettait leurs statues sur des siéges appellés *sellæ*, pour faire allusion à leur ancienne frugalité.

Semaléus, *celui qui envoie aux hommes des présages des événements futurs*, surnom sous lequel Jupiter eut une statue en bronze, et un autel sur le mont Parnès dans l'Attique.

Semargle, ou Simaergla (*Myth.*

Sl.), divinité de Kiew. On ne sait rien de positif sur le culte et les attributs de cette divinité. Le seul renseignement est l'ordonnance par laquelle Wladimir enjoignit qu'on sacrifiât à Semargle, ainsi qu'aux autres divinités du pays.

1. Sémélé, fille de Cadmus et d'Harmonie, ayant plu à Jupiter, devint enceinte de Bacchus. La jalouse Junon, sous la figure de Béroé sa nourrice, lui inspira des soupçons sur la qualité de son amant, et lui conseilla d'exiger de lui qu'il parût devant elle avec la même majesté qu'il se laissait voir à Junon. Sémélé suivit ce perfide conseil, et obligea Jupiter de lui jurer par le Styx qu'il lui accorderait sa demande. Le dieu voulut lui fermer la bouche, pour l'empêcher d'achever sa demande; mais il n'était plus temps. A peine fut-il entré dans le palais qu'il l'embrasa entièrement, et Sémélé périt dans cet incendie. Mais le fruit qu'elle portait ne périt pas avec elle. (*V.* Bacchus.) Quand Bacchus fut grand, il descendit aux enfers pour en retirer sa mère, et obtint de Jupiter qu'elle serait au rang des immortelles, sous le nom de Chioné. Quelque galanterie qu'eut cette princesse, et dont l'issue fut peut-être tragique, donna lieu à cette fable. *Pausanias* dit que Cadmus, s'étant aperçu de la grossesse de Sémélé, la fit enfermer dans un coffre elle et son fruit, et qu'ensuite ce coffre fut abandonné à la merci des flots, qui le portèrent jusques chez les Brasiates, dans la Laconie; que ces peuples, ayant trouvé Sémélé morte, lui firent de magnifiques funérailles, et prirent soin de l'éducation de son fils.

Sémélé, dit le poète *Nonnus*, fut transportée au ciel, où elle conversait avec Diane et Minerve, et mangeait à la même table avec Jupiter, Mercure, Mars et Vénus. Le faux *Orphée* l'appelle déesse et reine de tout le monde. Il ne paraît pourtant pas que son culte ait été fort en vogue : on trouve dans une pierre gravée, rapportée par *Béger*, ces mots, *Les génies tremblent au nom de Sémélé;* d'où l'on peut inférer que Sémélé avait reçu de Jupiter quelque autorité sur les génies ou divinités inférieurs. *Philostrate* dit enfin que quand Sémélé fut brûlée à l'arrivée de Jupiter, son image monta au ciel, mais qu'elle était obscure et noircie par le feu de la foudre.

2. — Fête grecque dont parle *Hésychius*, probablement en l'honneur de Sémélé.

Semelegenetès, fils de Sémélé. Épithète de Bacchus. *Anthol.*

Semeleia Proles, Bacchus, fils de Sémélé.

Semeleius Heros, le même.

Semendoun (*Myth. Pers.*), dive ou géant défait par Caïumarath, premier roi de Perse. C'est le Briarée des Persans; car les romans orientaux disent qu'il avait mille et une mains et des centaines de bras. *Bibl. Orient.*

Sémentines, féries que les Romains célébraient tous les ans, pour obtenir de bonnes semailles. Elles se célébraient dans le temple de la Terre, le 24 de Janvier pour l'ordinaire; car le jour n'était pas toujours le même. On priait la Terre de donner croissance aux grains et aux autres fruits qu'on lui avait confiés.

Semica, ou imposition des mains. C'est le nom que donnent les Juifs modernes à la cérémonie qui se pratiquait autrefois, lorsque quelqu'un était reçu au nombre des docteurs ou anciens. Le chef du Sanhédrin, ou seulement un autre ancien, imposait les mains au candidat, en prononçant quelques paroles.

Semifer, le Centaure Chiron, moitié homme et moitié cheval.

Séminaire. (*Myth Mexic.*) Le Mexicains avaient une espèce de séminaire où les filles étaient élevées dans la pratique des austérités religieuses. On les y enfermait dès l'âge de douze à treize ans, sous la conduite d'une supérieure qui avait soin de les former à la vertu. Tant qu'elles demeuraient dans cet asile, elles étaient obligées d'avoir la tête rasée

et de garder leur virginité. S'il arrivait qu'elles violassent cette dernière obligation, ce qui était assez difficile, elles étaient punies de mort. Leurs occupations n'avaient pour but que le service des dieux. Elles étaient chargées d'entretenir la propreté dans les temples, de préparer les viandes qui devaient être offertes aux idoles, de travailler aux divers ornements destinés à parer les temples. Elles se rendaient à minuit dans une chapelle particulière du temple, où elles se donnaient des coups de lancettes en différentes parties du corps et se frottaient le visage avec le sang qui en coulait. Elles ne sortaient de leur retraite que lorsque leurs parents avaient trouvé un parti convenable pour les établir dans le monde.

Sémiramis, née à Ascalon, ville de Syrie, vers l'an du monde 2754, le 1250e. avant J. C. La fable la fait fille de la déesse Dercéto ou Atergatis. Exposée à sa naissance, elle fut nourrie par des colombes, ce qui la fit appeler Sémiramis, nom syriaque de cet oiseau; aussi la colombe lui fut-elle chère durant sa vie. L'histoire lui fait épouser un des principaux officiers de Ninus. Ce prince, entraîné par une forte passion que son courage et ses autres qualités lui avaient inspirée, l'épousa après la mort de son mari. Le roi laissa en mourant le gouvernement de son royaume à Sémiramis, qui gouverna comme un grand prince. Elle fit construire Babylone, ville superbe, dont on a beaucoup vanté les murailles, les quais, et le pont construit sur l'Euphrate, qui traversait la ville du nord au midi. Le lac, les digues et les canaux faits pour la décharge du fleuve, avaient encore plus d'utilité que de magnificence. On a aussi admiré les palais de la reine, et la hardiesse avec laquelle on avait suspendu des jardins. Mais ce qu'il y avait de plus remarquable était le temple de Bel, au milieu duquel s'élevait un édifice immense, qui consistait en huit tours bâties l'une sur l'autre. Sémiramis, ayant embelli Babylone, parcourut son empire, laissant par-tout des marques de sa magnificence. Elle s'appliqua surtout à faire conduire de l'eau dans les lieux qui en manquaient, et à construire de grandes routes: elle fit aussi plusieurs conquêtes dans l'Ethiopie. Sa dernière expédition fut dans les Indes, où son armée fut mise en déroute. Cette reine avait un fils de Ninus, nommé *Ninias* : avertie qu'il conspirait contre sa vie, elle abdiqua, volontairement l'empire en sa faveur, se rappelant alors un oracle de Jupiter Ammon qui lui avait prédit que sa fin serait prochaine, lorsque son fils lui dresserait des embûches. Quelques auteurs rapportent qu'elle se déroba à la vue des hommes, dans l'espérance de jouir des honneurs divins; d'autres attribuent, avec plus de vraisemblance, sa mort à Ninias. Cette grande reine fut honorée, après sa mort, par les Assyriens, comme une divinité, sous la forme d'une colombe.

Sémiréas (*Myth. Rabb.*), un des anges qui furent séduits par la beauté des femmes. Il leur apprit la colère et la violence, et ses leçons n'ont pas laissé que de fructifier. *V.* Azaël, Exaël, Phamarus.

Semitales, dieux romains, auxquels était confiée la garde des chemins. Rac. *Semita*, chemin.

Semnæ, *vénérables*, nom que selon *Pausanias*, les Athéniens donnaient aux furies.

Semnes, secte de Gymnosophistes composée d'hommes et de femmes. Cette secte, dit *St. Clément d'Alexandrie*, fait son étude de la vérité et se pique de lire dans l'avenir. Les femmes conservent leur virginité, font leur étude de l'astrologie judiciaire, et prédisent les choses futures.

Semnothées, nom donné aux Druïdes, selon *Diogène de Laërce* et *Suidas*. Ce nom marquait la profession qu'ils faisaient d'honorer Dieu, d'être consacrés à son service, et d'en avoir une plus grande connaissance que le gros du peuple. Rac. *Semnos*, vénérable; *theos*, Dieu.

Semon, dieu qu'on croit le même que Fidius et que Sancus. On donnait aussi ce nom à Mercure et à plusieurs autres. *V*. Semones.

Semones, dieux inférieurs qu'on voulait distinguer des dieux célestes, *quasi semihomines*; tels étaient Janus, Pan, les Satyres, les Faunes, Priape, Vertumne, et même Mercure.

Semosanctus, dieu romain, un des Indigètes. *V*. Semon.

Senes, nom des Druïdesses, et en particulier des vierges de l'isle de Sain, dont parle *Pomponius Méla*. Cet auteur les appelle *Cènes*. Voici ce qu'il en dit : Ces prêtresses, attachées au culte d'une divinité gauloise, sont au nombre de neuf, et gardent une perpétuelle virginité. Les Gaulois croyent qu'animées d'un génie particulier, elles peuvent, par leurs vers, exciter des tempêtes dans les airs et sur les mers, prendre la forme de toute espèce d'animaux, guérir les maladies les plus invétérées, et prédire l'avenir. Elles n'exerçaient leur art que pour les navigateurs qui se mettaient en mer dans le seul but de les consulter.

Senghet, *assemblée du peuple*. (*Myth. Ind.*) Nom que les Seykes, peuples de l'Indoustan, donnent à leurs lieux de dévotion.

Sens. (*Iconol.*) Ils sont allégorisés par des génies ou des nymphes, et chacun a un attribut différent qui sert à le faire reconnaître. On donne des fruits au goût, des fleurs à l'odorat, des instruments à l'ouïe : le toucher porte un oiseau qui le béquète; la vue est désignée par un miroir qu'elle tient dans ses mains; quelquefois on met derrière elle un arc-en-ciel, pour marquer la diversité des couleurs, objets de la vue. Chez les Egyptiens, le lièvre signifiait l'ouïe; le chien, l'odorat; la vue était désignée par l'épervier; le goût par une pèche et un panier rempli de fruits; le toucher, par l'hermine et le hérisson, qui offrent les deux extrêmes du rude et du doux. Dans un ballet allégorique, dont le sujet était la félicité des sens, des biens de la fortune et des biens de l'esprit, ballet qui fut dansé à Stockolm en 1654, lors du mariage du roi de Suède, les sens étaient caractérisés par les divinités des anciens; le soleil, comme l'auteur de la lumière, désignait la vue; Bacchus et Cérès, divinités qui président à la bonne chère, caractérisaient le goût; l'ouïe était symbolisée par Apollon, le dieu de la poésie et de la musique; l'odorat par Pomone et Flore; l'attouchement par Vénus et quatre petits amours.

Sensibilité. (*Iconol.*) J'emprunte à l'auteur des portraits de la *Coquetterie*, etc., le caractère de cet aimable, mais souvent funeste présent de la nature : » Sous un berceau délicieux, formé par la main des » Hyades, paraît la tendre Sensibilité, ornée des bandelettes de la » Candeur. Ses genoux chancelants » annoncent l'agitation de son cœur. » Sa bouche charmante est le sanctuaire de la vérité. Une douce langueur brille dans ses yeux, et son » teint, coloré d'une vraie pudeur, » est baigné des larmes du sentiment, » ambroisie céleste dont les âmes » sensibles font leurs plus chères » délices. Ses cheveux, entrelacés de » myrte, sont légèrement agités par » un essaim de Soupirs. Un seul » Amour sans ailes et sans minauderies, prosterné à ses genoux, » les tient étroitement embrassés, et » lui jure une tendresse digne d'elle » et de la jalousie des immortels. »

Senta, fille de Picus, épousa Faunus, son frère; c'est la même que Fauna, ou la Bonne Déesse.

Sentia, déesse tutélaire de l'enfance. On l'invoquait pour qu'elle inspirât aux enfants des sentiments estimables.

Sentinus, dieu des sentiments et des sens.

Senius, dieu qui présidait à la vieillesse.

Séphariтes, sectaires mahométans qui prétendent que Dieu a, comme les hommes, une figure visible et des sens; que cette figure est composée de parties corporelles et

spirituelles. Ils ajoutent que les organes de ce Dieu ne sont point sujets à la corruption.

Séphira, et au pluriel Séphiroth : terme de la cabale judaïque, qui a plusieurs sens : il signifie, ou nombre ou dénombrement, ou splendeur, clarté, éclat. Les rabbins cabalistes s'en servent pour désigner les attributs de Dieu, dont ils font une espèce d'arbre semblable à l'arbre de Porphyre de nos philosophes. Ils distinguent dix séphiroth. Ils appellent la première, couronne suprême; la seconde, sagesse; la troisième, intelligence; la quatrième, magnificence, grandeur; la cinquième, force; la sixième, beauté; la septième, victoire, triomphe, ou éternité; la huitième, gloire; la neuvième, fondement; et la dixième, règne, empire. Ces dix séphiroth répondent aux dix noms de Dieu, dans l'ordre que voici : Elieh, Jah, Jehowah, Elohim, Elohim-Jehowah, Jehowah-Tsebaoth, Elohhaï, Adonaï.

Sepia, mont d'Arcadie, où Epytus fut tué par un serpent appelé *Seps.*

Sept chefs devant Thèbes. Leur expédition a été le sujet de plusieurs poëmes chez les anciens. *Antimachus,* entr'autres, a écrit une Thébaïde, qui est perdue aujourd'hui. Il ne nous reste plus que les Phœnissæ d'*Euripide*, les sept chefs devant Thèbes d'*Eschyle*, et la Thébaïde de *Stace.*

Voici l'histoire succincte de cette guerre. Etéocle et Polynice, fils d'Œdipe, ayant chassé leur père du trône, se désunirent eux-mêmes. Etéocle refusa de céder le trône à son frère, et Polynice se vit obligé de fuir. Il emporta le collier et le manteau d'Harmonia, présens de Vulcain, mais funestes à celui qui s'en parait. Il se réfugia auprès d'Adraste où Tydée venait d'arriver aussi. Adraste regardant ces deux princes comme ceux que l'oracle avait désignés pour être ses gendres, donna à Polynice sa fille Argia, et à Tydée son autre fille Déiphile. Il leur promit en même temps de les réintégrer dans la possession de leurs états. D'abord on résolut d'entreprendre l'expédition contre Thèbes, à laquelle devaient assister tous les principaux héros des Argiens. Ceux qui ont été nommés principalement sont : Adraste, Polynice, Tydée, Amphiaraüs, époux de la sœur d'Adraste, Capanée, fils d'Astynome, sœur d'Adraste, et deux frères d'Adraste, appelés Hippomédon et Parthénopée; au lieu d'Adraste, *Eschyle, Sophocle* et *Euripide* nomment Etéoclus fils d'Iphis; au lieu de Parthénopée, fils d'Atalante, d'autres nomment Mécistée, frère d'Adraste. Amphiaraüs prédit que l'expédition serait malheureuse. (*Voyez* Amphiaraüs.) Le premier malheur arriva dans la forêt de Némée. (*Voyez* Hypsipyle, Archemorus.) Arrivés à Thèbes, ils envoyèrent Tydée dans la ville comme ambassadeur. (*Voyez* Tydéus.) Etéocle, ayant consulté le devin Tirésias sur ce qu'il y avait à faire pour la conservation de la ville, eut pour réponse qu'il fallait qu'un des Spartes se sacrifiât pour le bien de la patrie. Ménœcée, fils de Créon, fut désigné par le sort. Son père voulut en vain s'opposer à l'exécution de cette destinée; le jeune Ménœcée se précipita volontairement du haut des murs. Les poètes varient dans l'énumération des événements militaires de cette guerre. Selon *Eschyle* et *Euripide*; la ville est attaquée immédiatement après la bataille, sur le fleuve Isménus. Alors les deux frères combattent ensemble, et les Argiens prennent la fuite. Selon *Stace*, les événements se suivent dans cet ordre. Le premier jour, Amphiaraüs est englouti par la terre, et les Argiens se retirent. Le second, Tydée, d'abord victorieux, est ensuite vaincu et tué par Ménalippus. Le troisième, les deux armées se battent sur l'Isménus. Hippomédon et Parthénopée se distinguent et périssent tous les deux. Le quatrième jour, Ménœcée s'immole pour le salut de Thèbes. On donne un assaut à la

ville ; Capanée escalade le mur ; il est tué par la foudre. Les Argiens se retirent, les deux frères se livrent un combat singulier, et périssent tous les deux. La nuit suivante, les Argiens lèvent le siége. Des sept héros de l'armée des Argiens, Adraste seul put se sauver, grâce à la rapidité de son cheval Arion. Les Thébains avaient aussi sept héros qu'ils pouvaient opposer aux sept des Argiens. Leurs noms sont : Mélanippus, Actor, Polyphontes, Mégaréus, Hyperbius, Lasthénes et Etéocles. Dans le combat sur l'Isménus, les fils d'Astacus, appelés Mélanippus, Ismarus, Léades et Amphidicus se distinguèrent principalement; cette expédition funeste se termina par l'inhumation des héros. Créon, qui s'était emparé du trône de Thèbes, défendit de rendre les honneurs de la sépulture aux Argiens, morts dans le combat, et condamna au supplice Antigone, qui avait inhumé son frère Polynice. Adraste s'adressa alors aux Athéniens, pour implorer leur secours. Ceux-ci forcèrent les Thébains de permettre qu'on inhumât les morts. Ce trait d'humanité de Thésée, qui fut roi d'Athènes à cette époque, fait le sujet de la tragédie d'*Euripide*, intitulée *les Suppliantes*.

Septembre. (*Icon.*) Vulcain était le dieu tutélaire de ce mois. Ses statues le représentent presque nu, ayant seulement sur l'épaule une espèce de manteau. *Ausone* lui fait tenir un lézard qui se démène, et place auprès de lui des cuves et autres vases préparés pour la vendange. Les modernes le peignent le visage riant, couronné de pampres, vêtu de pourpre, à raison de ses magnifiques présents; tenant d'une main le signe de la Balance, parceque l'équinoxe d'automne ramène dans ce mois l'égal partage des heures entre le jour et la nuit, et de l'autre une corne d'Amalthée, pleine de raisins, de pêches, de poires, etc. Un enfant qui foule le raisin, et une treille, désignent la principale richesse de ce mois.

Septentrion (*Iconol.*), le vent du nord. On lui donne les mêmes traits qu'à Caurus, le vent du nord-ouest, c.-à-d., un habit fourré, une longue barbe, et l'extérieur de la vieillesse. Mais il n'a pas comme lui de vase dans les mains. On pourrait l'exprimer par un Lapon bien fourré et entouré de neige et de frimats. D'autres le représentent sous la figure d'un homme d'un âge mûr, bien fait, habillé en guerrier, couvert d'armes, et dans l'action de mettre l'épée à la main. Il porte une écharpe bleue, avec les trois signes célestes qui sont sous le zodiaque.

Septéries, fête que les habitants de Delphes instituèrent en mémoire de la victoire qu'Apollon remporta sur le serpent Python. Cette fête se renouvelait tous les ans, et les cérémonies en étaient singulières. On construisait une cabane de feuillages dans la nef du temple d'Apollon, à laquelle, en grand silence, on donnait assaut par la porte; après quoi, un jeune garçon, qui avait son père et sa mère, y était conduit pour mettre le feu à la cabane avec une torche ardente. La porte était renversée par terre, et après cela tout le monde s'enfuyait par les portes du temple. Le jeune garçon était obligé de quitter le pays, et d'aller en servitude errer en divers endroits; après quoi, il se rendait à la vallée de Tempé, où on le purifiait par quantité de cérémonies.

Septimianus, surnom de Janus, d'un temple bâti par Septime Sévère.

Septimontium, jour de fête que les Romains instituèrent après avoir renfermé dans la ville la septième montagne; elle se célébrait à Rome, sur la fin de Décembre, par des sacrifices que l'on faisait sur les sept montagnes. Ce jour était un jour de bon augure pour les Romains, qui s'envoyaient mutuellement des présents. On accourait à Rome de tous les endroits de l'Italie pour cette fête, laquelle se célébrait à la manière des gens de la campagne.

Sépulture, action d'ensevelir les morts. Les devoirs de la sépulture

ont toujours été en usage chez toutes les nations de la terre, comme étant inspirés par la nature ; mais chaque peuple s'est prescrit des cérémonies particulières, presque toutes fondées sur les idées superstitieuses qu'ils avaient de la vie future. Ainsi les anciens regardaient la sépulture des morts comme une chose nécessaire pour que les âmes fussent admises dans le séjour des bienheureux, et prétendaient que ceux dont les corps étaient privés de ce dernier devoir, erraient quelque temps sur les bords du Styx avant que de pouvoir passer. C'est pour cela que, lorsqu'ils trouvaient un corps, ils ne manquaient pas de l'enterrer, et que la crainte qu'ils avaient eux-mêmes d'être privés de la sépulture, les portait à se faire des tombeaux pendant leur vie. *Sénèque* appelle ce devoir, de donner la sépulture aux morts, un droit non écrit, mais plus fort que tous les droits écrits. Aussi les anciens regardaient-ils comme le comble de l'infamie d'être privé de la sépulture; et les Romains ne la refusaient qu'aux criminels de lèse-majesté, pour donner plus d'horreur du crime, par la crainte de la punition, à ceux qui étaient mis en croix, supplice des scélérats les plus vils, et aux suicides; hors ces cas, les funérailles étaient pour eux une cérémonie sacrée, et peu de peuples furent plus religieux et plus exacts à rendre les derniers devoirs à leurs parents et à leurs amis.

Sera, une des divinités qui présidaient aux semailles. Rac. *Serere*, ensemencer.

Séradies, fêtes. *V.* Sabasies.

Sérakis (*Myth. Mah.*), branche des sectaires mahométans appelés Bectasses, ou Bectachis. *V. cet article.*

Sérapéon, Sérapion, temple que les Egyptiens avaient consacré à Sérapis. Ce temple devint une bibliothèque fameuse dans les siècles suivants, par le nombre et le prix des livres qu'elle contenait.

Sérapis. (*Myth. Egyp.*) C'était le grand dieu des Egyptiens: on le prenait souvent pour Jupiter et pour le Soleil : Zeus Sérapis se trouve souvent dans les anciens monuments. On le voit aussi quelquefois avec les trois noms, Jupiter, Soleil et Sérapis. On le prenait encore pour Pluton; c'est pour cela qu'on le voit quelquefois accompagné de Cerbère. Le culte de ce dieu avait été porté en Egypte par les Grecs; car les anciens monuments purement Egyptiens, comme la table Isiaque, qui comprend toute la théologie des Egyptiens, ne donnent aucune figure de Sérapis; on n'y en voit pas la moindre trace. Voici comme *Saint Augustin* rapporte, d'après *Varron*, l'origine de ce dieu : « En ce temps-» là, dit-il, (c'est-à-dire, au temps » des patriarches Jacob et Joseph) » Apis, roi des Argiens, aborda en » Egypte avec une flotte; il y mou-» rut, et fut établi le plus grand » dieu des Egyptiens, sous le nom » de Sérapis. On l'appela ainsi après » sa mort, au lieu d'*Apis* qui était » son véritable nom, parceque le » tombeau que nous appelons *sarco-» phage* s'appelle en grec *sorós*; et » comme on l'honora dans le tom-» beau avant qu'on lui eût bâti un » temple, de *sorós* et d'*Apis*, on fit » d'abord *Sorapis*, et par le chan-» gement d'une lettre on l'appela » *Sérapis*. »

Le symbole ordinaire de Sérapis est une espèce de panier ou de boisseau, appelé en latin *calathus*, qu'il porte sur la tête, pour signifier l'abondance que ce dieu, pris pour le Soleil, apporte à tous les hommes. On représente Sérapis barbu; et au boisseau près, il a par-tout presque la même forme que Jupiter : aussi est-il pris souvent pour ce dieu dans les inscriptions. Lorsqu'il est Sérapis-Pluton, il tient à la main une pique, ou un sceptre, et il a à ses pieds le Cerbère, chien à trois têtes.

Sérapis était considéré comme un des dieux de la santé. On cite de lui plusieurs guérisons miraculeuses. Un nommé Chryserme, qui avait bu du sang de taureau, et qui était près de mourir, fut guéri par Sérapis. Ba-

tylis de Crète, phthisique, et aux portes de la mort, reçut ordre de Sérapis de manger de la chair d'un âne; il le fit, et se trouva bientôt hors de danger. D'autres relations de cette nature semblent prouver que Sérapis était ordinairement invoqué pour la santé et particulièrement dans les maladies aiguës. *Marc-Aurèle*, tourmenté d'un mal qui le conduisait au tombeau, fit un voyage à Périnthe, ville de Thrace, où Sérapis avait un temple célèbre, et il y recouvra la santé. Cet événement est rappelé sur une médaille frappée par les Périnthiens, où l'on voit la tête de l'empereur, et sur le revers, celle de Sérapis. Ce fut aussi pour lui demander la santé de son fils Apellide, que la fille de Crisias dédia à ce dieu, dans le temple qu'il avait à Canope, une lampe curieuse, où l'ouvrier avait placé autant de lumignons que l'année contenait de jours. *Athenée* nous apprend que cette lampe fut ensuite transportée dans le temple de Jupiter Dionysius, à Tarente.

Tacite raconte que Sérapis apparut en songe à Ptolémée, fils de Lagus, roi d'Egypte, sous la figure d'un jeune homme d'une extrême beauté, et lui ordonna d'envoyer ses plus fidèles amis à Sinope, ville du Pont, où il était honoré, et d'en rapporter sa statue. Ptolémée, ayant communiqué cette vision, députa une célèbre ambassade à Sinope, et on en rapporta la statue de Sérapis. Lorsque le dieu fut arrivé en Egypte, les prêtres égyptiens voyant la statue, et y remarquant le Cerbère et un dragon, jugèrent que c'était Dis ou Pluton. et persuadèrent à Ptolémée que c'était le même que Sérapis.

Les Egyptiens avaient plusieurs temples consacrés à ce dieu; le plus renommé était à Canope, et le plus ancien à Memphis. Il n'était pas permis aux étrangers d'entrer dans celui-ci; les prêtres eux-mêmes n'avaient ce droit qu'après avoir enterré le bœuf Apis. Dans le temple de Sérapis à Canope, il y avait à l'orient une petite fenêtre par où entrait à certains jours un rayon du soleil qui allait donner sur la bouche de Sérapis. Dans le même temps, on apportait un simulacre du Soleil qui était de fer, et qui étant attiré par de l'aimant caché dans la voûte, s'élevait vers Sérapis; alors on disait que le Soleil saluait ce dieu; mais quand le simulacre de fer retombait, et que le rayon se retirait de dessus la bouche de Sérapis, le Soleil lui avait assez fait sa cour, et il allait à ses affaires.

Selon *Strabon*, il n'y avait rien de plus gai que les pélerinages qui se faisaient à Sérapis. « Vers le temps » de certaines fêtes, dit-il, on ne » saurait croire la multitude de gens » qui descendent sur un canal d'A- » lexandrie à Canope, où est le tem- » ple; jour et nuit ce ne sont que » bateaux pleins d'hommes et de » femmes qui chantent et qui dan- » sent avec toute la liberté imagi- » nable. A Canope il y a sur le canal » une infinité d'hôtelleries qui ser- » vent à retirer ces voyageurs, et à fa- » voriser leurs divertissements. Ce » temple de Sérapis fut détruit par » l'ordre de l'empereur Théodose, » et alors on découvrit toutes les » fourberies des prêtres de cette di- » vinité, qui avaient pratiqué un » grand nombre de chemins cou- » verts et disposé une infinité de » machines pour tromper les peuples » par la vue de faux prodiges qui » paraissaient de temps en temps. »

Sérapis avait un oracle fameux à Babylone; il rendait ses réponses en songes. Pendant la dernière maladie d'Alexandre, les principaux chefs de son armée allèrent passer une nuit dans le temple de Sérapis pour consulter la divinité, et savoir d'elle s'il serait plus avantageux de transporter Alexandre dans le temple: il leur fut répondu en songe qu'il valait mieux ne le point transporter. Alexandre mourut peu de temps après.

Les Grecs et les Romains honorèrent aussi Sérapis, et lui consacrèrent des temples. Il y en avait à Athènes, et dans plusieurs villes de

la Grèce. Les Romains lui en élevèrent un dans le cirque de Flaminius, et instituèrent des fêtes en son honneur. Une multitude presque innombrable fréquentait le temple de ce dieu; des jeunes gens, entr'autres, y couraient en foule pour obtenir de lui, comme une faveur signalée, qu'il leur fît trouver des personnes faciles qui eussent la complaisance de se livrer à leurs passions. Un nombre presque infini de malades et d'infirmes allaient lui demander leur guérison, ou plutôt se persuader qu'ils l'avaient reçue. Enfin, les maux qu'occasionna le culte de Sérapis obligèrent le sénat de l'abolir dans Rome. On dit qu'à la porte des temples de ce dieu il y avait une figure d'homme qui mettait le doigt sur la bouche, comme pour recommander le silence. On explique cette coutume par une loi qui était reçue en Egypte, et qui défendait, sous peine de la vie, de dire que Sérapis avait été un homme mortel. *V.* Apis, Osiris, Serpent.

Serendib, isle où les Orientaux placent le paradis terrestre. Cependant les musulmans veulent que ce paradis ne fut pas terrestre, mais élevé dans un des sept cieux, et que ce fut de ce ciel qu'Adam fut précipité dans cette isle, où il mourut après avoir fait un pélerinage en Arabie, où il visita le lieu destiné pour la construction du temple de la Mecque. *Bibl. Or.*

Sérénité du jour. (*Iconol.*) On la personnifie par une jeune fille assise sur un globe d'argent, et contemplant un soleil rayonnant au-dessus de sa tête. Ses cheveux sont blonds, tressés et ornés de fleurs. Son vêtement est d'une légère étoffe d'or et d'azur.

— de la nuit. Celle-ci se peint assise sur un globe terrestre un peu obscur. Elle contemple paisiblement une lune qui brille. Sa draperie est bleu-foncé, semée d'étoiles d'or. Sa carnation est brune, et ses cheveux noirs sont ornés de perles.

Serenus, surnom de Jupiter considéré comme l'éther.

Sergeste, Troyen qui suivit Enée en Italie, et que *Virgile* fait auteur de la famille des Sergius.

Sergouïer, rocher au-dessus d'Iakoutsk, en Sibérie. Les Iakoutes le révèrent comme une divinité, lui attribuent le pouvoir d'envoyer des vents impétueux, et lui font des offrandes pour obtenir sa bienveillance.

Serimner (*M. Scand.*), sanglier miraculeux, dont le cuisinier *Audhrimer* met cuire la chair dans le pot *eldhrimer*. Cette chair suffit à la nourriture de tous les héros tués à la guerre, qui, depuis le commencement du monde, se rendent au palais d'Odin. Tous les matins on le cuit, et le soir il redevient entier. Il est à observer que la chair de cet animal, aussi bien que celle du porc, était autrefois le mets favori de toutes les nations du nord. Les anciens Français n'en faisaient pas moins de cas.

Sériphe, isle de la mer Egée, dont Persée pétrifia les habitants en leur montrant la tête de Méduse.

Sermani, *têtede poisson* (*Myth. Pers.*), peuples fabuleux dont parlent les romans orientaux, et qui sont peut-être les mêmes que ceux appelés par les Latins *Ichthyophagi*.

Serments. Jupiter présidait aux serments, ce qui lui avait fait donner le surnom de *Jupiter aux serments*. Un des serments les plus ordinaires était : *Par Jupiter Pierre*. Dans Olympie on voyait ce dieu tenant la foudre en main, prêt à la lancer contre ceux qui violeraient leurs serments. *V.* Jurements, Fidius, Styx. Les cérémonies du serment, chez les Scythes, consistaient à se faire une incision dans quelque endroit du corps, et à laisser couler leur sang dans un vaisseau plein de vin; puis ils y trempaient la pointe d'un dard ou d'un cimeterre, et en buvaient une gorgée; après quoi ils prononçaient le serment, et prenaient à témoin tous les spectateurs, de l'engagement solemnel qu'ils contractaient.

Quand les anciens Français partaient pour la guerre, ils juraient de ne point se faire la barbe qu'ils n'eus-

sent vaincu leurs ennemis. Leur usage était encore de tirer et d'agiter leurs épées, quand ils s'engageaient par serment à quelque chose.

Myth. Ind. Le roi du Pégu, ayant conclu une alliance avec les Portugais, fit tracer en lettres d'or les articles du traité en langage portugais et péguan. L'écrit fut ensuite jeté dans un feu composé de feuilles d'un arbre odoriférant; et lorsqu'il fut entièrement consumé, un talapoin, étendant les mains sur les cendres, jura, au nom du roi, d'être fidèle à tous les articles du traité.

Lorsqu'un Siamois prête serment de fidélité à son roi, il avale une certaine quantité d'eau que les talapoins ont consacrée en prononçant dessus quelques imprécations. Lorsque des particuliers contractent entre eux quelque engagement, la forme de leur serment mutuel consiste à boire de l'eau-de-vie dans le même vase. Quand ils veulent employer un serment plus fort et plus solennel, chacun d'eux se tire quelques gouttes de sang qu'ils mêlent et boivent ensemble.

Au commencement de chaque année, tous les princes et les supérieurs des monastères se rendent au palais de l'empereur, pour lui prêter serment de fidélité. Ils prennent à témoins les grands dieux des cieux et tous ceux des soixante-six provinces de l'empire; les dieux d'Iozu, Fatzman, Ten-Sin. Ils prient que la vengeance de ces dieux et celle du bras séculier tombent sur eux s'ils violent leurs serments.

Les Japonais ont une espèce de serment qui ne consiste point en des imprécations. Ils signent de leur sang ce qu'ils promettent; mais celui qui est infidèle à un engagement contracté d'une manière aussi sacrée, est puni de mort.

Deux habitants de l'isle Formose, qui veulent contracter ensemble un engagement inviolable, rompent ensemble une paille. C'est leur serment le plus solennel.

Les Banians sont, en général, d'une intégrité et d'une bonne foi sans reproche, et c'est les outrager sensiblement que d'exiger d'eux d'autre serment que leur parole. Ils poussent même la délicatesse si loin sur cet article, que souvent ils ont préféré d'être condamnés par les juges plutôt que d'employer le serment pour prouver leur innocence. Cependant, lorsqu'une indispensable nécessité les contraint d'en venir à une extrémité si honteuse pour leur probité, ils étendent les mains sur une vache, animal sacré parmi eux, et se servent de cette formule : « Je » consens qu'il m'arrive de me nour- » rir de la chair de cet animal res- » pectable, si, etc. » Tel est leur serment le plus redoutable.

Dans le royaume de Décan, on emploie une forme de serment bien différente. Ceux qui doivent jurer se placent au milieu d'un tas de cendres, dont ils se jettent quelques poignées sur la tête. En faisant cette cérémonie, ils prononcent leur serment et se croient engagés par-là de la manière la plus sacrée et la plus inviolable.

Dans l'isle de Ceylan, les serments solemnels se font ordinairement dans les temples, à la face des dieux. Les habitants, dans leurs conversations, mêlent souvent, comme nous, plusieurs formules de serments, où l'habitude a plus de part que la bonne foi. Ils jurent par leurs père et mère et par leurs enfants, serment fort ordinaire aux anciens. Ils jurent aussi quelquefois par leurs yeux, et plus souvent par leur divinité. Dans ce pays, lorsque les preuves ne sont pas suffisantes contre un homme accusé de vol, on l'admet à se purger par le serment; et voici en quoi consiste la cérémonie : l'accusé amène devant le tribunal des juges ses enfants, ou, s'il n'en a pas, quelques uns de ses plus proches parents; il leur met des pierres sur la tête, en proférant cette imprécation : « Si je suis coupa- » ble du crime dont on m'accuse, » puissent mes enfants, ou mes pa- » rents, ne vivre qu'autant de jours » que je leur mets de pierres sur la » tête! » « Après le serment, dit *Ri-* » *beyro*, les parties sont mises hors

» de cour, et chacun paie la moitié » des frais. On est persuadé que ce » serment a tant de force que, si l'on » jure faux, les enfants, ou les parents » meurent dans le temps prescrit; et » l'on juge par-là de la vérité ou de la » fausseté du serment que le voleur a » fait. »

Pendant le cours de la dernière lune ou du dernier mois de l'année, les principaux seigneurs du royaume de Tunquin renouvellent au roi le serment de fidélité. La cérémonie se fait ordinairement dans un temple. On égorge un poulet, dont on fait couler le sang dans un bassin rempli d'une liqueur qu'ils nomment *arak*, et qui a du rapport avec notre eau-de-vie. Chacun des seigneurs, après avoir juré la fidélité au roi, boit un coup de cette liqueur pour confirmer son serment. On ne dit pas par quelle raison le roi de Tunquin choisit, pour cette cérémonie, un jour regardé dans le pays comme malheureux.

Les Patans, peuples de l'Inde, et sur lesquels les Mogols ont fait la conquête de l'Indostan, conservent une haine mortelle contre les usurpateurs de leur pays, et se flattent de le recouvrer un jour. La plupart ont continuellement à la bouche cette formule de serment : « Que je ne puisse jamais être roi de Dehli, si cela n'est ainsi ! »

Lorsque les idolâtres des isles Moluques veulent s'engager inviolablement, ils mettent de l'or, de la terre et une balle de plomb dans une écuelle remplie d'eau. Ils boivent de cette eau, après y avoir trempé la pointe d'une épée ou d'une flèche. Telle est la forme du serment le plus religieux.

Chez les Tartares Ostiackes, la solemnité du serment consiste à jurer sur plusieurs sortes d'armes. Ces peuples sont persuadés que le parjure ne manque pas de périr par quelqu'une de ces armes qui ont reçu son serment.

Ils observent encore une autre cérémonie propre à maintenir la sainteté du serment. On étend par terre une peau d'ours, sur laquelle on met une hache et un couteau; puis on présente un morceau de pain à celui qui doit jurer. Avant de le porter à sa bouche, il prononce son serment, qu'il termine par ces paroles : « Que » je sois étouffé par ce morceau de » pain, que cet ours me dévore, et » que ma tête soit tranchée par cette » hache, si je suis jamais infidèle à » mes engagements ! » En certaines occasions les mêmes peuples prêtent leurs serments d'une manière différente, qui nous paraîtrait un peu ridicule. Les deux parties se rendent devant une idole, et chacun à son tour coupe une portion du nez de le divinité, en disant qu'il veut qu'on fasse à son nez le même traitement, avec le même couteau, si jamais il manque à sa parole.

Les Tartares Burats, qui habitent dans la Sibérie, ont un respect particulier pour une montagne fort élevée, qui est voisine du lac de Baikal. Ils y offrent quelquefois des sacrifices; mais ce lieu est spécialement destiné pour les serments. Les personnes qui veulent s'engager inviolablement montent sur le sommet de cette montagne, et là jurent à haute voix de faire telle ou telle chose. Ces peuples s'imaginent que celui dont le serment n'est pas sincère périt en s'en retournant, avant d'être arrivé au pied de la montagne.

Myth. Amér. Les Indiens qui habitent les provinces de Darien et de Panama, dans l'Amérique méridionale, ont coutume d'arracher une dent aux prisonniers de guerre, avant de les sacrifier à leurs dieux. Cette dent a quelque chose de religieux; lorsque ces Indiens veulent s'engager par un serment irrévocable, ils jurent par la dent.

Myth. Afric. Les habitants des royaumes de Bénin et d'Ardra, sur la Côte des Esclaves, en Afrique, ont coutume de jurer par la mer, ou par leur souverain.

Lorsque les Nègres de la Guinée veulent donner une assurance de leur fidélité, ils frappent, du visage, la poitrine, les bras et les pieds de celui

celui avec lequel ils s'engagent. Ils battent des mains, frappent la terre du pied, et accompagnent ces cérémonies de quelques paroles qu'ils répètent trois fois.

Voici la manière dont les Nègres de Cabo-Demonte contractent entr'eux un engagement. Ils boivent ensemble réciproquement le sang de quelques poules ou poulets qu'ils ont égorgés, et en mangent la chair. Chacun emporte une partie des os, et les conserve avec soin. S'il arrive que quelqu'un de ceux avec qui il s'est engagé témoigne vouloir violer son serment, il lui envoie ses os pour lui en rappeler le souvenir.

Les Nègres de Cabo-Formoso et d'Amboser, pour donner une preuve de leur fidélité, se font une incision au bras, et sucent le sang qui en découle.

Lorsque deux personnes veulent se donner une assurance réciproque de leur fidélité, elles se tirent du sang de quelque partie du corps, en laissent tomber des gouttes dans un trou fait exprès dans la terre. Elles prennent ensuite un morceau de cette terre sanglante, qu'elles pétrissent entre leurs mains, et se le donnent mutuellement. L'engagement qu'elles contractent par cette cérémonie est regardé comme sacré.

Lorsque les Nègres de la Côte-d'Or veulent contracter quelque engagement, ils boivent ensemble d'une certaine liqueur et se disent communément : « Pour confirmer cet » accord, buvons fétiche. » Ils se servent, en buvant, de cette formule : « Que le fétiche me fasse » mourir, si je manque à quelque » article de cette convention ! » Tous ceux qui participent à l'engagement boivent également de la même liqueur. Si elle passe aisément dans le gosier, c'est un gage de la sincérité de celui qui boit : mais, s'il a l'intention de manquer à sa parole, la liqueur le fait enfler tout-à-coup, ou du moins lui cause une maladie de langueur qui le conduit au tombeau. La même cérémonie se pratique entre deux nations qui font une alliance, et dont l'une s'engage, à prix d'argent, à donner du secours à l'autre. Les chefs des deux peuples, en buvant la boisson du serment, ont coutume de faire cette imprécation : « Puisse le fétiche nous faire mourir » si nous ne vous aidons à poursuivre » l'ennemi, et à l'exterminer entiè» rement, s'il est possible ! » Mais ces sortes d'imprécations ne sont souvent que de vaines paroles, sur lesquelles il n'est pas sûr de compter. Plusieurs, après avoir reçu l'argent, s'embarrassent peu de donner le secours promis. Ils pensent que le prêtre en la présence duquel ils contractent l'engagement peut les exempter de l'obligation qu'ils s'imposent, comme il peut les punir, s'ils y manquent. Mais les Nègres, devenus sages et méfiants par l'expérience, avant de faire aucun accord, font toujours boire au prêtre la liqueur du serment, et veulent qu'il s'engage par serment à ne jamais dégager aucune des parties de l'obligation qu'elle contracte ; mais, dans ce cas-là même, le prêtre rusé trouve encore quelque prétexte pour violer son serment.

Ces peuples ont encore une autre manière plus solemnelle et plus superstitieuse de prêter leurs serments. Les parties se rendent devant l'idole particulière d'un prêtre de la nation ; devant cette idole est un tonneau plein de toutes sortes d'ordures, telles que de la terre, du sang, des cheveux, des os d'hommes et d'animaux, des plumes et de l'huile. Celui qui doit jurer se place devant l'idole, et, l'appelant par son nom, il lui fait un détail de la chose à laquelle il s'engage, et lui demande qu'elle le punisse s'il est parjure. Il tourne ensuite autour du tonneau, et, reprenant la même place qu'il avait occupée, il réitère la même formule de serment ; après quoi, il fait un second tour, et répète pour la troisième fois le même serment. Le prêtre lui frotte ensuite la tête, le ventre, les bras et les jambes, avec quelqu'un des ingrédients pris dans le tonneau, qu'il tient après suspen-

du sur sa tête, et qu'il tourne trois fois. Il lui coupe encore les ongles à un doigt de chaque main et de chaque pied, avec un toupet de cheveux. Il jette ces excréments dans le tonneau, et termine ainsi cette bizarre cérémonie.

Serosch (*M. Pers.*), le génie de la terre, chez les Parsis. Ils le définissent pur, fort, obéissant, éclatant de la gloire d'Orsmusd. C'est aussi lui qui garde le monde, et qui préserve l'homme des embuches du diable.

Serpent. *Iconol.* Cet animal est un symbole ordinaire du soleil, dit *Macrobe ;* en effet, il est très commun dans les monuments : dans quelques uns, il se mord la queue, faisant un cercle de son corps, ce qui marque le cours ordinaire du Soleil. Dans les figures de Mithras, il est représenté quelquefois comme l'entourant à plusienrs tours, pour figurer le cours annuel du soleil sur l'écliptique, qui se fait en ligne spirale.

Le serpent était aussi le symbole de la médecine et des dieux qui y président, comme Apollon et Esculape. *Pline* en rend plusieurs raisons : C'est, dit-il, parceque le serpent sert à plusieurs remèdes; ou parcequ'il marque la vigilance nécessaire à un médecin; ou peut-être enfin parceque, de même que le serpent se renouvelle en changeant de peau, de même aussi l'homme est renouvelé par la médecine, qui lui donne comme un corps nouveau par la force des remèdes. *Pausanias* nous dit que, quoique les serpents en général soient consacrés à Esculape, cette prérogative appartient sur-tout à une espèce particulière, dont la couleur tire sur le jaune : ceux-là ne font point de mal aux hommes. L'Epidaurie est le seul pays où il s'en trouve. Le serpent d'Épidaure, qui fut transporté à Rome pour Esculape, était de cette espèce. C'était peut-être aussi de cette même espèce de serpent que les Bacchantes entortillaient leurs thyrses ou les paniers mystiques des Orgies, ce qui ne laissait pas d'inspirer de l'horreur ou de la crainte aux spectateurs.

Iconol. Le serpent plié en rond est le symbole de la réflexion. On le donne pour attribut à la Santé, à l'Envie, aux Remords, aux Chagrins, etc. Sur les médailles, le serpent seul est quelquefois mis pour Esculape, ou pour Glycon, le second Esculape. Quand il est sur un autel ou dans la main d'une déesse, c'est toujours le symbole d'Hygiée. S'il est au-dessus d'un trépied, il marque l'oracle de Delphes, qui dans les premiers temps était rendu par un serpent. Le double serpent était la marque de l'Asie. Aux pieds de la Paix, il signifie la guerre et la discorde. A ceux de Minerve, à qui *Plutarque* dit qu'il était consacré, il marque le soin qu'on doit prendre des filles, pour la garde desquelles il faudrait le dragon des Hespérides. Quand il sort d'une corbeille, et qu'il accompagne Bacchus, il marque les Orgies de ce dieu.

Myth. Egypt. Les Egyptiens employaient le serpent dans tous leurs symboles. Il faisait partie de la coiffure d'Isis. Le cercle dont ces peuples se servaient pour désigner l'Etre suprême était toujours accompagné d'un ou de deux serpents. Le sceptre d'Osiris était entrelacé d'un serpent. Ils donnaient des ailes et une tête d'épervier au serpent, lorsqu'ils l'employaient pour représenter l'Etre suprême. Dans quelques unes de leurs fêtes, on en portait un enfermé dans un coffre. Ils ne se contentaient pas de le donner pour attribut à leurs divinités; les dieux eux-mêmes étaient souvent représentés chez eux ayant une tête humaine, avec le corps et la queue de serpent. Tel était pour l'ordinaire Sérapis, qu'on reconnaît, dans les monuments, à sa tête couronnée du boisseau, et dont tout le corps n'est qu'un serpent à plusieurs tours. Apis se voit aussi avec une tête de taureau, ayant le corps de serpent, et la queue retroussée à l'extrémité. Le serpent en général marquait la terre et l'eau; d'autres fois la bouche, parceque toute sa force est dans sa gueule. Un serpent dont la queue est cachée était chez eux le

symbole de l'éternité. Un serpent qui ronge sa queue, et dont le corps est semé d'écailles, désignait le monde, qui se rajeunit tous les ans au printemps, et les astres, ornement de l'univers. Un autre, qui a la figure du monde et la queue dans la bouche, est l'image d'un bon roi. Un autre, qui veille, est celle d'un roi vigilant et amateur du bien. Un serpent avec une grande maison, peinture d'un roi supposé le maître du monde. Un demi serpent, symbole d'un roi maître d'une partie du monde. Serpent entier, image du Tout-puissant.

Le serpent n'était pas moins en honneur chez les Grecs et chez les Romains. Dans Epidaure, on rendait à ce reptile un culte particulier. Les Athéniens en conservaient toujours un en vie, comme le protecteur de leur ville. On attribua aux serpents une vertu prophétique. On observait religieusement la sortie, la rentrée, les plis, les allées et venues de ces animaux, comme des signes de la volonté des dieux. *Voy*. Dragon d'Anchise. Ce sont deux serpents qui annoncent devant Troie la colère de Minerve, et se retirent sous son casque après la mort de Laocoon. On avait tant de foi aux serpents et à leurs prophéties, qu'on en nourrissait exprès pour cet emploi, et, en les rendant familiers, on était à portée des prophètes et des prédictions. Près de Lavinium, il y avait un bois sacré où l'on nourrissait des serpents. De jeunes filles étaient chargées de leur faire des gâteaux de farine et de miel, et de leur en porter. Si l'un de ces serpents ne mangeait pas son gâteau avec appétit, ou s'il paraissait languissant et malade après l'avoir mangé, c'était une preuve que celle qui avait fait ce gâteau avait perdu sa virginité. Les Romains firent venir d'Épidaure un serpent qu'ils prirent pour Esculape, dieu de la médecine, et auquel ils donnèrent une place dans leur Panthéon.

Les génies ont quelquefois été représentés sous la figure d'un serpent. (*V*. Génie.) Deux serpents attelés tiraient le char de Triptolème, lorsque Cérès l'envoya parcourir la terre pour apprendre aux hommes à semer le bled. (*V*. Triptolème.) Œuf de serpent dans les superstitions des Druides. (*Voy*. Œuf.) Cadmus et Hermione changés en serpent. (*V*. Cadmus.) Hercule étouffe dans son berceau deux énormes serpents. (*V*. Hercule.) Les poètes ont imaginé que les serpents étaient nés du sang des Titans, qui fut répandu dans la guerre qu'ils eurent contre Jupiter, et qui, tombé sur la terre, produisit tous les animaux venimeux, les serpents, les vipères, etc. D'autres les attribuent au sang de Python ou de Typhon.

Myth. Ind. Les serpents et les couleuvres sont en grande vénération chez les Indiens, qui regardent ces reptiles comme autant de génies. — « Quand ils trouvent des couleuvres » dans leurs maisons, dit le voyageur » *Dellon*, ils les prient d'abord très » respectueusement de sortir. Si les » prières n'ont pas d'effet, ils tâchent » de les attirer dehors, en leur » présentant du lait ou toute autre » chose, sans jamais employer la » violence. Si la couleuvre s'obstine » à rester, on appelle les brahmines, » qui, avec toute l'éloquence dont » ils sont capables, lui représentent » les motifs qui doivent l'engager à » avoir des égards pour la maison où » elle est venue. »

Plusieurs Indiens poussent la superstition jusqu'à porter exprès dans les bois, et auprès des buissons, du lait et autre chose pour l'entretien de ces reptiles.

Il y a dans l'isle de Ceylan une espèce de serpent que les habitants nomment *Cobra de Capello*, et pour lequel ils ont une grande vénération. Ils l'appellent le *Roi des serpents*, et évitent avec grand soin de lui faire du mal. Ils sont persuadés que, si quelqu'un avait l'audace de tuer un de ces serpents, les autres serpents de même espèce extermineraient le meurtrier avec toute sa famille. Si cependant un de ces serpents a mordu quelqu'un, ou causé

quelque dégât, la personne lésée peut aller porter plainte aux sorciers et enchanteurs du pays, qui, par la force de leurs charmes, contraignent le serpent coupable à comparaître à leur tribunal, le tancent fortement, et lui font de grandes menaces, s'il retombe à l'avenir en pareille faute.

Myth. Afr. La plupart des Nègres croient encore aujourd'hui que les âmes des hommmes qui ont bien vécu entrent dans le corps des serpents.

Le culte du serpent est le plus célèbre et le plus accrédité dans le pays. On ignore quelle en est l'origine. Les Nègres racontent que ce serpent ne pouvant supporter la méchanceté des habitants du pays où il demeurait, le quitta pour venir habiter parmi eux; qu'ils le reçurent avec les plus grands honneurs, l'enveloppèrent dans un tapis de soie, et le portèrent dans un temple. On lui bâtit exprès une très belle maison; on institua des prêtres pour avoir soin de lui, et l'on consacra à son service les plus belles fillès du pays. Ce qu'on peut dire de plus certain sur l'origine de ce dieu prétendu, c'est qu'il est venu du royaume d'Ardra. La tête de ce serpent est grosse et presque ronde; il a les yeux doux et bien ouverts, la langue courte et pointue : il ne la darde pas avec beaucoup de vitesse, si ce n'est quand il combat avec un serpent d'une autre espèce. Sa queue est mince et pointue comme un dard. Le fond de sa peau est un blanc sale, bigarré de marques jaunes, bleues et brunes. Les plus grands ont environ une brasse de long, et sont de la grosseur du bras. Les serpents de cette espèce n'ont aucun venin. Ils souffrent volontiers qu'on les caresse, et l'on peut badiner avec eux sans crainte. Les Nègres regardent même leur morsure comme un préservatif contre celle des autres serpents. On les distingue aisément des serpents venimeux, dont la couleur est fort différente. Il y a une haine naturelle entre les serpents des deux espèces; et ils ne s'aperçoivent pas plutôt, qu'ils s'élancent l'un contre l'autre. La chair des rats est le mets favori des serpents bienfaisants. Ils n'ont pas moins d'ardeur que les chats pour courir après ces animaux; mais ils n'ont pas la même agilité. Lorsqu'ils sont parvenus à en attraper un, ils ont beaucoup de peine à expédier leur proie, leur gueule étant fort étroite; et souvent ils sont plus d'une heure sans en pouvoir venir à bout. Depuis l'arrivée du premier serpent dans le pays, cette race s'est prodigieusement multipliée. Mais, dans ce grand nombre de serpents qui sont tous fort respectés, il y en a un que l'on regarde comme le chef, et auquel on rend des honneurs particuliers. Le peuple pense que c'est le même qui a été trouvé et divinisé par leurs ancêtres. Ils le regardent comme le père de toute cette espèce de serpents qui est fort répandue; mais il y a long-temps que ce premier serpent est mort. Les prêtres, pour ne pas diminuer la vénération du peuple, lui en ont adroitement substitué un autre de la même taille. Ce chef des serpents, quel qu'il soit, jouit, dans le pays, d'un sort fort heureux. Il est logé magnifiquement, et nourri des mets les plus exquis. Le roi lui envoie souvent des présents magnifiques, de l'or, de l'argent, des étoffes, qui sont pour ses prêtres un revenu considérable. Le roi de Fida, pays voisin, venait autrefois en personne rendre ses hommages à cet heureux serpent, auquel il offrait les dons les plus rares et les plus précieux; mais au rapport du voyageur *Bosman*, le roi qui régnait au commencement de ce siècle, excédé des frais immenses de ce pélerinage, a jugé à propos de s'en dispenser.

Les prêtres du serpent sont venus à bout de persuader au peuple que le grand serpent et ses confrères ont coutume de guetter, au printemps, les jeunes filles, sur le soir, et, par leur attouchement, leur font perdre la raison. Il y a une maison exprès établie, où l'on envoie les filles de-

venues folles faire un séjour de quelques mois, jusqu'à ce qu'elles aient recouvré leur bon sens. Les parents sont obligés de leur payer une pension proportionnée à leurs facultés. La grande quantité de ces pensionnaires produit aux prêtres du serpent un gain considérable, dont on prétend que le roi se réserve une part. Lorsqu'il y a dans un village quelque femme ou quelque fille qui n'a pas encore été attaquée par le serpent, elle n'échappe pas à la vigilance intéressée des prêtres; ils tâchent d'avoir avec elle un entretien secret, et séduisent avec tant d'art son esprit crédule, qu'ils lui persuadent de crier dans la rue, lorsqu'elle sera seule, comme si elle avait été touchée par le serpent, et de contrefaire la folle, pour être envoyée comme les autres à l'hopital. Ces pauvres filles ont sur cet article une discrétion peu naturelle à leur sexe. Il n'arrive jamais qu'elles revèlent les fourberies des prêtres, parcequ'elles craignent leur puissance, qui est très grande dans le pays. Il se trouve toujours parmi les Nègres des gens moins simples que le vulgaire, qui ne sont pas la dupe des artifices des prêtres; mais ils se contentent de s'en moquer en secret. Il ne serait pas sûr pour eux d'entreprendre de détromper le peuple.

Lorsque les Nègres entendent quelques Européens se moquer de leurs serpents, ils se retirent promptement, en témoignant l'indignation que leur causent de pareils discours. Quand le feu prend à une maison, s'il s'y trouve quelque serpent qui ait le malheur d'être brûlé, la consternation se répand dans la ville. Chacun se bouche les oreilles pour ne pas entendre une si triste nouvelle, et donne une certaine somme d'argent, qui est une espèce d'amende qu'il s'impose, en réparation du peu de soin qu'il a eu de conserver le dieu. Il s'imagine même que le serpent brûlé reviendra pour tirer vangeance de ceux qui ont contribué à sa mort.

M. Slav. Les reptiles étaient honorés par quelques peuplades comme des dieux Pénates. On leur offrait en sacrifice du lait et des œufs. Il était défendu, sous peine de mort, de leur causer le moindre dommage. Le culte des serpents était autrefois établi chez les peuples de Lithuanie, d'Estonie, de Livonie, de Prusse, de Courlande et de Samogitie. On leur préparoit un repas, et des enchanteurs les invitaient à venir faire honneur au festin. Si les serpents sortaient de leurs retraites, et venaient manger les mets qu'on leur offrait, la joie était universelle, et chacun ne se promettait que du bonheur : mais si les serpents résistaient à tous les charmes et à toutes les prières, et s'obtinaient à ne pas se montrer, c'était un présage très fâcheux. Les paysans de la Lithuanie, de la Samogitie et de la Livonie, conservent encore aujourd'hui quelques traces de cette superstition. Les Russes n'en ont pas été exempts. *Oléarius* rapporte que, voyageant avec quelques Russes, ses compagnons de voyage, à l'aspect de deux couleuvres rouges, témoignèrent une grande joie, disant que c'était un heureux présage que leur envoyait S. Nicolas. Les paysans des environs de Wilna, en Lithuanie, rendaient encore, dans le seizième siècle, une espèce de culte religieux aux serpents. *Natknoch*, auteur allemand, dit que les paysans lithuaniens avaient coutume de nourrir, dans leurs maisons, des serpents, desquels ils faisaient dépendre la propérité de leur famille. Les paysans de Livonie regardent ces reptiles comme les dieux tutélaires de leurs troupeaux, et leur présentent du lait en manière d'offrande. *Voy.* Achéloüs, Aristée, Cadmus, Caducée, Discorde, Envie, Esacus, Euménides, Eurydice, Laocoon, Latone, Méduse, Prudence, Python, Salus, Saturne, Tirésias.

Serpentaire; une des constellations. Les poëtes ont feint que c'était le dragon du jardin des Hespérides, tué par Hercule, et que Junon plaça

parmi les astres. (*Voy.* Ophieus.) D'autres supposent que c'est le serpent qui apporta à Esculape l'herbe par la vertu de laquelle il réssuscita Androgée, ou le serpent Python.

Serpenticoles, nom qu'on a donné aux idolâtres adorateurs des serpents.

Serranus, un des capitaines de Turnus, tué par Nisus.

Serus. *Voy.* Cerus.

Servare de coelo, terme d'augure, pris des Phénomènes qui paraissaient dans les airs, comme des éclairs, du tonnerre, et autres signes extraordinaires et subits, que les augures remarquaient dans le ciel : cet augure était le plus solemnel de tous, comme ne pouvant se réitérer en un même jour, et rompant toutes les assemblées; aussi, quand un magistrat voulait empêcher une assemblée du peuple, ou la remettre à une autre fois, il faisait afficher dans les carrefours qu'il observerait ce jour-là les signes du ciel, et tout était remis à un autre jour. Mais le sénat, s'étant aperçu des abus que cet usage entraînait, ordonna que, nonobstant ces affiches, on passerait outre à l'assemblée convoquée dans toutes les formes.

Servator, *Sauveur,* surnom de Jupiter et de Bacchus.

Servatrix, surnom de Proserpine.

Servitude. (*Iconol.*) Les iconologistes modernes l'ont exprimée par une femme échevelée, vêtue d'habits courts, portant un joug sur les épaules, et marchant les pieds nus et ailés dans un chemin rempli de pierres et d'épines. *Ripa* lui donne pour attribut une grue qui tient une pierre.

Sésac, divinité des Babyloniens, selon les critiques sacrés.

Sésara, fille de Célée, roi d'Eleusis et sœur de Triptolème.

Sessies, déesses qu'on invoquait quand on ensemençait les terres. On en comptait autant qu'il y avait de semailles différentes.

Sestias, Héro, née à Sestos.

Sestos, ville de Thrace sur les bords de l'Hellespont, célèbre par les amours d'Héro et de Léandre.

Séta, une des maîtresses de Mars, et sœur de Rhésus.

Séthon, prêtre de Vulcain, qui se fit roi d'Egypte après la mort d'Anysis. Il fut attaqué par les Assyriens, et délivré par une multitude immense de rats qui, en une seule nuit, rongèrent les cordes de tous les arcs ennemis. En mémoire de ce prodige, Séthon se fit élever une statue qui le représentait tenant un rat à la main, avec cette inscription : « Que mon exemple apprenne » à révérer les Dieux. » *Hérodote, l.* II.

Sévère Septime, empereur romain qui succéda aux Antonins. Trois empereurs se disputèrent alors l'empire, Sévère Septime, Pescennius Niger, Claudius Albinus. On consulta l'oracle de Delphes, dit *Spartien,* pour savoir lequel des trois la république devait souhaiter. L'oracle répondit en un vers : *Le Noir est le meilleur, l'Africain est bon, le Blanc est le pire.* Par *le Noir,* on entendait Pescennius Niger; par l'*Africain,* Sévère qui était d'Afrique; et par *le Blanc,* Claudius Albinus. On demanda ensuite qui demeurerait le maître de l'empire; et il fut répondu : *On versera le sang du blanc et du Noir, l'Africain gouvernera le monde.* On demanda encore combien de temps il gouvernerait; et il fut répondu : *Il montera sur la mer d'Italie avec vingt vaisseaux, si cependant un vaisseau peut traverser la mer.* Par où l'on entendit que Sévère régnerait vingt ans.

Sévères, ou les Déesses sévères. On croit qu'elles étaient les mêmes que les Furies, parcequ'on les représentait avec les mêmes attributs.

Sévérité. (*Iconol.*) Dans *Ripa,* c'est une femme vieille, vêtue d'habits royaux, et couronnée de laurier, tenant d'une main un sceptre dans l'action de commander, et portant de l'autre un cube dans lequel est fixé un poignard, symboles de fermeté et d'inflexibilité. *Cochin* lui donne, au lieu du sceptre, le faisceau des licteurs romains, dont les ver-

ges sont déliées, la hache élevée et prête à frapper. Sa robe est de couleur violette, tirant sur le noir. *V.* Rigueur.

Sévirs Augustaux. On nommait ainsi les six plus anciens sacrificateurs d'Auguste, créés par Tibère au nombre de vingt-un.

Sevum (*Myth. Ind.*), lieu de plaisirs et de délices où les Péguans font passer les âmes après qu'elles ont été purifiées dans le Naxac. *V.* Naxac, Nibam.

Sextumvir augustal, prêtre d'Auguste, institué par Tibère. Il y avait cette différence entre ceux établis à Rome et ceux des autres villes, qu'ils n'étaient que six dans les provinces, et que les premiers étaient plus distingués et en plus grand nombre.

Seyahs. *Voy.* Sejahs.

Seyta (*Myth. Lap.*), idole fameuse adorée par les Lapons. Ce dieu est une pierre qui n'a aucune forme déterminée, non plus que sa femme et ses enfans qui ne sont autre chose que des masses de pierre informes, auxquelles les Lapons font des sacrifices, et qu'ils frottent avec le sang et la graisse des victimes, qui sont communément des rennes. Le hasard ou l'art ont donné à la partie supérieure de quelques unes de ces pierres une forme dans laquelle on a cru trouver la ressemblance de chapeaux. Le lieu où sont placées les idoles, est à l'endroit où le lac de Tornotresch forme une rivière et une cataracte.

Shakti (*Myth. Ind.*), déesse indienne qui est l'emblème de la nature, et qui, comme telle, est représentée avec les attributs de la fécondité, et quelquefois avec une tête de vache.

Shamavédam (*Myth. Ind.*), un des quatre livres sacrés des Indiens nommés Védams. C'est celui qui apprend la science des augures et des divinations. *Voy.* Védam.

Shastah (*Myth. Ind.*), commentaires des brahmes sur les Védams: il sont au nombre de six, et traitent de l'astronomie, de l'astrologie, des pronostics, de la morale, des rites, de la médecine et de la jurisprudence. C'est d'après ces livres sacrés que les brahmes astronomes calculent le cours de la lune, des planètes et des éclipses, et qu'ils fabriquent les *Pandjangams* (almanachs). C'est encore eux que consultent les brahmes astrologues, pour prédire l'avenir, tirer le sort des hommes et des enfants, annoncer les jours et même les instants bons ou mauvais. Ce métier est très lucratif; car les Indiens sont si superstitieux, qu'ils n'entreprennent rien sans avoir consulté l'astrologie; et si les pronostics ne sont pas favorables, quelque assurance qu'ils aient du succès, ils renoncent à leur entreprise. L'opinion des Indiens de la côte de Coromandel est tout-à-fait contraire à ce que *Voltaire* affirme après *M. Holwel*, que le Shastah est antérieur au Védam, de 1500 ans.

Shastiriars (*M. Ind.*), classe de brahmines chargés d'enseigner les dogmes et les mystères de la religion à la jeunesse dans les écoles. *V.* Shastah.

Shectea (*Myth. Ind.*), nom d'une secte des brahmines ou prêtres indiens, qui croient contre toutes les autres, que Rama, Brahma, Wishnou et Ruddiren sont des êtres subordonnés à Schecti de qui seul dérive leur pouvoir, et qu'ils regardent comme le créateur et le modérateur de l'univers. Ces sectaires, qui sont des déistes, n'admettent point l'autorité du *Vedam*, ou livre sacré; de plus, ils refusent de croire les choses qui ne tombent point sous leurs sens; par conséquent, ils ne croient à aucun mystère. Les Indiens les regardent comme des hérétiques dangereux, qui ne méritent que d'être exterminés.

Shevet, onzième mois de l'année sacrée des Hébreux, et le cinquième de leur année civile. C'était la lune de Janvier.

Shiis, ou Shiites, ou Schiais, ou Chia, nom de l'une des deux grandes sectes qui divisent les mahométans. Elle est opposée à la secte des Sunnis que suivent les Turcs.

Celle-là, dont les Persans font profession, ne reconnaît de véritable interprétation du Qôran, que celle qui fut faite par Ali, gendre et cousin de Mahomet, et rejette absolument toutes les autres. Le respect et la vénération des Shiites pour Ali tiennent de l'enthousiasme. Ils le regardent comme légitime et immédiat successeur de Mahomet, et traitent Abubekre, Omar et Othman, ses prédécesseurs selon les Turcs, d'*exécrables imposteurs*, de *falsificateurs de la loi*, de *vrais brigands*. Ils vont plus loin, ils soutiennent qu'Ali fut plus particulièrement et plus fréquemment inspiré du ciel que Mahomet même; et que toutes les interprétations qu'il a données de la loi sont divines et parfaites; que Dieu parut sous la figure de ce prophète (car ils lui attribuent le don de prophétie); et que, par sa propre bouche, il annonça aux hommes les mystères les plus cachés de la religion. De leur côté, les Turcs accusent les Persans d'avoir falsifié le Qôran; et les uns et les autres se traitent mutuellement de la manière la plus méprisante et la plus injurieuse.

Shiva (*Myt. Ind.*), une des trois personnes de la trinité indienne, ou plutôt la divinité elle-même, considérée comme *détruisant*, ou *changeant* les formes. Sous ce dernier rapport, elle a une foule de noms, dont les plus communs sont I'sa ou I'swora, Rudra, Hora, Sambhu, Mahadéva ou Mahe'sa, etc. Ce dieu a aussi quelques rapports avec le Jupiter *Altitonans*, foudroyant les géants. Dans un combat tout pareil avec les *Doityas* ou enfants de *Diti*, qui se révoltèrent souvent contre le ciel, Brahma, dit-on, présenta à Shiva *des traits redoutables*, comme l'aigle présenta la foudre à Jupiter. On le peint avec trois yeux, ce qui lui fait quelquefois donner le nom de *Trilochan*.

Shivé-Ratri, *nuit de Shiva*, (*Myth. Ind.*) fête qui tombe le treizième jour après la pleine lune. Elle est très religieusement observée par les sectateurs de Shiva. Ils doivent jeûner le jour, passer la nuit en prières, faire des aumônes et donner à manger aux pandarons.

Shokanaden (*Myth. Ind.*), divinité adorée dans le royaume de Madure sur la côte de Coromandel, et qui a un temple très-somptueux à Maduré, capitale du pays. Dans les jours de solemnité, on porte ce dieu sur un char d'une grandeur si prodigieuse, qu'il faut, dit-on, quatre mille hommes pour le traîner. L'idole, pendant la procession, est servie par plus de quatre cents prêtres qui sont portés sur la même voiture, sous laquelle quelques Indiens se font écraser par dévotion.

Shoucrin (*Myth. Ind.*), planète de Vénus. Elle est quatre cent mille lieues au-dessus du ciel de la lune. C'est le Gourou, ou prêtre des Achourers ou géants. Il préside au vendredi.

Shourien (*Myth. Ind.*), planète du soleil, qui préside au dimanche. Les Indiens en font un demi-dieu, qui donne la santé à ses adorateurs. Voici un conte qu'on trouve sur ce demi-dieu dans le *Candon*, poëme indien. La femme de Shourien, ne pouvant supporter la chaleur de son mari, laissa auprès de lui un fantôme à sa ressemblance, et, déguisée en jument, se retira dans une province éloignée pour faire pénitence. Shourien, s'en étant aperçu, se métamorphosa en cheval, alla trouver sa femme, et lui lança la liqueur séminale dans le nez. Celle-ci, en la respirant, conçut et mit au monde les Maroutoukels, génies. C'est ainsi que les êtres se sont multipliés.

Shudderers. (*M. Ind.*) C'est ainsi que l'on nomme, dans la partie orientale du Malabar, les prêtres du second ordre; c'est-à-dire inférieurs aux brahmines qui font la fonction de desservir les temples ou pagodes de la tribu des Indiens idolâtres, appelés *Schudderi*, qui est celle des marchands ou banians. Il ne leur est point permis de lire le *Vedam*, ou livre de la loi; mais ils enseignent à leur tribu le *Shaster*,

qui est le commentaire du *Vedam*. Ils ont le privilége de porter au cou la figure obscène appellée *lingam*.

SHUDDERI (*Myth. Ind.*), le troisième des quatre fils du premier homme et de la première femme, suivant les Indous, d'un caractère doux, liant, pacifique, fut le chef de la caste qui porte son nom, et qui est plus connue sous celui de *Banians*. Ceux de cette caste s'appliquent uniquement au commerce, et se distinguent par leur attention superstitieuse à observer toutes les cérémonies de la religion. *V.* BRAMMON, CUTTERI, WISB.

SIAKO ou XACO *(Myth. Jap.)*, nom que l'on donne au Japon au souverain pontife du Budsdoïsme, ou la religion du Siaka. Il est regardé par ceux de la secte comme le vicaire du grand Budsdo ou Siaka. Le Siako a un pouvoir absolu sur tous les ministres de sa religion; c'est lui qui consacre les tundes, dont la dignité répond à celle d'évêques; mais ils sont nommés par le Cubo ou empereur séculier. Il est le chef suprême de tous les ordres monastiques du Budsdoïsme; il décide toutes les questions qui s'élèvent au sujet des livres sacrés et ses jugemens sont regardés comme infaillibles. Le Siako a le droit de canoniser les saints et de leur décerner un culte religieux. On lui attribue le pouvoir d'abréger les peines du purgatoire, et même celui de tirer les âmes de l'enfer pour les placer en paradis.

SIARE (*Myth. Ind.*), nom que les habitants des isles Maldives donnent à un lieu consacré au roi des vents. Il n'y a presque aucune de leurs isles où ils n'aient un Siare, dans lequel ceux qui sont échappés de quelque danger sur mer vont faire leurs offrandes. Elles consistent en de petits bateaux chargés de fleurs et d'herbes odoriférantes. On brûle ces herbes et ces fleurs en l'honneur du roi des vents, et on jette les petits bateaux dans la mer, après y avoir mis le feu. Tous leurs navires sont dédiés au roi des vents et de la mer.

SIBA, ou SIVA, et mieux SEVA, (*Myth. Sl.*) déesse des Slavons Varaignes qui habitaient la Wagrie et l'isle de Rugen. Son nom dérive d'un verbe qui répond à *ensemencer*, et ses attributs caractéristiques autorisent à croire qu'elle était la déesse des végétaux en général. Elle était représentée comme une femme nue; ses cheveux lui tombaient jusqu'au-dessous des genoux; de la main droite, elle tenait une pomme, et de la gauche une grappe de raisin. On lui sacrifiait des animaux et des prisonniers. On l'a dite fille de Sitalcès, roi des Goths, et femme d'Anthyrius, qui porta les armes sous Alexandre-le-Grand, et, de retour en Allemagne, bâtit la ville de Meckelbourg.

SIBAN, ou SIVAN, neuvième mois de l'année civile des Hébreux, et le troisième de leur année sacrée. Il répondait à la lune de Mai

SIBOÉ, une des filles de Niobé tuée par Diane.

SIBYLLES. Les anciens ont appelé de ce nom certaines femmes auxquelles ils attribuaient la connaissance de l'avenir, et le don de prédire.

Ce nom fut d'abord particulier à la prophétesse de Delphes, et pris d'un mot grec qui signifie inspiré, ou conseillé par les dieux. Il devint ensuite commun à toutes les femmes qui rendaient des oracles.

On convient assez généralement qu'il y a eu des Sibylles, mais on ne s'accorde pas sur le nombre. *Platon*, le premier des anciens qui en ait parlé, semble n'en reconnaître qu'une, car il dit simplement la Sibylle. Quelques auteurs modernes ont soutenu, après ce philosophe, qu'il n'y avait eu effectivement qu'une Sibylle, celle d'Erythrée, en Ionie, mais qu'elle a été multipliée dans les écrits des anciens, parcequ'elle a beaucoup voyagé et vécu très long-temps. *Solin* et *Ausone* en comptent trois, l'Erythréenne, la Sardienne et la Cumée. *Élien* en admet quatre, savoir, celle d'Erythrée, celle de Sardes, l'Egyptienne et la Samienne. Enfin, *Var-*

ron, suivi par le plus grand nombre des savants, distingue dix Sibylles, qu'il nomme en cet ordre : la *Persique*, c'est celle qui, dans les vers sibyllins supposés, se dit bru de Noé ; on la nommait Sambèthe : la *Libyenne*, qu'on disait être fille de Jupiter et de Lamia, et qui voyagea en plusieurs endroits, à Samos, à Delphes, à Claros, etc. : la *Delphique*, fille de Tirésias, Thébain ; après la prise de Thèbes, elle fut consacrée au temple de Delphes par les Epigones, et fut la première qui, selon *Diodore*, eut le nom de Sibylle, parcequ'elle était souvent éprise d'une fureur divine : la *Cumée*, qui faisait sa résidence ordinaire à Cumes en Italie: l'*Erythréenne*, qui prédit le succès de la guerre de Troie, dans le temps que les Grecs s'embarquaient pour cette expédition : la *Samienne*, dont on avait trouvé les prophéties dans les anciennes annales des Samiens : la *Cumane*, née à Cumes, dans l'Eolide ; c'est celle qu'on nomme Démophile, Hérophile, et même Amalthée, et qui vint présenter à Tarquin l'ancien ses neuf livres de prédictions pour les lui vendre : l'*Hellespontine*, née à Marpèse, dans la Troade, qui avait prophétisé du temps de Solon et de Cyrus : la *Phrygienne*, qui faisait son séjour à Ancyre, où elle rendait ses oracles : enfin la *Tiburtine*, nommée Albunée, qui fut honorée comme une divinité à Tibur ou Tivoli sur le Téveron.

On peut voir, à l'article HÉROPHILE, la septième des Sibylles, l'origine des livres sibyllins. Après que Tarquin en eut fait l'acquisition, il en confia la garde à deux prêtres particuliers, nommés duumvirs, dont tout le sacerdoce se borna d'abord aux soins que demandait ce dépôt sacré : on y attacha ensuite la fonction de célébrer les jeux séculaires. Ces livres étaient consultés dans les grandes calamités : mais il fallait un décret du sénat pour y avoir recours ; et il était défendu, sous peine de mort, aux duumvirs de les laisser voir à personne. *Valère Maxime* dit que M. Atilius, duumvir, fut puni du supplice des parricides pour en avoir laissé prendre une copie par Pétronius Sabinus. Ce premier recueil d'oracles sibyllins fut consumé dans l'incendie du Capitole, sous la dictature de Sylla. Le sénat, pour réparer cette perte, envoya à Samos, à Troie, à Erythrée, et dans plusieurs autres villes de l'Italie, de la Grèce, de l'Asie, pour recueillir tout ce qu'on pourrait trouver de vers Sibyllins. Les députés en rapportèrent un grand nombre ; mais comme il y en avait sans doute beaucoup d'apocryphes, on commit des prêtres pour en faire un choix judicieux. Ces nouveaux livres sibyllins furent déposés au Capitole, comme les premiers : mais on n'y eut pas tant de foi ; et ce qu'ils contenaient ne fut pas aussi secrètement gardé, car il paraît que la plupart de ces oracles étaient publics, et que chacun, selon les événements, en faisait l'explication à sa fantaisie.

Il n'y eut que les vers de la Sibylle de Cumes dont le secret fut toujours gardé. On forma pour veiller à la conservation de cette collection, un collége de quinze personnes qu'on nomma les Quindecimvirs des Sibylles : on avait une si grande foi aux prédictions qui y étaient contenues, que, dès qu'on avait une guerre importante à entreprendre, une sédition violente à apaiser, lorsque l'armée avait été défaite, que la peste ou la famine, ou quelque maladie épidemique, affligeait la ville ou la campagne, ou enfin si l'on avait observé quelques prodiges qui menaçassent d'un grand malheur, on ne manquait pas d'y avoir recours. C'était une espèce d'oracle permanent, aussi souvent consulté par les Romains, et avec autant de confiance, que celui de Delphes par les Grecs.

Quant aux oracles qu'on avait recueillis des autres Sibylles, et dont le public avait connaissance, les politiques savaient en faire usage pour leurs propres intérêts ; souvent même ils en inventaient, et les faisaient

courir parmi le peuple comme anciens, afin de les faire servir aux desseins de leur ambition. C'est ainsi que P. Lentulus Sura, un des chefs de la conjuration de Catilina, faisait valoir une prétendue prédiction des Sibylles, que *trois Cornéliens auraient à Rome la puissance souveraine*. Sylla et Cinna, tous deux de la maison Cornélienne, avaient déjà vérifié une partie de la prédiction. Lentulus, qui était de la même famille, se persuada que les deux tiers de la prédiction ayant déjà été vérifiés, c'était à lui à l'achever en s'emparant du pouvoir suprême; mais la prévoyance du consul Cicéron empêcha les effets de son ambition. Pompée voulant rétablir Ptolémée Aulètès dans son royaume d'Egypte, la faction qui était contraire à Pompée dans le sénat publia une prédiction sibylline portant que, si un roi d'Egypte avait recours aux Romains, ils ne devaient pas lui refuser leurs bons offices, mais qu'il ne fallait pas lui fournir de troupes. Cicéron, qui était dans le parti de Pompée, ne doutait pas que l'oracle ne fût supposé; mais, au lieu de le réfuter, il chercha à l'éluder : il fit ordonner au proconsul d'Afrique d'entrer en Egypte avec une armée, et d'en faire la conquête pour les Romains; ensuite on en fit présent à Ptolémée.

Lorsque Jules César se fut emparé de l'autorité souveraine, sous le titre de dictateur perpétuel, ses partisans, cherchant un prétexte pour lui faire déférer le titre de roi, répandirent dans le public un nouvel oracle sibyllin, selon lequel les Parthes ne pouvaient être assujettis que par un roi des Romains. Le peuple était déjà déterminé à lui en accorder le titre, et le sénat devait en rendre le décret le jour même que César fut assassiné.

Pausanias rapporte dans ses *Achaïques* une prédiction des Sibylles sur le royaume de Macédoine, conçue en ces termes : « Macédoniens, qui vous vantez d'obéir » à des rois issus des anciens rois » d'Argos, apprenez que deux Philippes feront tout votre bonheur et » tout votre malheur : le premier » donnera des maîtres à de grandes » villes et à des nations; le second, » vaincu par des peuples sortis de » l'occident et de l'orient, vous perdra sans ressource, et vous couvrira d'une honte éternelle. » En effet, l'empire de Macédoine, après être parvenu à un très haut point de gloire sous Philippe, père d'Alexandre, tomba en décadence sous un autre Philippe qui devint tributaire des Romains. Ceux-ci étaient au couchant de la Macédoine, et furent secondés par Attalus, roi de Mysie qui était à l'orient. Les Sibylles paraissent avoir aussi prédit ce grand tremblement de terre qui ébranla l'isle de Rhodes jusques dans ses fondements; car *Pausanias* dit à cette occasion que *la prédiction de la Sibylle ne se trouva que trop accomplie*.

Sicarbas ou Sichée, fils de Bélus et frère de Didon et de Pygmalion, que ce dernier tua en traître, pour s'emparer de ses trésors. *V*. Didon.

Sicelides, épithète que *Virgile* donne aux Muses qu'il suppose avoir inspiré *Théocrite*, natif de Sicile, dont le poète latin a imité les Bucoliques.

Sicile (*Iconol.*), grande isle de la Méditerranée, si fertile en grains, qu'on l'appelait autrefois le grenier de l'Italie. C'est à cause de cette fertilité qu'elle est ordinairement représentée couronnée d'épis, et tenant une faucille. On la trouve, sur les médailles, exprimée par une tête au milieu de trois cuisses, qui sont ses trois promontoires. On la désigne encore par le mont Gibel qu'elle a dans sa main, et par des lapins, symbole de fécondité, placés à ses côtés.

Sicinnis, danse accompagnée de chants laquelle était pratiquée par les Phrygiens, dans les fêtes de Bacchus Sabasius.

Sicinus ou Sikinus, fils de la naïade Œnoée, et de Thoas, roi de Lemnos, seul mâle de l'isle, qui se

sauva par l'adresse de sa fille Hypsipyle, dans cette cruelle expédition où toutes les femmes égorgèrent, non seulement leurs maris, mais tous les garçons du pays. Thoas aborda dans une isle de la mer Egée, fut très bien reçu d'une nymphe, et devint père de Sicinus, qui donna son nom à l'isle.

Siculus, fils de Neptune, régna dans la Sicile, à laquelle il donna son nom.

Sicyon, petit-fils d'Erechthée, donna son nom à une ville et à une contrée du Péloponèse.

Sicyone, le plus ancien royaume de la Grèce, dont le premier roi s'appelait Egialée. On célébrait à Sicyone, de cinq ans en cinq ans, des jeux pythiens en l'honneur d'Apollon, et l'on y donnait pour prix des coupes d'argent.

Sicyonia, surnom de Pallas, sous lequel Epopéus lui bâtit un temple à Sicyon, après avoir vaincu les Thébains.

1. Side, femme d'Orion.

2. et 3. — Filles de Bélus et de Danaüs.

Sidereus Conjux *le mari changé en astre ;* Lucifer, mari d'Alcyone. *Ovide.*

Sidérités, pierre qu'Apollon donna à Hélénus, le Troyen, si l'on en croit le *poëme des Pierres*, attribué à *Orphée.* Cette pierre, dit le poète, a le don de la parole; elle est un peu raboteuse, dure, pesante, noire, et a des rides circulaires. Quand Hélénus voulait s'en servir, il s'abstenait, durant vingt-un jours, du lit conjugal, des bains publics, et de la viande des animaux; ensuite il faisait plusieurs sacrifices, lavait la pierre dans une fontaine, l'enveloppait pieusement, et la portait dans son sein. Après cette préparation, qui rendait la pierre animée, pour l'exciter à parler il la prenait à la main, et feignait de la vouloir jeter. Alors elle jetait un cri semblable à celui d'un enfant qui désire le lait de sa nourrice. Hélénus, profitant du moment, interrogeait la pierre sur ce qu'il voulait savoir, et en recevait des réponses certaines. Ce fut sur ces oracles qu'il prédit la ruine de Troie. *V.* Lithomantie, Astroïte.

Sidéro, belle-mère de Tyro, mise à mort par Pélias.

Sidéromantie, divination qui se pratiquait avec un fer rouge, sous lequel on plaçait avec art un certain nombre de petites paillettes, et le devin annonçait les événements d'après les figures, les écarts, les étincelles que rendaient les petites paillettes en brûlant. Rac. *Sidèron,* fer.

Sidonis, Didon, Phénicienne. *Ovid. Métam.* 14.

Sidonius Hospes, Cadmus, parcequ'il était de Phénicie, où était la ville de Sidon.

Sidra-Laodam, ou *révélation adressée à Adam ;* livre liturgique des chrétiens de Saint-Jean, espèce de sectaires répandus dans l'Irac-Arabie, et qui professent le sabéisme pur.

Sieb, autrement Rhuddery, (*Myth. Ind.*) coadjuteur, ainsi que Bistnoo, de Birmah, prince de la troupe angélique, et vice-régent de l'Eternel. *V.* Moïsasour, Birmah, Bistnoo.

Siècle. (*Iconol.*) On le personnifie par un vieillard décrépit, le siècle étant la plus longue durée de la vie humaine. Le phénix qui renaît de sa cendre est l'emblème qu'on lui donne, parceque, selon quelques auteurs, cet oiseau termine volontairement sa carrière au bout de cent ans, pour la recommencer tout de suite.

Siècle. Voici comme le dix-huitième est peint par l'auteur de l'*Année deux mille deux cent quarante :* « Le peintre l'avait représenté sous la figure d'une femme. Les ornements les plus recherchés fatiguaient sa tête superbe et délicate. Son cou, ses bras, sa gorge étaient couverts de perles et de diamants : ses yeux étaient vifs et brillants ; mais un sourire un peu forcé faisait grimacer sa bouche. Ses joues étaient enluminées. L'art semblait devoir percer dans ses paroles comme dans son regard ; il était séduisant, mais il n'était pas vrai. Elle avait à chaque

main deux longs rubans couleur de rose, qui semblaient un ornement; mais ces rubans cachaient deux chaînes de fer auxquelles elle était fortement attachée. Elle avait cependant les mouvements assez libres pour gesticuler, sauter et regarder. Elle en usait avec excès, afin de déguiser son esclavage, ou du moins pour le rendre facile et riant. J'examinai cette figure en détail, et suivant de l'œil la draperie de ses vêtements, je m'aperçus que cette robe si magnifique était toute déchirée par le bas et couverte de boue. Ses pieds nus plongeaient dans une espèce de bourbier, et elle était aussi hideuse par les extrémités qu'elle était brillante par le sommet. Je découvris derrière elle plusieurs enfants au teint maigre et livide, qui criaient à leur mère, et dévoraient un morceau de pain noir; elle voulait les cacher sous sa robe, mais à travers les trous, on distinguait ces petits malheureux. Dans l'enfoncement du tableau, on discernait des châteaux superbes, des palais de marbre, des parterres savamment dessinés, de vastes forêts peuplées de cerfs et de daims, où le cor raisonnait au loin; mais la campagne à demi-cultivée était remplie de paysans infortunés qui, harassés de fatigue, tombaient sous leurs javelles.

Sif (*Myth. Scand.*), sibylle du nord dont descendait Odin, à la vingt-unième génération.

Sifià (*Myth. Scand.*), épouse de Thor; on l'appelle la déesse aux beaux cheveux.

Siégaki (*Myth. Jap.*), cérémonie religieuse qui se pratique au Japon pour le repos de l'âme des trépassés. Voici en quoi elle consiste: On prend des copeaux de bois, sur lesquels on trace les noms des défunts à qui l'on veut procurer du soulagement, et l'on va au bord d'une rivière frotter et laver ces copeaux avec une branche d'arbre bien verte. On accompagne cette action de certaines paroles qui lui donnent de la vertu. Les Japonais s'imaginent que, par cette cérémonie, les âmes des morts sont purifiées de toutes leurs souillures, et délivrées des peines qu'elles souffrent. Il y a parmi eux des mendiants qui, pour gagner leur vie, s'occupent à faire le Siégaki. Les dévots s'approchent en leur jetant quelques pièces d'argent sur une natte qui est devant eux, afin qu'ils fassent le Siégaki pour telle ou telle personne qu'ils leur nomment.

Siga, nom phénicien de Minerve, dont Cadmus enleva le simulacre, qu'il plaça dans la ville de Thèbes. Ce mot pourrait être grec, car la déesse de la sagesse peut bien être en même temps la déesse du silence. On l'appelle aussi Singa.

Sigalion (*Myth. Egypt.*) le même qu'Harpocrate, dieu du silence, que les Egyptiens représentaient avant le doigt appliqué sur les lèvres. On portait sa statue dans les fêtes d'Isis et de Sérapis. Rac. *Sigan*, se taire, et *laos*, peuple; comme si ce dieu eût imposé silence au peuple.

Sigaloeis, *dont la beauté tient tout le monde dans le silence de l'admiration*, épithète d'Apollon. Rac. *Sigaein*, se taire. *Anthol.*

Sigéami (*Myth. Ind.*), esprit qui, chez les Birmans, peuple du royaume d'Ava, préside à l'ordre des éléments et lance la foudre et les éclairs. *V. au royaume d'Ava*, etc.

Sigée, promontoire de la mer Egée, sur lequel était le tombeau d'Achille.

Sigilla, petites statues que les anciens plaçaient dans des niches, pour orner leurs maisons, et qu'ils honoraient comme des dieux, quand ils les avaient fait consacrer.

Sigillaires, nom d'une fête que célébraient les anciens Romains. Elle était ainsi appelée des petits présents, tels que des cachets, des anneaux, des gravures, des sculptures, qu'on s'envoyait. Elle durait quatre jours: elle suivait immédiatement les saturnales qui en duraient trois, ce qui faisait ensemble sept jours; et comme les Saturnales commençaient le 15 avant les calendes de Janvier, c.-à-d., le 19

Décembre, les Sigillaires commençaient le 22, et duraient jusqu'au 25 inclusivement. On dit qu'elles furent instituées par Hercule, lorsque, revenant d'Espagne après avoir tué Gérion, il conduisit ses troupeaux en Italie, et bâtit sur le Tybre un pont à l'endroit où l'on construisit depuis le pont *Sublicius*. D'autres en attribuent l'institution aux Pélasgiens, qui imaginèrent que l'oracle ne leur demandait pas des sacrifices d'hommes vivants, mais des statues, des lumières; ils présentèrent à Saturne des bougies, et à Pluton des figures humaines; de là viennent et les Sigillaires, et les présents qui accompagnaient la célébration de cette fête.

Sigillateurs, prêtres, chez les Egyptiens, qui étaient chargés de marquer les victimes destinées aux sacrifices. Comme il fallait que l'animal fût entier, pur et bien conditionné, pour être sacrifié, il y avait des prêtres chargés d'examiner les animaux destinés à être victimes. Quand la bête se trouvait propre aux autels, ils la marquaient en lui attachant aux cornes de l'écorce de papyrus, et en imprimant leurs cachets sur de la terre sigillée qu'ils lui appliquaient. *Hérodote* raconte qu'on punissait de mort quiconque offrait une victime qui n'avait pas été ainsi marquée.

Sigillée, la terre sigillée de Lemnos était regardée comme sacrée; les prêtres seuls avaient le droit d'y toucher: on la mêlait avec du sang de chèvre, après quoi on y imprimait un cachet. Cette vénération subsiste encore.

Signare vota; c'était attacher avec de la cire, aux pieds ou aux genoux de quelque dieu, le parchemin sur lequel on avait écrit un vœu.

Signes du zodiaque. *Voy.* Zodiaque.

Signie. (*Myth. Celt.*), femme de Loke. *V.* Loke.

Signum, statue; mais ce mot diffère de *statua*, en ce que le premier se dit des figures placées dans les temples et dans les maisons.

Sikino, isle de la mer Egée *V.* Sicinus.

1. Silence (*Iconol.*), divinité allégorique, connue sous la figure d'un jeune homme qui tient le doigt sur la bouche, ou qui l'a fermée d'un bandeau, et de l'autre main, fait signe de se taire: son attribut est une branche de pêcher. Les anciens consacraient cet arbre à Harpocrate, parceque sa feuille a la forme de la langue humaine. *Ammien Marcellin*, liv. 21. c. 13, nous apprend que chez les anciens Perses, les grands, à qui le roi donnait entrée dans ses conseils, adoraient le Silence comme un Dieu. L'*Arioste*, dans la peinture qu'il fait de la grotte du Sommeil, établit le Silence pour en garder l'entrée: il lui donne une chaussure de feutre et un manteau noir, pour faire entendre que le Silence est l'ami de la Nuit. *V.* Harpocrate, Muta, Tacita.

2. — Le silence était ordonné dans la célébration des mystères, et un héraut était chargé de l'imposer par ces formules: *Hoc ago; faveto linguis, pascito linguam.*

3. — Ce mot, dans la langue des augures, signifiait ce qui est sans défaut.

Silène, (*Iconol*), nourricier de Bacchus, fils de Mercure ou de Pan, et d'une nymphe: *Nonnus* dans ses *Dionysiaques* le fait fils de la Terre. *Diodore*, suivant une ancienne tradition, dit que le premier Silène régnait dans une isle formée par le fleuve Triton en Lybie; que ce Silène avait une queue derrière lui, et que toute sa postérité l'eut de même. D'anciens monuments nous représentent, en effet, les Silènes avec des queues derrière. On lui donne aussi une tête chauve, des cornes, un gros nez retroussé, une petite taille, mais une corpulence charnue. On le représente tantôt assis sur un âne, sur lequel il a bien de la peine à se soutenir; tantôt marchant, appuyé sur un bâton ou sur un thyrse. On le reconnaît aisément à sa couronne de lierre, à la tasse qu'il tient, à son air joyeux et même un peu goguenard.

Silène, dit *Suidas*, était un diseur de bons mots.

Orphée dit que Silène était fort agréable aux dieux, à l'assemblée desquels il se trouvait très souvent. Il fut chargé de l'enfance de Bacchus, et accompagna ensuite ce dieu dans ses voyages. A son retour des Indes, il s'établit dans les campagnes d'Arcadie, où il se faisait fort aimer des jeunes bergers et des bergères. *Ovide* raconte qu'un jour Silène n'ayant pu suivre Bacchus, quelques paysans le rencontrèrent ivre et chancellant, autant pour son grand âge que par le vin; et après l'avoir paré de guirlandes et de fleurs, ils le conduisirent devant Midas. Dès que ce prince eut reconnu qu'il avait en sa puissance un ministre du culte de Bacchus, il le reçut magnifiquement, et le retint pendant dix jours, qui furent employés en réjouissances et en festins; ensuite il le renvoya à ce dieu.

Virgile lui fait débiter, au milieu de son ivresse, les principes de la philosophie d'*Épicure* sur la formation du monde. *Elien* rapporte la conversation que Silène eut avec Midas sur le monde inconnu dont *Platon* et quelques autres philosophes ont tant parlé; ce qui fait voir qu'il ne faut pas toujours regarder Silène comme un vieux débauché, presque toujours ivre, puisqu'on le peint souvent comme un philosophe, et même comme un grand capitaine. C'est en effet le portrait qu'en fait *Lucien*, lorsqu'il dit que des deux lieutenants de Bacchus, l'un était un petit vieillard camus, tout tremblant, ayant de grandes oreilles droites et un gros ventre.... mais, au reste, grand capitaine; l'autre, c.-à-d., Pan, un Satyre cornu, etc..... *Euripide*, qui, dans son *Cyclope*, fait raconter à Silène ses exploits, suppose que Silène, étant avec ses fils à chercher sur mer Bacchus qu'il avait perdu, fut jeté sur le rocher d'Etna, où le cyclope Polyphème le fit son esclave, jusqu'à ce qu'Ulysse vînt l'en tirer. Il avait des temples dans la Grèce, et on lui rendait des honneurs divins.

Silènes. On donnait ce nom aux Satyres, lorsqu'ils étaient vieux. On les peignait presque toujours ivres. Bacchus, avant de partir pour la conquête des Indes, laissa les plus âgés en Italie, pour y cultiver la vigne; et c'est par-là qu'on explique le grand nombre de statues qu'on y trouvait élevées en leur honneur. On les croyait mortels, parcequ'il y avait beaucoup de leurs tombeaux aux environs de Pergame; mais il est plus naturel de les ranger dans la classe des Faunes, des Satyres, Pans, Tityres, etc. On entendait aussi par Silènes des Génies familiers, tels que celui dont *Socrate* se vantait d'être accompagné. *V.* Démon.

Silicernium, festin funèbre qui terminait la cérémonie des funérailles. *Servius* prétend que ce repas se donnait sur la tombe même aux vieillards, pour leur rappeler qu'ils devaient bientôt mourir. D'autres croient qu'il y avait deux festins de ce nom; l'un, pour les dieux mânes, auxquels personne ne touchait, mais que chacun regardait en silence; l'autre, offert sur le tombeau, auquel étaient admis les amis et les parents, qui se faisaient un devoir de ne rien laisser dans les plats.

Silnoy Bog, ou Krepkoy Bog (*Myth. Slav.*) (*Dieu fort*). Quelques peuplades slavonnes nommaient ainsi une statue qui avait la figure d'un homme : elle tenait dans la main droite une petite lance, et dans la gauche un globe d'argent; une tête d'homme et celle d'un lion étaient à ses pieds.

Simethius Heros, Acis, fils de la nymphe Siméthis.

Simethus, ou Symethus, ville et rivière de Sicile, dans le voisinage desquelles les frères Palices étaient nés. *Enéid. l.* 9.

Similae, bosquet près de Rome, où se célébraient les bacchanales. *Tite-Live, l.* 39, *c.* 12.

Simoïs, ancien fleuve de l'Asie mineure dans la petite Phrygie. Il avait sa source au mont Ida, et se jetait dans le Xanthe. Ce fut sur ses

bords que Vénus donna le jour à Enée. Pendant le siége de Troie, il fit déborder ses eaux, pour s'opposer avec Scamandre aux entreprises des Grecs. *Virgile* lui donne l'épithète de rapide, parceque ce n'était qu'un torrent que l'été mettait à sec.

Simoïsius, jeune Troyen, ainsi nommé parce qu'il était né sur les bords du Simoïs. Il fut tué par Ajax, fils de Télamon.

1. Simon, un des Tirrhéniens changés en Dauphins pour avoir voulu enlever Bacchus.

2. — Hérétique du premier siècle de l'Eglise, que ses sectateurs adoraient comme un dieu, sous la figure de Jupiter, lui offrant des victimes et des libations de vin, et rendant les mêmes honneurs, sous le nom de Mars, à sa concubine Hélène.

Simonie. (*Iconol.*) On la personnifie par une femme vêtue d'une draperie obscure, et dont la tête est couverte d'un voile noir : allégorie assez déplacée, car il me semble que les Simoniaques ne se cachaient guère. Près d'elle est un petit temple où brille au millieu de rayons éclatants l'Esprit saint en forme de colombe. Elle tient d'une main, au-dessus du temple, une bourse; et de l'autre te cet inscription : *Intuitu pretii ;* avez-vous quelque chose à vendre ? j'y mettrai le prix.

Simorg-Anka, *griffon merveilleux* (*Myth. Pers.*), oiseau fabuleux que les Perses disent habiter dans les montagnes de Caf. Ils le peignent comme un oiseau fort extraordinaire, tant par sa grandeur que par ses autres qualités; il est si grand qu'il consume tous les fruits et tout ce qui croît dans plusieurs montagnes pour sa subsistance; outre cela, il parle, il est raisonnable et capable de religion; en un mot, c'est une fée qui a la figure d'un oiseau. Cet oiseau, étant un jour interrogé sur son âge, répondit : « Ce monde s'est déjà trouvé sept fois rempli de créatures, et sept fois entièrement vide d'animaux. Le siècle d'Adam, dans lequel nous sommes, doit durer sept mille ans, qui font un grand cycle d'années; j'ai déjà vu douze de ces cycles, sans que je sache combien il m'en reste à voir. »

Simplicité (*Iconol.*), jeune fille vêtue de blanc, qui tient dans ses mains une colombe.

— de l'esprit. Son emblême est un faisan qui cache sa tête dans un buisson, s'imaginant n'être vu de personne lorsqu'il ne voit rien.

Simpludiaires, honneurs funèbres qu'on rendait aux morts. *Festus* dit que c'étaient les funérailles accompagnées de jeux où ne paraissaient que des danseurs, des sauteurs, des voltigeurs. Elles étaient opposées aux *indictives* dans lesquelles il y avait en outre des *désultores* qui sautaient ou voltigeaient d'un cheval sur un autre.

Simpulatrices, vieilles femmes qui avaient soin de purifier les personnes qui les consultaient, parceque leur sommeil avait été troublé par des visions nocturnes et des songes effrayants. Elles prescrivaient ordinairement l'eau de mer pour purification. *Pollux* les appelle *Apomactriai.*

Simpule, Simpuvion, petit vase de terre ou de bois, dont le cou était fort étroit, en usage, chez les anciens, pour des libations. C'était dans ce vase qu'était le vin que le prêtre goûtait et faisait goûter aux assistants, avant de le répandre entre les cornes de la victime. Sur plusieurs médailles on voit des couronnes et des urnes d'où il sort des palmes, avec le simpule à côté, pour faire entendre que les sacrifices faisaient partie des jeux désignés par les couronnes et les palmes.

Simulacre, statue à laquelle on rend un culte religieux. Les Egyptiens n'eurent d'abord que des temples sans statues. Les Grecs, qui empruntèrent d'eux leurs cérémonies de religion, se passèrent aussi d'abord de ces représentations sensibles, et à leur exemple les Romains, qui honorèrent les dieux pendant plus de cent soixante-dix ans, sans leur consacrer de statues. L'usage néanmoins de cette superstition est de

de la plus haute antiquité chez les Grecs, puisqu'*Eusèbe* la fait remonter jusqu'au temps de Moïse, qu'il dit contemporain de Cécrops, roi d'Athènes, qui, le premier, introduisit en Grèce le culte des idoles. Avant lui, ces peuples grossiers adoraient des figures informes. Peu-à-peu ils leur donnèrent une figure, et choisirent celle de l'homme, sous laquelle ils se représentaient la divinité, par opposition à la croyance des Perses, qui, selon *Hérodote*, ne pensaient pas, comme les Grecs, que les dieux eussent choisi la forme humaine. L'opinion des Grecs était fondée sur ce qu'il n'y avait rien dans le monde d'aussi parfait que l'homme, et qui approchât plus de la nature des dieux. On fit d'abord ces simulacres de simple bois, et les Romains n'en eurent que de cette sorte jusqu'à la conquête de l'Asie : on y employa l'argile; et c'était encore moins un effet de la pauvreté, qu'un sentiment religieux qui les portait à croire que la manière la plus simple d'honorer les dieux était la meilleure. On les fit ensuite de marbre, d'ivoire, d'argent et d'or; tels furent le Jupiter et la Vénus du fameux *Phidias*. On couronnait ces statues, et on choisissait pour faire la couronne, la matière qui était agréable à chaque divinité, et sous sa protection; ainsi les fleuves avaient des roseaux autour de la tête. Les Romains consacraient les statues des dieux avec certaines cérémonies; et ils croyaient, d'après cela, que les dieux venaient les habiter, ce qui leur faisait donner à ces simulacres les noms mêmes des dieux qu'ils s'imaginaient habiter dans les temples. Ils frottaient aussi par dévotion ces statues avec des parfums, et, en certain temps, les lavaient avec de l'eau-de-vie. Ils écrivaient leurs vœux sur des tablettes, et les attachaient avec de la cire aux genoux de ces figures, et lorsque leurs vœux étaient accomplis, ils les faisaient connaître en suspendant dans le temple leurs tablettes ou quelqu'autre chose.

Sin (*Myth. Jap.*), nom japonais, à-peu-près le même que celui de *Cami*. Il signifie un héros ou un demi-dieu. *Voy.* Cami.

Sincérité. (*Iconol.*) *Ripa* l'exprime par une femme vêtue d'étoffe d'or, qui porte un cœur sur sa main, et presse de l'autre contre son sein une colombe. Ses traits nobles, son air calme, la candeur qui respire sur son visage, inspirent l'amour et la confiance.

— de l'ame. On la désigne par une jeune fille sur le sein de laquelle éclate un soleil; et pour témoigner qu'elle n'a point de plaisirs qui ne soient innocents et purs, elle donne à manger à un poulet blanc, et tient un lis de la main gauche.

Sindo, *voie philosophique*, un des livres de Confucius, qui a donné le nom à la secte des Sintoïstes au Japon.

Singes. Ces animaux étaient en grande vénération en Egypte, d'où ils passèrent dans l'isle de Pithécuse, qui leur dut son nom. Chez les Romains, au contraire, c'était un mauvais présage de rencontrer un singe en sortant de sa maison. Cet animal est le symbole de l'imitation. On l'a donné pour attribut à la comédie. (*V.* Thalie. Hanumat.) Dans les hiéroglyphes égyptiens, un singe qui en a derrière soi un autre petit est l'image d'un homme qui a pour héritier un fils haï. *Pline* prétend que les mères étouffent de caresses le petit qu'elles portent par-devant, tandis qu'elles haïssent celui qu'elles portent par derrière.

Singhilles, prêtres de la secte des Giagas. Ngoia Chilvagni, un des premiers rois d'Angola, fier de ses conquêtes, enivré par l'encens de ses flatteurs, oublia qu'il était homme, et voulut qu'on lui rendît les honneurs divins. Il fut obéi pendant sa vie; mais lorsque la mort eut fait voir qu'il n'était pas dieu, son culte fut aboli. Il n'y a que les Singhilles qui l'honorent encore comme une des divinités du pays, et qui lui attribuent particulièrement le pouvoir de faire tomber la foudre.

Ces prêtres sont chargés de consulter les mânes de leurs ancêtres, qui paraissent être les seuls dieux que ces peuples connaissent ; et remplissent ce soin par des conjurations accompagnées ordinairement de sacrifices humains que l'on fait en présence des ossements des rois, conservés pour cet effet, après leur mort, dans des espèces de boîtes ou de châsses portatives. Ces ministres, dont l'empire est fondé sur la cruauté et la superstition, persuadent à leurs concitoyens que toutes les calamités qui leur arrivent sont des effets de la vengeance de leurs divinités irritées, et qui veulent être apaisées par des hécatombes de victimes humaines. Jamais le sang humain ne coule assez abondamment à leur gré : les moindres souffles de vent, les tempêtes, les orages, en un mot les événements les plus communs annoncent la colère et les plaintes des ombres altérées de sang. Plus coupables que les peuples aveugles et barbares qu'ils gouvernent et qu'ils entretiennent par la terreur dans des pratiques révoltantes, c'est à leur suggestion que sont dues les cruautés que ces sauvages exercent sur tous leurs voisins. Ce sont ces prêtres qui leur persuadent que plus ils seront inhumains, plus ils plairont aux puissances inconnues de qui ils croient dépendre.

Singsoumaram (*M. Ind.*), cercle situé quatre millions de lieues au delà du ciel des sept *Richys* (la grande Ourse). Ce cercle a la forme d'un lézard. Les dévots croient que c'est le pied de Wishnou. C'est dans sa queue que se trouve le *Drouvan* (l'étoile polaire).

Singuafatur (*Myth. Tart.*), temple dont parle *Mendez Pinto*, dans son intéressante relation : « Près » de ce temple, dit ce voyageur, un » enclos de plus d'une lieue de circuit contenait cent soixante-quatre » maisons longues et larges, ou plutôt autant de magasins remplis de » têtes de morts. Hors de ces édifices, on avait formé de si grandes » piles d'autres ossements, qu'elles » s'élevaient de plusieurs brasses au-dessus des toits. Un petit tertre » du côté du sud offrait une sorte de » plate-forme où l'on montait par » neuf degrés de fer qui conduisaient » à quatre portes. La plate-forme » servait comme de piédestal à la » plus haute, la plus difforme et la » plus épouvantable statue que l'imagination puisse se représenter ; » elle était debout, mais adossée » contre un donjon de fortes pierres » de taille. Elle était de fer fondu. » Ce monstre soutenait sur ses deux » mains une prodigieuse barre de » fer. Nous demandâmes à l'ambassadeur de Tartarie l'explication » d'un monument si bizarre. Il nous » dit que ce personnage, dont nous » admirions la grandeur, était le » gardien des ossements de tous les » hommes, et qu'au dernier jour du » monde, où les hommes devaient » renaître, il nous rendrait à chacun » les mêmes os que nous avions eus » pendant notre première vie, parce que, les connaissant tous, il saurait distinguer à quel corps ils auraient appartenu ; mais qu'à ceux » qui ne lui rendaient pas d'honneurs, et ne lui faisaient pas d'aumônes sur la terre, il donnerait » les os les plus pourris qu'il pourrait trouver, et même quelques os » de moins, pour les rendre estropiés » ou tortus. Après cette curieuse » instruction, l'ambassadeur nous » conseilla de laisser quelque aumône aux prêtres et se fit honneur de nous en donner l'exemple. » Les fables qu'il nous avait racontées » excitaient notre pitié ; mais nous » eûmes plus de foi pour son témoignage, lorsqu'il nous assura que » les aumônes qu'on faisait à ce » temple montaient, chaque année, » à plus de deux cent mille taëls, » sans y comprendre ce qui revenait » des chapelles et d'autres fondations » des principaux seigneurs du pays. » Il ajouta que l'idole était servie » par un très grand nombre de » prêtres auxquels on faisait des présents continuels, en leur deman-

» dant leurs prières pour les morts » dont ils conservaient les ossements; que ces prêtres ne sortaient jamais de l'enclos sans la » permission de leurs supérieurs, » qu'ils nommaient Chisangues; » qu'il ne leur était permis qu'une » fois l'an de violer la chasteté à laquelle ils s'étaient engagés, et » qu'il y avait aussi des femmes destinées à cet office; mais que, hors » de leurs murs, ils pouvaient se » livrer sans crime à tous les plaisirs » des sens. »

SINIS, SINNIS, SCINIS, ou SCHINIS, fameux brigand qui désolait les environs de Corinthe, vraisemblablement le même que Cercyon. *V.* CERCYON.

SINISTUS, nom du grand prêtre chez les Bourguignons, dit *Ammien-Marcellin*. Ce pontife était à vie, et jouissait comme tel de la plus haute considération; car les rois ou chefs étaient déposés, en cas d'échec à la guerre, ou de mauvaises récoltes.

SINOÉ, nymphe qui prit soin de l'éducation de Pan.

SINOÏS, surnom de Pan; de Sinoé. Il y avait à Mégalopolis une statue de Pan Sinoïs.

SINON, fils de Sisyphe et petit-fils du voleur Autolycus, se laissa prendre adroitement par les Troyens, comme s'il désertait du camp des Grecs : il fit entendre à Priam que les Grecs, avant de retourner dans leur patrie, avaient reçu de l'oracle l'ordre d'immoler un Grec, pour avoir le vent favorable, et que Calchas, à la persuasion d'Ulysse, avait fait tomber le sort sur le malheureux Sinon, qui trouva le moyen d'échapper au glaive et de s'enfuir. Quand il eut gagné la confiance des Troyens, il leur persuada d'introduire dans leur ville ce grand cheval de bois que les Grecs avaient laissé sur le rivage comme une offrande à Minerve, les assurant que leur ville serait imprenable si ce cheval y était une fois introduit. Le conseil fut suivi, et le fourbe Sinon, au milieu de la nuit, alla ouvrir les flancs du cheval, et en fit sortir tous les guerriers qui s'y trouvaient renfermés.

1. SINOPE, fille d'Asope, fut aimée d'Apollon, dont elle eut un fils nommé Scyrus. D'autres disent qu'elle demeura toujours vierge.

2. — C'est aussi le nom d'une Amazone.

SINTIENS, nation thrace qui habitait Lemnos, quand Vulcain fut précipité du ciel. *Iliad. l.* 1.

SINTOS (Secte des), (*Myth. Jap.*), ainsi appelée du mot japonais *Sin*, qui signifie un héros, un génie, un demi-dieu. Les Sintos sont appelés autrement Xenxi, et sont en très grand nombre au Japon. Ils admettent un Etre suprême, et croient que son trône est placé au plus haut des cieux. Ils reconnaissent aussi quelques dieux subalternes qui font leur séjour dans le firmament; mais ils ne leur rendent aucun hommage, non pas même à l'Etre suprême, persuadés que ni lui ni les autres divinités inférieures ne prennent aucun soin de ce qui se passe sur la terre. Cependant ils emploient leurs noms dans les serments qu'ils font. Mais ils réservent leurs hommages pour de certains génies qui gouvernent les éléments et la plupart des choses terrestres, parcequ'ils croient avoir plus à craindre et à espérer de ces esprits, que leurs fonctions semblent rapprocher davantage du genre humain. Au nombre de ces génies, sont les anciens fondateurs et législateurs de l'empire japonais; les savants qui ont éclairé la patrie par leurs lumières; les guerriers qui ont étendu ses limites, et défait ses ennemis par leur courage; enfin tous ceux qui, par leurs vertus éclatantes, ont paru mériter leurs autels. On donne communément à ces héros ou demi-dieux le nom de Camis. Les livres des Sintoïstes sont remplis de prodiges incroyables, de miracles sans doute extraordinaires, opérés par ces héros.

Ils ont un souverain pontife qui se prétend descendu en droite ligne des dieux qui ont anciennement gouverné la nation. Ces dieux ont même

encore une assemblée générale chez lui le dixième mois de chaque année. Il a le droit d'installer parmi eux ceux qu'il en juge dignes, et l'on pense bien qu'il n'est pas assez maladroit pour oublier le prédécesseur du prince régnant.

La secte des Sintoïstes est presqu'aussi ancienne que la monarchie; et le culte qu'elle enseigne ne peut manquer d'être cher et respectable à la nation, puisqu'il n'a pour objet que les grands hommes qu'elle a produits. Pour entretenir la vénération du peuple, les chefs de la secte des Sintoïstes ne parlent qu'avec une très grande réserve des miracles qu'ils attribuent à leurs camis ou héros, pour ne pas les exposer à un examen qui ne leur serait pas favorable. Cependant, malgré toutes ces précautions, la trop grande simplicité du Sintoïsme, et l'attrait de la nouveauté, firent adopter avidement aux peuples une nouvelle secte qui introduisit dans le Japon le culte d'Amida et des dieux étrangers. Cette secte est connue sous le nom de Budsdoïsme. *V*. Budsdoïsme et Xaca.

Siôna (*Myth. Celt.*), septième déesse. Sa fonction est de disposer les cœurs à l'amour, et de rapprocher les deux sexes par l'attrait du plaisir.

Siphnos, une des cyclades. Les habitants ayant découvert dans leur isle une mine d'or, Apollon leur en fit demander la dixme par la Pythie, leur promettant de la faire fructifier à leur profit. Les Siphniens firent donc bâtir un trésor dans le temple de Delphes, et y déposèrent la dixme exigée par le dieu; mais dans la suite, l'avarice leur ayant fait cesser le paiement de ce tribut, ils en furent punis; la mer inonda leurs mines, et les priva du produit.

Sipontum, Sipus ou Sepus, ville maritime de l'Apulie, fondée par Diomède, après son retour de la guerre de Troie.

Sippara, ville du soleil, ville fabuleuse. *V*. Xisitrus.

Sipyleia Genitrix, Niobé, mère de Sipylus.

Sipylène, surnom de Cybèle, pris de la ville de Sipylum, dans la Méonie, où cette déesse avait un temple et un culte particulier.

Sipyli saxum, Niobé, mère de Sipylus, changée en rocher.

Sipylus, un des fils de Niobé, le premier de ses sept fils, qui périt sous les traits d'Apollon.

Sir, un des dieux subalternes des Tschouwasches. *Voyage de Pallas.*

Siredaou (*Myth. Ind.*), grand-prêtre du Pégu. *Voy.* Rhahaan.

Sirènes, filles du fleuve Achéloüs et de la muse Calliope. On en compte ordinairement trois, que les uns nomment *Parténope*, *Leucosie* et *Ligée*; d'autres, *Aglaophone*, *Thelxiepie* et *Pisinoé*: tous ces noms roulent sur la douceur de leur voix et le charme de leurs paroles. *Hygin* raconte qu'au temps du rapt de Proserpine, les Sirènes vinrent dans la terre d'Apollon, c'est-à-dire dans la Sicile, et que Cérès, en punition de ce qu'elles n'avaient pas secouru sa fille Proserpine, les changea en oiseaux. *Ovide* dit, au contraire, que les Sirènes, désolées du rapt de Proserpine, prièrent les dieux de leur accorder des ailes pour aller chercher cette princesse par toute la terre. Elles habitaient des rochers escarpés sur les bords de la mer, entre l'isle de Caprée et la côte d'Italie. L'oracle avait prédit aux Sirènes qu'elles vivraient autant de temps qu'elles pourraient arrêter tous les passants; mais que, dès qu'un seul passerait sans être arrêté pour toujours par le charme de leur voix et de leurs paroles, elles périraient. Aussi ces enchanteresses ne manquaient pas d'arrêter par leur harmonie tous ceux qui arrivaient près d'elles, et qui avaient l'imprudence d'écouter leurs chants. Elles les enchantaient si bien, qu'ils ne pensaient plus à leur pays, et que comme ensorcelés, ils oubliaient de boire et de manger, et mouraient faute d'aliment. La terre des environs était toute blanche des ossements de ceux qui avaient péri de la sorte. Cependant, lorsque les Argonautes passè-

rent auprès de l'isle qu'elles habitaient, elles firent de vains efforts pour les attirer. Orphée prit sa lyre, et les enchanta elles-mêmes à tel point, qu'elles devinrent muettes, et jetèrent leurs instruments dans la mer. Ulysse, qui devait passer dans son navire devant ces Sirènes, averti par Circé, boucha les oreilles de tous ses compagnons avec de la cire, et se fit attacher au mât du navire par les pieds et par les mains, afin que, si, charmé par les doux sons et les attraits des Sirènes, il lui prenait envie de s'arrêter, ses compagnons, qui avaient les oreilles bouchées, loin de condescendre à ses désirs, le liassent plus fortement avec de nouvelles cordes, selon l'ordre qu'il leur en avait donné. Ces précautions ne furent pas inutiles; car Ulysse, malgré l'avis donné du danger où il allait s'exposer, fut si enchanté des sons flatteurs de ces Sirènes, et des promesses seduisantes qu'elles lui faisaient de lui apprendre mille belles choses, qu'il fit signe à ses compagnons de le délier, ce qu'ils n'eurent garde de faire. Les Sirènes, n'ayant pu arrêter Ulysse, se précipitèrent dans la mer, et ce lieu fut depuis appelé de leur nom *Sirénide*.

Les Sirènes, selon l'opinion des anciens, avaient la tête et le corps de femme jusqu'à la ceinture, et la forme d'oiseau de la ceinture en bas, ou elles avaient tout le corps d'oiseau et la tête de femme; car on les trouve représentées de ces deux manières sur les anciens monuments et dans les mythologues. On leur met à la main des instruments: l'une tient une lyre, l'autre deux flûtes, et la troisième un rouleau comme pour chanter. On les peint aussi tenant un miroir. Quelques auteurs modernes ont prétendu que les Sirènes avaient la forme de poisson de la ceinture en bas, et que c'était d'une Sirène qu'*Horace* entendait parler, quand il représente une belle femme dont le corps se termine en poisson. Mais il n'y a aucun auteur ancien qui nous ait représenté les Sirènes comme femmes-poissons.

D'autres disent que les Sirènes étaient des femmes de mauvaise vie, qui demeuraient sur les bords de la mer de Sicile, et qui, par tous les attraits de la volupté, attiraient les passants et leur faisaient oublier leur course, en les enivrant de délices. On prétend même que le nombre et le nom des trois Sirènes ont été inventés sur la triple volupté des sens, la musique, le vin et l'amour, qui sont les attraits les plus puissants pour attacher les hommes. C'est pourquoi on a tiré l'étymologie de Sirène, du mot grec *seira*, qui signifie une chaîne; comme pour dire qu'il était en quelque sorte impossible de se tirer de leurs liens, et de se détacher de leurs attraits. *Hésychius* dérive leur nom de *seirè*, petit oiseau.

Pausanias rapporte encore une fable sur les Sirènes. « Les filles » d'Achéloüs, dit-il, encouragées » par Junon, prétendirent à la gloire » de chanter mieux que les Muses, » et osèrent les défier au combat; » mais les Muses, les ayant vaincues, » leur arrachèrent les plumes des » ailes, et s'en firent des couronnes. » En effet, il y a d'anciens monuments qui représentent les Muses avec une plume sur la tête. *Strabon* dit que les Sirènes eurent un temple près de Surrente.

Sirénusse, promontoire de la Lucanie, séjour des Sirènes. Ce fut là que, désespérées de n'avoir pu enchanter Ulysse, elles se précipitèrent dans la mer, où elles furent changées en rochers.

Sirius, une des étoiles qui forment la constellation de la Canicule. Les anciens en redoutaient si fort les influences, qu'ils lui offraient des sacrifices, pour en détourner les effets. C'est aussi un nom du Soleil. Son nom lui vient d'Osiris, divinité égyptienne, ou du Nil, qu'on appelait aussi Siris, et qui paraissait avoir avec le lever de cette étoile une correspondance remarquable. C'était le temps du débordement; aussi le lever de Sirius s'observait avec le plus grand soin, et formait une des

cérémonies religieuses de ce temps-là.

Sirona, Sironia, déesse dont le nom se trouve sur une inscription nouvellement trouvée à Oppenheim, département du Mont-Tonnerre, avec des bains romains. *Deo Apollini et Sironæ, Julia Frontina. V. S. L. L. M.* Sur cette inscription et sur deux autres conservées par Gruter, elle est accolée à Apollon, sous la protection duquel étaient les eaux thermales en sa qualité de dieu de la médecine. La première de ces inscriptions a été trouvée dans le voisinage de Rome, et l'autre dans le Palatinat. Un auteur allemand conjecture que ce n'est qu'un surnom de Diane, pour *Saronia*, qu'il fait venir du golfe Saronique. Cette étymologie a l'air un peu tirée. Ne serait-ce pas plutôt une divinité locale?

Sisoé, tresse de cheveux que les voisins des Hébreux offraient à Saturne; superstition que la loi de Moïse défendait sévèrement aux Juifs.

Sissiguatz-Nanuka (*M. Jap.*), la quatrième des cinq grandes fêtes annuelles des Japonnais sintoïstes. Elle se célèbre le septième jour du septième mois. C'est un jour particulier de réjouissance pour les enfants.

Sistre, plante siliqueuse qui, selon les faux *Aristote* et *Plutarque,* se trouvait dans le Scamandre, ressemblait aux pois chiches, et avait la vertu de mettre à l'abri de la crainte des spectres et des fantômes, ceux qui la tenaient à la main. Sur plusieurs médailles, le Scamandre est représenté tenant cette plante dans la main droite.

Sistre, instrument de musique dont les Egyptiens se servaient à la guerre et dans les sacrifices qu'ils offraient à la déesse Isis. Cet instrument était ovale, fait d'une lame de métal sonnant. Sa partie supérieure était ornée de trois figures, qui étaient celle d'un chat à face humaine, placée dans le milieu, la tête d'Isis du côté droit, et celle de Nephthys du côté gauche; quelquefois, au lieu du chat, on y voyait un sphinx, ou une fleur de lotus, ou un globe. Sa circonférence était percée de divers trous de côté et d'autre; par des trous passaient plusieurs verges de même métal que le corps de l'instrument, et qui en traversaient le plus petit diamètre; ces verges étaient terminées en crochet à leurs extrémités. Il y avait, dans la partie inférieure de l'instrument, une poignée par laquelle on le tenait à la main; on agitait cet instrument avec cadence, pour lui faire rendre un son, et il servait de trompette à la guerre. On l'employait dans les sacrifices pour signifier que tout était en mouvement dans l'univers, et particulièrement dans les fêtes qui se célébraient quand le Nil commençait à croître. Dans plusieurs pierres gravées, Isis est représentée tenant un vase d'une main et le sistre de l'autre.

1. Sisyphe, fils d'Eole et petit-fils d'Hellen, bâtit la ville d'Ephyre, qui, dans la suite, fut nommée Corinthe. Il épousa Mérope fille d'Atlas, et en eut Glaucus, dont naquirent Bellérophon, Ornytion, Thersandre, Almus.

2. — Fils d'Eole et frère de Salmonée, régna à Corinthe, après que Médée se fut retirée: on dit qu'il avait enchaîné la Mort, et qu'il la retint jusqu'à ce que Mars la délivra à la prière de Pluton, dont l'empire était désert, les hommes ne mourant plus. *Homère* explique comment Sisyphe avoit lié la Mort; c'est parce qu'il aimait la paix, et que non seulement il la gardait avec ses voisins, mais qu'il travaillait encore à la maintenir entre ses voisins mêmes. C'était aussi, dit *Homère,* le plus sage et le plus prudent des mortels. Cependant les poètes unanimement le mettent dans les enfers, et le condamnent à un supplice particulier, qui consiste à rouler incessamment une grosse roche au haut d'une montagne, d'où elle retombait aussi-tôt par son propre poids, et il était obligé sur-le-champ de la remonter par un travail qui ne lui donnait aucun relâche. On donne plusieurs raisons de ce supplice. Les

uns ont dit que c'était pour avoir révélé les secrets des dieux. Jupiter ayant enlevé Egine, la fille d'Asopus, celui-ci s'adressa à Sisyphe pour savoir ce qu'était devenue sa fille : Sisyphe, qui avait connaissance de l'enlèvement, promit à Asopus de l'en instruire, à condition qu'il donnerait de l'eau à la citadelle de Corinthe. Sisyphe, à ce prix, révéla son secret, et en fut puni dans les enfers. Selon d'autres, ce fut pour avoir débauché Tyro, sa nièce, fille de Salmonée.

Noël-le-Comte en donne une autre raison plus singulière, d'après *Démétrius*, ancien commentateur de *Pindare* sur les *Olympiques* : « Sisyphe étant près de mourir, » dit-il, ordonna à sa femme de jeter » son corps au milieu de la place, » sans sépulture, ce qu'elle exécuta » ponctuellement. Sisyphe, l'ayant » appris dans les enfers, trouva fort » mauvais que sa femme eût obéi si » fidèlement à un ordre qu'il ne lui » avait donné que pour éprouver son » amour pour lui. Il demanda à » Pluton la permission de retourner » sur la terre, uniquement pour » châtier sa femme de sa dureté. » Mais quand il eut de nouveau respiré l'air de ce monde, il ne voulut » plus retourner en l'autre, jusqu'à » ce qu'après bien des années Mer- » cure, en exécution d'un arrêt des » dieux, le saisit au collet, et le » ramena de force aux enfers, où il » fut puni pour avoir manqué à la » parole qu'il avait donnée à Plu- » ton. » Ce retour de Sisyphe à la vie signifie peut-être que ce prince revint d'une maladie qu'on avait jugée mortelle, et qu'ayant recouvré la santé dans le temps qu'on le croyait mort, il avait ensuite vécu jusqu'à une extrême vieillesse.

D'autres mythologues, sans avoir égard au portrait avantageux qu'*Homère* fait de Sisyphe, ont dit qu'il exerçait toutes sortes de brigandages dans l'Attique, et qu'il faisait mourir de divers supplices tous les étrangers qui tombaient entre ses mains ; que Thésée, roi d'Athènes, lui fit la guerre, et le tua dans un combat, et que les dieux le punirent dans le Tartare pour tous les crimes qu'il avait commis sur la terre. Ce rocher qu'on lui fait rouler incessamment est l'emblème d'un prince ambitieux qui roula long-temps dans sa tête des desseins sans exécution.

Sita (*Myth. Ind.*), femme de Wishnou, dieu indien incarné sous le nom de Ram. On voit, sur la porte d'une des villes du petit royaume de Sisupatan, une statue de pierre de Sita, femme de Ram, l'un de leurs dieux, de la hauteur ordinaire d'une femme. Elle a à chacun de ses côtés, trois fameux fakirs ou pénitents nus, à genoux, les yeux levés vers elle, et tenant à deux mains ce que la pudeur ne permet pas de nommer.

Sitalcas, surnom d'Apollon. Il avait à Delphes une statue haute de trente - cinq coudées, provenant d'une amende à laquelle les Phocéens furent condamnés par les Amphitryons pour avoir labouré un champ consacré au dieu.

Sitenno (*Myth. Jap.*), une des divinités du Sintos. *V.* ce mot.

Sithnides, nymphes originaires du pays de Mégare. L'une d'entr'elles eut une fille dont Jupiter devint amoureux, et de ce commerce naquit Mégarus, fondateur de Mégare. Dans cette ville était un magnifique aqueduc bâti par Théagène, tyran de Mégare ; les habitants appelaient l'eau de cette fontaine, l'eau des nymphes Sithnides.

Sithon, roi de Thrace, d'où

Sithonia, Sithonis, la Thrace, à laquelle il donna son nom.

Siticines, ceux qui jouaient d'une espèce de flûte aux funérailles des morts. Ces flûtes ou trompettes différaient des autres, parcequ'elles étaient plus longues et plus larges, telles qu'on en découvre dans les anciens monuments ; et d'ailleurs elles jouaient sur un ton plus grave, à raison de la largeur du tuyau.

Sitios, divinité du Sintoïsme. *V.* Sintos.

Sito, surnom de Cérès. Rac. *Sitos*, vivres.

Situmpor Michay (*Myth. Ind.*), divinité peu connue. *Mendez Pinto*, qui seul en parle, la peint comme un dieu qui, ayant passé par la condition humaine, avait ordonné, durant sa vie, à ses sectateurs, de pratiquer de grandes austérités. Les hermites qui suivaient ses lois se nourrissaient d'herbes cuites et de fruits sauvages, et habitaient dans des grottes.

Siuto (Secte de), (*Myth. Jap.*) établie au Japon. Le nom de Siuto signifie méthode de philosopher. En effet, les partisants de cette secte sont tous des philosophes, qui se moquent du culte extravagant de leurs compatriotes, et qui ne reconnaissent ni Amida, ni les autres divinités introduites par la superstition; mais, aveuglés par leur orgueilleuse raison, ils donnent dans une extrémité opposée à l'idolâtrie, et peut-être aussi absurde. Ils n'admettent aucune divinité : ils proscrivent toute religion. Ils ne connaissent pas d'autres devoirs imposés à l'homme que celui d'être vertueux. Ils font consister tout son bonheur dans le témoignage d'une bonne conscience. Ceux des Siutos qui raisonnent le mieux reconnaissent un esprit supérieur qui gouverne tout l'univers, mais qui n'en est pas le créateur. Cette secte ressemble assez à celle des Lettrés, si fameuse à la Chine. On lui donne aussi le même auteur; et ce qui paraît le prouver, c'est que les Siutos, dans toutes leurs écoles, ont une image de Confucius. Ils rendent de grands honneurs à leurs ancêtres défunts; ce qui leur donne encore une grande conformité avec les Lettrés chinois. Mais il s'en faut beaucoup que la secte des Siutos soit aussi estimée au Japon que celle des Lettrés l'est à la Chine. Son éloignement pour les usages communs de la nation, la rend odieuse et suspecte au gouvernement. Quoique la doctrine des Siutos semble leur interdire tout culte religieux, ils sont obligés cependant de se plier extérieurement à certains usages universellement reçus, pour ne pas irriter les esprits par une singularité trop marquée. En voici un exemple : Il a été ordonné, par un édit exprès, à tous les Siutos d'avoir, chacun dans leur maison, une divinité tutélaire, entourée de parfums et de vases pleins de fleurs, comme cela se pratique au Japon. La fière raison de ces sectaires n'a pu s'empêcher de céder à l'autorité. Qwanon et Amida sont les dieux qu'ils choisissent.

Siva, Siwa (*Myth. Slav.*) On croit que c'est la même divinité qu'Ops Consiva. *V.* Séba.

Sivebramnals (*Myth. Ind.*), deuxième subdivision de la tribu des Brahmes. Ce sont eux qui font les cérémonies dans les temples de Shiva, et les colliers de fleurs dont on orne le Lingam. Ils préparent le sandal pour les signes qu'on met à ce dieu, et font cuire les offrandes qu'on lui présente. Leurs prières et leurs cérémonies font descendre les dieux dans les temples, et ils désignent l'endroit où l'on doit les construire. Sectateurs de Shiva, c'est de leur tribu qu'on tire les Gourous. Ils doivent réciter continuellement les Védams, se baigner trois fois par jour, c.-à-d., le matin et le soir, en faisant le sandivané; de même avant que d'aller mettre les signes de sandal au Lingam, ou l'orner de fleurs, ce qui se fait à midi. La même cérémonie se répète toutes les fois qu'ils veulent toucher à leur dieu. Ils se frottent la poitrine, les épaules, les bras et le front, de cendres de bouze de vaches. Avant le dîner, ils se mettent sur le front une marque ronde et jaune de sandal. Quelquefois ils placent au milieu un point noir, fait avec le noir de fumée qu'ils retirent du camphre brûlé devant l'effigie de Shiva. Comme ils doivent toujours avoir des cendres sur eux, ils en remettent après s'être baignés.

Siülsüren-Irsène, un des dieux subalternes des Tschouwasches. *V. de Pallas.*

Skada (*Myth. Scand.*), épouse de Niord, et mère de Frey, déesse

de la chasse ; on l'invoquait contre les désastres causés par les vents et les tempêtes.

SKIDBLADNER (*Myth. Scand.*), nom d'un vaisseau des dieux, moins grand que le Nagelfare, mais plus artistement construit. Ce sont des nains qui l'ont fabriqué, et qui l'ont donné à Frey. Il est si vaste que tous les dieux armés peuvent y trouver place. Aussi-tôt qu'on en déploie les voiles, il est poussé par un vent favorable, en quelque lieu qu'il doive aller; et lorsque les dieux ne veulent pas naviguer, ils peuvent le démonter en tant de petites parties, qu'étant plié on peut le mettre en poche. *V.* NAGELFARE.

SKIDNER (*Myth. Scand.*), écuyer du dieu Frey, qui lui a donné son épée, et qui, au dernier jour du monde, sera puni de sa confiance par sa défaite due à la privation de cette épée.

SKIRTETÈS, *danseur*, épithète de Bacchus. Rac. *Skairein*, danser. *Anthol.*

SKOL (*Myth. Scand.*), loup énorme, qui poursuit sans cesse le soleil; il diffère de *Fenris*, qui doit un jour l'engloutir.

SKRYMER (*M. Scand.*), géant dans le gant duquel le dieu Thor se cacha un jour.

SLATABABA *V.* VIEILLE D'OR.

SLEIPNER (*Myth. Scand.*), cheval d'Odin, le meilleur de tous les chevaux des dieux. Il a huit pieds, et doit la naissance à un cheval merveilleux qui transportait avec une grande rapidité des fardeaux extraordinaires.

SMAERTAS (*Myth. Ind.*), secte de brahmines, la plus estimable de toutes, mais la moins accréditée. Ceux de cette secte tâchent de concilier les différents sentiments des brahmines qui sont partagés entre Wishnou et Ixora. Ils soutiennent que ces deux divinités sont parfaitement égales, ou plutôt qu'elles ne forment qu'une seule et même divinité sous des noms différents. Ils n'ont point de marques qui la distinguent des autres sectes ; mais leur modération les distingue plus que tous les signes. Cette même modération est cause qu'ils n'ont pas beaucoup de partisants.

SMILAX, nymphe qui eut tant de douleur de se voir méprisée du jeune Crocus, qu'elle fut changée, aussi bien que lui, en un arbrisseau dont les fleurs sont petites, mais d'une excellente odeur. On conte autrement encore cette métamorphose. *Voy.* CROCUS.

SMINTHEUS, surnom d'Apollon. On a déjà vu, à l'article CRINIS, une raison de ce surnom. *S. Clément. d'Alexandrie* l'explique encore par une autre fable. Les descendants de Teucer sortis de l'isle de Crète pour aller chercher fortune, apprirent de l'oracle qu'ils devaient s'arrêter dans l'endroit où les habitants viendraient les recevoir. Comme ils furent obligés de passer la nuit sur les bords de la mer, dans l'Asie mineure, un grand nombre de rats vinrent la nuit manger leurs ceinturons et leurs boucliers de cuir. Le lendemain, les Crétois crurent voir l'accomplissement de l'oracle, se fixèrent en cet endroit, y bâtirent une ville, qu'ils appelèrent Sminthie, un temple à Apollon sous le nom de Smintheus, et tinrent pour sacrés tous les rats des environs de ce temple.

1. SMYRNA, plus souvent appelée Myrrha, fille de Cinyre et de Cenchréis, ou de Thias et d'Arithyia. Vénus, qu'elle avait offensée, la punit en lui inspirant une passion incestueuse.

2. — Amazone qui donna son nom à la ville de Smyrne.

1. SMYRNE, ville de l'Ionie, bâtie par Tantale, ainsi nommée d'une amazone qui en fit la conquête.

2. — Une fille de Thias, mère d'Adonis.

SNOTRA (*Myth. Scand.*), déesse sage et savante. Elle avait donné son nom aux individus vertueux et prudents des deux sexes.

SOBRIÉTÉ. (*Iconol.*) *V.* ABSTINENCE.

SOCHOTHBENOTH. (*Myth. Syr.*) C'est, selon *Selden* et la plupart des

meilleurs critiques, le nom du temple dédié à la Vénus de Babylone, où les filles s'assemblaient pour se prostituer en l'honneur de cette déesse. Voici ce qu'*Hérodote* nous apprend de cet usage :

« Il y a, dit il, chez les Babyloniens, comme dans l'isle de Cypre, » une coutume honteuse; c'est que » toutes les femmes sont obligées, » une fois dans leur vie, de venir au » temple de Vénus, et d'y accorder » leurs faveurs à quelqu'un des étrangers qui s'y rendent de leur côté » pour en jouir. Il arrive seulement » que les femmes qui ne veulent pas » se prostituer se tiennent près du » temple de la déesse, dans leurs » propres chars, sous des lieux voûtés, avec leurs domestiques près » d'elles; mais la plupart, magnifiquement parées et couronnées de » fleurs, se reposent ou se promènent dans le palais de Vénus, » attendant avec impatience que » quelque étranger leur adresse ses » vœux. »

Ces étrangers se trouvent en foule dans différentes allées du temple, distinguées chacune par des cordeaux; ils voient à leur gré l'assemblée de toutes les Babyloniennes, et chacun peut prendre celle qui lui plaît davantage. Alors il lui donne une ou plusieurs pièces d'argent, en disant: « J'invoque pour toi la déesse Mylitta. » C'est le nom de Vénus chez les Assyriens. Il n'est ni permis à la femme de dédaigner l'argent qui lui est offert, quelque petite que soit la somme, parcequ'elle est destinée à un usage sacré, ni de refuser l'etranger qui, dans ce moment, lui donne la main, et l'emmène hors du sanctuaire de la déesse. Après avoir été avec lui, elle a fait tout ce qu'il fallait pour rendre Vénus favorable, et elle revient chez elle, où elle garde ensuite religieusement les règles de la chasteté.

Les femmes qui sont belles ne demeurent pas long-temps dans le temple de Vénus; mais celles qui ne sont pas favorisées des grâces de la nature y font quelquefois un séjour de quelques années avant d'avoir eu le bonheur de satisfaire à la loi de la déesse; car elles n'osent retourner chez elles qu'avec la gloire de ce triomphe.

Société. (*Iconol.*) *Gravelot* l'a représentée par une femme tenant d'une main la grenade, symbole de l'union, et s'appuyant de l'autre sur ce qui fixe l'état et les devoirs du citoyen, la loi. L'enfant qui paraît faire de vains efforts pour rompre un faisceau exprime la force de l'union; et cette force, doublement désignée par le bouclier et l'épée, lui assure la paix et l'abondance, dont on voit les symboles grouppés avec eux.

Socigena, épithète de Junon, mère de la Société, comme présidant à l'union conjugale.

Socléus, un des fils de Lycaon.

Socordia, *nonchalance*, fille d'Ether et de la Terre.

Socrate, célèbre philosophe d'Athènes. Les Athéniens, pour expier sa mort, lui firent élever une statue de bronze de la main de *Lysippe*, et lui dédièrent une chapelle, comme à un demi-dieu.

1. Socus, jeune Troyen dont *Homère* vante la taille avantageuse et le courage. Il fut tué par Ulysse.

2. — C'était aussi un surnom de Mercure.

Sodales, ministres ou prêtres d'un même collége. Il se disait particulièrement des prêtres chargés de desservir les autels d'un empereur mis au rang des dieux.

Sodôme. (*Myth. Rabb.*) Un rabbin prouve ainsi qu'il faut indispensablement se laver les mains après le repas. On est persuadé, dit-il, qu'il y a dans le sel qu'on mange quelque portion du sel et du souffre de Sodôme; on doit craindre qu'il n'en reste quelque chose aux mains, et qu'en se frottant ensuite les yeux, on ne perde la vue.

Sofi, *homme habillé de laine* (*Myth. Mah.*), ordre particulier de moines musulmans qui font profession d'une vie plus régulière et plus contemplative que le commun des derviches.

Sortas (*Myth. Mah.*), derviches turcs, rentés, dont la fonction est de venir à la fin de chaque namas ou prière du jour, dire une sorte d'office des morts auprès du tombeau des sultans qui ont laissé des fonds pour leur entretien.

Soham (*Myth. Pers.*), animal terrible que Sam-Neriman, fils de Caherman-Catel, dompta, et dont il se servit, comme d'un cheval de bataille, dans toutes les guerres qu'il fit aux géants. Cet animal, qui avait la tête semblable à celle d'un cheval, et tout le corps pareil à celui d'un dragon, dont la couleur paraissait être celle d'un fer luisant, avait huit pieds de longueur et quatre yeux. *Bibl. Or.*

Sohoawoia, *élu des dieux* (*M. Afr.*), titre honorifique du roi de Matamon, pays situé sur les frontières de la Cafrérie. Il est grand prêtre, devin et inspecteur de la jeunesse, et nomme tous les chefs des villes ou villages, qui, sous son autorité, exercent les fonctions de juges et de prêtres. *Voyage de Damberger en Afrique*, 1800.

N. B. Ce voyage est très-suspect.

Soin. (*Iconol.*) Quoique le Soin vieillisse, il ne laisse pas de prendre l'Occasion par les cheveux. Aussi on le peint avec des ailes qui semblent l'élever avec une extrême vitesse. D'un côté, il tient deux horloges de sable, tandis qu'il est animé par le chant du coq qui est à ses pieds; de l'autre côté, le soleil qui sort de l'onde, et qui ne s'arrête point dans sa course, en désigne le véritable emblême.

Soir. (*Iconol.*) Il ne saurait être mieux exprimé que sous la figure de Diane, déesse de la chasse. Elle tient de la main droite un arc, et de l'autre, une lesse, à l'aide de laquelle elle mène plusieurs chiens.

Sökquabek (*Myth. Scand.*), demeure de Laga. *Voy.* Laga.

Sol (*Myth. Scand.*), une des déesses scandinaves.

Solaires, peuples de la Mésopotamie et des environs, qui n'ont ni églises, ni temples, et que l'on croit adorer le soleil. Ils sont au nombre de neuf ou dix mille, et ne s'assemblent que dans des lieux souterrains et fort écartés des villes. On n'a jamais rien pu découvrir de ce qu'ils font dans ces assemblées, tant ils y traitent secrètement tout ce qui a rapport à leur religion, s'étant tous engagés par serment à assassiner ceux qui en révèleront les mystères. Comme ils ne font aucun acte public de religion, les pachas leur ordonnèrent il y a quelques années, de se déclarer, afin de savoir si l'on pouvait tolérer leur religion dans l'empire turc. Ils éludèrent cet ordre en se joignant aux jacobites, sans vouloir pourtant observer aucunes pratiques du christianisme, et ils ont continué à s'assembler en secret. *Dict. de Trévoux*, 1771.

Solanus, génie du vent d'est. Il est représenté jeune, tenant dans son sein différentes sortes de fruits, tels que pommes, pêches, grenades, oranges, etc., etc., et autres productions de la Grèce, ou des contrées plus orientales.

Soleil. Cet astre a été le premier objet de l'idolâtrie. Sa beauté, le vif éclat de sa lumière, la rapidité de sa course, sa régularité à éclairer successivement la terre, et à porter par-tout la lumière et la fécondité, tous ces caractères essentiels à la divinité, trompèrent aisément des hommes grossiers et charnels. C'était le *Bel* ou *Baal* des Chaldéens, le *Moloch* des Chananéens, le *Béelphégor* des Moabites, *l'Adonis* des Phéniciens ou des Arabes, le *Saturne* des Carthaginois, *l'Osiris* des Egyptiens, le *Mithras* des Perses, le *Dionysius* des Indiens, et *l'Apollon* ou le *Phœbus* des Grecs et des Romains. Il y a des savants qui ont prétendu même que tous les dieux du paganisme se réduisaient au Soleil, et toutes les déesses à la Lune. Mais le Soleil a été encore adoré sous son propre nom. Les anciens poètes ont distingué ordinairement Apollon du Soleil, et les ont reconnus comme deux di-

vinités différentes. *Homère*, dans l'adultère de Mars et de Vénus, dit qu'Apollon assista au spectacle, comme ignorant le fait; et que le Soleil, instruit de toute l'intrigue, en avait donné connaissance au mari. Le Soleil avait aussi ses temples et ses sacrifices à part. *Lucien* dit que le Soleil était un des Titans. Les marbres, les médailles et tous les anciens monuments les distinguent ordinairement, ce qui n'empêche pas que les philosophes et les physiciens, qui recherchent la nature des choses, n'aient pris Apollon pour le Soleil, comme Jupiter pour l'Air, Neptune pour la Mer, Diane pour la Lune, et Cérès pour les fruits de la terre. *Cicéron* en compte cinq; l'un, fils de Jupiter; le deuxième, d'Hypérion; le troisième, de Vulcain, surnommé Opas; le quatrième avait pour mère Acantho; et le cinquième était père d'Eéta et de Circé.

Les Grecs adoraient le Soleil, et juraient au nom de cet astre, une entière fidélité à leurs engagements. *Ménandre* déclare qu'il faut adorer le Soleil comme le premier des dieux, parceque ce n'est que grâce au bienfait de sa lumière qu'on peut adorer les autres dieux.

Le Soleil était la grande divinité des Rhodiens; c'était à cet astre qu'ils avaient consacré ce magnifique colosse dont nous avons déjà parlé. L'empereur Eliogabale se glorifia toujours d'avoir été prêtre du Soleil dans la Syrie, et lui consacra un magnifique temple à Rome. On trouve sur une médaille de cet empereur, un Soleil couronné de rayons, avec cette inscription : *Sancto deo Soli*, au Soleil, dieu saint. Sur une autre médaille, on lit : *Invicto Soli*, à l'invincible Soleil. Si les habitants d'Hiéropolis défendirent qu'on lui dressât des statues, c'est parcequ'il était assez visible; et c'est peut-être pour cette raison que ce même dieu était représenté à Emèse sous la figure d'une montagne. Les Massagètes, selon *Hérodote*, et les anciens Germains, selon *Jules César*, adoraient le Soleil nommément, et lui sacrifiaient des chevaux, pour marquer, par la légèreté de cet animal, la rapidité du cours du Soleil. Sur une montagne près de Corinthe, il y avait, dit *Pausanias*, plusieurs autels consacrés au Soleil. Les Trézéniens dédièrent un autel au Soleil libérateur, après qu'ils furent délivrés de la crainte de tomber sous l'esclavage des Perses.

Chez les Egyptiens, le Soleil était l'image de la divinité. Ils y ajoutaient plusieurs attributs, pour désigner différentes perfections de la Providence. Ainsi, pour faire entendre que la Providence fournit aux hommes et aux animaux leur nourriture abondamment, on accompagnait le cercle symbolique du Soleil des plantes les plus fécondes : deux pointes de flammes exprimaient que l'Etre suprême est l'auteur de la vie; deux serpents, le conservateur de la santé.

Le Soleil avait aussi ses images, ses représentations; on le désignait par un homme qui porte un sceptre ou un fouet. On l'exprimait encore par un œil.

Le Soleil est représenté dans nos tableaux, sous la figure d'un jeune homme à blonde chevelure, couronné de rayons, et parcourant le zodiaque sur un char tiré par quatre chevaux blancs. Il a très souvent un fouet à la main, pour désigner la rapidité de sa course.

Lorsqu'on a voulu exprimer d'une manière poétique le lever du Soleil, on a représenté le blond Phœbus qui, brillant et radieux, sort de la couche de Thétis, la divinité des eaux. On a pareillement désigné le coucher du Soleil, par Apollon qui vient se reposer dans le sein de cette divinité.

On a rendu ces pensées dans deux grands tableaux qui ont dû être exécutés en tapisseries à la manufacture des Gobelins, avec une richesse de composition dont les sujets ne paraissaient peut-être pas susceptibles.

Dans le premier tableau, qui doit représenter le lever du Soleil, Apol-

lon, tout éclatant de lumière, sort du sein de Thétis. L'Aurore le précède : mille petits Amours, qui l'accompagnent, répandent sous elle les fleurs à pleines mains, et annoncent à l'univers le dieu qui lui est favorable; mais une lumière vague, qui brille autour de lui, l'annonce encore mieux, et fait succéder le jour parfait au jour faible de la tendre amante de Céphale. Toute la nature semble renaître à sa présence. Le ciel se colore d'un bleu vif; les eaux azurées se sillonnent, et invitent un essaim d'Amours à folâtrer autour des Tritons et des Néréides. On voit ces divinités de la mer s'empresser à servir l'amant de leur reine; l'une lui attache ses brodequins, l'autre lui présente sa lyre. Un Amour élevé dans les airs lui verse de l'ambroisie sur les mains, tandis que la première Heure du jour vient l'avertir que son char est prêt. Ses chevaux, tels qu'*Ovide* les peint, ne respirent que le feu et l'impatience. Apollon se fait aisément remarquer par l'élégance de sa taille, par son air de tête où brillent les grâces les plus spirituelles et les plus nobles, par ses beaux yeux remplis du feu le plus doux, par cet éclat de jeunesse répandu dans toute sa personne.

Les poètes ne sont dans l'usage de donner une lyre à Apollon, que lorsqu'ils le représentent comme dieu de la poésie: mais ici on peut regarder cette lyre comme un symbole de l'harmonie qui règne dans le ciel; et ce symbole peut-il être mieux placé qu'entre les mains du dieu de la lumière?

Dans le second tableau, les chevaux du Soleil commencent déjà à entrer dans la mer. Ce dieu descend de son char, dont il abandonne le soin à la dernière Heure du jour, et court se précipiter dans les bras de Thétis, qui, voluptueusement couchée sur les flots, paraît l'attendre avec toute l'ardeur du désir. Mais ce n'est plus cet amant environné d'une divine splendeur; son éclat est obscurci, on voit qu'il va s'éteindre. La Nuit, au milieu des airs, déploie ses voiles sombres, l'astre de Vénus se fait apercevoir, et l'on découvre déjà à travers quelques nuages, le disque pâle de la Lune. Les lumières larges, et qui se perdent insensiblement dans les ombres qui les suivent et les environnent, servent encore à caractériser le sujet. Cependant les Néréides et les Tritons marquent par leurs attitudes la joie que leur inspire le retour du Soleil. Les dauphins sentent aussi sa présence, et mille petits Amours qui sortent de dessous le voile de la Nuit se précipitent dans les ondes, et semblent inviter le dieu du jour à goûter les douceurs du repos.

Myth. Pér. Les anciens habitants du Pérou ne reconnaissaient pas d'autre divinité que cet astre; et c'est dans le culte qu'ils lui rendaient, que consistait toute leur religion. Ils regardaient leurs empereurs comme les fils du Soleil. Ils avaient bâti dans la ville de Cusco un temple superbe en son honneur, où il était adoré avec la plus grande pompe.

Myth. Amér. Cet astre est aussi l'objet du culte des Virginiens. C'est en son honneur qu'ils vont, tous les matins, dès l'aube du jour, se purifier dans quelque rivière. Hommes, femmes et enfants, tous pratiquent cette ablution. Ils ne cessent de se laver jusqu'au lever du Soleil. Dès qu'ils aperçoivent ses premiers rayons, alors, purifiés comme ils se l'imaginent, ils lui offrent des hommages dignes de lui, et lui présentent toutes sortes de tabac.

On peut mettre au nombre des adorateurs du Soleil, les habitants de la Floride, particulièrement ceux qui demeurent aux environs des montagnes Apalaches. Ils attribuent à cet astre la création de l'univers, et pensent qu'ils lui sont redevables de la vie. Ils racontent que le Soleil ayant cessé de paraître pendant l'espace de vingt-quatre heures, son absence occasionna un affreux déluge, et que les eaux du grand lac Théomi s'étant débordées, couvrirent toute la terre et même les montagnes les plus élevées. Celle d'O-

laïmy, sur laquelle le Soleil s'était lui-même construit un temple, échappa seule à cette inondation générale, et déroba à la mort ceux qui purent s'y réfugier. Les vingt-quatre heures étant expirées, le Soleil reparut dans tout son éclat. Sa chaleur bienfaisante dissipa les eaux et remit la terre dans son éclat naturel. Depuis ce temps les Floridiens Apalachites ont conservé une singulière vénération pour le temple de la montagne d'Olaïmy, et pour le Soleil qui les avait délivrés d'un si grand fléau.

Ils rendent leurs hommages à cet astre toutes les fois qu'il se lève. Ils ont dans l'année quatre jours solemnels où ils l'honorent d'une façon plus particulière sur la montagne d'Olaïmy. La nuit qui précède ces fêtes, les jaouas, ou prêtres du pays, ont soin d'allumer sur la montagne une grande quantité de feux. Le lendemain, dès l'aurore, le peuple s'y rend en foule. Le temple consacré au Soleil, sur cette montagne, n'est, à proprement parler, qu'une vaste grotte taillée dans le roc. Sa forme est ovale; sa longueur est de deux cents pieds, et sa hauteur de six-vingts : elle reçoit le jour par un trou fait au milieu de la voûte. Cette grotte est si sacrée, qu'il n'est pas permis au peuple d'y entrer. Les dévots remettent leurs offrandes aux prêtres, qui les suspendent à des perches à l'entrée de la grotte. On ne fait point au Soleil de sacrifices sanglants : on ne croit pas qu'ils puissent être agréables à cet être vivifiant et conservateur. Le culte religieux qu'on lui rend consiste particulièrement à chanter ses louanges, à jeter, en son honneur, des parfums dans un grand feu allumé devant la grotte. Voici ce qu'il y a de plus remarquable dans cette fête. Le prêtre verse du miel dans une pierre creuse placée devant une table de pierre. Il répand alentour une certaine quantité de maïs, pour servir de nourriture à des oiseaux consacrés au Soleil, et qui, suivant les Floridiens, chantent les louanges de cet astre. Ces oiseaux, nommés *Tonatzulis*, sont apportés exprès dans des cages pour servir à la solemnité de la fête. Vers l'heure de midi, lorsque les rayons du Soleil commencent à tomber sur la table de pierre, les prêtres achèvent de brûler leurs parfums; puis, par le moyen du sort, six d'entr'eux sont choisis pour ouvrir la cage, et délivrer six oiseaux du Soleil, auxquels on donne l'essor.

Le paraousti, ou chef des Floridiens, étant sur le point de partir pour la guerre, rassemble ses soldats dans une plaine; et, se plaçant au milieu d'eux, le visage tourné vers le Soleil, il adresse à cet astre une prière pathétique, dans laquelle il lui demande la victoire sur ses ennemis. Il prend ensuite une écuelle de bois, pleine d'eau, et, vomissant mille imprécations contre l'ennemi, il jette l'eau en l'air, de manière que la plus grande partie retombe sur les guerriers qui l'environnent; « Ainsi, dit-il, puissiez-vous verser » le sang de vos ennemis! » Il remplit une seconde fois son écuelle, et la renverse sur le feu, en disant : « Puissiez-vous détruire nos ennemis » aussi promptement que j'éteins ce » feu! »

Les Natchès, les Tensas ou Taënças, peuples du Mississipi, adorent particulièrement le Soleil, qu'ils regardent comme un des aïeux de leur chef. Ils entretiennent en son honneur un feu continuel dans les temples qui lui sont dédiés. Tous les mois, au déclin de la lune, ces sauvages portent au temple, un plat rempli de leurs mets les plus exquis, que les prêtres offrent au Soleil.

Dans le Canada, les femmes haranguent le Soleil lorsqu'il se lève, et lui présentent leurs enfants. Lorsqu'il est sur le point de se coucher, les guerriers sortent du village, et commencent une danse qu'ils appellent *la danse du grand esprit*.

SOLIMAN BEN DAOUD, *Salomon fils de David*. (*Myth. Or.*) Nous allons extraire de la *Bibl. Orient.* de *d'Herbelot* quelques traditions orientales sur ce prince. Salomon monta

sur le trône à l'âge de douze ans. Dieu soumit à son empire, non seulement les hommes, mais les esprits bons et mauvais, les oiseaux et les vents. Ce prince exerçant un jour ses chevaux à la campagne, et l'heure de la prière du soir étant venue, il descendit aussi-tôt de son cheval, et ne voulut pas permettre que l'on employât ce temps-là à le mener à l'écurie, non plus que tous les autres, mais les abandonna comme n'ayant plus de maîtres, et destinés au service de Dieu. Ce fut alors que Dieu, pour récompenser ce prince de sa fidélité et de son obéissance, lui envoya un vent doux et agréable, mais fort, qui lui servit de monture, et le porta depuis ce temps-là par-tout où il voulait aller. Les Orientaux le regardent comme ayant été le monarque universel de toute la terre, et lui donnent Asaf pour visir. Des rabbins soutiennent qu'il voyait dans la pierre enchâssée dans son anneau fameux, tout ce qu'il désirait savoir. Rien n'était plus magnifique que son trône, au-dessus duquel les oiseaux voltigeaient continuellement pour lui servir de dais ou de pavillon, lorsqu'il y était assis, et autour duquel il y avait à la droite 1200 siéges d'or pour les patriarches et pour les prophètes, et la gauche 1200 d'argent pour les sages et les docteurs qui assistaient à ses jugements.

Solimans (*Myth. Or.*), monarques préadamites que les romans orientaux disent avoir possédé l'empire universel de la terre un grand nombre de siècles avant Adam, et avoir commandé à des créatures de leur espèce, différentes de celles de la postérité d'Adam, les unes ayant plusieurs têtes, les autres plusieurs bras, et quelques unes plusieurs corps. Tous ces Solimans possédaient de père en fils un bouclier dont ils se servaient dans leurs guerres continuelles contre les démons leurs ennemis, l'épée foudroyante et la cuirasse qui les rendaient victorieux dans tous les combats. *Bibl. Or.*

Solitaurilia. *Voy.* Suovetaurilia.

Solitude. (*Iconol.*) Une femme assise, vêtue simplement, s'appuie sur un livre, parceque l'amour de la simplicité, de la tranquillité, et de la méditation, engage à chercher la solitude. Elle est dans un lieu désert ; et ses attributs sont un passereau et un livre.

Voici comment *Klopstock* l'a personnifiée : « La Solitude a dans la main droite une coupe joyeuse; dans la gauche un poignard aiguisé par la fureur. Elle tend sa coupe à l'homme heureux, et son poignard aux infortunés. »

Solstice d'Été. (*Iconol.*) On le représente nu, pour indiquer les chaleurs de cette saison. Le cercle dont sa tête est entourée est orné de neuf étoiles et du signe du Cancer. Il est en action de retourner en arrière, parcequ'il semble, pendant le solstice, que le soleil rétrograde ou s'arrête, *sol stat.* La boule qu'il tient, dont un quart est ombré et les trois autres lumineux, désigne la grandeur des jours et la briéveté des nuits.

Solstice d'Hiver. (*Iconol.*) Dans ce solstice, le soleil est au tropique du Capricorne, ce qui donne le jour le plus court et la nuit la plus longue, ainsi qu'il est désigné par la boule que tient cette figure, qui a une quatrième partie éclairée, et les trois autres obscures. On l'habille de fourrures, pour marquer la rigueur de la saison. Le cercle qu'il a aux jambes avec douze étoiles, et le signe du Capricorne, sont les marques distinctives de ce tropique.

Solvizona, épithète de Diane. Lorsque les femmes étaient enceintes pour la première fois, elles déliaient leur ceinture et la consacraient à cette déesse. Cette épithète pourrait s'entendre également de Junon présidant à l'hymen, et de Vénus présidant aux plaisirs de l'amour.

Solymus, fils de Jupiter et de Chaldena, donna, selon *Etienne de Byzance*, son nom aux Solymes.

Someirah (*Myth. Ind.*), montagne fabuleuse que les anciens Indiens imaginaient être au milieu de la terre, derrière laquelle ils croyaient

que le soleil couchant allait se cacher. *Bibl. Or.*

Sommeil (*Iconol.*), fils de l'Erèbe et de la Nuit, et père des Songes. *Homère* le place dans l'isle de Lemnos. *Ovide* établit sa demeure dans le pays des Cimmériens. Son antre est impénétrable aux rayons du soleil. Jamais les coqs, ni les chiens, ni les oies, n'en troublent la tranquillité. Le fleuve d'Oubli coule devant le palais, et on n'y entend point d'autre bruit que le doux murmure de ses eaux. A l'entrée, croissent des pavots et autres plantes dont la Nuit recueille les sucs assoupissants pour les répandre sur la terre. Au milieu du palais est un lit d'ébène, couvert d'un rideau noir; c'est là que repose sur le duvet le tranquille dieu du sommeil, dans une main une corne, et dans l'autre une dent. Autour de lui dorment les Songes nonchalamment étendus; et Morphée, son principal ministre, veille pour prendre garde qu'on ne fasse du bruit. Il est quelquefois représenté par une figure couchée dans les bras de Morphée; c'est ainsi que sur deux urnes cinéraires au Capitole, on voit Endymion, le favori de Diane, dormant sur le mont Latmus. Il est encore figuré par un jeune génie s'appuyant sur un flambeau renversé : et il se trouve avec le mot *Somno* sur une pierre sépulcrale à la villa Albani, avec son frère la Mort, pour parler le langage d'*Homère*. Les Lacédémoniens joignaient ensemble la représentation de ces deux déités. Une urne de la villa Pamfili nous offre le même génie couché avec les aîles repliées, et tenant des têtes de pavots à la main. Sur un autel de Trézène, en sacrifiant aux Muses, on sacrifiait aussi au Sommeil, comme ami de ces déesses. *Tibulle* lui donne des aîles.

L'*Arioste* place auprès de lui l'Oisiveté au corps replet, la Paresse toujours assise, l'Oubli qui garde la porte, et le Silence qui fait la ronde. *Ripa* en donne deux emblêmes : l'un est un homme vêtu d'un manteau blanc sur une tunique noire, qui tient un cor, d'où sortent des Songes sous mille formes fantastiques; le second est un homme dormant entre deux loirs, ou deux marmottes. *L'Algardi* ne s'est pas borné à exprimer le Sommeil par un enfant endormi, de marbre noir, avec l'attribut de têtes de pavots; il a cherché à le rendre plus reconnaissable encore par un loir, animal qui passe, dit-on, l'hiver à dormir. Nos artistes peignent ce dieu sous la figure d'un jeune homme enseveli dans un profond repos, la tête appuyée sur des pavots; ou sous l'image d'un enfant assoupi, qui a des aîles au dos, et tient une corne d'abondance d'où sortent quelques pavots et une espèce de vapeur. Quelquefois aussi ils le représentent assis sur un trône d'ébène, la tête environnée de pavots, et tenant de la main droite un sceptre de plomb ou une espèce de baguette, symbole de son pouvoir sur tout ce qui respire. Le Sommeil qui endort un lion est encore une image agréable de la force insurmontable de ce dieu du repos. *Homère* raconte dans l'*Iliade* que Junon, voulant endormir Jupiter, va trouver le Sommeil à Lemnos, et le prie d'assoupir les yeux trop clairvoyants de son mari, en lui promettant de beaux présents, et l'appelant le roi des dieux et des hommes. Le Sommeil s'en défend, craignant de s'exposer une seconde fois à la colère de Jupiter. Mais Junon le détermine en lui promettant la plus jeune des Grâces.

Sommona-Codom, législateur des Siamois, et leur principale divinité. L'histoire de ce personnage est enveloppée de fables et d'absurdités qui ne permettent pas de dire rien de bien certain sur ce qui concerne sa vie. Il paraît probable qu'il était originaire des Indes, et que c'était un des Samanéens, ou Shammans, habitants de la presqu'isle en deçà du Gange, comme son nom semble l'indiquer. Cependant les Siamois disent que son véritable nom était *Codom*, et qu'ayant embrassé la profession de talapoin, il prit le nom de *Sommona*, lequel en langue Balie signifie *talapoin des bois*. Sommona-Codom

na-Codom est aussi appelé par les Siamois *Prapouti-Tchaon;* ce qui signifie à la lettre *le grand* et *puissant, l'excellent seigneur.* On prétend qu'une fleur lui donna la naissance : cette fleur était sortie du nombril d'un enfant; et cet enfant n'était qu'une feuille d'arbre, qui avait la forme d'un enfant se mordant l'orteil. Cette feuille nageait sur l'eau, « qui seule subsistait avec Dieu. » On a peine à concevoir comment Sommona-Codom, né d'une façon si particulière, peut avoir un père. On lui en donne cependant un, et même assez illustre, puisqu'il était roi de Tève-Lanca, pays que les Indiens regardent comme faisant partie de l'isle de Ceylan. *La Loubère* nomme ce prince *Paousontout.* On veut aussi que Sommona-Codom ait eu une mère nommée *Matra-Maria*, ou la grande Marie, nom qui a donné lieu à de singuliers parallèles.

Les Siamois, au rapport du *P. Tachard*, donnent pour mère à Sommona-Codom une vierge qui devint enceinte par la vertu du soleil. Confuse de l'état où elle se trouvait, cette vierge alla cacher sa honte dans une épaisse forêt. Etant sur le bord d'un lac, elle mit au monde un enfant d'une beauté ravissante, sans avoir éprouvé les douleurs ordinaires de l'enfantement. Ne pouvant nourrir son enfant, faute de lait, et ne voulant pas avoir la douleur de le voir expirer sous ses yeux, elle s'avança dans le lac, et le plaça sur le bouton d'une fleur qui lui ouvrit aussi-tôt son sein, et le renferma dès qu'elle eut reçu ce précieux dépôt. Cette fleur dont on ne dit pas le nom, est, depuis ce temps, en grande vénération chez les talapoins. Il eut presque en naissant la science infuse, et posséda, dans le degré le plus éminent, non seulement toutes les connaissances humaines, mais encore d'autres plus sublimes et réservées à la divinité. Il étonna ses contemporains par l'éclat de ses vertus; et dans tous les corps qu'il habita, que l'on fait monter à cinq cent cinquante, il fut toujours un modèle de sainteté et de pénitence; soit qu'il fût homme ou bête, il parut toujours le meilleur et le plus parfait dans son espèce. Etant roi, il se dévoua souvent pour le salut de ses sujets, et leur sacrifia sa vie. Dans d'autres occasions, il donna des exemples illustres de désintéressement, de patience et de charité.

Le *P. Tachard* rapporte que Sommona-Codom se reposant un jour sous un arbre, qui depuis est regardé, par les Siamois, comme sacré, il descendit des cieux une multitude d'anges qui se prosternèrent devant le saint, et lui rendirent leurs hommages. Ce jésuite nous apprend aussi que le charitable Sommona-Codom, voyant des animaux tourmentés d'une faim dévorante, leur donna sa chair à manger. Un jour, il donna tous ses biens; et pour être moins distrait par les objets extérieurs, il s'arracha les yeux. Sa patience était si grande, qu'un brahmine, s'étant saisi de sa femme et de ses enfans, leur fit souffrir divers supplices devant lui, sans que le saint s'opposât, en aucune manière, à cette violence. Il poussa une fois la charité si loin, qu'après avoir tué sa femme et ses enfants, il donna leur chair à manger aux talapoins. Il est étonnant que l'on cite comme méritoire un horrible attentat si contraire à la loi des Siamois, qui défend toute sorte de meurtre; mais les talapoins ont jugé plus important de présenter au peuple des exemples de charité extraordinaires envers les moines, que des leçons de fidélité envers la loi.

Sommona-Codom, sanctifié par des actions si méritoires, mit le comble à sa perfection en se faisant talapoin; car les Siamois ne regardent comme parfaits que ceux qui sont talapoins. Etant donc parvenu, par ce moyen, au plus haut degré de sainteté, il se trouva doué d'une force extraordinaire, qualité que les Siamois regardent comme un apanage de la sainteté parfaite. Un autre saint nommé *Prasouane* voulut éprouver si Sommona-Codom

était en effet parvenu au plus haut degré de perfection. Il lui présenta le combat; mais l'agresseur sentit, par sa défaite, que son rival était plus saint que lui. Sommona-Codom acquit encore un privilége plus glorieux, celui de faire des miracles. Il pouvait aisément se dérober à la vue des hommes. Son corps, quand il lui plaisait, devenait un monstrueux colosse, ou un atôme imperceptible. Il n'avait qu'à vouloir, et dans un instant il était transporté d'un pays à un autre. Avec tous ses priviléges, Sommona-Codom n'eut pas celui d'être impeccable; et, dans le temps même qu'il paraissait si exempt de faiblesses, il écouta l'esprit de vengeance, et s'oublia jusqu'à tuer un man, qui était son ennemi. Mais son crime ne fut pas impuni: l'âme du man passa dans le corps d'un cochon; et Sommona-Codom, ayant eu le malheur de manger de la chair de cet animal, fut attaqué d'une violente colique qui l'emporta à l'âge de quatre-vingts ans. Sa mort fut singulière, comme l'avait été sa naissance; car il disparut tout-à-coup, semblable à une étincelle qui s'évanouit dans l'air.

Le *P. Tachard* raconte différemment la mort de ce fameux personnage, quoiqu'il en attribue toujours la cause à un cochon. Il dit qu'un monstre auquel Sommona-Codom avait autrefois ôté la vie, étant revenu sur la terre sous la forme d'un cochon, courut un jour en furie contre le saint, alors tranquillement assis avec ses disciples. Le saint reconnut aussi-tôt son ancien ennemi, et jugea, par ce présage, que sa mort n'était pas éloignée: ce qu'il annonça à ses disciples. La prédiction se trouva véritable. Quelque temps après, ayant mangé de la chair de ce même cochon, il en mourut. Avant que de quitter le monde, il recommanda à ses disciples de lui ériger des statues, et de bâtir des temples en son honneur; et, pour que les hommes conservassent quelques marques qui les fissent souvenir de lui, il laissa les traces de ses pieds empreintes à Siam dans le Pégu, et dans l'isle de Ceylan. Ces lieux, où se trouvent ces vestiges réputés sacrés, sont devenus fameux par la dévotion des peuples, qui, de tous côtés, y vont en pélerinage.

Les Siamois prétendent que Sommona-Codom, depuis sa mort, est dans le suprême degré de félicité, qu'ils appellent *Nireupan*, et qu'il est comme anéanti dans son bonheur. Parmi ses disciples, on en distingue deux célèbres par leurs vertus et leur sainteté. Le premier, nommé *Pra-Mogla*, est placé dans les temples à droite de Sommona-Codom, mais derrière lui; le second, nommé *Pra-Saribout*, est placé à sa gauche. Sommona-Codom est presque le seul objet du culte des Siamois; c'est à lui seul que s'adressent toutes leurs prières; c'est lui qu'ils invoquent dans tous leurs besoins. Ils sont persuadés que son pouvoir est restreint aux seuls Siamois, et qu'il n'a aucune autorité sur les autres peuples.

Les fables absurdes que l'on raconte de ce personnage fameux, le peu d'autorité des livres qui les contiennent, pourraient le faire regarder comme un être imaginaire, forgé par les talapoins pour amuser le peuple, et le contenir dans le respect et la soumission; et de crainte que la réputation de ce saint ne vienne à s'affaiblir, ils tiennent toujours le peuple en suspens par l'attente d'un autre homme merveilleux qu'ils assurent avoir été annoncé par Sommona-Codom lui-même. Ils l'ont déjà nommé d'avance *Pra-Narotte*: ils disent même ce qu'il doit faire; et, entr'autres bonnes œuvres, ils publient qu'il doit tuer ses enfants, et les donner à manger aux talapoins; action héroïque de charité qui mettra le comble à sa perfection. Ainsi les Siamois attendent, comme les Juifs, un nouveau Messie, et ne sont pas moins attentifs et crédules sur ce qui concerne l'objet de leur folle espérance. On est presque sûr de former un parti parmi les Siamois, lorsqu'on produit quelque inconnu qu'on veut faire passer pour un

homme extraordinaire. Le succès de la fourberie est certain, pourvu que le personnage en question soit entièrement stupide et hébêté, tel qu'ils pensent que doit être Sommona-Codom dans l'état d'insensibilité et d'anéantissement où il est plongé dans le *Nireupan*.

La Loubère rapporte qu'on voulut, il y a quelques années, faire passer pour le nouveau Sommona-Codom un jeune homme muet de naissance, et dont la stupidité était une espèce de prodige. On sema le bruit parmi le peuple que ce jeune homme était issu du premier habitant du royaume, et qu'il devait un jour parvenir à la sainteté la plus sublime, et même à la divinité. Les Siamois, qui avaient toujours l'imagination frappée de ce Pra-Narotte qu'ils attendaient, crurent bonnement que c'était lui-même qui paraissait. Ils se rendirent en foule auprès de lui pour lui présenter leurs hommages et lui faire des offrandes. Cet événement excita, dans tout le royaume, une rumeur si grande, que le roi en fut alarmé; mais pour calmer le peuple, il fallut qu'il employât toute son autorité avec la rigueur des plus sévères châtiments.

Somnialis. On honorait Hercule sous ce nom, quand on croyait avoir reçu de lui des avertissements en songe. On envoyait les malades dormir dans son temple, pour y avoir en songe l'agréable présage du rétablissement de leur santé.

Sompane (*Myth. Siam.*), supérieur d'un couvent de talapoins.

Songes (*Iconol.*), enfants du Sommeil. *Ovide* les peint en aussi grand nombre que les grains de sable sur le bord de la mer, nonchalamment étendus autour du lit de leur souverain, et en défendant les approches. Trois principaux, Morphée, Phobetor, Phantase, n'habitent que les palais; les autres ne fréquentent que le peuple, sous des formes tantôt agréables, tantôt effrayantes. Les uns sont faux, les autres vrais; les premiers sortent des enfers par une porte d'ivoire, les seconds par une porte de corne. Ceux-ci annoncent des biens ou des maux réels; ceux-là ne sont que de pures illusions et de vains fantômes de l'imagination. On les représentait avec de grandes ailes de chauves-souris toutes noires. Voici l'explication que *Mad. Dacier* donne de ces portes allégoriques: Par la corne qui est transparente, *Homère* a entendu l'air, le ciel qui est transparent; et par l'ivoire qui est solide, opaque, il a marqué la terre. Les songes qui viennent de la terre, c.-à-d. des vapeurs terrestres, sont les songes faux; et ceux qui viennent du ciel sont les songes vrais, etc. *Lucien* nous a donné la description d'une isle des Songes, dans laquelle on entre par le havre du Sommeil: elle est entourée d'une forêt de pavots et de mandragores, pleine de hibous et de chauves-souris, seuls oiseaux de l'isle. Au milieu est un fleuve qui ne coule que de nuit; les murs de la ville sont fort élevés et de couleurs changeantes comme l'arc-en-ciel. Elle a quatre portes; des deux premières, l'une est de fer, et l'autre de terre, par où sortent les songes affreux et mélancoliques: des deux autres, l'une est de corne, et l'autre d'ivoire; c'est par celles-ci qu'on entre dans la ville. Le Sommeil est le roi de l'isle; la Nuit en est la divinité. Le Coq y a son temple. Les habitants sont les Songes, tous de taille et de forme différente; les uns beaux et d'une taille avantageuse, les autres hideux et contrefaits; ceux-ci riches et vêtus d'or et de pourpre, comme des rois de théâtre; ceux-là gueux et tout couverts de haillons, etc.

Il y avait des dieux qui rendaient leurs oracles en songe, comme Hercule, Amphiaraüs, Sérapis, Faunus. Les Magistrats de Sparte couchaient dans le temple de Pasiphaé, pour être instruits en songe de ce qui concernait le bien public. *Ennapius* a écrit que le philosophe Œdésius reçut en songe un oracle bien singulier. Il le trouva à son réveil écrit dans sa main gauche en vers hexamètres. Cet oracle lui promettait

une grande renommée, soit qu'il demeurât dans les villes, soit qu'il se retirât à la campagne. Enfin on cherchait à deviner l'avenir par les songes, et cet art s'appelait *onéirocritique.* Cet art était fort en vogue chez les Egyptiens et les Chaldéens. Les rois avaient à leur cour, parmi leurs principaux officiers, des interprètes de songes, toujours prêts à réaliser les fantômes que l'imagination leur avait présentés pendant la nuit.

Shakespeare soumet les songes aux lois d'une fée dont il fait ce portrait, que le goût trouvera peut-être plus bizarre qu'agréable. « C'est la » fée des songes qui fait accoucher » l'imagination; sous une forme aussi » mince que l'agate qui brille au » doigt d'un sénateur, tirée par deux » atômes, elle effleure et chatouille » la joue des mortels aux heures de » leur profond sommeil. Son char » est une coquille de noix creusée » par l'industrieux écureuil qui de» puis un temps immémorial, fabri» que les chars des fées; les rayons » de ses longues roues sont faits des » pattes du faucheur des jardins. Une » aile de sauterelle forme l'impériale » de sa voiture. Les rênes sont tis» sues de la plus fine toile d'araignée; » les harnois, des rayons humides » d'un clair de lune. Sur le siége, un » moucheron nocturne vêtu de gris, » conduit le char. A l'os d'un gril» lon, pend son fouet, dont la mèche » est une pellicule imperceptible. » Dans cet équipage mignon, la fée » des songes galoppe les nuits au » travers du cerveau des amans, et » ils rêvent d'amour; elle se promène » sur les genoux des hommes de cour, » et ils rêvent de révérences; sur les » doigts des avocats, et ils rêvent » d'épices; sur les lèvres des dames, » et elles rêvent de baisers. Tantôt » elle monte sur le nez d'un procu» reur, et aussi-tôt il subodore un » procès; tantôt avec la queue d'un » pourceau de dîme, elle chatouille » le nez d'un gros prébendaire en» dormi, et il voit un second béné» fice à solliciter; tantôt elle grimpe » sur la nuque d'un soldat, et dans » l'instant il rêve d'ennemis qu'il » pourfend, de brèches, d'embusca» des, de coutelas d'Espagne, de » profondes rasades qu'il boit à la » ronde; le tambour résonne à son » oreille, il s'éveille en sursaut, et » dans sa frayeur, il marmotte en » jurant une ou deux prières, puis » se rendort..... C'est la même fée » qui visite les jeunes filles dans leur » couche virginale, et qui dans la » négligence et l'abandon du som» meil leur inspire de tendres son» ges. » *Roméo et Juliette.*

Myth. Rabb. Les songes de Joseph, de Pharaon, de Nabuchodonosor, de Daniel, etc., ont rendu les Juifs modernes extrêmement superstitieux sur tout ce qui concerne ces illusions nocturnes. Leurs rabbins mêmes ont gravement marqué quels sont les songes de mauvais augure. Tels sont, par exemple, ceux dans lesquels on voit brûler le livre de la loi, tomber ses dents ou les poutres de sa maison, sa femme entre les bras d'un autre, etc. S'il arrive à un Juif de faire un pareil songe, pour détourner le malheur qui le menace, il ne manque pas de consacrer par un jeûne rigoureux le jour du lendemain, fût-ce le jour du sabbath, ou quelque autre fête. Cette superstition au reste, n'est pas particulière aux peuplades juives.

Songuatz (*Myth. Jap.*), la première des cinq grandes fêtes annuelles que les Japonnais sintoïstes célèbrent avec beaucoup d'appareil. Elle arrive le premier jour de l'année. On se rend aux temples en robe de cérémonie; on visite ses parents, ses amis et ses patrons; on leur fait des présents qui consistent dans une boîte où il y a deux ou trois éventails, auxquels on attache un morceau d'*awabi*, espèce de coquillage. L'intention des Japonnais en joignant ce morceau d'*awabi* à leurs présents, est de se rappeler la frugalité de leurs ancêtres qui n'avaient, dit-on, d'autre nourriture que la chair de ce coquillage. On a soin de mettre son nom sur la boîte, afin

que la personne à qui on l'envoie, sache de qui vient le présent. L'abondance et la joie règnent par-tout, et chacun se pare de ses plus beaux habits. Les artisants même, et les plus pauvres citoyens endossent le *kamissino*, et portent à leur côté, un cimeterre.

Songuatz-Somnitz (*M. Jap.*), la seconde des cinq grandes fêtes annuelles que célèbrent les sintoïstes. Elle a lieu le troisième jour du troisième mois. Elle semble particulièrement destinée à la récréation des jeunes filles, à qui leurs pères donnent un grand festin où ils invitent leurs plus proches parents et leurs amis. On orne une grande salle de plusieurs poupées qui représentent la cour du daïri; on y joint l'image d'une idole appelée *Finakuge*. Devant chaque poupée, on dresse une table couverte de viandes, de gâteaux de riz, et de feuilles d'armoise les plus tendres et les plus fraîches que l'on peut trouver. Les jeunes filles présentent ces mets aux convives, avec une tasse de sacki (bierre de ris) : si elles sont trop jeunes, leurs pères s'acquittent pour elles de cette civilité. Cette fête est consacrée à la déesse *Bensaïten*. V. *ce mot* et Goguatz-Gonitz.

Sonikées, *buveurs*, déistes africains qui nient la mission de Mahomet, et font un usage public des liqueurs proscrites par le Qôran. Ils habitent Médine, *V.* Busrhéens.

Sonna ou Sunna. (*Myth. Mah.*) C'est la loi orale des mahométans : elle contient les paroles et les actions de Mahomet qui n'ont point été insérées dans le Qôran, mais qui ont d'abord été conservées par tradition, et ensuite par écrit. Le Qôran, et la Sonna composent aujourd'hui le droit canon et le droit civil des mahométans. Les préceptes, les conseils et les cérémonies de la religion sont renfermés dans ces deux livres. On nomme *Sunnets*, les préceptes dont on peut absolument se dispenser, tels que la circoncision, les rites ecclésiastiques, etc., parcequ'ils ne sont pas contenus dans le Qôran. On ne peut, disent-ils, les négliger sans se rendre coupable envers Dieu : mais la faute n'est que vénielle; il n'y en a même pas du tout dans un cas urgent et l'on ne doit pas craindre d'encourir la haine du prophète. Cependant les Turcs sont très scrupuleux pour la pratique des bonnes œuvres commandées par le Qôran et la Sonna. Ces pratiques sont la prière, l'ablution, le jeûne, le pélerinage de la Mecque, les fêtes, l'aumône, etc. L'attachement des mahométans pour cet ouvrage leur a fait donner le nom de *Sonnistes* ou *Traditionistes*. Ils regardent le Qôran comme co-éternel à Dieu. Ils ont encore des opinions relatives à la politique, par lesquelles ils diffèrent de ceux qu'ils appellent *Schiites*, et prétendent qu'au jour du jugement dernier leurs adversaires seront montés sur les épaules des Juifs, qui les conduiront au grand trot en enfer. Ils se divisent en quatre sectes principales, toutes regardées comme orthodoxes par tous les musulmans qui ne sont pas Schiites.

Sooter, *sauveur*, surnom d'Hercule chez les Thasiens, qui le représentaient tenant une massue d'une main et un arc de l'autre.

Sophatis ou Sophatites (*Myth. Mah.*), sectaires mahométans dont l'erreur principale consiste à donner à Dieu des attributs charnels, et qui soutiennent qu'on doit entendre dans le sens littéral et naturel tout ce qu'on dit de l'Etre suprême. Ainsi, quand on dit, *Dieu est assis sur son trône, la création est l'ouvrage de ses mains, il se met en colère contre les méchants*, les Sophatis veulent qu'il soit véritablement assis; que ses mains aient opéré la création à-peu-près comme un ouvrier forme et façonne son ouvrage ; et que sa colère contre les méchants soit une colère de la même nature que la nôtre. Ils disent aussi que le Dieu qu'ils adorent a une véritable figure; que cette figure est composée de parties spirituelles et corporelles; que le mouvement local ne lui est pas contraire, mais que sa chair, son sang, ses yeux, ses oreilles, sa langue et ses mains,

ne ressemblent point aux substances créées, et qu'elles sont composées de telle manière qu'elles ne sont sujettes à aucune corruption ni à aucune altération.

Sophax, fils d'Hercule, fondateur de Tingis en Mauritanie.

Sopor, *profond sommeil.* Il y a des auteurs qui le distinguent de *somnus*, le sommeil. *Virgile*, qui l'appelle *frère de la mort*, le place dans le vestibule des enfers. *V.* Sommeil.

Soracte, montagne d'Italie, célèbre par le culte qu'on y rendait à Apollon. Ce dieu y avait un temple dont les prêtres marchaient sans crainte sur des charbons ardents; mais *Varron* dit qu'ils se frottaient auparavant la plante des pieds d'une drogue qui empêchait l'action du feu.

Soradeus, un des dieux des Indiens. Ce mot répond à Œnopée, *qui fait le vin.*

Soranus, nom de Pluton chez les Sabins, chez qui ce mot signifiait *cercueil.* Les Hirpins, nation voisine, furent surnommés *Loups de Soranus.* Voici quelle en fut l'occasion. La première fois que des sacrifices furent offerts à Soranus dans le temple qu'il avait sur le penchant du mont Soracte, des loups énormes s'approchèrent de l'autel et en enlevèrent les victimes. Ceux qui les poursuivirent furent conduits jusqu'à une caverne ténébreuse, où ceux qui osèrent pénétrer furent suffoqués par des vapeurs méphitiques, et les autres en rapportèrent la peste à leurs compatriotes. L'oracle consulté ordonna aux peuples d'apaiser les loups protégés par Pluton, et de vivre à la manière de ces animaux féroces, c.-à-d., de rapines. Ces peuples furent alors nommés *Hirpini*, nom qui signifiait loups dans l'ancienne langue sabine, et surnommés *Sorani*, du culte qu'ils rendaient à Soranus.

Sorceaux, ou Sorceux, nom que l'on donnait autrefois à une sorte de prêtres anciens, d'où vient le mot de sorcier.

Sorcier, *Sortiarius*, celui qui avait la fonction de jeter les sorts; cette fonction sacrée était exercée par des hommes et par des femmes, au choix du pontife. Ceux qui jetaient les sorts n'avaient pas le pouvoir de les tirer; on se servait pour cela du ministère d'un jeune enfant.

Sorcière, *Sortiaria*, celle qui jetait les sorts. Celles de Thessalie avaient, dit-on, le pouvoir d'attirer par leurs enchantements, la lune sur la terre. Elles empruntaient leurs charmes des plantes vénéneuses que leur pays fournissait en abondance, depuis que Cerbère, passant par la Thessalie lorsqu'Hercule l'emmenait enchaîné au roi de Mycènes, avait vomi son venin sur toutes les herbes; fable fondée sur ce qu'on trouve en Thessalie beaucoup plus de plantes vénéneuses qu'ailleurs. Ce mot s'est appliqué depuis aux femmes qui, par un prétendu commerce avec le diable, se vantaient de pouvoir jeter des sorts sur leurs ennemis, leur envoyer des maladies, et les faire périr d'une consomption lente et douloureuse. A la honte de la raison et de l'humanité, nos tribunaux ont long-temps retenti de procès de sorcellerie, et les bûchers ont été allumés pour une foule de gens dont la tête était faible et l'imagination frappée. *V.* Sabbat.

Sorgon (*Myth. Ind.*), paradis de Devendiren. Il est au-dessus de la terre : c'est le séjour de ceux qui n'ont pas assez bien mérité pour aller au Caïlasa, ou paradis de Shiva. Ceux qui y sont admis n'y demeurent pas éternellement; après avoir joui quelque temps de toute sorte de plaisirs, ils reviennent sur la terre recommencer une nouvelle vie.

Sorodæmones, les mêmes que les Lémures.

Sororia, nom sous lequel Horace, vainqueur des Curiaces, érigea un autel à Junon, pour expier le meurtre de sa sœur.

1. Sort. Les Romains l'ont représenté sous la figure d'une femme, parceque *Sors*, en latin, est féminin. *Ovide* la fait fille aînée de

Saturne; il paraît même qu'on lui rendait des hommages, ainsi qu'au Destin ou à la Destinée. Sur une ancienne médaille romaine, où est le mot *Sors* dans l'inscription, on voit une jeune fille dont la parure est assez recherchée, qui tient devant sa poitrine une petite boîte carrée et propre à contenir ce qui est nécessaire pour tirer les sorts. (*V.* SORTS.) Les modernes ont représenté le Sort, ou Destin, sous les traits d'une femme bizarre, vêtue d'une robe de couleur obscure, tenant de la main droite une couronne d'or avec une bourse d'argent, et de la main gauche une corde.

2. — Se dit aussi de certaines paroles, caractères, drogues, etc., par lesquels les esprits crédules s'imaginent qu'on peut produire des effets extraordinaires en vertu d'un pacte supposé fait avec le diable; ce qu'ils appellent *jeter un sort*. La superstition populaire attribuait surtout cette faculté nuisible aux bergers; et cette opinion était, sinon fondée, au moins excusée par la solitude et l'inaction où vivent ces sortes de gens.

SORTILÉGE, moyen surnaturel et illicite que l'on supose communiqué par le diable pour produire quelque effet surprenant et toujours nuisible. On peut voir dans le dialogue de *Lucien*, intitulé *Philopseudès*, ou *l'Ami du mensonge*, combien les philosophes les plus célèbres étaient entêtés des prestiges de la magie. Les Grecs et les Romains n'ont pas été défendus de cette superstition ridicule par les lumières de la raison; et les ouvrages de leurs écrivains les plus sensés sont remplis de prodiges opérés par cet art frivole, quoique méprisé et abandonné aux vieilles femmes, aux Médées en Grèce, aux Canidies à Rome, etc. Cette superstition s'est propagée long-temps à la faveur des ténèbres de l'ignorance. Les historiens modernes, et sur-tout ceux qui ont écrit le règne des Valois, nous entretiennent souvent de ces rêveries, qui supposent un petit nombre de frippons et une grande quantité de dupes. Je choisirai entre tous ces sortiléges celui dont se servaient les prêtres ligueurs contre Henri III et Henri IV. Ils avaient fait faire de petites images de cire qui représentaient ces deux princes, les mettaient sur l'autel, les perçaient pendant la messe quarante jours consécutifs, et le quarantième les perçaient au cœur. C'était plus ordinairement des Juifs qu'on se servait pour faire des opérations magiques; ancienne superstition venue des secrets de la cabale, dont les Juifs se disent seuls dépositaires. Catherine de Médicis avait mis si fort la magie à la mode, qu'un prêtre, nommé Séchelles, brûlé en Grève pour sorcellerie, accusa douze cents personnes de ce prétendu crime. Ces folies atroces, qui traînèrent tant de malheureux sur les bûchers, se renouvelèrent sous Louis XIV avec une nouvelle fureur, et sont à peine assoupies dans les campagnes.

Myt. Ind. Les habitants du royaume de Laos, dans la presqu'isle au delà du Gange, ajoutent beaucoup de foi aux sorciers, et craignent beaucoup leurs maléfices. Ils sont persuadés que les sortiléges sont principalement contraires aux femmes en couches; qu'ils leur font perdre leur lait, et causent quelquefois la mort de l'enfant. Dans cette idée, ils s'assemblent dans la maison d'une femme nouvellement accouchée, et y demeurent l'espace d'un mois. Ils employent ce temps à danser et à se divertir, s'imaginant que ce concours et ces réjouissances font peur aux sorciers et les éloignent de la maison.

Plusieurs insulaires de Ceylan se piquent d'être grands enchanteurs. On prétend qu'avec le secours de certaines paroles ils ont l'art de faire venir à eux les serpents, et de les apprivoiser si bien, qu'ils peuvent les caresser et les prendre en main, sans qu'il leur arrive aucun accident. Ils ont aussi des secrets pour guerir la morsure de ces reptiles. Il est probable qu'une longue expérience

leur a découvert la propriété de certaines herbes, que le peuple ne connaît pas, et qui opèrent de pareilles guérisons. Mais un remède simple et naturel n'en imposerait pas assez au vulgaire; et, pour relever le mérite de leur remède, ils y joignent certaines paroles mystérieuses, que sans doute ils n'entendent pas eux-mêmes. Les enchanteurs ont aussi trouvé le moyen d'endormir les crocodiles; et quand quelqu'un veut se baigner dans la rivière, pour prévenir tout accident il va les consulter, et achète une recette contre les crocodiles. Mais il faut qu'il soit bien fidèle à observer de point en point tout ce qu'elle prescrit; car, sans cette précaution, il serait infailliblement dévoré. Ces imposteurs se mêlent aussi de guérir certaines coliques violentes, auxquelles les habitans du pays sont fort sujets. Ils font étendre le malade sur le dos, lui pressent le creux de l'estomac avec la main; et, dans cette attitude, ils marmottent une espèce de prière. On prétend qu'ils ne l'ont pas plutôt achevée, que le malade se sent soulagé. Il est clair que le soulagement qu'il reçoit ne peut venir que de la situation dans laquelle son estomac est pressé. Les Américains, dans de semblables coliques, se servent d'un remède à-peu-près semblable. Ils s'étendent à terre sur le dos, et se font fouler à deux pieds sur le ventre. Mais les enchanteurs chingulais ne trouveraient pas leur compte dans un remède aussi simple, et que tout le monde pourrait donner comme eux. C'est aussi à ces imposteurs qu'on s'adresse lorsqu'on a été volé. Ils se vantent de pouvoir connaître, par le moyen d'une noix de coco, quel est celui qui a commis le vol. Voici la relation de ce charme, décrite par le voyageur *Knox*: « Ils prononcent » quelques mots sur cette noix, puis » l'enfilent dans un bâton, qu'ils » mettent à la porte ou au trou par » où le voleur est sorti. Quelqu'un » tient le bâton au bout duquel est » la noix, et suit les traces du voleur. Les autres suivent celui qui » tient le bâton, et observent de » répéter toujours les paroles mystérieuses... Le bâton les conduit » enfin au lieu qui recèle le voleur, » et tombe même sur ses pieds. » Quelquefois la noix qui dirige le » bâton tourne de côté et d'autre, » ou s'arrête; alors on recommence » les charmes, et l'on jette des fleurs » de coco; ce qui fait aller la noix » de coco et le bâton. Cela ne suffit » pas encore pour convaincre le voleur. Il faut, pour le déclarer coupable, que celui qui a fait le charme jure que c'est lui; et c'est ce » qu'il fait souvent sur la confiance » qu'il a en son charme: en ce cas, » le voleur est obligé de faire le serment du contraire.... » Le même voyageur remarque qu'il se trouve quelquefois des voleurs « qui, ayant » du courage et de la vigueur, se » pourvoient de bons bâtons, et » frottent bien l'enchanteur et tous » ceux qui l'accompagnent, de sorte » que le charme perd son effet. »

Les Moluquois pensent qu'il y a des enchanteurs qui ensorcèlent les enfants en les touchant, en les louant, et même en ne faisant que les regarder. Cette idée n'est pas si particulière à ces insulaires, qu'on ne trouve encore en Allemagne des gens assez faibles pour s'inquiéter lorsqu'une vieille regarde leurs enfants avec attention, ou bien en fait l'éloge. Pour prévenir tout accident, ils ont la précaution de forcer la vieille d'ajouter à ses louanges suspectes des bénédictions qui en empêchent le mauvais effet.

M. Af. Les habitants du royaume de Loango, en Afrique, ne peuvent s'imaginer qu'on meure de mort naturelle. Ils croient qu'il n'y a que les charmes et les enchantements qui fassent mourir. Ils prétendent qu'un homme qui est mort ensorcelé est ensuite ressuscité par la force du même sortilége, et transporté dans des lieux déserts, où il est obligé de travailler au profit de son meurtrier, qui ne lui donne à manger que des mets sans sel, parceque, s'il en avalait un seul grain, il pourrait se ven-

ger de son ennemi. Ils pensent aussi que les conjurations et les charmes ont le pouvoir de transporter les âmes d'un lieu à un autre.

Le chef des Jagas, peuple sauvage et belliqueux de la côte occidentale d'Afrique, a coutume de consulter le diable, qu'il appelle *Mokisso*, lorsqu'il est sur le point de livrer bataille, ou de tenter quelque nouvelle entreprise. Le détail de cette magique cérémonie nous a été transmis par un Anglais nommé *Battel*, qui a demeuré quelque temps parmi ces peuples. Il dit l'avoir appris sur le témoignage de quelques Jagas; car il n'en a jamais été témoin lui-même. On le faisait toujours retirer auparavant, parceque les sorciers disaient que le diable n'aimait pas sa présence. C'était ordinairement le matin, avant le lever du soleil, que commençait cette infernale cérémonie. Le grand Jaga était assis sur une sellette : deux sorciers étaient à ses côtés. Il était environné d'une cinquantaine de femmes, qui faisaient voltiger, en chantant, des queues de zèbre ou de cheval, qu'elles tenaient en main. Un grand feu était allumé au milieu de ce cercle de femmes. On mettait sur la flamme un pot de terre rempli de poudre blanche ou de quelque autre couleur. Les sorciers teignaient avec ces poudres le front, les tempes, l'estomac et le ventre du chef des Jagas. Ils mêlaient à cette formalité plusieurs termes et cérémonies très longues, qui duraient jusqu'au coucher du soleil. Après quoi, ils mettaient dans la main du grand Jaga sa hache d'armes appelée *catengola*, l'exhortant à ne faire aucun quartier à ses ennemis, parcequ'il était assuré de la protection de son mokisso. D'horribles cruautés terminaient cette consultation diabolique. Le grand Jaga tuait de sa propre main trois hommes qu'on lui amenait, et il en faisait tuer deux hors du camp. On immolait aussi cinq chèvres et autant de chiens; un pareil nombre de vaches étaient égorgées au dedans et au dehors du camp. On arrosait le feu avec le sang de ces animaux, et leur chair servait pour le festin. Les autres chefs de la nation des Jagas faisaient aussi quelquefois cette cérémonie. Ils prétendent tous avoir un mokisso ou un diable qui les protège, qui souvent se fait voir à eux, et avec lequel ils s'entretiennent.

En Irlande, on trouve des gens fort adonnés aux sortiléges. Il y a parmi eux des sorcières de profession, que le peuple consulte. On remarque que quand ces sorcières pratiquent leurs cérémonies magiques, elles y mêlent toujours le *Pater noster* et l'*Ave Maria*. Elles ont de certaines herbes au moyen desquelles elles se vantent de guérir toutes sortes de maladies. Elles ont des secrets pour rendre les femmes fécondes et pour les faire accoucher aisément. Elles se piquent aussi de connaître le passé et l'avenir. Pour acquérir cette connaissance, elles prennent une épaule de mouton, qu'elles dépouillent de la chair. C'est à travers l'os décharné qu'elles découvrent les plus importants secrets : par exemple, quel est le premier qui doit mourir dans une famille; dans quel lieu et dans quelle compagnie se trouvent les âmes dans l'autre monde. Dans un livre intitulé, *Mémoires et Observations faites par un voyageur en Angleterre*, on trouve la description d'une autre cérémonie magique qui est en usage parmi ces peuples. « Quand quelqu'un s'est laissé tomber, après s'être relevé le plus » vîte qu'il a pu, il fait trois tours à » droite, et un saut sur l'endroit » même où il est tombé. Ensuite il » fait une fosse, et en enlève une » motte de terre avec son couteau; » et quand il lui survient une mala- » die, il envoie une enchanteresse, » qui, mettant la bouche en terre » sur la petite fosse, prononce cer- » taines paroles, avec un *Pater* et » un *Ave*; évoque la nymphe qui a » envoyé la maladie .... et la con- » jure de remédier au mal qu'elle a » fait. »

La Livonie est un pays de sorciers. Les sortiléges font la plus grande partie de l'éducation des enfants.

Quand ils tuent une bête, ils en jettent toujours quelque chose, persuadés qu'ils empêchent par ce moyen l'effet des sorts. Les Finlandais, non moins superstitieux, font un mélange impie de religion et de magie, et emploient l'une pour détruire l'autre. Lorsqu'ils soupçonnent qu'un enchanteur veut ensorceler leurs troupeaux, ils croient pouvoir prévenir ce malheur en prononçant des paroles dont voici le sens : « Deux yeux » t'ont regardé malignement : puis» sent trois autres yeux jeter un re» gard favorable sur toi! Au nom » du Père, et du Fils, et du S. » Esprit. » Ces trois yeux désignent la Divinité.

Sortilègue, *qui legit sortes*, celui qui tire les sorts. *Voy.* Sorcier.

Sorts, genre de divination. Des sorts étaient le plus souvent des espèces de dés sur lesquels étaient gravés quelques caractères ou quelques mots dont on allait chercher l'explication dans des tables faites exprès. Les usages étaient différents sur les sorts : dans quelques temples on les jetait soi-même; dans d'autres, on les faisait sortir d'une urne, d'où est venue cette manière de parler si ordinaire aux Grecs *le sort est tombé*. Ce jeu de dés était toujours précédé de sacrifices et de beaucoup de cérémonies. Les Lacédémoniens allèrent un jour consulter les sorts de Dodone sur quelques guerres qu'ils entreprenaient. Après toutes ces cérémonies faites, à l'instant où on allait jeter les sorts avec respect et vénération, voilà un singe du roi des Molosses qui, étant entré dans le temple, renverse les sorts et l'urne. La prêtresse, effrayée, dit aux Lacédémoniens qu'ils ne devaient pas songer à vaincre, mais seulement à se sauver; et tous les écrivains assurent que jamais Lacédémone ne reçut un présage plus funeste.

Les plus célèbres entre les sorts étaient à Préneste et à Antium, deux petites villes d'Italie; à Préneste était la Fortune, et à Antium les Fortunes. *Cicéron* raconte l'origine des sorts de Préneste. On lit dans les mémoires des Prénestins, dit-il, qu'un certain Numérius Sufficius, homme de bien et d'une noble famille, avait été souvent averti en songe, et même avec menaces, d'aller en un certain endroit couper une pierre en deux; qu'effrayé par des visions continuelles, il se mit en devoir d'y obéir à la vue de ses concitoyens qui s'en moquaient; et que, quand la pierre fut fendue, on y trouva les sorts gravés, en caractères antiques, sur une planche de chêne. Ce lieu est aujourd'hui enfermé et religieusement gardé, dit le même auteur, à cause de Jupiter enfant, qui y est représenté avec Junon; tous deux dans le sein de la Fortune qui leur donne la mamelle; et toutes les mères y ont une grande dévotion.... C'est dans ce lieu-là que l'on conserve les sorts, et on les en retire quand il plaît à la Fortune.

Dans la Grèce et dans l'Italie, on tirait souvent les sorts de quelque poète célèbre, comme *Homère*, *Euripide* : ce qui se présentait à l'ouverture du livre était l'arrêt du ciel. Quelques deux cents ans après la mort de *Virgile*, on faisait déjà assez de cas de ses vers pour les croire prophétiques, et pour les mettre en place des sorts qui avaient été à Préneste. Car Alexandre Sévère, encore particulier, et dans le temps que l'empereur Héliogabale lui était contraire, reçut pour réponse, dans le temple de Préneste, cet endroit de *Virgile*, dont le sens est : « Si tu peux surmonter le des» tin, tu seras Marcellus. »

Cette superstition passa dans le christianisme. On l'appelait *Sort des Saints et des Apôtres*. Cette divination se pratiquait en ouvrant un ou plusieurs livres de l'Ecriture, ou autres à l'usage des églises, que l'on mettait sur l'autel un peu avant l'expiration du troisième et dernier jour de jeûnes et de prières préparatoires; après quoi on examinait le passage ou les premières lignes qui s'offraient, et on les regardait comme renfermant et expliquant la

volonté et les décrets du ciel, et découvrant infailliblement l'issue de l'affaire sur laquelle on consultait.

Sose, espace de temps dans la chronologie chaldéenne, et qui répond à soixante ans.

Sosianus, surnom d'Apollon.

Sosioten (*Myth. Jap.*), un des quatre grands dieux du trente-troisième ciel.

1. Sosipolis, *Sauveur de la ville*, surnom de Jupiter.

2. — Dieu des Eléens. *Pausanias* raconte que les Arcadiens ayant fait une irruption en Elide, les Eléens marchèrent contre eux : comme ils étaient sur le point de livrer bataille, une femme se présenta aux chefs de l'armée, portant entre ses bras un enfant à la mamelle, et leur dit qu'elle avait été avertie en songe que cet enfant combattrait pour eux. Les généraux éléens crurent que l'avis n'était pas à négliger : ils mirent cet enfant à la tête de l'armée, et l'exposèrent tout nu. Au moment que les Arcadiens commencèrent à donner, cet enfant se transforma tout-à-coup en serpent. Les Arcadiens furent si effrayés de ce prodige, qu'ils prirent la fuite : les Eléens les poursuivirent vivement, en firent un grand carnage, et remportèrent une victoire signalée. Comme par cette aventure la ville d'Elis fut sauvée, les Eléens donnèrent le nom de Sosipolis à cet enfant merveilleux, et lui bâtirent un temple à l'endroit où, changé en serpent, il s'était dérobé à leurs yeux. Il eut une prêtresse particulière pour présider à son culte, et pour faire toutes les purifications requises : elle offrait au dieu, suivant l'usage des Eléens, un gâteau pêtri avec du miel. Le temple était double : la partie antérieure était consacrée à Lucine, d'après la croyance des Eléens que cette déesse avait singulièrement présidé à la naissance de Sosipolis. Tout le monde pouvait entrer dans cette partie du temple ; mais, dans le sanctuaire du dieu, personne n'y entrait que la prêtresse, qui même, pour exercer son ministère, se couvrait la tête et les mains d'un voile blanc. Les filles et les femmes restaient dans le temple de Lucine : elles chantaient là des hymnes et brûlaient des parfums en l'honneur du dieu ; mais elles n'usaient point de vin dans leurs libations. La prêtresse était obligée de garder la chasteté. Jurer par Sosipolis était pour les Eléens un serment inviolable. On représentait ce dieu, d'après une apparition en songe, dit le même historien, sous la forme d'un enfant avec un habit de plusieurs couleurs, et semé d'étoiles, tenant d'une main une corne d'abondance.

On peut croire que les chefs des Eléens, pour effrayer leurs ennemis, et donner du courage à leurs troupes, s'avisèrent d'un stratagème, en exposant un enfant à la tête de leur camp, et faisant mettre ensuite à sa place un serpent. Pour soutenir la ruse, on fit intervenir la religion.

Sospes, Sospita, *Conservatrice*, surnom de Junon, de Diane, de Minerve, etc. Junon adorée sous ce nom, comme veillant à la salubrité de l'air, avait trois temples à Rome ; et les consuls, avant d'entrer en charge, allaient lui offrir un sacrifice.

1. Sostrate, jeune Grec de Palée en Achaïe, ami d'Hercule. Après sa mort, le héros lui fit élever un tombeau, et se coupa les cheveux sur sa sépulture. Les habitants du lieu rendaient tous les ans à Sostrate les honneurs héroïques. *Pausanias*.

2. — Célèbre pancratiaste de Sicyone, surnommé Acrochersite, parcequ'il tenait les mains de ses antagonistes si serrées entre les siennes, qu'il leur écrasait les doigts, et les obligeait à lui céder la victoire. Il fut couronné douze fois, tant aux jeux néméens qu'aux jeux isthmiques, douze fois aux jeux pythiques, et trois fois aux olympiques. Après sa mort, il eut une statue à Olympie.

Soter, *conservateur, atrice*. Ces noms étaient souvent donnés aux

dieux, lorsqu'on croyait leur être redevable de sa conservation. On le donnait particulièrement à Jupiter, à Diane, à Proserpine. *V*. Sospes, Sotira.

Soteres, *conservateurs*, surnom de Castor et de Pollux.

Sotéries, fêtes qui se célébraient en action de grâces quand on était délivré de quelque péril public ou particulier. Sous le règne des empereurs, on ne manquait pas de faire ces sortes de cérémonies lorsque le prince relevait de maladie.

Sothis (*Myth. Egypt.*), nom égyptien de la constellation Sirius, à laquelle l'Egypte rendait les honneurs divins. Ce mot signifie, suivant *Jablouski*, le commencement de tout, le premier jour. C'est pour cela qu'on donnait ce nom à la canicule, par laquelle les Egyptiens commençaient l'année, et qu'on appelait souvent l'étoile d'Isis.

Sotira, *protectrice*, surnom donné à Diane chez les Mégaréens, pour la raison suivante. Les Perses, conduits par Mardonius, après avoir ravagé les environs de Mégare, voulurent rejoindre leur chef à Thèbes; mais, par le pouvoir de Diane, ces barbares se trouvèrent tout-à-coup enveloppés de si épaisses ténèbres, qu'ils s'égarèrent dans les montagnes. Là, se croyant poursuivis, ils tirèrent une infinité de flèches; les rochers d'alentour, frappés de ces traits, semblaient rendre un gémissement, de sorte que les Perses croyaient blesser autant d'ennemis. Bientôt leurs carquois furent épuisés. Alors le jour vint: les Mégaréens fondirent sur les Perses; et les ayant trouvés sans résistance, ils en tuèrent un grand nombre.

Sotoctaïs (*Myth. Jap.*), grand apôtre du Japon, qui, avant sa naissance, s'annonça à sa mère sous le nom de *Saint*, environné de dragons resplendissants. Au bout de huit mois, quoique renfermé encore dans le sein de sa mère, il eut l'usage de la parole. A quatre ans, lorsqu'il était en prières, les reliques du grand Xaca tombèrent du ciel dans ses mains. Depuis il soutint une très longue conversation en vers avec Darma, ancien prophète des Indes, qui lui apparut sur une montagne. Toutes ces merveilles hâtèrent les progrès de la religion de Budz. Moria, l'ennemi de cette doctrine, fut mis à mort par les partisants de ce dieu, qui fit éclater par d'affreuses tempêtes son indignation contre ce téméraire, lorsqu'il voulut jeter dans un lac les cendres des idoles que Budz l'avait laissé tranquillement brûler.

Sottise. *Ripa* la peint comme une femme nue qui caresse un pourceau. Au-dessus d'elle est la lune, symbole d'inconstance. *Cochin* la coiffe d'une masse de plomb, et lui fait regarder une girouette qui excite ses éclats de rire. Près d'elle est un dindon qui fait la roue.

Souaa' (*Myth. Mah.*), idole que les musulmans disent avoir été adorée dès le temps de Noé, avant le déluge, et dans la suite des temps par les Arabes de la tribu des Hodéilites. *Bibl. Or.*

Souad (*Myth. Mah.*), graine noire, germe de concupiscence et de péché, inhérente au cœur de l'homme, et dont Mahomet se vantait d'avoir été délivré par l'ange Gabriel. *Bibl. Or.*

Souba-Yambou-Manou (*Myth. Ind.*), le premier homme créé par Brahma pour propager le genre humain. Brahma le bénit, et lui dit de multiplier. Celui-ci lui représenta qu'il ne pouvait mettre ses pieds en aucun endroit, la terre étant couverte d'eau. Brahma adressa ses prières à Wishnou, qui prit la forme d'un sanglier, et avec ses défenses retira la terre de dessous les eaux. Souba-Yambou-Manou eut de la première femme Sadaroubay deux fils et trois filles qui peuplèrent l'univers.

Soufi (*Myth. Pers.*), secte ancienne chez les Persans. On en fixe l'origine vers l'an 200 de l'égire. Sheic-Abousaïd, philosophe austère, en fut le fondateur; c'est une secte toute mystique, et qui ne parle que de révélations, d'unions spirituelles avec Dieu, et d'entier

détachement des choses de la terre. Ils entendent spirituellement tout l'alcoran, et spiritualisent tous les préceptes qui regardent l'extérieur de la religion, excepté pour les jeûnes qu'ils font avec la plus grande austérité. Leur foi et leur doctrine ont été recueillies dans un livre qu'ils ont en vénération, et qu'ils nomment *Glacheulas*, c'est-à-dire le parterre des mystères. Il est vraisemblable que leur théologie mystique a passé d'orient en occident par la voie de l'Afrique, et qu'elle s'est ainsi communiquée d'abord en Espagne, ensuite par l'Espagne en Italie, en France et ailleurs.

Sougaï-Toyon, *chef-hache*, dieu du tonnerre, chez les Yakouts, est mis par eux au rang des esprits malfaisants. Ils le regardent comme le ministre de la prompte vengeance d'Oulou-Toyon, chef de ces esprits. *Voyage de Bellings*, etc.

Soumenat (*Myth. Ind.*), idole qui était l'objet du culte de tous les Indiens et de leurs fréquents pélerinages. Cette idole de pierre et d'une énorme hauteur, quoiqu'elle eût la moitié du corps sous terre, avait donné son nom à la ville où était son temple, et à toute la province. *Bibl. Or.*

Soumné-Soum (*Myth. Ind.*), chef des Rakuss ou démons.

Soupçon. (*Iconol.*) Il est désigné par un homme attentif qui, du bout de son bâton, découvre un piége caché sous des feuilles. D'autres l'expriment par une figure dont le regard est inquiet; elle est sur la défensive, et remparée derrière un grand bouclier antique, sur lequel est représenté un tigre en fureur. Un coq, emblème de vigilance, surmonte son casque.

Sou-Tchou (*Myth. Chin.*), cordon de perles, de corail, ou d'autre matière qui sert à-la-fois d'ornement distinctif et de chapelet.

Souterrains, démons dont parle *Psellus*, qui, du vent de leur haleine, rendent aux hommes le visage bouffi, de manière qu'ils sont méconnaissables.

Souvenir. (*Iconol.*) Il est représenté sur des pierres gravées, par une main qui touche le bout de l'oreille, avec ce mot, *Memento*, les anciens étant dans l'usage de toucher l'oreille de ceux à qui ils demandaient une part dans leur souvenir. Dans l'apothéose d'*Homère*, au palais Colonna, le Souvenir est figuré par une femme qui soutient son menton de sa main, attitude de la méditation.

Sova (*Myth. Afr.*), nom du diable chez les Quojas, Nègres de la côte de Malaguette. *V.* Bilis.

Sovas-Munusin. (*Myth. Afr.*) Ce mot, qui veut dire empoisonneurs et suceurs de sang, désigne chez les Quojas une espèce d'ennemis du genre humain, capables de sucer le sang d'un homme ou d'un animal, ou tout au moins de le corrompre. Ce sont les vampires d'Afrique.

Spariantis, fille d'Hyacinthus, immolée pour le salut des Athéniens.

Sparta, fille d'Eurotas, roi de Laconie, épousa Lacédémon, et lui porta la couronne. Ce prince donna à sa capitale le nom de sa femme.

Spartæus, un des fils de Jupiter qui l'eut de la nymphe Himalie, dans l'isle de Rhodes, après la guerre des Titans.

Sparte, ville célèbre du Péloponèse, et capitale de la Laconie. Junon y était particulièrement révérée. *V.* Lelex.

Spartes, nom commun aux guerriers qui naquirent des dents du dragon tué par Cadmus. Rac. *Speirein*, semer. Selon d'autres, ils furent ainsi nommés parceque, s'étant établis avec Cadmus en Béotie, leurs habitations étaient éparses. Quelques uns disent qu'ils étaient au nombre de treize, tous fils de Cadmus et de différentes femmes.

Sparton, frère de Phoronée, qui, selon des auteurs, donna son nom à Sparte.

Spatale, nom d'une nymphe, ainsi nommée de Spatalion, un brasselet.

Spectre, fantôme, figure surprenante que l'on voit, ou que l'on croit voir.

Quelques uns ont cru que les spectres étaient des âmes des défunts qui revenaient, et qui se montraient sur la terre. C'était le sentiment des platoniciens, comme on le peut voir dans le *Phédon* de *Platon*, dans *Porphyre*, etc. En général, l'opinion touchant l'existence des spectres était assez commune dans le paganisme. On avait même établi des fêtes et des solemnités pour les âmes des morts, afin qu'elles ne s'avisassent pas d'effrayer les hommes par leurs apparitions. Les cabalistes et les rabbins, parmi les Juifs, n'étaient pas moins portés à croire aux spectres. On peut dire la même chose des Turcs, et même de presque toutes les sectes de la religion chrétienne. Les preuves que les partisants de cette opinion en donnent sont des exemples, ou profanes, ou tirés de l'Ecriture sainte. *Baronius* raconte un fait dont il croit que personne ne peut douter : c'est la fameuse apparition de Marsilius Ficinus à son ami Michaël Mercato. Ces deux amis étaient convenus que celui qui mourrait le premier reviendrait pour instruire l'autre de la vérité des choses de l'autre vie. Quelque temps après, Mercato, étant occupé à méditer sur quelque chose, entendit tout d'un coup une voix qui l'appelait; c'était son ami Ficinus qu'il vit monté sur un cheval blanc, mais qui disparut dans le moment que l'autre l'appela par son nom.

La seconde opinion sur l'essence des spectres est celle de ceux qui croient que ce ne sont point les âmes qui reviennent, mais une troisième partie dont l'homme est composé : c'est là l'opinion de *Théophraste*, et de tous ceux qui croient que l'homme est composé de trois parties; savoir, de l'âme, du corps, et de l'esprit. Selon eux, chacune de ces parties s'en retourne après la mort à l'endroit d'où elle était sortie; l'âme qui vient de Dieu, s'en retourne à Dieu; le corps, qui est composé de deux éléments inférieurs, la terre et l'eau, s'en retourne à la terre; et la troisième partie, qui est de l'esprit, étant tirée des deux éléments supérieurs, l'air et le feu, s'en retourne dans l'air, où, avec le temps, elle est dissoute comme le corps. C'est cet esprit, et non pas l'autre, qui a part aux apparitions. *Théophraste* ajoute qu'il se fait voir ordinairement dans les lieux et auprès des choses qui avaient le plus frappé la personne qu'il animait, parcequ'il lui en est resté des impressions extrêmement fortes.

La troisième opinion est celle qui attribue les apparitions aux esprits élémentaires; ceux qui la partagent croient que chaque élément est rempli d'un certain nombre d'esprits; que les astres sont la demeure des Salamandres; l'air, celle des Sylphes; l'eau, celle des Nymphes; et la terre, celle des Pygmées.

La quatrième opinion regarde comme des spectres les exhalaisons des corps qui pourrissent. Les partisants de cette hypothèse croient que les exhalaisons, rendues plus épaisses par l'air de la nuit, peuvent représenter la figure d'un homme mort. Cette philosophie n'est pas nouvelle: on en trouve des traces dans les anciens, et sur-tout dans la *Troade* de *Sénèque*.

Enfin, la cinquième opinion donne, pour cause des spectres, des opérations diaboliques. Ceux qui la suivent supposent la vérité des apparitions comme un fait historique dont on ne peut point douter; mais ils croient que c'est l'ouvrage du démon qui, se formant un corps de l'air, s'en sert pour ses différents desseins. Ils soutiennent que c'est la manière la plus convenable et la moins embarrassante pour expliquer les apparitions.

Spéculaire, nom que l'antiquité donnait aux magiciens ou devins qui faisaient voir dans un miroir les personnes ou les choses qu'on désirait connoître. *Speculum*, miroir.

Spéculatrice, surnom de Diane, à Elis, ville du Péloponèse.

Spelæum était une caverne où les soldats étaient initiés aux mystères du dieu Mithra. Il y avait dans cette

caverne des figures monstrueuses du Soleil sous divers emblêmes.

Spélaïte, surnom d'Hercule, de Mercure et d'Apollon, peut-être parcequ'on les honorait dans un antre sacré. Rac. *Spelaion*, grotte, antre.

Sperchius, fleuve de la Phthiotide. Pélée, dans *Homère*, lui voue la chevelure d'Achille son fils, si celui-ci revient heureusement dans sa partie après la guerre de Troie. Cette espèce de vœu était familière aux Grecs.

Spermo, une des filles d'Anius.

Sphaltès, surnom que Bacchus reçut lorsque Télèphe se blessa en tombant sur un cep de vigne. Rac. *Sphallein*, tomber.

Sphélus, fils de Bucolus, athénien, dont le fils Jasus fut le chef des guerriers d'Athènes au siége de Troie.

Sphérus, écuyer de Pélops fils de Tantale.

Sphinx (*Iconol.*), monstre fabuleux auquel les anciens donnaient ordinairement un visage de femme avec un corps de lion couché. Rien de plus commun que le Sphinx dans les monuments égyptiens. Les uns sont représentés avec des aîles; d'autres, sans aîles, mais avec de longues tresses de cheveux. *Plutarque* dit qu'on mettait des Sphinx dans les temples des Egyptiens, pour marquer que la religion égyptienne était toute énigmatique.

La Sphinx la plus fameuse dans la fable est celle de Thèbes, qu'*Hésiode* fait naître d'Echidna et de Typhon, père et mère de ce qu'il y avait de plus monstrueux. Junon, irritée contre les Thébains, envoya ce monstre dans le territoire de Thèbes pour le désoler. On représentait la Sphinx de Thèbes différemment de celle d'Egypte : elle avait la tête et le sein d'une jeune fille; les griffes d'un lion, le corps d'un chien, la queue d'un dragon, et les aîles comme les oiseaux. Elle exerçait ses ravages sur le mont Phicée, d'où se jetant sur les passants, elle leur proposait des énigmes difficiles, et mettait en pièces ceux qui ne pouvaient les expliquer. Voici l'énigme qu'elle proposait ordinairement : « Quel est l'animal qui a quatre pieds » le matin, deux sur le midi, et » trois le soir? » Sa destinée portait qu'elle perdrait la vie dès qu'on aurait deviné son énigme. Déjà plusieurs personnes avaient été victimes du monstre; et Thèbes se trouvait dans de grandes alarmes, lorsqu'Œdipe se présenta pour expliquer l'énigme, et fut assez heureux pour la deviner : il dit que cet animal était l'homme, qui, dans son enfance, qu'on devait regarder comme le matin de sa vie, se traînait souvent sur les pieds et sur les mains; vers le midi, c.-à-d., dans la force de son âge, il n'avait besoin que de ses deux jambes; mais le soir, c.-à-d., dans sa vieillesse, il avait besoin d'un bâton, comme d'une troisième jambe, pour se soutenir. La Sphinx, outrée de dépit de se voir devinée, se cassa la tête contre un rocher.

Il y en a, dit *Pausanias*, qui prétendent que Sphinx était fille naturelle de Laïus; que, comme son père l'aimait beaucoup, il lui avait donné connaissance de l'oracle que Cadmus avait apporté de Delphes. Après la mort de Laïus, ses enfants se disputèrent le royaume; car, outre son fils légitime, il en avait laissé plusieurs de diverses concubines. Mais le royaume, suivant l'oracle de Delphes, ne devait appartenir qu'à un des enfants de Jocaste. Tous s'en rapportèrent à Sphinx, qui, pour éprouver celui de ses frères qui avait le secret de Laïus, leur faisait à tous des questions captieuses; et ceux qui n'avaient point connaissance de l'oracle, elle les condamnait à mort, comme n'étant pas habiles à succéder Œdipe, instruit de l'oracle par un songe, s'étant présenté à Sphinx, fut déclaré successeur de Laïus. D'autres ont dit que Sphinx, fille de Laïus, peu contente de n'avoir point part au gouvernement, s'était mise à la tête d'une troupe de bandits qui commettaient mille désordres aux environs de Thèbes; ce

qui la fit regarder comme un monstre. Les griffes du lion marquaient sa cruauté; son corps de chien, les désordres dont une fille de ce caractère était susceptible; ses ailes, l'agilité avec laquelle elle se transportait pour éviter les poursuites des Thébains; ses énigmes, les embûches qu'elle dressait aux passants, les attirant dans les rochers et dans les broussailles du mont Phicée où elle habitait, et dont il leur était impossible de se dégager, faute d'en savoir les issues qu'elle connaissait parfaitement. Œdipe la força dans ses retranchements, et la fit mourir.

Hérodote parle aussi d'un Androsphinx, à qui il donne une tête d'homme. On voit un de ces Sphinx auprès des grandes pyramides d'Egypte, environ à quatre milles du Caire, vers l'occident, proche le rivage du Nil. Il est d'une grosseur extraordinaire; et l'on doute si cette figure monstrueuse a été taillée d'une roche que la nature ait formée en cet endroit, ou si elle a été transportée d'ailleurs : ce qui est assez vraisemblable, parceque les terres des environs sont des sables déliés et unis. Pour s'en éclaircir, on a voulu creuser sous le Sphinx; mais on n'a pu en venir à bout parcequ'il est enseveli dans le sable jusqu'aux épaules. Cette figure est toute d'une pièce, et la matière en est fort dure. Les historiens racontent plusieurs fables de cette figure. Ils disent, entr'autres, qu'elle rendait des oracles; mais c'était une fourberie des prêtres, qui avaient creusé un canal sous terre, lequel aboutissait à la tête et au ventre de ce monstre, et passaient par là pour rendre leurs réponses équivoques à ceux qui venaient consulter l'oracle. Comme le son de la voix augmentait extrêmement dans le creux de cette figure, et qu'il n'en sortait que par la bouche, il faisait un grand bruit; et les païens, trop crédules, s'imaginaient entendre la voix terrible de cette prétendue divinité. *Pline* rapporte qu'il y avait un grand nombre de ces Sphinx, dans les lieux inondés par le Nil, pour connaître l'accroissement de ses eaux. *Aben Vaschia*, auteur célèbre, est aussi de ce sentiment. Le Sphinx, à cause du sens allégorique que les Egyptiens lui donnaient, était dépeint en deux manières, ou sous la forme d'un monstre qui avait le corps d'un lion et le visage d'une fille, ou sous la figure d'un lion étendu sur un lit de justice. La première figure était pour marquer l'accroissement du Nil; et la seconde représentait *Momphta*, divinité égyptienne qui commandait sur les eaux, et était comme la directrice des débordements du Nil. Ces figures ne sont pas une preuve que ces peuples aient cru qu'on trouvait de semblables animaux en quelque endroit du monde. Ce n'étaient que des emblèmes et des caractères sensibles qui exprimaient leurs pensées; et les Sphinx ne signifiaient autre chose que l'état où le Nil est quand il inonde l'Egypte. Comme ces inondations arrivent aux mois de Juillet et d'Août, lorsque le soleil parcourt les signes du Lion et de la Vierge, et que les Egyptiens sont naturellement portés à faire de ces sortes d'unions monstrueuses, ils imaginèrent cette figure rampant contre terre, composée de la tête d'une fille et du corps d'un lion, pour marquer que le Nil se débordait lorsque le soleil parcourait ces deux signes. Quelques uns croient que de là est venue la coutume, chez les Egyptiens, et ensuite chez tous les peuples de l'Europe, de faire les tuyaux, les canelles et les robinets de fontaines, en forme de tête de lion. Les anciens mettaient aussi des Sphinx audevant de leurs temples, pour faire connaître que la science des choses divines est enveloppée de mystères et d'énigmes. Ils le donnaient aussi pour attribut à la prudence et au Soleil, à qui rien n'est caché. Auguste avait un Sphinx sur son cachet; hiéroglyphe par lequel il faisait entendre que les secrets des gouvernants doivent être inviolables.

Diodore assure qu'on trouve dans l'Ethiopie, dans le pays des Troglodytes,

glodytes, de vrais Sphinx, qui sont d'une figure semblable à celle que leur donnent les peintres, excepté qu'ils sont plus velus. Ces animaux sont très doux et très dociles de leur nature, et ils apprennent aisément tout ce qu'on leur montre. Aujourd'hui la représentation des Sphinx fait l'ornement de nos jardins : on les met sur les rampes de terrasses, comme les deux Sphinx de marbre blanc qui sont à Versailles.

Sphinéius, fils d'Athamas et de Thémisto ; d'autres l'appellent Schœnéus.

Sphragitides, nom des nymphes du mont Cithéron ; d'un antre qui leur était consacré, nommé *Sphragidium*.

Spicifera Dea, *la déesse qui porte des épis*, Cérès.

Spinensis Deus, *le dieu des épines*. On l'invoquait pour qu'il les empêchât de croître dans les champs ensemencés.

Spinturnicion, Spinturnix, le même que le Sphinx.

Spio, nymphe, fille de Nérée et de Doris.

Splanchnotomos, *qui coupe les viscères*, dieu qui, en Chypre, avait obtenu des autels en reconnaissance de ce qu'il avait appris aux hommes à se réunir dans des festins. Rac. *Splanchnon*, viscère ; *temnein*, couper.

Splendeur. (*Iconol.*) On la caractérise par une dame d'un aspect imposant, vêtue d'une robe de pourpre enrichie d'or. La massue sur laquelle elle s'appuie était, chez les anciens, le symbole des vertus, comme la chaîne et la médaille d'or en étaient la récompense. Elle porte une couronne d'hyacinthe, fleur dédiée à Apollon ; et le flambeau allumé qu'elle tient fait allusion à l'éclat des belles actions.

— de nom. Ce sont à-peu-près les mêmes attributs.

Spodius, *de cendres*, surnom d'Apollon. Rac. *Spodos*. *V*. Spondius.

Spodomantie, divination par les cendres. *V*. Téphramancie.

Spondaïque, flûte. *Pollux* dit qu'elle était propre à l'accompagnement des hymnes.

Spondalies, airs composés sur la mesure spondaïque dont on se servait dans les actes de religion, pour confirmer les dieux dans leur bonne volonté par des mélodies prolongées.

Spondaula, joueur de flûte ou de tout autre instrument, qui durant le sacrifice jouait à l'oreille du prêtre quelque air convenable pour l'empêcher de rien écouter qui pût le distraire.

Spondè, une des heures. *Hygin*.

Spondius, *qui préside aux traités*. Rac. *Spondè*, traité. Apollon Spondius avait à Thèbes un autel fait de la cendre des victimes. Là se pratiquait une divination tirée de tout ce que l'on avait pu apprendre, soit par la renommée, soit autrement.

Sponsa, surnom sous lequel Thésée bâtit un petit temple à Vénus, lorsqu'il enleva Hélène.

Sponsor, *garant*, surnom sous lequel Sp. Postumius avait dédié un temple à Jupiter.

Sprota, long bâton mince qui, selon les Islandais, avait la vertu de faire entr'ouvrir des rochers, des éminences et des montagnes, pour peu qu'on les en frappât ; cette espèce de marteau procurait aussi le moyen de converser avec les Gnomes. Le dessin de ce bâton magique figuroit dans les runes ou caractères employés pour les sortiléges avec la verge d'Aaron, le sceau de Salomon, le marteau de Thor, etc. *Voyage en Islande, trad. du danois*, etc. An X.

Ssofarino-Kagami, *miroir de connoissance* (*Myth. Jap.*), miroir placé devant le juge des enfers, et où tous les crimes des réprouvés paraissent dans toute leur horreur. *V*. Jemma.

Stabilinus, le même que Statanus.

Stabilité. (*Iconol.*) La figure dont on se sert pour caractériser ce sujet est vêtue d'une draperie noire, qui ne peut plus être changée par la nature. Le cube de marbre sur le-

quel elle est assise, et les deux pieux plantés d'à-plomb en terre, sur lesquels elle s'appuie, signifient qu'elle est ferme et immuable.

STABILITOR, *qui soutient, qui affermit*, nom de Jupiter.

STAPHYLÈ, nymphe dont Bacchus devint amoureux : après l'avoir rendue sensible, il la métamorphosa en vigne, ou en grappe de raisin. Rac. *Staphylè*, raisin.

1. STAPHYLUS, père d'Anius. Selon quelques auteurs, il était fils de Thésée et d'Ariane, et selon d'autres, de Bacchus et d'Erigone que ce dieu trompa sous la forme d'une grappe de raisin. D'autres racontent que Staphylus était un berger du roi Œnée, et qu'ayant remarqué qu'une des chèvres qu'il conduisait revenait toujours plus tard et plus gaie que les autres, il la suivit un jour, et la trouva dans un endroit écarté, où elle mangeait du raisin, fruit dont l'usage avait jusque-là été inconnu. Staphylus en porta à Œnée, qui en fit du vin; et ce fut du nom de ce roi que les Grecs donnèrent à cette liqueur le nom d'Oinos. *Probus*.

2. — Fils de Silène.

3. — Roi d'Assyrie qui fit un bon accueil à Bacchus.

STASIMON, air ou cantique que chantait un chœur après les sacrifices. Les personnes qui le composaient se tenaient tranquilles devant l'autel. Rac. *Isthèmi*, stare.

STATA, déesse qu'on invoquait pour qu'elle arrêtât les incendies, *ut incendia starent*. On l'honorait à Rome dans le marché public, en allumant de grands feux en son honneur.

STATANUS, STATILINUS, dieu auquel on faisait des vœux quand les enfants commençaient à pouvoir se soutenir sur leurs pieds.

STATINA, déesse romaine; on l'invoquait pour le même objet que le dieu Statanus.

STATOR, surnom que les Romains donnèrent à Jupiter, parcequ'il avait arrêté l'armée romaine dans sa fuite. Romulus, voyant ses soldats plier dans un combat contre les Sammites, pria Jupiter de rendre le courage aux Romains. Sa prière fut exaucée; et en mémoire de cet événement, Romulus bâtit un temple à ce dieu au pied du mont Palatin, sous le titre de *Stator*, celui qui arrête. La statue qu'on lui consacra représentait Jupiter debout, tenant la pique de la main droite, et la foudre de la gauche. *Cicéron* rapporte que le consul Flaminius, marchant contre Annibal, tomba tout d'un coup, lui et son cheval, devant Jupiter Stator; ce que ses troupes prirent pour un mauvais augure, ou plutôt pour un avis que le dieu lui donnait de ne pas aller combattre : mais le consul méprisa l'avis ou l'augure, et fut battu à la journée de Thrasymène.

STATUE. L'origine en remonte aux temps les plus reculés, et *Cédrénus* en attribue l'invention à Saruch, bisaïeul d'Abraham. D'abord on n'en fit que pour honorer les morts, mais bientôt ce témoignage de respect dégénéra en culte superstitieux, et l'on finit par adorer ce qu'on avait aimé. Après l'argile, on employa la pierre pour faire des statues, mais ce ne furent que des masses informes. Les Grecs perfectionnèrent l'art, après l'avoir reçu des Egyptiens, et eurent autant de statues qu'ils avaient de dieux; ils les plaçaient au milieu des temples dédiés à ces divinités, sur un endroit élevé et fermé de tous côtés. La coiffure ordinaire de ces statues consistait à relever leurs cheveux sur le front, et à les y retenir avec un bandeau en pointe. On leur mettait aussi à la main une espèce de long bâton courbé par le haut, un des attributs de la divinité. Il était défendu aux statuaires d'y mettre leur nom. Les Romains imitèrent les Grecs, quoique Numa eût exclu toute figure du culte qu'il établit en l'honneur de ses divinités. Après lui, la défense tomba, et l'on ne vit que des statues dans les temples. Les conquêtes amenèrent dans la ville les dieux des peuples vaincus, et dans Rome il y avait quatre cent vingt temples ornés de figures de divinités. On distinguait plusieurs espèces de

statues; 1°. celles qui sont plus petites que nature; 2°. celles qui sont égales au naturel; 3°. celles qui sont plus grandes que nature; 4°. celles qui vont au triple et au delà, et qu'on appelle colosses. Les anciens représentaient des figures d'hommes, de rois et de dieux même, sous la première espèce: la deuxième était la récompense des personnages distingués par leurs talents ou leurs services: la troisième était réservée aux rois et aux empereurs; et celles qui avaient le double de la grandeur humaine étaient affectées aux héros; enfin la quatrième, c.-à-d. la grandeur colossale, était destinée aux dieux. Chez les Grecs, les statues étaient toujours nues, les artistes étant jaloux de faire briller toute l'excellence de leur art; chez les Romains, elles étaient toujours couvertes et habillées suivant l'état de celui qu'elles représentaient. *Voy.* Palladium, Pygmalion, Pénates, Anchise, Thoas, Colosse, Laodamie.

Stellé, Stellio, jeune enfant changé en lézard. Cérès cherchant sa fille, accablée de soif et de lassitude, alla frapper à la porte d'une cabane, d'où sortit une vieille femme, nommée Baubo, à qui elle demanda à boire. Cette bonne femme lui ayant présenté un breuvage, la déesse l'avala avec tant d'avidité, qu'un jeune enfant qui était dans la cabane, éclata de rire. Cérès, piquée, jeta sur lui ce qui restait dans le vase, et le changea en lézard. Rac. *Stellio*, espèce de lézard.

Sténies, fêtes athéniennes. *Voy.* Sthénies.

Stentor. Junon, dans *Homère*, prend la ressemblance de Stentor, dont la voix était plus éclatante que l'airain, et qui seul se faisait entendre de plus loin que 50 hommes des plus robustes; sa voix servait de trompette à l'armée.

Stéphanitès, exercice grec, où le prix du vainqueur était une simple couronne.

Stéphanophores, prêtres ou pontifes particuliers d'un ordre distingué, qui portaient une couronne de laurier, et quelquefois une d'or, dans les cérémonies publiques. Ce sacerdoce était établi dans plusieurs villes d'Asie, à Smyrne, à Sardes, à Magnésie du Méandre, à Tarse, et ailleurs. Rac. *Stephanos*, couronne.

Sterculius, Stercutius, Stercutus, Sterquilinus, divinités qui présidaient aux engrais. Quelques uns croient que c'était un surnom de Saturne, comme inventeur de l'agriculture; d'autres y reconnaissent la Terre elle-même. On trouve aussi Faunus avec les deux derniers surnoms.

Stérilité. (*Iconol.*) On la figure par une femme sans mamelles, qui a près d'elle la bêche et la charrue, et contemple avec tristesse des sillons où il n'a poussé que des épines. On l'exprime encore par une femme d'un maintien languissant et d'un visage mélancolique. Elle s'appuie sur une mule, et tient une branche de saule; attributs qui lui conviennent, comme ne portant de fruits ni l'un ni l'autre. Elle tient et regarde un bouquet d'apios, plante de l'isle de Candie, faite à-peu-près comme la rue, et qui a la même propriété. *Pline*, l. 20, ch. 11, dit que dans le cœur de l'apios naissent de petits vers qui rendent stériles les femmes et même les hommes qui en mangent.

Sternomantis, un des noms de la Pythie. Ce mot a la même signification qu'*Engastrimythe*. Rac. *Sternon*, poitrine, sein.

1. Stérope, un des plus habiles forgerons de Vulcain.

2.—Une des filles d'Atlas, femme d'Œnomaüs, roi de Pise.

3.—Nymphe, femme de Mars.

4.—Fille de Parthaon, et mère des Sirènes.

5. 6. 7. 8. 9.—Fille d'Acaste, de Cébrion, de Céphée, de Danaüs et de Pleuron.

Stéropégérette, surnom grec de Jupiter, qui répond à *Fulgurator*.

Stésichore, poète lyrique de Sicile, dont il ne nous reste que quelques fragments. Ce poète ayant fait

des vers contre Hélène, les Tyndarides ses frères le rendirent aveugle. Un Crotoniate, envoyé par l'oracle dans l'isle de Leucé, y trouva Hélène vivante, mariée à Achille; et cette princesse lui recommanda d'avertir Stésichore, à son retour en Sicile, qu'il n'avait perdu la vue que par un effet de sa vengeance; avis dont le poète profita si bien, que peu de temps après il chanta la palinodie. C'est à lui qu'on attribue l'apologue ingénieux de *l'homme, du cerf et du cheval*, qu'*Horace*, *Phèdre* et *la Fontaine* ont si bien versifié.

Sthénélaus, fils d'Ithémène; Patrocle le tua devant Troie.

1. Sthénélé, femme de Ménétius, mère de Patrocle.

2. — Fille d'Acaste.

3. — Fille de Danaüs.

Stheneleia Proles, Cycnus, fils de Sthénélus.

Sthénéleïus, Eurysthée, fils de Sthénélus.

1. Sthénélus, roi d'Argos et de Mycènes, fils de Persée et d'Andromède.

2.—Fils d'Actor, un des compagnons d'Hercule dans son expédition contre les Amazones, y fut tué d'un coup de flèche, et enterré sur la côte de Paphlagonie. Lorsque les Argonautes y vinrent, Sthénélus obtint de Proserpine la permission de venir voir ces héros, leur apparut, et les pria de lui élever un tombeau sur le rivage.

3. — Fils de Capanée, fut un des Epigones qui renouvelèrent la guerre de Thèbes: il se trouva aussi au siége de Troie, où il commandait les Argiens, avec Diomède et Euryale.

4. — Fils d'Egyptus.

5. — Père de Cométès, qui séduisit l'épouse de Diomède.

6. — Père de Cycnus, qui fut changé en cygne à l'occasion de la mort de Phaéton.

7. — Un des fils de Mélas, tués par Tydée.

8. — Fils d'Androgéüs, devint le prisonnier d'Hercule dans l'isle de Paros. Lui et son frère Alcée l'accompagnèrent dans son expédition contre les Amazones. Il leur donna l'isle de Thosos.

Sthéniade, déesse de la force, surnom de Minerve honorée à Trézène. Rac. *Sthenos*, force.

Sthénies, fête argienne, probablement en l'honneur de Minerve Sthéniade. Les Athéniennes célébraient sous ce même nom, une fête dans laquelle elles se provoquaient par des brocards.

Sthenius, *fort, robuste*, surnom de Jupiter chez les Argiens. Ce fut Thésée qui lui consacra un autel sous ce surnom, parceque ce dieu lui avait donné des forces pour lever la pierre sous laquelle étaient cachés les objets qui devaient faire reconnaître à Egée, le fils qu'il avait eu d'Ethra.

Sthéno, une des Gorgones. Rac. *Sthenos*, force.

Sthénobée, femme de Prœtus, roi d'Argos, porta son mari à faire périr Bellérophon, parceque ce jeune prince avait refusé de consentir à l'amour de cette princesse. *V.* Bellérophon, Prœtus.

1. Stichius, Grec tué par Hector, dans l'*Iliade*.

2. — Etolien, favori d'Hercule, que le héros tua dans sa fureur.

Stigmates, marques ou incisions que les païens se faisaient sur la chair en l'honneur de quelque fausse divinité.

Ces stigmates s'imprimaient ou par un fer chaud, ou par une aiguille avec laquelle on faisait plusieurs piqûres, que l'on emplissait ensuite d'une poudre noire, violette, ou d'une autre couleur, qui s'incorporait avec la chair, et demeurait imprimée pendant toute la vie. La plupart des femmes arabes ont les bras et les joues chargés de ces sortes de *stigmates*. *Lucien*, dans son livre de la déesse de Syrie, dit que tous les Syriens portaient de ces caractères imprimés, les uns sur les mains, et les autres sur le cou.

Stilbé, fille du fleuve Pénée, eut

d'Apollon deux fils, Centaurus et Lapithus.

Stilbo, *je reluis*, nom donné à Mercure comme réglant le cours de la planète de ce nom.

Stilbon et Stilé, deux chiens d'Actéon.

Stimicon, berger, dans *Virgile*.

Stimula, déesse qui aiguillonnait les hommes, et les faisait agir avec impétuosité.

Stiphilus ou Stipheïus, un des Centaures tués aux nôces de Pirithoüs.

Stiritis, surnom de Cérès honorée à Stiris, en Phocide. Sa statue tenait un flambeau de chaque main.

Stobæus, surnom sous lequel Apollon avait un oracle à Aba, dans la Phocide.

Stoicheiomantie, divination qui se pratiquait en ouvrant au hasard *Homère* ou *Virgile*, et prenant pour un avis des dieux le premier vers qui se présentait. C'est ce qu'on appelait aussi les *sorts homériques* ou *virgiliens*. Rac. *Stoichos*, vers.

Stophée, surnom de Diane.

Stophies, fêtes que l'on célébrait à Erétrie en l'honneur de Diane. *Hésichius*, qui en parle, ne nous apprend point leur origine.

Storjunkare (*Myth. Lappon.*), divinité adorée par les Lappons. Elle est inférieure à Thor, autre divinité des mêmes peuples ; et c'est ce que son nom même désigne. *Junkare* signifie *gouverneur :* c'est-à-dire, que Thor le commet son lieutenant pour gouverner les hommes, et plus particulièrement encore les bêtes ; car c'est à lui que les Lappons s'adressent lorsqu'ils vont à la chasse, pour obtenir un heureux succès. Les rochers, les marais, les cavernes, sont des lieux spécialement consacrés à Storjunkare ; et c'est dans ces endroits que les Lappons assurent que ce dieu daigne souvent les honorer de sa visite. Storjunkare est fait de pierre, et sa statue est travaillée avec la dernière grossièreté. Souvent même les Lappons ne se donnent pas la peine de façonner la pierre dont ils veulent faire un dieu. Ils la laissent brute telle qu'elle se trouve dans les montagnes ; et comme de pareils dieux ne leur coûtent guère à faire, quelquefois autour de la principale pierre qui leur présente Storjunkare, ils en placent plusieurs autres auxquelles ils donnent les titres de femmes, de fils ou de filles de ce dieu. Ils lui donnent ainsi, à peu de frais, une famille aussi nombreuse qu'il leur plaît : ils sont persuadés que c'est Storjunkare lui-même qui les dirige dans le choix des pierres destinées à le représenter, lui ou ses enfants. Ils regardent aussi ce dieu comme le protecteur de leurs maisons ; et, dans chaque famille, on lui rend des honneurs particuliers devant la pierre qui le représente.

Les sacrifices que les Lappons offrent à Storjunkare ont cela de particulier, qu'on passe un fil rouge à travers l'oreille droite de la victime. Celui qui sacrifie prend le bois et les os de la tête et du cou de la victime, avec ses ongles et ses pieds. Tout cela se porte sur la montagne consacrée à Storjunkare, en l'honneur duquel la victime a été immolée. Arrivé là, le dévot Lappon frotte la pierre qui représente le dieu avec le sang et la graisse de la victime. Il place derrière la pierre le bois du renne immolé. Il attache les parties naturelles de l'animal au bois du côté droit de la tête, il entortille au bois du côté gauche un fil rouge auquel pendent un morceau d'étain et une petite pièce d'argent.

Ils font quelquefois des festins en l'honneur de ce même Storjunkare ; alors ils tuent la victime auprès de l'idole, font cuire sa chair, et s'en régalent avec leurs amis ; mais ils ne mangent que la chair de la tête et du cou de la victime. Il arrive quelquefois que la montagne où réside Storjunkare est d'un accès si difficile, que, pour s'épargner la peine d'y monter, les Lappons immolent la victime au pied de la montagne ; mais alors ils trempent une pierre dans son sang, et la lancent vers le haut de la montagne, afin qu'elle serve de

preuve à Storjunkare du sacrifice qu'ils viennent de faire en son honneur. Les Lappons rendent les mêmes honneur aux images de Storjunkare qu'à celles de Thor, c'est-à-dire, qu'ils les renouvellent deux fois l'année. Cette cérémonie consiste à orner la pierre consacrée, en été, de branches de bouleau, et, en hiver, de branches de pin : et si dans ce moment ils trouvent la pierre légère et facile à lever, ils espèrent que le dieu les favorisera; mais quand ils sentent cette pierre pesante, ils craignent que le dieu ne soit en colère, et ne leur fasse du mal. Alors ils songent aux moyens de prévenir cette colère; à l'instant même ils lui promettent quelques nouvelles victimes.

Stoudenetz (*Myth. Slav.*), lac sacré qui se trouvait dans une épaisse forêt de l'isle de Rugen, et qu'adoraient les habitants de la contrée. Ce lac était très poissonneux; mais le respect qu'on avait pour la sainteté de ses eaux ne permettait pas d'y prendre un seul poisson. Les Slavons adoraient de même les sources, fleuves et lacs, et entr'autres le Danube et le Bog. La mort eût été la peine de quiconque aurait enfreint les usages de la superstition. On célébrait des fêtes en leur honneur, et c'était sur-tout au printemps, au moment du dégel, qu'on témoignait plus de ferveur. On plongeait des hommes dans leurs eaux, et même on les y noyait par piété.

Strasites, pierre fabuleuse à laquelle on attribuait la vertu d'exciter à l'amour et de faciliter la digestion.

Stratagème. (*Iconol.*) On peint un soldat armé, qui est aux aguets derrière un retranchement palissadé. Il couvre un piége en étendant dessus une draperie d'étoffe d'or. Près de lui est un renard, attribut de la ruse.

Straticus, un des fils de Nestor. *Apollod.* — *Homère* l'appelle Stratius.

Stratius, *belliqueux*, surnom de Jupiter.

Stratobatès, un des fils d'Electryon.

1. Stratonice, fille de Thespius.

2. — Fille de Pleuron.

Strenia, déesse romaine qui présidait aux présents qu'on se faisait le premier jour de l'an, et qu'on nommait *Strena*, étrenne; on célébrait sa fête le même jour, et on lui sacrifiait dans un petit temple proche de la voie sacrée. On en fait aussi une déesse qui présidait aux présents et aux profits inattendus.

Strenua, déesse qui agissait ou faisait agir avec vigueur. Elle était opposée à la déesse du repos. Les Romains lui avaient érigé un temple. *V.* Agénorie.

Striba ou Striborg (*Myth. Slav.*), divinité de Kiew, où sa statue fut aussi érigée par ordre de Wladimir. On ne sait rien de plus sur son sujet.

Strictè, *mouchetée*, chienne d'Actéon.

Stri-Rama-Naomi (*Myth. Ind.*), fête qui tombe le neuvième jour après la pleine lune dans le mois d'Avril, et qui est très célèbre dans les temples de Wishnou; c'est le jour de la naissance de Rama : elle dure neuf jours. Chaque soir on promène le dieu processionnellement dans les rues sur différentes montures, et au retour, on l'expose dans un *Madan*, ou reposoir du temple, pour y recevoir les adorations du peuple.

Strivaichevanals (*Myth. Ind.*), troisième subdivision dans la tribu des Brahmes. Ce sont proprement les Brahmes de Wishnou; ils sont chargés des cérémonies dans ses temples, et sont dans leur secte ce que les Sivébramnals sont dans celle de Siva. C'est de leur tribu que se tirent les Gourous de Wishnou, nommés *Adjariers*. Cette tribu se subdivise en deux autres, dont les opinions diffèrent sur la nature de Dieu; l'une se nomme *Vadacalers*, et l'autre *Ingalers*. On les distingue par le signe du front, qui ressemble à un upsilon : celui des premiers descend sur le nez, et se termine en pointe; les bords en sont blancs, et la marque du milieu jaune : le signe des derniers se termine en s'arrondissant entre les deux sourcils;

les bords en sont blancs, et la marque du milieu rouge. Le blanc représente Wishnou; le jaune et le rouge, Lackshmi son épouse. C'est à leur lever et à jeûn qu'ils doivent mettre ces signes.

Strophades, isles de la mer Ionienne, sur la côte du Péloponèse, habitées autrefois par les Harpyies, aujourd'hui par des moines.

Strophéus, surnom de Mercure, qui désigne un homme adroit et rusé dans les affaires. Rac. *Strophè*, détour; ou, selon *Hésychius*, parcequ'on le plaçait auprès des portes qu'on ouvre et ferme sans cesse, ou parcequ'il procure du bonheur dans le commerce.

1. Strophius, roi de Phocide, avait épousé Anaxibie, sœur d'Agamemnon, dont il eut Pylade. Ce fut lui qui sauva Oreste, encore enfant, de la cruauté d'Egisthe.

2. — Fils de Pylade et d'Electre.

Stroppus, couronne ou bonnet que les prêtres mettaient sur leur tête dans les sacrifices et dans les cérémonies religieuses.

Strufertaires, hommes préposés pour purifier les arbres foudroyés. Cette purification consistait à offrir des gâteaux sous ces arbres.

Stryges. *V*. Vampires.

Strymo, fille du dieu Scamandre, et femme de Laomédon.

1. Strymon, fleuve de Thrace, sur les bords duquel Orphée déplorait la mort d'Eurydice.

2. — Fils de Mars.

Strymonius, guerrier qui, dans l'*Enéide*, a la main droite coupée par Halésus.

Stufo (*Myth. Scand.*), le Bacchus des habitants de la Haute-Saxe et de la Thuringe.

Stupidité. (*Iconol.*) *Cochin*, après *Ripa*, l'allégorise par une femme vêtue négligemment, couronnée de narcisses, et qui en tient dans sa main. Elle est appuyée sur une chèvre qui broute des feuilles de la plante nommée *Chardon roland*. *V*. Sottise. Les anciens en avaient fait une déesse. L'érable lui était consacré. *Servius*.

Stygius, surnom de Jupiter, lorsqu'il représente Pluton.

Stygné, fille de Danaüs.

1. Style, Fleuri, tendre, et héroïque. (*Iconol.*) On l'exprime par un génie qui soutient une corne d'abondance remplie de fleurs, de myrte et de laurier.

2. — pur et châtié. (*Iconol.*) On le désigne par un génie qui tient une plume et une lime entourées de fleurs.

Stymphale, lac d'Arcadie: il y avait sur ce lac des oiseaux monstrueux, dont les ailes, la tête et le bec étaient de fer, et les ongles extrêmement crochus: ils lançaient des dards de fer contre ceux qui les attaquaient; le dieu Mars les avait lui-même dressés au combat. Ils étaient en si grand nombre, et d'une grosseur si extraordinaire, que, lorsqu'ils volaient, leurs ailes interceptaient la clarté du soleil. Hercule, ayant reçu de Minerve une espèce de tymbales d'airain propres à épouvanter ces oiseaux, s'en servit pour les attirer hors du bois où ils se retiraient, et les extermina à coups de flèches. On croit qu'il s'agit ici de quelques troupes de brigands qui ravageaient la campagne, et détroussaient les passants aux environs du lac Stymphale. Hercule trouva peut-être le moyen de les faire sortir de leur retraite, et les fit périr avec le secours de ses compagnons.

Stymphalides, oiseaux de proie. *V*. Stymphale.

Stymphalie, Diane, honorée à Stymphale, où elle avait une statue de bois doré, et un temple dont la voûte était ornée de figures d'oiseaux stymphalides. Sur le derrière du temple on voyait des statues de marbre blanc, qui représentaient de jeunes filles avec des cuisses et des jambes d'oiseau. Les habitants de Stymphale éprouvèrent, dit-on, la colère de la déesse d'une manière terrible. La fête de Diane était négligée, on n'y observait plus les cérémonies prescrites par la coutume. Un jour les eaux du lac grossirent au point d'inonder la campagne l'espace de plus de quatre cents stades. Un chasseur

qui lançait une biche se jeta à la nage dans cette espèce de lac, et ne cessa de poursuivre l'animal jusqu'à ce que, tombés tous deux dans le même gouffre, ils disparurent et se noyèrent. Les eaux se retirèrent à l'instant, en moins d'un jour la terre parut sèche. Depuis cet événement, la fête de Diane se célébra à Stymphale avec plus de pompe et de dévotion.

Stymphalus, fils d'Elatus et de Laodicé, roi d'Arcadie. Pélops en guerre avec lui, l'attira par trahison et le fit hacher en morceaux. Sa mort fut suivie d'une grande sécheresse que les prières d'Eaque firent cesser. Selon *Pausanias*, Stymphalus était père d'Agamède, de Gortys et de Parthénope.

Styracite, surnom d'Apollon, pris du culte qu'on lui rendait sur le Styracion, montagne de Crète.

Styrus, roi d'Albanie, auquel Eétès promit la main de sa fille Médée, pour obtenir ses secours contre les Argonautes.

Styx, fontaine célèbre que la mythologie a placée dans le pays des ombres, était, ainsi que la plupart des autres fleuves, située en Egypte. Ce fut près de ses bords qu'Isis ensevelit les membres de son époux Osiris, que l'assassin Typhon avait inhumainement cachés, et qu'elle avait rassemblés avec peine. Elle choisit pour cette sépulture le Styx, parceque l'accès en était difficile, et que ses eaux, murmurant avec un bruit sourd, inspiraient une sombre tristesse. Cette fontaine conserva longtemps son nom dans cette contrée, et *Ptolémée* en fait mention.

Orphée, en apportant aux Grecs la fable des Enfers, n'oublia pas de leur parler du Styx. Les poètes en firent une nymphe, fille de l'Océan et de Téthys; « et de tous les enfants » à qui ils avaient donné le jour, dit » *Hésiode*, elle fut la plus respec» table. » Pallas, fils de Créius et d'Eurybie, en devint amoureux, et la rendit mère de Zélus, de la nymphe Nicé, de la Force et de la Victoire.

Lorsque Jupiter, pour punir l'orgueil des Titans, appela tous les immortels à son secours, ce fut Styx qui accourut la première avec cette famille redoutable. Le maître des dieux, charmé de ce dévouement, la combla de bienfaits. « Il prit, » dit *Hésiode*, pour commensaux » tous ses enfants; et, par la distinc» tion la plus flatteuse, il voulut » qu'elle fût le lien sacré des promes» ses des dieux; et il établit les peines » les plus graves contre ceux qui vio» leraient les serments faits en son » nom. »

En jurant par le Styx, il fallait, suivant *Homère*, que les dieux eussent une main étendue sur la terre, et l'autre sur la mer.

Les uns, pour trouver l'étymologie du nom de Styx, ont eu recours à l'hébreu, et ils l'ont fait dériver du mot *me-stouch*, l'eau du silence; d'autres, du mot grec *stagma*, goutte, ce qui distile peu-à-peu. Ce nom était originaire d'Egypte; et loin d'avoir été formé par le grec, il a pu y introduire le mot *stagma*; car cette langue adopta plusieurs mots des Egyptiens, et sur-tout les noms de leurs dieux. Les Arcadiens donnèrent ensuite, par analogie, le nom de Styx à une fontaine de leur contrée, située près de la ville de Nonacris. Ses eaux découlaient insensiblement d'un rocher fort elevé, et formaient un petit ruisseau qui allait se mêler aux ondes du fleuve Crathis.

Outre la fontaine d'Egypte et cette dernière, on en connaissait encore une de ce nom près du port Lucrin et du lac Averne, en Italie, et une autre au milieu de l'Arabie heureuse, preuve certaine que le nom Styx n'était pas grec, mais formé par la langue égyptienne, qui fut en usage dans l'Arabie, et qui y exprimait sans doute une eau qui s'écoule avec lenteur.

Iconol. On représentait aussi le Styx sous la figure d'une femme vêtue de noir, et se reposant sur une urne dont l'eau s'échappe à peine. Quelquefois on la voit dans son palais qui était une grotte souterraine, « soutenue, dit *Hésiode*, par des » colonnes aussi éclatantes que l'ar-

gent. » Le poète décrit ainsi ces crystaux ou stalactites qui se forment d'ordinaire dans les cavités, où l'eau qui distille des rochers se congèle avant que d'être tombée.

« Celle du Styx, dit *Hésiode*,
» forme sous terre un ruisseau tou-
» jours couvert d'une sombre nuit.
» Elle coule dans le Tartare; mais
» la dixième partie est réservée pour
» la punition des dieux parjures.
» Quiconque d'entr'eux s'est rendu
» coupable demeure un an sans
» respiration, sans parole et sans
» vie; il est étendu sur un lit dans
» un engourdissement total, et privé
» du nectar et de l'ambroisie. A la
» fin de ce terme, sa punition n'est
» pas finie; il est séparé pour neuf
» ans encore de la compagnie des
» dieux. Il n'est admis ni à leurs as-
» semblées, ni à leurs festins; et ce
» n'est qu'après ce temps qu'il peut
» rentrer dans tous ses droits. »

C'était Isis qui, par ordre de Jupiter, allait puiser cette eau redoutable; mais le poison qu'elle contenait était si subtil qu'il brisait tous les vaisseaux où on le renfermait, excepté ceux faits avec de la corne de cheval.

Le fondement de cette fable est peut-être l'usage où furent les Grecs de se servir de l'eau du Styx pour éprouver les coupables, comme les Hébreux employaient les eaux amères, et les Celtes, l'eau du Rhin, pour découvrir les adultères. Peut-être aussi, comme l'eau de la fontaine était extrêmement froide, ceux qui en buvaient inconsidérément prenaient-ils une extinction de voix que la superstition crut devoir attribuer à une violation de serment.

Suivant *Platon*, les ondes du Styx étaient bleuâtres; et les poissons qu'elles contenaient étaient si petits et si décharnés, qu'à peine pouvoit-on les apercevoir. Ils étaient noirs, ainsi que tous les reptiles affreux qui séjournaient sur ses bords.

C'était encore dans les eaux infectes du Styx que les Grecs placèrent les traîtres et les calomniateurs. Cette idée de plonger dans des marais fangeux les âmes des méchants semble appartenir à tous les peuples idolâtres; et les sauvages de nos jours croient encore que leurs ennemis et les pervers vont habiter, après leur mort, des lacs éloignés et infects, où ils doivent souffrir mille peines.

Les peuples d'Italie, qui regardaient comme des dieux tous les lacs et tous les fleuves de leur climat, qui adoraient le lac d'Albe, le lac Fucin, ceux d'Aricie et de Cutilie; les fleuves Clitumne et Numique; qui se prosternaient devant les étangs de Marica, la fontaine Juturne, et les eaux Férentines et de Féronie, prirent facilement des Grecs leur respect pour le Styx et les autres fleuves infernaux. Aussi voit-on souvent leurs noms et leurs attributs dans les ouvrages de leurs plus célèbres poètes; et s'il y a peu de monuments qui les représentent parmi eux, c'est que pendant long-temps, et depuis le règne de Numa jusqu'au consulat de Cornélius Cethegus, les Romains et les peuples voisins, soupçonnant avec raison l'incorporalité des dieux, regardèrent comme une impiété l'usage des nations qui osaient les peindre et les sculpter.

Suada, une des déesses qui président au mariage. C'est la même que la suivante.

Suadela, déesse de la persuasion et de l'éloquence, fille de Vénus et sa compagne chérie.

Suan-ming (*Myth. Chin.*), *métier de diseur de bonne aventure*. La Chine est pleine de gens qui calculent les nativités, et qui, jouant d'une espèce de téorbe, vont de maison en maison pour offrir à chacun de lui dire sa bonne ou mauvaise fortune. La plupart sont des aveugles, et le prix de leurs services est d'environ deux liards. Il n'y a point d'extravagances qu'ils ne débitent sur les huit lettres dont l'an, le jour, le mois et l'heure de la naissance sont composés. Ils prédisent les disgraces dont on est menacé; ils promettent des richesses et des honneurs, du succès dans les entreprises de

commerce, et dans l'étude des sciences; ils découvrent la cause de vos maladies et de celles de vos enfants, les raisons qui vous ont fait perdre votre père et votre mère, etc. Les infortunes viennent toujours de quelque esprit que vous avez eu le malheur d'offenser; ils vous conseillent de ne pas perdre de temps pour l'apaiser, et de faire appeler promptement un certain brahme. Si les prédictions se trouvent fausses, le peuple se contente de dire : « Cet » homme entend mal son métier. »

Subdiales, temples découverts et en plein air, mais dont l'enceinte était environnée de portiques. Rac. *Sub dio*, à l'air. *V.* Hypèthres.

Subigus, un des dieux qui présidaient à la consommation du mariage. Rac. *Subigere,* soumettre.

Subjugus, un des dieux du mariage. Rac. *Jugum,* joug.

Subruncinator, ou Subruncator, un des dieux des laboureurs.

Subsolanus, vent d'est. *V.* Solanus.

Substance (*Iconol.*), ce qui constitue chaque chose. On personnifie la substance matérielle par une belle femme dans un juste embonpoint, couronnée de pampres et d'épis de bled, et pressant ses mamelles, dont elle fait jaillir le lait en abondance.

Subtilité de génie. (*Icon.*) Les Grecs allégorisaient ce sujet par une Minerve qui tenait un javelot sur la tête d'un sphinx.

Succès (*Iconol.*), divinité à laquelle les Grecs rendaient un culte particulier, et avaient érigé un temple et des statues. Ce dieu était représenté tout nu, proche d'un autel, tenant une patère dans une main, et dans l'autre des épis et des pavots. *V.* Bonus Eventus.

Succin, ou *l'ambre jaune*, qui se trouve dans le Pô, est, selon les poètes, le produit des larmes des Héliades.

Succincta. *V.* Diane.

Succoth. C'est ainsi que les Juifs modernes nomment la fête des tentes ou des tabernacles, qu'ils célèbrent le 15 du mois de Tisri, ou de Septembre, en mémoire des tentes sous lesquelles leurs pères habitèrent si long-temps dans le désert, après être sortis de l'Egypte. Chacun fait auprès de sa maison, dans un lieu découvert, une cabane couverte de feuillages, et décorée en dedans de plusieurs ornements. Les rabbins ont fait plusieurs remarques subtiles sur la hauteur et sur la largeur que doivent avoir ces cabanes. Pendant les huit jours que dure la fête, les Juifs n'ont point d'autre logement. Ils y prennent leurs repas; et quelques uns même y couchent. L'office qui se fait pendant ces jours dans la synagogue est accompagné d'une cérémonie particulière. Les Juifs font chaque jour une espèce de procession autour du pupitre qui est au milieu de la synagogue, tenant dans la main droite une branche de palmier, trois de myrte et deux de saule, liées ensemble, et dans la main gauche une branche de citronnier avec son fruit, en agitant ces branches vers les quatre parties du monde. Le septième jour de la fête, qui est le plus solennel, ils font sept fois le tour du pupitre, tenant seulement des branches de saule. Le dernier jour de cette fête, on achève de lire tout le Pentateuque, et l'on choisit deux hommes que l'on nomme époux de la loi, dont l'un lit la fin du Pentateuque, et l'autre le recommence. Le premier se nomme Ladan-Thora, et le second Ladan-Baréséid. Après la cérémonie, ils sont tous deux reconduits dans leur maison en grande pompe, escortés de leurs parents, de leurs amis, et d'une foule de peuple. Ce jour est spécialement consacré à la joie, et on l'appelle Simcha-Thora, ou joie pour la loi.

Succubes, espèce de Songes qui prenaient la forme de femmes, au contraire des Incubes qui prenaient celle d'hommes. On les rangeait dans la classe des dieux rustiques.

Suchus, crocodile apprivoisé qu'on honorait à Arsinoé en Egypte. Les prêtres l'ornaient magnifique-

ment le jour de sa fête, et les dévots à cette divinité venaient lui présenter du pain et du vin.

Sucron, Rutule tué par Enée.

Suculæ, nom que les Latins donnaient aux Hyades.

Sudra. C'est ainsi qu'on nomme la robe dont les mages des Guèbres sont révêtus. Cette robe est d'une couleur qui tire sur le rouge. Elle à des manches extrêmement larges, et descend jusqu'à la moitié de la jambe. Les mages l'attachent avec une ceinture qui fait deux fois le tour de leur corps, et qu'ils nouent derrière le dos. Cette ceinture est ordinairement de laine, ou de poil de chameau.

Sudzététès. C'étaient des Juifs qui étudiaient la science énigmatique des prophéties, et qui prétendaient en découvrir le sens. Rac. *Sudzetein*, rechercher.

Suffibulum, voile blanc dont les vestales se couronnaient la tète en sacrifiant (rac. *Fibula*), parceque ce voile était attaché avec une boucle ou agraffe, de crainte qu'il ne tombât.

Suffitio, purification pratiquée par ceux qui avaient assisté à des funérailles; elle consistait à passer rapidement sur du feu, ou à recevoir une légère aspersion d'eau lustrale.

Suicide. Un poète anglais, *Savage*, qui l'a personnifié, le dépeint ainsi : « Ce monstre, avide de sa destruction, toujours aux côtés de l'homme, n'attend que le moment de trouble où l'appellera sa fureur. La mort est dans ses mains, et la rage étincelle dans ses yeux ardents et concentrés. Il traîne une robe où sont peintes les images de toutes les calamités de la vie; dans une de ses mains est un miroir qui rapproche et multiplie à ses yeux les groupes des malheurs. Plongé dans une langueur consumante, ennemi du travail et de tout effort généreux, accablé de lui-même, il se jette sur un lit pour essayer d'y goûter quelque repos; le repos le fuit. Il rêve tristement, l'œil attaché sur les maux dont sa robe lui retrace les figures. L'aversion qu'il a conçue pour lui-même se change en horreur, il ne peut plus se voir ni se supporter. Pour se délivrer du tourment de se sentir, il tente encore de s'assoupir, il implore la puissance du Sommeil; mais si le Sommeil ferme encore ses paupières appesanties, son âme veille sans relâche; bientôt, la secousse d'un rêve cruel l'agite et le réveille. Il se lève, il se promène de place en place, à pas interrompus, morne et pensif, sans pouvoir s'arrêter; tantôt il lève les yeux sur le soleil et maudit ses rayons; tantôt il les abaisse sur la terre reverdie par le printemps; mais sa verdure et ses couleurs lui semblent mortes et flétries; de sombres spectres errent devant sa vue; il soulève encore une fois ses yeux, et il essuie des larmes de sang qui coulent de ses prunelles enflammées et livides. Ses sourcils chargés d'affreux desseins se froncent et se contractent; ils retracent les tourments de son âme agonisante. Viens à moi, pâle malheureux, s'écrie-t-il, viens que je te soulage; je suis le fils du Désespoir, et mon nom est le Suicide. »

Sulèves (*Iconol.*), divinités champêtres, qu'on trouve au nombre de trois sur un ancien marbre; elles sont assises, tenant des fruits et des épis. On ne sait point l'origine de leur nom.

Sulfi, divinités honorées des Gaulois, et dont on ne connaît ni le culte ni les fonctions. On les croit pourtant assez modernes, et peut-être le modèle des Sylphes.

Sulmon, un des capitaines de Turnus, tué par Nisus.

Sumès. Les Carthaginois honoraient Mercure sous ce nom, qui signifiait, en langue punique, le messager des dieux.

Summanalia, gâteaux de farine, faits en forme de roue. On dérive ce mot du dieu Summanus, auquel on les offrait. D'autres le font venir de *Sumen*, mamelle de truie, dont ils avaient la forme.

Summanus, nom sous lequel les habitants du Latium invoquaient Pluton, et qui signifiait le souverain

des Mânes. *Summus Manium.* Les Etrusques lui attribuaient les foudres nocturnes, et celles qui descendaient en ligne droite, au lieu que les obliques venaient de Jupiter. On lui éleva un temple superbe sur un mont près de Pistorium, encore appelé de nos jours *Monte Sumano.* Titus Latius porta son culte à Rome. Les tempêtes nocturnes, dont on le croyait auteur, plus redoutables que celles du jour, lui firent rendre des hommages plus respectueux qu'à Jupiter lui-même. *Cicéron* raconte que Summanus avait une statue de terre, placée sur le faîte du temple de Jupiter. Cette statue ayant été frappée de la foudre, et la tête ne s'en étant trouvée nulle part, les aruspices consultés répondirent que le tonnerre l'avait jetée dans le Tybre; elle y fut effectivement trouvée entière à l'endroit qu'ils avaient désigné. Summanus eut depuis un temple près de celui de la Jeunesse, et un autel au Capitole. Sa fête se célébrait le 24 de Juin. On lui immolait deux moutons noirs, ornés de bandelettes noires.

Suniade. Minerve était ainsi nommée du promontoire de Sunium, où elle avait un temple. Il en reste encore dix-neuf colonnes; ce qui a fait donner à ce promontoire le nom de Cap Colonne, qu'il porte aujourd'hui.

Suniarate, Neptune adoré sur le promontoire Sunium.

Sunkahai (*Myth. Tart.*), idole adorée par les Kalmouks. *Voyage de Pallas.*

Sunna (*Myth. Celt.*), nom du Soleil dans l'*Edda*, qui suppose que cet astre court vîte parcequ'il craint un loup toujours prêt à le dévorer; explication populaire des éclipses. (*V.* Mane.) Avant d'être engloutie par le loup Fenris, cette déesse (le soleil est féminin dans les langues du nord) aura mis au jour une fille aussi belle, aussi brillante qu'elle-même, qui marchera sur les traces de sa mère, et éclairera un monde nouveau, né des cendres du premier.

Sunnet (*Myth. Mah.*), devoirs qui ne sont pas de droit divin chez les Turcs, et dont on peut se dispenser sans encourir l'indignation de Dieu et de son prophète.

Sunnis ou Sonnis (*M. Mah.*), secte mahométane, attachée à la Sonna, et opposée à celle des Schiais, ou mahométans de Perse. Dans cette secte, il n'est pas permis de disputer de la religion; mais seulement de la maintenir le cimeterre à la main. Les Sonnistes et les Schiais, c'est-à-dire les Turcs et les Persans se traitent mutuellement d'Hérétiques, et s'anathématisent solemnellement.

Suovetaurilia, ou les sacrifices du bélier, du verrat et du taureau: c'étaient les plus grands et les plus considérables sacrifices que l'on faisait à Mars. Ce sacrifice se faisait par la lustration ou l'expiation des champs, des fonds de terre, des armées, des villes et de plusieurs autres choses, pour les sanctifier, ou les expirer, ou les purifier, et attirer la protection des dieux par cet acte de religion. Les Suovetaurilia étaient distingués en grands et petits: les petits étaient ceux où l'on immolait de jeunes animaux, un jeune cochon, un agneau, un veau; les grands étaient ceux qui se faisaient avec des animaux parfaits qui avaient toute leur taille, comme le verrat, le bélier, le taureau. Avant les sacrifices, on faisait faire à ces animaux trois fois le tour de la chose dont on voulait faire l'expiation, comme le dit *Virgile*: « Que la » victime qui doit être offerte soit pro- » menée trois fois autour des mois- » sons. » Le verrats était toujours immolé le premier, comme l'animal qui nuit le plus aux semences et aux moissons, et successivement le bélier et le taureau. Les Suovetaurilia étaient chez les Romains un sacrifice à Mars: mais chez les Grecs ce sacrifice était offert à d'autres dieux; dans *Homère* à Neptune, et à Esculape dans *Pausanias*, comme aussi à Hercule, et peut-être à d'autres encore.

Superbe (*Iconol.*), la soif des grandeurs et la complaisance outrée

pour son mérite personnel. On la peint sous les traits d'une belle femme, dans une attitude altière, vêtue richement; sa coiffure est chargée d'or et de perles. Attribut, un paon qui fait la roue.

Superbennia, fils d'Ixora dieu indien, et de Paramesséri, est adoré par les Indiens, qui le représentent avec six faces et douze bras. Ils racontent que Paramesséri, se baignant un jour dans une citerne vit passer six tisserands qui jetèrent sur elle des regards amoureux. Elle, de son côté, les regarda assez tendrement. Ce fut de ces regards mutuels que naquit Superbennia. Les tisserands, qui le regardaient, avec quelque raison, comme leur fils, se chargèrent de son éducation, et s'en acquittèrent avec tant de succès, que lorsqu'il fut grand, Ixora, charmé de son esprit, ne fit point difficulté de l'adopter. Superbennia était fort agile, et aimait les exercices du corps. Il se promenait souvent monté sur un paon, dont Ixora lui avait fait présent. Son frère Quenavadi n'était pas, à beaucoup près, si alerte; sa monture n'était pas si avantageuse, car il n'en avait point d'autre qu'une souris. Mais, en récompense, il était beaucoup plus rusé; en voici une preuve : Ixora, leur père, ayant promis de donner une belle figue à celui des deux qui ferait le plus promptement le tour de la montagne de Calaja, Superbennia partit comme un éclair, monté sur son paon, et se promettait bien de se régaler de la figue; mais Quenavadi, laissant son frère prendre le devant, alla par provision manger la figue qui était exposée à l'entrée de la carrière, comme le prix du vainqueur. Superbennia, après avoir achevé sa course, fut très surpris de ne plus trouver de figue. Il entra dans une furieuse colère contre son frère, et il fallut qu'Ixora, pour l'apaiser, lui donnât une autre figue.

Superhuméral. *V.* Ephod.

Superi. Les dieux du ciel différaient des dieux des enfers, 1°. par le nombre des autels : on en élevait toujours trois aux premiers, et seulement deux aux seconds : telle était la discipline du rit pontifical. 2°. La manière de sacrifier n'était pas la même : ceux qui sacrifiaient aux dieux infernaux recevaient seulement l'aspersion; et ceux qui sacrifiaient aux dieux du ciel se lavaient tout-à-fait, comme nous l'apprend *Macrobe*. On offrait de l'encens et du vin aux premiers, en leur adressant trois fois la parole; et on ne présentait que du lait aux autres, en les invoquant seulement deux fois. Les victimes qu'on immolait à ceux-ci étaient noires et en nombre pair; celles des dieux du ciel étaient blanches et en nombre impair. Il y avait encore de la différence dans la situation de la victime, dans la manière de l'égorger, et dans celle de faire les libations et les prières. La victime des dieux célestes avait la tête levée quand on la frappait; on l'égorgeait par-dessus le cou; et cela s'exprimait, par *ferrum imponere* : on versait le sang sur l'autel. Les libations se faisaient en tenant le dedans de la main en haut; ce qui s'appelait, *fundere manu supinâ*. On parlait à haute voix en regardant le ciel. Tout le contraire arrivait quand il s'agissait d'un sacrifice aux dieux infernaux. La victime avait la tête baissée vers la terre; on l'égorgeait par-dessous, et c'était *ferrum supponere;* le sang était versé dans un trou qu'on faisait en terre. On renversait la main droite du côté de la gauche; ce qui s'appelait *invergere* : et enfin les prières que l'on adressait à ces dieux se faisaient les mains baissées, et en frappant la terre avec les pieds, parcequ'on croyait qu'ils faisaient leur demeure sous la terre.

Superstition. (*Iconol.*) *Ripa* et *Cochin* la représentent par une vieille femme qui a une chouette sur la tête, une corneille à côté, un livre sous le bras, un cierge à la main, des amulettes au cou, et qui contemple un tableau où sont tracées les étoiles, dont elle croit les influences dangereuses. On lui donne aussi un ban-

deau, et on y joint le vol des oiseaux et les poulets sacrés, ou telle autre superstition des anciens. *V.* Scrupule.

Supplication (*Iconol.*), cérémonie religieuse ordonnée par le sénat romain pour apaiser les dieux, les supplier d'être propices, ou pour les remercier de faveurs reçues, telles qu'une victoire signalée. On étendait à terre des lits magnifiques dans les temples, au pied des autels, et les sénateurs allaient avec leur famille et le peuple chanter des hymnes et présenter des offrandes de fleurs odoriférantes. Les duumvirs étaient chargés de ces sortes de fêtes. Dans les commencements de la république, elles ne duraient qu'un jour ou deux; mais dans la suite ce nombre fut considérablement augmenté en proportion de l'agrandissement de l'empire. Une jeune vierge, gracieuse, couronnée de laurier, à genoux sur un de ces lits, et parant un autel d'une guirlande de fleurs, est l'allégorie de la Supplication.

Suppositith, *suppléants*, gladiateurs que, dans le combat, on mettait à la place de ceux qui avaient été vaincus.

Supramanya (*Myth. ind.*), second fils de Shiva. Son père le fit sortir de son œil du milieu du front pour détruire le géant Soura-Parpma. Ce dernier, à force de pénitences, avait obtenu le gouvernement du monde et l'immortalité; mais il devint si méchant que Dieu fut obligé de le punir. Il envoya contre lui Supramanya, qui le combattit inutilement pendant dix jours; mais ensuite il se servit de la *velle*, arme qu'il avait reçue de Shiva, et qui coupa le géant en deux : ces deux parties se changèrent, l'une en paon, et l'autre en coq. Supramanya leur donna un meilleur cœur, et pour lors ils reconnurent Shiva. Il enjoignit au paon de lui servir de monture, et au coq de se tenir dans le pavillon de son char. Aussi, dans les temples particuliers qui lui sont consacrés, et dans tous ceux de Shiva, où il a toujours une petite chapelle, il est représenté monté sur un paon avec six têtes et douze bras, ayant à ses côtés ses deux femmes.

Sura'dévé (*Myth. Ind.*), déesse du vin, née, suivant les Indous, de l'Océan mêlé avec la montagne Mandar; fable qui semble indiquer que ces peuples viennent originairement d'un pays où le vin était regardé comme une faveur des dieux, quoique, depuis, les dangers de l'intempérance aient décidé leurs sages législateurs à interdire l'usage des liqueurs spiritueuses.

Surate (*Myth. Mah.*), chapitre du Qôran. Ce livre est divisé en cent quatorze *surates*, parceque chaque chapitre était une leçon que l'auteur donnait à apprendre à ses sectateurs.

Suremini (*Myth. Mah.*), nom de celui qui commande en chef les pèlerins qui vont à la Mecque. Le grand-seigneur nomme le Surémini, et c'est par lui qu'il envoie tous les ans à la Mecque cinq cents sequins, un Qôran couvert d'or sur un chameau, et autant de drap noir qu'il en faut pour servir de tenture aux mosquées de la Mecque.

Sûreté. (*Iconol.*) Sur une ancienne médaille de Macrin, elle est figurée par une femme qui, de la main droite, s'appuie sur une pique, et de la gauche sur une colonne, symbole de fermeté, comme la pique en est un de commandement. Elle est représentée à-peu-près sous les mêmes traits sur une autre médaille du même empereur : c'est une femme qui, de la main droite, s'appuie sur une massue, et de la gauche sur un cippe, avec cette inscription : *Securitas temporum.* On la voit encore, sur une médaille d'Othon, sous l'emblème d'une femme qui, de la main droite, tient une couronne, et de la gauche une lance, avec ces mots : *Securitas P. R.* Dans le tableau de la grande galerie de Versailles, qui représente la police et la sûreté établies dans Paris, *Lebrun* l'a personnifiée sous la figure d'une femme qui tient d'une

main sa bourse ouverte, et s'appuie de l'autre sur un faisceau d'armes. Sur les médailles modernes, la Sûreté de l'empire, due aux places fortes, est exprimée par une femme assise, et qui, le casque en tête et la pique à la main, s'appuie sur un piédestal; près d'elle sont divers plans de forteresses; de l'autre côté, des équerres et autres instruments d'architecture. *Cochin* a exprimé la Sûreté, en général, par une femme qui dort appuyée sur une colonne et la pique à la main. Une porte garnie de plaques et de clous de fer protège son sommeil.

Suri. (*Myth. Afr.*) Ce mot, qui dans la langue des Hottentots signifie *maître*, est le nom de leurs prêtres ou maîtres des cérémonies.

Surkhrag. (*Myth. Or.*) Dive ou géant qui n'était ni de la race des hommes, ni de la postérité d'Adam, et qui commandait les armées de Soliman Tchaghi lorsque toute la terre était entre les mains des Dives ou Ginnes, peuple corporel et soumis à la mort. Dieu, irrité contre ces Dives à cause de leurs fréquentes rebellions, ayant résolu de donner le monde à créer à de nouvelles créatures, et créé pour cet effet Adam, Surkhrag obéit à Dieu, et rendit hommage à ce premier père des hommes, ainsi qu'à Seth son fils, devenu monarque de la terre. Ce fut lui qui demanda à ce patriarche Rocaël, fils d'Adam, pour être son visir. *Bib. Or.*

Sürodon, un des dieux subalternes des Tschouwasches. *Voyage de Pallas.*

Surtur (*Myth. Celt.*), génie qui doit, à la fin du monde, revenir à la tête des génies du feu, précédé et suivi de tourbillons de flammes, pénétrer par une ouverture du ciel, briser le pont de Bifrost, et, armé d'une épée plus étincelante que le soleil, combattre les dieux, lancer des feux sur toute la terre, et consumer le monde entier. Il aura pour antagoniste le dieu Frey qui succombera.

Su'rya (*Myth. Ind.*), le disque du soleil personnifié; ce dieu est porté sur un char traîné par sept chevaux verts, précédé d'Aruna, ou le Point du Jour, qui fait les fonctions de conducteur, et suivi de milliers de génies qui lui rendent hommage et chantent ses louanges. Ses sectateurs s'appellent *Sauras.* Il a une multitude de noms, et entr'autres douze épithètes ou titres qui désignent ses divers pouvoirs dans chacun des douze mois. Ces pouvoirs sont appelés *Adityas*, ou fils d'Adity. Ce dieu est souvent descendu de son char sous une forme humaine.

Sus, un des torrents qui tombent du mont Olympe. Equivoque singulière d'un oracle sur le mot *Sus. V.* Libéthra, Orphée.

Suwa (*Myth. Jap.*), dieu des chasseurs, en l'honneur duquel les bonzes font tous les ans une procession solennelle. Un concert bruyant de tous les instruments de musique en usage dans le pays annonce la procession. On voit paraître à la tête deux chevaux de main, remarquables par leur blancheur et par leur maigreur. Ces chevaux sont suivis des bannières, des drapeaux, des enseignes, qui sont autant de symboles de la fête et du dieu qui en est l'objet. Parmi ces figures symboliques, on distingue une lance courte, large, entièrement dorée, d'un travail fort grossier, et un bâton court à l'extrémité duquel est attaché du papier blanc. On porte ensuite sur des siéges creux ce qu'on appelle les *Mikosi.* Ce sont des espèces de châsses d'une forme octogone qui sont faites très proprement, et couvertes d'un beau vernis. On met ordinairement dans ces châsses les aumônes des dévots, que des personnes gagées vont recueillir de tous côtés avec un tronc. On voit ensuite venir deux palanquins occupés par les supérieurs du temple de la divinité dont on célèbre la fête. Après ses voitures marchent deux chevaux qui ne sont pas plus gras que ceux qui ont ouvert la procession. Les prêtres s'avancent ensuite

d'un pas grave et en bon ordre. La foule du peuple termine la marche. Lorsque l'on est arrivé à la pagode de Suwa, et que les prètres ont pris leur place, on y voit entrer les députés du gouverneur de la ville, qui viennent, en son nom, rendre hommage aux supérieurs du temple. Ils sont accompagnés de vingt piques, au sommet desquelles sont attachés des copeaux de bois peints et vernissés. Avant d'entrer dans le temple, les députés ne manquent pas de se laver les mains dans un grand bassin qui est devant la porte. Après qu'ils ont rendu leurs hommages, un Nrège ou bonze séculier leur offre un petit vase de terre commune, rempli d'une certaine bière faite avec du riz, qu'on nomme *ancasaki*. Ce présent grossier est l'image de la simplicité et de la pauvreté des premiers habitants du Japon.

Swa'ha' (*Myth. Ind.*), femme d'Agni, dieu du feu, et qui paraît répondre à la plus jeune Vesta.

Swerga (*Myth. Ind.*), premier ciel des Indiens.

Swétowid, Swiatowid, et Swiatowitsch (*Myth. Slav.*), dieu du soleil et de la guerre. Il était adoré, dans l'isle de Rugen, dans la ville slavonne d'Acron, dont les habitants, tant hommes que femmes, apportaient chaque année dans son temple une certaine monnaie pour offrande. Sa statue était d'un bois dur, d'une grandeur monstrueuse, à quatre visages, de sorte que son image se voyait de tous les côtés; emblème apparemment des quatre saisons de l'année. Cette idole n'avait point de barbe; ses cheveux étaient frisés à la manière des Slavons de Rugen, et son habit était court; de la main gauche il tenait un arc, et dans la droite une corne de métal. Sur sa hanche pendait une longue épée dans un fourreau d'argent; à côté de lui était une selle et une bride d'une grandeur extraordinaire. Le dieu était au milieu d'un sanctuaire placé au centre du temple, et fermé de tous côtés par des rideaux d'une étoffe rouge et fort riche. Le jour de sa fête, qui n'arrivait qu'une fois l'année, le prêtre, avec une longue barbe, entrait seul dans le tabernacle, retenant avec soin son haleine; et chaque fois qu'ils voulait respirer, il accourait à la porte du saint-lieu, passait la tête au-dehors, et expirait l'air dont il paraissait suffoqué, comme s'il eût craint que le souffle d'un mortel n'eût souillé la divinité. Après de longues cérémonies, le prêtre remplissait de vin la corne que tenait l'idole, et ce vin y restait jusqu'à l'année suivante. Un cheval blanc était consacré au dieu; il n'était permis qu'au prètre de le monter et de lui couper le crin de la crinière et de la queue. Les habitants d'Acron étaient persuadés que Swétowid montait souvent son cheval lui-même pour combattre les ennemis. La preuve qu'ils en donnaient, c'est qu'après l'avoir laissé la veille bien propre et attaché à un ratelier, ils le trouvaient souvent le lendemain couvert de sueur et de boue, comme s'il eût fait une grande course; et c'était par cette course qu'ils pronostiquaient le bon ou le mauvais succès de leurs guerres. La fête solemnelle avait lieu chaque année à la fin des moissons. Tout le peuple se rassemblait autour du temple; on égorgeait une grande quantité de bétail. La veille, le prêtre nettoyait lui-même le lieu où était la statue. Le jour suivant, il prenait la corne de la main du dieu, se plaçait devant la porte du temple, et, d'après l'inspection du vin versé l'année précédente, prédisait au peuple la fécondité de l'année nouvelle. Quand il y avait peu de vin de dissipé, c'était une marque que l'année devait être abondante; et dans le cas contraire, on ne devait compter que sur une faible récolte. Le prêtre répandait ensuite le vin aux pieds de Swétowid, et, remplissant la corne, buvait à la santé du dieu, et lui demandait pour le peuple l'abondance, la richesse et la victoire. Après avoir bu tout le vin, et rempli de nouveau la corne, il la remettait dans la main du dieu. La divination sur les succès militaires se

faisait

faisait de la manière suivante : on plantait devant le temple six lances, deux de front, et à chaque paire on attachait une troisième en travers, à une hauteur telle que le cheval pût marcher dessus sans sauter. Après de longues et solemnelles prières, le prêtre prenait le cheval par la bride, et le faisait avancer sur ces trois rangs de lances : si le cheval levait toujours le pied droit le premier en passant par les trois rangs, sans être empêché par le pied gauche, l'indice était favorable ; mais si ses pas se croisaient, c'était un mauvais augure ; et de la marche du cheval dépendait l'entreprise ou le retard de la guerre. Les sacrifices achevés, on apportait un pâté rond, fait de miel et de farine, assez grand pour contenir un homme. Le prêtre y entrait, et demandait à haute voix aux assistants s'ils le voyaient ; sur la réponse négative, le prêtre se tournait du côté de l'idole, et priait ce dieu qu'il pût être aperçu l'année suivante. Il bénissait ensuite le peuple au nom de Swétowid, et l'exhortait à faire avec ferveur des sacrifices, leur promettant en récompense qu'ils seraient toujours vainqueurs sur terre et sur mer. On passait le reste de la journée dans les festins, et c'eût été une honte de ne pas s'enivrer.

On amenait quelquefois à cette idole des chrétiens prisonniers en sacrifice. On les plaçait à cheval, revêtus de leur armure ; on attachait ensuite à quatre pieux les jambes du cheval, puis mettant le feu à deux bûchers dressés des deux côtés, on brûlait tout vif le cavalier et la monture; sacrifice que les prêtres assuraient être fort agréable à Swétowid. Le tiers des dépouilles enlevées aux ennemis lui était consacré; ces dépouilles étaient remises entre les mains du prêtre, qui les déposait dans le trésor de Swétowid, d'où il n'était permis de rien distraire. Vers l'an 350, Waldemar, roi de Danemarck, ayant pris Acron, détruisit tous les temples, et fit briser et réduire en cendres la statue de Swétowid.

1. Sybaris, rivière de Lucanie, dont les eaux avaient la propriété de rendre les hommes plus vigoureux. *Plin. l.* 3, *c.* 11.

2. — Un des compagnons d'Enée, tué par Turnus.

1. Syca, nymphe dont Bacchus devint amoureux, et qu'il transforma en figuier. C'est pourquoi ce dieu est souvent couronné de feuilles de cet arbre. Rac. *Sykè,* figuier.

2.—Autre nymphe, une des huit filles d'Oxilus et d'Hamadryade.

Sycéate. *Voy.* Sycitès.

Sycée, un des Titans, qui, fuyant la colère de Jupiter, fut reçu dans le sein de la terre, où il fut changé en figuier.

Sicitès, surnom donné à Bacchus, à cause de la nymphe Syca, ou peut-être parcequ'il fut le premier qui cultiva la figue.

Sycomantie, divination par les feuilles de figuier. On y écrivait les questions ou propositions sur lesquelles on voulait être éclairci. La feuille séchait-elle après la demande faite au devin par le curieux, c'était un mauvais présage; et un heureux augure, si elle tardait à sécher.

Syléa, fille de Corinthus. Polypémon la rendit mère du brigand Sinnis.

Syléus, roi de l'Aulide, fils de Neptune. Selon *Apollodore,* il forçait tous les étrangers à travailler dans sa vigne. Il voulut y contraindre aussi Hercule ; mais ce héros le tua ainsi que sa fille Xénadice. *Conon* place ce mythe dans la Thessalie. Selon lui, Syléus avait une autre fille, qu'il avait fait élever chez son frère Dicæus. Hercule en devint épris, et fut payé de retour ; mais l'ayant ensuite abandonnée, elle mourut bientôt de chagrin. Hercule survint lorsqu'on allait la brûler, et voulut se jeter sur le bûcher. *Euripide* a traité ce sujet dans une tragédie que nous n'avons plus.

Syllis, nymphe aimée d'Apollon, dont elle eut un fils nommé Zeuxippe, qui régna à Sicyone, après Phestus fils d'Hercule.

Sylphe, nom que les cabalistes donnent aux prétendus génies élé-

mentaires de l'air. Ces génies jouent un rôle brillant dans le joli poëme de *Pope*, intitulé *la Boucle de cheveux enlevée*.

Sylphides, intelligences de la même nature que les Sylphes, mais d'un autre sexe, et qui, selon les rêveries des cabalistes, perdent tous leurs droits à l'immortalité lorsqu'elles honorent un sage de leurs faveurs.

Sylphirie, pays des Sylphes. Ce mot est de la création de *Gresset*. V. *les Ombres*.

Sylvain, dieu champêtre chez les Romains, qui présidait aux forêts. On croit qu'il était fils de Faune; d'autres le font fils de Saturne, et le confondent avec Faune. C'était peut-être le Pan des Grecs, qu'ils appelaient Egipan, ou Pan-Chèvre. *Macrobe* distingue trois Sylvains; l'un était dieu domestique ou dieu *Lare;* l'autre, dieu champêtre, et c'était le même que Faune; le troisième, dieu oriental, ou le dieu Terme, et celui-ci était proprement Sylvain. *Servius* dit que c'était là l'opinion commune, mais que, selon les philosophes, Sylvain était le dieu de la matière, qui est la masse et la lie des éléments, c.-à-d. ce qu'il y a de plus grossier dans le feu, dans l'air, dans l'eau, et dans la terre.

Iconol. On trouve Sylvain représenté tantôt avec les cornes et la moitié du corps de chèvre, tantôt avec toute la forme humaine. Les attributs de Sylvain, sous cette dernière forme, sont une serpe à la main, une couronne grossièrement faite de feuilles et de pommes de pin, un habit rustique qui lui descend jusqu'aux genoux, un chien auprès de lui, et des arbres à ses côtés, comme dieu des forêts. Sylvain, sous la forme de Pan, était avec les cornes, les oreilles, et toute la partie inférieure du corps de chèvre, tout nu, et couronné de lierre, mais dont les cornes percent la couronne; portant de la main gauche une branche de pin, ce qui montre que le pin était l'arbre favori de ce dieu. Souvent, au lieu de pin, c'est une branche de cyprès, à cause de la tendresse qu'il avait pour le jeune Cyparisse qui fut métamorphosé en cyprès, ou, selon les historiens, parcequ'il a le premier appris à cultiver cet arbre en Italie. Il y a une troisième manière assez ordinaire de représenter Sylvain; c'est en forme de Terme, où l'on ne voit que la tête et la moitié du corps, sans bras, le reste se terminant en pilier, dont la grosseur diminue toujours jusqu'à la base.

Sylvain fut extrêmement honoré en Italie, où l'on croyait qu'il avait pris naissance, et qu'il avait régné pour le bonheur des hommes. Il avait plusieurs temples à Rome, un dans les jardins du mont Aventin, un autre dans la vallée du mont Viminal, et un troisième sur le bord de la mer, d'où il était appelé *Littoralis*. Ses prêtres formaient un des principaux colléges du sacerdoce romain. Il n'y avait que des hommes qui pussent lui sacrifier. Au commencement on ne lui offrait que du lait; on lui immola ensuite un cochon. On parait ses autels de branches de cyprès ou de pin; c'est pour cela qu'on l'appelait Dendrophore. Sylvain était un dieu ennemi des enfants, et dont on leur faisait peur comme du loup, à cause de l'inclination qu'ont tous les enfants à détruire et à rompre des branches d'arbres; pour les en empêcher, on le leur représentait comme un dieu qui ne souffrait pas impunément qu'on gâtât des choses qui lui étaient consacrées.

Sylvain était regardé comme Incube; aussi était-il la terreur des femmes en couches, et fallait-il implorer contre lui la protection des divinités Intercido, Pilumnus et Déverra.

Sylvains, terme générique qui comprenait les Faunes, les Satyres, les Silènes, les Pans, les Egipans, les Tityres, etc.

Sylve, spectacle qui consistait en une chasse simulée dans le Cirque, et où le peuple lui-même chassait dans une forêt artificielle.

Sylvestris, épithète de Mars. On l'invoquait, selon *Caton*, pour

la conservation des biens de la campagne.

Sylvia, reine d'Albe, et fille de Numitor, fut enfermée avec les vestales par Amulius son oncle, qui ne voulait point de concurrent au trône. Mais un jour, en allant puiser de l'eau dans le Tybre, dont un bras passait alors au travers du jardin des vestales, elle s'endormit sur le bord, rêva que le dieu Mars s'approchait d'elle, et devint mère de Rémus et de Romulus.

Sylvius, fils d'Enée, ainsi nommé parcequ'il était né dans une forêt.

Syma, nymphe, mère de Chthonius, qu'elle eut de Neptune.

Symbacchi, nom qu'on donnait à deux prêtres chargés de purifier Athènes dans la fête des Thargélies.

Symboles. (*Iconol.*) Les Grecs appelaient quelquefois symboles ce que nous nommons présages. Ici, il n'est question que de types ou emblêmes, ou représentations de choses morales par des images ou propriétés des choses naturelles. Le lion est le symbole de la valeur; la boule, de l'inconstance; le pélican, de l'amour paternel. Chez les Egyptiens, les symboles étaient fort estimés, et couvraient la plupart des Mystères de morale. Les hiéroglyphes de *Piérius* passent pour des symboles. Les lettres des Chinois sont pour la plupart des symboles significatifs. Le père *Caussin* a écrit un livre de symboles. Les médaillistes appellent *symboles* certaines marques ou certains attributs particuliers à quelques personnes ou à certaines divinités. Par exemple, la foudre qui accompagne quelquefois la tête d'un empereur marque la souveraine autorité et un pouvoir égal à celui des dieux. Le trident est le symbole de Neptune; le paon est celui de Junon; une figure appuyée sur une urne représente un fleuve. Les provinces, les villes ont aussi leurs symboles différents sur les médailles.

On sait que les symboles se trouvent sur l'une ou l'autre face des médailles, c.-à-d. sur la tête ou sur le revers, et quelquefois sur les deux côtés. Il y a des revers où les symboles sont attachés aux figures; d'autres où les figures mêmes servent de symboles, soit que ce soient des figures d'hommes ou d'animaux, ou des choses insensibles.

La haste, qui est un javelot sans fer, ou plutôt un ancien sceptre, convient à toutes les divinités, parcequ'elle désigne la bonté des dieux et la conduite de leur providence, également douce et efficace. *Justin* marque expressément que la coutume d'en donner à toutes les déités vient de la superstition des anciens, qui, dès le commencement du monde, avaient adoré le sceptre comme les dieux mêmes. Sans doute que les statues n'étaient point alors si communes qu'elles l'ont été depuis; car il ne faut pas s'imaginer qu'ils les adorassent comme de véritables divinités.

La patère, dont on se servait pour les sacrifices, se met pareillement à la main de tous les dieux, soit du premier, soit du second ordre, pour faire connaître qu'on leur rendait les honneurs divins, dont le sacrifice était le principal. La patère se voit aussi à la main des princes, pour marquer la puissance sacerdotale unie avec l'impériale par la qualité de souverain pontife : c'est pourquoi il y a souvent un autel sur lequel il semble que l'on verse la patère.

La corne d'abondance se donne à toutes les divinités, aux génies, ou aux héros, pour marquer les richesses, la félicité et l'abondance de tous les biens, procurées par la bonté des uns, ou par les soins et la valeur des autres; quelquefois on en met deux, pour indiquer une abondance extraordinaire.

Le caducée est encore un symbole commun, quoiqu'attribué à Mercure de préférence; il signifie la bonne conduite, la paix et la félicité. Il est composé d'un bâton qui marque le pouvoir, de deux serpents qui désignent la prudence, et de deux ailes qui marquent la diligence; toutes qualités nécessaires pour réussir dans ses entreprises.

Les symboles que j'appelle *uniques* sont sans nombre; voici les plus ordinaires :

Le thyrse, qui est un javelot entouré de lierre ou de pampre, est le symbole de Bacchus, et caractérise la fureur que le vin lui inspire.

Le foudre dans la main d'une figure, ou à côté, ou au-dessous d'un buste, lorsque ce n'est pas la tête d'un empereur, marque la tête du Vé-Jove, c.-à-d., de Jupiter foudroyant et irrité; car il y a quelques empereurs qu'on a flattés jusqu'à leur mettre la foudre en main comme à Jupiter.

Une branche de laurier à la main d'un empereur fait voir ses victoires, ses conquêtes et son triomphe, comme la branche d'olivier représente la paix qu'il a donnée ou conservée à l'état. Les autres plantes particulières désignent les pays où elles naissent, comme la rose marque l'isle de Rhodes, etc.

Deux mains jointes peignent la concorde des particuliers, ou les alliances, ou l'amitié.

L'enseigne militaire placée sur un autel marque une nouvelle colonie, dont le bonheur doit dépendre de la protection des dieux : j'entends une colonie faite de vieux soldats, car c'est ce que l'enseigne veut dire; et quand il s'en trouve plusieurs, cela signifie que les soldats ont été tirés de différentes légions. Le nom s'y distingue assez souvent, comme Leg. XXII, dans *Septime Sévère*, dans *Gallien*, etc.

Un gouvernail placé sur un globe accompagné de faisceaux est le symbole de la souveraine puissance. Dans la médaille de Jules, où l'on a joint le caducée, la corne d'abondance et le bonnet pontifical, on a voulu marquer que César, gouvernant la république, y faisait fleurir la paix, la félicité et la religion.

Le bouclier signifie des vœux publics adressés aux dieux pour la conservation des princes, ou marque que le prince est l'assurance et la protection de ses sujets. Ces sortes de boucliers s'appelaient *clypei votivi ;* on les pendait aux autels, où aux colonnes des temples. L'on en voit deux d'une figure extraordinaire sur une médaille d'Antonin Pie, avec ce mot *Ancilia ;* c'est, par une allusion au bouclier fatal envoyé du ciel, une marque que ce bon prince était regardé comme le maître de la destinée de l'empire. On portait ces boucliers aux jeux séculaires, et à certaines processions publiques qui se faisaient dans les nécessités de l'état.

Des boîtes et des urnes mises sur une table, d'où il sort des palmes, ou des couronnes placées à côté, avec le simpule, petit vase dont on faisait les libations, désignent les jeux auxquels on joignait ordinairement des sacrifices.

Un vaisseau en course annonce la joie, la félicité, le bon succès, l'assurance. Quand on en voit plusieurs auprès d'une figure tourelée, ils indiquent que c'est une ville maritime, où il y a un port et du commerce. Quand ils sont aux pieds d'une Victoire ailée, ils marquent des combats de mer, où l'on a vaincu la flotte ennemie.

Une grappe de raisin signifie l'abondance, la joie, et un pays fertile en bon vin.

Une ou deux harpes marquent les villes où Apollon était adoré comme chef des Muses.

Le boisseau d'où il sort des épis de bled et des pavots est le symbole de l'abondance, et des grains qu'on a fait venir pour le soulagement du peuple, dans un temps de famine.

Les signes militaires, qui se trouvent quelquefois jusqu'à quatre, font connaître ou les victoires remportées par les légions, ou le serment de fidélité qu'elles prêtent à l'empereur, ou les colonies qu'elles ont rétablies; quelquefois ce sont des drapeaux pris par les ennemis, et renvoyés, ou repris par force. L'aigle est l'enseigne principale de chaque légion; les autres signes militaires sont les enseignes des cohortes; le guidon est l'enseigne de la cavalerie.

Un bonnet surmonté d'une pointe croisée sur le pied avec deux pen-

dants, que les Romains nommaient *apex* et *filamina*, peint la dignité sacerdotale et pontificale, soit que ce bonnet se rencontre seul, soit qu'on le trouve joint aux instruments dont on se servait dans les sacrifices; ces instruments étaient un vase, un plat-bassin, un aspersoir, une hache avec la tête d'un animal, un couteau, un tranchoir, un simpule. La tête désigne la victime, la hache sert pour l'assommer, le bassin pour recevoir les entrailles et les chairs qui doivent être offertes, le couteau pour les couper, le vase pour mettre l'eau lustrale, et l'aspersoir pour la répandre sur les assistants afin de les purifier, le simpule pour les libations et pour l'essai des liqueurs qu'on versait sur les victimes.

Un bâton tourné par en haut en forme de crosse est la marque des augures; on l'appelle en latin *lituus*. Ils s'en servaient pour partager le ciel, lorsqu'ils faisaient leurs observations. On y joint quelquefois des poulets à qui l'on donne à manger, ou des oiseaux en l'air dont on observe le vol. Les augures croyaient par les uns et par les autres deviner les choses à venir.

La chaise curule représente la magistrature, soit des édiles, soit du préteur, soit du consul; car tous avaient droit de s'asseoir dans une chaise d'ivoire en forme de pliant. Quand elle est traversée par une haste, c'est le symbole de Junon, qui est en usage pour désigner la consécration des princesses. Quelquefois le sénat décernait une chaise d'or, qu'il faut savoir distinguer, aussi bien que les statues de ce métal.

Un ornement de vaisseau recourbé soit à la poupe, soit à la proue, marque les victoires navales; et les vaisseaux pris ou coulés à fond, quelquefois les villes maritimes, comme Sidon, etc. On arrachait ces ornements aux vaisseaux ennemis qu'on avait pris, et l'on en faisait comme des trophées de la victoire.

Un char traîné, soit par des chevaux, soit par des lions, soit par des éléphants, veut dire ou le triomphe ou l'apothéose des princes. Quant au char couvert, traîné par des mules, il n'est usité que pour les princesses, dont il marque la consécration, et l'honneur qu'on leur faisait de porter leurs images aux jeux du Cirque.

Une espèce de porte de ville ou de tour, qui se trouve, depuis Constantin, avec ces mots, *Providentia Augusti*, désigne des magasins établis pour le soulagement du peuple; ou, comme d'autres pensent, la ville de Constantinople, dont l'étoile qui paraît au-dessus de la tour est le symbole, aussi bien que le croissant.

Un panier de fleurs et de fruits signifie la beauté et la fertilité du pays.

Une espèce de cheval de frise, avec des pieux enlacés, comme dans la médaille de Licinius, montre un camp fortifié et palissadé pour la sûreté des troupes.

Le trépied, couvert ou non couvert, avec une corneille et un dauphin, est le symbole des quinzevirs députés pour garder les oracles des Sibylles, et pour les consulter dans l'occasion. On les conservait au pied de la statue d'Apollon Palatin, à qui la corneille était consacrée, et à qui le dauphin servait d'enseigne dans les cérémonies des quinze-virs.

Le zodiaque avec toutes ses figures, le soleil et la lune au milieu, comme dans une médaille d'Alexandre Sévère, figure l'heureuse étoile des princes, et la conservation de tous les membres de l'état, que le prince soutient comme le zodiaque fait les astres.

Passons aux symboles des médailles qui concernent principalement les déités.

L'ancre qui se voit sur plusieurs médailles des rois de Syrie était un signe que tous les Séleucides portèrent à la cuisse, depuis que Laodicée, mère de Séleucus, s'imagina être grosse d'Apollon, et que ce dieu lui

avait donné un anneau sur lequel une ancre est gravée. Dans son sens naturel, l'ancre marque les victoires navales.

Un bouquet d'épis est le symbole du soin que le prince s'était donné de faire venir du bled pour le peuple, ou simplement de la fertilité du pays, comme sur la médaille d'Alexandrie.

La colonne marque quelquefois l'assurance, quelquefois la fermeté d'esprit.

Le char attelé de deux, de quatre ou de six chevaux, ne marque pas toujours la victoire ou le triomphe : il y a d'autres cérémonies où l'on se servait de chars. L'on y portait les images des dieux dans les supplications; on y mettait, aux funérailles, les images des familles illustres et de ceux dont on faisait l'apothéose. Enfin, on y conduisait les consuls qui étaient en charge, comme nous l'apprenons par les médailles de Maxence et de Constantin; l'une et l'autre portent : *Félix processus consulis augusti nostri.*

Les étoiles dénotent quelquefois les enfants des princes régnants; quelquefois au contraire les enfants morts, et mis dans le ciel au rang des dieux.

La harpe est l'attribut d'Apollon. Quand elle est entre les mains d'un Centaure, c'est Chiron, le maître d'Achille. On sait que Mercure en fut l'inventeur, et qu'il en fit présent à Apollon. Quand elle est jointe au laurier et au couteau, elle marque les jeux apollinaires.

Le masque est le symbole des jeux scéniques qu'on faisait représenter pour divertir le peuple, et où les acteurs étaient ordinairement masqués. Il y en a dans la famille Hirtia.

Des branches de palmier signifient les enfants des princes, selon *Artémidore.*

Un panier couvert avec du lierre à l'entour, et une peau de faon, annoncent les mystères des Bacchanales; on le connaît par la statue de Bacchus, qui se trouve souvent au-dessus. On sait que Sémélé, grosse de Bacchus, fut mise par Cadmus dans une corbeille, et jetée dans la rivière.

Une roue désigne les chemins publics raccommodés par ordre du prince, pour la commodité des charrois, comme *Via Trajana.* Au pied de la Fortune, elle désigne l'inconstance; à ceux de Némésis, elle indique le supplice des méchants.

Une espèce de siége sur lequel est assis Apollon, dans le revers des médailles des rois de Syrie, qu'on prendrait pour une petite montagne percée de trous; c'est le couvercle qu'on mettait sur l'ouverture où les prêtres d'Apollon allaient recevoir les oracles, ou se remplir de la fureur sacrée qui les faisait eux-mêmes répondre en gens inspirés à ceux qui les consultaient.

La toise marquée à chaque pied signifie une nouvelle colonie dont on avait toisé l'enceinte, et les champs qui lui étaient attribués. Cette toise se trouve aussi accompagnée d'un boisseau, qui désigne le bled qu'on avait donné pour ensemencer les terres.

Les déités se reconnaissent presque toutes par des symboles particuliers.

Symétrie. (*Iconol.*) C'est une femme d'une singulière beauté, bien proportionnée, dont la taille est serrée par une écharpe semée d'étoiles, qui désignent les sept planètes. Elle a devant elle une statue de Vénus toute nue, dont elle prend les proportions avec un compas et une règle. On la personnifie encore par une femme dans une attitude symétrique, c'est-à-dire, ayant la tête droite et vue de face, les bras étendus dans la même position, et tenant dans chacune de ses mains un flambeau à égale distance et à égale hauteur.

Symmachie, surnom que les habitants de Mantinée donnèrent à Vénus, parcequ'elle avait combattu pour les Romains à la journée d'Actium, la mollesse d'Antoine et sa passion pour Cléopâtre lui ayant fait

perdre la bataille. Rac. *Symmachesthai*, combattre avec.

Symplégades, isles ou écueils situés près du canal de la mer Noire, au détroit de Constantinople, et si voisins l'un de l'autre qu'ils semblent s'entre-choquer; ce qui a donné lieu aux poètes d'en faire deux monstres marins redoutables aux vaisseaux. *V*. Cyanées.

Synagogue, lieu destiné chez les Juifs au service divin, qui consiste dans la prière, la lecture de la loi et des prophètes, et leur explication.

Synallaxis, une des nymphes Ionides.

Synaulie, concert de flûte qu'on exécutait à Athènes durant les Panathénées.

Synbomoi, *dieux qui ont un même autel*. Rac. *Bomos*, autel; soit parcequ'on leur consacrait le même autel, soit parceque leurs autels étaient placés à côté l'un de l'autre. A Olympie, il y avait six autels, chacun consacré à deux des plus grandes divinités. Ces dieux répondent aux *Dii Consentes* des Romains. *Voy*. Consentes, Synthrones.

Synelettes. *V*. Angato.

Synia (*Myth. Celt.*), onzième déesse, portière du palais; elle ferme la porte à ceux qui n'ont pas droit d'y entrer. Elle est aussi préposée aux procès où il s'agit de nier quelque chose par serment: d'où vient le proverbe, *Synia est près de celui qui va nier.*

Synochite, pierre précieuse dont, au rapport de *Pline*, les nécromanciens se servaient pour retenir les ombres évoquées.

Synode d'Apollon. C'était une espèce de confrérie d'Apollon où l'on recevait des gens de théâtre appelés Scéniques, des poètes, des musiciens, des joueurs d'instruments: cette société était fort nombreuse. Nous trouvons dans *Gruter* soixante agrégés au Synode d'Apollon, désignés par leurs noms et leurs surnoms, entre lesquels je n'en nommerai qu'un seul, Marc Aurèle Septentrion, affranchi d'Auguste, le premier pantomime de son temps, qui était prêtre du Synode d'Apollon, parasite du même Apollon, et qui fut honoré par l'empereur de charges considérables.

Synœcies, fête en l'honneur de Minerve, institué à l'occasion de la réunion des Athéniens en une seule cité; dessein que la déesse de la sagesse avait pu seule inspirer à Thésée. Elle se célébrait tous les ans, le 16 du mois Hécatombéon, ou Juillet.

Synthrône des dieux d'Egypte, c.-à-d. participant au même trône. C'est un surnom que l'empereur Adrien donna à son favori Antinoüs, lorsqu'il le mit au rang des dieux. *V*. Antinoüs.

Syracuse (Fête de), dont parle *Platon*. Elle durait dix jours; hommes et femmes y offraient des sacrifices. *Cicéron* fait mention d'une autre, célébrée par un grand concours de peuple, sur les bords d'un lac, près Syracuse, par où l'on croyait que Pluton était redescendu aux enfers avec Proserpine.

Syre. C'est le nom, dit-on, que les Perses donnaient à l'Etre Suprême. Ce mot ne viendrait-il pas de *kurios*, seigneur?

Syrienne, la déesse Syrienne. Il y a en Syrie, dit *Lucien*, une ville qu'on nomme Sacrée, ou Hiérapolis, dans laquelle est le plus grand et le plus auguste des temples de la Syrie; car, outre les ouvrages de grand prix, et les offrandes qui y sont en très grand nombre, il y a des marques d'une divinité présente. On y voit des statues suer, se mouvoir, rendre des oracles, et l'on y entend souvent du bruit, les portes étant fermées... Les richesses de ce temple sont immenses; car on y apporte des présents de toutes parts, d'Arabie, de Phénicie, de Cappadoce, de Cilicie, d'Assyrie et de Babylone. Les portes du temple étaient d'or, aussi bien que la couverture, sans parler de l'intérieur, qui brillait par-tout du même métal. Les uns croient que ce temple a été bâti par Sémiramis en l'honneur de Dercéto sa mère; d'autres disent qu'il a été consacré à Cy-

bèle par Atys, qui le premier annonça aux hommes les mystères de cette déesse. Mais c'était l'ancien temple dont on entendait parler ; pour celui qui subsistait du temps de *Lucien*, il avait été bâti par la fameuse Stratonice, reine de Syrie. Parmi plusieurs statues des dieux, on voyait celle de la déesse qui présidait au temple. Elle avait quelque chose de plusieurs autres déesses : car elle tenait un sceptre d'une main, et de l'autre une quenouille ; sa tête était couronnée de rayons et coiffée de tours, sur lesquelles on voyait un voile comme celui de la Vénus céleste; elle était ornée de pierreries de diverses couleurs, entre lesquelles il y en avait une sur la tête qui jetait tant de clarté, que tout le temple en était éclairé la nuit; c'est pourquoi on lui donnait le nom de lampe. Cette statue avait une autre merveille; c'est que, de quelque côté qu'on la considérât, elle semblait toujours vous regarder.

Apollon rendait des oracles dans ce temple ; mais il le faisait par lui-même, et non par ses prêtres. Quand il voulait prédire, alors il s'ébranlait; aussi-tôt les prêtres le prenaient sur leurs épaules, et à leur défaut il se remuait lui-même et suait. Il conduisait ceux qui le portaient, et les guidait comme un cocher ses chevaux, tournant deçà et delà, et passant de l'un à l'autre jusqu'à ce que le souverain prêtre l'interrogeât sur ce qu'il voulait savoir. Si la chose lui déplaît, dit *Lucien*, il recule; sinon, il s'avance et s'élève quelquefois en l'air. Voilà comme ils devinent sa volonté. Il prédit le changement des temps et des saisons, et la mort même.

Apulée fait mention d'une autre façon de rendre les oracles, dont les prêtres de la déesse Syrienne étaient les inventeurs. Ils avaient fait deux vers, dont le sens était : « Les bœufs » attelés coupent la terre, afin que » les campagnes produisent leurs » fruits. » Avec ces deux vers il n'y avait rien à quoi ils ne répondissent. Si on venait les consulter sur un mariage, c'était la chose même, des bœufs attelés ensemble, des campagnes fécondes. Si on les consultait sur quelques terres qu'on voulait acheter, voilà des bœufs pour les labourer, des champs fertiles. Si on les consultait sur un voyage, les bœufs sont attelés, et tout prêts à partir ; et ces campagnes fécondes vous promettent un grand gain. Si on allait à la guerre, ces bœufs sous le joug ne vous annoncent-ils pas que vous y mettrez vos ennemis?

Cette déesse, qui avait les attributs de plusieurs autres, était, selon *Vossius*, la vertu générative ou productive que l'on désigne par le nom de Mère des Dieux. *V.* DERCÉTO, SÉMIRAMIS, CYBÈLE, ASTARTÉ.

SYRINGES. (*M. Egypt.*) *Ammien Marcellin* entend par ce mot des grottes souterraines et remplies de détours que des hommes instruits des rites de la religion avaient creusées en divers lieux avec des soins et des travaux infinis, dans la crainte que le souvenir des cérémonies religieuses ne se perdît. Pour cet effet, ils avaient taillé sur la muraille des figures d'oiseaux, de bêtes féroces et d'autres animaux, ce qu'ils appelaient des lettres hiérographiques, ou hiéroglyphiques.

SYRINX, nymphe d'Arcadie, fille du fleuve Ladon, était une des plus fidelles compagnes de Diane, dont elle avait les inclinations. Le dieu Pan, l'ayant un jour rencontrée comme elle descendait du mont Lycée, tâcha de la rendre sensible à son amour, mais inutilement. Syrinx se mit à fuir, et Pan à la poursuivre : déjà elle était arrivée sur les bords du Ladon, où se trouvant arrêtée, elle pria les nymphes ses sœurs de la secourir. Pan voulut alors l'embrasser ; mais, au lieu d'une nymphe, il n'embrassa que des roseaux. Il se mit à soupirer auprès de ces roseaux, et l'air poussé par les zéphyrs répétait ses plaintes ; ce qui lui fit prendre la résolution d'en arracher quelques uns, dont il fit cette flûte à sept tuyaux qui porta le nom

de la nymphe. Cette fable peut signifier que quelqu'un de ceux à qui les Grecs avaient donné le nom de Pan s'était servi des roseaux du fleuve Ladon pour faire cette flûte. Elle peut aussi avoir rapport à quelque aventure d'une fille qui, jalouse de conserver son honneur, s'était cachée parmi des roseaux pour se dérober à des poursuites.

Syrius, surnom de Jupiter, parcequ'il avait une statue d'or dans le temple de la Déesse Syrienne.

Syrmées, jeux établis à Sparte, qui prenaient leur nom du prix qu'on y remportait, et qui consistait en un ragoût composé de sucre et de miel, appelé *Syrmè*.

Syrna, fille de Damœtus, roi de Carie, était malade lorsque le hasard fit arriver Podalyre à sa cour. Cet habile médecin la guérit en la faisant saigner des deux bras, et l'épousa. *V.* Podalyre.

1. Syrus, fils d'Apollon et de Sinope, donna son nom aux Syriens. *Diodore.*

2. — Un des chiens d'Actéon.

T

T *suspendu à la main d'un homme*, Voyez Osiris ; *à la main d'une femme*, voyez Io. Les Egyptiens considéraient cette lettre comme le symbole de la vie.

Taaut, Taautus, était, selon *Sanchoniathon*, un des descendants des Titans, et le même qu'Hermès Trismégiste. C'est lui, dit-il, qui le premier inventa les lettres. *Huet* prétend que les Phéniciens, peuple exclusivement livré au commerce, adoraient Mercure sous ce nom.

Tabachi. (*Myth. Ind.*) *V.* Pandaron.

Tabasket (*Myth. Mah.*), la plus grande fête des mahométans nègres. C'est proprement leur Beyram. (*V. ce mot.*) Les réjouissances de cette fête ressemblent beaucoup à celles du carnaval, et en particulier à la cérémonie du bœuf-gras. Quelque temps avant que le soleil se couche, on voit paraître cinq marabouts ayant des tuniques blanches. Ils marchent de front, armés de longues zagaies. Deux Nègres conduisent devant eux cinq bœufs choisis parmi les plus beaux et les plus gras du pays. Ils sont ornés de feuillages, et revêtus de toiles de coton très fines. Après les marabouts marchent les chefs des villages, parés de leurs plus beaux habits, tenant en main plusieurs sortes d'armes, comme des zagaies, des sabres, des poignards. Quelques uns portent des boucliers. Viennent ensuite les habitants des villages. Ils marchent cinq de front, et portent les mêmes armes que leurs chefs. Ils se rendent dans cet ordre au bord de la rivière : là on attache les bœufs à des piquets ; et le marabout le plus respectable par son ancienneté met à terre sa zagaie, étend les bras du côté de l'orient, et répète jusqu'à trois fois *Salameck* ! en criant de toutes ses forces. Son exemple est imité par tous les autres, qui, comme lui, posent leurs armes à terre, et font ensemble la prière accoutumée. Lorsqu'elle est finie, chacun reprend ses armes. Par ordre du plus ancien marabout, les Nègres qui ont conduit les bœufs les renversent et enfoncent dans la terre une de leurs cornes, observant de leur tourner la tête du côté de l'orient : dans cet état, ils les immolent. Pendant que le sang de ces animaux coule, ils leur jettent du sable dans les yeux, de peur qu'ils ne regardent ceux qui les égorgent, ce qui serait d'un très mauvais augure. Lorsque les bœufs sont morts, on les écorche, on les coupe par quartiers, et les habitants de chaque village emportent leur bœuf, qu'ils font cuire. La fête se termine par le Folgar, espèce de danse pour laquelle les Nègres ont une extrême passion.

Tabéites, *suivants* (*M. Mah.*), sectateurs ou adhérents de Mahomet, qui forment le second ordre des musulmans qui ont vécu de son temps. Les Tabéites ont de commun avec les Sahabis ou compagnons du prophète, que plusieurs ont été ses contemporains ; mais la différence, c'est qu'ils ne l'ont point vu, et n'ont point conversé avec lui. Quelques uns ont eu seulement l'honneur de lui écrire et de l'informer de leur conversion à l'islamisme.

Tabernaculum capere, expression consacrée dans les fonctions des augures, *diviser le ciel ;* ce qui se faisait de cette manière : L'augure, assis et revêtu de la robe augurale, ou trabée, se tournait du côté de l'orient, et désignait avec son bâton augural une partie du ciel. On pratiquait toujours cette cérémonie dans un lieu découvert, et où rien n'arrêtât la vue. Ainsi C. Marius donna peu de hauteur au temple de l'Honneur, de crainte que les augures ne

prissent fantaisie de le faire démolir, s'il eût nui à leurs opérations. Il fallait que tout s'y passât selon les règles ; et s'il y avait quelque chose de défectueux, on le marquait par cette phrase, *Tabernaculum non erat ritè captum*, ce qui obligeait à recommencer. *V.* TEMPLUM.

1. TABLE DE LUMIÈRE OU DE PRÉDESTINATION. (*Myth. Mah.*) C'est ainsi que les musulmans appellent le livre des décrets de Dieu. Elle est entre les mains d'un ange particulier qui en a la garde.

2.—ISIAQUE. *V.* ISIAQUE.

TABLEAUX VOTIFS, tableaux que l'on exposait dans un temple, en conséquence d'un vœu fait dans un danger, et sur lequel était représenté le malheur auquel on avait été exposé ; ainsi ceux qui avaient échappé au naufrage le faisaient peindre dans un tableau qu'ils suspendaient dans un temple, ce qui répondait aux *ex-voto* des modernes.

TABLES DE LA LOI. (*M. Rabb.*) Les lois y étaient gravées sur des pierres précieuses très épaisses; les lettres se portaient elles-mêmes, et portaient Moïse avec elles; mais lorsqu'on approcha du camp, qu'elles entendirent le bruit des tambours, et qu'elles virent l'idolâtrie du peuple, ces lettres, gravées du doigt divin, s'envolèrent, et les deux tables dépourvues de l'esprit qui les soutenait, devinrent si pesantes entre les mains de Moïse, qu'il fut obligé de les laisser tomber, et elles se brisèrent en tombant.

Myth. Mah. Les musulmans disent que Dieu commanda au burin céleste d'écrire ou de graver ces tables, ou qu'il commanda à l'archange Gabriel de se servir de la plume qui est l'invocation du nom de Dieu, et de l'encre qui est puisée dans le livre des lumières, pour écrire les tables de la loi. Ils ajoutent que Moïse ayant laissé tomber les premières tables, elles furent brisées, et que les anges en rapportèrent les débris dans le ciel, à la réserve d'une pièce de la grandeur d'une coudée, qui demeura sur la terre, et fut mise dans l'arche d'alliance.

TACHYMÈNIS, *prompt à se mettre en colère,* épithète de Bacchus. Rac. *Tachys*, prompt ; *mènis*, colère. *Anthol.*

TACITA, déesse du silence, imaginée par Numa Pompilius, qui jugea cette divinité aussi nécessaire à l'établissement de son nouvel état, que la divinité qui fait parler.

TACOUIN (*M. Mah.*), espèce de Fées dont les fonctions répondent à celles des Parques chez les anciens. Ces génies rendaient des oracles, secouraient les hommes contre les démons et leur révélaient l'avenir. Les romans orientaux leur donnent la forme humaine, mais extrêmement belle, et des ailes comme celles des anges. *Bibl. Or.*

TACUINI (*Myth. Tart.*), tablettes carrées où les astrologues du kan de Tartares écrivaient, au dire de *Marco Paolo*, les événements qui devaient arriver dans l'année courante, avec la précaution d'avertir qu'ils ne garantissaient pas les changements que Dieu pouvait y apporter. Ils vendaient ces ouvrages au public; ceux dont les prédictions se trouvaient les plus justes étaient fort honorés.

TADIN (*Myth. Ind.*), religieux indien de la secte de Wishnou. Il va mendier de porte en porte en dansant et chantant les louanges et les métamorphoses de ce Dieu : pour s'accompagner, il bat d'une main sur une espèce de tambour ; et quand il a fini chaque verset, il bat sur un plateau de cuivre avec une baguette qu'il tient dans les deux premiers doigts de l'autre main : ce plateau qui lui pend au-dessous du poignet, rend un son très fort et très aigu. Sur la cheville des pieds, il porte des anneaux de cuivre, que l'on appelle *Chélimbou* : ces anneaux sont creux et remplis de petits caillous ronds qui font beaucoup de bruit ; ce qui lui sert encore d'accompagnement et de mesure pour le chant et pour la danse. Ces religieux se couvrent le corps d'une toile

jaune; et quand ils se réunissent dans les villages, ils ont un chef qui n'est distingué des autres que par un grand bonnet rouge, dont le bout se recourbe en avant, et se termine en tête d'oiseau; les autres ne portent qu'une simple toque jaune.

Tædifera, *porte-flambeau*, surnom de Lucine à Egium, où elle avait un temple. La statue, couverte d'un voile fin de la tête aux pieds, avait une main étendue, et de l'autre tenait un flambeau, sans doute pour désigner que c'est à son secours que les enfants doivent la lumière.

Tænaries, fêtes grecques qui se célébraient en l'honneur de Neptune surnommé *Tænarius*, de Ténare, promontoire de Laconie, où ce dieu avait un temple.

Tænaritæ, ceux qui allaient adorer Neptune dans ce temple.

Tænarium, temple de Neptune, qui servait d'asile inviolable aux malheureux.

Tænarius, surnom de Neptune.

1. Tænarus, fils d'Apollon et de Mélia.

2. — Fils d'Elatus et d'Eriméda, fille de Damasyclus, donna son nom à la ville et au promontoire de Ténare.

3. — Fils de Jupiter et frère de Gérestus, donna aussi son nom à cette ville. *Etienne de Bizance*.

Tagès, petit-fils de Jupiter, et fils de Génius, fut le premier qui enseigna aux Etruriens la science des aruspices et de la divination. Selon d'autres, sa naissance est encore plus miraculeuse. On dit, au rapport de *Cicéron*, qu'un laboureur passant un jour la charrue sur un champ du territoire de Tarquinie, et traçant un sillon fort profond, il en sortit tout-à-coup un certain Tagès, qui lui parla. Ce Tagès, si l'on en croit les livres des Etruriens, avait le visage d'un enfant, mais la prudence d'un vieillard. Le laboureur, surpris, jeta des cris d'admiration; quantité de personnes se rassemblèrent autour de lui, et toute l'Etrurie y courut. Alors Tagès se mit à parler en présence d'une infinité de personnes qui recueillirent avec soin ses paroles, et les mirent ensuite par écrit. « Voilà, ajoute le sage » écrivain, quel fut le fondement de » la science des aruspices. » C'était probablement un homme obscur, mais qui se rendit célèbre en enseignant aux Etruriens l'art des aruspices, qui fit fortune à Rome, et immortalisa l'auteur.

1. Taous, chef latin, tué par Nisus. *Enéid. l.* 9.

2. — Chef troyen tué par Turnus. *Id. l.* 12.

Taharet, nom de la troisième ablution prescrite par l'Alcoran. Elle doit se faire après les évacuations naturelles, et consiste à laver, avec les trois derniers doigts de la main gauche, les parties du corps souillées de quelque ordure.

Tahowa, prêtres et médecins de l'isle de Taïti. Le caractère en est héréditaire dans les familles. Cette classe d'hommes est nombreuse et composée de Taïtiens de tous les rangs. Le chef est ordinairement le fils cadet d'une famille distinguée, et on le respecte presqu'autant que les rois. Les prêtres ont la plus grande partie du peu de connaissances répandues dans l'isle; mais ces connaissances se bornent à savoir les noms et les rangs des différents *Eatuas*, ou dieux subalternes, et les opinions sur l'origine des êtres que la tradition a transmises dans l'ordre sacerdotal. Ces opinions sont exprimées en sentences détachées; quelques prêtres en répètent un nombre incroyable, quoiqu'il s'y trouve très peu de mots dont ils se servent dans leur langue ordinaire. Ils ont cependant plus de lumières sur la navigation et l'astronomie que le reste du peuple, et le nom de *Tahowa* ne signifie autre chose qu'*homme éclairé*. Comme il y a des prêtres pour toutes les classes, ils n'officient que dans celles où ils sont attachés. Le *Tahowa* d'une classe inférieure n'est jamais appelé par des membres d'une classe plus distinguée, et le prêtre d'une classe supérieure n'exerce

jamais ses fonctions pour des hommes d'un rang plus bas.

TAHUTUP, *patron*, nom que les habitants des isles Mariannes donnent aux âmes des morts que leurs prêtres leur disent être allées au ciel. Chaque famille a son patron et l'invoque pour les besoins de la vie.

TAI-KI. (*Myth. Chin.*) *Le faîte d'une maison.* Une secte de philosophes de la Chine, appelée la secte des *Ju-Kiau*, se sert de ce mot pour désigner l'être suprême, ou la cause première de toutes les productions de la nature.

TAILGA, lieu sacré qui se trouve en quelques endroits près les villages tartares en Sibérie. Ces endroits sont distingués par quatre poteaux de bouleau, plantés en carré, à une toise l'un de l'autre; c'est là qu'ils font leurs dévotions, une fois au moins chaque année. Ils tuent un cheval, l'écorchent et en mangent la chair auprès du Tailga : ensuite ils empaillent la peau, lui mettent dans la bouche une ou deux branches d'arbres, garnies de leurs feuilles, et placent ce simulacre de cheval sur le Tailga, qu'ils garnissent auparavant de traverses. Le Tailga et le cheval sont toujours tournés vers l'orient. Près du Tailga, il y a trois pieux de bouleau plantés sur une ligne droite et joints ensemble par une corde. A l'extrémité supérieure des pieux, est fixée horizontalement une petite planche carrée, et de chaque angle de cette planche, s'élève un petit morceau de bois long de quelques pouces, et entouré de crins : des rubans de différentes couleurs et longs d'environ deux pouces, pendent à la corde; le dessus du pieu du milieu est ordinairement orné d'une peau de lièvre, et il y en a une d'hermine attachée à la corde, entre le premier et le second pieu. La chair de ces animaux est peut-être aussi un des mets de leurs saints repas. Le renard en est exclu, parcequ'il creuse la terre.

TAÏ-POUCHON (*Myth. Ind.*), fête qui tombe la veille ou le jour de la pleine lune de Janvier; c'est la fête du temple de Paéni. Elle est fort célèbre; il y vient du monde de toutes les parties de la côte, et les dévots que des raisons particulières empêchent de s'y rendre, envoient des présents qu'on nomme *Paèni-caori.* On fait aussi cette fête dans les temples de Shiva, mais avec moins de pompe.

TAÏR (*Myth. Ind.*), mer de lait caillé, une des sept admises par les Indiens.

TAIVADDU (*Myth. Afr.*), chef des démons, dans l'opinion des Madécasses. *V.* DIEU.

TAKAMANOSACRA (*Myth. Jap.*), *hauts lieux, situés sous le ciel*, lieu fortuné où les Japonnais sintoïstes croyent que se rendent les âmes des justes après la mort. Ils placent ce paradis, dont les méchants sont exclus, sous le trente-troisième ciel, où ils croyent qu'est la demeure de leurs dieux.

TAKIAS (*Myth. Mah.*), monastères des dervis, et dans lesquels ces moines logent avec leurs femmes. Il leur est néanmoins défendu d'y danser et d'y jouer de la flûte. Ces couvents sont plus ou moins grands.

TALAFULA, une des deux divinités auxquelles sacrifient les habitants de l'isle Formose, avant d'aller au combat. *V.* TAPALIAPE.

TALAGNO (*Myth. Ind.*), cérémonie qui est en usage dans le royaume d'Aracan pour la guérison des maladies. *Owington*, voyageur anglais, en a donné la description ; voici les termes du traducteur français : « On prépare une chambre » qu'on orne de riches tapis, et à » l'extrémité de laquelle on dresse » un autel avec une idole dessus. Le » jour marqué, les prêtres et les » parents du malade s'assemblent : » on les y régale pendant huit jours » de suite, et on leur y donne le » plaisir de toutes sortes de musique. » Ce qu'il y a de plus ridicule, c'est » que la personne qui s'engage à s'acquitter de cette cérémonie s'oblige » de danser tant qu'elle peut se soutenir sur ses jambes. Quand elles » commencent à manquer, elle se

» tient à un morceau de linge qui pend » au plancher pour ce sujet, et continue de danser jusqu'à ce qu'elle » soit entièrement épuisée et tombe » à terre comme morte. Alors la musique redouble, et chacun envie » son bonheur, parcequ'on suppose » que pendant son sommeil elle converse avec l'idole. Cet exercice » se recommence tant que le festin » dure. Mais si la faiblesse de la personne ne lui permet pas de le » faire si long-temps, le plus proche » parent est obligé de prendre la » place. Quand, après cette cérémonie, le malade vient à guérir, » on le porte aux pagodes, et on » l'oint d'huiles et de parfums depuis les pieds jusqu'à la tête. Mais » si, malgré tout cela, le malade » meurt, le prêtre ne manque pas » de dire que tous ces sacrifices et » cérémonies ont été agréables aux » dieux, et que, s'ils n'ont pas » accordé au mort une plus longue » vie, c'est par un effet de leur bonté, » et pour le récompenser dans l'autre » monde. »

Talaïdite, exercices grecs en l'honneur de Jupiter Talaïos. *Hésychius.*

Talaïre. *V.* Ilaïre.

Talapat; c'est ainsi qu'on appelle le parasol que les Talapoins de Siam ont coutume de porter. Cet usage, qu'on pourrait peut-être regarder comme trop sensuel dans un moine européen, est presque nécessaire dans un climat aussi chaud que celui de Siam. La figure du talapat ressemble à celle d'un écran. Ce parasol est fait avec une feuille de palmier coupée en rond; la tige de la plante sert de manche au parasol. Cette tige est extrêmement tortue; et ce qui lui donne cette forme, c'est que la feuille en est plissée, et que les plis en sont liés par un fil tout près de la tige. Les Sancrats ont une autre espèce de parasol plus honorable, dont le roi leur fait présent. Ce parasol n'a qu'un rond; car il n'y a que les parasols du roi qui aient plusieurs ronds autour du même manche. Ce qui distingue les parasols des Sancrats, ce sont trois ou quatre rangs de toile peinte dont le rond est environné.

1. Talapoins (*Myth. Siam.*), moines du royaume de Siam. On en distingue de deux sortes; ceux des villes et ceux des bois. Tous, sans exception, sont obligés au célibat tant qu'ils demeurent dans les liens religieux. Le roi, dont ils reconnaissent l'autorité, ne leur fait jamais grâce sur cet article, parcequ'ayant de grands priviléges, et sur-tout l'exemption de six mois de corvées, leur profession deviendrait fort nuisible à l'état, si l'indolence naturelle aux Siamois n'était détournée par ce frein de l'embrasser. C'est dans la même vue qu'il les fait quelquefois examiner sur la langue du pays et sur les livres de leur nation, et qu'il en réduit un grand nombre à la condition séculière, lorsqu'ils manquent de savoir.

L'esprit de leur institution est de se nourrir des péchés du peuple, et de racheter, par une vie pénitente, les péchés des fidèles qui leur font l'aumône. Ils ne mangent point en communauté; et quoiqu'ils exercent l'hospitalité à l'égard des séculiers, sans excepter les chrétiens, il leur est défendu de se communiquer les aumônes, ou du moins de se les communiquer sur-le-champ, parceque chacun doit faire assez de bonnes œuvres pour être dispensé du précepte de l'aumône. Mais l'unique but de cet usage est apparemment de les assujettir tous à la fatigue de la quête; car il leur est permis d'assister leurs confrères dans un véritable besoin. Ils ont deux loges; une à chaque côté de leur porte pour recevoir les passants qui leur demandent une retraite pendant la nuit.

Ils expliquent au peuple la doctrine contenue dans leurs livres. Les jours marqués pour leurs prédications sont le lendemain de toutes les nouvelles et de toutes les pleines lunes. Lorsque la rivière est enflée par les pluies, et jusqu'à ce que l'inondation commence à baisser, ils prêchent chaque jour depuis six

heures du matin jusqu'au dîner, et depuis une heure après midi jusqu'à cinq du soir. Le prédicateur est assis, les jambes croisées, dans un fauteuil élevé, et plusieurs Talapoins se succèdent dans cet office. Le peuple est assidu aux temples; il approuve la doctrine qu'on lui prêche, par deux mots balis, qui signifient : *oui, monseigneur*. Chacun donne ensuite son aumône au prédicateur. Un Talapoin qui prêche souvent ne manque jamais de s'enrichir. C'est le temps des inondations que les Européens ont nommé le carême des Talapoins. Leur jeûne consiste à ne rien manger depuis midi, à l'exception du bétel qu'ils peuvent mâcher; mais cette abstinence doit leur coûter d'autant moins, que dans les autres temps ils ne mangent que du fruit le soir : les Indiens sont naturellement si sobres, qu'ils peuvent soutenir un long jeûne avec le secours d'un peu de liqueur dans laquelle ils mêlent de la poudre de quelque bois amer.

Après la récolte du riz, les Talapoins vont passer les nuits pendant trois semaines à veiller au milieu des champs, sous de petites huttes qui forment entr'elles un carré régulier. Celle du supérieur occupe le centre, et s'élève au-dessus des autres. Le jour ils viennent visiter le temple, et dormir dans leurs cellules. Aucun voyageur n'explique l'esprit de cet usage, ni ce que signifient des chapelets de 108 grains sur lesquels ils récitent des prières en langue balie. Dans les veilles nocturnes, ils ne font pas de feu pour écarter les bêtes féroces, quoique les Siamois ne voyagent point sans cette précaution; aussi le peuple regarde-t-il comme un miracle que les Talapoins ne soient pas dévorés. Ceux des forêts vivent dans la même sécurité. Ils n'ont ni couvents ni temples, et le peuple est persuadé que les tigres, les éléphants et les rhinocéros, loin de les attaquer ou de leur nuire, leur lèchent les pieds et les mains lorsqu'ils les trouvent endormis. Si l'on trouvait les restes de quelque homme dévoré, on ne présumerait jamais que ce fût un Talapoin; ou si l'on en pouvait douter, on s'imaginerait qu'il aurait été méchant, sans en être moins persuadé que les bêtes respectent les bons.

Les Talapoins ont la tête et les pieds nus, comme le reste du peuple. Leurs habits consistent dans une pagne qu'ils portent, comme les séculiers, autour des reins et des cuisses, mais qui est de toile jaune, avec quatre autres pièces de toile qui distinguent leur profession. L'usage des chemises de mousseline et des vestes leur est interdit. Dans leurs quêtes, ils ont un bassin de fer pour recevoir ce qu'on leur donne; mais ils doivent le porter dans un sac de toile qui leur pend du côté gauche, aux deux bouts d'un cordon passé en bandoulière sur l'épaule droite.

Ils se rasent la barbe, la tête et les sourcils. Les supérieurs sont réduits à se raser eux-mêmes, parcequ'on ne peut les toucher à la tête sans leur manquer de respect. La même raison ne permet pas aux jeunes Talapoins de raser les vieux; mais les vieux rasent les jeunes, et se rendent le même office entr'eux.

Les jours réglés pour se raser sont ceux de la nouvelle et de la pleine lune. Tous les Siamois, religieux et laïques, sanctifient ces grands jours par le jeûne, c'est-à-dire qu'ils ne mangent point depuis midi. Le peuple s'abstient de la pêche; non en qualité de travail, puisqu'aucun travail n'est défendu, mais parcequ'il ne la croit pas tout-à-fait innocente. Il porte aux couvents, dans les mêmes jours, diverses sortes d'aumônes, dont les principales sont de l'argent, des fruits, des pagnes et des bêtes. Si les bêtes sont mortes, elles servent de nourriture aux Talapoins; mais ils sont obligés de laisser vivre et mourir autour du temple celles qu'on leur apporte en vie, et la loi ne leur permet d'en manger que lorsqu'elles meurent d'elles-mêmes. On voit même, près de plusieurs temples, un réservoir d'eau pour le poisson vivant qu'on leur apporte en aumône.

Ce qui s'offre à l'idole doit passer par les mains du Talapoin, qui le met ordinairement sur l'autel, et qui le retire ensuite pour l'employer à son usage. Le peuple offre des bougies allumées que les Talapoins attachent aux genoux de la statue. Mais les sacrifices sanglants sont défendus par la même loi qui ne permet de tuer aucun animal vivant.

A la pleine lune du cinquième mois, les Talapoins lavent l'idole avec des eaux parfumées, en observant, par respect, de ne pas lui mouiller la tête. Ils lavent ensuite leur Sancrat. Le peuple va laver aussi les Sancrats, et les autres Talapoins. Dans les familles, les enfants lavent leurs parents, sans aucun égard pour le sexe.

Les Talapoins n'ont pas d'horloge. Ils ne doivent se lever que lorsqu'il fait assez clair pour discerner les veines de leurs mains. Leur premier exercice est d'aller passer deux heures au temple avec leur supérieur; ils y chantent ou récitent des prières en langue balie.

En entrant dans le temple ils se prosternent trois fois devant la statue.

Après la prière ils se répandent, l'espace d'une heure, dans la ville, pour y demander l'aumône; mais jamais ils ne sortent du couvent et jamais ils n'y rentrent sans saluer leur supérieur en se prosternant devant lui jusqu'à toucher la terre du front. Comme il est assis les jambes croisées, ils prennent des deux mains l'un de ses pieds qu'ils mettent respectueusement sur leur tête. Pour demander l'aumône ils se présentent en silence à la porte des maisons; et si rien ne leur est offert, ils se retirent avec le même air de modestie : mais il est rare qu'on ne leur donne rien, et leurs parents fournissent d'ailleurs à tous leurs besoins. Quantité de couvents ont des jardins, des terres labourables, et des esclaves pour les cultiver. Leurs terres sont libres d'impôts; le roi n'y touche jamais, quoiqu'il en ait la propriété, s'il ne s'en est dépouillé par écrit.

Au retour de la quête, les Talapoins ont la liberté de déjeûner. Ils étudient ensuite, ou ils s'occupent suivant leurs goûts et leurs talents, jusqu'à midi, qui est l'heure du dîner. Dans le cours de l'après-midi, ils instruisent les jeunes Talapoins. Vers la fin du jour ils balayent le temple; après quoi ils y emploient, comme le matin, deux heures à chanter.

Outre les esclaves qu'ils peuvent entretenir pour la culture des terres, chaque couvent a plusieurs valets qui s'appellent *Tapacou*, et qui sont véritablement séculiers. Ils ne laissent pas de porter l'habit religieux, avec cette seule différence que la couleur en est blanche. Leur office est de recevoir l'argent qu'on donne à leurs maîtres, parceque les Talapoins n'en peuvent toucher sans crime, d'administrer les biens, et de faire en un mot tout ce que la loi ne permet pas aux religieux de faire eux-mêmes.

Un Siamois qui veut embrasser cette profession s'adresse au supérieur de quelque couvent. Le droit de donner l'habit appartient aux Sancrats seuls, qui marquent un jour pour cette cérémonie. Comme la condition d'un Talapoin est lucrative, et qu'elle n'engage pas nécessairement pour toute la vie, il n'y a point de familles qui ne se réjouissent de la voir embrasser à leurs enfants. Les parents et les amis accompagnent le postulant avec des musiciens et des danseurs. Il entre dans le temple, où les femmes et les musiciens ne sont pas reçus. On lui rase la tête, les sourcils et la barbe. Le Sancrat lui présente l'habit; il doit s'en revêtir lui-même, et laisser tomber l'habit séculier par dessous. Pendant qu'il est occupé de ce soin, le Sancrat prononce plusieurs prières qui sont apparemment l'essence de la consécration. Après quelques autres formalités, le nouveau Talapoin, accompagné du même cortége, se rend au couvent qu'il a choisi pour sa demeure. Ses parents donnent un repas à tous les Talapoins du couvent : mais dès ce jour il ne doit plus voir de danses ni de spectacles profanes; et quoique la fête soit célébrée par quantité de divertissements qui s'exécutent devant

le

le temple, il est défendu aux Talapoins d'y jeter les yeux.

2. — Péouans. (*M. Ind.*) Ces religieux, qui descendent apparemment des Talapoins siamois, sont fort respectés du peuple. Ils ne vivent que d'aumônes. La vénération qu'on a pour eux est portée si loin, qu'on se fait honneur de boire de l'eau dans laquelle ils ont lavé leurs mains. Ils marchent par les rues avec beaucoup de gravité, vêtus de longues robes qu'ils tiennent serrées par une ceinture de cuir large de quatre doigts, à laquelle pend une bourse dans laquelle ils mettent les aumônes qu'ils reçoivent. Leur habitation est au milieu des bois, dans une sorte de cage qu'ils se font construire au sommet des arbres; mais cette pratique n'est fondée que sur la crainte des tigres dont le royaume est rempli. A chaque nouvelle lune ils vont prêcher dans les villes; ils y assemblent le peuple au son d'une cloche ou d'un bassin. Leurs discours roulent sur quelques préceptes de la loi naturelle, dont ils croient que l'observation suffit pour mériter des récompenses dans une autre vie, de quelque extravagance que soient les opinions spéculatives auxquelles on est attaché. Ces principes ont du moins l'avantage de les rendre charitables pour les étrangers, et de leur faire regarder sans chagrin la conversion de ceux qui embrassent le christianisme. Quand ils meurent, leurs funérailles se font aux dépens du peuple, qui dresse un bûcher des bois les plus précieux pour brûler leurs corps. Leurs cendres sont jetées dans la rivière, mais leurs os demeurent enterrés au pied de l'arbre qu'ils ont habité pendant leur vie.

Talapouines (*Myth. Siam.*), femmes siamoises qui embrassent la vie religieuse, et qui observent à-peu-près la même règle que les Talapoins. Elles n'ont pas d'autre habitation que celle de ces moines. Comme elles ne s'engagent jamais dans leur jeunesse, on regarde l'âge comme une caution suffisante pour leur continence. Quoiqu'elles renoncent au mariage, on ne punit pas la violation de leurs vœux avec autant de rigueur que l'incontinence des hommes. Au lieu du feu, supplice d'un Talapoin surpris avec une femme, on livre les Talapouines à leurs familles pour les châtier du bâton. Ces demi-religieuses se nomment Nangtchii, en siamois. Elles n'ont pas besoin d'un Sancrat pour leur donner l'habit, qui est blanc: un simple supérieur préside à leur réception, comme à celle des Nens, ou des jeunes Talapoins. *V.* Talapoins.

Talaria, *Talonnières. Voy.* Mercure.

Talasion, Talassion, Talasius, Talassius, Talassus, jeune Romain non moins recommandable par sa valeur que par ses autres vertus. Lors de l'enlèvement des Sabines, quelques uns de ses amis ayant trouvé une jeune Sabine d'une rare beauté, la lui réservèrent, et la conduisirent chez lui en criant à ceux qui voulaient la leur ôter: « C'est pour Talassius. » Son mariage fut fort heureux; il fut père d'une belle et nombreuse famille, en sorte qu'après sa mort on souhaitait aux gens mariés le bonheur de Talassius. Dans la suite, on en fit un dieu de l'innocence et des mœurs, que les Romains invoquèrent, comme les Grecs Hyménée. *Plutarque* assigne à ce mot une autre origine: « Pourquoi, dit-il, » chante-t-on dans les nôces Talas» sius? Est-ce à cause de l'apprêt des » laines signifié par le mot *Tala» sia?* car, en introduisant l'épou» sée, on étend une toison, elle por» te une quenouille et un fuseau, » et borde de laine la porte de son » mari. »

Talaüs, roi d'Argos, et père d'Adraste, perdit la couronne et la vie par les artifices d'Amphiaraüs. *Voy.* Amphiaraüs.

Talbes (*Myth. Mah.*), prêtres mahométans chez les Maroquins, qui réunissent la science des lois à celle de la religion. Ce sont des espèces de fanatiques qui professent un mépris religieux pour tout ce qui n'est pas musulman. Ils regardent comme un péché d'apprendre à lire l'arabe à un

chrétien ou à un juif, et d'avoir avec eux aucune liaison.

Tale, neveu de Dédale, autrement nommé *Perdix*, guidé par son oncle, apprit, en peu de temps, l'architecture, et inventa l'usage de la scie et du compas. Dédale, jaloux de ses progrès, le précipita du haut de la tour de Minerve; mais cette déesse, favorable aux talents, le reçut au milieu des airs, et le changea en oiseau. Voilà pourquoi, dit *Ovide*, la perdrix n'ose s'élever dans son vol, et qu'elle va toujours près de terre, où elle fait son nid; son ancienne chute lui fait sans cesse craindre les lieux élevés.

Taled. C'est ainsi que les Juifs appellent un voile de laine carré, aux coins duquel pendent quatre houppes, et dont ils se couvrent lorsqu'ils font leurs prières dans les synagogues. Quelques uns mettent ce voile sur la tête, d'autres l'entortillent autour du cou. *Taled* signifie, en hébreu de rabbin, un manteau.

Taleton, édifice consacré au Soleil sur le sommet du Taygète, en Laconie. On y sacrifiait plus d'une sorte de victime, mais particulièrement des chevaux.

Taligrépis (*Myth. Ind.*), hermites Indiens. *Voy.* Raulins.

Talismans. (*Myth. Cabal.*) On appelle ainsi certaines figures gravées sur des pierres ou sur des métaux; c'est le sceau, la figure, le caractère, ou l'image d'un signe céleste, d'une constellation, ou d'une planète, gravée sur une pierre sympathique, ou sur un métal correspondant à l'astre, dans un temps commode pour recevoir les influences de cet astre. La superstition attribue à ces figures des effets merveilleux. On dit, par exemple, que la figure d'un lion, gravée en or, pendant que le soleil est dans le signe du Lion, préserve de la gravelle ceux qui portent ce talisman; et que celle d'un scorpion, faite sous le signe du Scorpion, garantit des blessures de cet animal. Pour la joie, la beauté et la force du corps, on grave la figure de Vénus, dans la première face de la Balance, des Poissons ou du Taureau. Pour acquérir aisément les honneurs et les dignités, on grave l'image de Jupiter, c.-à-d., un homme ayant la tête d'un bélier, sur de l'argent ou sur une pierre blanche; et portant ce talisman sur soi, on en voit, dit-on, des effets surprenants. Pour être heureux en marchandises ou au jeu, on représente Mercure sur de l'argent. Pour être courageux et victorieux, on grave la figure de Mars, en la première face du Scorpion. Pour avoir la faveur des rois, on représente le Soleil sous la figure d'un roi assis sur un trône, ayant un lion à son côté; sur de l'or très pur, en la première face du Lion. En voilà assez pour faire connaître ce que c'est qu'un talisman. *Bodin*, dans sa *Démonomanie*, rapporte que l'on dit qu'au palais de Venise il n'y a pas une seule mouche, et qu'au palais de Tolède, en Espagne, on n'en voit qu'une; et il ajoute que, si cela est, il y a quelque idole enterrée sous le seuil du palais, c.-à-d., quelque talisman. On met au nombre des talismans le *Palladium* de Troie; les boucliers romains appelés *Ancilia*; les statues fatales de Constantinople, pour la conservation de cette ville; la statue de Memnon, en Egypte, qui se mouvait et rendait des oracles aussi-tôt que le soleil l'avait frappée; la statue de la déesse Fortune qu'avait Séjan, laquelle porta bonheur à tous ceux qui la possédèrent; la mouche d'airain et la sang-sue d'or de *Virgile*, qui empêchèrent les mouches d'entrer dans Naples, et firent mourir les sang-sues d'un puits de cette ville; la figure d'une cigogne, qu'Apollon mit à Constantinople pour en chasser ces animaux; la statue d'un chevalier, qui servait de préservatif à cette ville contre la peste; et la figure d'un serpent d'airain, qui empêchait tous les serpents d'entrer dans le même lieu. D'où il arriva que Mahomet II, après la prise de Constantinople, ayant cassé d'un coup de flèche les dents de ce serpent, une multitude prodigieuse de ces reptiles se jeta sur les habitants de

cette ville, sans néanmoins leur faire aucun mal, parcequ'ils avaient tous les dents cassées comme celui d'airain.

Tzetzès rapporte qu'un philosophe apaisa une peste à Antioche, par un talisman de pierre où était une tête de Charon gravée.

On distingue trois sortes de talismans ; les astronomiques, les magiques et les mixtes. Les astronomiques se reconnaissent aux signes ou constellations célestes qui y sont gravées avec d'autres figures et quelques caractères inintelligibles. Les magiques ont des figures extraordinaires avec des mots superstitieux, et des noms d'anges inconnus. Les mixtes sont composés de signes et de noms barbares, mais qui ne sont ni superstitieux, ni des noms d'anges inconnus. On les ensevelit dans la terre comme les Romains qui, pour arrêter l'ennemi, enterraient sur la frontière une statue enchantée, après avoir prononcé quelques charmes et offert certains sacrifices; ou on les place dans des lieux publics, ou bien on les porte sur soi. Quelques uns croyaient qu'*Apollonius de Tyane* est le premier auteur de la science des talismans : mais d'autres sont d'avis que les Egyptiens en sont les inventeurs ; ce qu'*Hérodote* semble insinuer au second livre de son histoire, lorsqu'il dit que ces peuples ayant les premiers donné le nom à douze dieux célestes, ils gravèrent aussi des animaux sur des pierres. Les habitants de l'isle de Samothrace faisaient des talismans avec des anneaux d'or, qui avaient du fer enchâssé au lieu de pierres précieuses. *Pétrone* en parle, lorsqu'il dit que Trimalcion portait une bague d'or, garnie d'étoiles de fer. Les dieux qu'on appelait de Samothrace étaient ceux qui présidaient à la science des talismans : ce que confirment les inscriptions de ces trois autels dont parle *Tertullien* : « Devant les colonnes, dit-il, il y » a trois autels dédiés à trois sortes » de dieux, que l'on nomme Grands, » Puissants et Forts, et que l'on croit » être ceux de Samothrace. » *Apollonius* fait mention de ces trois divinités, auxquelles il joint Mercure, et rapporte les noms barbares de ces dieux, qu'il était défendu de révéler ; savoir, Axiérus, Axiocerso, Axiocersus, et Casmilus, qu'il dit être Cérès, Proserpine, Pluton et Mercure.

Les Egyptiens, dont la plupart des autres peuples ont appris le secret de ces anneaux, avaient aussi d'autres talismans pour toutes les parties du corps. C'est peut-être pour cela qu'on trouve tant de petites figures de dieux, d'hommes et d'animaux, dans les anciens tombeaux de ce pays. Selon eux, certaines pierres taillées en escarbots avaient des vertus considérables pour procurer de la force et du courage à ceux qui les portent, parceque, dit *Elien*, cet animal n'a point de femelle, et qu'il est une image du soleil. Ils se servaient communément de la figure de Sérapis, de celles de Canope, de l'épervier et de l'aspic, contre les maux qui pouvaient venir des quatre éléments, la terre, l'eau, l'air et le feu. Les plus anciens talismans se sont faits de plantes, de branches d'arbres, ou de racines. *Joseph* en attribue l'invention à Salomon. On mettait aussi des figures de grenouilles dans les talismans ; et *Pline* témoigne que, si l'on en croit ceux qui cultivent cette prétendue science, les grenouilles doivent être estimées plus utiles à la vie que les lois.

Les Siamois ont aussi des talismans et des caractères magiques, dont ils font un grand usage. Ils s'imaginent que, par ce moyen, ils peuvent rendre leurs corps invulnérables, et procurer la mort à leurs ennemis. Lorsqu'un scélérat a quelque mauvais coup à faire, et qu'il appréhende qu'on ne le découvre, il se sert de ces mêmes talismans pour empêcher les gens de crier et les chiens d'aboyer.

Les Arabes, fort adonnés à l'astrologie judiciaire, répandirent les talismans en Europe, après l'invasion des Maures en Espagne ; et

il n'y a pas deux siècles que cette superstition était encore fort accréditée en France. *Grégoire de Tours* rapporte sérieusement que Paris avait été bâti sous une constellation qui le défendait des embrasements, des serpents et des souris; et qu'avant l'incendie de 585 on avait trouvé, en fouillant une arche d'un pont, les deux talismans préservatifs de cette ville, savoir, un serpent et une souris d'airain. Cette folie a toujours un grand cours dans l'Orient. *Gaffarel, Curiosités inouïes. V.* TALYS.

Myth. Mahom. Ministres inférieurs de mosquée. Ce sont comme les diacres des imans; ils marquent les heures des prières en tournant une horloge de sable de quatre en quatre heures, et les jours de Bairam, ils chantent avec l'iman et lui répondent.

TALISSONS, prêtres des anciens Prussiens, lorsqu'ils étaient encore païens. Les talissons faisaient des espèces d'oraisons funèbres des morts, et les louaient des larcins, des impuretés et des autres crimes qu'ils avaient commis durant leur vie. Puis, regardant au ciel, ils criaient qu'ils voyaient le mort voler en l'air à cheval, revêtu d'armes brillantes, et passer en l'autre monde avec une grande suite. *V.* LIOASTONS.

TALMUD, livre qui contient la doctrine, la morale et les traditions des Juifs.

Environ 120 ans après la destruction du temple, le rabbin Juda, que les Juifs surnommaient *notre saint maître,* homme fort riche et fort estimé de l'empereur Antonin le Pieux, voyant avec douleur que les Juifs dispersés commençaient à perdre la mémoire de la loi qu'on nomme *orale* ou de tradition pour la distinguer de la loi écrite, composa un livre où il renferma les sentiments, les constitutions, et les traditions de tous les rabbins qui avaient fleuri jusqu'à son temps. Ce livre, qu'il appelle *Misna,* est divisé en six parties. La première traite de l'agriculture et des semences; la seconde, des fêtes; la troisième, des mariages et de tout ce qui regarde les femmes; la quatrième, des procès et des différends qui peuvent survenir entre les particuliers, et de tout ce qui concerne les affaires civiles; la cinquième, des sacrifices; et la sixième, des puretés et impuretés. Ce livre, où les matières étaient traitées de la manière la plus succincte, occasionna de grandes disputes entre ceux qui l'interprétaient différemment. Pour les faire cesser, *Ravena* et *Havasce,* deux rabbins qui étaient à Babylone, rassemblèrent les différentes explications qu'on avait données de la *Misna,* jusqu'à leur temps, les sentences et les paroles mémorables des fameux docteurs. Ils y joignirent la *Misna* pour servir de texte, et formèrent du tout un livre considérable, divisé en soixante parties. Ce livre fut appelé *Talmud Babeli,* Talmud de Babylone, ou bien *Ghemara,* qui signifie perfection. On en a retranché depuis plusieurs traités qui concernent les sacrifices, l'agriculture, les puretés et impuretés, qui ne sont plus aujourd'hui d'usage.

TALOS, partisan de Turnus, tué par Enée.

TALTHYBIUS, héraut qu'Agamemnon avait mené avec lui au siége de Troie. *Hérodote* dit qu'on lui avait bâti un temple ou une chapelle à Sparte. Selon *Pausanias*, ce Talthybius fit éprouver sa colère aux Lacédémoniens et aux Athéniens, pour avoir violé le droit des gens en la personne des hérauts venus demander aux Grecs la *terre et l'eau* de la part de Darius. Le châtiment des Lacédémoniens fut général; et, parmi les Athéniens, Miltiade, fils de Cimon, eut sa maison rasée, pour avoir conseillé à ses concitoyens de faire périr ces hérauts lorsqu'ils vinrent à Athènes.

1. TALUS, géant de l'isle de Crète, descendait, dit *Apollonius,* des géants, issus du chêne ou des entrailles du rocher. Il était d'airain et invulnérable, excepté au-dessus de la che-

ville. Ce monstre s'opposa au débarquement des Argonautes, en lançant dans la baie des rocs couronnés de forêts, pour leur en défendre l'entrée. Le poète le fait gardien de l'isle, dont il faisait le tour trois fois par an. Médée, par ses enchantements, lui fit rompre une veine au-dessus de la cheville, pendant qu'il errait sur le rivage, et lui donna la mort. *Platon* explique cette fable d'une manière très naturelle. « Talus et Rhadamanthe, dit-il, étaient chargés » par Minos de l'exécution des lois, » et Talus devait faire trois fois le » tour de l'isle pour surveiller cette » exécution. Les lois qu'il portait » dans cette tournée étaient gravées » sur l'airain. Cette veine qui se » rompit au-dessus de la cheville ne » désigne peut-être que le châtiment » qu'il faisait subir aux coupables. »

2. — Fils de Crétès, favori de Rhadamanthe.

3. Fils d'Œnopion.

Talys (*Myth. Ind.*), espèce de talismans employés pour les mariages. Ils ne sont pas tous de la même forme. Dans quelques castes, c'est une petite plaque d'or ronde, sans empreinte ni figure; dans d'autres, c'est une dent de Tigre : il y en a qui sont des pièces d'orfèvrerie matérielles et informes. Plusieurs castes en portent qui sont plates et comme ovales, avec deux petites parties qui débordent, et des hiéroglyphes qui représentent Polléar ou le Lingam : chez d'autres, c'est un ruban à l'extrémité duquel pend une tête d'or. Dans la cérémonie du mariage, le brahme prend le taly, le présente aux dieux, aux deux époux, aux pères, aux brahmes assistants, aux parents et aux conviés : tous doivent passer la main dessus; et le brahme, en le présentant, répète, jusqu'à ce que la cérémonie soit finie, la formule suivante, en langue sanscrite : « Ils auront des » grains, de l'argent, des vaches et » beaucoup d'enfants. » Ensuite le brahme porte le taly au futur, qui l'attache au cou de la fille : dès-lors elle devient sa femme, et le mariage est fait; car jusque-là les parties peuvent toujours se dédire. Les néophytes chrétiens, qui n'en sont pas moins attachés à cet usage, avaient imaginé de placer une croix sur un taly ordinaire, ce qui devait produire un effet très bizarre. Lorsque l'époux vient à mourir, on brûle avec lui ce taly, comme pour faire entendre à sa femme que le nœud qui l'unissait avec son mari est brisé par sa mort.

Tamagisanhach, un des principaux dieux de l'isle de Formose. Il demeure au sud; et sa femme Taxankpada demeure à l'orient. Quand il tonne, les Formosans disent que la déesse gronde son mari, parcequ'il prive la terre de pluie; ses reproches sont efficaces, et soudain le mari complaisant épanche les eaux que contiennent les nuées.

Tamaraca (*Myth. Amér.*), fruit extrêmement gros, qui a quelque ressemblance avec une calebasse, et qui croît dans le Brésil. Les habitants de ce pays ont pour ce fruit un respect religieux, et lui rendent de grands honneurs. *Coréal* parle du culte que les Brésiliens rendent au tamaraca, qu'il appelle *maraque*. « Lorsque les prêtres » brésiliens, dit-il, font la visite de » leur diocèse, ils n'oublient jamais » leurs maraques, qu'ils font adorer solennellement. Ils les élèvent » au haut d'un bâton; fichent le bâton » en terre; les font orner de belles » plumes, et persuadent aux habitants du village de porter à boire et » à manger à ces maraques parceque » cela leur est agréable, et qu'elles » se plaisent à être ainsi régalées. »

Tamasea, belle plaine de l'isle de Chypre, consacrée à la déesse de la beauté. C'est là que Vénus avait cueilli les pommes d'or, par le secours desquelles Hippomène, vainquit Athalante. *Ovid. Mét.* 10.

Tambour. *V.* Corybantes, Cybèle.

Tambour magique. C'est le principal instrument de la magie des Lappons. Ce tambour est ordinairement fait d'un tronc creusé de pin ou

de bouleau. La peau tendue sur ce tambour est couverte de figures symboliques que les Lappons y tracent avec du rouge. Les symboles et les hiéroglyphes n'ont pas moins d'attrait pour les peuples du Nord que pour les Orientaux. On distingue dans le tambour magique deux choses principales, la marque et le marteau. La marque est un paquet de petits anneaux, parmi lesquels il s'en trouve un plus grand que les autres; elle sert à montrer sur les figures hiéroglyphiques du tambour les choses que l'on désire savoir. Le marteau est ordinairement fait du bois d'une renne. On frappe sur le tambour avec ce marteau pour donner du mouvement au paquet d'anneaux, et c'est l'endroit où se placent les anneaux qui sert à faire connaître ce que l'on veut savoir.

Les Lappons ont pour leur tambour une vénération extraordinaire. Il est expressément défendu à une fille qui commence à ressentir l'incommodité naturelle à son sexe d'oser le toucher seulement du bout du doigt.

Lorsqu'un Lappon veut apprendre quelque chose par le moyen du tambour, il faut que, pendant la cérémonie, lui et tous les assistants soient à genoux.

Il y a plusieurs sortes de tambours magiques, qui ont chacun une vertu plus ou moins grande, et une forme particulière. Celui qui sert pour les divinations est figuré en croix à l'endroit que l'on appelle *la poignée*. C'est à ce tambour que les Lappons suspendent, comme des trophées, les os et les ongles des bêtes qu'ils ont tuées à la chasse.

Lorsqu'un Lappon veut connaître, par son moyen, ce qui se passe dans les pays étrangers, il met dessus, à l'endroit où l'image du soleil est dessinée, quantité d'anneaux de laiton, attachés ensemble avec une chaîne de même métal. Il frappe de telle sorte sur le tambour avec son marteau, que ces anneaux se remuent. Il chante en même temps d'une voix fort distincte une chanson que les Lappons appellent *Jonke;* et tous ceux de leur nation qui s'y trouvent présents, tant les femmes que les hommes, y ajoutent chacun leurs chansons, auxquelles ils donnent le nom de *Duvra*. Les paroles qu'ils profèrent sont si distinctes qu'elles expriment le nom du lieu dont ils désirent savoir quelque chose. Après avoir quelque temps frappé sur le tambour, il le met, en quelque façon, sur sa tête, et il tombe aussi-tôt par terre, comme s'il était endormi ou tombé en défaillance. On ne lui trouve ni sentiment, ni pouls, ni aucun signe de vie. Cela a donné occasion de croire que l'âme de ce devin sortait effectivement de son corps, et que, conduite par les démons, elle allait au pays d'où l'on voulait avoir des nouvelles. Pendant que le Lappon qui doit deviner est en cet état, on dit qu'il souffre de telle sorte que la sueur lui sort du visage et de toutes les autres parties du corps. Cependant toute l'assemblée continue de chanter jusqu'à ce qu'il revienne de son sommeil. On ajoute que, si l'on discontinuait le chant, le devin mourrait, de même que si l'on essayait de le réveiller. C'est aussi peut-être pour cette raison que l'on a grand soin de chasser les mouches d'autour de lui. A son réveil, le Lappon raconte ce qu'il a appris. Il doit en avoir beaucoup à raconter, car il a dû apprendre bien des choses pendant une extase dont la durée s'étend quelquefois jusqu'à vingt-quatre heures.

Les Lappons emploient aussi fort souvent leur tambour magique pour découvrir si telle maladie vient d'une cause naturelle ou de la malice de quelque enchanteur, et, dans ce dernier cas, par quel moyen ils peuvent rompre le charme. Il faut observer que les Lappons regardent comme un présage très favorable le mouvement des anneaux du tambour de gauche à droite, parceque ce mouvement imite la marche du soleil; mais si les anneaux vont de droite à gauche, cette direction, contraire au cours du soleil, ne leur annonce que des malheurs. Lorsqu'un

d'entr'eux tombe malade, ils prétendent connaître, par le moyen du tambour magique, si la maladie est mortelle ou si le malade doit guérir. Ils assurent même que, si le malade est condamné à mourir, le tambour leur marque l'instant précis auquel il doit rendre le dernier soupir.

Taméranі (*Myth. Ind.*), nom du créateur de toutes choses, chez quelques Indiens. Ils disent qu'il s'est démis du gouvernement du monde, afin de vivre en repos, et que c'est le démon qui le régit suivant ses caprices; aussi lui rend-on des honneurs extraordinaires, et l'encense-t-on à toute heure, pour être à l'abri de ses méchancetés.

Tammonden (*Myth. Jap.*), un des quatre grands dieux du trente-troisième ciel, suivant les Japonnais.

Tammuz, quatrième mois de l'année sacrée des Hébreux, et le dixième de leur année civile. C'était la lune de Juin.

Tanagra, fille d'Eole ou d'Asope, donna son nom à la ville de Tanagre en Béotie. Sa vie fut si longue, que ses voisins ne la nommaient plus que la Grée, c.-à-d. la Vieille, (*Graia*), nom qui passa à la ville. *Homère,* dans son dénombrement, ne lui en donne point d'autre.

Tanagre, ville de Béotie, dont les habitants allèrent au siége de Troie. On y voyait le tombeau d'Orion, et le mont Cerycius, où l'on disait que Mercure avait pris naissance. Les Tanagréens passaient pour les peuples les plus religieux de la Grèce, en ce qu'ils avaient bâti leur temple dans un lieu séparé du commerce des hommes, où il n'y avait point de maisons, et où l'on n'allait que pour adorer les dieux. *V.* Criophore, Promachus, Triton.

Tanaïde, surnom de Vénus. *Clément Alexandrin* dit qu'Artaxerxès, roi de Perse, fils de Darius, fut le premier qui érigea à Babylone, à Suse, et à Ecbatane, la statue de Vénus Tanaïde, et qui apprit, par son exemple, aux Perses, aux Bactres, et aux peuples de Damas et de Sardes, qu'il fallait l'honorer comme déesse. Cette Vénus était particulièrement honorée chez les Arméniens, dans une contrée appelée Tanaïtis, près du fleuve Cyrus, selon *Dion Cassius*, d'où la déesse, avait pris son surnom, et d'où son culte a pu passer chez les Perses. C'était la divinité tutélaire des esclaves de l'un et de l'autre sexe. Les personnes même de condition libre consacraient leurs filles à cette déesse et, en vertu de cette prétendue consécration, les filles étaient autorisées par la loi à se prostituer au premier venu, jusqu'à leur mariage, sans qu'une conduite aussi extraordinaire éloignât d'elles les prétendants.

1. Tanaïs, un des capitaines de Turnus, tué par Enée.

2. — Fleuve qu'*Hygin* dit fils de Pontus et de la Mer, d'autres de Bérossus et de l'Amazone Leucippe. Il haïssait les femmes; et, pour punir cette haine, Vénus le rendit épris de sa propre mère. Il résista d'abord à cette passion; mais ne pouvant la vaincre, il se précipita dans le fleuve Amazonius, qui depuis porta son nom.

Tanaïser (*M. Ind.*), réservoir de l'Indostan, où, les jours d'éclipse, il se rassemble plus de cent cinquante mille personnes de toutes les parties de l'Inde, parceque son eau passe, dans ces phénomènes, pour plus sainte et plus méritoire qu'aucune autre.

Tane te Medooa (*Dieu le père*); Oromattow Tova tee te Myde (*Dieu le fils*); Taroa Mannoo te Hooa (*l'oiseau* ou *l'esprit*). Ce sont les noms que les Otaïtiens donnent à trois dieux, dont ils croyent que les autres dépendent. Ils ne s'adressent à ces déités suprêmes que dans les cas de grande détresse, et n'estiment pas qu'il convienne de les importuner pour moins que pour les tempêtes, les dévastations, la maladie du roi, ou d'autres calamités publiques.

Tanfana, déesse qui, chez les Germains, présidait à la divination par les baguettes. Quelques écrivains

prétendent que ce n'est point une divinité, mais un temple.

Tanfanes, temple des Marses, brûlé dans l'expédition de Germanicus.

Tanghra, nom de l'Être suprême chez les Yakouts, peuple de Sibérie. *Voyage de Billings*, etc.

Tangri (*M. Mah.*), nom que les Turcs, tant orientaux qu'occidentaux, donnent à Dieu, en y ajoutant les louanges ordinaires que les Arabes ajoutent à celui d'Allah, c'est-à-dire de *haut*, de *souveraine vérité*, etc. *Bibl. Or.*

Tanque. Les Indiens donnent ce nom à des réservoirs d'eau dans lesquels ils ont coutume de faire leurs ablutions et purifications. Voici quelles sont, à cet égard, les cérémonies des habitants du Malabar: Après être entrés dans l'eau, ils en font rejaillir en l'air, à huit reprises différentes, en l'honneur des huit gouverneurs du monde; puis ils se lavent le visage, après quoi ils jettent encore de l'eau en l'air, en l'honneur du Soleil. Ils font un grand usage, dans ces ablutions, de la cendre de bouze de vache, animal qu'ils regardent comme sacré. Ils prennent une certaine quantité de cette cendre dans le creux de la main gauche, parceque, selon leurs idées, ce creux représente la terre, et en même temps le lieu où se fait la génération. Ils serrent cette main gauche, ainsi creusée, contre la droite qui l'est pareillement, et forment une figure approchante de celle de l'œuf. (L'œuf, chez les Indiens, représente le ciel et la terre unis ensemble.) Ils éloignent ensuite leurs mains l'une de l'autre, et désignent par ce mouvement la séparation du ciel d'avec la terre; puis ils tracent sur la cendre qu'ils ont dans la main gauche ce mot *ja-ra*, par lequel ils croient signifier le combat de l'air et du feu enfermés ensemble dans l'œuf avant qu'il se fût ouvert; après quoi ils serrent encore les deux mains l'une contre l'autre, et, dans cet état, ils les portent à toutes les parties du corps. Ils finissent par se frotter, avec les cendres sacrées, le front, la poitrine et les épaules, en invoquant leurs trois principales divinités, Brahma, Wishnou et Ixora.

Tanquam. (*Myth. Chin.*) *V.* Cang-Y.

1. Tantale, fils de Jupiter et de la nymphe Plota, et roi de Lydie, enleva Ganymède, pour se venger de Tros qui ne l'avait point appelé à la première solemnité qu'on fit à Troie. Les anciens ne sont pas plus d'accord sur la nature de son crime que sur celle de son châtiment. Les uns l'accusent d'avoir fait servir aux dieux les membres de son propre fils, pour éprouver leur divinité, ou, comme l'explique un mythologue moderne, d'avoir voulu faire aux dieux le barbare sacrifice de son fils. D'autres lui reprochent d'avoir révélé le secret des dieux, dont il était grand prêtre; c.-à-d. d'avoir découvert les mystères de leur culte. Selon *Pindare*, il ne mérita ce suplice qu'il endure aux enfers, que parcequ'ayant été admis à la table des dieux il déroba le nectar et l'ambroisie pour en faire part aux mortels; ou enfin, selon *Lucien*, parceque Tantale avait volé un chien que Jupiter lui avait confié pour garder son temple dans l'isle de Crète, et avait répondu au dieu ignorer ce que l'animal était devenu. *Cicéron*, sans exprimer aucun des crimes de Tantale en particulier, dit qu'il est puni de ses forfaits, de sa fureur et de son orgueil. Quant au supplice, *Homère*, *Ovide* et *Virgile* le peignent consumé d'une soif brûlante, au milieu d'un étang dont l'eau sans cesse échappe à ses lèvres desséchées, et dévoré par la faim sous des arbres dont un vent jaloux élève les fruits jusqu'aux nues, chaque fois que sa main tente de les cueillir. *Cicéron*, après avoir suivi *Homère* dans sa première *Tusculane*, c. 5, adopte dans la quatrième, c. 16, la tradition d'*Euripide*, de *Pindare* et de *Platon*, qui représentent Tantale au-dessous d'un rocher dont la chute menace à chaque instant sa tête. *Ho-*

race trouve le portrait de l'avare dans le premier supplice de Tantale.

Myth. Amér. Qui croirait que la fable de Tantale se retrouve dans les déserts glacés qui séparent le Canada des Etats-Unis? Les Chipiouyans qui les habitent croient qu'à l'instant de la mort leur âme passe dans un autre monde. Arrivés sur le bord d'une grande rivière, ils s'embarquent dans un canot de pierre, et le courant les porte dans un grand lac, au centre duquel s'élève une isle délicieuse. C'est, disent-ils, à la vue de ce fortuné séjour, qu'ils entendent prononcer l'irrévocable arrêt qui décide de leur destinée. Si les bonnes actions qu'ils ont faites dans ce monde l'emportent sur les mauvaises, on les débarque sur l'isle, où ils jouissent d'un bonheur dont la durée est éternelle, et qui, suivant leurs idées grossières, ne consiste que dans les plaisirs des sens et d'une insatiable volupté. Mais, si leurs mauvaises actions font pencher la balance, le canot de pierre s'enfonce tout-à-coup, et ils restent plongés dans l'eau jusqu'au menton, regrettant la récompense dont jouissent les âmes des gens de bien, et faisant sans cesse de vains efforts pour remonter vers l'isle fortunée, dont ils sont exclus pour jamais. *Voyages d'Alexandre Mackensie dans l'intérieur de l'Amérique septentrionale, faits en* 1789, 1792 *et* 1793, *trad. de l'anglais, par J. Castéra, an* 10.

2.—Fils de Thyeste, le premier mari de Clytemnestre, selon *Euripide*.

3.—Le fils que Thyeste eut d'Erope, femme de son frère Atrée, et dont celui-ci lui fit servir les membres dans un festin.

4. — Un des fils de Niobé.

Tantalides, Agamemnon et Ménélas, arrière-petits-fils de Tantale.

Tantalis, Niobe, fille de Tantale.

Tapacaou (*Myth. Siam.*), valet au service des talapoins de Siam. Chacun de ces moines en a pour le servir un ou deux. Ces domestiques sont séculiers, quoiqu'habillés comme leurs maîtres, au moins pour la forme de l'habit, car le leur est blanc, et celui des talapoins, jaune. Ils reçoivent l'argent que l'on donne pour les talapoins. Ils ont soin des jardins et des terres du couvent, et font tout ce que les talapoins ne peuvent faire selon la loi.

Tapaliape, une des deux divinités que les Formosans invoquent avant de marcher au combat.

Taphius, Taphus, fils de Neptune et d'Hippothoé, fut chef d'une troupe de fugitifs avec lesquels il alla s'établir dans une isle qu'il appela Taphus, de son nom.

Tapi, rivière qui passe à Surate, et pour laquelle les Banians et les Gentous ont un respect religieux. Suivant eux, elle tient le premier rang après le Gange; et les cérémonies qui se pratiquent pour célébrer la fête de ce fleuve ont, en partie, lieu pour celle de la rivière Tapi. *V.* Ganoe. *Voyage de Stavorinus à Samarang*, etc.

Tapisseries. *V.* Arachné, Pénélope, Philomèle.

Tapsus, un guerrier de Cyzique, tué par Pollux. *Val. Flacc. liv.* 2.

Ta-qua (*Myth. Chin.*), art de consulter les esprits. *V.* Po-qua.

Taran, Taranis, ou Taramis (*Myth. Celt.*), noms sous lesquels les Celtes adoraient Jupiter comme ayant l'empire des choses célestes (*César, Lucain, Pharsale, liv.* 1, *v.* 444); et sous lequel ils lui immolaient des victimes humaines. *Taran* signifie tonnerre, dans la langue galloise (*v.* Thor), et répondait chez les Gaulois au Jupiter tonnant des Romains; mais ce dieu n'était pas, chez ces peuples, le souverain des dieux; il ne venait qu'après Esus, dieu de la guerre. *V.* Esus.

Tarantéus, Jupiter adoré à Tarentus en Bithynie.

Taras, fils de Neptune, passe pour le fondateur des Tarentins, qui le mettaient sur leurs médailles sous la forme d'un dieu marin,

monté sur un dauphin comme sur un cheval; et tenant ordinairement le trident de son père; ou bien la massue d'Hercule, symbole de la force; ou une chouette, pour désigner Minerve, protectrice des Tarentins; ou une corne d'abondance, pour signifier la bonté du pays où il avait bâti Tarente; ou enfin avec un pot à deux anses, et une grappe de raisin avec le thyrse de Bacchus, symbole de l'abondance du vin chez les Tarentins. Taras avait une statue dans le temple de Delphes, où on lui rendait les honneurs dus aux héros.

Taraxippus. Près de la borne du stade d'Olympie, il y avait, dit *Pausanias*, un autel de figure ronde, consacré à un génie qui était l'effroi des chevaux, et qu'on appelait par cette raison Taraxippus. En effet, quand les chevaux passaient devant cet autel, ils prenaient l'épouvante sans que l'on sût pourquoi; et la peur les saisissait tellement, que, n'obéissant plus ni à la voix ni à la main de celui qui les conduisait, souvent ils renversaient et le char et l'écuyer. Aussi faisait-on des vœux et des sacrifices à Taraxippus, pour l'avoir favorable. Au reste, les Grecs, continue l'historien, ne sont nullement d'accord sur ce génie. Les uns disent que sous cet autel est la sépulture d'un homme originaire du pays, qui était un excellent écuyer; d'autres, que c'est le monument héroïque que Pélops érigea à Myrtil pour apaiser ses mânes. Il y en a qui croient que c'est l'ombre d'Œnomaüs qui épouvante ainsi les chevaux. Mais la plus commune opinion est que Taraxippus était un surnom de Neptune Hippius. Il y avait un autre Taraxippus, dont le tombeau était dans l'isthme de Corinthe, que l'on croyait être ce Glaucus, fils de Sisyphe, qui fut foulé aux pieds de ses chevaux, dans les jeux funèbres qu'Acaste fit célébrer en l'honneur de son père.

Tarchon, chef des Etrusques, qui conduisit des troupes auxiliaires à Enée contre Turnus.

Tardipes, surnom de Vulcain, parcequ'il était boiteux.

Tarentinus, surnom d'Hercule, parceque Fabius Maximus trouva à Tarente une statue de ce dieu, qu'il plaça dans le Capitole.

Taroataihetoomoo, divinité suprême des Taïtiens, à laquelle ils donnent le nom emphatique de *Producteur des tremblements de terre*. *V*. Cosmogonie taïtienne.

Tarpeia, une des quatre premières vestales instituées par Numa pour le culte de Vesta, selon *Plutarque*.

Tarpéiens, jeux institués à Rome en l'honneur de Jupiter Tarpéius.

Tarpeius. Jupiter a quelquefois ce nom, à cause du temple qu'il avait sur le mont Tarpéien, depuis appelé Capitole.

Tarquitus, fils de Faunus et de la nymphe Driope, tué par Enée.

Tarsius. *Plutarque* nous apprend que c'était le surnom de Jupiter, lorsque par son ordre le Tibre creusa sur le Forum, un gouffre qui fit périr plusieurs maisons, et causa une grande peste. Elle cessa, lorsque Curtius se précipita dans ce gouffre.

Tarsus, surnom de Jupiter honoré à Tarse en Cilicie.

Tartak, déité des Avites, peuple de Samarie, dont parle l'Ecriture. Les rabbins ont prétendu qu'elle était adorée sous la forme d'un âne. *Jurieu* a conjecturé que c'était une altération de *rathak*, mot chaldéen qui signifie *char*, et que *Tartak* est le chariot du Soleil, ou le Soleil monté sur son char.

1. Tartare (*Iconol.*), lieu distingué des enfers, prison des impies et des scélérats dont les crimes ne pouvaient s'expier; prison d'une telle profondeur, dit *Homère*, qu'elle est aussi éloignée des enfers, que les enfers le sont du ciel. *Virgile* la dépeint vaste, fortifiée de trois enceintes de murailles, et entourée du Phlégéthon; une haute tour en défend l'entrée. Les portes en sont aussi dures que le diamant; tous les efforts des mortels et toute la puissance des dieux ne pourraient les briser. Tisiphone veille toujours à la

porte, et empêche que personne ne sorte, tandis que Rhadamanthe livre les criminels aux Furies. L'opinion commune était qu'il n'y avait plus de retour pour ceux qui étaient une fois précipités dans le Tartare. *Platon* est d'un autre avis. Selon lui, « après » qu'ils y ont passé une année, un » flot les en retire. Alors ils passent » par le Cocyte, ou le Pyriphlégé- » thon, et de là au lac Achérusie, » où ils appellent par leurs noms » ceux qu'ils ont tués, et les sup- » plient instamment de souffrir qu'ils » sortent du lac, pour être admis en » leur compagnie. S'ils obtiennent » leur demande, ils sont d'abord dé- » livrés de leurs maux; sinon ils sont » de nouveau rejetés dans le Tartare, » reviennent aux fleuves comme au- » paravant, et réitèrent leurs sup- » plications jusqu'à ce qu'ils puissent » fléchir ceux qu'ils ont offensés. » On croit que l'idée du Tartare a été prise du Tartesse des anciens, petite isle à l'embouchure du Bétis en Espagne. Peut-être y envoyait-on les criminels d'état. *Voy.* Enfers des anciens.

2 — Il a été lui-même personnifié. Il eut de la Terre, selon *Hésiode*, Typhon; selon *Hygin*, les Géants.

1. Tartareus Deus, *le dieu du Tartare*, Pluton.

2. — Custos, *le gardien du Tartare*, Cerbère.

Tartutius, Romain riche et puissant, qui devint éperdument amoureux de la courtisane Acca-Larentia, et lui laissa en mourant de grandes richesses.

Tasbih, *louange* (*Myth. Mah.*), chapelet turc, ainsi nommé parce-qu'à chaque grain les musulmans louent Dieu, en prononçant quelqu'un de ses attributs. C'est ce qui lui fait donner aussi en Turc un nom qui répond à ces mots, *l'arbre du chapelet. Bibl. Or.*

Tasibis, dieu des Tasibes, peuple qui demeurait sur les sommets du mont Taurus. *Eusèbe* le nomme *Tosibis*, et *Plutarque*, *Trosobius*.

Taten (*Myth. Siam.*), espèce de frère lai Talapoin, qui a vieilli dans la condition de *Nen*. (*Voy. ce mot.*) Entre diverses fonctions, il a celle d'arracher les herbes qui croissent dans l'enclos du couvent, office qu'un Talapoin ne peut exercer sans crime.

Tatius, roi des Sabins, fit alliance avec Romulus, contre lequel il avait fait pendant long-temps la guerre depuis l'enlèvement des Sabines.

Tattow, usage de se piquer la peau; cérémonie religieuse en usage dans les isles des *Amis* et de la mer du Sud. Les prêtres sont les seuls qui puissent faire cette opération; et, comme c'est le plus grand de tous les déshonneurs que de n'en pas porter des marques, c'est, avec la circoncision, la cérémonie qui rapporte aux prêtres le plus d'honoraires. On en a fait le mot français, *Tatouer.*

Tau. On appelle *Tau*, ou *Croix ansée*, un instrument en forme de T, que quelques figures égyptiennes tiennent à la main. *V.* Isis, Osiris.

Taulay. (*Myth. Ind.*) C'est le nom que les idolâtres des isles Moluques donnent à l'Etre suprême.

Taupe. Elle jouait autrefois un rôle important dans la divination. *Pline* rapporte que ses entrailles étaient consultées avec plus de confiance que celles d'aucun autre animal. Si les taupes ont perdu leur ancienne réputation, le vulgaire leur attribue encore certaines vertus. Les plus merveilleuses sont celles de la main *taupée*, c'est-à-dire, de celle qui a serré une taupe vivante, jusqu'à ce qu'elle soit étouffée. Le simple attouchement de cette main guérit les douleurs de dents, et même celles de la colique.

Iconol. (*Myth. Egypt.*), image de l'homme aveugle. (*Horapoll.*) On sait aujourd'hui que cet animal n'est pas privé de la vue.

1. Taureau, un des douze signes du zodiaque : ce fut l'animal sous la figure duquel Jupiter enleva Europe, ce qui le fit mettre au rang des constellations. Selon d'autres, c'est Io,

que Jupiter enleva au ciel après l'avoir changée en génisse. *V*. Achéloüs, Addéphagus, Aristée, Dircé, Egesta, Egon, Europe, Milon, Pasiphaé, Polydamas.

Iconol. (*Myth. Egypt.*) Dans les hiéroglyphes égyptiens, le taureau est l'image de la tempérance, parcequ'il est si retenu, qu'il ne s'approche plus de sa femelle dès qu'elle a conçu. Un taureau lié à un figuier sauvage est l'image de l'homme qui revient de son intempérance; car, dit *Pline*, lorsque le taureau est dans ses fureurs amoureuses, il s'adoucit après qu'on l'a lié à un figuier sauvage. Un taureau lié par le genou, et qui suit la corde qui le tire, désigne l'homme dont la tempérance n'est pas constante. *Horapoll.*

2.—Furieux, dompté par Hercule. Neptune, irrité contre les Grecs, suscita autour de Marathon un taureau qui jetait le feu par les narines, faisait de grands dégâts, et tuait beaucoup de monde. Hercule, envoyé par Eurysthée pour le prendre, le dompta, et le lui amena; mais comme il était consacré aux dieux, il le lâcha. On voit, dans une médaille de Commode, Hercule appuyé sur une colonne qui tient sa massue sur la tête d'un taureau.

3. — de Mithras. On voit communément Mithras sur un taureau, dont il tient le mufle ou les cornes de la main gauche, tandis que de l'autre il lui enfonce un poignard dans le cou. Comme Mithras représente le soleil, on prétend que le taureau marque la terre, que le soleil perce de ses rayons, comme d'un couteau, pour la rendre féconde et propre à nourrir les animaux. D'autres croient que par les cornes du taureau la lune est désignée; et la supériorité que le soleil a sur la planète donne l'explication de l'emblême. Le taureau était la victime la plus ordinaire dans les sacrifices. On l'immolait à Jupiter, à Mars, à Apollon, à Minerve, à Cérès, à Vénus, aux Lares. On choisissait des taureaux noirs pour Neptune, Pluton, et les dieux infernaux. Avant de les immoler, on les ornait de différentes manières: ils avaient sur le milieu du corps une grande bande d'étoffe ornée de fleurs, qui pendait des deux côtés: le taureau qu'on sacrifiait à Apollon avait ordinairement les cornes dorées.

Myth. Pers. Le *Zend-Avesta* enseigne que le genre humain, les animaux et les végétaux sont sortis d'un premier taureau; on l'appelle *homme-taureau*. Il a été tué par Ahriman. Son corps ayant été reçu dans le *Sorotman*, séjour des bienheureux, il est devenu la source de l'abondance; on adresse des prières à son âme.

1. Taureaux d'airain qui gardaient la toison d'or à Colchos. Jason, pour avoir cette toison, devait mettre sous le joug deux taureaux, présent de Vulcain, qui avaient les pieds et les cornes d'airain, et qui vomissaient des tourbillons de feux et de flammes. Jason, par le secours des enchantements de Médée, sut les apprivoiser, et les attacha même à la charrue. La fable de ces taureaux d'airain roule sur l'équivoque d'un mot syrien, qui signifie également une muraille ou un taureau; apparemment que le trésor était gardé dans un lieu fermé de deux portes d'airain, dont Médée donna la clef à Jason.

2. — Nom que l'on donnait aux jeunes gens qui portaient des coupes dans les fêtes célébrées à Ephèse en l'honneur de Neptune. *Athenée.*

3. — (*Iconol.*) Sur les médailles d'Egypte, c'est Apis, ou Antinoüs que les Egyptiens mirent au nombre de leurs dieux comme un autre Apis. Sur d'autres médailles, ils signifient la *force*, la *patience*, la *paix*, favorables aux laboureurs, enfin les sacrifices où ces animaux servaient de victimes: alors ils ont les cornes chargées de rubans, et on les appelle *tauri vittati, infulati, mitrati.* En posture de frapper de la corne, ils annoncent la guerre, ou des combats de taureaux donnés en spectacle. Passants, ou accouplés, et conduits par un homme voilé, ils mar-

quent les colonies dont on traçait l'enceinte avec la charrue.

1. Tauréon, mois chez les habitants de Cyzique, où l'on célébrait cette fête.

2. — C'était aussi le nom du lieu de l'assemblée. Elle était solemnelle et composée de trois colléges de prêtresses, et les sacrifices qui étaient offerts, occasionnaient une dépense considérable. Les sacrificatrices, surnommées *maritimes*, devaient être consacrées aux divinités de la mer, et principalement à Neptune. Cette fête durait plusieurs jours. Il paraît que les prêtresses étaient chargées, par fondation ou autrement, des frais de la fête. Clidicé, grande-prêtresse de Neptune, leur avait fait présent de sept cents statères, pour la dépense d'une seule solemnité; ce qu'on peut évaluer à la somme de vingt mille trois cents livres de notre monnaie.

Taureus, surnom de Neptune. *V*. Tauriceps.

Tauricéphale, *tête de taureau*, surnom de Bacchus.

Tauriceps, épithète qu'*Euripide* donne à l'Océan, et qui convient également à Neptune et aux fleuves mêmes, tant à cause des vagues agitées qui semblent imiter le mugissement du taureau, que des branches différentes qui forment les rivières, qu'on désignait par des cornes. Rac. *Caput*, tête.

Tauricorne, surnom de Bacchus, parcequ'on le représentait quelquefois avec une corne de taureau à la main : cette corne était proprement un vase à boire, qui avait la forme d'une corne de taureau.

Tauride, Chersonèse Taurique. Cette presqu'isle, aujourd'hui la Crimée, était habitée par des Scythes cruels, qui immolaient des victimes humaines à Diane. On les nommait Taures et Tauroscythes, d'où l'on appelait Taurique le pays qu'ils habitaient. Ce fut là que Diane transporta Iphigénie, et qu'Oreste retrouva sa sœur.

Tauries, fêtes célébrées chez les Grecs en l'honneur de Neptune, dans lesquelles on ne lui sacrifiait que des taureaux noirs.

Tauriforme. On donnait ce surnom à Bacchus, parceque le vin pris avec excès rend les hommes semblables à des taureaux furieux.

Taurilies, jeux religieux célébrés par les Romains pour apaiser le courroux des divinités infernales, institués à l'occasion d'une épidémie répandue parmi les femmes grosses sous le règne de Tarquin le Superbe. Cette maladie fut attribuée à l'usage qu'elles avaient fait de la chair des taureaux immolés, dont les sacrificateurs vendaient le surplus; et comme ce fléau fut attribué à la colère des Mânes, on institua pour les apaiser des jeux nommés Taurilies, de la chair des animaux sacrifiés, cause prétendue de l'épidémie.

Taurione, surnom de Diane, selon *Suidas*, soit parcequ'elle était honorée en Tauride, ou comme protégeant les troupeaux, ou parceque, comme Séléné, elle était traînée dans un char attelé de bœufs.

Taurique, épithète de Diane, adorée dans la Chersonèse Taurique, et dont la statue fut enlevée par Oreste et Iphigénie. Le sang humain arrosait ses autels; et cette barbare coutume était passée chez tous les peuples qui se croyaient possesseurs de sa statue.

Tauriques, sacrifices qui se faisaient en l'honneur de Diane Taurique.

Taurobole, nouveau genre d'expiation que les païens inventèrent dans les commencements du christianisme, pour l'opposer au baptême des Chrétiens. (*Voy.* Crioboles.) Cette cérémonie se faisait aussi pour la consécration du grand-prêtre et des autres prêtres de Cybèle. On trouva en 1705, sur la montagne de Fourvière, à Lyon, une inscription d'un taurobole célébré sous Antonin Pie, l'an 160 de J. C. Elle nous apprend qu'il se fit par ordre de la mère des dieux, Idéenne, pour la santé de l'empereur et de ses enfants, et pour la prospérité de la colonie de Lyon.

Tauroboliatus, le prêtre qui

faisait l'expiation, dite *Taurobole*.

Taurobolie, surnom de Diane, pris des croissants qu'on lui donne, et qui ont une sorte de ressemblance avec les cornes d'un taureau.

Tauroceros, *corne de taureau*, surnom de Bacchus. *V.* Tauricorne.

Taurocholies, fête qu'on célébrait à Cyzique en l'honneur de Neptune; c'étaient proprement des combats de taureaux que l'on immolait aux dieux après les avoir long-temps irrités et mis en fureur. Rac. *Cholè*, bile, colère.

Tauromorphe, le même que Tauriforme. Rac. *Morphè*, forme.

Taurophage, *mangeur de taureaux*, surnom de Bacchus, peut-être parcequ'on lui sacrifiait plus souvent des taureaux qu'aux autres dieux, peut-être aussi parcequ'on donnait un taureau pour prix des meilleurs dithyrambes.

Taurophonos, *tueur de taureaux*, surnom d'Hercule, pour avoir tué et mangé un bœuf entier du laboureur Hyllus.

Tauropolies, fêtes en l'honneur de Diane, appelée *Tauropole*.

Tauropolion, temples consacrés à Diane, dans l'isle d'Harie, de Samos, etc.

1. Tauropolis, surnom de Diane, adorée par les Taures.

2. — Un des fils de Bacchus et d'Ariadne.

Tauropos, *à figure de taureau*, épithète de Bacchus. *Anthol.*

1. Taurus, capitaine crétois, qui obtint les bonnes grâces de Pasiphaé, femme de Minos, et la rendit mère d'un fils. C'est ce qui donna lieu à la fable du Minotaure.

2. — Un des fils de Nélée.

Taut-se, nom d'une secte de la Chine, dont *Laokium* est le fondateur, et qui a un grand nombre de partisants dans cet empire. Les livres de *Laokium* se sont conservés jusqu'à ce jour; mais on assure qu'ils ont été altérés par ses disciples, qui y ont ajouté un grand nombre de superstitions. Ils sont fort adonnés à l'alchimie, ou à la recherche de la pierre philosophale; ils prétendent que leur fondateur avait trouvé un élixir, au moyen duquel on pouvait se rendre immortel. Ils persuadent de plus au peuple, qu'ils ont un commerce familier avec les démons, par le moyen desquels ils opèrent des choses merveilleuses et surnaturelles pour le vulgaire. Ces miracles, joints à la faculté qu'ils prétendent avoir de rendre les hommes immortels, leur donnent de la vogue, surtout parmi les grands du royaume et les femmes; il y a eu même des monarques chinois à qui ils en ont imposé. Il ont plusieurs temples dédiés aux démons, en différents endroits de l'empire; mais la ville de Kiamgsi est le lieu de la résidence des chefs de la secte: il s'y rend une grande foule de gens, qui s'adressent à eux pour être guéris de leurs maladies, et pour savoir l'avenir. Ces imposteurs ont le secret de leur tirer leur argent, en place duquel ils leur donnent des papiers chargés de caractères magiques et mystérieux. Ces sorciers offrent en sacrifice au démon un porc, un oiseau, et un poisson. Les cérémonies de leur culte sont accompagnées de postures étranges, de cris effrayants, et d'un bruit de tambour, qui étourdit ceux qui les consultent, et leur fait voir ce que ces imposteurs veulent.

Tavides. C'est ainsi que *Pyrard de Laval* nomme certains caractères que les insulaires des Maldives regardent comme très propres à les garantir de tout accident, et particulièrement des maladies. Ils s'en servent aussi comme de Philtres, et prétendent, par leur moyen, pouvoir inspirer de l'amour à telle personne qu'il leur plaira. Ils ne marchent jamais sans être munis de ces précieux tavides, qu'ils enferment communément dans des boîtes d'or et d'argent, cachées sous leurs habits. Souvent aussi ils les entrelacent autour du cou, du bras ou du pied; quelquefois ils s'en font une ceinture.

Tavirua. Les Taïtiens croyent l'âme immortelle, ou au moins subsistant après la mort; et admettent pour elle deux différents degrés de

bonheur. Ils appellent *Tavirua*, *l'Eray*, le séjour le plus heureux, et donnent à l'autre le nom de *Tiahoboo*. Ils ne les regardent pourtant pas comme des lieux où ils seront récompensés ou punis, suivant la conduite qu'ils auront tenue sur la terre, mais comme des asiles destinés aux différentes classes d'hommes qui se trouvent parmi eux. Ainsi les chefs et les principaux personnages de l'isle entreront dans le premier, et les Taïtiens d'un rang inférieur dans le second. Ils ne paraissent pas penser que leurs actions ici-bas puissent avoir la moindre influence sur l'état futur, ni même qu'elles seront connues de leurs dieux en aucune manière.

Taxilacous (*Myth. Ind.*), pénitents dont parle *Mendez Pinto*, qui s'enferment dans des grottes fort petites. Lorsqu'ils croient avoir achevé le temps de leur pénitence, ils hâtent leur mort en faisant brûler des chardons verts et des épines, dont la fumée les étouffe.

Tayamon. (*Myth. Mah.*) C'est ainsi que les mahométans nomment une espèce de purification ordonnée par l'Alcoran : elle consiste à se frotter avec de la poussière, du sable ou du gravier, lorsqu'on ne trouve point d'eau pour faire les ablutions ordinaires. Cette sorte de purification a lieu pour les voyageurs, ou pour les armées qui passent par les déserts arides, et où l'on ne trouve point d'eau; alors elle tient lieu de la purification connue sous le nom de *Wodu* ou d'*Abdest*.

Taydélis. C'est ainsi qu'on nomme dans le royaume de Tunquin un certain ordre de gens qui font profession d'enseigner quels sont les endroits les plus favorables pour la sépulture des morts. Ce choix est regardé par les Tunquinois comme un article si important, qu'ils gardent quelquefois dans leurs maisons les corps de leurs parents défunts, pendant plusieurs mois, et quelquefois durant des années entières, jusqu'à ce que les devins, qui, pour leur profit, traînent la chose en longueur, aient marqué un lieu propre pour la sépulture, quoiqu'un pareil délai occasionne des dépenses considérables, et un embarras très incommode; car, pendant tout le temps que le corps reste dans la maison des parents, il faut qu'ils entretiennent, dans le lieu où il repose, des flambeaux et des lampes allumées, et brûlent, en son honneur, une grande quantité de parfums, avec des papiers dorés, découpés en différentes formes. Outre cela, ils sont obligés de lui offrir, trois fois chaque jour, diverses sortes de mets, de se prosterner devant lui en touchant la terre du front, et de renouveler sans cesse des lamentations souvent peu sincères, dont la continuité devient très fatigante.

1. Taygète, montagne de la Laconie, où les femmes du pays allaient célébrer les Orgies.

2.—C'est aussi le nom que *Virgile* donne à une des Pléiades.

3.—Fille d'Agénor, roi de Phœnicie, sœur d'Europe et mère de Lacédémon, selon *Dictys*.

Taygétus, fils de Jupiter et de Taygète, avait donné son nom à la montagne de Laconie dont il est question plus haut.

Tazi (*Myth. Mex.*), mère commune; nom que les Mexicains donnaient à la déesse de la terre.

Tchaou-Vat (*Myth. Siam.*), supérieur des talapoins. (*V.* Sancrat.) Leur élection se fait dans chaque couvent à la pluralité des voix, et le choix tombe ordinairement sur le plus vieux ou le plus savant.

Tecmesse, fille de Teuthrantès, prince phrygien, devint captive d'Ajax, lorsque les Grecs ravagèrent les contrées voisines de Troie. Ajax, épris des charmes de sa prisonnière, en fit son épouse; Eurysacès fut le fruit de ce nouveau lien. *Sophocle*, dans son *Ajax furieux*, introduit Tecmesse détournant son époux du dessein qu'il a de se donner la mort, par un discours rempli d'une tendresse si vive et si naturelle, qu'il est difficile de n'en pas être ému. Eurysacès, fils d'Ajax et de Tec-

messe, régna dans Salamine, après la mort de Télamon.

Tectame, fils de Dorus, et arrière-petit-fils de Deucalion, conduisit une colonie d'Etoliens et de Pélasges en Crète. Il y épousa une fille de Créthée, dont il eut Astérius, et régna dans le pays.

Tée, génie protecteur, que chaque famille otahitienne adore dans son moraï. Cet esprit gardien est supposé être un des aïeux ou des parents défunts, dont l'âme a été admise au rang des divinités, en récompense de ses qualités supérieures. On attribue à ces esprits le pouvoir de donner et de guérir les malades, ainsi que de protéger contre l'influence d'un esprit malfaisant, également nommé *Tée*, et qui sans cesse est occupé de persécuter les hommes. *Voyage des Missionn. à l'Océan Pacifique.*

Teffilin (*Myth. Rabb.*), sorte de vêtement que les Juifs modernes se mettent sur le front et autour du bras, lorsqu'ils font leurs prières, et que l'Ecriture nomme Tolafot. Voici la description qu'en donne *Léon de Modène*, rabbin de Venise : « On écrit sur deux parchemins avec de l'encre faite exprès, » en lettres carrées, ces quatre » passages sur chaque morceau : » *Ecoute, Israël*, etc.; le second, » *Et il arrivera que, si obéissant* » *tu obéis*, etc.; le troisième, *Sanctifie-moi tout premier né*, etc.; » le quatrième, *Et il arrivera,* » *quand le Seigneur te fera entrer*, etc. Ces deux parchemins » sont roulés ensemble, en forme » d'un petit rouleau pointu qu'on » renferme dans de la peau de veau, » noire; puis on la met sur un morceau carré et dur de la même » peau, d'où pend une courroie de » la même peau, large d'un doigt, » et longue d'une coudée et demie, » ou environ. Ils posent ces teffilins » au pliant du bras gauche; et la » courroie, après avoir fait un petit » nœud en forme de *Jod* (lettre hébraïque), se tourne autour du » bras en ligne spirale, et vient finir » au bout du grand doigt, ce qu'ils » nomment *Teffila-scel-jad*, c'est-à-dire, *de la main*. Pour ce qui » est de l'autre, ils écrivent les quatre » passages dont il vient d'être parlé » sur quatre morceaux de vélin séparés, dont ils forment un carré » en les rattachant ensemble; sur ce » carré ils écrivent la lettre *Scin*, » puis ils mettent par dessus un » petit carré de peau de veau, dure » comme l'autre, dont il sort deux » courroies semblables aux premières » en figure et longueur. Ce carré se » met sur le milieu du front; et les » courroies, après avoir ceint la » tête, font un nœud derrière, en » forme de la lettre *Daleth;* puis ils » viennent se rendre devant l'estomac. Ils nomment celui-ci *Teffila-scel-rosc*, c.-à-d. *de la tête.* »

Tegea, Atalante, de Tégée.

1. Tegeæa Sacerdos, Carmente, originaire de Tégée, ville d'Arcadie.

2. — Virgo, Calisto; de Tégée, ville d'Arcadie.

Tegeaticus Ales, Mercure; de Tégée, ville d'Arcadie.

Tégéen, surnom de Pan, pris du culte qu'on lui rendait à Tégée.

Tégyreius, Apollon, adoré à Tégyra en Béotie, où il avait un Temple célèbre et un oracle; selon des auteurs, il y était né.

Tehuptehuh (*Myth. Ind.*), dewta, ou génie, auquel les Boutaniens attribuent la construction d'un pont de chaines de fer, qui se balance fortement tandis que l'on y marche, et dont l'élasticité, toujours croissante, force continuellement à hâter le pas. Ce pont se trouve dans les montagnes du Boutan. Les habitants de ces contrées conservent pour ce génie beaucoup de reconnaissance et de vénération.

Teia Musa, Anacréon, de Teium, en Paphlagonie.

Teiquam. (*Myth. Chin.*) *Voy.* Cang-Y.

Tekkida. (*Myth Ind.*), fête qui se célèbre avec beaucoup de solemnité au Tonquin. On y fait une espèce d'exorcisme, par le moyen duquel on prétend chasser tous les démons

démons ou esprits malins du royaume. Toutes les troupes y assistent, afin de prêter main-forte aux exorcistes.

Télamon, frère de Pélée, était fils d'Eaque et d'Endéis, fille de Chiron : jouant un jour avec Phocus, son autre frère, mais de différente mère, le palet de Télamon cassa la tête à Phocus, et le tua. Eaque, informé de cet accident, et sachant que les princes ses fils avaient eu auparavant quelque différend ensemble, chassa Télamon de l'isle d'Egine, et le condamna à un exil perpétuel. Ce jeune prince se mit sur un vaisseau, et lorsqu'il fut un peu éloigné du rivage, il envoya un héraut à son père, pour l'assurer que s'il avait tué Phocus, c'était par un malheur, et nullement par un dessein prémédité. Mais Eaque lui fit dire qu'il ne remît jamais le pied dans son isle, et que, s'il voulait se justifier, il pouvait plaider sa cause de dessus son vaisseau. Télamon entra la nuit suivante dans le port, et ayant fait une espèce de tertre avec de la terre, il voulut se justifier ; mais ayant perdu sa cause, et les soupçons d'Eaque ne s'étant trouvés que trop justifiés, il fit voile vers Salamine. Cycréus, qui en était roi, lui donna sa fille Glaucé en mariage, et le fit son successeur ; Télamon régna en effet dans l'isle de Salamine. Après la mort de Glaucé, il épousa Péribée, fille d'Alcathoüs, roi de Mégare, dont il eut le célèbre Ajax. Télamon eut pour troisième femme Hésione, sœur de Priam ; et voici comment le mariage se fit :

Télamon avait suivi Hercule dans la guerre contre Laomédon ; et parcequ'il fut le premier qui monta sur les murailles de Troie, Hercule lui fit présent d'Hésione, dont il eut Ajax. Télamon se signala encore plusieurs fois à la suite de ce héros, comme dans la guerre des Amazones, dans le combat contre le géant Alcyonée. Il avait été de l'expédition des Argonautes, et s'il n'alla point au siége de Troie, ce fut la vieillesse qui l'en empêcha ; mais il y envoya ses deux fils, Ajax et Teucer. L'on montrait encore, du temps de *Pausanias*, proche du port de Salamine, le rocher où il s'assit pour suivre des yeux le vaisseau sur lequel ils s'embarquèrent. Il vivait encore quand les Grecs revinrent de Troie : ayant appris la mort d'Ajax, et que son autre fils Teucer ne l'avait ni empêchée ni vengée, il en témoigna son ressentiment à celui-ci, en le chassant honteusement, et lui défendant l'entrée. Il songea à venger lui-même la mort d'Ajax : Ulysse, qui en était la cause, ayant paru avec sa flotte sur les côtes de Salamine, Télamon sut l'attirer dans des rochers, et fit périr une partie de ses vaisseaux.

Télamoniadès, Télamonidès, Telamonius Heros, Ajax, fils de Télamon.

Telchin, roi de Sicyone, fils d'Europs, tua Apis, roi d'Argos.

1. Telchines, nés du Soleil et de Minerve, habitèrent quelque temps dans l'isle de Rhodes, d'où elle prit le nom de *Telchine*. C'étaient des magiciens, selon la fable, qui charmaient par leurs simples regards, et faisaient pleuvoir, grêler, neiger, à leur gré. Ils prenaient de l'eau du Styx, et, en arrosant la terre, produisaient toutes sortes d'incommodités et de maladies, la peste et la famine. Les Grecs les nommaient, pour cette raison, *Destructeurs*. A la fin, Jupiter les ensevelit sous les flots, et les changea en rochers, dit *Ovide*. Selon d'autres, ces Telchines étaient de méchants hommes qui habitaient la ville de Jalysie, dans l'isle de Rhodes, gens brutaux et de mauvaise foi, qui désolaient leurs voisins par leurs brigandages et par toutes sortes de maléfices. Une inondation fit périr leur ville et la partie de l'isle qu'ils habitaient, en sorte qu'il n'y resta que des rochers ; ce qui fut regardé comme une punition divine, et devint le fondement de leur métamorphose. Par une bizarrerie singulière, ils furent honorés dans l'isle de Rhodes, où leur culte devint célèbre.

Des critiques habiles dérivent ce nom, qu'ils écrivent aussi *Telghines*, du grec *Thelgein*, soulager, guérir; ce qui donnerait des Telchines une idée plus favorable. Selon *Diodore*, ils étaient fils de la Mer, et furent chargés de l'éducation de Neptune. Cette origine et cet emploi, qui les supposent des navigateurs, s'accordent avec la tradition qui leur faisait habiter successivement les trois principales isles de la mer Egée. On vantait aussi leur habileté dans la métallurgie. C'étaient eux, disait-on, qui avaient forgé la faux dont la Terre arma Saturne, et le trident de Neptune. On leur attribuait l'art de travailler le fer et l'airain.

2. — On donne aussi ce nom aux Curètes; opinion combattue par le savant *Freret*, qui fait les Telchines antérieurs aux Dactyles Idéens.

3. — Ce nom a aussi été attribué aux Galles, prêtres de Cybèle.

1. Telchinia, surnom de Minerve à Teumesse en Béotie, où elle avait un temple sans statue. *Pausanias* croit que ce surnom venait des anciens Telchines de Rhodes, dont plusieurs passèrent en Béotie, et y bâtirent apparemment ce temple à Minerve, qu'ils disaient la mère des auteurs de leur race. Minerve passait pour la mère des Telchines, parceque ces peuples excellaient dans les arts.

2. — Surnom que les Jalysiens donnaient à Junon.

3. — Surnom de l'isle de Rhodes.

Telchinius, surnom d'Apollon, parmi les Rhodiens.

Telchius, un des conducteurs des chars de Castor et de Pollux.

Téléboas, petit-fils de Lélex, donna son nom aux habitants de Taphus, petite isle au-dessus de celle d'Ithaque.

Téléclès, capitaine dolien tué par Hercule.

1. Télégone, fils d'Ulysse et de Circé, naquit dans l'isle Ææa, où Circé faisait son séjour, et où Ulysse s'arrêta quelque temps à son retour de Troie. Long-temps après, lorsque Télégone fut grand, il s'embarqua pour aller chercher son père; et ayant été jeté sur les côtes de l'isle d'Ithaque sans la connaître, la faim l'obligea de piller la campagne pour vivre avec ses compagnons. Ulysse, à la tête des Ithaciens, vint le repousser : il y eut combat sur le rivage, et Télégone frappa Ulysse d'une lance dont le bout était fait d'une tortue marine, nommée *pastinace*, que l'on croit être très venimeuse. Le roi d'Ithaque, mortellement blessé, se souvint alors d'un oracle qui l'avait averti de se méfier de la main de son fils : il s'informa qui était l'étranger, et d'où il venait, reconnut Télégone, et mourut dans ses bras. Minerve les consola tous les deux, en leur disant que tel était l'ordre du destin : elle ordonna même à Télégone d'épouser Pénélope, et de porter à Circé le corps d'Ulysse pour lui faire rendre les honneurs de la sépulture. Du mariage de Télégone avec Pénélope naquit Italus, lequel, selon *Hygin*, donna son nom à l'Italie.

2. — Fille de Pharis, née de Mercure et d'une des Danaïdes appelée Philodamée, épousa Alphée, et fut mère d'Orsiloque, selon la tradition des Messéniens.

3. — Géant de ce nom, ami de Tmolus.

4. — Fils de Protée, tué par Hercule.

5. Roi d'Egypte, qui épousa Io après qu'elle eut recouvré sa première forme.

Teleia, Telea, surnom de Junon en Béotie; allusion à l'époque où elle devint nubile. Rac. *Teleios*, parfait, adulte.

Teleius, Teleus. On invoquait Jupiter sous ce nom dans les cérémonies du mariage. *V*. Teleia.

Télémaque, fils de Pénélope et d'Ulysse, ne faisait que de naître lorsque son père partit pour la guerre de Troie : parvenu à l'adolescence, il se mit en devoir d'aller chercher Ulysse dans la Grèce, ne le voyant pas revenir avec les autres princes grecs, et fatigué des poursuites des

amants de Pénélope, qui désolaient la maison, sans qu'il pût l'empêcher. Télémaque, par le conseil et sous la conduite de Minerve sous la forme de Mentor, s'embarqua de nuit pour aller à Pylos chez Nestor, et à Sparte chez Ménélas. Les prétendants conspirent contre la vie du jeune prince, et se mettent en embuscade pour le tuer à son retour. Mais Télémaque revient heureusement à Ithaque, et retrouve son père chez le fidèle Eumée. Ulysse se montre d'abord à son fils sous la figure d'un pauvre étranger. Mais Minerve l'ayant touché de sa verge d'or, dit *Homère*, dans le moment il se trouva couvert de ses beaux habits, il recouvra sa belle taille, sa bonne mine et sa première beauté; son teint devint animé, ses yeux brillants et pleins de feu, ses joues arrondies, et sa tête fut couverte de ses plus beaux cheveux. Après cette métamorphose il se présenta à Télémaque, qui, saisi de crainte et de respect, le prit pour un dieu, et n'osait pas lever les yeux sur lui. « Je ne suis point un dieu, repartit » Ulysse; je suis votre père, dont la » longue absence vous a coûté tant » de larmes et de soupirs, et vous a » exposé aux injures et aux inso- » lences de ces princes. » Aussi-tôt Télémaque se jette au cou de son père, et, le tenant embrassé, il fond en larmes; ils ne s'expriment tous deux que par leurs sanglots et par leurs larmes. Mais enfin ils prennent ensemble des mesures pour exterminer les amants de Pénélope, et en viennent à bout par la protection de Minerve.

Hygin dit que Télémaque, après la mort d'Ulysse, épousa Circé, tandis que Télégone son frère, et fils de Circé, épousa Pénélope, et qu'il eut un fils de Circé, nommé Latinus.

Homère, dans son 4e. livre de l'*Odyssée*, fait partir le jeune Télémaque pour aller chercher son père; et après avoir raconté son voyage jusqu'à Sparte, il le laisse là jusqu'à l'arrivée d'Ulysse à Ithaque, où il le trouve. C'est cet intervalle qu'a si heureusement rempli l'illustre auteur de *Télémaque*.

Télémus, fils d'Eurymus, Cyclope devin, prédit à Polyphème le traitement qu'Ulysse devait lui faire éprouver.

Téléon, Athénien, eut de Zeuxippe l'argonaute Butès.

Téléphassa, femme d'Agenor, et mère de Cadmus, de Phénix et de Cilix, mourut en Thrace, en cherchant sa fille Europe enlevée par Jupiter.

Télèphe, fils d'Hercule et d'Augé, avait été exposé aussi-tôt après sa naissance, et nourri, dit-on, par une biche. *Pausanias* dit que ce fut sur le mont Parthénius, en Arcadie, et qu'après sa mort on lui éleva un temple sur cette montagne, et qu'on lui consacra tout un canton, en mémoire du prodige arrivé à sa naissance. Quand il fut grand, il se rendit à la cour de Mysie, par ordre de l'oracle, pour y chercher ses parents. Teuthras, roi de Mysie, était alors engagé dans une guerre étrangère qui devenait fâcheuse pour lui: il fit publier qu'il donnerait sa fille Augé et sa couronne à celui qui le délivrerait de ses ennemis. Télèphe se mit à la tête des Mysiens; et ayant remporté une victoire complète, il fut reconnu héritier du royaume de Mysie. Quant à son mariage, ayant reconnu qu'Augé était sa mère, il épousa Laodice ou Astyochée, fille de Priam.

Cette alliance l'attachait au parti des Troyens. Lorsque les Grecs vinrent pour assiéger Troie, ils s'égarèrent, et prenant les terres des Mysiens pour pays ennemi, ils voulurent les ravager: Télèphe s'avança à la tête de son armée pour les repousser: il se battit même contre Achille dans les plaines du Caïque, mais il y fut blessé dangereusement. Il envoya aussi-tôt à l'oracle, pour savoir si sa plaie était incurable; et la réponse fut qu'il ne pouvait être guéri que par la main qui l'avait blessé. Achille, le regardant comme son ennemi, ne voulut jamais consentir à sa guérison. Ulysse se pro-

posa d'attirer Télèphe au parti des Grecs, sachant qu'un oracle avait déclaré que Troie ne pouvait être prise par les Grecs, s'ils n'avaient dans leur armée un fils d'Hercule. Ulysse fit savoir au roi de Mysie que le sens de l'oracle était que la même flèche qui avait fait le mal devait servir de remède : ainsi ayant pris de la rouille du fer de cette flèche, et en ayant composé une emplâtre, il l'envoya à Télèphe, qui fut bientôt guéri, et qui, par reconnaissance, vint au camp des Grecs.

Les malheurs de Télèphe ont fait le sujet de plusieurs tragédies sur le théâtre des anciens, dit *Homère*. Les mythologues ne nous rapportent pas d'autre malheur que celui de sa blessure.

Télès, fils d'Hercule et de la thestiade Lanomène.

Télésins (*Myth. Mus.*), espèce de talismans fort en usage chez les Perses, pour préserver des maléfices et guérir des maladies. On écrit sur une bande de papier, ou l'on grave sur une pierre, des passages du Qôran, les noms de quelques saints célèbres, ou des *purs* renommés, mais sur-tout les *alméenzimés*, ou grands noms des dieux, noms mystérieux et ineffables avec lesquels on opère autant de miracles qu'on veut. Personne ne se dispense de porter de ces talismans au bras, ou sur la poitrine. Les dévots en sont tout cousus. Il n'est pas permis de douter de leur vertu.

Télesphore, médecin célèbre dans son art et dans celui de deviner. Il s'appelait de son vivant Evémérion, *qui fait vivre long-temps*. On le mit au rang des dieux. La ville de Pergame fut la première qui lui rendit les honneurs divins. Il présidait spécialement à la convalescence. Ses statues le représentent en jeune homme et quelquefois même en enfant. Il est couvert d'une espèce de capote qui lui enveloppe les pieds et les mains, pour indiquer les soins que doivent prendre ceux qui relèvent de maladie. Ordinairement il accompagne Esculape et Hygiée; on le voit aussi avec Hercule, pour faire entendre que la force ne peut se conserver qu'avec la santé.

Telessigama, *qui accomplit les mariages*, surnom de Vénus.

Télestas, fils de Priam.

Télesterien, air composé de notes longues et égales, dont on se servait dans les initiations. *Pollux*.

Télesto, une des Océanides.

Telestor, *qui préside aux divins ouvrages*, ou *qui inspire l'activité qui leur est nécessaire*, ou *qui initie*, épithète d'Apollon. *Anthol.*

Téletæ, rits solemnels qui se pratiquaient en l'honneur d'Isis.

Téléthuse, femme de Lygdus, et mère d'Iphis qui de fille fut métamorphosée en garçon.

Téleutagoras, fils d'Hercule et de la thestiade Lysidice.

Telifer Puer, l'*enfant qui porte des traits*, Cupidon.

Tellumo, nom donné à Pluton, à cause de ses richesses, et qui dérivait de la terre qui les renferme.

Tellurus, dieu de la terre.

Tellus, déesse de la terre. *Homère* l'appelle la Mère des dieux, pour montrer que les éléments sont engendrés les uns des autres, et que la terre est leur fondement. Les anciens la faisaient femme du Soleil, ou du Ciel, parceque le Soleil ou le Ciel la rend fertile. On la peignait comme une femme avec quantité de mamelles. Plusieurs la confondent avec Cybèle. Avant qu'Apollon fût en possession de l'oracle de Delphes, c'était la déesse Tellus qui y rendait ses oracles, et les prononçait elle-même, dit *Pausanias;* mais elle était de moitié en tout avec Neptune. Dans la suite, Tellus céda tous ses droits à Thémis, et celle-ci à Apollon. *V.* Terre.

Telmesse, ville maritime aux extrémités de la Lycie. Tout le monde y naissait devin, dit *Arrien;* les femmes et les enfants y recevaient de la nature la même faveur. Ce fut là que Gordius alla se faire expliquer un prodige qui l'embarrassait. (*V.*

Gordius.) *Cicéron* a cru que les Telmessiens devinrent grands observateurs des prodiges, parcequ'ils habitaient un territoire fertile, et qui produisait plusieurs singularités. *V.* Telmessus.

Telmessus, fils d'Apollon et fondateur de Telmesse. Ce dieu, métamorphosé en petit chien, ayant obtenu les faveurs de la fille d'Agénor, lui fit don, en reconnaissance, du talent prophétique pour elle et pour son fils. Telmessus enseigna cet art à ses concitoyens, et les rendit tous savants dans la divination. Il fit bâtir la ville de Telmesse, où il consacra un temple au dieu son père, sous le nom d'*Apollon Telme-sien*. Après sa mort il fut enseveli dans ce temple, et sur son tombeau les habitants élevèrent un autel sur lequel ils sacrifiaient à leur fondateur.

Télon, roi de Caprée, épousa la nymphe Sébéthis, dont il eut un fils nommé Œbalus.

Telphisse, nymphe, fille de Ladon, donna son nom à une fontaine dont l'eau était si froide, que Tirésias mourut après en avoir bu.

Tembrius, Apollon adoré à Tembrus, en Chypre.

Téménites, surnom d'Apollon, pris d'un endroit près Syracuse où il était adoré. Lorsque, sous Tibère, la belle statue de ce dieu fut apportée à Rome, pour être placée dans la bibliothèque du temple bâti par cet empereur, Apollon Téménites, dit *Suétone*, apparut à Tibère en songe, et lui prédit qu'il ne pourrait pas consacrer ce temple; ce qui fut regardé comme un présage de sa mort.

Téménos, portion de terres et bois sacrés qui appartenaient à un temple, et qu'on exploitait pour servir à son entretien et à celui des prêtres.

Témenthès, un des douze rois qui gouvernèrent ensemble l'Egypte après Sabacon, ayant consulté l'oracle de Jupiter Ammon sur la durée de leur règne, eut pour réponse qu'il devait se garder des coqs. Les Cariens portaient des casques crêtés. Psammitichus, ayant appris cet usage des Cariens, interpréta le sens de l'oracle, fit venir un grand nombre de Cariens, à l'aide desquels il chassa tous les autres rois, et devint seul maître de l'Egypte.

1. Téménus, fils de Phégée et frère d'Arsinoé. *V.* Alcméon.

2.—Fils de Pélasgus, chargé de veiller sur l'enfance de Jupiter, d'autres disent de Junon, à laquelle il consacra trois temples, sous les noms de *Parthènos*, *Théléïa* et *Chèra*, c'est-à-dire, vierge, nubile, et veuve.

3. — Fils d'Aristomaque, et le premier des Héraclides qui rentra dans le Péloponèse. S'étant rendu maître d'Argos, il en chassa le roi, et usurpa son trône.

Témérité. (*Iconol.*) *Cochin* l'exprime par une femme qui, les yeux couverts de sa main, marche sur une planche saillante, au-dessus d'un précipice, et qui, sans précaution, s'élance vers des piques dirigées contre elle.

Temerus, brigand de Thessalie, qui cassait la tête aux passants, en les forçant de la heurter contre la sienne. Thésée combattit contre lui et la lui brisa. D'où vint le proverbe grec : *Le mal témérien*.

Temesæus Genius, le spectre de Témesse en Italie. *V.* Lybas.

Témésius de Clazomène, fondateur de la ville d'Abdère, fut mis par les Abdérites au nombre de leurs demi-dieux, et eut chez eux les honneurs héroïques.

Temgid, nom d'une prière que les Turcs doivent faire à minuit; cependant comme cette heure est fort incommode, et que les mosquées ne sont ouvertes que pendant trois lunes de l'année, celles de Redjeb, de Chollhan et de Ramazan, où même alors elles ne sont fréquentées que par les dévots, la plupart des Turcs se dispensent du *temgid*, et font cette prière le soir ou le matin; mais, quand on ensevelit un Musulman, les prêtres qui l'accompagnent chantent toujours le *temgid*, parceque cette prière leur est aussi ordonnée pour ce sujet.

1. Tempé, vallée de Thessalie,

entre les monts Ossa et Olympe. C'était le plus beau et le plus riant de tous les vallons. Les dieux et les déesses l'honoraient souvent de leur présence.

2.—Il y avait en Béotie une autre vallée du même nom, qu'*Ovide* caractérise par l'épithète *Cycnéia*, à cause de la métamorphose qui s'y fit de Cycnus en cygne.

Tempérance. (*Iconol.*) On lui donne pour attribut un frein ou une coupe. Assez souvent elle paraît appuyée sur un vase renversé, avec un mors dans sa main, ou mélangeant du vin avec de l'eau. L'éléphant, qui passe pour l'animal le plus sobre, est son symbole. *Ripa* en donne deux emblèmes; l'un, d'une femme avec une tortue sur la tête, qui tient un frein et de l'argent; et l'autre, d'une femme dans l'action de tremper, avec des tenailles, un fer rouge dans un vase plein d'eau. *Cochin* lui donne des vêtements simples, un mors avec sa bride dans une main, et dans l'autre le pendule d'une horloge, ou le balancier d'une montre.

Tempête. (*Iconol.*) Les Romains avaient déifié la Tempête. Marcellus lui fit bâtir un petit temple hors de la porte Capène, en action de grâces de ce qu'il avait été délivré d'une violente tempête entre les isles de Corse et de Sardaigne. On trouve sur d'anciens monuments des sacrifices à la Tempête. Elle peut entrer dans le nombre des nymphes de l'air. On la peint le visage irrité, dans une attitude furibonde, et assise sur des nuages orageux, parmi lesquels sont plusieurs vents qui soufflent dans un sens opposé. Elle répand à pleines mains la grêle qui brise des arbres et détruit des moissons. On peut y joindre l'image d'une mer agitée, et des vaisseaux battus des vents.

Tempêtes (*Génie des*). Dans la *Lusiade*, lorsque la flotte portugaise, commandée par Vasco de Gama est près de doubler le *Promontoire des Tempêtes, depuis le cap de Bonne-Espérance*, tout-à-coup on aperçoit un personnage formidable qui s'élève du fond des mers; sa tête touche les nues; les tempêtes, les vents, les tonnerres sont autour de lui; ses bras s'étendent sur la surface des eaux. Ce génie est le gardien de cet océan, dont aucun vaisseau n'avait encore fendu les ondes. Il menace la flotte, il se plaint de l'audace des Portugais qui viennent lui disputer l'empire de ces mers, et leur annonce toutes les calamités qui doivent traverser leurs entreprises. Cette fiction du *Camoens* est sans doute une des plus belles que les modernes puissent opposer aux anciens.

Temples, édifices sacrés élevés en l'honneur de quelques divinités. Les Egyptiens et les Phéniciens sont les premiers, au rapport d'*Hérodote* et de *Strabon*, qui aient érigé des temples aux dieux. Les Perses et tous ceux qui suivaient la doctrine des mages ont été long-temps sans avoir de temples, disant que le monde entier était le temple de Dieu, et qu'il ne fallait pas renfermer dans des bornes étroites celui que l'univers ne pouvait contenir. Ils sacrifiaient donc à leurs divinités en plein air, et par-tout où ils se trouvaient, mais principalement sur les hauteurs.

Les temples des anciens étaient partagés en plusieurs parties: la première, l'aire ou le vestibule, où était la piscine dans laquelle on puisait l'eau lustrale pour expier ceux qui voulaient entrer dans les temples; ce qu'on appelait *Naos*, qui était comme la nef de nos églises, où tout le monde entrait; et le lieu saint ou l'*Adytum*, dans lequel il n'était pas permis au peuple d'entrer, et qu'il ne devait même pas regarder. En certains temples, il y avait un endroit qui était l'arrière-temple. Ils avaient aussi quelquefois des portiques, comme les temples de Diane. Autour des temples régnaient des galeries couvertes, soutenues d'un rang de colonnes, quelquefois de deux, comme étaient nos cloîtres. On montait aux temples par des degrés, et fort souvent ces degrés régnaient

tout autour, comme les galeries. La montée du temple de Jupiter Capitolin était de cent degrés.

L'intérieur des temples était souvent très orné, car, outre les statues des dieux, qui étaient quelquefois d'or, d'ivoire, d'ébène, ou de quelque autre matière précieuse, et celles des grands hommes qui y étaient en grand nombre, il était ordinaire d'y voir des peintures, des dorures et autres embellissements, parmi lesquels il faut comprendre les offrandes et les *ex-voto ;* c.-à-d. des proues de vaisseaux lorsqu'on croyait avoir été garanti du naufrage par le secours de quelque dieu, des tableaux pour la guérison d'une maladie, des armes prises sur les ennemis, des trépieds, des boucliers votifs, et souvent de riches dépôts.

Les païens avaient un tel respect pour les temples, que, selon *Arrien*, il était défendu d'y cracher et de s'y moucher. On y montait quelquefois à genoux, dit *Dion*. C'était un lieu d'asile, il n'était pas permis d'en tirer par force ceux qui s'y réfugiaient. Dans les adversités publiques, les femmes se prosternaient par terre dans les temples, et balayaient le pavé de leurs cheveux. Mais si, malgré les prières et les sacrifices, les choses allaient toujours mal, le peuple perdait quelquefois patience, et s'emportait jusqu'à jeter des pierres contre les temples, comme le rapporte *Suétone*.

Lorsqu'on voulait bâtir un temple, les aruspices étaient employés à choisir le lieu et le temps auquel on devait en commencer la construction. Ce lieu était purifié avec grand soin, au rapport de *Tacite;* tout l'espace destiné à l'édifice était environné de rubans et de couronnes : les vestales, accompagnées de jeunes garçons et de jeunes filles ayant père et mère, lavaient ce lieu avec de l'eau pure et nette; le pontife achevait de l'expier par un sacrifice solemnel. Alors les magistrats et les personnes les plus considérables mettaient la main à une grosse pierre qui devait entrer dans les fondements, et y jetaient quelques pièces de métal qui n'eût pas encore passé par le creuset. Telle fut la consécration du temple que Vespasien fit rebâtir au Capitole.

Il y avait des temples qui ne devaient pas être bâtis dans l'enceinte des villes, mais hors des murs, comme ceux de Mars, de Vulcain et de Vénus; voici la raison qu'en donne *Vitruve* : « C'est, dit-il, de » peur que si Vénus était dans l'in» térieur de la ville même, ce ne fût » une occasion de débauche pour les » jeunes gens et pour les mères de » famille. Vulcain devait être aussi » en dehors, pour éloigner des mai» sons la crainte des incendies. Mars » étant hors des murs, il n'y aura » plus de dissention parmi le peuple; » et, de plus, il sera là comme un » rempart pour garantir les mu» railles de la ville des périls de la » guerre. Les temples de Cérès » étaient aussi hors des villes, en » des lieux où on n'allait guère que » pour lui offrir des sacrifices, afin » que la pureté n'en fût pas souillée.» Cependant ces distinctions ne furent pas toujours observées. Quant aux dieux patrons des villes, on plaçait leurs temples aux lieux les plus élevés, d'où l'on pût voir la plus grande partie des murs qu'ils protégeaient. Si c'était Mercure, on devait mettre son temple à l'endroit où se tenait le marché ou la foire. Ceux d'Apollon et de Bacchus devaient être près des théâtres; ceux d'Hercule, près du Cirque, s'il n'y avait ni gymnase, ni amphithéâtre, etc.

Hygin nous apprend que les temples des dieux furent d'abord construits de manière que le peuple avait le visage tourné vers l'occident. On jugea ensuite qu'il était plus convenable de regarder l'endroit du ciel d'où la lumière est communiquée aux hommes, et les temples furent tournés vers l'orient. Ces temples n'avaient qu'une seule entrée. Ils se multiplièrent en raison du nombre prodigieux de divinités. Ils n'avaient pas tous la même forme. Ceux de Jupiter étaient longs, fort élevés, et

communément découverts. Les temples des dieux qui avaient quelque rapport à la terre, comme Cérès, Vesta, Bacchus, etc., étaient de forme ronde. Pluton et les dieux infernaux avaient leurs temples en forme de voûtes souterraines.

Les temples les plus célèbres dans l'antiquité païenne ont été celui de Vulcain en Egypte, que tant de rois eurent bien de la peine à achever; de Jupiter Olympien; d'Apollon de Delphes; de la Diane d'Ephèse; le Capitole et le Panthéon de Rome; et enfin le temple de Bélus à Babylone, le plus singulier par sa grandeur et sa structure. *V.* Bélus, Autels, Vulcain, Panthéon, Capitole, Diane, Olympien.

Templum, en style d'augure, espace de terre que les augures déterminaient en disant certains mots, et d'où ils pouvaient voir tous les côtés du ciel; ce qui s'appelait *Tabernaculum capere*. (*Voyez ces mots.*) Quand le ciel était divisé, l'augure examinait avec attention quels oiseaux paraissaient, leur vol, leur chant, et de quel côté de la partie appelée *Templum* ils se trouvaient. Ce mot signifiait aussi l'espace du ciel circonscrit par le bâton augural.

Temps (*Iconol.*), divinité allégorique. Il est représenté, sur une pierre gravée, par un vieillard avec de longues ailes, s'appuyant des deux mains sur un hoyau, et ayant des fers avec une chaîne aux pieds, pour indiquer que la rapidité du temps peut être arrêtée ou assujettie à des règles méthodiques. *Macrobe* (*Saturn. l.* 1, *c.* 8.) nous apprend qu'on mettait des liens aux jambes de la statue de Saturne qui représentait le Temps, mais ces liens étaient des bandelettes de laine qu'on ôtait le jour de sa fête. Le temps était divisé en plusieurs parties, dont chacune avait sa figure particulière, en homme, ou en femme, suivant que leurs noms étaient masculins ou féminins; on portait même leurs images dans les cérémonies religieuses. Chez les modernes, le Temps est allégorisé sous la figure d'un vieillard sec et décharné, et ayant la barbe et les cheveux blancs, deux grandes aîles au dos, une faux dans un main, et une horloge de sable dans l'autre. *Gravelot* ajoute à ces attributs une horloge de sable, le cercle du zodiaque, des colonnes brisées, des couronnes et des sceptres épars. Plusieurs artistes ont représenté le Temps sans aîles, mais porté sur un chariot tiré par deux cerfs qui semblent courir très vîte. Un attribut qu'on pourrait lui assigner, est l'oiseau de Paradis, à qui les naturalistes ne donnent point de pieds, parcequ'il ne repose jamais. *Voyez* Saturne. La description suivante offre le Temps sous des rapports ingénieux, et comme elle se trouve dans un ouvrage peu connu, j'ai pensé qu'elle pourrait être vue ici avec plaisir.

« Sous le pôle arctique, aux extrémités du monde connu et au » couchant de l'astre du jour, est » une plaine inculte et aride, où le » Temps, monstre créé avec la » Terre, règne despotiquement. Ce » fier tyran de tout ce qui respire, » élevé sur une colonne de marbre » blanc, étale sur un même front » les grâces de l'adolescence et les » rides de la vieillesse. Son visage, » mi-parti par une longue barbe » grise, laisse voir une décrépitude » parfaite, à côté de l'embonpoint » de la jeune virilité; son corps, » toujours prêt à voler, ne porte » que sur un pied, qu'il appuie lé» gèrement sur une horloge de sable: » les Heures qui le font couler, en » comptent scrupuleusement tous » les grains; lui-même il tient une » longue faux tranchante dans ses » mains, et de ses yeux perçants, » qui ne se livrent jamais au som» meil, il choisit ses victimes dans » la multitude innombrable de mor» tels suppliants qui implorent sa » pitié. Mais ce monstre, également » dur et sourd, sans égard ni pour » l'âge qu'il affaiblit, ni pour les » conditions qu'il anéantit, ni pour » les sexes qu'il confond, ni pour la

» beauté qu'il flétrit, ni pour l'esprit qu'il énerve, agitant ses ailes longues et bleuâtres, chasse » loin de lui les jours, les mois, » les années, et frappe indistinctement tantôt un fils unique, l'espérance de toute une famille; tantôt » un monarque chéri, qu'il précipite » du trône presqu'aussi-tôt qu'il y » est monté; quelquefois, il arrache » une jeune épouse du lit nuptial, » et change la joie d'un doux hyménée en pompe funèbre; souvent » il épargne un vieillard caduc et » goutteux, pour trancher les jours » d'un jeune homme sain et robuste. » Il ne laisse enfin tomber sa faux » meurtrière sur les vieillards qui » l'environnent, que lorsque son bras » appesanti de lassitude, ne peut » s'étendre au loin pour choisir ses » victimes : alors ils tombent, semblables aux feuilles jaunâtres que » le souffle du rigoureux Aquilon » secoue des arbres, sur la fin de » l'Automne.

» Tels sont les jeux cruels qui » amusent le temps, lorsque de sa » faux sanglante il frappe ses victimes. L'affreux contre-coup qui » les livre à la mort empressée de les » enlever, leur ouvre les noires barrières qui servent de porte à l'Éternité. C'est par là que les âmes » entrent en foule dans cet empire » immense, d'où nul mortel ne peut » revenir à la lumière. Son insatiable » voracité ne se borne pas aux faibles » mortels; empires, royaumes, républiques, villes, temples, palais, tout éprouve sa dent de fer. » Les monuments respectables de » l'art ne sont pas plus respectés que » les chefs-d'œuvres de la nature : » autour de lui sont entassés les débris des dignités et des grandeurs » humaines, couronnes fracassées, » sceptres brisés, trônes mis en poudre, et sur les ruines desquels il » élève d'autres trônes, qu'il renverse incontinent. Il se fit un jeu » d'élever les quatre grands empires » du monde, de les détruire tour-à-tour les uns par les autres, et » d'en faire disparaître les nations. » Devant lui, passent rapidement » toutes les générations, les vieillards poussés par les hommes d'un » âge viril, et ceux-ci par des enfants. Tel est le Temps, qui engloutit et dévore tout; mais, à la » fin des siècles, ce monstre, dévoré » lui-même, expirera aux portes » de l'Éternité. » *La Christiade*, poëme, *par l'abbé de la Baume*.

Sur quelques médailles romaines, on voit un éléphant, comme symbole de l'Éternité.

Ténacité. (*Iconol.*) Le lierre sert d'attribut à ce sujet, qui n'est exprimé que par cette plante, laquelle lie, entoure et serre étroitement une femme d'un âge avancé. Il était de mauvais augure chez les Romains que le prêtre de Jupiter touchât ou même nommât le lierre, les prêtres devant être absolument libres pour sacrifier.

Ténare (*Iconol.*), est un promontoire de la Laconie, sur lequel était un temple de Neptune en forme de grotte, et à l'entrée une statue du dieu. « Quelques poètes grecs, dit » *Pausanias*, ont imaginé que » c'était par là qu'Hercule avait emmené le chien de Pluton; mais » outre que dans cette grotte il n'y » a aucun souterrain, il n'est pas » vraisemblable qu'un dieu tienne » son empire sous terre, ni que nos » âmes s'attroupent là après notre » mort. *Hécatee*, de Milet, a eu » une idée assez raisonnable, quand » il a dit que cet endroit du Ténare » servait de repaire à un serpent » effroyable que l'on appelait le » chien des enfers, parceque quiconque en était piqué mourait » aussi-tôt; et il prétend qu'Hercule amena ce serpent à Eurysthée. » (*V.* Cerbère.) *Ovide* nous représente le Ténare comme un abyme et un soupirail des enfers gardé par Cerbère.

Ténaries, fêtes en l'honneur de Neptune, qui avait un temple sur le promontoire de Ténare.

Ténarius, surnom de Neptune, pris du temple en forme de grotte, qu'avait ce Dieu en Laconie.

Tendaves (*Myth. Jap.*), moines japonais fort solitaires, qui ne parlent ensemble que rarement, et jamais aux séculiers, excepté ceux qui ont soin des affaires temporelles du couvent.

Ténéatès. Apollon avait sous ce surnom un temple et un oracle à Ténéæ, bourg du territoire de Corinthe.

Tenechir (*Myth. Mah.*), planche ou pierre sur laquelle les Turcs mettent les morts pour les laver entièrement, de peur qu'il ne leur reste quelque souillure.

Ténédos, isle de la mer Egée, proche le continent, vis-à-vis de Troie. Ce fut derrière cette isle que les Grecs cachèrent leur flotte quand ils firent semblant de quitter leur entreprise, tandis que les Troyens faisaient entrer le cheval de bois dans leurs murs. C'est ce qui a fait plus parler de Ténédos que toute autre chose, quoiqu'elle soit recommandable par plusieurs autres endroits, par la justice sévère qu'on y exerçait, et par sa fertilité; d'où vient qu'on trouve, sur plusieurs médailles de Ténédos, Cérès, des épis, des raisins, souvent représentés. Il y avait à Ténédos un temple d'Apollon Sminthéus.

Ténérus, fils d'Apollon et de la nymphe Mélie, reçut de son père le don de prédire l'avenir. *V.* Mélie.

Ténès, fils de Cycnus, qui régnait à Colones, ville de la Troade, donna son nom à l'isle de Ténédos, qui s'appelait auparavant Leucophrys. Cycnus ayant épousé en secondes nôces Philonomé, fille de Crangasus, cette femme prit de l'amour pour Ténès, son beau-fils; mais n'ayant pu s'en faire aimer, pour se venger, elle résolut de le perdre dans l'esprit de son mari, en l'accusant d'avoir voulu lui faire violence. Cycnus, trompé par cette imposture, fait enfermer Ténès dans un coffre et le fait jeter à la mer. Sauvé par sa bonne fortune, il arrive à l'isle de Leucophrys, dont les habitants le prennent pour leur roi. Quelque temps après, Cycnus découvre l'artifice de sa femme; il s'embarque et va chercher son fils pour lui confesser son imprudence, et lui en demander pardon. Mais au moment qu'il touche le rivage et qu'il attache le cable de son vaisseau à quelque arbre ou à quelque rocher, Ténès prend une hache et coupe le cable : le vaisseau s'éloigne et vogue au gré des vents. La hache de Ténès, dit *Pausanias*, a fondé un proverbe que l'on applique à ceux qui sont inflexibles dans leur colère. Mais l'on fait une autre application de ce proverbe, et de la sévérité de Ténès; car il ordonna qu'il y eût toujours derrière le juge un homme tenant une hache, afin de couper la tête à quiconque serait convaincu de fausseté. Il fit aussi une loi qui condamnait les adultères à perdre la tête, sans distinction de personnes; et lorsqu'on vint le consulter pour savoir ce qu'on ferait à son fils qui était tombé dans ce crime, il répondit : *Que la loi soit exécutée.* Ténès vivait dans le temps du siége de Troie. Lorsqu'Achille alla ravager l'isle de Ténédos, Ténès voulut s'opposer aux armes de ce héros, et fut tué dans le combat. *Plutarque* dit que quand Achille sut qu'il avait tué Ténès, il en fut très fâché, qu'il le fit enterrer, et tua un valet que Thétis lui avait donné, qui avait mal exécuté les ordres de cette déesse; elle ne s'était pas contentée de recommander expressément à son fils de se bien garder de tuer Ténès, elle avait de plus chargé ce valet d'avertir Achille dans l'occasion, afin que par mégarde il ne désobéît pas à sa mère; et la raison qu'on donne de cette précaution, c'est que Ténès était véritablement fils d'Apollon, quoique Cycnus passât pour son père. Or, selon les destinées, il fallait qu'Achille mourût aussi-tôt qu'il aurait mis à mort un fils d'Apollon.

Les Ténédiens conçurent tant d'indignation contre Achille, qu'ils ordonnèrent que personne n'eût à prononcer son nom au temple de Ténès; car ils honorèrent leur prince comme un dieu, et lui bâtirent un temple. *Cicéron* reprochait à Verrès qu'il avait enlevé à Ténédos la statue de Ténès, ce dieu, dit-il, que les

Ténédiens avaient en si grande vénération.

Ténites, déesses des sorts, ainsi nommées du verbe *tenere*, parcequ'elles *tenaient* la destinée des hommes.

Tensio-dai-sin (*Mith. Jap.*), le plus grand des dieux du Sintoïsme. *V.* Saintos. On le regarde comme le patron et le protecteur de l'empire. On célèbre sa fête le seizième jour du neuvième mois, avec une pompe et une magnificence extraordinaires.

Tentation (*Iconol.*), jeune et belle vierge vêtue simplement. Elle tient sur ses genoux un vase de feu qu'elle attise. Un génie noir et laid lui présente une bourse et des joyaux, et un génie blanc et gracieux s'efforce de lui faire accepter une palme. Elle paraît indécise dans le choix.

Téphramancie, espèce de divination dans laquelle on se servait de la cendre du feu qui, dans les sacrifices, avait consumé les victimes. On la pratiquait sur-tout sur l'autel d'Apollon Isménien; c'est peut-être pour cela que *Sophocle*, dans sa tragédie d'*OEdipe Roi*, a donné à la cendre le nom de devineresse.

Delrio dit que de son temps on avait encore la superstition d'écrire sur la cendre le nom de la chose qu'on prétendait savoir; qu'on exposait ensuite cette cendre à l'air, et que, selon que le vent effaçait les lettres en enlevant la cendre, ou les laissait en leur entier, on augurait bien ou mal pour ce qu'on voulait entreprendre.

On prétend que tous les Algonquins et les Abenaquis, peuples sauvages de l'Amérique septentrionale, pratiquaient autrefois une espèce de téphramancie ou pyromancie, dont voici tout le mystère:

Ils réduisaient en poudre très fine du charbon de bois de cèdre; ils disposaient cette poudre à leur manière, puis y mettaient le feu; et, par le tour que prenait le feu en courant sur cette poudre, ils connaissaient, disaient-ils, ce qu'ils cherchaient.

Terambus, fils de Neptune, le meilleur musicien de son temps. Fier de son talent, il osa insulter des nymphes, qui le firent périr misérablement, et le changèrent en un insecte semblable à l'escarbot.

Tératoscopie, sorte de divination qui tire des présages de l'apparition de quelques spectres vus dans les airs, tels que des armées de cavaliers et autres prodiges fabuleux dont parlent les historiens. Rac. *Teras*, prodige.

Téréas, un des capitaines d'Enée, tué par Camilla.

Térée, roi de Thrace, fils de Mars, célèbre dans la fable, fut changé en épervier. *V.* Pandion, Philomèle, Progné, Itys.

Téréna, fille de Strymon. Mars la rendit mère de Triballus.

Térensis, déesse romaine qui présidait au battage des grains.

Térente, *effrayant*, endroit du champ de Mars, près du temple de Pluton, où l'on avait consacré aux Mânes un autel que l'on ne sortait de terre que pendant la célébration des jeux séculaires, et qu'on enfouissait après qu'ils étaient finis. D'autres lisent *Terrens*, endroit effrayant.

Terentini, nom donné aux jeux séculaires. *V.* Terrens.

Tergemina. *V.* Triformis.

Tergeminus, surnom de Cerbère et de Géryon.

Téridaé, concubine, dont Ménélas eut Mégapenthès.

Terme, dieu protecteur des bornes que l'on met dans les champs, et vengeur des usurpations: *Deus Terminus*. C'était un des plus anciens dieux des Romains; la preuve en est dans les lois romaines faites par les rois, dans lesquelles on ne trouve le culte d'aucun dieu établi avant celui du dieu Terme. C'est Numa qui inventa cette divinité, comme un frein plus capable que les lois d'arrêter la cupidité. Après avoir fait au peuple la distribution des terres, il bâtit au dieu Terme

un petit temple sur la roche Tarpéienne. Dans la suite, Tarquin le Superbe ayant voulu bâtir un temple à Jupiter sur le Capitole, il fallut déranger les statues et même les chapelles qui y étaient déjà. Tous les dieux cédèrent sans résistance la place qu'ils occupaient : le dieu Terme tint bon contre tous les efforts qu'on fit pour l'enlever ; et il fallut nécessairement le laisser en place. Ainsi il se trouva dans le temple même qu'on éleva en cet endroit. Ce conte se débitait parmi le peuple pour lui persuader qu'il n'y avait rien de plus sacré que les limites des champs : c'est pourquoi ceux qui avaient l'audace de les changer étaient dévoués aux Furies, et il était permis de les tuer.

Iconol. Le dieu Terme fut d'abord représenté sous la figure d'une grosse pierre carrée ou d'une souche : dans la suite, on lui donna une tête humaine placée sur une borne pyramidale ; mais il était toujours sans bras et sans pieds, afin, dit-on, qu'il ne pût changer de place.

On honorait ce dieu non seulement dans ses temples, mais encore sur les bornes des champs, qu'on ornait ce jour-là de guirlandes, et même sur les grands chemins. Les sacrifices qu'on lui faisait ne furent pendant long-temps que des libations de lait et de vin, avec des offrandes de fruits, et quelques gâteaux de farine nouvelle. Dans la suite, on lui immola des agneaux et des truies, dont on faisait ensuite un festin auprès de la borne.

Terminales, fêtes en l'honneur du dieu Terme, qui se célébraient le six avant les calendes de Mars, et selon d'autres en l'honneur de Jupiter.

Terminalis, surnom de Jupiter. Avant la création du dieu Terme, on honorait Jupiter comme protecteur des bornes, et alors on le représentait sous la forme d'une pierre. C'était même par cette pierre que se faisaient les serments les plus solemnels. *V.* Pierre.

Ternaire (nombre). *Voyez* Trois.

Terpsichore, muse de la danse. (Etym., *qui aime la danse.*) Elle est peinte comme une jeune fille vive et enjouée, couronnée de guirlandes, et tenant une harpe au son de laquelle elle dirige ses pas en cadence. Au lieu d'une harpe, on la voit encore tenir un tambour de Basque. Les plumes que le vent agite sur sa tête, son pied que la légèreté soutient en l'air, la joie qui brille dans ses yeux, caractérisent les danses et les ballets que l'on doit au génie de cette muse. Des auteurs font Terpsichore mère des Sirènes ; d'autres disent qu'elle eut de Strymon, Rhésus ; et de Mars, Biston.

Terpsichoros, épithète d'Apollon. *Anthol.*

Terpsicrate, une des filles de Thespius.

Terre. Il y a eu peu de nations païennes qui n'aient rendu un culte religieux à la Terre. Les Egyptiens, les Syriens, les Phrygiens, les Scythes, les Grecs et les Romains, ont adoré la Terre, et l'ont mise avec le Ciel et les Astres au nombre des plus anciennes divinités. *Hésiode* dit qu'elle naquit immédiatement après le Chaos ; qu'elle épousa le Ciel, et qu'elle fut mère des dieux et des géants, des biens et des maux, des vertus et des vices. On lui fait aussi épouser le Tartare, et le Pont ou la Mer, qui lui firent produire tous les monstres que renferment ces deux éléments : c'est-à-dire que les anciens prenaient la Terre pour la Nature, ou la mère universelle de tous les êtres ; c'est pourquoi on l'appelait communément la grande mère, *magna mater.* Elle avait plusieurs autres noms, Titée ou Titéia, Ops, Tellus, Vesta, et même Cybèle : car on a souvent confondu la Terre avec Cybèle.

Les philosophes les plus éclairés du paganisme croyaient que notre âme était une portion de la nature divine, *divinæ particulam auræ*, dit *Horace.* Le plus grand nombre s'imaginait que l'homme était né

de la terre imbibée d'eau et échauffée par les rayons du soleil. *Ovide* a compris l'une et l'autre opinion dans ces beaux vers où il dit que l'homme fut formé, soit que l'auteur de la nature l'eût composé de cette semence divine qui lui est propre, ou de ce germe renfermé dans le sein de la terre, lorsqu'elle fut séparée du ciel. Il est souvent parlé dans la mythologie des enfants de la Terre : en général, lorsqu'on ne connaissait pas l'origine d'un homme célèbre, c'était un fils de la Terre ; c'est-à-dire, qu'il était né dans le pays, mais qu'on ignorait ses parents.

La Terre eut des temples, des autels, des sacrifices, et même des oracles : à Sparte, il y avait un temple de la Terre qu'on nommait *Gasepton*. A Athènes, on sacrifiait à la Terre comme à une divinité qui présidait aux nôces. En Achaïe, sur le fleuve Crathis, était un temple célèbre de la Terre qu'on appelait Déesse au large sein ; sa statue était de bois. On nommait pour sa prêtresse une femme qui, dès ce moment, était obligée de garder toujours la chasteté, encore fallait-il qu'elle n'eût été mariée qu'une fois; et pour s'assurer de la vérité, on lui faisait subir une terrible épreuve, savoir, de boire du sang de taureau : si elle était coupable de parjure, ce sang devenait pour elle un poison mortel.

Iconol. Dans une ancienne peinture, dont le sujet est le combat d'Hercule avec Antée, la Terre est représentée par une figure de femme assise sur un rocher. Sur une pâte antique, elle est figurée par un rocher sur lequel Thémis est assise, pour indiquer que cette déesse était fille de la Terre. Les modernes l'allégorisent sous les traits d'une matrone vénérable assise sur un globe, emblème de sa forme sphérique, et qui, couronnée de tours, tient une corne d'abondance remplie de fruits. Quelquefois aussi elle est couronnée de fleurs. Près d'elle sont le bœuf qui laboure, le mouton qui s'engraisse, et le lion que les anciens donnent à Cybèle. *V*. Cybèle, Tellus.

Le Brun l'a personnifiée à Sceaux, dans le pavillon de l'Aurore, par une femme appuyée sur une urne, qui fait jaillir le lait de ses mamelles en même temps qu'elle se débarrasse de son manteau, d'où un essaim d'oiseaux se répand dans les airs.

Terrestres, espèce de démons que les Chaldéens regardaient comme menteurs, parcequ'ils étaient les plus éloignés de la connaissance des choses divines.

Terreur (*Iconol.*), divinité, fille de Mars et de Vénus, à laquelle Mars confiait, ainsi qu'à la Fuite, le soin d'atteler son char. Elle se représente furieuse, marchant à grands pas, et sonnant de la trompette. Elle est coiffée et vêtue d'une peau de lion, et tient un bouclier sur lequel est la tête de Méduse. *V*. Panique. Dans la galerie de Versailles, c'est une femme ailée, et coiffée d'un mufle de lion, sonnant aussi de la trompette.

Terrigenæ Fratres, *les frères nés de la Terre*, les Titans.

Tescatilputza, ou Tlaloch (*Myth. Mex.*), nom d'une divinité adorée par les Mexicains, à qui ils adressaient leurs vœux pour obtenir le pardon de leurs fautes. Cette idole était d'une pierre noire, luisante et polie comme du marbre, parée de rubans. Elle avait à la lèvre inférieure des anneaux d'or et d'argent, avec un petit tuyau de crystal, d'où sortait une plume verte ou bleue ; la tresse de ses cheveux était dorée, et supportait une oreille d'or, symbole de l'attention avec laquelle la divinité écoutait les prières des pécheurs. Elle avait sur la poitrine un lingot d'or fort grand ; ses bras étaient couverts de chaînes d'or, et une grande émeraude formait son nombril ; elle tenait dans la main gauche une plaque d'or unie comme un miroir, d'où sortaient, en forme d'éventail, des plumes de toutes sortes de couleurs. La main droite portait quatre flèches. Ces ornements étaient symboliques,

ainsi que plusieurs autres dont l'idole était environnée. Quelquefois Tescatilputza paraissait armé d'un javelot qu'il s'apprêtait à lancer, portant dans la main gauche un bouclier sur lequel cinq pommes de pin étaient rangées en forme de croix. Autour de ces pommes on voyait s'élever quatre flèches. Les fonctions que l'on attribuait à Tescatilputza le rendaient infiniment redoutable. C'était lui qui punissait les crimes, qui envoyait tous les fléaux, la guerre, la famine, la peste. Il présidait aussi à la pénitence; et c'était en son honneur qu'une troupe de fanatiques déchiraient cruellement leur corps.

On s'adressait aussi à ce dieu pour obtenir une heureuse moisson; et c'était à force de sang et de cruautés qu'on tâchait de se le rendre favorable. Dès que les grains commençaient à percer le sein de la terre, et à s'élever un peu, on immolait à Tescatilputza, sur une colline, un garçon et une fille âgés de trois ans, et de condition libre. On ne leur arrachait pas le cœur comme aux prisonniers de guerre : on leur coupait seulement la gorge; et après les avoir enveloppés dans une robe neuve, on déposait leurs corps dans un tombeau de pierre. Lorsque les grains avaient une certaine hauteur, on doublait le nombre des victimes, mais elles étaient moins nobles; quatre enfants esclaves étaient immolés à Tescatilputza, puis ensevelis dans une cave. Une famine affreuse, qui avait autrefois désolé le pays, avait donné lieu à ces barbares sacrifices. Lorsque le temps de la moisson était venu, on implorait encore la protection de Tescatilputza par des offrandes de maïs que chacun avait cueilli dans son champ.

On présentait aussi à ce dieu des coupes pleines d'une liqueur nommée *attolle,* faite avec du grain et une gomme odoriférante appelée *copal.* On parait sa statue de guirlandes de fleurs, et l'on faisait de grandes réjouissances.

Le 19 Mai, les Mexicains célébraient en son honneur une fête solemnelle, que l'on pourrait appeler *fête de l'expiation.* Ce jour-là ils venaient dans son temple pleurer leurs péchés, et en demander le pardon. La veille de la fête, les seigneurs les plus distingués du Mexique venaient avec pompe apporter au prêtre de Tescatilputza un habillement neuf, dont ils devaient se servir le jour de la cérémonie. Dès le matin de la fête, toutes les portes du temple étaient ouvertes; un prêtre faisait entendre le son du cor, en se tournant vers les quatre parties du monde, et semblait inviter les pécheurs à accourir des quatre coins de la terre; puis il se frottait le visage avec de la poussière, accompagnant cette action d'humilité d'un regard de componction qu'il portait vers le ciel. Touchés de cet exemple, les assistants commençaient à se jeter la face contre terre, et à se meurtrir le visage, poussant des cris lamentables, détestant leurs péchés, et implorant la miséricorde de Tescatilputza avec cette énergie que donne la crainte mêlée d'un peu d'espérance. On faisait ensuite une procession, qui avait quelque rapport avec celle des pénitents d'Espagne et d'Italie. Plusieurs prêtres, le visage peint en noir et les cheveux tressés avec un cordon blanc, portaient autour du temple une espèce de litière, dans laquelle était enfermée la statue de Tescatilputza. Devant la litière, deux prêtres marchaient l'encensoir à la main, et encensaient souvent la sainte voiture. Les pénitents imitaient le mouvement de l'encensoir; et lorsqu'il s'élevait en l'air, ils élevaient aussi leurs bras vers le ciel; lorsque l'encensoir retombait, ils laissaient tomber leurs bras. Cet exercice, quoique fatigant, était cependant moins rude que celui de quelques autres pénitents qui se flagellaient cruellement avec des cordes garnies de gros nœuds ou d'épines. Les moins fervents et les plus raisonnables se contentaient de répandre des fleurs sur le chemin en l'honneur du dieu. La procession étant finie, le dieu, ou plutôt son ministre, recueillait les gages sensibles

de la piété des dévots, c'est-à-dire, les offrandes. Cette fête était terminée, comme toutes les autres fêtes païennes, par un grand festin, où les convives étaient d'autant plus joyeux, qu'ils s'imaginaient avoir reçu le pardon de tous leurs péchés. Le dieu Tescatilputza était de la partie : mais pour conserver toujours le décorum, il avait son couvert à part. De jeunes vestales, conduites par un vieux prêtre, apportaient les viandes sacrées sur la table du dieu. Pour son dessert, on le régalait du sang d'un homme que l'on égorgeait devant lui, et qui sans doute était regardé comme une victime d'expiation pour les péchés de tout le peuple.

Tespésion, prince gymnosophiste, visité par *Apollonius de Tyane*, commanda à un orme de saluer ce philosophe, ce que cet arbre fit d'une voix grêle et efféminée.

Tessaracoston, solemnité religieuse qu'observaient les femmes, le quatorzième jour après leurs couches, en se rendant au temple, et en marquant aux dieux, par quelque présent, la reconnaissance que leur inspirait une heureuse délivrance.

Tête *hérissée de serpents*. (*Iconol.*) *Voy.* Euménides, Méduse, Némésis, Persée. *Trois têtes. V.* Hécate, etc. Dans les hiéroglyphes égyptiens, deux têtes, l'une d'homme qui regarde en dedans, l'autre de femme qui regarde en dehors, sont le symbole de la Providence. Les Egyptiens disaient qu'au moyen d'une pareille vigilance on n'avait pas à craindre l'insulte des mauvais génies, et qu'on n'avait besoin d'aucune parole mystérieuse pour s'en garantir. *Horappoll.*

Téthys, fille du Ciel et de la Terre, épousa l'Océan son frère, et devint mère de trois mille nymphes, appelées les *Océanides*. On lui donne encore pour enfants, non seulement les fleuves et les fontaines, mais encore la plupart des personnes qui avaient régné ou habité sur les côtes de la mer, comme Protée, Ethra, mère d'Atlas, Persa, mère de Circé, etc. On dit que Jupiter ayant été lié et garotté par les autres dieux, Téthys, avec l'aide du géant Egéon, le remit en liberté ; c.-à-d., en prenant Téthys pour la Mer, que Jupiter trouva le moyen de se sauver par mer des embûches que lui avaient tendues les Titans avec lesquels il était en guerre; ou bien, en prenant cette guerre du côté de l'histoire, quelque princesse de la famille des Titans employa des secours étrangers pour délivrer Jupiter de quelque péril. Mais Téthys selon les apparences, n'est qu'une divinité purement physique; elle se nommait ainsi d'un mot grec qui signifie nourrice, parcequ'elle était la déesse de l'humidité, qui est ce qui nourrit et entretient tout. Il ne faut pas confondre cette Téthys avec la Thétis mère d'Achille. Leurs noms sont écrits différemment. Le char de la première était une conque d'une merveilleuse figure, et d'une blancheur plus éclatante que l'ivoire. Ce char semblait voler sur la surface des eaux.

« Quand la déesse allait se promener, les dauphins, en se jouant, soulevaient les flots. Après eux venaient des tritons qui sonnaient de la trompette avec des conques recourbées. Ils environnaient le char de la déesse, traîné par des chevaux marins plus blancs que la neige, et qui fendant l'onde salée, laissaient loin derrière eux un vaste sillon dans la mer. Leurs yeux étaient enflammés, et leurs bouches étaient fumantes. Les Océanides, filles de Téthys, couronnées de fleurs, nageaient en foule derrière son char; leurs beaux cheveux pendaient sur leurs épaules, et flottaient au gré des vents.

» Téthys tenait d'une main un sceptre d'or pour commander aux vagues; de l'autre elle portait sur ses genoux le petit dieu Palémon son fils pendant à sa mamelle. Elle avait un visage serein et une douce majesté qui faisait fuir les vents séditieux et les noires tempêtes. Les tritons conduisaient ses chevaux, et en tenaient les rênes dorées. Une grande voile de pourpre flottait dans les airs au-dessus du char : elle était plus ou

moins enflée par le souffle d'une multitude de petits Zéphyrs qui la poussaient par leurs haleines. Eole, au milieu des airs, inquiet, ardent, tenait en silence les fiers aquilons, et repoussait tous les nuages : les immenses baleines, et tous les monstres marins, faisant avec leurs narines un flux et reflux de l'onde amère, sortaient à la hâte de leurs grottes profondes pour rendre hommage à la déesse.» *Fénélon, Télémaque.*

Tétla, surnom de Junon, tiré d'un endroit de la ville de Platée.

Tétracome, danse militaire consacrée à Hercule; c'était un air de flûte, probablement vif et impétueux.

Tetradites, enfants qui naissaient sous la quatrième lune. Les anciens croyaient que le sort de ces enfants ne pouvait être que malheureux.

Tétrastyle, temple à quatre colonnes de front; tel était celui de la Fortune virile, à Rome.

Tetratreyam (*Myth. Ind.*), nom en langue sanscrite de la trinité indienne.

1. Teucer, originaire de l'isle de Crète, vint s'établir sur les côtes de l'Asie mineure, dans la petite Phrygie, où ayant épousé la fille de Scamandre, roi du pays, il succéda à son beau-père, donna aux habitants le nom de Teucriens, et eut pour successeur Dardanus, son gendre.

2. — Fils de Télamon et d'Hésione, sœur de Priam, alla avec douze vaisseaux au siége de Troie, et y donna des preuves de son courage; mais il ne vengea point l'affront qu'on fit à son frère Ajax, et n'empêcha pas que son frère ne se tuât. Cela le rendit si odieux à Télamon, qu'il en reçut ordre de ne plus mettre le pied à Salamine. Il alla donc chercher fortune ailleurs, et abordant à l'isle de Chypre, il y bâtit une ville, à laquelle il donna le nom du royaume de son père dont il se voyait exclus. Après la mort de Télamon, il voulut s'emparer de sa succession; mais Eurysace lui résista, et l'obligea de retourner à sa nouvelle Salamine. Il y bâtit un temple à Jupiter, et ordonna qu'on y sacrifierait un homme à cette divinité. Ce cruel sacrifice ne fut aboli qu'au temps de l'empereur Adrien. Les descendants de Teucer ont régné dans l'isle de Chypre pendant plusieurs siècles. *Homère* donne Teucer pour le meilleur tireur d'arc qui fût dans l'armée des Grecs.

Teucrie, Teucriens. On appelait ainsi la Troade et les Troyens, du nom de Teucer, un de leurs rois.

Teucris, fille de Teucer, femme de Dardanus.

Teules (*Myth. Mex.*), ou gens descendus du ciel, nom que les Mexicains, dans leur admiration, donnèrent aux Espagnols.

Teumesius Leo, *le lion de Némée;* de la forêt Teumésus, où était son asile.

Teus, ou Buguel-nos, Génie bienfaisant, à l'existence duquel croyent encore les campagnes du Finistère. Il est vêtu de blanc, d'une taille gigantesque, qui croît encore quand on l'approche; vous ne le voyez que dans les carrefours, de minuit à deux heures, quand vous avez besoin de son secours contre les esprits malfaisants; il vous sauve sous son manteau, il vous secourt dans des dangers imprévus. Souvent, quand il vous enveloppe, vous entendez passer avec un bruit affreux le chariot du diable, qui fuit à sa vue, qui s'éloigne en poussant des hurlements épouvantables, en sillonnant d'un long trait de lumière l'air, la surface de la mer, en s'abymant dans le sein de la terre, en disparaissant dans les ondes. *Cambry, Voyage dans le Finistère.*

Teusarpouliet, espèce de génie, redouté des Bretons qui habitent les environs de Morlaix. Il se présente sous la forme d'un chien, d'une vache, ou d'un autre animal domestique. *Le même. V.* Teuss.

Teuss, génies qui, autour de Morlaix, département du Finistère, font tout l'ouvrage de la maison, comme nos folets. *Le même.* Ne seraient-ce pas les mêmes que les Tusses des Gaulois?

Teut, Teutatès, Taautès, Theut,

Theut, Theuthus, Thot, Thots, Thott, Tis, ou Tuis (*Myth. Celt.*) nom que les anciens Germains donnaient au dieu suprême, ou selon d'autres à Mercure. Les Druïdes entendaient par ce nom le principe actif, l'âme du monde, qui s'unissant à la matière l'avait mise en état de produire les intelligences ou les dieux inférieurs, l'homme et les autres créatures. Son culte paraît avoir commencé en Egypte, où il avait régné sous le nom d'Athotès, ou de Thot. Après sa mort, les Egyptiens le révérèrent comme un dieu, et lui donnèrent le chien pour symbole. Ils le représentaient sous la figure d'un homme avec une tête de chien. *V.* Anubis.

Teutadamas, père de Pélasgus.

1. Teutame, roi d'Assyrie ou de la Susiane, envoya au secours de Priam 20000 hommes et 200 chariots de guerre, dont il donna le commandement à Memnon, jeune prince de race troyenne.

2. — Fils de Dorus, eut d'Astéria, fille de Créthéus, Astérius, sous le règne duquel Europe arriva en Crète.

Teutamias, Teutamis, roi de Larisse, établit, en l'honneur de son père, des jeux où Persée tua son grand-père Acrisius d'un coup de palet.

Teuthis, chef d'une troupe d'Arcadiens qu'il conduisait au siége de Troie : s'étant brouillé avec Agamemnon, dans le temps que les Grecs étaient arrêtés en Aulide par les vents contraires, il voulut s'en retourner avec ses Arcadiens. « On » ajoute, dit *Pausanias*, que Minerve ayant pris la ressemblance » de Mélas, fils d'Ops, tâcha de » détourner Teuthis de son dessein; » que Teuthis, transporté de colère, » frappa la déesse de son javelot, et » la blessa à la cuisse; qu'ensuite il » partit avec sa troupe, mais qu'arrivé chez lui il eut une vision où » il lui sembla voir Minerve qui lui » montrait sa blessure; qu'aussi-tôt » il tomba malade d'une maladie de » langueur dont il mourut; que la » terre où il demeurait fut maudite, » et que par cette raison c'était le » seul canton de toute l'Arcadie qui » ne portât aucune espèce de fruit. » Dans la suite les habitants allèrent » consulter l'oracle de Dodone, qui » leur conseilla d'apaiser la déesse. » Ce fut dans cette intention qu'ils » lui érigèrent une statue, où elle est » représentée avec une blessure à la » cuisse. »

Teuthrantia Turba. *Ovide* désigne ainsi les cinquante filles de Teuthras.

1. Teuthras, ou Téthras, fils de Pandion, roi de Cilicie et de Mysie. On dit qu'il avait cinquante filles qu'Hercule épousa toutes. *V.* Augé, Thespis, Télèphe.

2. — Grec tué par Mars, ou par Hector, au siége de Troie. *Iliad.*

3. — Guerrier qui figure dans l'*Enéide.*

Teuton. *V.* Tuiston.

Tévacayohua (*Myth. Mex.*), dieu de la terre chez les Mexicains.

Tezpi (*Myth. Mex.*), prêtre américain, le Noé des Mexicains. *Voy.* Cosmogonie mexicaine.

Thabekh, *bourreau* (*Myth. Mah.*), nom de l'ange qui préside de la part de Dieu à l'enfer.

Thacas, nom général que les Grecs donnaient au lieu où les augures faisaient leurs observations et prenaient leurs auspices.

Thalame, ville de Laconie, où étaient un temple et un oracle de Pasiphaé. On allait coucher dans ce temple, et la nuit la déesse faisait voir en songe tout ce qu'on voulait savoir. *V.* Pasiphaé.

Thalamè, l'endroit des temples où se rendaient les oracles.

Thalamos. (*Myth. Egypt.*) C'est ainsi qu'on appelait à Memphis, selon *Pline*, les deux temples qu'avait le bœuf Apis, où le peuple l'allait voir, et d'où il tirait des présages et des augures. *Thalamos* signifie proprement chambre à coucher.

Thalassa, *la mer.* Elle était au rang des divinités. *Pausanias* nous apprend qu'elle était placée, à Corinthe, à côté des statues de Neptune et d'Amphitrite, en bronze, et sur la

base d'un autre monument : la même déesse était représentée en bas-relief, tenant sa fille Vénus. Mais on ignore quels attributs l'artiste lui avait donnés.

THALASSIUS, THALASSUS, dieu des nôces, le même qu'Hymen. Quelques uns croient que ce n'était qu'un cri de joie, qu'on répétait dans les mariages. *V.* TALASION.

THALEROS, *qui préside à la végétation*, épithète d'Apollon. Rac. *thallein*, germer. *Anthol.*

1. THALIE (*Iconol.*), une des neuf Muses, la troisième, selon *Hésiode*, et la huitième, selon *Apollodore*. (Etym. *Thallein*, fleurir.) Elle présidait à la comédie. C'est une jeune fille à l'air folâtre, couronnée de lierre, tenant un masque à la main, et chaussée de brodequins. Quelquefois on place un singe à ses côtés, symbole de l'imitation. Les anciens lui donnaient un bâton recourbé par le bout inférieur, appelé *lagobolus*, c'est-à-dire, que les bergers lançaient après les lièvres. *Gravelot* met à ses pieds une marotte, parcequ'elle doit saisir et exprimer le ridicule, et les ouvrages des auteurs comiques les plus célèbres, tels que *Plaute* et *Molière*. *Vleughel* l'a peinte assise, tenant son masque d'une main, et s'appuyant de l'autre sur les comédies de *Ménandre* et d'*Aristophane*. Plusieurs de ses statues ont un clairon, parcequ'on s'en servait chez les anciens pour soutenir la voix des acteurs.

Linocerius prétend qu'elle était la déesse des festins; d'autres disent qu'elle fut l'inventrice de la géométrie et de l'agriculture ; c'est peut-être sous ce dernier rapport, que quelques uns l'ont fait présider à ce qui regarde les plantes et les arbres. *Plutarque* la met au rang des trois Muses qui n'ont que des occupations sérieuses, et ne s'entretiennent que de spéculations divines et philosophiques, savoir, Calliope et Clio.

2. — La seconde des trois Graces.

3. — Une des Néréides.

4. — Une autre nymphe, compagne de Cyrène mère d'Aristée.

1. THALLO, fille de Saturne et de Thémis, une des Heures, ou une des Parques.

2. — C'était aussi une divinité qui présidait au germe et à l'accroissement des plantes.

THALLOPHORES, vieillards qui, aux processions des Panathénées, tenaient en main des branches d'arbre.

THALLOTÉ, nom que *Pausanias* donne à celle qu'*Hygin* appelle *Thallo*.

THALPIUS, fils d'Eurytus, un des chefs épéens au siége de Troie, commandait dix vaisseaux.

THALSINIE, fille d'Ogygès et de Thébé, sœur de Cadmus.

THALYSIES, fête que les Grecs célébraient en action de grâces après la moisson et les vendanges. On y sacrifiait à Cérès et aux autres dieux.

THAMIMASADE, le Neptune des Scythes, suivant *Hérodote*, ou la divinité de l'eau, qu'ils adoraient sous ce nom.

THAMIRAS, Cilicien, qui le premier introduisit l'art des augures, dans l'isle de Chypre, où sa famille le conserva durant plusieurs années, comme la portion la plus précieuse de son héritage.

THAMMUS, mois des Juifs, qui répondait à la lune de Juin. Il était le quatrième de l'année sainte, et le dixième de l'année civile.

THAMMUZ, ou THAMUZ, faux dieu dont il est parlé dans *Ezéchiel*, et qu'on croit le même qu'Adonis. Suivant le rabbin *Maimonide*, ce Thammuz était un faux prophète des idolâtres assyriens. Ayant averti le roi de venir adorer les sept planètes et les douze signes du zodiaque, le roi le traita indignement, et le fit mourir ; mais la nuit suivante toutes les statues qui étaient au monde vinrent de tous les coins de l'univers se rassembler dans le temple du Soleil à Babylone. La statue du Soleil, placée au milieu, se jeta par terre ; et les autres, autour de celle-ci, se mirent toutes à pleurer Thammuz et ce qui lui était arrivé. Le lendemain, au point du jour, elles s'en retournèrent toutes chacune dans son tem-

ple; en mémoire de quoi tous les ans les Saliens pleuraient Thammuz le dernier jour du mois du même nom.

THAMNO, divinité à laquelle les habitants du Tunquin attibuent l'invention de l'agriculture. Son culte est principalement répandu parmi les paysans, qui sont persuadés, qu'elle veille à la conservation de leurs moissons.

1. THAMYRIS, poète, et l'un des plus excellents musiciens de son temps, naquit à Odryse, dans la Thrace. Philammon, son père, très habile lui-même dans la musique, l'éleva dans les principes de son art; et Thamyris y fit tant de progrès, que les Scythes, selon *Conon*, le firent leur roi. Il fut le troisième qui remporta le prix du chant aux jeux pythiques. Mais la science ne servit qu'à le perdre. Il eut la témérité de défier les Muses elles-mêmes sur le chant: elles acceptèrent le défi, à condition que s'il était vainqueur, elles se remettraient toutes à sa discrétion, et que s'il était vaincu, il subirait la peine que méritait son arrogance. Thamyris ne manqua pas de succomber dans un combat si inégal; et, livré à toute la vengeance de ces déesses irritées, il en perdit la vue, la voix, l'esprit, et en même temps le talent de jouer de sa lyre, qu'il jeta de désespoir dans une rivière; c.-à-d. que Thamyris étant devenu aveugle, la tristesse de son état le fit renoncer à son talent. *Platon* a feint, suivant les principes de la métempsycose, que l'âme de Thamyris avait passé dans le corps d'un rossignol.

2. — Troyen, tué par Turnus. *Enéid. liv.* 12.

THANACÉ, fille de Mégessarès, mère de Cynire.

THANATUSIES, fêtes des morts à Athènes. (V. NECYSIES.) Rac. *Thanatos*, mort.

THANAVIAH, chef d'une secte tartare qui admettait deux principes, celui du bien et celui du mal, et qui faisait ces deux principes égaux, éternels et indépendants.

THAON, un des géants qui firent la guerre à Jupiter. Les Parques lui ôtèrent la vie, dit *Hésiode*.

THARGÉLIES, fêtes que les Athéniens célébraient en l'honneur d'Apollon et de Diane, comme auteurs de tous les fruits de la terre. On y expiait tous les crimes du peuple par un crime encore plus grand, c.-à-d., par le sacrifice barbare de deux hommes, ou d'un homme et d'une femme, qu'on avait soin d'engraisser auparavant. Ces victimes portaient des colliers de figues sèches; leurs mains en étaient garnies. Durant la marche, on les frapait avec des branches de figuier sauvage, et on jouait un air de flûte appelé *cradias*; enfin, on brûlait les victimes, et on jetait les cendres dans la mer.

THARGÉLION, un des mois de l'année athénienne, ainsi nommé des fêtes Thargélies qui se célébraient le 6 et le 7 de ce mois en l'honneur du Soleil et des Heures, ou d'Apollon Délius et de la Lune, auxquels on offrait les prémices de tous les biens de la terre, cuits dans un vase nommé *thargelos*.

THARGÉLIOS, nom du soleil qui échauffe la terre.

THAROPS, aïeul d'Orphée, que Bacchus fit roi de Thrace.

THASIAMI (*Myth. Ind.*), celui qui écrit les bonnes et mauvaises actions des mortels. Il est représenté au Pégu, dans les temples de Gaudma, sous la figure d'un homme debout, ayant un livre devant lui et une plume à la main. *Voyage à Ava*, etc.

THASIUS, surnom d'Hercule, pris de l'isle de Thase dans la mer Egée. Les habitants l'honoraient comme leur dieu tutélaire, parcequ'il les avait délivrés de l'oppression de quelques tyrans.

THASSUS, fils d'Agénor, et roi des Phéniciens, passe pour avoir peuplé l'isle de Thase dans la mer Egée, et lui avoir donné son nom.

THAUMACUS, père de Pœas, fondateur de Thaumacia.

THAUMANTEA, THAUMANTIA, THAUMANTIAS, THAUMANTIS, surnom d'Iris, tiré de l'admiration

qu'excitent les belles couleurs de l'arc-en-ciel. Rac. *Thaumazein*, admirer.

1. Thaumas, fils de la Terre, père d'Iris et des Harpyies.

2. — Centaure, qui prit la fuite dans le combat qui eut lieu aux nôces de Pirithoüs.

Thaumasius, montagne d'Arcadie, où les Méthydriens disaient que Rhéa trompa Saturne en lui présentant une pierre au lieu du petit Jupiter. On voyait sur la cime une grotte consacrée à Rhéa, où il n'était permis d'entrer qu'aux femmes destinées à célébrer les mystères de la déesse.

Thay-bou (*Myth. Chin.*), première subdivision de la secte de magiciens connue sous le nom générique de *Lanzo* dans le royaume de Tunquin. On consulte ceux qui la composent sur tout ce qui concerne les mariages, les édifices et le succès des affaires. Leurs réponses sont payées libéralement; et pour soutenir le crédit de ces impostures, ils ont toujours l'adresse de les envelopper dans des termes équivoques, qui paraissent toujours s'accorder avec l'événement. Les magiciens de cette classe sont tous aveugles ou de naissance, ou par accident, c.-à-d. que tous ceux qui ont perdu la vue embrassent la profession de thay-bou. Avant que de prononcer leurs oracles, ils prennent trois pièces de cuivre, sur lesquelles sont gravés certains caractères, et les jettent plusieurs fois à terre dans un espace où leurs mains peuvent atteindre. Ils sentent chaque fois sur quelle face elles sont tombées; et prononçant quelques mots dont le son ne passe pas leurs lèvres, ils donnent ensuite la réponse qu'on leur demande.

Thay-bou-toni (*M. Chin.*), seconde subdivision de la même secte; ce sont ceux auxquels on s'adresse pour les maladies. Ils ont leurs livres dans lesquels ils prétendent trouver la cause et le résultat de tous les effets naturels; mais ils ne manquent jamais de répondre que la maladie vient du diable, ou de quelques dieux de l'eau. Leur remède ordinaire est le bruit des timbales, des bassins et des trompettes. Le conjurateur est vêtu d'une manière bizarre, chante fort haut, prononce, au bruit des instruments, différents mots qu'on entend d'autant moins, qu'il tient lui-même à la main une petite cloche qu'il fait sonner sans relâche. Il s'agite, il saute; et comme on n'a recours à ces imposteurs qu'à l'extrémité du mal, ils continuent cet exercice jusqu'au moment où le sort du malade se déclare pour la vie ou pour la mort. Il ne leur est pas difficile alors de conformer leur oracle aux circonstances; mais si cette opération dure plusieurs jours, on a soin de leur fournir les meilleurs aliments du pays, qu'ils mangent sans crainte, quoiqu'ils feignent d'abord de les offrir au diable comme un sacrifice capable de l'apaiser.

C'est aux magiciens de la même secte qu'on attribue le pouvoir de chasser les esprits malins d'une maison. Ils commencent par invoquer d'autres esprits avec des formules en usage; ensuite, ayant appliqué sur le mur des feuilles de papier jaune qui contiennent d'horribles figures, ils se mettent à crier, à sauter, à faire toutes sortes de mouvements avec un bruit et des contorsions qui causent de l'épouvante. Ils bénissent aussi les maisons neuves par une espèce de consécration.

Thay-de-lis (*Myth. Chin.*), troisième subdivision de la même secte. *V.* Taydelis.

Thea, une des Océanides.

Théagène, citoyen de la ville de Thase, fut souvent couronné dans les jeux de la Grèce, et mérita des statues et les honneurs héroïques dans sa patrie. Un de ses ennemis, ayant voulu un jour insulter une de ses statues, vint de nuit la fustiger par vengeance, comme si Théagène en bronze eût pu sentir cet affront. La statue, étant tombée tout-à-coup sur cet insensé, le tua sur la place. Ses fils la citèrent en justice, comme coupable de la mort d'un homme, et le peuple de Thase

ondamna à être jetée dans la mer, vant la loi de Dracon, qui veut e l'on extermine jusqu'aux choses nimées qui, soit en tombant, soit : quelqu'autre accident, ont causé mort d'un homme. Quelque temps près, ceux de Thase, ayant souffert une famine causée par la stérilité de la terre, envoyèrent consulter l'oracle de Delphes : il leur fut répondu que le remède à leurs maux était de rappeler tous ceux qu'ils avaient chassés ; ce qu'ils firent, mais sans en recevoir de soulagement. Ils envoyèrent donc une seconde fois à Delphes, avec ordre de représenter à la Pythie qu'ils avaient obéi, et que cependant la colère des dieux n'était point cessée. On dit que la Pythie leur répondit par ce vers :

Et votre Théagène est-il compté pour rien ?

Alors ils furent bien embarrassés, ne sachant comment recouvrer sa statue ; heureusement des pêcheurs la retrouvèrent en jetant leurs filets dans la mer. On la replaça dans l'endroit où elle était, et dès ce moment le peuple de Thase rendit les honneurs divins à Théagène. Plusieurs autres villes, soit grecques, soit barbares, en firent autant. On regarda Théagène comme une divinité secourable ; et les malades, sur-tout, lui adressèrent leurs vœux.

Théalie, nymphe de Sicile, fille de Vulcain, fut aimée de Jupiter, qui la rendit mère des frères Palices.

1. Théano, fille de Cissée, et femme d'Anténor, était grande prêtresse de Minerve à Troie. Lorsqu'Hécube et les dames troyennes vinrent implorer le secours de la déesse, la belle Théano, dit *Homère*, mit les offrandes sur les genoux de Minerve, et les accompagna de prières, qui furent rejetées. Il paraît, par cet exemple, que les prêtresses de Minerve n'étaient pas par-tout vouées au célibat. Suivant quelques écrivains, ce fut elle qui livra le Palladium aux Grecs.

2 — Femme d'Amycus, et mère de Minos. *Enéid.*

3. — Epouse de Métapontus, roi d'Icarie. Son mari souhaitant d'avoir des héritiers, elle supposa des fils. Dans la suite, elle en eut réellement ; et son mari montrant plus d'attachement pour les premiers, elle engagea ses fils à tuer les autres à la chasse ; mais ils furent prévenus ; et Théano, voyant son projet découvert, se tua. *Hygin.*

Théatrica, déesse romaine. Les théâtres étaient sous sa protection. Son office était de veiller à ce que ces machines énormes, qui, souvent, dit *Pline*, tinrent suspendu tout le peuple romain, ne s'écroulassent pas ; et ce fut, sans doute, à la fréquence de ces accidents qu'elle dut sa naissance. Elle avait un temple dans la rue Cornélienne, que Domitien fit détruire, en punition de ce que la chute du théâtre avait écrasé beaucoup de spectateurs, un jour qu'il assistait aux jeux.

Thébaïs, surnom d'Andromaque. *V.* Étion.

1. Thébé, fille de Jupiter et d'Iodamé, épousa Ogygès, dont elle eut plusieurs enfants.

2. — Fille d'Asope, et maîtresse de Mars.

Thèbes, ville de Béotie, fut fondée par Cadmus ; mais l'honneur d'élever ses remparts était réservé à Amphion, qui les bâtit au son de la lyre. (*V.* Cadmus, Amphion.) Les deux guerres de Thèbes sont un événement dans l'antiquité qu'ont souvent chanté les poètes, et qui a fourni des sujets aux poètes tragiques anciens et modernes.

Théédynates. *V.* Divipotes.

Théia, fille du Ciel et de la Terre, femme d'Hypérion, et mère du Soleil, de la Lune et de l'Aurore. *Hésiode.*

Théias, fils de Bélus.

Théir, nom égyptien de Mercure.

Thelème, abbaye imaginaire, dont *Rabelais* fait Gargantua le fondateur, où chacun fait à sa volonté. *Thélema*, volonté. Rac. *Thélo*, je veux.

Thelgesimythos et Thelgesithymos, *qui adoucit l'âme*, épi-

thète d'Apollon. Rac. *Thelgein*, adoucir. *Anthol.*

Thelxion, fils d'Apis.

1. Thelxiope, une des Sirènes.

2. — C'est aussi le nom d'une quatrième Muse.

Thelxiphron, épithète d'Apollon. *V.* Thelgesimythos. *Anthol.*

Thème céleste, terme d'astrologie, qui se dit de la figure que dressent les astrologues, lorsqu'ils tirent l'horoscope. Il représente l'état du ciel, à un point fixe, c'est-à-dire, le lieu où sont en ce moment les étoiles et les planètes. Il est composé de douze triangles enfermés entre deux carrés, et on les appelle les *douze maisons*.

Théméliuchus, *qui conserve le fond de la mer,* surnom de Neptune.

Thémis (*Iconol.*), fille du Ciel et de la Terre, ou d'Uranus et de Titaïa, était sœur aînée de Saturne et tante de Jupiter. Elle se distingua par sa prudence, et par son amour pour la justice; c'est elle, dit *Diodore*, qui a établi la divination, les sacrifices, les lois de la religion, et tout ce qui sert à maintenir l'ordre et la paix parmi les hommes. Elle régna dans la Thessalie, et s'appliqua avec tant de sagesse à rendre la justice à ses peuples, qu'on la regarda toujours depuis comme la déesse de la justice, dont on lui fit porter le nom. Elle s'appliqua aussi à l'astrologie, et devint très habile dans l'art de prédire l'avenir; et après sa mort elle eut des temples où se rendaient des oracles. *Pausanias* parle d'un temple et d'un oracle qu'elle avait sur le mont Parnasse, de moitié avec la déesse Tellus, et qu'elle céda ensuite à Apollon. Thémis avait un autre temple dans la citadelle d'Athènes, à l'entrée duquel était le tombeau d'Hippolyte.

La fable dit que Thémis voulait garder sa virginité, mais que Jupiter la força de l'épouser, et lui donna trois filles, l'Équité, la Loi et la Paix. C'est un emblème de la justice, qui produit les lois et la paix, en rendant à chacun ce qui lui est dû. *Hésiode* fait encore Thémis mère des Heures et des Parques. Thémis, dit *Festus*, était celle qui commandait aux hommes de demander aux dieux ce qui était juste et raisonnable: elle préside aux conventions qui se font entre les hommes, et tient la main à ce qu'elles soient observées. *V.* Justice, Equité, etc.

Thémista. *V.* Carmenta.

Thémistagora, Danaïde, épouse de Podasimus.

Thémistiades, nymphes de Thémis, prêtresses de son temple à Athènes. Suivant d'autres, ce sont des nymphes qui prédisaient l'avenir, ainsi appelées de Carmenta, surnommée Thémis ou Thémista, fameuse devineresse.

1. Thémisto, nom de la mère d'*Homère*, suivant la tradition.

2. — Fille d'Hyséus, épousa Athamas, roi de Thèbes, après que ce prince eut répudié Ino, et en eut deux fils, Orchomène et Plinthius. « Ino, s'étant associée à la troupe des » Bacchantes, dit *Hygin*, trouva le » moyen de rentrer dans le palais » d'Athamas, et y demeura cachée » sous l'habit d'esclave, sans être » connue de Thémisto. Celle-ci, » ayant pris la résolution de faire » périr les enfants que sa rivale avait » laissés, et qui, par leur droit d'aînesse, auraient hérité de la cou» ronne de leur père de préférence » aux siens, confia son dessein à la » fausse esclave qui avait su gagner » sa confiance, et la chargea de cou» vrir ses fils, pendant la nuit, d'ha» bits blancs, et ceux de sa rivale » d'habits noirs. Ino pensa à faire » tomber son ennemie dans le piége » qu'elle lui tendait, et fit tout le » contraire de ce qui avait été con» venu; en sorte que Thémisto tua » ses propres fils au lieu de ceux » d'Ino; et lorsqu'elle eut reconnu » son erreur, elle se tua de déses» poir. » *V.* Ino.

3. — Une des Néréides.

Thémistonoé, fille de Céyx, épouse de Cycnus.

Thermités, surnom d'Apollon, chez les Syracusains.

Thémura, une des trois divisions de la cabale rabbinique. Elle consiste, 1°. dans la transposition ou changement des lettres; 2°. dans un changement de lettres que l'on fait, en certaines combinaisons équivalentes. Cette division est une superstition inventée par les rabbins modernes. *Voy.* Cabale, Gématrie, Notarique.

Thenses, châsses ornées de figures, dans lesquelles on portait les statues des dieux. On les faisait en forme de char, de bois, d'ivoire, et quelquefois d'argent. Ce fut un des honneurs rendus à l'empereur Claude après sa mort. On trouve de ses médailles en or et en argent, qui représentent d'un côté la tête de ce prince, couronnée de laurier et de l'autre une thense.

Théobulé. Mercure la rendit mère de Myrtile. *Hygin.*

Théoclymène était un devin qui descendait en ligne directe du célèbre Mélampus de Pylos. Obligé de quitter Argos sa patrie pour un meurtre qu'il avait commis, il pria Télémaque, qui se trouvait pour lors à Argos, de le recevoir sur son vaisseau, pour le passer à Ithaque, et éviter les poursuites des parents du mort. Théoclymène, arrivé à Ithaque, vit voler à sa droite un vautour, qui est le plus vîte des messagers d'Apollon, dit *Homère;* il tenait dans ses serres une colombe dont il arrachait les plumes. Aussi-tôt le devin assure Télémaque que c'est un oiseau de bon augure, envoyé par quelque dieu pour lui prédire qu'il aura toujours le dessus sur ses ennemis. Une autre fois Théoclymène, voyant les poursuivants de Pénélope rire à table à gorge déployée, et qu'en riant ils avaient les yeux tout noyés de larmes, et poussaient de profonds soupirs, avant-coureurs des maux dont ils étaient menacés; le devin, dis-je, effrayé de ce qu'il voyait, s'écria : « Ah malheureux! qu'est-ce que » je vois de funeste! Je vous vois » tous enveloppés d'une nuit obs» cure; j'entends de sourds gémis» sements, vos joues sont baignées » de larmes; ces murs et ces lam» bris dégouttent de sang; le vesti» bule et la cour sont pleins d'om» bres qui descendent dans les enfers; » le soleil a perdu sa lumière, et » d'épaisses ténèbres ont chassé le » jour. » En effet, peu de moments après, Ulysse extermina tous les poursuivants.

Théocratie (*Iconol.*), espèce de gouvernement où les chefs de la nation sont regardés comme les ministres du ciel, dont l'autorité immédiate se manifeste par des signes visibles. Tels furent le druïdisme, le califat, et au Japon la puissance du daïri, avant que le cubo, ou empereur séculier, eût usurpé son autorité. La théocratie moderne peut se représenter par une femme dont l'attitude est majestueuse, coiffée de la tiare, vêtue d'une chape, et portant une étole; d'une main elle tiendra deux clefs et de l'autre un glaive, allusion aux deux pouvoirs. Le fond représentera d'un côté la basilique de S. Pierre, et de l'autre le môle d'Adrien, connu sous le nom du château Saint-Ange.

Théœnies, fêtes de Bacchus chez les Athéniens. Le dieu lui-même était appelé *Théœnos*, le dieu du vin, ou plutôt le dieu Vin.

Théœnus, nom de Bacchus. Rac. *Theos*, Dieu; *oinos*, vin.

Théogamies, fêtes en l'honneur de Proserpine, et en mémoire de son mariage avec Pluton. Rac. *Gamos*, mariage. On solemnisait cette fête par des luttes et des courses à Nysa, ville de Carie; et l'on y était admis à disputer le prix, de quelque pays que l'on fût, comme le prouve une médaille frappée à Nysa, sous Valérien. On y voit deux palmes, avec cette inscription : *Théogamia oicumenica.*

Théogneté, fille de Laodicus et mère de Jason.

Théogone; Mars la rendit mère de Tmolus.

1. Théogonie, branche de la théologie païenne, qui enseigne la généalogie des dieux. *Hésiode* nous en a conservé les éléments dans un

poëme. Les savants observent que dans les anciens écrivains, *théogonie* et *cosmogonie* ont le même sens, c.-à-d., naissance du monde. Cette observation se fonde sur-tout sur ce que les dieux des anciens Perses n'étaient autre chose que le feu, la terre et l'eau.

2.— (*Myth. Pers.*), chant religieux que les Perses estimaient très efficace pour se rendre les dieux propices, et qu'entonnait le mage, sans lequel il n'était pas permis de faire des sacrifices.

Théologie. (*Iconol.*)(*Sciences.*) *César Ripa* la représente comme une femme à deux visages, dont l'un plus jeune contemple le ciel, et l'autre plus âgé regarde la terre; la tête ceinte d'un diadême en forme de triangle; prêtant l'oreille à une colombe; assise sur un grand globe d'azur, semé d'étoiles; la main droite appuyée sur le sein, et de la gauche relevant le bord de sa robe de couleur céleste; foulant aux pieds les grandeurs et les richesses; et donnant à entendre, par la roue qui est à ses côtés, qu'elle ne tient que par un point à la terre. *Raphaël* l'a peinte, au Vatican, sous l'image d'une femme dont l'air annonce quelque chose de divin. Elle est assise sur des nues, et au-dessus de la tête a l'emblême de l'Eucharistie. La piété qui respire dans tout son maintien est encore exprimée par les couleurs de ses vêtements qui indiquent les trois vertus théologales; la pureté de la Foi est désignée par son voile blanc; l'Espérance, par le manteau vert qui lui descend jusques sur les pieds; la Charité, par la tunique rouge qui lui couvre la poitrine. Cette dernière vertu est encore caractérisée par la couronne de feuilles et de fleurs de grenades que la figure principale porte sur la tête. Deux petits génies ou amours divins l'accompagnent: ils tiennent chacun un carton; sur le premier est écrit *Scientia*; sur le second, *divinarum rerum*. *Cochin* la représente comme une belle femme qui, s'élevant à la contemplation des mystères révélés, quitte la terre et ne cherche la lumière qui doit l'éclairer que dans un rayon de la gloire céleste. Elle écarte les nuages qui pourraient le lui dérober. Elle regarde avec transport le triangle, symbole de la divinité en trois personnes. La croix placée au-dessous désigne les mystères du Christ. Près d'elle un ange déroule un livre antique, sur lequel est écrit, *Evangelium*. Sa ceinture est attachée avec une plaque d'or, où est écrit, *Theos*, pour marquer qu'elle ne s'occupe que de la divinité.

Théologium, lieu du théâtre un peu plus élevé d'où les dieux parlaient. C'était aussi le nom des machines sur lesquelles ils descendaient.

Théomantie, divination qui se faisait par l'inspiration supposée de quelques divinités.

Théombritos, herbe magique dont les rois de Perse faisaient usage pour se mettre à l'abri des peines d'esprit et des maladies du corps.

1. Théonoé, fille de Thestor, et sœur de Leucippe, fut enlevée par des pirates, et vendue à Icare, roi de Carie. Peu de temps après, elle retrouva son père et sa sœur. *V.* Leucyppe 2.

2. — Fille de Protée, amoureuse de Canobe, pilote d'un vaisseau grec.

Théophane, fille de Bysaltide, au rapport d'*Hygin*, fut recherchée pour sa beauté de plusieurs amants. Neptune, pour s'assurer de la possession de cette belle personne, l'enleva, et la conduisit dans l'isle Brumisse. Mais ses amants ayant découvert sa retraite l'y vinrent chercher. Neptune, pour les tromper, s'avisa de changer sa maîtresse en brebis, se changea lui-même en belier, et tous les habitants de l'isle en bestiaux. Théophane, devenue brebis, mit au monde le belier à toison d'or, celui qui porta Phryxus en Colchide. C'est ainsi que, pour expliquer la fable du belier à toison d'or, on a inventé une nouvelle fable. *V.* Toisson d'or.

Théophanies, fête de l'apparition d'Apollon à Delphes, la première fois qu'il se montra aux habitants de cette contrée. Rac. *Phainesthai*, paraître.

Théopneustes, épithète d'un prêtre grec saisi de l'esprit prophétique. Rac. *Pnein*, respirer.

Théopropia, épithète que les Grecs donnaient aux oracles.

Théopsie, apparition des dieux qui se manifestaient, à ce qu'on croyait, aux jours où l'on célébrait quelque fête en leur honneur.

Théores, sacrificateurs particuliers que les Athéniens envoyaient à Delphes offrir en leur nom à Apollon Pythien des sacrifices solemnels pour le bonheur de la ville d'Athènes, et pour la prospérité de la république. On tirait les théores, tant du corps du sénat que de celui des thesmothètes.

Théorie, députation solemnelle que les Athéniens envoyaient tous les ans à Delphes et à Délos.

Théorie. (*Iconol.*) *Gravelot*, qui a suivi en partie *César Ripa*, la représente par une femme qui monte avec l'expression du désir d'atteindre le point où elle s'est proposé d'arriver, ce qui indique que c'est en partant des notions les plus simples qu'on s'élève par degrés aux plus compliquées. Le temps que demande l'acquisition des connaissances est désigné par l'horloge de sable qu'elle tient; et les livres qu'elle porte, ainsi que le groupe de figures qui, dans l'enfoncement, paraissent converser ensemble, expriment l'avantage qui résulte du commerce des savants et de la lecture de leurs ouvrages. Elle a sur la tête un compas ouvert, dont les pointes sont tournées en haut, pour signifier qu'elle peut mesurer l'immensité.

Théorius, surnom d'Apollon à Trézène. Rac. *Théorein*, voir. Son temple, le plus ancien de cette ville, fut rebâti et décoré par le sage Pitthée.

Théosophes, sorte de philosophes qui regardaient en pitié la raison humaine, dans laquelle ils n'avaient nulle confiance, et qui se prétendaient éclairés par un principe intérieur, surnaturel et divin, qui brillait en eux, et s'y éteignait par intervalles, qui les élevait aux connaissances les plus sublimes lorsqu'il agissait, ou qui les laissait tomber dans l'état d'imbécillité naturelle lorsqu'il cessait d'agir, qui s'emparait violemment de leur imagination, qui les agitait, qu'ils ne maîtrisaient pas, mais dont ils étaient maîtrisés, et qui les conduisait aux découvertes les plus importantes et les plus cachées sur Dieu et sur la nature.

Théosophie, doctrine des Théosophes.

Théoxénies, jeux en l'honneur d'Apollon, à Pellène. Le prix était une somme d'argent; et les Pelléniens seuls étaient admis à le disputer. Selon d'autres, c'était un jour solemnel où l'on sacrifiait à tous les dieux ensemble. Cette fête avait été instituée par les Dioscures. On y célébrait ensuite des jeux où le prix du vainqueur était un vêtement nommé *calena*.

Theoxenius, surnom d'Apollon. A Pellène, en Achaïe, il y avait un temple et une statue de bronze. On y célébrait aussi des jeux en son honneur, où les citoyens de Pellène étaient seuls admis.

Théra, une des filles d'Amphion.

Théracien, air qu'on chantait durant les fêtes de Proserpine au printemps.

Théraméné, nymphe que Cyrnus rendit mère d'Astréus; elle donna son nom à l'isle de Théraméné dans la mer Egée.

Thérapeutes, secte d'Esséniens qui s'attachaient à la contemplation. *Philon* les représente comme des gens qui faisaient de celle de Dieu, leur unique occupation et leur félicité principale. C'était pour cela qu'ils se tenaient renfermés seul à seul dans leur cellule, sans parler, sans sortir, sans même regarder par les fenêtres. Le jour du sabbat, ils sortaient pourtant leurs mains sous le manteau, l'une entre la poitrine et la barbe, et l'au-

tre sur le côté. Accoutumés comme les cigales à vivre de rosée, ils jeûnaient toute la semaine et ne mangeaient que le jour du sabbat. Dans leurs fêtes ils avaient une table sur laquelle on mettait du pain, pour imiter les pains de proposition que Moïse avait placés dans le temple. On chantait des hymnes nouveaux, et qui étaient l'ouvrage du plus ancien de l'assemblée, ou au défaut de ces hymnes, d'autres de quelqu'ancien poète. On dansait aussi dans cette fête, qui durait jusqu'au lever du soleil : dès le moment que l'aurore paraissait, chacun se tournait du côté de l'orient, se souhaitait le bonjour, et se retirait dans sa cellule. Là, plongés dans la méditation, ils demandaient à Dieu que leur âme fût toujours remplie d'une lumière céleste, et qu'élevés au-dessus des sens, du soleil, de la nature, et de toutes les créatures, ils pussent chercher et connaître plus parfaitement la vérité. Ils parlaient directement à Dieu, le soleil de justice. Les idées de la divinité, des beautés et des trésors du ciel, dont ils s'étaient nourris le jour, les suivaient jusques dans la nuit, jusques dans leurs songes, et durant le sommeil même, ils débitaient d'excellents préceptes ; ils laissaient à leurs parents tous leurs biens, pour lesquels ils ressentaient un profond mépris, depuis qu'ils s'étaient enrichis de la philosophie céleste. Ils éprouvaient une émotion violente, une fureur divine et entraînante dans l'étude de cette philosophie ; et y trouvant un souverain plaisir, ils ne quittaient leur étude, que lorsqu'ils étaient parvenus à ce degré de perfection dans lequel ils plaçaient le souverain bonheur. La contemplation ne les empêchait pas de feuilleter les livres sacrés, d'étudier la philosophie reçue de leurs ancêtres, et d'y chercher des allégories, persuadés que les secrets de la nature étaient cachés sous les termes les plus clairs ; et, pour s'aider dans ces recherches, consultaient les volumes d'allégories et les commentaires des premiers auteurs de leur secte.

Théraphim (*Myth. Rabb.*), dieux Pénates des Chaldéens, ou plutôt figures astrologiques dont ils se servaient pour la divination. Leur formation était accompagnée d'opérations abominables, si l'on en croit le rapport des rabbins. Il fallait immoler un premier né, et lui tordre le cou. La tête était salée et embaumée, et l'on mettait dessous la langue une lame d'or sur laquelle était écrit le nom d'un esprit de ténèbres. Cette tête était suspendue à la muraille ; on brûlait des cierges et on se prosternait devant elle, pendant qu'elle rendait des oracles.

Le rabbin *David de Pomis* observe qu'on appelait ces figures *Théraphim*, de *Raphah*, laisser, parceque le peuple quittait tout pour les aller consulter. Il ajoute que les théraphim avaient la figure humaine, et qu'en les mettant debout ils parlaient à certaines heures du jour, et sous certaines constellations, par les influences des corps célestes ; mais c'est là une fable rabbinique que *David* avait apprise d'*Aben-Ezra*.

D'autres prétendent que les théraphim étaient des instruments de cuivre qui marquaient les heures et les minutes des événements futurs, comme gouvernés par les astres. *De Pomis* enchérit sur *Aben-Ezra*, en disant que les théraphim étant faits sous une certaine constellation, le démon les faisait parler sous cet aspect du ciel.

Thérapnatidies, fête lacédémonienne, dont on ne connaît point les détails.

1. Thérapné, fille de Lélex, donna son nom à la ville de Thérapné.

2. — Endroit de Lacédémone où Hélène avait un temple qui avait la vertu singulière d'embellir les femmes laides. *Hérodote* raconte qu'une femme de Sparte, extrêmement riche, étant accouchée d'une fille fort laide, une personne inconnue apparut à la nourrice, et lui conseilla de la porter souvent dans le temple d'Hélène. Elle devint si belle qu'elle épousa dans la suite Ariston, roi de Sparte.

Thérapnéens, surnom de Castor et de Pollux.

Théras, fils d'Autésion, Lacédémonien, conduisit une colonie à Calista, qui prit son nom. Après sa mort, on lui rendit les honneurs divins.

Théréus, l'un des Centaures tués par Hercule, dans le combat auprès de la caverne de Pholus.

Théridamas, *dompteur des animaux féroces*, chien d'Actéon.

Thérimachus, un des fils d'Hercule et de Mégare, tué par Hercule.

Théritas, nom sous lequel Mars était honoré dans la Colchide. Castor et Pollux enlevèrent sa statue, et la portèrent dans la Grèce, où elle fut conservée plusieurs siècles. Rac. *Thera*, la chasse.

Thermesia, surnom de Cérès honorée à Corinthe, où son culte avait été apporté de Thermesse, isle voisine de la Sicile, dont parle *Strabon*.

Thermion Eorté, fête publique, marché ou assemblée des Etoliens, tenue dans une ville du pays nommé Thermi.

Thermius, *auteur de la chaleur*. Apollon Thermius, c.-à-d. apparemment le Soleil, avait un autel à Olimpie. Rac. *Thermos*, chaleur.

1 Thermodon, fleuve de Thrace, célèbre par les amazones qui habitaient sur ses rives.

2. — Fils de Pontus et de la Mer.

Thermutis (*Myth. Egypt.*), selon *Jablonski*, c'est l'Isis irritée des Egyptiens, qui dictait aux hommes les peines de mort. *Elien* lui donne pour symbole une espèce de serpent dangereux.

1. Théro, femme de Thrace, nourrice, selon *Pausanias*, et, selon d'autres, mère du troisième Mars. *V.* Mars.

2. — Fille de Phylas et de Déiphile, était belle comme Diane; elle sut charmer Apollon, et de leur union naquit Chéron, célèbre en l'art de dompter un cheval, et fondateur de Chéronée, ville de Béotie.

Thérodamas, roi de Scythie, qui nourrissait des lions de sang humain, pour les rendre plus cruels; ce qui a fait dire à *Ovide*, *Therodamantæos leones*. Rac. *Ther*, bête féroce; *damaein*, dompter.

1. Théron, guerrier gigantesque parmi les Latins, tué par Enée.

2. — *D'un aspect terrible*, chien d'Actéon.

Therophonos, *qui fait périr les animaux, soit à la chasse, soit par l'excès de la chaleur*; épithète d'Apollon. *Anthol.*

Thersanon, fils du Soleil et de Leucothoé, un des Argonautes.

1. Thersandre, fils de Polynice et d'Argie, monta sur le trône de Thèbes, et marcha à la tête des Thébains au siége de Troie avec les Grecs, mais fut tué en Mysie par Télèphe, après s'être extrêmement distingué. Les Grecs, pour honorer sa valeur, lui élevèrent un monument dans la ville d'Esée, sur les rives du Caïque, où les habitants allaient tous les ans lui rendre les honneurs héroïques. Thersandre avait épousé Démonasse, fille d'Amphiaraüs, dont il eut Tisamène, qui lui succéda sur le trône de Thèbes.

2. — Fils de Sisyphe.

1. Thersiloque, fils d'Anténor, tué au siége de Troie par Achille.

2. — Un des compagnons d'Enée, tué par Turnus.

Thersippe, fils d'Agrius, chassa Œnée du trône de Calydon.

Thersite était un misérable bouffon de l'armée des Grecs, qui ne s'occupait qu'à faire rire le monde, et à invectiver contre les généraux. « Cet homme, dit *Homère*, parlant » sans bornes et sans mesures, faisait » un bruit horrible : il ne savait dire » que des injures et toutes sortes de » grossièretés; il parlait d'Agamemnon et des autres rois avec une insolence vraiment cynique. Avec » cela, c'était le plus laid de tous les » hommes; il était louche et boiteux, il avait les épaules courbées » et ramassées sur la poitrine, la tête » pointue et parsemée de quelques » cheveux. Un jour qu'il faisait à » Agamemnon les plus sanglants reproches sur le mauvais succès du

» siége de Troie, Ulysse, qui était
» présent, le menaça, s'il conti-
» nuait, de le déchirer à coups de
» verges comme un vil esclave ; en
» même temps il le frappa de son
» sceptre sur le dos et sur les épaules.
» La douleur du coup fit faire à
» Thersite une grimace si hideuse,
» que les Grecs, quelque affligés
» qu'ils fussent, ne purent s'em-
» pêcher d'en rire. Cela contint le
» railleur pour quelque temps; mais
» ayant osé s'attaquer de même à
» Achille, ce héros n'eut pas tant
» de patience, et le tua d'un coup
» de poing. » Ce Thersite a fondé une espèce de proverbe : quand on veut parler d'un homme mal fait, et qui a l'esprit encore plus mauvais, on dit, *C'est un vrai Thersite.*

Thertéries, fête grecque dont parle *Hésychius*, mais sans entrer dans aucuns détails.

Thésée fut le dixième roi d'Athènes; il naquit à Trézène, et y fut élevé par les soins de sa mère Ethra, à la cour du sage Pitthéus, son grand-père maternel. Les poètes désignent souvent Thésée sous le nom *Erechthide,* parcequ'on le regardait comme un des plus illustres descendants d'Erechthée, ou du moins de ses successeurs; car il est douteux que Thésée descendît d'Erechthée. On le nomme aussi quelquefois fils de Neptune. En effet, Pitthée, voulant cacher l'alliance qu'il avait faite avec Egée, déclara, quand sa fille fut grosse, qu'elle avait été visitée par Neptune, la grande divinité des Trézéniens. Dans la suite, Thésée se vanta de cette naissance, et la prouva par des effets surprenants; car *Pausanias* raconte que Thésée étant allée en Crète, Minos l'outragea de paroles, en lui disant qu'il n'était pas fils de Neptune, comme il s'en vantait; que, pour marque de cela, il jetterait sa bague dans la mer. Thésée s'y jeta aussi-tôt après, dit-on, retrouva la bague, et la rapporta, avec une couronne qu'Amphitrite lui avait mise sur la tête. Il est constant, par l'histoire, que Thésée se porta par-tout pour fils d'Egée, et que le titre de fils de Neptune ne lui a été attribué que par quelques poètes, sans égard à la suite de son histoire.

On rapporte plusieurs traits du courage et de la force dont Thésée fit preuve dès ses premières années. Les Trézéniens contaient qu'Hercule, étant venu voir Pitthée, quitta sa peau de lion pour se mettre à table. Plusieurs enfants de la ville, entr'autres Thésée, qui n'avait que sept ans, attirés par la curiosité, étaient accourus chez Pitthée; mais tous eurent grand'peur de la peau de lion, à l'exception de Thésée, qui, arrachant une hache des mains d'un esclave, et croyant voir un lion, vint pour l'attaquer. Egée, avant de quitter Trézène, mit sa chaussure et son épée sous une grosse roche, et ordonna à Ethra de ne pas lui envoyer son fils à Athènes, qu'il ne fût en état de lever cette pierre. A peine Thésée eut-il atteint l'âge de seize ans, qu'il la remua, et prit l'espèce de dépôt qu'elle recelait, au moyen duquel il devait se faire reconnaître pour le fils d'Egée. Arrivé secrètement à Athènes, il parut tout d'un coup avec une robe traînante, et de beaux cheveux bien frisés qui flottaient sur ses épaules; et s'approchant du temple d'Apollon Delphinien, qu'on achevait de bâtir, et dont il ne restait plus que le comble à faire, il entendit les ouvriers qui demandaient en riant : Où va donc cette belle grande fille ainsi toute seule? A cette plaisanterie, il ne répondit rien; mais ayant dételé deux bœufs qui étaient près de là à un chariot couvert, il prit l'impériale du chariot, et la jeta plus haut que les ouvriers qui travaillaient à la couverture du temple.

Thésée, avant de se faire reconnaître pour héritier du trône d'Athènes, résolut de s'en rendre digne; la gloire et la vertu d'Hercule l'aiguillonnaient vivement. L'admiration que lui inspirait la vie d'Hercule, dit *Plutarque*, faisait que ses actions lui revenaient la nuit en songe, et qu'elles le piquaient le jour d'une

noble émulation, et excitaient en lui un violent désir de l'imiter. La parenté qui était entr'eux augmentait encore cette émulation; car Pitthée, père d'Ethra, était frère de Lysidice, mère d'Alcmène. Thésée se proposa donc d'aller chercher des aventures, et commença par purger l'Attique des brigands qui l'infestaient. Après ces expéditions, il alla sur les bords du fleuve Céphise, et se fit purifier par les descendants de Phitalus à l'autel de Jupiter Méilichius, pour avoir souillé ses mains dans le sang de tant de brigands, et entr'autres de Sinis, son propre parent, qui descendait comme lui de Pitthée. Ce fut après ces exploits que Thésée vint à Athènes pour s'y faire reconnaître : il trouva cette ville dans une étrange confusion. Médée y gouvernait sous le nom d'Egée; et ayant su l'arrivée d'un étranger qui faisait beaucoup parler de lui, elle tâcha de le rendre suspect au roi, et convint même de le faire empoisonner dans un repas que le roi devait lui donner. Mais au moment que Thésée allait avaler le poison, Egée reconnut son fils à la garde de son épée, et chassa Médée, dont il découvrit les mauvais desseins. Les Pallantides, voyant Thésée reconnu, ne purent cacher leur ressentiment, et conspirèrent contre Egée, dont ils se croyaient les seuls héritiers. La conspiration fut découverte, et dissipée par la mort de Pallas et de ses enfants, qui tombèrent sous les coups de Thésée : mais ces meurtres, quoique jugés nécessaires, obligèrent le héros à se bannir d'Athènes pour un an, et après ce temps il fut absous au tribunal des juges qui s'assemblaient dans le temple d'Apollon Delphinien.

Quelque temps après, Thésée se proposa de délivrer sa patrie du honteux tribut qu'elle payait à Minos, et pour cela il s'offrit d'aller en Crète avec les autres Athéniens, sans tenter même la faveur du sort. Avant de partir, il s'efforça de se rendre les dieux propices par un grand nombre de sacrifices. Il consulta aussi un oracle de Delphes, qui lui promit un heureux succès dans son expédition, si l'amour lui servait de guide. En effet, ce fut l'amour qu'il inspira à Ariane, fille de Minos, qui le délivra de tous les dangers de cette entreprise. *V.* Ariane, Minotaure, Astérion.

A son retour de Crète, il trouva que son père Egée était mort : ses premiers soins furent de lui rendre les derniers devoirs. Ensuite, pour remercier les dieux de l'heureux succès de son voyage, il établit en leur honneur plusieurs fêtes, dont la dépense devait être fournie par les familles de ceux qu'il avait ramenées de l'isle de Crète. Mais sur-tout il fit exécuter le vœu qu'il avait fait à Apollon, en partant, d'envoyer tous les ans à Délos offrir des sacrifices en action de grâces. En effet, on ne manqua jamais d'envoyer des députés couronnés de branches d'olivier. On se servait même pour ce voyage du même vaisseau qu'avait monté Thésée, et qu'on entretenait, afin qu'il fût toujours prêt à servir; ce qui a fait dire aux poëtes qu'il était immortel. Au temps de Ptolémée Philadelphe, c'est-à-dire, mille ans après la mort de Thésée, ce vaisseau durait encore, ainsi que la coutume d'envoyer à Délos.

Thésée, paisible possesseur du trône des Athéniens, travailla à réformer le gouvernement de l'Attique : il rassembla en une seule ville tous les habitants de ce pays, qui, jusqu'alors, avaient été dispersés dans différentes bourgades, et leur proposa le plan d'une république, où, ne se réservant que le commandement des armées et la défense des lois, ils partageraient entr'eux le reste de l'administration, et où toute l'autorité serait entre les mains du peuple. Cette forme de gouvernement, toute nouvelle alors dans la Grèce, attira beaucoup d'étrangers qui rendirent ce nouveau peuple très nombreux. Comme la religion a été de tout temps le lien qui unit plus fortement les peuples, séparés d'ailleurs par leurs intérêts particu-

liers, Thésée institua plusieurs fêtes religieuses : il renouvela, en l'honneur de Neptune, les jeux isthmiques, comme Hercule avait renouvelé les jeux olympiques.

Après avoir exécuté tous ses projets politiques, il se dépouilla de l'autorité souveraine comme il l'avait promis, et, laissant sa nouvelle république sous la conduite des lois qu'il lui avait données, il reprit son premier objet, et se mit à courir de nouvelles aventures. Il se trouva à la guerre des Centaures, à la conquête de la toison d'or, à la chasse de Calydon, et, selon quelques uns, aux deux guerres de Thèbes.

Il alla sur les bords du Thermodon chercher les Amazones, pour avoir la gloire de combattre contre elles comme Hercule, les vainquit, et fit prisonnière leur reine Antiope ou Hippolyte, dont il eut le malheureux Hippolyte. (*V.* Antiope.) On dit qu'âgé de plus de cinquante ans il lui prit envie d'enlever la belle Hélène, qui n'en avait alors que dix au plus. Mais les Tyndarides ses frères la reprirent, et enlevèrent à leur tour la mère de Thésée, Ethra, qu'ils firent esclave d'Hélène. (*V.* Ethra, Hélène.) Enfin, s'étant engagé, avec Pirithoüs son ami, d'aller enlever la femme d'Aïdonée, roi d'Epire, ou, selon la fable, Proserpine, femme de Pluton, il y fut retenu prisonnier jusqu'à ce qu'Hercule vînt l'en délivrer : c'est la descente de Thésée aux enfers. La fable dit que ces deux héros étant descendus aux enfers, et fatigués de la longue traite qu'ils avaient faite pour y arriver, s'assirent sur une pierre, sur laquelle ils demeurèrent collés sans pouvoir s'en relever. Il n'y eut qu'Hercule qui obtint de Pluton sa délivrance. C'est à cette fable que *Virgile* fait allusion, quand il représente Thésée dans le Tartare, éternellement assis sur une pierre dont il ne peut se détacher, et criant sans cesse aux habitants de ces sombres lieux : « Apprenez, par mon » exemple, à ne point être injustes, » et à ne pas mépriser les dieux. » Le reste de la vie de Thésée ne fut qu'un enchaînement de malheurs. On connaît la fin tragique de son fils Hippolyte et de Phèdre sa femme. *Voy.* Hippolyte, Phèdre.

Ce sujet vient d'être traité d'une grande manière par le cit. Guérin. On verra peut-être ici avec plaisir le chef-d'œuvre de cet artiste, décrit avec autant de goût que de franchise, par un de ses rivaux, le cit. Girodet, dans une lettre destinée à l'amitié.

« Le sujet de Phèdre accusant Hippolyte en présence de Thésée, est un des plus heureux de la peinture : on peut même dire qu'il est éminemment pittoresque tel que l'a conçu Guérin, qui a su fondre ensemble *Euripide* et *Racine*, et qui, en s'appropriant en quelque sorte le génie de ces deux grands hommes, a montré toutes les ressources du sien. La scène du tableau est simple et pathétique : Phèdre est assise auprès de Thésée, et sur le même siége; elle tient encore l'épée d'Hippolyte, qu'elle conserve comme la preuve du crime dont elle le charge, et qui ne dépose pas moins contre elle au fond de sa conscience; elle tient ce fer, mais elle en détourne les yeux ternis par l'insomnie et les remords, et qui n'osent fixer le chaste héros dont la présence les remplit de trouble et de terreur; elle évite également les regards de Thésée, et semble s'avouer indigne de ses embrassements; ses joues livides, sa bouche flétrie, mais qui laissent encore remarquer sa beauté; le désordre de ses vêtements et de sa coiffure, toute son attitude, enfin, décèle la cruelle agitation qui déchire son âme à côté de l'époux qui lui exprime son amour, et qu'elle a trahi; en face du héros qu'elle accuse, et pour qui elle brûle; dont elle seule cause la perte, et pour qui seul elle voudrait vivre; dont la noble assurance irrite et désespère à-la-fois sa fierté et sa jalouse passion; en présence enfin de la détestable Œnone, dont elle exècre les perfides conseils, mais qui appuyant une main sur le bras de sa maîtresse, semble l'encourager tacite-

ment à soutenir devant le père d'Hippolyte, la calomnie atroce qu'elle-même a ourdie. Le calme de la vertu et la candeur de l'innocence brillent sur le visage et dans le maintien du fils de Thésée : prêt à se livrer au plaisir de la chasse, ses chiens fidèles l'accompagnent; son bras redoutable est armé d'un arc, et son carquois repose sur ses épaules. Avant de partir, il se présente à son père irrité : ses yeux abaissés modestement, et son geste respectueux, mais assuré, devraient écarter jusqu'à l'ombre même du soupçon qu'il puisse être coupable; mais ce père malheureux, prévenu et trompé, refuse de l'entendre : son regard indigné, et sa main droite fermée avec contraction, sont prêts à vouer au courroux terrible de Neptune, un fils vertueux, tandis que sa main gauche repose avec une confiance aveugle sur une épouse coupable que paraît atterrer cette marque de tendresse qu'elle ne mérite plus.

On pourrait louer l'exécution hardie, le bon goût de dessin, la vigueur et l'harmonie du coloris qui brillent dans ce bel ouvrage; mais c'est sur-tout par la simplicité et le pathétique de la composition, le jugement et l'énergie avec lesquels la scène est exposée, et la justesse des expressions, c'est-à-dire par les plus nobles parties de l'art, qu'il me paraît mériter un rang distingué parmi les chefs-d'œuvres qui honoreront à jamais la nouvelle école française qui se glorifie de reconnaître l'illustre et respectable Vien pour son fondateur. »

Thésée trouva à son retour ses sujets révoltés contre lui, et le peuple d'Athènes plein de mépris pour sa personne : indigné de ce procédé, il fit passer sa famille dans l'Eubée, chargea Athènes de malédictions, et se retira dans l'isle de Scyros, pour y achever ses jours en paix dans une vie privée. Mais le roi Lycomède, jaloux de sa réputation, ou corrompu par ses ennemis, le fit précipiter du haut d'un rocher, où il l'avait attiré sous prétexe de lui montrer la campagne. Il avait eu trois femmes; Antiope, reine des Amazones, qui fut mère d'Hippolyte; Ariane, fille de Minos, dont il eut Œnopion et Staphylus; et Phèdre, qui laissa un fils nommé Démophoon.

Les Athéniens, plusieurs siècles après, tâchèrent de réparer leur ingratitude envers Thésée par les honneurs qu'ils rendirent à ses cendres. *Plutarque* rapporte qu'à la bataille de Marathon on crut voir ce héros en armes, combattant contre les barbares; que les Athéniens ayant consulté là-dessus l'oracle d'Apollon, il leur fut ordonné de recueillir les os de Thésée ensevelis dans l'isle de Scyros, de les placer dans le lieu le plus honorable, et de les garder avec soin. L'embarras fut de trouver ces os : pendant qu'on les cherchait de tous côtés par les ordres de Cimon, il vit heureusement un aigle qui becquetait un lieu peu élevé, et tâchait de l'entr'ouvrir avec ses serres. Frappé d'abord comme d'une inspiration divine, dit l'historien, il fit fouiller dans le même endroit, et trouva la tombe d'un fort grand homme, avec le fer d'une pique et une épée. Cimon fit transporter le tout à Athènes; et ces restes du héros furent reçus par les Athéniens avec des processions et des sacrifices, comme si c'eût été Thésée lui-même qui fût revenu. On les déposa dans un superbe tombeau élevé au milieu de la ville; et en mémoire du secours que ce prince avait donné aux malheureux pendant sa vie, et de la fermeté avec laquelle il s'était exposé aux injustices, son tombeau devint un asile sacré pour les esclaves; ensuite on lui bâtit un temple dans lequel il reçut des sacrifices le huitième de chaque mois, outre une grande fête qu'on lui assigna au 8 d'Octobre, parcequ'il était revenu ce jour-là de l'isle de Crète.

Théséennes, Théséies, fêtes en l'honneur de Thésée.

Theseia, lieu où les jeunes Grecs consacraient à Delphes leurs premiers cheveux, en mémoire de ce

que Thésée en avait donné l'exemple.

1. Théséide, manière de couper les cheveux sur le devant du front, dans la cérémonie dont on vient de parler, parceque Thésée les avait coupés ainsi.

2. — Partie d'une mythologie en vers, composée de centons de différents poètes, et nommée le *Cycle épique*. Cette partie concernait Thésée, son temps, ses actions, les exploits auxquels il avait eu part.

1. Théséides, Thésides, les Athéniens; de Thésée leur roi.

2. — Hippolyte, fils de Thésée.

Theseïus Heros, le même.

Thésiménès, fils de Parthénopéus et de la nymphe Clymène, un des sept épigones. *Hygin.* D'autres le nomment Promachus.

Thesmia, surnom de Cérès honorée au bas du mont Syllène, dans un temple qu'on disait bâti par Dysaulès et Damithalès, lesquels, au rapport des Phénéates, eurent l'honneur de la recevoir.

Thesmophore, *législatrice*, surnom de Cérès, honorée sous ce nom en plusieurs endroits, parcequ'elle avait appris aux hommes à vivre en société, et leur avait donné des lois. Rac. *Thesmos*, loi; *pherein*, porter.

Thesmophories, fêtes qui se célébraient dans l'Attique, au mois de Pyanepsion, en l'honneur de Cérès législatrice, et en reconnaissance des lois sages qu'elle avait données aux mortels. Cette déesse passait pour les avoir instituées elle-même. Les parties principales de ces fêtes peuvent se réduire à trois, les préparations, les processions, et l'autopsie. Les préparations avaient pour but la frugalité, la chasteté, l'innocence. Plusieurs jours avant la fête, on se purifiait de toutes ses souillures; on s'abstenait de tous les plaisirs des sens, même légitimes, et l'on vivait dans la plus parfaite sobriété. Il n'était pas permis aux hommes d'assister aux Thesmophories, et il n'y avait que les femmes de condition libre qui pussent les célébrer. Plusieurs vierges choisies, vêtues de robes blanches, portaient sur leurs têtes, d'Athènes à Eleusis, des corbeilles sacrées, où étaient enfermés un enfant, un serpent d'or, un van, des gâteaux, et plusieurs autres symboles. D'autres portaient des livres qui contenaient les cérémonies du culte secret de la déesse. En Sicile, durant la marche, les femmes couraient çà et là avec des flambeaux allumés, et appelaient à haute voix Proserpine. *V.* Autopsie. La solemnité durait cinq jours; et, durant cet intervalle, les femmes étaient obligées de se séparer de leurs maris, pour célébrer les mystères de la déesse avec plus de pureté.

Thesphata, un des noms des oracles. Rac. *Phasthai*, parler.

Thespia, fille d'Asopus, donna, selon quelques auteurs, son nom à Thespie.

1. Thespiades, surnom des Muses, pris de Thespie, ville de Béotie, où elles étaient honorées d'un culte spécial.

2. — Fils qu'Hercule eut des cinquante filles de Thespius.

Thespie, ville de Béotie, située au pied du mont Hélicon, laquelle avait pris son nom de Thespius, un des fils d'Erechthée. On voyait à Thespie une statue en bronze de Jupiter Sauveur: la tradition des habitants était que, leur ville étant désolée par un horrible dragon, Jupiter leur ordonna de faire tirer au sort chaque année tous les jeunes gens de la ville, et d'exposer au monstre celui sur qui le sort tomberait. Enfin, le sort étant tombé sur Cléostrate, celui-ci imagina un moyen de faire cesser ce fléau par sa mort. Il se fit faire une cuirasse d'airain garnie de crocs en dehors, et ayant endosssé cette cuirasse, il se livra de bonne grâce au danger: et véritablement il y périt comme les autres; mais aussi il fit périr le monstre, et délivra ses concitoyens de la crainte d'une pareille mort. C'est ce jeune homme qui fut honoré à Thespie sous le nom de Jupiter Sauveur. Les Thespiens honoraient encore singulièrement Cupidon

pidon et Hercule. *Voyez* Thespius.

Thespis, inventeur de la tragédie chez les Grecs.

Thespius ou Thestius, roi d'Œtolie, fils d'Agénor ou de Mars et d'Androdice. Au lieu d'Androdice, *Apollodore* nomme Démonice, qu'il dit fille d'Agénor. Son épouse est appelée tantôt Laophonte, qu'il rendit mère de Léda; ou Leucipe, qu'il rendit mère d'Iphiclus et d'Althée; ou Déidamia, fille de Périérès, à laquelle on attribue les enfants indiqués plus haut. Icarius et Tyndarius, expulsés de Sparte, se réfugièrent auprès de lui. Il donna à ce dernier sa fille Léda en mariage. Ses fils, frères d'Althée, périrent en combattant contre Méléagre. Père de cinquante filles, et désirant qu'elles lui donnassent une postérité dont le père fût Hercule, qui était son ami, il le pria d'un grand festin, le régala magnifiquement; et ensuite, au rapport de *Diodore*, il lui envoya ses cinquante filles l'une après l'autre; ce héros les rendit toutes mères d'un garçon, hors l'aînée et la plus jeune, qui lui donnèrent deux fils chacune. *Pausanias* dit que la plus jeune ne voulut jamais consentir à perdre sa virginité, et qu'Hercule, pour se conformer à son désir, l'obligea à demeurer vierge, et voulut qu'elle lui servît de prêtresse. Voilà pourquoi le temple d'Hercule à Thespie fut toujours desservi par une prêtresse qui devait demeurer fille jusqu'à sa mort. *Pausanias* ajoute que cette histoire de Thespius est fabuleuse en toutes ses parties.

Thesprotie, petite contrée de l'Epire : c'est dans ce pays qu'était l'oracle de Dodone, et ces fameux chênes consacrés à Jupiter. On y voyait aussi le marais Achérusien, le fleuve Achéron, et le Cocyte, dont l'eau était d'un goût fort désagréable. Il y a bien de l'apparence qu'*Homère* avait visité tous ces lieux, dit *Pausanias*, et que c'est ce qui lui a donné l'idée d'en faire usage dans sa description des enfers, où il a conservé le nom de ces fleuves. *Plutarque*, dans la vie de Thésée, dit que le roi des Thesprotiens était Pluton; qu'il avait une femme appelée Proserpine, une fille nommée Coré, et un chien qui s'appelait Cerbère. *V.* Dodone, Pluton.

1. Thesprotus, fils de Lycaon roi d'Arcadie.

2. — Roi d'Epire, chez lequel se réfugièrent Thyeste avec sa fille Pélopia, qu'épousa son oncle Atrée, la croyant fille de Thesprotus.

1. Thessalus, fils d'Hercule et de Chalciope, fille du roi Cos, que le héros avait mis à mort avec ses fils, en punition de leur injustice et de leur cruauté. Thessalus donna son nom à la Thessalie.

2. — Fils de Jason et de Médée, selon *Diodore*. Il échappa aux fureurs de sa mère, fut élevé parmi les Corinthiens, et s'empara d'Iolcos.

3. — Fils d'Hémon, donna son nom à la Thessalie.

Thestalus, fils d'Hercule et d'Epicaste, fille d'Egée.

Thestiades, Thoxée et Plexippe, fils de Thestius, et oncles de Méléagre.

Thestias, nom patronimique d'Althée, fille de Thestius. *Ovid. Mét.* 3.

1. Thestor, un des Argonautes, fut père de Calchas, et de deux filles, Théoné et Leucippe. Théoné, se promenant un jour sur le bord de la mer, rencontra des pirates, qui l'enlevèrent, et la vendirent à Icarus, roi de Carie. Son père, qui l'aimait passionnément, fit équiper promptement un vaisseau et poursuivit les ravisseurs; mais ayant fait naufrage sur les côtes de Carie, il fut pris et conduit à la cour du roi, qui le fit mettre en prison. Leucippe, n'apprenant aucunes nouvelles de son père, alla consulter l'oracle, qui répondit que, pour le retrouver, il fallait couper ses cheveux, et aller le chercher sous l'habit d'un prêtre d'Apollon. Cette jeune fille partit sur-le-champ, et arriva en Carie avec l'habit que l'oracle lui avait ordonné de prendre. Théoné, touchée de la beauté du jeune prêtre, en

devint amoureuse; et comme il refusa de répondre à sa tendresse, elle le fit charger de chaînes, et ordonna à Thestor de le faire mourir secrétement. Celui-ci, étant entré dans la prison avec le glaive que Théoné lui avait donné, dit au prétendu prêtre, dont apparemment le triste sort le touchait, qu'il était encore plus malheureux que lui; puisqu'ayant perdu ses deux filles, Leucippe et Théoné, on l'obligeait encore à une action si cruelle : il ajouta qu'il aimait mieux mourir que de la commettre; et là-dessus il se mit en devoir de se percer le sein. Leucippe, reconnaissant son père, lui arracha le poignard, courut à l'appartement de Théoné pour lui ôter la vie, et appela son père Thestor à son secours : à ce nom, Théoné s'écria qu'elle était sa fille. Icarus, informé d'un événement si extraordinaire, les combla tous trois de présents et de caresses, et les renvoya dans leur pays. C'est un conte tiré du mythologue *Hygin. Voy.* Calchas.

2. — Chef troyen tué par Patrocle.

Thétidée, endroit isolé et voisin de Pharsale, où Thétis avait fixé son séjour, depuis son mariage avec Pélée.

Thestoridès, Calchas, fils de Thestor.

Thétis, fille de Nérée et de Doris, et sœur de Nicomède roi de Scyros, était la plus belle des Néréides. Jupiter, Neptune et Apollon la voulaient avoir en mariage; mais ayant appris que, suivant un ancien oracle de Thémis, il naîtrait de Thétis un fils qui serait plus grand que son père, ces dieux cessèrent leurs poursuites, et cédèrent la nymphe à Pélée. Thétis, peu contente d'un mortel pour époux, après avoir eu les plus grands dieux pour amants, prit, comme un autre Protée, différentes formes pour éviter les recherches de Pélée : mais ce prince, par le conseil de Chiron, l'attacha avec des chaînes; c'est-à-dire, que Thétis fit jouer plusieurs ressorts pour rompre le mariage. Mais le sage Centaure leva tous les obstacles que Thétis voulait opposer à cet hymen, et l'obligea enfin d'y consentir. Les nôces se firent sur le mont Pélion avec beaucoup de magnificence, et tous les dieux y furent invités, excepté la déesse Discorde. (*V.* Discorde.) Pour ôter à ce récit l'air de la fable, on dit qu'aux nôces de Thétis et de Pélée, les princes et princesses qui y assistèrent prirent ce jour-là le nom des dieux et des déesses, parceque Thétis portait celui de Néréide. Il survint pendant le repas quelque différend entre les dames au sujet de la beauté : plusieurs princes y prirent part, ou pour leurs femmes, ou pour leurs maîtresses, et le différend eut des suites fâcheuses.

Thétis eut plusieurs enfants qui moururent en bas âge, excepté Achille. La fable dit que Thétis, pour éprouver si ses enfants étaient mortels, les mettait dans une chaudière d'eau bouillante, ou les jetait dans le feu, ce qui en fit périr six. Achille aurait eu le même sort, si Pélée ne fût survenu heureusement pour l'en retirer; il n'eut qu'un talon de brûlé : fiction fondée sur quelque purification dont Thétis avait coutume de se servir; et cette fable en fit naître une autre, savoir, que Thétis ayant plongé son fils dans les eaux du Styx, elle l'avait rendu invulnérable, excepté au talon. *V.* Achille.

Après la mort de Patrocle, Thétis sort du sein des ondes pour venir consoler Achille; et voyant qu'il avait perdu ses armes avec son ami, elle va au ciel prier Vulcain de lui donner des armes divines travaillées de sa propre main; elle les lui apporte dans le moment, l'exhorte à renoncer à son ressentiment contre Agamemnon, et lui inspire un courage que rien ne pouvait ébranler.

Homère dit que Thétis avait seule sauvé Jupiter du plus grand danger qu'il eût jamais couru : lorsque les autres dieux avaient résolu de le lier, elle prévint l'effet de la conspiration, en appelant dans le ciel Briarée au secours du souverain des dieux. Thétis avait plusieurs temples

dans la Grèce, un principalement à Sparte. Lorsque les Lacédémoniens, dit *Pausanias*, firent la guerre aux Messéniens pour les punir de leur défection, le roi de Sparte fit une course dans le pays ennemi, et prit un grand nombre de captives, qu'il emmena avec lui. Cléo, prêtresse de Thétis, fut de ce nombre. La reine demanda cette captive, et l'ayant obtenue, elle remarqua qu'elle avait une statue de la déesse. Cette découverte, jointe à une inspiration qu'elle crut avoir en songe, la porta à bâtir à Thétis un temple, qui fut consacré par sa prêtresse même; et depuis, les Lacédémoniens gardèrent si précieusement cette ancienne statue, que qui que ce fût n'eut la permission de la voir.

Theuada (*Myth. Ind.*), habitants des mondes supérieurs dans l'opinion des Siamois, qui admettent neuf lieux de béatitude au-dessus de nos têtes, dans lesquels le bonheur est en proportion de l'élévation.

Théurgie, espèce de magie par laquelle on croyait entretenir commerce avec les divinités bienfaisantes.

L'appareil de la magie théurgique avait quelque chose de sage et de spécieux. Il fallait que le prêtre théurgique fût irréprochable dans ses mœurs; que tous ceux qui avaient part aux opérations fussent purs, qu'ils n'eussent eu aucun commerce avec les femmes, qu'ils n'eussent point mangé de choses qui eussent eu vie, et qu'ils ne fussent point souillés par l'attouchement d'un corps mort. Ceux qui voulaient y être initiés devaient passer par différentes épreuves toutes difficiles, jeûner, prier, vivre dans une exacte continence, se purifier par diverses expiations; alors venaient les grands mystères où il n'était plus question de méditer et de contempler toute la nature, car elle n'avait plus rien d'obscur ni de caché, disait-on, pour ceux qui avaient subi ces rigoureuses épreuves. On croyait que c'était par le pouvoir de la théurgie qu'Hercule, Jason, Thésée, Castor et Pollux, et tous les autres héros, opéraient ces prodiges de valeur qu'on admirait en eux.

Aristophane et *Pausanias* attribuent l'invention de cet art à Orphée, qu'on met au nombre des magiciens théurgiques. Il enseignait comment il fallait servir les dieux, apaiser leur colère, expier les crimes, et guérir les maladies; on a encore des hymnes composés sous son nom vers le temps de Pisistrate : ce sont de véritables conjurations théurgiques.

Il y avait une grande conformité entre la magie théurgique et la théologie mystérieuse du paganisme, c'est-à-dire, celle qui concernait les mystères secrets de Cérès, de Samothrace, etc. La théurgie était donc fort différente de la magie goétique ou goétie, où l'on invoquait les dieux infernaux et les génies malfaisants; mais il n'était que trop ordinaire de s'adonner en même temps à ces deux superstitions.

Les formules théurgiques avaient d'abord été composées en langue égyptienne ou en langue chaldéenne. Les Grecs et les Romains, qui s'en servirent, conservèrent beaucoup de mots des langues originales, qui, mêlés avec des mots grecs et latins, formaient un langage barbare, inintelligible aux hommes. Au reste, il fallait prononcer tous ces termes sans en omettre, sans hésiter ou bégayer, le plus léger défaut d'articulation étant capable de faire manquer toute l'opération théurgique.

Theutat, Theutatès (*Myth. Celt.*), nom sous lequel les Celtes adoraient la divinité comme des Grecs et des Romains sous le nom de Mercure.

Theuth, dieu des Egyptiens, qui, selon *Cicéron*, était le même que le précédent.

Thévathat (*Myth. Siam.*), frère de Sommona-Codom, dieu des Siamois. Ce frère et ses sectateurs, n'ayant pu voir sans jalousie la

gloire et la majesté de Sommona-Codom, conspirèrent sa perte avec tous les animaux qu'ils liguèrent aussi contre lui; mais il remporta une victoire éclatante. Cependant Thévathat, aspirant aussi à la divinité, refusa de se soumettre, et forma une nouvelle religion dans laquelle il engagea quantité de rois et de peuples. Ce fut l'origine d'un schisme qui divisa le monde en deux parties. Les Siamois nous mettent dans celui de Thévathat, d'où ils concluent qu'il ne faut pas s'étonner qu'étant ses disciples nous ignorions tout ce qu'ils ont appris de Sommona-Codom, et que nos écritures soient remplies de doutes et d'obscurités. Mais quoique Thévathat ne fût pas un véritable dieu, ils lui accordent d'avoir excellé dans plusieurs sciences, sur-tout dans les mathématiques et la géométrie; et comme nous avons reçu de lui ces connaissances, ils ne sont pas surpris que nous y ayons fait plus de progrès qu'eux. Enfin, ce frère impie fut précipité au fond de l'enfer. Sommona-Codom raconte lui-même qu'ayant visité les huit demeures infernales, il reconnut Thévathat dans la huitième, c'est-à-dire, dans le lieu où les plus grands criminels sont tourmentés. Il fait la description de son supplice: il le vit attaché à une croix avec de gros clous, qui lui perçaient les pieds et les mains avec d'insupportables douleurs; sa tête était environnée d'une couronne d'épines; son corps tout couvert de plaies; et, pour comble de misère, un feu très ardent le brûlait sans le consumer. La pitié fit oublier à Sommona-Codom toutes les injures qu'il avait reçues de ce frère coupable. Il lui proposa d'adorer ces trois mots, *Pputhang, Thamang, Saugkhang:* mots sacrés et mystérieux que les Siamois respectent beaucoup, et dont le premier signifie Dieu; le second, parole ou verbe de Dieu; le troisième, imitation de Dieu. La grâce de Thévathat fut mise à cette condition: mais, après avoir adoré les deux premiers mots, il refusa d'adorer le troisième, parcequ'il signifie imitateur de Dieu ou prêtre, et que les prêtres sont des hommes pécheurs qui ne méritent pas ce respect. Il fut abandonné à son obstination, et son châtiment dure encore.

Thiasotès, *qui se plaît aux danses des Bacchantes;* épithète de Bacchus. *Anthol.*

Thic-Ka. C'est le nom que les Tunquinois donnent au Xaca des Japonais et au Fo des Chinois. Cette prétendue divinité, dont le culte s'est répandu dans la plus grande partie de l'Asie, où elle est adorée sous différents noms, fit au Tunquin une secte très nombreuse, qui est particulièrement suivie par le peuple. Ceux de cette secte pensent que les âmes infidelles à Thic-Ka seront transportées, au sortir du corps, en dix lieux différents, où elles éprouveront, pendant un certain temps, de cruels supplices. Elles reviendront ensuite sur la terre, où elles mèneront une vie malheureuse; et lorsqu'elles sortiront de ce nouveau corps, elles retourneront encore dans les dix enfers; et ainsi pendant toute l'éternité elles passeront successivement de la mort à l'enfer, et de l'enfer à la vie. Mais ceux qui auront accompli fidèlement les préceptes de Thic-Ka, après un certain nombre de transmigrations proportionnées à leur degré d'avancement dans la vertu, jouiront d'une félicité parfaite.

Thiarubekessis (*Myth. Mah.*), balayeur des mosquées en Perse. Cet emploi y est recherché, et appartient à un ordre inférieur du clergé mahométan de ce royaume.

Thièbe, une des Hyades.

1. Thiodamas, fils de Mélampus, célèbre devin, successeur d'Amphiaraus, lorque celui-ci fut tué dans l'expédition des sept chefs contre Thèbes.

2. — Roi des Dryopes. Hercule, retournant chez lui avec Déjanire et son jeune fils Hyllus, rencontra Thiodamas porté sur un char attelé de

deux bœufs. Hyllus ayant faim, Hercule demanda à Thiodamas de donner à manger à son fils; mais il n'en reçut qu'un refus. Hercule irrité d'un pareil procédé, tua un de ses bœufs, et le mangea avec Hyllus, pendant que Thiodamas courut dans la ville pour chercher du secours. Hercule, dans cette occasion, fut tellement pressé par les Dryopes, que Déjanire se vit aussi obligée de combattre: elle fut blessée à la poitrine. Thiodamas fut tué, et les Dryopes mis en fuite. Hercule prit à son service Hylas, fils de Thiodamas. Celui-ci est quelquefois appelé Théodamas.

Thioné, femme de Nisus, mère du Bacchus que *Cicéron* compte pour le cinquième, celui qui institua les Triétérides.

Thiriko (*Myth. Afr.*), grand village situé à quatre lieues de Loango. Le mokisso qu'on y adore a la figure humaine, et est placé dans un temple fort spacieux. Son ganga est le seigneur du lieu. Tous les matins, il fait au mokisso des prières accompagnées de conjurations mystérieuses, lui recommandant, à haute voix, la santé du prince et de sa famille, la prospérité du royaume, le soin des moissons, et le succès du commerce et de la pêche; tous les assistants répètent les mêmes vœux en battant des mains.

Thisa (*Myth. Scand.*), déesse des fonctions judiciaires.

1. Thisbé. *V.* Pyrame.

2. — Fille d'Asopus, donna son nom à la ville de Thisbé en Béotie.

Thisoa, une des nymphes qui avaient élevé Jupiter sur le mont Lycée, en Arcadie, donna son nom à une ville située sur les frontières des Parrhasiens. *Voyez* Hagno, Néda.

Thoantéa, Diane, de Thoas, roi de Tauride.

1. Thoas, roi de Lemnos, épousa Callicopis, fille d'Otréus roi de Phrygie, que quelques uns croient être la Vénus mère d'Enée. Bacchus devint amoureux de cette princesse; et ayant été surpris avec elle dans un commerce de galanterie, dit *Hygin*, il sut apaiser le mari en lui faisant goûter du fruit de la vigne, et en lui apprenant à la cultiver dans son isle. Le mythologue ajoute qu'il lui donna aussi les royaumes de Byblos et de Chypre. Thoas fut père d'Hypsipyle: dans la conspiration générale que formèrent les femmes de Lemnos contre tous les hommes de l'isle, Thoas fut sauvé par sa fille, et obligé de renoncer à son royaume de Lemnos; il en trouva un autre dans l'isle de Chio. *V.* Hypsipyle.

2. — Roi de la Chersonèse Taurique; c'est lui qui avait porté cette loi barbare, que tous les étrangers qui aborderaient sur ses côtes seraient immolés à Diane. Dans l'*Iphigénie en Tauride* d'*Euripide*, Thoas condamne à la mort Oreste et Pylade; mais il se laisse abuser par les discours de la prêtresse, qui enlève du temple, à ses yeux, la statue de la déesse, sous prétexte de la purifier dans l'eau de la mer avec les deux victimes. Ensuite, averti de la fuite d'Iphigénie avec les deux Grecs, il veut les poursuivre; mais Minerve le retient en l'avertissant que c'était par l'ordre des dieux qu'Iphigénie retournait dans la Grèce avec la statue de Diane. Thoas s'y soumet; « car, dit-il, les » volontés des dieux ne trouvent » point de rebelles. »

3. — Fils d'Andrémon, roi de Calydon, conduisit les Etoliens au siége de Troie, sur quarante vaisseaux. *Virgile* le met au nombre des héros enfermés dans le cheval de bois.

4. — Un Troyen tué par Ménélas.

5. — Un des capitaines d'Enée, tué par Halésus.

6. — Un fils de Jason et d'Hypsipyle.

7. — Un fils d'Ornytion.

8. — Le père d'Adonis et de Myrrha.

Thocnus, un des fils de Lycaon, fondateur de Thocnia, en Arcadie.

1. Thoé, nymphe marine, fille

de l'Océan et de Téthys, ainsi nommée de sa vitesse. Rac. *Thoos,* vite.

2. — Jument d'Admète.

3. — Une des Amazones.

Thok (*Myth. Scand.*), nom que prit Loke, avec la figure d'une magicienne, sous laquelle il refusa de pleurer Balder. *V*. Balder.

Thonis, gouverneur d'une province d'Egypte, qu'il livra au roi Pàris abordé en Egypte, selon des mythologues plus modernes.

Thonius, Centaure, fils d'Ixion et de la Nue.

1. Thoon, Troyen tué par Ulysse.

2. — Fils de Phenops.

3. — Frère de Xanthus, tués tous deux par Diomède.

4. — Egyptien, chez lequel était Ménélas. Son épouse, Polydamna, fit connaître à Hélène les vertus du népenthès.

5. — Géant, que les Parques assommèrent avec une massue de fer.

Thoossa, nymphe dont Neptune eut Polyphême.

Thor ou Asa-Thor, le dieu Thor, ou Ake-Thor, l'agile Thor (*Myth. Scand.*), premier né d'Odin et de Frigga, la plus puissante et la plus grande de toutes les divinités inférieures ou des intelligences nées de l'union des deux principes, le médiateur entre Dieu et les hommes, lançait la foudre; c'était lui qui régnait sur les airs, distribuait les saisons, excitait ou apaisait les tempêtes. Son royaume se nomme *Truäwanger* (asile contre la terreur). Il y possède un palais qui a cinq cent quarante salles. Son char est tiré par deux boucs. Il a de plus trois choses précieuses; la première est une massue nommée *miolner,* que les géants de la gelée et ceux des montagnes reconnaissent quand ils la voient lancée contre eux dans les airs, parcequ'il a souvent brisé de cette massue la tête de leurs pères et de leurs parents. Le second joyau qu'il possède est ce qu'on nomme *le baudrier de vaillance;* lorsqu'il le ceint, ses forces s'augmentent de moitié. Le troisième, ce sont ses *gants de fer,* dont il ne peut se passer quand il veut prendre le manche de sa massue. Regardé comme une divinité favorable, comme le protecteur des hommes contre les attaques des mauvais génies et des géants, il a souvent été exposé à des prestiges, à des piéges, à des épreuves, à des persécutions du mauvais principe, qui ont un grand rapport avec les travaux d'Hercule. Il livre de temps en temps de furieux combats contre le grand serpent, ce monstre engendré par le mauvais principe et l'ennemi des dieux et des hommes; mais il n'en triomphera parfaitement qu'au dernier jour, lorsqu'après avoir, en le foudroyant, reculé de neuf pas, il le détruira pour jamais. Mais lui-même doit tomber mort, étouffé par les flots de venin que le monstre vomira sur lui. Ses deux fils Mode et Magne lui survivront, et, après la destruction du monde par le feu, habiteront de nouveau les plaines d'Ida. On représentait Thor à la gauche d'Odin son père, une couronne sur la tête, un sceptre dans une main, une massue dans l'autre. Quelquefois on le peignait sur un char traîné par deux boucs de bois, avec un frein d'argent et la tête couronnée d'étoiles. *César* l'a confondu avec Jupiter; mais Thor paraît avoir plus de rapports avec le Mithras des Perses ou le Soleil. *Voy.* Juul. *Edda.*

Thoramis, le Jupiter des anciens Bretons.

Thoratès ou Thornax, surnom d'Apollon.

Thorn-gard-suk, dieu des frimats et des tempêtes, chez les Groënlandais. *V.* Malinak. Ils lui donnent une massue de fer, et croyent qu'il se transforme en ours blanc ou en baleine. Ces apparitions ne sont point d'un sinistre augure.

Thornax, femme de Japet, eut de lui Buphagus.

Thorron (*Myth. Scand.*), roi de Gothie, de Finlande et de Knenlande, prince très fameux dans les antiquités du Nord. L'un des mois

des anciens Norwégiens portait son nom, et ce mois s'appelle encore ainsi chez les Islandais. A cette époque, qui revient au milieu de nivose (janvier), et qui commençait l'année chez ces peuples, ce roi sacrifiait aux dieux une génisse. On continua jusqu'au christianisme les sacrifices qu'il avait institués, et on lui rendit les honneurs divins.

THOTH, THAAÜT, THEÜTH, signifie, selon *Jablonski*, une colonne. Les sages de l'Egypte gravaient d'abord leurs découvertes sur des colonnes. Dans la suite, on parlait souvent de ces Thoth, que l'on prenait pour juges des discussions. C'est ainsi que peu à peu on a pris Thoth pour un homme versé dans toutes les sciences qu'il enseigna à Thamus, roi de Thèbes. Les Grecs ont ensuite confondu ce Thoth avec leur Mercure.

1. THOUS, prince troyen, de la famille de Priam, tué au siége de Troie.

2. — Nom d'un chien d'Actéon; c'est-à-dire, léger à la course.

1. THOXÉE, fils d'Eurytus, et frère d'Iole.

2. — Fils de Thestius.

THRACE, grande contrée de l'Europe, à laquelle une femme nommée Thracia donna son nom.

THRACES, gladiateurs qui étaient armés d'une espèce de cimeterre thrace.

1. THRACIA, fille de Mars.

2. — Fille de Titan.

3. — Fille de l'Océan et de Parthénope.

THRASIUS. *Apollodore* raconte qu'Hercule, après avoir tué Antée, passa en Egypte où régnait Busiris, fils de Neptune et de Lysianasse, lequel, par l'ordre d'un oracle, sacrifiait tous les étrangers à Jupiter. Depuis neuf ans la récolte étant mauvaise, il vint de Chypre un devin nommé *Thrasius*, qui déclara que cette calamité cesserait pourvu qu'on sacrifiât tous les ans un étranger à Jupiter. Busiris en crut le prophète, commença par lui, et continua de faire subir le même sort à tous les étrangers, jusqu'à Hercule, qui, conduit aux autels chargé de fers, brisa ses liens, saisit Busiris avec Iphidame son fils, et Chalbes son héraut, et les immola tous sur le même autel.

THRASUS, fils d'Annius, roi et prêtre d'Apollon, dans l'isle de Délos, fut déchiré par ses chiens; depuis ce temps, on n'en souffrait point dans cette isle.

1. THRASYMEDÈS, un des fils de Nestor.

2. — Chef lycien, tué par Patrocle.

THRAX, fils de Mars et de Nérière, donna aussi son nom à la Thrace, suivant quelques auteurs.

THREICIUS SACERDOS, Orphée, parcequ'il demeurait en Thrace.

THREISSA, surnom d'Opis, parcequ'elle était de Thrace. *Virg.*

THREIX, *adorée par les Thraces*, épithète de Bacchus. *Anthol.*

THRÉSIPPE, fils d'Hercule et de Panope.

THRIAMBUS, un des surnoms de Bacchus.

THRIES, les trois nymphes nourrices d'Apollon. C'est apparemment du nom de ces nymphes, nourrices du dieu de la divination, qu'on appelait aussi *thries*, les sorts que l'on jetait dans une urne.

THRIO, fête grecque en l'honneur d'Apollon, dérivée peut-être du mot précédent.

THRYM (*Myth. Scand.*), roi des Géants, tué par Thor.

THUÉRIS (*Myth. Egyp.*), concubine de Typhon. Poursuivie un jour par un serpent, elle se réfugia auprès d'Horus, dont les serviteurs mirent le monstre en pièces. C'était en mémoire de cet événement, que les prêtres égyptiens, dans leurs cérémonies en l'honneur de ce dieu, jetaient au milieu du temple une corde, dont les sinuosités imitaient les plis du serpent, et finissaient par la couper en morceaux, comme autant de tronçons.

THULÉ, isle que les anciens regardaient comme l'extrémité du monde. On croit que c'est l'Islande; d'autres y ont cru reconnaître l'isle de Féro.

THURAIRE, flûte, dont on jouait

pendant que l'on posait l'encens sur l'autel, et que l'on n'immolait pas les victimes.

THURAS, THURIUS, surnoms de Mars, qui marquent son impétuosité dans les combats.

THURIBULUM, vaisseau, dans lequel les Romains brûlaient l'encens pour les sacrifices.

THURIUS, Géant, combattu par Hercule.

THUSCIEN, prêtre d'Etrurie. Des étymologistes dérivent ce mot des fonctions que ces prêtres faisaient dans les sacrifices, ou de brûler les victimes et l'encens. Rac. *Thus*, et *kaiein*, brûler; ou de *thyos*, sacrifices, et *koeein*, considérer. Ces étymologies paraissent un peu forcées. Tout cet appareil d'érudition s'évanouit, si l'on écrit ce mot par un T; *Tuscus*, un Toscan, un Etrurien, peuple savant dans l'art des divinations.

THUSSES (*Myth. Celt.*), nom que les Gaulois donnaient à leurs Satyres, et que les Pères de l'Eglise exprimaient en latin par *Dusii*.

THYA, une des maîtresses d'Apollon.

THYASE, mot phénicien, qui signifie *bouc* ou *belier*, nom qu'on donnait à ceux qui, dans les fêtes du paganisme, se masquaient et se déguisaient en beliers et en boucs.

THYASES. On appelait ainsi les danses que faisaient les Bacchantes en l'honneur du dieu qui les agitait. Il y a d'anciens monuments qui nous représentent les gestes et les contorsions affreuses qu'elles faisaient dans leurs danses. L'une paraît un pied en l'air, haussant la tête vers le ciel, ses cheveux épars et négligés flottans au delà des épaules, tenant d'une main une thyrse, et de l'autre une petite figure de Bacchus. Une autre plus furieuse encore, les cheveux épars et flottants, le corps à demi-nu, dans la plus violente contorsion, tient une épée d'une main, et de l'autre la tête d'un homme qu'elle vient de couper. *Voy.* BACCHANTES.

THYELLA, une des Harpyies.

THYELLIES, fêtes en l'honneur de Vénus qu'on invoquait dans les orages. Rac. *Thuella*, tempête.

THYESTE, fils de Pélops et d'Hippodamie, dévoré par une ambition que secondait un naturel féroce et porté au crime, ne pouvait soutenir que les états de Pélops devinssent le partage d'Atrée, son aîné. Le bonheur de l'empire et la prospérité de la famille étaient attachés à la possession d'un belier qui avait une toison d'or, et que Mercure avait donné à Pélops: Thyeste, par ses artifices, parvint à l'enlever. A cette injure il avait ajouté le plus sanglant outrage, en corrompant Erope, femme d'Atrée, et fille d'Eurysthée, roi d'Argos. Il se déroba, par la fuite, à la fureur de son frère; mais il ne put emmener ses enfants, et il avait tout à craindre pour eux. Il fit faire, par ses amis, des propositions pour obtenir son retour; et Atrée ayant feint de s'y prêter pour rendre sa vengeance plus cruelle et plus éclatante, Thyeste revint auprès de lui, et fut trompé par les apparences d'une vraie réconciliation. Atrée avait ordonné un repas solennel où les deux frères devaient se jurer une amitié réciproque; mais Atrée, ayant fait égorger les enfants de Thyeste, les fit couper par morceaux, et on les servit à leur propre père. Lorsqu'à la fin du repas on fit aux dieux les libations ordinaires, les deux frères se promirent, en prenant le ciel à témoin, l'oubli de tout le passé; et alors Thyeste ayant demandé à voir ses enfants pour les embrasser, Atrée fit apporter dans un bassin leurs têtes, leurs pieds et leurs mains. On dit que le soleil se cacha pour ne point éclairer une action si barbare.

Thyeste, transporté de rage, ne respirant que la vengeance, trouva dans un fils qui lui restait un instrument propre à le bien servir: il était né d'un commerce incestueux; et, pour cacher l'opprobre de sa naissance, le père l'avait fait exposer dans un bois pour être la pâture des oiseaux de proie. Un berger qui le trouva le fit nourrir par une chèvre,

ce qui lui fit donner le nom d'Egisthe, du mot grec qui signifie chèvre. Il fut dans la suite secrètement reconnu par son père; et ce fils, qui ne démentait point son origine, s'étant chargé de faire mourir Atrée, prit le temps d'un sacrifice pour l'assassiner. Thyeste, après ce meurtre, monta sur le trône d'Argos. Agamemnon et Ménélas, ses neveux, se retirèrent chez Œnée, roi d'Œchalie, qui les maria aux deux filles de Tyndare, roi de Sparte, Clytemnestre et Hélène, sœurs de Castor et de Pollux. Avec le secours de leur beau-père, ils marchèrent contre Thyeste: mais il ne les attendit pas; et pour se soustraire au juste châtiment de ses neveux, il se sauva dans l'île de Cythère.

THYESTIADÈS, Egisthe, fils de Thyeste.

1. THYIA, fille de Deucalion, eut de Jupiter une fille nommée Macédonia, qui donna son nom à la Macédoine.

2. — Fête de Bacchus, qui se célébrait à Elis. Les Eléens ont une dévotion particulière à Bacchus, dit *Pausanias* dans ses *Eliaques:* ils disent que le jour de sa fête, appelée Thyia, il daigne les honorer de sa présence, et se trouver en personne dans le lieu où elle se célèbre. En effet, les prêtres du dieu apportent trois bouteilles vides dans sa chapelle, et les y laissent en présence de tous ceux qui y sont, Eléens ou autres: ensuite ils en ferment la porte, et mettent leur cachet sur la serrure; permis à chacun d'en faire autant. Le lendemain on revient, on reconnaît son cachet, on entre, et l'on trouve les trois bouteilles pleines de vin.

THYIADES, surnom qu'on donnait aux Bacchantes, parceque dans les fêtes et les sacrifices de Bacchus, elles s'agitaient comme des furieuses, et couraient comme des folles. Ces Thyiades étaient quelquefois saisies d'un enthousiasme vrai ou simulé, qui les poussait même jusqu'à la fureur: ce qui ne diminuait en rien le respect du peuple à leur égard.

Les Eléens avaient une compagnie de ces femmes consacrées à Bacchus, qu'on appelait les Seize, parcequ'elles étaient toujours en ce même nombre.

THYIAS, fille de Castalius, enfant de la Terre, fut la première qui fut honorée du sacerdoce de Bacchus, dit *Pausanias,* et qui célébra les Orgies en l'honneur de ce dieu; d'où il est arrivé que toutes les femmes qui, éprises d'une sainte ivresse, ont voulu depuis pratiquer les mêmes cérémonies, ont été appelées de son nom Thyiades. C'est d'Apollon et de cette Thyias qu'est né Delphus, d'où la ville de Delphes a pris sa dénomination.

THYMBER, fils de Daucus et frère de Laride, avec lequel il avait une parfaite ressemblance, fut tué ainsi que lui par Pallas, fils d'Evandre.

1. THYMBRÆUS, surnom que *Virgile* donne à Apollon, parcequ'il était honoré à Thymbra, ville de la Troade: ce fut dans ce temple qu'Achille fut tué en trahison par Pâris.

2. — Chef troyen tué par Ulysse.

3. — Autre guerrier troyen, qui, dans l'*Enéide,* fait tomber Osiris sous ses coups.

4. — Ami de Dardanus, fondateur de Thymbra.

5. — Un des fils de Laocoon. *Hygin.*

THYMBRIS, maîtresse de Jupiter, et mère de Pan.

THYMÈLES, chansons en l'honneur de Bacchus. Ce nom était dérivé d'une baladine de ce nom, qui fut agréable à Domitien.

1. THYMÉTÈS, fils de Laomédon, pour se venger de Priam qui avait fait périr sa femme et son fils, persuada aux Troyens de recevoir dans leurs murs le cheval de bois.

2. — Chef troyen tué par Turnus.

THYMIAMATA, parfums, qu'on employait pour délivrer ceux qui étaient possédés de quelque démon.

THYMOLÉON, *qui a un courage de lion,* épithète de Bacchus. Rac. *Thymos,* courage. *Anthol.*

THYNNIES, fêtes où les pêcheurs

sacrifiaient des thons à Neptune. Rac. *Thynnos*, thon.

THYNNUS, un des deux fils de Phinée et de Cléopâtre, qui furent maltraités par leur père, à l'instigation de leur belle-mère, et vengés par les Argonautes.

1. THYONÆUS, surnom de Bacchus pris de son aïeule ou de sa mère.

2. — Un des fils que Bacchus eut d'Ariane. Ce jeune homme, ayant volé un bœuf et se voyant poursuivi par les bergers, implora le secours de son père, qui lui donna l'apparence d'un chasseur, et au bœuf celle d'un cerf.

1. THYONÉ, mère de Sémélé et aïeule de Bacchus.

2. — Nom sous lequel Sémélé fut mise par Jupiter au rang des déesses, selon *Ovide*, après que son fils l'eut retirée des enfers.

THYOS, offrande qu'on faisait aux dieux, de glands, d'herbes, de fruits, seuls sacrifices qui fussent usités dans les premiers temps.

THYOTÈS, un prêtre des Cabires dans l'isle de Samothrace.

THYRÆUS, surnom d'Apollon, comme présidant aux portes. Rac. *Thyra*, porte. On mettait ses autels devant les portes, pour marquer qu'il est le maître de l'entrée et de la sortie. De là, des mythologues ont prétendu qu'Apollon et Diane étaient les mêmes que Janus. *Aulug*. *V*. AGYIEUS, TRIVIA.

1. THYRÉE, fils d'Œnée roi de Calydon.

2. — Fils de Lycaon roi d'Arcadie.

THYRIA, fille d'Amphinomus. Apollon la rendit mère de Cycnus. La mère et le fils se précipitèrent dans un lac, et furent changés en oiseaux.

THYRSE. C'était une lance ou un dard enveloppé de pampres de vigne ou de feuilles de lierre qui en cachaient la pointe. On dit que Bacchus et son armée le portèrent dans les guerres des Indes pour tromper les esprits grossiers des Indiens qui ne connaissaient pas les armes. C'est de là qu'on s'en servait dans les fêtes de ce dieu. *Phornutus* donne au thyrse une autre origine. « Le thyrse, dit-il, est donné à Bacchus et aux Bacchantes pour marquer que les grands buveurs ont besoin d'un bâton pour se soutenir lorsque le vin leur a troublé la raison. » Les poètes attribuaient au thyrse une vertu surprenante. « Une Bacchante, dit *Euripide*, ayant frappé la terre avec » le thyrse qu'elle portait, il en sortit » sur-le-champ une fontaine d'eau » vive ; et une autre fit jaillir de » la même manière une source de » vin. » Souvent au haut du thyrse on voit une pomme de pin avec des rubans.

THYRSOPHOROS, *qui porte le thyrse*, épithète de Bacchus. *Anth.*

THYRSIGER, *qui porte le thyrse*, un des surnoms de Bacchus.

THYSIADE, le même que Thyiades. *V*. ce mot.

THYRXÉUS. A Cyanée, en Lycie, il y avait un oracle d'Apollon-Thyrxéus, fort universel ; car, en regardant dans une fontaine consacrée à ce dieu, on y voyait représenté tout ce qu'on avait envie de savoir.

TIARE, ornement de tête autrefois en usage chez les Perses, les Arméniens, les Phrygiens, etc., qui servait aux princes et aux sacrificateurs.

TIASA, fille du fleuve Eurotas, qui donna son nom à une rivière de la Laconie.

TIBALANG (*Myth. Ind.*), fantômes que les naturels des Philippines croient voir sur la cime de certains vieux arbres, dans lesquels ils sont persuadés que les âmes de leurs ancêtres ont leur résidence. Ils se les figurent avec une taille gigantesque, de longs cheveux, de petits pieds, des aîles très étendues, et le corps peint. Ils reconnaissent, disent-ils, leur arrivée par l'odorat. Rien n'égale leur respect superstitieux pour ces vieux arbres, et aucune offre ne pourrait les déterminer à les couper.

TIBÉRIADES, nymphes que les poètes supposaient habiter les bords du Tibre.

TIBÉRINIDES, les mêmes.

Tibérinus, fils de Capétus, fut un des rois d'Albe. Il se noya dans l'Albula, auquel cette aventure fit donner le nom de Tibre. Romulus le mit au rang des dieux, et on le regarda comme le génie qui présidait au fleuve.

Tibéris. *V.* Tibérinus.

Tibilenus, dieu indigète des Noriciens.

Tibou (*Myth. Afr.*), classe secondaire ou ternaire de prêtres madécasses. *V.* Ombiasses.

Tibre ou Tybre (*Iconol.*), fleuve qui baigne les murs de Rome. Il est personnifié sur les monuments et les médailles sous la figure d'un vieillard couronné de fleurs et de fruits, à demi couché; il tient une corne d'abondance, et s'appuie sur une louve, auprès de laquelle sont Rémus et Romulus enfants. C'est ainsi qu'il est représenté dans ce beau groupe de marbre copié sur l'antique, qu'on voit au jardin des Tuileries. On lui a donné un aviron, pour désigner qu'il est navigable et favorable au commerce. La corne d'abondance marque la fertilité du pays. Au lieu de la couronne de fleurs et de fruits, le Tibre, sur les médailles romaines, en a une de laurier, symbole des victoires que les Romains avaient remportées sur tous les peuples de la terre.

Tibur, ancienne ville d'Italie, près de Rome, aujourd'hui nommée Tivoli. *Stace* la compte au nombre des quatre lieux où Hercule était principalement honoré, savoir, Némée, Argos, Tibur et Gadès. C'est pour cela qu'elle est surnommée *Herculea*, ville d'Hercule. Le temple de Tibur était magnifique; c'était l'un de ceux où l'on gardait les plus beaux trésors. Auguste dans ses besoins en tira de fortes sommes ainsi que de plusieurs autres temples, qu'il promit de rendre avec usure. Suivant le même *Stace*, on allait consulter le sort dans le temple de Tibur. Les sorts de Préneste pourraient bien quitter leur place, dit-il, et se transporter à Tibur, s'il n'y avait déjà d'autres sorts au temple d'Hercule.

Tiburnus, Tiburtus, fils d'Hercule, et, selon d'autres, l'aîné des fils d'Amphiaraüs, fondateur de la ville de Tibur, eut, dans le temple d'Hercule, une chapelle où on lui rendait des honneurs particuliers.

Tican (*Myth. Chin.*), divinité chinoise qui répond au Pluton des Grecs et des Romains. L'idole qui la représente est placée sur un autel, selon la coutume, au milieu de la pagode. Elle est toute dorée, tient un sceptre à la main, et porte une couronne magnifique. Huit autres petites idoles aussi dorées, et qui sont comme ses ministres, l'environnent. Aux deux côtés de l'autel on voit deux tables; sur chacune sont placées cinq idoles qui représentent des juges infernaux. Ce qui les fait reconnaître, c'est qu'ils sont peints, sur les murailles, assis sur leurs tribunaux, et exerçant leurs fonctions. Auprès d'eux sont des diables d'une forme hideuse, qui se tiennent prêts à mettre les sentences en exécution. Le premier juge examine les hommes présentés à son tribunal, et découvre, au moyen d'un miroir, leurs bonnes ou mauvaises actions. Ils sont ensuite conduits devant les autres juges, qui leur distribuent, selon leurs mérites, les châtiments ou les récompenses. Un de ces juges est chargé des âmes destinées à passer dans d'autres corps. On voit un pécheur mis avec tous ses crimes dans le bassin d'une grande balance; dans l'autre sont des livres qui renferment des prières et des pratiques de dévotion. Ces livres forment un poids équivalent à celui des crimes du pécheur, qui, par ce moyen, évite le châtiment. Sur ces murailles sont aussi représentés les divers tourments qu'on fait souffrir aux criminels. Les uns sont précipités dans des chaudières d'huile bouillante; les autres sciés en deux ou coupés par morceaux. Ceux-ci sont étendus sur un gril ardent et brûlés à petit feu; ceux-là sont la proie de chiens dévorants. On remarque, au milieu de ces effrayantes peintures, un fleuve sur lequel il y a deux ponts, l'un d'or, l'autre

d'argent. Ils servent de passage aux gens de bien qui vont prendre possession de la félicité qui leur est destinée. Ils portent en main des espèces de lettres ou de certificats que les prêtres leur ont donnés pour rendre témoignage de leurs bonnes œuvres; et les bonzes les conduisent dans le séjour du bonheur. Plus loin, on découvre le triste séjour des diables et des serpents; on les y voit s'agiter au milieu des flammes. Cette affreuse demeure est fermée par deux portes d'airain, sur lesquelles on lit cette inscription: *Celui qui priera mille fois devant cet autel sera délivré de ses peines.* A l'entrée est représenté un bonze qui retire sa mère, malgré les violents efforts des diables qui veulent la retenir; artifice des bonzes, qui veulent persuader par-là qu'ils peuvent délivrer les âmes des tourments de l'enfer.

Tiedebaik (*Myth. Jap.*), divinité japonaise. On la voit, dans le temple d'Osacca, représentée avec la tête d'un sanglier. Une couronne d'or étincelante de pierreries orne cette tête hideuse. Elle a quatre bras et autant de mains: dans l'une elle tient un sceptre, et dans l'autre la tête d'un dragon: la troisième main porte un cercle d'or, et la quatrième une fleur. L'idole toute entière n'est qu'or et que pierreries. Elle foule aux pieds un monstre affreux, tel qu'on dépeint le diable.

Tien (*Myth. Chin.*), le ciel suprême et universel que les Chinois honorent sous ce nom et sous celui de Chang-Ti.

Tien-Su (*Myth. Chin.*), célèbre personnage chinois qui se distingua pendant sa vie par son habileté surprenante dans tous les arts; et qui est adoré comme une divinité dans le royaume de Tunquin. On l'invoque dans toutes les circonstances importantes, mais principalement lorsqu'on met un enfant en apprentissage pour quelque métier que ce soit.

Tiertum (*Myth. Ind.*), eau sacrée dont se servent les Brahmines. *V.* Salagraman.

Tigasis, fils d'Hercule.

1. Tigre (*Iconol.*), fleuve de l'Asie, qui a sa source dans la grande Arménie. On le représente, ainsi que les autres fleuves, appuyé sur son urne; mais on lui donne un tigre pour le distinguer.

2. — Ce cruel animal accompagne assez souvent les monuments de Bacchus et des Bacchantes. Le char de Bacchus est ordinairement traîné par des tigres: quelquefois on voit des tigres aux pieds des Bacchantes, apparemment pour caractériser la fureur dont elles étaient agitées, ou pour marquer que l'excès du vin rend furieux. C'est l'attribut de la colère et le symbole de la cruauté. Un tigre qui déchire un cheval était chez les Egyptiens l'image de la vengeance la plus cruelle. *V.* Bacchus, Admète.

Tigris, fils de Pontus et de Thalassa, fleuve de l'Asie.

Tikquoa (*Myth. Afr.*), nom de l'Etre suprême, suivant les Hottentots.

Tilphosius, surnom d'Apollon, d'une montagne et d'une fontaine de ce nom en Béotie.

Timandra, fille de Léda et sœur de Clytemnestre, épousa Echémus, roi d'Arcadie, petit-fils de Céphée, et fut l'aïeule d'Evandre.

Timante de Cléone avait une statue parmi les héros d'Olympie pour avoir remporté plusieurs fois le prix du Pancrace. Il finit ses jours d'une manière extraordinaire. Il avait quitté la profession d'athlète à cause de son grand âge, mais pour conserver ses forces par un exercice convenable, il tirait de l'arc tous les jours, et son arc était fort difficile à manier. Etant obligé de faire un voyage, il interrompit quelque temps cette habitude; quand il voulut la reprendre, son arc se refusa à ses efforts, il n'eut plus la force de s'en servir; ne se retrouvant plus lui-même, il en eut tant de déplaisir qu'il alluma un bûcher et s'y jeta.

Timanthe, peintre fameux qui, dans un tableau du sacrifice d'Iphigénie, après avoir donné à ses personnages les traits de la plus vive

douleur, n'en trouvant point d'assez forts pour Agamemnon, lui mit un voile sur le visage.

Timarate, une des trois vieilles qui présidaient à l'oracle de Jupiter de Dodone. Elles furent changées en colombes.

Timéas, fils de Polynice, un des Epigones.

Timésius, ou Timésias, citoyen de Clazomène : il avait rendu à sa patrie de si utiles services qu'il y acquit une autorité presque sans bornes. Il croyait son crédit fondé sur l'amour de ses concitoyens, et n'aurait jamais deviné qu'il leur fût odieux, si le hasard ne le lui avait pas appris. En passant par un endroit où des enfants jouaient aux osselets, il les entendit parler. Il s'agissait de faire sauter un osselet hors du trou : la chose paraissait si mal-aisée que la plupart de ces enfants dirent qu'elle ne se ferait pas ; mais celui qui devait jouer en jugea autrement. « Plut à Dieu, dit-il, que » je fisse sauter la cervelle de Timé- » sius comme je ferai sauter cet os- » selet ! » Timésius ne douta plus qu'il ne fût singulièrement haï dans la ville ; et, de retour chez lui, il raconta le tout à sa femme, et sortit de Clazomène. Avant de prendre aucun parti, il alla consulter l'oracle s'il ferait bien de conduire une colonie : *Cherchez*, répondit-on, *des essaims d'abeilles, et vous aurez abondance de guêpes*. Ce qui se vérifia ; car ayant conduit une colonie de Clazoméniens dans la Thrace pour rebâtir Abdère, il n'eut pas la satisfaction de voir son établissement achevé, et les Thraces l'en chassèrent. Cent ans après, les Téiens, obligés d'abandonner leur ville, se transplantèrent à Abdère, et surent s'y maintenir. Ils conservèrent pour Timésius tant de respect, qu'ils l'honorèrent toujours comme un demi-dieu, et lui consacrèrent des monuments héroïques.

Timidité. (*Iconol.*) Elle se représente sous l'emblème d'un jeune homme pâle et sans expérience ; ses genoux fléchissent sous lui. Il a des ailes aux pieds, et un lièvre pour attribut. *Otto Venius* l'a désignée par un enfant qui joint les mains et qui porte sur la tête un lièvre, symbole de la peur. Le daim est aussi regardé comme un symbole de faiblesse et de timidité.

Timor, dieu de la crainte ; on le distinguait de *Pavor*.

Timorie, déesse particulièrement adorée par les Lacédémoniens.

Tinagogo (*Myth. Ind.*), pagode près de laquelle *Mendez Pinto* place une scène curieuse de pénitence : « Nous vîmes, dit-il, une infinité de » balances suspendues à des verges » de bronze, où se faisaient peser » les dévots pour la rémission de » leurs péchés ; et le contre-poids » que chacun mettait dans la ba- » lance était conforme à la qualité » de ses fautes. Ainsi ceux qui se re- » prochaient de la gourmandise, ou » d'avoir passé l'année sans aucune » abstinence, se pesaient avec du » miel, du sucre, des œufs et du » beurre. Ceux qui s'étaient livrés aux » plaisirs sensuels se pesaient avec » du coton, de la plume, du drap, » des parfums et du vin. Ceux qui » avaient eu peu de charité pour » les pauvres se pesaient avec des » pièces de monnaie ; les paresseux, » avec du bois, du riz, du char- » bon, des bestiaux et des fruits ; » les orgueilleux, avec du poisson » sec, des balais, et de la fiente de » vaches, etc. Les aumônes, qui tour- » naient au profit des prêtres, étaient » en si grand nombre qu'on les voyait » rassemblées en piles. Les pauvres » qui n'avaient rien à donner offraient » leurs propres cheveux ; et plus de » cent prêtres étaient assis avec des » ciseaux pour les couper. De ces » cheveux, dont on voyait aussi de » grand monceaux, plus de mille » prêtres rangés en ordre faisaient » des cordons, des tresses, des » bagues, des bracelets, que les » dévots achetaient pour les em- » porter comme de précieux gages » de la faveur du ciel. »

Mendez joint à ce récit le portrait de l'idole, auquel il donne le même

nom. « La statue, dit-il, était d'ar-
» gent, et avait un visage d'homme;
» sa stature était de vingt-sept pal-
» mes; ses cheveux ressemblaient à
» ceux d'un Ethiopien; son nez était
» tout-à-fait difforme; ses lèvres fort
» grosses, tout le reste de son visage
» assez ridicule, et son air triste et
» mélancolique. Il avait en main une
» espèce de hache d'armes, assez
» semblable à la doloire d'un tonne-
» lier. C'est avec cette arme que les
» prêtres disaient qu'il avait tué le
» serpent dévorant de l'enfer, la
» nuit précédente. Le serpent, d'une
» forme effrayante, long de huit
» brasses, et gros comme un ton-
» neau à l'endroit du cou, était éten-
» du par terre devant le trône de
» l'idole. Le peuple, après avoir fait
» sa prière à la divinité, allait per-
» cer le serpent avec des poinçons de
» fer, en l'accablant d'injures. » Il y a toute apparence que la fête, le temple et l'idole sont tout autant de fictions.

Tintement d'oreilles. Il passait chez les anciens pour être de mauvais augure.

Tintinillus; c'est dans les sermonaires du 15ᵉ. siècle, le nom d'un diable, dont la mission est de recueillir, dans un grand sac, les versets des pseaumes que les moines sautent ou bredouillent, les syllabes mangées, les oraisons écourtées, etc. Un moine le vit un jour avec une taille gigantesque, et chargé de son énorme sac, qu'il disait remplir mille fois par jour.

Tiphysa, fille de Thestius.

Tir (*Myth. Pers.*), nom que les Guèbres donnaient à l'ange des sciences. *Chardin.*

Tira (*Myth. Jap.*), temples consacrés aux idoles étrangères dont le culte est plus moderne que celui des Camis. Ces temples consistent ordinairement en une grande tour terminée en dôme. De monstrueuses idoles chargent leurs riches autels qui sont isolés au milieu de l'édifice, lequel, dans l'épaisseur des murs, est décoré d'une infinité d'idoles d'une classe inférieure.

Tirésias, l'un des plus célèbres devins de l'antiquité, était fils d'Evère et de la nymphe Chariclo, et rapportait son origine à Udée, l'un de ceux qui étaient nés des dents du serpent semées en terre par Cadmus. *V.* Spartes. Il s'adonna à la science des augures, et s'y acquit une grande réputation. Les Thébains avaient tant de confiance en sa sagesse, que suivant ses conseils, après la perte de leur ville, ils se réfugièrent sur la montagne de Tilphuse jusqu'au rétablissement de leurs murailles. Tirésias trouva la mort au pied de cette montagne : il y avait une fontaine dont l'eau fut mortelle pour lui; il fut enterré auprès de cette fontaine. Sa vie avait été très longue: *Hygin* et d'autres mythologues disent que Jupiter lui accorda une vie sept fois plus longue que celle des autres, *septem ætates*, sept âges. *Lucien* lui en donne six : il y en a qui l'ont fait vivre onze âges d'homme, d'autres sept siècles.

Tirésias était aveugle, et l'on en contait plusieurs causes. Les uns disaient que les dieux, ne trouvant pas bon qu'il révélât aux mortels ce qu'ils souhaitaient qu'ils ne sussent pas, l'avaient aveuglé. *Phérecide* n'attribuait la chose qu'à la colère de Minerve; cette déesse, ayant été vue par Tirésias pendant qu'elle se baignait dans la fontaine d'Hippocrène avec Chariclo sa favorite, et mère de Tirésias, le frappa d'aveuglement.

Chariclo s'affligea beaucoup de cette infortune de son fils; Minerve, pour la consoler, l'assura que c'était une loi irrévocable des destinées que tous ceux qui voyaient un dieu sans sa permission en fussent sévèrement châtiés; mais que, par amour pour Chariclo, elle rendrait Tirésias le plus excellent devin du monde, qu'elle lui ferait connaître les présages du vol des oiseaux, et leur langage; qu'elle lui donnerait un bâton avec lequel il se conduirait aussi bien que s'il avait des yeux; qu'elle le ferait vivre long-temps; et enfin que lui seul, après sa mort, aurait de

l'habileté dans les enfers, où Pluton l'honorerait singulièrement

Remarquons ici, à l'occasion de ce langage des oiseaux dont Tirésias avait l'intelligence, que quelques anciens, comme *Porphyre*, ont cru que les animaux ont non seulement la faculté de raisonner, mais encore celle de se communiquer leurs pensées, les oiseaux par leur chant, et les autres bêtes par différents cris; et l'on dit que Thalès, Tirésias, Mélampus, Apollonius de Tyane, ont compris le langage de tous les animaux. Plusieurs juifs et même des mahométans ont soutenu que Salomon entendait ce même langage. *Pline* dit que *Démocrite* avait marqué le nom de certains oiseaux dont le sang mêlé ensemble produit un serpent qui donne à celui qui le mange l'intelligence du langage des oiseaux.

Hésiode conte autrement l'aventure de l'aveuglement de Tirésias: il dit que ce devin ayant rencontré sur le mont Cyllène deux serpents qui frayaient ensemble, il les sépara avec un bâton, ou, selon d'autres, marcha dessus, et qu'aussi-tôt il devint femme; mais qu'au bout d'un certain temps il les rencontra encore dans la même position, et qu'il reprit sa première forme d'homme. Or, comme il avait connu les deux sexes, il fut choisi pour juge d'un différend qui s'éleva entre Jupiter et Junon. Tirésias prononça contre la déesse, qui en fut si irritée qu'elle l'aveugla; mais il en fut dédommagé par le don de prophétie qu'il reçut de Jupiter. La fiction du changement de sexe peut être fondée sur ce que ce fameux devin avait écrit sur les prérogatives des deux sexes.

Circé, dans *Homère*, ordonne à Ulysse de descendre aux enfers pour y consulter Tirésias. C'est un devin, lui dit-elle, qui est privé des yeux du corps; mais en revanche il a ceux de l'esprit si pénétrants, qu'il lit dans l'avenir le plus sombre. Proserpine lui a accordé ce grand privilége de conserver après la mort son entendement; les autres ne sont auprès de lui que des ombres et de vains fantômes. Ulysse, après avoir appris ce qu'il desirait du devin, promit de lui immoler un belier tout noir dès qu'il serait de retour à Ithaque. En effet Tirésias fut honoré comme un dieu, il eut à Orchomène un oracle qui fut long-temps fameux; mais enfin il fut réduit au silence après qu'une peste eut désolé cette ville-là: peut-être que les directeurs de l'oracle périrent tous de la contagion, ou qu'un dieu qui laissait ruiner par la peste les habitants d'Orchomène n'était plus capable de prédire l'avenir. A Thèbes on voyait un lieu appelé l'observatoire de Tirésias (c'était sans doute l'endroit d'où il contemplait les augures), et un tombeau honoraire ou cénotaphe; car les Thébains avouaient qu'il était mort auprès d'Aliaste au pied du mont Tilphuse, et qu'ainsi ils n'avaient pas chez eux son véritable tombeau. *Diodore* assure qu'ils firent de pompeuses funérailles à Tirésias, et qu'ils lui rendirent les honneurs divins.

Tirinanxes (*M. Ind.*), premier ordre du sacerdoce dans l'isle de Ceylan. Ce sont les prêtres de Buddu. On n'y reçoit que des personnes d'une naissance et d'un savoir distingués. Ils ne sont même élevés que par degrés à ce rang sublime. Ceux qui portent ce titre ne sont qu'au nombre de trois ou quatre, qui font leur demeure à Digligi, où ils jouissent d'un immense revenu, et sont comme les supérieurs de tous les prêtres de l'isle. Leur habit ainsi que celui des gones, prêtres du même ordre, est une casaque jaune, plissée autour des reins, avec une ceinture de fil. Ils ont les cheveux rasés, et vont nue tête, portant à la main une espèce d'éventail rond, pour se garantir de l'ardeur du soleil. Ils sont également respectés du roi et du peuple. Ce dernier se prosterne respectueusement devant eux lorsqu'ils passent. Vont-ils dans quelque maison? on leur présente un siége couvert d'une natte et d'un linge blanc, usage qui ne se pratique dans le pays que pour

eux et pour le roi. Leur règle les oblige de ne manger de la viande qu'une fois le jour; mais ils ne doivent pas ordonner la mort des animaux dont ils mangent, ni consentir qu'on les tue: l'usage du vin leur est défendu. Quoiqu'ils fassent profession du célibat, ils sont libres de renoncer à leur ordre lorsqu'ils veulent se marier. Ils en sont quittes pour se baigner le corps et la tête dans la rivière, ce qui efface le caractère sacerdotal. *V.* Gones, Koppuhs, Jaddeses.

Tirouhourons (*Myth. Ind.*), trois forts, d'or, d'argent et de fer, où se tenaient les géants qui vexaient les déverkels, ou déwétas, c'est-à-dire les esprits purs. Un seul ris de Shiva les réduisit en cendres.

Tirounal, *chariot* (*Myth. Ind.*). Cette fête est la dédicace d'un temple nouvellement bâti; par conséquent elle n'a point de jours fixes. Elle dure dix jours dans les temples les plus renommés, tels que ceux de Chalembron, Chéringam, Jagrenat, etc.; on y vient de toutes les parties de l'Inde.

Quelques jours auparavant, on fait des offrandes à l'idole, on forme des porches ou pendals par-tout où le dieu doit s'arrêter. Ces pendals sont garnis des plus belles tapisseries représentant la vie et les métamorphoses du dieu.

La veille, les tamtams et les autres instruments parcourent les endroits où la procession doit passer, afin d'avertir les femmes grosses de s'en éloigner pendant la dixaine, parcequ'elles sont un obstacle à son passage.

Le premier jour, après beaucoup d'offrandes, suivies des processions faites dans l'enceinte au bruit d'une multitude d'instruments, on met la banderole entortillée autour du mât du pavillon, et le soir on promène l'idole sous un dais.

Le matin du second jour, on porte l'idole en procession, et le soir on la place sur une espèce de cygne appelé *Annon*.

Le troisième, la procession se fait le matin; l'idole est portée sur un lion fabuleux appelé *Singam*, et le soir, sur une espèce d'oiseau à quatre pieds, qu'on nomme *Yalli*.

Le quatrième, lorsque la fête est en l'honneur de Wisnou, on la porte le matin sur *Hanuman*, singe d'une grosseur extraordinaire. Ce singe est la monture de Wishnou; il lui rendit de grands services lorsque ce dieu fit la guerre au géant Ravenen, roi de l'isle de Langnei. Le soir elle est portée sur *Garuda*, qui est aussi la monture de Wishnou.

Si la fête est en l'honneur de Shiva, le matin ce dieu est porté sur un *Boudon*, ou géant, et le soir sur un bœuf, qui est *Darmadevé*, dieu de la vertu.

Le cinquième, on porte l'idole le matin et le soir sur le serpent *Adysséchen*, qui soutient la terre avec ses mille têtes, et sert de lit à Wishnou sur la mer de lait.

Le sixième, on la porte le matin sur un singe, et le soir sur un éléphant blanc.

Le septième, il n'y a point de procession; mais le soir on place l'idole sur une fenêtre, au haut des tours de la pagode, et ce jour est marqué pour les offrandes qu'on veut lui faire. Chacun s'empresse de servir la cupidité des brahmes. L'un d'eux fait l'énumération de tout ce qu'on apporte, et ils s'en emparent après l'avoir offert à l'idole.

Le matin du huitième jour, les brahmes la portent eux-mêmes sur un palanquin, et font le tour de l'enceinte de la pagode; le soir on la porte sur un cheval, et l'on fait la procession.

Le neuvième, la procession se fait le matin et le soir dans l'enceinte de la pagode, l'idole portée sous un dais par les brahmes.

Le dixième jour, c.-à-d. le dernier, on fait une procession très solemnelle. On met d'abord l'idole sur un reposoir en pierre; ce reposoir s'appelle *termouti*; il est orné de fleurs et de banderoles, et sert à faciliter les moyens de placer l'idole sur le char qui doit la porter,

et

et de l'en retirer lorsque la promenade est achevée. Ce jour se nomme la fête de *Tcroton*, qui veut dire course de chars. Six à sept mille personnes le traînent, et joignent des cris réitérés au son d'une infinité d'instruments de musique. Ce même jour le chef des aldées donne de l'argent en aumône pour le mariage des brahmes orphelins. Ce chariot est une machine immense, sculptée, sur laquelle les guerres, la vie et les métamorphoses du dieu sont représentées; il est orné de banderoles et de fleurs. Des lions de carton, placés aux quatre coins, supportent tous ces ornements; le devant est occupé par des chevaux de la même matière, et l'idole est au milieu sur un piédestal; quantité de brahmes l'éventent, pour empêcher les mouches de venir s'y reposer. Les bayadères et les musiciens sont assis à l'entour, et font retentir l'air du son bruyant de leurs instruments. On a vu des pères et des mères de famille, tenant leurs enfants dans leurs bras, se jeter sous les roues pour se faire écraser, et mourir dans l'espoir que la divinité les ferait jouir d'un bonheur éternel dans l'autre vie. Ce spectacle n'arrêtait point la marche du dieu, parceque les augures n'auraient point été favorables. Le cortége passait sur les corps de ces malheureux, sans laisser paraître aucune émotion, et la machine achevait de les broyer. Soit que la superstition ait moins d'empire, soit que les droits de l'humanité y soient mieux connus, on ne voit pas aujourd'hui beaucoup de zèle pour cet affreux dévouement; il n'y a plus que quelques fanatiques qui se précipitent sous ce chariot, dans cette pompe solemnelle.

Tiroupacadel (*Myth. Ind.*), nom de la mer de lait, suivant les Indiens, qui en comptent sept différentes; celle d'eau salée, celle de beurre, celle de raïr ou lait caillé, celle d'eau, et celle de lait.

Tirsemin (*Myth. Mah.*), un des noms que les musulmans donnent à Édris ou Enoch le patriarche, qu'ils confondent ordinairement avec l'Orus ou l'Hermès des Egyptiens, lequel ils prétendent avoir été roi, sacrificateur et docteur, et avoir ainsi mérité le nom de Trismégiste, auquel répond celui de Tirsemin. *Bibl. Or.*

Tiryns, héros, fils d'Argus, et petit-fils de Jupiter, fonda la ville de Tirynthe, dont les Cyclopes élevèrent les murs en pierres sèches, si grosses qu'il fallait deux mulets pour traîner la plus petite. Les Argiens détruisirent cette ville, pour en transporter les habitants à Argos, qui avait besoin d'être repeuplée.

Tirynthia, Alcmène, mère d'Hercule. *Ovide.*

Tirynthius, un des surnoms d'Hercule, pris du séjour fréquent qu'il faisait à Tirynthe, où l'on croyait qu'il avait été élevé. Après cet excès de fureur dans lequel il tua les enfants qu'il avait eus de Mégare, l'oracle de Delphes lui ordonna d'aller se cacher pour quelque temps à Tirynthe.

1. Tisamène, célèbre devin de Sparte, était d'Elis, de la famille des Jamides. Un oracle, prononcé en sa faveur, lui promit qu'il sortirait victorieux de cinq combats célèbres; il crut que ces paroles devaient s'entendre du Pentathle. Mais après avoir remporté deux fois le prix de la course et du saut aux jeux olympiques, il succomba à la lutte. Ce fut alors qu'il comprit le sens de l'oracle, et qu'il commença à espérer que la victoire se déclarerait pour lui jusqu'à cinq fois à la guerre. Les Lacédémoniens, qui eurent connaissance de cet oracle, persuadèrent à Tisamène de quitter Elis, et de venir chez eux pour les assister de ses conseils et de ses prédictions. Tisamène fit ce qu'ils souhaitaient; et les Lacédémoniens crurent lui avoir obligation de cinq grandes victoires, dont ils remportèrent la première à Platée sur les Perses; la seconde à Tégée contre les Argiens; la troisième à Dipée contre les Arcadiens; la quatrième contre les Messéniens, et la cinquième à Tanagre.

2.—Fils d'Oreste et d'Hermione,

succéda au royaume d'Argos et de Sparte : mais sous son règne, les Héraclides étant rentrés dans le Péloponèse, le détrônèrent, et l'obligèrent de se retirer avec sa famille dans l'Achaïe, où il régna. Il fit la guerre aux Ioniens pour les obliger de partager leurs terres avec les Doriens qui l'avaient suivi ; mais quoique ses troupes fussent victorieuses, Tisamène fut tué des premiers dans le combat, et enterré à Hélice, en Ionie. Dans la suite, les Lacédémoniens, avertis par l'oracle de Delphes, transportèrent ses os à Sparte, et placèrent son tombeau dans le lieu même où ils faisaient les repas publics, appelés *Phiditia*.

3. — Fils de Thersandre, et petit-fils de Polynice, fut mis sur le trône de Thèbes. Les Furies, attachées au sang d'Œdipe et de Laïus, épargnèrent, dit-on, Tisamène ; mais son fils Autosion en fut persécuté jusqu'à être obligé de se transplanter chez les Doriens par le conseil de l'oracle.

1. Tisandre, fils de Jason et de Médée, tué par sa mère.

2. — Un des Grecs cachés avec Ulysse dans le cheval de bois.

Tisiphone (*Iconol.*), *celle qui punit les homicides*. Rac. *Tiein*, punir; *phonos*, meurtre. C'est une des trois Furies. Couverte d'une robe ensanglantée, elle est assise et veille nuit et jour à la porte du Tartare. Dès que l'arrêt est prononcé aux criminels, Tisiphone, armée d'un fouet vengeur, les frappe impitoyablement et insulte à leurs douleurs; de la main gauche elle leur présente des serpents horribles, et appelle ses barbares sœurs pour la seconder. *Tibulle* la coiffe de serpents au lieu de cheveux. C'est elle qui répandait parmi les mortels la peste et les fléaux contagieux; c'est encore elle qui poursuivit Etéocle et Polynice, et fit naître en eux cette haine insurmontable qui survécut même au trépas. Cette furie avait sur le mont Cithéron un temple environné de cyprès, où Œdipe, aveugle et banni, vint chercher un asile. *Voyez*. Cithéron.

Tisis, fils d'Alcis, de Messénie, était un homme distingué parmi ses concitoyens, et très habile devin. Il fut choisi par les Messéniens pour aller consulter l'oracle de Delphes sur la durée de leur nouvel établissement à Ithome. Tisis alla donc à Delphes ; mais en revenant il fut attaqué par des Lacédémoniens embusqués sur son passage : comme il se défendait avec beaucoup de résolution, ils ne cessèrent de tirer sur lui que lorsqu'ils entendirent une voix qui venait on ne sait d'où, dit *Pausanias*, et qui disait : « Laissez » passer le messager de l'oracle. » Tisis, à la faveur de ce secours divin, rapporta l'oracle aux Messéniens, et peu de jours après mourut de ses blessures.

Tison. *V*. Méléagre, ou Althée.

Tisphone, fille d'Alcméon et de Manto, fille de Tirésias. Son père la fit élever avec Amphilocus son frère, à Créon, roi de Corinthe. Tisphone devint parfaitement belle; et la femme de Créon, appréhendant qu'elle n'inspirât à son mari une violente passion, la fit vendre. Alcméon l'épousa sans la connaître; mais elle fut reconnue dans la suite.

Titaia, Titée, femme d'Uranus et mère des Titans, reçut après sa mort les honneurs divins. Comme son nom signifie *boue* ou *terre*, on la prit pour la Terre même. Les mythologues paraissent distinguer les dix-sept Titans dont elle fut mère, des Titans fils de Saturne.

1. Titan était fils du Ciel et de Vesta, ou Titée, et frère aîné de Saturne. Quoiqu'il fût l'aîné, cependant, à la prière de sa mère, il céda volontiers ses droits à Saturne, à condition qu'il ferait périr tous ses enfants mâles, afin que l'empire du ciel revînt à la branche aînée; mais ayant appris que, par l'adresse de Rhéa, trois des fils de Saturne avaient été conservés et élevés en secret, il fit la guerre à son frère, le vainquit, le prit avec sa femme et ses enfants, et les tint prisonniers, jusqu'à ce que Jupiter, ayant atteint l'âge viril,

délivra son père, sa mère et ses frères, fit la guerre aux Titans, et les força de s'enfuir jusqu'au fond de l'Espagne, où ils s'établirent, ce qui a fait dire que Jupiter précipita les Titans au fond du Tartare.

Diodore raconte d'une manière bien différente l'histoire des Titans. « Selon la mythologie de Crète, » dit-il, les Titans naquirent pen» dant la jeunesse des Curètes. Ils » habitèrent d'abord le pays des » Gnossiens, où l'on montrait encore » de mon temps les fondements du » palais de Rhéa, et un bois antique. » La famille des Titans était com» posée de six garçons et de cinq » filles, tous enfants du Ciel et de la » Terre, ou selon d'autres d'un des » Curètes et de Titée, de sorte que » leur nom vient de leur mère. Les » six garçons furent Saturne, Hypé» rion, Cœus, Japet, Crius et Océa» nus; et les cinq filles étaient Rhéa, » Thémis, Mnémosyne, Phœbé et » Téthys. Ils firent tous présent aux » hommes de quelque découverte, ce » qui leur valut une reconnaissance » éternelle. Saturne, l'aîné des Ti» tans devint roi, etc. » *V.* Cœus, Hypérion, Japet, Saturne, etc.

Un auteur moderne, *Pezron*, prétend que les Titans ne sont pas des hommes fabuleux, quoique les Grecs aient voilé leur histoire de fables. Selon lui, les Titans descendent de Gomer, fils de Japhet. Le premier fut Acmon, qui régna dans l'Asie mineure. Le second eut le nom d'Uranus, qui, en grec, signifie *ciel:* celui-ci porta ses armes jusqu'aux extrémités de l'Europe et de l'Occident. Saturne, ou Chronos, fut le troisième; il osa le premier prendre le titre de roi; car, avant lui, les autres n'avaient été que les chefs et les conducteurs des peuples soumis à leurs lois. Jupiter, le quatrième des Titans, fut le plus renommé; c'est lui qui, par son habileté et par ses victoires, forma l'empire des Titans, et le porta au plus haut point de gloire où il pût aller. Son fils Teuta, ou Mercure, avec son oncle Dis, que nous nommons Pluton, établit les Titans dans les provinces de l'Occident, et sur-tout dans les Gaules. Cet empire des Titans dura environ trois cents ans, et finit vers le temps que les Israélites entrèrent en Egypte. Les princes Titans, ajoute le même auteur, surpassaient de beaucoup les autres hommes en grandeur et en force de corps. C'est ce qui les a fait regarder dans la fable comme des géants.

2.—On donne aussi le nom de Titan au Soleil, soit parcequ'on l'a cru fils d'Hypérion, un des Titans, soit parcequ'on l'a pris pour Hypérion même.

Titane, lieu entre Sicyone et Corinthe, situé sur une haute montagne, où l'on disait que Titan avait fait sa demeure. La tradition du pays voulait qu'il fût fils du Soleil, ce que *Pausanias* explique par le talent qu'avait cet homme d'étudier les saisons et de distinguer le temps des semailles, de connaître les degrés de chaleur ou les aspects du soleil nécessaires pour la maturité de chaque fruit.

Ti-tang (*Myth. Chin.*), le plus considérable des temples de Pékin, du temps de *Duhalde*. C'est là que l'empereur, après son couronnement, offre un sacrifice au dieu de la terre, avant de prendre possession du gouvernement; ensuite se revêtant d'un habit de laboureur, et prenant la conduite de deux bœufs qui ont les cornes dorées, et d'une charrue vernie de rouge, avec des raies d'or, il laboure une petite pièce de terre renfermée dans l'enclos du temple. Pendant ce travail, la reine, accompagnée de ses dames, lui prépare dans un appartement voisin un dîner qu'elle lui apporte, et qu'elle mange avec lui. Les anciens Chinois instituèrent cette cérémonie pour rappeler à leurs monarques que les revenus sur lesquels est fondée leur puissance, venant du travail et de la sueur du peuple, ne doivent point être employés au faste et à la débauche, mais aux nécessités de l'état.

1. Titania, Pyrrha, petite-fille de Japet, un des Titans.

2. — Surnom de Diane.

3. — Circé, fille de Titan.

4. — Reine des Fées. *Voyez* Obéron.

Titanides, filles de Cœlus et de la Terre, telles que Téthys, Thémis, Dioné, Mnémosyne, Rhéa, Ops, Cybèle, Vesta, Phœbé et Rhéa.

Titanies, fêtes grecques en mémoire des Titans.

Titanis, Latone, petite-fille de Cœlus, un des Titans.

Titanomachie. *Voyez* Titan, Jupiter, Saturne, Hécatonchires.

1. Titarésius, fleuve de Thessalie, qu'*Homère* dit être un écoulement des eaux du Styx, parceque ses eaux entrent dans le Pénée sans s'y mêler, et surnagent comme de l'huile. Peut-être que ces eaux étaient grasses, à cause des terres qu'elles traversaient. *Strabon* dit aussi que la source était appelée Styx.

2. — Vaillant Lapithe.

Tithenidies, fêtes lacédémoniennes où les nourrices portaient les enfants mâles dans le temple de Diane Corythallienne, et dansaient pendant qu'on immolait à la déesse de jeunes porcs pour la santé de ces enfants. Rac. *Tithênè*, nourrice.

Tithon (*Iconol.*), fils de Laomédon, et frère de Priam, était très bien fait. L'Aurore l'aima, dit-on, et l'enleva dans son char : fable fondée sur ce que ce prince aimait beaucoup la chasse, qui était son unique occupation. Devançant tous les matins le lever du soleil pour aller tendre ses toiles, on dit qu'il était amoureux de l'Aurore; et comme il quitta la Phrygie pour aller dans la Susiane, qui est à l'orient, on publia que l'Aurore l'avait enlevé. La fable ajoute que Tithon obtint de Jupiter l'immortalité, à la prière de l'Aurore; mais ayant oublié de demander qu'il ne vieillît pas, il devint si caduc qu'il fallut l'emmailloter comme un enfant; enfin, ennuyé des infirmités de la vieillesse, il souhaita d'être changé en cigale, ce qu'il obtint, c.-à-d. que Tithon mourut dans un âge très avancé. La cigale est le symbole d'une longue vie, parcequ'on croyait vulgairement que cet insecte, semblable au serpent, rajeunit tous les ans en changeant de peau.

Tithonia Conjux, l'Aurore, femme de Tithon.

Tithorée, une de ces nymphes qui naissaient des arbres, et particulièrement des chênes. Elle habitait la cime du Parnasse, à laquelle elle donna son nom. Ce nom se communiqua dans la suite à tout le canton, et même à la petite ville de Néon dans la Phocide.

Tithrambo, *qui inspire la fureur* (*Myth. Egypt.*), surnom d'Hécate parmi les Egyptiens. *V.* Brimo.

Tithras, fils de Pandion.

Tithroné. Minerve recevait sous ce nom les honneurs divins chez les Myrrhinusiens, chez qui le culte de la déesse avait apparemment passé de Tithronium en Phocide.

Titias, un des héros de l'isle de Crète, que l'on disait fils de Jupiter. Le bonheur dont il jouit toute sa vie le fit regarder comme un dieu; après sa mort on lui rendit les honneurs divins, et on l'invoqua pour avoir d'heureuses destinées.

Titie, déesse particulièrement révérée par les Milésiens, la même que Titaia.

Titiens, collége de prêtres romains nommés *Titii Sodales*, dont les fonctions étaient de faire les sacrifices et les cérémonies des Sabins. *Tacite*, en ses *Annales*, dit qu'ils furent établis par Romulus pour honorer la mémoire du roi Tatius, dont le surnom était Titus.

Tityre, nom de berger dans *Théocrite* et dans *Virgile*. Ces poètes les peignent comme des hommes qui, jouissant d'un grand loisir, s'amusent à jouer de la flûte. Rac. *Tityros*, tuyau de bled.

Tityres. *Strabon* et d'autres auteurs admettent des Tityres dans la troupe bachique : ils avaient la figure humaine et une partie du corps couverte de peaux de bêtes. On les représentait dans l'attitude de gens qui dansent en jouant eux-mêmes de

la flûte : quelquefois ils jouaient de deux en même temps, et frappaient des pieds sur un autre instrument appelé *scabilla* ou *crupezia*.

Titys, fils de la Terre, dont le corps étendu couvrait neuf arpents; ayant eu l'insolence de vouloir attenter à l'honneur de Latone, comme elle traversait, dit *Homère*, les délicieuses campagnes de Panope pour aller à Pytho, il fut tué par Apollon et par Diane, à coups de flèches, et précipité dans le Tartare : là un insatiable vautour, attaché sur sa poitrine, lui dévore le foie et les entrailles, qu'il déchire sans cesse, et qui renaissent éternellement pour son supplice.

Strabon nous apprend que ce Tityus était un tyran de Panope ville de Phocide, peu éloignée de Delphes, qui, par ses violences, s'attira l'indignation du peuple, et fut haï des dieux et des hommes. D'après cela on peut expliquer la fable de Tityus. Il était fils de la Terre parceque son nom signifie terre ou boue. Ou bien une autre fable y a donné lieu; car, selon *Apollonius* de Rhodes, Tityus était fils de Jupiter et de la nymphe Elare, fille d'Orchomène. Jupiter, craignant la jalousie de Junon contre cette rivale, la cacha dans le sein de la Terre, c.-à-d. dans une caverne sous terre, où elle mit au monde ce Tityus d'une grandeur prodigieuse. Mais la nymphe mourut en travail, et la Terre fut chargée de nourrir et d'élever Tityus; c'est pourquoi il est appelé fils et nourrisson de la Terre.

Le corps de Tityus couvrait neuf arpents de terre, ce que les Panopéens prétendent devoir s'entendre, dit *Pausanias*, de la grandeur du champ où est sa sépulture, non de la grandeur du géant; et le champ est en effet de neuf arpents.

Tityus fut tué par les flèches d'Apollon, parcequ'il est mort jeune, et que toutes les morts prématurées ou violentes étaient attribuées à ce dieu. Enfin, *Lucrèce* explique la fable du vautour qui lui dévore continuellement le foie, quand il dit : « Celui que nous devons regarder » comme le véritable Tityus, c'est » l'homme que les charmes conti- » nuels de l'amour empoisonnent, » que ses inquiétudes et ses désirs » dévorent sans cesse, et tiennent » dans l'esclavage. »

Strabon rapporte que ce Tityus, représenté comme un des fameux criminels du Tartare, avait cependant des autels dans l'isle d'Eubée, et un temple où il recevait des honneurs religieux.

Tlachtli (*Myth. Mex.*), espèce de jeu d'adresse, assez semblable à notre jeu de paume, qui était en usage chez les Mexicains au temps de la conquête. Les tripots où l'on y jouait étaient aussi respectés que des temples; aussi y plaçait-on deux idoles ou dieux tutélaires, auxquels on était obligé de faire des offrandes. Cette sorte de jeu était de plus sous la protection d'une divinité spéciale.

Tlalocatétulhtli (*M. Mex.*), dieu de l'eau chez les Mexicains.

Tlaloch. (*Myth. Mex.*) *Voy.* Tescatilputza.

1. Tlépolème, fils d'Hercule et d'Astioché, ayant été élevé dans le palais de son père à Argos, tua par mégarde Licymnius, frère d'Alcmène, en voulant frapper un esclave. Cet accident l'obligea à s'enfuir, et à chercher une retraite dans l'isle de Rhodes, où il établit plusieurs colonies. C'est lui qui mena au siége de Troie les troupes rhodiennes, sur neuf vaisseaux. Il y fut tué par Sarpédon; et son corps ayant été rapporté dans l'isle de Rhodes, on lui consacra un monument héroïque, et l'on établit même une fête en son honneur.

2. — Fils de Damastor, tué par Patrocle au siége de Troie.

Tlépolémies, jeux célébrés à Rhodes, en l'honneur de Tlépolème, le 24 du mois Gorpiéus. Les jeunes garçons étaient seuls admis à se disputer le prix, qui consistait en une couronne de peuplier.

Tlésimène, père d'Aulon.

Tmarus, guerrier dont il est parlé dans l'*Enéide*.

1. Tmolus, montagne de Phrygie, fameuse par le safran qu'on y récoltait, et par le culte qu'on y rendait à Bacchus. La ville du même nom, bâtie sur la pente de cette montagne est figurée par un jeune homme, sur le monument de Pouzzole. C'est le génie de la montagne : il a dans les mains le cep de vigne ; la couronne de pampre orne son front, symbole de ses riches vendanges.

2. — Géant, lequel, accompagné d'un autre géant nommé Télégone, massacrait les passants; mais Protée, s'étant transformé en spectre, les épouvanta de telle sorte, qu'ils ne tuèrent plus personne.

3. — Roi de Lydie, était fils de Mars et de la nymphe Théogène, selon *Clitophon*, ou de Supilus et d'Eptonie, selon *Eustathe*. Un jour ce prince, étant à la chasse, aperçut une des compagnes de Diane, nommée Arriphé. Elle était parfaitement belle, et Tmolus en devint sur-le-champ éperdument amoureux. Résolu de satisfaire sa passion, il poursuivit vivement cette nymphe, qui, pour ne pas tomber entre ses mains, alla chercher un asile dans le temple de Diane. Mais le lieu ne fut pas respecté, et Arriphé fut violée au pied des autels de la déesse. Un affront si sanglant la désespéra tellement, qu'elle se perça le sein, et mourut en conjurant les dieux de la venger. En effet sa mort ne resta pas impunie : Tmolus fut un jour enlevé par un taureau furieux, et tomba sur des pieux, dont les pointes le firent expirer dans des douleurs cuisantes. Il fut inhumé sur une montagne de Lydie qui prit son nom. C'est ce même prince qui, selon *Ovide*, fut pris par Midas pour arbitre dans un défi que Pan avait fait à Apollon sur l'excellence de sa flûte contre la lyre du dieu. Tmolus, ayant jugé en faveur d'Apollon, fut récusé par Midas, qui reçut alors des oreilles d'âne pour prix de son bon goût.

Toïa. (*Myth. Amér.*) C'est sous ce nom que les habitants de la Floride adorent le diable, c.-à-d. l'auteur du mal. On assure que cet être, quel qu'il soit, tourmente beaucoup ses adorateurs, et que, pour satisfaire son inclination malfaisante, il leur déchire quelquefois le corps de la manière la plus cruelle.

Les Floridiens célèbrent, tous les ans, une fête solemnelle en l'honneur de Toïa. La veille, les femmes ont soin de décorer, d'une manière convenable, la place destinée à la cérémonie, et de faire les préparatifs nécessaires. Le lendemain tout le peuple s'y rend, précédé du paraousti ou chef du canton. Les assistants forment un cercle, au milieu duquel trois jouanas, ou prêtres, font des sauts et des contorsions ridicules, qu'ils accompagnent d'affreux hurlements. Ils se retirent ensuite, et s'enfoncent dans des bois sombres, sous prétexte de consulter le dieu Toïa. Pendant leur absence, le peuple ne cesse de crier et de hurler, particulièrement les femmes, qui se distinguent toujours dans ces sortes de fêtes. Cruelles dans leur pitié, elles déchirent avec des écailles de moule les bras de leurs filles, et font jaillir leur sang en l'air, comme une offrande qu'elles présentent à Toïa, en prononçant son nom par trois fois. Deux jours se passent en cris et en hurlements, sans qu'aucun des assistants prenne la moindre nourriture. Enfin, le troisième jour, on voit paraître les jouanas qui rapportent la réponse du dieu, et recommencent leurs danses grotesques. La cérémonie se termine par un grand repas, où chacun se dédommage d'un si long jeûne.

Toile. *Voy.* Arachné, Pénélope, Philomèle.

Toise. Une toise marquée à chaque pied, désigne sur les médailles une nouvelle colonie, dont on avait toisé l'enceinte et les champs de sa dépendance. Elle est quelquefois accompagnée d'un boisseau, qui indique le bled distribué pour commencer à ensemencer les terres.

Toison d'or, toison d'un belier sur lequel Phryxus et Hellé montèrent pour traverser le bras de mer qui sépare l'Europe de l'Asie. Hellé,

que le bruit des vagues effraya, se laissa tomber, et son frère tenta inutilement de la sauver : on donna le nom d'Hellespont à ce bras de mer où elle se noya. Phryxus, accablé de lassitude, fit aborder son belier à un cap habité par des barbares, voisins de Colches, et s'y endormit. Les habitants se disposaient à le massacrer, lorsque le belier le réveilla en le secouant, et lui apprit avec une voix humaine, le danger auquel il était exposé. Phryxus remonta sur le belier, et se rendit dans la Colchide auprès d'Eétès qui y régnait ; il sacrifia le belier, selon les uns, à Jupiter, selon les autres au dieu Mars, et en suspendit la toison sur un hètre, dans un champ consacré à Mars. On commit pour la garder un dragon qui veillait jour et nuit ; et pour plus grande sûreté, on environna le champ de taureaux furieux, qui avaient les pieds d'airain, et qui jetaient des flammes par les narines. Eétès ayant fait assassiner Phryxus, tous les princes de la Grèce, informés de cette barbarie, résolurent la perte du meurtrier, et formèrent en même temps le dessein de reconquérir la toison d'or; ce qui fut exécuté par Jason accompagné des Argonautes. *V.* Jason.

Tokkivari (*Myth. Jap.*), armoire à compartiments qui fait un des principaux meubles des Japonais, dans laquelle ils placent le livre de la loi, qu'ils ne montrent point aux étrangers, et qu'ils ne laissent jamais traîner dans leurs chambres.

Tolérance. (*Iconol.*) On la peint sous la figure d'une femme dans la maturité de l'âge, qui, d'un air résigné, supporte sur l'estomac une grosse pierre sur laquelle on lit ces mots : *Rebus me servo secundis* ; je me réserve pour de meilleurs temps. *V.* Patience.

Tolumnius, augure du camp de Turnus, qui se distinguait dans les combats.

Tombeau. Les Romains en avaient de trois sortes, le sépulcre, le monument, et le cénotaphe.

Le sépulcre était le tombeau ordinaire où l'on avait déposé le corps entier du défunt.

Le monument offrait aux yeux quelque chose de plus magnifique que le simple sépulcre ; c'était l'édifice construit pour conserver la mémoire d'une personne sans aucune solemnité funèbre. On pouvait ériger plusieurs monuments à l'honneur d'une personne ; mais on ne pouvait avoir qu'un seul tombeau.

Lorsqu'après avoir construit un tombeau on y célébrait les funérailles avec tout l'appareil ordinaire, sans mettre néanmoins le corps du mort dans le tombeau, on l'appelait *cenotaphium*, cénotaphe, c.-à-d. tombeau vide. L'idée des cénotaphes vint de l'opinion des Romains, qui croyaient que les âmes de ceux dont les corps n'étaient point enterrés erraient pendant un siècle le long des fleuves de l'enfer, sans pouvoir passer dans les champs élysées. On élevait donc un tombeau de gazon, ce qui s'appelait *injectio glebæ*. Après cela on pratiquait les mêmes cérémonies que si le corps eût été présent. C'est ainsi que *Virgile*, dans l'*Enéide*, fait passer à Charon l'âme de Déiphobus, quoiqu'Enée ne lui eût dressé qu'un cénotaphe. *Suétone*, dans la vie de l'empereur Claude, appelle les cénotaphes, *des tombeaux honoraires*, parcequ'on mettait dessus ces mots, *ob honorem*, ou *memoriâ*, au lieu que sur les tombeaux où reposaient les cendres on gravait ces lettres, *D. M. S.*, pour montrer qu'ils étaient dédiés aux dieux Mânes.

Non seulement la place occupée par le tombeau était religieuse, il y avait encore un espace aux environs qui était de même religieux, ainsi que le chemin par lequel on allait au tombeau. C'est ce que nous apprenons d'une infinité d'inscriptions anciennes. On y voit qu'outre l'espace où le tombeau était élevé, il y avait encore *iter*, *aditus*, et *ambitus*, qui, étant une dépendance du tombeau, jouissaient du même privilége. S'il arrivait que quelqu'un eût osé emporter des matériaux d'un tom-

beau, comme des colonnes ou des tables de marbre, pour les employer à des édifices profanes, la loi le condamnait à dix livres pesant d'or, applicables au trésor public ; et de plus son édifice était confisqué de droit au profit du fisc. La loi n'exceptait que les sépulcres et tombeaux des ennemis, parceque les Romains ne les regardaient pas comme saints et religieux.

Ils ornaient quelquefois leurs tombeaux de bandelettes de laine et de festons de fleurs ; mais ils avaient surtout soin d'y faire graver des ornements qui servissent à les distinguer, comme des figures d'animaux, des trophées militaires, des emblèmes caractéristiques, des instruments ; en un mot, tout ce qui pouvait marquer le mérite, le rang, ou la profession du mort.

Tomias, sacrifice qu'on offrait pour la ratification des ligues solemnelles. On prêtait serment sur les parties génitales de la victime, que les victimaires avaient coupées exprès. Rac. *Temnein*, couper.

Tomos, ville du Pont, ainsi appelée parceque ce fut là, dit-on, que Médée mit en pièces son frère Absyrthe. Rac. *Tomos*, action de couper, de disséquer. Cette ville fut depuis célèbre par l'exil d'*Ovide*.

Tomyris, reine des Massagètes ; celle qui vainquit Cyrus, suivant *Hérodote*.

Tonchitche, herbe mystérieuse et sacrée que les Kamtschadales portent à la main ou sur la tête, et qu'on met par-tout dans les cérémonies religieuses. Les hommes qui vont au bois couper du bouleau pour l'hiver, en ont sur la tête et sur leur hache ; les femmes dans leurs mains.

Tonées, fêtes qui se célébraient à Argos, selon *Athénée*. Elles consistaient à rapporter en grande pompe la statue de Junon, volée par les Tyrrhéniens, mais abandonnée ensuite par eux sur le rivage, parcequ'elle était tout-à-coup devenue trop pesante pour être transportée. La statue était environnée de liens tendus, d'où la fête prit son nom. Rac. *Tonos*, tension ; de *teinein*, tendre.

Tonitrualis, épithète de Jupiter.

Tonnant, épithète que les poètes donnent souvent à Jupiter, comme au dieu maître de la foudre. Jupiter Tonnant avait un temple à Rome.

Tonneau. *V.* Bacchus.

Tonnerre. Il a été adoré comme un dieu. *Procope* dit que les Slavons et les Attes le regardaient comme le premier des dieux. (*V.* Bidental, Puteal.) Chez les Péruviens, il était le troisième. (*V.* Intirrapa.) Les Egyptiens le regardaient comme le symbole de la voix éloignée, parceque de tous les bruits c'est celui qui se fait entendre de plus loin.

Topan (*Myth. Jap.*), dieu du tonnerre. Il est représenté sur un autel d'airain qui représente une nuée, armé, avec un casque couronné, et une massue à la main. Quand il est en colère, il voltige dans les airs, secoue sa massue et excite de violents orages. Alors le prêtre, pour l'apaiser, se couvre la tête de feuilles sacrées, sur lesquelles la foudre n'a point de prise, et lui offre des poissons en sacrifice. Lorsque les hommes furent venus à tel point de perversité, qu'ils se moquaient du tonnerre, de l'arc-en-ciel, et même du maître des dieux, ce fut Topan qui, par son ordre, prépara des foudres, afin d'embraser l'univers. Cet ordre fut exécuté ; et tout périt, excepté la famille d'un seul homme. Les dieux aimaient tant cette famille, qu'ils y allaient souvent loger, assurés d'y être toujours reçus avec respect. Dieu touché de leur piété, recommença à aimer l'homme, en prit un soin particulier, et l'enferma dans une fosse, qu'il boucha d'une coquille, pour empêcher l'eau d'y entrer. *V.* Toupan.

Topilzin (*Myth. Mex.*), nom que portait le grand-prêtre mexicain, dont l'autorité s'étendait sur tout ce qui concernait la religion. Son habillement était conforme à sa dignité ; des plumes de différentes couleurs couronnaient sa tête ; il portait une

mante d'écarlate, et avait des pendants d'oreilles d'or, auxquels étaient attachées des émeraudes. Il avait la lèvre inférieure percée, et portait dans l'ouverture un tuyau bleu, ornement singulier, mais respectable aux yeux de la nation, qui en voyait un pareil à la lèvre de Tescatilputza, un de ses principaux dieux. Son visage était peint d'un noir fort épais.

Le Topilzin avait le privilége d'égorger les victimes humaines que les Mexicains immolaient à leurs dieux; il s'acquittait de cette horrible cérémonie avec un couteau de caillou fort tranchant. Il était assisté dans cette fonction par cinq autres prêtres subalternes qui tenaient les malheureux que l'on sacrifiait; ces derniers étaient vêtus de tuniques blanches et noires; ils avaient une chevelure artificielle retenue par des bandes de cuir.

Lorsque le Topilzin avait arraché le cœur de la victime, il l'offrait au Soleil, et en frottait le visage de l'idole, avec des prières mystérieuses, et l'on précipitait le corps du sacrifié le long des degrés de l'escalier; il était mangé par ceux qui l'avaient fait prisonnier à la guerre, et qui l'avaient livré à la cruauté des prêtres. Dans certaines solemnités on immolait jusqu'à vingt mille de ces victimes à Mexico.

Lorsque la paix durait trop longtemps au gré des prêtres, le Topilzin allait trouver l'empereur, et lui disait : *Le dieu a faim.* Aussi-tôt toute la nation prenait les armes, et l'on allait faire des captifs pour assouvir la prétendue faim du dieu et la barbarie réelle de ses ministres.

Tor, une des divinités subalternes des Tschouvaches, peuplade de Sibérie. *Voyages de Pallas.*

Tora, dieu suprême des Tschouvaches, peuplade de Sibérie. Ce peuple croit aussi que le soleil est saint, et lui adresse des prières, ainsi qu'à plusieurs autres petits dieux, qu'il compare aux saints des chrétiens. Chaque bourg a son idole, placée dans le lieu sacré qu'elle s'est choisi.

Toranga (*Iconol.*) (*Myth. Jap.*), l'un des camis ou héros japonais qui, par leurs belles actions, ont mérité les honneurs divins. Du rang de simple chasseur, il s'éleva sur le trône par son mérite. Il acquit une gloire immortelle par la défaite d'un tyran barbare qui exerçait dans le Japon d'horribles cruautés, et qui était d'autant plus redoutable qu'il avait dans son parti huit rois puissants. Toranga est ordinairement représenté combattant contre ce tyran, qui a huit bras, par allusion aux huit rois de son parti : il n'est armé que d'une simple hache, et triomphe de leurs efforts. On voit un horrible serpent sous ses pieds. Le temple de Toranga est situé dans la province de Vacata. Il est distingué de tous les autres par quatre bœufs dorés qui sont placés aux quatre coins du toit. Une troupe de mendiants rode ordinairement autour de ce temple, et gagne sa vie à chanter les louanges de ce fameux guerrier.

Torches ardentes. *V.* Cérès, Bacchantes, Discorde, Némésis.

Torcularis, surnom de Bacchus, le même que Lenéus.

Torlaqui (*Myth. Mah.*), espèce de religieux parmi les Turcs.

Torone, femme de Protée, et mère de Tmolus et de Télégone.

Torpille (*M. Egypt.*), emblème de l'homme qui, sur mer, sauve plusieurs de ses semblables, parce qu'elle sauve ceux des poissons qui ne peuvent pas nager. *Horappoll.*

Torrébie, mère d'Arcésilas et de Carius, qu'elle eut de Jupiter.

Tortor, *bourreau,* surnom d'Apollon, pris d'un temple qu'il avait à Rome, dans une rue où l'on vendait les fouets dont on se servait pour punir les criminels. Il y était représenté écorchant Marsyas.

Tortue (*Iconol.*), symbole assez ordinaire de Mercure. Ce dieu, raconte *Apollodore,* ayant trouvé devant sa caverne une tortue qui broutait l'herbe, la prit, vida l'intérieur, mit sur l'écaille des cordelettes faites de la peau d'un bœuf qu'il venait d'écorcher, et en fit une lyre. En effet, cet instrument s'appelait en

latin *testudo*, parceque sa forme approchait assez de l'écaille d'une tortue. *Voy.* Mercure. La tortue était aussi un symbole du silence. La Vénus Pudique de la villa Borghèse a aussi pour attribut une tortue. *V.* Pudicité, Paresse.

Toshitoku (*Myth. Jap.*), dieu de la prospérité, très fêté par les marchands sintoïstes, qui est au Japon ce qu'était la Fortune chez les Grecs et les Romains. On le représente debout sur un rocher. Sa taille et sa figure n'annoncent rien d'heureux. Son simulacre est hideux et difforme. Une longue barbe mal peignée lui descend jusques sur la poitrine. Il est enveloppé dans une robe extrêmement large, dont les manches sur-tout ont une étendue et une ampleur immenses. Il a dans la main un éventail. Les Japonais lui rendent de grands honneurs, particulièrement au commencement de l'année.

Totam (*Myth. Amér.*), esprit favorable que chaque sauvage de l'Amérique septentrionale croit veiller sur lui. Ils se le représentent portant une forme de quelque bête; ou une autre; et en conséquence jamais ils ne tuent, ni ne chassent, ni ne mangent l'animal dont ils pensent que le Totam a pris la forme, persuadés que s'ils venaient à le tuer, même par mégarde, ils s'exposeraient au courroux du *maître de la vie*.

Toucher (*Iconol.*), un des cinq sens. *Gravelot* le représente par une femme tenant à la main la plante nommée sensitive. A ses côtés est un singe, emblème de l'attouchement. A ses pieds sont une hermine et un hérisson, qui expriment les deux extrêmes des qualités des corps. On le caractérise aussi par un jeune homme qui, de la main droite, se touche le poignet du bras gauche, pour sentir le mouvement de son pouls. On a remarqué avec raison que les cinq sens peuvent, en dernière analyse, se réduire à celui-ci.

Touïla, fils de Piliat-chout-chi, divinité des Kamtschadales. J'emprunte, pour en donner une idée, le passage de l'hymne imité par *Bérenger* : « Vive Touïla, fils éternel » de Piliat-chout-chi ! Il est le dieu » des volcans et des tremblements de » terre, qui proviennent de ce que » son chien Kozei, quand il se traîne, » secoue la neige qu'il a sur le corps. » Quand les méchants l'irritent par » leurs crimes, il écarte les poissons » de nos rives, il brûle les fourrures » de nos renards, il donne la rage à » nos chiens ; nos chiens ne con- » naissent plus nos voix ; ils courent » comme des loups, hurlant dans » l'ombre, et secouant à grand » bruit les verglas attachés à leurs » poils ; la terreur règne dans les » ostrogs (villages) ; et les mères » épouvantées pressent nuit et jour » leurs enfants contre leur sein. O » Touïla ! écarte loin de nous la rage » et la terreur ; protège nos chiens » fidèles ! nous t'offrirons les têtes » de nos meilleurs poissons, et nous » exercerons, envers nos frères er- » rants, l'hospitalité, que tu pré- » fères à toutes les offrandes ! Touïla, » fils éternel du dieu du ciel ! Touïla, » dieu de la terre, sois-nous pro- » pice ! préserve-nous de la guerre, » ou combats avec nous ; préserve- » nous de la famine, et que ta main » paternelle nous donne avec abon- » dance des oiseaux et des poissons ! » *Morale en exemples*, *tom.* 3, *pag.* 282. *V.* Gaëtsch et Piliat-chout-chi.

Toumanourong, *descendue du ciel* ; belle femme, qui, selon les anciennes annales macasses, descendit un jour du ciel, entourée de chaînes d'or, et que les Macasses prirent pour leur reine. Le roi de Bantam ayant appris cette merveille alla voir cette belle femme, et l'obtint en mariage. De cette union naquit un fils, dont Toumanourong demeura enceinte durant deux ans ; aussi le vit-on marcher et l'entendit-on parler immédiatement après sa naissance. Ce prince, qui était fort contrefait, reçut le nom de *Touma-Salingabering*. Lorsqu'il eut atteint toute sa croissance, la chaîne d'or que sa mère avait apportée du ciel se par-

tagea en deux morceaux ; après quoi Toumanourong disparut tout-à-coup avec la moitié de cette chaîne, ainsi que son mari et le frère de ce prince, laissant le royaume et l'autre moitié de la chaîne à son fils. Cette chaîne, au dire des Macasses, était tantôt pesante et tantôt légère, d'une couleur tantôt claire et tantôt foncée, et fit long-temps le principal ornement des souverains de Goach, mais avait disparu depuis. *Stavorinus, Voyage à Samarang, an* 7.

TOUPAN (*Myth. Amér.*), nom sous lequel les peuples du Brésil honorent un certain esprit qui préside au tonnerre. Ces peuples sont saisis de la plus grande frayeur lorsqu'ils l'entendent gronder ; et quand on leur dit qu'il faut adorer Dieu, qui est l'auteur du tonnerre, « c'est » chose étrange, répondent-ils, que » Dieu, qui est si bon, épouvante » les hommes par le tonnerre ! »

Selon d'autres voyageurs qui prétendent n'avoir remarqué chez eux aucune trace d'idées religieuses, leur langue n'a pas même de mot qui exprime le nom de Dieu ; cependant ils attachent au tonnerre une idée de puissance ; et non seulement ils le redoutent, mais croient tenir de lui la science de l'agriculture.

TOUQUOA (*Myth. Afr.*), divinité malfaisante, adorée par les Hottentots. Ils la regardent comme le principe et la source de tous les maux. Ils sont persuadés qu'elle a sur-tout une haine particulière contre leur nation, et ne manquent pas de lui attribuer tous les malheurs qui leur surviennent. Ce qui redouble leur crainte, c'est qu'ils ignorent quelles sont les actions qui offensent cette divinité bizarre, et que souvent il arrive qu'ils ont encouru sa disgrace, sans même le savoir. Dans cette incertitude, ils lui rendent de fréquents honneurs, pour prévenir les effets de son ressentiment. Ils lui immolent communément un bœuf, ou un mouton, dont ils mangent la chair, et dont la graisse leur sert à se frotter le corps.

1. TOUR. *V*. DANAÉ. — Sur la tête. *Voy*. CYBÈLE. — D'Ismaël. *V*. ACARA, ISIS.

2. — (*Myth. Slav.*), divinité de KIEW. Son rang et sa qualité étaient à-peu-près les mêmes que ceux de Priape chez les Grecs.

TOURMENT D'ESPRIT. (*Iconol.*) On représente une figure dont l'air agité indique les soucis auxquels elle est en proie. Sa tête est entourée d'épines, un affreux serpent la menace, et un vautour lui ronge le cœur.

TOURNESOL. *V*. CLYTIE, HÉLIOTROPE. On dit que cette plante se tourne toujours vers le soleil ; mais ce nom lui a été donné parceque cette fleur paraît dans les plus grandes chaleurs, lorsque le soleil est dans le tropique du Cancer.

TOURTERELLE (*Iconol.*), symbole de la fidélité entre amis, entre époux, et même de celle des peuples envers les princes, et des armées envers les généraux. On trouve sur le revers d'une médaille d'Héliogabale une femme assise, tenant sur une main une tourterelle, avec cette inscription : *Fides exercitûs*. Dans les hiéroglyphes égyptiens, la tourterelle désignait l'homme qui aime la danse et le son de la flûte, parceque ce double amusement fait plaisir à cet oiseau, dit *Horappollon*.

TOUX. Cette maladie était déifiée chez les Romains, et avait un temple à Tibur.

TOXARIDIES, solemnité à Athènes en mémoire de Toxaris, héros scythe, qui mourut dans cette ville.

TOXCOALT (*Myth. Mexiq.*), fête qui signifie *sécheresse*, et dont le principal objet était de demander de l'eau. Les Mexicains la célébraient de quatre en quatre ans. Elle commençait le 10 Mai, et durait neuf jours. Un prêtre, jouant de la flûte, sortait du temple, et se tournait successivement vers les quatre parties du monde ; ensuite, s'inclinant vers l'idole, il prenait de la terre, et la mangeait. Le peuple faisait la même chose après lui, en demandant pardon de ses péchés, et priant qu'ils ne fussent pas découverts. Les guerriers demandaient la victoire, et des

forces pour enlever un grand nombre de prisonniers, qu'ils pussent offrir aux dieux. Ces prières se faisaient pendant huit jours avec des gémissements et des larmes. La fête se terminait par des sacrifices humains, qu'on faisait pour se rendre le ciel propice.

Toxée, fils d'Œnée, tué par Méléagre son neveu. *Apollod.* 1.

Toxicrate, fille de Thespius.

Toxophore, *qui porte un arc*, surnom d'Apollon. Rac. *Toxon*, arc.

Tozi. (*Myth. Mex.*) Ce nom, qui signifie *grande-mère*, était donné par les Mexicains à une de leurs anciennes reines, qu'ils avaient divinisée, et qui était comme leur Cybèle. La manière dont ils s'y prirent pour faire son apothéose est des plus singulières. Ils n'attendirent pas qu'une mort naturelle terminât sa vie; ils la tuèrent, l'écorchèrent ensuite, et couvrirent de sa peau le corps d'un jeune homme. Ils ne pratiquèrent cette étrange et barbare cérémonie que par l'ordre exprès de *Vitziliputzli*. Cette sanglante apothéose est l'époque des sacrifices barbares qu'ils commencèrent à offrir à leurs dieux.

Trabée, nom d'une robe fort en usage chez les Romains. Il y en avait de trois sortes. La première était toute de pourpre, et n'était employée que dans les sacrifices qu'on offrait aux dieux. La seconde était mêlée de pourpre et de blanc, et portée d'abord, non seulement par les rois de Rome, mais encore par les consuls, lorsqu'ils allaient à la guerre: elle devint même un habit militaire, avec lequel paraissaient les cavaliers aux jours de fêtes et de cérémonies, tels que les représente *Denys d'Halicarnasse*, dans les honneurs qu'on rendait à Castor et Pollux, en mémoire du secours que les Romains en avaient reçu dans le combat qu'ils eurent à soutenir contre les Latins. La troisième espèce de robe *trabée* était composée de pourpre et d'écarlate; et c'était le vêtement propre des augures.

Trachinius, Ceyx, ainsi nommé de Trachis, autrement Héraclée, ville de Thessalie.

Tragasia, femme de Milet.

Tragédie. (*Iconol.*) La dignité de ce poëme, la douleur qu'il cause et la terreur qu'il inspire, sont caractérisées par la figure d'une femme belle et majestueuse, chaussée du cothurne, vêtue de deuil, et tenant un poignard ensanglanté. Elle a un mouchoir dont elle essuie ses larmes; et, dans le fond, on voit un trophée de dépouilles héroïques, et un palais embrasé. *V.* Melpomène.

Tragius, Apollon adoré à Traga, dans l'isle de Naxos.

Tragoscelès, surnom de Pan, pris de ses pieds de bouc. Rac. *Tragos*, bouc; *skelos*, cuisse.

Trahison. (*Iconol.*) Une vieille femme, d'un aspect affreux, caresse un jeune adolescent, et, dans le même temps qu'elle lui donne un baiser, se dispose à lui donner un coup de poignard.

Trait (*Myth. Tart.*), *celui qui tue*; nom que l'on donne dans le royaume de Tangut à un jeune homme vigoureux à qui l'on accorde, pour certains jours de l'année, la liberté de tuer, sans distinction, toutes les personnes qu'il rencontre, dans la supposition que tous ceux qui meurent de sa main sont autant de victimes consacrées à Manipa, et qui obtiennent immédiatement le bonheur éternel. Il est vêtu d'un habit fort leste, avec quantité de bannières pour ornement. Ses armes sont l'épée, l'arc et les flèches. Il sort de sa maison aux jours marqués; et courant dans toutes les rues, il fait main basse sur le peuple, sans que personne entreprenne de lui résister.

Trambélus, fils de Télamon et d'Hésione, se retira avec sa mère à Milet, où il fut élevé par Arion, qui l'avait épousée. Dans l'isle de Lesbos, il devint épris de la belle Apriate, la surprit, éprouva de la résistance, et la précipita dans la mer. Ce fut en punition de cette cruauté, qu'Achille le tua dans une expédition contre cette isle.

Tranquillité (*Iconol.*), divi-

nité distincte de la Paix et de la Concorde. On dit qu'elle avait un temple à Rome, hors de la porte Collatine. Une médaille d'*Adrien* l'offre appuyée sur une colonne, et portant un sceptre de la main droite. Une médaille d'*Antonin* la présente appuyée sur un gouvernail, et tenant deux épis de la main gauche, pour montrer l'abondance des grains transportés par mer en temps de paix. *Le Brun* l'a représentée, dans la grande galerie de Versailles, sous la figure d'une femme assise et couronnée de roses, qui appuie négligemment sa tête sur une de ses mains. *Cochin* l'exprime par une femme dans l'état de repos. On peut, dit-il, lui donner pour symbole des poissons à coquille qui restent attachés au rocher. *Winckelmann* propose, pour emblème d'une tranquillité d'esprit inaltérable, un temple circulaire à colonnes, ouvert de tous côtés, avec un autel au milieu; l'inscription Junoni Laciniæ, placée sur la frise, en expliquerait les sens. Les anciens racontaient de ce temple, qui se trouvait près de Crotone dans la grande Grèce, que, quoiqu'il fût ouvert de tous côtés, le vent n'avait jamais dispersé les cendres de son autel. Cet emblème pécherait, je crois, contre la première règle de l'allégorie, celle d'être claire pour tout le monde. D'autres la représentent assise, et regardant une mer calme. Un alcyon est à ses côtés. On a trouvé à Nettuno, dans la campagne de Rome, sur le bord de la mer, un autel avec cette inscription, *Ara Tranquillitatis*, sur lequel est représentée une barque avec une voile tendue et un homme assis au gouvernail.

Trapézus, fils de Lycaon, donna son nom à une ville d'Arcadie, près de l'Alphée.

1. Travail (*Iconol.*), fils de l'Erèbe et de la Nuit. On le représente sous la forme d'un homme accablé de fatigue, et qui se soutient à peine. Il a les épaules nues, les bras décharnés et sans couleur. Peut-être vaudrait-il mieux le peindre les bras fortement musclés et colorés. Dans ses mains sont des instruments propres à différents travaux; on en voit d'autres à ses pieds. *V.* Vie humaine.

2. — inutile. (*Iconol.*) Sur une médaille hollandaise de 1633, le *travail inutile* est représenté par les Danaïdes qui se fatiguent à remplir un tonneau percé.

Travaux d'Hercule. *V.* Hercule.

Trébéta, héros fabuleux, fils de Sémiramis, dont les Tribociens et les Tréviriens, anciens peuples de Germanie, prétendaient tirer leur origine.

Trébiani, dieux que les Romains avaient transportés à Rome, après la conquête de Trébie.

Tréchus, guerrier grec, tué par Mars ou par Hector.

1. Trépied. (*Iconol.*) Sur les médailles romaines, le trépied couvert ou non, avec une corneille et un dauphin, est le symbole des décemvirs députés pour garder les oracles des Sibylles, et les consulter dans l'occasion. La corneille était consacrée à l'Apollon Palatin, au pied de la statue duquel les oracles des Sibylles étaient gardés. Le dauphin servait d'enseigne dans les cérémonies des décemvirs.

2. — sacré. C'était un instrument à trois pieds, qui entrait dans les actes de religion chez les païens. Ils étaient faits pour l'ordinaire à l'imitation de celui du temple de Delphes, sur lequel la Pythie s'asseyait pour rendre ses oracles. Ce trépied était posé sur l'ouverture d'une caverne d'où sortait une exhalaison prétendue divine qui inspirait l'avenir. (*V.* Pythie.) *Hérodote* dit que les Grecs, victorieux des Perses à la bataille de Platée, levèrent un dixième sur les dépouilles, pour en faire un trépied d'or qu'ils consacrèrent à Apollon. Ce trépied fut posé sur un serpent d'airain à trois têtes, dont les différents contours formaient une grande base, qui s'élargissait à mesure qu'elle descendait vers la terre. *Athénée* ap-

pelle ce trépied le trépied de la vérité, et dit qu'il appartient à Apollon, à cause de la vérité de ses oracles; et à Bacchus, à cause de la vérité qui est dans le vin et dans les ivrognes. Les trépieds sacrés sont de différentes formes; les uns ont des pieds solides; les autres sont soutenus sur des verges de fer. Il y en avait qui étaient des espèces de siéges, ou de tables, ou bien en forme de cuvettes; il y en avait aussi qui servaient d'autels, et sur lesquels on immolait des victimes.

3. — de Jason. Ce héros, après avoir construit le navire Argo, y mit un trépied de cuivre pour les sacrifices. Le vaisseau, ayant été jeté sur les côtes d'Afrique, se trouva engagé dans le lac Tritonide: dans le temps que Jason cherchait les moyens d'en sortir, un Triton se fit voir à lui, et offrit de lui montrer un chemin pour sortir du lac sans aucun danger, à condition qu'on lui donnerait le trépied qui était dans le vaisseau. Le trépied fut livré au Triton et déposé dans un temple: celui-ci conduisit alors lui-même hors du lac le navire Argo, et prédit aux Argonautes que, quand quelqu'un de leurs descendants aurait enlevé ce trépied, il était marqué par les destins qu'il y aurait cent villes grecques qui seraient bâties sur le lac Tritonide. Les Libyens, informés de cet oracle, cachèrent le trépied. Si on peut en croire *Hérodote*, qui le rapporte d'après un autre, on peut dire que ce Triton était quelque habitant du lieu, qui apprit aux Argonautes à éviter les bancs de sable qui se rencontrent dans les Syrtes d'Afrique. Quant à la prédiction, elle ne fut inventée qu'après l'événement, c.-à-d. lorsque les Grecs se furent établis dans cette partie de l'Afrique, et y eurent bâti des villes. *V.* Eurypyle.

1. Trépieds de Dodone. L'airain qui résonnait dans ce temple était, selon quelques uns, une suite de trépieds posés l'un sur l'autre, en sorte que si on en touchoit un, les autres résonnaient consécutivement; ce qui durait long-temps. *Voy.* Dodone.

2. — de Vulcain. Lorsque la déesse Thétis alla demander à Vulcain des armes pour son fils Achille, elle trouva ce dieu tout couvert de sueur, fort empressé après les soufflets de sa forge; car il se hâtait d'achever vingt trépieds qui devaient faire l'ornement d'un magnifique palais. Il les avait assis sur des roues d'or, afin que d'eux-mêmes ils pussent aller à l'assemblée des dieux, et s'en retourner; spectacle merveilleux à voir. Ils étaient sur le point d'être achevés, il ne leur manquait que les anses, qui étaient travaillées avec une merveilleuse variété de couleurs et de figures, et ce dieu forgeait les liens pour les attacher.

Tresonie, déesse qu'on invoquait contre la lassitude dans les voyages.

Trêve. (*Iconol.*) Elle est assise sur un trophée d'armes et sans casque: mais elle a encore sa cuirasse, pour marquer que les hostilités ne sont que suspendues, en vertu de conditions fondées sur la bonne foi; ce qui est indiqué par sa main gauche qu'elle tient appuyée sur sa poitrine en signe d'assurance, et par l'épée qu'elle tient de la main droite, et dont la pointe est baissée vers la terre.

Trézène, fils de Pélops, bâtit dans le Péloponèse une ville à laquelle il donna son nom.

Tribulation. (*Iconol.*) Cette affliction intérieure de l'âme est caractérisée par une femme vêtue d'une robe noire, les cheveux épars et abattus. Elle tient un cœur sur une enclume, et le bat avec un petit fléau fait comme ceux dont on se sert pour battre le bled, en latin *tribula*. *V.* Tourment d'esprit.

Triccœus, surnom d'Esculape, pris du culte qu'on lui rendait à Tricca, ville de Macédoine où il était né.

1. Tricéphale, surnom de Mercure, pris de son triple pouvoir, au ciel, sur la terre, et dans les enfers. Rac. *Kèphalè*, tête.

2. — Surnom de Diane. *V.* Triformis.

Triceps, surnom que les Romains donnaient à Mercure à raison de ses emplois divers dans le ciel, sur la terre, et dans les enfers. Rac. *caput*, tête.

Triclaria. Diane, ainsi nommée parcequ'elle avait un temple dans un canton possédé par trois villes, Aroé, Antée, Messatis. Rac. *Tris, ter;* et *clèros*, sort, héritage. Les habitants des trois villes qu'on vient de nommer s'assemblaient tous les ans au temple de la déesse, et la nuit qui précédait la fête se passait en dévotion. La prêtresse était toujours une vierge, obligée de rester telle jusqu'à son mariage; et pour lors le sacerdoce passait à une autre.

1. Tricolonus, fils de Lycaon, fondateur de Tricolone, ville d'Arcadie.

2.—Descendant du précédent, un des prétendants d'Hippodamie.

Tricosus, surnom d'Hercule, parcequ'il était velu. Rac. *Thrix*, poil.

Tricrena, endroit d'Arcadie, où *Pausanias* place la naissance de Mercure. *liv.* 8, *c.* 16.

Trictiries, Trictyes, fêtes consacrées à Mars, surnommé Enyalius, dans lesquelles on lui immolait trois animaux, comme dans les *Suovetaurilia* des Romains.

Trident (*Icon. l.*), sceptre à trois pointes, ou fourche à trois dents, symbole de Neptune, qui marque son triple pouvoir sur la mer, de la conserver, de la soulever, et de l'apaiser. C'était une espèce de sceptre dont les rois se servaient autrefois, ou plutôt un instrument marin ou harpon dont on fait souvent usage en mer pour piquer les gros poissons que l'on rencontre. Ce furent les Cyclopes qui en firent présent à Neptune dans la guerre contre les Titans. On dit que Mercure lui vola un jour son trident; c'est-à dire qu'il devint habille dans la navigation. Ce trident entr'ouvrait la terre, chaque fois que Neptune l'en frappait.

Tridentifer, Tridentiger, *le dieu qui porte le trident*, Neptune.

Triétérides, Triétériques, Triennales, fêtes de trois en trois ans qu'observaient les Béotiens et les Thraces en l'honneur de Bacchus, et en mémoire de l'expédition des Indes qui dura trois ans. Cette solemnité était célébrée par des matrônes divisées en bandes, et par des vierges qui portaient des thyrses: les unes et les autres, saisies d'enthousiasme ou d'une fureur bachique, chantaient l'arrivée de Bacchus, qu'elles croyaient présent à leur compagnie durant cette fête, et même vivant et conversant avec les hommes. Ces fêtes étaient signalées par toutes sortes d'excès et de débauches.

Trifaux, *le chien aux trois gosiers*, Cerbère. Rac. *faux, cis*, gosier.

Triformis Déa, *la déesse à trois faces ou à trois têtes:* c'était Hécate, qui, selon *Servius*, présidait à la naissance, à la vie, et à la mort; présidant à la naissance, elle s'appelait Lucine; à la santé, Diane; à la mort, Hécate. *V.* Hécate. C'était aussi une épithète de la Chimère.

Trigæ, char à trois chevaux qui fut long-temps en usage à Rome dans les jeux du Cirque.

Trigémina, surnom de Minerve, chez les Egyptiens.

1. Trigla, endroit d'Athènes où l'on offrait à Hécate un mulet, poisson de mer que les Grecs appelaient Trigla.

2.—(*Myth. Celt.*), nom d'Hécate chez les Vandales et les peuples de la Lusace, à cause de ses trois têtes. Ces peuples nourrissaient en son honneur un cheval noir dont un prêtre était chargé de prendre soin pour en tirer des présages dans les combats.

3. — ou Triglova. (*M. Slav.*) Quelques Slavons nommaient ainsi une divinité qui répondait à Diane. Elle devait ce nom à sa statue, qui avait trois têtes, comme la triple Hécate.

Triglantine, surnom d'Hécate, pris du *trigla*, mulet, poisson de mer qu'on lui offrait à certains jours et en certains lieux.

Triglina. *V.* Triglantine.

Trigone, nourrice d'Esculape.

Trimurti, Tritvam (*M. Ind.*), *réunion des trois puissances;* trinité des Indiens, composée de Bruma, Shiva et Wishnou, dont le premier est le pouvoir créateur, le second le pouvoir destructeur, et le troisième le pouvoir conservateur. Cette opinion est l'altération du dogme d'une seule divinité réunissant les trois attributs, celui de créer, celui de conserver, et celui de détruire. Ces trois divinités sont adorées dans plusieurs pagodes de la côte de Coromandel sous des figures humaines à trois têtes, portant nom de *Trimurti,* etc.

Trinoctius, surnom d'Hercule, pris de la longueur de la nuit qui dura, dit-on, autant que trois autres, quand Jupiter vint visiter Alcmène.

Trioculus. *V.* Triophthalmos.

Triomphe. *(Iconol.)* Sur les médailles romaines, le triomphe d'un empereur ou d'un général est, le plus communément, désigné par l'empereur ou le général porté lui-même sur un char triomphal attelé de quatre chevaux, une branche de laurier dans une main, et dans l'autre l'enseigne des légions, c'est-à-dire une aigle au bout d'une haste. La Victoire est souvent représentée sur le char derrière le triomphateur. C'est une petite figure allée, qui d'une main tient une couronne d'olivier, et de l'autre une branche de laurier.

Triones, *bœufs de charrue.* On donna ce nom aux étoiles qui forment les constellations des deux Ourses, que *Virgile* appelle *gemini triones,* comme si ces étoiles étaient autant de bœufs qui labourassent le pole Arctique, où on les voit toujours. Par *septem triones,* on entend la grande Ourse, constellation dont les sept principales étoiles forment ce qu'on appelle ordinairement le Chariot, les quatre premières paraissant faire les quatre roues, et les trois autres le timon. *V.* Calisto.

1. Triopas, roi de Thessalie, père de Mérope.

2. — Fils de Neptune et de Canace, père d'Erésichthon.

Triophthalmos, *qui a trois yeux,* surnom de Jupiter, au rapport de *Pausanias,* qui nous apprend que dans la prise de Troie on avait trouvé une statue de ce dieu avec un troisième œil au milieu du front; ce qui signifiait que c'était lui qui réellement régnait sur le ciel, la terre et les enfers.

Triopius, surnom d'Apollon, particulièrement révéré à Triopie, ville de Carie, où l'on célébrait en son honneur des jeux solemnels dans lesquels on donnait des trépieds aux vainqueurs.

1. Triops, le même que Triopius.

2. — Fils de Neptune.

Triopus, fils du Soleil, donna son nom à un promontoire et à une ville de la Carie.

Tripater, nom que *Lycophron* donne à la constellation d'Orion. *V.* Candaor, Orion.

Triphallus, surnom de Priape.

Triphylius. Sous ce nom, Jupiter avait un temple magnifique en Elide.

Triphylus, fils d'Arcas et de Laodamie, fille d'Amyclas, roi de Lacédémone. Selon *Polybe,* la Triphylie lui devait son nom; suivant *Strabon,* il venait de ce que trois tribus ou peuplades, les Apéens, les Minyens et les Eléens, s'étaient réunis pour habiter ce pays.

Triplices Deæ, les trois Parques.

Tripodiphorique, hymne chanté par des vierges, pendant qu'on portait un trépied dans une fête en l'honneur d'Apollon. Cet hymne était au nombre des Parthénies.

Tripontei, fête grecque dont *Hésychius* fait mention, mais sur laquelle il ne nous a laissé aucun détail.

Triptolème, fils de Céléus et de Néera ou de Métanire, fut ministre de Cérès, qui lui enseigna l'agriculture. Selon la fable, Cérès, indignée de l'enlèvement de sa fille, auquel les dieux avaient consenti, résolut de vivre errante parmi les hommes, sous la forme d'une mortelle. Elle arriva à la porte d'Eleusis, où elle s'assit sur une pierre. Céléus, roi des Eleusiens, l'engagea à venir

venir loger chez lui. Son fils Triptolème, encore enfant, était malade d'une insomnie qui l'avait réduit à l'extrémité. Cérès le baise en arrivant, et par ce seul baiser lui rend la santé. Non contente de cela, elle se charge de son éducation, et se propose de le rendre immortel : pour cet effet elle le nourrit le jour de son lait divin, et le met la nuit sous la braise pour le dépouiller de tout ce qu'il avait de terrestre. L'enfant croissait à vue d'œil, et d'une manière si extraordinaire, que son père et sa mère eurent la curiosité de voir ce qui se passait. Métanire, voyant Cérès prête à mettre son fils dans le feu, fit un grand cri, ce qui interrompit les desseins de Cérès sur Triptolème. Cette fable n'a d'autre fondement que l'introduction du culte de Cérès dans la Grèce par Triptolème roi d'Eleusis, lequel se fit initier des premiers dans les mystères de la déesse, et pour cela passa par toutes les épreuves que l'on employait dans ces occasions.

Cérès apprit l'agriculture à Triptolème, lui donna ensuite un char tiré par deux dragons, l'envoya par le monde pour y établir le labourage, et le pourvut de bled à cet effet. Les Eleusiens, qui en reçurent les premiers l'usage, voulurent en consacrer la mémoire par une fête. Cérès en régla les cérémonies, et commit Triptolème, avec trois autres personnes de la ville pour y présider. Ce char, tiré par des dragons ailés, est un vaisseau sur lequel ce prince porta des bleds en différentes contrées de la Grèce, pour apprendre à le semer, après l'avoir semé dans l'Attique. Dans son voyage, il échappa heureusement des mains du tyran Lyncus, qui, jaloux de sa réputation, voulait le faire mourir. *V.* Lyncus.

« Triptolème, dit *Justin,* trouva » l'art d'ensemencer les terres : ce » fut à Eleusine qu'il en produisit » l'invention, et ce fut aussi en » l'honneur de cette invention qu'on » consacra des nuits pour les initia- » tions. » Les Athéniens honoraient Triptolème comme un dieu : ils lui avaient érigé un temple et un autel, et lui avaient consacré une aire à battre le bled.

Tripudium, c'est le mot latin dont on se servait en général pour exprimer l'auspice forcé, c'est-à-dire l'auspice qui se prenait par le moyen des poulets qu'on tenait dans une espèce de cage ; à la différence des auspices qui se prenaient quelquefois lorsqu'un oiseau libre venait à laisser tomber quelque chose de son bec : lorsqu'en prenant les auspices par les poulets sacrés, il leur était tombé du bec quelque morceau de la pâte qu'on avait mise devant eux, cela s'appelait *tripudium solistimum;* ce qui était regardé comme le meilleur augure qu'on pût avoir. Il y avait encore le *tripudium sonivium,* dont le nom est pris du son que faisait en tombant par terre quelque chose que ce fut, lorsque c'était par accident et sans avoir été touchée. Alors on tirait des présages bons ou mauvais, suivant la qualité du son.

Trismégiste, *trois fois grand*, ou Hermès, philosophe égyptien qui dans cette langue se nommait Taüth, était conseiller d'Osiris roi d'Egypte, et d'Isis son épouse. On lui attribue l'invention d'une infinité de choses utiles à la vie, entr'autres de l'écriture, soit ordinaire, soit hiéroglyphique, des premières lois des Egyptiens, des sacrifices, de l'harmonie, de l'astrologie, de la lutte et de la lyre. Un autre *Hermès* traduisit les ouvrages du précédent sur la médecine, l'astrologie et la théologie égyptienne. Ces ouvrages ne sont pas parvenus jusqu'à nous. *V.* Hermès, Mercure.

Trisna *(Myth. Slav.),* ancien mot slavon qui signifie *faire un festin à la mémoire d'un trépassé.* Il exprimait par conséquent un usage en vigueur chez diverses peuplades, telles que les Radimitschs, les Krivitschs, les Viattischs, et les Sévérains. Ces nations commençaient par une *trisna,* c'est-à-dire un festin ; puis, ils brûlaient le corps mort sur

un bûcher; et mettant les cendres et les os à demi brûlés dans un vase, ils l'exposaient sur une colonne près des grands chemins.

Trisolympionique, épithète qu'on donnait aux athlètes qui avaient remporté trois fois le prix aux jeux olympiques.

Tristesse. *(Iconol.)* On l'a caractérisée par une femme éplorée, ayant les cheveux abattus, et un serpent qui lui ronge le sein. (*V.* Affliction, Douleur.) *Hésiode*, dans son poëme intitulé *le Bouclier d'Hercule*, nous fait cette description de la Tristesse, dont les détails sont peut-être un peu trop bas : « La » Tristesse, dit-il, se tenait près » de là, toute baignée de pleurs, » pâle, sèche, défaite, les genoux » fort gros, et les ongles très longs. » Ses narines étaient une fontaine » d'humeurs; le sang coulait de ses » joues; elle grinçait les dents, et » se couvrait les épaules de pous- » sière. »

Trite, Danaïde, épouse d'Encélade.

Tritia, fille de Triton, après avoir été prêtresse de Minerve, fut aimée de Mars, et de ce commerce naquit Mélanippe, qui bâtit dans l'Achaïe une ville, à laquelle il donna le nom de sa mère. Les habitants de cette ville observaient religieusement l'usage de sacrifier tous les ans à Mars et à Tritia.

Tritogénie, surnom de Pallas, née de la tête de Jupiter.

1. Triton, fils de Neptune et d'Amphitrite, selon *Hésiode*, était un demi-dieu marin, dont la figure offrait jusqu'aux reins un homme nageant, et, pour le reste du corps, un poisson à longue queue. C'était le trompette du dieu de la mer, qu'il précédait toujours en annonçant son arrivée au son de sa conque; quelquefois il est porté sur la surface des eaux; d'autres fois il paraît dans un char traîné par des chevaux bleus. Au haut des temples de Saturne, on plaçait communément la figure de Triton. Les poètes attribuent à Triton un autre office que celui d'être trompette de Neptune; c'est de calmer les flots, et de faire cesser les tempêtes : ainsi, dans *Ovide*, Neptune voulant rappeler les eaux du déluge, commanda à Triton d'enfler sa conque, au son de laquelle les eaux se retirèrent; et, dans *Virgile*, lorsque Neptune veut apaiser la tempête que Junon avait excitée contre Enée, Triton, assisté d'une Néréide, fait ses efforts pour sauver les vaisseaux échoués.

Les poètes admettent plusieurs Tritons, avec les mêmes fonctions et la même figure. On voyait à Tanagre, en Béotie, dans le temple de Bacchus, une belle statue d'un Triton, dont les Tanagréens racontaient ainsi l'origine, au rapport de *Pausanias* : « Les femmes les plus » considérables de Tanagre étaient » initiées aux mystères de Bacchus: » un jour étant descendues sur le » bord de la mer pour se purifier, » comme elles étaient dans l'eau, un » Triton se jeta sur elles. Dans ce » pressant besoin, elles adressèrent » leurs vœux à Bacchus, qui aussi- » tôt vint à leur secours, combattit » le Triton et le tua. » *Pausanias* explique cette fable, en disant qu'un Triton caché sous l'eau, se jetait sur les bestiaux qui venaient boire ou paître en ce lieu; il attaquait même les pêcheurs dans leurs barques. Les Tanagréens s'avisèrent de mettre une cruche de vin sur le bord de la mer; le Triton, attiré par l'odeur, ne manqua pas d'en venir boire; et les fumées du vin lui portant à la tête, il s'endormit, et se laissa tomber du haut d'une falaise. Un Tanagréen, qui se trouva là par hasard, l'ayant vu, lui coupa la tête avec sa hache; et parceque l'ivresse avait causé sa mort, on imagina que Bacchus l'avait tué.

2. — Marais de Béotie. *V.* Tritonis.

1. — Tritonia. Minerve, sous ce nom, était adorée chez les Phénéates.

2. — Surnom de Vénus, *portée par des Tritons*.

3. — Surnom d'Athènes, qui

était sous la protection de Minerve.

TRITONIDE, lac de Lybie, sur les bords duquel les habitants célébraient, en l'honneur de Minerve, une fête annuelle, où les filles, partagées en deux bandes, se battaient à coups de pierres et de bâtons, et regardaient comme de fausses vierges, celles qui mouraient de leurs blessures.

1. TRITONIS, surnom de Minerve, élevée sur les bords d'un marais nommé Triton, en Béotie.

2. — Nymphe, qu'Amphithémis rendit mère de Céphalion et de Nasamon.

TRITOPATORIES, solemnité dans laquelle on priait les dieux pour la conservation des enfants.

TRITOPATRÉUS, un des Dioscures Anaces. *V.* DIOSCURES.

TRIUMPHUS, surnom de Bacchus.

TRIVESPER LÉO, *le lion des trois nuits*, périphrase, par laquelle les poètes expriment Hercule conçu dans une triple nuit.

TRIVIA, surnom de Diane ou d'Hécate, parceque, dit *Varron*, on la mettait au point où aboutissaient trois chemins, ou parcequ'elle est la même que la Lune.

TRIVIÆ ANTRUM, endroit de la vallée d'Aricie, où résidait la nymphe Egérie. *Mart.* 6, *ep.* 47.

TRIVIUS, surnom de Mercure, qui, comme messager des dieux, présidait aux chemins.

TRIUMPHALIS, surnom sous lequel Evandre érigea une statue à Hercule. Celle qu'il avait dans le Marché aux bœufs, *Forum boarium*, était vêtue d'un habit triomphal, toutes les fois qu'il y avait un triomphe.

TROADE, contrée de l'Asie Mineure, ainsi nommée de la fameuse ville de Troie, sa capitale. Si on prend la Troade pour tout le pays soumis aux Troyens, ou pour le royaume de Priam, elle comprenait presque toute l'étendue du pays que l'on entend sous le nom de Mysie, et sous celui de petite Phrygie; mais, si on la restreint à la province où était la ville de Troie, et qui était la Troade propre, elle ne comprenait que le pays qui était entre la Dardanie au nord et au nord oriental, le pays des Lélèges à l'est méridional, l'Hellespont et la mer Egée à l'ouest.

TROCHOÏS, lac de l'isle de Délos, près duquel étaient nés Apollon et Diane.

TROEZENIUS HÉROS, Lélex, né dans le Péloponèse, où était Trézène.

1. TROIE, ville célèbre de l'Asie Mineure, sur le bord de la mer. Laomédon la fit environner de si fortes murailles, qu'on attribua cet ouvrage à Apollon, dieu des beaux arts. Les fortes digues qu'il fallut faire contre les vagues de la mer, passèrent pour l'ouvrage de Neptune; et comme dans la suite les vents et les inondations ruinèrent une partie de ces ouvrages, on publia que Neptune s'était vengé du perfide Laomédon. *V.* NEPTUNE, APOLLON, LAOMÉDON.

Le siége de Troie dura dix ans: la destinée de cette ville, selon *Homère*, dépendait d'Hector; Troie devait se défendre tant qu'il serait en vie, c'est-à-dire, que ce prince fut son plus grand défenseur. Les poètes postérieurs à *Homère* ont publié que la ruine de Troie était attachée à certaines fatalités qui devaient être accomplies auparavant. La première était qu'elle ne pouvait être prise, s'il n'y avait parmi les assiégeants un descendant d'Eacus. (*Voyez* ACHILLE, PYRRHUS.) Secondement, il fallait avoir les flèches d'Hercule. (*V.* PHILOCTÈTE.) En troisième lieu, on devait enlever le Palladium. (*V.* PALLADIUM.) Il fallait, quatrièmement, empêcher que les chevaux de Rhésus ne bussent de l'eau du Xanthe. (*Voy.* RHÉSUS.) La cinquième fatalité était la mort de Troïle, fils de Priam, et la destruction du tombeau de Laomédon. Enfin Troie ne pouvait être prise, sans que les Grecs eussent dans leur armée Télèphe, fils d'Hercule et d'Augé, allié des Troyens. *V.* TÉLÈPHE.

A la fin de la dixième année, les Grecs, lassés d'un si long siége, et

rebutés de tant d'attaques infructueuses, eurent recours à un stratagème. Ils s'avisèrent de construire, suivant les leçons de Pallas, un cheval énorme, haut comme une montagne, composé de planches de sapin, artistement jointes ensemble, et ils publièrent que c'était une offrande qu'ils consacraient à cette déesse, pour obtenir un heureux retour. On tira ensuite au sort les soldats qui devaient être renfermés dans les flancs de cet énorme cheval. Les Troyens voyant ce colosse sous leurs murs, se proposèrent de le faire entrer dans leur ville, et de le placer dans la citadelle. On abat une partie des murailles de la ville, on fait entrer ce monstre fatal, et on le place à la porte du temple de Minerve. La nuit suivante, pendant que tout le monde dormait profondément, le traître Sinon va ouvrir les flancs du cheval, et fait sortir les Grecs qui y étaient cachés. Sur cette fable de *Virgile*, *Pausanias* s'explique ainsi : « Ce fameux cheval » de bois était certainement une » machine de guerre, propre à ren- » verser des murs; ou bien il faut » croire que les Troyens étaient des » gens stupides, des insensés, qui » n'avaient pas ombre de raison. » On croit que cette machine est celle qu'on a depuis appelée *aries*, ou belier. D'autres ont dit que les Grecs firent réellement semblant de se retirer, qu'ils posèrent une embuscade dans une caverne voisine; que les Troyens, croyant n'avoir plus rien à craindre des Grecs, gardèrent négligemment leurs murailles, et se livrèrent à la joie et à la débauche; que les Grecs cachés escaladèrent les murs pendant la nuit, tuèrent les gardes, et ouvrirent les portes à toute l'armée, qui saccagea et brûla la ville cette même nuit. *Voyez* Sinon, Laocoon.

2. — Ville bâtie sur les bords du Nil, dut son origine à l'anecdote suivante, que raconte *Diodore de Sicile* : « Ménélas revenant d'Ilium » avec un grand nombre d'esclaves, » fut contraint d'aborder en Egypte. » Les Troyens s'y révoltèrent con- » tre lui, se rendirent maîtres d'un » poste, et y combattirent, jusqu'à » ce qu'ayant assuré leur liberté, ils » y fondèrent une ville, à laquelle ils » donnèrent le nom de leur patrie. »

Troïle, fils de Priam, tué par Achille. Les destins avaient arrêté que Troie ne pourrait être prise durant la vie de ce jeune prince. Selon *Lycophron*, Troïle fut aimé d'Achille qui, n'étant point payé de retour, le tua à coups de flèches, dans le temple d'Apollon Thymbréus.

Trois, nombre mystérieux chez les anciens, qui buvaient trois fois en l'honneur des trois Grâces, et crachaient trois fois dans leur sein pour détourner les enchantements.

Le gouvernement du monde était partagé entre trois dieux, Jupiter, Neptune et Pluton. Diane avait trois visages. Il y avait trois Parques, trois Harpyies, trois Hespérides, trois Grâces, trois Sibylles. Les Mères, appelées *Matres* ou *Matræ*, les divinités appelées *Sulevæ* et *Campestres*, sont représentées trois de compagnie. *Théocrite*, dans l'idylle 13, introduit Hylas allant puiser de l'eau à une fontaine, à laquelle présidaient trois nymphes, Eunica, Malis et Xycheia. Entre les peintures antiques qui se sont trouvées à Rome, dans le tombeau de la famille Nasonia, étaient représentées trois nymphes, tenant chacune un vase à la main, à l'entour du cheval Pégase, qui d'un coup de pied fait jaillir de terre la fontaine Hippocrène. *V. l'Idyl.* 11 *d'Ausone, sur le nombre ternaire.*

Troïus Heros, Enée. *Virgile.* Esaque, fils de Priam. *Ovide.*

Trollen, espèce d'esprits follets, qui, selon le démonographe *Le Loyer (des Spectres)*, se louent dans le Nord en habit de femme ou d'homme, et s'emploient aux services les plus honnêtes de la maison.

Trompe d'éléphant, attribut d'Alexandrie et de l'Afrique.

Tromperie. *(Iconol.)* Elle se peint belle et riante, présentant d'un air gracieux une corbeille de

fleurs qui cachent un serpent. Elle tient derrière elle plusieurs hameçons. Ses jambes sont terminées en queue de serpent, ce qui marque qu'elle rampe pour s'élever et pour parvenir à ses fins.

TROMPETTE. Il y avait à Corinthe un temple sous le titre de Minerve *Trompette,* bâti par Hégélaüs, fils de Tyrrhène, pour honorer la mémoire de son père, inventeur de la trompette. *V.* RENOMMÉE, CLIO, MISÈNE. *En forme de conque, V.* TRITON.

TROMPETTES, fête et solemnité célébrées chez les anciens Hébreux et chez les Juifs modernes, mais avec quelque différence.

Elle se célébrait chez les anciens le premier jour du septième mois dans l'année sainte, qui était le premier de l'année civile. Ce mois s'appelait *Tisri,* et répondait à la lune de Septembre. On annonçait le premier jour de l'année au son des trompettes. Ce jour était solemnel. Toute œuvre servile y était défendue; on y offrait, au nom de la nation, un holocauste solemnel d'un veau, de deux beliers, et de sept agneaux de l'année, avec les offrandes de farine, de vin, que l'on avait coutume de joindre à ces sortes de sacrifices. L'Ecriture ne nous apprend point la raison de l'établissement de cette fête. *Théodoret* croit que c'était en mémoire du tonnerre que l'on avait entendu sur le mont Sinaï, lorsque Dieu y donna sa loi. Les rabbins veulent que ce soit en mémoire de la délivrance d'Isaac, à la place duquel Abraham immola un belier. Aujourd'hui les Juifs ont coutume ce soir-là de se souhaiter une bonne année, de faire meilleure chère qu'à l'ordinaire, de sonner de la trompette à trente diverses fois. *Léon de Modène* remarque qu'il y a eu autrefois dispute entre les rabbins sur le temps auquel le monde a commencé, les uns prétendant que c'était au printemps, les autres en automne; que ce dernier sentiment a prévalu, et que c'est sur cela qu'est fondée la fête des *trompettes,* qu'on célèbre au commencement de Tisri, qui répond à Septembre. Pendant cette fête, qui dure les deux premiers jours du mois, le travail et les affaires sont suspendus. Les Juifs tiennent par tradition que ce jour-là Dieu juge les actions de l'année précédente, et dispose des événements de celle où l'on va entrer; c'est pourquoi, dès le premier jour du mois précédent, ou du moins huit jours avant la fête des *trompettes,* la plupart vaquent aux œuvres de pénitence et de mortification; et, la veille, plusieurs se font donner trente-neuf coups de fouet, par forme de discipline. Le premier soir qui commence l'année et qui précède le premier jour de Tisri, en revenant de la synagogue, ils se disent l'un à l'autre : *Soyez écrit en bonne année;* et l'autre répond, *et vous aussi.* Lorsqu'ils sont dans leur maison, on sert sur la table du miel et du pain levé, et tout ce qui peut faire augurer une année abondante et douce. Il y en a plusieurs qui vont le matin de ces deux fêtes vêtus de blanc à la synagogue, en signe de pureté et de pénitence. Parmi les Allemands, quelques uns portent l'habit qu'ils ont destiné pour leur sépulture. On récite ce jour-là dans la synagogue plusieurs prières et bénédictions particulières. On y tire solemnellement le *Pentateuque* de l'armoire, et l'on y lit, à cinq personnes, le sacrifice qu'on faisait ce jour-là. Ensuite on sonne trente fois du cor, tantôt d'une manière fort lente, et puis fort brusque. Ils disent que c'est pour faire songer au jugement de Dieu, pour intimider les pécheurs, et les porter à la pénitence. Après quelques prières, il s'en retournent à la maison, ils se mettent à table, et passent le reste du jour à entendre quelques sermons, et à d'autres exercices de dévotion. Les deux jours de la fête se passent dans de semblables cérémonies.

Pour se préparer à la fête des *trompettes,* ou du commencement de l'année civile, plusieurs Juifs se

plongent dans l'eau froide ; ils confessent leurs péchés, et se frappent la poitrine. Ils s'y plongent entièrement, afin de paraître purs aux yeux de Dieu. Ils croient que ce jour-là Dieu assemble son conseil ou ses anges, et qu'il ouvre ses livres pour juger tous les hommes. On ouvre, selon eux, trois sortes de livres : *le livre de vie*, pour les justes ; *le livre de mort*, pour les méchants ; *le livre des hommes qui tiennent le milieu*, pour ceux qui ne sont ni tout-à-fait bons, ni tout-à-fait mauvais. Il y a dans les deux livres de vie et de mort deux espèces de pages, l'une pour cette vie, et l'autre pour l'éternité ; car il arrive souvent que les méchants ne sont pas châtiés en cette vie suivant leurs démérites ; et que les justes y sont traités avec rigueur, comme s'ils avaient encouru la colère de Dieu. Cette conduite du Seigneur fait, selon eux, que l'on n'est jamais sûr de son état, et qu'on est toujours dans l'incertitude si on est digne d'amour ou de haine. Pour ceux qui ne sont pas tout-à-fait bons ou mauvais, ils ne sont écrits nulle part, disent les Juifs ; Dieu attend jusqu'au jour de l'expiation, qui est le dixième de l'année, s'ils se convertiront. Ce jour-là il porte contre eux son jugement de vie ou de mort, selon leurs mérites.

La trompette doit être une corne de belier ; celle de bœuf ou de veau n'est pas bonne : elle doit être courbe, et non pas droite ; quand même on l'aurait volée, on pourrait s'en servir, parceque l'ordre de sonner de la trompette et la défense de voler sont deux préceptes différents. Si la corne avait servi à un chrétien, il faudrait la jeter ; quand même elle serait fendue, elle ne laisse pas d'être bonne, pourvu que la fente soit en travers ; car, si la fente s'étend le long de la corne, elle ne vaut rien. Quand on est rassemblé dans la synagogue, un prêtre, un lévite et trois Israélites sont choisis pour lire la loi ce jour-là ; ensuite un des cinq se lève et prenant la corne, prononce ces paroles : « Béni soyez-vous, » Dieu d'Abraham, d'Isaac et de » Jacob, qui nous sanctifiez, en » nous ordonnant d'entendre le son » de la trompette ! » Ensuite il sonne du cornet de trois manières différentes, qu'on appelle *tischrat*, *taschiat* et *tarast*. Tout le monde récite alors la prière des trompettes, après laquelle on sonne encore plusieurs fois du cornet, et puis chacun se retire, en faisant une espèce de bourdonnement qui imite le son de la trompette.

Tropæa, surnom de Junon, censée présider aux triomphes ; cérémonies où toujours on lui offrait des sacrifices.

Tropæuchus, surnom donné à Jupiter, parcequ'il présidait aux triomphes. Rac. *Tropaion*, trophée ; *échein*, avoir, obtenir.

Tropæus, surnom de Jupiter (Rac. *Trepein*, tourner.) parcequ'il mettait en fuite les ennemis. On le prend aussi quelquefois dans le même sens que Tropæuchus.

Trophæus. *V.* Tropæuchus.

Trophées. (*Iconol.*) (*V.* Victoire, Bataille.) Les trophées d'armes sont employés sur les médailles des empereurs, pour désigner les victoires qu'ils ont remportées.

Sur une médaille de Sévère, dont l'inscription porte *Invicto Imp.*, on voit un simple tronc d'arbre orné de différentes armes. Enée, dans le onzième livre de l'*Enéide*, érige un pareil trophée, composé des dépouilles de Mézence, qu'il consacre au dieu de la guerre.

Les Grecs élevèrent les premiers ces sortes de trophées pour honorer leurs capitaines qui avaient mis les ennemis en fuite ; ils ôtaient les branches du premier arbre qu'ils rencontraient dans le lieu où la déroute était arrivée, et ne laissant que le tronc, ils y suspendaient les boucliers, les casques, les cuirasses, et les autres sortes d'armes que l'ennemi avait abandonnés en fuyant. Par la suite, ce peuple, enflé de ses victoires, ne se contenta plus de simples trophées qui n'existaient que l'espace

de quelques jours; on en érigea de marbre et de bronze. *Plutarque* blâme, avec raison, ces derniers trophées, qui subsistant toujours, ne servaient qu'à nourrir un désir de vengeance par le souvenir des maux soufferts et des injures reçues.

Trophoniens, jeux en l'honneur de Trophonius, dans lesquels la jeunesse de la Grèce venait étaler son adresse. On les célébrait à Lébadée, ville de Béotie.

1. Trophonius, nom d'un oracle fameux dans la Béotie, lequel se rendait avec plus de cérémonie que celui d'aucun dieu, et subsista même long-temps après que ceux de la Grèce eurent cessé. Trophonius, dont l'oracle portait le nom, n'était cependant qu'un héros, et même, suivant quelques auteurs, un brigand et un scélérat. Il était fils, ainsi qu'Agamède, d'Erginus, roi des Orchoméniens. Ces deux frères devinrent de grands architectes : ce furent eux qui bâtirent le temple d'Apollon à Delphes, et un édifice pour les trésors d'Hyriéus. En construisant ce dernier bâtiment, ils avaient pratiqué un secret dont eux seuls avaient connaissance : une pierre qu'ils savaient ôter et remettre sans qu'il y parût leur donnait le moyen de voler chaque nuit l'argent d'Hyriéus, lequel, le voyant diminuer sans qu'on eût ouvert les portes, s'avisa de tendre un piége autour des vases qui renfermaient son trésor, et Agamède y fut pris. Trophonius ne sachant comment le dégager, et craignant que s'il était mis le lendemain à la question il ne découvrît le mystère, lui coupa la tête.

Sans critiquer cette histoire, qui semble être une copie de celle qu'*Hérodote* raconte au long d'un roi d'Égypte et de deux frères qui lui volaient son trésor par un semblable stratagême, on observera que *Pausanias* ne nous apprend rien de Trophonius, et qu'il dit seulement que la terre s'étant entr'ouverte sous ses pieds, il fut englouti tout vivant dans cette fosse, qu'on nomma la *fosse d'Agamède*, et qui se voyait dans un bois sacré de Lébadée, avec une colonne que l'on avait élevée au-dessus.

Son tombeau resta quelque temps dans l'oubli, lorsqu'une grande sécheresse affligeant la Béotie, on eut recours à l'oracle de Delphes; mais Apollon, qui voulait reconnaître le service que lui avait rendu Trophonius en bâtissant son temple, répondit par sa Pythie que c'était à Trophonius qu'il fallait avoir recours, et l'aller chercher à Lébadée. Les députés s'y rendirent en effet, et en obtinrent une réponse qui indiqua les moyens de faire cesser la stérilité. Depuis ce temps on consacra à Trophonius le bois où il était enterré, et au milieu de ce bois on lui éleva un temple où il recevait des sacrifices et rendait des oracles. *Pausanias*, qui avait été lui-même consulter l'oracle de Trophonius, nous en a laissé une description fort ample, dont voici l'abrégé :

« Lébadée, dit cet historien, est » une ville de Béotie au-dessus de » Delphes, et aussi ornée qu'il y » en ait en Grèce : le bois sacré » de Trophonius n'en est que fort » peu éloigné, et c'est dans ce bois » qu'est le temple de Trophonius, » avec sa statue, de la main de *Pra-* » *xitèle*.

» Lorsqu'on vient consulter son » oracle, il faut pratiquer certaines » cérémonies. Avant de descendre » dans l'antre où l'on reçoit la ré- » ponse, il faut passer quelques » jours dans une chapelle dédiée au » bon Génie et à la Fortune. Ce » temps est employé à se purifier » par l'abstinence de toutes les choses » illicites, et à faire usage du bain » froid, car les bains chauds sont » défendus; ainsi on ne peut se la- » ver que dans l'eau du fleuve Her- » cine. On sacrifie à Trophonius et » à toute sa famille, à Jupiter sur- » nommé *Roi*, à Saturne, à une » Cérès Europe, qu'on croyait avoir » été nourrice de Trophonius, et » l'on ne vit que de chairs sacrifiées.

» Pour savoir si Trophonius trou- » vait bon qu'on descendît dans son

» antre, il fallait consulter les entrailles de toutes les victimes, surtout celles du belier qu'on immolait en dernier lieu. Si les auspices étaient favorables, on menait le consultant la nuit au fleuve Hercine, où deux enfants de douze ou treize ans lui frottaient tout le corps d'huile. Ensuite on le conduisait jusqu'à la source du fleuve, et on l'y faisait boire de deux sortes d'eau; celle du Léthé qui effaçait de l'esprit toutes les pensées profanes, et celle de Mnémosyne qui avait la vertu de faire retenir tout ce qu'on devait voir dans l'antre sacré. Après tous ces préparatifs on faisait voir la statue de Trophonius, auquel il fallait adresser une prière. On était revêtu d'une tunique de lin ornée de bandelettes sacrées; ensuite de quoi on était conduit à l'oracle.

» Cet oracle était sur une montagne, dans une enceinte de pierres blanches sur laquelle s'élevaient des obélisques d'airain. Dans cette enceinte était une caverne en forme de four, taillée de main d'homme. Là s'ouvrait un trou assez étroit, où l'on ne descendait point par des degrés, mais avec de petites échelles. Lorsqu'on y était descendu, on trouvait encore une petite caverne dont l'entrée était assez étroite; on se couchait à terre, on prenait dans chaque main une certaine composition de miel qu'il fallait nécessairement porter; on passait les pieds dans l'ouverture de cette seconde caverne, et aussi-tôt on se trouvait entraîné au dedans avec beaucoup de force et de vitesse.

» C'était là que l'avenir se déclarait, mais non pas à tous de la même manière : les uns voyaient, les autres entendaient. On sortait de l'antre, couché à terre, comme on y était entré, et les pieds les premiers. Aussi-tôt le consultant était mis dans la chaise de Mnémosyne, où on lui demandait ce qu'il avait vu ou entendu : de là on le ramenait encore dans la chapelle du bon Génie, et on lui laissait le temps de reprendre ses sens. Enfin il était obligé d'écrire sur un tableau tout ce qu'il avait vu ou entendu, ce que les prêtres apparemment interprétaient à leur manière. »

Ce pauvre malheureux ne pouvait sortir de l'antre qu'après avoir été extrêmement effrayé; aussi les anciens tiraient de la caverne de Trophonius la comparaison d'une grande frayeur, comme il paraît par plusieurs passages des poètes, et entr'autres d'*Aristophane*. Ce qui augmentait encore l'horreur de la caverne, c'est qu'il y avait peine de mort pour ceux qui osaient interroger le dieu sans les préparatifs nécessaires.

Cependant *Pausanias* assure qu'un seul homme y avait péri. C'était un espion que Démétrius y avait envoyé pour voir s'il n'y avait point dans ce lieu saint quelque chose qui fût bon à piller. Son corps fut trouvé loin de là, et il y a apparence que son dessein étant découvert, les prêtres le massacrèrent dans l'antre même, et le firent sortir par quelque issue par laquelle ils entraient eux-mêmes sans être aperçus.

Pausanias ajoute à la fin : « Ce que j'écris ici n'est pas fondé sur un ouï-dire : je rapporte ce que j'ai vu arriver aux autres, et ce qui m'est arrivé à moi-même; car, pour m'assurer de la vérité, j'ai voulu descendre dans l'antre et consulter l'oracle. »

« Quel loisir, dit *Fontenelle* dans son *Traité des Oracles*, n'avaient pas les prêtres pendant tous ces différents sacrifices qu'ils faisaient dans l'antre! car assurément Trophonius choisissait ses gens, et ne recevait pas tout le monde. Combien toutes ces ablutions, ces expiations, ces voyages nocturnes et ces passages dans des cavernes étroites et obscures, remplissaient-ils l'esprit de superstition et de crainte! combien de machines pouvaient jouer dans ces ténèbres! L'histoire de l'espion de Démétrius nous apprend qu'il n'y avait pas de sûreté dans l'antre

» pour ceux qui n'y apportaient pas » de bonnes intentions, et, de plus, » qu'outre l'ouverture sacrée qui était » connue de tout le monde, l'autre » en avait une secrète qui n'était » connue que des prêtres. Quand on » s'y sentait entraîné par les pieds, » on était sans doute tiré par des » cordes; et on ne pouvait s'en as- » surer en y portant les mains, puis- » qu'elles étaient embarrassées de ces » compositions de miel qu'il ne fal- » lait pas lâcher. Ces cavernes pou- » vaient être pleines de parfums et » d'odeurs qui troublaient le cer- » veau; ces eaux du Léthé et de » Mnémosyne pouvaient aussi être » préparées pour le même effet. On » ne dit rien des spectacles et des » bruits dont on pouvait être épou- » vanté; et quand on sortait de là » tout hors de soi, on disait ce qu'on » avait vu ou entendu à des gens qui » profitaient de ce désordre, le re- » cueillaient comme il leur plaisait, » y changeaient ce qu'ils voulaient, » ou enfin en étaient toujours les in- » terprètes. »

2. — Surnom de Jupiter.

3. — Surnom de Mercure, qui demeure sous la terre, selon *Cicéron*. On le disait fils de Valens et de Phoronis.

Tros, fils d'Erichthonius, donna son nom à la ville de Troie, qu'on appelait auparavant Dardanie. Ayant fait plusieurs conquêtes sur ses voisins, il envoya son fils Ganymède, accompagné de quelques uns de ses amis, en Lydie, pour offrir des sacrifices dans un temple consacré à Jupiter. Tantale, qui ignorait le dessein de Tros, fit périr le jeune Ganymède: ce qui fut cause d'une longue guerre entre ces deux princes et leurs descendants. *Homère* dit que Jupiter, pour consoler Tros de l'enlèvement de son fils, lui fit présent de fort beaux chevaux. *Voy.* Ganymède, Tantale.

Troupeaux de moutons ou de boeufs. *V.* Admète, Ajax, Apollon, Argus, Cacus, Mercure, Polyphème.

Troyens, *Troja*, jeux qui se pratiquaient à Rome dans le Cirque par les jeunes gens de la première condition, qui couraient à cheval, divisés par escadrons, et figuraient un combat. Enée en fut l'inventeur en Sicile pour exercer son fils Ascagne et les jeunes Troyens de sa suite. *Enéid. liv.* 5. Auguste remit ces jeux en vigueur; et les Romains les conservèrent long-temps après lui.

1. Truie. Cet animal était la victime la plus ordinaire de Cérès et de la déesse Tellus. On sacrifiait à Cybèle une truie pleine. Lorsqu'on jurait quelque alliance, ou qu'on faisait la paix, elles étaient confirmées par le sang d'une truie; c'est ainsi que *Virgile* représente Romulus et Tatius se jurant une alliance éternelle devant l'autel de Jupiter, en immolant une truie, *cæsâ porcâ*.

2. — Qui sert de présage à Enée. Ce prince, au rapport de *Denys d'Halicarnasse*, avait appris de l'oracle de Dodone que, lorsqu'il serait arrivé en Italie, il devait prendre pour guide un animal à quatre pieds, et que dans l'endroit où cet animal serait tombé de fatigue, il devait y bâtir une ville. Au sortir des vaisseaux, comme il se préparait à faire un sacrifice, une truie pleine et prête à faire des petits qui devaient être immolés, rompit ses liens lorsque les prêtres s'en saisissaient pour commencer le sacrifice, et, s'étant échappée de leurs mains, se mit à traverser la campagne. Enée comprit que c'était là le guide annoncé par l'oracle, et le suivit de loin avec quelques uns de ses compagnons, de peur de l'effaroucher, et de le détourner de la voie marquée par les destins. La truie s'éloigna de la mer d'environ vingt-quatre stades, et gagna le sommet d'une colline où elle tomba de lassitude. Enée, réfléchissant sur la situation de ce lieu peu commode, doutait s'il devait obéir à l'oracle, lorsqu'il entendit une voix qui venait du bois voisin, sans apercevoir personne: cette voix lui ordonnait de bâtir au plutôt une ville en cet endroit; que les destins réservaient aux Troyens

un établissement plus considérable, après qu'ils auraient demeuré dans celui-ci autant d'années que la truie ferait de petits. Enée obéit à la voix céleste, et bâtit là sa ville de Lavinium. Le jour d'après, la truie mit bas trente petits : ce qui apprit à Enée que, trente ans après, les Troyens bâtiraient une ville plus considérable. Enée immola à ses dieux Pénates, sur le lieu même, la mère avec ses trente petits. *V.* Lavinium.

Trutina Hermetis, balance d'Hermès; terme d'astrologie judiciaire, lequel signifie une méthode artificielle d'examiner et de rectifier la nativité ou l'horoscope, pris du moment de la naissance d'une personne, en remontant au moment de sa conception, et déterminant quel était alors l'état des cieux; ressource que les astrologues se ménagent, pour sauver l'honneur de leurs prédictions.

Tschaidi (*Myth. Jud.*), divinité femelle, la mère de toutes les divinités subalternes. *Voyez* Malabar.

Tschernobog, ou Tschernoy-Bog. (*Myth. Slav.*) Quelques Slavons Varaignes reconnaissaient cette divinité pour malfaisante, et lui faisaient des sacrifices où le sang était toujours répandu. Les prières qu'ils adressaient à ce dieu étaient lugubres, et les victimes jetaient l'effroi dans les cœurs. Il paraît que ce dieu répondait à l'Arimane des Perses. Les Allemands traduisent ce nom par le *dieu noir*.

Tschiven (*Myth. Ind.*), dieu mâle, une des deux divinités émanées du *Vastou*, substance suprême. *V.* Malabar.

Tschoudo-Morskoe, monstre marin. (*Myth. Slav.*) Il était subordonné au roi de la mer; quelques uns le prennent pour un Triton, et lui attribuent l'emploi de cette divinité subalterne. Il paraît qu'il était représenté sous la forme la plus hideuse et la plus bizarre.

Tschour (*Myth. Slav.*), divinité qui présidait aux arpentages. *Lomonosoff* la prend dans ses poésies pour un dieu défenseur des champs et des terres labourées, et la compare au dieu Terme des Romains.

Tse-fu (*Myth. Chin.*), *père docteur*, titre qui distingue le bonze qui préside aux confréries dévotes de jeûneurs.

Tsigokten (*Myth. Jap.*), un des quatre grands dieux du trente-troisième ciel.

Tsuiquam. (*Myth. Chin*). *V.* Cang-Y.

Tubilustre, fête que les Romains célébraient au mois d'Avril. On purifiait les trompettes militaires en sacrifiant un agneau femelle à l'entrée du temple de Saturne.

Tuccia, Tucia, ou Tutia, vestale, qui, accusée d'avoir violé son serment, prouva son innocence en puisant de l'eau dans un crible qu'elle porta du Tybre au temple de Vesta. *Pline* place ce fait l'an de Rome 519, lorsqu'on ferma pour la première fois depuis Numa le temple de Janus. La maison *Crivelli*, en Italie, avait ingénieusement pris pour ses armes une vestale avec un crible.

Tuchefli, ou Tu-cheki (*Myth. Chin.*), nom sous lequel les Tartares Tumets adorent le dieu Foé. *V.* Foé.

Tuiston (*Myth. Celt.*), dieu né de la Terre, ou de Tis ou Tuis, le dieu suprême, que les Germains, au rapport de *Tacite*, célébraient dans leurs vers. Il donna des lois aux Germains, les poliça, établit parmi eux des cérémonies religieuses, et fut mis après sa mort au rang des dieux. Une des principales cérémonies de son culte était de chanter ses louanges mises en vers. *César* croit que c'était le même que Pluton.

Tulla, une des compagnes de l'amazone Camilla, dans l'*Enéide*, *liv.* 11.

Tumulte, dieu guerrier, fils de Mars.

Tundes. (*Myth. Jap.*) Les Japonais désignent, sous ce nom, des prêtres revêtus d'une dignité ecclésiastique de la religion de Budsdo, qui répond à celle d'évêques. Ils tien-

nent leurs pouvoirs et leur consécration du souverain pontife de leur religion, appelé *Siaka*. (*V.* ce mot.) C'est l'empereur séculier du Japon qui nomme ces *tundes* ; le siaka confirme son choix, et leur accorde le droit de dispenser dans les cas ordinaires, et d'appliquer aux vivants et aux morts, les mérites des dieux et des saints.

Turbé (*Myth. Mah.*), sépulcre des Turcs. Ils sont faits comme une chapelle ronde. Les grands seigneurs, leurs femmes et leurs enfants y sont inhumés, et les représentations sont couvertes de grands poêles de velours noir ou tanné, richement brodé des chiffres du nom de la personne, avec sa ceinture, son turban et sa coiffure. Ces turbés sont joints aux mosquées.

Turcol (*Myth. Ind.*), espèce d'hermitage que les brahmanes se construisent, et où ils vivent.

Turms, nom étrusque de Mercure, qui paraît revenir au mot *Fax*, flambeau, et désigner l'astre qui répand la chaleur et la lumière.

Turnus, roi des Rutules, fils de Daunus et de Vénilie, et neveu de la reine Amate, fut élevé dans le palais de Latinus, et se flattait d'épouser la princesse Lavinie. Mais les dieux, par d'effrayants prodiges, s'opposaient à cette union. Turnus, voyant qu'on lui préférait Enée, se met à la tête des Rutules, et porte la guerre au sein du Latium. Après deux batailles perdues contre les Troyens, il consent à un combat singulier avec Enée, et demande à Latinus que Lavinie soit le prix de la victoire. Le combat s'engage; Turnus épuise ses forces en lançant à son rival une pierre énorme qui servait de borne à un champ; il est blessé à la cuisse, tombe et demande la vie; mais le souvenir du jeune Pallas, immolé par le Rutule, rend sourd à ses prières Enée, qui lui plonge son épée dans la gorge, et s'assure par la mort de son rival l'empire du Latium.

Turrigera, Turrita, surnom de Cybèle, représentée avec une tour sur la tête.

Tusculus, fils d'Hercule, donna son nom à cette partie de l'Italie qui depuis fut appelée Tyrrhénie. *V.* Tyrrhénus.

Tutanus, dieu, selon *Varron*, qu'on invoquait entre les dieux tutélaires, pour être préservé de tout mal. *Nonius Marcellus* dit que c'était Hercule, et que ce fut lui qui éloigna Annibal des remparts de Rome; ce qui lui fit donner le nom de *Tutanus*.

Tutela. On a découvert à Bordeaux les restes d'un ancien temple, avec une inscription à la déesse Tutela que l'on croit avoir été la patrone de cette ville, plus particulièrement des négociants qui commerçaient sur les rivières. Ce temple, qu'on nomme encore aujourd'hui *les Piliers de Tutèle*, était un péristyle oblong, dont huit colonnes soutenaient chaque face, et six les deux extrémités : chacune de ces colonnes était si haute qu'elle s'élevait au-dessus des plus hauts édifices de la ville. Louis XIV fit abattre les voûtes de ce temple que le temps avait déjà fort endommagées, pour former l'esplanade qui est devant le château Trompette. On donnait aussi ce nom à la statue du dieu ou de la déesse qu'on mettait sur la proue d'un vaisseau pour en être la divinité tutélaire.

Tutélaires. Il est parlé, dans les anciens auteurs, des dieux tutélaires sous différents noms. On ne peut guère les distinguer des dieux pénates; car ils avaient tous les mêmes fonctions, qui étaient de défendre et conserver la patrie. Il paraît pourtant que la qualité de dieu tutélaire avait la prééminence sur celle des pénates. C'étaient de grands dieux qui prenaient soin d'un peuple dont ils étaient principalement honorés comme les patrons du lieu. Telle était Minerve à Athènes, Junon à Samos et à Carthage, Mars dans la Thrace, Vénus à Paphos et à Cythère. Les Romains, dit *Macrobe*, avaient un dieu tutélaire; et quand ils assiégeaient quelques villes, dit *Pline*, ils faisaient évoquer par un prêtre le dieu tutélaire de cette ville, en le

priant de se retirer chez eux, et lui promettant de l'honorer plus qu'il ne l'était dans sa propre ville. *V*. TUTANUS, TUTELINA.

TUTÈLE. (*Iconol.*) La figure d'une grave matrône qui tient un livre où est écrit, *Computa*, supputez, et sur lequel sont des balances, exprime la justesse et l'équité requises dans l'administration des biens d'un pupile. Le soin personnel, qui n'est pas moins important que le précédent, est indiqué par le drapeau dont cette figure couvre un berceau dans lequel dort un enfant. La vigilance requise dans un tuteur, est symbolisée par le coq.

TUTELINA, TUTILINA, TUTULINA, TUTELA, divinité romaine qui veillait à la conservation des moissons et des fruits de la terre déjà recueillis, sur-tout contre la grêle. Aussi la représentait-on dans l'attitude d'une femme qui ramassait les pierres que Jupiter venait de faire pleuvoir. On lui avait érigé des statues, des autels et un temple sur le mont Aventin.

TYBILÉNUS, nom du mauvais génie chez les Saxons. *V*. TSCHERNOBOG.

TYBRE. *Voy*. TIBRE.

TYBRIS, guerrier dont il est question dans l'*Enéide*.

1. TYCHÉ, nom grec de la fortune.

2 — Une des filles de l'Océan, qui jouaient avec Proserpine, lorsqu'elle fut enlevée.

3. — Une des Hyades.

TYCHÈS, deuxième dieu domestique des Egyptiens.

TYCHIS, un des quatre dieux Lares. *V*. ANACHIS.

TYCHIUS, habile artiste qui fit le bouclier d'Ajax.

TYCHON, un des dieux de l'impureté.

TYDÉE, fils d'Œnée, roi de Calydon, et d'Eurybée, ou d'Althée, fut banni de sa patrie pour avoir tué par mégarde son frère Ménalippus; il se retira à Argos auprès d'Adraste, qui lui donna en mariage sa fille Déiphile, dont naquit le vaillant Diomède. Cette alliance l'engagea dans la querelle de Polynice, qui était comme lui gendre d'Adraste; il fut un des chefs de l'armée des Argiens contre Thèbes. Adraste, avant de se mettre en campagne, envoya Tydée vers Etéocle, pour tâcher d'accommoder les deux frères. Pendant le séjour qu'il fit dans Thèbes, il prit part à divers jeux et combats qui s'y donnaient pour exercer la jeunesse: il vainquit sans peine les Thébains et gagna tous les prix, car Minerve lui prêtait son secours, dit *Homère*. Ceux-ci en étant indignés, dressèrent des embûches à Tydée, et envoyèrent sur le chemin d'Argos cinquante hommes bien armés, qui se jetèrent lâchement sur lui. Tydée se défendit avec tant de courage, assisté d'un petit nombre d'amis, qu'il tua tous les Thébains, excepté un seul qui fut épargné pour porter à Thèbes la nouvelle de leur défaite. *Euripide* dit que « Tydée » savait moins manier la parole que » les armes: habile dans les ruses » de guerre, il était inférieur à son » frère Méléagre dans les autres con- » naissances; mais il l'égalait dans » l'art militaire, et sa science con- » sistait dans ses armes: avide de » gloire, plein d'ardeur et de cou- » rage, ses exploits faisaient son » éloquence. » Après beaucoup d'actions de valeur, il fut tué devant Thèbes, comme la plupart des généraux. *Homère* dit qu'il périt par son imprudence; mais *Apollodore* raconte qu'ayant été blessé par le Thébain Ménalippus, Tydée devint si furieux qu'il déchira à belles dents la tête de son ennemi. Minerve, qui avait voulu le secourir, fut si offensée de cette action barbare, qu'elle l'abandonna et le laissa périr.

TYDIDÈS, Diomède, fils de Tydée.

TYLLINUS, dieu des Bressans en Italie, dont la figure a été déterrée dans le dernier siècle, près de Bresse. *Le Rossi*, qui l'a fait graver dans ses *Mémoires Bressans*, dit que la statue de cette divinité fut mise en pièces l'an 840, par Rompar, évêque de Bresse, et qu'elle n'avait pour inscription que le nom du dieu à qui elle était consacrée.

Cette statue était de fer, la tête couronnée de laurier, appuyant le pied droit sur le crâne d'un mort, et tenant de la main gauche une pique de fer, terminée en haut par une main ouverte, sur laquelle on voyait, entre l'index et le pouce, un œuf, qu'un serpent entortillé dans la main venait mordre. Ce sont-là des symboles aussi obscurs que mystérieux. Ce pied, appuyé sur une tête de mort, et ce front couronné de laurier, marquaient que *Tyllinus* triomphait de la mort.

Tymandra. *V*. Egypius.

Tympanum. C'est ainsi qu'on nomme une espèce de tambour fait d'un cercle de bois ou de métal, sur lequel on étendait une peau, et qu'on voit sur plusieurs monuments relatifs à Cybèle ou à Bacchus. C'est à cause de ce tympanum, qu'*Orphée* appelle ce dieu *Tympanodupos*, qui frappe le tympanum. Dans la belle statue de Cybèle, qui se trouve dans le Musée Pio-Clémentin, on voit la déesse appuyée sur le tympanum. Il est ridicule d'appeler cet instrument tambour de basque. Le tympanum signifie, selon *Varron*, le globe de la terre, que les anciens ne se figuraient pas entièrement sphérique. Dans les cérémonies relatives à Bacchus et à Cybèle, outre le tympanum, on se servait aussi des cymbales; c'étaient des instruments d'airain, creux; on se servait des deux mains pour en jouer, en les frappant l'un contre l'autre. Selon *Servius*, les cymbales étaient consacrées à Cybèle, parcequ'elles représentent les deux hémisphères du ciel qui entoure la terre. Le son des cymbales se nommait en latin, *tinnitus*. Les cymbales étaient tenues par des manches de forme différente; ou leur partie convexe se terminoit en pointe, ou elles avaient un anneau pour y passer le doigt, ou un petit manche en forme de croix.

On confond souvent les crotales avec les cymbales; la forme est à peu près la même : les crotales sont plus petites, et se jouent avec une seule main, de sorte qu'on pouvait jouer des deux mains à-la-fois, et frapper quatre crotales, au lieu de ne frapper que deux cymbales. Les crotales ressemblent à nos castagnettes. On les voit aussi sur le tympanum de Cybèle, dans la statue du Musée Pio-Clémentin. Ces petits instruments étaient de bois ou d'airain; ce n'était d'abord qu'un roseau fendu.

Tyndare, fils d'Œbalus roi de Sparte, et de Gorgophone fille de Persée, devait naturellement succéder à son père; mais Hippocoon son frère lui disputa la couronne, et l'obligea de se retirer en Messénie, jusqu'à ce qu'il fût rétabli sur le trône par Hercule. Il épousa Léda, dont il eut quatre enfants, Pollux et Hélène, Castor et Clytemnestre. On dit que Tyndare fit faire une statue de Vénus avec des chaînes aux pieds, pour donner à entendre combien la fidélité des femmes envers leurs maris doit être inviolable, ou, selon d'autres, pour se venger de Vénus, à qui il imputait l'incontinence de ses filles. Lorsqu'il vit que sa fille Hélène était recherchée en mariage par plusieurs princes de la Grèce, il assembla tous les prétendants, immola un cheval en leur présence, et leur fit prêter serment sur la victime, que tous vengeraient Hélène et son époux, s'il arrivait jamais que l'un ou l'autre fût outragé. *V*. Léda, Hélène, Clytemnestre, Castor et Pollux.

Tyndarides, Castor et Pollux, ou les descendants de Tyndare. *Au sing*. c'est Castor.

Tyndaris, Hélène, fille de Tyndare.

Typai, solemnité grecque mentionnée par *Hésychius*, mais sans détail.

Types (*Iconol.*), figures de divinités, de génies et autres symboles qui sont sur les médailles. Rac. *Typtein*, frapper.

Typhée, ou Thyphoée, un des géants qui voulurent détrôner Jupiter; il était fils de la Terre et de Titan. Il avait cent têtes, dit *Pin-*

dare, et fut élevé dans un antre de Cilicie. On le confond avec Typhon. On dit qu'il se sauva seul dans la défaite des autres géants, et qu'ensuite il recommença la guerre contre Jupiter; mais enfin il fut vaincu et accablé sous les rochers de l'isle d'Inarime, aujourd'hui Ischia, vis-à-vis de Cumes. Avant sa défaite, épris de Vénus, il la poursuivit jusques sur les bords de l'Euphrate. Elle ne lui échappa que parceque deux poissons la passèrent avec son fils à l'autre bord. Ces deux poissons furent mis depuis au nombre des signes du zodiaque.

Typhis, fils de Neptune, c.-à-d. habile marin, fut le pilote qui conduisit le vaisseau des Argonautes. Etant mort de maladie à la cour de Lycus, dans le pays des Maryandiniens, le célèbre Ancée prit sa place.

1. Typhon, géant fameux. « Junon, » indignée, dit *Homère*, de ce que » Jupiter avait mis Pallas au monde » sans le secours d'une femme, con» jura le ciel, la terre et tous les » dieux, de lui permettre d'enfanter » aussi sans commerce avec aucun » dieu, ni aucun homme; puis, » ayant frappé la terre de sa main, » elle en fit sortir des vapeurs qui » formèrent le redoutable Typhon, » monstre à cent têtes. De ses cent » bouches sortaient des flammes dé» vorantes et des hurlements si hor» ribles, qu'il effrayait également et » les hommes et les dieux. Son corps, » dont la partie supérieure était cou» verte de plumes et l'extrémité » entortillée de serpents, était si » grand, qu'il touchait le ciel de sa » tête. Il eut pour femme Echidna, » et pour enfants la Gorgone, Gé» ryon, Cerbère, l'Hydre de Lerne, » le Sphinx, et tous les monstres de » la fable. Typhon ne fut pas plutôt » sorti de terre, qu'il résolut de dé» clarer la guerre aux dieux, et de » venger les géants terrassés. Il s'a» vança donc vers le ciel, et épou» vanta si fort les dieux par son hor» rible figure, qu'ils prirent tous la » fuite en Egypte. Jupiter lui lança » un coup de foudre, mais qui ne » fit que l'effleurer. Le géant à son » tour ayant saisi Jupiter au milieu » du corps, lui coupa les bras et les » jambes avec une faulx de diamant, » et le renferma ensuite dans un » antre sous la garde d'un monstre » moitié fille et moitié serpent. Mer» cure et Pan, ayant surpris la vigi» lance de ce gardien, rendirent à » Jupiter ses bras et ses mains. Alors » le dieu reprit ses forces, et, monté » sur un chariot traîné par des che» vaux ailés, poursuivit Typhon » avec tant de vivacité, et le frappa » si souvent de ses foudres, qu'il le » terrassa enfin et l'étendit sur le » mont Etna, où le géant, de rage, » vomit continuellement des flam» mes. »

On croit que Typhon était frère d'Osiris; peu content de son partage, il en conçut contre son frère une haine qui ne s'éteignit qu'à la mort qu'il lui donna. Orus, fils d'Osiris, vengea la mort de son père, et délivra l'Egypte de ce cruel tyran. Les cent têtes que la fable lui donne montrent qu'il avait su attirer à son parti les meilleures têtes de l'Egypte; les serpents qui étaient au bout de ses doigts et de ses cuisses marquaient sa souplesse et son adresse; son corps couvert de plumes exprimait la rapidité de ses conquêtes; par l'énorme grandeur de sa taille, on apprenait qu'il avait poussé ses conquêtes jusqu'aux extrémités de l'Egypte, et, par le feu qui sortait de sa bouche, qu'il portait le ravage par-tout où il passait. On le représentait quelquefois sous la figure d'un loup, quelquefois sous celle du crocodile, ou d'un hippopotame, à cause de sa ressemblance avec ces animaux également redoutables par leurs artifices et par leurs cruautés. *V.* Python, Orus, Osiris.

2. — Un des noms de Priape.

Tyr (*Myth. Celt.*), divinité inférieure qui présidait particulièrement aux combats. Ce dieu joignait la prudence à la bravoure : voici un trait qui ne prouve guère qu'en faveur de la dernière. Les dieux vou-

lurent un jour persuader au loup Fenris de se laisser attacher; mais celui-ci, craignant qu'on ne voulût plus le délier, refusa constamment de se laisser enchaîner, jusqu'à ce que Tyr eût mis sa main en gage dans la gueule de ce monstre, qui, se voyant trompé, emporta la main du dieu, à l'endroit nommé, pour cela, l'*articulation du loup*.

Tyrannie. (*Iconol.*) On la peint sous la figure d'une femme pâle, et dont la vue égarée signifie que cet odieux excès d'injustice et de cruauté est toujours accompagné de trouble et d'alarme. Sa couronne est de fer, son sceptre est une épée nue : elle a une cuirasse, présente un joug, et sa robe est tachée de sang. A ses pieds sont des chaînes, des faisceaux déliés, des haches et autres instruments de supplice. On pourrait joindre à ces emblèmes une couronne de fer, dont les pointes entrent dans la tête, et l'épée de Damoclès suspendue sur la figure.

Le grand sceau que la province de Virginie en Amérique a fait frapper, en 1776, porte une empreinte où la Tyrannie est caractérisée. D'un côté la vertu, génie protecteur de la république, paraît vêtue en Amazone ; d'une main elle tient une lance, de l'autre une épée; sous ses pieds est la Tyrannie, représentée par un homme, de la tête duquel tombe une couronne, et qui tient d'une main des chaînes, et de l'autre un fouet. Dans l'exergue, on lit au-dessus de la Vertu, *Virginia*, et au-dessous de la Tyrannie, *Sic semper tyrannis ;* au revers, on voit la Liberté avec sa baguette et sa barrette : elle a d'un côté Cérès, qui tient une corne d'abondance, de l'autre un épi de bled; dans le fond est l'Éternité, avec les emblèmes du cercle et du phénix, et autour on lit : *Deus nobis hæc otia fecit.*

Tyrbé, fête que les Achéens célébraient en l'honneur de Bacchus, et dans laquelle tout se passait avec trouble et confusion. Rac. *Tyrbè,* trouble.

Tyrbénus, un des surnoms d'Apollon. *Hésychius.*

Tyre, sorte d'instrument dont les Lappons se servent pour leurs opérations magiques. *Scheffer* nous en fournit la description : « Cette » Tyre n'est autre chose qu'une boule ronde de la grosseur d'une noix, » ou d'une petite pomme, faite du » plus tendre duvet, polie par-tout, » et si légère qu'elle semble creuse. » Elle est d'une couleur mêlée de » jaune, de vert et de gris, qui tire » un peu plus sur le jaune. On assure » que les Lappons vendent cette » tyre; qu'elle est comme animée, et » qu'elle a du mouvement; en telle » sorte que celui qui l'a achetée » la peut envoyer sur qui il lui plaît. » Cette tyre va comme un tourbillon. S'il se rencontre en son » chemin quelque chose d'animé, » cette chose reçoit le mal qui était » préparé pour une autre. »

Tyrès, frères de Teuthras, un des compagnons d'Enée, dans la guerre contre Turnus. *Enéid. l.* 10.

Tyria, une des épouses de Danaüs, dont il eut Clitus, Sténélus et Chrysippus.

Tyrien, surnom de l'Hercule qui avait fait une expédition aux Indes.

Tyrimnus, divinité de Thyatire, ville de Lydie. Ce dieu avait son temple dans la ville, comme pour la garder. On célébrait des jeux publics en son honneur.

Tyrmé, idole des isles Canaries, placée sur le sommet d'une montagne. Les plus fervents de ses adorateurs se précipitaient en son honneur du haut de ce rocher, en poussant des cris de joie, persuadés que ce sacrifice assurait à leur âme dépouillée du corps, des délices ineffables, dont rien ne devait jamais troubler la jouissance.

Tyro, fille du célèbre Salmonée: devenue amoureuse du divin fleuve Enipée, dit *Homère,* le plus beau de tous les fleuves qui arrosent les campagnes, elle allait souvent se promener sur ses charmantes rives. Neptune, prenant la figure de ce fleuve, profita de l'erreur de cette

belle nymphe à l'embouchure du fleuve, dont les eaux, s'élevant comme une montagne et se courbant comme une voûte, environnèrent et couvrirent ces deux amants. Il eut d'elle les dernières faveurs, après lui avoir inspiré un doux sommeil qui l'empêcha de le reconnaître. A son réveil, le dieu lui annonça qu'au bout de l'année elle mettrait au monde deux beaux enfants, qui seraient tous deux ministres du grand Jupiter. Ce furent Pélias et Nélée, dont l'un régna à Iolchos, et l'autre à Pylos. Après cette aventure Tyro épousa Créthéus, de la race des Eolides, dont elle eut Eson, Phérès et Amithaon.

Tyromantie, divination, dans laquelle on se servait de fromage. Rac. *Tyros*, fromage. On en ignore les règles et les cérémonies.

Tyrrhéniens, anciens habitants de la Toscane. La fable des nautonniers tyrrhéniens changés par Bacchus en monstres marins (*Ovide*) indique que ces peuples se sont appliqués dès les premiers temps à la navigation.

Tyrrhenoletès, *qui fit périr les matelots tyrrhéniens*, épithète de Bacchus. *Voyez Ovid. Métamorph. liv.* 3. *Anthol.*

1. Tyrrhénus, intendant des bergers du roi Latinus, protégea la fuite de Lavinie dans les bois; après la mort d'Enée, lui bâtit une cabane connue de peu de personnes, lui garda un secret inviolable, et la présenta au peuple, lorsque les soupçons de la nation forcèrent Ascagne de la faire chercher pour sa justification. *V.* Lavinie.

2. — Fils d'Atys, donna son nom à une contrée de l'Italie où il avait conduit une colonie de Lydiens, dont les descendants furent extrêmement superstitieux.

Tyrrhides, enfants de Tyrrhus.

Tyrrhus, gardien des troupeaux du roi Latinus. Un cerf qu'il avait apprivoisé, ayant été tué par Ascagne, fut la première cause de la guerre entre les Troyens et les Latins. *Virg.*

Tyrsis. On donnait ce nom au palais de Saturne, dans les îles Baléares.

Tzar - Morskoy, roi de la mer (*Myth. Sl.*), vraisemblablement le Neptune des Slavons.

U

Ubsola, temple saxon où le peuple adorait Thor, Woden et Frisco.

Ucalégon, un des principaux Troyens que son grand âge empêcha de combattre contre les Grecs.

Udée, père d'Euripe, un des ancêtres de Tirésias.

Ufens, un des princes d'Italie, qui donnèrent du secours à Turnus contre Enée. Il fut tué par un Troyen nommé Gyas.

Ukcouma, *grand chef*, dieu des Eskimaux. Ils lui attribuent une bonté infinie. C'est ce dieu qui leur accorde tous les biens dont ils jouissent, et, en reconnaissance, ils chantent ses louanges et lui adressent des prières. *V.* Ouikkas.

U-Kim (*Myth. Chin.*), recueil des plus belles maximes des rois Yao, Xum et Yu, compilé par Confucius. C'est à la Chine le monument littéraire le plus saint, le plus sacré, le plus authentique, le plus respecté, ce qui ne l'a pas mis à l'abri des commentaires. *V.* Li-Ki.

Uléma (*Myth. Mah.*), nom générique par lequel on désigne en Turquie le corps des ministres de la religion. Cette espèce d'hiérarchie tient beaucoup plus au gouvernement politique qu'à la religion, qui n'a presque ni rites ni cérémonies extérieures. Le Muphti, qui représente Mahomet, est le chef de l'Uléma. Sa juridiction s'étend par tout l'empire pour ce qui regarde la religion et la jurisprudence. Il a sous lui deux cadileskers, dont l'un est le chef de la justice en Asie, et l'autre l'est en Europe. Après eux sont les mollaks, qu'on pourrait comparer aux métropolitains; les cadis, qui sont comme les évêques; les imaums, dont les fonctions ont de la ressemblance avec celle des curés, et les imans qui sont comme les simples prêtres. Il y a cette différence pourtant, que ces mêmes ministres de la religion musulmane, en Turquie, composent aussi toute la magistrature, et que leur juridiction spirituelle est fort peu de chose en comparaison de celle qu'ils exercent à titres de juges et de magistrats.

Ulius, *salubre*, surnom d'Apollon, chez les habitants de Milet et de Délos.

Ulixès. *V.* Ulysse.

Uller (*M. Scand.*), onzième dieu, fils de Sifia, beau-fils de Thor. Il possédait toutes les qualités brillantes des héros; aussi l'invoquait-on dans les duels. Il tire les flèches, et court en patins avec tant de promptitude, que personne ne peut combattre contre lui.

Ultio, Vengeance, fille de l'Ether et de la Terre.

Ultor, *vengeur*, surnom de Jupiter et de Mars.

Ultrices Deæ, *les déesses vengeresses*, les Furies.

Ulysse, roi des deux petites isles de la mer Ionienne, Ithaque et Dulichie, était fils de Laërte et d'Anticlée. Lorsqu'il vint au monde, son grand-père Autolycus fut prié de lui donner un nom : « J'ai été, dit-» il, autrefois la terreur de mes en-» nemis, jusqu'au bout de la terre : » qu'on tire de là le nom de cet en-» fant, qu'on l'appelle Ulysse, c'est-» à-dire qui est craint de tout le » monde. » (Rac. *Odyssein*; redouter.) C'était un prince éloquent, fin, rusé, artificieux; il contribua bien autant par ses artifices à la prise de Troie, que les autres généraux grecs par leur valeur. *Homère* lui donne cet éloge, que pour le conseil il pouvait être comparé à Jupiter même. Il n'y avait que peu de temps qu'il était marié avec la belle Pénélope, lorsqu'il fut question de la guerre de Troie; l'amour qu'il avait pour cette jeune épouse, lui fit chercher plusieurs moyens pour ne pas

l'abandonner, et pour s'exempter d'aller à cette guerre. Il imagina de contrefaire l'insensé; et pour faire croire qu'il avait l'esprit aliéné, il s'avisa de labourer le sable sur le bord de la mer, avec deux bêtes de différente espèce, et d'y semer du sel. Mais Palamède découvrit la feinte en mettant le petit Télémaque sur la ligne du sillon. Ulysse, ne voulant pas blesser son fils, leva le soc de la charrue, et fit connaître par-là que sa folie n'était que simulée. (*V.* PALAMÈDE.) Il découvrit à son tour Achille qui était déguisé en fille dans l'isle de Scyros. Ulysse rendit de grands services aux Grecs dans cette guerre : c'est lui qui enleva le Palladium avec Diomède, qui tua Rhésus et emmena ses chevaux au camp; qui détruisit le tombeau de Laomédon, et qui força Philoctète, quoique son ennemi, de le suivre au siége de Troie avec les flèches d'Hercule; tous ces objets étant autant de fatalités auxquelles étaient attachées les destinées de Troie, et sans lesquelles elle ne pouvait être prise. Après la mort d'Achille, les armes de ce héros furent adjugées à Ulysse, de préférence à Ajax. A son retour de Troie, il eut de grandes aventures qui sont le sujet de l'*Odyssée* d'*Homère*. Une tempête le jeta d'abord sur les côtes des Ciconiens, peuples de Thrace, où il perdit plusieurs de ses compagnons; de là il fut porté au rivage des Lotophages en Afrique, où quelques uns de ses gens l'abandonnèrent. Les vents le conduisirent ensuite sur les terres des Cyclopes en Sicile, où il courut les plus grands dangers. (*V.* POLYPHÈME.) De Sicile, il alla chez Eole, roi des Vents; de là chez les Lestrigons, où il vit périr onze de ses vaisseaux; et avec le seul qui lui restait, il se rendit dans l'isle d'Æa chez Circé, avec laquelle il demeura un an; de là il descendit aux enfers, pour y consulter l'âme de Tirésias sur sa destinée. Il échappa aux charmes de Circé et des Sirènes, évita les gouffres de Charybde et de Scylla; mais une nouvelle tempête fit périr son vaisseau et tous ses compagnons, et il se sauva seul dans l'isle de Calypso. « Je demeurai là, dit-il, » avec cette déesse, sept années entières, arrosant tous les jours de » mes larmes les habits immortels » qu'elle me donnait. Enfin, la huitième année, par ordre exprès de » Jupiter, elle me renvoya sur un » radeau. » Il eut bien de la peine à gagner l'isle des Phéaciens, d'où, avec le secours du roi Alcinoüs, il aborda enfin à l'isle d'Ithaque, après une absence de vingt ans.

Comme plusieurs princes de ses voisins, qui le croyaient mort, s'étaient rendus maîtres chez lui, et dissipaient son bien, il fut obligé d'avoir recours au déguisement pour les surprendre. *Homère* dit que « Minerve, pour le rendre méconnaissable à tous les yeux, le toucha de sa verge, et qu'aussi-tôt la » peau d'Ulysse devint ridée, ses » beaux cheveux blonds disparurent, » ses yeux vifs et pleins de feu ne » parurent plus que des yeux éteints; » en un mot, ce ne fut plus Ulysse, » mais un vieillard accablé d'années, » hideux à voir, et couvert de vieux » haillons enfumés. La déesse lui mit » à la main un gros bâton, et sur ses » épaules, une besace toute rapiécée qui, attachée avec une corde, » lui pendait jusqu'à la moitié du » corps. » Ce fut en cet équipage que le roi d'Ithaque se rendit à son palais.

Télémaque fut le premier à qui son père se découvrit. Comme ils se trouvaient seuls ensemble, Minerve toucha Ulysse de sa verge d'or; dans le moment, il se trouva couvert de ses beaux habits, et recouvra sa belle taille, sa bonne mine et sa première beauté : son teint devint animé, ses yeux brillants et pleins de feu, ses joues arrondies, et sa tête fut couverte de ses beaux cheveux. Télémaque, étonné de la métamorphose et saisi de crainte et de respect, n'ose lever les yeux sur lui, de peur que ce soit un dieu; Ulysse le rassure en l'embrassant et l'appelant du doux nom de fils. Ils

prennent ensemble des mesures pour se défaire de leurs ennemis, et Minerve remet à Ulysse son premier déguisement.

A la porte de son palais, il est reconnu par un chien, dit *Homère*, qu'il avait laissé en partant pour Troie, et qui meurt de joie d'avoir revu son maître.

Ulysse entretient Pénélope sans en être connu : il lui fait une fausse histoire, et lui dit qu'il a reçu Ulysse chez lui, en Crète, comme il allait à Troie, et l'assure qu'Ulysse sera bientôt de retour. Pénélope lui raconte à son tour comment elle a passé sa vie, depuis le départ de son mari, dans les larmes et dans la douleur de ne pas revoir son cher époux. Elle lui dit qu'elle ne peut plus éluder les poursuites de ses amants; qu'elle leur a proposé pour le lendemain, par l'inspiration de Minerve, l'exercice de tirer la bague avec l'arc d'Ulysse, et qu'elle a promis d'épouser celui qui viendrait à bout de tendre cet arc. Ulysse approuve cette résolution, espérant y trouver un moyen de se venger des poursuivants. Tous, en effet, avaient accepté la proposition de la reine; mais ils essaient en vain de tendre l'arc. Ulysse, après eux, demande qu'il lui soit permis d'éprouver ses forces; il bande l'arc très aisément; et, en même temps, il tire sur les poursuivants, qu'il tue l'un après l'autre, aidé de son fils et de deux fidèles domestiques auxquels il s'était découvert.

Ce héros régna ensuite paisiblement dans son isle, jusqu'à ce que Télégone, qu'il avait eu de Circé, le tua sans le connaître. On dit qu'après sa mort il reçut les honneurs héroïques, et qu'il eut même un oracle en Etolie. *V.* PÉNÉLOPE, TÉLÉMAQUE, AJAX, POLYPHÈME, CIRCÉ, CALYPSO, SIRÈNES, SCYLLA, TÉLÉGONE, EURYCLÉE.

La mémoire d'Ulysse a été consacrée par plusieurs monuments. On voit la tête d'Ulysse en camée, sur une superbe cornaline du Musée national des antiques : on le reconnaît au bonnet pointu qu'on lui donne ordinairement; on prétend que ce fut le peintre Nicomaque qui le lui donna le premier. Sur les pierres où l'enlèvement du Palladium est représenté, on voit Ulysse et Diomède. Une pierre gravée du docteur Maëse, à Berlin, représente Ulysse et Diomède, coupant la tête à Dolon, qui était venu épier le vaisseau des Grecs. Sur une autre pierre gravée, il considère la tête de Dolon et la consacre à Minerve; il paraît la regarder avec attention, à cause de sa laideur, et à cause du casque qui était de peau. Sur une sardoine, Diomède tient une épée, et Ulysse la tête de Dolon. D'autres pierres gravées, et la plupart des monuments qui le représentent, ont rapport à ses aventures après son départ de Troie: on le voit assis sur un siége, auprès de Calypso, ou sur un rocher, méditant son départ, ou bien contemplant le bâtiment qui doit le tirer de cette isle. Il tient dans une main un marteau, et dans l'autre un à-plomb. Plusieurs bas-reliefs cités par *Winkelmann*, le font voir présentant à Polyphème le vase de vin qui doit l'enivrer; ou attaché au corps d'un belier, au sortir de l'antre de ce cyclope. Il est dans la même attitude sur le manche d'une belle patère. Un autre bas-relief représente la nécyomantie; Ulysse ayant évoqué les ombres, les chasse avec son épée, jusqu'à ce qu'il ait aperçu Tirésias, qu'il veut interroger. Le vieillard aveugle va au-devant de lui, et Ulysse à son aspect remet son épée. Une belle pierre gravée le représente enfermant dans un outre les vents, que ses compagnons eurent ensuite l'imprudence de laisser échapper. Sur une belle cornaline, Ulysse prend congé d'Alcinoüs, roi des Phœaciens. Sur une pierre gravée du roi de Prusse. Ulysse est attaché à un mât, pour résister au chant des Syrènes; il y en a trois à la partie supérieure de la pierre. Le même sujet se trouve sur une belle médaille contorniate, avec la tête d'Alexan-

dre. Sur un vase étrusque, Minerve, au moyen d'un breuvage, rend ses traits méconnaissables, et donne à son visage l'empreinte de la vieillesse. Une peinture copiée par *Bartoli*, nous montre Télémaque et Pisistrate venant s'informer des nouvelles d'Ulysse à la cour de Ménélas; ils sont devant Hélène, son épouse. Sur un bas-relief, Euryclée, la fidelle esclave d'Ulysse, reconnaît son maître, en lui lavant les jambes, à une blessure qu'il avait reçue d'un sanglier; il lui met la main sur la bouche, pour l'empêcher de prononcer son nom. Sur une médaille de la famille Manilia, Ulysse déguisé en mendiant, n'est reconnu que par son chien. Sur une autre pierre gravée, Eumée s'entretient avec son maître, qu'il reçoit avec honnêteté. Sur d'autres monuments du même genre, on voit Ulysse au pied d'un arbre, méditant la vengeance qu'il se prépare à tirer des poursuivants de son épouse; ou assis et considérant avec Minerve le dégât qu'ils ont fait dans son palais; ou armé de son arc, qu'un des poursuivants n'a pu tendre, et les perçant de ses traits.

Umbron, grand-prêtre du pays des Marses, qui avait l'art d'endormir les vipères, de calmer leurs fureurs, de guérir leurs morsures. Sa science et sa dignité ne purent le garantir de la mort, qu'il reçut de la main d'Enée, dans la guerre contre Turnus.

Unarota, chariot qui n'avait qu'une roue, et dont Triptolème fit le premier usage afin de poursuivre Proserpine. *Hygin.*

Unca, surnom de Minerve.

Unigena, *née d'un seul*, surnom de Minerve, née du cerveau de Jupiter.

Union (*Iconol.*), femme gracieuse couronnée d'olivier, symbole de paix et de myrte, hiéroglyphe de l'alégresse. Elle s'appuie sur un faisceau de baguettes étroitement liées ensemble, sans les faire plier.

1. Unxia, surnom de Junon, invoquée dans une des cérémonies des mariages, laquelle consistait à frotter d'huile ou de graisse les poteaux de la porte de la maison où les nouveaux mariés s'établissaient, pour en écarter les maux et l'effet des enchantements. (Rac. *Ungere*, oindre.) On croit que c'est de là qu'est dérivé le nom d'*uxor* donné à une femme mariée.

2. — Déesse particulière qui présidait à l'usage des essences.

Upinges, hymnes consacrés à Diane.

1. Upis, le père d'une des Dianes.

2. — Surnom de Diane.

Ur, ville de Chaldée, où l'on entretenait un feu sacré en l'honneur du Soleil dans plusieurs temples découverts, mais fermés de toutes parts.

Uragus, nom de Pluton, *ab urigine et agendo,* celui qui conduit ou dirige le feu.

Uran, Uranbad, Ouranbad, (*M. Or.*) animal terrible, mais fabuleux, qui demeure dans la montagne d'Ahermen, non moins fabuleuse. Les romanciers orientaux disent qu'il vole dans les airs comme un aigle, dévore ce qu'il rencontre, et marche sur la terre comme une hydre ou comme un dragon, et ne trouve aucun animal qui puisse lui résister. La pierre royale nommée *schahmuhureh* se tire de la tête de cet animal. *Bibl. Or.*

1. Uranie (*Iconol.*), ou la Vénus céleste, était fille du Ciel et de la Lumière: c'est elle, selon les anciens, qui animait toute la nature, et qui présidait aux générations; ce n'était autre chose que le désir qui est dans chaque créature de s'unir à ce qui lui est propre. Uranie n'inspirait que des amours chastes et dégagés des sens, au lieu que la Vénus terrestre présidait aux plaisirs sensuels. On voit à Cythère, dit *Pausanias,* un temple de Vénus Uranie, qui passe pour le plus ancien et le plus célèbre de tous les temples que Vénus ait dans toute la Grèce; la statue de la déesse la représentait armée. Elle avait un autre temple à Elis, dont la statue était d'or et d'ivoire, ouvrage de

Phidias. La déesse avait un pied sur une tortue, pour marquer la chasteté et la modestie qui lui étaient propres; car, selon *Plutarque*, la tortue est le symbole de la retraite et du silence qui conviennent à une femme mariée. Les Perses, au rapport d'*Hérodote*, avaient appris des Assyriens et des Arabes à sacrifier à Uranie ou Vénus céleste. Uranie et Bacchus étaient les deux plus grandes divinités des Arabes.

2. — La Muse de l'Astronomie. (Etym. *Ouranos*, le ciel.) On la peint vêtue d'une robe de couleur d'azur, couronnée d'étoiles, et soutenant des deux mains un globe qu'elle semble mesurer, ou bien ayant près d'elle un globe posé sur un trépied, et plusieurs instruments de mathématiques. La muse Uranie du Capitole tient d'une main une lunette d'approche, et de l'autre un papier roulé où sont tracés les signes du zodiaque. Bacchus, selon *Catulle*, la rendit mère d'Hymenée; et selon *Hygin*, elle eut Linus, d'Apollon.

3. — Une des Océanides.

4. — Une des chiennes d'Actéon.

Uranies, nymphes célestes. C'étaient celles qui gouvernaient, dit-on, les sphères du ciel.

Uranus avait été le premier roi des Atlantes, peuples qui habitaient cette partie de l'Afrique qui est au pied du mont Atlas, du côté de l'Europe. C'étaient, selon *Diodore*, les mieux policés de toute l'Afrique: ils prétendaient que les dieux avaient pris naissance chez eux, et qu'Uranus avait été leur roi. Ce prince rassembla dans les villes les hommes avant lui répandus dans les campagnes, les retira de la vie brutale et désordonnée qu'ils menaient, leur enseigna l'usage des fruits et la manière de les garder, et leur communiqua plusieurs inventions utiles. Comme il était soigneux observateur des astres, il détermina plusieurs circonstances de leurs révolutions, mesura l'année par le cours du soleil, et les mois par celui de la lune, et désigna le commencement et la fin des saisons. Les peuples qui ne savaient pas encore combien le mouvement des astres est égal et constant, étonnés de la justesse de ses prédictions, crurent qu'il était d'une nature plus qu'humaine, et après sa mort lui décernèrent les honneurs divins. Ils donnèrent son nom à la partie supérieure de l'univers, tant parcequ'ils jugèrent qu'il connaissait particulièrement tout ce qui arrive dans le ciel, que pour marquer la grandeur de leur vénération par cet honneur extraordinaire qu'ils lui rendaient. Ils l'appelèrent enfin roi éternel de toutes choses. On dit qu'Uranus eut quarante-cinq enfants de plusieurs femmes; mais qu'il en eut entr'autres dix-huit de Titaïa, dont les principaux furent Titan, Saturne, Océanus. Ceux-ci se révoltèrent contre leur père pour le mettre hors d'état d'avoir des enfants. Uranus mourut ou de chagrin ou de l'opération qu'il avait soufferte. *V.* Titaïa, Saturne, Basiléa, Rhéa.

Urda, *le passé*, (*M. Scand.*), une des trois parques scandinaves.

Urghien (*M. Ind.*), une des deux principales divinités du Tibet, née d'une fleur, homme et dieu.

Uriel. (*Myth. Rabb.*) Suivant la doctrine des rabbins, l'archange Michel préside à l'orient, Raphaël à l'occident, Gabriel au nord, et Uriel au midi. Les deux premiers sont les ministres de la clémence divine; et les deux derniers, les ministres de sa justice et de sa sévérité.

Urim et Thummim, *lumière et perfection*. Les interprètes varient sur le sens de ces deux mots. Les uns prétendent que c'étaient deux statues cachées dans la capacité du pectoral, et qui rendaient des oracles par des sons articulés. Plusieurs rabbins croyent que c'était le *Tetragrammaton*, ou le nom ineffable de *Jehova*, gravé d'une manière mystérieuse dans le pectoral, et que c'est de là qu'il possédait la faculté de rendre des oracles. D'autres se contentent de penser que c'était en général des choses d'une nature mystérieuse, renfermées dans la doublure

du pectoral, lesquelles donnaient au souverain prêtre le pouvoir de prononcer des oracles, quand il en était revêtu.

Quant à l'usage de l'*urim* et *thummim*, on s'en servait seulement pour consulter Dieu, dans les cas difficiles et importants qui regardaient l'intérêt public de la nation, soit dans l'Etat, soit dans l'Eglise; alors le souverain sacrificateur, revêtu de ses habits pontificaux, et du pectoral pardessus, se présentait à Dieu devant l'arche d'alliance, non pas au dedans du voile, dans le saint des saints, où il n'entrait que le seul jour des expiations, mais hors du voile dans le lieu saint. C'est de là que se tenant debout, le visage tourné vers l'arche, et le propitiatoire où reposait le *shekina*, il proposait le sujet sur lequel l'Eternel était consulté. Suivant les rabbins, il lisait la réponse de Dieu, par l'éclat et l'enflure des lettres gravées sur les pierres précieuses du pectoral; derrière lui, sur la même ligne, mais à quelque distance, hors du lieu saint, peut-être à la porte (car il n'était pas permis à un laïque d'approcher de plus près), se tenait, avec humilité et respect, la personne qui désirait avoir l'oracle divin, soit que ce fût le roi ou tout autre.

Urine. C'était une impiété chez les anciens d'épancher de l'eau dans un endroit sacré, comme un temple, un fleuve, une fontaine. Sous les empereurs romains, la flatterie en fit un crime par rapport à leurs statues, et ce fut un vaste champ d'accusation pour les délateurs. C'eût été aussi violer un tombeau que de lui faire une pareille injure, et l'on prenait quelquefois la précaution de le défendre dans les inscriptions.

Urius, surnom de Jupiter.

Urne. (*Iconol.*) Vase où l'on mettait les cendres des morts après les avoir brûlés. (*V.* Destin, Minos.) On s'en servait aussi pour la divination. Ce mot se dit encore des vases sur lesquels sont appuyés les fleuves que les artistes représentent sous une figure humaine.

Urotalt, nom sous lequel les anciens Arabes adoraient Bacchus ou le Soleil. *Hérodote.*

Usage. (*Iconol.*) On le représente sous les traits d'un vieillard, pour marquer qu'il tire son autorité du temps. Il s'appuie des deux mains sur une meule à aiguiser, sur laquelle sont gravées ces paroles: *vires acquirit eundo,* il se fortifie dans sa route.

Usapu (*Myth. Péruv.*), *admirable;* un des noms que les Péruviens donnaient à leur dieu souverain.

Usoüs, le Neptune des Phéniciens, lequel, dit *Sanchoniathon*, fut le premier qui enseigna à ses compatriotes à s'exposer aux flots sur un tronc d'arbre creusé.

Ustrinum, place du bûcher où l'on brûlait les corps. Selon *Festus*, c'était un vase destiné à recevoir les cendres des corps. Rac. *Urere*, brûler.

Usure. (*Iconol.*) On la personnifie sous la figure d'une vieille femme laide et vêtue en juive. Elle est assise sur un coffre-fort, tient une bourse fermée, et compte des pièces de monnaie. Près d'elles sont des vases d'or et d'argent, et divers joyaux mis en gage.

Utérina, une des déesses qu'on invoquait dans les accouchements.

Uteseter (*Myth. Scand.*), espèce de magie pratiquée chez les Irlandais, qui signifie, *être assis hors de la maison*, et dont on fait remonter l'usage jusqu'à Odin. Ceux qui se trouvaient ainsi hors du logis, s'imaginaient converser avec des esprits qui, communément, leur conseillaient de faire le mal; aussi les regardait-on comme aussi coupables que ceux qui exerçaient la magie noire, et celle dont l'objet était de conjurer les morts et les fantômes. Dans les premiers temps du christianisme, ils choisissaient, pour la pratiquer, la nuit, principalement celle qui devançait de peu de jours une grande fête. *V.* Neid, Seidur, etc. *Voyage en Islande, trad. du danois, an* 10.

Utilité. (*Iconol.*) Une femme

belle et gracieuse, d'un visage frais, et avec le coloris de la santé, couronnée d'épis et de raisins, s'appuie sur un mouton, et tient une branche de chêne garnie de fruits et de feuilles. Sa robe est d'étoffe d'or, et près d'elle est une source d'eau vive.

Utis, surnom d'Ulysse, à cause de ses grandes oreilles. (Etym. *ous*.) Cette tradition, conservée par *Photius*, n'a pas été généralement adoptée; du moins les oreilles des têtes d'Ulysse, en marbre, sont de grandeur et de forme naturelles.

Uu-gnei-kiao (*Myth. Chin.*), *qui n'ont besoin de rien*. Secte de quiétistes qui, trois siècles après la naissance de Jésus-Christ, inondèrent l'empire chinois. Ils s'imaginaient être d'autant plus parfaits, c'est-à-dire, selon eux, plus voisins du principe aérien, qu'ils étaient plus oisifs. Ils s'interdisaient, autant qu'il était en eux, l'usage le plus naturel des sens. Ils se rendaient statues, pour devenir air. Cette dissolution était le terme de leur espérance, et la dernière récompense de leur inertie philosophique. Ils firent place aux *Fasichin*.

Uza (*Myth. Ar.*), idole des anciens Arabes; nom emprunté du véritable nom ou attribut de Dieu, *A'ziz*, grand et puissant. *Bibl. Or.* Mahomet fit détruire cette idole, qui n'était qu'un tronc d'arbre taillé, et égorger les prêtresses. C'est la même qu'*Al-Uzza*.

V

Vacana, Vacuana, Vacuna, divinité champêtre chez les Romains, qui présidait au repos des gens de la campagne. Son culte était très ancien dans l'Italie, et antérieur à la fondation de Rome. *Porphyrion*, commentateur d'*Horace*, dit que c'était une déesse des Sabins, qu'elle n'avait point de figure déterminée; que les uns la prenaient pour Bellone, d'autres pour Minerve ou pour Diane. *Varron* croit que c'était la Victoire, que les Sabins honoraient sous ce nom, surtout lorsqu'elle couronne ceux qui surpassent les autres en sagesse. Rac. *Vacare*, cesser d'agir, être en repos.

Vacerres, nom d'une des classes des druides, plus particulièrement vouée aux fonctions sacerdotales.

1. Vache. *V.* Io, Iphianasse.

2. — (*Myth. Ind.*) Cet animal est si respecté des Indiens gentils, qu'ils le mettent même avant leurs brahmines ou prêtres. La vénération pour les vaches est la première chose que l'on prescrit à ceux qui sont faits naïrs, ou nobles. Le roi, en donnant le baiser de cérémonie aux nouveaux gentilshommes, leur dit ordinairement: « Aimez les vaches et les brahmines. »

Le respect qu'ils ont pour les vaches, leur fait croire que tout ce qui passe par le corps de cet animal a une vertu sanctifiante, et même médicinale. Les brahmines qui, dans les Indes, exercent assez communément la médecine, donnent du riz en gousse à manger aux vaches; puis ils en cherchent les grains tout entiers qui se trouvent dans leurs excréments, et font avaler ces grains aux malades, après les avoir fait sécher, persuadés qu'ils sont propres, non seulement à guérir le corps, mais encore à purifier l'âme.

Ils ont une vénération singulière pour les cendres de bouze de vache, et les regardent comme très-propres à purifier de tous les péchés. Chaque matin, ils s'en frottent le front, la poitrine et les deux épaules. On met sur les autels des dieux de ces cendres sacrées. Lorsqu'elles ont été ainsi offertes, elles acquièrent un nouveau degré de vertu; et les joguis les vendent fort cher aux dévots. Les souverains de l'Indostan ont à leur cour des officiers qui n'ont point d'autre fonction que de présenter le matin, à ceux qui viennent saluer le prince, une certaine quantité de ces merveilleuses cendres détrempées dans un peu d'eau. Le courtisan trempe le bout du doigt dans ce mortier, et se fait, sur différentes parties du corps, une onction qu'il regarde comme très salutaire. Les joguis se font gloire de paraître toujours couverts de ces cendres. Ils en ont dans leurs cheveux, sur le visage, et par tout leur corps; ce qui leur donne un air sale et dégoûtant.

3. — rousse. Le sacrifice de la vache rousse était un des plus solennels chez les Hébreux. Quand il fallait faire ce sacrifice, le peuple amenait au grand-prêtre une vache rousse d'un âge parfait, qui fût sans tache, et qui n'eût point porté le joug. Le grand-prêtre, ayant reçu la victime des mains du peuple, la menait hors du camp, ou hors de la ville; là, il l'immolait en présence de tout le peuple, et trempant son doigt dans le sang de la victime immolée, il jetait sept fois quelques gouttes de ce sang vers la porte du tabernacle. Il faisait brûler ensuite, à la vue de tout le peuple, la victime toute entière, sans en ôter la peau. Il jetait dans le feu du sacrifice, du bois de cèdre, de l'hysope, et de l'écarlate teinte deux fois; et, après avoir offert ce sacrifice, il était obligé de laver ses vêtements et son corps, et de demeurer impur jusqu'au soir.

Celui qui, par l'ordre du grand-prêtre, avait mis la victime sur le bûcher, où elle devait être consumée, était aussi impur jusqu'au soir. On gardait toute l'année les cendres de cette victime, et on les mêlait avec l'eau qui servait aux expiations; et rien ne pouvait être purifié, selon la loi, que par l'eau mêlée avec la cendre.

VACUNALES, fêtes en l'honneur de Vacuna. On les célébrait au mois de décembre, lorsque tous les travaux de la campagne étaient finis.

VADI GEHENNEM (*Myth. Mah.*), vallée de l'enfer, suivant les musulmans. *Bib. Or.*

VADIMON, surnom que les anciens Etruriens donnaient à Janus.

VAFTHRUDNIS (*Myth. Scand*), *qui sait tout.* Génie renommé pour sa science profonde, qu'Odin alla défier dans son palais, et qu'il vainquit par la supériorité de ses connaissances.

VAGITANUS, dieu qui présidait aux cris des enfants. On le représentait sous l'image d'un enfant qui pleure et qui crie. Rac. *Vagire*, crier, *en parlant des enfants. V.* VATICANUS.

VAHAGHEN, héros que les Arméniens révéraient comme un dieu.

VAICARANI (*Myth. Ind.*), fleuve de feu, que les âmes doivent d'abord traverser avant d'arriver aux enfers, selon la doctrine des Indiens. Le passage de ce fleuve est terrible et douloureux : c'est une invention des brahmines pour attirer les aumônes des fidèles; car ils leur persuadent que, si un malade tient en la main la queue d'une vache, et qu'il fasse présent de cet animal au brahmine qui l'assiste, avec une somme d'argent, il passera sans danger le fleuve Vaicarani, parceque cette même vache qu'il aura donnée au brahmine, se présentera à lui sur le bord du fleuve; il prendra sa queue, et fera le trajet, par ce moyen, sans aucun risque.

VAÏCHENAVINS (*M. Ind.*), caste ou tribu religieuse, dévouée au service de Wishnou. Ce qui les distingue des satadévens est un petit vase de cuivre qu'ils portent sur la tête, et dans lequel ils mettent les aumônes qu'on leur fait.

VAÏCONDON (*Myth. Ind.*), paradis où règne Wishnou, et d'où il conserve tout l'univers. Il préside, monté sur l'oiseau Garuda. Tous ceux qui, durant la vie, ont été particulièrement dévots à ce dieu, vont, après leur mort, dans le vaïcondon, et, pour prix de leurs bonnes œuvres, y sont transformés dans la propre substance de Wishnou.

VAÏCONDON-YAGADÉCHY (*Myth. Ind.*), grande fête qui se fait le onzième jour après la nouvelle lune de décembre, dans les temples de Wishnou; elle n'est célébrée que par ses sectateurs, qui passent la nuit à prier et à veiller, après avoir jeûné toute la journée.

VAÏDIGUERS. (*M. Ind.*), première subdivision des brahmes. Ce sont les pandjancarers, ou ceux qui font les almanachs, et tirent les augures. (*V.* PANDJANGAM.) Ils font aussi les cérémonies pour les morts, et dirigent les transactions matrimoniales, depuis l'instant où l'on demande une fille, jusqu'à ce que le mariage soit entièrement conclu. Ces brahmes sont tenus de réciter tous les jours les *védams*, de faire exactement matin et soir le *sandivané* (prière particulière (*v. ce mot*), quand le soleil se lève et quand il se couche, et de se baigner en faisant cette prière. Chaque jour ils vont chez les Indiens, qui leur font des aumônes, pour leur annoncer les jours heureux ou malheureux. Ils sont tous de la secte de Shiva, et se frottent le corps, les bras, les épaules et le front, de cendres de bouze de vache. De grand matin, avant de faire le sandivané, à midi avant leur premier repas, ils mettent sur leur front deux ou trois lignes de sandal préparé, qu'ils mêlent avec du safran pour le rendre plus jaune. Ils ajoutent au milieu une marque ronde, d'un jaune rougeâtre, composé de safran mêlé de chaux, et deux ou trois grains de riz entier. On nomme

ce signe *atchadépotou*. Quand ils ajoutent des marques noires en forme de larmes, ils les font avec des charbons provenus des offrandes brûlées devant l'effigie de Shiva; mais, pour l'ordinaire, c'est le résidu de toiles brûlées avec du beurre sur la montagne de *Tirounamaley*. Les brahmes de ce temple en font présent à leurs confrères, ainsi qu'aux autres Indiens distingués de différentes villes de la côte de Coromandel. *V.* SIVEBRAMNALS, STRIVAICHEVANALS.

VAIJAYANTA (*Myth. Ind.*), palais d'Indra. *V.* INDRA.

VAIN, ou OUAÏN (*Myth. Mah.*), nom que les Orientaux donnent à la sœur jumelle d'Abel, que Caïn refusa d'épouser, parcequ'elle n'était pas aussi belle qu'Asroun la sienne. Après la mort d'Abel, elle épousa Seth son frère. *Bibl. Or.*

VAINE GLOIRE. (*Iconol.*) *Ripa* en fait une femme d'un aspect hardi, avec deux cornes à la tête, sur lesquelles est posé un faisceau de foin. Ses pendants d'oreilles sont deux sangsues : elle tient une trompette d'une main, et de l'autre un fil où est attachée une guêpe qui vole. A ces emblèmes obscurs, *Cochin* a substitué une coiffure de plumes de paon, qui laisse apercevoir deux oreilles d'âne. D'autres la représentent comme une femme altière, dédaigneuse, vêtue richement, qui se regarde avec complaisance dans un miroir, et respire avec satisfaction l'odeur de l'encens qu'elle se donne à elle même. On pourrait lui donner pour attribut un corbeau fier d'étaler une fausse queue de paon.

VAIRA (*Myth. Ind.*), le tonnerre, l'arme d'Indra. *V.* INDRA.

VAÏREVERT (*Myth. Ind.*), le troisième fils de Shiva, fut créé de sa respiration pour détruire l'orgueil des Deverkels et des Pénitents, et humilier Brouma, qui s'était dit le plus grand des trois dieux. Vaïrevert lui arracha l'une de ses têtes, dans le crâne de laquelle il reçut tout le sang des Deverkels et des Pénitents; mais il les ressuscita dans la suite, et leur donna des cœurs plus purs.

Selon les Indiens, c'est le dieu qui, par ordre de Shiva, viendra détruire le monde à la fin des siècles. On le représente de couleur bleue, avec trois yeux et deux dents saillantes comme des croissants, il porte des têtes en guise de colliers, qui tombent sur son estomac. Des serpents lui servent de ceinture ; ses cheveux sont couleur de feu, ses pieds sont garnis de clochettes, et dans ses mains il tient un *choulon*, un *tidi*, une corde, et le crâne de Brouma. On lui donne un chien pour monture. Vaïrevert a quelques temples; mais on l'adore principalement à Cachi, près du Gange.

1. VAISSEAUX. (*V.* ARGO, ENÉE, JASON, THÉSÉE, ULYSSE.) Sur les médailles, un vaisseau en course désigne la joie, la félicité, le bon succès, l'assurance. Plusieurs vaisseaux aux pieds d'une figure tourelée indiquent une ville maritime et commerçante. Aux pieds d'une Victoire ailée, ils marquent des combats de mer, où les flottes ennemies ont été vaincues.

2. — D'ENÉE, CHANGÉS EN NYMPHES. Lorsqu'Enée, se préparant à traverser les mers, faisait construire ses vaisseaux dans la forêt du mont Ida, qui était consacrée à Cybèle, cette déesse obtint de Jupiter que ces vaisseaux, dès qu'ils auraient touché le rivage de l'Italie, seraient transformés en déesses immortelles de la mer. Turnus voyant la flotte d'Enée à l'ancre dans le canal du Tibre, se proposa de la brûler. Déjà on voit voler les tisons ardens et les torches enflammées; déjà une fumée épaisse s'élève jusqu'aux astres, lorsqu'une voix redoutable se fait entendre : « Troyens, dit-elle, ne » vous armez point pour la défense » de mes vaisseaux. Turnus embra- » sera plutôt les mers que cette flotte » sacrée. Galères, nagez et devenez » déesses de la mer : c'est la mère des » dieux qui l'ordonne. » Aussi-tôt chaque galère brise ses cables, et comme des dauphins se plongeant dans les flots, elles reparaissent à l'instant, et offrent aux yeux autant

de nymphes. Ces nouvelles déesses, se souvenant des dangers auxquels la mer les avait souvent exposées, prètent une main favorable aux vaisseaux qui sont menacés du naufrage, pourvu que ce ne soit pas des vaisseaux grecs.

VALASCIALF (*Myth. Scand.*), la plus grande des villes célestes, toute bâtie de pur argent. C'est la demeure d'Odin; c'est là qu'est le trône royal, nommé *lidscialf*, où le père universel s'assied pour contempler toute la terre.

VALE (*Myth. Scand.*), fils de Loke, qui, changé en bête féroce par les dieux, déchira et dévora son frère Narfe.

VALENTIA, déesse adorée par les premiers habitants de l'Italie. C'était aussi le premier nom de la ville de Rome, qui, en grec, a le même sens. Rac. *Valere*, avoir de la force.

VALERUS, guerrier qui, dans le dixième liv. de l'*Enéide*, tue Agis.

VALEUR. (*Iconol.*) On la représente sous le symbole de Mars ou d'Hercule, armée de sa massue et couverte des dépouilles d'un lion. Sur plusieurs médailles romaines, la Valeur est exprimée par une femme casquée, tenant d'une main la haste, et de l'autre le *parazonium*, épée passée dans un ceinturon. *V.* VERTU HÉROÏQUE. On la peint aussi sous l'aspect d'une dame respectable, couronnée de laurier, et vêtue d'une cuirasse d'or. Elle caresse un lion qu'elle a su apprivoiser. Le sceptre qu'elle tient élevé signifie que son courage la rend digne de commander. Le coloris animé de son visage dénote qu'aucun péril ne l'intimide.

VALLON SACRÉ, espace de la vallée où coulent le fleuve Permesse et la fontaine Hippocrène, et où paissait le cheval Pégase. Ce vallon était consacré aux Muses.

VALLONA, VALLONIA, déesse des vallées.

VALOUVERS, c'est ainsi que l'on nomme les idolâtres de l'Indostan, les prêtres de la dernière des tribus, appelée *Parias* ou *Poulias*, qui est l'objet du mépris du peuple. Il y a parmi, une famille sacerdotale, appelée des *Valouvers*, qui prétendent avoir occupé anciennement dans les Indes un rang aussi distingué que les brahmines ou prêtres actuels. Les *Valouvers* s'appliquent à l'astronomie et à l'astrologie; ils ont des livres qui contiennent des préceptes de morale très estimés. On dit qu'ils portent un filet de pêcheurs autour du col, lorsqu'ils font leurs sacrifices.

VAM (*Myth. Scand.*), fleuve des vices, qui sort de la gueule du loup Fenris.

VAMEN (*Myth. Ind.*), nom de Wishnou dans sa cinquième incarnation, celle en brahme-nain. *Voy.* WISHNOU.

VAMPIRES, prétendus démons qui tirent pendant la nuit le sang des corps vivants, et le portent dans des cadavres, dont on le voit ensuite sortir par la bouche, le nez et les oreilles.

VAMPRA (*Myth. Siam.*), dimanche des Siamois; c'est toujours le quatrième jour de la lune; ils en ont chaque mois deux grands, dans la nouvelle et la pleine lune, et deux moins solemnels, le 7 et le 21. Ce jour ne les dispense point du travail, il n'y a que la pêche qui leur soit interdite; ceux qui transgressent cette défense, paient une amende, et sont traînés en prison, pour avoir profané la sainteté d'un jour où les Talapoins se coupent la barbe, les cheveux et les sourcils.

1. VAN (*Iconol.*), instrument pour nettoyer le grain. C'était un symbole mystique de Bacchus, parceque ceux qui étaient initiés à ses mystères avaient dû être purifiés de leurs vices par les épreuves qui précédaient l'initiation, comme le bled est séparé de la paille par le moyen du van. On donnait aussi ce symbole à Orus, comme dieu du labourage.

2. — VAN ou VEN. (*Myth. Or.*) Ce mot signifie, dans la langue du Mogol et du Khatay, le nombre de dix mille années. Ce nombre est composé de plusieurs autres périodes de 60 ans, qui portent le même nom. Ces cycles, qui ont trois noms différents, étant finis,

on reprend le premier, puis le second et le troisième, et l'on continue toujours à compter ainsi jusqu'à ce que l'on soit arrivé au nombre de dix mille, qui compose le grand Van. Selon la supputation des Mogols, l'an 847 de l'Egire tombait sur le 8863e. Van de 10,000 ans ; de sorte que, jusqu'à cette année de l'Egire, il y aurait 88 millions 639 mille 860 années écoulées depuis la création du monde. *Bibl. Or.*

VANADIS (*Myth. Scand.*), déesse de l'espérance, un des noms de Freya. *V.* FREYA.

VANAPRASTAS (*Myth. Ind.*), sorte de joguis, ou solitaires indiens, qui sont en grande réputation de sainteté. Ils vivent au milieu des forêts, avec leur famille, n'ayant d'autre nourriture que les herbes et les fruits.

VANITÉ. (*Icon.*) C'est une femme richement vêtue, avec un cœur sur la tête, parceque, dit *Ripa*, la vanité porte à l'indiscrétion. *Cochin* ajoute à ces emblèmes une espèce d'aurore, des plumes de paon, et des papillons qui volent. Quelquefois elle se regarde avec complaisance dans un miroir.

Dans un sujet allégorique de *Jacques Jordans*, elle est caractérisée par une femme à la toilette. La folie est à ses côtés, qui lui tient un miroir. Un philosophe placé devant elle, lui montre une tête de mort; au-dessus est une banderole sur laquelle on lit cette sentence exprimée en flamand : *Connois-toi toi-même.*

Un tableau du *Titien* que l'on voit à Rome dans la galerie des tableaux du Capitole nous représente la Vanité par une femme nue, légèrement drapée sur les cuisses, et ayant à ses pieds un sceptre et une couronne. On lit sur une inscription au haut d'un tableau : *Omnia vanitas.*

VAPEURS. (*Myth. Amér.*) Les Knisteneaux, peuplade sauvage du Canada, croyent que les vapeurs qui s'élèvent et restent suspendues au-dessus des marais, sont les âmes des personnes nouvellement mortes. *Voyage d'Alex. Mackensie dans l'intérieur de l'Amér. septentrionale.* An X.

VARA (*Myth. Scand.*), neuvième déesse, qui préside aux serments des mortels, et sur-tout aux promesses des amants. Elle punit ceux qui ne gardent pas la foi donnée. C'est la déesse des nôces, de la fidélité, de la bonne foi et des vapeurs.

VARAGUEN (*Myth. Ind.*), nom sous lequel Wishnou est adoré dans sa troisième incarnation, celle en sanglier.

VARAHAVATAR (*Myth. Ind.*), incarnation de Wishnou sous la forme d'un ours.

VARANASI (*Myth. Ind.*), lieu situé dans le royaume de Bengale, au bord du Gange, célèbre par la dévotion des Indiens. Ces peuples sont persuadés que le dieu Ixora vient souffler dans l'oreille droite de tous ceux qui ont le bonheur de mourir dans ce lieu, et que, par ce moyen, il efface toutes leurs iniquités. Un grand nombre de malades s'y font porter pour jouir d'un si grand privilége. Un prodige fort singulier, c'est que tous ceux qui meurent dans ce lieu, soit hommes, soit bêtes, meurent tous couchés sur l'oreille gauche afin que la droite soit découverte pour recevoir le souffle d'Ixora. Si quelque malade, sans y penser, s'est couché sur l'oreille droite au moment de l'agonie, il se retourne de l'autre côté par un mouvement machinal et involontaire : du moins les Indiens assurent que cela est ainsi. Ils rapportent, entr'autres faits, qu'un Mogol, voulant faire l'expérience de ce miracle, fit lier les quatre pieds d'un vieux cheval ruiné, et prêt à rendre le dernier soupir, et le fit coucher en cet état sur le côté droit. Lorsque l'instant de sa mort fut proche, les cordes qui lui liaient les pieds se rompirent d'elles-mêmes, et il se retourna sur le côté gauche. Un autre privilége de ceux qui meurent à Varanasi, c'est qu'ils ne sont plus sujets à revenir sur la terre, et que

leurs corps sont changés en pierre.

Varellas. (*Myth. Ind.*) C'est ainsi qu'on nomme les temples du royaume de Pégu, dans la presqu'isle au-delà du Gange. Ils ont tous la forme d'un cône. Il y en a plusieurs qui sont dorés, depuis le haut jusqu'en bas, en dehors et en dedans. Le seul exercice de religion qu'on y fasse se réduit à la prédication. Les Péguans, en entrant et en sortant, lèvent les mains sur la tête, et font une inclination profonde. Il y a toujours, à l'entrée de ces temples, un bassin plein d'eau pour se laver les pieds. Dans ce pays, on n'a pas besoin de faire réparer les vieux temples : les gens riches en font souvent bâtir de nouveaux. Tous les ans, au mois de Septembre, un des principaux habitans donne une fête qui consiste à tirer une fusée. Voici le détail de cette cérémonie :

On creuse un tronc d'arbre, auquel on laisse deux pouces d'épaisseur; puis on le remplit de poudre et de charbon pulvérisé. Au rapport du capitaine *Hamilton*, il y entre quelquefois jusqu'à cinq cents livres de poudre. On presse bien cette poudre dans le tronc, puis on le lie avec des courroies de peau fraîche de buffle. Ces courroies, venant à se dessécher, forment des liens aussi fermes et aussi solides que des cercles. On attache ensuite le tronc à une branche d'un grand arbre. Le jour de la fête étant venu, les spectateurs s'assemblent en foule. Alors celui qui donne la fête met le feu à cette espèce de fusée, et coupe en même temps les cordons qui la retiennent attachée à l'arbre. Si la fusée tombe à terre, et y fait son effet, c'est un très mauvais présage qui annonce la colère des dieux. Si, au contraire, la fusée prend son essor en l'air, et s'élève à une grande hauteur, c'est un augure favorable; et celui qui donne la fête a coutume de faire construire un temple à l'honneur de la divinité qui fixe plus particulièrement l'objet de sa dévotion. Lorsque le nouveau temple est bâti, les prêtres abandonnent celui qui tombe en ruine, et viennent se loger avec leurs idoles dans cette nouvelle demeure.

Varlachimi-Noambou (*Myth. Ind.*), fête qui a lieu le vendredi d'avant la pleine lune du mois *Avani* (Août). Quelques Indiens seulement la célèbrent, parcequ'en l'observant une seule fois ils contractent l'obligation de la célébrer toujours, eux et leurs descendants. Elle est principalement adoptée par les bayadères, parcequ'elle leur procure le moyen de tirer de l'argent de leurs amants et de tous ceux qui chez elles vont danser et chanter ce jour-là. Cette fête se fait en l'honneur de Lacshmi; c'est dans les maisons qu'on la solemnise; on observe le petit jeûne; on s'attache une ficelle de coton jaune, les hommes au bras droit, et les femmes au cou. Les brahmes y viennent faire *le Poutché*. *V*. Poutché.

Varouché-Paroupou, *naissance de l'année. (Myth. Ind.)* Cette fête se célèbre le 11 Avril, premier jour du mois *Chitteré*, qui commence l'année indienne. Ce n'est que dans les maisons qu'on la solemnise; on y fait la cérémonie du *Darpenon* pour la mort des ancêtres. Sur-tout on doit faire l'aumône aux pauvres et aux brahmes; une bonne œuvre faite ce jour-là vaut mieux que cent dans d'autres temps. Le reste de jour, les Indiens se divertissent et se régalent afin d'être heureux toute l'année, parcequ'ils croient que cela dépend de la manière dont ils la commencent.

Varrona (*Myth. Ind.*), dieu indien qui préside au tonnerre et à la pluie. *Voyage dans les mers de l'Inde, par le Gentil.*

Vartias (*Myth. Ind.*), religieux gentils, fondés, à ce qu'ils prétendent, depuis plus de 2000 ans, et qui ont beaucoup de couvents dans la province de Lahor. Ils font vœu d'obéissance, de chasteté et de pauvreté. Leur noviciat fini, ils ne peuvent sortir de l'ordre; cependant leur général a le pouvoir de les renvoyer s'ils commettent quelque faute grave contre leurs vœux et sur-tout

contre celui de la chasteté. On les chasse alors non seulement de l'ordre, mais de toute la tribu. Ces religieux changent souvent de maisons. La maxime fondamentale de leur institut est de ne faire à autrui que ce qu'ils veulent qu'il leur soit fait. Si quelqu'un les bat, ils ne se défendent pas. Il ne leur est pas permis de regarder une femme au visage. Ils vivent d'aumône, ne mangent qu'à midi ; et quelquefois il faut qu'ils attendent au lendemain pour boire et pour manger. Ils se couchent avec le soleil, pour ne point brûler d'huile ou de suif, et dans une même chambre. La terre leur sert de lit. Prier et lire est toute leur occupation. Il y en a qui n'adorent Dieu qu'en esprit. Ceux-là n'ont point d'idoles.

Varuna (*Myth. Ind.*), le génie des eaux. Il est fort inférieur en puissance à Mahadéva. On le représente porté sur un dauphin. C'est le cinquième des dieux protecteurs des huit coins du monde. Il gouverne la partie de l'ouest. On le représente monté sur un crocodile, et tenant un fouet à la main.

Vases sacrés, dont on se servait dans les cérémonies religieuses ; ils étaient de terre, même lorsque le luxe eut introduit ceux d'or et d'argent dans les maisons des particuliers.

Vasso, temple gaulois, à Clermont en Auvergne. Le mur, qui avait trente pieds d'épaisseur, était, au-dehors, revêtu de pierres de taille, et le dedans n'était composé que de petites pierres fort déliées, et par dessus incrusté de marbre, avec des compartiments de mosaïque. Le pavé était tout de marbre, et le toit couvert de plomb.

Vassoukels (*Myth. Ind.*), première tribu des esprits purs ou Déwétas. *V.* Deutas.

Vat (*Myth. Siam.*), nom que les Siamois donnent aux couvents des talapoins. Pour avoir une idée de la forme de ces couvents, il faut se représenter un vaste terrain carré, qui n'a pour clôture qu'une haie d'une sorte de roseau qu'on nomme *bambou*. Au milieu de ce terrain s'élève un temple. Tout autour, le long de la clôture, sont bâties les cellules des moines, qui forment quelquefois deux ou trois rangs. Ces cellules sont fort petites, et ressemblent à des tentes élevées sur des piquets. Le terrain sur lequel le temple est bâti est toujours plus élevé que celui où sont les cellules. Il est environné d'une muraille, le long de laquelle règnent des galeries couvertes qui ressemblent assez aux cloîtres d'Europe. On voit autour de ces galeries plusieurs idoles, dont quelques unes sont dorées, et qui sont placées sur un contre-mur, à hauteur d'appui. Depuis le mur qui enferme le temple, jusqu'aux cellules des talapoins, il reste un certain espace de terrain qui peut passer pour la cour du couvent. Dans l'enceinte de chaque monastère il y a une salle où les talapoins s'assemblent pour conférer ensemble des affaires communes. Ce lieu est aussi destiné à recevoir les charités et les offrandes des dévots siamois, les jours qu'on n'ouvre pas le temple.

1. Vates (*Myth. Celt.*), classe de Druïdes chargée d'offrir les sacrifices, et qui s'appliquait à connaître et expliquer les choses naturelles.

2.—C'était aussi le nom que dans les fêtes de Mars on donnait à un musicien qui chantait avec les Saliens le poëme appelé *Carmen sæculare*.

Vaticanus, dieu qui rendait des oracles dans un champ proche de Rome. On le confond souvent avec Vagitanus.

Vautour, oiseau consacré à Mars et à Junon, peut-être à cause des maux que ces deux divinités faisaient aux hommes. Le vautour était aussi un des oiseaux dont on observait le plus exactement le vol dans les augures.

Iconol. Le vautour (*M. Egypt.*) est employé pour désigner la mère, la vue, la limite, la connaissance de l'avenir, l'année, le ciel, le miséricordieux, Minerve, Junon, deux drachmes.

Il est employé pour désigner la mère, parceque, selon les Egyptiens,

il n'y a que des vautours femelles. Voici, disent-ils, de quelle manière cet oiseau est engendré :

« Lorsqu'il est en amour, il ou-
» vre au vent du nord les parties
» génitales, et en est comme fé-
» condé pendant cinq jours, durant
» lesquels il ne mange ni ne boit,
» tout occupé du soin de se repro-
» duire. »

Il y a, selon les Egyptiens, d'autres oiseaux qui conçoivent du vent, mais dont les œufs, sans germe, ne sont bons que pour être mangés.

Le vautour est employé pour désigner la vue, parceque, de tous les animaux, c'est celui qui a l'œil le plus perçant. Il regarde du côté du couchant lorsque le soleil se lève, et du côté de l'orient lorsqu'il se couche, distinguant à une distance considérable les aliments qui lui sont propres.

Le vautour désigne la limite, parceque, lorsque la guerre doit avoir lieu, il marque, disent les Egyptiens, l'endroit où l'on doit combattre en s'en approchant sept jours auparavant.

C'est par cette même raison qu'on lui attribue la connaissance de l'avenir, et encore parcequ'il tourne ses regards vers la partie du champ de bataille où il doit y avoir le plus de carnage, choisissant, comme d'avance, les cadavres qu'il destine pour sa nourriture. En conséquence, les anciens rois d'Egypte envoyaient voir de quel côté les vautours regardaient, et présumaient que c'était là que devait être la défaite.

Cet oiseau est le symbole de l'année, parceque, dans sa conduite, on voit sagement distribués les trois cent soixante-cinq jours dont elle est composée. Il porte son fruit cent vingt jours, en emploie autant à l'élever, autant à avoir soin de soi, sans porter ni nourrir, se préparant seulement à une nouvelle conception, et il emploie à cette conception les cinq jours qui restent.

Il est l'image du miséricordieux; caractère tout-à-fait opposé à celui du vautour, destructeur impitoyable des autres oiseaux. Mais ce qui a porté les Egyptiens à désigner le miséricordieux par cet oiseau, c'est que, pendant les cent vingt jours qu'il emploie à élever ses petits, il ne vole presque point, et n'a de sollicitude que pour eux. Si la nourriture nécessaire pour les soutenir lui manque, il ouvre sa cuisse, et leur donne son sang à sucer, par la crainte qu'ils ne meurent.

Le vautour est la figure de Minerve et de Junon, parceque, selon les Egyptiens, la première de ces deux déesses occupe la partie supérieure du ciel, et que la seconde occupe la partie inférieure, parties que le vautour parcourt d'un vol rapide. Au reste, l'opinion des Egyptiens, au sujet du domicile de Junon et de Minerve, est cause qu'ils regardent comme absurde de faire le ciel du genre masculin. Ils le regardent aussi comme absurde, pour la raison d'après laquelle ils croient que le soleil, la lune et les autres astres, ont été engendrés dans le ciel. Or, la génération ne peut, disent-ils, s'opérer que dans une femelle.

Tous les vautours sont femelles, selon ce peuple; en conséquence, ils en donnent un à chaque femelle d'animal, de même qu'à chaque déesse, pour désigner la maternité des unes et des autres, cet oiseau étant par son sexe mère des mères.

Il est l'image du ciel, parceque du ciel dérive la production d'une quantité de choses.

Enfin il est, par deux drachmes, l'image de l'unité, parcequ'il paraît être l'auteur et le principe de lui-même, comme l'unité est le principe de tout nombre.

Vauvert, était le nom de l'endroit où étaient les Chartreux de Paris, *Vallis viridis*. Comme il y avait là beaucoup de carrières, et que le vent s'y engouffrait avec bruit, le peuple s'imagina, dit *Ménage*, que ce bruit était causé par un diable qu'on appela *Vauvert*, du nom de ce lieu; c'est peut-être là ce qui a fait donner le nom d'*Enfer*, à la rue qui y conduit.

VAYOU (*M. Ind.*), dieu du vent, le sixième des dieux protecteurs des huit coins du monde. Il soutient la partie du N. O. On le représente monté sur une gazelle, et tenant un sabre à la main.

VEAU D'OR. (*Myth Rabb.*) Lorsque le veau d'or fut réduit en poudre par ordre de Moïse, il la fit mettre dans l'eau, et obligea les Israélites de la boire : ceux d'entre eux qui avaient baisé l'idole, furent surpris de voir qu'en buvant, leurs lèvres devenaient d'or. Les lévites reconnurent les idolâtres à cette marque et en tuèrent 23,000.

VÉDAMS. (*Myth. Ind.*) Ce sont les livres sacrés les plus anciens et les plus révérés des Indiens; ils les adorent comme la divinité même, dont ils les croient une émanation et une partie tout ensemble. Ils craindraient d'en profaner le nom, s'ils le prononçaient autrement que dans leurs prières. Ces ouvrages, selon eux, étaient immenses et innombrables; la vie des hommes n'était pas assez longue pour les apprendre; et l'ignorance naissant de cette difficulté, le vrai dieu restait sans adorateurs. Wishnou eut pitié des peuples victimes des ténèbres dans lesquelles ils étaient plongés, et fit naître d'une partie de lui-même *Viasser*, qui disposa par ordre et abrégea les Védams, ce qui le fit surnommer *Védé-Viasser;* il réduisit le tout en quatre livres, et les enseigna aux quatre pénitents *Vaïsambaëner*, *Païlaver*, *Sayémouni* et *Soumandon*, pour les répandre dans le monde et y propager la croyance indienne. Les Védams traitaient de toutes les sciences. Ils étaient écrits d'un style si relevé, la vérité y parlait d'un ton si imposant, ou le fanatisme d'une manière si obscure, que peu de personnes les pouvaient comprendre. Les brahmes les plus instruits en firent donc des commentaires, que les Indiens ont mis par la suite au rang des livres sacrés. *V.* SHASTAH, etc. Les Védams célébraient l'Etre suprême sous différents attributs : les brahmes, pour tenir ce peuple dans la dépendance, firent rendre à chacun de ses attributs un culte différent; mais le dogme des brachmanes étant l'unité de Dieu, et leur croyance étant opposée à celle qu'enseignaient les Védams, ces sages dérobèrent ces livres sacrés aux brahmes, ce qui occasionna une guerre où périt la moitié des Indiens, et où les Védams disparurent. Les brahmes vainqueurs y substituèrent le Shastah; mais comme les Védams leur donnaient une puissance illimitée, et les mettaient au-dessus des princes et des lois, ils répandirent qu'il n'y avait de perdu que celui qui traitait de magie. Le moyen le plus sûr d'accréditer cette fraude était d'en faire un article de foi. Ils n'y manquèrent pas, et c'est là le fondement de la première incarnation de Wishnou. Ensuite, pour qu'on ne pût les forcer de montrer ces livres, ils en interdirent la connaissance au peuple, le déclarèrent indigne de les lire, et s'en arrogèrent seuls le droit, comme descendants de la divinité. Quand on les presse aujourd'hui à ce sujet, ils disent que les Védams sont enfermés dans un caveau à Bénarès. Jamais personne n'a pu les voir, on n'en connaît ni copie, ni traduction: ainsi leur existence est au moins douteuse. Il est difficile de croire, d'après diverses tentatives, que l'avarice des brahmes ait pu résister aux attraits de l'or qu'on leur a si souvent offert pour les décider à livrer leurs livres.

VÉDANTI (*Myth. Ind.*), philosophes indous. Leur école, nommée *Védantani*, domine dans l'Inde par sa métaphysique. C'est celle qui abonde en beaux esprits, et qui fournit les *saniassi*, ou docteurs, et les sages. Son opinion fondamentale est celle de l'unité d'un seul Etre existant, éternel, immatériel, infini, et en quelque façon trinaire par son existence, par sa lumière infinie, par sa joie extrême. Cet être n'est autre que le moi ou l'âme. Mais avec ce principe il y en a un négatif, appelé *Maya* ou l'Erreur. Il faut, pour devenir sage ou heureux, se

débarrasser

débarrasser du *Maya* par une application constante à soi-même, en se persuadant que l'on est l'Être unique, sans se laisser distraire de son attention par les atteintes du *Maya*. De la persuasion spéculative de cette proposition, *Je suis l'Être suprême,* doit naître la conviction expérimentale, qui ne peut exister sans la félicité. Telle est la clef de la délivrance de l'âme. Ce système a beaucoup de rapport avec celui du *Nyayam;* les autres sectes s'en éloignent peu. On reconnaît dans ces systèmes de quiétisme l'empreinte du climat.

Vedius, Vejovis, Vejupiter, le dieu méchant. Les Romains honoraient Pluton sous cette dénomination, sans espérance d'en recevoir des biens, mais pour détourner les maux qu'ils en appréhendaient. On le représentait armé de flèches, et l'on croyait l'apaiser par le sacrifice d'une chèvre.

Véflamen, flamine qui avait cessé d'exercer ses fonctions, chez qui cette dignité n'était pas à vie.

Veientana, surnom de Junon. Elle avait sous ce nom une statue que les Romains firent transporter de Veies, dans le temple que Camille lui avait élevé sur le mont Aventin.

Velleda (*Myth. Celt.*), Sybille qui vivait du temps de Vespasien chez les Germains, au rapport de *Tacite,* et qui, moitié fée, moitié prophétesse, du haut d'une tour où elle vivait en recluse, exerçait au loin une puissance égale ou supérieure à celle des rois. Les plus illustres guerriers n'entreprenaient rien sans son aveu, et lui consacraient une partie du butin. *Tac. hist. l. 4 et 5.* Après sa mort, elle fut révérée comme une divinité, et les Germains donnèrent son nom aux prophétesses.

1. Vélocité. (*Iconol.*) C'est la rapidité du mouvement, caractérisée par une femme qui lance une flèche et qui est en action de courir, ayant des ailes au dos, et des talonnières semblables à celles de Mercure.

2. — De la vie humaine. Un Centaure qui court au galop, ou une fleur qui naît et meurt, ou l'ombre vaine et fugitive.

Velsurus, surnom de Jupiter; d'autres l'appellent avec plus de raison Urius.

Venatrix Dea, *divinité chasseresse,* c.-à-d. Diane.

Vendedad-Sadé (*Myth. Pers.*), recueil de trois livres liturgiques des Parsis, intitulés : l'*Izechné*, le *Vispered*, et le *Vendedad* proprement dit. Ce dernier est un dialogue entre Zoroastre et Ormusd, qui répond aux questions du législateur. Ormusd y est défini l'être pur, celui qui récompense, l'être absorbé dans son excellence, le créateur, le grand juge du monde, celui qui subsiste par sa propre puissance. L'ouvrage est divisé en vingt-deux *fargards*, ou chapitres, dont chacun finit par une prière qu'ils appellent *pure*, *excellente*. Elle commence par ces mots : « Celui qui fait » le bien, et tous ceux qui sont purs, » iront dans les demeures de l'abon» dance qui leur ont été préparées. »

Vendredi. (*Myth. Mah.*) Sixième jour de la semaine, consacré par les anciens à Vénus. Ce jour est pour les Mahométans ce qu'est le samedi pour les Juifs, et le dimanche pour les Chrétiens. Ils le fêtent à leur manière, c.-à-d. en faisant la prière du matin un peu plus longue que de coutume, et dans la mosquée, au lieu de la faire dans leurs maisons. Du reste, ils ne s'abstiennent d'aucune œuvre servile. Les marchands ouvrent leurs boutiques, et les artisans travaillent à l'ordinaire. Ils ne sont pas plus scrupuleux leurs autres jours de fête. Quant à l'institution du Vendredi, les uns l'attribuent à l'entrée de Mahomet dans Médine, à pareil jour; les autres, et c'est le sentiment le plus probable, prétendent qu'anciennement ce jour était consacré chez les Arabes pour leurs assemblées solennelles, et que Mahomet ne voulut rien changer à cet usage.

Vengeance. (*Iconol.*) On la re-

présente en furie, les cheveux épars, le visage enflammé, les yeux étincelants, se mordant le poing, ayant un casque sur la tête et un poignard à la main. Souvent elle est armée d'un flambeau, dont elle anime ceux qu'elle veut porter à se venger. On peut encore la peindre avec des yeux creux et enfoncés, et une grande pâleur, pour exprimer la situation d'un homme vindicatif, mais que la crainte ou quelque considération arrête et force à dissimuler.

D'après les Egyptiens, on lui donne pour symbole un lion furieux, percé d'une flèche qu'il cherche à retirer de ses flancs.

Vengeance divine. Les anciens la symbolisaient sous la figure de Némésis. Les poètes grecs et latins l'expriment sous les traits d'une Bellone en furie, les bras ensanglantés, environnée de flammes, écrasant sous les roues de son char les têtes des coupables mortels. Dans les tableaux d'église, la vengeance divine est exprimée par un ange armé d'une épée flamboyante.

1. Venilie, nymphe, femme de Daunus, sœur d'Amate, et mère de Turnus. Quelques uns la disent femme de Neptune, et la même que Salacia.

2.—Selon *Saint Augustin*, est la déesse de l'espérance qui *vient*.

Vents (*Iconol.*), divinités poétiques, enfants du Ciel et de la Terre, ou, selon d'autres, d'Astréus et d'Héribée. *Hésiode* les dit fils des géants Typhée, Astréus et Perséus; mais il en excepte les Vents favorables, savoir, Notus, Borée et Zéphyre, qu'il fait enfants des dieux. *Homère* et *Virgile* établissent le séjour des Vents dans les isles Eoliennes, et leur donnent pour roi Eole, qui les tient enchaînés dans ses cavernes. Mais ce dieu lui-même voit son pouvoir subordonné à celui de Jupiter et de Junon, les véritables dieux des régions éthérées. La superstition, après avoir déifié ces terribles puissances de l'air, crut pouvoir désarmer leur courroux par des vœux et des offrandes: et leur culte passa de l'Orient dans la Grèce; car les Perses leur rendaient les honneurs divins. Achille, ayant mis sur le bûcher le corps de Patrocle, prie le Vent du Nord et le Zéphyr de hâter l'embrasement, et leur promet des sacrifices s'ils exaucent sa prière. Les Troyens prêts à s'embarquer pour l'isle de Crète, Anchise, pour se rendre les Vents propices, immole une brebis noire aux Vents orageux, et une blanche aux heureux Zéphyrs. Lorsque l'approche de la formidable armée de Xerxès jeta la consternation dans toute la Grèce, l'oracle de Delphes leur ordonna de sacrifier aux Vents, dont le souffle puissant pourrait disperser les vaisseaux ennemis. *Xénophon* raconte, dans l'expédition du jeune Cyrus, que le vent du septentrion incommodant beaucoup l'armée, le devin conseilla de lui sacrifier: on le fit, et le vent cessa. On leur avait élevé à Athènes un temple octogone, à chaque angle duquel est la figure d'un des vents, correspondante au point du ciel d'où il souffle. Ces huit vents étaient le Solanus, l'Eurus, l'Auster, l'Africus, le Zéphyr, Corus, le Septentrion, et l'Aquilon. Sur le sommet pyramidal de ce temple était un Triton de bronze mobile, et dont la baguette indiquait toujours le vent qui soufflait. Les Lacédémoniens sacrifiaient un cheval aux Vents sur le mont Taygète. *Pausanias* nous apprend que Borée, ou le vent du nord, était la divinité principale de Mégalopolis. On voyait aussi, dit le même auteur, au bas d'une montagne près de l'Asope, une caverne consacrée aux Vents, à qui, une certaine nuit de chaque année, un prêtre fait des sacrifices, après quoi il pratique, autour de quatre fosses, je ne sais quelles cérémonies secrètes. Il chante en même temps quelques vers magiques, dont on dit que Médée se servait dans ses enchantements. Auguste, étant dans les Gaules, fit bâtir un temple qu'il dédia au vent Circius (ouest ou quart nord-ouest). Les Gaulois honoraient ce vent d'un culte particulier, quoi-

qu'il fût souvent dangereux, parcequ'ils croyaient lui devoir la salubrité de l'air. Les Romains reconnaissaient quatre vents principaux; savoir, Eurus, Borée, Notus ou Auster, et Zephyrus ou le Zéphyr. Les autres étaient, Euronotus, Vulturne, Subsolanus, Cæcias, Corus, Africus, Libonotus, etc. On a découvert en Italie plusieurs autels consacrés aux Vents. En général, les poètes anciens et modernes les dépeignent comme des génies inquiets, volages, turbulents.

M. Ind. Les insulaires des Maldives offrent aussi des sacrifices à un certain génie ou roi des Vents. Voici en quoi ils consistent. On fait construire exprès de petites barques, qu'on remplit de parfums, de gommes, de fleurs et de bois odoriférants. On met le feu à ces barques, qu'on abandonne ensuite au gré des eaux et des vents. Un nuage de fumée s'élève jusqu'au ciel, et porte une agréable odeur au Génie des airs, qui, selon les idées de ces peuples, se trouve très flatté d'un pareil sacrifice. D'autres honorent le roi des Vents à moins de frais; ils se contentent de jeter dans la mer un certain nombre de coqs et de poules: mais tous ont un si grand respect pour lui, qu'ils ne manquent jamais, avant de s'embarquer, de lui faire des vœux fidèlement acquittés lorsqu'ils rentrent dans le port, et qu'ils ne se permettent pas même de cracher ou de lancer quelque chose contre le vent, et qu'en mer ils craignent de regarder derrière eux vers le point d'où le vent souffle.

Les Samoyèdes vendent les vents à ceux qui naviguent sur les mers du Nord, et donnent une corde qui a trois nœuds; ils avertissent qu'en dénouant le premier, on obtiendra un vent médiocre; qu'il sera fort si l'on dénoue le second, et que le troisième suscitera une tempête violente.

Venulus, un des principaux d'entre les Latins, qui alla demander du secours à Diomède contre les Troyens, mais inutilement.

1. Vénus (*Iconol.*), une des divinités les plus célébrées dans l'antiquité païenne, fut formée, selon *Hésiode*, de l'écume de la mer et du sang des parties mutilées de Cœlus: de ce mélange affreux naquit, aux environs de Cythère, la plus belle des déesses. Les fleurs naissaient sous ses pas: accompagnée de son fils Cupidon, des Jeux, des Ris, et de tout l'attirail de l'amour, elle fit également la joie et le bonheur des hommes et des dieux; les Heures, chargées du soin de son éducation, la conduisirent dans le ciel, où tous les dieux, charmés de sa beauté, la demandèrent en mariage. Telle est la tradition le plus communément reçue dans la Grèce sur l'origine de Vénus, Vénus Marine ou Vénus sortant du sein de la mer. C'est sous cette idée que les poètes, les peintres et les sculpteurs nous la représentent.

Ausone, parlant de la Vénus d'*Apelle*: « Voyez, dit-il, comme » cet excellent maître a parfaitement » exprimé cette eau pleine d'écume » qui coule à travers ses mains » et ses cheveux, sans rien cacher » de leurs grâces; aussi, dès que » Pallas l'eut aperçue, elle tint à » Junon ce discours: Cédons, cé» dons, ô Junon, à cette déesse » naissante, tout le prix de la beauté.» Les anciens monuments nous font voir cette déesse sortant de la mer; tantôt soutenue sur une grande coquille par deux Tritons, et tenant ses cheveux, dont elle fait découler l'écume; tantôt montée sur un dauphin ou sur une chèvre marine, et escortée des Néréides et des Amours. Selon cette idée, Vénus était surnommée *Epontia*, *Aphrodite*, *Anadyomène*, *Tritonie*. V. *tous ces noms*.

Homère a suivi une tradition moins bizarre sur Vénus, et nous dit qu'elle était fille de Jupiter et de Dioné. *Platon*, en son *Banquet*, distingue deux Vénus: l'une est cette ancienne Vénus dont on ne connaît pas la mère, et que nous appelons Vénus la Céleste (*V.* Uranie); et cette autre, Vénus que

nous nommons Vénus la Vulgaire. *Cicéron* en admet un bien plus grand nombre : « Entre les différentes » Vénus, dit-il, la première est fille » du Ciel et du Jour, de laquelle nous » avons vu un temple en Elide. » La seconde est née de l'écume de » la mer : c'est d'elle et de Mercure » qu'on fait naître Cupidon. La troi- » sième, fille de Jupiter et de Dioné, » est celle qui se maria avec Vulcain : » c'est d'elle et de Mars qu'est né » Antéros. La quatrième, née de Sy- » ria et de Tyrus, s'appelle Astarté, » qui épousa Adonis. » *Pausanias* dit qu'il y avait, chez les Thébains, trois statues faites du bois des navires de Cadmus ; la première était de Vénus Céleste, qui marquait un amour pur et dégagé des cupidités corporelles; la seconde était de Vénus la Populaire, qui marquait un amour déréglé ; et la troisième, de Vénus *Apostrophia*, ou Préservatrice, qui détournait les cœurs de toute impureté. De toutes ces Vénus, et de plusieurs autres encore dont les mythologues font mention, c'est la Vénus Marine qui s'est attiré presque tout le culte des Grecs et des Romains. C'est elle dont l'histoire a été chargée de la plupart des galanteries éclatantes, comme les amours de Mars et de Vénus, la naissance d'Enée, etc... Mais, si nous en croyons plusieurs mythologues modernes, il n'a jamais existé d'autre Vénus qu'Astarté, femme d'Adonis, dont le culte fut mêlé avec celui de la planète de ce nom. Ce culte fut porté de Phénicie dans les isles de la Grèce, et sur-tout dans celle de Cythère où il fut d'abord adopté; et le temple de Cythère a passé pour le plus ancien de ceux que Vénus a eus dans la Grèce : ce qui fit dire que la déesse avait pris naissance dans la mer, près de cette isle.

Vénus fut regardée comme une des plus grandes déesses ; et comme elle favorisait les passions, on l'honora d'une manière digne d'elle. Ses temples, ouverts à la prostitution, apprirent au monde corrompu que, pour reconnaître dignement la déesse d'amour, il ne fallait avoir aucun égard aux règles de la pudeur : les filles se prostituaient publiquement dans ses temples, et les femmes mariées n'y étaient pas plus chastes. Amathonte, Cythère, Paphos, Gnide, Idalie, et les autres lieux consacrés spécialement à cette déesse, se distinguèrent par les désordres les plus infames.

Vénus présidait aux mariages, mais plus particulièrement aux commerces de galanterie ; c'est pour cela qu'on lui donne communément une ceinture mystérieuse, appelée le ceste de Vénus. « Cette ceinture » était, dit *Homère*, d'un tissu » admirablement diversifié ; là se » trouvaient tous les charmes les plus » séducteurs, les attraits, l'amour, » les désirs, les amusements, les en- » tretiens secrets, les innocentes » tromperies, et le charmant badi- » nage, qui, insensiblement, sur- » prend l'esprit et le cœur des plus » sensés. »

Junon, voulant plaire à Jupiter, prie Vénus de lui prêter sa ceinture: la déesse de Cythère la lui offre sur-le-champ, en lui disant : « Recevez » ce tissu et le cachez dans votre » sein ; tout ce que vous pouvez dé- » sirer s'y trouve ; et, par un charme » secret qu'on ne peut expliquer, il » vous fera réussir dans toutes vos » entreprises. »

On consacra à cette déesse, parmi les fleurs, la rose; parmi les arbres, le myrte ; parmi les oiseaux, les cygnes, les moineaux, et sur-tout les colombes. *V.* Rose, Myrte, Péristère.

Praxitèle fit deux statues de Vénus; l'une vêtue, que ceux de l'isle de Cos achetèrent ; et l'autre nue, qu'il vendit aux Cnidiens. Celle-ci devint fort célèbre ; le roi Nicomède voulut l'acheter à grand prix, mais les Cnidiens refusèrent ses offres. La beauté de cette statue attirait un concours de gens qui venaient de tous côtés pour la voir et l'admirer. Un entr'autres lui fit de grands présents : sa folie le poussa jusqu'à la demander en mariage aux Cnidiens,

promettant de lui faire des présents encore plus riches. « Sans accepter » ses offres, dit *Pline*, les Cnidiens » ne furent pas fâchés de l'amour in» sensé de cet homme, estimant que » cela faisait honneur à la beauté de » leur déesse, et la rendait plus cé» lèbre dans le monde. » Entre les statues de Vénus qui nous restent, la plus belle est la Vénus de Médicis aujourd'hui à Paris; on prétend que l'art n'a jamais rien produit de plus beau.

On en voit une autre appuyée sur une colonne, ayant un globe à ses pieds, marque de son empire sur les cœurs des mortels. *M. Maffëi* nous présente une Vénus ancienne, qui semble être faite pour ce passage de *Térence* : *Sine Cerere et Baccho friget Venus.* Elle est accompagnée de deux Cupidons, tenant un thyrse environné de pampres de vigne et de grappes, et couronné d'épis de bled; à la main droite elle a trois flèches, pour marquer peut-être qu'elle décoche plus sûrement ses traits quand Cérès et Bacchus sont de la partie. *Apulée* nous dit que quatre colombes tiraient le char de Vénus : on en voit souvent sur sa main. Quelquefois ce sont des cygnes, et même des moineaux, qui tirent le char. Les Lacédémoniens représentaient Vénus armée, dit *Lactance*, à l'occasion de leurs femmes qui prirent une fois les armes et repoussèrent l'ennemi. Quelques artistes ont donné un miroir à Vénus, comme déesse de la beauté. *Voy.* Beauté.

La Vénus d'Arles, placée à Versailles, tient un miroir de la main droite, et une pomme de la gauche, marque de son triomphe sur Junon et sur Pallas. La statue est antique; mais la pomme et le miroir ont été ajoutés par le célèbre *Girardon.*

Sur une médaille d'Agrippine, Vénus Céleste, *Vénus Cœlestis*, porte un sceptre d'une main, et de l'autre une pomme; elle a une étoile sur la tête, symbole de son origine céleste.

Sur une médaille de Faustine, on voit l'image de Vénus mère, *Veneris genitricis ;* elle tient une pomme de la main droite, et de la gauche un petit enfant enveloppé de langes. Elle n'est pas représentée de même sur une médaille de Faustine la jeune; elle a les bras et une mamelle à découvert; de la main droite elle tient une petite Victoire, et de la gauche un bouclier, sur lequel on a gravé le mariage de Marc-Aurèle et de Faustine.

Sur une autre médaille de la même impératrice, on a représenté Vénus Victorieuse, *Vénus Victrix ;* elle s'efforce, par ses caresses, de retenir le dieu Mars qui part pour la guerre.

Sur une médaille de Titus, on voit une Vénus nue, qui porte la main droite à la bouche, et qui tient de la gauche un cheval par la bride. Elle est debout devant le dieu Mars, représenté assis et appuyé sur un bâton. Cet emblème peut désigner que les caractères les plus brutaux et les plus sanguinaires se laissent dompter par la beauté. Au reste, dans la plupart de ces médailles, les divinités, comme Mars, Vénus, etc., ne sont souvent que des figures allégoriques qui désignent le prince ou la princesse.

Les modernes ont représenté Vénus se promenant dans les airs, portée sur un char tiré par des colombes ou par des cygnes, et ayant à ses côtés deux colombes qui se becquètent; une couronne de myrte et de roses orne sa blonde chevelure. La joie est dans ses yeux, le sourire sur ses lèvres ; ils n'augmentent point ses charmes, mais ils les mettent dans tout leur jour. Mille petits Amours, qui badinent avec sa ceinture, semblent applaudir à sa beauté.

2. — *Myth. Mex.* Les Mexicains avaient une déesse de l'amour, à laquelle ils attribuaient aussi l'empire des vents. Elle était, suivant eux, servie par d'autres femmes; des nains et des bouffons qui l'amusaient dans un délicieux séjour, lui servaient de messagers pour avertir les dieux dont elle désirait la compagnie. Son temple était somptueux, et sa fête se célébrait tous les ans avec

une pompe qui attirait toute la nation. *Herréra.*

Verandi, *le présent* (*Mythol. Scand.*), une des trois parques scandinaves.

Verra, autel à Rome où l'on venait adresser des prières aux dieux, pour obtenir que les enfants ne naquissent pas.

Verdoyante. Cérès avait à Athènes un temple sous ce nom, qui convient assez bien à la déesse des moissons. (*V.* Chloé.) On lui sacrifiait un belier lorsque le bled était vert.

Verge. *V.* Bellone, Caducée, Mercure.

Vergere, terme usité dans les sacrifices offerts aux dieux infernaux, *renverser la main droite du côté de la gauche*, par un usage contraire à celui qui s'observait lorsqu'on sacrifiait aux dieux du ciel, en l'honneur desquels on faisait des libations, le plat de la main tourné vers leur céleste séjour.

Vergilies : c'est le nom que les Latins donnent aux Pléiades, constellation qui paraît au printemps, *qui à vere oriuntur.*

Vérité. (*Iconol.*) Elle est fille de Saturne ou du Temps, et mère de la Justice et de la Vertu. *Pindare* lui donne pour père le souverain des dieux. *Apelle*, dans son fameux tableau de la Calomnie, l'avait personnifiée sous la figure d'une femme modeste qui se tient à l'écart. *César Ripa* la représente nue, tenant de la main droite un soleil qu'elle fixe; de la gauche, un livre ouvert, avec une palme; et sous l'un de ses pieds, le globe du monde. *J. B. Rousseau* lui donne un miroir. Quelquefois ce miroir est orné de fleurs et de pierreries, pour faire entendre qu'il est permis d'orner la Vérité.

Le Cav. Bernin l'a exprimée par une femme qui a sous le sein gauche une incision dont elle écarte les chairs, comme si par cette ouverture elle voulait laisser lire ce qui se passe dans son cœur; expression outrée que *Winckelmann* a raison de blâmer. Dans une estampe allégorique, dont le sujet est : *La Vérité recherchée par les philosophes*, *B. Picard* a représenté la Vérité par une femme nue, posée sur un cube, foulant aux pieds le globe terrestre, tenant de la main droite un livre et une palme, symbole de triomphe, et de la gauche un soleil qu'elle regarde fixement. *Gravelot* la peint avec les mêmes attributs, mais la place dans les nues, sa demeure naturelle, tandisque la terre est le séjour de l'Erreur. Quelqu'un a dit que la Vérité se tenait ordinairement cachée au fond d'un puits, pour exprimer la difficulté de la découvrir. Une médaille moderne, frappée en l'honneur de *l'Arétin*, représente la Vérité sous l'emblème d'une femme nue, assise sur une pierre; son pied gauche est appuyé sur un Satyre; elle regarde Jupiter qui paraît sur un nuage, la foudre à la main; derrière elle est la Renommée qui la couronne; et la légende porte ces mots : *Veritas odium parit*, la vérité fait des ennemis.

Vérité chrétienne. (*Iconol.*) Les tableaux d'église la représentent par une femme tenant à la main le livre de l'évangile, avec la palme du martyre. Elle foule aux pieds le globe du monde, et porte avec confiance ses regards sur une croix rayonnante qui dissipe les nuages sous lesquels se cache l'Erreur qu'on aperçoit dans l'obscurité.

Verjucodumnus (*Myth. Celt.*), un des dieux des Gaulois.

Vernemetis, *temple grand*, temple gaulois dans le territoire de Bordeaux.

Verrées, fêtes instituées par le préteur Verrès.

Vers (*M. Egyp.*) : ils désignaient les moucherons, parcequ'ils les engendraient, dit *Horapollon.*

Verseau, onzième signe du zodiaque. Selon la fable, c'est Ganymède enlevé au ciel par Jupiter. Les Latins le nommaient *Aquarius.* Les astrologues mettent ce signe parmi ceux de moyenne beauté, et qu'ils appellent humains, raisonnables, etc. Ils le font dominer sur les cuisses de l'homme, et prétendent que ceux qui

naissent sous ce signe, auront des inclinations vertueuses. Selon eux, il donne aussi de grands talents pour la découverte des sources, la conduite des eaux, et tous les arts qui en dépendent, et mille autres rêveries de cette force.

Vertens, surnom de la Fortune. *Tite-Live* parle d'une *Fortuna vertens*, dont la tête était *detournée* des spectateurs. *V*. Respiciens.

Verticordia, surnom de Vénus, parcequ'elle tournait les cœurs à son gré. Rac. *Vertere corda*.

Vertu (*Iconol.*), divinité allégorique, fille de la Vérité. Les Romains lui érigèrent un temple. Ils en avaient aussi élevé un à l'Honneur, et il fallait passer par l'un pour arriver à l'autre; idée ingénieuse, par laquelle ils voulaient faire entendre que l'honneur n'était que dans les actions vraiment vertueuses. La Vertu nous est représentée sous la figure d'une femme simple et modeste, vêtue de blanc, dont le maintien commande le respect. Elle est assise sur une pierre carrée, et tient une couronne de laurier. On la peint encore comme un vieillard vénérable, ayant une longue barbe, s'appuyant sur une massue et se couvrant de la peau d'un lion. La Vertu, en général, a l'air humble et le maintien modeste. Le cube de marbre sur lequel elle est assise exprime sa solidité. Ses ailes déployées signifient qu'elle s'élève au-dessus du vulgaire. Son vêtement blanc est le symbole de la pureté. Elle tient une pique, un sceptre, et une couronne de laurier; marques des ses combats, de son pouvoir, et de la récompense qui lui est due.

Lucien la peint triste, affligée, et si maltraitée de la Fortune, qu'elle n'ose plus paraître devant le trône de Jupiter. Sur une médaille de Lucius Verus, la Vertu est caractérisée par Bellérophon porté sur Pégase, et armé d'une lance dont il porte des coups mortels à la Chimère qui le menace. *Raphaël*, dans le bas-relief de la statue de Minerve qu'il a placé dans le tableau allégorique de la Philosophie, a représenté la Vertu élevée sur des nuées, avec une main sur la poitrine, le siége de la valeur, et de l'autre indiquant aux mortels, par le sceptre qu'elle tient, le pouvoir de son empire. A ses côtés est la figure du lion dans le zodiaque, animal symbole de la force. Dans les mausolées et dans les catafalques, une flamme qui sort d'une urne placée au haut d'une pyramide est l'hiéroglyphe de la vertu qui élève les hommes aux cieux. Quelquefois on donne des ailes à la Vertu, pour faire entendre que les personnes vertueuses s'élèvent au-dessus des autres. Lorsque la Vertu est considérée comme la Valeur, on la peint telle qu'une Amazone, le casque en tête, et la lance à la main, ou bien sous la figure d'Hercule, armée de sa massue et couverte des dépouilles d'un lion. La Vertu héroïque est encore désignée souvent par une femme couronnée de laurier, tenant un bouclier d'une main, une pique de l'autre, et ayant auprès d'elle un laurier où sont attachées plusieurs couronnes, comme des marques de victoires.

Dans un tableau du *Poussin*, qui représente le choix d'Hercule, la Vertu est caractérisée par une femme habillée très modestement avec une longue robe à la grecque, fort simple. Ses cheveux mal ordonnés, flottent librement sur ses épaules, sans autre ornement qu'un bandeau. Ses regards sont modestes, sereins et touchants. Elle exhorte son élève, et lui montre un rocher nu et stérile, comme le symbole du travail, du danger et des difficultés qui se trouvent dans le chemin de la véritable gloire.

Vertumnales, fêtes en l'honneur de Vertumne. Elles se célébraient au mois d'Octobre.

Vertumne, dieu des jardins et des vergers, qui présidait à l'automne; et, selon d'autres, aux pensées humaines, et au changement. Il avait le privilége de pouvoir changer à son gré de forme. Il fit usage de ce talent pour gagner le cœur de la nymphe Pomone, et y réussit, malgré la difficulté de l'entreprise. Lorsqu'ils furent dans un âge avancé, il se ra-

jeunit avec elle, et ne viola jamais la foi qu'il lui avait promise. (*Voyez*, dans *Ovide*, *l.* 14 *des Métamorphoses*, les amours de Vertumne et de Pomone, et les transmutations du dieu.) Cette divinité était honorée chez les Etrusques, et ce fut de chez eux que son culte fut porté à Rome. Les commentateurs d'*Ovide* en font un ancien roi d'Etrurie, qui, par le soin qu'il avait pris de la culture des fruits et des jardins, mérita des autels après sa mort.

On croit que Vertumne, dont le nom signifie *tourner*, *changer*, marquait l'année et ses variations : on avait raison de feindre que le dieu prenait différentes formes pour plaire à Pomone, c.-à-d., pour amener les fruits à leur maturité. *Ovide* semble appuyer cette conjecture, puisqu'il dit que ce dieu prit successivement la figure d'un laboureur, d'un moissonneur, d'un vigneron, et enfin d'une vieille femme, pour désigner ainsi les quatre saisons, le printemps, l'été, l'automne, et l'hiver. Comme ce dieu était adoré sous mille formes, *Horace* dit au pluriel *dii Vertumni*. Vertumne avait un temple à Rome, près de la place où s'assemblaient les marchands, dont il était un des dieux tutélaires. Il était représenté sous la figure d'un jeune homme, avec une couronne d'herbes de différentes espèces, et un habit qui ne le couvrait qu'à demi, tenant de la main gauche des fruits, et de la droite une couronne d'abondance. La belle statue de Vertumne dans les jardins de Sceaux le représente couronné d'épis ; à son cou est attachée une peau de bête fauve, qu'il replie sur le bras gauche pour qu'elle puisse contenir les fruits et les feuilles dont il est surchargé; la tête de l'animal et une partie de sa dépouille pendent au-dessous de son bras. De la main droite il tient une faucille propre à émonder les arbres ; sa chaussure est celle d'un villageois.

Vervactor, un des dieux des laboureurs. C'était le premier que l'on invoquait dans le sacrifice que le Flamen de Cérès offrait à cette déesse et à la Terre. Il tirait son nom de *ver*, printemps, parcequ'il présidait au premier labour de cette saison.

Verveine, plante fort en usage autrefois dans les opérations religieuses; c'est pour cela qu'on l'appelait herbe sacrée. on en balayait les autels de Jupiter, d'où vient son nom. On se présentait dans les temples des dieux couronné de verveine, ou tenant à la main de ses feuilles, lorsqu'il s'agissait d'apaiser les dieux. Pour chasser des maisons les malins esprits, on faisait des aspersions de l'eau lustrale avec de la verveine. Les druïdes, sur-tout, étaient fort entêtés des prétendues vertus de la verveine : ils ne la cueillaient et ne l'employaient qu'en y mêlant beaucoup de superstitions. D'abord, disaient-ils, il fallait la cueillir au moment où la canicule se levait, et cela à la pointe du jour, avant que le soleil fût levé, et après avoir offert à la Terre un sacrifice d'expiation, où les fruits et le miel étaient employés. Mais aussi quelles vertus n'avait pas alors cette plante! En s'en frottant, on obtenait tout ce qu'on voulait; elle chassait les fièvres, guérissait toutes sortes de maladies, et, qui plus est, conciliait les cœurs que l'inimitié avait aliénés; enfin, répandue avec un rameau en forme d'aspersion sur des convives, ceux qu'elle touchait se sentaient et plus gais et plus contents que les autres; comme si, pour procurer cette gaieté, la plus simple persuasion des effets de cette plante ne suffisait pas. Dans la suite ce mot signifia toutes sortes d'herbes ou de branches cueillies dans un lieu sacré.

Vesper, le même qu'Hesper. *V.* Lucifer, Nocturnus.

1. Vesta, femme d'Uranus, et mère de Saturne, est souvent prise pour la Terre chez les poètes. *Ovide* dit que la Terre s'appelle Vesta, parcequ'elle se soutient par son propre poids : *Sud vi stat*. Ainsi, lorsque Cléanthe, disciple de Zénon, accusa Aristarque de Samos de ne pas avoir rendu à Vesta les honneurs qui lui étaient dus, et d'avoir troublé son

repos, le véritable sens de cette accusation allégorique était, suivant *Plutarque*, qu'il avait déplacé la terre du centre de l'univers pour la faire tourner autour du soleil. On représentait cette Vesta sous la figure d'une femme qui tient un tambour à la main, pour marquer la terre qui renferme les vents dans son sein. (*V*. CYBÈLE RHÉA, TERRE.) *Diodore de Sicile* lui attribue l'invention de l'agriculture. Son temple, à Rome, était de forme ronde, pour désigner la terre qu'elle représentait.

2. — Fille de Saturne et d'Ops, ou Rhéa, selon *Apollodore* et *Diodore de Sicile*, ou Vesta vierge, était la déesse du feu, ou le feu même; car le nom que les Grecs donnaient à cette déesse, est le même qui signifie feu ou foyer des maisons. Vesta a été une des plus anciennes divinités du paganisme; elle était honorée à Troie, long-temps avant la ruine de cette ville, et l'on croit qu'Enée apporta en Italie sa statue et son culte : c'était un de ses dieux Pénates. Vesta devint une divinité si considérable, que quiconque ne lui sacrifiait pas passait pour un impie. Les Grecs commençaient et finissaient tous leurs sacrifices par honorer Vesta, et l'invoquaient la première avant tous les dieux. Son culte consistait principalement à garder le feu qui lui était consacré, et à prendre garde qu'il ne s'éteignît; ce qui faisait le premier devoir des vestales. Il y avait à Corinthe un temple de Vesta, mais sans aucune statue : on voyait seulement au milieu de ce temple un autel pour les sacrifices qui se faisaient à la déesse. Elle avait de même des autels dans plusieurs temples de la Grèce consacrés à d'autres dieux, comme à Delphes, à Athènes, à Ténédos, à Argos, à Milet, à Ephèse, etc. Le temple de Vesta, à Rome, était ouvert à tout le monde pendant le jour; mais il n'était permis à aucun homme d'y passer la nuit; le jour même les hommes ne pouvaient entrer dans l'intérieur du temple. Ce n'était pas seulement dans les temples que l'on conservait le feu sacré de Vesta, mais encore à la porte de chaque maison particulière, d'où vient le nom de vestibule. *V*. FEU.

(*Icon.*) Anciennement, ni chez les Grecs, ni chez les Romains, il n'y avait d'autre image ni symbole de Vesta que ce feu sacré gardé si religieusement; et si l'on fit depuis des statues, elles représentaient Vesta la Terre, plutôt que Vesta le Feu; mais il y a apparence qu'on les confondit depuis l'une avec l'autre. Une des manières les plus ordinaires de la représenter était en habit de matrone, vêtue de la stola, tenant de la main droite un flambeau ou une lampe, ou une patère ou vase à deux anses, appelé *capeduncula;* quelquefois aussi un Palladium, ou une petite Victoire. Au lieu d'une patère, elle a quelquefois une haste ou une corne d'abondance. Au revers d'une médaille de Vitellius, on la voit assise, tenant d'une main la patère, et de l'autre un flambeau allumé. Elle est debout, avec les mêmes symboles, sur une médaille de Salonine. Les titres qu'on lui voit attribuer dans les médailles et sur les anciens monuments sont Vesta la sainte, l'éternelle, l'heureuse, l'ancienne, Vesta la mère, etc.

Numa Pompilius fit bâtir à Rome un temple à Vesta, et le fit construire presque en forme de globe, non, dit *Plutarque*, pour signifier par-là que Vesta fût le globe de la terre, mais que par ce globe il marquait tout l'univers, au milieu duquel était ce feu qu'ils appelaient Vesta. C'est dans ce temple qu'on entretenait le feu sacré, avec tant de superstition, qu'il était regardé comme un gage de l'empire du monde; que l'on prenait comme un pronostic malheureux, s'il venait à s'éteindre, et qu'on expiait cette négligence avec un soin et des inquiétudes infinies. Lorsque ce feu s'éteignait, on ne pouvait pas le rallumer d'un autre feu; il fallait, dit *Plutarque,* en faire de nouveau, en exposant quelque matière propre à prendre feu au centre d'un vase concave présenté au soleil. (Les miroirs concaves étaient donc dès-lors en

usage.) *Festus* prétend que ce nouveau feu se faisait par le frottement d'un bois propre à cela, en le perçant. Sans même que le feu s'éteignît, on le renouvelait tous les ans le premier jour de Mars.

VESTALES, nom que donnaient les Romains aux prêtresses de la déesse Vesta. Ils les choisissaient vierges. *Ovide* en donne pour raison que Vesta l'était. Il ajoute aussi que c'est parceque cette déesse est comme le feu qui n'engendre rien. Les Romains, dans l'établissement des vestales, imitèrent les Albains, qui n'étaient sans doute que les imitateurs des autres nations. Ils commencèrent par s'en écarter sur ce qui concernait la virginité, en lui donnant un terme moins long. Les vestales d'Albe devaient l'observer pendant cinquante ans. Les Romains ne demandèrent pas qu'elles le fussent plus de trente ans. Ce fut Numa qui choisit les premières vestales. Il réserva ce droit à ses successeurs. Ce prince n'en avait d'abord institué que quatre. Servius Tullius, ou, selon d'autres, Tarquin l'ancien en ajouta deux. Après l'expulsion des rois, le droit de choisir les vestales passa aux souverains pontifes. Quand il s'agissait de remplacer une vestale, le grand-prêtre cherchait dans les familles de Rome vingt vierges entre six et dix ans. Il était défendu d'en admettre aucune ni au-dessus ni au-dessous. Elles devaient avoir leur père et leur mère. Il ne fallait pas qu'elles eussent le moindre défaut dans leur personne. On exigeait au contraire qu'elles fussent aussi belles et aussi bien faites qu'il était possible de les trouver. Dès que ce nombre avait été choisi, le grand-prêtre les faisait tirer au sort. Il s'emparait aussi-tôt de celle sur laquelle le sort tombait, l'enlevait des bras de ses parents, dont l'autorité sur elle cessait dès cet instant. Il conduisait la nouvelle vierge dans le temple. On lui coupait les cheveux, qu'on suspendait à un arbre sacré : c'était une marque d'affranchissement. Dès ce moment elle n'était plus occupée que de l'étude de ses devoirs.

Les vestales passaient leur vie à s'instruire, à servir la déesse, et à former de nouvelles prêtresses. Ces fonctions, selon quelques auteurs, les divisaient en trois classes qu'elles parcouraient successivement, et dans chacune desquelles elles passaient dix ans; mais il semble que leur petit nombre ne permettait guères cette division. Le temple était leur unique séjour : rien ne pouvait les dispenser de l'habiter. Il n'y avait que le cas où elles étaient assez malades pour avoir besoin de changer d'air. Alors le grand pontife les remettait entre les mains de quelques dames romaines d'une probité et d'une vertu reconnue, qui briguaient ces fonctions comme un honneur.

Lorsque ces filles avaient demeuré trente ans dans les emplois du sacerdoce, elles étaient libres de le quitter et de se marier. Il y eut des vestales qui profitèrent de cette liberté. Elles ne tardèrent pas à s'en repentir. On imagina que la continence leur avait pesé : on les accusa d'avoir attendu avec impatience le moment où elles pourraient l'enfreindre. Elles eurent le sort des vieilles filles, qui sont presque toujours méprisées par leurs jeunes maris. Le plus grand nombre passa le reste de sa vie dans le célibat. Quelques unes restèrent dans le temple. On ne s'accorde par sur les occupations qu'elles y avaient alors. Il y en a qui prétendent qu'elles ne veillaient plus au feu sacré, et qu'elles n'avaient plus de part au ministère, parceque leur vieillesse les en rendait indignes. Mais *Tacite* dit expressément le contraire. Cet historien nous apprend qu'Occia gouverna les vestales pendant cinquante-sept ans, présida aux cérémonies de la déesse avec beaucoup de sagesse et de dignité, et que ce ne fut qu'après sa mort que l'on songea à la remplacer. La plus ancienne des vestales présidait au culte. C'était l'âge seul qui lui donnait cette prééminence : on l'appelait *la Grande Vestale*.

L'occupation la plus importante et la plus essentielle des vestales, celle qui exigeait toute leur atten-

tion, était la garde du feu sacré. Ce feu devait être entretenu jour et nuit; et la superstition avait attaché les conséquences les plus terribles à son extinction. L'opinion que l'éclat du feu était un présage heureux, entraînait nécessairement l'idée contraire lorsqu'il s'éteignait. Ce prétendu malheur arriva plusieurs fois à Rome, entr'autres pendant la seconde guerre punique. Toute la ville en fut consternée. *Tite-Live* a peint avec les couleurs les plus vives la désolation superstitieuse des Romains. C'était l'usage, lors de ces accidents, que toutes les affaires fussent suspendues. S'ils arrivaient pendant la nuit, on les annonçait promptement au peuple. Le sommeil était interrompu, le sénat s'assemblait. On suspendait les occupations les plus intéressantes jusqu'à ce que le crime fût puni, le temple expié, le feu rallumé. La vestale qui, par sa négligence, avait causé un pareil désastre, était punie du fouet. Elle recevait ce châtiment des mains du grand-prêtre. Si l'on en croit *Festus*, la cérémonie se faisait toujours dans un lieu obscur, et la vestale était couverte d'un grand voile fin. *Denis d'Halicarnasse* rapporte que quelques vestales évitèrent le fouet et des supplices plus terribles, par des mystères qui prouvèrent leur innocence. Cet historien raconte qu'une de ces prêtresses, nommée Emilie, s'endormit un soir, et se reposa du soin de garder le feu sacré sur une nouvelle vestale, qu'elle était chargée d'instruire. La jeune novice ne tarda pas aussi à succomber au sommeil. Pendant que les deux surveillantes dormaient, le feu sacré s'éteignit. Grand trouble dans Rome le lendemain. Les pontifes crurent voir dans cet accident plus que de la négligence. Ils s'imaginèrent qu'Emilie, avait violé le vœu pénible que la déesse imposait à ses filles. Emilie, ne pouvant toucher par ses larmes des juges déterminés à la trouver criminelle, eut recours à Vesta, déchira un morceau de son voile, le jeta sur les cendres du brasier sacré, en implorant l'appui de la déesse. Le feu se ralluma aussi-tôt, et ce prodige manifesta son innocence.

C'était avec de grandes cérémonies que l'on rallumait le feu sacré. Selon le réçit de *Festus*, on perçait avec une espèce de tarière une table faite de bois facile à s'enflammer. Les vestales recevaient dans un vase le feu qui était produit par un frottement rapide, et l'allaient porter sur l'autel. Si l'on en croit *Plutarque*, ce n'était qu'avec le feu du soleil qu'on pouvait rallumer celui de Vesta. On réunissait les rayons de cet astre dans un vase d'airain, large à l'ouverture et étroit au fond. Sous ce vase, qui était percé, il y avait des matières combustibles sur lesquelles tombaient les rayons du soleil.

Les vestales qui avaient violé la virginité étaient beaucoup plus sévèrement punies que celles qui avaient laissé éteindre le feu sacré. Numa les condamna à être lapidées. *Festus* rapporte une autre loi postérieure qui ordonnait qu'elles eussent la tête tranchée. On croit que Tarquin l'ancien est le premier qui établit l'usage de les enterrer toutes vives; du moins c'est sous son règne que ce supplice fut employé pour la première fois, et ce fut depuis la punition ordinaire des vestales infidelles à leur vœu. Cependant cette loi sévère reçut quelquefois des exceptions. Les deux sœurs de la famille des Ocellates, ayant été convaincues d'inceste, obtinrent de Domitien la liberté de choisir le genre de leur mort. *Sénèque* parle d'une vestale qui fut condamnée à être précipitée du haut d'un rocher. Elle protestait qu'elle était innocente : on ne la crut point. Sa sentence fut exécutée. Elle implora la déesse, et tomba sans se faire aucun mal. Ce miracle ne put détruire la première opinion des juges. Ils firent recommencer l'exécution, et le miracle ne fut point répété.

Les pontifes avaient seuls le droit de connaître des accusations intentées contre les vestales. L'accusée pouvait se défendre par elle-même

ou par un avocat. Elle paraissait devant le collége sacré, auquel présidait le grand-prêtre. Elle répondait aux interrogations qui lui étaient faites. On la confrontait avec ses accusateurs; on l'entendait plusieurs fois. Quoique, dans le droit civil, il ne fût pas permis d'appliquer à la torture un esclave pour le contraindre à déposer contre son maître, la loi autorisait cette sévérité à l'égard des esclaves des vestales. Quelquefois elles étaient appliquées elles-mêmes à la torture. Lorsque les juges avaient suffisamment instruit le procès, on procédait au jugement, et l'on recueillait les voix. Chaque prêtre avait une tablette ou un bulletin sur lequel il traçait la lettre C, s'il voulait condamner la vestale, et la lettre A, s'il jugeait à propos de l'absoudre. Il le jetait ensuite dans une corbeille destinée à cet usage. Le grand-prêtre, après avoir pris et compté tous les bulletins, prononçait l'arrêt.

Lorsque le jour marqué pour le supplice était arrivé, le chef de la religion se rendait au temple, suivi de tous les pontifes. Il y dépouillait lui-même la coupable des habits et des ornements de prêtresse, lui ôtait les bandelettes sacrées qui ceignaient sa tête, lui présentait son voile à baiser, et la revêtait ensuite d'habits lugubres et conformes à sa situation présente; puis il la liait avec des cordes, et la faisait monter dans une litière exactement fermée de tous côtés, afin que ses cris ne pussent être entendus. On la conduisait ensuite au lieu du supplice. Les amis de la prêtresse la suivaient en pleurant. *Plutarque* observe que la ville entière était dans la tristesse. On regardait ce jour comme un jour malheureux. On se détournait du chemin que la vestale devait tenir. Cette marche se faisait en silence et avec lenteur. On arrivait enfin auprès de la Porte-Colline dans l'endroit qu'on appela depuis *Campus Sceleratus*, à cause de ces funestes cérémonies. La litière s'arrêtait alors. Le pontife venait l'ouvrir en prononçant quelques prières à voix basse. Il ôtait à la vestale ses liens, lui donnait la main pour l'aider à descendre, la conduisait sur le tombeau, et la livrait lui-même aux exécuteurs. L'ouverture de ce tombeau était au sommet de cette levée prodigieuse que Tarquin fit faire pour l'écoulement des eaux. La vestale y descendait par le moyen d'une échelle. On la faisait entrer dans une petite cellule, creusée en voûte à une certaine profondeur, et dont la forme était celle d'un carré long. On l'asseyait sur un petit lit qui y était préparé. On mettait à côté d'elle une table sur laquelle était une lampe allumée, et une légère provision d'huile, de pain, de lait et d'eau. Aussi-tôt que la prêtresse était descendue, on fermait l'ouverture de la fosse, et on la comblait avec de la terre.

Ces exécutions terribles ne furent pas aussi fréquentes qu'on pourrait se l'imaginer. L'ordre des vestales dura environ onze cents ans. Pendant ce temps, on en compte vingt qui furent convaincues d'inceste. Treize seulement furent enterrées vives : les sept autres périrent par divers genres de supplice à leur choix.

On vit souvent des prêtresses injustement accusées. Les historiens païens ne manquent pas de raconter une infinité de miracles opérés en leur faveur. Celui de la vestale Claudia est un des plus remarquables. *V. l'article* CYBÈLE.

Les vestales étaient dédommagées de la contrainte et des devoirs pénibles de leur état par des priviléges glorieux et des honneurs extraordinaires. Numa leur avait accordé le pouvoir de tester du vivant de leurs père et mère. Auguste les mit en possession de toutes les prérogatives dont jouissait dans Rome une femme qui avait donné trois citoyens à l'état. Leurs biens leur appartenaient en propre à chacune. Elles en disposaient à leur volonté par vente, par donation ou autrement, sans l'entremise d'un curateur. Si elles rencontraient en chemin un criminel que l'on conduisait au supplice, elles avaient le privilége de

pouvoir lui sauver la vie. Seulement il fallait qu'elles affirmassent par serment que cette rencontre s'était faite par un pur hasard. Hors ce cas, elles ne juraient jamais en justice : leur déclaration pure et simple avait la force d'un serment. Quand elles marchaient par la ville, elles étaient précédées du licteur, qui servait en même temps et à les garantir de toute insulte et à leur faire honneur. Dans les commencements de leur institution, elles n'avaient point de licteurs. On raconte qu'un soir une vestale, se retirant après souper, seule, sous des vêtements communs, fut violée par un jeune homme, dans une rue écartée. Cet accident fit songer à mettre la chasteté de ces filles à l'abri d'un pareil outrage. En conséquence le licteur leur fut décerné. Il y avait une loi qui défendait, sous peine de mort, d'entrer dans leurs litières : peut-être fut-elle occasionnée par quelque événement semblable. Les consuls et les préteurs se détournaient de leur chemin, lorsqu'ils rencontraient une vestale. Si des embarras les empêchaient de s'écarter, ils s'arrêtaient jusqu'à ce qu'elles eussent passé, et faisaient baisser devant elles la hache et les faisceaux. Les Romains leur accordaient une sépulture dans le sein même de leur ville ; honneur rare qu'elles ne partageaient qu'avec un petit nombre de familles illustres. Les vestales condamnées en jouissaient elles-mêmes. Le *Campus Sceleratus* était dans l'intérieur de Rome. Tous les ans, à certains jours, le peuple se rendait en foule sur ce tombeau, et y faisait des prières pour apaiser leurs mânes. Les vestales avaient dans la ville tout le crédit que donnent la sagesse et la religion. On les employait souvent pour rétablir la paix dans les familles, pour réconcilier des ennemis, pour protéger le faible et désarmer l'oppresseur. Tous les ans, elles se rendaient chez le roi des sacrifices, qui était la première personne de la religion après le grand pontife, pour l'exhorter à observer exactement ses devoirs. On déposait entre leurs mains les actes les plus secrets et les plus importants. Les premiers citoyens leur remettaient quelquefois leur testament. Elles acceptèrent la garde de celui d'Antoine. Auguste leur confia aussi ses dernières volontés, qu'elles portèrent elles-mêmes au sénat après sa mort.

L'habillement de ces prêtresses, distingué de celui des autres femmes, n'avait rien de trop lugubre ni de trop austère. Leur coiffure, ainsi qu'on le voit dans quelques médailles, était composée de bandelettes qui faisaient plusieurs fois le tour de leur tête. Elles portaient des robes blanches avec une espèce de rochet de la même couleur. Leur manteau était couleur de pourpre. Il leur tombait sur une épaule, et leur laissait l'autre bras demi-nu. Leurs vêtements furent très simples dans les commencements, parceque Numa, en les dotant des deniers publics, n'avait pu songer à les enrichir. Mais dans la suite elles acquirent d'immenses revenus, grâces aux pieuses libéralités de plusieurs illustres Romains ; et alors tout changea de face. Elles substituèrent à leur première simplicité le luxe le plus recherché. Elles employèrent, pour se faire des robes, les étoffes les plus précieuses. Elles laissèrent croître leurs cheveux, qu'elles avaient coupés d'abord, et leur donnèrent tous les ornements de l'art. Leurs litières devinrent superbes. On les vit promener le faste dans les rues, marcher au Capitole dans un char magnifique, environnées d'une foule de femmes et d'esclaves.

Les spectacles ne leur étaient point interdits. Elles assistaient librement à tous les jeux. Auguste leur donna même un banc séparé au théâtre, en face de celui du préteur. Ce lieu était sans doute le plus distingué, puisque le sénat crut honorer Livie en lui assignant une place dans le banc des vestales.

Cet ordre célèbre se maintint long-temps dans un état de lustre et de splendeur. Il était à son plus haut

degré d'élévation sous les empereurs. Il subsista quelque temps encore sous les princes chrétiens, mais il touchait à sa décadence. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'on ne voit point que le relâchement se soit glissé parmi les vestales, dans un temps où elles auraient pu manquer impunément à leurs devoirs, c.-à-d. sous les empereurs chrétiens, qui n'auraient pas permis qu'on les eût fait périr aussi cruellement qu'autrefois. On demeura long-temps sans toucher à leurs privilèges et à leurs immunités. Gratien, plus hardi que ses prédécesseurs, ordonna que les biens qu'on leur lèguerait à l'avenir seraient dévolus au fisc, à l'exception cependant des effets mobiliers, dont elles auraient la libre jouissance. L'année suivante, Rome fut désolée d'une horrible famine. Le peuple ne douta point que ce fléau ne fût un effet de la vengeance des dieux irrités de l'outrage fait aux vestales; mais la famine cessa dans le moment où les murmures allaient peut-être faire éclater une sédition.

Enfin, Théodose et Honorius ayant réuni à leur domaine tous les biens qui avaient été destinés à l'entretien des temples et des sacrifices, ceux des vestales ne furent probablement pas épargnés. Les historiens ne marquent pas précisément le moment où cet ordre de prêtresses fut aboli. Il y a beaucoup d'apparence que ce fut dans le temps que Théodose fit fermer tous les temples. Tout concourt à prouver que le temple de Vesta ne fut pas plus épargné que celui de Jupiter et des autres dieux. Ses prêtresses eurent sans doute un sort pareil à celui des pontifes. Elles furent supprimées comme eux. Du moins n'en est-il plus fait ensuite aucune mention dans l'histoire. Depuis l'an 40 de Rome, époque de l'institution des vestales, jusqu'à l'an de grâce 389, temps auquel Théodose porta le dernier coup à l'idolâtrie, il s'écoula onze cents et un ans: c'est peut-être le temps qu'on doit fixer à la durée de leur ordre. On les représente avec un voile sur la tête, tenant dans les mains une lampe allumée, ou un petit vase à deux anses rempli de feu; quelquefois on place la prêtresse auprès d'un autel antique sur lequel est un brasier allumé.

Myth. Péruv. Il y avait dans la ville de Cusco, capitale du Pérou, sous les yncas, un couvent destiné à servir de demeure aux jeunes vierges qui se consacraient au Soleil; mais on n'y recevait que celles qui étaient issues du sang royal des yncas. Elles y entraient quelquefois dès l'enfance, dans un âge où l'on ne pouvait pas douter de leur virginité; car c'était l'article essentiel, et l'on veillait avec tant de soin à la conservation de cette fleur précieuse, qu'il était presque impossible aux vierges de Cusco de manquer de fidélité au Soleil leur époux. Tout entretien avec les personnes du dehors, sans distinction d'hommes ni de femmes, leur était interdit. Cependant malgré toutes ces précautions, « si, parmi » un si grand nombre de religieuses, » il s'en trouvait quelqu'une qui vînt » à faillir contre son honneur, dit » l'historien des yncas, il y avait une » loi qui portait qu'elle fût enterrée » toute vive, et son galant pendu. » Mais, parcequ'on estimait peu de » chose de faire mourir un seul » homme pour une faute aussi » grande que l'était celle de violer » une fille dédiée au Soleil, leur » dieu et le père de leurs rois, il » était ordonné, par la même loi, » qu'outre le coupable, sa femme, » ses enfants, ses serviteurs, ses » parents, et, de plus, tous les habi- » tants de la ville où il demeurait, » jusqu'aux enfants qui étaient à la » mamelle, en portassent la peine » tous ensemble. Pour cet effet, ils » détruisaient la ville, et y semaient » de la pierre; de sorte que toute » son étendue demeurait déserte, » désolée, maudite et excommuniée, » pour marque que cette ville avait » engendré un si détestable enfant. » Ils essayaient encore d'empêcher » que ce terroir ne fût foulé de per- » sonne, pas même des bêtes, s'il

» était possible. Cette loi ne fut pourtant jamais exécutée, parcequ'il n'y eut jamais de coupable de ce crime dans le pays. » V. Yncas.

Vestalies, fête que les Romains célébraient, le 5 avant les ides de Juin, en l'honneur de Vesta. On faisait ce jour-là des festins dans les rues, et l'on choisissait des mets qu'on portait aux vestales pour les offrir à la déesse. On ornait les moulins de bouquets et de couronnes; c'était la fête des boulangers. Les dames romaines se rendaient à pied au temple de Vesta, et au Capitole où était un autel consacré à Jupiter *Pistor*, c.-à-d., boulanger, ou protecteur des grains de la terre.

Vestibule, entrée de la maison dédiée à Vesta, *quasi vestæ stabulum*, parce qu'on s'y arrêtait, avant d'entrer, *stabant*.

Veten, grand lac d'eau douce, qu'*Olaüs Magnus* place dans la Gottie orientale, et dont il fait ce conte: « Au milieu de ce lac est une » isle agréable et spacieuse, et deux » églises, sous l'une desquelles est » une caverne dans laquelle on ne » peut entrer que par une longue » allée basse et courbée, d'une pro» fondeur incroyable. On y entre » avec des lanternes allumées et un » peloton de fil, afin de pouvoir re» trouver le chemin par où on est » entré. On y va pour y voir un ma» gicien qui s'appelle Gilbert, et » qui y est retenu, depuis un grand » nombre d'années, par art ma» gique pour son malheur, par Ca» tillius son propre précepteur, qui » l'y condamna lorsqu'il voulut se » rebeller contre lui et s'ériger en » maître. Cet ensorcellement s'est » fait par le moyen d'un petit bâ» ton sur lequel étaient gravées quel» ques lettres russiennes et gothiques, » que son maître lui jeta, et que ce » Gilbert ramassa; aussi-tôt il de» vint immobile, en sorte qu'il ne » put se défaire de ce petit bâton » où il demeura collé. On n'ose en » approcher, à cause des vapeurs » malignes. »

Veu-Pacha. (*Myth. Péruv.*) Ce mot, dans la langue des Péruviens, signifie centre de la terre, ou le monde inférieur. Les Amautas, docteurs et philosophes du Pérou, appelaient ainsi la demeure que les méchants devaient habiter après la mort, et où ils devaient recevoir le châtiment de leurs crimes. Ce châtiment ne consistait, selon eux, que dans l'assemblage des maux éprouvés ordinairement dans la vie présente, sans aucun mélange de bonheur ni de consolation.

Veuve. Junon avait un temple à Stymphale, en Arcadie, sous ce nom, en mémoire d'un divorce avec Jupiter, après lequel elle se retira, dit-on, à Stymphale.

Viales, dieux qui présidaient aux chemins, et qui étaient particulièrement invoqués par ceux qui se mettaient en route. C'étaient Mercure, Apollon, Bacchus, Hercule, dont les Romains mettaient ordinairement les bustes sur des colonnes, le long des grands chemins. On donnait aussi ce nom aux Pénates et aux Lares. On leur sacrifiait des pourceaux.

Viaram, espèce de divination et d'augure fort en usage dans le moyen âge, et dont parle *Michel Scott*, *de Physiogn. c.* 56. C'est lorsque vous rencontrez en chemin un homme ou un oiseau qui vient par votre droite, passe à votre gauche et disparaît.

Viasser (*Myth. Ind.*), né d'une partie de Wishnou. Cette incarnation n'est regardée que comme accidentelle : on ne lui érige point de temples à ce titre; on se contente de placer, dans les pagodes qui lui sont dédiées, le tableau de Viasser, sous la figure d'un pénitent.

Viator, surnom d'Hercule; de là, les voyages et les voyageurs étaient placés sous son invocation. *Inscript. Acquini.*

Vibilie, déesse des voyageurs, qui l'invoquaient sur-tout quand ils étaient égarés de leur chemin.

Vica-Pota, déesse qui présidait à la victoire. Rac. *Vincere*, vain-

cre ; *potis*, *pote*, qui peut. D'autres disent *Vice-Porta*.

Vice. (*Iconol.*) Le vice en général, se caractérise par un nain difforme, borgne et boiteux, ayant les cheveux roux, et embrassant étroitement une hydre. D'autres le figurent par un monstre à sept têtes, qui s'élance au-devant d'un jeune homme qui le caresse. Plus récemment, on l'a personnifié par un jeune adolescent demi-nu, courant avec vîtesse dans un sentier jonché de roses, sous lesquelles s'agitent des serpents. Il tient à la main un masque agréable, dont il s'empresse à cacher la difformité de ses traits, et de plus un hameçon et un filet, emblèmes des piéges qu'il tient. Une sirène est auprès de lui.

Vices. Les Grecs et les Romains les avaient déifiés. Dans plusieurs tableaux allégoriques, les vices sont personnifiés par des harpyies.

Victa, déesse des vivres.

Victimaire. On appelait ainsi un ministre ou officier des sacrifices dont la fonction était d'amener et de délier les victimes, de préparer l'eau, le couteau, les gâteaux, et toutes les autres choses nécessaires aux sacrifices.

C'était aussi à ces ministres qu'il appartenait de terrasser, d'assommer ou d'égorger les victimes : pour cet effet, ils se plaçaient auprès de l'autel, nus jusqu'à la ceinture, et n'ayant sur la tête qu'une couronne de laurier. Ils tenaient une hache sur l'épaule, ou un couteau à la main ; et quand le sacrificateur leur avait donné le signal, ils tuaient la victime, ou en l'assommant avec le dos de leur hache, ou en lui plongeant le couteau dans la gorge : ensuite ils la dépouillaient ; et après l'avoir lavée et parsemée de fleurs, ils la mettaient sur l'autel. Ils avaient pour eux la portion mise en réserve pour les Dieux, dont ils faisaient leur profit, l'exposant publiquement en vente à quiconque voulait l'acheter.

Victime artificielle. C'était une *victime* factice, faite de pâte cuite, imitant la figure d'un animal, et qu'on offrait aux Dieux, quand on n'avait point de victimes naturelles, ou qu'on ne pouvait leur en offrir d'autres. C'est ainsi que, selon *Porphyre*, Pythagore offrit un bœuf de pâte en sacrifice. *Athénée* rapporte de même, qu'Empédocle, disciple de Pythagore, ayant été couronné aux jeux olympiques, distribua à tous ceux qui étaient présents, un bœuf fait de myrrhe, d'encens et de toutes sortes d'aromates. Pythagore avait tiré cette coutume d'Egypte, où elle était fort ancienne, et où elle se pratiquait encore du temps d'*Hérodote*.

Victimes, sacrifice sanglant qu'on faisait aux dieux de créatures humaines, ou d'animaux. La pratique d'immoler des victimes humaines a été en usage chez la plupart des peuples. Les Phéniciens, les Egyptiens, les Arabes, les Chananéens, les habitants de Tyr et de Carthage, les Perses, les Athéniens, les Lacédémoniens, les Ioniens, tous les Grecs du continent et des isles, les Romains, les Scythes, les Albanois, les Germains, les anciens Bretons, les Espagnols, les Gaulois, et, pour passer dans le Nouveau-Monde, les habitants du Mexique, ont été également plongés dans cette superstition.

On ne sait pas qui le premier conseilla cette barbarie ; que ce soit Saturne, comme on le trouve dans le fragment de *Sanchoniathon* ; que ce soit Lycaon, comme *Pausanias* semble l'insinuer, ou quelque autre enfin, il est sûr que cette horrible idée fit fortune.

L'immolation des victimes humaines faisait déjà partie des abominations que *Moïse* reproche aux Amorrhéens. On lit aussi dans le *Lévitique* que les Moabites sacrifiaient leurs enfants à leur dieu Moloch. On ne peut douter que cette coutume sanguinaire ne fût établie chez les Tyriens et les Phéniciens. Les Juifs eux-mêmes l'avaient empruntée de leurs voisins : c'est un reproche que leur font les prophètes ; et les livres historiques de l'Ancien

Testament

Testament fournissent plus d'un fait de ce genre. C'est de la Phénicie que cet usage passa dans la Grèce, et de la Grèce les Pélasgiens le portèrent en Italie.

La victime était la principale partie des sacrifices païens.

Lorsque toutes les cérémonies du sacrifice étaient faites, on amenait la victime sans être liée, parcequ'il fallait que l'on crût qu'elle allait à la mort librement et sans contrainte. Le sacrificateur commençait à faire l'épreuve de la victime, en lui versant de l'eau lustrale sur la tête, et en lui frottant le front avec du vin, selon la remarque de *Virgile*.

On égorgeait ensuite l'animal; on en examinait toutes les parties; on les couvrait d'un gâteau fait avec de la farine et du sel.

Après avoir allumé le feu qui devait consumer la victime, on la jetait dans ce feu, sur un autel. Tandis qu'elle se consumait, le pontife et les prêtres faisaient plusieurs effusions de vin autour de l'autel, avec des encensements et autres cérémonies.

On n'immolait pas indifféremment toutes sortes de victimes; il y en avait d'affectées pour certaines divinités. Aux unes, on sacrifiait un taureau, aux autres, une chèvre, et celles des dieux infernaux étaient noires, selon le témoignage de *Virgile*, dans le livre 3 de *l'Enéide*.

On immolait aux dieux les mâles, et aux déesses les femelles. L'âge des victimes s'observait exactement; car c'était une chose essentielle pour rendre le sacrifice agréable.

Entre les victimes, les unes étaient sacrifiées pour fournir par leurs entrailles la connaissance de l'avenir; les autres, pour expier quelque crime par l'effusion de leur sang, ou pour détourner quelque grand mal dont on était menacé. Elles étaient aussi distinguées par des noms particuliers. *V*. Hostiæ.

On mettait au cou de l'animal un écriteau où était le nom de la divinité à laquelle on l'allait immoler, et l'on remarquait attentivement s'il résistait, ou s'il marchait sans peine; car l'on croyait que les dieux rejetaient les victimes forcées.

On pensait encore que si la victime s'échappait des mains des sacrificateurs, et s'enfuyait, c'était un mauvais augure qui présageait quelque malheur. *Valère Maxime* observe que les dieux avaient averti Pompée, par la fuite des victimes, de ne se point commettre avec César. On remarquait enfin si la victime poussait des cris et des mugissements extraordinaires, avant que de recevoir le premier coup du sacrificateur.

On pratiquait à Rome ces affreux sacrifices, dit *Pline*, dans des occasions extraordinaires. L'histoire romaine en donne un exemple bien frappant dans la seconde guerre punique. Rome, consternée par la défaite de Cannes, regarda ce revers comme un signe manifeste de la colère des dieux, et ne crut pouvoir les apaiser que par un sacrifice humain. « Après avoir consulté les » livres sacrés, dit *Tite-Live*, on » immola les victimes prescrites en » pareil cas. Un Gaulois et une Gau- » loise, un Grec et une Grecque, » furent enterrés vifs dans une pla- » ce publique destinée depuis long- » temps à ce genre de sacrifices, » si contraires à la religion de Nu- » ma. » Voici l'explication de ce fait singulier.

Les décemvirs ayant vu dans les livres sibyllins que les Gaulois et les Grecs s'empareraient de la ville, on imagina que, pour détourner l'effet de cette prédiction, il fallait enterrer vifs, dans la place publique, un homme et une femme de chacune de ces deux nations, et leur faire prendre ainsi possession de la ville. Toute puérile qu'était cette interprétation, un très grand nombre d'exemples nous montrent que les principes de l'art divinatoire admettent ces sortes d'accommodements avec la destinée.

Tite-Live nomme ce barbare sacrifice *sacrum minimè romanum;* cependant il se répéta souvent dans

la suite. *Pline* assure que cet usage d'immoler des victimes humaines au nom du public subsista jusqu'à l'an 95 de J. C., dans lequel il fut aboli par un sénatus-consulte de l'an 657 de Rome; mais on a des preuves qu'il continua dans les sacrifices de quelques divinités, par exemple, de Bellone. Les édits, renouvelés en différents temps par les empereurs, ne purent mettre un frein à cette fureur superstitieuse; et à l'égard du sacrifice de victimes humaines prescrit en conséquence des vers sibyllins, *Pline* avoue qu'il subsistait toujours, et assure qu'on en avait vu de son temps des exemples.

Les sacrifices de victimes humaines furent moins communs chez les Grecs. Cependant on en trouve l'usage établi dans quelques cantons; et le sacrifice d'Iphigénie prouve qu'ils furent pratiqués dans les temps héroïques, où l'on se persuada que la mort de la fille d'Agamemnon déchargerait l'armée des Grecs des fautes qu'ils avaient commises.

Les habitants de Pella sacrifiaient alors un homme à Pélée; et ceux de Ténuse, si l'on en croit *Pausanias,* offraient tous les ans en sacrifice une fille vierge au génie d'un des compagnons d'Ulysse qu'ils avaient lapidé.

Théophraste assure que les Arcadiens immolaient de son temps des victimes humaines dans les fêtes nommées *Lycœa.* Ces victimes étaient presque toujours des enfants. Parmi les inscriptions rapportées de Grèce par *Fourmont,* est le dessin d'un bas-relief trouvé en Arcadie, qui a un rapport évident avec ces sacrifices.

Carthage, colonie phénicienne, avait adopté l'usage de sacrifier des victimes humaines, et ne le conserva que trop long-temps, suivant *Platon, Sophocle,* et *Diodore de Sicile.* « N'aurait-il pas mieux valu » pour les Carthaginois, dit *Plutarque,* avoir Critias ou Diagoras » pour législateur, que de faire à » Saturne le sacrifice de leurs pro» pres enfants, par lequel ils pré» tendaient l'honorer ? La supersti» tion, continue-t-il, armait le père » contre le fils, et lui mettait en » main le couteau dont il devait l'é» gorger. Ceux qui étaient sans en» fants achetaient d'une mère pauvre » la victime du sacrifice; la mère de » l'enfant qu'on immolait devait sou» tenir la vue d'un si affreux spec» tacle sans verser des larmes; si la » douleur lui en arrachait, elle per» dait le prix dont on était convenu, » et l'enfant n'en était pas plus épar» gné. Pendant ce temps, tout re» tentissait du bruit des instruments » et des tambours; ils craignaient » que les lamentations de ces fêtes » ne fussent entendues. »

Gélon, roi de Syracuse, après la défaite des Carthaginois en Sicile, ne leur accorda la paix qu'à condition qu'ils renonceraient à ces odieux sacrifices de leurs enfants. C'est là, sans doute, le plus beau traité de paix dont l'histoire ait parlé. « Chose » admirable! dit M. *de Montes» quieu;* après avoir défait trois » cent mille Carthaginois, il exi» geait une condition qui n'était utile » qu'à eux, ou plutôt il stipulait » pour le genre humain. »

Remarquons cependant que cet article du traité ne pouvait regarder que les Carthaginois établis dans l'isle, et maîtres de la partie occidentale du pays; car les sacrifices humains subsistaient toujours à Carthage. Comme ils faisaient partie de la religion phénicienne, les lois romaines qui les proscrivirent longtemps après, ne purent les abolir entièrement. En vain Tibère fit périr dans les supplices les ministres inhumains de ces barbares cérémonies; Saturne continua d'avoir des adorarateurs en Afrique, et, tant qu'il en eut, le sang des hommes coula secrètement sur ses autels.

Enfin les témoignages positifs de *Pline,* de *Tacite,* et autres écrivains exacts, ne permettent pas de douter que les Germains et les Gaulois n'aient immolé des victimes humaines, non seulement dans des sacrifices publics, mais encore dans

ceux qui s'offraient pour la guérison des particuliers. En vain voudrions-nous laver nos ancêtres d'un crime dont trop de monuments s'accordent à les charger. La nécessité de ces sacrifices était un des dogmes établis par les druides, fondé sur ce principe, qu'on ne pouvait satisfaire les dieux que par un échange, et que la vie d'un homme était le seul prix capable de racheter celle d'un autre. Dans les sacrifices publics, au défaut de malfaiteurs, on immolait des innocents; dans les sacrifices particuliers, on égorgeait souvent des hommes qui s'étaient dévoués volontairement à ce genre de mort. Il est vrai que les païens ouvrirent enfin les yeux sur l'inhumanité de pareils sacrifices. Un oracle, dit *Plutarque*, ayant ordonné aux Lacédémoniens d'immoler une vierge, et le sort étant tombé sur une jeune fille nommée Hélène, un aigle enleva le couteau sacré, et le posa sur la tête d'une génisse, qui fut sacrifiée à sa place.

Le même *Plutarque* rapporte que Pélopidas, chef des Thébains, ayant été averti en songe, la veille d'une bataille contre les Spartiates, d'immoler une vierge blonde aux mânes des filles de Scédasus, qui avaient été violées et massacrées dans ce même lieu, ce commandement lui parut cruel et barbare; la plupart des officiers de l'armée en jugèrent de même et soutinrent qu'une pareille oblation ne pouvait être agréable au père des dieux et des hommes, et que s'il y avait des intelligences qui prissent plaisir à l'effusion du sang humain, c'étaient des esprits malins qui ne méritaient aucun égard. Une jeune cavale rousse s'étant alors offerte à eux, le devin Théocrite décida que c'était là l'hostie que les dieux demandaient. Elle fut immolée, et le sacrifice fut suivi d'une victoire complète.

En Egypte, Amasis ordonna qu'au lieu d'hommes on offrît seulement des figures humaines. Dans l'isle de Chypre, Diphilus substitua des sacrifices de bœufs aux sacrifices d'hommes.

Au reste, cette coutume de l'immolation des victimes humaines, qui subsista si long-temps, ne doit pas plus nous étonner de la part des peuples d'Amérique, où les Espagnols la trouvèrent établie. Dans cette partie de la Floride voisine de la Virginie, les habitants offraient au Soleil des enfants en sacrifice.

Quelques peuples du Mexique, ayant été battus par Fernand Cortez, lui envoyèrent des députés avec trois sortes de présents pour obtenir la paix : « Seigneur, lui dirent ces dé-
» putés, voilà cinq esclaves, que
» nous t'offrons; si tu es un dieu
» qui se nourrisse de chair et de
» sang, sacrifie-les ; si tu es un dieu
» débonnaire, voilà de l'encens et
» des plumes; si tu es un homme,
» prends ces oiseaux et ces fruits. »

Les voyageurs nous assurent que les sacrifices humains subsistent encore en quelques endroits de l'Asie :
« Il y a des insulaires dans la mer
» Orientale, dit le père *du Halde*,
» qui vont tous les ans, pendant la
» septième lune, noyer une jeune
» vierge en l'honneur de leur prin-
» cipale idole. »

VICTOIRE. (*Iconol.*) Les Grecs en faisaient une divinité : elle était, selon *Hésiode*, fille du Styx et de Pallante. Les Sabins l'appelaient *Vacuna*, et les Egyptiens, *Nephté*. La déesse Victoire avait plusieurs temples à Rome, dans l'Italie et dans la Grèce. Sylla, revenu victorieux de tous ses ennemis, établit des jeux publics en l'honneur de cette divinité. On la représente ordinairement avec des ailes, tenant d'une main une couronne de laurier, et de l'autre une palme. Quelquefois on la voit montée sur un globe, pour montrer que la victoire domine sur toute la terre. Rarement la trouve-t-on sans ailes. *Pausanias* dit pourtant qu'il y avait à Athènes une Victoire sans ailes, et que les Athéniens la firent ainsi, afin qu'elle ne pût plus s'envoler, et qu'elle demeurât toujours chez eux. A ce même propos, on lit dans l'Anthologie grecque deux vers qui étaient posés sur une statue de la

Victoire, dont les ailes furent brûlées par un coup de foudre. Voici le sens de ces vers : *Rome, reine du monde, ta gloire ne saurait périr, puisque la Victoire, n'ayant plus d'ailes, ne saurait s'enfuir.*

La Victoire est encore bien exprimée par un guerrier qui a un casque en tête, et qui de la main droite tient une lance, et de la gauche un trophée d'armes.

Quand les Romains voulaient désigner une victoire remportée sur mer, ils la représentaient debout sur la proue d'un vaisseau, et portant d'une main une couronne, et de l'autre une branche de palmier; ou bien ils la plaçaient sur le haut d'une colonne rostrale, ornée d'un trophée naval; quelquefois même c'était une simple Victoire qui tenait des couronnes rostrales, comme pour les distribuer. *V.* Couronne rostrale.

Un Neptune couronné de laurier est encore un symbole ordinaire d'une victoire navale.

Les prises des villes sont désignées par une Victoire ou le dieu de la guerre qui tient des couronnes murales. Sur une médaille de l'histoire métallique de Louis XIV, qui rappelle la prise de treize villes ou forteresses, Mars paraît portant un javelot chargé de plusieurs couronnes murales; les mots de la légende sont *Mars expugnator,* Mars preneur de villes. *V.* Couronne Murale.

La levée du siége d'une ville sera pareillement représentée par une Victoire ou par la ville même qui tient une couronne composée de fleurs et d'herbes verdoyantes. *V.* Couronne obsidionale.

Quand on a voulu exprimer les provisions fournies à une ville assiégée, on a représenté une Victoire qui vole, tenant d'une main une couronne, et de l'autre des épis de bled.

Lorsqu'aux attributs ordinaires de la Victoire les anciens ajoutaient un caducée, c'était pour désigner que la paix avait suivi la victoire.

Sur une médaille romaine dont l'inscription porte, *Asia recepta,* l'Asie recouvrée, la Victoire est représentée avec des ailes, tenant d'une main un bouclier, de l'autre une couronne. Ce sont ses attributs ordinaires; mais ce qu'il y a de particulier, c'est qu'elle est debout sur un piédestal, et entre deux serpents, qui, après avoir fait plusieurs plis et replis, s'élèvent des deux côtés de la Victoire, et semblent pousser d'horribles sifflements à la vue des symboles qu'elle porte dans ses mains.

Cet emblème paraît être pris du caducée de Mercure, symbole de la paix, où les serpents, qui sont les images de la discorde et de la division, sont représentés séparés par une verge : ce qui marque que les ennemis sont éloignés, et que la paix est faite.

La France invincible, *Gallia invicta*, a été représentée, dans l'histoire métallique de Louis XIV, sous la figure de Pallas armée de pied en cap, ayant sur les épaules un manteau semé de fleurs de lis, et à ses pieds des boucliers où sont les armes des puissances ennemies; d'une main elle tient un javelot, et de l'autre une Victoire.

Les Egyptiens représentaient la Victoire sous l'image d'un aigle, oiseau toujours victorieux dans les combats qu'il livre aux autres oiseaux.

Les Grecs, sous la domination des Romains, cherchèrent à flatter leurs nouveaux maîtres, en représentant des aigles portant des Victoires. L'aigle est l'enseigne des légions romaines. *V.* Aigle.

1. Victor, surnom de Mars. Les médailles le représentent couvert d'une cuirasse avec un casque en tête, tenant une pique d'une main et un trophée d'armes de l'autre, ou portant de la main droite une petite Victoire.

2. — C'est aussi un surnom de Jupiter, ou parcequ'il avait vaincu les Titans et les Géants, ou parcequ'on croyait que rien ne pouvait lui résister. Papyrius, près de combattre, lui voua un temple sous ce nom, et les Romains célébraient au

mois d'Avril une fête en son honneur.

3.—Surnom d'Hercule.

Victoriatus Nummus, monnaie d'argent sur laquelle était gravée l'image de la Victoire.

Victoriaux jeux). On appelait ainsi les jeux qu'on célébrait au sujet d'une victoire. Tels sont ceux dont parle *Capitolin*, dans la *Vie de Marc-Aurèle*, *c.* 12.

Victoriola, nom que les antiquaires donnent à la Victoire, quand elle est représentée en petit.

Victrix, *victorieuse*, surnom de Vénus. On la représentait sous ce titre, avec une pomme à la main, en mémoire de sa victoire sur ses deux rivales.

Vidar (*M. Scand.*), neuvième dieu, presque aussi fort que Thor lui-même, et d'une grande consolation pour les dieux dans les conjonctures critiques. Il est taciturne, et porte des souliers fort épais, et si merveilleux, qu'il peut, avec leur secours, marcher dans les airs et sur les eaux. C'est le dieu de la discrétion ou du silence; il est fils d'Odin. Au dernier jour, lorsque le loup Fenris aura dévoré Odin, Vidar sera son vengeur. Appuyant son pied sur la mâchoire du monstre, il saisira l'autre de sa main robuste, et le déchirera jusqu'à ce que le loup expire.

Viduus, divinité romaine, dont la fonction était de séparer l'âme du corps, *viduare*. Il était honoré hors de la ville, pour que les pontifes ne fussent pas exposés à sa vue, qui, en les souillant, les aurait mis hors d'état de sacrifier.

1. Vie humaine. (*Iconol.*) Elle se caractérise par une matrone dont le vêtement vert, couleur symbolique de l'espérance, signifie que c'est cette vertu qui anime la vie. Sa couronne, composée de roses et d'épines, donne l'image de l'alternative des douceurs et des peines de la vie. Le plaisir qui la délasse, et le travail qui sert à la maintenir, sont indiqués par la lyre et par la charrue, qui sont ses attributs. Elle donne à boire à un enfant.

Dans la riche collection du Vatican, on voit une urne sur laquelle l'artiste a représenté l'emblème de la vie humaine. Prométhée forme l'homme d'argile. Il est accompagné de la Sagesse, sous la figure de Minerve, qui tient un papillon sur la tête de cette statue. Le papillon était, chez les anciens, l'image de l'âme. Un peu en arrière on aperçoit une figure appliquée à observer ces différentes actions pour en tirer l'horoscope de l'homme. L'union de l'âme avec le corps est symbolisée par Psyché et l'Amour qui s'embrassent étroitement. L'artiste a représenté sur ce même vase les quatre éléments, comme étant nécessaires à l'homme. L'Air est désigné par Eole, roi des vents : il est dans l'attitude d'un homme qui soufle. L'Eau est personnifiée par un fleuve couché, ayant un timon dans la main droite. Une nymphe avec une corne d'abondance pleine de fruits, et un panier de fleurs sous le bras, indique la Terre. Le Feu est symbolisé par la foudre de Vulcain. On a aussi désigné les aliments nécessaires à la vie par un arbre chargé de fruits. Dans la partie supérieure du vase, Apollon, sur un char attelé de quatre chevaux, paraît commencer sa course; de l'autre côté, Diane, qui désigne la Nuit, image de la mort, est sur son char attelé de deux chevaux seulement. On voit sur le char de cette déesse un cadavre, avec un papillon qui s'envole, symbole de l'âme qui quitte le corps. A côté est un génie accablé de tristesse; il tient d'une main un flambeau éteint et renversé contre terre, et porte de l'autre une couronne de fleurs. Il est accompagné d'un autre génie appliqué à examiner un volume, symbole de l'histoire qui transmet à la postérité les actions des hommes illustres. Plus loin l'âme, représentée encore sous la figure de Psyché, est conduite par Mercure dans les Champs Elysées. L'artiste a exprimé les peines réservées aux méchants après la mort, par un Prométhée enchaîné, dont les entrailles sont déchirées par un vautour.

L'ingénieux *Poussin* a traité le même sujet d'une manière allégorique et morale en même temps. Les différents états de la vie, représentés par quatre femmes qui désignent le Plaisir, la Richesse, la Pauvreté et le Travail, se donnent mutuellement la main, et forment une danse au son d'une lyre touchée par le Temps. La Richesse est facile à distinguer par ses habits précieux, où l'on voit éclater l'or et les perles. Le Plaisir, couronné de fleurs s'annonce encore par la joie qui est dans ses yeux, par le sourire qui est sur ses lèvres. Mais la Pauvreté, triste et à demi couverte de mauvais vêtements, est seulement couronnée de feuilles sèches : elle est suivie du Travail qui a les épaules nues, les bras décharnés et sans couleur; il semble ne se remuer qu'avec peine, et jette un regard languissant sur la Richesse, dont il paraît implorer le secours. Cette danse en rond est l'image de la vicissitude continuelle qui arrive dans la fortune des hommes. Deux petits enfants, dont l'un tient une horloge de sable, et l'autre se joue avec des bouteilles de savon, font sentir le peu de durée de la vie humaine, et de combien de vanité elle est remplie. Sur le devant du tableau est un Terme à double face, symbole du passé et de l'avenir. Le Soleil paraît dans le ciel, porté sur son char; il est précédé de l'Aurore et suivi des Heures.

2.—ACTIVE. Celle-ci se représente assise à l'ombre d'une vigne, préparant à manger dans un bassin, et berçant avec le pied un enfant. Auprès d'elle sont plusieurs instruments propres au labourage. On la symbolise encore par un villageois robuste, la tête couverte d'un large chapeau, tenant de la main droite une bêche posée sur son épaule, et conduisant de l'autre le soc d'une charrue. *Michel-Ange* ayant à représenter la vie active sur le tombeau du Pape Jules II, offrit Lia, fille de Laban, à laquelle il fit tenir d'une main un miroir, symbole de la réflexion qui doit présider à toutes les actions de la vie, et de l'autre une guirlande de fleurs, emblème des vertus à pratiquer pour la rendre utile et glorieuse.

3.—CONTEMPLATIVE. On la peint sous la figure d'une belle femme assise tranquillement et comme en extase, considérant avec amour le ciel qui est ouvert. Elle est à l'ombre d'un palmier, hiéroglyphe de la vertu récompensée, et tient un livre ouvert sur ses genoux.

4. — DE LONGUE DURÉE. On en donne l'image dans la figure d'une matrone âgée et vêtue à l'antique. Elle est assise sur un cerf dont le bois est rempli de rameaux ; elle caresse une corneille. Ces deux animaux, dont la vie est fort longue, sont les emblèmes convenables à ce sujet.

5. — INQUIÈTE ET TRAVAILLÉE. Sisyphe, qui roule continuellement au haut d'un rocher une pierre qui retombe toujours en bas, est l'allégorie que la fable nous présente pour exprimer ce sujet.

VIÉDAM. (*M. Ind.*) Ce mot, en langue malabare, signifie paroles divines. Les brahmines de Coromandel et du Malabar voyant que leurs confrères, qui habitaient les rives du Gange, avaient composé un fameux commentaire sur la doctrine de Brahma, intitulé *Aughterrah-Bhade-Shastah,* par lequel ils avaient tellement embrouillé le texte de Brahma, qu'il fallait nécessairement avoir recours à eux pour en entendre le sens, ce qui avait beaucoup contribué à augmenter leur crédit et leur autorité, voulurent aussi se servir du même moyen pour s'attirer de la considération, et composèrent à leur tour un commentaire qu'ils appellent le Viédam, non moins rempli de fables et d'absurdités que l'*Aughterrah-Bhade-Shastah* des brahmines voisins du Gange.

VIEIL-DE-L'OBY (*Iconol.*), nom que l'on donne à une idole des Tartares Ostiakes, qui préside à la pêche. Cette idole est de bois. Elle a des yeux de verre, un groin de cochon, garni d'un crochet de fer, attribut symbolique, qui fait entendre que ce dieu de la pêche accroche le poisson de la mer, et le fait entrer dans la

rivière d'Oby. Sa tête est armée de deux petites cornes. Tous les trois ans on lui fait changer de demeure, et on la transporte, sur l'Oby, d'un lieu à un autre, en grande cérémonie, dans une barque construite exprès pour elle. Si la pêche est abondante, ces peuples, par reconnaissance, ne manquent pas de lui en offrir les prémices, et de lui frotter le groin avec de la graisse; mais s'il arrive que les pêcheurs ne prennent rien, ils attribuent, avec aussi peu de raison, ce mauvais succès à leur idole, et s'en vengent par les plus cruels outrages.

Vieille d'or. Les peuples qui habitaient près du fleuve Oby adoraient une déesse sous le nom de la Vieille d'or, au rapport d'*Hérodote*. On croit que c'était la terre qui était l'objet de leur culte. Elle rendait des oracles, et dans les fléaux publics on l'invoquait avec confiance. *Herbestein* parle aussi d'une Vieille d'or, adorée sur les frontières de la Tartarie septentrionale, qui tient un enfant dans son sein, et dont la grandeur et la grosseur sont énormes. Autour d'elle on voit des trompettes et autres instruments où les vents s'engouffrent, et qui font un bruit continuel qu'on entend de fort loin.

Vieilles. *V*. Grées, Galantis, Timarate.

Vieillesse (*Iconol.*), fille de l'Erèbe et de la Nuit. Elle avait un temple à Athènes et un autel à Cadix. On la caractérise sous la figure d'une vieille femme, couverte d'une draperie noire, ou de la couleur des feuilles mortes. De la main droite elle tient une coupe, et de la gauche elle s'appuye sur un bâton, double indication du support et de la nourriture nécessaires à la faiblesse et aux infirmités du vieil âge. Elle tient une branche d'arbre desséchée, et regarde d'un air triste une fosse ouverte, sur le bord de laquelle est une horloge de sable, dont le sable presque épuisé annonce le peu de temps qui lui reste à vivre. *V*. Ages de l'homme.

1. Vierge. Minerve était adorée sous ce nom chez les Athéniens.

2. — Cinquième signe du zodiaque. La Vierge, chez les Egyptiens, était consacrée à Isis, comme le Lion à Osiris. Le Sphinx, composé d'un Lion et d'une Vierge, s'employait pour désigner le débordement du Nil; ce qui s'accorde avec la réunion de ces deux signes que parcourait le Soleil durant l'inondation. Les anciens auteurs diffèrent d'opinion sur l'origine de ce nom. *V*. Astrée, Cérès, Concorde, Erigone, Fortune, Thémis.

3. — C'est aussi une épithète de la Fortune. On lui présentait sous ce nom les habits des jeunes filles.

Vigéa-Décémi (*Myth. Ind.*), fête qui a lieu le dixième jour après la nouvelle lune du septième mois, *Apichi*. Elle est consacrée aux divertissements : on resserre les armes exposées la veille (*voy*. Aïdapoutché); mais, avant de les remettre dans leurs fourreaux, quelques personnes suivent l'exemple des anciens rois, qui coupaient les têtes de plusieurs cabris. L'après midi les dieux sont portés hors des villes pour chasser, et l'on y tue un quadrupède.

Vigilance. (*Iconol.*) Les Égyptiens la figuraient par un lion, parce-qu'on prétend que cet animal dort les yeux ouverts; et c'est pour cela que l'on mettait des lions à la porte des temples. Par la même raison, le symbole de cette vertu est un lièvre sur un bas-relief placé jadis dans l'hermitage du cardinal Passionei, près de Frascati. La Vigilance des soldats est exprimée, sur une pierre gravée du cabinet de Stosch, par un coq sonnant de la trompette. Un chien couché, formant le cimier d'un casque romain, est également l'emblême de la Vigilance militaire. Les modernes l'expriment par une femme armée et attentive, d'une main tenant un faisceau allumé, et de l'autre une lance. *Cochin* lui donne pour symbole une grue qui, dans une de ses pattes, tient une pierre; allusion, à ce qu'on dit de la grue, qui en prend une pour faire sentinelle, afin que la chute de la pierre la réveille lorsqu'elle vient à s'endormir.

La Vigilance en général est représentée par une femme avec un livre sous le bras, et une lampe à la main. On lui donne pour attributs un coq et une oie. *Lebrun* l'a désignée par une femme ailée, tenant d'un main une horloge de sable, et de l'autre un coq et un éperon, symboles d'activité. On peut encore la caractériser par une femme ayant pour attribut un œil ouvert au-dessus du front.

2. — DANS LE PÉRIL. (*Iconol.*) C'est une femme armée d'une lance, le casque en tête, et revêtue d'une cuirasse; attentive au moindre bruit, elle marche en silence dans les ténèbres à la lueur d'un flambeau, tandis que l'Insouciance coupable s'endort sur le bord du précipice.

VIGILES. (*Myth. Siam.*) Les Talapoins de Siam ont coutume de pratiquer, pendant les trois semaines qui suivent la moisson, une espèce de vigile, dont on ignore le motif et l'origine. Ils disposent en carré de petites huttes couvertes de feuillage, au milieu des champs. Le supérieur a la sienne au milieu. C'est dans ces cabanes qu'ils passent la nuit sans craindre les bêtes sauvages, qui sont très communes dans ce pays. Ils n'ont pas même la précaution d'allumer du feu pour les éloigner. Il est rare cependant qu'il leur arrive aucun accident; bonheur que les Siamois ne manquent pas d'attribuer à la sainteté de leurs moines. Pour donner une raison naturelle de ce fait, on peut dire que, dans cette saison, les animaux, trouvant dans les campagnes une pâture abondante, sont beaucoup moins furieux et moins à craindre.

VIGNES. Les Egyptiens en attribuaient la naissance au sang des géants, cause première de la fureur qu'inspire l'ivresse. *V.* ALCITHOÉ, BACCHANTES, POMONE, SILÈNE, STAPHYLUS.

VIHÂR (*M. Ind.*), temples de Buddu, dans l'isle de Ceylan.

VILE, ou VALI (*Myth. Scand.*), dixième dieu, un des fils d'Odin et de Rinda, audacieux à la guerre, et très habile archer.

VILLES. Lorsque les Grecs bâtissaient de nouvelles villes, ils les mettaient toujours sous la protection de quelque divinité; ainsi Athènes était sous la protection de Minerve; Sparte, Samos, Mycènes et Argos, sous celle de Junon; Crète, sous celle de Jupiter et de Diane; Cypris et Paphos, sous celle de Vénus; Thèbes, sous celle de Bacchus et d'Hercule: Lemnos se glorifiait de la protection de Vulcain; Ilion et Cyzique, de celle de Pallas et de Némésis; Ténare, de la protection de Neptune; Naxos, de celle de Bacchus; Delphes, Délos et Rhodes, de celle d'Apollon. Il y avait chez eux plusieurs villes qui jouissaient du droit d'asile; et de ce nombre étaient Thèbes en Béotie, Samothrace, Ephèse, Canope, Smyrne, Athènes, Lacédémone. Ces refuges ne furent d'abord établis que pour les délits involontaires; mais dans la suite ils furent assurés même pour les criminels condamnés, pour les esclaves fugitifs, pour les banqueroutiers frauduleux, et d'autres personnes de cette espèce, chargées de crimes et de mauvaises actions.

Les anciens employaient, pour bâtir une ville, certaines formalités que l'on trouve décrites dans *Varron*. Ils choisissaient d'abord un jour favorable, et ils traçaient un sillon, avec la charrue, autour de l'endroit où ils voulaient bâtir: la charrue était tirée par un taureau et une vache de couleur blanche, pour désigner la pureté de ceux qui devaient habiter la nouvelle ville. Ces animaux étaient attelés de façon que la vache était en dedans, pour signifier que la femme devait se mêler des affaires domestiques, et le mari s'occuper de celles du dehors.

VILLOUMA (*Myth. Péruv.*), *devin* ou *prophète;* grand pontife, chef du sacerdoce chez les Péruviens.

VILMÖDE (*Myth. Scand.*), sage renommé dont tous les sages étaient descendus.

VIMINALIS, VIMINEUS, surnom de Jupiter adoré sur le mont Viminal.

VINAÏAGUIEN (*Myth. Ind.*), di-

vinité indienne. Sa naissance est des plus singulières. Parvadi, femme d'Ixora, un des principaux dieux de l'Inde, étant un jour dans le bain, conçut un si violent désir d'avoir un enfant, qu'il s'en forma un aussi-tôt de la sueur qu'elle ramassa sur son sein; et ce qui n'est pas moins extraordinaire, cet enfant, dès sa naissance, parut grand comme un jeune homme de 20 ans. Cependant Ixora, qui était alors absent, revint au logis, ne sachant pas que sa famille s'était augmentée. Il fut surpris de voir un jeune homme s'entretenir avec sa femme assez familièrement; et il commençait à faire éclater sa jalousie, lorsque Parvadi l'apaisa, en lui racontant le fait. Quelque temps après, le père de Parvadi, qui était un roi puissant, donna un festin solemnel pour célébrer la naissance de son petit-fils, que sa mère avait nommé Vinaïaguien. Tous les dieux y furent invités, à l'exception d'Ixora, qui semblait avoir droit d'y tenir la première place. Sensiblement piqué de cet affront, il vint, transporté de fureur, au milieu du festin, troubler la joie des convives. Après avoir exhalé sa rage en mille imprécations, il s'arracha une poignée de cheveux, et en frappa le plancher, dont il sortit tout-à-coup un énorme géant. Ce monstre se jeta d'abord avec furie sur les dieux qui étaient du festin. Il maltraita particulièrement le Soleil et la Lune. D'un soufflet, il cassa toutes les dents au premier, et meurtrit le visage de l'autre à coups de pieds. Elle en a toujours depuis conservé des taches, disent les Indiens. Le beau-père d'Ixora, qui était le plus coupable, fut mis en pièces par le géant; et le malheureux Vinaïaguien eut la tête coupée. Lorsque le ressentiment d'Ixora fut assouvi, il eut un vif regret de la mort de son fils. Il entreprit de le ressusciter; mais sa tête ayant été brisée et ne pouvant plus être réunie à son corps, Ixora coupa la tête d'un éléphant, qu'il ajusta sur le corps de Vinaïaguien. Après lui avoir ainsi rendu la vie, il lui donna le nom de Pulléjar, et l'envoya chercher une femme, lui recommandant expressément de la choisir aussi belle que sa mère Parvadi. Les Indiens disent que le fils d'Ixora n'a pas été heureux dans ses recherches, et qu'il n'a point encore pu trouver de femme dont la beauté fût égale à celle de Parvadi. Les idoles de Vinaïaguien ou Pulléjar ont toutes une tête d'éléphant. On les place ordinairement sur les grands chemins, et dans les lieux les plus fréquentés, afin que le dieu, voyant passer une grande quantité de femmes, puisse plus aisément en trouver une qui soit aussi belle que sa mère.

Vinales, fêtes qu'on célébrait à Rome deux fois l'année, sur la fin d'Avril, et au millieu du mois d'Août. Les premières, dit *Pline*, instituées pour goûter les vins, ne regardaient pas la conservation des vignes. Les secondes se faisaient pour avoir un temps exempt de tempêtes, et propre à la vendange. Les Vinales, dit *Varron*, viennent du vin : c'est un jour de Jupiter et non de Vénus. On prend grand soin de les célébrer dans le Latium. En certains endroits, c'étaient les prêtres qui faisaient d'abord publiquement les vendanges. Le Flamine Diale commence la vendange; et après avoir donné ordre qu'on recueille le vin, il sacrifie à Jupiter un agneau femelle. Dans le temps qui se passe depuis que la victime est découpée, et que les entrailles sont données au prêtre pour les mettre sur l'autel, le Flamine commence à recueillir le vin. Les lois sacrées tusculanes défendent de voiturer le vin dans la ville avant la célébration des Vinales. On faisait des libations à Jupiter avec du vin nouveau, avant qu'on en eût goûté. Quant aux Vinales d'Août, elles étaient consacrées à Vénus, et se célébraient pour demander aux dieux un temps favorable aux vendanges.

Vinctrix. *Voy.* Vitrix.

Vindemiale, fête en l'honneur de Bacchus, que César fit le premier célébrer à Rome dans l'automne. C'était une fête de dissolution.

VINDÉMIALES, fêtes célébrées pour les Vendanges. Elles commençaient au dix des calendes de Septembre, et duraient jusqu'aux ides d'Octobre.

VINDIMA, fille d'Evandre, selon les uns, nymphe selon les autres, qui eut d'Hercule, sur les bords du Tibre, un fils nommé Fabius, dont la famille Fabia prétendait tirer son origine.

VIOLENCE (*Iconol.*), déesse, sœur de la Victoire, fille du Styx et compagne inséparable de Jupiter : elle avait un temple dans la citadelle de Corinthe, conjointement avec Némésis, ou la Nécessité ; mais il n'était permis à personne d'y entrer, dit *Pausanias*. Les modernes l'expriment par une femme armée d'une cuirasse, et qui tient une massue dont elle assomme un enfant.

VIPÈRE (*Iconol.*) (*M. Egypt.*), emblème de la femme qui hait son mari et qui en veut à sa vie. Les anciens supposaient que, lorsque la vipère s'unit au mâle, elle lui mord la tête et le tue ; ce qui a été démenti par les expériences des modernes. C'était aussi l'emblème des enfants qui veulent se défaire de leur mère, parcequ'on prétendait que la vipère vient au monde en perçant le ventre de la sienne ; ce qui n'est pas plus vérifié que le conte précédent. *Horapoll.*

VIRACOCHA (*M. Péruv.*), divinité principale des Péruviens. La seconde est le Soleil, et la troisième le tonnerre. Quand ils voulaient lever les mains au ciel pour adorer ces trois dieux, ils se mettaient une espèce de gants aux mains, ce qu'ils ne faisaient pas pour les autres dieux. *Acosta, Hist. Nat. et Mor. des Indes.*

VIRAF (*M. Pers.*), second prophète des Parsis. La religion de Zoroastre s'étant obscurcie, on s'adressa à Viraf pour la réintégrer ; ce prophète fit remplir sept fois de vin la coupe de Gustaspe, la vida sept fois, s'endormit, eut des visions, se réveilla et dit à son réveil les choses les mieux arrangées.

VIRAFNAMA (*M. Pers.*), histoire de la mission de Viraf. *V.* ce mot.

VIRAGO, *femme qui a le courage d'un homme* ; surnom de Diane et de Minerve. *Virgile* le donne aussi à Juturne.

VIRAK (*Myth. Siam.*), un des livres sacrés des Siamois, attribué à Sommona-Codom lui-même. *V.* BALIE.

VIRAPATRIN (*Myth. Ind.*), quatrième fils de Shiva. Ce dieu le produisit de la sueur de son corps, afin d'empêcher l'effet d'un sacrifice que faisait Takin pour créer un nouveau dieu. Virapatrin naquit avec mille têtes et deux mille bras. Il tua Takin et tous ceux qui se trouvèrent présents au sacrifice. Mais Shiva dans la suite leur fit grâce et les ressuscita. Virapatrin a quelques temples, mais moins fréquentés que ceux des autres dieux.

VIRBIUS. C'est le nom que Diane fit porter à Hippolyte, lorsqu'elle l'eut rappelé à la vie, comme si on disait deux fois homme. La déesse, en le retirant des enfers, le couvrit d'un nuage, pour ne pas donner de la jalousie aux autres ombres ; mais craignant le courroux de Jupiter, qui ne permet pas qu'un mortel une fois descendu aux enfers revienne à la lumière, et voulant aussi mettre en sûreté les jours d'Hippolyte contre les persécutions de sa marâtre, elle changea tous les traits de son visage, le fit paraître plus âgé qu'il n'était, pour le rendre entièrement méconnaissable, et le transporta dans une forêt d'Italie qui lui était consacrée. Là, il vécut inconnu à tout le monde, sous la protection de sa bienfaitrice et de la nymphe Egérie, honoré lui-même comme une divinité champêtre, jusqu'au règne de Numa, sous lequel il se fit connaître. Cette prétendue résurrection d'Hippolyte, et toute la suite de cette fable, n'était qu'une imposture des prêtres de Diane dans la forêt d'Aricie, où ils avaient apparemment établi le culte d'Hippolyte, qu'ils cherchèrent ensuite à accréditer par quelque histoire extraordinaire. *V.* HIPPOLYTE.

Virens. *V.* Verdoyante.

Virginal, temple de Pallas, où il n'était permis qu'aux filles d'entrer, et dans lequel on n'immolait que des victimes femelles, et qui n'eussent point encore eu de petits.

Virginalis, Virginensis, divinité qu'on invoquait chez les Romains, lorsqu'on déliait la ceinture d'une épouse vierge. On portait la statue ou l'image de cette déesse dans la chambre des nouveaux époux, lorsque les paranymphes en sortaient. C'était la même que les Grecs appelaient *Diana Lysizona.*

Virginité. (*Iconol.*) Une jeune et belle fille couronnée de fleurs en est l'image. Son regard est modeste, et la pâleur de ses joues annonce la privation des plaisirs. Le lis et l'agneau sont les symboles de sa pureté. Son vêtement est blanc, et sa taille est serrée par une ceinture de laine blanche, que l'Hymen seul a le droit de délier.

Virgo maxima, nom que l'on donnait à la plus ancienne des vestales, qui étaient toutes obligées de lui obéir. *V.* Vestales.

Viridien, ou Visidien, dieu des habitants de Narni, dont *Tertullien* ne nous a conservé que le nom. *Apologetique, chap.* 24.

Virilis. La Fortune avait sous ce nom une chapelle près du temple de Vénus.

Virilité. (*Iconol.*) Une figure assise sur un lion tient un livre et une bourse. L'épée et la couronne de laurier qu'elle tient signifient le désir de la gloire.

Viriplaca, déesse qui mettait la paix dans le ménage, et qu'on invoquait pour réconcilier des époux brouillés. Elle avait son temple au mont Palatin, où se rendaient les époux en querelle. Rac. *placare virum*, apaiser l'époux.

Virrépudra. *V.* Eswara.

Viscata, Viscosa, épithète de la Fortune, qui prend les hommes comme à la glu.

Viscération, présent de la chair des victimes qui se faisait au peuple aux funérailles des grands de Rome.

Vispéred (*M. Pers.*), ou *la connaissance de tout*, second livre du Vendedad. Zoroastre le prononça devant un célèbre brahmine attiré par sa réputation. Malgré son titre fastueux, il contient peu de choses remarquables. Chaque classe d'animaux a son *destour* (prêtre); la sainteté est recommandée au clergé, ainsi que le mariage entre cousins germains aux fidèles.

Vissouichor, ou Vissichor (*M. Ind.*), pagode la plus célèbre de Bénarès. Ce temple, quoique petit, est beau, entièrement bâti de pierres peintes en rouge, et très élégamment sculptées en dedans comme au dehors. L'idole renfermée dans l'intérieur du temple est une pierre noire cylindrique, nommée *Sib*, ou *Mhaha-Deve* (le grand dieu); c'est le Phallus des Égyptiens; les hommes et les femmes vont en foule, matin et soir, adorer cette image, et on les y appelle par le son des cloches. Les offrandes qu'ils déposent devant cette étrange divinité, consistent en eau du Gange, en riz ou en betel, plantains, sucre, fleurs et encens pur. Ils portent aussi une petite lampe remplie de ghi (ou beurre frais fondu), avec une petite cloche. En entrant dans le temple, ils commencent par allumer leur lampe et leur encens, et par placer ces deux objets devant l'idole, avec d'autres offrandes; ils l'arrosent ensuite avec de l'eau et une partie du riz, et lui posent sur la tête une couronne de fleurs; ensuite ils se mettent à prier, et entre chaque oraison, agitent leur clochette. Dès que la prière est finie, les brahmanes retirent l'offrande, que l'on regarde comme la principale nourriture de ces prêtres. Il y a dans leur pagode un taureau sculpté en bois, et l'on garde un bœuf vivant dans la cour du temple. *Le Maj. Rennel. Asiat. ck. Miscellanies, t.* I.

Vistenet. *V.* Wishnou.

Viswacarman (*Myth. Ind.*),

l'ouvrier divin qui forgea les armes des dieux dans la guerre entre eux et les Daityas ou Titans, et qui, sous ce rapport, peut se rapprocher de l'Héphaistos ou Vulcain des Grecs.

Vitellia, déesse adorée en plusieurs endroits d'Italie. C'était à elle que la famille des Vitellius faisait remonter son origine.

Vitesse. (*Iconol.*) *Piérius*, dans ses figures hiéroglyphiques, la dépeint une foudre à la main, un épervier sur sa tête, et un dauphin à ses pieds.

Vitiaders (*Myth. Ind.*), sixième tribu des Deutas. *Voyez* Deutas.

Vitisator, *qui plante la vigne*, un des surnoms de Bacchus et de Saturne.

Vitium, terme augural, présage sinistre. Lorsque les comices étaient assemblés pour la création des magistrats, les augures observaient le ciel, et examinaient attentivement s'ils ne voyaient pas d'éclairs ou n'entendaient pas la foudre. Dans ce cas, les magistrats élus se nommaient *Vitiosi*, défectueux.

Vitricus, épithète de Mars, beau-fils de Jupiter qui n'avait point eu part à sa naissance.

Vitrineus, déité tutélaire des anciens habitants du comté de Northumberland, en Angleterre. On ne connaît de ce dieu que le nom.

Vitrix, *qui fait des nœuds*, surnom de Vénus, de *vitta*, bandelette.

Vittolfe (*Myth. Celt.*), sibylle celtique, la plus ancienne de toutes, et dont les autres passaient pour être descendues.

Vitula, déesse de la réjouissance chez les Romains. *Macrobe* dit qu'elle fut mise au nombre des dieux à cette occasion : Dans la guerre contre les Toscans, les Romains eurent le dessous, et furent mis en déroute le 7 de Juillet, qui pour cela fut appelé *populi fuga*, fuite du peuple : mais le lendemain ils eurent leur revanche, et gagnèrent la victoire. On fit des sacrifices et sur-tout une vitulation en reconnaissance de cet heureux succès, et l'on honora la déesse Vitula. On ne lui offrait en sacrifice que des biens de la terre, parceque c'est la nourriture des hommes : d'où vient que quelques uns croyent que Vitula était plutôt la déesse de la vie que de la joie, et que son nom venait de *vita*, la vie, et non pas de *vitulari*, se réjouir.

Vitulation, sacrifice, ou offrande des biens de la terre, qui se faisait à la déesse Vitula, en réjouissance de quelques heureux succès.

Vitulicole, idolâtre, qui adore un veau, nom donné aux Israélites qui, dans le désert de Sinaï, se firent un veau d'or et l'adorèrent.

Vitumnus, Vitunus, dieu que les Romains invoquaient lorsqu'un enfant était conçu, pour obtenir qu'il vînt heureusement à la vie. *St. Augustin*, qui seul en fait mention, dit que Vitumne était un dieu obscur et ignoble, qu'il était peu connu, et qu'on n'en parlait pas beaucoup.

Vitzliputzli (*Myth. Mex.*), le plus fameux des dieux adorés par les Mexicains. Ils prétendent que ce fut lui qui les conduisit dans le pays qu'ils occupent aujourd'hui, et qu'il leur en facilita la conquête. Ces peuples, qui furent nommés Mexicains, du nom de leur général *Mexi*, étaient, dans leur origine, des sauvages vagabonds. Ils firent une irruption sur les terres de certains peuples appelés Navatelcas, engagés par les promesses de leur dieu Vitzliputzli, qui leur avait prédit qu'ils feraient la conquête de ce pays, et qui marchait lui-même à leur tête, porté par quatre prêtres, dans un coffre tissu de roseaux. Lorsque l'armée s'arrêtait pour camper, Vitzliputzli avait sa tente au centre du camp. C'était lui qui réglait la marche ; ses oracles, répétés par la bouche des prêtres, tenaient lieu de conseil de guerre. Les Mexicains avaient une vaste étendue de pays à parcourir avant d'arriver à cette terre promise. Pendant tout le temps qu'ils furent en marche, le dieu qui les condui-

sait ranima leur courage par d'éclatants prodiges. Enfin, après bien des fatigues, lorsqu'ils touchaient presque au terme de leurs courses, Vitzliputzli déclara en songe à un de ses prêtres que les Mexicains devaient former leur premier établissement dans l'endroit où ils trouveraient un figuier planté dans un rocher, sur les branches duquel serait perché un aigle tenant entre ses griffes un petit oiseau. On démêle dans cette histoire quelque rapport avec la manière dont les Juifs furent conduits dans la terre promise.

L'historien de la conquête du Mexique nous apprend quelle était la forme que les Mexicains donnaient à la statue de Vitzliputzli : « On l'a» vait faite, dit-il, de figure humaine, » assise sur un trône soutenu par un » globe d'azur, qu'ils appelaient *le* » *Ciel*. Il sortait des deux côtés de » ce globe quatre bâtons dont le » bout était taillé en tête de serpent: » cela formait un brancard que les » sacrificateurs portaient sur leurs » épaules, quand ils promenaient » l'idole en public. Elle avait sur la » tête un casque de plumes de di» verses couleurs, en figure d'oiseau, » avec le bec et la crête d'or bruni. » Son visage était affreux et sévère, » et encore plus enlaidi par deux » raies bleues qu'elle avait, l'une sur » le front, l'autre sur le nez. Sa » main droite s'appuyait sur une » couleuvre ondoyante, qui lui ser» vait de bâton. La gauche portait » quatre flèches qu'ils révéraient » comme un présent du ciel, et un » bouclier couvert de cinq plumes » blanches mises en croix. Tous ces » ornements, ces marques et ces » couleuvres, avaient leurs significa» tions mystérieuses. »

Selon d'autres, l'idole avait une tête de lion au ventre, des ailes de chauve-souris aux épaules, et des pieds de chèvre. Le temple de cette divinité était entouré d'un grand cloître, où tous les ans, au mois de mai, se rendaient plus de 20,000 personnes, pour y prendre part aux danses sacrées et aux autres cérémonies. On y sacrifiait plusieurs hommes vivants, et l'on suspendait leurs têtes aux arbres d'une grande avenue qui était de la dépendance du temple.

Vœux. L'usage des vœux était si fréquent, tant chez les Grecs que chez les Romains, que les marbres et les anciens monuments en sont chargés : il est vrai que ce que nous voyons se doit plutôt appeler l'accomplissement des vœux, que les vœux mêmes, quoique l'usage ait prévalu d'appeler vœu ce qui a été offert et exécuté après le vœu. Ces vœux se faisaient ou dans les nécessités pressantes, ou pour l'heureux succès de quelque entreprise ou d'un voyage, pour un heureux accouchement, par un mouvement de dévotion, ou pour le recouvrement de la santé. Ce dernier motif a donné lieu au plus grand nombre de vœux ; et en reconnaissance, on mettait dans les temples la figure des membres dont on croyait avoir reçu la guérison par la bonté des dieux. Entre les anciens monuments qui font mention des vœux, on a trouvé une table de cuivre sur laquelle il est fait mention de toutes les guérisons opérées par la prétendue puissance d'Esculape.

Vognofft, une des trois divinités inférieures des Cimbres. *Voy.* Fro.

Voie lactée, amas prodigieux d'étoiles qui font une longue trace du nord au midi. Junon, par le conseil de Minerve, ayant donné à tetter à Hercule qu'elle avait trouvé dans un champ où sa mère l'avait exposé, il aspira son lait si rudement, qu'il en rejaillit une grande quantité, d'où se forma la Voie lactée. *V.* Galaxie.

Voile. *V.* Pyrame, Fable, Allégorie, Aurore, Modestie, Fortune, Vérité, Nature.

Myth. Rabb. Chez les Juifs, un voile mis sur le visage empêche que le fantôme ne reconnaisse celui qui a peur; mais si Dieu juge qu'il l'ait ainsi mérité par ses péchés, il lui fait tomber le masque, afin que l'ombre puisse le voir et le mordre. *Buxtorf.*

VOL. (*Iconol.*) On le personnifie par un homme qui marche dans la nuit, avec une lanterne sourde et une bourse à la main. Ses oreilles de lièvre, et la peau de loup qui le couvre, signifient que la rapine est toujours accompagnée de crainte. Les ailes qu'il a aux pieds marquent qu'il est prompt à la fuite, et qu'il a toujours peur d'être pris. *Voyez* LAVERNE.

VOLA (*Myth. Scand.*), prophétesse ou sibylle du nord, dont les Irlandais ont conservé un poëme sous le titre de *Voluspa*, mot qui signifie l'oracle ou la prophétie de Vola. Ce poëme contient, dans deux ou trois cents vers, tout le système mythologique de l'Edda. Cet ouvrage est rempli de désordre et d'enthousiasme; on y décrit les ouvrages des dieux, leurs fonctions, leurs exploits, le dépérissement de l'univers, son embrasement total et son renouvellement, l'état heureux des bons et les supplices des méchants.

VOLCANALES. *V.* VULCANALES.

VOLCANUS. *V.* VULCAIN.

VOLIANUS, dieu des Gaulois, que l'on croit le même que Bélénus.

VOLONTÉ. (*Iconol.*) On la peint ailée, vêtue d'étoffe changeante, et tenant une boule de diverses couleurs.

VOLSCENS, un des capitaines rutules, tué par Nisus ami d'Euryale. *Eneide.*

VOLT ou VOUST. On appelait ainsi, du temps de nos aïeux, une figure de cire par laquelle on s'imaginait faire périr ceux qu'on haïssait. Dans l'usage qu'on en prétendait faire, il entrait des paroles qu'on se persuadait ne pouvoir être prononcées efficacement par toutes sortes de personnes.

VOLTUMNA, déesse de la bienveillance, ainsi nommée, *à benè volendo.*

VOLTURNALES, fêtes en l'honneur du fleuve Volturnus.

VOLTURNALIS FLAMEN, le prêtre du dieu Volturne, à Rome.

VOLTURNUS, vent qu'on croit le même qu'Eurus, fleuve d'Italie, dans la Campanie, ou Terre de Labour, qui se nomme encore aujourd'hui *Volturne*, sur lequel est située Capoue. Les peuples de la Campanie en avaient fait un dieu, et lui avaient consacré un temple dans lequel ils se rassemblaient pour délibérer de leurs affaires. On en dit autant de Voltumna, ce qui ferait croire que c'est la même divinité. Il avait à Rome un culte particulier.

VOLUCRIS, épithète de la Fortune, qui fait, comme on sait, un usage fréquent de ses ailes.

VOLUMNUS et VOLUMNA, dieux qu'on invoquait dans la cérémonie des nôces, afin qu'ils établissent et entretinssent la bonne intelligence entre les nouveaux époux, ou du moins qu'ils y disposassent leur volonté. Rac. *Volo*, je veux. Après les fiançailles, chacun des fiancés portait au cou l'image de la divinité de son sexe, en or ou en argent; et le jour des nôces l'échange s'en faisait entre les deux époux. Le consul Balbus fut le premier qui éleva un temple à ces deux divinités, et l'usage paraît en avoir été réservé aux gens de distinction. Le mariage de Pompée avec la fille de César fut regardé comme devant être malheureux, parcequ'il ne fut point célébré dans ce temple.

VOLUPIA (*Iconol.*), déesse du plaisir. *Apulée* dit qu'elle était fille de l'Amour et de Psyché. Elle avait un petit temple à Rome près de l'arsenal de marine. Sur son autel, auprès de sa statue était celle de la déesse Angéronia, pour marquer, dit *Masurius*, que ceux qui ont assez de force pour dissimuler leurs douleurs et leurs angoisses arrivent par la patience à la véritable joie. La déesse Volupia était représentée assise sur un trône comme une reine, ayant les Vertus à ses pieds; on lui donnait un teint pâle.

VOLUPTÉ. (*Iconol.*) On la personnifie sous les traits d'une belle femme dont les joues sont colorées du plus vif incarnat; ses regards sont languissants, et son attitude lascive. Elle est couchée sur un lit de fleurs, et

tient une boule de verre qui a des ailes.

Cette molle déesse est une reine facile et fort peu occupée de l'opinion publique. Rien n'est plus séduisant que ses yeux, plus tendre que sa voix, plus enchanteur que ses bras; mais souvent une pourpre empruntée brille sur ses joues, et tout l'éclat de son front ne lui appartient pas. Avec un air si naturel, l'artifice ne lui est pas étranger. Sa belle chevelure attire par les douces odeurs dont elle est imprégnée, ses épaules d'albâtre exhalent tous les parfums de l'Asie. Elle laisse flotter négligemment sa robe d'or et de soie; une gaze légère ne fait qu'ombrager les trésors de son sein; à peine cache-t-elle aux yeux une seule de ses beautés; et entourée de génies légers et d'amours brillants qui voltigent sur ses pas, elle promène sur eux des regards enchanteurs, et leur jette en souriant des lis et des roses, qui ne sont pas sans épines.

Dans un tableau du *Poussin*, déjà cité à l'article Vertu, représentant Hercule placé entre la Vertu et la Volupté, qui paraissent l'inviter tour-à-tour à prendre la route qu'elles lui marquent, la Volupté est caractérisée par Vénus. Cette déesse parle au héros avec tous les charmes de l'amour et de l'expression. Elle étend une de ses mains, pour marquer son éloquence; elle montre de l'autre quelques scènes de plaisir, où les femmes ont plus de part, mais qui sont couvertes et cachées aux yeux des spectateurs. Un petit amour tient la Volupté d'une main, et présente de l'autre à Hercule une belle rose fraîchement épanouie. L'habillement de la Volupté est une draperie flottante, et elle a une ceinture brodée. Elle n'a pas de brodequins. Ses cheveux sont entrelacés d'une guirlande de fleurs; une partie de ses cheveux descend sur ses épaules; le reste est retroussé à la manière grecque. Elle a toute la jambe droite, et une partie de la cuisse, ainsi que le bras, l'épaule et le derrière du cou du même côté, nus et découverts. Sa tête est de profil, et elle a la forme d'une belle antique.

Volusus, un des capitaines de Turnus.

Volutina, Volutrina, déesse qui, chez les Romains, avait soin des enveloppes des grains de bled dans leurs épis, et que nous appelons *balles* quand elles en sont séparées. Rac. *Volvere*, rouler.

Vora (*M. Scand.*), dixième déesse, prudente, sage, et si curieuse, que rien ne peut lui demeurer caché. C'est la déesse des recherches et la scrutatrice des cœurs.

Voracité. (*Iconol.*) Elle avait un temple en Sicile, suivant *Athénée*. L'autruche en est l'attribut; on y ajoute un loup maigre et affamé. Le vêtement de la figure est couleur de rouille, ce qui signifie destruction.

Votif (bouclier). On appelait ainsi les boucliers que l'on appendait quelquefois dans les temples ou ailleurs en des occasions particulières.

Votives (médailles). On appelle ainsi les médailles sur lesquelles sont marqués les vœux des peuples pour les empereurs ou les impératrices. Depuis qu'Auguste, feignant de vouloir quitter l'empire, accorda par deux fois aux prières du sénat, de continuer à le gouverner pour dix ans, on avait commencé à faire à chaque décennale des prières publiques, des sacrifices et des jeux pour la conservation des empereurs. Dans le Bas-Empire, on en fit de cinq ans en cinq ans: l'usage s'en conserva jusqu'à Théodose, après qui l'on ne trouve plus cette sorte d'époque.

Voyage nocturne. « Une certaine nuit, dit l'*Apôtre de Dieu*, (c'est d'un docteur mahométan qu'est traduite cette relation), je m'étais endormi entre les deux collines de Sufa et de Merwa. Cette nuit était très obscure et très noire, mais si tranquille qu'on n'entendait ni les chiens aboyer, ni les coqs chanter. Tout-à-coup l'ange Gabriel se présenta devant moi, dans la forme en laquelle le Dieu très haut l'a créé. Il me poussa, et me dit: Lève-toi,

ô homme endormi ! Je fus saisi de frayeur et de tremblement; et je lui dis, en m'éveillant tout en sursaut : Qui es-tu ? Dieu veuille te faire miséricorde! Je suis ton frère Gabriel, me répondit-il. O mon cher bien-aimé Gabriel, lui dis-je, je te demande pardon ! Est - ce une révélation de quelque chose de nouveau, ou bien une menace affligeante que tu viens m'annoncer ? C'est quelque chose de nouveau, reprit-il : lève-toi, mon cher et bien-aimé; attache ton manteau sur tes épaules. Tu en auras besoin : car il faut que tu rendes visite à ton seigneur cette nuit. En même temps, Gabriel me prit par la main. Il me fit lever; et m'ayant fait monter à cheval sur la jument appelée *Al-borak*, il la conduisit lui-même par la bride. *V*. Al-Borak.

» Quand je posai ma main sur cette jument pour monter, elle se mit à ruer, et à regimber, comme un cheval fougueux entre les poteaux du travail. Gabriel lui cria : Tiens-toi en repos ; holà ! ô Borak ! n'as-tu pas de respect en la présence de Mahomet? Par Dieu ! jamais personne plus honoré de Dieu ne t'a montée. Quoi donc ! Gabriel, lui dit Borak (car Dieu lui donna alors la faculté de parler), Ibrahim, l'ami de Dieu, ne m'a-t-il pas montée lorsqu'il alla rendre visite à son fils Ismaël ? O Gabriel ! celui-ci ne serait-il point le maître de la piscine, le dépositaire de l'intercession, et l'auteur de la profession de foi : Il n'y a point de Dieu, que Dieu? Gabriel lui répondit : Tiens-toi en repos ; holà ! ô Borak ! c'est ici Mahomet le fils d'Abdollah, issu d'une tribu de l'Arabie heureuse. Sa religion est l'orthodoxe. Il est le prince des enfants d'Adam, le premier entre tous les prophètes et les apôtres. Il est le sceau, il est le préfet, et le surintendant des finances. Toutes les créatures viendront implorer son intercession. Le paradis est à sa droite, et le feu d'enfer à sa gauche. Quiconque reconnaîtra la vérité de sa parole entrera dans le paradis; et quiconque accusera sa parole de mensonge sera précipité dans le feu de l'enfer. Borak, entendant tout cela, parla ainsi (car Dieu lui donna, dans ce moment, la faculté de parler) : O Gabriel ! je t'en conjure par l'alliance qui est entre toi et lui, car je n'ose pas m'adresser à Mahomet lui-même, demande-lui donc pour moi que je puisse avoir part à son intercession, au jour de la résurrection.

» Aussi-tôt que je lui eus entendu faire cette humble prière, je pris moi-même la parole, sans attendre que Gabriel m'en fît la demande, et je lui dis : Eh bien donc, tiens-toi en repos, ô Borak ! tu auras part à mon intercession, et tu seras avec moi dans le paradis. Lorsque je lui eus fait cette promesse, elle s'approcha de moi pour me laisser monter; et dès que j'eus sauté sur son dos, elle m'enleva dans l'air à perte de vue...

» Nous continuions notre voyage, selon qu'il plaisait à Dieu de nous conduire, lorsque j'entendis la voix d'une personne qui criait à ma droite : O Ahmed ! arrête un peu ici auprès de moi ; que je te parle : je suis celle de toutes les créatures qui t'est le plus dévouée. Mais Borak passant outre, je ne m'arrêtai point, parcequ'il ne dépendait pas de moi de m'arrêter, mais de Dieu seul, puissant et glorieux. Ainsi nous avançâmes toujours dans notre route. Mahomet entendit successivement deux autres voix, et reçut deux fois la même invitation ; mais il n'y répondit pas plus qu'à la précédente.

» Enfin, continue l'imposteur, nous arrivâmes à Jérusalem, et j'y mis pied à terre : j'attachai Borak aux anneaux où avaient coutume de l'attacher les prophètes avant moi ; et pénétrant plus avant, j'entrai dans la maison sainte ; j'y rencontrai Ibrahim (Abraham), Moïse et Jésus, qui vinrent au-devant de moi, accompagnés d'une foule de prophètes. Dès que je les eus vus, je fis la prière conjointement avec eux, sans prendre le pas, et sans affecter aucune supériorité sur mes frères. J'en agis de la sorte, par l'ordre exprès que Gabriel en avait reçu de

mon Dieu, mon Seigneur, glorieux et puissant.

» Dans cet endroit, Gabriel me dit : Sais-tu qui étaient ceux dont tu as entendu la voix à ta droite et à ta gauche ? Non, lui dis-je. Sache donc, reprit-il, que la première était celle d'un Juif, qui t'invitait au judaïsme, et que, si tu lui eusses répondu, ta nation se serait faite juive après toi, jusqu'au jour de la résurrection. La seconde voix était celle d'un chrétien. Si tu lui eusses répondu, ta nation, après toi, aurait embrassé le christianisme jusqu'au jour de la résurrection. Quant à la femme, ajouta-t-il, qui t'a paru si bien ornée et fardée, c'était le monde avec tous ses ornements et ses appas. Si tu te fusses arrêté à lui répondre, ta nation aurait choisi la jouissance de ce monde, préférablement au bonheur de l'éternité. Ensuite Gabriel, prenant le devant, retourna vers la maison sainte, et je suivis promptement ses pas. Alors il se présenta à moi un homme portant en ses mains trois cruches; dans la première, il y avait de l'eau; dans la seconde, du lait; et dans la troisième, du vin. Quelqu'un qui était présent dit : Si Mahomet boit de l'eau, il sera submergé, et sa nation aussi sera submergée. S'il boit du lait, il sera dirigé dans la droite voie; et sa nation sera aussi dirigée dans la droite voie, après lui, jusqu'au jour de la résurrection. Gabriel me dit : Choisis, ô Mahomet ! ce que tu voudras. Je choisis le lait, et j'en bus un peu. Quelqu'un, l'ayant remarqué, dit : Si Mahomet avait bu tout le lait, aucun de sa nation n'aurait jamais vu le feu d'enfer. Ce qui fit que je m'écriai : O mon cher bien-aimé Gabriel ! que je retourne au lait, et que je le boive tout. Donne-t'en bien de garde, reprit-il, ô Ahmed ! il n'est plus temps : c'en est fait. La plume qui écrivait s'est séchée sur ce qui vient d'arriver. Quoi donc, ô Gabriel ! interrompis-je, cela est ainsi écrit et déterminé dans le livre ? Et il me répondit que cela était ainsi. »

Mahomet continue son voyage, et monte de ciel en ciel jusqu'au septième, quoique la distance d'un ciel à l'autre soit, selon lui, de cinq cents années de chemin. Après avoir fait la description de ce qu'il vit au-delà du septième ciel, il ajoute : « Je m'entendis saluer de la part du Dieu puissant et glorieux, en ces termes : Paix soit à toi, ô Ahmed ! Ayant levé la tête, je vis un ange plus blanc que la neige, vêtu d'une veste rouge. Il était suivi de soixante-dix mille anges, pour rendre la pompe plus belle. Il m'embrassa tendrement, et m'ayant baisé entre les deux yeux, il me dit : Viens-t'en avec moi, ô le très honoré de Dieu ! Je partis donc avec lui, au milieu de cette armée d'anges, dont les uns marchaient devant moi, d'autres derrière, d'autres à ma droite, et d'autres à ma gauche. Tous me faisaient de profondes révérences, me glorifiant et m'honorant à cause de l'honneur que j'allais recevoir de la part du Dieu puissant et glorieux.

» Ils continuèrent de marcher avec moi, dans cet ordre, jusqu'à ce qu'ils eussent percé soixante-dix mille voiles, cloisons ou séparations faites d'hyacinthe, pour arriver ensuite jusqu'à soixante-dix mille autres voiles d'étoffes très déliées, et de là à soixante-dix mille voiles de ténèbres qu'il fallut aussi percer : il y avait de distance, entre chaque voile, le chemin de cinq cents ans de voyage; et l'épaisseur de chaque voile était aussi de cinq cents ans de voyage. De là, nous arrivâmes à pareil nombre de soixante-dix mille voiles, faits de feu, à soixante-dix mille voiles, faits de neige; à soixante-dix mille voiles, faits d'eau; à soixante-dix mille voiles, faits d'air; à soixante-dix mille voiles, faits de vide ou de chaos. Après quoi nous ne cessâmes de percer et de nous faire jour au travers du voile de la Beauté, du voile de la Perfection, du voile de la Souveraine-Puissance, du voile de la Singularité, du voile de la Séparation, du voile de l'Immensité, du voile de l'Unité; et ce dernier voile est celui

de Dieu, très grand et immense. »

Mahomet fait encore quelques pas pour s'approcher du trône de l'Eternel; chaque pas était de cinq cents années de chemin. Dieu, selon cet imposteur, s'entretint alors familièrement avec lui. Entr'autres choses, il lui demanda ce qu'il souhaitait: Je souhaite, répondit Mahomet, de bien dîner, de bien souper, et de bien dormir quand les hommes dorment. Après une assez longue conversation avec Dieu, Mahomet alla voir le paradis, et reprit ensuite le chemin de la terre, toujours accompagné de Gabriel, et monté sur la fidelle Borak.

Vréehaspatée (*M. Ind.*), gouverneur des bons génies et de la planète de Jupiter.

Vroucolacas. Selon les Grecs modernes, ce sont des cadavres de personnes excommuniées, animées par le démon, qui se sert de leurs organes, et les fait parler, marcher boire et manger. Les Grecs disent que pour lui ôter ce pouvoir, il faut prendre le cœur du *Vroucolacas*, le mettre en pièces et l'enterrer une seconde fois. *V.* Ntoupis.

Vroutarassourer (*M. Ind.*), fameux géant qui, par sa cruauté, avait forcé les hommes à le déifier, et à lui adresser les offrandes et les sacrifices destinés aux dieux. Wishnou en délivra le monde, lorsqu'il s'incarna en homme sous le nom de *Balapatren*. V. *Septième incarnation de Wishnou*.

1. Vue, (*Iconol.*) un des cinq sens. Chez les anciens le loup cervier et l'épervier, chez les Egyptiens l'autour et l'aigle, en étaient les symboles. Les modernes l'ont allégorisée sous la forme d'un jeune homme qui, d'un côté, tient un miroir, et de l'autre, a près de lui un aigle fixant le soleil. Derrière lui est un arc-en-ciel. *César Ripa* propose pour emblème un bouquet de fenouil, parceque, selon *Pline*, *liv.* 19, les serpents se frottent les yeux du suc de cette plante, pour recouvrer la vue quand ils l'ont perdue.

2. — seconde, propriété extraordinaire que l'on attribue à plusieurs habitants des isles occidentales de l'Ecosse. C'est une faculté de voir les choses qui arrivent, ou qui se font en des lieux fort éloignés de celui où elles sont aperçues. Elles se représentent à l'imagination, comme si elles étaient devant les yeux, et actuellement visibles.

Ainsi, si un homme est mourant ou sur le point de mourir, quoique peut-être il n'ait jamais été vu par la personne qui est douée de la *seconde vue*, son image ne laissera pas de lui apparaître distinctement sous sa forme naturelle, avec son drap mortuaire, et tout l'appareil de ses funérailles; après quoi, la personne qui a apparu, meurt immanquablement.

Le don de la *seconde vue* n'est point une qualité héréditaire. La personne qui en est douée ne peut l'exercer à volonté; elle ne saurait l'empêcher ni la communiquer à une autre, mais elle lui vient involontairement et s'exerce sur elle arbitrairement; souvent elle lui cause un grand trouble et une grande frayeur, particulièrement dans les jeunes gens qui ont cette propriété.

Il y a un grand nombre de circonstances qui accompagnent ces visions, par l'observation desquelles on connaît les circonstances particulières, telles que celles du temps, du lieu, etc., de la mort de la personne qui a apparu.

La méthode d'en juger et de les interpréter est devenue une espèce d'art, qui est très différent suivant les différentes personnes.

La *seconde vue* est regardée en Ecosse comme une tache, ou comme une chose honteuse; de sorte que personne n'ose publiquement faire semblant d'en être doué: un grand nombre le cachent et le dissimulent.

Vulcain (*Iconol.*) était fils de Jupiter et de Junon, ou, selon quelques mythologues, de Junon seule. Cette déesse, honteuse d'avoir mis au monde un fils si mal fait, dit *Homère*, le précipita dans la mer, afin qu'il fût toujours caché dans

ses abymes. Il aurait beaucoup souffert, si la belle Thétis et Eurynome, filles de l'Océan, ne l'eussent recueilli: il demeura neuf ans dans une grotte profonde, occupé à leur faire des boucles, des agraffes, des colliers, des bracelets, des bagues, et des poinçons pour les cheveux. Cependant la mer roulait ses flots impétueux au-dessus de sa tête, et le cachait si bien, qu'aucun des dieux ni des hommes ne savait où il était, si ce n'est Thétis et Eurynome. Vulcain, conservant dans son cœur du ressentiment contre sa mère pour cette injure, fit une chaise d'or qui avait un ressort, et l'envoya dans le ciel. Junon, qui ne se méfiait pas du présent de son fils, voulut s'y asseoir, et y fut prise comme dans un trébuchet: il fallut que Bacchus enivrât Vulcain pour l'obliger à venir délivrer Junon, qui avait préparé à rire aux dieux par cette aventure.

Le même *Homère*, en deux autres endroits, dit que ce fut Jupiter qui précipita Vulcain du sacré parvis. Un jour que le père des dieux, irrité contre Junon de ce qu'elle avait excité une tempête pour faire périr Hercule, l'avait suspendue au milieu des airs avec deux pesantes enclumes aux pieds, Vulcain voulut aller au secours de sa mère: Jupiter le prit par un pied, et le précipita du ciel dans l'isle de Lemnos, où il tomba presque sans vie, après avoir roulé tout le jour dans la vaste étendue des airs. Les habitants de Lemnos le relevèrent et l'emportèrent, mais il demeura toujours boiteux de cette chute. Cependant, par le crédit de Bacchus, Vulcain fut rappelé dans le ciel, et rétabli dans les bonnes grâces de Jupiter, qui lui fit épouser la plus belle de toutes les déesses, Vénus mère de l'Amour, ou, selon *Homère*, la charmante Charis, la plus belle des Grâces.

Vulcain, dans le ciel, se bâtit un palais tout d'airain, et parsemé de brillantes étoiles. C'est là que ce dieu forgeron, d'une taille prodigieuse, tout couvert de sueur, et tout noir de cendre et de fumée, s'occupait sans cesse après les soufflets de sa forge, et à mettre en pratique les idées que lui fournissait sa science divine. Thétis alla un jour lui demander des armes pour Achille. « Vulcain se lève aussi-tôt » de son enclume, dit *Homère*; » il boite des deux côtés; et avec » ses jambes frèles et tortues il ne » laisse pas de marcher d'un pas » ferme. Il éloigne ses soufflets du » feu, et les met, avec tous ses autres instruments, dans un coffre » d'argent; avec une éponge, il se » nettoie le visage, les bras, le cou » et la poitrine; il s'habille d'une » robe magnifique, prend un sceptre » d'or, et en cet état il sort de sa » forge. A cause de son incommodité, à ses deux côtés marchaient » deux belles esclaves toutes d'or, » faites avec un art si divin, qu'elles » paraissaient vivantes. Elles étaient » douées d'entendement, parlaient, » et par une faveur des immortels, avaient si bien appris l'art » de leur maître, qu'elles travaillaient près de lui, et lui aidaient » à faire ces ouvrages surprenants » qui étaient l'admiration des dieux » et des hommes.... Pour faire les » armes d'Achille, il retourne à sa » forge, approche ses soufflets du » feu, et leur ordonne de travailler; en même temps ils soufflent » dans vingt fourneaux, et accommodent si bien leur souffle aux » desseins du dieu, qu'ils lui donnent le feu fort ou faible, selon » qu'il en a besoin. Il jette des barres » d'étain et d'airain, avec des lingots » d'or ou d'argent, dans ces fournaises embrasées; il place une grande » enclume sur son pied, prend d'une » main un pesant marteau, et de » l'autre de fortes tenailles, et se » met à travailler au bouclier, qu'il » fait d'une grandeur immense et » d'une étonnante solidité. »

Cicéron reconnaît plusieurs Vulcains: le premier était fils du Ciel, le second du Nil, le troisième de Jupiter et de Junon, et le quatrième de Ménalius. C'est ce dernier qui habitait les isles Vulcanies. Mais

un Vulcain plus ancien que tous ceux-là, ou si l'on veut le Vulcain fils du Ciel, est le Tubalcain de l'Ecriture sainte, qui, s'étant appliqué à forger le fer, est devenu le modèle et l'original de tous les autres, selon quelques mythologues modernes.

Le Vulcain fils du Nil avait régné le premier en Egypte, selon la tradition des prêtres; et ce fut l'invention même du feu qui lui procura la royauté. Car, au rapport de *Diodore,* le feu du ciel ayant pris à un arbre sur une montagne, et ce feu s'étant communiqué à une forêt voisine, Vulcain accourut à ce nouveau spectacle; et comme on était en hiver, il se sentit très agréablement réchauffé. Ainsi, quand le feu commençait à s'éteindre, il l'entretenait en y jetant de nouvelles matières; après quoi il appela ses compagnons pour venir profiter avec lui de sa découverte. L'utilité de cette invention, jointe à la sagesse de son gouvernement, lui mérita, après sa mort, non seulement d'être mis au nombre des dieux, mais même d'être à la tête des divinités égyptiennes.

Le troisième Vulcain, fils de Jupiter et de Junon, fut un des princes Titans, qui se rendit illustre dans l'art de forger le fer. *Diodore de Sicile* dit que Vulcain « est le premier » auteur des ouvrages de fer, d'airain, d'or, d'argent, en un mot, » de toutes les matières fusibles. » Il enseigna tous les usages que les » ouvriers et les autres hommes » peuvent faire du feu. C'est pour » cela que tous ceux qui travaillent » en métaux, ou plutôt les hommes » en général, donnent au feu le nom » de Vulcain, et offrent à ce dieu des » sacrifices en reconnaissance d'un » présent si avantageux. Ce prince, ayant été disgracié, se retira dans l'isle de Lemnos, où il établit des forges: et voilà le sens de la fable de Vulcain précipité du ciel en terre. Peut-être était-il effectivement boiteux. *Voyez* Calycopis, Thoas, Lemnos. Les Grecs mirent ensuite sur le compte de leur Vulcain tous les ouvrages qui passaient pour des chefs-d'œuvres dans l'art de forger; comme le palais du Soleil, les armes d'Achille, celles d'Enée, le fameux sceptre d'Agamemnon, le collier d'Hermione, la couronne d'Ariadne, etc. Les anciens monuments représentent ce dieu d'une manière assez uniforme: il y paraît barbu, la chevelure un peu négligée, couvert à demi d'un habit qui ne lui descend qu'au-dessus du genou, portant un bonnet rond et pointu, tenant de la main droite un marteau, et de la gauche des tenailles. Quoique tous les mythologues disent Vulcain boiteux, ses images ne le représentent pas tel. Les anciens peintres et sculpteurs ou supprimaient ce défaut, ou l'exprimaient peu sensible. « Nous » admirons, dit *Cicéron,* ce Vulcain » d'Athènes fait par *Alcamène:* » il est debout et vêtu; il paraît » boiteux, mais sans aucune difformité. » Les Egyptiens peignaient Vulcain en marmouset. « Cambyse, » dit *Hérodote*, étant entré dans le » temple de Vulcain à Memphis, se » moqua de sa figure et fit des éclats » de rire. Il ressemblait, dit-il, à » ces dieux que les Phéniciens appellent Pataïques, et qu'ils peignent sur la proue de leurs vaisseaux: ceux qui n'en ont pas vu » entendront ma comparaison, si je » leur dis que ces dieux sont faits » comme des pygmées. » Le temple de Vulcain à Memphis devait être de la dernière magnificence, à en juger par le récit d'*Hérodote*. Les rois d'Egypte se firent gloire d'embellir, à l'envi les uns des autres, cet édifice commencé par Ménès, le premier des rois connus en Egypte.

Ce dieu eut plusieurs temples à Rome; mais le plus ancien, bâti par Romulus, était hors de l'enceinte de la ville, les augures ayant jugé que le dieu du feu ne devait pas être dans la ville même. Tatius lui en fit pourtant bâtir un dans l'enceinte de Rome: c'était dans ce temple que se tenaient assez souvent les assemblées du peuple où l'on traitait les affaires les plus graves de la république, les Romains ne croyant pas pouvoir in-

voquer rien de plus sacré pour assurer les décisions et les traités qui s'y faisaient, que ce feu vengeur dont ce dieu était le symbole. On avait coutume, dans ces sacrifices, de faire consumer par le feu toute la victime, ne réservant rien pour le festin sacré; en sorte que c'étaient de véritables holocaustes. Ainsi le vieux Tarquin, après la défaite des Sabins, fit brûler en l'honneur de ce dieu leurs armes et leurs dépouilles. Les chiens étaient destinés à la garde de ses temples; et le lion, qui, dans ses rugissements, semble jeter du feu par la gueule, lui était consacré. On avait aussi établi des fêtes en son honneur, dont la principale était celle pendant laquelle on courait avec des torches allumées, qu'il fallait porter, sans les éteindre, jusqu'au but marqué.

On regarda comme fils de Vulcain tous ceux qui se rendirent célèbres dans l'art de forger les métaux, comme Olénus, Albion, et quelques autres. Bronténs et Erichthonius ont passé pour ses véritables enfants. Les noms les plus ordinaires qu'on donne à ce dieu sont, Hephaistos, Lemnius, Mulciber ou Mulcifer, Etnæus, Tardipes, Junonigena, Chrysor, Callopodion, Amphigueéis. *V. tous ces noms.*

Vulcanales, fêtes de Vulcain, qui se célébraient au mois d'Août; et comme c'était le dieu du feu, ou le feu même, le peuple jetait des animaux dans le feu, pour se rendre ce dieu propice. Elles duraient huit jours; on y courait avec des forges ou des lampes à la main; et celui qui était vaincu à la course donnait sa lampe au vainqueur.

Vulcanie, une des isles Eoliennes, près de la Sicile, couverte de rochers, dont le sommet vomit des tourbillons de flamme et de fumée. C'est là que les poètes ont placé la demeure ordinaire de Vulcain, dont elle a pris le nom; car on l'appelle encore aujourd'hui *Volcano*, d'où est venu le nom de Volcan, appliqué à toutes les montagnes qui jettent du feu.

Vulgaire, Vénus vulgaire ou populaire; c'était celle qui présidait aux amours grossières. C'était l'opposé de Vénus Uranie. *V.* Pandemos.

Vulgaire. (*Iconol.*) On l'allégorise par un homme d'une figure basse, ignoble, regardant la terre, tenant une pelle et un balai. Il a des oreilles d'âne, et sa tête est enveloppée d'une vapeur épaisse.

Vulpanser. (*M. Egypt.*) C'était l'image de l'amour paternel, parceque cet oiseau (espèce d'oie) se livre aux chasseurs pour sauver ses petits. *Horappoll.*

Vulpinales, fête publique des Romains où l'on brûlait des renards. Elle se célébrait le 19 avril.

Vulturius, surnom d'Apollon, dit communément Apollon aux Vautours. Il eut ce nom par une aventure bien singulière que raconte *Conon.* Deux bergers qui faisaient paître leurs troupeaux sur le mont Lissus, près d'Ephèse, ayant vu sortir d'une caverne quelques mouches à miel, l'un d'eux s'y fit descendre avec une corbeille, et y trouva un trésor. Celui qui était resté dehors, ayant retiré le trésor par le moyen de cette corbeille, y laissa son compagnon, ne doutant pas qu'il n'y pérît. Dans le temps que le berger abandonné était livré au plus cruel désespoir, il s'assoupit; et Apollon lui apparut en songe, qui lui dit de se meurtrir le corps avec des caillous, ce qu'il fit. Quelques vautours, attirés par la puanteur de ses plaies, entrèrent dans la caverne, et, ayant enfoncé leur bec dans ses plaies et dans ses habits, prirent en même temps leur vol, et enlevèrent ce malheureux hors de la caverne. Dès qu'il fut guéri, il porta ses plaintes devant les magistrats d'Ephèse, qui firent mourir l'autre berger; et celui-ci ayant reçu la moitié de l'or qui s'était trouvé dans la caverne, en fit bâtir sur la même montagne un temple en l'honneur de son libérateur, sous le nom d'Apollon aux Vautours.

Vuoda, nom que les Lombards donnaient à Mercure.

W

Wadd (*Myth. Arab.*), divinité adorée par des tribus arabes; elle avait la figure d'un homme et était le symbole du ciel.

Waidis (*M. Mah.*), hérétiques mahométans, dont la morale sévère a de quoi faire trembler leurs sectateurs. Ils disent qu'un homme, une fois tombé dans quelque péché énorme, quoiqu'il fasse profession de la véritable croyance, sera puni par les peines éternelles de l'enfer, sans aucune espérance de salut, mais que ses peines et ses souffrances sont moindres que celles des infidèles. L'opinion générale et orthodoxe est que Dieu pardonne quand il lui plaît, même aux plus grands pécheurs, ou par sa seule miséricorde, ou par l'intercession de Mahomet.

Walé (*M. Scand.*), surnommé le Puissant, dieu de la valeur ou de l'héroïsme.

Walhalla (*M. Scand.*), paradis d'Odin, où les héros tués à la guerre sont transportés après la mort. Ce palais a cinq cent quarante portes, par chacune desquelles sortent huit héros pour aller combattre, suivis d'une foule de spectateurs. Un coq les éveille tous les jours de grand matin. C'est le même dont les cris aigus doivent, au grand jour du bouleversement du monde, être le premier signal de l'approche des mauvais génies. Tous les jours, lorsqu'ils sont habillés, ils prennent leurs armes, entrent en lice, et se mettent en pièces les uns les autres; mais aussi-tôt que l'heure du repas approche, ils remontent à cheval tous sains et saufs, et retournent boire de la bière et de l'hydromel dans des crânes, et manger du lard du sanglier Serimner. Odin s'assied à leur table; mais il donne ce qu'on lui sert à deux loups nommés Geri et Freki : pour lui, le vin lui tient lieu d'aliment. Il y a dans le Walhalla une chèvre qui se nourrit des feuilles de l'arbre Lerada. De ses mamelles coule de l'hydromel en si grande abondance, qu'on en remplit tous les jours une cruche assez vaste pour que tous les héros aient de quoi s'enivrer. Le même arbre nourrit un cerf, des cornes duquel coule une vapeur si abondante, qu'elle forme la fontaine de Wergelmer, d'où naissent les fleuves qui arrosent le séjour des dieux.

Walkyries (*M. Scand.*), déesses qui servent dans le Walhalla, ou palais d'Odin, versent à boire de la bière aux héros, et ont soin des coupes et des tables. Odin les envoie dans les combats pour choisir ceux qui doivent être tués, et pour dispenser la victoire.

Wanen (*M. Scand.*), peuple de sages, que les dieux eux-mêmes daignent souvent consulter.

Watipa. (*Myt. Amer.*) Les Américains qui habitent aux environs du fleuve Orénoque adorent, sous ce nom, un être qui, selon les relations, n'est autre que le démon.

Weda et Fosta, ou Foresta, dieux principaux adorés chez les Freses, peuples du Nordgaw, dans l'ancienne Germanie.

Welesse ou Wolosse (*M. Sl.*), dieu souverain des animaux, et qui tenait le premier rang après Péroun.

Wergelmer (*M. Scand.*), fontaine des enfers, dont émanent les douze fleuves infernaux.

Windzipudzili (*Myth. Amér.*), nom sous lequel les Hurons honorent l'Etre suprême.

Wingolf (*M. Scand.*), demeure de Frigga.

Wirchu-Accha, ou la vieille de Livonie (*M. Lap.*), divinité adorée par les Lapons. Les voyageurs ne nous apprennent rien de

particulier sur cette divinité, ni sur le culte qu'on lui rend.

Wise (*M. Ind.*), le dernier des quatre fils du premier homme et de la première femme. Les Indiens lui attribuent l'origine de la quatrième caste, qui est celle des artisans. Son génie vif, subtil et inventeur, s'occupa de tout ce qui concerne les arts utiles, et fit des découvertes qu'il communiqua à ses descendants. *Voy.* Brammon, Cutteri, Shudderi.

Wishnou (*Myth. Ind.*), l'un des principaux dieux des Indiens, particulièrement célèbre par ses neuf métamorphoses. Les brahmines disent qu'il a déjà paru dans le monde sous neuf formes différentes, et qu'il doit encore y paraître pour la dixième fois sous une figure nouvelle. L'histoire de ces métamorphoses est pleine d'absurdités et d'extravagances; mais les Indiens prétendent que sous ces contes ridicules sont cachés de profonds mystères qu'ils ne veulent pas découvrir aux profanes. Il faut donc nous en tenir à l'enveloppe. Voici ce que les auteurs racontent sur les métamorphoses de Wishnou.

Première métamorphose. Un certain démon ayant enlevé le livre de la loi, appelé Védam, des mains de ceux qui le gardaient, et s'étant caché au fond de la mer avec sa proie, Wishnou se métamorphosa en poisson, joignit le ravisseur, et rapporta le Védam.

Deuxième métamorphose. Les dieux voulant manger d'un beurre délicieux qui se forme dans une des sept mers qui sont dans le monde, selon les Indiens, et qu'ils appellent la mer de lait, ils apportèrent sur le bord de cette mer une montagne d'or où est assise une couleuvre d'une longueur prodigieuse, qui a cent têtes, sur lesquelles sont appuyés les quatorze mondes qui composent l'univers. Ils se servirent de la queue de cette couleuvre comme d'une corne pour attirer le beurre; mais ils furent traversés dans leur entreprise par les géants qui tiraient aussi la couleuvre de leur côté. Ce conflit pensa être funeste au monde que la couleuvre soutenait. Il fut tellement ébranlé, qu'il eût été infailliblement renversé si Wishnou, prenant la forme de tortue, ne se fût promptement mis dessous pour le soutenir. Cependant la couleuvre répandit sur les géants une liqueur venimeuse qui les obligea de lâcher prise. Ainsi les dieux demeurèrent les maîtres de cet excellent beurre dont ils étaient si friands.

D'autres racontent tout simplement que la terre, affaissée par le poids de la montagne Mérupata, fut sur le point de s'enfoncer dans l'abyme; mais que Wishnou, changé en tortue, vint à propos soulever la montagne et soulager la terre.

Troisième métamorphose. Un énorme géant, nommé Paladas, ayant roulé la terre comme une feuille de papier, l'emporta sur ses épaules jusqu'au fond des enfers. Wishnou, transformé en cochon, alla trouver le géant, le combattit, et, après l'avoir vaincu, rapporta la terre sur son groin, et la remit à sa première place. D'autres disent que le dieu Rutrem ayant défié Brahma et Wishnou de trouver l'endroit où il cacherait sa tête et ses pieds, et s'étant offert de reconnaître la supériorité de celui qui serait assez habile pour faire cette découverte, Brahma et Wishnou acceptèrent le défi: que Brahma trouva la tête de Rutrem par le moyen de la fleur du chardon qui lui indiqua le lieu où elle était cachée; que Wishnou se métamorphosa en cochon pour chercher les pieds de Rutrem; mais qu'après avoir fouillé inutilement avec son groin jusque dans les entrailles de la terre, il fut obligé de renoncer à cette entreprise.

Quatrième métamorphose. Un fameux géant nommé Iranien, ou selon d'autres Hirrenkessep, ayant reçu du dieu Rutrem le privilége singulier de ne pouvoir être tué, ni pendant le jour, ni pendant la nuit, ni dedans, ni dehors sa maison, en conçut une si grande fierté, qu'il voulut

abolir le culte des dieux, et se faire adorer seul sur la terre. Il fit souffrir les plus cruels tourments à ceux qui refusèrent de lui rendre les honneurs divins. Il n'épargna pas même son fils, qui, malgré ses ordres et ses menaces, s'obstinait toujours à répéter dans ses prières le nom de Wishnou. La fidélité de ce jeune homme, et les maux qu'il souffrait, touchèrent tellement le cœur du dieu, qu'il résolut, à quelque prix que ce fût, d'exterminer le géant Iranien. L'entreprise n'était pas facile. La sagacité de Wishnou en vint cependant à bout. Il saisit le moment du crépuscule où, quoiqu'il ne fasse plus jour, il n'est pas encore nuit, et parut tout-à-coup, sous la forme d'un monstre moitié homme et moitié lion, devant le géant Iranien, qui, étant alors sur le seuil de sa porte, n'était ni dedans ni dehors de sa maison; et il le mit en pièces malgré sa résistance. Quelques uns disent seulement que le géant Iranien avait reçu le privilége de ne pouvoir être tué que d'une manière fort extraordinaire; qu'un jour qu'il se disposait à donner un coup de bâton à son fils, le jeune homme s'esquiva adroitement, et que le bâton donna sur un pillier qui s'ouvrit aussi-tôt, et dont il sortit un monstre moitié homme et moitié lion, qui déchira le géant. L'univers entier était sous sa domination.

Cinquième métamorphose. Un prince nommé Mavali, ou, selon d'autres, Magapelixaavarti, faisait gémir les hommes sous le poids de la plus cruelle tyrannie : Wishnou, touché des plaintes qu'on lui adressait de tous côtés, résolut de délivrer la terre d'un pareil monstre. Il prit la forme d'un brahmine, mais d'un brahmine si petit, qu'il pouvait passer pour un nain. Il alla trouver ce méchant roi, et lui demanda trois pieds de terre pour y bâtir une cabane. Le roi lui accorda sa demande sans aucune difficulté; et pour ratifier cette donation, il prit un peu d'eau dans sa bouche, et se disposa à la rejeter dans la main du prétendu brahmine (telle était alors la manière de ratifier les engagements); mais l'étoile du point du jour, qui était le principal conseiller du roi, soupçonnant quelque supercherie dans la demande du brahmine, trouva le moyen d'entrer dans le gosier du prince, et de le boucher tellement que l'eau ne pouvait plus en sortir. Le roi, qui se sentait presque étouffé sans savoir pourquoi, se fit enfoncer un stylet de fer dans le gosier pour en ouvrir le passage. L'étoile fut contrainte de déloger après avoir eu un œil crevé; et le roi répandit l'eau qu'il avait dans la bouche, sur la main du faux brahmine, qui devint tout-à-coup d'une grandeur si prodigieuse, qu'un de ses pieds occupait toute l'étendue de l'univers. Il posa l'autre sur la tête du roi Mavali, qu'il précipita dans l'abyme. Cette histoire se trouve racontée avec des circonstances différentes par d'autres auteurs. Ils ne représentent point Mavali comme un tyran, mais comme un autre Saturne, sous lequel tous les hommes étaient égaux, et tous les biens communs. Ils disent que Wishnou détrôna ce bon prince, parceque les hommes, n'ayant besoin de rien sous son règne, ne priaient plus les dieux. Ils ne font point mention de l'étoile du point du jour. Ils disent seulement que la femme de Mavali voulut le détourner d'accorder au brahmine ce qu'il demandait.

Sixième métamorphose. Les rajahs (c'est le nom que les Indiens donnent aux rois) étaient devenus autant de tyrans qui opprimaient les peuples et commettaient mille cruautés. Wishnou résolut de punir leurs crimes. Il parut sur la terre sous une forme humaine, et prit le nom de Ram. Il déclara la guerre aux rajahs, et les combattit sans relâche pendant vingt et une générations, jusqu'à ce qu'il les eût tous exterminés.

Septième métamorphose. Un géant nommé Cartasuciriargunen, et qui avait mille bras, désolait le

genre humain par ses brigandages et par ses violences. Wishnou prit une seconde fois la figure humaine et le nom de Ram, et, armé seulement du soc d'une charrue, il présenta le combat au géant, lui donna la mort, et lui coupa ses mille bras; puis il entassa ses os les uns sur les autres, et en forma une montagne appelée *Baldous*. On raconte différemment le sujet de cette métamorphose. Il y avait, dit-on, un brahmine nommé *Rawana*, qui était un des plus fervents adorateurs du dieu Ixora. Il ne manquait jamais de lui présenter, chaque jour, une offrande de cent fleurs bien comptées. Il arriva que le dieu déroba lui-même adroitement une des fleurs, et fit ensuite des reproches à Rawana de ce que son offrande n'était pas complète. Le pieux brahmine, désolé de la perte de cette fleur, fut sur le point de mettre un des yeux à la place; mais Ixora s'y opposa, et, pour récompenser la foi de son serviteur, il jura de ne lui rien refuser de ce qu'il désirerait. Le brahmine souhaita qu'on lui confiât l'administration de l'univers; mais après avoir obtenu cette grâce, il ne cessa point d'importuner Ixora par ses vœux et par ses prières. Le dieu fatigué lui dit : « N'ai-je pas comblé tous tes » désirs? quel est donc l'objet des » prières que tu me fais continuelle-» ment? » Rawana lui dit qu'il souhaitait avoir dix têtes et vingt bras, afin de gouverner plus aisément l'univers. Il obtint encore cette grâce, et se retira ensuite dans la ville de Lanka, où il établit le siége de son empire. Sa gloire et sa puissance reçurent un nouvel accroissement de ce grand nombre de têtes et de bras dont il venait d'être pourvu. Mais il se laissa enfin aveugler par la prospérité : il perdit le souvenir des bienfaits d'Ixora, et voulut usurper les honneurs dus à la divinité. Wishnou résolut de punir l'orgueil de cet insolent brahmine. Il parut sur la terre sous une forme humaine et prit le nom de Ram. Rawana épouvanté se changea en cerf pour se dérober plus aisément à la colère du dieu. Ram perça le cerf d'un coup de flèche; mais l'âme de Rawana en sortit promptement, et choisit pour sa retraite le corps d'un fakir. Ce fut sous ce déguisement que Rawana enleva la femme de Ram, nommée *Sidi*. Ram, outré de cet affront, emprunta, pour se venger, le secours d'un fameux singe, connu sous le nom de *Hanuman*, qui exerça d'horribles ravages dans la capitale de Rawana. Celui-ci, secondé d'un grand nombre de géants, parvint enfin à se saisir de ce redoutable singe; mais il ne put jamais venir à bout de le faire mourir. Rawana, surpris de la force prodigieuse de ce singe, lui demanda s'il n'y avait pas quelque moyen de le vaincre. Le singe lui répondit : « Trempez-moi la queue dans l'huile; » enveloppez-la d'étoupe, et y met-» tez le feu. Je deviendrai aussi-tôt » plus faible que le dernier des ani-» maux. » Le crédule Rawana exécuta ce qu'avait dit le singe; mais Hanuman, avec sa queue enflammée, embrasa le palais de Rawana et une partie de la ville de Lanka. Enfin, pour terminer ce conte extravagant, le perfide Rawana, refusant toujours de rendre la femme de Ram, tomba sous les coups de ce mari justement irrité.

Huitième métamorphose. Un rajah de l'Indostan, ayant appris par la chiromancie, que sa sœur, qui était mariée à un brahmine, mettrait au monde un fils qui lui ravirait le trône et la vie, ordonna qu'on mît à mort tous les enfants qu'aurait sa sœur, dès qu'ils seraient nés; et pour s'assurer de l'exécution de ses ordres, il la fit enfermer étroitement, sous une garde sûre. Déjà six de ses enfants avaient été les victimes de la cruauté de ce tyran. Le septième paraissait destiné au même sort; mais cet enfant, nommé Kistna, était Wishnou lui-même, qui avait pris cette forme pour châtier le cruel rajah. Il parla dès le moment de sa naissance, et s'échappa de sa prison, avec son père et sa mère, sans que les gardes s'en aperçussent. Il opéra

depuis des prodiges sans nombre. Le rajah envoya souvent des géants et des armées entières pour le faire périr; mais il extermina tout ce qui se présenta devant lui, et tua enfin le rajah lui-même. Après cet exploit, Kistna continua à parcourir la terre, prodiguant les miracles, récompensant les bons, châtiant les méchants; et enfin il s'éleva dans les cieux.

Cette métamorphose est regardée par les Indiens comme la plus mémorable et la plus glorieuse de toutes les incarnations de Wishnou. Quelques auteurs trouvent des rapports entre Kistna et Jésus-Christ, le rajah et le roi Hérode.

Neuvième métamorphose. Wishnou prit la forme de Budha ou Bodha. Ce personnage, disent les brahmines, n'a ni père ni mère; c'est un pur esprit qui ne se manifeste point aux hommes. Mais lorsque, par une faveur spéciale, il apparaît à quelque dévot, c'est avec quatre bras. Il est continuellement occupé à prier Mahadeva, ou le grand dieu. On croit communément que ce Bodha est le même que le dieu Fo.

Les banians pensent que Wishnou doit encore s'incarner une dixième fois, et qu'il prendra la forme d'un cheval blanc qui a des ailes, et qui réside actuellement dans le ciel. Ce Pégase indien ne se soutient que sur trois pieds; le quatrième est toujours en l'air. Lorsqu'il le posera sur la terre, il la fera enfoncer dans l'abyme, et c'est ainsi que le monde sera détruit.

En attendant cette dernière métamorphose, Wishnou est endormi tranquillement dans la mer de lait, couché sur une couleuvre qui a cinq têtes.

Wishnouvas, secte de brahmines qui sont particulièrement attachés au dieu Wishnou, et qui le regardent comme le plus puissant de tous les habitants des cieux. Cette secte est divisée en deux branches. Les premiers sont appelés Tadvadis, les autres Ramanoujas. Les tadvadis se tracent, tous les matins, une ligne blanche depuis le nez jusqu'au front. Ils se font aussi une petite marque ronde à la jointure du bras et aux deux mamelles: ce sont leurs signes distinctifs, et la livrée de Wishnou. Ils s'imaginent que ces marques sont des préservatifs contre les attaques du diable. Ils s'engagent, par un vœu exprès, à ne jamais rendre hommage à aucun autre dieu qu'à Wishnou. Leur chef est obligé de garder le célibat, et porte ordinairement à la main une canne de bambou, pour marque de sa dignité.

Les ramanoujas ont aussi des signes qui les distinguent. Ils se tracent avec de la craie un Y sur le nez, et se font une marque sur la jointure du bras avec du feu. Ils ont la tête nue et presque rasée, à l'exception d'une touffe sur le sommet, qu'ils attachent avec un nœud, et qu'ils laissent pendre par derrière. Leur chef est distingué par un morceau de linge dont il s'enveloppe la tête lorsqu'il parle à quelqu'un. Leur vie paraît plus austère que celle des tadvadis. Ils croiraient souiller la sainteté de leur profession, s'ils s'embarrassaient dans le négoce et dans les affaires profanes. Ils se font aussi un devoir de ne jamais mettre le pied dans un lieu consacré à la débauche; ce que les tadvadis se permettent sans scrupule.

Wodan, ou Godan, un des dieux des anciens Germains. Quelques auteurs ont cru que c'était le même que Mercure.

Woden, ou Odin, vraisemblablement le même. On croit que c'est de lui qu'a pris son nom le mercredi, qui, dans les langues du Nord, s'appelle *Wednesday*. *V.* Odin.

Wolcwe, ou Wolcowez (*M.Sl.*), fils du prince Slaven, qui vint dans la Russie septentrionale, et y bâtit la ville de Slawensk. Ce jeune prince passait pour un fameux magicien, et fut par cette raison appelé *Wolcwe*, mot russe qui veut dire magicien. En prenant la forme d'un crocodile, il nageait dans la rivière Moutnaya, qu'on appela du nom de ce prince Wolcoff, et y dévorait les hommes: ce qui signifie qu'il exerçait ses bri-

gandages sur les bords de cette rivière. On le mit au rang des dieux ; mais, suivant la chronique de Novogorod, il fut étranglé par les diables, et enterré sur les bords du Wolcoff par ses adorateurs, qui, suivant l'usage, élevèrent sur sa tombe un grand tertre, détruit depuis par ceux qui espéraient y trouver des trésors enfouis.

Wold (*Myth. Scand.*), dieu des moissons, adoré en Westphalie.

Woloty (*Myth. Sl.*), monstres épouvantables qui, selon le récit de *Lomonosoff*, revenaient chez les Slavons aux géants connus chez les Grecs.

Wurschayto. Dieu des anciens Prussiens. C'était leur dieu lare ou domestique. Il avait soin des chevaux, des bêtes de charge, et de tous les quadrupèdes.

X

XACA, SIAKA ou XEQUIA, nommé autrement Buddu, fondateur de la secte connue au Japon sous le nom de Budsdoïsme. Ses sectateurs racontent qu'il était fils d'un roi de Ceylan. A l'âge de 19 ans, animé d'un violent désir de la perfection, il se déroba aux honneurs de la cour, et se retira dans une solitude avec sa femme et une fille unique qu'il en avait eue. Un hermite célèbre prit soin de le former à la contemplation; et bientôt le disciple égala le maître dans ce divin exercice. La posture dans laquelle se mettait Xaca, lorsqu'il méditait sur les vérités divines, mérite d'être remarquée: il s'asseyait à terre, les jambes croisées, et mettait les mains l'une sur l'autre dans son sein, de manière que les extrémités des deux pouces se touchaient. Ses sectateurs prétendent que rien n'est plus favorable au recueillement de l'esprit que cette posture, qui le fait, en quelque sorte, se replier dans ses pensées. Ce fut dans cette attitude que les plus sublimes mystères furent dévoilés à Xaca, et qu'il forma le plan de sa nouvelle religion. Ce fut lui qui introduisit au Japon le culte d'Amidas, vers l'an 63 de Jésus-Christ. Il ne proposa d'abord qu'un petit nombre d'articles dans lesquels toute sa doctrine était renfermée; mais par les subtilités des commentateurs ce petit nombre se trouva bientôt monter jusqu'à cinq cents. *V.* AMIDAS, BUDSDOÏSME, AMES, PARADIS, ENFER, MÉTEMPSYCOSE. La doctrine de Xaca est détaillée dans ces articles.

XAMABUGIS, bonzes ou moines japonais, sectateurs de Siaka. Ils servent de guides dans les déserts aux dévots pélerins qui vont visiter les temples de leurs dieux.

XANTAI (*M. Jap.*), divinité japonaise. *V.* NOBUNANGA.

XANTHE, fleuve de la Troade. Il s'opposa avec le Scamandre et le Simoïs à la descente des Grecs, et souleva ses flots contre Achille. Le héros était sur le point de succomber, lorsque Junon envoya à son secours Vulcain armé de tous ses feux. Ce dieu embrase aussi-tôt toute la plaine, met le fleuve même en feu, et l'oblige à rentrer dans son lit, et à jurer qu'il ne donnera plus de secours.

Aristote, Elien et *Pline,* s'accordent à dire qu'*Homère* a donné au Scamandre le nom de *Xanthe*, Roux, parceque les eaux de ce fleuve donnent la couleur fauve aux brebis qui viennent s'y abreuver.

XANTHÉ, amazone, une des plus célèbres.

XANTHIPPÈ, fille de Dorus, épouse de Pleuron, qui la rendit mère d'Agénor, de Stérope, de Stratonice et de Léophon.

XANTHIPPUS, un des fils de Mélas, tué par Tydée.

XANTHIQUES, fête macédonienne, du mois Xanthus (Avril) où elle se célébrait. On y purifiait l'armée en la faisant passer entre les deux moitiés d'une chienne immolée, dans l'ordre suivant: à la tête étaient portées les armes de tous les rois de Macédoine; venait ensuite la cavalerie, puis le roi et sa famille, ses gardes et le reste des troupes. Cette cérémonie était terminée par un combat simulé.

XANTHO, une des nymphes Océanides, compagne de Cyrène mère d'Aristée, selon *Virgile*.

XANTHOCARENOS, *qui porte une blonde chevelure*, épithète de Bacchus. Rac. *Karè*, tête. *Anthol.*

1. XANTHUS, *roux*, un des chevaux immortels d'Achille. Ce héros lui ayant reproché d'avoir laissé Patrocle sur le champ de bataille, le cheval, touché de ce reproche, tourne la tête, et prédit à Achille que l'heure de sa mort approchait, que l'inévitable Destin en serait seul la

cause, et non la lenteur de ses chevaux. Xanthus n'eut pas plutôt prononcé ces paroles, que les Furies lui ôtèrent la voix qu'il avait reçue de Junon pour un moment.

2. — C'est aussi un cheval donné par Neptune à Junon, et depuis à Castor et à Pollux.

3. — Fils de Phénops et frère de Thoon, fut tué par Diomède.

4. — D'Argos, fils de Triopas, qui amena en Lybie une colonie de Pélasges, alla par la suite à Lesbos, qu'il appela Pélasgia; avant lui, elle avait porté le nom d'Isa.

5. — Fils d'Egyptus, époux de la Danaïde Acarnia.

Xédorius (*M Jap.*), fondateur d'une secte répandue dans le Japon, dont les principes sont sages et raisonnables, qui reconnaît l'immortalité de l'âme, et admet, après la mort, des peines pour les méchants, et des récompenses pour les bons. Ses sectateurs assurent qu'il était fils de roi. Il se distingua par son amour pour sa femme, et par les regrets qu'il témoigna de sa perte. Il ordonna à tous ses disciples de lui rendre les honneurs divins, et prescrivit certains actes de religion qu'ils devaient pratiquer en son honneur. Cette secte est presque la même que celle de Xaca ou Budsdo. *Voyez* Xaca.

Xénia, surnom de Minerve. Sa statue avec celle de Jupiter hospitalier, était à Sparte dans l'endroit où les repas se prenaient en commun.

Xénismes, sacrifices offerts à une fête athénienne en l'honneur des Dioscures.

Xenius, *hospitalier,* surnom de Jupiter. Rac. *Xenos*, hôte.

Xénoclée, prêtresse de Delphes, ayant vu venir Hercule pour consulter l'oracle d'Apollon, refusa de lui rendre réponse, parcequ'il était encore tout souillé du sang d'Iphitus qu'il venait de tuer. Hercule, offensé de ce refus, emporta le trépied de la prêtresse, et ne consentit à le rendre qu'après avoir reçu satisfaction. C'est de là, dit *Pausanias*, que les poètes ont pris occasion de feindre qu'Hercule avait combattu contre Apollon pour un trépied.

Xenodame, fils naturel de Ménélas et de Gnossia.

1. Xénodice, fille de Minos et de Pasiphaé.

2. — Fille de Silée tué par Hercule.

3. — Troyenne emmenée en captivité, selon *Pausanias*, avec Clymène, Créuse, etc.

Xenodotès, *qui amène les hôtes, qui s'intéresse à l'hospitalité,* épithète de Bacchus. Rac. *Xénos*, étranger; *Didonai*, donner. *Anthol.*

Xenxi (*M. Jap.*), nom que les Japonais donnent à ceux qui suivent une certaine secte répandue parmi eux, dont les principes sont fondés sur la volupté, et qui enseigne qu'il n'y a point d'autre bonheur pour les hommes que les plaisirs qu'ils peuvent goûter dans le monde. « Les » bonzes de cette secte, dit l'auteur » de l'*Histoire de l'Eglise du Ja-* » *pon*, ne se communiquent qu'aux » grands et à la noblesse, à tous ceux » enfin qui vivent dans le plaisir, » et dont le cœur est disposé à croire » ce qu'ils souhaitent. Ils leur four- » nissent des raisons pour étouffer » la voix importune de la conscience, » quand elle dit le contraire. » Cette secte est à-peu-près la même que celle des Sintos. *V.* Sintos.

Xin (*M. Chin.*), nom des bons génies, chez les Chinois. *V.* Chin-Hoan, Quey.

Xingovins (*M. Jap.*), une des douze sectes du Japon. *Voyez* Dénichi.

Xinlstécuhil (*M. Mex.*), dieu de feu chez les Mexicains.

Xintans (*M. Jap.*), une des douze sectes de moines Japonais. *V.* Quoquium.

Xiphée, gendre d'Erechthée, le même que Xuthus.

Xiquani (*M. Jap.*), divinité japonaise que l'on croit prendre un soin particulier des âmes des petits enfants et des jeunes gens. On la représente ornée de toutes les grâces qui accompagnent la jeunesse, re-

vêtue d'une robe toute brillante d'étoiles. Elle a quatre bras, dont l'un tient un enfant embrassé, l'autre est armé d'un sabre, le troisième porte un serpent, et le quatrième un anneau rempli de nœuds. On a coutume de placer à côté d'elle un perroquet ; mais aucun voyageur ne nous apprend pourquoi.

Xisithrus, ou Xisutrus, ou Xixutrus, chef de la dixième génération, selon d'anciens auteurs chaldéens cités par *George Syncelle*, fut averti en songe par Saturne que, le quinzième du mois Drésius, le genre humain serait détruit par un déluge : il reçut ordre en même temps de mettre par écrit l'origine, l'histoire, et la fin de toutes choses, et de cacher sous terre ses mémoires dans la ville du Soleil, nommée Sippara ; de construire ensuite un vaisseau, d'y mettre les provisions nécessaires, d'y enfermer les volatiles et les quadrupèdes, et d'y entrer, lui, ses parents et ses amis. Xisithrus exécuta ponctuellement ces ordres, et fit un navire qui avait cinq stades (environ 450 toises) de long, et deux (180 toises) de large. Il n'y fut pas plutôt, que la terre fut inondée. Quelque temps après, voyant les eaux diminuées, il lâcha quelques oiseaux, qui, ne trouvant ni nourriture, ni lieu où se reposer, revinrent au vaisseau. Quelques jours après il en lâcha d'autres qui revinrent avec un peu de boue aux pattes. La troisième fois qu'il les laissa s'envoler, ils ne parurent plus; ce qui lui fit juger que la terre commençait à être suffisamment découverte. Il fit alors une ouverture au vaisseau; et voyant qu'il s'était arrêté sur une montagne, il en sortit avec sa femme, sa fille et son pilote; et ayant salué la terre, élevé un autel et sacrifié aux dieux, lui et ceux qui l'avaient accompagné disparurent. Ceux qui étaient demeurés dans le vaisseau ne le voyant point revenir, sortirent et le cherchèrent vainement. Enfin une voix leur annonça que la piété de Xisithrus lui avait mérité d'être enlevé au ciel, et mis au rang des dieux avec ceux qui l'accompagnaient. La même voix les exhorta à être religieux, et à se transporter à Babylone, après avoir déterré à Sippara les mémoires qui y avaient été déposés. La voix ayant cessé de se faire entendre, ils allèrent rebâtir la ville du Soleil et plusieurs autres. On voit que ce Xisithrus est le Noé des Chaldéens.

Xitragupten. (*M. Ind.*) Les Indiens appellent ainsi le secrétaire du dieu des enfers, qui est chargé de tenir un registre exact des actions de chaque homme pendant sa vie. Lorsqu'un défunt est présenté au tribunal du juge infernal le secrétaire lui met en main le mémoire qui contient toute la vie de cet homme. C'est sur ce mémoire que le dieu des enfers règle son arrêt.

Xoarcam (*M. Ind.*), nom que donnent les Indiens au premier des cinq paradis qu'ils disent être situés dans les cieux, et qui sont habités par les âmes des hommes vertueux. Le Xoarcam est le séjour des trois cent trente millions de dieux que reconnaît la théologie indienne. Ils sont accompagnés d'un très grand nombre de femmes fort belles, avec lesquelles ils passent les plus heureux moments. Quarante-huit mille pénitents partagent leur félicité. Le président de ce séjour délicieux est un certain Devandiren, qui a pour sa part deux femmes et cinq concubines d'une beauté ravissante. Il paraît cependant que ses désirs ne sont pas encore satisfaits, s'il en faut croire une aventure plaisante qui lui arriva autrefois, suivant le rapport des docteurs indiens. Devandiren, déjà dégoûté de ses femmes, apprit qu'il y avait auprès du Gange un fameux pénitent nommé Gaudamen, qui avait une femme parfaitement belle. Il n'en fallut pas davantage pour exciter la convoitise du dieu, qui s'achemina aussi-tôt vers la cabane du pénitent, et commença à dresser ses batteries contre sa femme. Mais toutes ses poursuites furent inutiles : la femme du pénitent avait toutes les grâces de son sexe, sans

en avoir la fragilité. Devandiren, rebuté eut recours à l'artifice. Ayant remarqué que Gaudamen ne manquait jamais de se lever toutes les nuits, dès qu'il entendait chanter le coq, pour aller se baigner dans le Gange, il bâtit là-dessus un stratagème qui lui réussit mal. Il se transforma en coq, s'en alla auprès de la cellule du pénitent, et chanta beaucoup plutôt que le coq n'avait coutume de chanter. Le pénitent, qui sentit qu'il n'avait pas son contingent de sommeil, fut surpris d'entendre si tôt le signal de son lever. Il triompha cependant de la paresse, et s'en alla sur le bord du fleuve pour faire ses ablutions ordinaires. Il ne tarda pas à reconnaître qu'il s'était levé beaucoup trop matin, et que l'heure de ses dévotions était encore fort éloignée. Il s'imagina qu'un rêve lui avait peut-être fait entendre le chant du coq, quoiqu'il n'eût pas effectivement chanté, et s'en retourna chez lui, dans le dessein de se recoucher. Mais il fut extrêmement surpris quand il trouva sa place occupée par Devandiren. Le dieu ne fut pas moins étonné, de son côté, de voir le pénitent revenir si tôt. Gaudamen s'emporta en imprécations contre Devandiren, et souhaita que son corps devînt tout couvert de figures qui déposassent sans cesse contre son incontinence ; souhait qui s'accomplit dans l'instant même. Devandiren, cruellement affligé de se voir dans un équipage si ridicule, conjura Gaudamen de ne pas pousser si loin sa vengeance ; mais toute la grâce qu'il put obtenir du pénitent, fut de paraître aux yeux du monde tout couvert d'yeux, tandis qu'à ses propres yeux il paraîtrait toujours chargé de ces honteuses figures. La femme du pénitent, quoiqu'innocente, éprouva aussi le ressentiment de son mari, qui, par ses malédictions, la changea en pierre. Mais dans la suite, Wishnou, sous la forme de Ram, ayant marché sur cette pierre, rendit à la femme de Gaudamen sa première figure.

XODOXINS (*M. Jap.*), nom qui signifie en langue japonaise, hommes de Dieu ou du paradis : on le donne aux partisans de la secte de Xédorius. *V.* XÉDORIUS.

XOXOM (*M. Ind.*), prêtres indiens. *V.* RAULINS.

XOXOM-PRINGRI (*M. Ind.*), grand-prêtre d'Aracan, dont le pouvoir s'étend sur tout ce qui concerne la religion, et qui, dans le pays, est une espèce de pape. Il fait son séjour ordinaire dans l'isle de Munay, et sa dignité de grand-prêtre inspire tant de respect, que le roi même lui cède toujours la droite, et s'incline profondément toutes les fois qu'il lui parle.

XUDAN, nom étrusque de Mercure, qui répond au mot latin *ostiarius*, portier. Mercure méritait d'autant mieux ce nom que les Romains donnaient à Janus et à Apollon, que, représentant comme eux le soleil, il faisait non seulement sortir la lumière des portes du jour, mais entrer les voyageurs dans les bons chemins, et ouvrait ou fermait à son gré la porte des enfers.

XUTHUS, fils d'Hellen, et petit-fils de Deucalion, était d'Achaïe. Il vint un jour au secours des Athéniens, alors en guerre, et les aida à remporter la victoire. Créuse, fille d'Erechthée, avec la couronne d'Athènes, fut le prix de sa valeur. Après plusieurs années de mariage, ne se voyant point d'enfant, il alla consulter l'oracle d'Apollon. Ce dieu, qui avait aimé Créuse avant son mariage, et en avait eu un fils nommé Ion, conseilla à Xuthus de reconnaître pour son fils le premier enfant qu'il rencontrerait en sortant du temple. Ce fut Ion qui se trouva là fort à propos, et qui fut reconnu pour fils du roi. Cette tradition est celle qu'a suivie *Euripide* dans sa tragédie d'*Ion ;* mais, suivant les historiens, Xuthus eut deux fils, Ion et Achéus, qui furent la tige des Ioniens et des Achéens. *Voyez* CRÉUSE, ION.

XYLOLATRIE, culte des dieux dont les statues sont de bois. Rac. *Xylon*, bois.

Xylophorie, fête des Hébreux, dans laquelle on portait en solemnité du bois au temple, pour l'entretien du feu sacré qui devait brûler toujours sur l'autel des holocaustes. On croit qu'elle fut instituée dans les derniers temps de la nation, lorsque la race des Nathinéens étant presque éteinte, les prêtres et les lévites n'avaient plus de serviteurs pour leur apporter le bois nécessaire aux sacrifices. Les Rabbins enseignent qu'on préparait avec grand soin le bois qui devait être brûlé sur l'autel; qu'on le nettoyait avec soin, et qu'on n'y laissait rien de gâté, ni de vermoulu.

Xynoécies. *V*. Synoécies.

Xystiques, gladiateurs romains qui, l'hiver, se battaient sous les portiques, et non pas en plein air. Rac. *Xystus*, portique.

Xystobolos, *qui lance le javelot*, épithète de Bacchus. Rac. *Xystos*, bois poli, bois de lance, de *Xyein*, racler, polir; et *Ballein*, lancer. *Anthol.*

Y

Y

Yaga-Baba (*M. Slav.*), monstre décrit, dans les vieux contes russes, sous les traits d'une femme horrible à voir, d'une grandeur démesurée, de la forme d'un squelette, avec des pieds décharnés, tenant en main une massue de fer avec laquelle elle faisait rouler la machine de fer qui la portait. Elle paraît avoir rempli l'emploi de Bellone, ou de quelque autre divinité infernale.

Yagamons (*M. Ind.*), livres sacrés des Indiens, composés d'après les Védams. Ils sont au nombre de vingt-huit, et traitent de diverses sortes de sacrifices, des circonstances où il faut les offrir, des prières qui conviennent aux différentes divinités, et des présents dont on doit parer leurs autels.

Yaguth (*M. Arab.*), divinité adorée sous la forme d'un lion par les anciens Arabes.

Yama (*M. Ind.*), le troisième des rois protecteurs des huit coins du monde. Il gouverne la partie du sud de l'univers. Le nom patronymique de ce dieu était Vaivaswata, ou enfant du Soleil. Les Indiens croient qu'il régnait sur le monde entier dans les siècles les plus reculés de leur chronologie, mais qu'il résidait dans le pays de Dravira, sur la côte de la presqu'isle orientale. Un de ses titres est Sraddhadéva, qui lui est commun avec son frère; on l'appelle encore Dhermara'ja, ou *Roi de Justice;* Pitripeti, ou *Seigneur des Patriarches;* mais le plus caractéristique est celui de Juge des âmes séparées des corps. Les Indous croient en effet que quand une âme quitte son enveloppe terrestre, elle est transportée à Yamapur, ou ville d'Yama, pour y être jugée suivant ses œuvres. Un autre de ses noms est remarquable : c'est celui de Cala, ou *Temps*. Ce titre et sa qualité de législateur ont décidé M. *Hastings* à le rapprocher du Saturne des anciens. Il est aussi regardé comme dieu de la mort et roi des enfers. On le représente avec une figure terrible, tenant un bâton à la main, et monté sur un buffle. Ce dieu est en même temps chargé d'entretenir la police dans les enfers. Les docteurs indiens disent que ce dieu de la mort est autrefois mort lui-même; et ils racontent, à ce sujet, une histoire qu'on peut regarder comme une fable assez ingénieuse pour faire entendre que les hommes meurent à tout âge. Un pénitent fameux, disent-ils, après avoir passé un grand nombre d'années dans les austérités et dans la pratique des bonnes œuvres, était privé de la consolation d'avoir des enfants. Il importunait chaque jour le dieu Ixora, auquel il était spécialement dévot, afin qu'il lui accordât cette faveur. Le dieu résolut enfin d'exaucer ses prières; mais il mit une fâcheuse restriction à la grâce qu'il voulait lui faire. « Choisis, dit-il au pénitent, ou d'avoir plusieurs enfants qui jouiront » d'une longue vie, mais qui seront » méchants, ou de n'en avoir qu'un » seul qui sera bon et vertueux, » mais qui mourra à l'âge de 16 ans. » Le pénitent, fort embarrassé du choix, préféra enfin de n'avoir qu'un seul fils qui fût vertueux, quelque dure que fût la condition. Aussi-tôt les promesses d'Ixora commencèrent à s'accomplir. La femme du pénitent devint enceinte, et accoucha d'un fils qui fut nommé *Marcandem*. Ce fut dès son enfance un prodige de sagesse et de piété. Il avait une dévotion particulière pour Ixora; et il imaginait chaque jour de nouvelles pratiques pour honorer ce dieu. Le pénitent voyait, avec un plaisir inexprimable, croître un fils si vertueux et si digne de lui; mais sa douleur surpassait encore sa joie lorsqu'il

songeait qu'il avait si peu de temps à le posséder. Cependant les années s'écoulaient avec rapidité; et bientôt Marcandem entra dans cette seizième année qui devait être la dernière pour lui. Aussi-tôt qu'elle fut révolue, Yama, prince de la mort, envoya ses satellites se saisir du jeune Marcandem. Le jeune homme fut très choqué lorsque ceux-ci lui exposèrent l'objet de leur commission. Il leur fit une réponse fort brusque, et, malgré sa piété, il refusa nettement d'obéir aux ordres du dieu de la mort. Yama, instruit de l'outrage fait à ses ministres, et de la désobéissance de Marcandem, vint lui-même en personne pour le forcer à obéir; mais sa présence ne produisit aucun effet sur l'esprit obstiné du jeune homme. Yama voulut employer la violence: mais Marcandem, se débarrassant de ses mains, se réfugia dans son oratoire comme dans un asile; et prenant entre ses bras une des idoles d'Ixora, que les Indiens nomment *Lingam*, il se croyait en sûreté, lorsqu'Yama survint, et, sans aucun égard pour l'oratoire ni pour l'idole, il passa une corde au cou de Marcandem, et se disposait à l'entraîner dans l'abyme. Mais le Lingam, dans lequel le jeune homme avait mis sa confiance, lui procura un vengeur dans la personne d'Ixora lui-même, qui sortit tout-à-coup de cette idole, s'élança sur Yama et lui ôta la vie. Cet exploit d'Ixora ne fut pas seulement utile à son protégé; tous les autres hommes en profitèrent. Ils cessèrent d'être sujets à la mort, et s'imaginèrent pour quelque temps qu'ils étaient devenus immortels. Cet avantage eut ses inconvénients. La terre, surchargée d'un trop grand nombre d'habitants, ne fut plus en état de les nourrir, ce qui occasionna dans le monde une confusion et des désordres extraordinaires. Les dieux chargés de régir l'univers représentèrent à Ixora qu'il avait eu tort de tuer Yama, et de l'empêcher d'exercer ses fonctions; que depuis sa mort le monde était rempli de troubles; que le seul remède qu'on pût y apporter était de rendre la vie à Yama, et de le laisser rentrer dans l'exercice de son emploi. Ixora répondit qu'il avait justement puni la témérité d'Yama, qui avait manqué de respect pour sa statue; mais qu'il consentait de sacrifier son ressentiment au bon ordre et au repos du monde. Il ressuscita donc Yama, qui ne fut pas plutôt rétabli dans sa charge, qu'il envoya un de ses ministres sommer tous les vieillards de partir incessamment pour l'autre monde. Cet envoyé, s'étant amusé à boire sur la route, arriva dans le monde, tout troublé par les fumées du vin, et ne sachant plus ce qu'il disait. Le dérangement de son cerveau ne l'empêcha pas d'exécuter sa commission; mais il s'en acquitta tout de travers. Au lieu d'adresser l'ordre du dieu de la mort aux seuls vieillards, il l'étendit à tous les hommes, sans distinction d'âge. En effet, on vit bientôt après une foule prodigieuse d'enfants, de jeunes gens, d'hommes faits, de vieillards, mourir confusément et indistinctement: singularité qui parut très surprenante au genre humain, car jusqu'alors c'était le nombre des années qui réglait le moment de la mort; chacun remplissait à-peu-près la même carrière, et ne mourait que lorsqu'il était, dans le sens littéral, plein de jours.

Yamadar-Maraja ou plutôt Yourm Dourm Radjah (*M. Ind.*), nom que donnent les Indiens au dieu des enfers. Ce Pluton ou ce Minos Indien est d'une grande équité, et sait admirablement proportionner les châtiments aux crimes. Comme il arrive souvent que les plus grands scélérats font dans leur vie quelques actions vertueuses, il récompense et punit dans le même sujet les bonnes et les mauvaises actions. Un pécheur présenté au tribunal d'Yamadar-Maraja peut choisir d'être d'abord récompensé pour ses bonnes œuvres, et d'être ensuite puni pour ses péchés; ou bien il peut commencer par la punition et finir par la récompense.

Yamalla, ou Yomala (*M. Slav.*),

divinité des peuples Tschondes (Livoniens, Estoniens et autres). Son idole, faite de bois, portait au cou un riche collier et tenait dans les mains un vase d'argent, dans lequel tous ceux qui lui adressaient leurs prières mettaient leurs offrandes en monnaie du pays. Ce genre d'offrandes causait quelquefois de vives tentations, et les indévots emportaient le vase et ce qu'il contenait.

Yamuna' (*M. Ind.*), fille du Soleil, une des trois déesses des eaux.

Yauk (*M. Arab.*), divinité adorée sous la figure d'un cheval par des tribus arabes.

Ydrasib (*M. Celt.*), frêne sacré sous l'ombrage duquel les dieux s'assemblent chaque jour et dispensent la justice. Ils s'y rendent à cheval, et passent sur l'arc-en-ciel, qui est le pont des dieux. Ce frêne est le plus grand et le meilleur de tous les arbres. Ses branches s'étendent sur le monde entier, et s'élèvent au-dessus des cieux. Il a trois racines extrêmement éloignées les unes des autres. L'une est chez les dieux; l'autre chez les grands, où était autrefois l'abyme; la troisième couvre les enfers. Le monstre appelé *Nidhogger* ronge cette racine par-dessous. Sous celle qui va chez les géants est une fontaine célèbre, dans laquelle la Sagesse et la Prudence sont cachées. Celui qui y préside se nomme *Mimis;* il doit sa profonde sagesse à l'usage où il est d'en boire tous les matins. Un jour le père universel vint demander à boire un coup de cette eau; mais il ne put l'obtenir qu'en laissant un de ses yeux en gage. La troisième racine est sous le ciel, et sous cette racine est la sainte fontaine du temps passé. Les fées qui se tiennent près de cette fontaine y puisent de l'eau dont elles arrosent le frêne, de peur que ses branches ne pourrissent ou ne se dessèchent. Cette eau est si sainte, que tout ce qu'elle touche devient aussi blanc que la peau qui tapisse l'intérieur de l'œuf. De cette eau vient la rosée qui tombe dans les vallées, et que les hommes appellent *rosée de miel;* c'est la nourriture des abeilles. Il y a de plus dans cette fontaine deux cygnes qui ont produit tous les oiseaux de cette espèce. Sur les branches du frêne est un aigle, entre les yeux duquel est un épervier. Un écureuil monte et descend du frêne, semant de mauvais rapports entre l'aigle et Nidhogger (ce serpent caché sous la racine). Quatre cerfs courent à travers les branches de l'arbre, et en dévorent l'écorce. Au moment du combat entre les dieux et les géants, qui doit précéder l'embrasement de la terre, ce frêne doit être violemment agité, comme s'il partageait les alarmes des dieux.

Yen-Vang (*M. Chin.*), roi de l'enfer. Il exerce des châtiments terribles sur ceux qui n'ont rien à lui offrir. C'est le Pluton des Chinois.

Yeux. *Un homme qui a des yeux par-tout le corps.* (*V.* Argus.) *Qui en a trois.* (*V.* Trioculus, Shiva.) *Qui n'en a qu'un.* (*V.* Polyphème, Cyclopes.) *Trois vieilles sans yeux, et dont l'une tient un œil à la main.* (*V.* Grées, Gorgones.) *Déesse avec des ailes remplies d'yeux.* (*V.* Renommée, etc.)

Yézad, ou Yezdan (*M. Pers.*), le bon principe parmi les Persans. *V.* Arimane.

Yme (*M. Celt.*), nom du premier géant, selon la mythologie scandinave. Il fut formé de la fonte des vapeurs gelées. Ces mêmes gouttes donnèrent la naissance à une vache nommée *OEdumla*. Quatre fleuves de lait coulaient de ses mamelles et nourrissaient le géant. La vache se substentait à son tour en léchant les pierres couvertes de sel et de gelée blanche. Le premier jour qu'elle lécha ces pierres, il en sortit, vers le soir, des cheveux d'homme; le second, une tête; le troisième, un homme doué de beauté, de force et de puissance. On le nomme *Bure;* c'est le père de *Bore* qui épousa *Beala*, fille du géant *Baldorn*. De ce mariage sont nés trois fils, *Odin*, *Vile*, et *Ve*. Le premier est le plus puissant de tous, et gouverne, avec ses deux frères, le

ciel et la terre. Cet Yme fut tué par les fils de Bore ; et il coula tant de sang de ses plaies, que toutes les familles des *géants de la gelée* y furent noyées. Les meurtriers traînèrent le corps d'Yme au milieu de l'abyme, et en firent la terre. L'eau et la mer furent formées de son sang ; les montagnes, de ses os ; les pierres, de ses dents ; et de ses os creux, mêlés avec le sang qui coulait de ses blessures, ils formèrent la vaste mer, au milieu de laquelle ils affermirent la terre. Ensuite ayant fait le ciel de son crâne, ils le posèrent sur la terre, le partagèrent en quatre parties, et placèrent un nain à chaque angle, pour le soutenir. Ces nains se nomment *Est*, *Ouest*, *Sud*, et *Nord*. Ensuite ils allèrent prendre des feux dans le *Muspelsheim* (monde enflammé au midi), et les placèrent dans l'abyme, en haut et en bas du ciel, afin qu'ils éclairassent la terre. Ils assignèrent des places fixes à tous les feux ; de là la distinction des jours et des années. Au centre de la terre, les dieux bâtirent, pour se mettre à l'abri des entreprises des géants, un fort qui fait le tour du monde. Pour cette construction, ils employèrent les sourcils d'Yme, et appelèrent ce lieu *Midgard*, séjour du milieu. Ensuite ils jetèrent sa cervelle dans les airs, et en firent les nuées.

Ynca (*M. Péruv.*), titre que les Péruviens donnaient à leur roi et aux princes de leur sang.

La chronique du Pérou rapporte ainsi l'origine des yncas. Le Pérou fut long-temps un théâtre de toutes sortes de crimes, de guerres, de dissentions et de désordres les plus abominables, jusqu'à ce qu'enfin parurent deux frères, dont l'un se nommait *Manco-Capac*, duquel les Indiens racontent de grandes merveilles. Il bâtit la ville de Cusco ; il fit des lois et des règlements ; et lui et ses descendants prirent le nom d'Ynca, qui signifie *roi* ou *grand-seigneur*. Ils devinrent si puissants qu'ils se rendirent maîtres de tout le pays, dans une étendue d'environ treize cents lieues ; et ils le possédèrent, jusqu'aux divisions qui survinrent entre Huascar et Atabalipa, époque à laquelle les Espagnols s'emparèrent de ce même pays, et détruisirent l'empire des Yncas.

Pendant que ces monarques régnèrent, ils réunirent l'autorité spirituelle et temporelle. Ils étaient, en quelque sorte, les dieux de leurs sujets, qui les regardaient comme les enfants du Soleil. Dans les fêtes solemnelles, eux seuls présentaient au Soleil les vœux et les offrandes du peuple. Tout ce qui leur appartenait, tout ce qui était destiné à leur usage, était regardé comme sacré. La superstition avait divinisé jusqu'à leurs plaisirs. Leurs serrails étaient des maisons religieuses, et leurs maîtresses avaient le titre de filles du Soleil. Il y avait en différentes provinces du Pérou plusieurs de ces couvents, et l'on n'y recevait ordinairement que des filles du sang royal, soit qu'elles fussent légitimes ou bâtardes. On y admettait encore, par une grande faveur, les filles des seigneurs qui avaient quelques vassaux, et même celles des moindres bourgeois, pourvu qu'elles fussent belles. Sous cette condition elles étaient destinées à être filles du Soleil, ou maîtresses de l'ynca. On les gardait même avec autant de soin que les femmes dédiées au Soleil ; elles avaient, comme les autres, des femmes qui les servaient, et étaient entretenues aux dépens du roi. D'ailleurs, elles s'occupaient pour l'ordinaire, comme les vierges du Soleil, à filer et à faire quantité de robes pour la personne de l'ynca. L'ynca faisait part de tous ces ouvrages aux princes de son sang, aux capitaines les plus illustres, et à toutes les autres personnes qu'il voulait favoriser sans que la justice et la bienséance l'en empêchassent, à cause que ces habits étaient de la façon de ses femmes, et non de celles du Soleil. Ceux qui attentaient à l'honneur des femmes de l'ynca étaient punis aussi rigoureusement que les adultères des vierges vouées

au service du Soleil. La loi l'ordonnait ainsi, parceque le crime était le même.

Les filles qu'on avait une fois choisies pour être les maîtresses du roi, et qui avaient eu commerce avec lui, ne pouvaient retourner chez elles sans sa permission ; mais elles servaient dans le palais en qualité de dames ou de femmes de chambre de la reine, jusqu'à ce qu'on leur permît de retourner dans leur pays, où elles étaient comblées de biens et servies avec un respect religieux, parceque ceux de leur nation tenaient à très grand honneur d'avoir une femme de l'ynca. Pour les autres religieuses que le roi ne daignait pas prendre pour ses maîtresses, elles gardaient la maison, jusqu'à ce qu'elles commençassent à avancer en âge. Après que le roi était mort, ses maîtresses étaient honorées par son successeur, du nom de *Mamacuna*, parcequ'elles étaient destinées à être les gouvernantes de ses maîtresses, qu'elles instruisaient comme les belles-mères instruisent leurs belles-filles.

Les yncas avaient, outre leurs maîtresses, une femme légitime qui était ordinairement leur propre sœur. Ils suivaient en cela l'exemple du Soleil, qui avait épousé la Lune sa sœur. Ils ne voulaient pas d'ailleurs souiller le sang du Soleil en le mêlant avec un sang étranger.

L'ynca faisait assembler chaque année, ou bien de deux en deux ans, dans un certain temps, tout ce qu'il y avait de filles et de garçons de sa race qui étaient à marier, dans la ville de Cusco sa capitale. Les filles devaient être âgées de dix-huit à vingt ans, et les garçons de vingt-quatre ; car on ne leur permettait point de se marier plutôt, parceque, disait-on, il fallait qu'ils eussent l'âge et le jugement requis pour bien gouverner leur maison, et que c'était une pure extravagance de les engager plus jeunes. Quand il était question de les marier, l'ynca se mettait au milieu d'eux. Ils se tenaient près les uns des autres. Il les appelait par leur nom, puis les prenant par la main, il leur faisait donner la foi mutuelle, et les remettait entre les mains des parents.

Garcias Lasso décrit ainsi l'habillement des yncas. « L'ynca, dit-il, » portait ordinairement sur la tête » une manière de cordon qu'on appe» lait l'*auta*, de la largeur du pouce, » et d'une forme presque carrée, fai» sant quatre ou cinq tours sur la tête, » et la bordure de couleur qui joignait » d'une tempe à l'autre. Pour son ha» bit, c'était une camisole qui lui allait » jusqu'aux genoux, appelée *uncu* par » ceux du pays, et par les Espagnols » *cusma ;* ce qui n'est pas un mot de » la langue générale, mais plutôt de » quelque province particulière. Ils » portaient, au lieu de manteau, une » espèce de casaque nommée *yacola*. » Les religieuses faisaient aussi pour » l'ynca une espèce de bourse carrée » qu'il portait comme en écharpe, at» tachée à un cordon fort bien tra» vaillé, de la largeur de deux doigts. » Ces bourses, qu'on appelait *chuspa*, » ne servaient qu'à y mettre de l'herbe » *cuca*, que les Indiens ont accoutumé » de mâcher, et qui pour lors n'était » pas aussi commune qu'à présent ; » car il n'était permis qu'au seul ynca » d'en manger, ou du moins qu'à ses » parents, auxquels le roi en envoyait » tous les ans quelques paniers par » une faveur particulière. »

Lorsque l'ynca était mort, on embaumait son corps avec beaucoup d'art ; car non seulement il ne se corrompait point, mais encore il devenait extrêmement dur. On le portait ensuite dans le temple de Cusco, et on le plaçait vis-à-vis de l'image du Soleil ; c'est là qu'il partageait les honneurs qu'on rendait chaque jour à son prétendu père. Cette apothéose n'empêchait pas qu'on ne pleurât publiquement la mort de l'ynca. Tout le premier mois se passait en pleurs. Les bourgeois de chaque quartier de Cusco s'assemblaient, portant les enseignes de l'ynca, ses bannières, ses armes, ses habits.... Ils entremêlaient à leurs plaintes un récit des victoires que l'ynca avait

gagnées, de ses exploits mémorables, et du bien qu'il avait fait aux provinces dont étaient natifs ceux qui demeuraient en tel ou tel quartier qu'ils nommaient. Le premier mois écoulé, ils renouvelaient le deuil tous les quinze jours à chaque conjonction de la lune, pendant toute la première année. Enfin on le terminait avec toutes les solemnités et toutes les plaintes imaginables. Il y avait pour cet effet des pleureurs qui chantaient d'un ton lugubre les exploits et les vertus du défunt. Les yncas du sang royal en faisaient de même, mais plus solennellement, et avec plus de pompe. Cela se pratiquait encore dans les autres provinces de l'empire. Chaque seigneur y donnait toutes les marques possibles du regret qu'il avait de la mort de son souverain. On visitait les lieux que le prince avait favorisés de ses grâces ou seulement de sa présence, et on y laissait de plus grandes marques d'affliction qu'ailleurs, en mêlant aux plaintes le récit des faveurs et des biens qu'on avait reçus du défunt.

On appelle pierre des yncas une espèce de pyrite martiale, très dure et susceptible d'un très beau poli : son nom lui vient de ce que les yncas ou rois du Pérou se servaient, au défaut de miroir, de ces pyrites, quand elles avaient été bien polies. D'ailleurs on lui attribuait un grand nombre de vertus. On fait encore aujourd'hui, dans l'Amérique espagnole, des boutons et des pierres pour les bagues, de ces sortes de pyrites ; et l'on est dans le préjugé de croire qu'elles changent de couleur lorsque celui qui les porte est menacé de maladie. Quand elles sont taillées en facettes, elles ressemblent beaucoup à de l'acier poli, excepté qu'elles tirent un peu sur le jaune. Nous avons dans toutes les parties de l'Europe un grand nombre de pyrites qu'on pourrait employer aux mêmes usages, si on le jugeait à propos.

Les plus belles mines que l'on connaisse de cette pierre sont dans la province de Santa-Fé de Bogota.

Ypaina (*M. Mexic.*), nom que les Mexicains donnaient à une de leurs fêtes solemnelles, qui se célébrait au mois de mai, en l'honneur de leur dieu *Vitziliputzli*. Deux jeunes filles, consacrées au service du temple, formaient une pâte composée de miel et de farine de maïs, dont on faisait une grande idole, que l'on parait d'ornements très riches, et que l'on plaçait ensuite sur un brancard. Le jour de la fête, dès l'aurore, toutes les jeunes filles mexicaines, vêtues de robes blanches, couronnées de maïs grillé, ornées de bracelets et de guirlandes de la même matière, fardées et parées de plumes de différentes couleurs, se rendaient au temple pour porter l'idole jusqu'à la cour. Là, des jeunes gens la recevaient de leurs mains, et la plaçaient au pied des degrés où le peuple venait lui rendre ses hommages; ensuite de quoi on portait le dieu en procession vers une montagne, où l'on faisait promptement un sacrifice : on partait de là avec précipitation, et après avoir fait deux nouvelles stations, on revenait à Mexico. La procession était de quatre lieues, et devait se faire en quatre heures. On remontait le dieu dans son temple, au milieu des adorations du peuple, et on le posait dans une boîte parfumée et remplie de fleurs : pendant ce temps, de jeunes filles formaient avec la même pâte dont l'idole était faite, des masses semblables à des os, qu'elles nommaient les *os du dieu Vitziliputzli*. Les prêtres offraient des victimes sans nombre, et bénissaient les morceaux de pâte que l'on distribuait au peuple; chacun les mangeait avec une dévotion merveilleuse, croyant se nourrir réellement de la chair du dieu. On en portait aux malades, et il n'était point permis de rien boire ou manger avant que de l'avoir consommée.

Yphiclès, fils d'Amphitryon et d'Alcmène, frère jumeau d'Alcide, quoique celui-ci eût pour père Jupiter. *Plaute* dit que ces deux enfants, quoique conçus à trois mois

l'un de l'autre, naquirent en même temps, Jupiter voulant épargner à Alcmène la peine de deux accouchements différents.

Yphtime, nymphe dont Mercure devint amoureux, et qu'il rendit mère des Satyres.

Ysarnodorum, *porte de fer;* temple gaulois, dans le Mont-Jou.

Ysum (*Myth. Jap.*), dieu d'une figure hideuse, adoré par les Japonais. C'est lui qui est chargé de mener les âmes des morts dans un lieu souterrain, où elles sont purifiées par le feu. Il les en retire ensuite pour les présenter à Amida qui les introduit dans un lieu de délice et de volupté.

Yuti (*M. Péruv.*), nom du Soleil chez les Péruviens, qui le révéraient comme un dieu et comme le père de leurs yncas. *V.* Quilla.

Z

Z. Cette lettre, dans les sorts, était chez les anciens, de mauvais augure.

Zaca (*M. Mah.*), aumône que les Turcs font d'une partie de leurs biens. Le Qôran ne détermine pas d'une manière précise ce qu'ils doivent donner; mais leurs docteurs prétendent qu'un bon musulman doit donner le dixième de ses revenus. Quelques auteurs ne font monter cette aumône qu'au quarantième ou au cinquantième; d'autres disent qu'elle est d'un pour cent. Quoiqu'il en soit, l'avarice et la politique empêchent, comme on s'en doute bien, les Turcs de s'acquitter exactement de ce devoir.

Zacholos, *colère*, épithète de Bacchus. Rac. *Cholè,* bile. *Anthol.*

Zacore, un des princes qui vinrent au secours de Persée. Il fut tué par Argus, fils de Phryxus.

Zacoum (*M. Mah.*), arbre d'enfer dont les fruits sont des têtes de diables.

Zacynthus, Béotien, accompagna Hercule dans son expédition d'Espagne. Après la victoire, le héros chargea Zacynthe de conduire les troupeaux de Géryon à Thèbes; mais celui-ci, mordu par un serpent, mourut en route. Son corps fut enterré, dit-on, dans une isle de la mer Ionienne, à laquelle il donna son nom.

Zagerbed (*Myth. Ind.*), c'est le second livre des quatre principaux que les Indiens appellent Bed ou Beth. (*V. ce mot.*) *Bib. Or.*

1. Zagréus, fils de Jupiter et de Proserpine, qu'il rendit mère, sous la forme d'un serpent, pendant que sa mère la cachait dans une caverne de Sicile, pour la soustraire à ses poursuites.

2. — C'est-à-dire, grand chasseur, surnom de Bacchus.

Zahorie, gens à vue si perçante, qu'ils voient à travers les pierres et les entrailles de la terre. Ce préjugé populaire règne en Espagne et en Portugal. *Delrio* dit en avoir vu un en 1575. Il avait les yeux rouges et était né un vendredi-saint, condition essentielle à ce don merveilleux.

Zairagiah (*M. Ar.*), divination en usage parmi les Arabes, qui se fait par le moyen de plusieurs cercles ou roues parallèles, correspondants aux cieux des planètes, placés les uns avec les autres, et marqués de plusieurs lettres que l'on fait rencontrer ensemble par le mouvement qu'on leur donne, selon certaines règles.

Zal (*M. Pers.*), un des trois héros fabuleux des Persans, fils de Sam et père de Rostam; il fut surnommé Zer, parcequ'il vint au monde couvert d'un poil blond et doré. C'est ce qui a donné lieu à cette métaphore hardie des Persans, qui appellent la lune, dans son croissant, *le sourcil de Zal.* Bib. Or.

Zamban-Pongo, dieu suprême des noirs de Congo, d'Angola, etc.

Zamolxis, disciple de Pythagore, législateur et dieu des Gètes et des Scythes, auxquels il tenait lieu de tous les autres. Zamolxis fut d'abord esclave en Ionie; et après avoir obtenu sa liberté, il y acquit de grandes richesses et retourna dans son pays. Son premier objet fut de polir une nation grossière, et de la faire vivre à la manière des Ioniens. Pour y réussir, il fit bâtir un superbe palais où il régalait tour-à-tour les habitants de sa ville, leur insinuant, durant le repas, que ceux qui vivaient ainsi que lui seraient immortels, et qu'après avoir payé le tribut à la nature ils seraient reçus dans un lieu délicieux, où ils jouiraient éternellement d'une vie heureuse. Cependant il travaillait à faire construire une chambre sou-

terraine, et disparaissant tout-à-coup, il y demeura trois ans caché. On le pleura comme mort : mais, au commencement de la quatrième année, il se montra de nouveau; et ce prétendu prodige frappa tellement ses compatriotes, qu'ils parurent disposés à croire tout ce qu'il leur avait dit. Dans la suite on le mit au rang des dieux, et chacun fut persuadé qu'en mourant il allait habiter avec lui. Ils lui exposaient leurs besoins, et l'envoyaient consulter tous les cinq ans; consultation bizarre et cruelle, qui prouvait que Zamolxis n'avait pas beaucoup réussi à les polir. Lorsqu'ils avaient choisi leur député, on tenait trois javelines droites, pendant que d'autres le prenaient par les pieds, et le jetaient en l'air pour le faire tomber sur la pointe de ces piques. S'il en était percé et mourait sur-le-champ, ils croyaient que le dieu leur était favorable; sinon on lui faisait de sanglants reproches, et on le regardait comme un méchant homme. Puis choisissant un autre messager, ils l'envoyaient à Zamolxis, sans le soumettre à la même épreuve. Dans les temps d'orage, ces mêmes peuples tiraient des flèches contre le ciel, comme pour menacer leur dieu. *Hér. l.* 4, §. 95.

Zan, premier nom de Jupiter, de celui qui régna en Crète. *V.* Zeus.

Zanclè, mot grec qui signifie *faulx*, ou *faucille*. Ce nom fut donné à la Sicile, parcequ'on croyait que la faulx de Saturne y avait été trouvée. Ainsi *Charybdis Zanclæa*, dans *Ovide*, signifie le gouffre de Charybde, vers les côtes de la Sicile.

Zarame, dieu des Gaulois, que *Lucien* et *Minotius* disent être le même que Jupiter.

Zarvis (*M. Mah.*), espèces de chapelles particulières où reposent les corps de quelques saints marabouts: on a un tel respect pour ces lieux, que les banqueroutiers, les assassins, et en général tous les malfaiteurs, y trouvent un asile sûr dont il n'est pas permis de les arracher.

Zavanas (*Myth. Syr.*), un des dieux des Syriens.

Zazarraguan (*M. Ind.*), enfer des habitants des isles Marianes. C'était, suivant eux, le partage de ceux qui mouraient de mort violente, tandis que ceux qui mouraient naturellement allaient jouir des arbres et des fruits délicieux du paradis. Ainsi ce n'était pas la vertu ou le crime qui les conduisait dans l'un ou l'autre de ces lieux.

Zazelus, démon qui déterre les cadavres, pour ronger leurs os. C'est, chez les démonographes, le même que l'*Eurynome* des anciens.

Zazynthus, fils de Dardanus, donna son nom à l'isle et à la ville de Zazynthe.

Zea, surnom sous lequel Hécate fut adorée par les Athéniens.

Zébir (*M. Mah.*), selon les Arabes musulmans, la première montagne sur laquelle Dieu parla à Moïse. *Bibl. Or.*

Zeidora, surnom de Cérès : *Voy.* Biodora.

Zéilis (*M. Mah.*), nom de certaines sectes de mahométans qui disent que Dieu enverra au monde un prophète choisi d'entre les Persans, avec une nouvelle loi qui abrogera celle de Mahomet.

Zein Alzaman, *l'ornement du siècle* (*M. Or.*), un des plus célèbres monarques préadamites qui portent le nom de Solimans, fondateur de la ville fabuleuse d'Anbarabad, *la ville de l'Ambre gris*. Bib. Orient.

Zèle, fils de Styx et de Pallas. (*Iconol.*) *Cochin* l'offre sous les traits d'un prêtre qui d'une main tient une lampe, et de l'autre un fouet. Le zèle chrétien est désigné par un jeune homme allé avec une flamme sur la tête, tenant d'une main l'Evangile, et de l'autre une épée flamboyante prête à être lancée sur l'Idolâtrie qu'il foule aux pieds.

Zélès, habitant de Cyzique, tué par Pollux.

Zelodoter, *qui inspire de l'ardeur ou de la jalousie*, épithète de Bacchus et d'Apollon. *Anthol.*

Zelys, chef dolien, tué par l'Argonaute Pélée.

Zèmes, esprits malfaisants, qui étaient l'objet du culte des insulaires des Antilles avant l'arrivée des Espagnols. Les cérémonies religieuses de ces peuples se bornaient à des danses et à des chansons, dans lesquelles ils célébraient leurs exploits et ceux de leurs ancêtres. Quelques offrandes de fruits du pays, et la fumée du tabac, étaient les seuls honneurs qu'ils rendissent à leurs démons. Les jours de fêtes étaient annoncés par des hérauts. Les caciques, suivis de leurs sujets, marchaient vers les temples des Zèmes, au son du tambour : des filles toutes nues étaient un des ornements de ces processions. Lorsqu'on était arrivé dans le temple, on offrait, dans des corbeilles ornées de fleurs, des gâteaux sacrés à la divinité, qui était ordinairement représentée sous une forme hideuse. Les prêtres, enivrés de la fumée du tabac plutôt que de l'esprit divin, s'agitaient d'une manière étrange, et rendaient des oracles avec des hurlements affreux. Ils terminaient la cérémonie par la distribution des gâteaux sacrés, dont ils donnaient une portion à chacun des assistants. Ces portions de gâteaux étaient précieusement conservées : on les regardait comme des préservatifs assurés contre tous les maux. La plus singulière cérémonie de ces peuples grossiers était de s'enfoncer une baguette dans le gosier, pour se faire vomir avant de paraître devant leurs idoles.

Zemina, *réparation*, sacrifice qui se faisait dans les mystères d'Eleusis pour expier les fautes qui pouvaient avoir été commises pendant la solemnité.

Zemzem (*M. Mah.*), fontaine ou puits qui se voit à la face orientale du Kaaba. Il est enfermé dans une chapelle à quatre portes ; on en tire continuellement de l'eau pour les pélerins. Les musulmans croient qu'il provient de la source que Dieu fit paraître en faveur d'Agar et d'Ismaël, après qu'Abraham les eut chassés de sa maison. *Chardin, t.* 7. Cette fontaine est placée sous une coupole où les pélerins vont boire dévotement de son eau. On la transporte en bouteilles dans les états des princes mahométans. Elle y est regardée comme un présent considérable à raison des vertus merveilleuses qu'on lui attribue tant pour l'âme que pour le corps.

Zenadecah (*M. Mah.*), sectaires mahométans qui avaient embrassé la secte de Ravendiah. *V. ce mot.*

Zend, *vivant*, ou *livre de vie* (*Myth. Pers.*), la Bible des mages zoroastriens.

Zengébil (*M. Mah.*), sources de vin qui coulent dans le paradis. *Bibl. Or.*

Zenophron, *inspiré par Jupiter*, épithète d'Apollon. *Anthol.*

Zéomébuch, *dieu noir.* C'est ainsi que les Vandales appelaient le mauvais génie auquel ils offraient des sacrifices pour détourner sa colère.

Zéphyre (*Iconol.*), vent d'occident, et l'un des quatre principaux. Il était fils d'Eole ou d'Astrée, et de l'Aurore, suivant les uns, et, suivant les autres, de la Furie ou Harpyie Céléno. *Hésiode* se contente de dire qu'il est enfant des dieux. Peut-être faut-il le distinguer du Zéphyre dont les poètes nous font de si agréables peintures, et dont le souffle, à-la-fois doux et puissant, rend la vie à la nature. Cependant il est bon d'observer que, par rapport aux poètes grecs et latins, c'était réellement le vent d'occident, qui portait la fraîcheur dans le climat brûlant qu'ils habitaient. Cela posé, le Zéphyre, tel qu'ils l'ont personnifié, est une de leurs plus riantes allégories. Les Grecs lui donnent pour femme Chloris, et les Latins la déesse Flore; et *Ovide*, qui décrit si agréablement les amours de ce couple charmant, ne manque pas de placer leur hymen au mois de Mai. *Lucrèce*, en décrivant la marche des Saisons, place les deux époux dans le cortége du Printemps. Les poètes le peignent sous la figure d'un jeune homme d'un air doux et serein : on lui donne des aîles de pa-

pillon, et une couronne composée de toutes sortes de fleurs, pour désigner son influence bienfaisante sur la nature. Il avait un autel à Athènes, et dans le temple octogone des vents. Il était représenté ayant la fraîcheur de la jeunesse et la beauté d'un dieu, glissant à travers le vague des airs avec une grâce et une légèreté aériennes, presque nu, et tenant à la main une corbeille remplie des plus belles fleurs du printemps. Les étymologistes dérivent son nom de *zaein*, vivre, et de *pherein*, porter, *qui porte la vie*, nom très analogue à ses fonctions.

1. Zéphyritis, Flore, femme de Zéphyre.

2. — Surnom de Vénus, du promontoire Zéphyrion en Egypte, qui lui était consacré.

Zéphyrs. Les poètes n'ont pas manqué de multiplier cette aimable famille. *Ovide* peint les Zéphyrs occupés, sous la direction de leur chef, à parer de fleurs l'enfance du monde, que la poésie place toujours au printemps. On leur immolait une brebis blanche, comme à des divinités favorables. *Virgile* ne manque pas de faire offrir ce sacrifice par Anchise avant de s'embarquer : *Zephyris felicibus album*.

Zéphyrus, un des chiens d'Actéon.

Zéranthion, ou Zérynthe, antre fameux dans la Thrace, consacré à Hécate. On venait y sacrifier, pour être garanti des périls qu'on craignait.

Zerdust. (*M. Pers.*) *V.* Zoroastre.

Zéréne, surnom de Vénus en Macédoine.

Zervanites (*M. Pers.*), nom que les anciens Perses donnaient à ceux qui suivaient une certaine secte dont les principaux dogmes étaient que la lumière avait produit des êtres lumineux et spirituels ; qu'un doute s'étant élevé dans l'esprit du premier de ces êtres, ce doute donna la naissance au diable. C'était ainsi qu'ils expliquaient l'origine des deux principes.

Zérynthie, surnom de Vénus.

Zéthès et Calaïs, frères de Chioné, de Chthonie et de Cléopâtre, étaient fils de Borée et d'Orithyie. Ces deux jumeaux étaient d'une rare beauté, et possédaient toute la vigueur de leur père. Au moment de la puberté, des ailes leur sortirent des épaules. Ils s'embarquèrent avec Jason, et dans leur chemin délivrèrent leur beau-frère Phinée, roi d'Arcadie, qui avait épousé leur sœur Cléopâtre, des attaques des Harpyies, donnèrent la chasse à ces monstres jusqu'aux isles Strophades, et les auraient tués sans une voix inconnue qui leur défendit, au nom des dieux, de les poursuivre davantage. Quelques auteurs les font tuer par Hercule, dans l'isle de Ténos, aux funérailles de Pélias, à la suite d'une querelle avec Typhis. Les dieux, touchés de leur mort, les changèrent en vents. (*V.* Prodromoi.) *Hygin* dit qu'ils furent enterrés, et qu'on voyait le lieu de leur sépulture s'ébranler sous l'haleine de leur père Borée. *Properce* a assigné d'autres raisons au courroux d'Hercule, et prétend que les deux frères avaient insulté Hylas son favori.

Zéthus, frère d'Amphion, naquit de Jupiter déguisé sous la forme d'un Satyre, et d'Antiope, et aida son frère à bâtir la ville de Thèbes. Ce fut un habile chasseur. *V.* Amphion, Antiope, Dircé, et Lycus.

Zeumichius, c.-à-d. *Jupiter le machiniste*, nom qu'on donna à Chrysor pour avoir fait plusieurs découvertes utiles, inventé plusieurs machines, l'hameçon, la ligne à pêcher, l'usage des barques pour la pêche, etc. Rac. *Mechanè*, machine. *V.* Chrysor.

Zeus, nom de Jupiter, comme auteur de la vie. Rac. *Zaein*, vivre. On le croit le même que l'Ammon des Egyptiens et des Libyens. Les Grecs l'appelaient aussi Zen, Zan, Zès, Zas, Dis, Deu, Dan, etc.

Zeuxè, ou Zeuxo, nymphe, fille de l'Océan et de Téthys.

Zeuxidia, surnom de Junon, sous

lequel Apis lui bâtit un temple à Argos, en mémoire de ce qu'il avait attelé des bœufs à la charrue pour labourer. Rac. *Zeugein*, atteler.

1. Zeuxippe, fils d'Apollon et de la nymphe Syllis, régna à Sicyone. Selon d'autres, c'est une fille de Laomédon, dont le mari, Sicyon, donna son nom à cette partie du Péloponèse.

2. — Fille d'Eridanus, et mère de Butès l'Argonaute.

3. — Nymphe, sœur de Pasithée, et femme du roi Pandion.

Zeuxippus, fils d'Apollon et de la nymphe Syllius, succéda à Phestus, roi de Sicyon.

Zewana, ou Zewonia (*M. Sl.*), déesse dont l'emploi paraît répondre à celui de Diane. On l'invoquait pour obtenir une heureuse chasse.

Zilcadr (*M. Pers.*), onzième mois des Persans. C'est un des mois sacrés. *Chardin.* *V.* Zilhagé.

Zilhagé, *convenir* (*M. Pers.*), le douzième mois de l'année persane. C'est un des mois sacrés; on l'appelait de ce nom, parceque c'était le mois auquel on s'assemblait pour aller en pélerinage. *Chardin.*

Zimzerla. (*M. Sl.*) On ne sait rien des qualités qui la distinguaient chez les Slavons. Des savants russes, en décomposant son nom, ont cru retrouver dans les radicaux la déesse qui efface l'hiver, celle du printemps.

Zindikites (*M. Mah.*), secte d'hérétiques mahométans. Ils ne croient ni la Providence, ni la résurrection des morts, ne connaissent d'autre dieu que les quatre éléments; l'homme, selon eux, étant un mélange de ces quatre corps simples, retourne à ce dieu quand il meurt. *Golius* dit que Zandik, auteur de cette secte, était un mage, sectateur de Zoroastre.

Zizith (*M. Rab.*), franges que les Juifs avaient coutume de porter aux quatre coins de leurs habits de dessus; aujourd'hui, ils portent seulement sous leurs habits un carré de drap, qui figure leur vêtement avant la dispersion. Le *zizith* des Juifs modernes est une frange faite de huit fils de laine filés exprès; chaque fil a cinq nœuds, jusqu'à la moitié de sa longueur, et tout ce qui n'est pas noué se tresse ensemble, et forme une espèce de frange. *Encycl.*

Znitsch (*M. Sl.*), feu sacré et inextinguible. Les Slavons avaient, dans plusieurs de leurs villes, des temples élevés à l'honneur du feu. Ils lui sacrifiaient une partie des dépouilles faites sur les ennemis, et souvent même des prisonniers chrétiens. Ils recouraient à lui dans les maladies dangereuses, et donnaient des réponses qu'ils disaient dictées par l'inspiration divine. *V.* Vesta.

Zoara; c'est ainsi qu'on nommait chez les Scythes, dans les anciens temps, des troncs d'arbres, ou quelques colonnes sans ornements qu'ils élevaient en l'honneur de leurs dieux. On appelait ces sortes de cippes *Zoara* parcequ'on les pelait s'ils étaient de bois, et qu'on les lissait un peu s'ils étaient de pierre. Dans ce temps-là, l'image de Diane n'était qu'un morceau de bois non travaillé, et la Junon Thespia n'était qu'un tronc d'arbre coupé. Bientôt la sculpture fit de bois et de pierre des statues qui attirèrent plus de respect aux dieux, et qui valurent une grande considération à l'art statuaire. La beauté des ouvrages d'un seul sculpteur fit honorer la mémoire de plusieurs grands hommes, dont les tombeaux devinrent des temples.

Zodiaque, espace du ciel que le soleil parcourt durant l'année, et qui est divisé en douze parties, où sont douze constellations qu'on nomme les douze signes du zodiaque, et dont voici les noms : le belier, le taureau, les gémeaux, l'écrevisse, le lion, la vierge, la balance, le scorpion, le sagittaire, le capricorne, le verseau, et les poissons. *Voyez ces mots.*

Sur les médailles, comme dans une d'Alexandre Sévère, le zodiaque avec tous ses signes, le soleil et la lune au milieu, désigne l'heureuse étoile des princes, et la conservation de tous les membres de l'état, que le

prince soutient, comme le zodiaque, dans l'idée des anciens, soutient les astres.

Zoétée, fils de Tricolonus, fondateur de Zoété, ville de l'Arcadie.

Zohar, (*M. Rabb.*) qui signifie en hébreu *splendeur*, est le nom d'un livre qui est en grande vénération chez les Juifs, et qu'ils estiment très ancien. Cet ouvrage contient des explications cabalistiques sur les livres de Moïse. C'est un commentaire presqu'entièrement ridicule et puérile qui ne consiste qu'en jeux de lettres et de nombres, et en rêveries familières aux Rabbins. On y trouve aussi quelque chose qui approche des vieilles idées des Platoniciens et des Pythagoriciens.

Zojolis (*M. Jap.*), divinité japonaise, de l'ordre des Camis, ou des Fotoques. *V. ces mots.*

Zolotaya-Baba, *femme d'or.* (*M. Sl.*) Les Slavons regardaient cette déesse comme la mère des dieux. Son temple était près de la rivière Obigo. Sa statue était d'or, ou au moins dorée ; elle tenait dans ses bras un enfant, qu'on croyait sa petite-fille : elle était entourée d'instruments de musique très bruyants. Elle rendait des oracles comme une autre, c.-à-d., par l'organe de ses prêtres. Personne n'osait passer devant elle sans lui apporter quelque présent ; et au défaut de tout autre don, on arrachait un poil de son vêtement, et on le déposait à ses pieds comme une offrande, en s'inclinant jusqu'à terre, et tâchant ainsi de se la rendre propice.

Zoogonoi, dieux qui présidaient à la conservation de la vie de tous les animaux. On leur attribuait le pouvoir de la prolonger. Les rivières et les eaux courantes leur étaient consacrées. Rac. *Zoon*, animal ; *gonos*, naissance.

Zoogonos, surnom de Jupiter, que l'on invoquait parmi ces dieux comme spécialement auteur et conservateur de la vie.

Zoolâtrie, *adoration des animaux*, genre d'idolâtrie qui fut particulier aux Egyptiens. Rac. *Latria*, culte.

Zootheca, endroit chez les Romains où l'on tenait les animaux destinés pour les sacrifices. Rac. *Tithesthai*, mettre, placer.

Zoroastre, réformateur de la religion des anciens Perses. Il a eu le sort de plusieurs grands hommes dont on ignore la patrie. Les Guèbres réfugiés dans les Indes prétendent qu'il était Chinois, issu de parents pauvres ; que son père se nommait Espintaman, et sa mère Dodo. Mais ces noms paraissent contredire leur opinion ; car ils ne sont pas chinois. Selon d'autres, Zoroastre naquit dans la Médie : plusieurs le font originaire de Judée. Mais le docteur *Hyde* soutient qu'il n'eut pas d'autre patrie que la Perse, et que le judaïsme que l'on remarque dans sa doctrine vient de sa liaison avec un prophète juif, au service duquel il fut long-temps engagé : c'est aussi l'opinion des Orientaux. Mais il s'élève un autre doute au sujet du prophète dont Zoroastre fut le serviteur. Les uns veulent que ce soit Elie ; d'autres, Esdras. Il paraît que les uns et les autres se trompent également ; Elie est plus ancien que Zoroastre ; Esdras lui est postérieur. Le sentiment le plus probable est qu'il servit long-temps le prophète Daniel, et « qu'il résolut, dit *Prideaux*, de s'ériger en prophète, » dans l'espérance que, s'il jouait » bien son rôle, il parviendrait aux » mêmes honneurs que son maître. »

Ce fut dans l'Aberdijan, ou l'ancienne Médie, que Zoroastre jeta les fondements de sa grandeur future. Persuadé qu'un réformateur doit commencer à en imposer au peuple par un genre de vie extraordinaire, il se retira dans une caverne obscure, et là s'occupa, jour et nuit, à la contemplation. Ce fut dans cette retraite qu'il trouva des secrets capables de le faire passer pour un homme à miracles dans l'esprit des ignorants. Avec certaines plantes, il trouva le moyen d'endurcir sa peau

contre l'action du feu. Il maniait des charbons ardents sans se faire aucun mal. On lui répandait sur le corps de l'airain fondu, sans qu'on remarquât sur sa peau aucune atteinte de feu. De pareils prodiges lui acquirent la réputation d'un saint du premier ordre, et préparèrent merveilleusement les esprits à croire tout ce qu'il voudrait leur enseigner. Zoroastre employa le temps qu'il passa dans sa retraite à composer un livre célèbre, dans lequel toute sa doctrine était contenue, auquel il donna le nom de *Zend-Avesta*, dont l'un signifie du feu, et l'autre l'endroit où on le met, pour faire entendre à ses lecteurs que son livre était un brasier ardent qui enflammerait leurs cœurs de l'amour divin.

Darius, surnommé Hystaspe, régnait dans la Perse depuis trente et un ans, lorsque Zoroastre, croyant que le plus sûr moyen de gagner les peuples était de convertir le monarque, se rendit à la cour de ce prince, se fit annoncer comme un prophète envoyé de Dieu même, et offrit à Darius son livre avec la *sudra*, qui est la robe des prêtres mages, et la ceinture sacrée. Le roi, ne voulant pas l'en croire sur sa parole, exigea qu'il prouvât sa mission par des miracles. Zoroastre, qui avait appris à en faire, outre le miracle du feu, fit croître un cyprès, qui, en peu de temps, devint très gros. Le roi admira la puissance de Zoroastre, et paraissait disposé à suivre sa doctrine, lorsque les mages qui étaient à la cour, envieux de la gloire du nouveau venu, tramèrent en secret sa perte. Ils séduisirent son domestique, et lui firent mettre dans sa chambre, à son insçu, plusieurs choses que les Perses ont en horreur, comme des os de chiens, des ongles et des cheveux des morts; puis ils accusèrent Zoroastre auprès du roi de s'adonner, en secret, à la magie, l'assurant que, s'il voulait visiter sa maison, il en verrait la preuve de ses propres yeux. Darius, curieux de connaître la vérité, se rendit chez le prophète; et lorsqu'il vit ces objets infames, il entra dans une grande colère, et fit emprisonner Zoroastre.

Quelque temps après, il arriva un accident à l'un des chevaux du roi, qui rétablit sa réputation. Les pieds de ce cheval s'étaient tellement retirés, qu'il ne pouvait plus marcher. Le roi, qui avait un goût décidé pour cet animal, le fit visiter par les plus habiles mages, qui désespérèrent de sa guérison. Un reste d'estime pour Zoroastre fit que ce monarque le consulta sur la maladie de ce cheval. Zoroastre, disent les Guèbres, s'engagea de le guérir pourvu que le roi lui promît de faire informer contre les imposteurs qui avaient causé sa disgrace, et d'embrasser la doctrine qu'il annonçait. Le roi accepta la proposition, et Zoroastre guérit parfaitement le cheval.

Darius, charmé de la science extraordinaire du prophète, et concevant une haute idée de sa puissance, lui demanda quatre dons : le premier, de pouvoir s'élever au ciel et revenir sur la terre lorsqu'il le voudrait; le second, de savoir ce que Dieu faisait en cet instant, et ce qu'il devait faire dans la suite; le troisième, d'être immortel; et le quatrième d'être invulnérable. Zoroastre répondit qu'il était contraire aux intentions de l'Etre suprême qu'un mortel jouît seul de tant d'avantages, qui l'élèveraient jusqu'au rang de la divinité; mais qu'il allait prier Dieu de distribuer ces quatre dons à quatre personnes différentes, et que le succès de sa prière ferait assez voir le crédit qu'il avait auprès de Dieu, et la vérité de sa doctrine. En effet, à la prière de Zoroastre, le premier don fut accordé au roi, le second au mage du roi; les deux derniers furent donnés aux fils de Darius. Celui auquel l'immortalité échut en partage se nommait *Berchaten*, ou *Pis-criton*, à ce que prétendent les Guèbres. Ils disent qu'il est maintenant enfermé dans un lieu sûr, sous la garde de quatre hommes qui ne permettent à personne de l'aborder, de peur qu'il ne leur communique l'immortalité dont il jouit. On rap-

porte que Zoroastre communiqua ces quatre dons par le moyen d'une rose, d'une grenade, d'une coupe pleine de vin, et d'une autre coupe remplie de lait. Mais suivons les progrès de Zoroastre et de sa religion.

La conversion du monarque fut suivie de celle de presque tous ses sujets. Zoroastre, voyant son grand ouvrage heureusement achevé, établit le lieu de sa résidence dans la ville de Balck, et prit le titre d'archi-mage, ou chef souverain des mages. Il commença dès-lors à exercer une autorité souveraine sur tout ce qui concernait la religion; mais loin de jouir paisiblement du fruit de son industrie, il ne suivit que le zèle ou plutôt l'ambition qui le portait à étendre de tous côtés sa doctrine, et à multiplier le nombre de ses sectateurs. Il s'efforça d'attirer à sa religion, un roi voisin, nommé Argyaspe, qui régnait sur les Scythes orientaux; et ne pouvant y réussir par les voies ordinaires, il voulut employer la violence, et se servir de l'autorité de Darius pour convertir le monarque opiniâtre. Argyaspe, indigné qu'on voulût contraindre sa conscience, entra, les armes à la main, dans la Bactriane, défit les troupes de Darius, fit passer au fil de l'épée Zoroastre, avec quatre-vingt mille prêtres qui composaient son église patriarchale, et détruisit tous les temples de la province.

A ce précis de la vie de Zoroastre, déjà plein de fables, si nous joignons les contes que débitent les Grecs et les Gaures, c'est que les absurdités mêmes auxquelles les grands hommes ont donné occasion, ont un certain prix pour quelques lecteurs jaloux de recueillir tout ce qui s'est dit sur ces fameux personnages qui ont excité des révolutions, soit dans les empires, soit dans les esprits des hommes. Les Grecs assurent que Zoroastre naquit en riant; que le sang s'agitait avec tant de violence dans les artères de sa tête, qu'il repoussait la main qui les touchait. Les Gaures sont bien plus féconds en rêveries et en extravagances. Lorsqu'ils parlent de leur législateur, ils disent que la mère de Zoroastre, nommée Dodo, après plusieurs années de stérilité, obtint enfin, par des prières continuelles, la grâce de devenir enceinte. Quelque temps avant d'accoucher, elle songea qu'elle voyait le ciel tout en feu. Quatre griffons, sortis du milieu des flammes, s'élancèrent sur elle, et lui arrachèrent, du milieu des entrailles, l'enfant qui y était renfermé; mais un homme noble et majestueux retira l'enfant des griffes de ces monstres et le remit dans le sein de sa mère.

Les devins, consultés sur ce songe étonnant, répondirent que l'enfant qui devait naître serait un jour la lumière du monde; qu'il serait exposé à de grandes persécutions; mais qu'avec le secours de Dieu il triompherait de tous ses ennemis. L'empereur de la Chine fut informé de toutes ces particularités; et, lorsque l'enfant vint au monde, il dépêcha des gens pour le tuer, craignant qu'un jour il ne lui ravît la couronne: mais Zoroastre échappa heureusement aux recherches des assassins. Lorsqu'il fut devenu grand, l'empereur essaya encore de le faire périr par le poison; mais Dieu, qui veillait sur les jours de celui qu'il destinait à de si grandes choses, sut le dérober à la cruauté du monarque chinois. Zoroastre, voyant les dangers qu'il courait en Chine, se réfugia dans la Perse avec ses parents. Plusieurs miracles signalèrent sa fuite. Lorsqu'une rivière s'opposait à son passage, il la faisait glacer sur-le-champ, et la passait à pied sec. Retiré dans la Perse, il y employa tout son temps à la contemplation et à la prière. Lorsqu'il priait, il avait coutume de se tenir debout sur un pied. C'était dans cette posture qu'il gémissait devant Dieu sur les vices et les désordres des hommes, et le conjurait de lui apprendre par quel art il pourrait ramener la vertu sur la terre.

Un jour que ce prophète errait dans un vallon solitaire, absorbé dans

ses méditations profondes, un ange s'offrit tout-à-coup à ses yeux, s'inclina devant lui en lui donnant le titre d'ami de Dieu, et s'informa du sujet de sa méditation. « Je rêve, » répondit Zoroastre, aux moyens de » réformer les hommes ; et je pense » que Dieu seul peut me les enseigner. Mais qui pourra me con- » duire vers le trône de ce souverain » Etre?... — Moi-même, repartit » l'ange. Voilà de quoi purifier votre » corps mortel ; servez-vous-en : » fermez les yeux, et suivez-moi. » Zoroastre obéit à l'ange ; et, dans un instant, il se trouva dans les cieux, en présence de l'Eternel, qu'il vit au milieu d'un tourbillon de flammes. Ce dieu daigna lui parler, et, dans cet entretien, il lui découvrit les plus importants secrets, et lui donna le fameux livre connu sous le nom de *Zend-Avesta*, qui contenait toute la religion. Zoroastre, plein de zèle pour la gloire divine, souhaita d'abord de rester sur la terre jusqu'à la fin des siècles, afin de ne pas cesser d'instruire et d'exhorter les hommes; mais Dieu lui ayant dévoilé ce qui s'était passé dans les différents âges de la monarchie des Perses, et montré que la méchanceté des hommes va toujours en croissant, son zèle se ralentit, et il ne désira plus que sa vie s'étendît au-delà du temps prescrit pour sa mission.

De retour sur la terre, Zoroastre fut exposé aux persécutions de l'esprit malin, qui entreprit de le faire renoncer au dessein qu'il avait de réformer les hommes, et de le séduire par l'appât des plaisirs et des honneurs ; mais le prophète opposa un courage invincible à toutes ces attaques, et triompha des artifices du démon. Ses parents furent les premiers objets de son zèle. Après les avoir convertis, il étendit ses soins à un grand nombre de Persans. Sa réputation ne tarda pas à se répandre à la cour. Darius goûta sa doctrine, et employa son autorité pour l'établir dans ses états. Telle est, selon les Gaures, l'histoire de Zoroastre et de sa réforme.

Zoster, lieu de l'Attique situé sur le bord de la mer, selon *Pausanias*. Latone, sentant son terme approcher, y délia sa ceinture, *zoster*, d'où ce lieu prit son nom.

Zostéria, *qui porte ceinture*, statue qu'Amphitryon consacra à Minerve, lorsqu'il se ceignit ou s'arma pour aller combattre les Eubéens. Rac. *Zoster*, ceinture.

Zostérius, surnom d'Apollon, de Zoster, endroit de l'Attique, où les pêcheurs lui offraient des sacrifices ainsi qu'à Latone et à Diane.

Zour (*M. Pers.*), eau d'une grande vertu, qui, selon le *Zend-Avesta*, a été donnée à Zoroastre pour purifier les pécheurs.

Zozonisios, pierre qui, nous dit *Pline*, se trouvait dans le lit du fleuve Indus, et dont les mages se servaient.

Zulfagar (*M. Mah.*), nom que les Persans donnent à l'épée d'Ali. Ils disent que le bout s'ouvrait en deux comme une fourche, à peu près comme l'épée de Persée, que les mythologues nomment *Harpe*.

Zumbi (*M. Afr.*), apparition des morts dans le royaume de Congo. *Faire le zumbi*, c'est revenir troubler le repos des vivants par ces sortes d'apparitions.

Zundanastan (*M. Pers.*), livre sacré des Gaures, où sont contenus tous les points de leur loi et de leur religion.

Zuttliber (*M. Scand.*), dieu qu'on adorait près de Mersbourg.

Zwangis (*M. Ind.*), sorciers moluquois, qui évoquent le malin esprit.

Zygie, nom sous lequel on adorait Junon comme déesse du lien conjugal.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

ERRATA DU SECOND VOLUME.

AGE 27, col. 2, lig. 5, avaient, *lis.* ont.
g. 32, col. 1, l. 11, *Lis,* lis. *V.*
g. 38, col. 2, l. 24, Sava, *lis.* Java.
g. 41, col. 1, l. 46, LINFICIUS, *lis.* LIMNIFICIUS.
g. 47 col. 2, l. 41, LOMIS, *lis.* LOTIS.
g. 49, col. 1, l. 40, *Ind.,* lis. *Amer.*
ag. 58, col. 1, l. 17, imperfection, *lis.* inspection.
ag. 69, col. 1, l. 14, *croc,* lis. *au croc.*
bid., même col., l. 34, *Pougol,* lis. *Pongol.*
Ibid., col. 2, l. 36, MAHOMEBIE, *lis.* MAHOMERIE.
ag. 74, col. 2, l. 36, Kislo, *lis.* Kisso.
ag. 76, col. 1, l. 10, elles, *lis.* elles sont.
ag. 132, col. 1, l. 2, Incuby, *lis. Incube.*
ag. 140, col. 1, l. 37, *Egyphes,* lis. Egyptus.
ag. 160, col. 1, l. 2, *Camberger,* lis. *Damberger.*
Ibid., même col., l. 31, *Céusarinus,* lis. *Césarinus.*
Ibid., col. 2, l. 7, MONOTÈRE, *lis.* MONOPTÈRE.
Pag. 168, col. 2, l. 4, AMOUR, *lis.* AMOURDON.
Pag. 176, col. 1, l. 9, AFOMYUS, *lis.* APOMYUS.
Pag. 184, col. 1, l. 35, Lydiens, *lis.* Indiens.
Pag. 190, col. 2, l. 23, Moscoulis, *lis.* Mogouris.
Pag. 222, col. 1, l. 32, succès, *lis.* Furies.
Pag. 229, col. 2, l. 43, Nictinus, *lis.* Nyctimus.
Pag. 255, col. 2, l. 24, ONOMATO, *lis.* ONOMATE.
Pag. 258, col. 2, l. 38, *miat,* lis. *mian.*
Pag. 271, col. 2, l. 27, ONEATÆ, *lis.* ORNÉATE.
Pag. 296, col. 2, l. 30 et 33, *Enemère,* lis. *Evémère.*
Pag. 310, col. 2, l. 43, PARNASSIUS, *lis.* PARNASSINS.
Pag. 338, col. 2, l. 45. Péligon, *lis.* Pélégon.
Pag. 339, col. 2, l. 8, noccus, *lis.* noecus.
Pag. 355, col. 1, l. 55, Brethée, *lis.* Créthée.
Pag. 356, col. 1, l. 43, Jeta, *lis.* Géta.
Ibid., col. 2, l. 32, PHILANTIE, *lis.* PHILAUTIE.
Pag. 361, col. 2, l. 13, astroïse, *lis.* astroïte.
Pag. 370, col. 1, l. 44, saucrat, *lis.* Sancrat.
Pag. 374, col. 2, l. 55, *Dusié, lis. Dusiens.*
Pag. 381, col. 2, l. 49, *Iconol.* lis. PLUIE (*Iconol.*)
Pag. 400, col. 1, l. 46, PONANA, *lis.* POPANA.
Ibid., col. 2, l. 8, Cultaire, *lis.* Cultraire.
Pag. 433, col. 2, l. 29, PTEREALS, *lis.* PTERELAS.
Pag. 438, col. 2, l. 19, qui, *lis.* et.
Pag. 440, col. 1, l. 31, Theutanisde, *lis.* THEUTAMIDE.





